



**HAL**  
open science

## La ville et la terre, apprendre de Bamako

Vincent Laureau

► **To cite this version:**

Vincent Laureau. La ville et la terre, apprendre de Bamako: Le cas de Bozobuguni, un quartier autoconstruit. Architecture, aménagement de l'espace. Université Paris Ouest Nanterre La Défense (Paris 10); Mosaïques-LAVUE, 2014. Français. NNT : 2014PA100018 . tel-01662019

**HAL Id: tel-01662019**

**<https://hal.science/tel-01662019>**

Submitted on 12 Dec 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



# La ville et la terre, apprendre de Bamako

## Le cas de *Bozobuguni* un quartier autoconstruit

### Résumé

La construction en terre devient un sujet d'actualité pour l'architecture contemporaine occidentale. En revanche, au Mali, le matériau terre est aujourd'hui délaissé. Ce paradoxe invite à porter notre attention sur le territoire malien, afin d'apprendre du terrain les implications du matériau terre, notamment à l'échelle urbaine. Au Mali, la ville en terre est aujourd'hui essentiellement synonyme de patrimoine figé. Il existe pourtant un secteur urbain bien vivant : l'urbanisation informelle, qui, stimulée par les énergies de survie, génère une dynamique spatiale spécifique.

C'est à partir de cette réflexion générale que l'étude s'est resserrée sur un petit quartier informel essentiellement construit par des pêcheurs Bozo de la ville de Bamako, capitale du Mali. Le filtre employé pour analyser le terrain utilise la triade d'Henri Lefebvre : Temps, Espace, Energie. La posture du narrateur consiste ici à profiter du regard décalé du voyageur pour dévoiler ce qui renvoie à des questions universelles. Le statut d'étranger permet, en effet, de voir la réalité du terrain informel sous un jour nouveau. L'écriture opère ici comme un révélateur du terrain, elle élabore un « point de vue » qui modifie en profondeur les représentations urbaines. L'essence de cette recherche porte sur la mise en lumière d'une logique urbaine enfouie et dissimulée dans l'espace informel. Ce travail consiste à monter en théorie des processus qui font émerger une culture constructive et urbaine particulière au contexte du quartier. L'enseignement ainsi issu du terrain suggère un potentiel d'exploitation sur le lieu lui-même (valorisation), et sur d'autres contextes (déterritorialisation).

### Mots clefs

Urbanisation informelle, Culture constructive, Marge, Vernaculaire, Autoconstruction, Architecture de terre.

# The city and the earth, learning from Bamako

## The case of *Bozobuguni* an autoconstructed district

### Abstract

Earth construction is becoming a popular topic in Western architecture, yet in the context of traditional Malian construction techniques earth has largely been abandoned. This paradox asks us to turn our attention to the reality on the ground in West Africa, in order to understand the implications of using earth as a building material, especially on an urban scale. Today the earthen city is essentially synonymous with cultural heritage, but there is one place where it is alive and well—informal urbanization. This sector is stimulated by the necessities of survival, which generate remarkable spatial dynamics. From this general observation, this study was narrowed to a small informal fishing district in the city of Bamako.

The ultimate purpose of this research is to highlight an urban logic buried and hidden in informal space. This work consists in writing a theory of informal urbanization that is contextually and culturally specific, according to a "bottom-up" principle. The narrator takes advantage of the peculiar perspective of the traveler in order to shed light on more universal questions. Indeed, the position of the stranger allows us to see the reality of informal spaces in a new light. The act of writing makes explicit certain processes that animate the site; it develops a "point of view" that fundamentally changes urban representations. Lessons learned as well as derived from the field pave the way for certain vernacular principles to be reused on site. At the same time, such a vernacular theory allows us to transfer these principles to other sites by means of deterritorialization.

### Keywords

Informal urbanization, Culture constructive, margin, Vernacular, Self built, Earthen Architecture.

## Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier ensemble mes deux co-directeurs (Philippe Gervais-Lambony et Philippe Potié) qui ont accepté cette codirection. Cette situation de codirection entre deux disciplines m'a été très bénéfique, car elle m'a enclin à argumenter mes choix et à clarifier mon propos en permanence de façon à ce qu'il soit recevable autant dans le domaine architecturale que dans le domaine géographique et urbain. Cette posture a été extrêmement profitable à la cohésion, à la pertinence, et à l'originalité de ce travail. Je les remercie tous deux pour la confiance qu'ils m'ont accordée tout au long de ces années de recherche.

Je remercie Philippe Gervais-Lambony pour son soutien technique notamment en tant que chercheur de terrain. Les entrevues en amont et en aval des déplacements sur le terrain m'ont notamment permis d'être toujours au clair sur les tenants et aboutissants du déplacement de terrain envisagé. Je le remercie également pour ses relectures attentives, ainsi que pour ses précieuses et innombrables annotations dans le corps du texte. Je le remercie tout particulièrement pour m'avoir aiguillé sur un certain nombre de références qui se sont révélées structurantes dans l'argumentation théorique du travail.

Je remercie Philippe Potié pour m'avoir permis de suivre régulièrement son séminaire à l'ENSA-Versailles. Le suivi de ce séminaire m'a permis de créer des ponts entre la réalité observée sur le terrain de recherche au Mali et les tendances observables dans le cadre de l'architecture contemporaine. Philippe Potié m'a également apporté un nombre conséquent de références théoriques qui m'ont permis de déployer une argumentation théorique solide. Je le remercie pour avoir su écouter mes présentations orales souvent passionnées et parfois décousues.

La tribune qui m'a été ouverte par Philippe Potié dans le séminaire « Territoires et imaginaires du projet architectural : les techniques de fiction du projet architectural » du CAT de ENSAV est pour beaucoup dans la construction théorique de ce travail. Je profite de cette occasion pour remercier mes « collègues » enseignants/doctorants du séminaire de l'ENSA-Versailles qui ont su prêter une oreille attentive à mes présentations orales et qui ont régulièrement apporté des éclairages constructifs : Ido Avissar, Djamil Beloucif, Antonio Belvedere, Omar Boudda, Marilù Cannarozzo, Eliza Cuela, Hélène David, Anne Frémy, Paul-Emmanuel Loiret, David Malaud, Quentin Mourier, Franck Rambert, Rivero Luis Rodríguez, Suzanne Stacher, Jean-Pierre Vallier. Un remerciement tout particulier pour Paolo Amaldi, qui a su prendre ce travail en cours tout en le critiquant avec intérêt, justesse et pertinence.

Je remercie également le séminaire nomade « Polygone » pour m'avoir permis de présenter régulièrement l'actualité de mon travail. Cette tribune événementielle m'a notamment permis d'argumenter les liens entre le terrain de recherche et l'actualité de la création architecturale contemporaine : François Andrieux, Dominique Dehais, Emmanuel Doutriaux, Xavier Fouquet, Arnaud François, Jean-Christophe Gérard, Christian Leclerc, Elisabeth Mortamais, Frank Vermandel,...

Je remercie également Caroline Varlet (ENSAN) qui a su m'aiguiller à plusieurs moments clefs pour la constitution de mon parcours d'enseignant/chercheur.

Je remercie mes collègues enseignants de l'ENSAP Lille, pour leur soutien, leur aide et leur amitié : Antoine Béal, Emmanuel Doutriaux, Jean-Marc Ibos. Je remercie également l'équipe d'enseignement de l'ESIAU de Bamako et tout particulièrement son directeur Abdoulaye Deyoko.

Je remercie mon « équipe » de relecteurs et en premier lieu ma tante Françoise Lascaux qui a eu le courage et la patience de relire et de corriger l'intégralité de ce travail. Je remercie également Matthieu Delage (UPEM-ACP) pour ses relectures et pour ses toujours précieux conseils de « grand

frère ». Je remercie également Chloé Buire (Gecko-CUBES) pour ses relectures et ses conseils. Je remercie également mes deux cousines Anaïs et Amélie Marcen, pour les précieuses relectures de dernières minutes.

Il y a également une place importante dans les remerciements à mon épouse Fanny Besse Laureau, qui partage ma vie, ma recherche et ma démarche. Elle a toujours soutenu mes choix même lorsqu'il s'agissait de prendre des décisions difficiles comme tout quitter et partir vivre au Mali, ou bien de me laisser partir seul faire mon travail de terrain au Mali. Merci pour tout !

Je remercie également l'ensemble de ma famille pour m'avoir toujours soutenu dans ma démarche de recherche surtout pendant les moments difficiles. J'ai une pensée émue pour ma maman Marie Dolores Laureau qui a disparu pendant cette recherche. C'était une institutrice qui avait la passion de transmettre, c'était aussi une grande lectrice ; elle serait certainement très fière aujourd'hui de voir le travail accompli. Ce travail lui est entièrement dédié.



à Marie Dolores Laureau



## Table des matières

RESUME.....	2
MOTS CLEFS .....	2
ABSTRACT .....	3
KEYWORDS.....	3
REMERCIEMENTS .....	4
TABLE DES MATIERES .....	8
TABLE DES ANNEXES.....	12
TABLE DES ILLUSTRATIONS .....	13
<b>I. INTRODUCTION.....</b>	<b>17</b>
A - UNE SITUATION INEDITE .....	21
a. Un nouveau siècle, l'urgence d'une seconde modernité .....	21
b. Une nouvelle échelle urbaine pauvre.....	22
c. Une nouvelle échelle de valeurs .....	24
d. Une nouvelle architecture entre Nord et Sud .....	25
B – LES ENJEUX DE LA RECHERCHE .....	30
a. Recherche d'un temps contemporain.....	30
b. Recherche d'un modèle de ville sociale et culturelle .....	31
c. Recherche d'un modèle de ville soutenable .....	32
C – LA PROBLEMATIQUE .....	35
a. Le matériau terre .....	35
b. La ville en terre, un déficit de modèle contemporain .....	36
c. Faire de la marge un modèle - Un renouvellement né de l'indiscipline.....	38
D – PRESENTATION DE LA RECHERCHE.....	40
a. Un positionnement issu d'un regard décalé .....	40
b. Un préalable analytique pour une action pertinente.....	41
c. Une recherche interdisciplinaire .....	43
E - LE PLAN.....	44
a. TEMPS - Temps culturel et patrimoine vivant.....	45
b. ESPACE –Autoconstruction et espace social .....	46
c. ENERGIE – Métabolisme urbain et écosophie.....	48
<b>II - METHODOLOGIE .....</b>	<b>51</b>
A- QUI PARLE ? .....	51
a. Architecte.....	52
b. Enseignant.....	53
c. Voyageur .....	54
B- CHRONOLOGIE DE LA RECHERCHE.....	55
a. 2007 - Voyage touristique - « Les villes en terre » .....	55
b. 2007/2008 - Master recherche - Premier « terrain de recherche » .....	56
c. 2008/2009- Première année de thèse - Le voyage de « La ville en terre » .....	57
d. 2009/2010- Deuxième année de thèse - Lectures théoriques .....	59
e. 2010/2011 - Troisième année de thèse - Vivre et enseigner l'architecture à Bamako .....	59
f. 2011/2012 - Quatrième année de thèse - Début de rédaction et voyage au Pérou (Terra 2012).....	62
g. 2012/2013 - Cinquième année de thèse - Rédaction .....	63
C- STRATEGIES.....	65
a. Renversement de perspective.....	65
b. Un objet : l'urbanisation informelle .....	65
c. Complexité et structuration du discours.....	66
d. Penser « entre » les choses - Interdisciplinarité, interculturel, interstice, inter.....	69
D- CHOIX.....	74
a. Bozobuguni .....	74
b. Moussa Koné : Interprète et habitant.....	80
c. La clef de lecture du terrain : Les matériaux .....	83
E- DU TERRAIN A LA THEORIE - ETHNOGRAPHIE.....	85
a. Théorie - Lecture / Ecriture .....	85

b.	Les pièces à conviction .....	89
<b>F-</b>	<b>DE LA THEORIE AU TERRAIN - ETAT DE L'ART.....</b>	<b>97</b>
a.	Henri Lefebvre.....	97
b.	Anthropologie positiviste de la précarité .....	99
c.	Géographie du Mali et culture territoriale.....	102
d.	Fin de la « rupture » moderne, éveil d'une « continuité » dans une « seconde modernité » .....	104
e.	Hassan Fathy, le père d'une filiation d'architecte engagée pour le matériau terre .....	106
<b>III.</b>	<b>TEMPS .....</b>	<b>110</b>
<b>A-</b>	<b>ETHNOGRAPHIE – LES TEMPS DU TERRAIN.....</b>	<b>112</b>
Chapitre 1.	<i>Histoire d'un lieu – Lieu d'histoire</i> .....	112
Chapitre 2.	<i>Le temps du foncier – le rythme du droit coutumier</i> .....	118
Chapitre 3.	<i>Rythme des saisons</i> .....	123
Chapitre 4.	<i>Rythme des matériaux</i> .....	126
Chapitre 5.	<i>La « durcification » ou l'espace apprivoisé.....</i>	132
Chapitre 6.	<i>Temps des matériaux légers - Temps du chantier en paille.....</i>	134
Chapitre 7.	<i>Temps des matériaux lourds - Temps du chantier en terre.....</i>	138
Chapitre 8.	<i>Rythme de la journée - Rites de citoyenneté.....</i>	140
<b>B-</b>	<b>THEORIE - LES TEMPORALITES.....</b>	<b>143</b>
Chapitre 1.	<i>Rythmanalyse.....</i>	143
a.	Rythmanalyse - Définition .....	143
b.	Temps du mythe – temps du rythme .....	145
Chapitre 2.	<i>Le droit coutumier – vecteur de résilience.....</i>	147
a.	Modernité = propriété .....	147
b.	Le foncier vecteur de changement, de renouvellement .....	147
c.	Complexité - résilience .....	148
d.	Droit du sol et matériaux .....	150
e.	Valeur d'échange / Valeur d'usage .....	151
f.	La sécurité foncière, la condition de l'émancipation urbaine .....	152
Chapitre 3.	<i>Un urbanisme à plusieurs vitesses.....</i>	154
a.	Temps du paysage politique, temps du paysage vernaculaire .....	154
b.	Superposition d'activités – espace « alternatif » .....	156
c.	Un métronome : Lourd - Léger .....	157
d.	Le temps des matériaux .....	162
Chapitre 4.	<i>L'illusion des modernes .....</i>	165
a.	Le patrimoine moderne, une distance entre conservations et destructions .....	165
b.	Mise à distance de l'histoire.....	167
c.	« Nous n'avons jamais été moderne » .....	167
Chapitre 5.	<i>Temps spirale – temps contemporain .....</i>	170
a.	Un continuum .....	170
b.	Le temps chez Aldo van Eyck.....	171
c.	Temps non moderne - Temps spirale.....	172
d.	Oralité et contemporain.....	173
e.	Le temps contemporain, le doute .....	174
Chapitre 6.	<i>Temps culturel - Temps présent .....</i>	176
a.	Polychronie - Monochronie.....	176
b.	Temps rond - Temps linéaire.....	178
c.	Le temps présent, temps de l'organique.....	179
Chapitre 7.	<i>ville éphémère – ville précaire.....</i>	181
a.	Ville précaire - Villes nomades .....	181
b.	Le temporaire, une filiation animiste .....	185
c.	La notion d'éphémère ou la contradiction de la pensée moderne .....	186
d.	ville éphémère - ville idéale .....	187
Chapitre 8.	<i>Refondation.....</i>	190
a.	Reconstruire sur l'existant .....	190
b.	La refondation conserve le tissu social.....	191
c.	La refondation une forme de valorisation.....	192
Chapitre 9.	<i>Processus culturel.....</i>	194
a.	Le patrimoine de la ville de Dia, un processus .....	194
b.	Processus - Définition.....	195
c.	Processus d'additions successives.....	197

d.	Le processus, la condition d'une adaptation permanente .....	199
e.	Processus – œuvre perpétuelle.....	200
f.	Un processus urbain, pas une forme.....	201
	<b>Chapitre 10. Le patrimoine - La durée.....</b>	<b>204</b>
a.	Le sens du patrimoine .....	204
b.	L'espace de l'Histoire - le texte urbain .....	205
c.	La durée – le changement.....	206
d.	La matérialité du patrimoine.....	208
e.	Patrimoine immatériel .....	210
f.	Un patrimoine contemporain - un patrimoine au présent.....	211
	<b>Chapitre 11. Le patrimoine urbain .....</b>	<b>214</b>
a.	Le patrimoine urbain en question .....	214
b.	Un métabolisme urbain spécifique .....	214
c.	Conservation patrimoniale et vulnérabilité sociale.....	215
d.	La nécessité d'un projet commun interdisciplinaire .....	216
e.	Un patrimoine dans l'informel ! .....	217
	<b>IV. ESPACE.....</b>	<b>219</b>
	<b>A- ETHNOGRAPHIE – LES ESPACES DU TERRAIN.....</b>	<b>221</b>
	<b>Chapitre 1. La production de l'espace - Un Chantier.....</b>	<b>221</b>
a.	Repérage de l'espace avant le chantier - 25/02/11.....	222
b.	Dimanche 27 février 2011 - Premier jour de chantier.....	222
c.	Dimanche 06 mars 2011 - Deuxième jour de chantier.....	230
d.	Dimanche 13 mars 2011 - Troisième jour de chantier .....	237
e.	Dimanche 20 mars 2011 - Quatrième jour de chantier.....	240
f.	Commentaires a postériori.....	246
	<b>Chapitre 2. Les bulles successives d'intimité.....</b>	<b>247</b>
a.	« Hangar des vieux » - l'espace de la parole publique .....	247
b.	La cour - Un Intérieur/extérieur (B.4).....	249
c.	La Véranda - Un semi-intérieur .....	253
d.	La chambre - Un intérieur .....	256
e.	La hutte - Porosité intérieur extérieur (B.3).....	258
f.	Répartition des différents types de construction dans le quartier.....	261
	<b>Chapitre 3. Règlement urbain tacite - Quand les contraintes font le « règlement » .....</b>	<b>262</b>
a.	La pluie d'hivernage .....	262
b.	La chaleur et la ventilation .....	262
c.	L'incendie .....	263
d.	Eaux de ruissellement .....	264
e.	Les insectes .....	264
f.	Le soleil.....	264
g.	Les esprits.....	264
h.	L'intimité .....	264
i.	Les voleurs.....	264
j.	Les voisins .....	265
k.	Tête de murs et pied de murs .....	265
l.	Economie de murs.....	265
m.	L'administration .....	265
	<b>Chapitre 4. Filiation et invention technique.....</b>	<b>267</b>
a.	Le « mur libre » de tomber- l'ancêtre du « Plan libre » .....	267
b.	Couture sur bois (B.7).....	268
c.	Couverture multicouche type « panneau sandwich ».....	269
d.	Murs nomades - investissement et déguerpissement .....	271
e.	Poto-poto (torchis de bambou).....	271
f.	Coffrage perdu en pneumatique. Création d'un sol immergé. (B.9) .....	272
	<b>Chapitre 5. Les invariants structurants de la « ville en terre » .....</b>	<b>274</b>
a.	Matérialisation des invariants dans le terrain de recherche.....	274
b.	Centre vide - Culte, Parole publique, Commerce. ....	276
c.	Périphérie active .....	276
d.	La carrière de terre.....	277
	<b>B- THEORIE – ESPACES.....</b>	<b>279</b>
	<b>Chapitre 1. Le corps - l'espace .....</b>	<b>279</b>
a.	Le corps outil .....	279

b.	Le corps - la mesure de l'espace.....	280
c.	Techniques du corps, production de l'Espace .....	284
d.	« Tout le monde est maçon ».....	287
	<b>Chapitre 2. Espace social, sémiologie et citoyenneté.....</b>	<b>291</b>
a.	Chantier - Rituel social .....	291
b.	Réseau social, un système de valeurs autre.....	294
c.	Espace social - Production de sens.....	298
d.	Abstraction, la perte de sens.....	302
e.	Une citoyenneté « dans les trous de la ville globale » .....	304
	<b>Chapitre 3. Urbanisation naturelle.....</b>	<b>308</b>
a.	Logique du Vivant, logique complexe .....	309
b.	« Paysage urbain » et « Tiers paysage ».....	311
c.	« Urbanisme faible » .....	314
d.	Ordre complexe / Logique du vivant.....	319
e.	Ordre culturel - complexité et morphogénèse.....	322
f.	Consolidation et figure du Fragment .....	323
	<b>Chapitre 4. Bricolage et Technique d'espace.....</b>	<b>332</b>
a.	Le bricolage au sens de Claude Lévi-Strauss .....	332
b.	Le bricolage - Hors-discipline .....	333
c.	Un détail, un rapport au temps.....	334
d.	Savoir faire et « Faire avec » .....	335
e.	Bricolage - Invention .....	336
f.	Bricolage et vernaculaire : Du local à l'universel.....	339
g.	« Pauvreté » technique : Unité dans la diversité.....	341
	<b>Chapitre 5. Bulles spatiales et gradients d'intimité .....</b>	<b>343</b>
a.	« Ecume » - Théorie des « sphères ».....	343
b.	Manifestation des « sphères » au Mali .....	347
c.	L'ombre : un gradient de l'intimité.....	351
d.	« Perméabilité » - « porosité » .....	355
e.	Taille critique du groupe - « Bidonvillage » et « village urbain ».....	358
f.	Les bulles climatiques, un archipel de climatisation .....	360
	<b>Chapitre 6. Appropriation spatiale.....</b>	<b>363</b>
a.	« Durcification » - Processus d'appropriation de l'urbain .....	363
b.	Appropriation de l'urbain - L'espace de transition.....	368
c.	« Le droit à la ville » - L'espace comme œuvre .....	372
d.	Générique ou vernaculaire : un processus erratique .....	376
e.	Auto-gestion / Auto-planification .....	380
f.	Autoconstruction par degrés.....	382
	<b>V. ENERGIE .....</b>	<b>386</b>
	<b>A- ETHNOGRAPHIE – LES ENERGIES DU TERRAIN.....</b>	<b>388</b>
	<b>Chapitre 1. Ressources locales : Le paysage - l'activité.....</b>	<b>388</b>
a.	Les énergies du paysage.....	388
b.	Paysage et activités .....	395
c.	La décharge, une source d'activités .....	399
d.	Le vent, une ressource locale .....	405
e.	Description depuis un atelier de construction de pirogues.....	408
	<b>Chapitre 2. Les gestes de l'économie .....</b>	<b>412</b>
a.	Les gestes de l'eau .....	412
b.	Chemin de l'eau sur une parcelle (B.7) .....	414
c.	Les gestes de l'électricité .....	421
d.	Les gestes de la nourriture .....	423
	<b>B- THEORIE – ENERGIES.....</b>	<b>424</b>
	<b>Chapitre 1. Economie - Ecologie - Ecosophie .....</b>	<b>424</b>
a.	Le paysage du Delta, une « Ecologie culturelle » .....	424
b.	Economie du manque. Quand les gestes structurent l'espace .....	425
c.	Un système de valeurs autre.....	427
d.	Pour une Ecosophie de l'urbain .....	431
e.	L'économie du quotidien dans le projet contemporain .....	432
	<b>Chapitre 2. Energie du lieu - urbanisation située.....</b>	<b>435</b>
a.	Taskscape urbain.....	435
b.	Exploitation des ressources locales - Ancrage territorial .....	438

c.	Architecture située et enracinement local.....	444
	<b>Chapitre 3. Energie solidaire.....</b>	<b>448</b>
a.	Les manifestations de la solidarité dans l'espace au Mali.....	448
b.	Ergotope - Communauté d'effort.....	451
c.	L'Ensauvagement contemporain.....	453
d.	Energie du soin et empathie.....	454
	<b>Chapitre 4. Agriculture urbaine.....</b>	<b>459</b>
a.	Une tradition urbaine liée aux cultures ethniques.....	460
b.	Entre indépendance urbaine et ancrage dans le territoire.....	462
c.	La place des « nomades du fleuve » en ville.....	464
d.	Une optimisation du sol urbain disponible.....	466
e.	L'agriculture, un ingrédient des projets urbains contemporains.....	468
	<b>Chapitre 5. Métabolisme urbain.....</b>	<b>471</b>
a.	Le métabolisme urbain de Bamako.....	472
b.	Le métabolisme urbain de la ville en terre.....	475
c.	Justice spatiale d'une interdépendance.....	479
	<b>VI. CONCLUSION.....</b>	<b>484</b>
A-	ARTICULATION : TEMPS ESPACE ENERGIE.....	484
B-	ROLE DE L'ARCHITECTE, DE L'URBANISTE, ET DYNAMIQUE DE PROJET.....	516
a.	Inventer une architecture contemporaine située dans le monde pauvre.....	516
b.	L'image urbaine.....	517
c.	L'esthétique de la terre.....	518
d.	L'infrastructure souple - la dynamique du fragment.....	520
e.	Apprendre de l'informel.....	521
f.	Donner à voir un patrimoine immatériel dans l'informel.....	522
g.	Avoir une démarche contemporaine - Convoquer le réel.....	523
	<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>525</b>

## Table des Annexes

Plan de repérage des fiches.....	537
Fiche type.....	538
B.1 - Sila Seko.....	539
B.2 - Baba Diarra.....	542
B.3 - Gaoussou Sako.....	546
B.4 - Draman Konta.....	549
B.5 - Mahamoutou Sako.....	553
B.6 - Adama Niare.....	556
B.7 - Baisa Diarra.....	558
B.8 - Ibrahim Sogore.....	564
B.9 - Oumar Iгла.....	568
Relevé du quartier.....	Couverture

## Table des illustrations

FIGURE 1 - EXTRAIT DE LA GRILLE D'ANALYSE DU BIDONVILLE DE MAHIEDDINE DE CASABLANCA PAR LE GROUPE TEAM TEN (1953) .	27
FIGURE 2 - CARTE DES QUARTIERS A DOMINANTE CIMENT ET A DOMINANTE TERRE.....	37
FIGURE 3 - EXTRAITS DU CARNET DE VOYAGE DE 2007 .....	55
FIGURE 4 - EXEMPLE D'UNE FICHE DE TERRAIN REALISEE A L'OCCASION DU MASTER RECHERCHE .....	57
FIGURE 5 - EXTRAITS DU CARNET DE VOYAGE DE 2009 .....	58
FIGURE 6 - EXTRAITS DU CARNET DE VOYAGE DE 2010/2011 .....	60
FIGURE 7 - EXTRAITS DU CARNET DE VOYAGE AU PEROU DE 2012 .....	63
FIGURE 8 - SYNTHESE GRAPHIQUE DE L'ETENDUE DE LA RECHERCHE .....	67
FIGURE 9 - LISTE ENCYCLOPEDIQUE DE LA RECHERCHE .....	68
FIGURE 10 - PLAN DE SITUATION.....	75
FIGURE 11 - CARTE DE LOCALISATION DES DIFFERENTS CAMPEMENTS DE PECHE DANS LE DISTRICT DE BAMAKO.....	76
FIGURE 12 - PLAN MASSE .....	78
FIGURE 13 - DENSIFICATION DE LA POROSITE (2003-2011) .....	79
FIGURE 14 - TRANSFORMATION PERPETUELLE DE L'ESPACE DU TERRAIN (2008 - 2011) .....	80
FIGURE 15 - PORTRAIT DE MOUSSA KONE .....	81
FIGURE 16 - L'ESPACE DE LA CUISINE DE LA MAMAN DE MOUSSA KONE.....	83
FIGURE 17 - LE RELEVÉ DU TERRAIN DE RECHERCHE.....	90
FIGURE 18 - MINUTES DE RELEVÉ (FORMAT A4) .....	91
FIGURE 19 - LES ZONES D'OMBRES DU RELEVÉ .....	92
FIGURE 20 - CARTE DU KAFO DE BAMAKO.....	113
FIGURE 21 - PLAN DE L'ANCIEN BAMAKO.....	114
FIGURE 22 - CARTE MENTIONNANT L'EXISTENCE DE RUINES AU SUD-OUEST DE LA VILLE .....	115
FIGURE 23 - CARTE DU DEPLACEMENT DES FAMILLES FONDATRICES.....	117
FIGURE 24 - PROCESSUS DE DENSIFICATION DANS LE CADRE DU DROIT COUTUMIER .....	121
FIGURE 25 - METAMORPHOSE DU PAYSAGE SOUS L'INFLUENCE DES SAISONS .....	124
FIGURE 26 - LES RYTHMES NATURELS IMPOSENT LE TEMPO DES ACTIVITES .....	125
FIGURE 27 - RENOUVELLEMENT DE L'ENVELOPPE D'UNE CONSTRUCTION LEGERE .....	128
FIGURE 28 - DIFFERENTS DEGRES DE PERENNITE AU SEIN D'UNE MEME ARCHITECTURE.....	129
FIGURE 29 - RELEVÉ DES DIFFERENTS MATERIAUX PRESENT DANS LE QUARTIER.....	130
FIGURE 30 - EXEMPLE D'UN PROCESSUS DE « DURCIFICATION » (B.3).....	133
FIGURE 31 - REFERENCES DE HUTTES TRADITIONNELLES DANS UN BOZODAGA (CAMPEMENT DE PECHE) PRES DE MOPTI.....	134
FIGURE 32 - JEU DE CONSTRUCTION NOMADE.....	134
FIGURE 33 - DESSIN AXONOMETRIQUE D'UN ABRI BOZO.....	135
FIGURE 34 - « EMPAQUETAGE » D'UNE ARCHITECTURE AVEC DU PAPIER POUR UNE PHASE TRANSITOIRE (B.7).....	136
FIGURE 35 - « EMPAQUETAGE » DE STRUCTURES TRADITIONNELLES .....	136
FIGURE 36 - EXPRESSION PLASTIQUE D'UNE ŒUVRE URBAINE EPHEMERE.....	137
FIGURE 37 - ESPACE ALTERNATIF DU SOUKOUNI (MARCHÉ QUOTIDIEN DE MATIN) .....	141
FIGURE 38 - METAMORPHOSE D'UNE RUE DU RAILDA .....	141
FIGURE 39 - LE GRIN - LIEU EPHEMERE DE LA CITADINITE BAMAKOISE .....	142
FIGURE 40 - URBANISME NOMADE.....	148
FIGURE 41 - SUPERPOSITION DE TEMPS - TEMPS PROFANE/TEMPS SACRE .....	156
FIGURE 42 - LANGAGE ARCHITECTONIQUE LOURD/LEGER.....	158
FIGURE 43 - INSTALLATION TEMPORAIRE POUR UNE EXPERIENCE SENSIBLE DE L'ESPACE.....	161
FIGURE 44 - LES TEMPORALITES DE LA MATIERE .....	162
FIGURE 45 - INTEGRER LA NOTION DE TEMPS DANS LA MATIERE DE L'ESPACE (MARTE&MARTE).....	163
FIGURE 46 - ARCHITECTURE NOMADE POUR UN MUSEE D'ART MODERNE FORAIN .....	184
FIGURE 47 - ÉTALEMENT TEMPOREL DU PHASAGE DU PROJET INSTANT CITY.....	188
FIGURE 48 - AGRONICA (BRANZI, 1995) - PRINCIPE STRUCTUREL OUVERT, MOBILE ET DELIBEREMENT « IMPARFAIT » .....	199
FIGURE 49 - PLAN DE SITUATION DU CHANTIER ET CONTEXTE.....	222
FIGURE 50 - VUE PANORAMIQUE DU CONTEXTE DU CHANTIER ET VUE DE LA CONSTRUCTION A RENOUVELER .....	222
FIGURE 51 - RELEVÉ DU CHANTIER LE PREMIER MATIN .....	223
FIGURE 52 - VUE PANORAMIQUE DU CHANTIER AU MATIN DU PREMIER JOUR DE CHANTIER .....	223
FIGURE 53 - MISE EN TENSION DE LA CORDE QUI DESSINERA LA LIGNE DROITE DES MURS.....	224
FIGURE 54 - MALAXAGE DU MORTIER DE TERRE .....	225
FIGURE 55 - MISE EN PLACE DU PREMIER LIT DE MORTIER A LA MAIN SUR LES PIERRES POSEES AU SOL.....	225
FIGURE 56 - PREMIER RANG DE BRIQUE ET VERIFICATION DE L'ALIGNEMENT .....	225

FIGURE 57 - UN PASSANT INTERVIENT POUR REAJUSTER UN ALIGNEMENT PROBLEMATIQUE .....	226
FIGURE 58 - DEUXIEME RANG DE BRIQUES ET NOUVEAU LIT DE MORTIER.....	227
FIGURE 59 - TROISIEME RANG DE BRIQUES ET VERIFICATION DE L'ALIGNEMENT.....	227
FIGURE 60 - DEFORMATION DU MUR FRAICHEMENT MONTE.....	228
FIGURE 61 - SIXIEME RANG DE BRIQUES ET VERIFICATION DE L'ALIGNEMENT .....	229
FIGURE 62 - GESTES DE MAÇONNERIE A MAINS NUES .....	229
FIGURE 63 - LES JEUNES MAÇONS SE LAVENT SUR LE TAS DE MORTIER, PAR SOUCI D'ECONOMIE .....	229
FIGURE 64 - ETAT DES LIEUX APRES UNE MATINEE DE TRAVAIL.....	230
FIGURE 65 - ETAT DES LIEUX APRES UNE SEMAINE .....	230
FIGURE 66 - LE CHANTIER EST DEJA HABITE .....	231
FIGURE 67 - UN POISSON SECHE SUSPENDU AU DESSUS DU COUCHAGE.....	231
FIGURE 68 - LES ENFANTS, MEME PETITS, AIDENT LES PLUS GRANDS.....	232
FIGURE 69 - LE MUR EST A HAUTEUR D'EPAULE.....	233
FIGURE 70 - MISE EN PLACE DU LINTEAU DE PORTE.....	233
FIGURE 71 - LE MAÇON TRAVAILLE DEBOUT SUR LE MUR.....	234
FIGURE 72 - ON PASSE LE MORTIER AU MAÇON SUR LE MUR.....	234
FIGURE 73 - LE « MAÇON FUNAMBULE », TRAVAILLE EN MARCHE ARRIERE DEBOUT SUR LE MUR. ....	234
FIGURE 74 - LE TRAVAIL A LA MESURE DU CORPS .....	235
FIGURE 75 - MISE EN PLACE DU LINTEAU DE FENETRE .....	235
FIGURE 76 - POSE CIGARETTE (A GAUCHE) ET TRAVAIL SUR LES 6 RANGS DE BRIQUES FRAICHEMENT POSEES LE MATIN.....	236
FIGURE 77 - MISE EN PLACE DU QUATRIEME ET DERNIER MUR .....	236
FIGURE 78 - CONCASSAGE DE BLOCS DE TERRE POUR LA PREPARATION D'UN MORTIER.....	237
FIGURE 79 - APPORT, HUMIDIFICATION ET CONCASSAGE.....	237
FIGURE 80 - ECHAFAUDAGE A PARTIR D'UN PNEU.....	238
FIGURE 81 - MORTIER SPECIAL POUR LE HAUT DU MUR PREPARE EN AVANCE PENDANT PLUSIEURS JOURS .....	239
FIGURE 82 - EMPLOI DU CORPS JUSQU'A LA LIMITE .....	239
FIGURE 83 - ECHAFAUDAGE AVEC UN INSTRUMENT DE CUISINE .....	240
FIGURE 84 - ETAT DES LIEUX APRES TROIS DIMANCHES DE CHANTIERS.....	240
FIGURE 85 - TEST DE FLEXION DES PREMIERS BAMBOUS .....	241
FIGURE 86 - COUPE DES BAMBOUS A LA MACHETTE .....	241
FIGURE 87 - ABOUTAGE DE DEUX POUTRES .....	242
FIGURE 88 - SUPERPOSITION DE LIENS.....	242
FIGURE 89 - FAÇONNAGE D'UNE RESERVATION POUR LA POUTRE.....	242
FIGURE 90 - MISE EN PLACE DES BAMBOUS DANS LE SENS DE LA PENTE .....	243
FIGURE 91 - SCELLEMENT DES BAMBOUS AU FAITAGE.....	243
FIGURE 92 - DISPOSITION DES CARTONS .....	243
FIGURE 93 - MISE EN PLACE DE LA COUVERTURE DE PAPIER .....	244
FIGURE 94 - REALISATION DE L'ACROTERE POUR PALIER A L'ARRACHEMENT DE LA COUVERTURE.....	244
FIGURE 95 - INTERIEUR DE L'ESPACE A LA FIN DU CHANTIER .....	245
FIGURE 96 - BILAN GRAPHIQUE DES DIFFERENTES ETAPES DU CHANTIER .....	245
FIGURE 97 - TROIS MODELES ANCIENS DE « CASES A PALABRES » PRESENTS DANS TROIS CULTURES DIFFERENTES (YOUGA DOGOUROU- PAYS DOGON-2007, BANAMBA-BAMBARA-2009, DIA-BOZO-2009).....	247
FIGURE 98 - PLAN DE SITUATION ET CONTEXTE DU « HANGAR DES VIEUX ».....	248
FIGURE 99 - PLAN ET COUPE DU « HANGAR DES VIEUX ».....	248
FIGURE 100 - PLAN DE SITUATION DE LA COUR ETUDIEE ET DE SON CONTEXTE .....	249
FIGURE 101 - SCHEMAS ANALYTIQUE DE LA COUR .....	251
FIGURE 102 - LA COUR, LIEU DE CROISEMENT DES SPHERES D'INTIMITE.....	252
FIGURE 103 - ARTICULATION POSTURE ET ESPACE .....	253
FIGURE 104 - PLAN DE SITUATION DE LA VERANDA ET CONTEXTE .....	254
FIGURE 105 - PHOTO DE L'INTERIEUR DE LA VERANDA.....	255
FIGURE 106 - PLAN DE SITUATION DE LA CHAMBRE ET SON CONTEXTE .....	256
FIGURE 107 - PLAN ET COUPES DE LA CHAMBRE DE MOUSSA.....	257
FIGURE 108 - PLAN DE SITUATION DE LA HUTTE ET SON CONTEXTE PROCHE .....	259
FIGURE 109 - PLAN ET COUPE DE LA HUTTE .....	259
FIGURE 110 - POROSITE INTERIEUR EXTERIEUR (B.3) .....	260
FIGURE 111 - REPARTITION DES CONSTRUCTIONS DANS LE QUARTIER.....	261
FIGURE 112 - DIRECTION DES VENTS EN SAISON SECHE (A GAUCHE) ET EN SAISON DES PLUIES (A DROITE) .....	263

FIGURE 113 - « TECHNIQUES PREVENTIVES » POUR UNE ARCHITECTURE FRAGILE .....	265
FIGURE 114 - LE MUR LIBRE DE TOMBER.....	267
FIGURE 115 - DETAILS D'ASSEMBLAGES DE PLANCHES DE BOIS PAR COUTURE .....	268
FIGURE 116 - COUTURE SUR BOIS - DETAILS D'ASSEMBLAGES DE BOIS DE PIROGUES (SEGOU KORO) ET PAGAIE (BOZOBUGUNI).....	269
FIGURE 117 - COUVERTURE MULTICOUCHE.....	269
FIGURE 118 - MURS NOMADES - PARPAINGS MAÇONNES A LA TERRE.....	271
FIGURE 119 - DETAIL DE CONSTRUCTION EN « POTO-POTO » .....	272
FIGURE 120 - DETAIL DE SOL GAGNE SUR LE PAYSAGE INONDABLE .....	272
FIGURE 121 - CARTE DE BOZOBUGUNI EVOQUANT LES POINTS COMMUNS AVEC LES MODELES URBAINS ANCIENS.....	274
FIGURE 122 - TABLEAU DE SYSTEMES DE MESURES LIEES AU CORPS.....	280
FIGURE 123 - EMPREINTE DE LA MAIN OU DES DOIGTS DANS LES BRIQUES .....	281
FIGURE 124 - BRIQUES MOULEES A LA MAIN .....	283
FIGURE 125 - GIUSEPPE PENONE « SOFFIO » (LE SOUFFLE) - 1978 .....	284
FIGURE 126 - TECHNIQUE DE CORPS - PRODUCTION DE L'ESPACE .....	286
FIGURE 127 - MOUSSA, C'EST OU CHEZ TOI ?.....	296
FIGURE 128 - IMAGE DE LA MOSAÏQUE CULTURELLE DE BAMAKO - GERHARD RICHTER, 1973, 1024 COULEURS.....	305
FIGURE 129 - PAYSAGE URBAIN TANGIBLE DE BAMAKO .....	313
FIGURE 130 - TIERS PAYSAGE DE BAMAKO.....	313
FIGURE 131 - « DEMENAGEMENT URBAIN » 2008-2011, (B.7) .....	316
FIGURE 132 - URBANISME FAIBLE DE BAMAKO.....	318
FIGURE 133 - DE LA RECUPERATION A LA CONSOLIDATION .....	325
FIGURE 134 - PRODUCTION FRAGMENTAIRE DE L'ESPACE.....	328
FIGURE 135 - LES « GRANULES D'ESPACE » DE YONA FRIEDMAN (2008) .....	329
FIGURE 136 - DU FRAGMENT A L'ESPACE.....	330
FIGURE 137 - « THE FIVE SKINS » - HUNDERTWASSER - 1998.....	343
FIGURE 138 - REPRESENTATION DES DIFFERENTES SPHERES INDIVIDUELLES.....	344
FIGURE 139 - DE LA BULLE INDIVIDUELLE A LA BULLE SOCIALE .....	345
FIGURE 140 - PRINCIPE DE LA MAISON CEYZERIEU DE GILLES PERRAUDIN (1980) .....	346
FIGURE 141 - STRAW MATTING HUT, LACATON / VASSAL, NIAMEY (1984).....	346
FIGURE 142 - LOGIQUE D'ENVELOPPES SUCCESSIVES DANS L'ŒUVRE CONTEMPORAINE DE LACATON ET VASSAL .....	347
FIGURE 143 - L'OMBRE INDICATEUR D'UN GRADIENT DE L'INTIMITE .....	352
FIGURE 144 - FRANCHISSEMENT DES SPHERES .....	354
FIGURE 145 - DEGRADE DE LUMIERE : DE LA LUMIERE BLANCHE A L'OBSCURITE .....	354
FIGURE 146 - CARTE DES PLEINS ET CARTE DES VIDES .....	356
FIGURE 147 - UN URBANISME PROGRESSIF .....	365
FIGURE 148 - DETAIL DES DIFFERENTS DEGRES DE PERENNITE EN COPRESENCE DANS L'ESPACE URBAIN.....	366
FIGURE 149 - QUELQUES ETAPES D'UNE APPROPRIATION PROGRESSIVE DE L'ESPACE .....	367
FIGURE 150 - LA DURCIFICATION - « LES TROIS PETITS COCHONS ».....	368
FIGURE 151 - POSITION CENTRALE DES ANCIENS .....	370
FIGURE 152 - ESPACE GENERIQUE .....	378
FIGURE 153 - UNE ARCHITECTURE A TERMINER.....	384
FIGURE 154 - UN DEVELOPPEMENT ULTERIEUR ANTICIPE PAR DES POINTILLES .....	384
FIGURE 155 - LE TERRITOIRE CHANGEANT DE L'EAU .....	390
FIGURE 156 - LE TERRITOIRE DU MARAICHAGE (2012).....	391
FIGURE 157 - PERSISTANCE DU PARCELLAIRE DE CULTURE MALGRE LES CRUES SAISONNIERES .....	392
FIGURE 158 - LES ARBRES, L'OMBRE ET L'ACTIVITE .....	393
FIGURE 159 - LES FLUX DE DEPLACEMENTS .....	394
FIGURE 160 - CARTE DES ACTIVITES AUTOUR DU TERRAIN DE RECHERCHE.....	395
FIGURE 161 - PRODUCTION DE MATERIAUX DE CONSTRUCTION AVEC LES RESSOURCES LOCALES.....	397
FIGURE 162 - CARTE DES COURS .....	398
FIGURE 163 - LA DECHARGE RESSOURCE D'ACTIVITES.....	400
FIGURE 164 - VUE DE LA DECHARGE DEPUIS LE PONT SITUÉ A L'OUEST DU QUARTIER.....	401
FIGURE 165 - ACTIVITE DE LA RECUPERATION DES BOUTEILLES PLASTIQUES.....	401
FIGURE 166 - CONDITIONNEMENT DE LA RECUPERATION (BOUTEILLES EN PLASTIQUE) .....	401
FIGURE 167 - EXEMPLE D'UN COMMERCE DE CONTENANTS DE SECONDE MAIN .....	402
FIGURE 168 - LES VACHES EXPLOITENT LA MATIERE ORGANIQUE.....	402
FIGURE 169 - TAMISAGE DE LA MATIERE EXTRAITE AU PIED DE LA MONTAGNE DE DECHETS.....	403



FIGURE 170 - L'EXCEDENT INUTILISABLE EST RENVOYE SUR LA BASE DU TAS DE DECHETS.....	403
FIGURE 171 - ARTISANS DU METABOLISME URBAIN .....	404
FIGURE 172 - RECUPERATION DE L'ACIER SUR DES EPAVES DE VOITURES. ....	405
FIGURE 173 - CARTE DES DEUX SENS DE VENTS SUIVANT LES SAISONS .....	406
FIGURE 174 - STRATEGIE DE VENTILATION DE L'ESPACE D'UNE PARCELLE INDIVIDUELLE .....	407
FIGURE 175 - UNE PORTE VENTILEE.....	408
FIGURE 176 - VUE PANORAMIQUE DEPUIS LA BERGE .....	410
FIGURE 177 - BASSINS DE L'ATELIER DE TANNAGE DES PEAUX .....	410
FIGURE 178 - AU PREMIER PLAN UN JARDINIER ARROSE LES CULTURES (AU SECOND PLAN ATELIER DE TEINTURE).....	411
FIGURE 179 - L'AIRE DE TRAVAIL DE LA LESSIVE ENTRE TERRE ET EAU .....	411
FIGURE 180 - GESTES POUR LAVER UNE MANGUE SANS EN PERDRE UNE GOUTE.....	413
FIGURE 181 - LOGIQUE DE CHEMINEMENT DE L'EAU SUR LA PARCELLE.....	415
FIGURE 182 - GESTION DE L'EAU ENTRE CIEL ET TERRE.....	416
FIGURE 183 - ENTREE ET EVOLUTION DE L'EFFET DE SEUIL DANS L'ESPACE PARTAGE .....	417
FIGURE 184 - LIEU CONSACRE A LA PRATIQUE DES ABLUTIONS .....	418
FIGURE 185 - CANARI D'EAU POTABLE .....	419
FIGURE 186 - DISPOSITIFS D'EVACUATION DES EAUX.....	419
FIGURE 187 - DETAIL D'UNE DESCENTE D'EAU « NOMADE » .....	420
FIGURE 188 - EVACUATION DES EAUX DANS LA RUE.....	421
FIGURE 189 - SOURCE DE LUMIERE PARTAGEE .....	422
FIGURE 190 - LA FAÇADE INTERIEUR - L'ORNEMENT DANS L'INTIMITE.....	423
FIGURE 191 - URBANISME FURTIF .....	439
FIGURE 192 - PROVENANCE DES MATERIAUX LOCAUX .....	440
FIGURE 193 - CARTE DE REPERAGE DES LIEUX DE L'USAGE DE L'EAU .....	442
FIGURE 194 - « MATERIAUX LOCAUX » - CAISSE EN BOIS DE MOTOS IMPORTEES EN KIT DE CHINE .....	443
FIGURE 195 - PERMEABILITE D'UNE HUTTE BOZO (B.1) .....	446
FIGURE 196 - REPARATION DE CALEBASSE PAR COUTURE .....	455
FIGURE 197 - PRENDRE SOIN DE L'ESPACE - ENTRETIEN CYCLIQUE D'UNE TOITURE - VILLE DE DIA (2009) .....	456
FIGURE 198 - FOULE - PECHE COLLECTIVE DE LA VILLE DE DIA - MARS 2009 .....	461
FIGURE 199 - MARAICHAGE URBAIN A LA PERIPHERIE DE BOZOBUGUNI .....	464
FIGURE 200 - LA RENCONTRE ENTRE AGRICULTURE INFORMELLE ET VILLE FORMELLE (QUARTIER D'ACI 2000) .....	467
FIGURE 201 - « LES ZONIERES » [1899-1913], PARIS, EUGENE ATGET .....	472
FIGURE 202 - ENDUIT EXTERIEUR D'UNE MAISON DE LA VILLE DE DJENNE (2008) .....	477
FIGURE 203 - TABLEAUX DES LIENS SYSTEMIQUES ENTRE TEMPS, ESPACE ET ENERGIE .....	487
FIGURE 204 - NOMADE, URBANISME FAIBLE, « TASKSCAPE ».....	488
FIGURE 205 - USAGE, ERGONOMIE, ECONOMIE .....	490
FIGURE 206 - VIVANT, FRAGILE, LOCAL.....	492
FIGURE 207 - TRANSITOIRE, APPROPRIATION, INDIVIDUATION .....	494
FIGURE 208 - LIENS DANS LE TEMPS, POROSITE, MISE EN RELATION.....	496
FIGURE 209 - PROCESSUS, COMPLEXITE, DYNAMIQUE DU VIVANT.....	498
FIGURE 210 -CHANTIER, EMPREINTE, INDIVIDUATION .....	500
FIGURE 211 URBANISME A PLUSIEURS VITESSES, JUSTICE SPATIALE, METABOLISME URBAIN .....	502
FIGURE 212 - PAYSAGE CULTUREL, ENRACINEMENT, ENERGIES DU LIEU.....	504
FIGURE 213 - TRANSFERT DE TECHNIQUE.....	506
FIGURE 214 - L'ESPACE PUBLIC : LES CREUX DE L'URBAIN.....	508
FIGURE 215 - MANIPULATION DE L'ESPACE.....	510
FIGURE 216 - « C'EST OU CHEZ TOI ? » .....	512
FIGURE 217 - CHANTIER / RITUEL .....	514

## I. INTRODUCTION

Ce travail entend mettre en lumière les valeurs et qualités intrinsèques d'un mode d'urbanisation qui a toujours échappé aux disciplines de la modernité : « l'urbanisation informelle »<sup>1</sup>. Nous détaillerons plus loin les termes « modernité » et « urbanisation informelle », mais disons simplement pour l'instant que « l'urbanisation informelle » peut être définie comme un processus de croissance urbaine non encadrée par des pouvoirs publics ; et que la « modernité » peut être considérée comme un moment de la pensée occidentale. Aussi, à présent que nous sommes entrés de plein pied dans la « postmodernité » (Maffesoli, 2010), nous sommes en mesure de revoir nos *a priori* à l'égard de ce processus urbain qui persiste dans de nombreuses villes à travers le monde. Je voudrais permettre de jeter un regard contemporain sur une forme urbaine que la pensée moderne ne peut manifestement pas voir, ni penser, car elle représente « l'impensable des modernes » (Latour, 1991). Ce regard est celui d'un œil militant<sup>2</sup>, mais il souhaite faire la part des choses entre les atouts et les inconvénients de ce processus urbain qu'est l'informel. Identifier les atouts devrait nous permettre de puiser allègrement comme dans un réservoir d'idées, pour l'émergence d'une architecture contemporaine, dans « les Nords » comme dans « les Suds ». Discerner les inconvénients devrait permettre de mener des projets urbains plus ciblés, plus économiques, et plus pertinents en faveur des quartiers informels dans « les Suds ». En somme, l'ambition de ce travail consiste à prouver que la démarche contemporaine (non-moderne) permet de changer radicalement la représentation que l'on peut avoir vis à vis de l'urbanisation informelle. Cette posture permet, par la même occasion d'opérer des rapprochements entre l'avant-garde de la création contemporaine et processus d'urbanisation informelle. Ce rapprochement permet en outre d'envisager ces deux réalités comme faisant partie d'un même monde. C'est donc l'occasion d'esquiver les principes modernes pour se concentrer sur la condition contemporaine à partir des moyens dont nous disposons ici et maintenant.

Une première étude menée à l'occasion du mémoire de master recherche<sup>3</sup> a prouvé la grande diversité des quartiers informels à l'intérieur de la ville de Bamako, cette diversité est relative au contexte, ainsi qu'à l'homogénéité ou au contraire à l'hétérogénéité des cultures représentées<sup>4</sup>, ainsi qu'au degré d'intégration urbaine. Dans le prolongement de ce travail, j'ai donc fait le choix de me concentrer sur un seul quartier, dont j'entends approfondir et valoriser la spécificité. La présente étude porte sur *Bozobuguni*<sup>5</sup>, un petit quartier de pêcheur situé dans l'hyper-centre de la ville de Bamako, au Mali (le quartier est également appelé *Bozoadaga*). Le choix s'est porté sur la capitale malienne, car elle est l'héritière directe d'une culture urbaine légendaire, culture fortement liée au matériau terre avec des villes emblématiques comme Tombouctou, Djenné, Dia, Bandiagara, Hamdallaye,... Encore aujourd'hui, « La moitié de l'humanité vit dans un habitat en terre crue » (Anger, Fontaine, 2009). Le matériau terre représente donc un socle conséquent pour réfléchir à une problématique d'échelle internationale, celle de l'habitat pauvre en contexte urbain. Le choix s'est

---

<sup>1</sup> Sur le territoire malien on parle couramment de « quartiers spontanés ». Cette expression étant controversée, nous lui préférons celle d' « urbanisation informelle ». Cette notion à l'avantage d'être plus large et de rassembler différentes manifestations urbaines qui répondent à une même dynamique « éphémère » (installation de commerces informels, squattes, occupation illégale de terrains, campements nomades, établissements précaires,...).

<sup>2</sup> Cet engagement est l'expression de mon engagement d'architecte en faveur de la promotion des matériaux naturels.

<sup>3</sup> Vincent Laureau, 2007-2008, *Valeurs culturelles d'une architecture spontanée*, dir. Philippe Gervais-Lambony, Master recherche : Dynamiques Urbaines Comparées, Paris Ouest Nanterre la Défense.

<sup>4</sup> L'homogénéité ethnique est souvent liée à l'origine d'une même provenance géographique des habitants, ce qui favorise les solidarités. Cette homogénéité n'est toutefois pas « pure » elle engage un certain degré d'homogénéisation.

<sup>5</sup> « *Buguni* » signifie « hameau » en Bambara. *Bozo-buguni* signifie donc le « quartier bozo ».

ensuite resserré sur le quartier de *Bozobuguni*, car il est particulièrement empreint d'un processus d'urbanisation « pré-moderne » et « vernaculaire » (sans toutefois être une copie conforme des modèles ruraux ou anciens). Ce quartier s'inscrit dans un ensemble plus large d'une vingtaine de quartiers de pêcheurs au sein de la ville de Bamako<sup>6</sup>. On appelle ces quartiers des *Bozodaga* (campements Bozo). Dans la mémoire collective, les habitants de ce quartier sont « les premiers habitants de la ville »<sup>7</sup>, ce quartier représenterait donc la fondation de la ville<sup>8</sup>. Il est aujourd'hui considéré comme « irrégulier », car les habitants ne possèdent pas de titres de propriété officiels. Le quartier se trouve alors sous la menace permanente d'un « déguerpissement ». Situé au bord du fleuve, le quartier est actuellement soumis à une forte pression foncière ; les habitants sont désormais doublement menacés : par un projet hôtelier d'une part, et par un projet de voie sur berge d'autre part.

L'étude des pratiques spatiales dans ce quartier Bozo est particulièrement intéressante pour différentes raisons. Le peuple Bozo fait partie des plus anciennes civilisations de la région, le mythe raconte que les Bozos partagent avec les Dogons une origine commune<sup>9</sup>. Bien que convertis à l'islam, les Bozos sont encore profondément ancrés dans la culture animiste. Ils gardent, de ce fait, un lien étroit avec la nature. Le peuple Bozo est respecté pour ses connaissances magiques (fétichisme, maraboutage, etc.). On dit couramment « les Bozos sont les maîtres de l'eau » ; car ils partagent avec les Somono<sup>10</sup>, une connaissance très fine du milieu aquatique, alors que la majorité des autres cultures dans la région évitent l'élément eau. Le peuple Bozo est également le détenteur d'une des plus remarquables cultures constructives en terre dans la région (le *Saho*<sup>11</sup> en est un illustre exemple). Les Bozos étant, avec les Marka, les fondateurs de la ville antique de Dia, ils sont les héritiers d'une des plus anciennes cultures urbaines au Sud du Sahara (Bedaux, 2003). Les pêcheurs Bozo sont également surnommés « les nomades du fleuve », car ils se déplacent en fonction des saisons, c'est à cette occasion que les pêcheurs construisent les *Bozodaga* (campement Bozo), le plus souvent construits en paille<sup>12</sup>. Ces campements se situent toujours au bord de l'eau, parfois en ville, c'est précisément le cas du quartier analysé ici. Les nomades ont toujours eu une place dans la culture urbaine malienne, les Peuls s'occupent du bétail, les Bozos eux vendent du poisson. La culture urbaine aurait-elle tellement changé que les nomades n'auraient plus leur place en ville ? N'y a-t-il pas une légitimité historique pour les bozos à occuper cet espace ?

Face à la complexité d'une analyse urbaine, il s'est avéré nécessaire de fragmenter la question afin de la simplifier. La fragmentation s'est alors effectuée selon trois axes empruntés à Henri Lefebvre : Temps, Espace, Energie (Lefebvre, [1974], 2000). La notion de « Temps » entendra révéler les aspects patrimoniaux relatifs à un processus urbain issu d'une noble filiation de modèles urbains se réinterprétant dans les marges des villes aujourd'hui. La question de « l'espace » sera mobilisée afin

<sup>6</sup> Croix (de la) Kevin, Ferry Luc, Landy Frédéric, Traoré Boureïma, Muther Nadine, Tangara Bekaye et Martin Didier, « Quelle « place » pour des pêcheurs urbains ? Le cas de Bamako (Mali) », *Cybergeo : European Journal of Geography* [En ligne], Espace, Société, Territoire, document 648, mis en ligne le 24 juillet 2013, consulté le 03 août 2013. URL : <http://cybergeo.revues.org/25977> ; DOI : 10.4000/cybergeo.25977

<sup>7</sup> Phrase relevée sur place à de nombreuses reprises.

<sup>8</sup> Cette information est à prendre avec des pincettes, car nombreuses sont les versions qui content l'origine de la fondation de la ville.

<sup>9</sup> Nous utiliserons à plusieurs reprises dans cette recherche des références liées à la culture Dogon, et ce pour plusieurs raisons. Tout d'abord, les travaux de recherche portant sur la culture dogon sont extrêmement nombreux, la bibliographie est de ce fait abondante. L'utilisation de la référence à cette culture est légitime car Bozo et Dogon partagent une origine commune à travers les mythes. Ces deux cultures sont donc fondées sur un socle culturel commun, autorisant de multiples comparaisons.

<sup>10</sup> Le terme Somono est le nom du métier de pêcheur, employé pour différentes cultures ethniques, alors que le terme Bozo renvoie à la culture ethnique d'un peuple de pêcheur.

<sup>11</sup> Le *Saho*, dans la culture Bozo, est la maison des jeunes circoncis. Cette construction est un chef d'œuvre de maçonnerie, elle représente une véritable « dentelle de terre ».

<sup>12</sup> La signification de Bozo veut dire « celui qui construit en paille ».

de prouver l'implication culturelle des espaces auto-construits. La question de « l'Énergie » enfin, insistera sur les qualités écologiques fondamentales d'un tel mode d'urbanisation. Il semble qu'Henri Lefebvre ne semble pas pouvoir se résigner à abandonner des éléments d'analyse qui ne rentrent pas nettement dans les cases d'une grille d'analyse. Cette posture l'invite à assumer les flous, les superpositions, les chevauchements, les contraires, la dialectique, les contradictions. Tout comme Lefebvre, j'ai à cœur de témoigner de l'épaisseur complexe du terrain de recherche, je n'ai donc pu me résoudre à mettre de côté des témoignages permettant de saisir des articulations systémiques. Le large spectre couvert par ce plan (Temps, Espace, Énergie) m'a permis de mettre en ordre les multiples et éparses observations relevées sur le terrain<sup>13</sup>. Puis c'est au fil de la rédaction que la pertinence de cette fragmentation s'est peu à peu consolidée. Une des vertus de cette structure de plan a été de me placer dans une posture analytique transdisciplinaire<sup>14</sup>. Henri Lefebvre explique que cette fragmentation ne doit pourtant pas faire l'économie d'un effort de synthèse permettant d'articuler le temps, l'espace et l'énergie. Dans ce travail, la synthèse se fera dans la conclusion, afin de saisir pleinement les croisements, interactions, et « médiances » (Berque, 2000) entre ces différents champs. Aussi, le lecteur est pleinement invité à réaliser une lecture non linéaire de ce travail afin de faire naître par la lecture des rapprochements systémiques. Ce plan autorise donc des lectures transversales ouvertes comme on manipule une encyclopédie, un « Atlas » (Didi-Huberman, 2011) ou encore une liste (Sève, 2010).

Ce travail entend révéler une « leçon d'architecture »<sup>15</sup> issue d'une d'intelligence forgée par « la nature humaine » (Morin, 1973), le « bricolage » (Lévi-Strauss, 1962), la « connaissance ordinaire » (Maffesoli, 1985), celle du « maître ignorant » (Rancière, 1987). Ce travail s'inscrit dans la filiation des « manifestes situés »<sup>16</sup>, il pourrait donc s'intituler « La leçon de Bamako », ou « l'enseignement de Bamako », ou encore « *Learning from Bamako* »... La leçon que nous apporte ce quartier intervient à plusieurs niveaux : temporel, spatial, énergétique ; elle arrive dans une période où l'espérance moderne touche à sa fin, où les modèles urbains viennent à manquer, et où la ville africaine représente une potentielle « source de régénération pour un occident fatigué » (Amselle, 2011). La création contemporaine trouve alors dans cette urbanisation informelle pauvre une source d'inspiration importante pour construire l'avenir (Lussault, 2012). Cette posture d'apprentissage se veut symétrique, c'est-à-dire que grâce à l'herméneutique (Berque, 2010) nous sommes en mesure de valoriser des éléments de la ville africaine, ces éléments peuvent être valorisés sur place, mais ils

<sup>13</sup> Une part importante de la recherche a été réalisée sur la base de l'observation flottante (Pétonnet, 1979 [2002], p.11), ce qui engendre une matière factuelle hétérogène.

<sup>14</sup> La discipline architecturale est affaire d'espace, cependant elle se soucie rarement des questions de temps, et elle semble découvrir que très récemment les questions énergétiques (et seulement par le volet environnemental). L'analyse de la question temporelle s'est révélée extrêmement enrichissante, notamment dans ses multiples interactions avec les différents champs de recherche.

<sup>15</sup> Etant professeur d'architecture, et ayant enseigné à Bamako, j'ai alors mesuré combien la ville de Bamako dispensait un enseignement relatif à un mode de « production de l'espace » spécifique (Lefebvre, [1974], 2000).

<sup>16</sup> Terme employé par Sébastien Marot lors du Colloque « *La plume et l'architecte* » - le 28-05-10 à l'ENSAPLV. Il évoque à ce titre des ouvrages écrits par des architectes qui utilisent des villes réelles pour énoncer « ce qui va arriver ». Il liste alors un certain nombre d'ouvrages qui vont dans ce sens : John Ruskin, 1893, *Les pierres de Venise* ; Reyner Banham, 1971, *Los Angeles : the architecture of for ecologies* ; Ventury, Scott, Brown, 1972, *Learning From Las-Vegas* ; Colin Rowe, 1978, *Collage city* ; Rem Koolhaas, 1978, *Delirious New-York* ; Oswald Mathias Ungers, 1977, *Berlin comme archipel verte*. J'ajouterais à cette déjà longue liste l'ouvrage d'André Ravéreau, 1987, *Le M'zab une leçon d'architecture*, ainsi que le très récent ouvrage de Christophe Hutin, 2010, *L'enseignement de Soweto*.

<sup>17</sup> « La ville africaine » est ici employée pour définir dans un terme général l'objet de l'étude. Cette appellation est employée pour se différencier de la nomenclature existante (médiina, souk,...). On conviendra que ce terme demeure extrêmement réducteur devant la très grande diversité des cultures africaines.

peuvent être aussi transposés vers d'autres horizons<sup>18</sup>. Pour la ville africaine, il s'agit de valoriser des éléments existants sur le territoire, des éléments que la pensée moderne a tout fait pour effacer, et que la pensée « postmoderne », ou « contemporaine », est désormais en mesure d'apprécier à sa juste valeur. Pour « les Nords » il s'agit d'apprendre d'un autre modèle urbain, un modèle fonctionnant selon des principes ontologiques autres que ceux que l'urbanisme pratique actuellement. Ce travail entend donc rétablir « le droit à la ville » (Lefebvre, 1968)<sup>19</sup> pour un processus urbain qui nous enseigne un mode de « production de l'espace » (Lefebvre, 1974) patrimoniale, sociale, culturelle, et sensible au milieu.

Dans son « Traité d'architecture sauvage » (2010), Jean-Paul Loubes évoque l'urbanisation informelle en ces termes :

*« Jamais la capacité de production de logements ne pourra rattraper cette demande [de logements]. Nous ne sommes plus dans une configuration de retard ou de pénurie, mais bien de dépassement complet des capacités du secteur institutionnel et, dans certains cas, dans une véritable disqualification de ce dernier. Jamais, l'industrie du bâtiment et les institutions (...) ne parviendront à rattraper le phénomène »*

**Loubes, 2010, p. 44**

Si tel est le cas, il n'est plus question de prôner, comme dans les années 70 en France « l'éradication des bidonvilles », ou encore d'envisager des « villes sans bidonvilles »<sup>20</sup>. Cette ambition semble être désormais largement dépassée par l'ampleur du phénomène et par l'accélération sans précédent du taux d'urbanisation de Bamako<sup>21</sup>. Il nous faut donc l'accepter et le (re)découvrir, afin d'en saisir pleinement le fonctionnement. Il convient en premier lieu d'analyser ces formes urbaines informelles ; nous devons « porter sur elles les compétences et les outils de la discipline architecturale » (Loubes, 2010, p.45-46). Il nous faut (nous architectes et urbanistes) changer de regard, « regarder le phénomène de l'informel, non comme une aberration, une infra-architecture provisoire ou de suppléance (en attendant !), mais comme un phénomène authentique de production de l'habitat humain. » (Loubes, 2010, p.60). Cette attitude nécessite donc d'être en premier lieu résolument postmoderne, afin d'ouvrir un regard objectif sur la réalité, le « déjà là », le présent, le réel, *hic et nunc* (ici et maintenant)...

<sup>18</sup> Ce travail entend ouvrir plusieurs degrés de lecture, de façon à être approprié par des publics différents, ici – en France, comme là bas – au Mali, et au-delà, peut-être, dans l'ensemble des pays dits « du Sud ».

<sup>19</sup> L'écho de la pensée d'Henri Lefebvre résonne à nouveau aujourd'hui, notamment à travers « Le capitalisme contre le droit à la ville » du géographe américain David Harvey (Harvey, 2011).

<sup>20</sup> Programme « *Villes sans bidonvilles* » actuellement développé par ONU-Habitat, notamment à Bamako.

<sup>21</sup> Le taux d'urbanisation de Bamako est de 4.45% d'accroissement annuel (entre 2006 et 2020). Source : [http://www.citymayors.com/statistics/urban\\_growth1.html](http://www.citymayors.com/statistics/urban_growth1.html)

## A - UNE SITUATION INEDITE

*« Nous sommes entrés dans l'invention non pas d'un autre monde, comme il fut dit en son temps moderne d'un « nouveau monde », mais dans l'invention, la retrouvaille, voire les retrouvailles, avec l'autre aspect oublié de notre monde, celui qui est avant tout amoureux lié à la vie et au sens de la Terre. »*

Goetz, Madec, Younes, 2009, p.38

Nombreux sont les travaux qui se sont, dans le passé, portés sur ces formes urbaines à travers le monde, mais il convient de prendre conscience que le contexte a aujourd'hui considérablement changé. Dès lors, un nouveau regard « postmoderne » (Maffesoli, 2010) peut légitimement être porté sur ce phénomène urbain. Ce nouveau regard pourra alors être enrichi à la lumière des multiples enjeux auxquels nous devons désormais faire face.

### a. Un nouveau siècle, l'urgence d'une seconde modernité

*« L'importance d'un événement se mesure, [...], à la longueur de l'ère qu'il achève. Ici, les changements arrêtent ou finissent des périodes aussi longues que celle qui nous sépare du néolithique, voire de notre propre émergence, soit des dizaines de milliers ou même des millions d'années. »*

Serres, 2009

Dans de nombreux domaines des changements conséquents apparaissent distinctement : renversements économiques, crise énergétique, bouleversements climatiques, explosion démographique, taux d'urbanisation jamais égalés, apparition de réfugiés climatiques, « Crise du système monde » (Immanuel Wallerstein<sup>22</sup>), « troisième révolution industrielle » (Rifkin, 2012),... Nous dirons donc avec Amin Maalouf dans *Le dérèglement du monde*, que « nous sommes entrés dans le nouveau siècle sans boussole » (Maalouf, 2009). Michel Maffesoli évoque une « postmodernité », « un changement sociétal en cours » (Maffesoli, 2010). Là où la modernité s'est efforcée de créer une distance, et une dichotomie, nature / culture, Maffesoli remarque aujourd'hui une intensification des relations entre l'homme et la nature. Là où la modernité était structurée par la « représentation » du monde, il serait aujourd'hui question d'une « présentation » du monde. Là où Maffesoli déplorait il y a peu le « désenchantement du monde » (Maffesoli, 2010, p.25), il remarque désormais l'émergence d'un « néo-paganisme » (Maffesoli, 2010). Là où la modernité ne prônait que la « stabilité », la « postmodernité » au contraire se construit sur la dynamique, les échanges, le mouvement, « le vagabondage », « le nomadisme » (Maffesoli, 2010). On soulignera que certains auteurs comme David Harvey ne s'accordent pas sur cette ligne d'une rupture « postmoderne », en remarquant que certaines caractéristiques du passé demeurent comme la pauvreté, par exemple<sup>23</sup>. Il ne s'agirait donc pas d'un nouveau monde, mais de la réhabilitation d'un seul et même monde. Bruno Latour (1991), dénonce la représentation du temps qui structure l'ensemble de la pensée moderne<sup>24</sup>. Il explique que le temps des modernes crée des séparations étanches entre passé, présent, et avenir. Pour Maffesoli, au contraire, la notion de temps dans la période contemporaine s'énonce comme une « chaîne sans fin reliant un siècle à l'autre » (Maffesoli, 2010, p.14). Selon Latour, le temps « non-moderne » devrait être représenté sous la forme d'une « spirale », de sorte que « mes habitudes s'étagent de quelques jours à quelques milliers d'années » (Latour, 1991, p.102). Alors, si la « première modernité » s'est efforcée de matérialiser des oppositions radicales (nature/culture, anciens/modernes,...), aujourd'hui, la « seconde modernité » semble s'énoncer à partir des effets de la première (Beck, 1986 [2001]). La rupture « postmoderne » avancée par Lyotard (1979) n'a donc pas eu lieu, aussi, comme le dit Latour, « Nous n'avons jamais quitté la matrice anthropologique » (Latour, 1991, p.116). De nombreux auteurs s'accordent pour

<sup>22</sup> Wallerstein Immanuel, 2006 [2009], *Comprendre le monde. Introduction à l'analyse des systèmes-monde*, Paris, La Découverte.

<sup>23</sup> Harvey David, 1989, *The condition of post-modernity*, Oxford, Blakwel, 379p.

<sup>24</sup> Nous préciserons en détail cette question dans la partie Temps.

réfuter la thèse d'une rupture postmoderne pour lui substituer celle d'une continuité à travers la reconnaissance d'une « seconde modernité » construite à partir des conditions de la « première modernité ». Ulrich Beck fonde la théorie de la « seconde modernité » sur le fait que désormais le risque ne provient plus de la nature mais de l'humain (pollution, virus, surpopulation, famine, changements climatiques,...). Il semble alors que l'occident réalise tout juste qu'il entre dans la « seconde modernité » acceptant progressivement de troquer les oppositions radicales du « grand partage intérieur » (Latour, 1991, p.140) par toutes sortes d'hybridations. Au Mali, en revanche, le « retard » de développement fait que l'imaginaire demeure toujours empêtré dans les illusions de la première modernité (croyance dans l'artifice technique, construction dans les matériaux modernes (tôle, ciment,...), application de la charte d'Athènes,...). L'avènement de la « seconde modernité » pour les pays du sud s'énonce alors désormais comme une mesure d'urgence, car la révélation de l'illusion moderne pourrait permettre d'ouvrir la voie à une nouvelle posture envers le milieu qui laisserait la place à l'élaboration d'un espace urbain tenant compte des conditions du réel (pauvreté, matériaux locaux, modes d'habiter,...). Ces changements ontologiques sont d'importance, car ils bousculent nos représentations, nos conceptions, nos certitudes, nos disciplines, nos sciences, nos créations, notre manière d'envisager notre rapport au temps, à l'espace et à l'énergie. Le doute s'installe, car une fois mises à mal les certitudes des modernes, de nombreux enjeux s'ouvrent avec l'établissement d'une société contemporaine. Cette posture invite à reconsidérer les conditions du réel pour « trier » (Latour, 1991) parmi ces ingrédients, lesquels seront à même de répondre aux problèmes posés par la « première modernité ». Au cœur de la problématique urbaine de Bamako la terre apparaît comme l'un de ces ingrédients incontournables pour la construction d'une « seconde modernité » émancipée. Cependant, disons le tout de suite, il ne doit en aucun cas s'agir d'un retour en arrière, ce n'est plus la même terre dont il est question (changement d'échelle, changement de matériaux, changement de contexte,...). Il est ici question d'un appel à l'invention d'une nouvelle construction en terre synonyme d'avenir. Et c'est dans cette perspective créative que nous chercherons les innovations dans l'urbanisation informelle.

Face à de tels bouleversements, les survivances de sociétés « pré-modernes » ne sont-elles pas en mesure de nous proposer certaines alternatives de comportement ? Dans un tel cadre, n'est-il pas urgent d'intensifier les complémentarités Nord-Sud et Sud-Nord ? Comment habiter le monde contemporain après la modernité ? Comment renouer avec le local après les désillusions de la modernité ? Comment écrire le nouveau « contrat naturel » (Serres, 1990) ? Comment intensifier les échanges nature / culture ? Comment assumer notre nouveau rapport au temps ? Comment se comporter dans un monde fini, dont on découvre désormais les limites ? Comment habiter le monde aujourd'hui ?

### ***b. Une nouvelle échelle urbaine pauvre***

*« Aujourd'hui la crise est plus que jamais une crise urbaine. »*

**Harvey, 2011, p.72**

Le monde urbain a en effet changé d'échelle, là où on trouvait autrefois une majorité de populations rurales isolées, on découvre depuis peu une majorité d'urbains. De plus, cette majorité urbaine se fixe progressivement dans des zones urbaines particulièrement pauvres (aujourd'hui 1 milliard de personnes vivent dans des bidonvilles, en 2050 ce seront 3 milliards de personnes<sup>25</sup>). D'ores et déjà, parmi les plus grandes métropoles du monde, une majorité est habitée par une population pauvre<sup>26</sup>, et ce phénomène risque vraisemblablement de s'amplifier. Nous courons donc au-devant d'un avenir urbain d'une dimension jamais égalée et d'une pauvreté toujours grandissante (Davis, 2006).

<sup>25</sup> Source UN-Habitat.

<sup>26</sup> Parmi les dix plus grandes métropoles du monde, mises à part quelques exceptions (Tokyo, New York, Séoul), on ne dénombre, en effet, que des agglomérations urbaines pauvres : Mexico, Mumbai, Sao Polo, Manille, Bangkok, Delhi, Djakarta.

On remarquera, avec Jean-Paul Loubes (2010), que l'urbanisation informelle représente la faillite du système moderne, notamment dans son incapacité à faire face à une telle demande de logements urbains (Loubes, 2010, p.28). La question du logement pour le plus grand nombre demeure donc pleinement ouverte, notamment dans une ville comme Bamako ; car le taux d'urbanisation annuel est parmi les plus élevés au monde (4,45% d'accroissement annuel<sup>27</sup>), ce qui place Bamako comme la sixième ville au rang mondial en terme de croissance démographique<sup>28</sup>. Aujourd'hui Bamako compterait 1 800 000 personnes<sup>29</sup>. A ce rythme, certains spécialistes estiment qu'à l'horizon 2025 la population de Bamako devrait atteindre plus de 3 millions de personnes<sup>30</sup>. En outre, la ville de Bamako présente un taux d'urbanisation informelle de 65,9% de la population urbaine<sup>31</sup>. L'urbanisation informelle est donc le mode d'urbanisation démographiquement majoritaire de cette ville. Il est donc urgent d'apprendre à connaître ce processus urbain capable de marier « efficacité » et « pénurie »<sup>32</sup> (Ardenne, 2005, p.65).

L'élévation progressive du coût énergétique risque de rendre les matériaux issus de l'énergie<sup>33</sup> (transport et fabrication) impossibles à obtenir pour la grande majorité des citoyens. Nous entrons alors dans une sorte d'impasse énergétique. Le risque, c'est de voir le plus grand nombre privé d'une gamme de matériaux dépendante de l'énergie (tôle, ciment, acier)<sup>34</sup>. Ce panel de matériaux sera donc vraisemblablement réservé à une élite extrêmement minoritaire, accentuant un peu plus les ségrégations urbaines. Dans cette perspective, la question des matériaux locaux n'est plus seulement une question d'éthique environnementale, elle devient une problématique essentielle de l'avenir urbain. Le fait que les matériaux locaux sont essentiellement présents dans les quartiers d'urbanisation informelle permet de renforcer l'intérêt que l'on peut avoir aujourd'hui pour ces quartiers.

Cette recherche se rapproche de la posture intellectuelle de la « Pharmacologie » énoncée par Bernard Stiegler (2010). Le concept de « *pharmakon* » permet de questionner le réel en analysant chaque élément dans une balance oscillant entre « remède » et « poison »<sup>35</sup>. Une telle posture intellectuelle invite à envisager l'urbanisation informelle en se demandant si ce phénomène urbain ne renferme pas en même temps un problème et une solution. En développant cette pensée et en s'aventurant sur le terrain d'une « pharmacologie positive » on sera ainsi particulièrement enclin à débusquer toutes sortes d'« innovations » révélées par le filtre d'analyse du « *pharmakon* » sur le terrain<sup>36</sup>. Cette démarche accompagne le mouvement d'une autre posture intellectuelle qui consiste

<sup>27</sup> [http://www.citymayors.com/statistics/urban\\_growth1.html](http://www.citymayors.com/statistics/urban_growth1.html)

<sup>28</sup> Ce phénomène est dû à l'accroissement naturel de la ville d'une part, et à l'exode rural d'autre part. Sur ce dernier point, on notera que les villes secondaires ne jouent pas leur rôle de filtre, à l'échelle régionale, créant de fortes disparités et conduisant directement les ruraux vers la métropole.

<sup>29</sup> SDU de Bamako et environs, document provisoire de 2006 et RGPH provisoire de 2009.

<sup>30</sup> [http://www.cites-unies-france.org/IMG/pdf/Cahier\\_du\\_participant\\_Forum\\_urbain.pdf](http://www.cites-unies-france.org/IMG/pdf/Cahier_du_participant_Forum_urbain.pdf)

<sup>31</sup> [www.unhabitat.org](http://www.unhabitat.org)

<sup>32</sup> « Bamako, [...], fournit l'exemple - à méditer - d'un laboratoire de l'architecture pauvre, celle, en la circonstance, de la pénurie et de l'efficacité mariées. » (Ardenne, 2005, p.65)

<sup>33</sup> Nous faisons ici une différence entre les matériaux issus de l'énergie (ciment, parpaing, tôle), avec les matériaux non-issus de l'énergie (paille, terre, pierre), même si les deux catégories nécessitent de l'énergie humaine, l'empreinte écologique n'est cependant pas la même.

<sup>34</sup> Ces matériaux sont d'autant plus consommateurs d'énergie qu'ils rendent leurs utilisateurs dépendants de systèmes de climatisation eux-mêmes consommateurs d'énergie.

<sup>35</sup> En Grèce ancienne, le terme de « *pharmakon* » désigne à la fois le « remède », le « poison », et le « bouc-émissaire ».

Voir le glossaire Ars industrialis « *Pharmakon*, Pharmacologie ». URL : <http://arsindustrialis.org/glossary/term/78>

<sup>36</sup> A propos de la « pharmacologie positive » et de sa capacité à générer des « innovations » voir le séminaire du « Groupe économie de la contribution », séance du 4 février 2012, partie 01.



désormais à cesser de représenter l’Afrique comme une source perpétuelle de misère, mais à y déceler les sources d’innovations et de richesses.

N’est-il pas temps d’apprendre à connaître cette urbanisation pauvre qui se « dessine » comme urbanisation de l’avenir ? Quel est donc ce modèle informel ? Comment se construisent des pans entiers de ville sans argent, sans dessins, sans infrastructure ? Si le « bidonville » s’affirme peu à peu comme un « modèle urbain global »<sup>37</sup>, ne révèle-t-il pas des spécificités locales ? Les formes architecturales et urbaines produites sont-elles culturelles ? Comment proposer des alternatives architecturales résolument frugales ? Comment valoriser les ressources locales ? N’est-il pas urgent d’apprendre à connaître le fonctionnement de quartiers pauvres ? Cette urbanisation pauvre n’est-elle pas « riche » d’enseignement ? L’urbanisation informelle est-elle un problème ou une solution ?

### **c. Une nouvelle échelle de valeurs**

*« Est-il besoin d’ajouter en toutes lettres que ce dérèglement financier est aussi, et peut-être avant tout, le symptôme d’un dérèglement dans notre échelle des valeurs. »*

**Maalouf, 2009, p.196**

Aujourd’hui, pour le monde riche, la conscience de l’urgence climatique invite à remettre en question les principes d’un monde basé sur la consommation, afin de développer un retour sensible de l’homme dans son environnement. Le monde pauvre, quant à lui, désinformé et tenu à distance par une large fracture numérique, n’a de cesse de contempler la modernité occidentale comme un exemple unique, une référence, un modèle, un but à atteindre. Il semble pourtant aujourd’hui que l’on se trouve face à un rééchelonnement des valeurs. Le PIB, par exemple, apparaît désormais comme non-suffisamment représentatif de la réalité de terrain. Aussi, la géographie mondiale se reconfigure progressivement en tenant compte de nouveaux indices, de nouvelles valeurs (IDH, émancipation,...). Pour reprendre une pensée d’Aminata Draman Traore (1999) ; si l’on écarte un instant la valeur économique, et que l’on considère uniquement la valeur sociale, alors la solidarité malienne propulse le Mali parmi les premières places sur le plan international, loin devant les nations occidentales, dites « développées »<sup>38</sup>. L’empreinte écologique<sup>39</sup> apparaît également aujourd’hui comme un nouvel élément de mesure à l’échelle internationale. Si l’on ne considère que ce facteur, les pays les plus pauvres arrivent également en tête de ce classement. Or, les critères sociaux et environnementaux se révèlent aujourd’hui être des enjeux particulièrement importants dans « les Nord ». Citons enfin la « valeur d’usage »<sup>40</sup> évoquée dans « le droit à la ville » d’Henri Lefebvre en 1968<sup>41</sup>. Car si aujourd’hui la « valeur d’usage » semble (re)devenir une préoccupation dans « les Nord »<sup>42</sup>, cette même « valeur d’usage » se trouve être dominante dans l’espace de certains

---

URL : <http://arsindustrialis.org/!%E2%80%99innovation-comme-pharmacologie-positive-au-dela-de-la-logique-economiciste-s%C3%A9ance-du-4-f%C3%A9vrier-201>

<sup>37</sup> Expression employée par Michel Lussault dans la conférence du 28 mars 2008, *Quels enjeux pour un millénaire urbain ? Eclairages pour le XXI<sup>e</sup> siècle*. Centre Pompidou, Paris.

URL : <http://archives-sonores.bpi.fr/doc=2735>

<sup>38</sup> Sur ce point on nuancera ces propos, car un autre auteur, Moussa Konaté, dénonce avec énergie les effets néfastes d’un extrême de solidarité qui va jusqu’à freiner le développement. Moussa Konaté, 2010, *L’Afrique noire est-elle maudite ?*

<sup>39</sup> L’empreinte écologique représente de la surface de planète nécessaire pour soutenir un mode de vie. Elle peut apparaître comme un élément de mesure globale pour évaluer la durabilité des comportements.

<sup>40</sup> Pour Henri Lefebvre, la « valeur d’usage » est un élément de définition de la condition urbaine. « (...), la ville et la réalité urbaine relève de la valeur d’usage » (Lefebvre, 1968, p.5).

<sup>41</sup> La valeur d’usage, se trouve être une valeur d’actualité chez les architectes contemporains, comme chez Lacaton-Vassal, par exemple.

<sup>42</sup> Selon les théories de la décroissance, la « valeur d’usage » devrait peu à peu prendre le pas sur la « valeur d’échange », car l’usage ne produit pas de déchet, c’est donc une valeur propre. Voir aussi les nouveaux modes d’industrialisation basés sur le « *cradle to cradle* », où le produit une fois obsolète est repris par l’entreprise qui l’a fabriqué. Vous n’achetez plus alors une machine à laver, mais 5000 lavages. Cette tendance annonce une mise en relativité de la notion de propriété.

quartiers irréguliers<sup>43</sup>. Le Mali révèle donc un potentiel d'exemplarité selon plusieurs critères à l'échelle internationale, et c'est pour conforter ce potentiel que l'analyse doit être menée avec discernement.

Un tel renversement des valeurs peut permettre une large remise en cause des standards modernes fondés sur les seuls critères économiques afin, par exemple, de revaloriser des valeurs sociales et environnementales. C'est précisément sur cette base que l'analyse des « valeurs urbaines »<sup>44</sup> trouve de nouveaux critères analytiques. C'est, en effet, à la lumière de ces critères que des spécificités urbaines, propres aux cultures urbaines africaines, peuvent être désormais pleinement assumées et valorisées. Ce préalable abrite une pensée, c'est avec « le déjà là » que l'avenir urbain pourra se (re)constituer, à partir notamment de valeurs urbaines enfouies. Ce pourrait être l'occasion de s'enorgueillir d'une profonde et puissante filiation patrimoniale enfin assumée et valorisée dans une actualisation pleinement contemporaine. Si l'on ne considère que les valeurs sociales, environnementales, et les valeurs d'usage, alors l'urbanisation informelle pourrait pleinement être envisagée comme une alternative à l'urbanisation formelle. Cependant, il faut prendre conscience que cette posture d'analyse (en construction), est le fruit d'un détour, d'un regard décalé, celui d'un observateur étranger. C'est en effet à travers un regard externe que certaines valeurs aujourd'hui présentes dans le terrain de recherche apparaissent pour leurs vertus. Vue depuis le terrain, les « valeurs d'usages » issues de la tradition n'ont que peu de valeur dans les représentations, et nombreux sont ceux qui troqueraient volontiers leur conditions pour une autre (plus conforme aux standards globaux). Pour le dire différemment, si les gens pouvaient faire autrement, ils construiraient en parpaing ; la construction en terre est ici un matériau par défaut. L'ensemble de cette recherche est ainsi menée en équilibre sur le fil de ce paradoxe. C'est pourquoi nous nous attacherons à employer l'herméneutique pour éclaircir les contradictions dans les échelles de valeurs superposées et entremêlées dans le terrain.

La pensée contemporaine, ainsi que les défis environnementaux ne nous proposent-ils pas un nouvel éclairage pour regarder l'urbanisation informelle aujourd'hui ? Ce nouvel éclairage ne nous permet-il pas une vision plus pertinente des actions à mener dans ces quartiers ? Comment se comporte une métropole dans un pays à faible empreinte écologique ? De cette situation extrême n'y a-t-il pas des leçons à tirer ? Comment considérer ces observations positives qui sont issues d'une contrainte économique ?

#### **d. Une nouvelle architecture entre Nord et Sud**

*« Plutôt que d'embellir le passé et de l'idéaliser, il faudrait se défaire des réflexes que nous y avons acquis, et qui se révèlent désastreux dans le contexte d'aujourd'hui ; se défaire, oui, des préjugés, des atavismes, des archaïsmes, pour entrer de plain-pied dans une toute autre phase de l'aventure humaine. Une phase où tout doit être inventé à nouveau – les solidarités, les légitimités, les identités, les valeurs, les repères. »*

**Maalouf, 2009, p.200**

Cette recherche a l'ambition de provoquer plusieurs niveaux de lecture différents, notamment en générant des rapprochements entre Nord et Sud. Cette recherche de thèse s'adresse autant à des lecteurs du Nord que du Sud. Vue depuis l'occident, cette recherche souhaite agir comme un révélateur des créations architecturales de l'avant-garde contemporaine. Ce travail permet en effet de comprendre combien les architectes les plus à la pointe de la création contemporaine sont en mesure de découvrir dans l'urbanisation informelle un reflet de leur propre production. Ainsi, la production informelle « des Suds », nous permettra de mieux comprendre ce qui émerge

<sup>43</sup> Ces quartiers étant irréguliers, le droit foncier n'est pas appliqué, c'est le droit coutumier qui prédomine. La « valeur d'échange » n'est pas dominante, c'est la valeur d'usage qui prend le dessus.

<sup>44</sup> La « valeur d'usage » ouvre la voie à une redécouverte des cultures urbaines permettant de valoriser un ensemble de systèmes de valeurs propres à une culture urbaine. C'est dans ce cadre que nous parlons ici de « valeurs urbaines ».

actuellement dans « les Nords ». Vue « des Suds », la mise en lumière de la qualité des principes vernaculaires permet d'ouvrir la voie à un renouvellement d'une architecture contemporaine pleinement située et fondée sur des principes déjà existants dans le lieu<sup>45</sup>.

La prise de conscience d'un nouveau contexte suscite l'émergence de nouvelles solutions, dans cette quête l'architecture contemporaine gagne à « jeter des ponts » entre Nord et Sud<sup>46</sup>. Dans cette perspective, cette recherche souhaite révéler que le monde de l'architecture contemporaine « des Nords » trouve énormément de points communs avec les processus qui régissent l'urbanisation informelle « des Suds ». Nombreux sont, par exemple, les termes de vocabulaires conceptuels qui correspondent à ces deux univers, qui coexistent sans rarement se croiser : appropriation, adaptation, flexibilité, réversibilité, mutation, changement, évolution, actualisation, transformation, métamorphose, invention, ouverture, dispositif, processus, indétermination, fragmentation, fractale, bricolage, autoconstruction...<sup>47</sup> C'est comme si les vœux « des Nords » se réalisaient déjà dans « les Suds ».

La clé de compréhension qui permet de visualiser ce phénomène est l'acceptation de ne plus être moderne, d'être « non-moderne » (Latour, 1991), ou d'être « postmoderne » (Maffesoli, 2010). C'est seulement à cet instant que « prémodernité » et « postmodernité » sont en mesure de dialoguer et d'échanger au cœur d'une « spirale » de temps (Latour, 1991). « Nous n'avons jamais ni avancé ni reculé. Nous avons toujours activement trié des éléments appartenant à des temps différents. Nous pouvons trier encore. C'est le tri qui fait le temps et non pas le temps qui fait le tri. » (Latour, 1991, p.103). Ce concept de « tri » nous permet alors de puiser librement dans la « prémodernité », pour servir le présent<sup>48</sup>. Par ailleurs, au XX<sup>ème</sup> siècle, les architectes modernes, ont trouvé en Afrique de nouvelles références esthétiques pour construire la modernité (Le Corbusier, Candillis, Simounet, etc.); et même parfois au Pays Dogon, comme Aldo Van Eyck, par exemple. N'est-il pas temps de revenir aujourd'hui à la source d'inspiration moderne, mais avec cette fois-ci un œil « postmoderne » ? Cette posture invite désormais à concentrer l'analyse sur les principes qui régissent l'informel. Il s'agit d'identifier quels enseignements nous pouvons tirer de ce modèle en envisageant « l'informel comme principe » (Lussault, 2012)<sup>49</sup>. Il convient par conséquent de porter son attention sur les principes relatifs aux modes de production de l'espace, plus qu'aux formes de l'espace en elles-mêmes. Rares sont, pour l'instant, les ouvrages qui osent prendre « le monde pauvre » (Freidman, 1978) en référence. Nous détaillerons par la suite l'articulation des références dans la partie « Etat de l'art », mais il semble nécessaire de broser dès-à-présent un portait rapide d'un état de la question sur ce sujet pour prouver l'importance et l'actualité d'une telle question.

Evoquons tout d'abord la célèbre grille d'analyse du bidonville de Mahieddine de Casablanca (1953), du groupe Team Ten, exposée à l'occasion des CIAM<sup>50</sup> de 1960 (les mêmes qui avaient déclaré un an plus tôt la mort des CIAM). Ce document analyse un bidonville au regard de l'actualité de la pensée architecturale du moment afin d'en tirer un certain nombre d'enseignements. Cette référence a été déterminante pour la structuration de ce travail. L'œuvre de Aldo Van Eyck (lui même membre du

<sup>45</sup> L'emploi de dispositifs vernaculaires existants pour l'émancipation d'une architecture contemporaine permet d'utiliser des ressources facilement mobilisables (énergies, matériaux, contexte,...).

<sup>46</sup> Cf - Exposition « Bridging the Gap - jeter un pont » de Francis Kéré, Bordeaux, Arc en rêve, 2013.

<sup>47</sup> Nombreux sont les termes de cette liste qui sont issus de l'ouvrage de Benoit Goetz, Philip Madec et Chris Younes, 2009, « Indétermination de l'architecture, un appel ».

<sup>48</sup> Nous devons à ce titre citer l'ouvrage de Bernard Rudofsky « *Architecture Without Architects* » qui, en 1964, permet de revitaliser la création architecturale en se basant sur des exemples d'architecture (dé)passés. Aujourd'hui, Pierre Frey emprunte le même chemin avec « *Learning From Vernacular* », 2010.

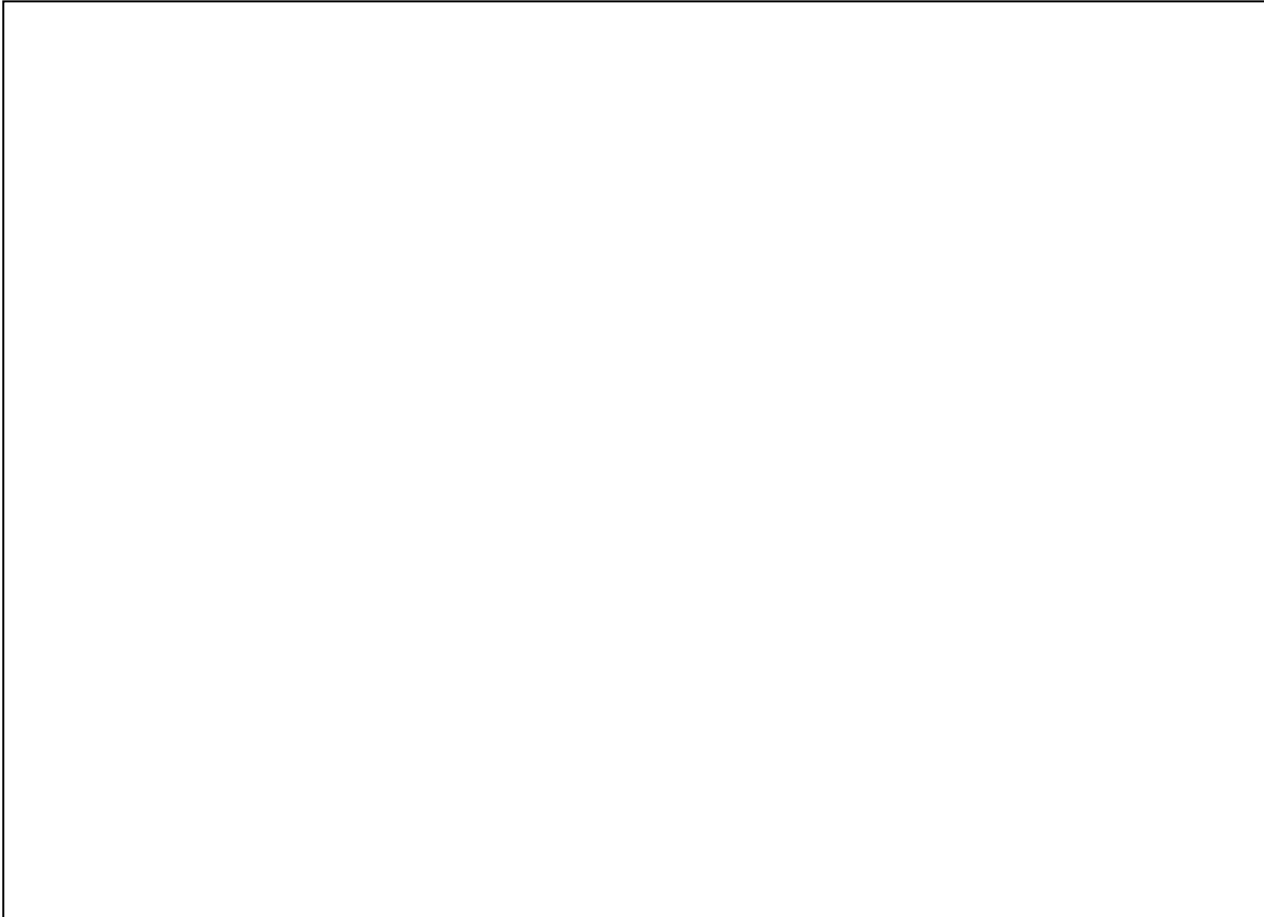
<sup>49</sup> Je ne peux que conseiller la lecture de ce très court article de Michel Lussault qui permet de confirmer l'intérêt de la présente posture de recherche.

Michel Lussault, 2012, « L'informel comme principe », *Tous urbain* N°0, Décembre 2012, p 10-11.

URL : [http://www.citego.info/IMG/pdf/tous\\_urbains-diffusion.pdf](http://www.citego.info/IMG/pdf/tous_urbains-diffusion.pdf)

<sup>50</sup> CIAM : Congrès Internationaux pour l'Architecture Moderne.

groupe Team Ten) a également été très importante pour créer des ponts entre Nord et Sud, notamment du fait qu'il ait particulièrement voyagé au Mali à plusieurs reprises.



**Figure 1 - Extrait de la grille d'analyse du bidonville de Mahieddine de Casablanca par le groupe Team Ten (1953)**

Source : Frédéric Pousin, 2008, « Les concepteurs de la ville en quête de l'espace familial (1945-1975) », *Strates* [En ligne], 14 | 2008, mis en ligne le 13 mars 2013, Consulté le 13 mai 2013.  
URL : <http://strates.revues.org/6722>

On peut citer aussi Yona Friedman qui avec « L'architecture de survie : une philosophie de la pauvreté » en 1978, décrit une sorte de théorie du bidonville. En 1979, l'anthropologue Collette Pétonnet décrit pour la première fois un bidonville de la banlieue parisienne ses vertus positives, permettant un processus d'intégration dans sa thèse intitulée « On est tous dans le brouillard ». Dans le présent travail, des concepts déjà éprouvés aux cours des années 60 et 70 seront souvent évoqués. J'estime que nous devons réemployer ces concepts, car ils ont été énoncés dans une période où la société de consommation était déjà largement établie. A présent que nous prenons la mesure des revers de la consommation, nous sommes donc à même de réutiliser ces concepts en les mettant à jour au vue de la réalité contemporaine.

Amos Rapoport affirme que : « C'est la construction spontanée plutôt que la maison dessinée par un architecte que nous devons examiner pour découvrir parmi les valeurs qu'elle représente celles qui pourront nous aider à expliquer son succès. » (Rapoport, 1972, p.175). On comprend que Rapoport

est ici très critique vis à vis des modes de production de l'espace. Il nous invite lui aussi à étudier les « constructions spontanées »<sup>51</sup> pour en tirer des enseignements.

Didier Drummond, avec « Architecture favelas » (1981) décrit finement les processus lents de durcification et d'évolution dans les favelas. Michel Agier décrit les marges urbaines, comme le lieu d'invention d'une nouvelle citadinité, dans « L'invention de la ville » (1999). Plus récemment Paola Berenstein Jacques dans « L'esthétique des favelas » (2002), n'hésite pas à comparer les œuvres de grands architectes contemporains comme ceux de Peter Eisenman avec les processus de « fragmentation » en cours dans les favelas. Aujourd'hui, Teddy Cruz<sup>52</sup> s'inspire librement des dispositifs structurels des bidonvilles de Tijuana au Mexique. L'influence de l'informel sur la création contemporaine touche même l'univers très fermé de l'ingénierie, comme dans l'ouvrage « *Informal* » de Cecil Balmond (2007), qui révèle les vertus structurelles de la géométrie non-euclidienne dans l'espace contemporain. François Roche (dans son enseignement) prend appui sur la complexité des formes urbaines informelles, pour engendrer une architecture paramétrique adaptable.

Dans « le petit monde » de l'architecture contemporaine française on trouve de nombreux témoignages d'une source d'inspiration africaine moteur de l'émergence de l'architecture contemporaine. Jean-Philippe Vassal décrit, par exemple, son expérience d'autoconstruction au Niger (intégrant la disparition de son bâtiment). Il mentionne également l'importance des espaces de transition qui structurent aujourd'hui l'ensemble de son œuvre. Il décrit aussi sa fascination pour la réversibilité des dispositifs propre à la place *Djema el-Fna* de Marrakech. En 2009, Christophe Hutin décrit dans « *L'enseignement de Soweto : construire librement* » la capacité de métamorphose des « *shacks* » du quartier de Soweto, à Johannesburg, en Afrique du Sud. Il décrit avec étonnement ce processus qui va à l'encontre des préconçus disciplinaires de l'architecture standard. Patrick Bouchain ne cache pas non plus la façon dont il réinterprète certains principes tirés du terrain africain, il exprime notamment le fait que « ce n'est pas la forme architecturale qui m'intéresse, mais la façon dont elle est faite » (Bouchain, 2008, p.85). Nous pourrions également évoquer la posture atypique de Gilles Perraudin qui, après avoir étudié l'architecture aux côtés d'André Ravéreau dans le M'Zab Algérien, milite aujourd'hui activement pour une réhabilitation des matériaux naturels (notamment la terre et la pierre). Son travail s'accompagne d'un réemploi des dispositifs spatiaux vernaculaires par la multiplication des enveloppes concentriques. On comprend ici que le terrain africain représente une importante source d'inspiration pour l'architecture contemporaine, un tel contexte explique à lui seul l'intérêt que l'on peut avoir pour un travail de terrain ouvert débarrassé des a priori. Le géographe Michel Lussault en appelle à une régénération de la façon d'envisager le domaine urbain en employant « l'informel comme principe » (Lussault, 2012). Nous retrouvons ici un attachement aux « principes » d'une architecture à laquelle correspond un détachement de la forme.

Aujourd'hui, nombreux sont les architectes contemporains à faire la démonstration de la possibilité d'une posture contemporaine pour « les Suds » : Francis Kéré<sup>53</sup> (Burkina Faso), Anna Heringer (Bangladesh), Tyin architects (Thaïlande), Peter Rich (Afrique du Sud), Alejandro Aravena (Chili), Carin Smuts (Afrique du Sud), Wang Shu (Chine), Studio Mumbai (Inde),... Tous font la démarche d'inscrire une architecture dans un milieu, en tenant compte des réalités socio-économiques, ainsi que de la disponibilité des matériaux et des énergies. Il y a dans cette démarche l'inspiration profonde d'une

<sup>51</sup> Au Mali, on emploie usuellement l'expression « quartier spontané » pour évoquer des constructions réalisées à la marge des voies de l'urbanisation formelle. Dans ce travail, nous préférons employer l'expression « urbanisation informelle ».

<sup>52</sup> Estudio Teddy Cruz.

URL : <http://estudioteddycruz.com/index1.html>

<sup>53</sup> Francis Kéré explique parfaitement que la question environnementale est une question qui permet de rapprocher Nord et Sud.

URL : <http://www.arcenreve.com/Pages/2012/kere02.html>

logique vernaculaire, la volonté d'utiliser une philosophie qui envisage de renouer avec des principes de la « pré-modernité » pour inventer le contemporain.

Au cours de la recherche, un texte en particulier m'a permis d'éclairer et de rassembler ces multiples références contemporaines comme ayant une même direction, il s'agit du texte « Pratiques écosophiques et restauration de la Cité subjective » de Félix Guattari<sup>54</sup>. Dans ce texte, Guattari emploie le concept de l'« écosophie » pour lancer un appel à une nouvelle façon d'envisager la production de l'espace en liant « les trois écologies » (1989) : écologie environnementale, écologie sociale, écologie mentale. La posture écosophique que propose Guattari dans ce texte suggère d'aller de l'avant, de ne pas reculer mais d'avancer. Cette posture propose d'inventer les nouvelles modalités du vivre ensemble. Il s'agit d'un texte extrêmement important qui a permis de confirmer de nombreuses intuitions dans ce travail de recherche. Plus récemment, on peut citer l'ouvrage de Benoit Goetz, Bruno Madec et Chris Younes, « Indéfinition de l'architecture : un appel », qui milite lui aussi pour promouvoir une architecture intégrant un certain degré d'indétermination, d'indéfinition, permettant à l'habitant de s'approprier le milieu.

Ce rapprochement entre l'habitant et le constructeur n'est-il pas une des caractéristiques fondamentales qui lie « prémodernité » et « postmodernité » ? Ne serait-ce pas une voie essentielle qui mène vers l'émancipation individuelle et collective ? Et si l'urbanisation informelle était une urbanisation « postmoderne » qui s'ignore ? Comment éviter les erreurs commises par la modernité occidentale ? Comment apprendre mutuellement en jetant des ponts entre Nord et Sud ?

---

<sup>54</sup> Félix Guattari, « Pratiques écosophiques et restauration de la Cité subjective », *Chimère* N°17.  
URL : [http://www.revue-chimeres.fr/drupal\\_chimeres/files/17chi07.pdf](http://www.revue-chimeres.fr/drupal_chimeres/files/17chi07.pdf)

## B – LES ENJEUX DE LA RECHERCHE

Les enjeux de cette recherche souhaitent être autant profitables dans « les Nords » que dans « les Suds ». Il s'agit véritablement d'une forme d'échange en vue d'un apprentissage réciproque. En effet, les questions de l'architecture contemporaine dans « les Nords » sont en mesure de trouver des réponses dans « les Suds ». Cette posture est donc à même de valoriser une architecture « déjà-là », que l'on ne sait pas voir. Et inversement certaines avancées, écologiques notamment, dans « les Nords », sont en mesure de résoudre certains problèmes essentiels pour « les Suds », à moindres frais (phytoépuration et phytoremédiation<sup>55</sup> par exemple). Cette posture symétrique aujourd'hui offerte par la postmodernité se veut donc pleinement prospective.

Analyser l'urbanisation informelle sur un pied d'égalité avec la démarche contemporaine permet par la même occasion de revendiquer une appartenance au monde. Trop longtemps coupées de la marche du monde, ces populations urbaines « des Suds » revendiquent une appartenance au monde qui s'exprime par le biais d'une représentation urbaine forgée par la modernité. La question de la représentation urbaine est par conséquent un enjeu extrêmement important de ce travail. Il est, en effet, primordial d'accepter l'éventualité d'une urbanisation en terre émancipé. L'urbanité en terre souffre aujourd'hui d'une image négative qu'il convient de faire évoluer au moment même où l'occident commence à s'intéresser à la construction en terre.

L'engagement et la passion de ce travail sont stimulés par la quête personnelle d'un mode d'habiter le monde émancipé et respectueux de son environnement, un espace pleinement ancré dans un lieu, une architecture ouverte dans le temps inscrite dans un mécanisme perpétuel de changement. C'est le versant naturel de l'acte humain qui guide cette quête sans limite. L'exercice ici a été de maintenir la référence au terrain pour y puiser cette énergie spécifique à un lieu, une culture, un climat. Les références philosophiques cherchent délibérément à anoblir une architecture que l'on se refuse de voir, une architecture de derrière de palissades, la recherche se concentre donc ici sur un « envers » de la ville.

### a. Recherche d'un temps contemporain

La fragilité du matériau terre engage la ville sur un rapport au temps spécifique. L'espace s'accorde, en effet, sur l'influence des saisons. La saison des pluies, par exemple engendre des postures particulières chez les habitants : préparation avant la pluie, résistance pendant la pluie, réparations après les pluies. Puis pendant la saison sèche, avant que l'eau vienne à manquer, vient la saison de construction. La fréquence des réfections est donc étroitement associée au rythme des saisons. De telles caractéristiques sont incontournables pour envisager sereinement une ville en terre contemporaine. Cette caractéristique inhérente à la fragilité du matériau suppose une implication importante des habitants dans la constitution d'une « culture constructive » populaire (Potié, Simonet, 1992). Le rapport au temps spécifique de la ville en terre permet de saisir une certaine forme de démocratisation de la technique constructive. Ce rapport au temps particulier propre à la fragilité de la terre va nous permettre d'élaborer les bases d'une notion de patrimoine urbain spécifique. Ce patrimoine dévoilera des liens étroits entre entretien de l'espace et « culture immatérielle ». Il permettra également de créer des liens avec l'idée de « paysage culturel ». Cette réflexion sur l'articulation entre entretien immatériel et patrimoine urbain, nous invitera à se demander si l'urbanisation informelle ne cache pas la résurgence d'un patrimoine urbain dans les marges de la ville formelle. Une telle démonstration reviendrait à changer radicalement la méthodologie usuelle envers l'urbanisation informelle qui, telle qu'elle est encore pratiquée aujourd'hui, est fortement marquée par des « destructions massives ». L'enjeu de cette démonstration est donc de taille, car elle permet de bousculer les idées reçues pour envisager de

<sup>55</sup> Certaines avancées sur le plan écologique, telles que la phytoépuration et la phytoremédiation, sont aujourd'hui en mesure de résoudre les graves problèmes d'assainissement en contexte urbain. De telles techniques ne nécessitent aucun matériel, aucun transport, aucune énergie autre que de la main d'œuvre.

porter un regard neuf envers des formes urbaines que jusqu'à présent on se refusait de voir. Cette posture de recherche vise à s'inscrire dans la même direction que les travaux de Paola Berenstein Jacques (2001) qui cherche à prouver l'« enjeu culturel » des favelas de Rio au Brésil.

La philosophie patrimoniale moderne<sup>56</sup> se voit aujourd'hui renversée par une nouvelle représentation temporelle en « spirale » (Latour, 1991). Augustin Berque permet également d'abonder dans ce sens en évoquant le patrimoine japonais en termes de : « processus », de « rituel », de « formes présentes » (Berque, 2010). Oublions donc un instant la représentation moderne du temps, semblable à un flux continu, et attachons-nous à observer la ville en terre telle qu'elle est, dans ses cycles, dans son rythme, dans son processus. La ville en terre ne présente aucune forme urbaine ou architecturale figée, aucune de ses formes ne traversent les siècles « à l'identique ». Et pourtant, une ville comme Dia existe depuis plusieurs centaines d'années (Bedaux, 2003). C'est bien que les villes en terre ne répondent pas aux conventions des « temps modernes », elles sont dans une unité de temps différente, dans un rythme particulier, un patrimoine spécifique (Laureau, 2013). De par sa fragilité, la terre, peut être apparentée à « du continuellement présent qui serait aussi du continuellement mouvant » (Bergson, 1938 [2005]). Ce changement perpétuel intervient à plusieurs échelles de temps, le temps de la journée (le thé, l'ombre, « l'ambulantage » (Monnet, 2006)). Mais aussi le temps de la saison : saison de construction (pendant la saison sèche), saison des pluies (préparations des constructions et réparation des dégâts causés par les pluies), les formes architecturales évoluent avec la saison. Le temps long trouve également sa marque dans la construction en terre, car la forme générale change avec les enduits successifs (arrondissement progressif des angles). On assiste alors à un urbanisme à plusieurs vitesses. La question du temps permet donc d'analyser ce processus urbain avec une acuité plus fine, avec une plus grande pertinence. Cette problématique permet, en outre, de renouveler la notion du patrimoine architectural en terre au Mali sur de nouvelles bases.

Comment passer directement à la postmodernité, en évitant les erreurs des modernes ? Comment conserver un processus ? Est-ce que ce ne sont pas les matériaux les plus fragiles, qui paradoxalement ont plus d'aisance à traverser les siècles ? Le fait de (re)découvrir le patrimoine urbain dans son essence temporelle ne nous permet-il pas de (re)inventer l'architecture contemporaine de terre au Mali ? L'urbanisation informelle ne renferme-t-elle pas l'expression d'un patrimoine culturel ? Quelle leçon tirer des rythmes urbains spécifiques à une urbanité en terre ?

### ***b. Recherche d'un modèle de ville sociale et culturelle***

Le Mali d'aujourd'hui est l'héritier d'une culture urbaine ancienne. Le territoire malien a été le lieu d'émergence de diverses civilisations urbaines, qui ont donné lieu à de nombreuses cités. La construction en terre semble avoir été un rouage essentiel de cette cidadinité. La plasticité de la terre fait que l'espace est constamment ajusté (comme sur mesure), il révèle les rapports sociaux et évolue avec eux. Dans cette longue filiation, la ville de Bamako semble aujourd'hui s'être engagée dans une rupture délibérée par rapport à ce passé. L'explosion démographique semble aujourd'hui tout renverser sur son passage, comme si le changement d'échelle de la ville n'avait pas supporté le poids de l'histoire et l'avait délibérément mis de côté. La ville s'étale en périphérie, de façon démesurée, soumise aux mécanismes de la spéculation, à travers l'étalement d'une trame urbaine « générique » (Koolhaas, 1995 [2011]). La construction en ciment fige les formes produites dans une illusion de permanence physique<sup>57</sup>. Cette illusion de permanence matérielle se révèle être aussi nouvelle que l'échelle urbaine atteinte. Il semble pourtant que dans les marges de cette urbanisation formelle, se dégage une alternative à cette ville « générique », où les modes de production de

<sup>56</sup> Augustin Berque (2010) et Bruno Latour (1991) s'accordent pour dénoncer la posture patrimoniale de la modernité notamment le principe de séparation radicale du passé et du présent (embaumement d'un côté et *tabula rasa* de l'autre).

<sup>57</sup> Ce désir de pérennité physique s'énonce comme une opposition délibérée envers le matériau terre. La question de l'héritage à transmettre à ses enfants (et donc du patrimoine) lui est directement associée.



l'espace sont différents. L'urbanisation informelle, répondant à un processus vernaculaire, engendrerait une version contemporaine de ce que semble toujours avoir été la ville : un processus organique se transformant perpétuellement sur lui-même, une actualisation autour des besoins quotidiens, mis à jour sans cesse, une sorte de sur mesure de la société, une empreinte du corps social, une « projection de la société sur le terrain » (Henri Lefebvre, 1968, p.64). Michel Agier n'hésite pas à parler de l'« invention » d'une citadinité dans les marges, dans « les trous » de la ville formelle (Agier, 2008). C'est précisément ce mode de production de l'urbain que ce travail ambitionne d'analyser.

N'est-ce pas dans « les trous » de la ville formelle que s'invente une nouvelle forme de citadinité aujourd'hui (Agier, 2008) ? Existe-t-il des liens, des filiations, entre cette ville informelle et les mécanismes des villes antiques ? N'y a-t-il pas de ce fait, une implication socioculturelle dans les formes urbaines produites ? Quel est le rôle joué par la construction en terre dans la création de liens sociaux ? Comment s'approprier ce mode de « production de l'espace » dans un cadre disciplinaire ? Quelles sont les conditions préalables à l'expression d'une production de l'espace ? Dans quelle mesure le matériau terre est-il associé à la production culturelle de l'espace ? Quel est le rôle structurant du chantier dans la construction sociale ?

### **c. Recherche d'un modèle de ville soutenable**

L'objet de la thèse est d'envisager l'urbanisation informelle comme un élément de réponse potentiel dans la prospective d'une urbanisation soutenable. En effet, un grand nombre d'éléments présents dans les mécanismes de l'urbanisation informelle sont d'ores et déjà en mesure de nous éclairer sur les alternatives à une autre ville : autoconstruction, agriculture urbaine, appropriation spatiale, « espace social » (Lefebvre, 1974), économie du quotidien, vie frugale, économie non-monétaire, solidarité, mouvement, « valeur d'usage » (Lefebvre, 1968), « autogestion » (Lefebvre, 1968), « invention d'une citadinité » (Agier, 1999 [2008]), « œuvre collective » (Lefebvre, 1973), sensibilité aux saisons, résilience, matériaux locaux, réemploi, « géopoétique » (Loubes, 2010), « bricolage » (Lévi-Strauss, 1962), densité, mixité d'activité, rapport à la nature, autonomie relative, recyclage, village-urbain, esprit de quartier, urbanisme naturel, « vernaculaire contemporain » (Loubes, 2010), « convivialité » (Illich, 1973),... Le vocabulaire des émergences postmodernes dans « les Nords » semble désormais inséparable de la liste précédente : chantier participatif, « WWOOF »<sup>58</sup>, « ZAD »<sup>59</sup>, « empowerment » (Bacqué, Biewener, 2013), « *cradle to cradle* » (Braungart, McDonough, 2002), « SEL »<sup>60</sup>, « cercles courts », réversibilité, flexibilité, « démocratie participative », « loca-vore »<sup>61</sup>, « émancipation » (Rancière, 2008), « ensauvagement » (Loubes, 2010), « métabolisme urbain » (Barles, 2008), matériaux naturels,...

Ces deux listes constituent un ensemble de solutions indisciplinées qui se trouvent rassemblées dans l'« écologie » (Guattari, 1989). Selon Guattari, le concept d'« écologie » rassemble : écologie environnementale, écologie mentale, écologie sociale. C'est donc au travers de ces trois niveaux que doivent être analysées les vertus écologiques de l'urbanisation informelle, la question énergétique est donc une petite partie de la question écologique (elle n'est pas suffisante). Les préoccupations environnementales du monde d'aujourd'hui semblent donc trouver des solutions potentielles dans l'urbanisation informelle et « prémoderne » « des Suds ». Ce constat, si il est vérifié, signifierait que

<sup>58</sup> WWOOF : Système de travail sous forme d'échange non monétaire, d'abord développé dans l'agriculture biologique, ce système émerge peu à peu sur les chantiers participatifs de maisons écologiques. « L'ouvrier » donne son énergie de travail, il reçoit en échange le repas et le coucher.

<sup>59</sup> ZAD : Zone d'Aménagement Différée. Une ZAD permet l'usage d'un territoire dont le projet est en cours d'élaboration. Un groupement de personnes peut alors s'établir en ce lieu gratuitement, de façon provisoire. Le caractère éphémère de ce lieu n'est pas sans rappeler les mécanismes de l'urbanisation informelle.

<sup>60</sup> SEL : Système d'Echange Libre. Il s'agit d'un système d'échange non monétaire, sous forme de troc.

<sup>61</sup> Le concept de « Loca-vore » consiste à ne consommer pour son alimentation que des aliments produits localement.

le bidonville (que la modernité s'est efforcée à éliminer pendant des années, sans jamais y parvenir) pourrait être désormais considéré comme un modèle urbain<sup>62</sup>. Cette recherche soulève bien entendu la question de savoir ce qu'est une urbanisation soutenable. Afin de répondre à cette question, il convient, en premier lieu, de se défaire d'une vision euro-centrée de la question environnementale. Car en Europe, et particulièrement en France, nombreux sont les architectes<sup>63</sup> qui dénoncent l'orientation trop énergétique des normes environnementales<sup>64</sup>. Cet accent énergétique empêche l'émergence d'un raisonnement holistique prenant en compte d'autres critères, pourtant tout aussi structurants (les ressources locales, le développement économique, l'émancipation, l'emploi, l'éducation...). En prolongeant cette remarque on peut évoquer le fait que ces questions écologiques doivent être profondément inscrites dans un milieu, dans une culture, dans une économie. On ne peut manifestement pas plaquer de manière homogène une norme environnementale provenant d'une autre latitude sans se poser la question de sa pertinence locale, culturelle et économique. Il n'est donc pas certain que des réflexes occidentaux en termes d'écologie (densité, isolation, compacité, durabilité, étanchéité ...) soient appropriés dans le contexte des villes africaines<sup>65</sup>. La question environnementale se doit donc d'être profondément réinterrogée dans une situation précise.

Si, aujourd'hui, la construction en terre semble être sur le point de trouver un regain d'énergie dans « les Nords », elle est, en revanche, en déclin dans « les Suds ». Nous nous trouvons donc à un moment charnière où « les Nords » cherchent à réinventer ce matériau<sup>66</sup>, et où « les Suds » sont sur le point de l'oublier<sup>67</sup>. C'est donc le moment d'analyser et de comprendre la ville en terre vivante<sup>68</sup>, celle qui se transforme et s'adapte chaque jour en fonction des besoins, tout en tenant compte des potentialités sans cesse renouvelées du contexte urbain.

Nous nous trouvons à une sorte de carrefour, où le « monde riche » (Friedman, 1978 [2003]) est en train d'interroger des voies alternatives permettant d'économiser de l'énergie, en envisageant le retour à des ressources locales (Rifkin, 2012), à des cycles courts, tantôt en se retournant vers des techniques anciennes disparues (celles de nos grands-parents), tantôt en usant de la science pour inventer des chemins de traverse (permettant de maintenir des habitudes de la société de consommation). A ce même carrefour, le « monde pauvre » (Friedman, 1978 [2003]), n'a pas encore effectué de virage à 180°degrés, et les philosophies traditionnelles locales (porteuses de ces valeurs environnementales) sont aujourd'hui profondément dévalorisées par l'ensemble de la jeune population (démographiquement majoritaire). C'est donc aujourd'hui, au moment où le « monde riche » se trouve disposé à renverser la vapeur (vers le respect d'un environnement naturel), que le « retard » économique du « monde pauvre » pourrait bien se transformer en une remarquable « avance » écologique. C'est avec cette préoccupation écologique et économique, qu'un regard analytique ouvert sera désormais porté sur les quartiers les plus pauvres d'une capitale internationale, Bamako au Mali.

Les certitudes modernes ne nous ont-elles pas empêché, jusqu'à présent, d'analyser les villes africaines avec discernement ? Ces quartiers ne sont-ils pas victimes d'une représentation négative issue de la

---

<sup>62</sup> Le préalable à l'entendement de cette révélation, c'est l'acceptation d'être résolument non-moderne, ce que nous autorisent aujourd'hui Bruno Latour (1991) ainsi que Maffesoli (2010).

<sup>63</sup> Rudy Riccieti, Nicolas Michelin,...

<sup>64</sup> Lois HQE, norme BBC, RT 2012,...

<sup>65</sup> Dans le cadre de mon enseignement à l'ESIAU (2010-2011), j'ai eu l'occasion de participer à un workshop autour de la question d'une réglementation pour des constructions écologiques en contexte africain. Ce séminaire était encadré par Luc Adolf (promoteur de la HQE en France).

<sup>66</sup> Les normes rendent aujourd'hui la tâche extrêmement ardue, voire impossible.

<sup>67</sup> Cet oubli s'exprime de manière délibérée dans un processus d'acculturation devant conduire, en théorie, vers l'esthétique de la modernité.

<sup>68</sup> La ville en terre « vivante » s'oppose ici à la ville en terre « patrimoine » (figée par des mesures de protections des formes).

pensée moderne ? Que peut-on apprendre des villes pauvres en termes d'environnement ? L'urbanisation informelle, que l'on refuse de regarder en face, ne dissimule-t-elle pas un « éco-quartier » inhibé dans une pauvreté économique ?

## C – LA PROBLEMATIQUE

### a. *Le matériau terre*

La recherche a été principalement orientée autour du matériau terre. Cette raison est née d'une conviction personnelle : le matériau terre semble être une solution pour « le logement du plus grand nombre » (Vauthrin, 1989). Disponible localement, ce matériau assure une abondante ressource qui semble capable de faire face à une demande (toujours croissante) de logements. Et c'est précisément cette logique qui semble aujourd'hui être appliquée dans les « quartiers informels » couramment appelés « quartiers spontanés ». La terre, matériau local par excellence, disponible en abondance, engendre dans un contexte de pauvreté une logique vernaculaire. L'utilisation de la terre dans ces quartiers semble découler d'une logique d'usage évidente. Le matériau terre semble répondre à la question d'une architecture pauvre. Cela étant dit, le matériau conserve actuellement une image profondément négative. Symbole de pauvreté, de ruralité, et d'archaïsme ; la terre a mauvaise presse. Officieusement tout le monde connaît, et reconnaît, les vertus de la terre ; mais officiellement le ciment symbolise tout l'inverse de la terre : la richesse, l'urbain, et l'avenir. Cette ambiguïté perdue, elle pousse aujourd'hui les constructeurs à réaliser des choix menant parfois jusqu'à l'absurde.

Aujourd'hui, il semble que nous soyons à un tournant décisif à propos de ce matériau. Les élites qui sont « nées dans la terre »<sup>69</sup>, et qui connaissent les vertus du matériau sont en demande de construction en terre, notamment pour des maisons de week-end. Possédant un logement en ciment en ville, l'élite symbolise alors toute l'ambiguïté de la société à ce sujet. D'autre part, la ville de Bamako fait face à un taux de croissance remarquable. Cette dynamique cache mal une demande criante de logements, demande à laquelle aucun processus industriel ne semble être en mesure de faire face, à ce jour (Loubes, 2010). L'occident ayant récemment atteint les limites du rêve moderne, il redécouvre aujourd'hui les vertus du matériau terre par le biais des courants écologiques. Le Mali doit-il nécessairement traverser les erreurs de la modernité avant de reconsidérer ce matériau ? N'est-ce pas là l'occasion de passer directement du « développement » au « développement durable » ?

Les freins contre la terre se situent actuellement à différents niveaux de la société :

- Idéologique et symbolique : pauvreté, ruralité, historique.
- Economique, la terre est souvent présentée comme étant plus chère que le ciment du fait d'un entretien régulier<sup>70</sup>.
- Patrimonial, l'argent étant volatile dans cette société, un des seuls investissements sécurisés reste le parpaing de ciment<sup>71</sup>.
- Normatif, la législation entrave la construction en terre à plusieurs niveaux (mise en valeur des terrains, réglementation relative à la construction de logements, interdiction des animaux en ville,...)
- Fragilité, le matériau étant naturellement fragile il répond mal à un investissement constructif au rythme de financements aléatoires. Pour construire en terre, il faut construire d'un coup (avant les pluies). Ce qui n'est pas forcément à la portée de tous.

Le matériau terre reste à ce jour le matériau qui abrite un tiers de l'humanité (CRAterre, 2010). Il forme donc un socle commun à un très grand nombre de cultures à travers le monde. Aussi, les problématiques soulevées par cette recherche pourront trouver de nombreux éléments de comparaisons ultérieures à travers le monde.

<sup>69</sup> Expression courante du français local.

<sup>70</sup> Cette argument à la peau dure, il mériterait une étude approfondie pour être validé ou invalidé.

<sup>71</sup> La fragilité de la terre ne lui confère pas les vertus d'un placement financier comme celui du ciment.

La construction en terre est étroitement dépendante de matériaux qui travaillent en association avec la terre (sable, paille, bois, et adjuvants de différentes natures,...). La construction en terre ne peut être envisagée dans une bulle indépendante du contexte, elle est au contraire en étroite interdépendance avec le contexte. De ce fait, les changements environnementaux provoquent d'importantes modifications dans les changements de matériaux, et donc dans les changements techniques. Alors si la terre a été une entrée importante de ce travail, l'analyse s'est progressivement ouverte à d'autres matériaux.

La question de la construction en terre soulève à elle seule de nombreuses questions : Quels sont les freins culturels à l'usage de la terre comme matériau de construction ? Comment mieux les connaître pour mieux les renverser ? Quelle est l'actualité des cultures constructives en ville ? Peut-on apprendre à construire en terre en ville aujourd'hui ? Y a-t-il une perte de savoir-faire, ou au contraire une invention de connaissances répondant à un nouvel environnement urbain ? Peut-on construire sans le recours à l'argent ?

### ***b. La ville en terre, un déficit de modèle contemporain***

La question de « la ville en terre » a très vite été un axe fort de la recherche. En sortant d'une conférence de Terra 2008 à Bamako, j'interrogeais l'équipe de CRAterre<sup>72</sup> sur l'existence d'urbanisation en terre contemporaine. La réponse s'est révélée négative, il y avait dans ce domaine un déficit de modèle, une absence de référence. Jamais un projet contemporain en terre d'une échelle urbaine n'avait été envisagé<sup>73</sup>. Les propriétés de l'architecte sont ainsi faites que je me suis aussitôt mis à rêver que Bamako, avec sa croissance remarquable, soit en mesure de devenir « **la plus grande ville en terre du monde** ». Ce rêve m'a tenu un certain temps, jusqu'à ce que je me demande si ce n'était pas déjà le cas. Un nouveau regard s'est alors posé sur la ville, cette posture devenait un jeu, il fallait interroger chaque mur, démasquer chaque construction, pour voir si sous les orgueilleux enduits de ciment ne se cachait pas un mur de terre dissimulé, honteux. La ville étant tellement étendue, le recours à la cartographie s'est très vite révélé nécessaire.

---

<sup>72</sup> CRAterre est un laboratoire de recherche en architecture spécialisé sur les problématiques de la construction en terre.

<sup>73</sup> L'intérêt pour la construction en terre est grandissant. De nombreux exemples peuvent être désormais mentionnés de programmes architecturaux de plus en plus vastes (comme des campus universitaires ou des musées) mais pas encore de villes à proprement parler.

## CARTE DES QUARTIERS EN TERRE ET DES QUARTIERS EN CIMENT

Carte réalisée avec l'aide de **Juliette PARADIS COULIBALY**, (Développement Urbain Gouvernorat District Bamako) le 30/11/11 à Bamako.  
Fond de carte IGM de Bamako 2006.

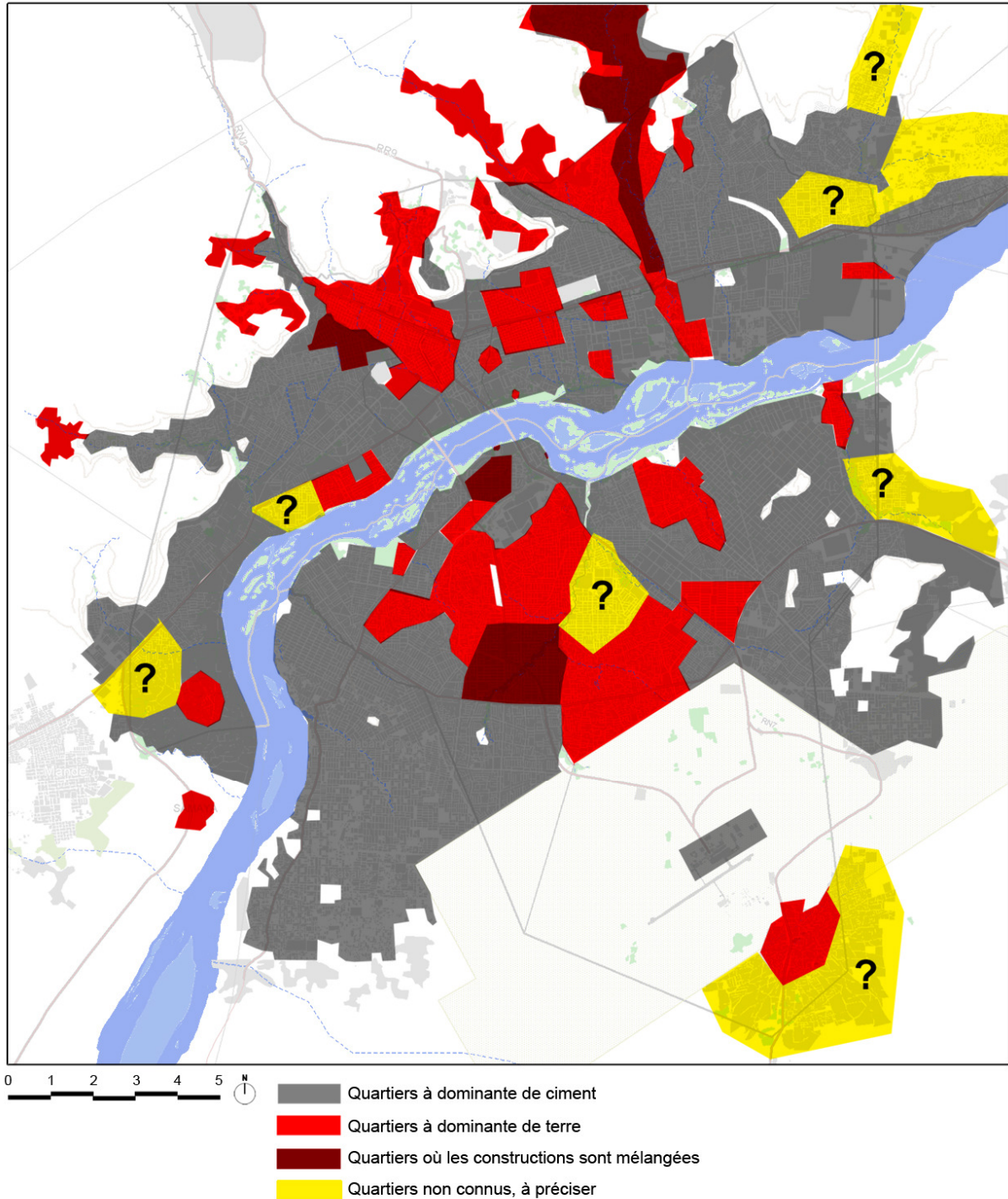


Figure 2 - Carte des quartiers à dominante ciment et à dominante terre

Je cherchais alors « la ville en terre » dans cette métropole de plus d'un million d'habitants, je la trouvais finalement (cette culture constructive vivante), dans les quartiers d'urbanisation informelle. Je décidais alors de m'arrêter sur quelques-uns de ces quartiers. Je pensais d'abord y trouver une renaissance purement locale, la résurgence d'une origine urbaine qui remonterait à la surface. Mais il ne s'agit pas à l'évidence d'une réviviscence culturelle atavique. S'il y a résurgence, elle est de l'ordre d'un processus, dans lequel l'homme cherche à se protéger des lois universelles de la nature qui, elles, n'ont pas (ou peu) changé (pluie, vent, chaleur, lumière, gravité, intimité, humidité...). La seule constance est l'implication du contexte environnemental dans un milieu pauvre, privé du recours à l'artifice technique.

Comment vit cette ville en terre que l'administration se refuse de voir? Quelles sont les conditions à la réalisation de la ville en terre? Quels sont les invariants de la ville en terre? Est-ce que la particularité de ce matériau n'engendre pas un rythme et un métabolisme spécifique? Y-a-t-il des points communs entre les modèles anciens de ville en terre et ce qui s'observe dans les marges de la métropole? Les processus de renouvellement identifiés dans les villes anciennes ne nous renseignent-ils pas sur les processus qui président dans les quartiers informels? La terre n'est-elle pas un élément fondamental de la culture urbaine malienne? Quelles sont les ressemblances et/ou les différences de ces quartiers en terre, avec le reste de la ville?

### ***c. Faire de la marge un modèle - Un renouvellement né de l'indiscipline***

*« Nous avons déjà plusieurs fois constaté que les bidonvilles sont, d'un certain point de vue, les « ateliers de l'avenir » pour un monde qui glisse vers une pauvreté généralisée. »*

**Friedman, [1978] 2003, p131**

Face à ce nouvel ordre du monde, l'humanité est à la recherche de nouveaux modèles architecturaux et urbains. Je m'intéresse, en tant qu'architecte, à tout ce qui échappe à la discipline architecturale<sup>74</sup> : les camps de réfugiés, les situations de catastrophes, les bidonvilles, les constructions vernaculaires, la survie... Ce que Michel Agier nomme la « ville bis » (Agier, 1999 [2008], p.9), ou la « ville nue » (Agier, 1999 [2008], p.157). Je suis intimement convaincu que tous ces domaines hors discipline sont en mesure de renouveler et d'enrichir la discipline architecturale en profondeur.

Il n'est toutefois pas ici question de faire l'apologie d'une situation d'abandon où la survie est le maître mot. Si, en effet, l'urbanisation informelle est en mesure de se présenter comme un autre modèle urbain, elle ne peut en revanche pas être transposée en l'état. De nombreux points doivent nécessairement être dénoncés, pour être transformés : insécurité foncière, insalubrité, précarité, maladies, pauvreté, regard externe négatif, sites à risques (fortes pentes, terrains inondables...), marginalisation, pollution, ségrégation, sous-équipement... Nombreux demeurent les préalables à un renversement objectif du regard porté sur les processus d'urbanisation informelle.

En l'absence du secours de l'artifice technique, les logiques issues du contexte de la survie forment le socle commun de l'humanité. C'est en mettant de côté le recours à l'artifice industriel moderne que l'on se retrouve pleinement confronté au frottement avec le milieu. L'urbanisation informelle, du fait de la pauvreté, se trouve confrontée à cette mise à l'écart des artifices modernes. Et c'est dans cette mise à l'écart, dans ce dépouillement, dans cette frugalité, que l'architecture renoue avec son essence, sa fonction d'abri<sup>75</sup> précisément situé et orienté. C'est à cet instant précis, que les processus

<sup>74</sup> Mon diplôme d'architecte était déjà focalisé sur cette question. « Espace de survie en contexte urbain », 2004 - 2005, Diplôme d'architecture : Ecole d'Architecture de Normandie, Darnétal, Directeur de recherche : Emmanuel Doutriaux et Luc Houel.

<sup>75</sup> La majorité des constructions en ciment de Bamako ne répond plus à cette fonction d'abri, car, privés de climatisation, les habitants sont obligés de sortir dormir sur les toits ou dans les cours, pendant la saison sèche. Dans un tel cas de figure, l'architecture perd sa fonction d'abri pour devenir temporairement une coquille vide.

architecturaux font appel aux logiques vernaculaires. Cette recherche sera particulièrement attentive aux émergences venues des marges qui façonnent progressivement la substance contemporaine (Maffesoli, 2012)<sup>76</sup>. Il sera question d'analyser des phénomènes préexistants dans l'urbain, des mécanismes venus d' « en bas » afin de se demander comment ils peuvent être valorisés pour s'affirmer « en haut » (effet *Bottom up*). La préexistence de ces phénomènes dans les marges permet au projet urbain contemporain de s'appuyer sur des mécanismes endogènes dont les règles d'usages sont connues de tous. Ces phénomènes venus de la marge sont, par conséquent, en mesure d'apporter des réponses efficaces à des problèmes concrets. Une telle approche, élaborant les choses par « en bas » peut ainsi s'enrichir d'une posture philosophique semblable au courant du « pragmatisme » (Bollon, 2010, p.168).

*« L'exemple qu'offre Bamako, à cet égard, c'est celui d'une architecture qui a repoussé le standard international (sauf construction administratives, voire grands hôtels) et qui, pour finir, se passe très bien des architectes. Où la nécessité impose des réponses calibrées, spécifiques et vernaculaires, l'interlocuteur du commanditaire ne saurait être que quelqu'un du cru, parfaitement rodé aux conditions locales régissant acte et art de bâtir. »*

**Ardenne, 2005, p.66**

Andréa Branzi avance que l'urbanisation de demain sera semblable à une « favela high-tech » (Branzi, 2012). Cette pensée sous entend qu'il convient de profondément s'inspirer de principes venus d' « en bas » tout en l'adaptant avec l'actualité technologique. Il ne s'agit donc pas d'une copie pure et simple d'un modèle mais d'une transposition, d'une « innovation » (Stiegler, 1994). Le simple fait que l'urbanisation informelle soit toujours différente nous permet de comprendre à quel point cette architecture s'adapte en permanence en fonction de différents paramètres (contexte, culture ethnique, climats, matériaux,...). Cette simple leçon invite déjà à se pencher précisément sur ce phénomène. Nous avons déjà dit, avec Jean-Paul Loubes (2010) que la domination démographique de l'urbanisation informelle représente la « faillite d'une pensée » (Loubes, 2010) devant la nécessité de produire des logements pour le plus grand nombre. Il est par conséquent nécessaire de se tourner résolument vers ces alternatives que représente l'urbanisation informelle.

Comment organiser la refondation des quartiers informels tout en conservant l'essence culturelle et les vertus environnementales ? Comment se nourrir des innovations écologiques occidentales pour redonner à ces quartiers une viabilité ? Est-ce que les échanges entre « les Nordes » et « les Suds » ne sont pas le lieu utopique de l'invention d'un monde meilleur ? Comment apprendre de cette urbanisation vernaculaire contemporaine ? Quelles sont les leçons d'architecture nées de l'indiscipline ? Quels sont les principes identifiables dans les marges ?

---

<sup>76</sup> Propos tenus par Michel Maffesoli à l'occasion d'une conférence intitulée « Nomadisme et postmodernité » à Echelle Inconnue, Rouen, le 20 janvier 2012.



## D – PRESENTATION DE LA RECHERCHE

### a. *Un positionnement issu d'un regard décalé*

*« Bien sûr, quand on est en ville, et qui plus est dans une ville de sa propre société, il faut faire preuve d'imagination, parce qu'il n'y a pas beaucoup d'exotisme, parce que la distance n'est pas facile à atteindre. L'étrangeté est plus immédiate quand on est au loin. »*

**Pétonnet, 1995, p 13**

La posture à adopter vis à vis du terrain est venue en visitant ces quartiers pour la première fois. En tant qu'occidental, ma première intention était de donner (mon savoir, ma discipline, mon énergie...), mais je me suis assez vite rendu compte que c'était moi qui étais en train de prendre, d'apprendre. Alors, j'ai décidé de renverser la recherche, et j'ai pris le parti d'assumer le fait que j'allais apprendre. La première stratégie de ce travail a donc été de dresser un inventaire de solutions indisciplinées, que j'ai progressivement découvertes pendant la recherche de terrain. N'étant pas moi-même anthropologue, je ne suis pas en mesure de saisir, dans sa totalité, la profondeur ontologique qui génère cette production spatiale, temporelle et énergétique, observable sur le terrain. J'ai donc pris le parti d'assumer la distance qui me sépare de cette culture étrangère, pour activer des comparaisons ouvertes entre deux univers qui ne se côtoient que très rarement : l'urbanisation informelle « des Suds » et la création contemporaine d'avant-garde « des Nords ». A ce propos, il est nécessaire de comprendre que c'est l'originalité d'un regard étranger qui permet d'avoir cette acuité particulière, cette clairvoyance, ce discernement. Dans cette recherche, la production de connaissances dépend essentiellement de cette relativité du point de vue, de cette « herméneutique » (Berque, 2010). Celle d'un architecte occidental à la double culture<sup>77</sup> plongé dans une prospective contemporaine écologique, qui découvre progressivement dans « le monde pauvre » (Friedman, 1978) une richesse d'ingéniosité écologique, à l'endroit même où la plupart des regards ne voient que la pauvreté économique. L'originalité de cette posture permet un regard particulier sur des valorisations culturelles, mais elle permet également un regard rétrospectif éclairé sur le monde occidental d'où je viens. La présente recherche n'a cessé de profiter de cette symétrie éclairante faite d'allers et retours entre « les Nords » et « les Suds ». Gilles Deleuze évoque le voyage avec ces mots : « Le vrai rêveur disait Proust, c'est celui qui va vérifier quelque chose » (Deleuze, 2003). Il y a donc dans le déplacement du voyage une part de rêve lié à un bagage individuel, que l'on va vérifier dans l'ailleurs.

*« On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait. »*

**Bouvier, 1963**

Le décalage a ses limites, en effet, ma position d'étranger me permet de mettre le doigt sur certains éléments qui apparaissent comme des évidences valorisables. Mais cette position ne me permet pas d'en saisir la profondeur ontologique. Mon immersion culturelle étant trop neuve, et trop brève, je ne suis malheureusement pas en mesure d'en saisir la profondeur philosophique. De nombreux embranchements demeurent obscurs à mes yeux, même après cinq années de recherche. Ce travail n'a pour ambition que d'ouvrir des pistes de valorisation culturelle, charges aux étudiants et chercheurs maliens de prolonger ce travail en faisant confiance à leur propre sensibilité, leur propre héritage, leur propre philosophie, afin d'en préciser l'ontologie.

La position de chercheur postmoderne invite à relativiser l'ensemble des préconçus occidentaux que le monde de la recherche peut avoir (de façon consciente et inconsciente). Il convient donc d'avoir une posture ouverte et curieuse de la différence, sans jugement, sans apriori. La société moderne,

<sup>77</sup> J'ai la particularité d'avoir la double nationalité (Franco-espagnole), ce qui prédispose à penser le monde en profitant d'un prisme d'analyse pourvu de différentes facettes.

dans sa version occidentale, est en crise, et elle apparaît désormais comme n'étant plus un modèle de société reproductible de manière indifférenciée. On prend peu à peu conscience que l'uniformisation de la pensée moderne, risque d'engendrer une uniformisation des problèmes<sup>78</sup>. Les représentations urbaines doivent donc désormais cultiver les différences. C'est donc sur la base d'une recherche fondée sur l'entre-deux que ce travail trouve sa pertinence. Le constat des erreurs produites en occident peut être profitable ailleurs. C'est donc bien la richesse de cette lumière herméneutique qui éclairera l'ensemble de ce travail.

De nombreux auteurs contemporains ouvrent désormais une analyse du monde en profitant des vertus de l'expérience interculturelle : Augustin Berque<sup>79</sup>, François Julien<sup>80</sup>, Amin Maalouf<sup>81</sup>, Heinz Wismann<sup>82</sup>, Jean-Loup Amselle<sup>83</sup>,... Cette posture de recherche dont témoignent ces différents auteurs permet de jeter des ponts entre différentes façons d'envisager le monde. Curieusement, la description de « là-bas » permet soudainement de mieux comprendre le « ici ». En d'autres termes, l'expérience du lointain, permet soudainement de mieux comprendre là d'où l'on vient. Il s'agit par conséquent de développer une pensée « entre » les mondes. Et si la posture contemporaine nous invite à considérer que nous habitons un seul et même monde, il convient alors d'interroger plus particulièrement les différentes représentations du monde. Les autres façons de l'envisager, de l'appréhender, nous encourage chacun à renouveler sa façon d'être au monde. Dès lors, le voyage, le doute, la découverte, nous invite à « décentrer notre regard »<sup>84</sup> (Augé, 1992, p.49), pour penser autrement.

### **b. Un préalable analytique pour une action pertinente**

*« Souvent, les occidentaux qu'on rencontre là-bas [...] sont très condescendants, pensant savoir ce qu'il faut faire pour améliorer la vie des habitants. J'ai vite compris que c'était sûrement nous qui avons le plus à apprendre d'eux, en particulier savoir se contenter de ce que l'on a et en tirer le maximum. »*

**Hutin, 2009, p.82**

Je me suis souvent interrogé sur la pertinence de l'action humanitaire concernant l'urbanisation informelle. Je suis notamment assez sceptique en ce qui concerne l'application de « recettes » homogènes. Une idée structurante de la recherche c'est de réaliser un document d'analyse, comme étant un préalable à l'action. C'est dans cette perspective que des éléments positifs seront valorisés dans un potentiel de projet. Et que des éléments négatifs seront en revanche dénoncés comme des focalisations de l'action à mener.

Il faut par conséquent faire la part des choses entre les côtés positifs de ces quartiers et les côtés négatifs. La question doit être soulevée, si ces quartiers sont potentiellement le lieu d'un ressourcement pour l'architecture contemporaine, et si les habitants rêvent d'en sortir, c'est bien qu'il y a des points importants de divergence. Dans le tableau on pourra observer que pour un même sujet il peut être envisagé de façon négative ou de façon positive en fonction de l'observateur. Cette

<sup>78</sup> « ...dans une certaine mesure, les mêmes problèmes existent ou vont apparaître partout dans le monde,... » (Berque, 2010, p.80).

<sup>79</sup> Berque Augustin, 2010, *Histoire de l'habitat idéal. De l'Orient vers l'Occident*, Paris, Le Félin, 399 p.

<sup>80</sup> Julien François, 2012, *L'Écart et l'entre*, Paris, Galilée, 96 p.

<sup>81</sup> Maalouf Amin, 2009, *Le dérèglement du monde: quand nos civilisations s'épuisent*, Paris, Grasset, 314p.

<sup>82</sup> Wismann Heinz, 2012, *Penser entre les langues*, Paris, Albin Michel, 320p.

<sup>83</sup> Amselle Jean-Loup, 2001, *Branchements : Anthropologie de l'universalité des cultures*, Paris, Flammarion, 265p.

<sup>84</sup> « Si l'expérience lointaine nous a appris à décentrer notre regard, il nous faut tirer profit de cette expérience. Le monde de la surmodernité n'est pas aux mesures exactes de celui dans lequel nous croyons vivre, car nous vivons dans un monde que nous n'avons pas encore appris à regarder. Il nous faut réapprendre à penser l'espace. » (Augé, 1992, p.49)

mise à nu des aspects positifs comme des négatifs doit exister afin de ne pas idéaliser un point sans se rendre compte des contreparties qui en dépendent et qui rendent la vie de ces quartiers difficile.

Lecture positive	Lecture négative
Economie	Pauvreté
Matériaux bio et éthique	Fragilité
Autoconstruction, adaptation	Fatigue
Sociabilité	Pas individuel
Libre	Pas d'infrastructure
Pas de normes	Dangers
Gratuité	Précarité
Rapidité	Temporaire
Village	Pas urbain
Emancipé	Illégale
Intégration des nouveaux	Sentiment de surveillance

Avec cette liste d'oppositions on comprend que la lecture d'un même terrain peut être envisagée selon des perspectives dialectiques et contradictoires. Aussi, si le parti pris dans ce travail consiste à valoriser les éléments positifs, pour donner à voir un point de vue particulier, on ne peut toutefois pas écarter le fait que cette lecture du terrain est perpétuellement traversée de contradictions relatives à l'herméneutique.

L'urbanisation informelle semble apparaître aujourd'hui de manière globale sur la planète, au même titre que d'autres « formes urbaines globales »<sup>85</sup> : *shopping mall, gated communities, tours d'habitation,...* Un des enjeux de ce travail est de prouver que contrairement à la représentation et à l'esthétique uniforme, le bidonville va se révéler être une forme urbaine profondément ancrée dans un lieu précis et dans une culture. Nous allons même voir que de nombreux éléments peuvent différer d'un quartier à l'autre, y compris au sein d'une même ville. Nous allons découvrir que de cette diversité urbaine émerge des manifestations culturelles. Une telle révélation interpelle notamment en ce qui concerne la nature des actions à mener dans ces quartiers.

Quels sont les besoins réels ? Quels sont les éléments à valoriser ? Quels sont ceux à modifier ? Dans quelle direction doivent être menées les actions ? Quel est le rôle de l'architecte dans un tel contexte ? Est-ce réellement une question d'espace ? N'est-ce pas simplement une question d'équipement ? Comment définir la limite de la marge par rapport à la ville ? Comment rétablir le « droit à la ville » pour ces quartiers ?

<sup>85</sup> Expression employée par Michel Lussault dans la conférence du 28 mars 2008, *Quels enjeux pour un millénaire urbain ? Eclairages pour le XXI<sup>e</sup> siècle*. Centre Pompidou, Paris.

URL : [http://www.centrepompidou.fr/cpv/ressource.action?param.id=FR\\_Rdad2229dc56a43aedf65618f5ea9ddf&param.idSource=FR\\_E-5cb991e81245fbb13f6d0192141dc78](http://www.centrepompidou.fr/cpv/ressource.action?param.id=FR_Rdad2229dc56a43aedf65618f5ea9ddf&param.idSource=FR_E-5cb991e81245fbb13f6d0192141dc78)

### **c. Une recherche interdisciplinaire**

*« Topographie, direction des vents et des pluies, toutes les données du cosmos sont lisibles dans ces architectures. De telles cabanes sont comme une prolongation de la géographie, voire même un concentré. »*

Loubes, 2010, p.115

Cette recherche est d'abord un doctorat en urbanisme encadré par une codirection entre un géographe et un architecte, il inclut donc une certaine aptitude à un renversement des échelles. Alors, parfois, l'étude d'un détail architectural permettra de se projeter dans l'étendue d'une culture territoriale. Et c'est après avoir lu le « paysage vernaculaire » de John Brinckerhoff Jackson (2003) que la discipline du paysage est apparue comme un intermédiaire opportun, de nombreux verrous disciplinaires se sont alors rompus, donnant place à une lecture transversale des éléments. Emmanuelle Jeanneret dans, *Géographie de la maison et architecture des territoires* (2007) évoque également l'interdépendance des disciplines relative à l'étude d'un milieu, d'un contexte. L'ouvrage évoque les complémentarités autant disciplinaires que scalaires. Cette recherche mêlera donc délibérément des références provenant de diverses disciplines et travaillant à différentes échelles.

Nombreux sont les penseurs contemporains à militer pour un décloisonnement des disciplines. On peut évoquer le cas de Félix Guattari, par exemple, lorsqu'il appelle de ses vœux la « cité subjective » évoque « les artistes polysémiques, polyphoniques, que doivent devenir les architectes et les urbanistes » (Guattari, 2003). Michel Serres en évoquant « la biogée » invite à « une pluridisciplinarité » où la science des vies et de la terre serait au centre (Serres, 2009), dans une démocratie étendue à la nature sous la forme d'un triangle « Science-Société-Biogée ». Quand Henri Lefebvre (1974) évoque « la production de l'espace », il dit que l'espace « relie le mental et le culturel, le social et l'historique » (Lefebvre, [1974], 2000, p.XXII), la notion d'espace se trouve donc liée à un ensemble de disciplines inséparables. Edgard Morin prône un « holisme », menant vers la « pensée complexe » (Morin, 1990), c'est à dire vers une approche systémique<sup>86</sup>.

L'espace de *Bozobuguni* est en grande partie auto-construit par les habitants du quartier, ce qui en fait un « espace social » par excellence, « une œuvre collective » (Lefebvre, 1974). La question est bien de saisir la « substance » et l'essence de cette « œuvre collective » (Lefebvre, 1974). Cette analyse permettra de saisir que si l'espace réagit aussi sensiblement aux variations de la société, alors il est en mesure d'évoluer continuellement avec celle-ci. De ce fait cet espace est un « dispositif », une « matrice », une structure ouverte, un processus,... pas une forme. L'espace est, par conséquent, le résultat mouvant d'un échange social, il n'en est pas seulement le cadre.

---

<sup>86</sup> Nous décrivons en détail, dans la partie méthodologie, la façon dont nous envisageons l'interdisciplinarité dans ce travail.

## E - LE PLAN

*« La théorie physique interdit à la théorie des sociétés certaines démarches, notamment la séparation des niveaux, des domaines et régions. Elle incite aux démarches unitaires, qui rassemblent les éléments épars. Elle sert de garde-fou, non de modèle. »*

Lefebvre, 1974, p.20

Une première partie sera attribuée à décrire la méthodologie employée dans ce travail de recherche. Cette partie permettra au lecteur de saisir les conditions de l'énonciation. Si ce travail apparaît comme étant une posture personnelle, proche d'un « point de vue », il convient par conséquent de décrire avec précision dans quel cadre idéologique se place l'auteur, pour avancer une telle théorie.

Une seconde partie intitulée « Etat de l'art » tentera de dresser l'inventaire des références convoquées pour étayer cette recherche. Cette partie fera en sorte de rassembler les différents auteurs par « famille » de manière à permettre de comprendre comment on peut passer ainsi d'un auteur à l'autre.

Le présent travail se fragmentera ensuite en employant « la triade Lefebvrienne » : Temps, Espace, Energie. « (...) on sait que ces connexions existent et que les concepts et les théories qu'ils impliquent ne peuvent ni se confondre ni se séparer : l'énergie, l'espace, le temps. » (Lefebvre, 1974, p.19). Le lecteur doit cependant garder à l'esprit que ce sont les échanges entre ces partitions qui permettent d'en saisir les connexions systémiques<sup>87</sup>. Le document autorisera donc des lectures transversales permettant d'engendrer des interprétations multiples. La ville en terre génère un comportement social spécifique. La fragilité du matériau engendre un rapprochement de l'habitant et de son espace. La vulgarisation de la technique constructive invite à la participation de chacun, même si, comme on l'entend couramment, « certains sont plus doués que d'autres ». La tri-partition Temps, Espace, Energie, est ici employée pour partir à la recherche des liens systémiques qui façonnent cette urbanité spécifique. Henri Lefebvre explique que : « Ni la nature – le climat et le site – ni l'histoire antérieure ne suffisent à expliquer un espace social. Ni la « culture ». [...] Ces objets ne sont pas seulement des choses mais des relations. » (Lefebvre, 1974, p.93-94). Ce sont les relations entre les choses qui permettent de saisir le fonctionnement d'un milieu, pas la focalisation sur les éléments séparés.

Chacune des trois parties (temps, espace, énergie) sera subdivisée en deux sous-parties, une partie Ethnographie et une partie Théorie. La partie Ethnographie consiste en une collection d'éléments prélevés sur le terrain. Cet ensemble de données constitue des « pièces à convictions » de différentes formes (descriptions, témoignages, cartes, relevés,...) qui permettront ensuite de constituer un argumentaire pour la sous-partie Théorie. Les éléments ethnographiques seront volontairement présentés de façon distanciée de manière à ce qu'ils puissent demeurer ouverts à des réinterprétations ultérieures par des membres d'autres disciplines.

La partie Théorie s'appuiera sur le fait qu'à l'origine du mot théorie, on trouve le mot *Theorein*, qui signifie « contempler »<sup>88</sup> (Potié, 2011). Dans cette partie, il sera donc question de « donner à voir » les principes architecturaux et urbains dissimulés dans l'urbanisation informelle. Le travail de théorie consiste ici à être le révélateur de principes présents dans le monde réel à travers le regard d'un architecte.

<sup>87</sup> « Le temps et l'espace ne se dissocient pas dans les textures : l'espace implique un temps et inversement. » (Lefebvre, 1974, p.140)

<sup>88</sup> *Theorein* signifie par conséquent « (...) l'art de décrypter les dessins célestes permettant à l'oracle de proférer l'augure » (Potié, 2011). La théorie s'énonce par conséquent comme une science ouverte à l'interprétation.

### **a. TEMPS - Temps culturel et patrimoine vivant**

« (...) *l'éternité ne doit pas être une éternité d'immuabilité, mais une éternité de vie : comment, autrement, pourrions-nous vivre et nous mouvoir en elle ?* »

**Bergson, 1938**

La partie ethnographie placera le focus sur les différentes temporalités identifiées sur le terrain de recherche. Pour traiter cette question du temps nous commencerons par un bref historique du lieu, cette histoire du lieu tendra à montrer que celui-ci a, semble-t-il, été habité par des pêcheurs Bozo depuis un certain temps, ce qui lui donne déjà une certaine légitimité à être. Nous évoquerons ensuite la question du droit foncier coutumier qui, en marge du droit foncier légal, engendre un rythme particulier de renouvellement des formes urbaines. Nous décrirons ensuite l'influence importante des saisons sur les formes urbaines, sur les niveaux de densité et sur les manières d'habiter. Nous aborderons ensuite la question du rythme des matériaux qui, du fait d'une fragilité intrinsèque, sont soumis à des fréquences importantes de renouvellements. Une description du processus d'appropriation de l'espace par la « durcification » permettra de comprendre à quel point l'espace s'établit dans une dynamique lente et progressive semblable à un apprivoisement. On s'attachera ensuite à une description du rapport au temps spécifique aux matériaux légers (pailles, bois, bambous) qui occupent le terrain : influence ethnique du nomadisme Bozo, rapidité du temps de chantier, caractère éphémère de l'espace,... Nous traiterons ensuite de son pendant, à travers le rapport au temps des matériaux lourds (la terre), le poids du matériau terre traduira l'inertie de celui-ci ; il suggèrera également l'énergie humaine nécessaire à sa mise en œuvre. Nous décrirons pour finir quelques temps forts d'une journée d'un citadin de Bamako (le *Sougouni* - petit marché éphémère de matin, l'intensification du quartier commercial de *Rail Da*, l'apparition du *grin* l'heure du thé au « petit soir »). Ces moments clefs généralisables à l'échelle de la ville toute entière, permettrons de comprendre comment est rythmée la citadinité de la ville de Bamako.

La partie Théorie fera en sorte de « donner à voir » sous un certain angle les données temporelles propres au terrain, pour faire en sorte que ces données puissent être mobilisables dans un projet urbain contemporain. Nous commencerons par aborder la question de la « rythmanalyse » d'Henri Lefebvre (1992), pour constater combien l'étude des rythmes permet une compréhension plus fine de l'espace urbain. L'étude des rythmes nous conduira, entre autre, à visualiser combien le temps du rythme s'accorde sur le temps du mythe et combien le rythme devient support d'une « mémoire collective » (Halbwachs, 1950). Nous reviendrons sur la question du droit foncier coutumier pour montrer à quel point il peut être un vecteur important de résilience urbaine. Nous chercherons ensuite à synthétiser la diversité des rythmes qui animent l'espace pour approcher la théorie d'un « urbanisme à plusieurs vitesses » capable de s'adapter en permanence aux multiples besoins. Nous nous attarderons ensuite sur le rapport au temps des modernes de manière à mettre en évidence la façon dont la modernité envisage le patrimoine dans une opposition radicale oscillant entre conservation et destruction. Nous démontrerons ensuite avec Bruno Latour que si « nous n'avons jamais été moderne » (1991) alors avec la fin de l'illusion moderne nous pouvons nous débarrasser de certains principes structuraux comme le rapport distant au patrimoine. Nous emprunterons alors le principe du « temps spiral » (Latour, 1991), pour envisager un rapport au temps forgé sur la base d'un continuum permettant des porosités entre les temps. Ce nouveau rapport au temps suggère une plus grande proximité avec le patrimoine, plus qu'une pétrification figée, le patrimoine se charge d'affectes de sorte que chaque habitant devient porteur d'un message à travers le temps. Ce rapport au « temps spirale » permettra en outre de légitimer la réhabilitation de matériaux anciens dans le contemporain, il régènera également les mécanismes oraux anciens. Par la suite, nous découvrirons avec Edward T. Hall (1984) que le rapport au temps est profondément culturel et qu'il structure la façon d'être au monde, notamment à travers la « polychronie » propre aux cultures musulmanes (Hall, 1984). On retrouvera cette notion de temps culturel dans le territoire malien chez Jean Gallais, avec la superposition d'un « temps linéaire » (mythes et des grands récits) sur un « temps cyclique » (le temps rond de la nature) (Gallais, 1984). Ces exemples de rapport au temps

culturel seront ensuite observés à la lumière des conditions de survie liées au contexte urbain de la précarité et du temps présent. La question de la précarité urbaine nous mènera ensuite à l'idée de ville éphémère, nous interrogerons à cette occasion le poids des références culturelles nomades des Bozos ; ce sera également l'occasion de questionner le référentiel animiste, qui incline mécaniquement à une posture d'indétermination de l'espace. Nous constaterons à quel point ces ingrédients du rapport au temps culturel apparaissent comme contraires au rapport au temps de la pensée moderne. Nous irons même jusqu'à évoquer, paradoxalement, le potentiel idéal d'une ville forgée sur des principes éphémères. Nous aborderons ensuite le concept opérationnel de refondation qui permet de changer la représentation interne d'une ville en prenant garde à ne pas occasionner trop de destructions. Nous verrons que ce concept peut ainsi permettre d'opérer une valorisation urbaine, tout en conservant l'intensité des rapports sociaux préexistants. Nous nous attarderons ensuite sur la notion de processus en associant « processus culturel » et « processus urbain », de manière à accepter la permanente adaptation des formes urbaines autour de l'actualisation d'une culture en mutation perpétuelle. Nous nous pencherons ensuite en détail sur la notion de patrimoine en exploitant, par exemple le concept de « durée » évoqué par Gaston Bachelard (1950), avec l'idée que « ce qui dure le plus est ce qui se recommence le mieux » (Bachelard, 1950, p.IX). Nous nous appuyerons sur une pensée similaire relevée chez Henri Bergson à travers l'idée de « changement », « C'est justement cette continuité indivisible de changement qui constitue la durée vraie. » (Bergson, 1938, p.166). On comprend déjà que ces deux auteurs sous-tendent une pensée de la durée envisageable dans le changement, cette pensée nous permet d'entrevoir l'éventualité d'un patrimoine autre que l'immobilité imposée durant la période moderne. Nous remarquerons avec Alois Riegl, que l'architecture fragile en terre appartient à la catégorie patrimoniale des « monuments intentionnels » (Riegl, 1903) et que son existence est donc étroitement interdépendante de l'intentionnalité de ses habitants. Cette révélation nous conduit à porter notre attention sur les modes d'habiter qui fabriquent et entretiennent les villes en terre encore aujourd'hui au quotidien et moins sur les formes urbaines en elles-mêmes. Nous verrons avec Lefebvre que la ville s'apparente à un « texte » urbain qui écrit l'histoire spécifique d'une culture urbaine en mouvement. Cette pensée sur le langage urbain prend soudainement une importance remarquable dans une société avec un fort taux d'analphabétisme, car l'écriture de l'histoire urbaine pourrait se révéler dans les marges de la ville formelle. Nous prouverons que la fragilité de l'architecture de terre permet de développer une notion de patrimoine spécifique profondément associée à une culture immatérielle. C'est alors la conjugaison d'un patrimoine au présent qui apparaîtra soudainement au lecteur. La problématique épineuse du patrimoine urbain fragile, pris dans un mouvement continu, invite à établir une nouvelle charte patrimoniale autour des continuités de changements. La thèse veut que cette nouvelle ontologie patrimoniale permette désormais d'apprécier les manifestations contemporaines de ces résurgences culturelles dans les marges de l'urbanisation informelle. Cette démonstration propose donc un renversement des représentations associées à l'urbanisation informelle dans la mesure où l'informel puisse devenir constitutif d'un patrimoine urbain vivant au présent. Les leçons du patrimoine donneront alors un nouveau souffle à une création contemporaine émancipée. Temps contemporains et temps anciens s'autorisent toutes sortes de perméabilités.

### ***b. ESPACE –Autoconstruction et espace social***

Dans la sous-partie Ethnographie nous ferons en sorte de décrire la diversité des espaces relevés sur le terrain. Nous commencerons par relater un suivi de chantier afin de saisir comment s'opère, dans les faits, la production de l'espace. Ce témoignage relate un chantier de construction d'un espace en terre construit par ses propres habitants. Ce document est l'un des plus éclairants de ce travail de recherche, car il a permis de saisir une multitude d'indices permettant d'ouvrir le regard à un plus important degré de compréhension de l'espace. Par la suite, j'ai remarqué sur le terrain que l'on pouvait identifier un certain nombre d'espaces types. J'ai donc pris en charge de décrire le plus soigneusement possible ces différentes typologies en décrivant certains exemples les plus

représentatifs et les mieux connus. Ces descriptions donnent à lire des successions d'espaces matérialisant différentes couches d'intimités dans l'espace partagé du quartier (le « hangar des vieux » - espace de la parole publique, la véranda - un intérieur extérieur, la chambre - un intérieur, la hutte nomade - porosité intérieur extérieur). Ces descriptions seront complétées par un relevé du quartier mettant en lumière la coprésence de ces différents types au sein du quartier. A l'occasion d'une discussion j'apprends l'existence d'un « règlement urbain tacite », je me mis alors en quête de l'énumération de ces différentes règles urbaines. J'ai découvert avec cette quête des contraintes de différentes natures qui faisaient office de règlement partagé (climat, intimité, incendie, insectes, croyances, vols, voisinage, économie,...). L'espace s'est alors révélé comme extrêmement structuré. Mon attention s'est ensuite penchée sur une série d'innovations techniques découvertes sur le terrain. Après en avoir fait l'inventaire : mur libre de tomber, couture sur bois, couverture multicouche, murs nomades, torchis de bambou, coffrage perdu en pneumatique ; j'ai fait en sorte d'en saisir les raisons de l'émergence. Pour terminer cette exploration ethnographique je présenterai un certain nombre de caractéristiques propres au terrain de recherche qui permettent de créer des liens avec les modèles urbains anciens de la « ville en terre ». Ce dernier point permet de lister, sur le terrain, les invariants à prendre en considération pour l'élaboration d'une urbanité en terre contemporaine. Cet inventaire des invariants permet, en outre, d'associer à nouveau patrimoine urbain ancien avec l'urbanisation contemporaine de l'informel.

La partie Théorie focalisée sur la notion d'Espace tente d'éclairer le regard sur des éléments architecturaux et urbains capables d'offrir des solutions concrètes pour l'élaboration de projets urbains contemporains soucieux d'une intégration tant contextuelle que sociale. L'expérience du chantier sur le terrain a permis de mettre en lumière l'importance du corps sur la production de l'espace : le corps outils, le corps mesure, la technique du corps,... Ce travail du corps façonnant directement l'espace a permis d'évoquer la remarquable démocratisation des techniques de constructions qui font que « tout le monde est un peu maçon », même si certains sont plus doués que d'autres. L'absence, presque systématique, d'outil suggère une démocratisation des connaissances techniques et le partage d'une « culture constructive » (Potié, Simonnet, 1992) de gestes véhiculée par les corps. L'expérience du chantier a également permis de mettre en lumière le rituel social dont le chantier fait l'objet (notamment au moment du passage à l'âge adulte). Le rôle rituel du chantier associé à la démocratisation des techniques fait apparaître la constitution d'un « espace social » (Lefebvre, 1974). Cet espace social se trouve particulièrement renforcé au Mali car il s'appuie sur un système de valeurs élaboré sur la consistance d'un réseau social. Cette manifestation de l'espace social est également consolidée par la théorie de Michel Agier qui démontre que les espaces de la marge urbaine sont constitutifs d'une citoyenneté particulièrement propice à la mise en relation (Agier, 1999). Cette démonstration nous mènera ensuite sur le terrain d'une « urbanisation naturelle », en mettant en lumière les corrélations entre les processus complexes de l'urbanisation informelle avec la logique du monde vivant et notamment à travers la matérialisation dans l'espace d'une « nature humaine » (Morin, 1973). Nous verrons que le haut degré de complexité lié à l'informel suggère la manifestation d'un ordre culturel distinct d'une matérialisation orthonormée. Ce constat invite par conséquent à envisager la manifestation d'un ordre complexe et « erratique » (Friedman, 2008), là où paradoxalement, on ne représente couramment que le chaos apparent. Nous verrons également que les descriptions d'Andréa Branzi à propos d'une « urbanisation faible » correspondent parfaitement aux manifestations spatiales observables sur le terrain de l'informel (porosité, superpositions, réversibilité, mouvement,...). Nous emprunterons à la « théorie de la consolidation » (Dupréel, 1931), la capacité de l'espace à se constituer à partir d'une agglomération de fragments (comme c'est vraisemblablement le cas dans l'urbanisation japonaise). Nous en viendrons à évoquer le concept de « bricolage » (Lévi-Strauss, 1969) qui permettra d'éclairer les processus de constitution de l'espace du terrain. Le bricolage étant lui-même à la marge des disciplines, permettra de prendre en considération une forme de « savoir-faire » indiscipliné, dont la principale qualité est la capacité à s'accommoder d'un nombre restreint d'éléments pour répondre à une problématique sur une base pragmatique. Nous verrons à ce sujet



combien la notion de « bricolage » favorise les innovations et combien elle est à rapprocher des dynamiques présentes dans le monde vernaculaire. A ce propos, il sera question de faire la part des choses entre une culture directement issue d'un prolongement rural et d'une autre qui s'invente chaque jour à travers l'improvisation due au contact d'un contexte urbain nouveau. On remarquera alors une oscillation entre permanence territoriale et invention contextuelle. Nous mesurerons le poids du qualificatif « vernaculaire contemporain » employé par Jean-Paul Loubes (2010) pour qualifier l'urbanisation informelle. Ce chemin nous conduira inévitablement sur la piste du « paysage vernaculaire » avec John Brinckerhoff Jackson ([1984], 2003). Nous verrons également combien la limitation technique liée à la pauvreté suggère une unité de matériaux ainsi qu'une diversité de mobilisation de ces mêmes matériaux liée à la convocation de cultures « technique ethnique » (Stiegler, 1996). Nous reviendrons ensuite sur la matérialisation des différentes enveloppes spatiales de l'intimité pour démontrer combien ces différentes « bulles » d'espaces correspondent à un gradient d'intimité. Pour faire court, nous dirons qu'à un espace type de la graduation sociale est liée une intensité lumineuse, ainsi qu'un poids de la matérialité de l'espace. Par exemple, un espace public comme une véranda ou un hangar sera léger, lumineux et poreux ; alors qu'un espace privé comme une chambre sera plutôt sombre opaque et lourd. Cette matérialisation des différentes « sphères » laisse percevoir la constitution dans l'espace concret d'une « écume » sociale (Sloterdijk, 2003). Pour ce faire nous nous attacherons à décrire certaines manifestations remarquables des sphères propres à la culture malienne (enveloppe corporelle, vêtement, véhicule, logement,...). Le jeu d'emboîtement des différentes sphères permet de comprendre la constitution d'un ensemble hétérogène et solidaire à l'échelle du quartier tel un « village urbain ». Cette pensée sur les sphères m'a enclin à développer une description d'un extrême inverse au terrain, à savoir, les « bulles climatiques » que constitue l'« archipel » des espaces climatisés rigoureusement étanche à l'environnement extérieur. Ce détachement du réel que représente la climatisation de la bulle riche dans un contexte urbain pauvre permet par opposition de comprendre combien l'espace urbain pauvre doit au contraire s'adapter précisément aux conditions climatiques. L'espace urbain informel doit donc être saisi dans un profond enracinement local. Cette théorie de l'espace se clôturera par le thème de l'appropriation spatiale. A ce titre, nous reviendrons sur le concept de la « durcification » pour constater les différentes étapes qui matérialisent ce mouvement progressif dans l'espace. Nous détaillerons le rôle de transition entre le monde rural et le monde urbain de l'urbanisation informelle. Nous déroulerons le vecteur de l'appropriation spatiale jusqu'à invoquer « le droit à la ville » (Lefebvre, 1968). A cette occasion nous nous appuyerons sur des notions comme : l'autogestion, l'autoconstruction, l'auto-planification,... L'autoconstruction engendre un rapprochement entre « espace vécu », « espace perçu » et « espace conçu » (Lefebvre, 1974). L'autoconstruction permet ainsi de créer des échanges plus intenses au sein d'une telle triade à travers le rapprochement entre l'habitant et son habitat. Les mécanismes de l'autoconstruction favorisent par conséquent la constitution d'un « espace social » (Lefebvre, 1974), semblable à une « œuvre collective » (Lefebvre, 1974) elle-même continuellement chargée de signification. Nous concluons sur ce point en remarquant combien l'architecture contemporaine est actuellement à la recherche de la mise en œuvre de ces mêmes principes liés à l'appropriation.

### **c. ENERGIE – Métabolisme urbain et écologie**

*« On pourrait dire que ce qui tient lieu de « forêt » pour ces cabanes-là, c'est la grande ville et ses rebus. La ville comme nature. »*

**Loubes, 2010, p.113**

Dans la sous-partie ethnographie nous tenterons de mettre en évidence les manifestations de la gestion énergétique sur le terrain. Le premier élément relevé s'attachera à décrire la façon dont sont convoquées les ressources locales du paysage pour stimuler toutes sortes d'activités. On parlera alors des énergies du paysage, ainsi que du rapport étroit qui se manifeste entre paysage et activité. Pour poursuivre sur ce thème nous focaliserons notre attention sur la façon dont la décharge attenante au terrain se métamorphose en une ressource. Nous verrons également combien l'énergie

du vent est mise à contribution pour structurer l'ensemble des formes urbaines. Nous terminerons sur ce point par une description faite depuis le paysage des berges mettant en exergue l'interaction des différentes activités en un même lieu. L'attention sera ensuite portée sur le thème fondateur des gestes de l'économie. Il est apparu que chaque ressource énergétique requière un « tour de main » particulier, il s'est donc avéré nécessaire de séparer les différents gestes en fonction de l'énergie considérée. L'attention a d'abord été portée sur les gestes qui permettent une économie des ressources en eaux (il existe plusieurs qualités d'eau). Cette étude nous mènera ensuite à visualiser, à travers l'exemple d'une parcelle, comment les gestes d'économie de l'eau structurent l'espace en profondeur, pour la matérialisation d'un « chemin de l'eau ». L'attention a ensuite été portée sur les gestes qui conduisent à une économie d'électricité, puis pour terminer à une économie de nourriture.

La sous-partie Théorie de l'énergie fera en sorte de démontrer combien ces manifestations de l'économie énergétique et de l'exploitation des ressources locales apporte un certain nombre de réponses aux questions que se pose actuellement l'architecture contemporaine. Nous commencerons par essayer de comprendre comment s'articule la question de l'« économie » avec celle de l'« écologie » et de l'« écologie » (Guattari, 1989, 1992). Cette question nous invitera à mettre en lumière les fondements de l'« écologie culturelle » (Gallais, 1984) propre au territoire du Delta intérieur du fleuve Niger, pour comprendre le prolongement de cette culture dans le contexte urbain contemporain. Nous poursuivrons en interrogeant le contexte de pauvreté, pour saisir dans quelle mesure celui-ci invente une « économie du manque ». Nous poursuivrons en sondant dans la profondeur culturelle comment s'élabore un système de valeur « autre » que celui de l'occident, l'affirmation contemporaine de ce système de valeur permet de remettre profondément en cause l'homogénéisation d'un système de valeur occidentale (Traoré, 1999). Nous nous attarderons ensuite sur la question de l'« écologie » (Guattari, 1989, 1992) pour mesurer combien cette pensée est en mesure de renverser complètement les modalités du projet urbain contemporain. Nous terminerons sur ce point en démontrant dans quelle mesure l'espace doit s'ajuster autour des gestes de l'économie quotidienne dans le sens où il doit permettre leur continuation dans le projet contemporain (sans les entraver). Le thème de l'économie quotidienne doit donc être placé au centre de la démarche du projet contemporain. Nous focaliserons ensuite notre attention sur l'importance de la convocation des énergies du lieu de manière à engendrer une urbanisation profondément située<sup>89</sup>. Cet ancrage territorial nous mènera au concept de « *taskscape* urbain » (Ingold, 2000), qui permet de saisir la stimulation énergétique favorisée par la pratique des différentes activités en coprésence dans le paysage. La lecture de ce concept nous invitera à mesurer l'importance d'une architecture située dans le local, et ce tout particulièrement dans un contexte de pauvreté où le recours technologique s'avère impossible. Nous nous pencherons ensuite sur le thème des « Energies solidaires » dont l'expérience du chantier nous a démontré l'importance. Nous commencerons par décrire un certain nombre de manifestations de cette solidarité dans l'espace spécifique au Mali. Pour ensuite s'attacher à la question de l'« Ergotope » qui définit littéralement une « communauté d'effort » (Sloterdijk, 2003). Nous préciserons que cette « communauté d'effort » est profondément associée à l'échelle de « village urbain » dont témoigne le quartier. Nous verrons ensuite combien la question de l'énergie solidaire fait désormais l'objet d'émergences multiples dans le monde contemporain à travers différents concepts : « ensauvagement » (Loubes, 2010, p.112), « soin » (Stiegler, 2010), « empathie » (Rifkin, 2011). La question énergétique fait irrémédiablement appel à l'énergie corporelle, celle notamment évoquée par Simondon sous le terme d'« individuation » (Simondon, 1989 [2005]). Il s'agira d'un volet important de la question, car ce concept permet de saisir l'importance de placer le corps agissant au cœur du processus de

---

<sup>89</sup> Un préalable à l'invention d'une architecture contemporaine située c'est d'apprendre à connaître l'architecture « vernaculaire contemporaine » (Loubes, 2010), car elle rassemble d'ores et déjà l'ensemble des contraintes que devront surmonter les architectures de demain. Apprendre à comprendre l'urbanisation informelle d'aujourd'hui, c'est alors comprendre le développement urbain de demain.

production spatiale. En effet, quand l'énergie corporelle vient informer la matière, peut-être est-ce là une nouvelle clef de lecture pour comprendre l'informel, par le biais de l'information. Nous aborderons ensuite la question de l'agriculture urbaine, en démontrant à quel point la présence d'une agriculture intra-urbaine et périurbaine s'élabore en continuité avec les modèles urbains anciens et en accord également avec les fondements de l'« écologie culturelle » (Gallais, 1984). Nous verrons aussi combien l'importance de cette question permet de légitimer la place des nomades dans la ville. Nous poursuivrons en expliquant combien le thème de l'agriculture urbaine permet de générer une indépendance partielle d'une agglomération urbaine associée à un ancrage territorial. Il conviendra de garder à l'esprit que cette propension de l'urbain à générer une nourriture locale est une qualité remarquable qu'il convient désormais de valoriser. Nous percevrons combien, dans le cas d'une agriculture intra-urbaine, l'optimisation du sol urbain disponible invite à toutes sortes d'innovations et à quel point l'agriculture peut désormais légitimement devenir un ingrédient important des projets urbains contemporains. Nous terminerons enfin par traiter la question du métabolisme urbain qui permettra de mettre en lumière la dynamique remarquable des flux énergétiques qui animent l'urbanité d'une ville pauvre comme celle de Bamako. Cette question du métabolisme permet d'envisager le quartier et son contexte comme un véritable écosystème urbain, avec notamment la mise en lumière de ses cycles énergétiques<sup>90</sup>. Nous verrons, à cette occasion, que la posture analytique du métabolisme, permet de révéler une véritable « leçon » d'équilibre urbain dont l'urbanité du « monde riche » pourrait bien aujourd'hui s'inspirer (Friedman, 1978). Nous verrons, à ce sujet, combien le métabolisme de la ville en terre est spécifique. Nous terminerons sur ce point en démontrant combien ce quartier participe pleinement à l'équilibre métabolique de la ville toute entière et combien, à ce titre, il est aujourd'hui légitime de soulever une question de « justice spatiale »<sup>91</sup> afin que chacun reconnaisse l'interdépendance de l'urbanisation formelle avec celle de l'informelle. Si les démonstrations précédentes font autant état de vertus environnementales, de résurgence patrimoniale, et de valeur d'usage ; on est alors désormais en droit de soulever une profonde question de « justice spatiale », au sujet de ces quartiers marginalisés. Cette démonstration n'est-elle pas en mesure de réhabiliter « le droit à la ville » (Lefebvre, 1968) pour ces quartiers ?

La conclusion fera en sorte de (re)tisser des liens entre les différentes partitions (Temps, Espace Energie) afin de nous éclairer sur la complexité systémique d'une telle production spatiale. L'exercice de la conclusion consistera alors à dresser un portrait systémique des mécanismes qui animent tour à tour l'espace, le temps et l'énergie.

Le lecteur trouvera à la fin du document, en annexe, un ensemble de fiches qui permettent de visualiser le suivi d'une dizaine de constructions dans le quartier entre 2008 et 2012. Dans le corps du texte, nous feront souvent référence à ces différentes fiches, en employant la numérotation suivante : B.1, B.7, B.5,...

<sup>90</sup> La nature ne produit pas de déchets, elle produit des nutriments qui sont utilisés par d'autres espèces, dans un cycle. Il semble que le métabolisme urbain en cours dans l'informel soit proche d'un tel cycle, comme un cercle vertueux au cœur une « ville naturelle ».

<sup>91</sup> A « justice spatiale » est un concept ouvert qui fait l'objet d'un débats dont l'université de Nanterre est une polarité importante. Comment la définir ? Par l'empreint d'une citation au premier numéro de la revue : « l'espace est une dimension fondamentale des sociétés humaines qui le produisent, la justice sociale s'y déploie. Ainsi, la compréhension des interactions entre espace et société est essentielle à celle des injustices sociales et à la réflexion sur les politiques territoriales visant à les réduire » (Frédéric Dufaux, Sonia Lehman-Frisch, Sophie Moreau, Philippe Gervais-Lambony, 2009)

## II - METHODOLOGIE

Si cette recherche s'inscrit dans la discipline qui traite de l'urbain, je ne peux écarter le fait que je suis d'abord architecte. La posture de chercheur développée dans ce travail est donc détaillée dans une sphère intellectuelle intermédiaire, à la croisée des disciplines. Ce chapitre méthodologie tentera donc d'expliquer quels ont été les leviers méthodologiques employés pour tenter de naviguer à travers les disciplines. Cette partie raconte un itinéraire de recherche mais aussi le parcours d'un cheminement intellectuel en constitution. Je suis architecte et je m'intéresse à l'échelle urbaine du matériau terre. « Du haut de ma discipline » je vais tenter d'analyser un fragment d'urbanité. Cette démarche renvoie immanquablement à la subjectivité de l'énonciateur. C'est la raison pour laquelle il me semble important de commencer par décrire, en premier lieu, quelle est la posture d'énonciation du narrateur<sup>92</sup>.

### **A- Qui parle ?**

*« L'exercice délibéré du choix - la prise de décisions - telle est l'activité centrale de l'existence ; et plus un organisme voit se multiplier les occasions d'exercer un choix, plus il s'élève dans la hiérarchie de la vie »*

**Hassan Fathy, 1969 [1996], p.56**

Je suis de nationalité franco-espagnole. Je suis architecte, je m'intéresse aux bidonvilles,... Héritier d'une discipline (l'architecture) je m'intéresse à l'indiscipline (le bidonville). Mon parcours semble ainsi traversé de contradictions, de « grands écarts ». Ma courte expérience d'architecte m'a permis de mesurer combien les contradictions pouvaient se révéler être des outils propices pour la création architecturale. Dans la pratique, naviguer parmi les contradictions suppose de faire des choix. Cette succession de choix sont le quotidien du métier d'architecte<sup>93</sup>. La lecture d'Henri Lefebvre m'a permis de vérifier l'importance et la richesse des contradictions. J'ai donc pris le parti de ne pas entraver les contradictions que je pouvais rencontrer au fil de l'écriture. Le lecteur sera peut-être surpris par des contradictions qui se révéleront à l'occasion de la lecture. Ces contradictions sont inhérentes à une pensée « dialectique et contradictoire » (Harvey, 2011).

J'ai été moderne, je cherche désormais à être contemporain. Formé à la modernité, aujourd'hui je cherche à la dépasser pour être pleinement contemporain. Pour que le lecteur comprenne, je me dois de préciser ce point. La question n'est pas pour moi de désapprendre une culture architecturale moderne, car elle est pleinement constitutive de ma condition d'architecte. Il est plutôt question de l'interroger à la lumière de ce que nous enseigne la « seconde modernité » (Latour, 2001). C'est dans cette quête d'une architecture contemporaine que la question environnementale invite aujourd'hui à tout refonder. Car si l'ontologie moderne a supposé une séparation nature / culture, notre condition contemporaine nous invite, de fait, à briser cette séparation pour lui préférer des processus d'hybridation. Dès lors, une telle quête suppose de chercher un univers de référence alternatif à la culture moderne. C'est la raison pour laquelle je m'intéresse de près à tout ce qui émerge dans les marges des structures formelles : bidonville, dispositifs vernaculaires, cabanes,

<sup>92</sup> Disons tout de suite que la discipline architecturale (dont je suis issu) est emplie de subjectivité, aussi semble-t-il important de commencer par dresser le portrait du narrateur. Il semble nécessaire de savoir « qui parle ? » pour saisir les conditions de l'interprétation inhérente au travail en science sociale. Toutes les interprétations se valent. Ce travail n'est qu'une interprétation parmi d'autres. J'ai donc souhaité laisser un certains nombres de documents bruts, sans interprétation, de manière à laisser le champ libre à des interprétations ultérieures. L'ambition de ce chapitre est de définir le cadre de la subjectivité de ce travail. Il permettra au lecteur de comprendre comment s'est effectuée cette recherche ? Quelles socles théoriques ont servi pour l'édification de cette recherche ? Quels sont les outils employés ? Comment le regard a-t-il été porté ?

<sup>93</sup> Hassan Fathy évoque également cette succession de choix comme étant un élément commun à l'autoconstruction (Fathy, 1969 [1996], p.56-57).

troglodytes, bricolage, jardinage,... Cette démarche suppose d'être au plus près d'un univers contemporain qui développe chaque jour des manières alternatives d'habiter le monde<sup>94</sup>.

### **a. Architecte**

« *La philosophie c'est un mode de vie, ce n'est pas simplement une théorie* »

**Foucault cité par Stiegler<sup>95</sup>**

Pour moi l'architecture est plus qu'un métier, c'est une passion, une condition. Je vis l'architecture comme un artiste vis son art. Je ne cherche pas à construire le plus possible ni même à gagner le plus d'argent possible, ce que je souhaite le plus c'est de réaliser un nombre limité de constructions qui approcheraient la notion « d'œuvre ». Plus récemment, à l'occasion de cette recherche j'ai pris conscience de la notion d'« œuvre », dans le sens où l'entend Henri Lefebvre (Lefebvre, 1974). Pour Lefebvre la notion d'œuvre engage un processus, un mouvement, elle est le fruit d'une appropriation. Cette façon d'envisager l'œuvre suggère une forme de lâcher-prise de l'architecte sur l'espace de manière à ce que l'œuvre surgisse. Il me semble que ce défi évoqué par de nombreux acteurs dans les années soixante et soixante-dix témoignent aujourd'hui d'un regain d'intérêt à travers « l'indéfinition de l'architecture » (Goetz, Madec, Younes, 2009). Il est donc désormais question d'engendrer des systèmes ouverts, des processus, des « dispositifs » (Agamben, 2006). Cette sphère de la création architecturale permet d'ouvrir à la participation des habitants dans un système proliférant. C'est la raison pour laquelle mon choix s'est porté sur le matériau terre, car la terre se prête à la participation dans la mesure où elle nécessite une grande quantité de main d'œuvre avec différents degrés de savoir-faire (allant du simple manœuvre au maçon expérimenté). Hassan Fathy évoque parfaitement l'implication des habitants dans le processus de construction en terre, il précise même que c'est la condition incontournable pour envisager une réduction des coûts de construction (Fathy, 1969). Les problématiques contemporaines du besoin de logements urbains (sans précédents) invitent désormais à réviser ce que ces démarches participatives nous ont enseigné dans l'histoire de l'architecture, et notamment la complicité graduelle qui doit être établie entre : architecte, maçon, habitant (Fathy, 1969).

Cette recherche est celle d'un architecte qui se cherche une place dans le monde. J'ai obtenu mon diplôme en 2005<sup>96</sup>, puis j'ai travaillé dans différentes agences pendant quelques années<sup>97</sup>. Cette expérience d'agence m'a permis de saisir la distance qui séparait la sphère de l'enseignement de l'architecture par rapport à la pratique courante d'un travail d'agence. Constatant que les réalités du terrain de l'agence rencontraient un certain nombre d'obstacles réglementaires qui rendaient quasiment impossible l'idée que je m'étais faite de la pratique de l'architecture<sup>98</sup>. J'ai décidé, délibérément, de quitter momentanément le domaine de la pratique afin de prendre le temps de me concentrer sur les fondamentaux de l'architecture. Le moment de la thèse est donc pour moi

<sup>94</sup> Covoiturage, auto-stop, SEL, WWOOF, fête des voisins, décroissance, alimentation BIO, « locavore », *Slowfood*,... Vous aurez compris que cette démarche de recherche est pleinement liée à un mode de vie, il est ici question d'une philosophie appliquée.

<sup>95</sup> Bernard Stiegler, invité de l'émission *La fabrique de l'humain*, « Ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue : de la pharmacologie », le jeudi 27/01/2011, France Culture, émission proposée par Philippe Petit.

URL : <http://www.franceculture.fr/emission-la-fabrique-de-l-humain-ce-qui-fait-que-la-vie-vaut-la-peine-d-etre-vecue-de-la-pharmacolog>

<sup>96</sup> Vincent Laureau, 2005, « Espace de survie en contexte urbain », ENSAN.

<sup>97</sup> J'ai eu l'occasion de travailler dans des agences de différentes échelles, avec par ordre chronologique : Atelier Pascal Quintard-Hofstein, Ateliers Jean Nouvel, Olgora, Latour-Salier architectes, TVDW, Duncan Lewis SCAPE Architecture.

<sup>98</sup> J'envisage l'architecte comme un artisan de l'espace qui doit réinventer sa façon d'envisager l'espace à chaque projet. L'espace doit par conséquent demeurer une notion ouverte au changement et à l'emploi de différents matériaux dans une large palette avec en première place les matériaux naturels (terre, paille, bois, bambous,...). Aujourd'hui, en France, la normalisation (notamment énergétique) produit un frein sérieux et durable à l'emploi de matériaux naturels.

l'occasion d'écrire un programme, c'est le moment de fonder une démarche personnelle. C'est le moment de faire le bilan des éléments les plus structurants de ma courte expérience de projet avant d'envisager l'établissement d'un travail d'agence.

Je dois préciser que mon expérience d'agence a été quasiment exclusivement focalisée sur des phases de conception de projet. J'ai donc acquis une certaine capacité dans la manipulation des concepts et des dispositifs architecturaux et, je dois l'avouer, un peu moins sur des problématiques de détails ou de chantiers. Cependant avant de rentrer en école d'architecture j'avais auparavant parcouru une solide formation technique<sup>99</sup>. La question constructive ne m'est donc pas totalement étrangère, au contraire, elle constitue en réalité le socle de mon propre parcours d'enseignement. Je suis particulièrement sensible à la logique de fonctionnement du matériau, celle qui fait que la conception s'établit dans son sens<sup>100</sup>. Cette recherche de thèse est donc pour moi l'occasion de revenir aux fondements d'un parcours spécifique. Je crois pouvoir dire que les courants architecturaux dont je me sens le plus proche aujourd'hui sont : le « Brutalisme » et le « Néobrutalisme », le « régionalisme critique ». Dans la sphère contemporaine, je suis plus largement inspiré par tout ce qui agite le monde de l'« écologie », de la « décroissance » (Latouche, 2010), particulièrement sur les impacts que ces nouvelles manières d'habiter le monde engendrent sur l'espace et sur la manière d'envisager le monde, dans la perspective d'un nouvel « usage du monde » (Bouvier, 1963).

### **b. Enseignant**

*« (...) on peut enseigner ce que l'on ignore si l'on émancipe l'élève, c'est-à-dire si on le contraint à user de sa propre intelligence. »*

**Rancière, 1987, p.29**

Je réalise actuellement cette recherche dans le but de devenir enseignant en architecture. Durant cette recherche j'ai eu le grand plaisir d'enseigner le projet d'architecture à plusieurs reprises, à l'ENSAP Lille d'abord (pendant deux ans)<sup>101</sup>, puis pendant un an à l'ESIAU de Bamako<sup>102</sup>. Ce dernier poste m'a permis de mettre en pratique un fond théorique en cours de recherche dans la présente thèse. L'ESIAU, sous l'influence de son directeur Abdoulaye Deyoko, est une école pleinement engagée pour l'émancipation d'une architecture de terre, cet enseignement de master a été le formidable laboratoire d'une architecture prospective.

J'évoque ici la question de l'enseignement car elle est, pour moi, indissociable de la recherche. En effet, je ne conçois pas l'enseignement de l'architecture comme la simple transmission d'une connaissance, mais comme la diffusion d'une passion. L'architecte contemporain se doit d'être au plus près des moindres variations du monde. J'ai alors soumis à ce jeune public d'architectes un certain nombre de sujets en lien avec la thèse pour tenter de faire émerger une architecture résolument contemporaine au Mali. Avec le suivi de leur mémoire recherche, j'ai aussi eu l'occasion de présenter une matière théorique abondante et stimulante. Avec l'enseignement du projet d'architecture nous avons pu traiter d'un certain nombre de questions contemporaines propres à la ville de Bamako.

<sup>99</sup> BAC STI Génie Civil, BTS Etude et Economie de la Construction. Les études de BTS m'ont permis d'acquérir une solide formation technique qui s'est révélée être ma porte d'entrée dans le monde de l'architecture.

<sup>100</sup> Chaque matériau a sa propre logique interne, qui conduit le concepteur/constructeur à différentes stratégies de mise en œuvre de façon à résister aux différentes conditions climatiques du milieu. Le moment de sa mise en détail à partir de la logique du matériau est une étape structurante de mon parcours d'architecte.

<sup>101</sup> 2008 - 2009, ENSAP Lille, Vacataire, responsable de groupes, master de projet 4ème et 5ème année. Enseignant titulaire : Antoine Béal, Emmanuel Doutriaux.

2009 - 2010, ENSAP Lille, Vacataire, responsable de groupes, master de projet 4ème et 5ème année. Enseignant titulaire : Antoine Béal, Jean-Marc Ibos.

<sup>102</sup> 2010 - 2011, ESIAU-Bamako, Enseignant titulaire, master de projet 4ème année.

2010 - 2011, ESIAU-Bamako, Enseignant titulaire, séminaire recherche, 4ème année.

J'envisage de me destiner à l'enseignement de l'architecture, ce travail de thèse était donc pour moi l'occasion de rassembler une matière théorique, et critique, en mesure de constituer « une leçon d'architecture » (Ravéreau, Roche, 1987 [2003]), un « manuel », un « cours » destiné en partie à des étudiants du terrain de recherche (le Mali) et en partie à des étudiants d'occident (pour l'enseignement théorique que ce terrain révèle).

### **c. Voyageur**

*« Un voyage se passe de motifs. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait. »*

**Bouvier, 1963, p.29**

Le voyage est un élément important et structurant de ma personnalité. C'est la raison pour laquelle j'ai envisagé d'appuyer une large partie de ma recherche sur cette notion. Portant la double nationalité (franco/espagnole), j'ai très tôt été habitué à être dans la condition du voyageur (notamment à l'occasion de voyages en Espagne). A l'adolescence mes parents nous ont permis de voyager (mon frère et moi) dans différents lieux (New York, Suède, Norvège, Finlande, Danemark,...). Une fois entrepris les études d'architecture je me suis mis à voyager par mes propres moyens d'abord dans des pays européens frontaliers (Hollande, Allemagne, Suisse, Italie, Autriche, Belgique). Puis je suis parti en quatrième année faire une année ERASMUS à Barcelone. De là, à l'occasion de deux semaines de vacances, je suis parti en voyage au Maroc. Cette première expérience dans un pays du Sud m'a beaucoup apporté. J'ai donc décidé de poursuivre sur cette voie (Mexique, Turquie). A l'occasion du diplôme d'architecte j'ai réalisé avec mon meilleur ami un voyage itinérant de deux mois dans le Nord/Est de l'Inde, le thème de ce voyage était de comprendre « comment les gens font lorsqu'ils n'ont rien ? ». Cette expérience, associée à la rencontre de Yona Friedman<sup>103</sup>, s'est révélée décisive pour le diplôme d'abord et pour mon parcours personnel ensuite. Le voyage est pour moi un puissant stimulant. Chaque voyage est l'occasion d'interroger le lieu d'où l'on vient : les habitudes, les certitudes, les usages, les pratiques,... de nombreuses choses sont ainsi mises en question à chaque voyage. Gilles Deleuze explique que le « Voyage »<sup>104</sup> permet d'aller « vérifier » quelque chose que l'on a vu en rêve. Le voyage est donc bien une articulation subtile entre quelque chose que l'on porte en soi et quelque chose que l'on va chercher. La condition d'architecte voyageur est, à ce titre, particulièrement fertile pour la créativité<sup>105</sup>. J'ai donc cherché dans ce travail à profiter de cette condition de voyageur. Le rythme de la recherche s'est alors structuré sur le rythme des voyages.

<sup>103</sup> A l'occasion du diplôme d'architecte (2005), j'ai organisé une entrevue avec Yona Friedman dans son appartement Parisien. Je lui ai posé une série de questions qui gravitaient autour de la problématique de l'urgence et de la survie. Cette entrevue a été déterminante pour la suite de mon parcours personnel.

<sup>104</sup> Deleuze Gilles, Parnet Claire, 1988, « V comme Voyage », in *Abécédaire de Gilles Deleuze*.

URL : <http://www.youtube.com/watch?v=lnjLIMsjQCo>

<sup>105</sup> Le Corbusier ne cache pas l'importance de son « Voyage d'orient » (1910-1911) qui a influencé de nombreux projets tout au long de son œuvre. « Sa vie durant, il retournera à ses études de l'année 1911 pour ressourcer sa créativité et y puiser la matrice de ses formes nouvelles. » Source : Fondation Le Corbusier.

URL :

[http://www.fondationlecorbusier.fr/corbuweb/morpheus.aspx?sysName=redirect46\\_2011&sysLanguage=fr-fr&IrisObjectId=8249&sysParentId=120](http://www.fondationlecorbusier.fr/corbuweb/morpheus.aspx?sysName=redirect46_2011&sysLanguage=fr-fr&IrisObjectId=8249&sysParentId=120)

## **B- Chronologie de la recherche**

Je crois important de retracer les grandes étapes structurantes de cette recherche. Cette chronologie permettra notamment de saisir de quel façon se sont articulées les interactions étroites entre recherche, enseignement et projet. Le lecteur pourra également mesurer l'importance des voyages qui ont rythmé l'alternance entre lecture de terrain et lecture textuelle.

Le travail de terrain a été une grande découverte tout au long de ce travail. Bien entendu la discipline architecturale engage un rapport au terrain, mais l'angle géographique, puis l'angle urbain, voire même anthropologique ont provoqué une approche chargée de profondeurs que je ne sous-estimais pas en commençant ce travail. Le travail d'enquête, proche de celui de l'anthropologie, m'a subitement ouvert de multiples dimensions que je n'avais jamais eu l'occasion d'explorer auparavant. Je ne peux pas dire qu'il y ait eu une seule méthode de recherche. Au contraire, j'ai exploré différentes méthodes. J'en ai testées certaines que j'ai laissées en cours, puis d'autres que j'ai reprises. Retracer le parcours de la recherche permettra de saisir les grandes étapes de cheminement de ce travail. Les méthodes de recherche qui ont été employées sont en effet indissociables des moments où elles sont intervenues dans le cheminement.

### **a. 2007 - Voyage touristique - « Les villes en terre »**

La naissance du sujet de recherche est issue d'un premier voyage touristique déjà axé sur la découverte des « villes en terre » (2007). De retour à Bamako, après avoir arpenté un certain nombre de sites exceptionnels<sup>106</sup>, je ne comprenais pas la dureté de la capitale malienne et le grand écart qui la séparait des sites patrimoniaux. J'ai donc rapidement cherché à démêler cette problématique.

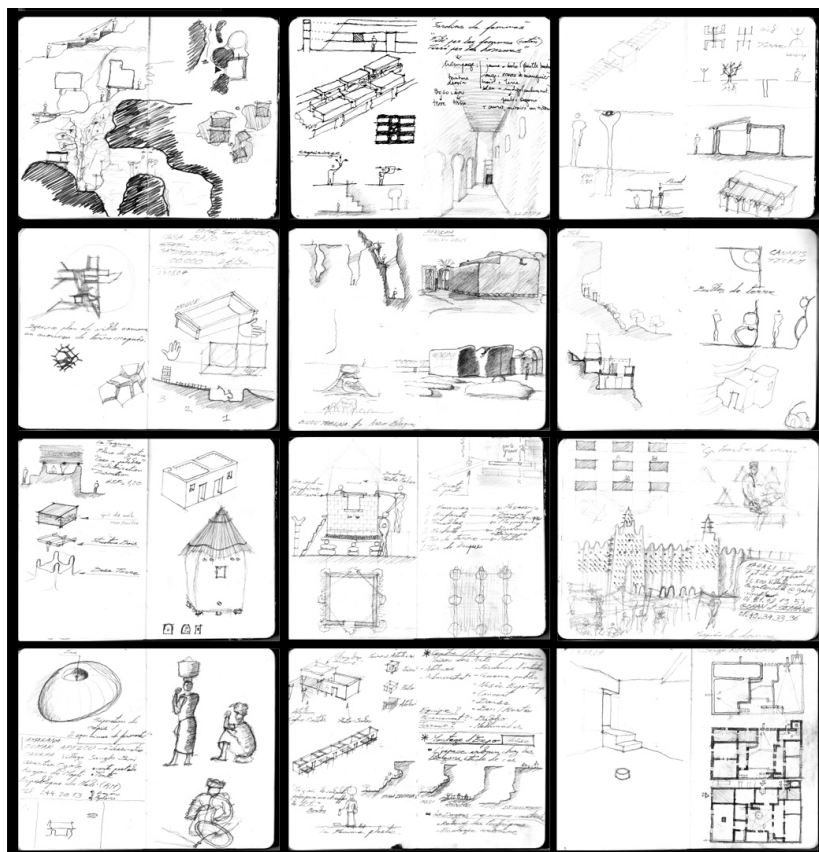


Figure 3 - Extraits du carnet de voyage de 2007

<sup>106</sup> Ségou, Djenné, Mopti, Bandiagara, ainsi que quelques villages Dogons de la falaise,...



### **b. 2007/2008 - Master recherche - Premier « terrain de recherche »**

Tout de suite après, c'est à l'occasion d'un Master recherche en géographie que je fus amené à revenir à Bamako pour un premier voyage en tant que chercheur (2008). La découverte de la condition de chercheur en voyage m'a beaucoup plu. Elle supposait d'explorer la profondeur d'une culture et de ne pas rester à la surface des choses, mais d'en sonder les fondements. J'ai notamment compris à cette occasion que « La mobilité sociale du voyageur lui rend l'objectivité plus facile » (Bouvier, 1963, p.29). J'ai alors réalisé qu'un enseignement pouvait être tiré de la condition de voyageur. C'est alors le fil directeur que j'ai cherché à exploiter durant toute la suite de mon parcours.

C'est en préparant mon premier déplacement sur le terrain que j'ai découvert l'événement de « Terra 2008 » à Bamako. J'ai donc planifié mon voyage d'étude autour de cet événement scientifique. Ce premier voyage de deux mois commençait donc par une semaine intense de colloque axé sur la problématique de la conservation d'un patrimoine architectural en terre. Cet événement m'a permis de prendre conscience de l'ampleur internationale et de la diversité des problématiques soulevées par la construction en terre. Cet événement m'a également permis de rentrer en contact avec tout un réseau d'acteurs engagés sur cette question de la promotion de l'architecture de terre. Ces réseaux d'acteurs intervenaient à différentes échelles, autant globales que locales; et ils agissaient sur différents leviers (promotion, formation, valorisation, vulgarisation, expérimentation, conservation, normalisation,...). J'ai alors rapidement saisi l'étendue de la palette d'actions à mener autour de la question de la construction en terre.

Les contacts pris à l'occasion du colloque m'ont permis de réaliser une longue série d'entrevues avec des acteurs locaux œuvrant, directement ou indirectement, pour la promotion de l'architecture de terre au Mali: Pascal Cadillac (ADER-Mali-ONG), Abdoulaye Deyoko (FISA-Mali, Directeur de l'ESIAU, ancien membre de l'A.D.A.U.A.<sup>107</sup>), Baba Cissé (Président de l'Ordre des architectes du Mali - Ancien membre de l'A.D.A.U.A.), Thomas Granier (AVN - ONG), Jacky Prudor (TAPAMA-ONG), plusieurs membres de l'équipe CRATERRE (ENSAG), Mohamed Ag Erless (Anthropologue, Directeur de la mission culturelle de Kidal-Essouk), Claire Bufflier (Diplôme d'architecte-EPFL), Gilles Fédiaire (Ancien directeur IRD-Mali), Manuel Mora Sanchez (FISA-Mali, Francis Kere Architecture), Mr Mara (ethnologue, professeur INA et ESIAU), Mariame Sy Macalou (architecte), Sébastien Philippe (Architecte), Mahamoudou Wadidie (ingénieur génie civil), Adeline Terrasson et Aurore Jongbloet<sup>108</sup> (Ecole d'Architecture Paris Val de Seine), Cheick Diallo (architecte et designer), Mamadou Fadiala Ba (cabinet Altus),... Que toutes ces personnes soient ici pleinement remerciées pour leurs contributions. Ces multiples entrevues m'ont permis de construire une vision d'ensemble sur la problématique de la construction en terre au Mali.

A l'issue du colloque de Terra 2008, j'ai été convié à un Workshop organisé par le laboratoire CRATERRE au Musée National du Mali à Bamako. Ce séminaire avait pour vocation de déterminer quels étaient les freins à une émancipation du matériau terre sur le continent africain. C'est durant ce Workshop que j'ai notamment fait la connaissance d'Abdoulaye Deyoko (Directeur de l'ESIAU).

J'ai ensuite mené un travail d'enquête de terrain sur la base de questionnaires. Les résultats de ces questionnaires m'ont permis d'élaborer des fiches de compte rendu autour de chaque construction relevée. Ces fiches ont ensuite atteint le niveau de « pièces à convictions » permettant d'étayer une théorie sur la base de faits relevés sur le terrain. Ces fiches sont livrées en annexes, et délibérément sans commentaire, afin de conserver leur potentiel de réemploi pour des recherches ultérieures.

<sup>107</sup> A.D.A.U.A : Association pour le Développement d'une Architecture et d'un Urbanisme Africains

<sup>108</sup> Jongbloet Aurore, Terrasson Adeline, (2007) « *Recycler Bakaribougou - requalification d'un quartier spontané* », Bamako, Mali. (Dir.) Cottinet Didier, Paris : EA Paris-Val de Seine, 2007.-281 p., fotogr., fig., ill. 18 cm.

L'ensemble de ce travail m'a conduit à la rédaction d'un premier mémoire de Master recherche intitulé « Valeur culturelle d'une architecture spontanée » (Laureau, 2008).

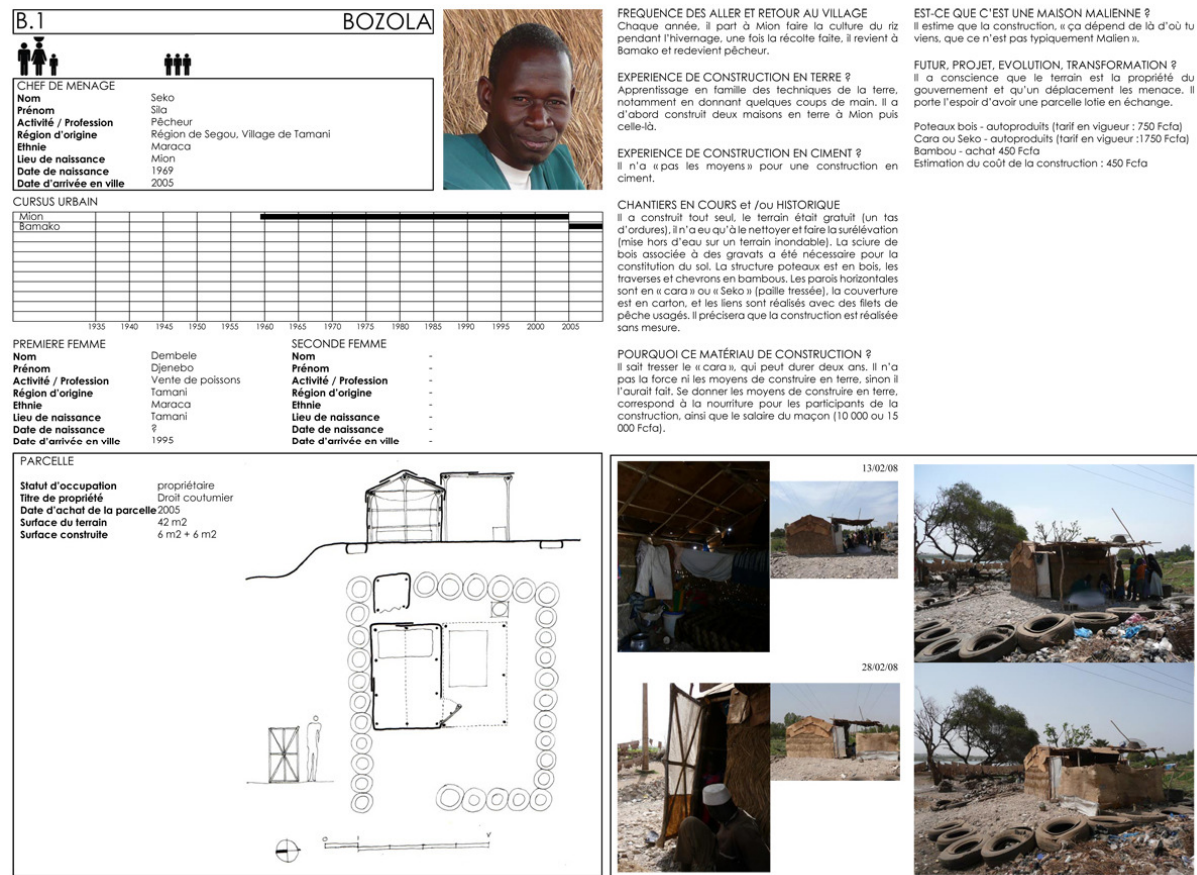


Figure 4 - Exemple d'une fiche de terrain réalisée à l'occasion du Master recherche

De retour en France nous avons conçu (ma femme et moi), un premier projet d'auberge/maison pour un couple Franco/malien. Le projet était situé tout près du lac de Sélingué (Mali). Il était principalement élaboré en employant les techniques de Voûtes Nubiennes simplifiées par l'association AVN.

### c. 2008/2009- Première année de thèse - Le voyage de « La ville en terre »

Une partie de cette première année a été destinée à la recherche de financements. J'ai cumulé en une année pas moins d'une dizaine de dossiers de candidature pour des financements, en vain. Il me semble important de préciser que cette recherche n'a pas été financée, car cela explique qu'elle s'est inscrite dans le temps relativement long. Je crois avoir fini par comprendre que la posture qui visait à « apprendre d'un anti-modèle », allait, en réalité, à contresens de l'ensemble des conventions de développement figées par les ONG<sup>109</sup>. C'est en ayant à l'esprit cette disposition là je me suis enorgueilli de développer ma propre pensée et j'ai profité de n'être redevable à personne pour approfondir ma propre démarche en toute liberté.

A l'occasion de la première année de thèse (2009), nous avons convenu (avec Philippe Gervais-Lambony) qu'il pouvait être intéressant de commencer la recherche de thèse en se décentrant quelque peu de la limite exacte du terrain. Ce voyage a donc été l'occasion de partir à la découverte des invariants urbains des villes anciennes en terre. Arrivé à Bamako, j'interrogeais Mr Mara

<sup>109</sup> Et si en voulant « faire le bien », les ONG étaient contre productives ? Et si ce discours dérangeait ? N'est-ce pas là la cause d'un non financement ?

(Anthropologue, ESIAU) sur les villes anciennes qui permettaient de témoigner d'une citoyenneté spécifique<sup>110</sup>. C'est à l'occasion de ce rendez-vous avec Mr Mara que je pris connaissance de la ville de Dia. Le voyage dans le « pays profond » qui s'en suivit fut décisif pour la problématique patrimoniale et la découverte d'un rapport au Temps spécifique. J'ai réalisé ce voyage seul (sans guide), « en sac à dos », en utilisant toute sorte de moyens de transport (taxi brousse, Bus, pirogue,...) et en dormant « chez l'habitant ». Ce fut un « Road trip », à la « Roots ». J'ai terminé ce voyage véritablement « sur les rotules » à Bandiagara. Je ne saurais dire combien ce voyage a été riche en expériences humaines. Le séjour d'une semaine dans la ville de Dia, hébergé par la famille Tapo restera une expérience unique dans mon parcours de voyageur/chercheur.

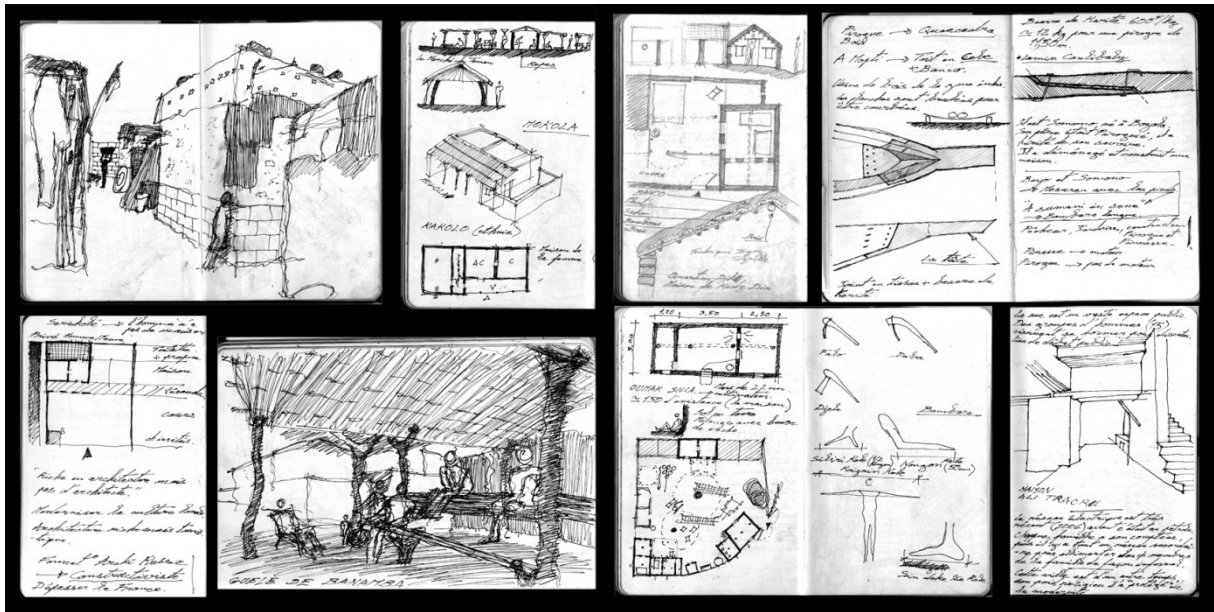


Figure 5 - Extraits du carnet de voyage de 2009

Avant de quitter Bamako pour ce voyage, je suis retourné sur le terrain de recherche de Master. J'ai rendu visite à quelques familles. J'ai, à cette occasion, pu constater des modifications produites dans l'espace urbain. C'est alors qu'est venue l'idée d'opérer un suivi des constructions relevées à l'occasion du master. Les fiches ont donc ensuite été patiemment complétées tout au long de la recherche.

A l'occasion d'une visite de courtoisie à l'ESIAU (Bamako), Mr Deyoko m'embaucha spontanément pour participer au démarrage d'un chantier/école dans la ville de Kayes. Mon rôle a été de former une classe de jeunes apprentis maçons de la région à la lecture de plans<sup>111</sup>. Cette expérience dura une semaine. Je suivis également un groupe d'étudiants en architecture de l'école d'architecture de Grenoble encadré par Sandra Fiori (ENSAG-CRESSON)<sup>112</sup>.

De retour en France, j'ai poursuivi ma recherche à travers différentes lectures. J'ai également participé, de façon régulière, au séminaire de l'ENSA Versailles « Processus de création architecturale contemporain » encadré par mon co-directeur Philippe Potié. Le suivi de ce séminaire m'a permis de présenter régulièrement l'actualité de mon travail et notamment de mes lectures théoriques et des

<sup>110</sup> Cette liste de villes constitua l'itinéraire du voyage qui allait suivre : Koulikoro, Banamba, Tamani, Ségou, Niono, Dia, Djenne, Mopti, Bandiagara.

<sup>111</sup> Je profitais également de cette occasion pour transmettre à cette jeune génération de maçon la motivation que j'avais à travailler sur la construction en terre.

<sup>112</sup> J'ai guidé ce groupe dans une visite de Bamako en assumant mon « point de vue » sur le rôle de l'architecture en terre. J'ai également participé au « débriefing » de leur workshop qui portait sur le carrefour de Diema (Mali).

liens avec le terrain. La fréquentation régulière de ce séminaire m'a permis de créer des ponts entre l'urbanisation informelle et les processus de création contemporaine.

#### **d. 2009/2010- Deuxième année de thèse - Lectures théoriques**

Cette année de thèse n'a pas fait l'objet d'un déplacement sur le terrain<sup>113</sup>. L'essentiel de l'année a été consacré à la lecture d'ouvrages majeurs, à l'enseignement (ENSAP Lille) et au suivi du séminaire de recherche architecturale de l'ENSA Versailles.

J'avais toujours à l'esprit le fait que j'allais devoir repartir sur le terrain. La seule façon, pour moi, de me déplacer en emportant avec moi l'accumulation littéraire était de recopier les citations des auteurs qui m'avaient marqué et qui permettaient de porter un regard nouveau sur le terrain. C'est dans cette perspective que les citations ont atteint un statut particulier dans mon travail.

Un événement important a marqué le déroulement de cette année, c'est ma première participation au Séminaire Polygone (Polygone 4 - EPFL) dont la problématique récurrente porte sur la définition du contemporain<sup>114</sup>. Cette première participation m'a permis, d'argumenter quels pouvaient être les liens entre sphère de création contemporaine et urbanisation informelle. L'argumentaire développé à cette occasion n'a fait que renforcer le travail initié dans le séminaire de l'ENSA Versailles.

En 2010 le « Grand prix d'architecture de l'académie des beaux arts » organisa un concours d'architecture dont le sujet était « Un habitat d'occupation transitoire ». Me sentant proche de ce sujet je décidais alors de répondre à ce concours avec un projet intitulé « *Cultiver le risque* » (2010). J'ai délibérément proposé, pour la première esquisse de ce projet, de le situer à Bamako sur les berges du fleuve Niger<sup>115</sup>. L'esquisse présentée a été sélectionnée par le jury, ce qui m'a valu de présenter un second projet en tant que finaliste. Cependant pour la seconde étape de la procédure de concours, le jury a décidé de limiter l'implantation du projet à un territoire situé en Europe. Cette restriction territoriale ne m'a donc pas permis de développer cette première esquisse comme je l'avais envisagé dès le départ. Cela dit, cette expérience m'a permis de me placer une nouvelle fois dans une posture d'entre-deux. En effet je devais employer des dispositifs architecturaux consacrés à un projet pour « les Suds », pour un projet situé à présent dans « les Nords ». Ce qui s'est révélé, je dois l'avouer, particulièrement complexe, mais toutefois extrêmement stimulant. Dans le processus d'élaboration tenant compte de ce changement géographique, ce projet final a perdu quelque peu de sa vitalité initiale et il n'a pas été retenu sur le podium. Mais je n'en tire pas moins une expérience de conception unique et particulièrement riche d'enseignement.

#### **e. 2010/2011 - Troisième année de thèse - Vivre et enseigner l'architecture à Bamako**

Entre 2010 et 2012, nous sommes partis nous installer pendant un an et demi au Mali (avec ma femme et mon fils). Cette expérience d'un « voyage long » a permis d'engendrer un nouveau rapport au terrain : mesurer l'importance des saisons, nouer des rapports de voisinage dans une vie de quartier, enseigner l'architecture,... Ce voyage a permis de dévoiler tout un pan de la citadinité bamakoise qui m'était jusqu'alors demeurée inconnue. J'ai alors pu mesurer l'écart et la complémentarité entre sphère formelle et informelle. J'ai saisi à cette occasion quelle pouvait être la « norme urbaine » de la sphère formelle. Vivre sur place engage notamment le temps long et la

<sup>113</sup> C'est l'année de naissance de mon fils Marius.

<sup>114</sup> Doutriaux Emmanuel, François Arnaud, Leclerc Christian, Nogue Nicolas, 2007, *Qu'est-ce-que le contemporain ?* ENSA Normandie, Espérou. Polygone 1.

Doutriaux Emmanuel, Dehais Dominique, Leclerc Christian, 2012, *Comment le contemporain ?* ENSA Normandie, Point de vues. Polygone 5.

<sup>115</sup> Le site choisi pour le projet s'inscrivait quasiment dans les mêmes conditions que le terrain de recherche.

découverte des relations de voisinage, l'expérience d'une citadinité autre. Ce voyage m'a également permis d'établir des relations professionnelles. C'était véritablement une nouvelle expérience dans la pratique du terrain. Les choses apparaissent subitement sous un autre jour, avec plus de finesse et de complexité.

A la suite des questionnaires effectués au master, j'avais le sentiment d'être passé à côté de certaines opportunités sur le terrain. Le sentiment que la rigueur du questionnaire, de la fiche et du tableau, avait laissé dans l'ombre un certain nombre d'aspects qui attendaient une autre démarche pour être révélés. C'est alors que j'ai décidé d'appliquer des techniques établies par les « dérives » des situationnistes. Il s'agissait de se laisser aller aux grés des opportunités. Cette démarche est aussi étroitement proche de la « Méthode de l'Anthropologie flottante » revendiquée par Colette Pétonnet ([1979] 2002). Pétonnet explique qu'il s'agit d'une « observation flottante », qui suggère de rester en toute circonstance « disponible et vacant », pour aller « découvrir les règles sous-jacentes » (Pétonnet, [1979] 2002, p.11). J'appris plus tard que cette démarche était également préconisée par Claude Lévi-Strauss, lorsqu'il recommandait la chose suivante : « Laissez-vous porter par le terrain »<sup>116</sup>.

J'abordais également ce « terrain long » avec un certain nombre d'acquis établis à l'occasion du Master. Cette posture m'a permis de mettre à profit cette nouvelle expérience de terrain pour « aller vérifier » des éléments sur place (Deleuze, 1988)<sup>117</sup>. C'est alors que le regard sur le terrain s'est littéralement transformé. Auparavant, j'allais « découvrir », maintenant je partais « vérifier ». Il était donc question de partir pour collecter dans le terrain des éléments permettant de constituer des « pièces à conviction », une sorte « d'argumentaire graphique ». En somme, il était question de collectionner des « preuves » permettant d'étayer les perceptions découvertes dans les voyages précédents. L'emploi de « mots clefs » a permis de dresser une « liste » (Sève, 2010) de thèmes que je partais ensuite étudier sur place sur le terrain.

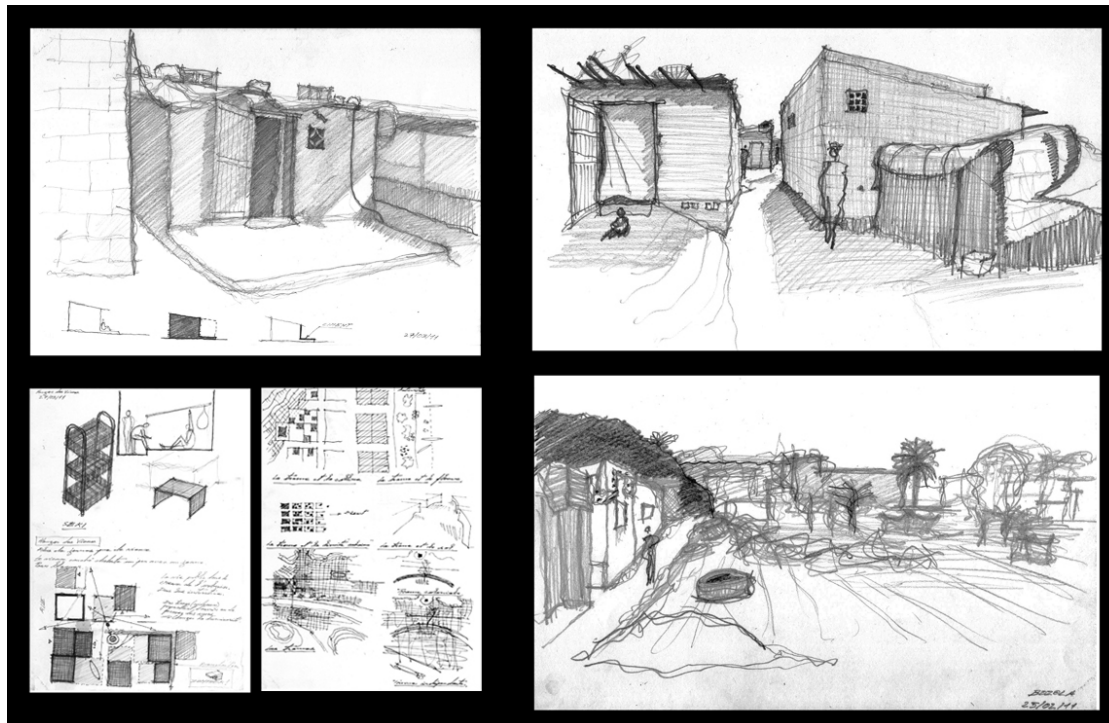


Figure 6 - Extraits du carnet de voyage de 2010/2011

<sup>116</sup> Conseil de Claude Lévi-Strauss à Philippe Descola.

<sup>117</sup> Deleuze Gilles, Parnet Claire, 1988, « V comme Voyage », in *Abécédaire de Gilles Deleuze*.

URL : <http://www.youtube.com/watch?v=lnjLIMsjQCo>

L'expérience de l'enseignement sur place s'est révélée particulièrement stimulante (2010/2011). Les liens opérationnels entre le terrain de recherche et la stimulation d'une architecture contemporaine ont pu être expérimentés dans une remarquable dynamique en interaction entre la soumission de sujets liés à l'actualité du terrain et la réactivité des étudiants devant les problématiques d'envergure qu'il fallait appréhender. La stimulation a particulièrement été riche dans l'exercice de premier semestre qui portait sur « Les berges du Fleuve Niger à Bamako ». Le programme de conférence de l'ESIAU du second semestre portait sur la question patrimoniale. J'ai eu l'occasion de participer à l'élaboration de ce programme, ce qui m'a conduit à m'intéresser à la problématique patrimoniale et, à travers elle, à la question du Temps. C'est donc par des voies détournées que la question patrimoniale est apparue dans mon parcours de recherche. L'introduction de la question du « patrimoine immatériel » est manifestement née de cette interaction entre le « terrain de recherche » et « enseignement de terrain ». Le travail de recherche avec les étudiants a été très intense, il était basé sur un système d'échange. Je leur apportais des problématiques contemporaines (sans avoir moi-même de réponses préconçues), accompagnées d'une matière théorique ainsi qu'un univers de références architecturales puis nous cherchions, ensemble, des éléments de réponse adaptés à la situation et au problème posé. Cette démarche de projet, dans sa proximité avec le présent sujet de recherche, a permis de clarifier certains axes théoriques de la thèse. Ainsi l'ensemble de cette promotion d'étudiants de l'ESIAU ont permis d'affiner et de préciser un certain nombre d'hypothèses évoquées dans ce travail. Qu'ils en soient ici tous pleinement remerciés :

Elie ADJATI (Bénin), Stevy Corneille CHENDJOU SOH (Cameroun), Abdoulaye Cisse (Mali), Zoumana (dit Zou) FOFANA (Mali), Youssouf DEYOKO (Mali), Abdoulaye DOUCOURE (Mali), Gonogo (dit Fidèle) GUIROU (Mali), Jonathan KONATE (Mali), Mbouala Nixon MBOUSSA (Congo), Sada TOURE (Mali), Hamadou B. YALCOUYE (Mali).

La richesse des échanges était d'autant plus intéressante que la moitié des étudiants venaient de pays voisins, nous pouvions ainsi convoquer un référentiel culturel d'échelle internationale. Précisons encore que cette promotion d'étudiants était la première à sortir de cette toute jeune école d'architecture (ESIAU). La dimension expérimentale de l'enseignement était par conséquent d'autant plus importante. Voici, par ordre chronologique la liste des sujets traités tout au long de cette année d'enseignement de Master à l'ESIAU (Bamako) :

- « *Les berges du fleuve Niger à Bamako* » - Sujet long d'un semestre mené en partenariat avec Harouna Traore. Trois projets d'étudiants ont été exposés au Musée National du Mali à Bamako dans le cadre de l'exposition « *Le Niger, Un fleuve et des Hommes* » organisée par l'UNESCO<sup>118</sup>.
- « *Conception d'un centre culturel* » (pour le compte de l'ONG VOCES) - Workshop.
- « *Logement sans argent. Logement à zéro franc* »
- « *Patrimoine et Densité. L'avenir urbain de Bamako entre contradiction et urgence* »

Cette année scolaire passée sur place a été ponctuée de plusieurs allers-retours en France. Chacun de ces voyages a fait l'objet de croisements, de superpositions, de transparences entre les deux univers que je fréquentais. Je ne saurais décrire l'intensité et la richesse des quelques jours suivant l'arrivée, que ce soit l'arrivée en France ou bien l'arrivée au Mali. Les complémentarités entre ces deux univers semblaient limpides, elles surgissaient soudainement comme des flashes, des révélations. C'était alors pour moi un moment privilégié de la recherche, où les liens entre ces deux « mondes » apparaissaient de manière limpide. Je profitais de ces moments pour noircir quelques pages de cahier.

<sup>118</sup> URL : <http://whc.unesco.org/fr/evenements/749/>

Durant ce « temps long » sur place, j'ai eu l'occasion d'être participant aux « Ateliers de maîtrise d'œuvre urbaine de Bamako » qui portaient cette année là sur le thème suivant : « Les nouvelles centralités de Bamako Métropole » (2011)<sup>119</sup>. Je ne saurais dire combien cette expérience à l'échelle de la région urbaine a été profitable. Le principe interdisciplinaire et interculturel des ateliers permet de dégager une énergie remarquable et une force de proposition particulièrement intéressante.

Cette présence sur place m'a également permis de participer à un autre projet, structurant dans le parcours. J'ai été invité, à travers mon réseau de connaissance, à participer à l'élaboration du film intitulé « Taskscapes urbains. Regards sur 5 métropoles. », 2011<sup>120</sup>. Cette expérience a permis, encore une fois de jeter un nouveau calque d'analyse sur la compréhension de l'espace notamment dans la capacité de celui à entrer en interaction avec les activités. L'analyse des activités permet de lire de quelles manières les énergies sont fédérées sur le terrain. Cet axe de recherche s'est finalement révélé être une clef de lecture déterminante dans la structuration du parcours de recherche.

Durant ce temps sur le terrain nous avons été amenés à concevoir plusieurs projets architecturaux, au stade de l'esquisse : Une maison dans le paysage (Sala - Mali), Une résidence d'artiste dans un ancien hôtel (Bamako - Mali), Une maison de vacances sur les berges du fleuve (Ségou - Mali),... Pour différentes raisons aucun de ces projets n'a vu le jour, mais le processus de création lui a existé.

Nous avons quitté le Mali en décembre 2011 pour des raisons familiales ; ce départ fut précipité, il se déroula juste avant les événements survenus au Mali avec le « coup d'État » du 22 mars 2012. L'ensemble de ces facteurs m'ont alors tenu éloigné du terrain de recherche. Je n'ai, par conséquent, pas eu le temps de collecter l'intégralité des « pièces à convictions » que je souhaitais obtenir. Mais une recherche comme celle-ci n'a, semble-t-il pas de « point final » et ce signe m'est apparu irrémédiablement comme celui du départ.

#### ***f. 2011/2012 - Quatrième année de thèse - Début de rédaction et voyage au Pérou (Terra 2012)***

En 2012 j'ai proposé un article pour le colloque Terra 2012 avec un article intitulé « *El patrimonio urbano de tierra en Mali : un proceso* »<sup>121</sup>. Cet article a été accepté ce qui a engendré un nouveau voyage, quelque peu inattendu, car la conférence avait lieu à Lima au Pérou. J'ai donc profité de ce déplacement pour aller découvrir un certain nombre de lieux témoignant de la culture de construction en terre dans le Nord du Pérou : Caral, Chan Chan, Sipan, Tucume, Chavin de Huantar,...

<sup>119</sup> URL : <http://www.ateliers.org/les-nouvelles-centralites-de-45?lang=fr>

<sup>120</sup> « *Taskscapes urbains. Regards sur 5 métropoles.* », 2011, Film - Congrès INTA 35, Grenoble, ENSAG / CRESSON / AURG, Réalisation : Laure Brayer, Montage : Guillaume Meigneux, Sous la direction de : Nicolas Tixier. URL : <http://vimeo.com/33480675>

<sup>121</sup> « Le patrimoine urbain en terre au Mali : un processus ».

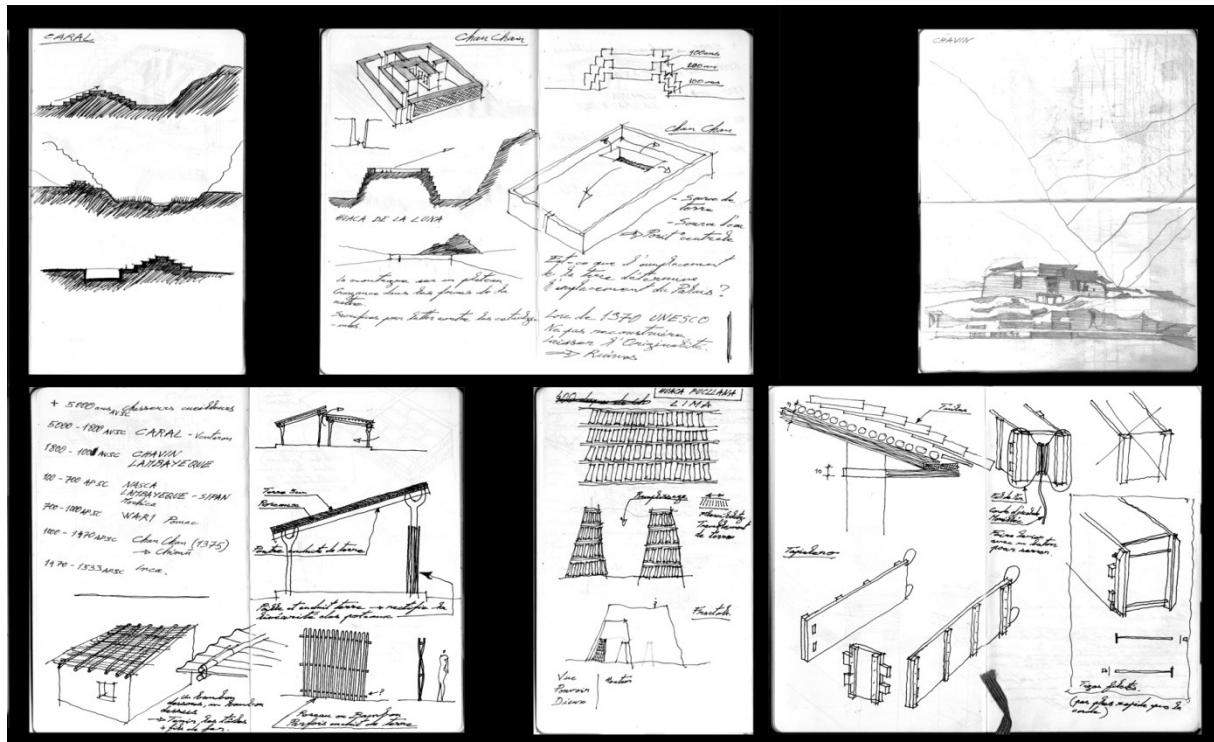


Figure 7 - Extraits du carnet de voyage au Pérou de 2012

Ce voyage improbable m'a permis d'établir quelques traits généraux propres à la construction en terre à l'échelle urbaine<sup>122</sup>. En quittant le Pérou je repartis avec, dans mes bagages, une commande pour un projet de maison en terre à Lima (Pachacamac).

Le fait de postuler au colloque Terra 2012 m'a enclin à commencer la rédaction de la partie Temps à travers l'angle du patrimoine urbain. Le premier jet de rédaction a été produit depuis Bamako en vue de la rédaction de l'article de candidature pour Terra 2012. Je suis donc rentré dans la rédaction par la porte patrimoniale ce qui a certainement été structurant pour la posture de rédaction. Ce premier axe de rédaction m'a ensuite donné l'occasion de publier plusieurs articles focalisés sur la question patrimoniale<sup>123</sup>.

Cette année de thèse a été ponctuée par la participation au séminaire « Polygonale 6 » à l'ENSAP Lille. Ma contribution s'inspira de la rédaction en cours sur la question du temps et fut intitulée « Temps spirale-Temps contemporain ».

#### g. 2012/2013 - Cinquième année de thèse - Rédaction

L'intégralité de l'année scolaire 2012/2013 a été consacrée à la rédaction de ce document, en particulier les parties Espace et Energie. Je suivis le séminaire de l'ENSA Versailles. J'interrompis la

<sup>122</sup> Ce voyage au Pérou, a permis de visualiser des croisements et des superpositions de deux réalités usant d'un même matériau de construction (la terre), à l'échelle urbaine.

<sup>123</sup> Laureau Vincent, « El patrimonio urbano de tierra en Mali : un proceso », *Terra 2012, XIth International Conference on the Study and Conservation of Earthen Architectural Heritage*. (PUCP, ICOMOS, UNESCO, Getty center, CRATerre), Lima, Pérou.

Laureau Vincent, « Patrimoine urbain en terre au Mali : un processus de renouvellement perpétuel », *FabricA N°6*, ENSA-V / LéaV, (Dir) Catherine Bruant. ISBN : ISSN : 2104-2845

URL : <http://www.versailles.archi.fr/index.php?page=evenements&rubrique=fiche&id=719>

Laureau Vincent, « La ville en terre au Mali », *Cybergeog : European Journal of Geography* [En ligne], Aménagement, Urbanisme, document 644, mis en ligne le 18 avril 2013, consulté le 20 juillet 2013. URL : <http://cybergeog.revues.org/25907> ; DOI : 10.4000/cybergeog.25907



rédaction pour participer au séminaire « Polygonale 7 ». J'y abordais la problématique du « Vernaculaire contemporain ».

Suite à la participation à Terra 2012, j'ai été invité à participer à un ouvrage collectif qui portait sur la question des « traditions » dans les constructions en terre « Earth constructions and tradition »<sup>124</sup>. J'ai proposé un article intitulé « When a nomad tradition meets the city », « Innovation in earth construction in a urban context » (Bamako, Mali). Cet article place le focus sur la capacité d'innovation en termes de techniques constructives dans le cadre de l'urbanisation informelle.

---

<sup>124</sup> « Earth constructions and tradition », Institute of History of Art, Building Archaeology and Restoration at the Vienna University of Technology in cooperation with the Institute of Comparative Research in Architecture.

## C- Stratégies

Je ne parle pas Bambara (en tout cas, pas suffisamment bien pour des enquêtes de terrain)<sup>125</sup>, je n'ai donc pas été en mesure de sonder, par moi-même, la profondeur ontologique des fondements de cette architecture<sup>126</sup>. L'intérêt de ce travail ne résidera donc pas dans la précision anthropologique, mais plutôt dans la dimension comparative que ce travail permet d'opérer à travers le biais des questions contemporaines (notamment environnementales) qui rassemblent sur un même plan deux cultures qui ont de nombreux intérêts communs<sup>127</sup>.

### a. Renversement de perspective

*« Parce qu'il n'y a plus d'étrangers en ce siècle, il n'y a plus que des « compagnons de voyage ». Que nos contemporains habitent de l'autre côté de la rue ou à l'autre bout de la terre, ils ne sont qu'à deux pas de chez nous ; nos comportements les affectent dans leurs chairs, et leurs comportements nous affectent dans la nôtre. »*

Maalouf, 2009, p205

La première approche de ce travail était de puiser dans mes connaissances disciplinaires pour proposer une amélioration des conditions de vie urbaine à Bamako. Je me disais que je devais donner. Et je me suis très vite rendu compte que c'est moi qui avais beaucoup à apprendre. Moi (architecte) je découvrais une autre façon d'envisager le rapport à la construction qui n'avait rien de commun avec l'univers de la discipline dont j'étais issu. C'est alors que le propos s'est renversé. Là où la première intention était de donner, j'ai finalement accepté le fait de prendre ou d'apprendre. Cette recherche tente donc de discerner quels éléments moi, jeune architecte du Nord, je peux apprendre dans ce contexte. En développant cette piste, je me suis rendu compte que mon propre regard permettait de révéler des éléments existants dans le terrain. L'apprentissage en question est alors apparu comme réciproque, dans un échange Nord-Sud, Sud-Nord.

Cette pensée a été rapidement étayée par un postulat de travail permettant l'ouverture d'une analyse acérée. Le postulat de départ était le suivant : Et si le « retard » économique offrait la possibilité d'éviter les erreurs de la modernité afin qu'un pays pauvre comme le Mali puisse prendre dès à présent les meilleures options en termes de développement durable. Pour le dire en un mot, et si le « retard » devenait paradoxalement l'opportunité d'une « avance ».

### b. Un objet : l'urbanisation informelle

L'objectif de ce travail étant de comprendre « comment se fabriquent ? » et « comment s'organisent ? » les quartiers où la construction en terre demeure la plus vigoureuse. Nous nous attacherons par conséquent à étudier plus particulièrement les quartiers les plus pauvres de la capitale malienne. Il s'agira d'abord d'interroger l'ensemble des processus qui ont conduit à générer une telle situation, pour ensuite analyser un état des lieux, ainsi qu'une évolution constatée pendant le temps de l'étude, pour en révéler le caractère organique.

L'analyse de ce quartier pauvre, situé dans l'hyper centre de la capitale malienne, sera étudiée avec toute la complexité que nous offre les différents filtres d'étude. On notera qu'au cœur de chaque quartier se développe une culture spécifique fondée sur les origines géographiques, les activités, les cultures ethniques. L'environnement proche des quartiers en question, a également une influence importante sur la spécificité développée au cœur de ces quartiers. L'ensemble des quartiers ne pourra donc par conséquent pas être analysé dans sa totalité, un choix se révélera nécessaire.

<sup>125</sup> Je ne parle pas non plus Bozo.

<sup>126</sup> Tout au long de la recherche j'ai eu recours à des traducteurs pour réaliser des entretiens. Le passage par le traducteur biaise sensiblement l'originalité des réponses, ce qui ne permet pas d'accéder à une sensibilité authentique.

<sup>127</sup> Si toutefois on accepte de dépasser les a priori.

La majeure partie de la population mondiale vit aujourd'hui en ville, et les prévisions dans le domaine de la démographie urbaine sont préoccupantes<sup>128</sup>. Combien seront-ils à venir chercher refuge dans les déjà très grandes villes ? Quelles sont les capacités de la ville à héberger une grande quantité de population ? Comment anticiper un tel afflux massif de population ? Comment construire les milliers de logements pour recevoir les prochains migrants ? Ce sont désormais en ces termes que s'élaborent les nouvelles problématiques urbaines. A en croire Jean Paul Loubes, « Nous savons maintenant que, quantitativement, jamais la capacité de production de logements ne pourra rattraper cette demande. » (Loubes, 2010, p.45). Si tel est le cas nous devons bien admettre que les outils de planifications urbaines ne sont pas en mesure de répondre à cette question. Il est donc urgent de se pencher sur la façon dont la ville est construite par les habitants eux mêmes. Michel Agier nomme cette ville qui se crée à la marge « la ville nue » (Agier, 1999 [2008]), nous avons choisi dans ce travail de l'appeler « urbanisation informelle ». C'est donc cette « ville nue » (Agier, 1999 [2008]), qu'il nous faut désormais apprendre à apprivoiser car c'est déjà le processus majoritaire dans un certain nombre de ville, comme c'est déjà le cas à Bamako, et ce phénomène urbain semble vraisemblablement s'installer dans une dynamique exponentielle.

L'urbanisation informelle apparaît comme un territoire assez peu analysé. Aussi, même si l'on peut identifier quelques études qui portent sur ce thème (par le passé), il semble qu'une analyse contemporaine du phénomène puisse permettre de porter désormais sur ce même objet un regard différent.

### **c. Complexité et structuration du discours**

*« Dans un univers cognitif, où la complexité est acceptée, comme démarche ; l'espace, comme une des dimensions de l'être en société, apparaît comme intéressante. »*<sup>129</sup>

**Jacques Lévy, 2010**

Très tôt dans la recherche, j'ai souhaité rentrer de plein pied dans l'épaisseur complexe qui anime l'espace urbain. Le désir de témoigner de cette complexité m'a conduit à relever sur le terrain toutes sortes de fragments épars à partir de la méthode de « l'observation flottante » (Pétonnet, [1979], 2002). Ces fragments ainsi collectés renvoyaient mécaniquement à des mots clefs, et ont permis d'établir un « champ lexical ». J'ai alors décidé de manipuler ces mots clefs de la même façon que j'avais l'habitude de le faire en amont d'un projet d'architecture. Cette manipulation des mots a donné lieu à un nuage de mots, un « tag cloud »<sup>130</sup>.

Les mots qui forment la liste sont ici choisis en fonction d'une double pertinence. Une première raison est l'existence même de tels concepts dans l'état des lieux, selon la démarche du « déjà là ». Il s'agit par conséquent de relever des phénomènes existants qui sont déjà opérationnels et qui méritent d'être reconsidérés. La seconde pertinence se vérifie dans une démarche de recherche action, où les éléments relevés vont former une boîte à outils pour fabriquer du projet. La liste dégage alors un champ lexical d'outils en puissance pour fabriquer du projet. Elle donne la matière pour l'action sans pour autant le refermer dans un entonnoir avec une seule solution, mais au contraire dans une multiplicité de combinaisons possibles par une libre association de mots.

<sup>128</sup> Agier, Depardon, 2008, *Terre natale, Ailleurs commence ici*, Paris, Fondation Cartier pour l'art contemporain.

<sup>129</sup> Jacques Lévy dans l'émission de radio « Les matins de France Culture, émission du 20-05-10.

<http://www.franceculture.fr/emission-les-matins-le-regard-d-un-g%C3%A9ographe-sur-la-mondialisation-2010-05-20.html>

<sup>130</sup> le mot « Tag-cloud » signifie une représentation visuelle de mots clefs récurrents. L'échelle des caractères donne un indice graphique de la récurrence, c'est une représentation hiérarchique complexe.

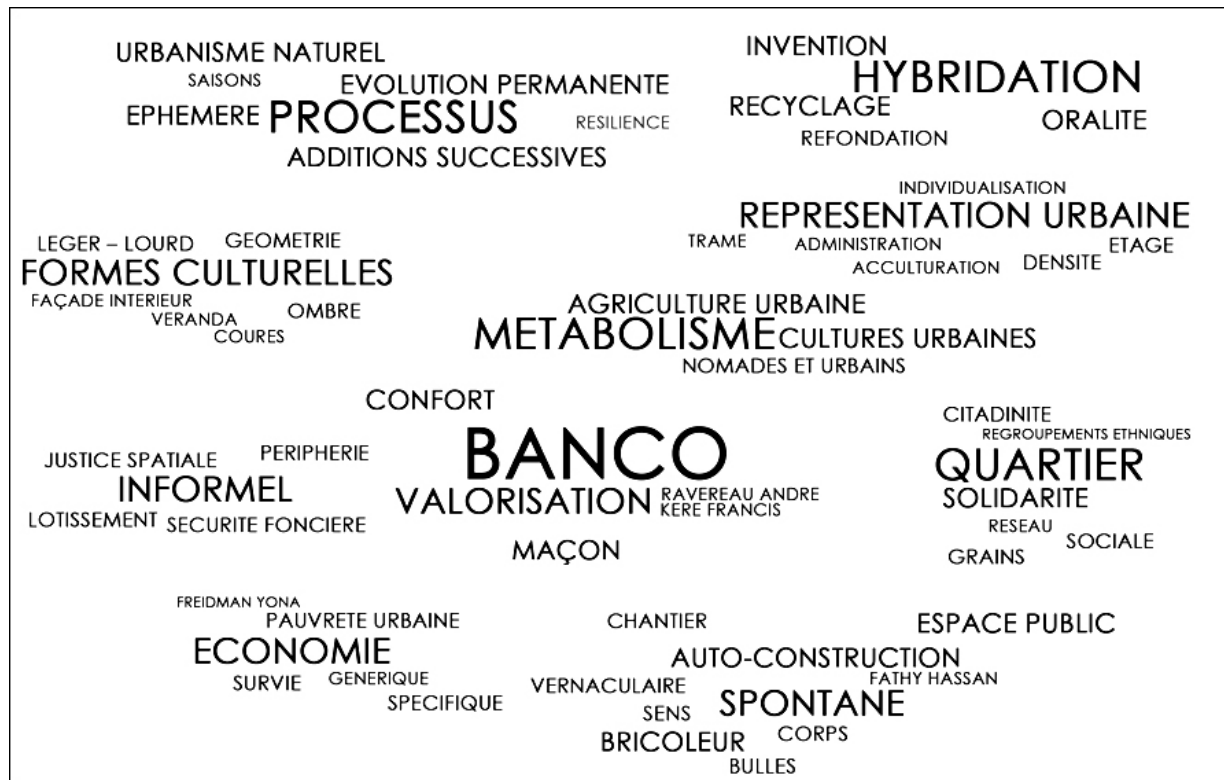


Figure 8 - Synthèse graphique de l'étendue de la recherche

Cette représentation a l'avantage de synthétiser l'intégralité du domaine de recherche dans l'espace de la page. Il permet, par conséquent, de proposer une vision d'ensemble de la recherche. Cette représentation ouvre sur la complexité dans la mesure où derrière chaque mot se cache une arborescence ouvrant vers un niveau supérieur de complexité. Dans cette représentation, la taille des caractères tente d'établir une hiérarchie graphique. Bien sûr il s'agit d'un document de travail difficilement communicable, mais je crois important de le présenter ici afin d'exposer une étape importante du parcours de recherche. A la suite de cette expérimentation graphique la question s'est posée d'envisager un mode de structuration du discours : un plan. Cette quête d'un plan m'a conduit à explorer l'éventualité de travailler par listes à travers la lecture de l'ouvrage de Bernard Sève « De haut en bas. La philosophie des listes. » (2010). Bernard Sève explique que le récit en forme de listes traverse toute l'histoire de l'humanité, depuis la culture orale<sup>131</sup>, jusqu'aux tableaux des scientifiques, en passant par les premières traces d'écritures dans les tablettes d'argiles<sup>132</sup>. Ce procédé narratif est à rapprocher de la « Pensée graphique » développée par Jack Goody (1977 [1979]). L'expression graphique étant un langage approprié par les architectes, il semble donc convenir parfaitement à un public qui a l'usage de la manipulation spatiale.

Sève explique que la liste n'est pas surdéterminée, elle n'a pas de limite, pas de fin, pas de fermeture ; mais bien au contraire, elle ménage une distanciation de la liberté, du choix, de l'espace,..., elle ouvre sur un imaginaire. Il évoque à ce sujet, la liste comme « énumération poétique » (Sève, 2010, p.124) ; où la poésie se crée entre les mots de la liste, dans les creux, dans les interstices, dans les vides, dans la mise en relation, bref dans l'espace. Comme la création

<sup>131</sup> Bernard Sève évoque le récit des itinéraires sous forme de liste encore employés aujourd'hui en Afrique. Lorsqu'un visiteur s'apprête à faire le Pays Dogon, on lui comptera ainsi l'énumération des étapes : Bandiagara-Teli, Teli-Endé, Endé-Diondourou, Diondourou-Dourou,...

<sup>132</sup> Bernard Sève (2010) suggère que la liste est un mode de rédaction parfaitement « scientifique », la pensée en tableau étant bien souvent un mode d'expression des idées qui reste souvent employé dans le milieu scientifique contemporain.

contemporaine se situe entre les disciplines, la poésie de la liste se crée entre les mots ; tout comme les relations sociales se créent dans les vides laissés par la ville, dans les interstices, les entre-deux, les « zones », les « frontières », les « trous » (Agier, 1999 [2008]). Bernard Sève évoque également le procédé de « juxtaposition » de la liste comme vecteur d'imaginaire<sup>133</sup>. L'inachèvement de la liste suggère une pensée toujours en mouvement tout comme le processus urbain<sup>134</sup>. Il s'agit d'une liste ouverte telle une mise en suspension, un flottement, un balayage, un crépitement, une énumération,... Abécédaire, dictionnaire, encyclopédie, atlas,... sont, comme la liste, autant de formes ouvertes de savoir, assumant une certaine forme de non-finitude, donc ouvrant sur un imaginaire. La liste dans sa capacité à engendrer une multitude de combinaisons est donc une forme plus étendue que la somme de ses parties, c'est une forme holistique, qui nous invite à considérer le phénomène urbain dans son ensemble, dans sa totalité, dans son entier. C'est l'ouverture vers une approche systémique, vers une pensée complexe, similaire au phénomène urbain lui-même comme processus de juxtaposition.

ACCULTURATION	FAÇADE INTERIEUR	RAVEREAU ANDRE
ADMINISTRATION	FATHY HASSAN	RECYCLAGE
ADDITIONS SUCCESSIVES	FORMES CULTURELLES	REFONDATION
AGRICULTURE URBAINE	GENERIQUE	REGROUPEMENTS
AUTO-CONSTRUCTION	GEOMETRIE GRAINS	ETHNIQUES
BANCO	HYBRIDATION	REPRESENTATION
BULLES	INDIVIDUALISATION	URBAINE
BRICOLEUR	INVENTION	RESEAU
CHANTIER	INFORMEL	RESILIENCE
CITADINITE	JUSTICE SPATIALE	SAISONS
CONFORT	KERE FRANCIS	SECURITE FONCIERE
COURES	LEGER – LOURD	SENS
CORPS	LOTISSEMENT	SPECIFIQUE
CULTURES URBAINES	MAÇON	SPONTANE
DENSITE	METABOLISME	SOLIDARITE
ECONOMIE	NOMADES ET URBAINS	SOCIALE
EPEMERE	OMBRE	SURVIE
ESPACE PUBLIC	ORALITE	TRAME
ETAGE	PAUVRETE URBAINE	URBANISME NATUREL
EVOLUTION PERMANENTE	PERIPHERIE	VALORISATION
FREIDMAN YONA	PROCESSUS	VERANDA
	QUARTIER	VERNACULAIRE

**Figure 9 - Liste encyclopédique de la recherche**

Ayant pris connaissance des vertus de la rédaction sous forme de liste j'ai d'abord commencé la rédaction selon une structure encyclopédique. Il s'est avéré que ce mode de rédaction s'est révélé trop fastidieux pour le jeune chercheur que je suis. Aussi le nombre d'items (et avec lui le nombre de pages), devenait beaucoup trop important ; J'ai donc ensuite pensé à un abécédaire. Mais là je devenais tributaire d'une forme de rédaction beaucoup trop contrainte à mon goût.

C'est alors que j'ai opté pour la « triade Lefebvrienne » (Temps, Espace et Energie). La fragmentation de ce travail en trois parties a été employée pour des commodités d'organisation des idées, c'est un mode de rangement, un « tri » (Latour, 1991) comme un autre. Cet écrit autorise donc des modes de

<sup>133</sup> On peut évoquer à ce titre quelques intitulés de projets de Le Corbusier qui exploitent particulièrement l'effet de juxtaposition pour créer un imaginaire (immeuble-villa, cité-refuge, cité-radieuse, dom-ino,...).

<sup>134</sup> C'est précisément l'inverse de la « liste carrée » qui se veut finie (ex : Nord, Sud, Est, Ouest), le type de liste où l'on ne peut terminer par trois petits points. Au contraire il s'agit d'un mode de savoir infini, dans le sens de non-fini, ouvert, proliférant, en devenir, en potentiel, en puissance.

lectures variés. Il doit pouvoir être traversé librement par le lecteur pour faire surgir des associations d'idées et des rapprochements qui ne seraient pas encore matérialisés. La structure de ce travail dans cet objectif se veut ouverte. Le lecteur peut donc être acteur du récit. Le plan est ici présenté dans l'ordre où il a été rédigé, du Temps vers l'Energie en passant par l'Espace. Cependant la lecture doit pouvoir être envisagée de manière aléatoire et ouverte de façon à stimuler l'imaginaire.

La complexité permet d'établir un point commun entre le domaine de la pensée avec celui de la ville, ce constat engage inmanquablement sur la voie de l'interdisciplinarité. Cela ouvre de nombreux outils à la fois pour l'analyse et aussi pour le projet. Le concept de « carte mentale » aujourd'hui très largement utilisé pour schématiser le cheminement de la pensée dans sa complexité, et les représentations graphiques de ce principe permettent alors de visualiser l'ensemble des connexions sémantiques. Ces schémas trouvent différentes appellations : *arbor-scientiae*, arbre à idée, *mind-map*, carte heuristique, carte des idées, schéma de pensée, topogramme, « schizogéographie »,... La carte mentale est également un concept utilisé pour comprendre la ville telle qu'elle peut être perçue et mémorisée par l'expérience humaine<sup>135</sup>. Dans cette analyse c'est l'ensemble des sens qui sont convoqués pour lire l'espace, faisant appel à la kinesthésie. L'émotion devient alors une empreinte dans la mémoire du corps pour enrichir la carte mentale des individus. Tout comme la liste, la carte mentale renvoie à l'enchaînement des espaces, sur la mise en série, sur une succession de « plans séquences »<sup>136</sup>.

A partir d'un seuil critique de complexité, de nouvelles propriétés apparaissent, on les appelle des « propriétés émergentes ». Ces propriétés sont imprévisibles, malgré une parfaite connaissance du système initial. L'imprévisibilité de ces phénomènes est née des phénomènes d'interaction. On peut connaître parfaitement chaque composant d'un milieu, sans pour autant être en mesure de prévoir la réactivité d'une interaction. Dès lors la mise en relation propre à l'urbanité informelle ouvre pleinement sur l'étendue de la complexité urbaine.

#### **d. Penser « entre » les choses - Interdisciplinarité, interculturel, interstice, inter...**

*« La dissociation plus ou moins poussée entre ce que l'on nomme « architecture » et ce qu'on nomme « urbanisme », c'est-à-dire entre le « micro » et le « macro », entre ces préoccupations et ces deux professions, n'a pas accentué la diversité. Au contraire. Triste évidence : le répétitif l'emporte sur l'unicité, le factice et le sophistiqué sur le spontané et le naturel, donc le produit sur l'œuvre. »*

**Lefebvre, 1974, p.91**

De par le statut d'une codirection de thèse entre architecture et géographie, l'ouverture sur la discipline géographique me permet aujourd'hui de déployer une grille de lecture nouvelle et extrêmement stimulante. C'est comme un nouveau pan de réalité qui se dévoile, littéralement, une autre façon de voir le monde, de l'envisager. Je me rends compte que le fait de franchir une barrière disciplinaire permet une vision plus large ainsi qu'une compréhension plus fine d'une problématique.

<sup>135</sup> L'origine de cette approche remonte au début des années soixante avec notamment l'ouvrage de Kevin Lynch, « *The image of the city* » (1960). Lynch parle alors de l'« imageabilité » de la ville et de son espace public, dont on peut faire une image. Il décrit l'espace urbain comme porteur de messages qui peuvent être lus et interprétés par les différents individus, façonnant ainsi une image mentale de l'espace réel. Les entretiens pratiqués par Lynch vont jusqu'à faire dessiner les personnes interrogées afin de créer une restitution graphique de cette image mentale. Son analyse se fonde sur cinq éléments urbains permettant de dégager cette « image mentale » : les voies, les limites, les quartiers, les nœuds, les points de repères. Chez Gordon Cullen, dans l'ouvrage, « *The concise townscape* » (1961), le parcours du visiteur permet de lire une série d'espaces mis en relations, d'où l'idée de vision sérielle.

<sup>136</sup> L'architecte Jean Nouvel emploie couramment cette référence au vocabulaire du cinéma pour développer ses propres projets sur la base d'une succession de plans-séquences.

La posture de l'interdisciplinarité est ambivalente. D'un côté elle est stimulante car elle permet d'élargir les horizons à partir d'un objet réduit, en favorisant les conditions de la création. Et de l'autre, elle engendre une mise en danger du chercheur. L'un de ces dangers porte notamment sur la diversité d'interprétation du vocabulaire<sup>137</sup>. La mise en danger porte également sur la valeur scientifique de la production (ne répondant pas rigoureusement aux conventions disciplinaires). L'interdisciplinarité engage le chercheur sur le terrain de l'incertitude, aussi est-il important d'assumer le doute qui lui est associé. Edgard Morin interroge ce point et semble nous inviter à assumer cette posture d'équilibriste, pour y gagner « la chance » (Morin, 1973, p.234). C'est donc pleinement conscient du risque encouru que je m'engagerais sur ce terrain, il semble que « le jeu en vaut la chandelle ».

*« La pleine conscience de l'incertitude, de l'aléa, de la tragédie dans toutes choses humaines est loin de m'avoir conduit à la désespérance. Au contraire, il est tonique de troquer la sécurité mentale pour le risque, puisqu'on gagne ainsi la chance. »*

**Morin, 1973, p.234**

La recherche architecturale s'interroge actuellement sur les conditions de la recherche dans le cadre de la discipline. Ce travail de recherche profite donc de l'opportunité ouverte par ce vide pour proposer une posture innovante. L'interdisciplinarité est ici envisagée de façon libre. Il est ici question de s'approprier des concepts provenant de différentes disciplines pour les utiliser de manière à exploiter librement tout le potentiel de stimulation intellectuelle, précisément en jouant sur les zones de flous entre les disciplines. En lisant certains auteurs théoriques issus d'autres disciplines (anthropologues, géographes, philosophes, sociologues,...) je sentais surgir entre les lignes des éléments qui permettaient d'expliquer des observations réalisées préalablement sur le terrain. C'est donc sur cette base que sphères théoriques et contexte informel ont pu faire l'objet de rapprochements. L'interdisciplinarité permet donc de rapprocher des univers que l'on a trop rapidement tendance à opposer.

Aussi ai-je pris le parti de cultiver l'interstice, l'entre-deux, l'opposition, les contradictions, le grand écart. Il était question pour moi de s'engouffrer dans l'épaisseur qui existe entre les domaines, dans leur histoire, dans leurs liens, leurs « branchements » (Amselle, 2011),... Aller à la découverte de « l'entre » des choses : France / Mali, monde riche / monde pauvre, formel / informel, Nord-Sud / Sud-Nord, Moderne / Non-moderne, pré-moderne / seconde modernité, contemporain / vernaculaire, Plein / Vide, Nature / culture, architecture / géographie, Animistes / musulmans,... Je m'intéresse aux faits culturels qui nous rassemblent dans la diversité des cultures. C'est une recherche tant « interculturelle », que « interdisciplinaire », que « interstitielle ». Il est question dans ce travail d'exploiter les interstices scientifiques et culturels d'où peut naître une profusion d'inventions à la croisée des chemins.

J'ai pu remarquer que la posture interdisciplinaire conditionne un survol des concepts, une sorte de « zapping » ; je pense à présent que la véritable interdisciplinarité n'existe que dans le débat entre différents représentants disciplinaires. L'interdisciplinarité, comme pratique individuelle, passe par le filtre de l'individualité, les idées sont « tordues », orientées pour rentrer dans le cadre disciplinaire du chercheur, dans son propre univers de référence<sup>138</sup>. Mais je pense aussi que c'est précisément au moment où les concepts sont « décontextualisés », « déterritorialisés » (Deleuze, Guattari, 1972), qu'ils deviennent producteurs de connaissances, et plus particulièrement au moment de leur « reterritorialisation » dans le cadre de la recherche disciplinaire (Deleuze, Guattari, 1972). Cette

<sup>137</sup> Des mots comme « densité », « fragmentation », « post-moderne », « informel » ou « espace » n'ont pas la même signification pour un architecte ou pour un géographe. Aussi, les textes de certains auteurs ne prennent pas le même sens en fonction de l'origine disciplinaire du lecteur.

<sup>138</sup> « Le regard d'un spécialiste est partiel et partial, il a tendance à voir le monde, à le comprendre et à le décrire selon ses propres catégories. » (Loubes, 2010, p.65)

condition suppose de bousculer les conventions disciplinaires établies, de se risquer à s'aventurer sur des terrains moins connus pour ensuite revenir dans son cadre disciplinaire et réinterroger les fondements de sa propre discipline.

Amos Rapoport, interroge profondément la fragmentation disciplinaire en évoquant la question « multi scalaire ». Il évoque le fait que « [...] la maison ne peut être considérée en dehors de l'agglomération, et quelle doit être considérée comme une partie d'un système social et spatial tout entier qui englobe la maison, le mode de vie, l'agglomération et même le paysage. » (Rapoport, 1972, p.96). On comprend, avec Rapoport, que l'étude de l'espace construit suppose de provoquer des changements d'échelles susceptibles de faire émerger des mécanismes qui sont en interactions dans différentes échelles de recherches. Il n'y a pas lieu d'opposer la maison et la rue, la maison et le quartier, la maison et le territoire. Michel Agier déplore, par exemple le fait que « ...les études urbaines ont opposé assez systématiquement la rue et la maison,... » (Agier, 2009, p.50). La considération pour le paysage, par exemple, semble donc essentielle à une analyse pertinente de l'espace domestique. Cellule d'habitation, agglomération, et paysages doivent être conviés sur un même plan d'analyse afin de saisir finement les différents domaines d'interactions. Dans une telle perspective, la « porosité urbaine » (Vigano, 2012) invite à l'emploi d'une « porosité disciplinaire » et d'une « porosité scalaire ».

L'étude de l'espace quotidien suppose de s'intéresser aux modes de représentation du monde, aux systèmes de référence, au rapport à la nature. Colette Pétonnet nous dit que « Pour saisir autre chose que la superficialité des liens, il faut connaître le savoir des gens, toute sorte de savoirs, des croyances aux techniques. » (Pétonnet, Choron-Baix, 1995, p.14). Au sujet des « savoirs techniques », elle précise : « Il me semble qu'il faut partir des corps de métier qui sont au cœur des déplacements, par exemple de l'organisation interne des professionnels, de leurs rythmes, de leur fonctionnement, de leur savoirs ». Colette Pétonnet nous explique qu'une compréhension fine des métiers est nécessaire pour comprendre la place que prend l'activité dans la pratique de l'espace. Dans l'urbanisation informelle, le temps quotidien consacré à l'activité est très important, l'activité est donc un élément structurant de l'espace que l'on ne peut se permettre d'écarter. Nous verrons également que la pratique de différentes activités dans une « polychronie » place l'habitant dans une posture propice aux « transferts techniques » (Stiegler, 1994) vers toute sorte d'innovations qui participent pleinement à la définition de l'espace construit.

Michel Serres explique que le monde contemporain doit se développer autour des préoccupations liées à la « Biogée », et que les sciences doivent travailler dans l'interdisciplinarité pour traiter cette question. Comme s'il n'y avait finalement qu'une science, celle des « Sciences de Vie et de la Terre » (SVT). La « biogée » et les « SVT » sont pour lui le lieu de l'interdisciplinarité dans un monde contemporain. Il précise encore à ce sujet que « Le nouveau triangle se nomme Sciences-Société-Biogée. » (Serres, 2009, p.49). Edgard Morin semble confirmer ce point en expliquant que : « L'ouverture de la notion d'homme sur la vie n'est pas seulement nécessaire à la science de l'homme, elle est nécessaire au développement de la science de la vie; l'ouverture de la notion de vie est elle-même une condition de l'ouverture et du développement de la science de l'homme. » (Morin, 1973, p.58). Sciences humaines et sciences de la vie apparaissent comme inséparables dès que l'on considère la question de la « nature humaine » (Morin, 1973). La problématique environnementale nous contraint désormais à l'interdisciplinarité, cela fait aujourd'hui partie de notre condition contemporaine. Nous pourrions à ce titre faire référence à l'acceptation des « hybrides » nature/culture de Bruno Latour, qui sont révélateurs de notre « non-modernité » (Latour, 1991)<sup>139</sup>. Edgard Morin consacre une part importante de sa pensée à la « complexité », celle-

<sup>139</sup> Evoquons par exemple, les techniques de « Phytoremédiation », et de « phytoépurations », ce sont deux techniques de dépollution des eaux qui se trouvent à la jonction de nombreuses disciplines (agronomie, architecture, urbanisme, paysage,...).



ci l'invite à prendre en considération les complémentarités qui peuvent exister entre des disciplines devenues aujourd'hui trop spécialisées<sup>140</sup> :

*« Il s'agit de mettre en question le principe de disciplines qui découpe au hachoir l'objet complexe, lequel est constitué essentiellement par les interrelations, les interactions, les interférences, les complémentarités, les oppositions entre éléments constitutifs dont chacun est prisonnier d'une discipline particulière. »*

**Morin, 1973, p.229**

On comprend alors que les disciplines sont comme enfermées dans leur cadre disciplinaire, ce qui les empêche, vraisemblablement, de voir le monde tel qu'il est. Edgard Morin en appelle ainsi à « (...) une pensée véritablement transdisciplinaire » (Morin, 1973, p.14), en mesure de « donner à voir » le monde et son potentiel<sup>141</sup>.

Michel Agier, en tant qu'anthropologue, s'intéresse tout particulièrement à l'espace de la « frontière », où se mêlent des influences provenant de différentes polarités. Il se focalise particulièrement sur les lieux du « rituel » qui sont aussi pour lui les lieux de l'invention. « C'est la question de savoir où se passe l'imagination rituelle et la liberté de création. C'est toujours dans les espaces d'entre-deux, c'est l'idée du seuil, et cette idée du seuil en anthropologie des rituels, elle est centrale. Dans le rituel, on se dédouble, on crée d'autres identités imaginées et des communautés imaginées. » (Agier, 2009, p.138). L'espace réel doit donc être envisagé comme étant en équilibre, sur la limite avec l'imaginaire. Le temps du rituel ouvre des brèches dans l'espace réel, il permet d'ouvrir la lecture de l'espace à des « entre-deux ».

*« Il y a une occupation qui dit « non, ça c'est un espace qui n'est ni privé ni public, qui est entre deux » et on l'utilise comme espace de création, de liberté, de rituel. »*

**Agier, 2009, p.138**

Face à la crise qui frappe l'occident, Patrice Bollon fait « (...) le constat de l'inadéquation de notre pensée face au monde qui surgit (...) » (Bollon, 2010). Pour pallier à cette situation de crise, il convoque la métaphysique pour reconsidérer la « pluralité » des ontologies, c'est à dire la diversité des manières « d'habiter le monde » (Descola, 2005). Bollon propose de ne plus penser les ontologies séparément mais de les « articuler », de les mettre en « relation ». A cette occasion, Il propose de se défaire de notre représentation occidentale de « l'identité », pour y préférer des « relations, évoluant sans cesse de par les relations qu'elles entretiennent les unes avec les autres, voire n'existant que dans ces relations » (Bollon, 2010). Patrice Bollon précise qu'il nous faut « passer d'une conception fixe des identités et des substances – celle de Platon et d'Aristote - à une vision ouverte et processuelle dans laquelle les choses n'existent et n'ont de qualités que les unes par rapport aux autres, bref, adopter une philosophie proprement « relationnelle » ? » (Bollon, 2010, p.166). Bollon précise qu'« il n'y a pas à le déplorer : notre monde y gagne des couleurs, un élargissement de ses possibilités. » (Bollon, 2010). Nous avons donc tout à gagner à aller à la découverte d'autres représentations du monde, afin de visualiser tout ce qui se passe entre ces différentes représentations.

<sup>140</sup> « Nous savons déjà que toute théorie, y compris scientifique, ne peut épuiser le réel, et enfermer son objet dans ses paradigmes. Elle est condamnée à demeurer ouverte, c'est-à-dire inachevée, insuffisante, béante sur l'incertitude et l'inconnu, mais de par cette brèche qui est en même temps sa bouche affamée, poursuivre sa recherche, élaborer une métathéorie, qui elle-même, à son tour,... » (Morin, 1973, p.231)

<sup>141</sup> Le Corbusier évoquait en son temps le regard obtus des architectes de son époque, pourtant sur le seuil de la modernité architecturale, il évoquait alors « Des yeux qui ne voient pas » (Le Corbusier, 1923). La posture d'un regard ouvert et curieux du monde qui l'entoure, engagea alors Le Corbusier à développer une architecture pleinement ancrée dans son époque en prenant comme référence le paquebot, l'avion, ou la voiture.

*« (...) il ne s'agit pas tant aujourd'hui pour nous d'adopter purement et simplement une autre ontologie, encore moins d'en emprunter une ailleurs, que de faire en sorte d'en avoir sans cesse plusieurs à notre disposition. Et cela ne requiert en aucune façon que nous rompions totalement avec notre ontologie propre. Au contraire : comprendre vraiment les autres manières de penser passe vraisemblablement par la compréhension la plus profonde de la sienne propre. »*

**Bollon, 2010, p.170**

Cette citation nous permet de prendre conscience des potentiels allers et retours suggérés par la description d'une ontologie matérialisée dans une architecture étrangère. Nous habitons un seul et même monde. Il faut décrire autant ce qui nous rassemble que ce qui nous sépare, ce sont les espaces « entre » qui importent, la tension « entre les choses », la « médiance » (Berque, 2010). Autrement dit : comprendre une autre manière de penser nous invite à nous comprendre nous même en profondeur, par la découverte des différences. Décrire là-bas, c'est aussi décrire ici. Patrice Bollon suggère que désormais « Nous devons apprendre à « parler » plusieurs représentations du monde, plusieurs ontologies, étrangères. » (Bollon, 2010, p.170). Commençons donc par aller à la découverte de ce terrain de recherche, en jetant un pont « *Bridging the gap* »<sup>142</sup>.

---

<sup>142</sup> « *Bridging the gap - Jeter un pont* » est le titre de l'exposition de Francis Kéré à Arc en rêve.  
URL : <http://www.arcenreve.com/Pages/2012/kere02.html>

## D- Choix

### a. *Bozobuguni*

« *Les lieux sont marqués et remarquables, nommés. Entre les lieux, comme entre les réseaux, il y a des blancs, des marges.* »

Lefebvre, 1974, p.139

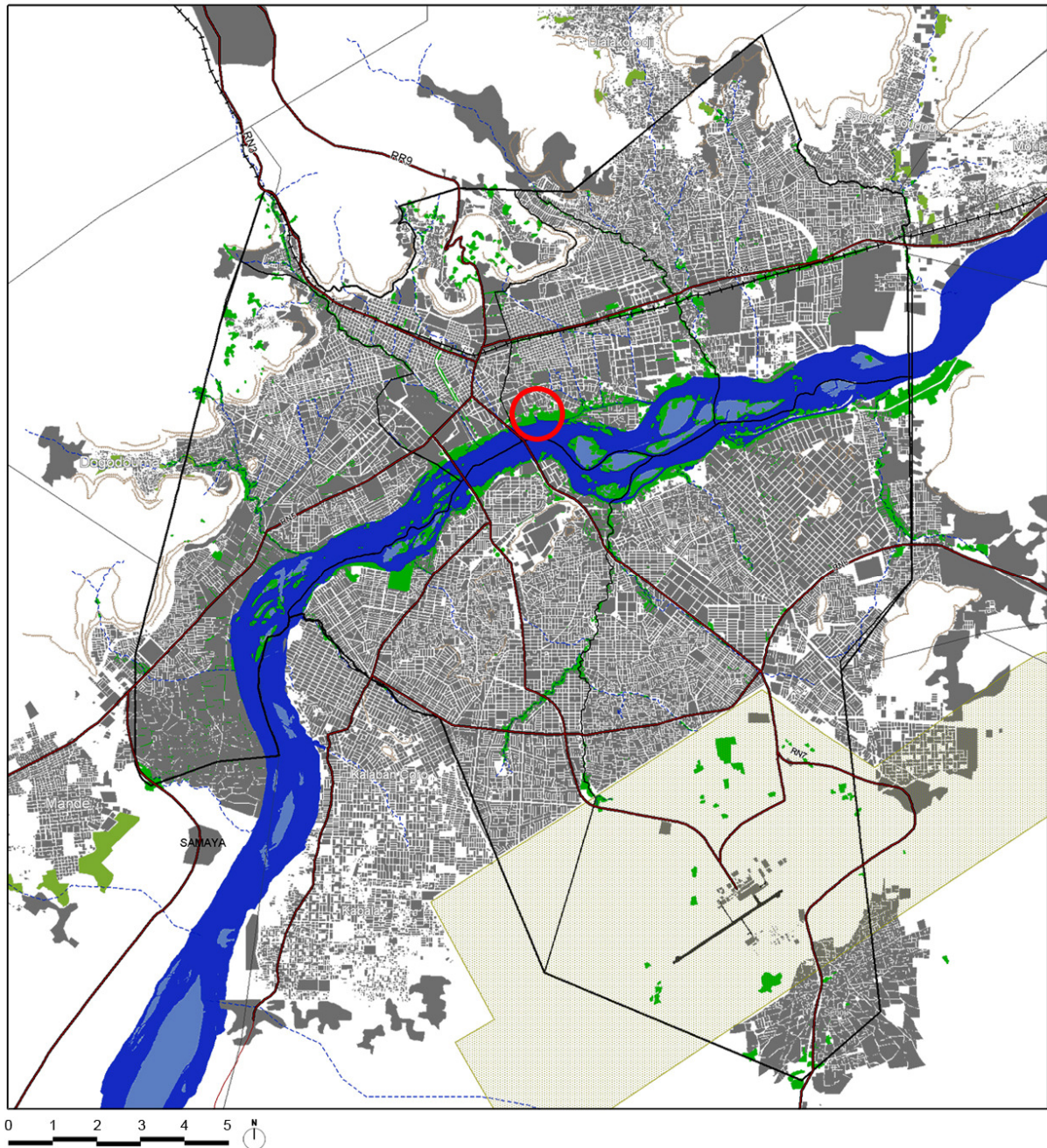
Le master recherche, qui a précédé cette thèse, était basé sur la comparaison de deux quartiers informels en terre établis sur deux terrains différents : *Bozobuguni* (quartier de pêcheur au bord du fleuve), et *Sofa Bugu* (établi sur les pentes meubles de la colline de Koulouba). Ce travail m'a permis de constater que l'hétérogénéité ethnique du quartier périphérique de Sofa Bugu me permettait difficilement de saisir les continuités culturelles qui se manifestaient dans la production de l'espace<sup>143</sup>. J'ai donc choisi de focaliser l'étude sur un quartier principalement peuplé de pêcheurs Bozo pour l'intérêt qu'il représente autant que pour des commodités de démonstrations.

Durant la recherche de master lorsque je demandais le nom du quartier on me répondait « Bozola ». Plus récemment j'ai appris que l'on pouvait également le nommer « *Bozobuguni* ». La première appellation de « Bozola » fait ici référence à l'un des quartiers historiques de la ville de Bamako. On peut alors comprendre que la première information que l'on m'avait donnée tentait de fabriquer une légitimité historique du quartier en se fabriquant, de toute pièce, une place dans l'histoire. Cette remarque nous a été suggérée par Mamadou Fadiala Ba<sup>144</sup>.

Rappelons que le quartier choisi est un cas particulier parmi une multitude d'autres cas particuliers. Construire en terre sur les berges inondables du fleuve Niger, n'a pas grand chose de commun avec le fait de construire sur le plateau rocheux du Nord de la ville, ou encore dans la lointaine banlieue plate du Sud de Bamako. Il est, par conséquent, impossible d'envisager dresser un portrait type de l'informelle à Bamako à partir d'un seul exemple. Le travail consiste par conséquent à peindre le portrait d'un quartier informel, et non pas de synthétiser les caractéristiques des quartiers informels en général. La spécificité et la diversité des cas de figures observés engagent à étudier la spécificité d'un cas particulier, pour mieux visualiser l'importance de se dresser contre la tendance à la généralisation d'une condition urbaine. Le lecteur devra, par conséquent, garder à l'esprit que les spécificités observées et analysées, tant ethniques que contextuelles, sont autant d'arguments pour légitimer l'importance de procéder à des études spécifiques pour mener à bien des projets d'aménagements urbains adaptés. Le lecteur comprendra que ce choix s'accorde sur l'éthique d'un architecte qui ne peut se résoudre à l'emploi indifférencié de recettes opérationnelles. L'étude monographique d'un quartier suppose donc de garder à l'esprit l'importante richesse qui réside dans la diversité des cas de figures observables dans le territoire urbain de Bamako.

<sup>143</sup> Je dois préciser que cette condition n'exclue pas l'existence de créations culturelles dans ce dernier cas de figure, cependant elles sont moins évidentes à identifier.

<sup>144</sup> Monsieur Mamadou Fadiala Ba, a réalisé une Thèse à l'Université Michel de Montaigne –Bordeaux III, institut de géographie Louis Papy, intitulée *Quartiers spontanés et gestion partagée des services urbains à Bamako (Mali)*, Dir. Pierre Vennetier, Bordeaux, Juin 1995. J'ai eu l'occasion de le rencontrer à Bamako le 23/03/08. Il est actuellement directeur du Cabinet Altus à Bamako.

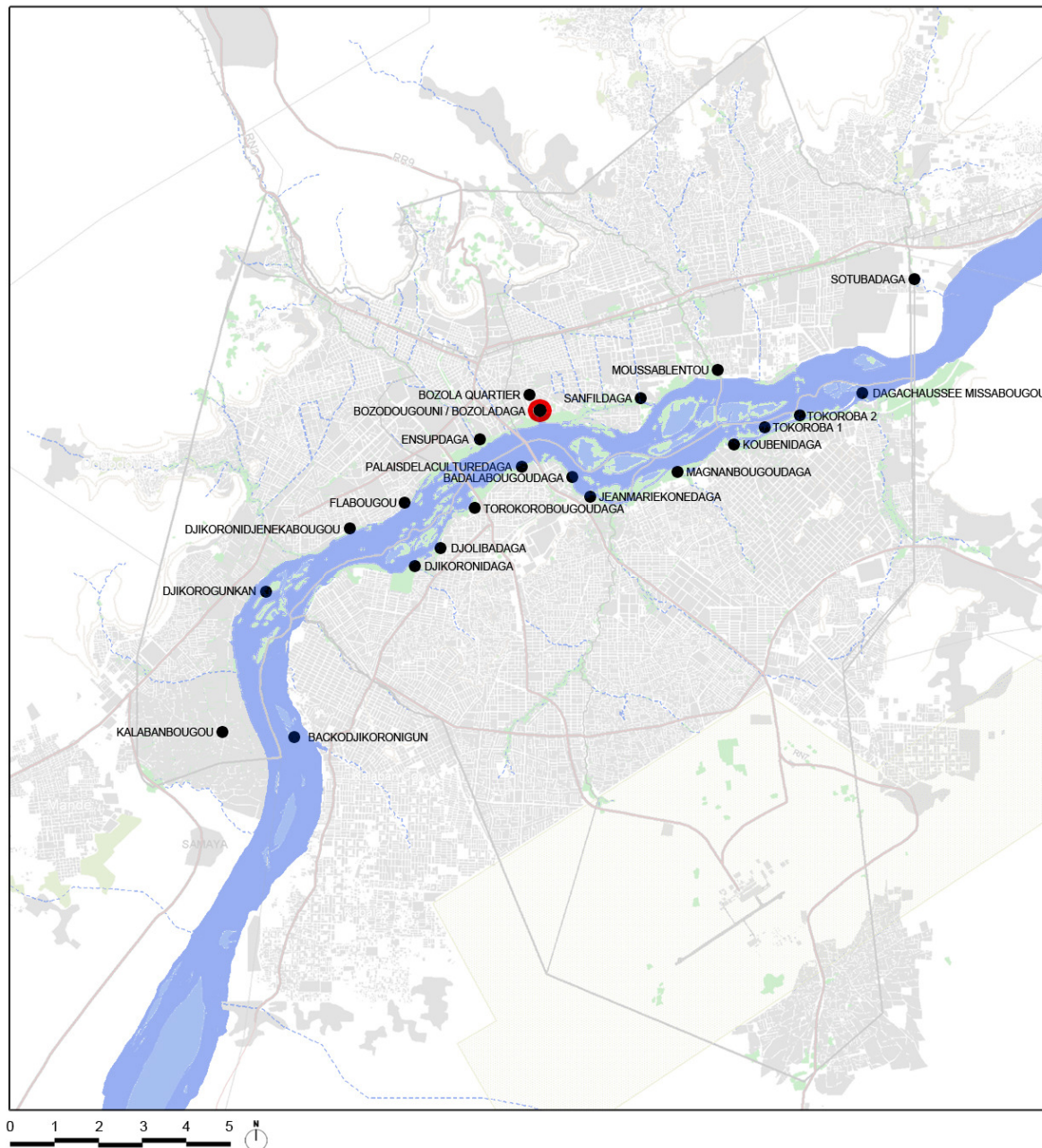


**Figure 10 - Plan de situation**<sup>145</sup>

On remarquera malgré tout que le terrain de recherche en question est représentatif d'un ensemble plus large. Nous avons déjà expliqué (dans l'introduction) que ce quartier est d'abord fondamentalement un campement nomade de pêcheurs Bozo (*Bozodaga*). Celui-ci est aujourd'hui pris dans un processus de sédentarisation. Cependant, le statut originel de campement de pêche, le place inévitablement dans un ensemble plus vaste d'une vingtaine d'autres campements répertoriés dans les limites du district<sup>146</sup>. Ce campement est donc malgré tout représentatif d'une condition urbaine non négligeable.

<sup>145</sup> Fond de carte IGM 2006.

<sup>146</sup> Croix (de la) Kévin, Ferry Luc, Landy Frédéric, Traoré Boureïma, Muther Nadine, Tangara Bekaye et Martin Didier, « Quelle « place » pour des pêcheurs urbains ? Le cas de Bamako (Mali) », *Cybergeo : European Journal*



**Figure 11 - Carte de localisation des différents campements de pêche dans le district de Bamako<sup>147</sup>**

J'ai choisi celui-là pour plusieurs raisons et d'abord parce qu'il est plus central. Précisément situé entre l'hyper-centre historique et le fleuve, il exacerbe les paradigmes des représentations urbaines qui lui sont associées. Sa position centrale à l'échelle de l'aire urbaine renforce notamment les caractères qui façonnent les représentations de l'exclusion dont le matériau terre est un de ses éléments. Ce quartier représente donc le paradoxe d'une exclusion dans le centre, comme une sorte

of Geography [En ligne], Espace, Société, Territoire, document 648, mis en ligne le 24 juillet 2013, consulté le 03 août 2013. URL : <http://cybergeorge.revues.org/25977> ; DOI : 10.4000/cybergeorge.25977

<sup>147</sup> Carte réalisée à partir des données de l'article suivant :

Croix (de la) Kevin, Ferry Luc, Landy Frédéric, Traoré Boureïma, Muther Nadine, Tangara Bekaye et Martin Didier, « Quelle « place » pour des pêcheurs urbains ? Le cas de Bamako (Mali) », *Cybergeorge : European Journal of Geography* [En ligne], Espace, Société, Territoire, document 648, mis en ligne le 24 juillet 2013, consulté le 03 août 2013. URL : <http://cybergeorge.revues.org/25977> ; DOI : 10.4000/cybergeorge.25977

Fond de carte IGM 2006.

de périphérie au centre, semblable à une chaussette retournée, tel un « trou » dans la carte de la ville (Agier, 1999 [2008]), une inversion de polarité, un « monde renversé » (Bourdieu, 1972).

Le choix du terrain a été porté sur ce quartier pour sa position d'interface ou d'interstice entre la ville et le fleuve. Cette posture d'entre-deux est propice à de nombreuses hybridations nature / culture. Le simple fait que le quartier soit situé dans une zone inondable durant la saison de crue du fleuve matérialise à lui seul le lieu de multiples croisements nature / culture, comme autant d'hybrides rural / urbain. Le croisement de ces deux univers favorise des innovations urbaines de toutes sortes et ce à différentes échelles. Cette posture de « marge », l'épaisseur de la « frontière » (Agier, 1999 [2008]), la surface qui constitue le « bord » est alimentée par toutes sortes d'influences, tant locales que globales, qui en font un terrain d'étude privilégié pour l'observation des « branchements » (Amselle, 2011) qui façonnent quotidiennement une « invention de la ville » (Agier, 1999 [2008]). Cette posture hybride tendue entre nature et culture permet notamment d'interroger la place accordée à la nature dans l'espace urbain. Le fait d'être situé dans une zone inondable fait que chacun se sait tributaire de la puissance de la nature. Cette condition permet donc déjà de visualiser la place que prend la nature à la fois dans les espaces et dans les esprits. Nous aurons à cœur de montrer combien la position d'interstice, d'entre deux, permet de générer toutes sortes d'hybrides qui se révèlent être aussi des facteurs d'innovation et d'invention. Aussi, si sur les cartes officielles ces quartiers n'apparaissent que comme des « zones blanches » (Vasset, 2007), ces délaissés de l'urbain se révèlent être paradoxalement emplis d'une substance urbaine où se fabrique jour après jour une citadinité spécifique (Agier, 1999 [2008]).

La relative domination démographique de l'ethnie Bozo dans ce quartier, permet d'établir des comparaisons avec un référentiel historique étendu. Les bozos sont une des cultures urbaines les plus anciennes du Mali, la ville de Dia en est l'un des témoignages les plus anciens référencés à ce jour (Dedaux *et al*, 2001). De nombreux auteurs s'accordent à dire que la ville de Dia est à l'origine d'un modèle urbain dont découle une filiation (comme la ville de Djenné par exemple). La spécificité de la culture urbaine Bozo renvoie donc à la longue histoire urbaine du territoire malien. Cette dimension historique de la culture urbaine constitue donc une base intéressante pour étudier la légitimité d'une urbanité en terre contemporaine à Bamako. Les bozos sont connus comme étant un peuple de bâtisseurs particulièrement adroits dans la manipulation du matériau terre. Dans la tradition constructive on peut notamment évoquer l'exemple des *Saho* (maison des jeunes), qui ont une apparence semblable à une véritable dentelle de terre. L'autre particularité des Bozos, c'est que le versant nomade de la culture constructive leur permet de pratiquer un second langage architectural fait d'une architecture légère et rapide à édifier. Les bozos ont donc développé une technique de construction nomade traditionnelle constituée de montants en bois, de traverses de bambous et recouverte de pailles tressées. Ces abris traditionnels nomades peuvent être édifiés en une demi-journée. Les bozos sont donc détenteurs de deux langages architectoniques, leurs permettant de s'adapter en permanence à différentes situations. Un de ces langages architectoniques est sédentaire ; c'est l'espace lourd de la masse opaque en terre, demandant un temps de chantier et une dépense d'énergie conséquente. L'autre est un langage architectonique nomade, constitué d'éléments légers, poreux, réversibles, transportables, perméables aux mouvements de l'air. La culture constructive Bozo possède donc dans ses mains deux registres de langages architecturaux ce qui laisse entrevoir une capacité aux « transferts de technologies » (Stiegler, 1994, p.46) et à l'« innovation » (Stiegler, 1994, p.50).

Un autre point important pris en considération pour le choix de ce quartier, c'est le fait que celui-ci est essentiellement construit par ses propres habitants. Il arrive toutefois que des maçons interviennent de façon ponctuelle sur les chantiers. Mais il s'agit d'une participation apportant essentiellement un savoir-faire technique, les décisions relatives à la structuration de l'espace reviennent principalement aux habitants. C'est donc bien l'autoconstruction qui constitue le mode opératoire dans la « production de l'espace » (Lefebvre, 1974, [2000]). La place de l'autoconstruction

est un facteur important de l'étude. D'abord parce qu'elle est étroitement liée à la construction en terre, notamment à travers le besoin d'une grande quantité de main d'œuvre ; d'autre part parce que cette contribution des habitants est une condition essentielle à la diminution du coût de construction (Fathy, 1969). L'autoconstruction place le temps du chantier au cœur de la prise du ciment social. Les événements des chantiers, et des micro-chantiers de réparation, sont le lieu d'une effervescence des relations sociales à l'échelle du quartier. Le fait que chacun possède sa propre part de « culture constructive » fait que le chantier devient le lieu d'un échange. L'autoconstruction permet également de générer un espace sur mesure qui s'actualise en permanence autour des besoins quotidiens. Enfin l'autoconstruction permet de se référer à la « mémoire collective » pour l'élaboration d'un espace partagé, tout en réinterprétant et en inventant sans cesse des espaces chargés de sens.



**Figure 12 - Plan masse**

Le quartier se trouve à proximité du plus ancien pont de la ville. Entre le quartier en question et le pont se trouve le marché aux fruits qui alimente une part importante de la ville. Le quartier est délimité, au Nord-Ouest par une décharge et un terrain de foot, au Nord-est par le bâtiment d'une ONG (depuis 2007), au Sud-ouest par des jardins, au Sud-est par des jardins. L'extrémité Sud du

quartier est délimitée par une aire d'activité relativement importante où de nombreuses activités sont en interaction. L'ensemble de la limite Ouest est précisément délimité par un cours d'eau. Le quartier est traversé en son centre par une voie de circulation en terre latéritique qui franchit le cours d'eau grâce à la présence d'un pont. Cette voie de circulation est représentée sur de nombreuses cartes anciennes, c'est un axe de circulation relativement ancien de la ville (ce qui explique la présence du pont). La concession du chef de quartier est située au centre du quartier, juste au Nord de la voie de circulation. La mosquée est située en face, de l'autre côté de la route. Elle est attenante à un abri où se réunissent les anciens du quartier ainsi qu'à un puits. Le long de la route en question se sont constitués un ensemble de petits commerces. La route engendre donc une sorte de « centre linéaire » où s'agglomèrent différents éléments structurants et constitutifs d'une centralité à l'échelle du quartier et des alentours. L'ensemble du quartier est irrigué par un tissu de venelles étroites formant un réseau secondaire à l'échelle du piéton. L'habitat est principalement constitué de cours autour desquelles les constructions s'agglomèrent de façon progressives.



**Figure 13 - Densification de la porosité (2003-2011)<sup>148</sup>**

En observant ces documents la première chose qui saute aux yeux est la densification manifeste du tissu urbain<sup>149</sup>, ainsi que l'étalement progressif de la surface bâtie. On en profitera pour remarquer que l'étalement de la surface du quartier (sur sa périphérie) correspond à une surface conquise sur le paysage inondable. Les habitants/constructeurs sont donc les producteurs d'un sol urbain.

<sup>148</sup> Source : Les images ont été enregistrées à partir du logiciel Google Earth en utilisant l'onglet historique.

<sup>149</sup> On gardera à l'esprit que certains espaces sont simplement couverts. Il y a donc un degré de porosité supérieur sur le terrain.





**Figure 14 - Transformation perpétuelle de l'espace du terrain (2008 - 2011)**

Comme la démarche de recherche<sup>150</sup>, le terrain choisi est dans un « entre-deux », il est en permanence dans un état « transitoire » sans cesse refondé, ce qui fait que les hybridations et les inventions sont particulièrement courantes dans ce lieu. Cette condition favorise la capacité de ce lieu à suggérer un potentiel de recherche riche pour l'élaboration d'un langage architectural contemporain, pleinement situé dans le temps et dans l'espace à partir d'une énergie endogène.

#### ***b. Moussa Koné : Interprète et habitant***

Durant la première recherche de Master (2008) mon interprète s'appelait Joseph Koanda (dit Arthur), né au Burkina Faso, il travaillait dans le milieu touristique au Mali, sa mère vit actuellement en Côte d'Ivoire. Il a, pendant un temps, travaillé dans une auberge touristique au nord du Mali, aujourd'hui il est guide pour touristes. Il a produit une qualité de travail remarquable, avec beaucoup d'engagement. Ce partenariat, avec lui, a engendré une grande énergie, qui a permis d'accomplir le travail de façon très satisfaisante. Je voudrais insister à ce sujet en soulignant, qu'il lui a fallu beaucoup de courage et de persévérance, pour répéter ainsi autant de fois les mêmes questions. C'est un travail d'une grande importance, parfois laborieux et qui demande beaucoup de volonté. Je pense que c'est dans la conviction profonde de l'intérêt de ce travail, que nous avons trouvé la force d'accomplir cette mission. Le résultat des entrevues (dans les fiches) est la retranscription écrite de ce qu'il m'a traduit. Malgré l'engagement de Joseph, je n'ai pas été satisfait de la qualité de la traduction du travail de master. C'est plus précisément, la qualité de la traduction en Français qui ne

<sup>150</sup> Nous avons déjà expliqué que la posture de recherche envisage de profiter d'une situation d'entre-deux propice à l'énonciation d'une théorie.

me paraissait pas satisfaisante<sup>151</sup>. Au début de la thèse j'ai pris le parti de choisir une autre option de traduction en me fiant à un autre interlocuteur, un membre du quartier.

De retour dans le quartier en ce début de recherche de terrain pour la thèse (2009) je m'aventurais seul pour saluer quelques habitants et poser quelques questions. Mon niveau de bambara (en progression) me permit d'effectuer les salutations et de rentrer en conversation avec l'un d'eux, cependant je fus rapidement limité dans le niveau de l'échange<sup>152</sup>. C'est alors que mon interlocuteur envoya un enfant chercher quelqu'un qui pourrait nous aider à mieux communiquer. C'est à cette occasion que je fis la connaissance de Moussa Koné. La pratique commune de la langue française nous a permis d'établir une relation particulière dans le quartier. C'est ainsi que Moussa est rapidement devenu mon principale contact sur le terrain. Dans les visites qui ont suivi, quelque soit l'entrée dans le quartier que je pratiquais, je finissais toujours par retrouver Moussa, où alors on m'indiquait là où il se trouvait. De part la qualité de nos échanges Moussa est devenu bien plus qu'un simple traducteur, il est apparu comme la porte d'entrée sur le quartier. La complicité construite avec Moussa m'a permis d'engager un nouveau rapport avec le terrain. C'était comme si je commençais à le percevoir de l'intérieur. Je ne restais plus à la surface des choses, mais je commençais à les saisir dans leur profondeur.



**Figure 15 - Portrait de Moussa Koné**

Moussa Koné fait partie de l'ethnie Bambara. Son nom signifie : « celui qui respecte la parole ». Il est né à Bamako, mais tous ses frères sont nés dans un village nommé Sama Markala (commune de

<sup>151</sup> Je retrouvais dans sa traduction des formulations identiques d'un questionnaire à l'autre ce qui indiquait une certaine limitation dans le niveau de Français.

<sup>152</sup> Mon niveau de bambara ne me permettait pas d'aller au delà des salutations d'usage.

Samofoulala, cercle de Farako, région de Ségou). Ce « village d'origine » apparaît comme une polarité importante dans l'existence de Moussa, car c'est d'abord pour lui le lieu des « ancêtres ». La référence courante au village engendre des interactions culturelles d'échelles géographiques. Je crois savoir qu'il envoie chaque mois de l'argent pour participer à la vie de la grande famille restée au village (15 000 FCFA/mois). Chaque année il part au village pendant les pluies de l'hivernage » pour participer à l'intensité de la saison agricole. Ce voyage cyclique au village d'origine dure en générale deux mois au cours duquel il consacre toute son énergie à la culture du riz et du mil. Il raconte volontiers que « ça lui plaît beaucoup de retourner au village », que c'est « tranquille », qu'il n'y a « pas de bruits ».

Moussa est le fils du chef de quartier « temporaire »<sup>153</sup>. J'ai appris tardivement, et à ma grande surprise, que le père de Moussa est propriétaire de 2 terrains à Bamako situés dans le quartier de Chicoroni (après Banconi). Pourquoi vivent-ils dans ce quartier s'ils sont propriétaires me direz-vous ? Et bien, comme ils souhaitent construire directement en ciment, aussi les temps de financement d'un tel projet sont extrêmement longs, ce qui les contraint à rester dans ce quartier ci, « en attendant ». Le père de Moussa souhaiterait également posséder cinq terrains qu'il donnerait à ses cinq enfants avant d'investir dans des frais de construction.

Moussa est scolarisé au Lycée Askia Mohamed de Bamako, il est en 11ème année avec une spécialisation en sciences humaines ; il devrait passer le BAC prochainement. Au moment où nous nous rencontrons pour la première fois il envisage, après le bac, d'étudier à la faculté de géographie ou alors de partir à l'armée. Il est connu dans le quartier comme étant le premier habitant à aller au lycée. Il pratique régulièrement le soutien scolaire pour les jeunes élèves du village. Il est la référence du quartier en matière d'école. Dernièrement il profitait de sa pratique de la natation pour tenter de passer les concours de la protection civile<sup>154</sup>. Lorsque je lui pose la question, il me dit qu'il n'est pas marié, car sa maman dit que « il faut avoir le BAC pour se marier ».

Moussa est aussi tanneur de peaux, il pratique son activité environ quatre journées par semaine (lorsqu'il ne va pas au lycée), au bord du fleuve sur une aire de travail où se mêlent différentes activités. Il vend sa production dans le centre-ville de Bamako dans le domaine de l'artisanat. Cette activité lui rapporte une somme oscillant entre 10 000 FCFA/semaine et 17 000 FCFA/semaine. La pratique de cette activité en contact direct avec l'eau fait qu'il est régulièrement atteint de Bilharziose. Malgré cela il se sent obligé de pratiquer cette activité.

Moussa a réalisé lui-même la construction de sa propre chambre en 2007. C'était alors le premier chantier de construction en terre dont il était le responsable. Cette construction mesure environ 3,00x4,50 m et donne sur une petite cour d'une dimension similaire. Il a déjà voyagé dans différentes villes du Mali (San, Koutiala, Ségou, Sama Markala). Il a participé à un seul chantier ciment.

Moussa habite sa propre cour où il a édifié lui-même sa propre chambre. Sa cour, il la partage avec 8 autres membres de la grande famille venus du village d'origine (oncle et cousines). Les membres de la famille vivent ainsi dans la cour de Moussa, dans des constructions temporaires en matériaux légers<sup>155</sup>. Sa chambre, il la partage avec son ami Boneto (lui aussi tanneur). Moussa ne prend pas ses repas dans son propre espace mais partage le repas avec ses frères, dans la véranda de son grand frère, située toute proche des fourneaux de sa mère. Au bout d'un certain temps les liens se sont étendus à la sphère familiale de Moussa. Si bien que chaque fois que je venais sur le terrain mes pas

<sup>153</sup> Le chef de quartier que nous avons rencontré pendant les études de terrain de master a du rester dans son propre village d'origine. En son absence c'est le père de Moussa qui administre le quartier.

<sup>154</sup> A cette occasion il a pratiqué quelques sacrifices (chèvre et poulets) dans le but d'augmenter ses chances d'être sélectionné.

<sup>155</sup> La dernière fois que je suis allé sur le terrain, les constructions temporaires avaient été désertées et tombaient en ruine.

me conduisaient irrémédiablement en premier lieu dans la cour familiale de Moussa où je saluais tout le monde avant de rentrer en contact avec Moussa lui-même. Pendant l'expérience du suivi de chantier, j'arrivais le matin assez tôt sur place pour assister à la mis en route du chantier, il est arrivé que Moussa ne soit pas encore réveillé, on me faisait alors patienter dans la cour de la famille. J'étais assis sur une chaise confortable dans un coin à l'ombre avec comme angle de vue les fourneaux de la cuisine. C'était un poste de choix particulièrement riche pour observer le déroulement de la vie quotidienne, les gestes, les *habitus*, le rapport au voisinage, les commerçants ambulants,...



**Figure 16 - L'espace de la cuisine de la maman de Moussa Koné**

J'ai été souvent invité au petit déjeuner, ainsi qu'au partage du repas de midi avec les autres jeunes hommes (les frères de Moussa), à la fin de la matinée de travail. Le tissage de ces liens avec la famille et avec Moussa s'est particulièrement intensifié pendant la période où j'ai habité Bamako (2010-2012). Alors si Moussa était devenu « la porte d'entrée » du quartier, sa famille en est devenue « le vestibule »<sup>156</sup>. Le contact avec Moussa n'a pas été structuré sur la base d'une rétribution financière (contrairement à l'expérience vécue auparavant avec Joseph). Cette nouvelle modalité d'échange a permis de structurer une relation sur des bases saines et équilibrées. Nos modalités d'échanges étaient principalement structurées sur la base d'une curiosité réciproque.

### **c. La clef de lecture du terrain : Les matériaux**

Comme j'ai eu l'occasion de l'expliquer en amont, l'origine de la recherche était de se concentrer sur la question de « La ville en terre ». La question était de focaliser son attention sur l'échelle urbaine du matériau terre, et c'est la raison pour laquelle j'ai décidé de me concentrer sur les quartiers informels de la ville tout en ayant à l'esprit (en miroir) les modèles anciens des villes en terre. Ce travail m'a permis de prendre en considération un certain nombre d'invariants de ce que signifie « la

<sup>156</sup> Dans les constructions traditionnelles de la région, « le vestibule » est l'espace d'entrée de la cour.

ville en terre ». Cependant, une fois sur le terrain, j'ai pris conscience de la diversité des matériaux en présence, ainsi que de nombreux exemples d'hybridation de matériaux. Parfois une même construction était constituée de plusieurs registres de matériaux. On pouvait même parfois observer des complémentarités particulièrement intéressantes entre les matériaux. J'ai alors vite compris que ça n'avait pas de sens de se limiter à l'étude du matériau terre, et qu'il fallait prendre en considération l'intégralité des matériaux représentés. Le choix des constructions qui ont fait l'objet de relevés a d'abord été fait en fonction de leur diversité de matériaux. Dans le cas de ce quartier, c'est donc d'abord la matérialité qui a influencé les choix. Je souhaitais témoigner de la diversité de matériaux que je rencontrais : bois de récupération, plastique, paille, terre, ciment, cartons,... Les matériaux rencontrés sur le terrain appartenaient à différentes catégories : matériaux naturels, matériaux recyclés, matériaux industriels. Finalement le premier axe d'analyse essentiellement ciblé sur le matériau terre, s'est peu à peu ouvert à la diversité de matériaux rencontrés sur le terrain, mais l'axe d'une analyse urbaine par le prisme des matériaux est resté une constante. Il a toujours été question d'envisager l'espace urbain par le prisme des matériaux.

## **E- Du terrain à la théorie - Ethnographie**

La démarche de recherche est qualitative (non quantitative), le mode de collecte des données l'est également. Un grand nombre de données passe par conséquent par des représentations graphiques plus que par des chiffres ou des graphiques. Dans de nombreux cas de figure, les modalités de représentation graphique sont choisies en fonction de la technique la plus adaptée à ce que je souhaite représenter. L'hétérogénéité due à la complexité d'un terrain urbain invite par conséquent à une collecte de donnée hétérogène suggérant l'emploi de différents registres d'écritures (description, suivis, entretien,...) ainsi que différentes représentations graphiques (relevés, schémas, photos<sup>157</sup>, cartes, plans, coupes,...)<sup>158</sup>.

### **a. Théorie - Lecture / Ecriture**

« *Les habitants d'un territoire ne cessent de raturer et de réécrire le vieux grimoire des sols.* »

Corboz, 2001, p 213

Dans ce chapitre nous allons voir de quelle manière nous avons procédé pour écrire une « théorie » à partir du terrain de recherche. Nous verrons que la méthodologie employée se situe dans une tension entre lecture et écriture. Etant sur place, certains détails (fragments et stratégies) me faisaient penser à des références architecturales de ma culture d'architecte. C'est sur cette base que s'est d'abord construit la conviction qu'il y avait là matière à élaborer une « théorie », c'est-à-dire proposer une nouvelle manière de voir ce terrain en rassemblant sur un même plan deux univers qui ne se rencontrent jamais : informel et discipline architecturale.

L'une des ambitions de cette recherche est d'écrire une théorie d'un mode de production de l'espace informel qui, par définition, n'a jamais été écrit. Il convient donc d'interroger profondément le concept de théorie pour saisir quel chemin il convient d'emprunter. Philippe Potié, dans un article intitulé « L'œil de la théorie » (Potié, 2011), explique combien la production théorique en architecture est fondée sur le fait de voir. L'étymologie du mot « théorie » vient de « *theorien* » qui est associé à « *theaenai* » (regarder) et « *araô* » (voir). Le fondement du concept de « théorie » est étroitement lié à « l'art divinatoire de l'oracle » qui proposait « une certaine manière de prévoir et en quelque sorte de faire des projets. »<sup>159</sup> (Potié, 2011). D'une certaine manière « faire théorie » signifie par conséquent « donner à voir », c'est donc sur cette base que se joue, dans cette recherche, la constitution d'une connaissance, à travers l'exposition d'une « théorie » issue du terrain. Ce travail consiste par conséquent à engendrer un révélateur du réel pour « donner à voir » ce qui se joue dans le monde réel. Par l'opération théorique, l'observateur se fait « scrutateur », c'est ainsi que « La contemplation se concentre dans la recherche d'une information spécifique ; le regard est discriminant, il crée de la différence et du signe à partir d'un espace amorphe » (Potié, 2011). On comprend à travers ce dispositif que le regard du scrutateur est « intéressé », il n'est pas « froid ». Il est comme le regard du voyageur qui part pour aller « vérifier »<sup>160</sup> quelque chose (comme nous l'avons vu en amont). On retrouve une pensée similaire chez André Corboz qui explique que « ...le territoire est un projet » (Corboz, 2001, p 214), et qu'« il n'y a pas de territoire sans imaginaire du territoire » (Corboz, 2001, p 214). André Corboz développe ce point en expliquant qu'« ...il ne peut y

<sup>157</sup> Sur le terrain, j'ai parfois utilisé les photos comme un carnet, un « pense bête », permettant de garder la trace furtive d'un détail suggérant un développement ultérieur.

<sup>158</sup> J'ai déjà expliqué en amont que la démarche vise à opérer une collection de « Pièces à conviction » permettant de mettre en lumière un certain nombre d'éléments déjà présents dans le terrain qui sont par conséquent facilement mobilisables pour alimenter une démarche de projet.

<sup>159</sup> « Tout se passe comme si la théorie, comme opérateur de vision, instituait entre le « point de vue » de l'oracle et le « point de fuite » sidéral une profondeur de champ, un espace d'action et de devenir : la possibilité d'un projet. » (Potié, 2011, p.58)

<sup>160</sup> Deleuze Gilles, Parnet Claire, 1988, « V comme Voyage », in *Abécédaire de Gilles Deleuze*.

URL : <http://www.youtube.com/watch?v=lnjLIMsjQCo>

avoir de description du territoire sans une idée du territoire, laquelle sélectionne les traits pertinents, confronte les qualités, assigne dimensions et valeurs et néglige des caractères qu'une autre idée du territoire retiendrait comme importants. » (Corboz, 2001, p.252). On comprend ici avec Corboz que la posture de l'observateur/chercheur ne peut se défaire d'une vision fragmentaire et sélective. Certes, le regard du chercheur architecte tente d'embrasser l'ensemble de la complexité urbaine, mais le rôle de « scrutateur » fait que le « point de vue » s'appesantit plus longuement sur certains aspects du réel. Le procédé sélectif qui s'opère est familier de la sphère inconsciente. La condition de l'observateur fait qu'il est, malgré lui, renvoyé à son propre univers de référence.

*« Représenter une réalité c'est commencer à la transformer »*

**Vincente Guallart, 2001**

Toujours dans le même article, Philippe Potié fait le lien avec la posture particulière de l'architecte voyageur qui définit un « point de vue » (Potié, 2011). L'opération théorique est alors également affaire d'interprétation en passant par le filtre de la subjectivité. Le voyage, ou « parcours initiatique », permet d'opérer un « changement de point de vue », un « déplacement du regard », un « décentrement » (Potié, 2011, p.59). Il explique ainsi que « La dimension « visionnaire » de l'architecture se concrétise dans un déplacement du regard, invité à reconsidérer la manière convenue qu'il a de voir les choses. » (Potié, 2011, p.59). On comprend alors comment dans le déplacement vers l'ailleurs le regard porté sur le monde se modifie pour engendrer une « vision ».

*« Le voyage possède une valeur ontologique qui, par le déplacement d'un regard, révèle des visions, des images, et introduit émotionnellement dans un univers aux frontières du réel et de l'imaginaire. »*

**Philippe Potié, 2011, p.60**

Philippe Potié précise que le « voyage initiatique est une occurrence que l'on retrouve dans la plupart des démarches théoriques. » (Potié, 2011, p.59). Potié explique qu'un grand nombre d'écrits théoriques en architecture sont établis sur la base d'un voyage<sup>161</sup>, Sébastien Marot confirme également ce point en définissant un ensemble de textes d'architectes sous le nom de « Manifestes situés »<sup>162</sup>. Il évoque à ce titre des ouvrages écrits par des architectes qui utilisent des villes réelles pour énoncer « ce qui va arriver ». Il liste alors un certain nombre d'ouvrages qui vont dans ce sens : « Les pierres de Venise » John Ruskin (1893) ; « Los Angeles : the architecture of for ecologies », Reyner Banham (1971) ; « Learning From Las-Vegas » Venturi, Scott, Brown (1972) ; « Collage city » Colin Rowe (1978) ; « Delirious New-York » Rem Koolhaas (1978) ; « Berlin comme archipel verte » Oswald Mathias Ungers (1977), « Chicago à la Carte » Alvin Boyarsky (1970), « La Métropole Imaginaire, Un atlas de Paris » Bruno Fortier (1989). Je me permettrais d'ajouter à cette déjà longue liste l'ouvrage d'André Ravéreau (1987) « Le M'zab une leçon d'architecture », et aussi celui de Paola Berenstein Jacques (2006) « Learning from favelas : aprendizado da alteridade », ainsi que le très récent ouvrage de Christophe Hutin, 2010, « L'enseignement de Soweto ». On mesure avec cette liste remarquable combien, dans l'histoire de l'architecture, les écrits théoriques sont, de façon récurrente, fondés sur le déplacement de leurs auteurs ainsi que sur l'enseignement dont ils tirent d'un lieu. Nous pouvons ainsi trouver à travers la figure du « manifeste situé » un mode de rédaction légitime qui permet de mettre en lumière des éléments inscrits dans un territoire qui, par la spécificité d'un « point de vue », peuvent être valorisés, voire même être élevés au rang de « manifeste ».

<sup>161</sup> Philippe Potié explique que « les ouvrages de Banham, Venturi, Koolhaas, par exemple « font théorie » en visitant une ville que leur récit élève au statut d'idole et de monument » (Potié, 2011, p.59).

<sup>162</sup> Terme employé par Sébastien Marot lors du Colloque « *La plume et l'architecte* » - le 28-05-10 à l'ENSAPLV. Les « manifestes situés » font également l'objet d'un cours dispensé à l'école d'architecture de Marne la vallée, URL : <http://www.marnelavallee.archi.fr/ficheCours.php?id=225&idPartie=2>

Philippe Potié explique également que l'opération théorique s'établit selon un autre mode à partir d'une collection d'images, de relevés, de cartes, de traces,... cette collection de fragments donne ensuite lieu à un « montage », un « collage » qui a le mérite de constituer une synthèse graphique pour l'œil qui est alors en mesure de « relier les fragments épars que le point de vue de l'archéologue a relevés » (Potié, 2011, p.61). Etant entendu que le travail de thèse ne donne pas la place pour le projet, nous nous permettrons de réaliser quelques collages graphiques dans le cadre étroit de la conclusion, comme une ouverture vers un potentiel, vers un projet.

André Corboz dans un texte intitulé « La description : entre lecture et écriture » explique combien « ...trop de descriptions sont pensées en termes de surfaces au lieu de l'être en termes de réseaux. » (Corboz, 2001, p.254). Cette remarque permet de prendre conscience que les manifestations spatiales sur le terrain ne sont pas délimitées par des lignes précises (des « surfaces »), mais sont une superposition de systèmes complexes imbriqués les uns dans les autres, l'ensemble produit un enchevêtrement semblable à une superposition maillée de différentes couches en réseaux qui s'interpénètrent les unes aux autres dans l'espace du terrain<sup>163</sup>. Corboz explique que le terrain peut être entrevu comme « ...un hypertexte, un ensemble de données textuelles numérisées par un dispositif électronique, qui peuvent se lire dans des ordres et selon des modalités diverses. » (Corboz, 2001, p 255)<sup>164</sup>. La façon dont Corboz envisage l'hypertexte permet de faire le lien avec un autre procédé narratif qui a été envisagé pour la rédaction de ce document : la forme encyclopédique. Le mode de lecture de l'encyclopédie permet d'engager une lecture ouverte par la porosité engendrée à travers la succession d'items, tout comme c'est le cas dans la consultation d'un « atlas » (Didi Huberman, 2011), ou d'une liste (Sève, 2010).

De nombreux écrits théoriques de la discipline architecturale s'inscrivent dans cette dynamique de registre d'écriture encyclopédique structuré à partir d'une succession d'items dans une liste<sup>165</sup>. C'est dire combien ce mode d'écriture proposant plusieurs entrées sur la base de la « liste » suggère une dimension opérationnelle pour un lecteur architecte, tel un « manuel d'architecture », un « cours », un « traité », un « manifeste »<sup>166</sup>.

Corboz explique aussi combien la « description » est un acte ambigu, écartelé entre une « lecture » et une « écriture » du terrain. Nous retrouverons cette même alternance chez Henri Lefebvre dans la façon d'envisager l'espace à travers une sémiologie de l'espace (Lefebvre, 1974, p.167). Le balancier « lecture/écriture » fait songer à un autre mécanisme alternant qui est le couple Analyse / Projet spécifique aux disciplines de l'aménagement de l'espace : architecture, urbanisme, paysage,... Le caractère opérationnel de ces disciplines provoque une lecture biaisée du monde réel. La posture intellectuelle de ce travail se rapproche de celle de Paola Vigano lorsqu'elle avance « Le projet

<sup>163</sup> André Corboz explique que « Le territoire comme surface est un héritage du XIXème siècle, époque où les nations se sont définies : cette dénomination signifie une aire géographique constituée à une époque et en une contrée données, par et pour une société donnée : une telle définition admet donc, voire institue, un rapport fixe entre une étendue géographique définie, et le groupe social déterminé qui l'occupe [...] » (Corboz, 2001, p.254).

<sup>164</sup> La référence de Corboz à l'hypertexte nous intéresse au plus haut point pour cette recherche dans la mesure où l'hypertexte permet d'engager une ouverture dans le mode de lecture. Le procédé narratif hypertexte engage le lecteur lui-même comme acteur du texte. Ce procédé permet au lecteur d'écrire lui-même son propre texte entre les lignes de l'écran. Ce procédé narratif ouvre par conséquent sur un potentiel qui va au delà de ce qui est inscrit sur la page. « L'hypertexte, [...], n'est pas saisissable par les sens, ne possède pas une structure univoque et impérative ; on peut le parcourir *ad libitum* et le consulter sélectivement ; on y entre n'importe où. » (Corboz, 2001, p.255).

<sup>165</sup> Vitruve, « *De architectura* » (Ier siècle av. J.-C.), Leon Battista Alberti « *De re aedificatoria* » (1452), Sebastiano Serlio « Livre I » (1545), Andrea Palladio « *I quattro libri dell'architettura* » (1570), [...] André Ravéreau, « Le M'zab une leçon d'architecture » (1987), Rem Koolhaas, « S, M, L, XL » (1995).

<sup>166</sup> Vitruve n'a jamais construit, il produit une accumulation de connaissance. Ce n'est pas un dogme, c'est une collection, une énumération. Il ne s'agit pas pour lui de « démontrer », mais de « montrer ».



comme producteur de connaissance ». (Vigano, 2012). J'ai pu remarquer, en effet, que les étapes de fabrication du projet d'architecture permettent d'orienter le regard sur le réel. La faculté spécifique de l'architecte c'est la capacité de projeter. Ceci suppose une façon particulière d'envisager le monde : partout où le regard se pose les lieux révèlent leur potentiel de projet. Le fait d'être acteur de la transformation de l'espace suggère une lecture spécifique du monde. La position d'architecte permet de cultiver un rapport particulier de la lecture du réel à travers le prisme du projet. En effet, la simple observation d'un élément anodin peut engendrer automatiquement une forme de stimulation intellectuelle, permettant de transformer le réel en imaginaire. C'est en partie pour cette raison que ce travail d'écriture ne fait pas l'économie d'ouvrir sur une multitude de pistes de projets qui méritent largement d'être explorées. Il y a cependant une autre raison : c'est la perspective d'un enseignement du projet d'architecture. C'est également dans cet objectif d'enseignement que se situe ce travail, permettant d'ouvrir des champs de recherche pour de jeunes architectes contemporains qui se doivent d'être critiques de leur environnement pour inventer une architecture pertinente et adaptée à la condition contemporaine.

A l'occasion de la lecture d'un texte de Marc Augé, je relevais la citation suivante : « ...l'esprit de la recherche herméneutique, pour lequel les interprètes se construisent eux-mêmes à travers l'étude qu'ils font des autres,... » (Augé, 1992, p.50). Cette citation, au moment où je la lus pour la première fois, apparut comme révélatrice de la démarche que j'étais en train de construire. C'est alors que j'ai décidé d'approfondir cette question, afin qu'elle m'aide à énoncer quelle était la démarche entreprise dans cette recherche. L'herméneutique n'est pas éloignée de ce que nous avons évoqué plus haut à propos de la « théorie » car la racine grecque *hermeneutikè* signifie « l'art d'interpréter les livres sacrés »<sup>167</sup> (Hermès étant le messager des dieux et l'interprète de leurs ordres). La posture de recherche consiste à employer l'herméneutique, c'est-à-dire à se faire l'interprète du texte urbain façonné par l'usage. « Il faut comprendre pourquoi telle ou telle société interprète son environnement de telle ou telle manière, ce qui la conduit à créer telle ou telle forme d'habitat. » (Berque, 2010, p.29). Il est donc ici question de lire ce qui est inscrit dans la signification de l'espace<sup>168</sup>. Le messager se veut ainsi traducteur du sens inscrit de façon spontanée dans la sémiologie de l'espace. Voyons à présent de quelle façon Augustin Berque envisage la mécanique herméneutique, il s'agit pour lui d' « ...essayer de comprendre de l'intérieur, c'est-à-dire de leur propre point de vue, pourquoi les gens [...] se comportaient comme ils le faisaient. Fondamentalement, c'était là une question de sens, et d'être. » (Berque, 2010, p.17). On comprend, avec la définition de Berque, que la posture herméneutique suppose là encore de déplacer le « point de vue » de l'observateur, c'est un regard extérieur, l'occasion d'une distanciation par rapport à son propre point de vue. Se placer en position de regard éloigné par rapport à la propre culture de l'observateur. Augustin Berque affirme encore la chose suivante : « Vous ne comprendrez jamais la réalité d'un certain milieu si vous n'avez pas idée de la manière dont les sujets concernés (à savoir les habitants de ce milieu) le perçoivent et le conçoivent ; et le chemin pour ce faire, c'est l'herméneutique. » (Berque, 2010, p.18). Nous pouvons ici faire le lien avec les propos d'Henri Lefebvre sur la « triplicité » de l'espace « espace vécu, espace conçu, espace perçu » (Lefebvre, 1974). La référence à Henri Lefebvre permet de lire l'espace dans une multiplicité de strates superposées dans un degré élevé de complexité. Il convient par conséquent dans ce travail d'être particulièrement attentif aux représentations de l'espace en allant au delà de la matière et au delà des formes. Berque assume parfaitement le fait que « Lorsque l'on vit dans un certain monde, on n'a pas conscience de ses présupposés. Ce n'est que dans la comparaison avec d'autres mondes que peut s'établir à cet égard une distance critique. » (Berque, 2010, p.58). La démarche herméneutique semble être un outil qui correspond particulièrement dans le cas d'une démarche utilisant le voyage comme posture de recherche. La position d'observateur étranger permet donc de mettre en lumière

<sup>167</sup> Dictionnaire de Français « Littré ».

URL : <http://littrereverso.net/dictionnaire-francais/definition/herm%C3%A9neutique>

<sup>168</sup> « ...interpréter le sens est un problème d'herméneutique. » (Berque, 2010, p.29)

des éléments du quotidien qui méritent d'être révélés, pour valoriser de manière « intra-culturelle » des *habitus* (intrinsèquement qualitatifs car déjà efficaces sur le terrain) et susceptibles de devenir des ingrédients de projet.

On remarquera toutefois que la présente thèse ne bascule pas dans la dimension du projet<sup>169</sup>, l'objectif est de se tenir en surplomb du projet dans une phase d'analyse ouvrant un large spectre afin de « donner à voir » un ensemble de leviers préexistants dans le territoire que l'on peut désormais employer à travers une démarche contemporaine. J'ai pris conscience que, malgré plusieurs années de recherche un projet serait trop « malhabile », trop hésitant. Ma connaissance du terrain ne me permet pas de conclure par un projet. Un projet nécessite une équipe qui regrouperait des représentants de différentes disciplines, comme le suggère Hassan Fathy (Fathy, 1969 [1996], p.232). Une telle équipe doit également être renforcée par des représentants du territoire qui sont en mesure d'alerter les concepteurs sur l'anticipation de contresens culturels<sup>170</sup>. Le saut dans le projet est ici d'autant plus retenu, qu'il serait trop réducteur et donc limitatif. Je préfère conserver l'ouverture d'un potentiel plutôt que l'entonnoir sélectif du cheminement d'un projet. Cette recherche suggère d'ouvrir une boîte à outils théorique d'éléments déjà présents dans le terrain qui sont en mesure de devenir des outils de manipulation de l'espace. La préexistence de ces éléments suggère un remarquable potentiel opérationnel.

### **b. Les pièces à conviction**

#### **Le plan, La carte**

*« La machinerie théorique du templum repose donc sur la création de « figures cartographiques » sublimées et élevées au rang d'icônes. »*

**Potié, 2011, p.58**

Durant la recherche effectuée à l'occasion du Master, j'avais pris conscience de l'importance du voisinage dans la stratégie d'implantation des masses construites et dans le niveau de définition de la limite de la « parcelle »<sup>171</sup>. Il est donc apparu important de ne plus se focaliser uniquement sur les parcelles construites, mais de considérer également le contexte du quartier tout entier (rapport au paysage, envisager les limites d'intimité entre deux cours, stratégie de ventilation,...). C'est alors qu'est venue l'idée de réaliser le relevé complet du quartier. Complétons ce point en ajoutant que mon intérêt pour les vides urbains et pour leur capacité à générer des mises en relations s'est intensifié tout au long de la recherche et cela n'a fait que renforcer la nécessité de dresser le relevé complet du quartier.

<sup>169</sup> J'ai tout de même eu l'occasion en tant qu'architecte, pendant cette recherche, de participer directement à plusieurs projets, dont à ce jour aucun n'a abouti : plusieurs maisons individuelles, une auberge, la transformation d'un hôtel en résidence d'artiste,... Cette expérience de conceptions d'architecture a été complétée par des expériences de design de notre propre mobilier à partir de savoir-faire et de matériaux locaux : pailles tressées, bois de palmes, bambous,...

<sup>170</sup> Pour l'avoir expérimenté, je trouve que la formule du Workshop intensif pluridisciplinaire et pluriculturel tel que le pratique « les ateliers de maîtrise d'œuvre urbaine », me semble être parfaitement adaptée à l'élaboration d'un projet urbain, notamment pour sa capacité à provoquer un regard décentré à la fois chez les visiteurs étrangers mais aussi chez les gens du cru.

<sup>171</sup> La logique veut que pour délimiter la parcelle, on implante les masses bâties sur la périphérie de manière à « construire » la limite de la parcelle. Dans cette stratégie les constructions existantes du voisinage sont prises en compte de manière à occasionner des économies de murs de clôture. L'implantation des masses dans la parcelle n'est donc pas uniquement liée à une logique interne à la parcelle, mais tient compte d'un territoire plus étendue, dans une interaction étroite avec le voisinage.



Figure 17 - Le relevé du terrain de recherche

Faire le relevé du quartier m'a contraint à faire le tour complet des formes bâties de manière à comprendre la forme urbaine dans son ensemble. En effet, dessiner permet de comprendre les choses. Dessiner nécessite de regarder, puis de décomposer, et enfin de retranscrire sur le papier<sup>172</sup>. J'ai alors mesuré à quel point le relevé était un véritable outil de description du réel. Dresser le relevé du quartier m'a obligé à une compréhension intégrale de l'articulation des espaces les uns avec les autres. La fabrication de ce document m'a obligé à faire le tour des choses, à aller voir partout<sup>173</sup>. C'est en réalisant ce document que j'ai découvert (à ma grande surprise) des lieux du quartier que je n'avais jamais eu l'occasion de fréquenter pendant les quatre années de recherches précédentes.

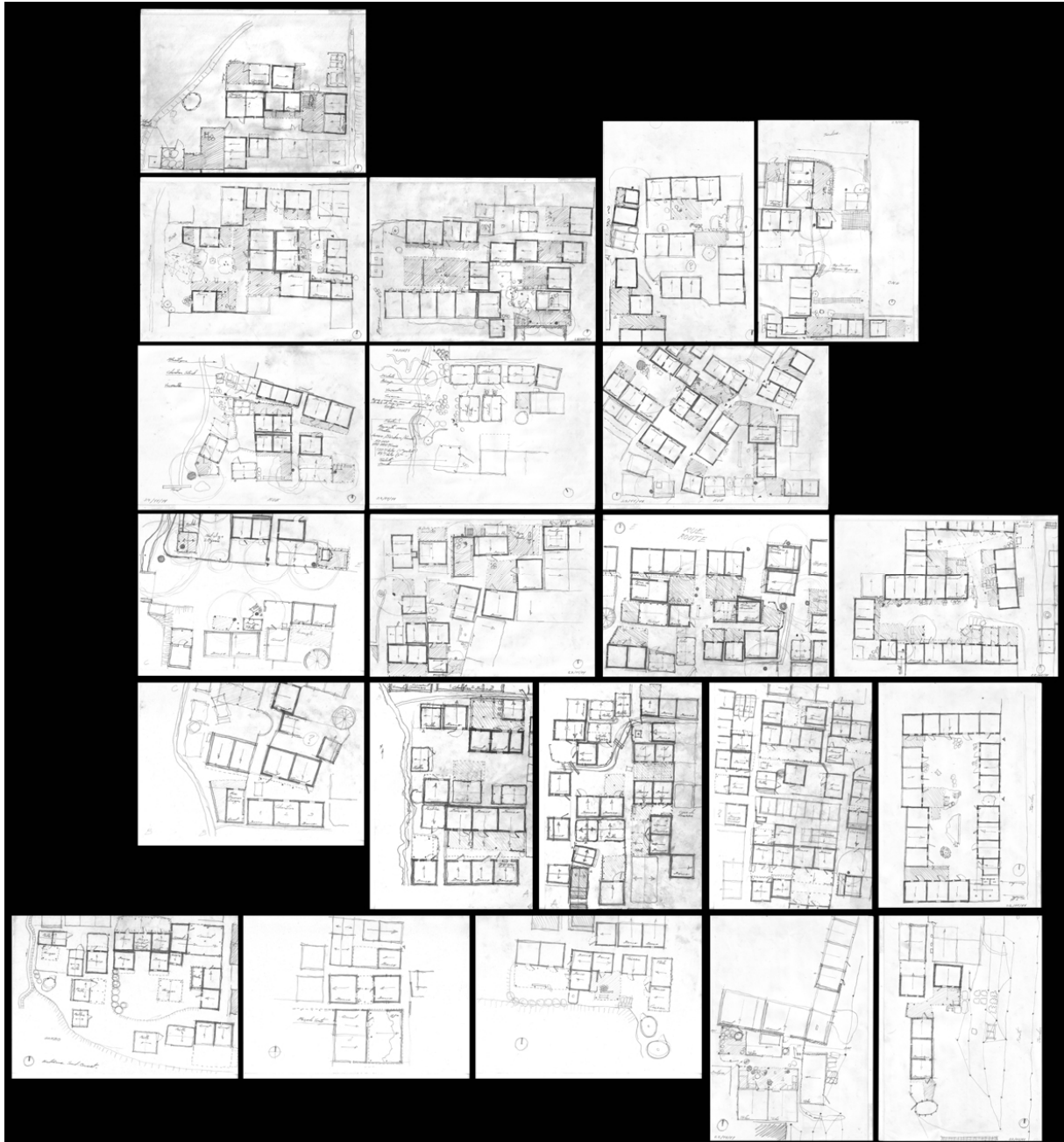


Figure 18 - Minutes de relevé (format A4)

<sup>172</sup> Savoir dessiner c'est d'abord savoir regarder.

<sup>173</sup> Malgré la rigueur que je me suis appliquée sur le terrain, certains espaces n'ont pas pu être relevés (pour la plupart, Je m'en suis aperçu à la fin du travail de copie).

Le relevé a été réalisé « à l'œil »<sup>174</sup>, à partir de minutes de relevés format A4 réalisés depuis le sol du quartier. Une fois rentré en France je me suis mis à recopier ces minutes sur un calque A1 posé sur une photo satellite, cette opération a permis de réajuster la cohérence de l'ensemble au moment de recopier les informations sur le fond ortho-photographique.

Je dois préciser que je ne me suis jamais permis de forcer l'accès à un espace. Aussi l'intérieur de la plupart des chambres (hauts lieux de l'intimité) sont demeurées invisibles, telles des trous dans la carte. La plupart des constructions ont été relevées depuis l'extérieur, en opérant par déduction d'après ce que laissait transparaître l'enveloppe externe. L'espace du terrain, malgré ce relevé, garde donc encore une part conséquente de mystères.



**Figure 19 - Les zones d'ombres du relevé**

On ne doit pas perdre de vue que l'espace urbain, ici relevé, se transforme en permanence. Le temps de relever un lieu, puis de dresser le relevé de l'ensemble du quartier fait que le premier lieu a déjà été transformé. La représentation fixe (en plan) doit, par conséquent, prendre la question du temps en considération. Cette représentation équivaut à un instant T de l'espace, mais à peine est-il représenté sur le papier qu'il sera déjà transformé dans la réalité. La considération pour ce

<sup>174</sup> « Je préfère faire des relevés « à l'œil ». Si ce n'est pas tout à fait exact, qu'est-ce qu'on en a à foutre ! » (Ravéreau, 2007, p.71).

mouvement urbain invite à interroger les outils fixistes du plan de l'architecte et de l'urbaniste. Nous devons, par conséquent trouver le moyen d'inclure le temps dans nos représentations. L'analyse de terrain nous invite à considérer l'espace de ce quartier comme un continuum spatial évoluant dans le temps. L'absence de la notion de « propriété », engendre une sorte de mise à disposition du milieu où s'émancipe l'appropriation. La carte permet alors de tenir compte de cette « mise à disposition ». La réversibilité des espaces, leur caractère éphémère, permet de maintenir actuelle cette « mise à disposition » permanente. La représentation de cet espace urbain à travers cette carte a permis de prendre en considération la perméabilité entre géographie et architecture.

A partir de ce relevé qui, à lui seul, permet de raconter de nombreuses histoires ; j'ai ressenti le besoin de révéler un certain nombre d'informations qui demeuraient dissimulées à l'intérieur. Il me fallait « donner à voir » un certain nombre d'informations constitutives de l'espace qui permettraient d'en saisir la « raison ». Devant la complexité, il faut (bien souvent) s'atteler à séparer les informations, afin de retrouver des fragments plus simples à analyser<sup>175</sup>. Il convient d'envisager les quartiers informels comme une carte d'information sans cesse actualisée<sup>176</sup>. Le niveau de complexité est tel, le mouvement interne est tellement important que ces quartiers informels ne sont aujourd'hui que très peu représentés sur les cartes. Il y a une réelle difficulté à les représenter, car l'espace change en permanence. C'est la raison pour laquelle je me suis efforcé de dater les documents de manière à témoigner de ce rapport étroit entre temps et espace.

Comme tout bouge en permanence dans l'urbanisation informelle, le processus ménage des interstices, des distances entre les éléments, des vides. Chacun des éléments du dispositif spatial est séparé de l'autre. Lorsqu'une véranda est attenante à une chambre, chacun de ces éléments demeure structurellement séparé. On peut ainsi facilement enlever un espace pour le remplacer par un autre. Ainsi l'ensemble de l'espace est constitué d'une multitude d'interstices entre les éléments structurels. L'aménagement de ces espaces, permet de séparer les éléments, et permet également d'occasionner un changement permanent<sup>177</sup>. La carte est ainsi toujours actualisée en fonction des besoins. Les informations sont séparées comme autant de calques d'informations qui se superposent librement, qui se côtoient<sup>178</sup>. L'ensemble apparaît comme une logique semblable à un « *open space* » à l'échelle urbaine, à une « carte d'architecture ». Cette représentation permet d'envisager l'architecture comme un « mini urbanisme »<sup>179</sup>.

La carte se retrouve aujourd'hui comme un outil commun entre architecture et géographie, tel un point de concordance entre deux disciplines. En effet, de nombreux architectes contemporains font aujourd'hui usage de la « cartographie architecturale »<sup>180</sup>. Jacques Lucan explique parfaitement que le procédé cartographique libère désormais une « non-composition » du plan de l'architecte<sup>181</sup>. L'emploi de la carte permet d'engendrer un certain degré d'« indéfinition » de l'architecture et plus

<sup>175</sup> Mais il convient de garder à l'esprit que les fragments demeurent en interactions constantes avec les autres éléments, comme le suggère l'« Effets papillons ».

<sup>176</sup> C'est d'ailleurs peut-être pour cette raison qu'elles sont représentées comme des « zones blanches » dans les cartes officielles (Vasset, 2007) !

<sup>177</sup> On retrouve ces mêmes interstices dans les plans des architectes contemporains de Sanaa. L'architecture de Sanaa, sur le projet de Lausanne, par exemple, peut être envisagée comme des « aires » programmatiques qui peuvent changer et évoluer. La référence à l'architecture japonaise contemporaine est une nouvelle fois conviée dans la disparition de l'architecture, comme un effacement des limites, pour une meilleure perméabilité entre l'intérieur et l'extérieur.

<sup>178</sup> Les calques sont flous, ils sont mus par l'interaction des superpositions : le calque des ombres réagit avec le calque de l'espace privé, le calque de l'espace public est lié avec celui des creux de l'urbain,...

<sup>179</sup> On retrouve ce souci d'une hybridation entre architecture et urbanisme dans les travaux de l'architecte hollandais Aldo Van Eyck.

<sup>180</sup> Vincente Guallart, Eduardo Arroyo (NO.mad Arquitectura), Manuel Gausa (Gausa+Raveau, Actar arquitectura), SANAA,...

<sup>181</sup> Jacques Lucan, 2009, « Composition, non-composition », PPUR.

largement de l'espace, celui-ci devient le support à une libre appropriation. Dans l'architecture de Philippe Rahm, cette stratégie cartographique de l'architecture recèle une autre dimension, c'est celui d'envisager l'espace comme une « architecture météorologique »<sup>182</sup>. Dans l'urbanisation informelle c'est cette même intention de protection climatique qui est le moteur de l'espace, ainsi les atmosphères<sup>183</sup> en question sont tout autant diversifiées dans de multiples degrés : intérieur, intérieur/extérieur, extérieur couvert, extérieur ouvert, intérieur ouvert, public, semi-public, semi-privé, courant d'air, ombre horizontale, ombre verticale,... La carte/plan apparaît comme un document particulièrement approprié pour décrire la complexité urbaine qui émerge de l'urbanisation informelle.

### **Les fiches**

A l'occasion du master recherche, des entretiens ont été réalisés sur la base d'un questionnaire; l'idée était de compiler une matière comparable. Le questionnaire fut d'abord utilisé dans le quartier de « *Bozobuguni* », puis dans le quartier de « *Sofa Bugu* », il s'est ensuite enrichi progressivement de quelques questions subsidiaires. Le lecteur trouvera les résultats de ces entretiens, sous forme de fiches individuelles en annexe, chacune des fiches est numérotée (B.1, B.2, B.3,...). L'idée des fiches est venue à la suite de la lecture de l'ouvrage « *Construire la ville africaine* » (Canel, Delis, Girard, 1990). Ce travail de fiche initié pendant le master a ensuite été progressivement enrichi pendant le temps long de la recherche. Chaque voyage était l'occasion d'une actualisation des documents permettant de relever les changements perpétuels appliqués à l'espace. Ce travail de suivi a permis de comprendre dans quelle mesure le dispositif spatial employé par les autoconstructeurs est propice à une mutation ouverte de l'espace.

Mon interprète commençait par présenter mon travail, et expliquer ma présence ainsi que l'objet des questions. Le travail commençait par l'entretien avec le questionnaire, qui devait durer en moyenne une heure. Il fallait commencer par les questions pour pouvoir libérer rapidement les personnes interrogées<sup>184</sup>. Ensuite, je faisais un plan sur place à main levée. Les mesures des constructions ont été prises avec les pas, suite à un étalonnage<sup>185</sup>. Les plans ont ensuite été repassés à l'encre puis scannés. Enfin, la parcelle était photographiée sous différents angles.

Dans le quartier, la plupart des chefs de famille sont autoconstructeurs, je n'avais donc souvent qu'un seul interlocuteur pour une construction. Les personnes interrogées étaient dans l'ensemble des hommes, jeunes adultes, ou vieux, mais pas de femmes. Les usages ne vous laissent pas parler directement aux femmes. Même lorsque, pendant les entretiens, je posais des questions les concernant directement (nom, prénom, âge, origine,...), ce sont toujours les hommes qui répondaient. Dans certains cas, l'homme ne connaissait pas la réponse à une question au sujet de la femme, la question pouvait parfois rester sans réponse, même si la femme était assise juste à côté.

Pour les entretiens, nous avons de temps à autre été amenés à revenir, parfois plusieurs fois, afin de respecter la hiérarchie familiale. Aussi, s'il y avait un homme, il nous fallait parfois revenir, afin de parler au frère le plus âgé. S'il y avait un ancien dans la maison, nous faisons en sorte de lui poser les questions, j'ai ainsi pu entrevoir, à travers leurs réponses, une image mentale du Bamako d'autrefois.

L'accueil malien était à la hauteur de mes espérances, je n'ai déploré qu'un nombre extrêmement limité de refus en ce qui concerne les questionnaires et/ou les relevés.

<sup>182</sup> Philippe Rahm traite l'espace comme une carte d'ambiances et d'« atmosphères » constituée de paramètres climatiques (température, luminosité, ventilation,...).

<sup>183</sup> La question de « l'atmosphère » est un concept que l'on trouve chez l'architecte Suisse Peter Zumthor (2008) quand il évoque ses processus de conceptions, mais aussi chez le philosophe Sloterdijk lorsqu'il évoque des univers artificiels clos par des dômes, des « sphères » (Sloterdijk, [2003] 2005).

<sup>184</sup> À plusieurs reprises nous avons dû accélérer les questions, pour les laisser aller à la prière.

<sup>185</sup> Technique de mesure basée sur une distance de référence d'un pas moyen.

Chacune des fiches commence par un tableau qui tente de dresser le portrait du « parcours citadin » de l'autoconstructeur. Le fondement du questionnaire visait à interroger la culture constructive des autoconstructeurs. Il paraissait donc intéressant d'essayer de retracer le parcours géographique effectué pour comprendre l'origine des savoir-faire constructifs.

### ***Les descriptions***

Au cours de la recherche, j'ai compris que je ne pourrais témoigner de l'épaisseur complexe du terrain en employant un seul registre d'écriture. J'ai donc ressenti le besoin d'explorer des procédés narratifs autres que ceux que j'avais l'habitude d'employer. C'est donc assez naturellement que je me suis mis à réaliser des descriptions par écrit de scènes de la vie quotidienne. L'exercice est finalement assez simple, il suffisait de se trouver un emplacement discret, à l'ombre, et de coucher par écrit ce que je voyais devant moi. Mécaniquement ce sont une foule de détails d'importances diverses qui sont apparus sur le papier. Le plus étonnant a été de se rendre compte que certains de ces détails ont révélé leur importance bien plus tard, au cours de la rédaction des parties consacrées à la théorie.

Si les descriptions sont d'abord apparues de manières intuitives comme des besoins, cette démarche s'est ensuite vue confirmée par une méthodologie qui semblait courante chez un grand nombre d'auteurs : Henri Lefebvre<sup>186</sup>, Paola Vigano<sup>187</sup>, Bernardo Secchi<sup>188</sup>, Michel Agier<sup>189</sup>, Pierre Sansot<sup>190</sup>, Georges Perec<sup>191</sup>,... Il semble que la description soit une technique qui concerne de nombreuses disciplines différentes.

La lecture de Paola Vigano m'a particulièrement fait prendre conscience de l'articulation étroite qui pouvait exister entre « description » et « projet ».

*« Les projets descriptifs et représentatifs sont des projets qui ne nient pas les caractéristiques structurelles de l'espace ni ne prétendent à les transformer, mais révèlent les éléments de rationalité de ces caractères même. [...] ils naissent de l'irrégularité du monde, ils ne présupposent pas une situation homogène. [...] Ils décrivent, c'est-à-dire qu'ils représentent et rendent visibles, perceptibles, évidentes, les irrégularités du monde et de son image. »*

**Vigano, 2012, p. 171-172**

Vigano explique parfaitement que la description est aussi une « révélation », dans le sens où elle met en relief des éléments du monde réel. Cette mise en lumière des éléments suppose une phase ultérieure (extrêmement proche) qui est de se saisir de ces éléments comme d'ingrédients pour développer le projet. Elle explique que « Le projet qui utilise pleinement sa dimension descriptive s'inscrit dans une stratégie cognitive spécifique : la saisie, l'apprentissage d'un lieu s'appuient sur les outils et les techniques du projet. » (Vigano, 2012, p.159). Technique de projet et technique de

<sup>186</sup> « La connaissance de l'espace oscille entre description et fragmentation. » (Lefebvre, 1974, p.109)

<sup>187</sup> « Tout acte de description est une tentative de reconstruction logique du monde et procède par des déconstructions, des effacements, des mises en relief. » (Vigano, 2012, p. 171)

<sup>188</sup> « La littérature sur la ville contemporaine est immense, mais les descriptions pertinentes du point de vue technique sont moins nombreuses qu'on le croit. » (Secchi, [2000] 2006, p.69)

<sup>189</sup> « [...] écrire un certain nombre de situations précises est peut-être aussi concret qu'écrire les immeubles ou les édifices. » (Agier, 2009, p 28)

<sup>190</sup> « (...) Pierre Sansot excelle dans l'exercice fort délicat de la description du sensible urbain » (Cherubini, 1995, p.81). Bernard Cherubini, « L'ambiance urbaine : un défi pour l'écriture ethnographique », *Journal des anthropologues*, Dossier : l'imaginaire de la ville, N° 61-62, Automne 1995, p79-87.

<sup>191</sup> Georges Perec 1975 [2008], *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*.



description se révèlent être ainsi particulièrement proches. Nous pourrions à ce sujet rajouter que le dessin d'architecte est lui aussi un acte de description du réel, qui se place à l'interface du projet<sup>192</sup>.

Avec André Corboz, on comprend que, comme la description, la carte recèle une implication de l'individu qui prend note, c'est une interprétation, une représentation orientée selon un « point de vue ». La dimension de projet est incluse en filigrane dans les descriptions, autant que dans les cartes. « La description initiale est instrumentale : elle sert à fonder le projet ; la seconde est rhétorique (au sens technique et non péjoratif du terme) : elle sert à le communiquer, elle est une sorte de preuve anticipée de sa pertinence. » (Corboz, 2001, p.256). On comprend combien les descriptions présentes dans cette recherche se sont laissées influencer par un double niveau d'observation. Un premier niveau, qui est une observation simple, aussi objective que possible, qui s'attache aux faits, qui se laisse surprendre, ouverte à une réalité inconnue<sup>193</sup>. Le second niveau d'observation permet une forme de justification de la « pertinence » de l'objet observé. S'il y a « pertinence », c'est qu'il y a une prise de position, le sujet en lui-même est déjà un choix, donc capable d'être argumenté. Il sous-entend alors une démarche de projet qui lui est induite.

D'autre part, rares sont les théories de l'architecture vernaculaire qui ont été écrites. Ce travail est donc l'occasion d'essayer de comprendre, d'analyser, d'interpréter, de décrire, les fondements et les raisons de ces architectures du quotidien. Pour toutes ces raisons, cette recherche se doit de trouver une forme de rédaction ouverte sur l'infini du savoir, de la découverte, et de la connaissance. Les fondements de cette architecture ne sont pas écrits, notamment du fait d'une transmission orale, c'est donc une tâche qu'il nous incombe à présent de réaliser. Il est donc ici question de retranscrire par écrit la logique d'une culture orale qui prend corps dans l'espace. La perspective d'un enseignement du projet d'architecture à des jeunes maliens de Bamako nous invite à engendrer une forme de rédaction proche du manuel. Cependant, du fait de mon origine occidentale et donc totalement étrangère à ces cultures, une quantité d'informations va nécessairement m'échapper. Aussi, cette origine étrangère de l'observateur architecte ne pouvant être dissimulée, elle sera reconnue et affirmée en tant que tel. Aussi, l'intérêt de la découverte de l'altérité proposera un regard analytique et curieux des choses observées, avec parfois une libre comparaison aidée par l'actualité des questions soulevées sous d'autres latitudes<sup>194</sup>.

---

<sup>192</sup> Dessiner suppose en effet de déconstruire l'espace, à le fragmenter, pour ensuite le retranscrire par des lignes sur le papier. Le regard du dessinateur est donc sélectif, il partitionne le réel pour se l'accaparer, c'est déjà un outil analytique de compréhension du réel.

<sup>193</sup> Cette première observation objective du réel est d'autant plus interrogative que le regard curieux est celui d'un observateur étranger. Ce même regard est donc susceptible de questionner tout un ensemble de gestes, d'attitudes, de postures qui sont nouvelles à ses yeux et dont l'origine et la source sont souvent inconnus.

<sup>194</sup> La question environnementale permet aujourd'hui d'opérer des rapprochements Nord-sud et Sud-nord.

## **F- De la théorie au terrain - Etat de l'art**

Je remarque que mon travail de recherche a été constitué d'une alternance permanente de deux grands temps : le temps du terrain, le temps de la lecture. Le rythme des voyages a permis de passer régulièrement de l'un à l'autre, de sorte que c'est précisément cette oscillation qui a permis de faire surgir des éléments théoriques d'importance. Aussi, à l'occasion de lectures théoriques, réalisées principalement en France, je constatais que certaines citations permettaient de « donner à voir » le terrain sous une lumière nouvelle. Ces citations proposaient un nouvel éclairage du terrain, elles permettaient de le regarder autrement, comme sous un nouvel angle. C'est comme si la lecture textuelle permettait de traduire la lecture du terrain. Etant bien décidé à exploiter cette posture stimulante, je me suis systématiquement appliqué à recopier méticuleusement toutes les « citations éclairantes » de chacun des ouvrages que j'avais l'occasion de lire. Chacune de ces citations a permis d'étayer le discours théorique tout en ouvrant un regard sans cesse renouvelé sur le terrain. Cette démarche m'a donc permis de constituer une sorte de « banque de données de matière théorique » ouverte et mobilisable de différentes façons, comme un architecte constitue patiemment sa propre iconographie<sup>195</sup>. Je ne suis par conséquent pas en mesure d'inscrire ce travail dans une seule direction, mais plutôt dans une « grande famille » constituée d'individualités fortes. Nous allons dans les lignes qui suivent tenter de dresser le portrait de cette « grande famille » de références théoriques. En d'autres termes, cette partie va tenter regrouper, par thèmes, les ouvrages principaux qui ont permis la construction théorique de cette recherche en façonnant le regard porté sur le terrain, « de la théorie au terrain ». Avant d'opérer un tel classement, je crois nécessaire d'isoler une figure particulièrement importante que j'ai découverte durant la thèse : Henri Lefebvre.

### **a. Henri Lefebvre**

A l'occasion du master recherche, j'ai d'abord lu l'ouvrage « Du rural à l'urbain » (Lefebvre, 1969 [2001]). A l'époque, je me rappelle avoir apprécié le ton de l'ouvrage, je garde un excellent souvenir d'un chapitre intitulé « Quartier et vie de quartier » (Lefebvre, 1969 [2001], p. 207-215). Ce chapitre essentiellement consacré à la notion de « quartier » abordait la question urbaine par un angle qui était nouveau pour moi. Cette approche m'avait particulièrement intéressé. Cependant, étant à l'époque préoccupé par la question des parcours individuels, j'avais dans un premier temps mis de côté cet ouvrage (et son auteur avec), car il ne répondait pas directement à la problématique du moment<sup>196</sup>.

Puis en septembre 2011, j'assistais, par curiosité, au colloque « Henri Lefebvre, une pensée devenue monde »<sup>197</sup> à l'université de Paris Ouest Nanterre la Défense. Ce colloque a permis de faire ressortir un grand nombre de caractéristiques de l'œuvre de Lefebvre. De nombreux propos ont notamment porté sur l'usage actuel qui était fait de sa pensée de par le monde et particulièrement dans « les Suds ». Je remarquais également la valeur et l'intérêt que pouvait suggérer sa pensée critique de la modernité pour une pensée contemporaine qui tente de refermer la parenthèse moderne (Latour, 1991). A la suite de ce colloque j'ai également remarqué que rares étaient les architectes qui prêtaient une oreille attentive à cette pensée sur l'espace<sup>198</sup> (sauf peut-être chez les « collectifs » d'architectes contemporains<sup>199</sup>). L'intérêt pour la pensée d'Henri Lefebvre s'est vu renforcé lorsque

<sup>195</sup> La posture d'architecte invite à se construire sa propre cosmogonie de référence, afin de situer parmi elles.

<sup>196</sup> Je pensais que le titre « Du rural à l'urbain » m'aiderait à mieux comprendre les migrations qui produisent l'exode rurale, je me suis ensuite rendu compte que ce n'était pas réellement l'objet de l'ouvrage, qui traite plus de la mutation de l'habitat en France par le pavillonnaire.

<sup>197</sup> Colloque : « Henri Lefebvre : une pensée devenue monde? », 27 et 28 septembre 2011, Université Paris Ouest. URL : <http://sophiapol.hypotheses.org/5227>

<sup>198</sup> Sans doute parce que cette pensée de l'espace bouscule en profondeur les certitudes établies de la discipline architecturale.

<sup>199</sup> Collectif EXYZT, URL : <http://www.exyzt.org/>

Collectif ETC, URL : <http://www.collectifetc.com/>

Atelier d'Architecture Autogérée (AAA), URL : <http://www.urbantactics.org/>

j'ai constaté que Lefebvre était à la base de plusieurs auteurs contemporains comme par exemple le géographe américain David Harvey<sup>200</sup>. Pour toutes ces raisons, la personnalité d'Henri Lefebvre m'a de nouveau intéressé ; j'ai donc souhaité en savoir plus.

C'est pourquoi je me suis plongé successivement dans la lecture de deux ouvrages majeurs « Le droit à la ville » (Lefebvre, 1968), puis « La production de l'espace » (Lefebvre, 1974 [2000]). Je dois avouer que j'ai littéralement dévoré ces deux ouvrages, ces lectures n'ont fait que confirmer des intuitions que je gardais enfouies depuis longtemps. Je me suis véritablement retrouvé dans ces lectures.

L'ouvrage « Le droit à la ville » (Lefebvre, 1968) est principalement construit sur la notion de « valeur d'usage » (Lefebvre, 1968, p.5), il tente d'envisager l'espace urbain comme une « œuvre » élaborée par un collectif, un groupe (Lefebvre, 1968, p.16, p.53). Il cherche ainsi les lois qui régissent « l'ordre urbain » (Lefebvre, 1968, p.52). Cette pensée d'un ordre urbain sous-jacent m'a particulièrement intéressé, l'urbanisation non planifiée faisant habituellement référence au chaos. Il s'interroge également sur le sens inscrit dans l'espace, le « langage urbain » (Lefebvre, 1968, p.55, p.62-63), le « texte urbain » (Lefebvre, 1968, p.117), sans oublier toutefois que l'espace urbain est également traversé de pratiques. Son travail invite à porter son attention sur « la sémiologie de l'espace » (Choay, 1969, [1972]). Cette quête de sens m'a beaucoup aidé à décrypter les messages inscrits dans l'espace du terrain. Lefebvre nous invite également à envisager l'espace urbain comme un « organisme » (Lefebvre, 1968, p.5), un « système » (Lefebvre, 1968, p.63), voire même un « écosystème » (Lefebvre, 1968, p.11). Lefebvre insiste à plusieurs reprises pour expliquer le nécessaire inachèvement de l'espace urbain, ce qui lui donnera son aspect « vivant ». Il parle volontiers de « l'obsolescence de l'espace », ou encore de l'espace urbain comme une « œuvre éphémère » (Lefebvre, 1968, p.154), cette pensée s'est révélée particulièrement éclairante pour repenser la « valeur » de la fragilité intrinsèque à la ville en terre. Lefebvre en appelle à « l'autogestion » (Lefebvre, 1968, p.113) permettant de donner lieu à une réelle « appropriation » de l'espace, ce qui m'a permis d'articuler des liens solides avec la pensée de Yona Friedman sur l'auto-planification (Friedman, 1978 [2003]).

L'ouvrage « La production de l'espace » (Lefebvre, 1974 [2000]), arrive plus tard dans l'œuvre de Lefebvre. Il atteint avec cet ouvrage un très haut degré de complexité dans la compréhension des mécanismes qui influent sur la « production de l'espace ». Cette lecture m'a permis d'entrevoir une façon « autre » d'envisager la notion d'espace. C'est notamment avec cette lecture que j'ai saisi l'importance de ne pas envisager l'Espace tout seul, mais de l'articuler avec d'autres notions fondamentales comme le Temps et l'Energie. C'est donc une pensée systémique qui m'a particulièrement aidé à structurer mon travail de recherche qui était jusque-là constitué d'innombrables fragments. La division Temps, Espace, Energie, m'a permis de quelque peu déboulonner mes certitudes d'architecte pour embrasser une nouvelle conception de l'espace urbain fondée dans une culture différente de la mienne. A partir de cet instant j'ai alors envisagé la lecture analytique de l'urbain dans une acception plus large, plus ouverte et nécessairement plus complexe. L'un des concepts fondateurs de l'ouvrage est la notion d' « espace social », c'est-à-dire l'espace envisagé comme un « produit social »<sup>201</sup> (Lefebvre, 1974 [2000], p.XX). Cette pensée invite à aller à la découverte des valeurs sociales et culturelles inscrites dans l'espace<sup>202</sup>, c'est donc la voie que j'ai décidé de suivre par la suite dans mon propre travail<sup>203</sup>. Lefebvre évoque également dans cet ouvrage la « triplicité » de l'espace « espace perçu » – « espace conçu » – « espace vécu » (Lefebvre,

<sup>200</sup> Harvey David, 2011, *Le capitalisme contre le droit à la ville. Néolibéralisme, urbanisation, résistances*. Paris, Éditions Amsterdam.

<sup>201</sup> « L'espace (social) est un produit (social). » ((Lefebvre, 1974 [2000], p.35)

<sup>202</sup> La recherche de telles « valeurs » faisait écho à des lectures que j'avais faites chez Paola Berenstein Jacques à propos des « valeurs culturelles » qu'elle recherche dans les favelas de Rio (2003).

<sup>203</sup> Cette voie s'est révélée d'autant plus pertinente que la culture malienne se concentre particulièrement sur les échanges sociaux dans l'espace.

1974 [2000], p.50, p.53, p.57). Cette « triplicité » de l'espace invite à lire un même espace en empruntant différentes postures d'analyse. « Perception », « conception » et « pratiques » deviennent trois axes d'analyse qui permettent de décrypter ce qui est enfoui dans l'espace. La recherche étant principalement axée sur le matériau terre, la question de la « représentation » s'est révélée ici particulièrement importante<sup>204</sup>. Lefebvre est très critique envers la tendance à « l'homogénéisation » de la modernité (Lefebvre, 1974 [2000], p.91), dans une démarche « dialectique » il préfère lui confronter « l'hétérogénéité » d'un processus urbain aléatoire, tout en admettant que pour fonctionner, un ensemble urbain doit générer un certain degré de cohérence. Cette dernière pensée est d'une importance capitale pour le cas d'étude qui nous occupe, car elle permet de mesurer l'importance de la diversité ethnique dans la citadinité spécifique de Bamako. L'hétérogénéité ethnique de la ville de Bamako confère à l'espace urbain un remarquable terrain pour la constitution d'un « espace social » (Lefebvre, 1974 [2000]). C'est donc un axe d'étude important qu'il convient de privilégier. La pensée systémique de l'espace chez Lefebvre invite à focaliser son attention sur les « relations » entre les choses plus que sur les objets indépendants<sup>205</sup>. Il explique que la considération pour les relations s'oppose à la pensée moderne qui, elle, ne fait que « séparer », « spécialiser », (Lefebvre, 1974 [2000], p.117). Lefebvre nous invite à penser entre les choses.

Je souhaite prochainement approfondir ma connaissance de l'œuvre de Lefebvre sur l'espace avec l'ouvrage de Lukasz Stanek « *Henri Lefebvre on Space: Architecture, Urban Research, and the Production of Theory* » (2011). Cet ouvrage permet de comprendre comment Lefebvre a collaboré avec des architectes de renom pour se confronter à la difficile question de la « production de l'espace » dans des projets d'architecture.

### ***b. Anthropologie positiviste de la précarité***

*« On peut trouver les mêmes témoignages d'imagination, d'invention et d'enthousiasme dans de nombreux bidonvilles, où des gens sans abri ont construit des choses ravissantes avec de vieilles caisses, des bidons et autres rebuts. »*

**Hassan Fathy, 1969 [1996], p.73**

L'hypothèse principale de cette recherche est que le monde de la discipline peut apprendre de la marge et que, en continuant sur cette voie, le « monde riche » peut apprendre du « monde pauvre ». Cette hypothèse est aujourd'hui énoncée dans un contexte aigu de crise internationale qui semble aujourd'hui s'affirmer comme la fin de la période moderne. Ce contexte de crise voit émerger une pensée de la décroissance qui interroge en profondeur les bases du système capitaliste. La décroissance ébranle du même coup l'ensemble des principes modernes : progrès, confort, consommation, obsolescence programmée, propriété, table rase, développement,... Dans un tel contexte, les regards se tournent irrémédiablement vers des modèles autres que ceux précédemment établis par les modernes. La récente mondialisation de la question environnementale finit de renforcer cette invitation à aller voir au Sud comment peut-on envisager de refonder les modalités de la production de l'espace urbain. De nombreux auteurs avancent que la précarité peut être érigée en référence et que la ville pauvre dissimule un modèle alternatif à la production urbaine moderne. Nous verrons que ce sont, bien souvent, les anthropologues qui tiennent ce discours là, mais pas uniquement.

<sup>204</sup> Car la dévalorisation actuelle du matériau terre est étroitement liée à une représentation négative du matériau.

<sup>205</sup> « Ni la nature – le climat et le site – ni l'histoire antérieure ne suffisent à expliquer un espace social. Ni la « culture ». [...] Ces objets ne sont pas seulement des choses mais des relations. » (Lefebvre, 1974 [2000], p.93-94). « L'espace produit ne fut ni rural ni urbain, mais résultat de leur relation spatiale nouvellement engendrée. » (Lefebvre, 1974 [2000], p.95).

Le premier auteur à m'avoir orienté dans cette voie de recherche, c'est Yona Friedman<sup>206</sup>, avec son ouvrage « l'architecture de survie », complété par le sous-titre important « Une philosophie de la pauvreté » (Friedman, 1978 [2003]). L'essentiel de l'ouvrage consiste à révéler les stratégies de survie spécifique au monde pauvre en y décelant les principes systémiques. Friedman explique qu'il a séjourné dans un bidonville de Jakarta de manière à être au plus près de son sujet d'étude<sup>207</sup>. Friedman précise toutefois qu'il n'est pas nécessaire d'aller forcément très loin pour rencontrer le « monde pauvre », car il se trouve parfois tout près juste à la marge du « monde riche » (Friedman, 1978 [2003], p.15). Friedman assume clairement le fait d'ériger le bidonville en modèle comme une alternative à un mode de production de l'espace urbain. Le bidonville est pour lui un processus urbain comme un autre qu'il convient de considérer à part entière. On retrouvera une pensée similaire chez Jean Paul Loubes qui nous invite à « réintégrer dans l'urbain ces formes jusque-là perçues comme parasites, insaisissables, et destinées à être éradiquées » (Loubes, 2010, p.45). Jean-Paul Loubes insiste sur ce point en expliquant qu'une façon de reconsidérer cette forme urbaine est de porter sur elle les outils de la discipline architecturale : plans, coupes, axonométrie,... (Loubes, 2010, p.45-46). Cet intérêt pour l'étude d'un dispositif spatial venu d'en bas, je l'avais autrefois rencontré dans le travail de Didier Drummond, « Architectes des favelas (Les Pratiques de l'espace) » (1981). Cet ouvrage, écrit par un architecte, était précieusement enrichi de documents graphiques qui permettaient de comprendre la structuration progressive de l'espace ainsi que la capacité d'adaptation des structures employées par les autoconstructeurs des favelas. J'ai donc fait en sorte d'appliquer cette méthode, en considérant les autoconstructeurs comme si j'avais affaire à des architectes à part entière. Le dessin a ainsi permis de révéler les « dispositifs spatiaux » employés tout en donnant à voir le potentiel dissimulé sous cette épaisse couche de représentation pauvre : ouverture spatiale, adaptation climatique, ingrédient de la cohésion sociale, boucle énergétique, phénomène progressif, dispositif spatial,...

Dans la même famille de ces auteurs qui s'intéressent aux marges urbaines on trouve également en bonne place l'anthropologue Michel Agier, avec son ouvrage « L'invention de la ville » (Agier, 1999 [2008]). Cet ouvrage porte lui aussi un sous-titre d'importance « Banlieue, township, invasions et favelas ». Ce livre fait le postulat que l'urbanité, et avec elle la citoyenneté, s'invente dans l'hybridation entre la ville formelle et la ville informelle. Il en appelle lui aussi à une « révélation » de cette ville (Agier, 1999 [2008], p.9). Agier démontre avec précision les processus d'élaboration de l'urbanité par les marges, notamment à travers les phénomènes « rituels » (Agier, 1999 [2008], p.9). C'est alors dans cette dynamique que sur le terrain, l'attention a été portée sur le rôle rituel du chantier de construction. Une large part de la recherche de Michel Agier porte sur les états limites de l'urbain. Il s'intéresse à différents cas de figures où l'urbanité devient critique, où le groupe humain est contraint d'inventer de nouvelles modalités du vivre ensemble : camps de réfugiés, bidonvilles,... Il nomme cette condition « la ville nue » ou « la ville bis ». Il représente cette ville comme étant dans une situation de coprésence avec la ville formelle, il parle alors de « trous » dans la ville globale où « s'inventent » des « expériences » de citoyennetés différentes (Agier, 1999 [2008], p.9). J'apprécie particulièrement le mode d'écriture de Michel Agier, la façon dont il fait monter en généralité certains concepts rencontrés sur le terrain. Je trouve cette démarche pertinente et je mesure aujourd'hui combien elle a contribué à la construction théorique de ce travail.

Par le passé, une autre anthropologue s'était déjà intéressée aux « valeurs » que renferme le « bidonville ». Il s'agit de Colette Pétonnet (1929-2012), dans son ouvrage « On est tous dans le brouillard »<sup>208</sup> (Pétonnet, 1979 [2002]). L'ouvrage est fondé sur sa propre thèse de doctorat en

<sup>206</sup> La théorie de Yona Friedman m'a permis de développer ma problématique de diplôme d'architecte. Je suis allé chez lui l'interviewer à cette occasion.

<sup>207</sup> Il précise aussi que lorsque l'on a son billet d'avion dans la poche pour retourner en Europe, on ne peut qu'effleurer la problématique de la pauvreté. Cette remarque me fait penser à une autre remarque de Colette Pétonnet qui affirme que « La pauvreté n'est pas descriptible, elle se vit. » (Pétonnet, 1979 [2002], p.251).

<sup>208</sup> Cet ouvrage est aujourd'hui devenu un classique de l'anthropologie spatiale.

anthropologie, il porte sur l'étude d'un bidonville de banlieue parisienne dans les années 1960. Cette recherche retrace le suivi d'un groupe de migrants (venus d'Afrique du Nord) dans un processus de l'apprentissage et l'adaptation à un comportement urbain différent. Elle démontre que le bidonville offre l'opportunité d'un moment de transit qui crée le lieu d'un apprentissage. Elle termine l'ouvrage en décrivant la « violence » engendrée par les politiques « d'éradication des bidonvilles » et par le « recasement » dans une structure spatiale rigide et contraignante des logements sociaux de l'époque. Elle explique que la structure de l'espace offerte par les logements dessinés par les architectes ne permet pas les transferts et la transformation progressive nécessaire des modes de vie, contrairement aux lents processus identifiés dans les bidonvilles (apprentissage réciproque, construction de liens solidaires). La description de ce moment charnière de l'histoire urbaine de Paris, n'est pas sans faire écho aux stratégies urbaines qui font l'actualité de nombreuses villes à travers le monde, et à celle de Bamako en particulier. Le programme « ville sans bidonville », par exemple, atteste de l'actualité de la question. Il est donc important de signaler l'actualisation potentielle de cet ouvrage qui nous invite à envisager la réalité urbaine sous un nouvel angle. Cette démarche revient à assumer l'existence et l'extraordinaire résilience propre à ces formes urbaines qui demeurent « en creux » dans l'espace urbain.

Jean-Paul Loubes remarque que la domination démographique de la marge urbaine nous contraint à considérer l'urbanisation informelle comme une réalité puissante qu'il nous faut désormais assumer. Il explique qu'il ne faut pas espérer (ni attendre) une autre condition urbaine, mais que l'informel est un ingrédient de l'urbanité contemporaine qu'il faut admettre comme tel (Loubes, 2010, p.60). Ce pragmatisme, s'il peut déranger au premier abord, permet toutefois de proposer un nouveau regard sur cette réalité urbaine. Elle permet également de changer d'appui en envisageant la possibilité de ne pas chercher (comme autrefois) « l'éradication », mais au contraire « l'inclusion ». A partir de là, la problématique urbaine se modifie considérablement. Il n'est plus question d'employer le principe de la table rase (*tabula rasa*), mais de prendre en considération le « vernaculaire contemporain » comme une forme urbaine à part entière, comme faisant partie de la construction urbaine.

J'ai personnellement cherché à développer ce point pour interroger la valeur culturelle, voire même patrimoniale<sup>209</sup>, de ces processus urbains à la marge. Cette question de la « valeur culturelle » de la marge a été auparavant développée par Paola Berenstein Jacques dans son ouvrage « Les favelas, un déficit culturel » (2001), puis dans « Esthétique des favelas » (2003). L'originalité de l'ouvrage réside, là encore, dans la posture de recherche anthropologique qui vise à explorer la part d'invention culturelle qui se produit dans les conditions de la marge urbaine. Le second ouvrage évoqué ci-dessus insiste plus particulièrement sur la valeur esthétique de la production spatiale des favelas. L'auteur n'hésite pas à effectuer des comparaisons avec des œuvres majeures d'artistes<sup>210</sup> et d'architectes contemporains<sup>211</sup>, où à des travaux de philosophes contemporains. Elle invite par conséquent à considérer ces formes urbaines comme appartenant au même monde que celui de l'urbanité globalisée. Cette posture de recherche m'a permis de légitimer ma posture de chercheur engagé oscillant entre culture architecturale contemporaine et marge urbaine<sup>212</sup>.

---

<sup>209</sup> Le lecteur trouvera le développement de cette question dans les derniers chapitres de la partie Temps.

<sup>210</sup> Tadashi Kawamata, Helio Oiticica

<sup>211</sup> Daniel Libeskind, Franck Gehry, Peter Eisenman

<sup>212</sup> Dans la sphère architecturale contemporaine on trouve un ouvrage collectif qui fait date, dans la façon contemporaine d'envisager la question urbaine, c'est l'ouvrage « Mutations » (2000). Cet ouvrage contient notamment un texte de Rem Koolhaas à propos de la ville de Lagos (Nigéria). Ce texte, bien que critiqué, a le mérite de confirmer l'intérêt que l'on peut avoir à envisager la question urbaine sous un nouvel angle. L'impact de ce texte est considérable dans la culture architecturale contemporaine. Il remet en question l'idée moderne selon laquelle la préexistence d'infrastructure est nécessaire à l'émancipation d'un système urbain. Koolhaas semble avancer que la ville africaine semble proposer à ce titre un processus urbain différent où la défaillance d'infrastructure n'entrave pas la constitution d'une urbanité. Il met au contraire l'accent sur la capacité résiliente de cette urbanité qu'il découvre et le surprend. Des critiques notamment de géographes ont, depuis,

Un autre ouvrage m'a permis de progresser sur le terrain, c'est l'ouvrage de Jean-Marc Huygen, « La poubelle et l'architecte, Vers un réemploi des matériaux » (2008). Cet ouvrage permet de comprendre quelle est la logique sous-jacente qui préside dans le réemploi de matériaux de seconde main. Il s'agit véritablement d'un travail d'architecte qui cherche à déconstruire les détails techniques pour tenter de comprendre comment et pourquoi les matériaux s'agencent de telle ou telle façon. Cette recherche m'a beaucoup intéressée, car elle permet d'interroger sur le terrain chaque détail pour tenter de saisir la « raison » de telle ou telle mise en œuvre. Cet ouvrage n'est pas sans liens avec le chapitre sur le « bricolage » de Claude Lévi-Strauss dans « La pensée Sauvage » (1962). Lévi-Strauss réussit dans ce chapitre à décrire les éléments structurants qui accompagnent la logique du bricoleur dans le processus de production de l'espace. La lecture de ce chapitre invite à identifier cette logique de production de l'espace sur le terrain. Lévi-Strauss nous convie à démasquer ces processus dans les creux de la ville formelle, pour comprendre la structure interne qui organise et hiérarchise ce que l'on qualifie habituellement d'informel.

### ***c. Géographie du Mali et culture territoriale***

Ce travail de recherche sur l'habitat et de la ville en terre au Mali s'appuie principalement sur les écrits de deux auteurs ayant traité ces questions en profondeur Jean Gallais et Gérard Brasseur.

Je me dois de commencer ce chapitre en évoquant l'impressionnant travail de thèse de Gérard Brasseur, « Les établissements humains au Mali » (1968). Je ne saurais dire combien ce travail est remarquable, à tout point de vue. Je me souviens très bien le jour où Kevin De La Croix, m'a mis cet ouvrage dans les mains durant ma première année de thèse. Cette lecture s'est révélée extrêmement structurante dans mon travail. C'est une sorte d'encyclopédie qui tente d'inventorier une typologie des différents habitats ethniques à travers le Mali. Les titres de chapitres inventorient ainsi les différentes ethnies présentes sur le territoire malien en détaillant les spécificités observables dans chacune de ces cultures dans l'espace<sup>213</sup>. Une partie importante de ce travail insiste également sur la question urbaine. Le développement de cette problématique permet d'entrevoir un grand nombre de spécificités qui font de l'urbanité de ce territoire un modèle spécifique ancré dans son territoire avec ses spécificités. Pour aborder la question urbaine, Brasseur évoque « la dynamique », qui n'est rien d'autre que l'échange entre l'Espace et le Temps. Nous verrons plus loin que cette interaction Espace/Temps se retrouve également chez Jean Gallais. On comprend rapidement que la « dynamique urbaine » est un axe essentiel de l'étude urbaine dans ce territoire. Cette observation a permis de rapidement interroger les manifestations entre Temps et Espace sur le terrain. La question de l'urbanité dans le territoire malien a également été développée chez Jean Gallais.

C'est en 1984 que Jean Gallais publie « Hommes du Sahel, Espace-Temps et pouvoir, le delta intérieur du Niger 1960-1980 ». Dans cet ouvrage, Jean Gallais concentre son attention sur les rapports spécifiques entre Temps et Espace dont le Delta intérieur est le témoin et l'acteur. Jean Gallais décrit avec précision l'influence puissante du paysage sur l'espace. Cet ouvrage décrit en profondeur combien le territoire inondable du delta intérieur façonne depuis toujours une manière d'être au monde et combien ce paysage a permis de voir émerger une large diversité de cultures spatiales. Le paysage du Delta apparaît comme un écosystème complexe où l'homme est pleinement acteur de son environnement et où chaque culture ethnique a un rôle dans une interdépendance étroite avec les autres cultures, il nomme ce phénomène « l'écologie culturelle » (Gallais, 1984, p.17). Ce concept m'a beaucoup aidé à comprendre certains phénomènes sur le terrain, notamment

---

atténué certains propos de Koolhaas mais cela ne retire rien au fait que cette lecture fasse aujourd'hui partie intégrante de la culture de nombreux architectes à travers le monde. Il convient donc de reconnaître la portée importante de l'ouvrage.

<sup>213</sup> Cette catégorisation ethnique n'est pas sans poser quelques questions, au sujet de l'hypothétique étanchéité des classifications ethniques fidèle aux standards académiques de l'époque. Nous savons aujourd'hui que les influences culturelles sont étroitement entremêlées, soumises à des « branchements » (Amselle, 2011). Cela dit, ça n'enlève rien à l'effort d'inventaire qui est recensé dans ce travail.

pour comprendre les phénomènes d'interactions interethniques dans l'espace du Delta. Cette recherche sur l'interaction a parfaitement été précisée dans l'ouvrage de Olivier et Catherine Barrière « Un droit à inventer. Foncier et environnement dans le delta intérieur du Niger » (2002)<sup>214</sup>. Les auteurs décrivent avec précision la superposition des usages dans le Delta, notamment le triptyque : pêche (Bozo), agriculture (Bambara), élevage (Peuls, Bela, Touaregs). Chacune de ces trois activités se superposent dans l'espace tour à tour. C'est à dire qu'un même fragment de territoire peut être soumis à des activités différentes au cours de l'année, en suivant irrémédiablement le cycle des saisons. C'est en découvrant cette spécificité territoriale que j'ai été particulièrement attentif aux manifestations d'événements similaires dans le cadre de l'urbain. Ce souci m'a donc amené à m'intéresser aux commerçants ambulants, au maraîchage urbain, aux animaux urbains, et plus particulièrement à la pratique urbaine de la pêche chez les Bozos. La prise en considération de l'activité m'a permis de jeter un nouveau calque d'analyse sur l'espace. J'ai alors compris combien l'activité quotidienne saturait l'espace, combien elle était omniprésente et à quel point elle façonnait l'espace. J'ai alors compris que sur le terrain l'Energie était un élément parfaitement structurant de l'Espace et du Temps. Cette interaction Espace / Temps m'a également conduit à m'intéresser à la question patrimoniale. Les travaux d'Anne Ouallet, m'ont alors permis de mettre le doigt sur l'épineuse question de la conservation patrimoniale d'un patrimoine fragile dans un contexte de pauvreté (Ouallet, 2009). La complexité de cette question a été renforcée par l'abondante production des colloques de Terra 2008 (Bamako) et terra 2012 (Lima).

Sur la question urbaine, et sur les pratiques spécifiques de l'urbain dans ce territoire il faut également souligner le travail remarquable de Gilles Holder. De nombreux travaux de l'anthropologue interrogent les « pratiques d'assemblées », ainsi que de certains ingrédients qui façonnent la structuration de l'espace comme la luminosité, par exemple (Holder, 2002, 2004).

A l'échelle de l'Afrique de l'Ouest, on trouve toute une série d'ouvrages qui abordent la question de l'urbanité dans cette région par différents angles. Evoquons d'abord l'un des plus importants à mes yeux « Construire la ville africaine : chroniques du citoyen promoteur » (Canel Delis Girard, 1990). Cet ouvrage décrit parfaitement les stratégies d'autopromotion de l'habitat communes aux différentes villes d'Afrique de l'Ouest. L'ouvrage démontre combien le parpaing de ciment est devenu un élément structurant de la valorisation des biens immobiliers. Cette lecture permet du même coup de comprendre comment le matériau terre est devenu un obsolète dans une stratégie de capitalisation des biens. Cet ouvrage permet également de comprendre les mécanismes qui engendrent l'étalement urbain, point commun à de nombreuses urbanités dans la sous-région. J'évoquerais également l'ouvrage « Abidjan "côté cours" : pour comprendre la question de l'habitat » (Antoine, Dubresson, Manou-Savina, 1987). Cet ouvrage se concentre sur l'étude des modes d'habiter structurés autour des cours dans la ville d'Abidjan. Il permet de saisir à quel point la forme urbaine de la cour est un modèle spécifique au territoire, adapté à un climat et à une culture. Cet ouvrage pose la question de la pertinence d'un tel modèle urbain lorsque la cour devient locative et qu'elle est alors partagée par différentes familles. Ce renversement d'usage n'est pas sans engendrer quelques conflits.

Je ne peux aborder la question urbaine sans évoquer un autre ouvrage lui aussi particulièrement éclairant sur la nécessaire façon d'envisager le projet urbain en Afrique de l'Ouest sous un angle nouveau. C'est l'ouvrage de Jak Vauthrin « *Anarchie et raison d'une architecture, Villes Africaines* » (1989). La tonalité de l'ouvrage est assez particulière, l'expression est crue, mais cela n'enlève rien à la pertinence du point de vue évoqué. Le point de vue en question c'est celui d'un architecte engagé dans la promotion du matériau terre. Ancien membre de l'ADAUA, Jak Vauthrin est aujourd'hui architecte pour l'association FISA, il poursuit ainsi une action militante forgée de longue date. L'ouvrage tente de faire un bilan de la condition urbaine en Afrique de l'Ouest. Il interroge à cette

---

<sup>214</sup> Olivier et Catherine Barrière, 2002, Un droit à inventer. Foncier et environnement dans le delta intérieur du Niger, IRD. URL : <http://www.documentation.ird.fr/hor/fdi:010029132>



occasion de nombreuses thématiques : interrogation sur le rôle de l'architecte, remise en cause des modalités du projet urbain sur la question des bidonvilles, méfiance envers la pertinence des projets d'ONG,... l'ouvrage a le mérite de « jeter un pavé dans la mare » en posant sur la table un certain nombre de problématiques importantes qu'il est aujourd'hui nécessaire de prendre en considération.

Le terrain de recherche étant fondé dans une culture orale, j'ai pris le parti de prendre en considération la parole des acteurs comme ayant autant de valeurs que la parole écrite. La pratique du terrain m'a conduit à rencontrer un nombre conséquent d'acteurs de terrains qui m'ont tous aidés à dresser un portrait de la question de l'habitat et de l'urbain au Mali : Mr Mara (Anthropologue-ESIAU), Hamidou Magassa (Anthropologue-SERNES), Anne Doquet (Anthropologue-IRD-CEAF), Sébastien Philippe (Architecte - Historien), Baba Cissé (Architecte - Président de l'ordre des architectes du Mali), Abdoulaye Deyoko (Urbaniste - Directeur de l'ESIAU), Mr Ba (Géographe, ALTUS), Abdoulaye Sylla (Historien - Ancien directeur du Musée national), Monique Bertrand (Géographe - IEDES), Armelle Choplin (Géographe - ACP), Thierry Joffroy (architecte, CRATerre), Luc Pecquet (Anthropologue - CEMAF), Sandra Fiori (Urbaniste - CRESSON), Rachida Ouad (ESIAU), Juliette Coulibaly-Paradis (Urbaniste, Assistante technique du Gouverneur du District de Bamako),... Ces acteurs/chercheurs ont tous contribué, à leur manière, à une meilleure lecture de l'espace urbain sur le terrain, qu'ils en soient ici tous pleinement remerciés.

***d. Fin de la « rupture » moderne, éveil d'une « continuité » dans une « seconde modernité »***

*« Un puissant romantisme de la banqueroute suggère que celui qui s'appauvrit revient aux fondements de l'être humain. »*

Sloterdijk, [2003] 2005, p.610

J'ai commencé cette recherche de thèse par la lecture de l'ouvrage de Amin Maalouf « Le dérèglement du monde : Quand nos civilisations s'épuisent » (2009). Amin Maalouf emploie la posture d'une double culture (entre monde Arabe et Occident) pour proposer une lecture particulière de la condition du monde. Depuis cette posture il explique que : « Si nous ne souhaitons pas épuiser très vite les ressources de la planète, il nous faudra privilégier autant que possible d'autres formes de satisfaction, d'autres sources de plaisir, notamment l'acquisition du savoir et le développement d'une vie intérieure épanouissante. » (Maalouf, 2009, p.203). Il en vient même à expliquer que nous ne devons plus nous projeter en direction d'un épanouissement matériel, mais en direction d'une émancipation intérieure façonnée par la consommation de biens culturels : « ...la culture comme une discipline de survie... » (Maalouf, 2009, p.205). Il propose pour cela « ...que l'on place la culture au centre de l'échelle des valeurs. » (Maalouf, 2009, p.205). Le terrain de recherche malien étant lui-même traversé de valeurs culturelles, ce propos m'a particulièrement intéressé. Cette démarche, proposée par Amin Maalouf, peut être rapprochée du concept d'« émancipation » développé par Jacques Rancière (1987). Dans l'ouvrage « Le maître ignorant » (1987), il décrit parfaitement la voie à emprunter pour une émancipation intellectuelle. La démarche de Rancière tend à démontrer la falsification de la pensée moderne qui tend à opposer trop distinctement sachant/apprenant. Il préfère concentrer son attention sur ce qui se passe au milieu, entre ces deux polarités. Il explique par exemple qu'au théâtre le spectateur n'est pas passif, mais au contraire il utilise sa subjectivité pour interpréter ce qu'il voit devant lui dans un espace flou et intermédiaire. L'œuvre n'existe donc pas uniquement dans le cadre mais sort du cadre pour se propager dans un « espace flou » et indéterminé<sup>215</sup>. Cette notion d'« espace flou » de la connaissance permet d'engager la recherche des savoir-faire dans une acception « ouverte », où chacun est en mesure de revendiquer une part de savoir faire constructif qui lui est propre. Dès lors, la culture constructive peut être interrogée à travers l'interface d'une grande diversité d'acteurs.

<sup>215</sup> Nous pourrions, à ce sujet, faire le lien avec « L'œuvre ouverte » d'Umberto Eco (1979).

La déconstruction de la pensée moderne a été un axe très important de cette recherche. Le matériau terre est aujourd'hui considéré au Mali comme un matériau du passé. Cependant, après la lecture de l'ouvrage « Nous n'avons jamais été moderne » de Bruno Latour (1991), on comprend que cette représentation archaïque du matériau terre est le résultat d'une représentation moderne du temps (Latour, 1991). Comme son titre l'indique, Bruno Latour démontre que la modernité n'a jamais existé, que c'est en réalité une illusion, une construction artificielle, un mirage, qui veut nous faire croire que la modernité engage une rupture dans le temps. Latour explique parfaitement qu'il n'y a jamais eu de rupture et que nous vivons toujours dans le même monde, dans la même « matrice anthropologique » (Latour, 1991, p.116). Ce qui est intéressant chez Latour pour le sujet qui nous occupe c'est que l'auteur permet de décomplexer l'emploi de techniques anciennes en effaçant la prétendue « rupture » moderne. Il explique que nous avons toujours effectué des « tris » à travers les temps et que « nous pouvons trier encore » (Latour, 1991, p.103). Ce que nous entendons ici, c'est que nous conservons à notre disposition toutes les techniques exploitées dans le passé, nous pouvons délibérément choisir de réemployer des techniques anciennes si elles permettent de répondre avec pertinence à la problématique du moment. La démarche de Bruno Latour permet donc de refermer la période moderne tout en libérant un registre technique jusque là maintenu à l'écart par des concepts modernes comme le « progrès », par exemple.

Plus récemment, j'ai découvert que Bruno Latour s'appuie sur le travail d'Ulrich Beck pour qualifier la condition contemporaine de « Seconde modernité » (Latour, 2001), c'est-à-dire qu'il s'agirait pour lui d'une modernité établie sur les décombres de la « première », celle-ci s'inscrirait donc dans une sorte de continuité de la première. Il précise que la première modernité, par son désir de rupture a elle-même engendré un certain nombre de risques (changement climatique, risque nucléaire, migration vers les villes, OGM,...), la « seconde modernité » n'aurait pas d'autre choix que de prendre en considération les facteurs de risques engendrés par la première. On comprend alors que la seconde modernité invite à employer le pragmatisme et à assumer les conditions contemporaines complexes de la réalité urbaine.

La problématique de la modernité est donc apparue rapidement comme un axe important du travail à mener, car la pensée moderne semble représenter l'obstacle principal à l'émancipation d'une construction en terre contemporaine. Cette problématique m'a conduit à lire une quantité non négligeable d'ouvrages philosophiques portant, de près ou de loin, sur cette question : Anna Arendt « La condition de l'homme moderne » (1958), Lyotard « La condition postmoderne » (1979), Michel Maffesoli « Matrimonium, Petit traité d'écophilosophie » (2010), Félix Guattari « Pratiques écophilosophiques et restauration de la cité subjective » (1992),... Ce qui ressort de ces lectures c'est l'affranchissement progressif de la « modernité », c'est le cheminement vers l'affirmation de la fin de la période moderne. Chacun de ces auteurs apporte leur pierre à la construction d'un mur qui nous séparerait de la période moderne. Aussi, la question complexe de la « postmodernité » semble s'énoncer différemment en fonction des disciplines<sup>216</sup> et en fonction des contextes d'énonciation. En effet, parler de postmodernité ou plutôt de « seconde modernité » dans un contexte de pauvreté est une posture périlleuse, car elle déstabilise en profondeur les certitudes disciplinaires. Rappelons que des auteurs comme Ulrich Beck (1986), ou encore David Harvey (2011), récuse l'idée d'une nouvelle « rupture » postmoderne, pour mieux affirmer l'idée d'une « continuité » dans une seconde modernité<sup>217</sup>. Bruno Latour lui-même, suggère de troquer la « rupture » moderne contre la

<sup>216</sup> La postmodernité ne semble pas faire appel au même univers de référence pour des architectes ou pour des géographes.

<sup>217</sup> L'abolition de la « rupture » moderne nous engage à reconsidérer la question patrimoniale. Ainsi, paradoxalement, la posture contemporaine nous invite à nous rapprocher du patrimoine, à renouer avec celui-ci. Augustin Berque confirme ce point en expliquant que « le Japon se découvrait avec délices comme ayant été postmoderne avant même que l'occident même ne devint moderne » (Berque, 2010, p.22). Le Japon a ainsi développé une modernité spécifique autour de son propre héritage culturel. Cette modernité s'inscrit dans une continuité, elle n'est pas en rupture complète avec le passé, elle en est le simple prolongement. Il semble que

continuité « non-moderne » d'un « temps spirale »<sup>218</sup> (Latour, 1991). Gageons qu'il semble désormais urgent de soulever cette question aujourd'hui pour « les Suds », tant son affirmation peut permettre d'effectuer un grand pas en avant en termes de développement humain. Il apparaît que la pensée moderne, celle de la « première modernité », façonne une distanciation du monde réel, qui tend à gommer et à écarter certaines conditions du réel (comme la présence des bidonvilles, par exemple). La posture de la « seconde modernité », au contraire, nous invite à prendre en considération l'entièreté de l'épaisseur complexe du monde réel. Elle invite à confronter les multiples contradictions à travers des mécanismes dialectiques (mécanismes chers à Henri Lefebvre). Un projet urbain résolument contemporain se doit par conséquent de prendre en considération l'intégralité des énergies présentes sur le terrain, y compris les éléments que l'on a trop souvent l'habitude de ne pas considérer (construction en terre, bidonville, décharge, activité informelle,...). C'est la raison pour laquelle cette recherche a mis un point d'honneur à ne pas circonscrire l'étude à un seul facteur, mais au contraire à démontrer les liens systémiques qui traversent le terrain en tout sens.

Cette critique de la modernité, qui constitue le fond théorique de ce travail, n'est pas sans liens avec les mouvements « altermondialistes » contemporains. Cette dynamique internationale ébranle la tendance à l'homogénéisation propre à la modernité, pour lui préférer une valorisation des contrastes. Dans cette dynamique, on peut identifier une figure malienne particulièrement importante qui a largement contribué à la structuration théorique de cette recherche. C'est celle de Aminata Draman Traoré, notamment avec son ouvrage « L'étai, L'Afrique dans un monde sans frontières » (1999). Cet ouvrage milite pour une refondation des modalités d'intervention sur le territoire malien ; elle y traite également de la question urbaine. Elle dénonce l'inefficacité des programmes d'ajustement structurel qui, selon elle, empêche la constitution d'une politique d'émancipation pour le pays. Au long de son parcours, elle a eu l'occasion de devenir maître d'ouvrage (construction d'un restaurant et d'un hôtel). Elle a alors mis un point d'honneur à promouvoir l'emploi de matériaux locaux. Cette démarche en dit long sur la profondeur et la cohérence d'un engagement qui choisit d'investir dans la main d'œuvre et les savoir-faire locaux plutôt que dans des matériaux industriels lointains. La posture qui apparaît à travers cette personnalité singulière est la démonstration qu'il est envisageable d'inventer de nouvelles modalités d'action à partir des richesses déjà présentes sur le territoire. Cette démarche suggère donc la révélation d'un potentiel. C'est en prenant appui sur cette démarche que la détermination de cette recherche s'est renforcée.

#### ***e. Hassan Fathy, le père d'une filiation d'architecte engagée pour le matériau terre***

Je ne saurais décrire le socle théorique de cette recherche sans l'inscrire dans une histoire de l'architecture engagée. Cette famille d'architecte façonne un tapis culturel à partir duquel nous allons analyser l'espace du terrain. Sans faire un cours d'histoire de l'architecture, je souhaiterais ici convoquer un certain nombre d'individualités de cette famille qui font partie de mes références et qui structurent au quotidien ma démarche d'architecte. J'éprouve par conséquent le nécessaire besoin de les rassembler et de vous les présenter succinctement avant de commencer.

A de nombreuses reprises la modernité architecturale sera critiquée, mais le lecteur retiendra que ces critiques visent directement les paradigmes globalisants du mouvant moderne, ainsi que la fâcheuse tendance au détachement par rapport au lieu (*tabula rasa*). Nous verrons, à ce titre, que l'histoire de l'architecture moderne du XXème siècle est semblable à une rivière tumultueuse. Elle est continuellement traversée de remous et de courants contraires qui participent à l'hétérogénéité de l'ensemble. Aussi, nous porterons une attention particulière à l'ensemble de ces « courants

---

ce processus identitaire d'une modernité spécifique puisse constituer une référence de poids pour l'actuelle recherche identitaire des différentes cultures africaines.

<sup>218</sup> Nous détaillerons ce point dans le développement de la partie Temps.

alternatifs » qui ont ponctué l'histoire de l'architecture moderne. Le « régionalisme critique » est un de ces courants particulièrement conséquent qui ont apporté une contribution considérable à l'histoire de l'architecture<sup>219</sup>. La démarche critique envers la modernité est envisagée dans l'objectif de l'élaboration d'une architecture actuelle mais établie sur de nouveaux paradigmes. Plus précisément, le « régionalisme critique » sous-entend de renouer avec le lieu, c'est-à-dire au contexte et à ses matériaux. Le « régionalisme critique » a été théorisé par différents auteurs à travers l'histoire<sup>220</sup>.

Dans l'histoire moderne de l'architecture on trouve également une « famille » d'architectes qui ont tous le point commun de militer pour l'emploi du matériau terre, tout en ayant un ancrage territorial fort autour du Sahara. Cette « filiation » d'architecte trouve sa source avec la figure d'Hassan Fathy (1900-1989). L'œuvre construite de l'architecte, ainsi que son œuvre théorique, est intégralement consacrée à la recherche technique de solutions capables de résoudre le problème du logement pour le plus grand nombre (c'est-à-dire les plus pauvres). Cette recherche est ambitieuse car elle consiste à puiser dans le patrimoine à faire revivre des techniques historiques pour les adapter à la situation contemporaine. L'ouvrage d'Hassan Fathy « Construire avec le peuple » (1969 [1996]), est le récit de son propre itinéraire de vie. Ce document permet de comprendre quelles sont les raisons qui l'ont conduit à réaliser ses propres choix dans son parcours. Curieusement, dans mon parcours de recherche je n'ai lu son ouvrage que tardivement, cette lecture était donc pour moi comme une « correction ». Elle m'a néanmoins permis de confirmer un certain nombre de points structurants : importance de la ventilation<sup>221</sup>, transfert de technique constructive<sup>222</sup>, ouverture vers des références contemporaines<sup>223</sup>, implication du propriétaire dans la construction<sup>224</sup>, rapports entre hommes et animaux<sup>225</sup>,... Son œuvre sert, encore aujourd'hui, de référence pour de nombreux architectes à travers le monde.

Si l'on suit chronologiquement les descendants de cette pensée on trouve ensuite une autre figure importante, c'est celle de André Ravéreau<sup>226</sup>. L'œuvre de Ravéreau s'inscrit parfaitement dans les pas d'Hassan Fathy. Il poursuit, dans la région du M'zab en Algérie, la démarche d'une redéfinition

<sup>219</sup> On remarquera que, encore aujourd'hui, de nombreux architectes contemporains se réclament de cette dynamique, et parmi eux nous pouvons évoquer un bon nombre de figures illustres : Eduardo Souto de Moura, Glenn Murcutt, Philippe Madec, Peter Zumthor, Alvar Aalto, Jørn Utzon, Mario Botta, B.V.Doshi, Charles Correa, Alvaro Siza, Rafael Moneo, Raj Rewal, Tadao Ando, Alvaro Siza, Raj Rewal, Tadao Ando,...

<sup>220</sup> Kenneth Frampton, « Towards a Critical Regionalism: Six Points for an Architecture of Resistance », in *The Anti-Aesthetic. Essays on Postmodern Culture* (1983) edited by Hal Foster, Bay Press, Seattle.

Alex Tzonis, Liliane Lefavre, « The grid and the pathway. An introduction to the work of Dimitris and Suzana Antonakakis », *Architecture in Greece* (1981) 15, Athens.

Christian Norberg-Schulz, 1981, *Genius loci*, Bruxelles, Mardaga.

<sup>221</sup> Les dessins d'Hassan Fathy, en plans et en coupes, matérialisent fréquemment le cheminement du vent par des flèches.

<sup>222</sup> Pour faire revivre une technique oubliée sur le territoire égyptien Hassan Fathy n'hésite pas à faire déplacer des maçons pour opérer un « transfert territorial » de technique.

<sup>223</sup> Hassan Fathy est pleinement ancré dans son époque, son ouvrage fait souvent référence à des œuvres contemporaines de son temps.

<sup>224</sup> Hassan Fathy évoque une production de l'espace soumise à un triangle architecte/maçon/propriétaire, qui doit pouvoir se déformer en fonction des cas de figures. Il remarque que l'implication du propriétaire dans la configuration de l'espace était autrefois de mise et il cherche à maintenir son implication dans sa propre démarche, même s'il doit construire des centaines de logements comme à New Gourna.

<sup>225</sup> Hassan Fathy remarque que les animaux doivent avoir une place attribuée dans l'espace pour ne pas empiéter sur l'espace de l'homme. C'est la raison pour laquelle ses projets intègrent systématiquement un lieu spécifique pour les animaux.

<sup>226</sup> El-Wakil Leïla, 2003, « Hassan Fathy (1900-1989) et André Ravéreau (1919-) : destins croisés ». Rémi Baudouï & Philippe Potié (Dir) *André Ravéreau : l'atelier du désert*. Marseille, parenthèses. p.75-84.

URL:<http://archive-ouverte.unige.ch/vital/access/manager/Repository/unige:4083?exact=creator%3A%22El-Wakil%2C+Le%C3%AFla%22>

architecturale inscrite dans un temps, un espace et une énergie. Ravéreau s'inspire des principes de l'architecture locale sans en recopier les formes, sa démarche réside plus dans la réinterprétation que dans la copie pure et simple. Ancien élève d'Auguste Perret, il est formé aux canons de la modernité, mais il marque un point d'honneur à inscrire son architecture dans un lieu et dans une culture précise. On peut dire qu'il cherche à produire une « modernité située ». Nombreux sont les collaborateurs de Ravéreau qui viendront au M'zab apprendre cette « leçon d'architecture » que l'architecture Ibadite révèle. L'œuvre de Ravéreau a permis de sauvegarder et d'entretenir des techniques très anciennes tout en donnant une image nouvelle à des matériaux anciens. Parmi eux nous pouvons aujourd'hui identifier un bon nombre d'architectes contemporains qui continuent le chemin initié par Fathy et poursuivi par Ravéreau. Dans l'atelier de Ravéreau, on pouvait rencontrer, par exemple, les deux membres fondateurs du laboratoire CRATerre<sup>227</sup> : Hugo Ouben et Patrice Doat. On retrouve également l'architecte Gilles Perraudin, qui consacre une part importante de son travail et de son enseignement à la promotion des matériaux naturels comme la pierre et la terre.

On retrouve la référence à Hassan Fathy chez l'architecte italien Fabrizio Carola. Carola a, tout au long de sa vie, réalisé plusieurs œuvres architecturales remarquables autour du Sahara, et notamment dans différentes villes du Mali (Bamako, Bandiagara, Mopti,...). J'ai eu la chance de visiter plusieurs de ces bâtiments. Il travaille essentiellement à partir du matériau terre, sous différentes formes (aussi bien crue que cuite). Il réalise un travail principalement basé sur des techniques de voûte et de coupole, avec le souci de ne mettre en œuvre que des matériaux locaux. Son action a le mérite de former une main d'œuvre qualifiée aux techniques des voûtes et des coupoles<sup>228</sup>. La démarche de Carola peut également être rapprochée de l'action de AVN<sup>229</sup> (Association pour la Voûte Nubienne). Cette association a pour ambition de former des maçons aux techniques des voûtes nubiennes dans le Sahel. Son action consiste à « vulgariser » les techniques de voûtes Nubiennes, à les simplifier, de manière à engendrer une démocratisation de la technique. Cette démarche semble aujourd'hui porter ses fruits dans la mesure où il semble qu'une libre appropriation de la technique et de l'espace soit progressivement en train de voir le jour<sup>230</sup>.

Depuis peu, un nouvel acteur engagé sur le terrain du Sahel est médiatisé, c'est l'architecte Burkinabé Francis Kéré. Diébédo Francis Kéré semble lui aussi s'inscrire dans les pas de Hassan Fathy. En effet, on constate que, dans son travail, une bonne part de ses préoccupations recoupe celles forgées par Hassan Fathy : formation d'une main d'œuvre locale, emploi de matériaux locaux (même si lui ne s'interdit pas d'employer des matériaux industriels), déterritorialisation de technique de voûtes,... Francis Kéré réalise une œuvre remarquable qui participe au renouvellement de l'image de matériaux anciens comme la terre. L'esthétique architecturale de la terre trouve dans son travail un nouveau souffle<sup>231</sup>.

<sup>227</sup> Le laboratoire de recherche CRATerre est aujourd'hui une référence internationalement reconnue dans le domaine de la construction en terre.

<sup>228</sup> Ainsi voit-on, depuis ses quelques projets au Mali, fleurir quelques coupoles par-ci par-là. Le passage de Carola a donc laissé une empreinte durable dans le registre des savoir-faire locaux.

<sup>229</sup> Association pour la Voûte Nubienne

URL : <http://www.lavoutenubienne.org/>

<sup>230</sup> Cela-dit, pour entériner définitivement cette appropriation, il conviendrait de diligenter une expertise auprès de chercheurs indépendants de manière à réaliser un bilan rétroactif de cette démarche de formation. Une telle analyse a pu être faite pour d'autres actions similaires, comme sur le projet *Twize* en Mauritanie, par exemple, avec le travail d'Armelle Choplin.

<sup>231</sup> Je pourrais ainsi dérouler plus longuement une liste étoffée d'architectes qui influencent cette recherche sur d'autres plans : géométrie structurante, brutalisme, alter-architecture, collectifs d'architectures, espace proliférant, recyclage, architecture bioclimatique,... Mais ces références s'inscrivent dans un second plan, je prends donc le parti de m'arrêter là pour l'instant. D'autres références contemporaines viendront ponctuer le corps de ce travail, par la suite.

On ne saurait conclure sur ce point sans évoquer la figure de Bernard Rudovsky et notamment de son ouvrage « *Architecture without architects* » (1964). Tout comme Rudovsky, l'intégralité des architectes évoqués en amont ont comme point commun de puiser dans le catalogue de matériaux vernaculaires pour mieux affirmer un ancrage dans un lieu. Cette démarche les invite irrémédiablement à approprier des dispositifs spatiaux vernaculaires pour les transformer. Au delà des formes, on remarquera que chacun d'eux tente de s'inspirer d'une logique constructive située dans un climat, un territoire et une culture. L'accentuation contemporaine de la question environnementale nous invite aujourd'hui à reconsidérer la remarquable actualité de leurs travaux et de leur posture. Précisons encore que chacun des architectes, évoqués plus haut, ont porté leur attention sur différents savoirs leviers pour la promotion des techniques vernaculaires (esthétique nouvelle, revitalisation de savoir-faire, vulgarisation de techniques, création d'une œuvre architecturale, promotion de l'autoconstruction,...). Ma conviction personnelle est que chacune de ces démarches est valable dans la mesure où elles participent chacune à un mouvement d'ensemble. La spécificité revendiquée, par cette présente recherche, est d'aller à la découverte des cultures constructives présentes dans les marges urbaines. En assumant le fait que cette frange importante de la construction contemporaine puisse être classée dans le répertoire vernaculaire<sup>232</sup>.

---

<sup>232</sup> La définition du « vernaculaire contemporain » proposée par Jean Paul Loubes nous permet aujourd'hui d'assumer délibérément cette posture (Loubes, 2003, 2010).

### III. TEMPS

« *Vous, vous avez la montre, nous on a le temps* »<sup>233</sup>

Cette partie est consacrée à l'étude des temps qui traversent le terrain de recherche. La question des temps est particulièrement importante pour l'étude urbaine qui nous occupe. En effet, la construction en terre est tributaire d'exigences temporelles inhérentes aux matériaux employés. Ainsi le cadre de la ville en terre est traversé de temporalités spécifiques aux matériaux qui font que l'espace urbain apparaît comme un modèle urbain original. Cette spécificité se manifeste à travers des rythmes dans l'espace, ces rythmes urbains nous invitent à porter notre attention sur un ensemble de domaines qui diffèrent radicalement des standards observables dans le cadre d'une urbanisation formelle : implication des saisons, entretien des constructions, renouvellement de l'espace, notion de patrimoine, notion de propriété, ontologie nomade, philosophie éphémère de l'animisme, insécurité foncière, ... Les matériaux de construction employés dans les espaces informels de Bamako sont au cœur d'une horlogerie temporelle particulièrement complexe que nous allons tenter de décrire et d'analyser de manière à rendre intelligible un système de temporalités urbaines spécifiques.

Edward T. Hall explique que la notion de temps, tout comme la notion d'espace, est culturelle (Hall, 1959, 1984). On comprend alors que l'on ne peut faire l'économie d'une étude culturelle de la notion de temporalité si l'on souhaite apprécier les manifestations du temps dans l'espace. La question des temporalités nous invite donc à étudier la manière dont la représentation culturelle du temps se manifeste dans l'espace. Il est par conséquent inenvisageable d'étudier la question des matériaux sans y associer les représentations culturelles du temps. Cette démonstration nous amènera à prouver que le terrain de recherche représente une implication culturelle particulièrement remarquable dans l'espace. L'étude des rythmes de réfection appliqués à l'espace démontrera notamment leurs implications dans le maintien de culture constructive populaire. La fragilité des matériaux employés contraint mécaniquement à un entretien régulier qui opère un rapprochement de l'habitant et de l'espace. La fragilité de l'espace est donc le corolaire d'une appropriation des techniques de construction autant qu'elle est l'occasion d'une appropriation de l'espace. Le rythme soutenu de renouvellement de l'espace induit par la fragilité des matériaux invite également à l'émancipation de la technique constructive dans le domaine public. Le moment du chantier devient un moment d'interaction sociale puissant qui participe à l'élaboration continue d'une « mémoire collective » (Halbwachs, 1950), et à travers elle de la question constructive. Cette démonstration relative aux temporalités nous invite à étudier une culture constructive spécifique qui s'invente au quotidien dans les marges de la ville formelle. Dans une perspective environnementale, cet espace urbain de la marge manifeste une véritable leçon en termes d'ancrage territorial car cet espace développe un métabolisme urbain<sup>234</sup> qui se nourrit littéralement du contexte. La question métabolique invite à étudier l'enracinement territorial de l'espace en s'appuyant sur un contexte temporel. L'espace profite des rythmes environnants pour se développer. Le caractère irrégulier du quartier, associé à la culture nomade des Bozos, engendre chez les habitants une culture de la résilience remarquable. Le contexte de précarité construit une sorte de parenthèse dans la ville formelle, une bulle, à l'intérieur de laquelle s'exprime une culture constructive capable de s'adapter en permanence à un ensemble de contraintes contextuelles qui se renouvellent sans cesse.

La question temporelle de l'espace du terrain invite à réinterroger les fondements de la question patrimoniale. La notion de patrimoine se voit ici sollicitée dans la mesure où les processus

<sup>233</sup> Expression courante d'un Malien s'adressant à un Français, marquant la différence culturelle dans le rapport au temps.

<sup>234</sup> Le métabolisme urbain sera défini dans la partie Energie.

d'élaboration de l'espace du terrain font appel à des mécanismes culturels anciens qui existent aujourd'hui encore dans le patrimoine. L'espace du terrain représente un hybride culturel dont les racines puisent leurs sources à travers l'ensemble du territoire Malien. Sont donc désormais conviés au cœur de l'urbain, un ensemble de concepts étroitement articulés avec l'idée de patrimoine : paysage culturel, culture immatérielle, culture urbaine, culture rurale,... Le chantier permanent que représente l'espace du terrain interroge à ce titre les rituels de constructions pour placer le temps du chantier comme un opérateur socio-spatial essentiel à une juste compréhension de l'espace. Dans un tel contexte, le temps du chantier, apparaît comme l'expression immatérielle d'un patrimoine qui s'exprime au présent en s'adaptant à une condition urbaine nouvelle. Le processus urbain devient dès lors un marqueur important de la question patrimoniale contemporaine. Cette recherche nous invitera à nous retourner sur les principes de conservation patrimoniaux forgés par la pensée moderne pour se demander s'ils sont réellement efficaces pour le cas de l'urbanité en terre. L'émergence actuelle d'une pensée contemporaine invite désormais à être critique envers les certitudes forgées par la pensée moderne. Il semble que s'affirmer en tant que contemporain consiste à renouer avec le passé. Cela suppose de « trier » dans les temps pour chercher dans l'histoire des éléments de réponse en mesure de répondre aux questions posées par l'actualité. C'est précisément dans cette perspective que cette recherche invite à mettre en évidence des filiations techniques à travers les temps. Cette démarche revient à prouver que le processus urbain des marges urbaines de Bamako se rapproche étrangement des postures intellectuelles contemporaines actuellement développées en occident. Sur de nombreux points, nous verrons que les références patrimoniales permettent paradoxalement d'être rapprochées de l'actualité la plus criante. Nous tenterons d'éclaircir cette question en utilisant le concept de « temps spirale » (Latour, 1991).

Une part importante du travail consistera à mesurer l'importance du temps présent sur le terrain. La question de la précarité foncière, cumulée à l'influence du nomadisme, conduit en effet les habitants à conjuguer l'espace au présent. Cela-dit nous verrons également que les stratégies d'implantation dans l'espace sont également empreintes d'anticipation (la menace d'une éviction suppose en effet d'être en permanence prêt à se déplacer). L'ensemble complexe que représentent les temporalités du terrain invite à considérer un espace urbain mu par plusieurs vitesses.

Une citadinité spécifique, véhiculée par des rythmes s'élabore dans les marges urbaines. La culture urbaine globale de la ville de Bamako est pleinement nourrie de ces multiples bulles culturelles qui se développent. Le processus urbain analysé témoigne d'une remarquable inventivité pour tirer parti de chaque contexte de territoire urbain. Ainsi une urbanisation située sur les berges du fleuve, sera très différente d'un contexte de falaise, de plateaux rocheux, où d'une plaine latéritique. Chacune des spécificités du territoire construit (dans les marges urbaines) exploite en profondeur les diverses potentialités du territoire. Chacun de ses rythmes élaborés verticalement sur son sol participera à la grande mosaïque horizontale des cultures urbaines qui forme la ville de Bamako aujourd'hui.

Temps et Espaces apparaissent comme deux polarités qui travaillent en rythmes pour agir simultanément l'une sur l'autre à travers des Energies. La « rythmanalyse » invite à observer les échanges qui se manifestent à travers les trois grandes polarités de cette recherche : l'Espace, le Temps et l'Energie.

La partie temps commencera, comme il se doit, par un rapide portrait historique du terrain qui tendra à prouver que l'implantation du quartier fait partie intégrante de l'histoire de la ville de Bamako, certains vont même jusqu'à dire que les habitants de ce quartier sont les premiers habitants de Bamako.



## **A- ETHNOGRAPHIE – Les temps du terrain**

Dans cette partie, nous allons faire une analyse temporelle des rythmes qui scandent la vie du quartier, l'ambition étant ici de dresser un portrait temporel de l'espace analysé. Ce travail permettra de mesurer l'influence des rythmes temporels sur l'espace. Nous tenterons pour cela de répondre à diverses interrogations :

Quel est le rythme foncier coutumier ? Est-il le seul à donner la mesure de l'espace ? Quel est le poids des rythmes naturels dans un espace dénué d'artifices techniques ? Quelle est la part rythmique de la fragilité des matériaux ? Quelle est la vitesse de renouvellement des formes urbaines ? Quels sont les temps de chantiers ? Il y a-t-il différents temps de chantiers ? Quels sont les rythmes quotidiens ? Engendrent-ils une citoyenneté spécifique à la ville de Bamako ? Quel processus d'appropriation permet d'apprivoiser l'espace commun ? Quel rôle jouent les opérations de déguerpissement dans la précarité urbaine ? Ce quartier n'est-il pas le témoignage d'une ville nomade ancrée dans un rapport au temps particulier ? Mais d'abord, la problématique temporelle nous invite à nous demander si ce quartier informel ne s'inscrit pas dans le temps comme un lieu d'histoire ?

### **Chapitre 1. Histoire d'un lieu – Lieu d'histoire**

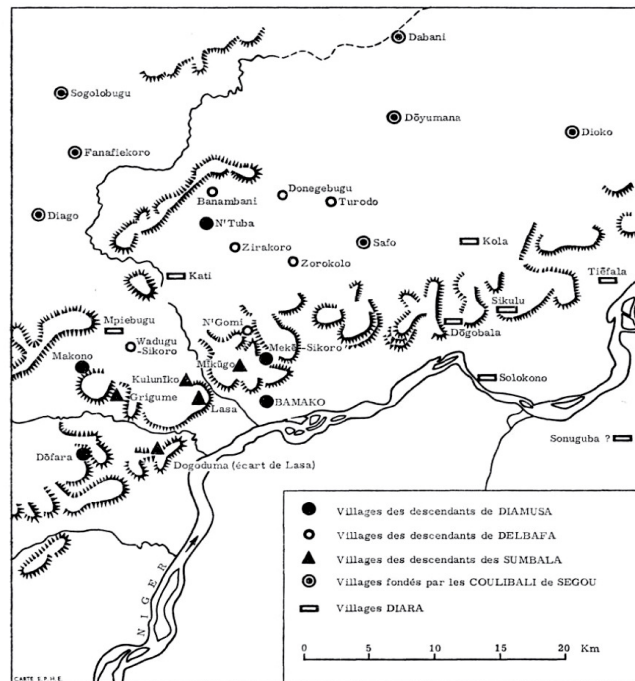
Pour introduire la question du temps, il semble en effet important de commencer par une courte histoire du quartier étudié. Ce chapitre n'a pas la prétention de dresser une histoire de la ville de Bamako, mais simplement d'indiquer certains éléments structurants qui mettront en relief ce quartier en particulier.<sup>235</sup>

Commençons en évoquant le fait que le site de Bamako a abrité « une présence humaine continue (...) depuis le début du néolithique » (Philippe, 2009), les différentes grottes qui ponctuent la falaise le long du Niger ont servi à cet effet d'abris sous roches. De nombreux sites archéologiques s'inscrivent ainsi dans la vallée du fleuve, témoignant de « la richesse exceptionnelle du patrimoine archéologique malien ». L'histoire commence donc dans ce lieu, environ 9 000 ans av JC.

Une histoire du quartier est indissociable de celle de la ville de Bamako. Il est important de savoir que Bamako est un élément constitutif d'un ensemble systémique plus vaste nommé *kafo* (Meillassoux, 1963). Le mot *kafo* signifierait « rassemblement » ou « conseil ». C'est donc dans ce « rassemblement » que s'est déroulée l'histoire de cette nébuleuse urbaine. On comprend alors que l'histoire de la ville est également indissociable de l'histoire de son territoire. Cette histoire « témoigne des contacts nombreux qui existèrent depuis des siècles entre les Sarakolé, les Malinké, les Bambara, les Peul. » (Meillassoux, 1963, p.186). Il est donc impossible de tenter une histoire du lieu sans reconnaître d'abord un ensemble culturel fait d'échange, d'hybridation, de porosités, de « branchements » (Amselle, 2005). Le *kafo* de Bamako semble donc être l'expression d'une diversité ethnique propre à une culture territoriale riche d'échanges et de diversités.

---

<sup>235</sup> Pour suivre en détail l'histoire de la ville je renvoie le lecteur à l'ouvrage de Sébastien Philippe, 2009, *Une histoire de Bamako*.



KAFO DE BAMAKO  
(Localisation actuelle des anciens villages d'après la carte I.G.N. au 1 : 200 000  
[levés de 1947-1962].)

**Figure 20 - Carte du kafo de Bamako**

Source : Claude Meillassoux. *Histoire et institutions du kafo de Bamako d'après la tradition des Niaré*. In: Cahiers d'études africaines. Vol. 4 N°14. 1963. pp. 186-227.

Resserrons à présent l'étude sur l'origine du village de Bamako en lui-même : on découvre un village protégé derrière un *tata* (mur d'enceinte en terre). On retrouve cette même diversité ethnique, avec l'implantation de plusieurs « familles fondatrices » ayant établies chacune leur quartier portant le nom de la famille. Le quartier de Dravela signe le clan des Dravé, le quartier de Tawatila pour les Tawati (aujourd'hui Bagadadgi), celui de Niarela pour les Niaré, et enfin Bozola pour les Bozos. Chacune de ses familles (ou clan) étaient circonscrite au cœur de la ville par leur propre mur d'enceinte.

Si, à l'époque, Bamako « n'était qu'une ville d'un moyen ordre » (Mungo Park, 1797), elle semble être l'héritière d'une « filiation urbaine » très ancienne (Gallais, 1984). Dans cette « filiation », « la ville de Dia est considérée comme l'une des plus anciennes de l'Empire du Mali » (Bedaux, Polet, Sanogo, Schmidt, 2005, p.29). D'après les mêmes sources ce sont les habitants de Dia qui auraient fondé Djenné. D'après Jean Gallais, Dia est donc à l'origine d'un « ordre urbain Marka », qui aurait été maintenu dans la vallée du Niger durant un millénaire, la présence d'un *tata* (d'une fortification) en étant la marque la plus significative<sup>236</sup>. La ville de Bamako s'inscrit donc dans une « filiation » et une culture urbaine riche, faite de modèles et d'anti-modèles<sup>237</sup>.

<sup>236</sup> Jean Gallais va même jusqu'à évoquer un « germe de ville ».

<sup>237</sup> Par opposition au modèle urbain Marka, Jean Gallais propose le modèle de l'utopie urbaine Peul, celle de la Diina (l'Empire Peul du Macina) qui au XIXe siècle créa la ville de Hamdallaye (1819-1862). Cet « ordre urbain » n'a pas de murs d'enceinte, il est donc ouvert à sa périphérie.

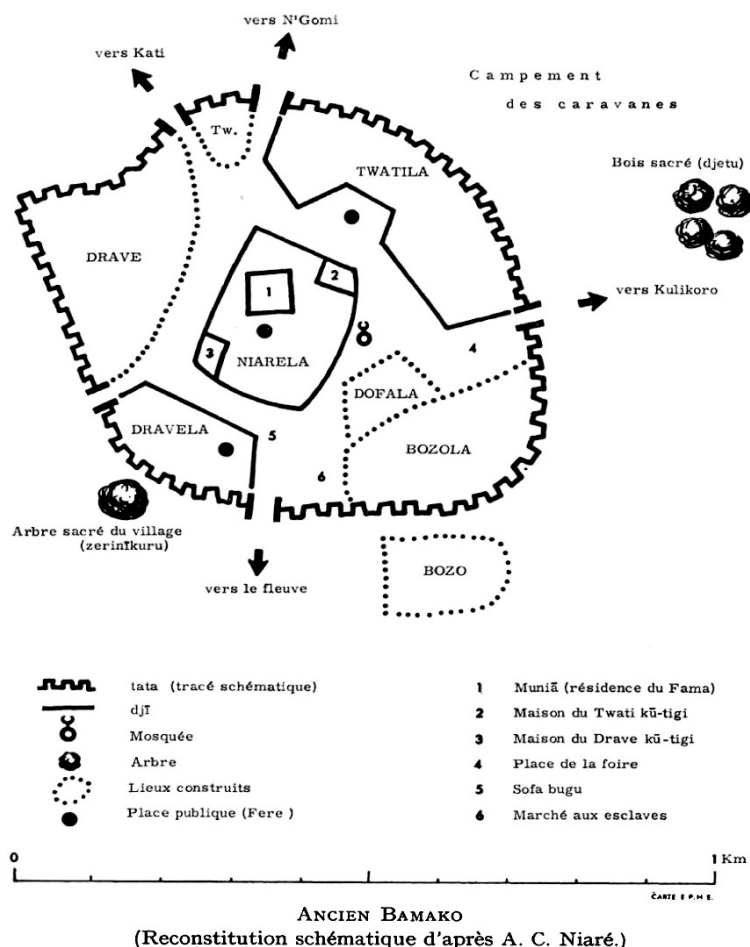


Figure 21 - Plan de l'ancien Bamako

Source : Claude Meillassoux. *Histoire et institutions du kafo de Bamako d'après la tradition des Niaré*. In: Cahiers d'études africaines. Vol. 4 N°14. 1963. pp. 186-227.

Sur ce schéma, on remarquera, au Sud, l'existence d'un *bozodaga* (campement Bozo), à l'extérieur de la ville<sup>238</sup>. Ce campement Bozo se place en interface entre le fleuve et la ville. Il semble que cet emplacement d'origine ne soit pas exactement le même que le campement que nous pouvons observer aujourd'hui. Cependant cette position d'interface est la même que celle de notre quartier d'étude.

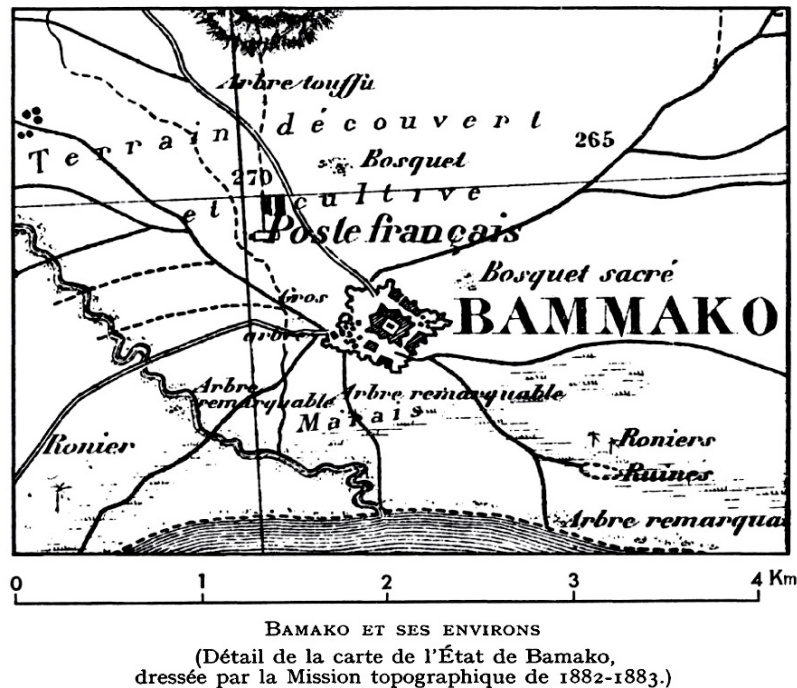
Le *bozodaga* est un campement nomade, permettant de s'établir en un lieu, le temps d'une saison de pêche, après « l'hivernage, la récolte, et le fort de la crue » (Brasseur, 1968). Les Bozos suivent ainsi le rythme des saisons en se pliant à une multitude de paramètres issus de la nature : saison des pluies, hauteur d'eau, migration du poisson... On nomme les Bozos, « les nomades du fleuve », car ils se déplacent le long du fleuve et des affluents en suivant les cycles naturels, tout comme les « nomades terrestres ». La plupart du temps, les huttes des campements sont édifiées dans des matériaux légers comme la paille, le bois, le bambou,... Mais en fait, les Bozos sont semi-nomades, c'est-à-dire qu'ils pratiquent le nomadisme le temps d'une saison, mais ils ont aussi un village de base, correspondant à un ancrage fixe, dans une zone exondée nommée *togguéré* (hors risque d'inondation)<sup>239</sup>. Dans ces villages de semi sédentarisation, toutes les constructions sont

<sup>238</sup> Zone extérieure au *tata* délimitée par un pointillé.

<sup>239</sup> Le choix de cette zone exondée (*togguéré*) est déterminé par expérience grâce à la lecture des nénuphars qui donnent, à qui sait les lire, des indications sur les zones exondées. Une fois cette limite définie, on peut construire sur un sol sécurisé. (Propos recueillis en 2008, auprès de M. Mara anthropologue et professeur à l'ESIAU).

traditionnellement en terre. La culture constructive des Bozo est donc forgée selon deux fondements, oscillant entre légèreté et lourdeur, entre nomadisme et pérennité. C'est la particularité d'un peuple semi-nomade, maîtrisant les techniques légères du nomadisme (paille, bois, bambou,...) et les techniques lourdes des sédentaires (terre, pierre,...).

Avec l'aide de Sébastien Philippe, nous avons identifié un document datant de 1883 mentionnant l'existence de ruines dans cette même position d'interface entre la ville et le fleuve, mais cette fois-ci un peu plus à l'Est.



**Figure 22 - Carte mentionnant l'existence de ruines au Sud-ouest de la ville**

Source : Claude Meillassoux. *Histoire et institutions du kafo de Bamako d'après la tradition des Niaré*. In: Cahiers d'études africaines. Vol. 4 N°14. 1963. pp. 186-227.

Les ruines mentionnées sur la carte évoquent-elles le même *Bozodaga* (campement bozo) indiqué plus haut ? Peut-être s'agit-il des ruines du même campement sensiblement déplacé ? Le campement s'établit-il en des lieux différents à chaque saison ? Ou bien s'agit-il de ruines liées à tout autre chose ? La question reste ouverte et l'emplacement précis d'un *bozodaga* « des origines » reste incertain.

L'arrivée des occidentaux à Bamako se fit en plusieurs étapes : par des explorateurs anglais, d'abord Mungo Park (1796) et John Dochart (1819) ; puis ensuite des chefs militaires français avec le capitaine Piétri (1880). On évoquera quelques dates importantes permettant de mesurer le rapide essor de la ville : 1883 - débuts de la construction du Fort devant la ville, 1899 - réalisation du premier bâtiment sur la colline de Koulouba, 1901 - construction du bâtiment de la poste,... Une étape particulièrement importante du développement historique de Bamako, c'est l'arrivée du chemin de Fer (19 mai 1904). Le chemin de fer permet de désenclaver la ville, en créant un « pont » avec Dakar et surtout avec son port. Avant cette date tous les matériaux de construction étaient des matériaux locaux. C'est à la lumière de cette information essentielle que l'on peut apprécier l'ingéniosité des constructions réalisées avant cette date.

Cette période est donc une période charnière pour comprendre l'architecture produite dans cette ville. C'est avec le choix de Bamako comme capitale du « Haut Sénégal Niger » (1908), puis du « Soudan Français » (1920), que la ville à été une nouvelle fois profondément transformée. Le statut

de ville, puis de capitale engage de nombreuses constructions, et aussi des destructions. Peu à peu c'est l'image d'une urbanité occidentale qui s'impose. La ville témoigne des nombreux standards de l'esthétique urbaine en vogue à l'époque en occident, avec la pensée hygiéniste : grands axes dégagés, allées plantées, monuments en fonds de perspectives, postes de commandements et hôpital dans les hauteurs de la ville... Afin de réaliser l'ensemble des projets urbains, le village d'origine de Bamako est remanié, jusqu'à quasiment extirper du centre l'ensemble des « familles fondatrices ».

Seul le quartier de Bozola est resté dans son emplacement d'origine. Encore aujourd'hui, ce quartier offre une forte résistance face à l'ensemble des projets urbains qui se succèdent en vue d'une viabilisation. D'après le sociologue Hamidou Magassa, le quartier de Bozola peut être assimilé à un « triangle barricadé ». Il semble s'agir d'une fervente résistance populaire stimulée par l'existence de « lieux sacrés »<sup>240</sup>. Les Bozos sont un peuple de pêcheurs, ils sont connus pour être les « maîtres de l'eau », ou les « maîtres du fleuve », ils sont donc les intercesseurs entre les génies du fleuve et la ville. Le peuple Bozo est profondément respecté pour ses connaissances dans les sciences occultes. Est-ce que la résistance du quartier de Bozola, face aux multiples projets urbains n'est pas le résultat de cette légendaire puissance ésotérique des Bozo ? Combien de temps cette résistance, fièrement ancrée dans les fondements de l'animisme, va encore tenir devant l'administration et l'appât du gain ? Est-ce que l'ancien campement Bozo, aujourd'hui « durcifié » (Dubresson, 1988), va pouvoir profiter de cette résistance occulte ? Une histoire digne du « pot de terre, contre pot de fer » se joue actuellement dans le cœur de la capitale.

L'histoire de la ville est véhiculée par ses habitants, tous en sont les acteurs et les témoins. L'histoire s'interroge au présent, à travers les multiples témoignages. Bien sûr cette histoire véhiculée par la parole orale n'est pas fixe. Mais elle n'en a pas moins une valeur historique. Cette histoire orale est entretenue par les rythmes des répétitions. Le rythme devient support de l'histoire.

---

<sup>240</sup> Propos d'Hamidou Magassa, recueillis à l'occasion d'une conférence introductive des Ateliers « Les nouvelles centralités de Bamako métropole » (2011).

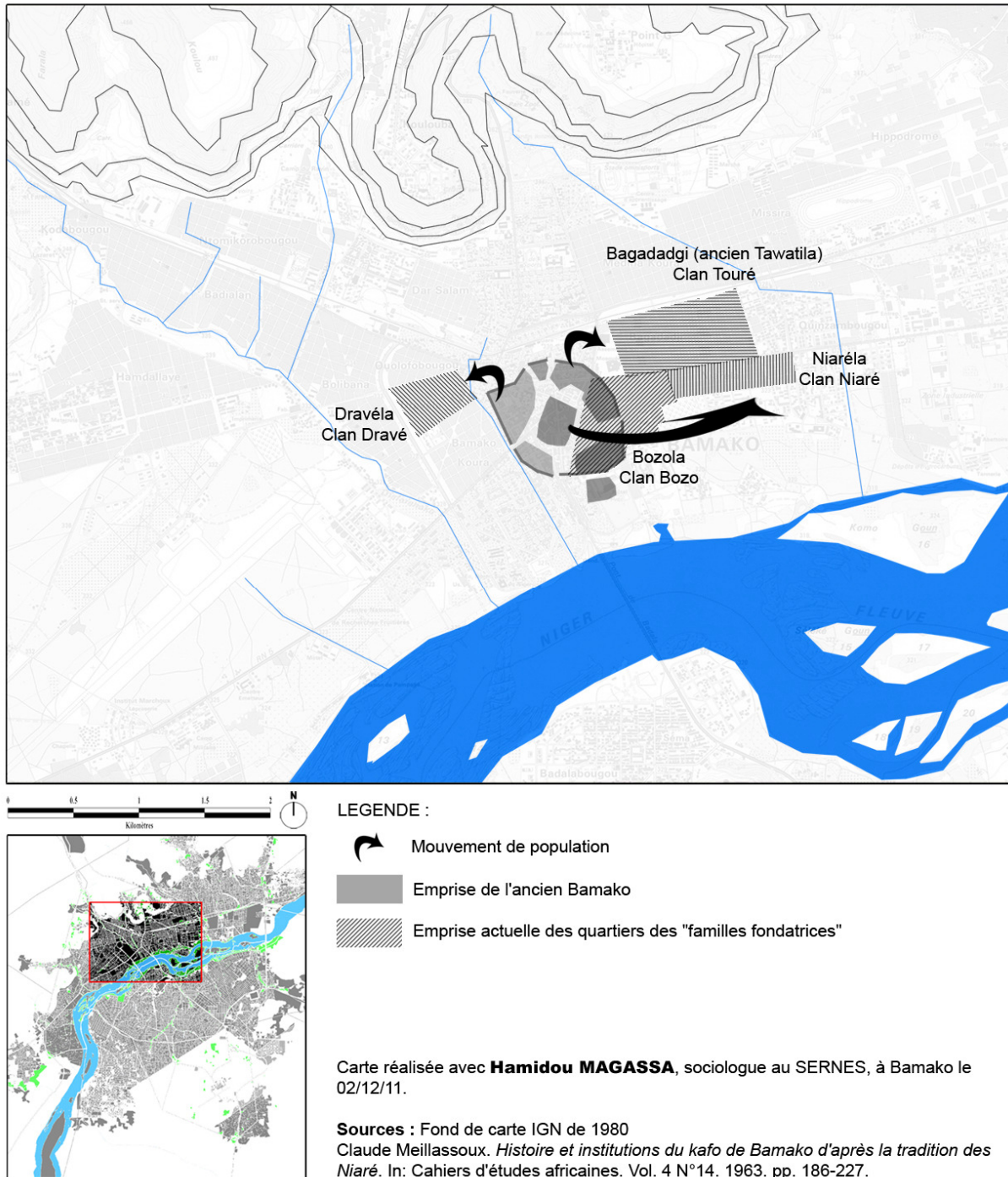


Figure 23 - Carte du déplacement des familles fondatrices

## Chapitre 2. Le temps du foncier – le rythme du droit coutumier

Il semble intéressant pour évoquer la question du temps de se pencher sur la question du droit foncier, car il scande le rythme de renouvellement de la ville. Il n'est donc pas simplement un dispositif de régulation spatiale, il contrôle aussi le temps. Le quartier et la ville se trouvent au croisement de deux types de droits profondément enchevêtrés. En revanche, ces deux types de droits engendrent des rythmes fonciers complètement différents, reposant également sur des structures ontologiques diamétralement opposées.

Le quartier de *Bozo Bougouni* est considéré par l'administration territoriale comme illégal car les habitants occupent un terrain qu'ils ne possèdent pas. Cette illégalité est flagrante aux yeux de la loi et du droit foncier officiel en vigueur. De nombreux témoignages d'habitants du quartier avouent reconnaître cette irrégularité, « ça ne nous appartient pas » (B.2), « nous ne sommes pas propriétaires » (B.4).

Après enquête, il semblerait que le terrain appartienne officiellement à la famille Kadhafi, par le biais d'une chaîne d'hôtellerie relativement bien implantée dans la ville de Bamako, ainsi que dans de nombreuses autres capitales d'Afrique (Laico Hotels & Resorts). Les investisseurs en question avaient dans leurs cartons (en 2008 au début de la recherche) un grand projet de complexe hôtelier. Ensuite c'est un projet de village d'artisans qui a été prévu dans ce lieu<sup>241</sup>. Et, très récemment, un vaste concours international a été lancé avec pour objectif de restructurer l'ensemble des berges du fleuve Niger en ville.

Toutefois, limiter la réalité urbaine au droit officiel serait méconnaître les mécanismes qui font la ville africaine ! Le droit coutumier est une forme juridique dont les fondements sont plus anciens que le droit officiel importé par les colons. De part ce puissant ancrage culturel, le droit coutumier entre souvent en résistance face au droit officiel.

L'acteur principal du droit coutumier, c'est le *dugutigi* (chef de village) qui est le « maître de terre », c'est « l'ainé du clan qui assumait la chefferie du village, chefferie qui se transmettait au sein de la même famille, de frère en frère ou, à défaut, de père en fils, ou en neveu » (UNESCO, 1981). Le *dugutigi* « décide des transactions sur la terre et en perçoit personnellement les rémunérations » (Bertrand, 1994). Les rémunérations traditionnelles sont des noix de kola, ou quelques poulets. Aujourd'hui certaines tractations se font en argent.

Certains auteurs évoquent le « droit coutumier » comme étant une « invention coloniale » (Bertrand, 1994 ; Bouju, 2008). Il convient donc de ne pas considérer le droit coutumier comme provenant d'une pureté culturelle, mais au contraire de le comprendre, au même titre que le droit officiel, dans un « branchement » (Amselle, 2005).

Dans nos premières enquêtes (2008), nous avons rencontré le *dugutigi* du quartier (le chef de quartier) de *Bozobuguni*, c'est le premier à être arrivé sur les terres et à les avoir administrées. Il se nomme Baba Diarra, et dit être arrivé dans ce lieu en 1970 (B.2). Aujourd'hui l'homme en question est malade, il est retourné dans son village d'origine. En son absence, c'est aujourd'hui Mr Koné, le père de Moussa Koné (notre principal contact sur place) qui administre les terres.

Afin de saisir l'ampleur du « grand écart » ontologique qui se joue à travers cette question foncière, il est nécessaire de préciser les racines de ce droit d'origine. Le droit coutumier s'ancre dans une

---

<sup>241</sup> Depuis longtemps ce terrain est mentionné sur les cartes comme zone inondable et/ou marécageuse (donc théoriquement inconstructible). Il semblerait que ce lieu situé dans l'hyper-centre, et qui plus est, en position de vitrine sur le fleuve, soit en mesure de faire évoluer le statut des sols, jusqu'à renverser le droit à construire. C'est comme si à un certain niveau de pouvoir, la souplesse du droit coutumier trouvait des formes de résurgence !

ontologie patrimoniale où « l'individu indépendant ne se conçoit pas » (Paques, [1954] 2005, p.61), et la notion de propriété individuelle n'existe pas non plus. Seul existe un « patrimoine familial (*tién*) administré par le *fa*, le chef de famille » (Paques, [1954] 2005, p.62). La gestion de l'ensemble est organisée autour d'une communauté de travail (*ton*), générant alors « une unité de travail » et « une unité économique » (Paques, [1954] 2005, p.61). Ainsi, la « communauté possède tous les biens qui composent le patrimoine spirituel et matériel : la terre, les produits agricoles industriels et commerciaux, les habitations... » (Paques, [1954] 2005, p.62).

A ce propos, Jacky Bouju fait référence à un « trésor » patrimonial détenu par la « grande maison », qui n'est pas simplement constitué « de personnes (...) de choses (...) de biens », mais il comprend également « des ressources symboliques (cultes, autels, interdits, etc.), les ressources organisationnelles (normes et règles coutumières), les ressources cognitives (les traditions historiques et mythiques) et les ressources socio-politiques (liens d'alliance, parenté à plaisanterie). » (Bouju, 2008). On comprend ici que les mécanismes de transmission du « trésor patrimonial » sont chargés de sens, ils sont profondément intriqués dans la culture, dans la société, dans son espace physique et spirituel. Le garant du système était la croyance partagée du « magico-religieux » et dans le recours à l'ordalie<sup>242</sup>.

Mais les croyances ne sont désormais « plus guères partagées et les sanctions mystiques perdaient leur efficacité » (Bouju, 2008). A présent que le recours à l'au-delà est en déclin (mais pas éteint), ce sont des ressorts sociaux qui sont mis en action : « la rivalité (*fadenya*) d'honneur (*horonya*) et l'éthique de la honte (*maloya*) qui régule l'interaction et qui garantissent la maîtrise exclusive des uns vis-à-vis des autres » (Bouju, 2008). Les mécanismes « de l'honneur et de la honte » jouent à plein dans une « société sans écriture » pour construire une « civilité », et peut-être également une citoyenneté. Jacky Bouju en vient à évoquer la « visibilité » dans un « marché de l'estime » (Vuarin, 1994 et Bouju, 2008), pour construire socialement une valeur d'honneur qui ne tiendra que si elle est reconnue de tous. On comprend ici combien les enjeux fonciers, en l'absence d'une régulation stricte des pouvoirs politiques, glissent rapidement sur un jeu social fait de « monstration » et de réseau de connaissance. On peut s'en convaincre en observant que « le citoyen craint plus la vengeance de ses pairs que la sanction du tribunal, il devient possible de transgresser la loi et les règlements communaux tout en conservant son honneur et sa réputation. » (Bouju, 2008). Le jeu de l'honneur qui fait et défait le pouvoir sur le foncier apparaît alors comme un système horizontal, un pouvoir latéral (Rifkin, 2012) en perpétuel refondation<sup>243</sup> (toujours en mouvement). Le pouvoir politique n'ayant pas les moyens d'exercer son autorité sur l'administration des biens fonciers par un système vertical, c'est, semble-t-il, le jeu social horizontal qui palie à cette défaillance d'un ordre venu d'en haut.

Voici nettement la différence ontologique entre ces deux droits fonciers aujourd'hui enchevêtrés et tout deux en mutation. Le premier, officiel, se voit le garant d'un droit individuel faisant référence au droit foncier mondialisé, alors que le second, officieux, se focalise sur la communauté locale où tout se joue dans un jeu d'acteur sur la vaste scène sociale.

Certains propos relevés sur place revendiquent très clairement ce droit coutumier. Certains disent avoir fait une « demande d'occupation temporaire à une autre famille » (B.5, B.8, B.9). D'autres en revanche se sentent « propriétaire » du lieu, au regard du « droit coutumier » (B.1, B.3, B.7). On comprend ici que l'enchevêtrement des deux types de droits produit des distorsions et des renversements, car nous avons pu constater plus haut qu'il semblait impossible d'être « propriétaire » au regard du droit coutumier<sup>244</sup>. Devenir propriétaire à Bamako est pourtant le

<sup>242</sup> Ordalie signifie « le jugement des dieux ».

<sup>243</sup> Nous précisons la définition du mot « refondation » dans la suite de cette partie.

<sup>244</sup> Nous avons pu observer des cas de locations (B.6). Il existe donc des « propriétaires » suffisamment établis pour louer des espaces pendant qu'ils résident dans un autre lieu (en ville).



souhait de nombreux citoyens. Le rêve de la propriété s'accorde avec celui de transmettre un patrimoine immobilier à ses enfants. Rêve qui apparaît aujourd'hui pourtant en totale contradiction avec les fondements du « droit coutumier ».

Dans le cadre du « droit coutumier », c'est à la mort du « propriétaire » (ou plutôt faudrait-il dire de l'habitant), que les cartes sont redistribuées ; on laisse alors les intempéries faire leur office pour engendrer la ruine. La ruine devient une source abondante de matériaux pour une nouvelle construction. Après un broyage et un malaxage avec de l'eau, la terre est prête pour un nouveau chantier, pour un nouvel espace, pour une nouvelle vie. La notion de ruine n'a alors pas la même valeur symbolique qu'en occident. Dans la ville en terre, la ruine est d'abord vue comme une source potentielle de matériaux, elle ne représente donc pas le passé, mais l'avenir<sup>245</sup>. Quand la ruine est vue comme une carrière, il y a un renversement sémantique complet de la notion patrimoine telle qu'elle peut être conçue en occident. Il s'agit à l'évidence d'un autre patrimoine, d'un patrimoine répondant à d'autres concepts, reposant sur d'autres fondements que ceux la durabilité physique. On comprend aussi que ce patrimoine, et son rythme sont profondément liés à la fragilité des matériaux employés.

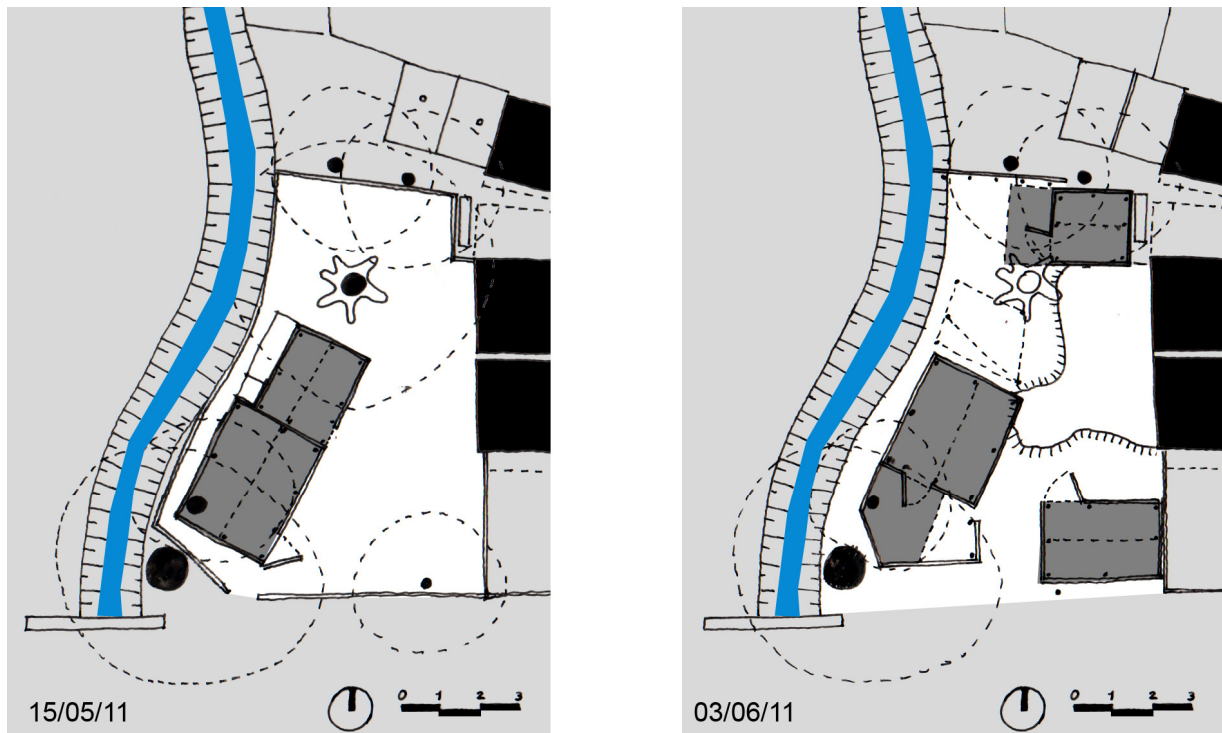
Le droit coutumier assume ainsi une double mort, celle du propriétaire, puis celle de la construction. La mort de l'architecture, associée à la mort de l'homme fait donc partie intégrante du rythme urbain. C'est même elle qui en donne le tempo, la cadence, la fréquence... La mort devient alors une opportunité pour une régénération de l'espace, pour une actualisation de celui-ci autour de nouveaux besoins, autour de la vie. Rythme de vie et rythme foncier sont accordés sur la même pulsation. On peut encore voir de nos jours, au Mali, de nombreuses villes et villages où la notion de propriété (telle qu'on l'entend en Occident) n'existe pas, et où les familles continuent de transformer l'espace au rythme de leurs besoins. Cette absence de possession crée une souplesse physique qui participe pleinement de la notion de « processus » urbain<sup>246</sup>. Ce rouage foncier traditionnel offre une grande élasticité à l'espace, c'est un générateur de vitalité pour le domaine bâti.

À l'occasion d'une visite dans le quartier, j'ai appris le décès d'une personne âgée (un ancien militaire, surnommé « le vieux fou »). Il occupait une parcelle attenante au pont, au Nord de la route, à l'ombre de grands arbres (15/05/11). A l'occasion d'une visite suivante (03/06/11) j'ai appris que la parcelle était de nouveau occupée. Le chef de terre a proposé le terrain à des gens qui cherchaient un emplacement. La parcelle, autrefois occupée par une seule personne s'est vue divisée en 3 parties (2 familles et 1 célibataire). En allant voir sur place, je découvrais que les trois subdivisions étaient effectivement déjà construites et occupées avec des constructions légères (structure bois et bambou, avec remplissage en paille). Cette parcelle libérée a donc donné lieu à une remarquable densification de l'espace, que ce soit en termes d'espace bâti ou en termes de présence humaine.

---

<sup>245</sup> En effet, les maisons anciennes sont connues pour l'excellente qualité des matériaux employés autrefois. Le matériau de construction était préparé avec des adjuvants aujourd'hui inenvisageables pour la construction (le beurre de karité par exemple). La terre des ruines anciennes devient alors un matériau précieux.

<sup>246</sup> Nous développerons plus loin en détail cette notion de « processus urbain ».



**Figure 24 - Processus de densification dans le cadre du droit coutumier**

La superposition des différents droits fonciers donne lieu à un niveau de complexité inextricable, dont chaque cas de figure révèle l'épaisseur. L'opposition dichotomique de « la règle administrative » et de « la coutume » est à remettre en cause (Bourdarias, 1999) car la réalité du terrain est bien plus complexe. Il s'agit souvent de « démêler un empilement hiérarchisé de droits sur un même champs. » (Bourdarias, 1999). La superposition des différents droits est source de nombreux conflits, comme par exemple le fait d' « attribuer plusieurs titres sur un même espace » (Sylla, Hugon, 2011). D'après Bourdarias, l'intrication des droits fonciers a pour effet de stimuler l'étalement urbain, repoussant toujours plus loin la zone de flou rurale/urbain, coutumier/règle administrative,..., c'est ainsi que « la ville mange la terre » (Bourdarias, 1999). Aujourd'hui, l'accès à la terre devient « un enjeu majeur pour tous qui s'accompagne, partout, de grandes violences tant physiques que symboliques » (Bouju, 2008).

Sur le plan des pouvoirs des chefferies, le quartier de *Bozobuguni* était auparavant rattaché au quartier de Niarela, mais depuis peu il est affilié au quartier de Bozola. Avec ce transfert de responsabilité d'un chef de quartier à un autre, on voit que l'ensemble se fait à la marge de toute autorité officielle. Le poids de l'usage et du droit coutumier semble encore peser lourdement, même dans l'hyper-centre de cette capitale.

La question foncière est extrêmement complexe, quelques pages ne suffiront pas à en faire le tour. On retiendra simplement que les multiples enjeux fonciers sont un vecteur éminemment puissant de la dynamique urbaine de Bamako et que, malgré les apparences, le terrain d'étude de *Bozobuguni* n'est pas à la marge des stratégies foncières urbaines. Il en est peut-être même le cœur, notamment si l'on fait référence aux nombreux projets urbains qui se superposent sur ce lieu. Dans ce gigantesque jeu foncier attisé par la spéculation immobilière, le droit coutumier fait preuve d'une remarquable ténacité, et ceci à tous les niveaux de la société. La question temporelle du rythme foncier est donc à l'image de la société, dans une profonde mutation emprunte de « branchements » (Amselle, 2005). La question de la fragilité du matériau terre est mécaniquement liée à de nombreuses questions en jeu dans le foncier : pérennité, patrimoine, héritage, investissement,...

Chacun de ces termes soulève de nombreuses questions liées au foncier. La question du matériau de construction semble être un rouage important de cette mécanique foncière.

Le quartier de *Bozobuguni* est un exemple de cette superposition de différents droits qui s'exercent en un même lieu. Le quartier est le terrain de jeu d'une accumulation de différents acteurs fonciers qui agissent à différents niveaux de pouvoirs. Le « droit coutumier », par exemple, semble exercer son pouvoir au niveau de la gestion pratique et temporaire de l'occupation du site. C'est une gestion horizontale, dans la mesure où, aujourd'hui, sa mutation lui permet de s'ouvrir au jeu démocratique à travers le subtil exercice de « l'honneur ». En même temps, sur ce même site, il existe un autre jeu de pouvoir, articulé celui-ci sur le droit foncier officiel. Mais aujourd'hui, l'importance de ce terrain, qui se place comme « vitrine de la ville » sur le fleuve, attire des acteurs d'échelle internationale, qui semblent largement surpasser le droit foncier officiel. Ce niveau définit donc un troisième niveau de pouvoir agissant dans ces hautes sphères. Mais n'oublions pas qu'il existe encore un quatrième niveau, d'ordre mystique et tabou, un niveau qui dans son irrationalité, est en mesure de s'inviter dans les différents étages de décision pour les infléchir. Ce quartier semble parfaitement illustrer une multiplicité de « rythmes dominateurs-dominés » (Lefebvre, 1992) qui s'entremêlent en un même lieu pour en régenter les rapports espace-temps.

Le sociologue malien Hamidou Magassa distingue trois niveaux de pouvoirs qui s'entremêlent : le pouvoir politique, le pouvoir de chefferie, le pouvoir religieux. Pour lui, le problème né de « la stratégie d'évitement » de ces trois pouvoirs superposés. Cette superposition n'est pas assumée, de ce fait, elle engendre des incertitudes, des distorsions, des « flous »<sup>247</sup>. C'est précisément de ces flous que naissent les très nombreux problèmes fonciers. La question foncière nécessite bel et bien « un droit à inventer » comme le suggère très justement l'ouvrage du couple Barrière (Barrière, 2002).

---

<sup>247</sup> Propos de Hamidou Magassa, recueillis à l'occasion d'une conférence introductive des Ateliers « Les nouvelles centralités de Bamako métropole » (2011).

### Chapitre 3. Rythme des saisons

La fragilité des matériaux employés contraint l'espace à être en prise directe avec le rythme des saisons. La pauvreté et l'irrégularité, engendrent un dépouillement de tout artefact, qui dénude l'architecture. Cette mise à nu soumet directement l'espace à la rigueur des intempéries. C'est sous cette contrainte que l'espace se voit littéralement modelé par le climat. L'architecture change et évolue au rythme de la saison, la suit, la précède, ou bien s'accorde avec elle. L'espace devient un calque en interaction avec la saison, il se transforme avec elle<sup>248</sup>.

- **Avant la saison des pluies** on doit préparer la construction (vérifier, changer ou réparer la toiture, reboucher des fissures dans les murs, rajouter une nouvelle enveloppe imperméable,...). C'est ainsi que les matériaux changent. De simples plans de pailles, qui étaient suffisants pour créer une ombre, se voient complétés par des bâches de plastique, ou du papier<sup>249</sup>. Pendant cette période, quelques orages annonciateurs, d'une rare intensité, éclatent spontanément en amont de la saison des pluies. Ils permettent de mettre sévèrement à l'épreuve les constructions. Ces orages ont valeur de test pour les autoconstructeurs avant que les pluies ne deviennent quotidiennes.
- **Pendant la saison des pluies** (hivernage) une partie de la population déserte le quartier pour aller cultiver les champs au village (B.1). On retrouve ici le cycle des nomades Bozo décrit par Gérard Brasseur (1968). Certains ont tellement peur des inondations dues à la montée du fleuve, qu'ils vont mettre leur famille à l'abri en ville (dans une location, ou dans « la grande famille ») (B.8). La puissance du fleuve fait que l'ensemble du quartier est, quasiment, entouré d'eau. Une part conséquente des habitants reste sur place. On remarquera que les constructions les plus lourdes correspondent aux familles pleinement sédentarisées qui demeureront sur place malgré la pluie (B.2, B.4, B.5, B.7). Alors que les constructions légères (les huttes) sont parfois abandonnées pendant les pluies (B.1). A la légèreté des constructions correspond donc un moindre investissement, à la fois temporel et financier<sup>250</sup>. Certaines années, l'eau du fleuve monte un peu plus haut qu'à la normale, c'est alors l'ensemble du quartier qui se retrouve littéralement dans l'eau occasionnant parfois l'effondrement de constructions en terre (la terre étant soluble dans l'eau)<sup>251</sup>. Le fleuve Niger est soumis à des cycles qui s'étalent sur plusieurs années donnant lieu à des crues cycliques qui restent présentes dans la mémoire collective.<sup>252</sup>  
La saison des pluies est également la saison favorite de l'administration publique pour imposer le déguerpissement<sup>253</sup>. L'administration profite, en effet, de la vacuité du quartier pour engendrer des déguerpissements forcés par la destruction, l'absence d'habitant rendant

<sup>248</sup> Est-ce une « architecture météorologique » à la manière de Philippe Rham (2009), ou-bien encore une architecture bioclimatique ? Nous traiterons cette question plus loin dans la partie Energie.

<sup>249</sup> De nombreuses constructions utilisent des rouleaux de papier rejeté par une industrie de matelas environnante. Le papier en question est à l'origine un emballage pour des matelas mousse, il se trouve qu'il a, sur une face, des propriétés imperméables.

<sup>250</sup> Une hutte se construit, ou se reconstruit, en moins d'une journée, et peut être réalisée sans argent, si l'on sait tresser le *seko* (panneau de paille tressée).

<sup>251</sup> Une bonne partie du quartier est construite sur des remblais artificiels. Ce sont les habitants eux-mêmes qui gagnent ainsi des terres sur le fleuve. Les villes de Djenné et Mopti sont elles aussi construites sur des remblais, on trouve des techniques similaires à la périphérie des villages bozo. Il faut parfois plusieurs années avant de pouvoir stabiliser un sol pour construire. Un certain nombre de dispositifs constructifs pour résister aux inondations sont observables sur le terrain, cependant l'intégralité des constructions n'en est pas pourvue.

<sup>252</sup> Chacun sait que le fleuve est en mesure d'inonder une bonne partie du centre ville, rendant inutilisable l'hôtel Mandé par exemple.

<sup>253</sup> « Un beau matin, souvent en période d'hivernage car beaucoup de bidonvillois retournent annuellement aider la famille rurale, l'état décide de récupérer son bien et de mettre tout le monde à la porte... » (Vauthrin, 1989, p.61).

les « luttes urbaines », moins efficaces (Vauthrin, 1989, p.94). L'hivernage est donc pour ces quartiers informels le temps d'une double menace occasionnée par la pluie d'une part et par l'autorité d'une autre.

- **Après la pluie** la montée des eaux reste menaçante, car la décrue du fleuve se trouve décalée par rapport à la pluie. L'eau reste là, à cause de la couverture très vaste du bassin versant du Niger. Pour les habitants du quartier, c'est le temps de la réparation voir même de la reconstruction, après les dégâts causés par la saison de pluie.
- **La décrue**, c'est la pleine saison de la pêche. La baisse de l'eau augmente la densité du nombre de poissons dans l'eau (Brasseur, 1968). Les berges qui se découvrent à nouveau sont rapidement mises en culture. En quelques semaines, un paysage de friche laisse place peu à peu à des trames d'agriculture bien ordonnées.



17/02/11 - Trame d'agriculture urbaine



22/11/11 - Mise en culture des terres libérées par la décrue

#### Figure 25 - Métamorphose du paysage sous l'influence des saisons

- **Le début de la saison sèche** c'est le temps de la construction en terre. L'eau nécessaire à la prise du matériau est encore présente dans les mares, et dans les « trous à banco ». Le soleil intense permet de sécher les briques et les murs rapidement. La chaleur et la luminosité font du chantier un effort très physique. C'est aussi le moment de repasser les enduits annuels pour protéger l'enveloppe externe des constructions.

Ici, à *Bozobuguni*, le site étant soumis aux variations de la crue, la pêche et l'agriculture sont présentes dans l'environnement proche. Le rythme rural du paysage est donc extrêmement prégnant dans ce lieu pourtant central à l'échelle de l'agglomération urbaine. La ville de Bamako est l'exemple d'une hybridation entre le monde rural et le monde urbain ; cette ville est pleinement soumise aux variations des saisons, donc l'ensemble des activités de la vie quotidienne. Le terrain d'étude (en position d'interface entre la ville et le fleuve) est plus particulièrement touché pas ces cycles (pluie, vent, soleil, chaleur et hauteur d'eau) se révèlent être des acteurs à part entière de l'espace. La puissance des saisons invite à respecter le temps du lieu. Il s'agit d'une forme d'inscription contextuelle forgée autour d'un temps, d'un rythme, celui de la nature.

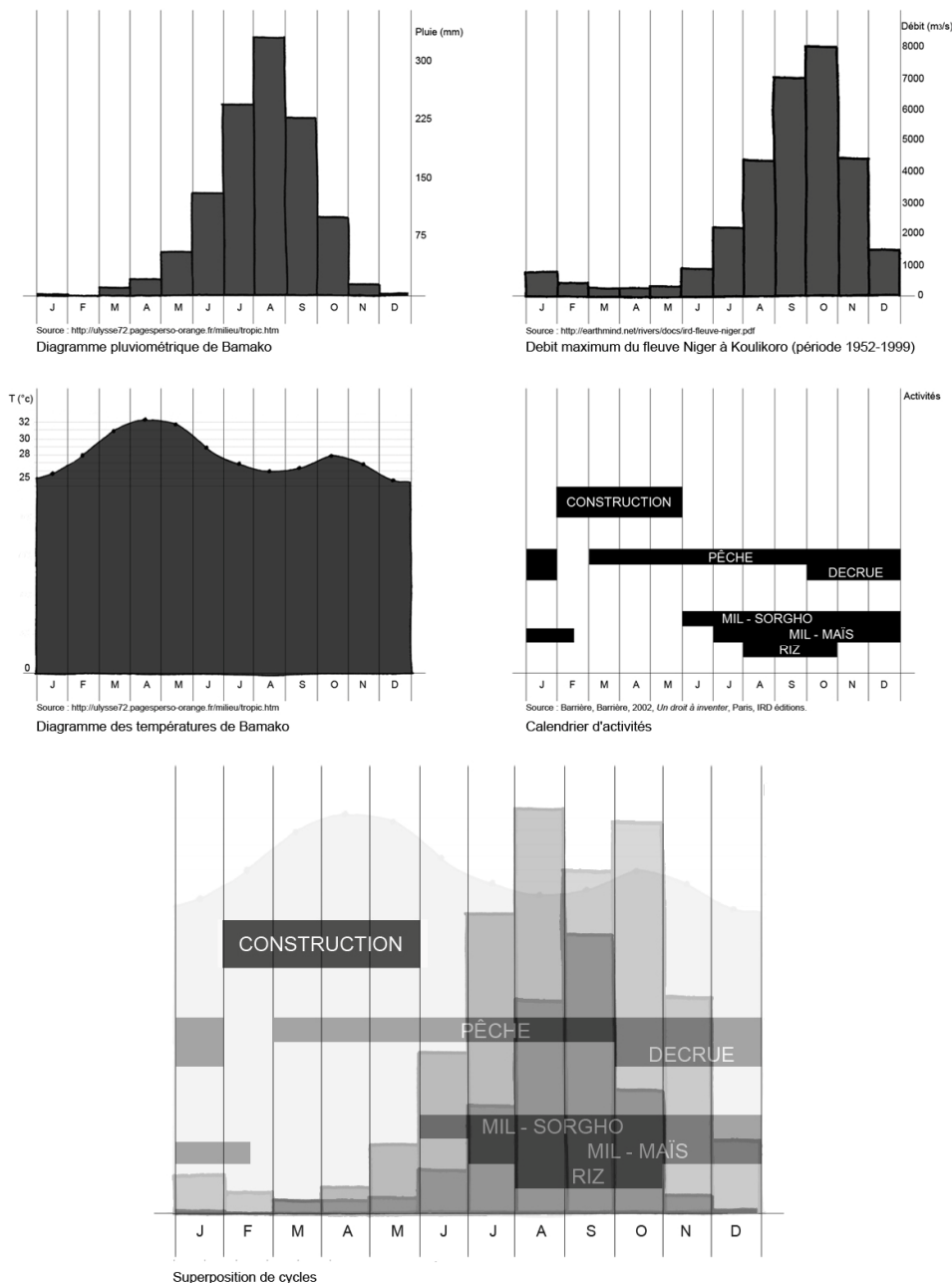


Figure 26 - Les rythmes naturels imposent le tempo des activités

## Chapitre 4. Rythme des matériaux

La grande majorité des matériaux employés dans le quartier de *Bozobuguni* sont des matériaux fragiles (terre, paille, film plastique, papier, cartons,...). La fragilité des matériaux employés est en partie due à l'irrégularité foncière : les habitants ne peuvent investir dans des matériaux plus solides, ne sachant pas s'ils seront demain « déguerpis ». De part cette fragilité intrinsèque de la matière, l'espace est soumis à un processus puissant de régénération permanente et rapide.

De nombreux témoignages évoquent la terre avec lassitude en évoquant la nécessité de refaire « chaque année » le crépi qui enveloppe et protège le mur<sup>254</sup>. En creusant la question on se rend compte que l'accélération des réfections nécessaires est, en réalité, un fait relativement récent dans la culture constructive du territoire. En effet, autrefois le savoir-faire permettait de refaire l'enduit environ tous les trois ou quatre ans. Pourquoi alors cette accélération du rythme cyclique du matériau ? Les réponses à cette question sont de différentes natures.

Une première forme de réponse est due à la raréfaction de certains matériaux employés traditionnellement dans les enduits : beurre de karité<sup>255</sup>, gomme arabique.... Le contexte d'une urbanité étalée augmente la raréfaction de certains composants pourtant facilement rencontré en contexte rural<sup>256</sup> (excréments, sang d'animaux, poils d'animaux<sup>257</sup>, termitières, sève...). Face à la raréfaction de certains matériaux traditionnels, de nouveaux ingrédients émergent dans la composition des enduits (l'huile de vidange par exemple<sup>258</sup>). Pour une liste complète des adjuvants pouvant rentrer dans la composition du matériau terre, je renverrais le lecteur à l'incontournable *Traité de construction en terre*, écrit par Hugo Houben et Hubert Guillaud (2006), ainsi qu'aux travaux plus récents de Romain Anger et Laetitia Fontaine (2009).

La qualité même de la terre utilisée doit être évoquée, à propos de la pérennité dans le temps. On ne construit pas avec n'importe quelle terre. La construction nécessite une terre argileuse<sup>259</sup>. Les villes anciennes en terre se sont toutes constituées à proximité d'une carrière d'extraction de terre, communément appelée « trou à banco ». Dans le contexte rural, les trous à banco sont connus de tous ils sont souvent situés à une distance raisonnable du lieu de construction<sup>260</sup>. Parfois ces carrières de terre se trouvent en plein cœur de la ville<sup>261</sup>. L'étalement urbain de Bamako ne permet pas aux constructeurs de choisir la qualité du sol investi. Les constructeurs s'accommodent (tant bien que mal) de la terre prélevée sur place, ce qui engendre des résultats incertains.

La perte de savoir-faire est également en cause dans la fragilité des constructions, et avec elle c'est la formation des maçons qui est en question. Traditionnellement pour devenir « maître-maçon » il faut d'abord être l'apprenti d'un « maître » durant une période assez longue. Ce mode de formation n'est

<sup>254</sup> « La terre, c'est de la location permanente » me disait un habitant de Djenné (2009).

<sup>255</sup> Le beurre de karité, par exemple, est aujourd'hui devenu un bien de consommation de luxe, en partie destiné à l'exportation. L'exportation du Karité et sa revente sur le marché international a fait exploser les prix, ce qui rend illogique et impossible son emploi dans la construction

<sup>256</sup> La logique vernaculaire veut que l'on emploie dans les constructions une majorité de matériaux considérés comme des rebus (les pierres dans les champs, les brins de pailles après avoir prélevé les grains,...).

<sup>257</sup> Les lois élaborées pour interdire les animaux en ville, au profit de la circulation automobile, ont pour effet de provoquer la raréfaction de certains matériaux autrefois urbain.

<sup>258</sup> La mission culturelle de Bandiagara et le laboratoire français CRAterre, ont entrepris une série d'enduits tests, afin de valider ou d'invalider certaines théories engendrées par des processus empiriques. On ne peut que saluer cette démarche, en attendant les précieux résultats.

<sup>259</sup> L'argile est en effet l'ingrédient essentiel pour la cohésion et la résistance du matériau.

<sup>260</sup> La distance pratiquée par un âne tractant une lourde charrette de terre est un bon indice de la juste distance entre le « trou à banco » et le chantier.

<sup>261</sup> Comme c'est le cas à Djenné, par exemple. Dans un récent voyage au Pérou, j'ai pu constater un fait similaire dans la cité ancienne de Chanchan, où les carrières de terre se trouvaient au centre des palais, générant également une retenue d'eau.

plus attrayant pour des jeunes urbains qui, par la force des choses, changent très souvent de métier avant de s'installer « définitivement » dans une profession<sup>262</sup>. Cependant, nous n'écarterons pas le fait que le contexte de précarité de l'urbanité contemporaine fait émerger de nouveaux savoir-faire. Nous serons (dans la partie Espace) particulièrement attentif à ces émergences techniques observables dans l'espace du terrain.

On complètera cette réflexion en évoquant le fait que la terre est un matériau extrêmement vivant qui réagit aux rythmes des variations climatiques. Les murs de terre emmagasinent la chaleur de la journée, par exemple, pour la redonner le soir<sup>263</sup>. Autre élément à noter, pendant la saison des pluies les murs se chargent d'humidité avec les phénomènes de capillarité. Cette eau (en quantité habituelle) fait partie intégrante de la cohésion du mur, elle ressortira pendant la saison sèche par évaporation. L'eau évaporée au plus fort de la chaleur participe à la sensation de fraîcheur ressentie dans l'architecture de terre. Les murs sont donc sensibles au rythme des saisons et sont pleinement acteurs de l'atmosphère qui règne dans l'espace construit.

La paille est plus fragile que la terre, elle nécessite un rythme de renouvellement plus soutenu. Le soleil se faisant cassant, la pluie altère rapidement la matière qui se décompose. Un panneau de paille (*seko* ou *karata*) a une durée de vie estimée à environ une année, deux au maximum. Pour palier à cette fragilité, des techniques très ingénieuses ont été élaborées afin de ralentir le rythme d'altération des matériaux<sup>264</sup>.

---

<sup>262</sup> La perspective d'une redynamisation de la filière terre doit obligatoirement prendre à bras le corps cette question de la formation. C'est un pivot essentiel pour la valorisation du matériau et du métier.

<sup>263</sup> Ce simple fait engendre des comportements des corps dans l'espace, comme s'asseoir à proximité des murs le soir de saison froide pour profiter de la chaleur rendue. Il y a donc un lien étroit entre le rythme de la matérialité, et le mouvement des corps dans l'espace.

<sup>264</sup> Ces techniques sont essentiellement employées en toiture. Il s'agit d'une sorte de logique multicouche, comme les « panneaux-sandwichs » produits dans l'industrie. Nous évoquerons ce cas plus en détail un peu plus loin dans la partie Espace.





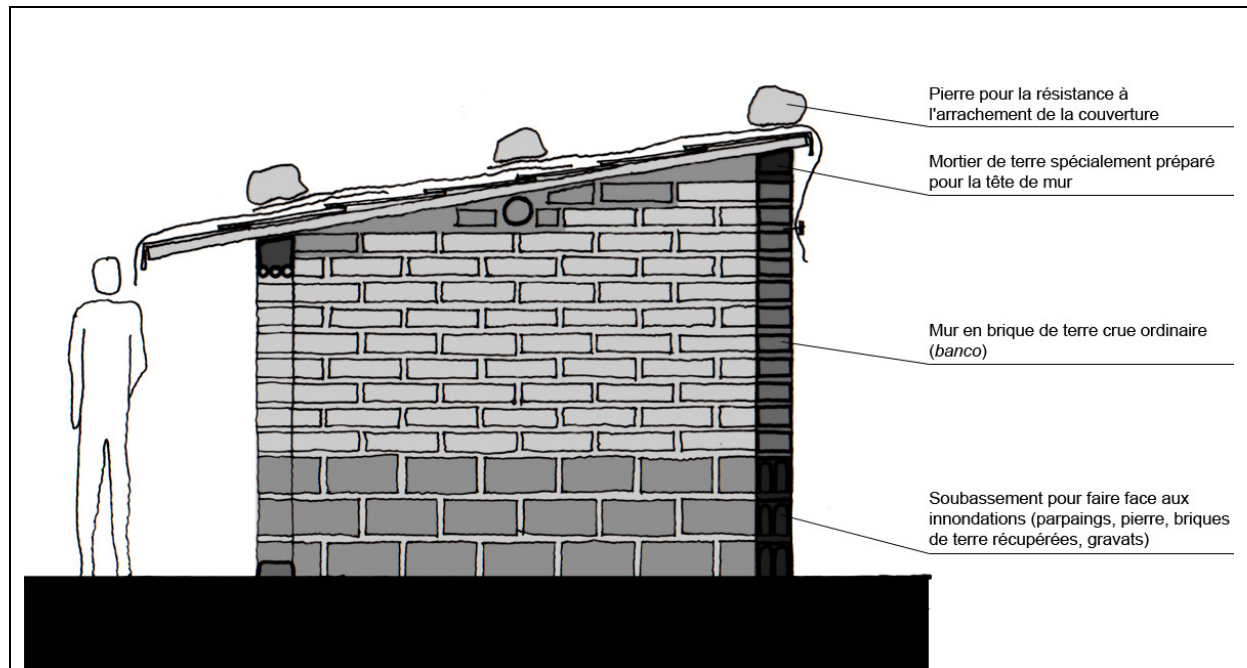
On comprend que la fragilité des matériaux engendre un rythme soutenu de réfections et d'entretiens qui agissent par fragments dans des périodes assez précisément définies par les conditions climatiques. La fragilité génère alors un perpétuel processus de transformation, de reprise, de réfection, « d'amélioration permanente » (Bernstein Jacques, 2003). C'est certainement la raison pour laquelle le quartier donne ce sentiment de « chantier permanent »<sup>266</sup>, embarqué dans les

<sup>265</sup> Nous développerons la question du « soin » dans la partie Energie à partir des travaux de Bernard Stiegler (2010).

<sup>266</sup> Nous verrons que, à travers l'histoire, de nombreux auteurs évoque les villes du Sahel en termes de « chantier permanent » (Caillé, 1830 ; Ardenne, 2005).

enchaînements d'un mouvement perpétuel. Cette fragilité semble être intégrée dans l'usage de l'espace, elle fait partie du quotidien, elle génère une culture de la résilience.

Dans un tel cas de pauvreté extrême, l'emploi de matériaux se limite au strict minimum. C'est ainsi qu'avec une lecture avisée, on peut discerner dans cette architecture les endroits de la construction les plus sollicités. On constate alors que des matériaux plus résistants sont employés à des postes stratégiques de la construction. La résistance de la construction, sa dureté, ne doit donc pas être envisagée de manière globale mais de manière fragmentaire.



**Figure 28 - Différents degrés de pérennité au sein d'une même architecture**

Ce document nous montre qu'au sein d'une même construction, on peut rencontrer plusieurs « vitesses d'architecture », chacune de ces vitesses correspondant à des degrés de pérennité différentes. Cette lecture fragmentaire des pérennités nous donne à voir les principales sollicitations qui sont exercées sur l'édifice : dans un contexte de zone inondable, les fondations ainsi que les soubassements sont les postes les plus sollicités. Les matériaux les plus solides sont alors employés pour résister aux inondations potentielles et aux remontées capillaires (parpaings, pierres, gravats, et briques de terres crues récupérées en ville<sup>267</sup>). La tête de mur fait également l'objet d'un soin tout particulier. Afin de parfaire le haut des murs en terre, un mortier de terre est spécialement préparé à cet effet<sup>268</sup>. Ces murs composites font ainsi écho à un adage de la construction en terre, en France : « bon chapeau et bonnes bottes ». Enfin un ultime niveau solide culmine au sommet de l'édifice, ce sont les poids permettant de maintenir contre l'arrachement du vent la toiture qui est souvent très légère. Ceux-ci doivent remplir deux fonctions: résister au vent, résister à la pluie. La pierre ou les parpaings sont le plus souvent employés pour remplir cette fonction (une brique de terre crue ne suffirait pas). Une même construction renferme alors plusieurs degrés de résistance dans le temps. Dans un tel contexte de pauvreté économique, ces différents temps se révèlent, ils se donnent à voir.

L'espace du quartier est donc soumis à de multiples fréquences de renouvellement. Nous avons inventorié trois familles de matériaux : les matériaux légers (paille, caisse de bois, bambou, recyclage), les matériaux lourds (terre) et les matériaux durs (ciment, tôle).

<sup>267</sup> Les briques de terre récupérées sur les chantiers de démolition sont connues pour leur résistance.

<sup>268</sup> Il a macéré plus longtemps pour obtenir une meilleure résistance.

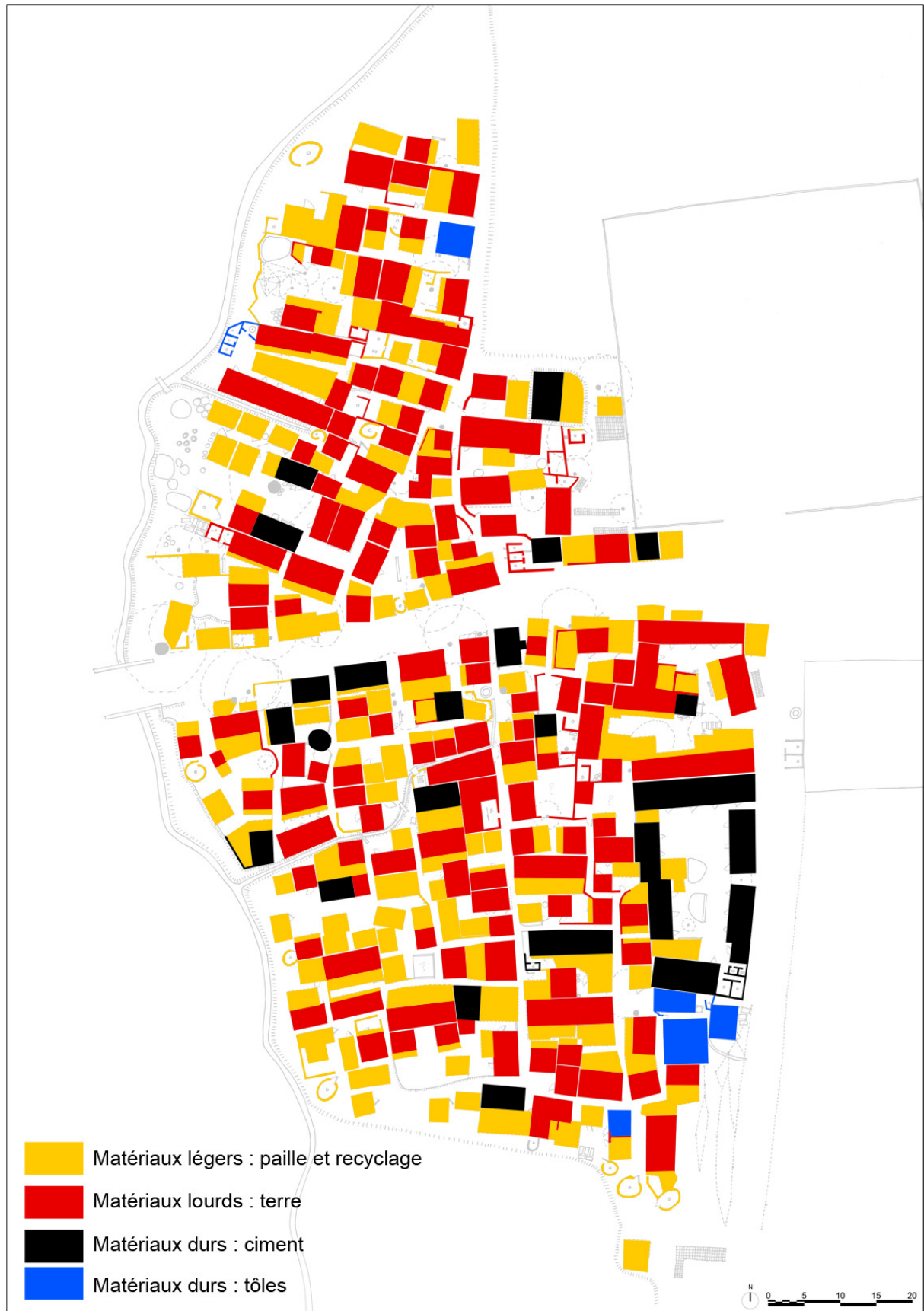


Figure 29 - Relevé des différents matériaux présent dans le quartier

Le document ci-dessus révèle les différentes vitesses de renouvellements associés aux matériaux. On rappellera que certaines constructions sont composées de ces trois familles de matériaux à la fois. La représentation suivante est donc la simplification d'un propos plus complexe en vue d'une visualisation plus évidente des différents rythmes en présence.

On remarquera une homogénéité dans la répartition des matériaux employés dans le quartier. La fréquence de renouvellement des matériaux léger concerne par conséquent l'ensemble des habitants. Cette représentation traduit également des degrés différents de sédentarité des habitants. L'attention portée au rythme des matériaux engendre une lecture spécifique de l'espace du terrain, particulièrement dans un cas comme celui-ci où les matériaux sont fragiles.

## Chapitre 5. La « durcification » ou l'espace apprivoisé

« *Qu'est-ce que signifie "apprivoiser" ? - C'est une chose trop oubliée [...]. Ça signifie "créer des liens..."* »

Saint-Exupéry, 1943

Nous allons à présent constater le processus de « durcification » qui rythme l'apprentissage urbain dans les villes d'Afrique de l'Ouest. Le processus de « durcification » est un néologisme employé par Alain Dubresson (Dubresson, Yapi-Diahou, 1988) qui décrit très bien un processus d'établissement humain qui se constitue dans le « progressif » (Maffesoli, 2010) pour se matérialiser dans l'espace. Ce concept permet de lier un processus spatial, à un processus citadin. Nous précisons tout de suite, que ce processus n'est pas exclusif à la ville africaine<sup>269</sup>, mais qu'il en est constitutif. C'est ainsi que le temps du chantier génère une sorte de double incubation parallèle, alliant la pérennité progressive des formes au statut de citadin.

Si apprivoiser signifie « créer des liens », alors on peut dire que l'espace urbain semble ici lentement apprivoisé par ses habitants. L'espace et sa matérialité révèlent un certain degré d'investissement, mais cela démontre également un temps progressif d'appropriation. On n'habite pas un lieu d'un seul coup, en une seule fois, c'est un processus empirique fait d'allers et de retours, d'essais. Dans un tel processus, on notera l'ouverture permanente aux changements.

Le processus spatial de « durcification » permet, ce que Collette Pétonnet appelle, « l'apprentissage de la restriction de la place extérieure » (Pétonnet, 1979), permettant le passage, d'un mode de vie rural, vers un mode de vie urbain. Elle explique que « ...le cabanon extérieur [...] permet de conserver l'habitude corporelle du passage fréquent du dedans au dehors. » (Pétonnet, 1979, p.92). Ce processus permet donc une adaptation progressive de « l'habitude corporelle » d'un extérieur vers un intérieur. Colette Pétonnet, fait remarquer que « ...la vision du bidonville l'été [en France] donne la clé d'un mode d'habiter encore rural dont la caractéristique est d'intégrer le dehors. » (Pétonnet, 1979, p.91). Cette citation sous-entend que l'absence de pluie (en été) autorise l'émancipation complète d'un mode de vie en rapport direct à l'extérieur<sup>270</sup>. Colette Pétonnet décrit très bien le fait que la vie extérieure permet aux nouveaux migrants l'apprentissage de nouveaux modes de vies liés à la découverte d'un nouveau milieu. « Le bidonville (, ...) assure la sécurité et l'adaptation des nouveaux arrivants. » (Pétonnet, 1979, p.80). Le principe de « durcification » agit donc comme un processus « inclusif », grâce à l'apprentissage d'un nouveau comportement en accord avec un contexte.

La « durcification » témoigne de l'inscription des interactions sociales de l'histoire dans le lieu, par une mise en forme de l'empreinte du temps dans l'espace. Elle agit telle une sédimentation temporelle, mais sans cesse remaniée, car engagée dans un mouvement permanent.

<sup>269</sup> Dans la ville de Lima, au Pérou, j'ai récemment pu observer des cas de durcification similaires, quand les « Ranchos » de paille laissent progressivement la place à des constructions en bois, puis à des constructions en briques (cuites) et ciment.

<sup>270</sup> « La joie de vivre n'est pas seulement redevable à la clémence du temps, mais à la vie collective que l'été autorise sur un espace collectif prévu à cet usage et enfin utilisé pleinement » (Pétonnet, 1979, p.89).



2008, Première implantation spatiale



2009, Addition d'une nouvelle enveloppe



2012, Changement du sens de la pente et (re)construction en terre

**Figure 30 - Exemple d'un processus de « durcification » (B.3)**

## Chapitre 6. Temps des matériaux légers - Temps du chantier en paille

La spécificité de la culture semi-sédentaire, ou semi-nomade, engendre une certaine culture constructive. Le versant nomade de la culture constructive Bozo génère un temps de chantier extrêmement rapide, moins d'une demi-journée pour le type des constructions ci-dessous. Il s'agit d'une capacité remarquable à s'implanter dans un lieu avec des matériaux extrêmement légers permettant une grande maniabilité.



Figure 31 - Références de huttes traditionnelles dans un *Bozodaga* (campement de pêche) près de Mopti

Ces constructions font l'objet d'un jeu de construction ouvert, qui pourrait être entièrement plié telle une cabane en kit, pour un déplacement<sup>271</sup> ou pour un renouvellement éventuel.

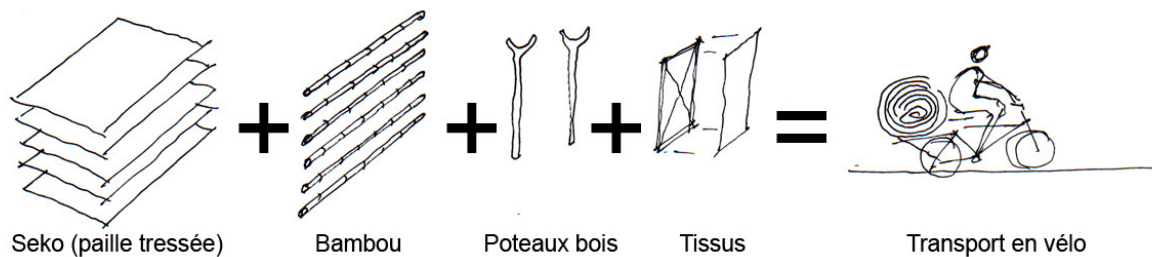
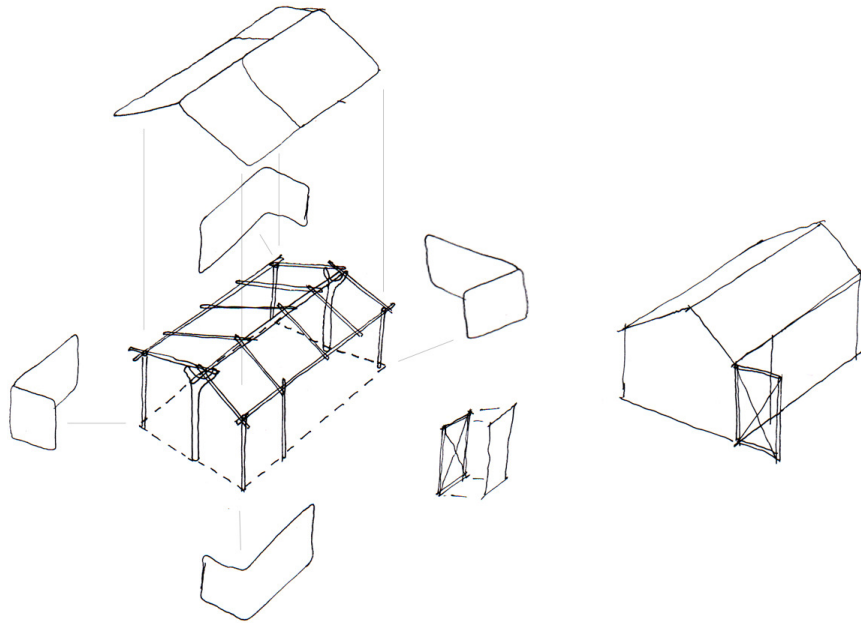


Figure 32 - Jeu de construction nomade

Les constructions nomades et rurales des bozos sont faites de structures filaires en bois et/ou en bambous. On trouve ensuite une enveloppe pliée de *seko* ou *karata* (panneaux de pailles tressés). Le *seko*, comme les bambous, peuvent être aisément déplacés en vélo ou en pirogue. Déplacement léger, manipulation aisée, cette architecture peut être « déménagée », elle est proche d'un mobilier urbain. De tels matériaux sont facilement appropriables même par des enfants. Une pareille maniabilité de construction rend insaisissable les formes urbaines qui apparaissent et disparaissent

<sup>271</sup> Gérard Brasseur (1968) explique que les pêcheurs Bozos ont l'usage d'employer la pirogue pour changer d'emplacement. A cette occasion, les matériaux en bon état pouvaient ainsi être déplacés.

dans la ville en permanence, car la légèreté de ces techniques engendre une importante flexibilité de l'espace, ainsi qu'une grande réversibilité<sup>272</sup>.



**Figure 33 - Dessin axonométrique d'un abri Bozo**

Cette culture nomade est en revanche mise à l'épreuve dans un contexte urbain, car elle doit faire face à l'imprévu d'une situation souvent inconnue. Précisons que les nomades ont toujours été en contact avec le paysage urbain<sup>273</sup>, mais il s'agit aujourd'hui d'une autre urbanité, soumise à l'économie globale. Ce nouveau contexte urbain, ajouté à l'étalement, engendre un éloignement conséquent de certains matériaux ruraux. Dans la logique frugale d'un établissement humain temporaire, la rencontre avec le paysage urbain provoque ainsi des inventions techniques<sup>274</sup>. La rareté, ou l'absence de certains matériaux usuels oblige en effet l'autoconstructeur à transformer ses propres habitudes de construction, tout en restant dans des matériaux légers et rapidement mis en œuvre.

La permanence de certaines formes traditionnelles ne limite pas l'ouverture formelle qui se déploie à partir d'un tel dispositif vernaculaire dans le milieu urbain. Il s'agit réellement d'un « jeu de construction » qui puise sa matérialité dans un contexte urbain. L'appropriation qui en résulte, sur le terrain, permet l'entretien de la culture constructive grâce à un langage architectural léger.

Cette légèreté est déployée dans les espaces creux de la ville lourde (de la ville sédentaire). Mais elle participe de l'urbain. Le langage architectural léger se déploie ainsi partout dans l'espace, public comme privé. Il fait également exploser la forme traditionnelle, pour habiter l'espace extérieur. Ce langage se compose de pans (toile, bâche, paille, *seko*<sup>275</sup>, carton, papier, plastique...), qui agissent comme des fragments légers et autonomes capable de réagir rapidement aux intensités de l'urbain.

<sup>272</sup> Ce type de structure génère un rapport au sol léger, les traces se limitent à quelques trous dans le sol pour implanter les éléments verticaux. Le faible impact au sol étant, avec la légèreté, des caractéristiques propres à l'ensemble de l'habitat nomade en général.

<sup>273</sup> Touareg, Bozo, Bela,... l'ensemble des cultures nomades interagissent avec le paysage urbain. Ils participent, par leurs activités, de l'économie urbaine (pêche, élevage, chasse, transport, fertilisants des sols,...).

<sup>274</sup> Les inventions techniques, répertoriées sur le terrain, seront détaillées dans la partie Espace.

<sup>275</sup> Panneau de pailles tressées, également appelé *karata*.



La ville va vite, elle est intense, vivante, changeante<sup>276</sup>. Le langage architectural léger de l'informel convient parfaitement à cette intense spontanéité de l'urbain.

Une esthétique proche du Land-art surgit même parfois du quartier. Une usine de matelas toute proche fournit un matériau d'emballage abondant. Il s'agit d'un papier d'emballage (type kraft) avec une face imperméable<sup>277</sup>.



**Figure 34 - « Empaquetage » d'une architecture avec du papier pour une phase transitoire (B.7)**

Dans le cas photographié ci-dessus (B.7) la construction est prise dans processus de « durcification ». L'autoconstructeur a préparé un soubassement de ciment, et en attendant plus de financements il a édifié une construction légère à l'emplacement de la futur construction « en dur ». Cet espace transitoire est ici « empaqueté » de papier.



**Figure 35 - « Empaquetage » de structures traditionnelles**

En voyant cet usage relevé sur le terrain je ne peux m'empêcher de faire le lien avec l'œuvre des artistes de Land-Art, Christo et Jeanne-Claude, notamment celle du *Pont Neuf Enveloppé* - 1975-1985.

<sup>276</sup> Des étudiants de l'ESIAU me racontaient qu'on n'a pas toujours le temps de modifier la devanture d'un commerce à la suite d'un changement d'affectation. Si bien qu'il peut arriver de penser rentrer dans un restaurant, alors que vous allez rentrer dans une épicerie ! Dans certains cas, l'activité va plus vite que l'espace.

<sup>277</sup> Ce matériau fait l'objet d'un commerce, bien que récupéré, il n'est pas gratuit.



**Figure 36 - Expression plastique d'une œuvre urbaine éphémère**

Source : [www.christojeanneclaude.net](http://www.christojeanneclaude.net)

Ces œuvres sont éphémères, elles sont entièrement démontées à la suite de l'installation. Une bonne partie du mouvement Land-Art s'inscrit dans cette démarche. L'aspect temporaire de l'œuvre permet d'intensifier l'expérience spatiale qu'elle procure<sup>278</sup>.

En revenant au terrain de recherche nous remarquerons que la recherche de matériaux conduit à s'implanter socialement dans le territoire<sup>279</sup>. Se procurer des matériaux invite à une certaine prise en main de l'environnement proche. Il convient de se plonger dans le réseau social urbain afin d'obtenir les matériaux pour construire. L'acte de récupération engendre une immersion sociale profonde dans un contexte urbain, dans une sorte de réseau parallèle à la voie administrative. C'est donc déjà une façon de s'approprier le contexte, dans son versant sociale.

---

<sup>278</sup> J'ai réalisé l'expérience de produire et d'occuper des espaces éphémères en ville (notamment à l'occasion de mon diplôme d'architecte). Une fois l'espace démonté, l'espace en question continue d'exister à travers la « mémoire collective » (Halbwachs, 1950) de ceux qui ont vécu la même expérience spatiale.

<sup>279</sup> J'ai moi-même réalisé un projet sur la base de récupération, dans ma ville à Aubervilliers. Cette idée est venue à la suite de la lecture de *La Pensée sauvage* de Claude Lévi-Strauss. Le chapitre concernant le bricolage, m'a poussé à un processus de collection de matériaux dans mon territoire proche. Cette démarche de recherche ouvre un large réseau social de connaissance (gardiens, ramassage des poubelles, déchèterie, encombrant, bennes de lieux d'exposition...).

## Chapitre 7. Temps des matériaux lourds - Temps du chantier en terre

La préparation d'un banco de bonne qualité nécessite une longue maturation<sup>280</sup>. Durant tout ce temps, la préparation est malaxée, arrosée, alimentée avec de multiples adjuvants... Un tel temps de préparation est souvent difficilement envisageable dans une situation de précarité foncière, notamment car elle implique la notion de « projet ». Si cette notion paraît incompatible avec l'insécurité foncière et économique, nous apprendrons que, dans certains cas, de telles préparations sont malgré tout entreprises<sup>281</sup>. On comprend ici que certaines phases de la construction en terre nécessitent des temps de maturation très long, et donc une anticipation. C'est peut-être pour cette raison que la terre est ici employée par les habitants installés de longue date. Une construction en terre ne s'improvise pas, elle se projette, se planifie. L'emploi de la terre est donc l'indice d'un certain degré de sédentarité, même si cette sédentarité demeure parfois en alternance avec les saisons.

La construction en terre nécessite une très grande quantité de main d'œuvre (environ 6 personnes pour un espace de 3,00 x 3,00 m). Dans le quartier de *Bozobuguni*, les constructions sont réalisées principalement le dimanche<sup>282</sup>. Ce dernier est donc soumis à une saison de construction, mais également à un certain jour de la semaine. En outre, la terre nécessite des temps de séchage incompressible<sup>283</sup>. C'est ainsi que, dans ce quartier, les temps de séchages s'accordent sur le rythme des semaines, pour reprendre chaque dimanche matin, pendant toute la saison de construction<sup>284</sup>.

Envisager une construction en terre suppose que l'on soit en mesure de terminer le chantier avant la saison des pluies (hivernage). En effet, un stock de brique en banco (non protégé) ne résisterait pas deux ou trois mois de pluie. La terre nécessite paradoxalement une certaine somme d'argent disponible, afin de réaliser la construction en une seule fois, ou du moins dans les quelques mois propices à la construction (entre deux hivernages). Cette réalité pécuniaire, se révèle être un argument de poids qui contraint paradoxalement les constructeurs les plus précaires à opter pour la « brique de ciment » (le parpaing)<sup>285</sup>. Le ciment permet en effet, de capitaliser son investissement dans le long terme, pour une population dont les revenus sont incertains<sup>286</sup>. La transformation d'une somme financière en parpaing permet de capitaliser une économie dans une société où l'argent est

<sup>280</sup> Il est en effet d'usage de faire macérer la préparation pendant plus d'un mois, avant de l'utiliser, afin qu'il soit « bien pourri ». Dans le meilleur des cas, on utilise le temps de l'hivernage pour que la pluie participe naturellement de ce processus de maturation du matériau.

<sup>281</sup> Nous verrons que dans le chantier du père de Moussa Koné, la préparation d'un enduit particulièrement résistant est employée pour soigner la tête de mur.

<sup>282</sup> C'est le seul jour de la semaine où l'on est en mesure de rassembler suffisamment de monde pour réaliser un chantier.

<sup>283</sup> Il faut parfois attendre quatre jours pour qu'un mur d'un demi niveau puisse sécher convenablement, avant de le charger à nouveau jusqu'à sa hauteur définitive. La terre étant un matériau très lourd, elle ne supporte l'équilibre que jusqu'à un certain point. Il est donc d'usage d'interrompre le chantier quand les rangs de briques atteignent la hauteur du nombril, afin de ne pas voir l'ensemble s'écrouler sous son propre poids.

<sup>284</sup> L'accélération des temps de séchages observable de nos jours est vraisemblablement associable à une perte de savoir-faire. On peut constater des exemples similaires dans d'autres lieux, tels qu'en Argentine, par exemple (Colloque Terra 2012).

<sup>285</sup> « Dans de nombreuses régions, les hommes préparent leur futur maison en confectionnant jour après jour, à l'aide d'un moule en fer, 2, 3 ou 5 parpaings. Le tas de parpaing devient placement ou épargne rentable ; car le prix des matériaux ne dévalue pas, bien au contraire, il ne cesse d'augmenter. En cas de panne financière ou pour faire face à des dépenses inattendues, mariage, funérailles, maladie, le propriétaire vend 10, 20, ou 500 blocs. » (Vauthrin, 1989, p.182).

<sup>286</sup> « Le parpaing est la « tontine » du pauvre bâtisseur, ce qui n'est pas le cas d'une brique de terre, même stabilisée. » (Vauthrin, 1989, p.182).

extrêmement volatile<sup>287</sup>. Cela signifie que le rythme de la construction est également en prise avec le rythme des revenus financiers (Canel, Delis, Girard, 1990).

Ce constat donne lieu à des détails d'architecture remarquables, où des murs de parpaings sont montés avec un mortier de terre. Le parpaing garde ainsi son intégrité, sa solidité, ainsi que sa capacité de réemploi ultérieur. Le mortier de terre, lui, sera facilement dissout avec un peu d'eau. Voici alors une manière ingénieuse de capitaliser un investissement, en créant un espace, et en gardant une ouverture technique en vue d'un projet futur. Nous analyserons cette technique dans la partie Espace, dans le chapitre « Murs Nomades ».

---

<sup>287</sup> Nombreux sont les témoignages des pères de familles qui, à cause des liens de parentés, sont obligés de déboursier des sommes imprévues, de façon assez fréquente (enterrement, mariage, aide au village...). L'économie générée par le parpaing permet alors de stabiliser son épargne, comme une garantie.

## Chapitre 8. Rythme de la journée - Rites de citoyenneté

L'ensemble de la ville est, comme l'ensemble du territoire, scandé par les rythmes de la vie quotidienne. Le quartier de *Bozobuguni* ne fait pas exception. Le climat extrême de la région impose de grandes amplitudes climatiques au long d'une même journée, imposant naturellement un rythme particulier<sup>288</sup>. Le quartier de *Bozobuguni*, comme l'ensemble de la ville présente donc un rythme de journée nettement varié. Celui-ci est un acteur important de l'espace urbain, car il engendre des grandes variations spatiales dans l'espace public. On trouve partout dans la ville des espaces qui se métamorphosent au long du jour, selon différentes phases. Des facteurs climatiques (tels que luminosité, température) scandent ainsi les laps de temps quotidiens, et toutes les activités de la journée seront conditionnées par cette parenthèse climatique. En un mot, l'action sera fonction du climat.

Le contexte de pauvreté impose une soumission rigoureuse au climat. Les populations les plus riches tentent de s'affranchir de la condition climatique à l'aide d'artifices techniques (climatisation en saison chaude, lumière électrique la nuit, eau chaude à la saison froide, piscine ...). Mais dans les secteurs de grande pauvreté, le recours à la technique étant impossible, c'est le climat qui donne la cadence. Dans certaines situations d'intrication entre richesse et pauvreté, ce sont parfois des rythmes différents qui coexistent au sein d'un même espace urbain.

Voyons à présent quelques espaces caractéristiques de cette urbanité changeante issue des rythmes de la journée.

### - Le *Soukouni*

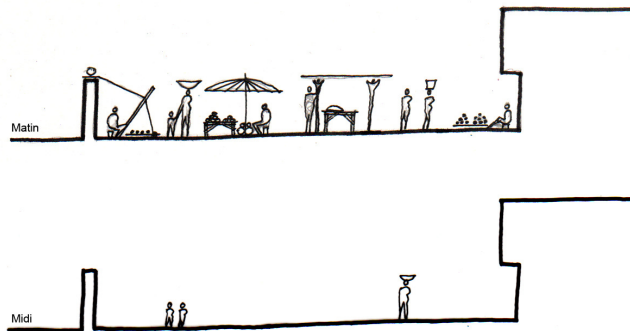
Dans le rythme quotidien, le matin est le temps de la préparation du repas. Les femmes vont au *Soukouni* (petit marché) ou Sokoma-souku (marché de matin), avec un saut au bras qui fait office de panier pour au retour rapporter les commissions sur la tête. Ce marché est court, il n'a d'existence que quelques heures (entre 9h00 à 12h00), mais de façon quotidienne. C'est un marché de proximité qui permet d'alimenter en provision le cœur intime de chaque quartier. Un tel marché n'a pas forcément de vitrine sur une grande voie de circulation, et le public concerné est plutôt local et piéton. Il est aussi éphémère dans l'espace. Sitôt terminé, l'espace de la place se métamorphose complètement. Les étals des commerçants se résument à une table (structure bois et plateau en tôle) et à un petit tabouret qui est emporté. Parfois, l'étal est composé d'une simple toile au sol. La légèreté de ces dispositifs permet de tout ranger sur le côté de la place. En un clin d'œil, le lieu se libère complètement, et on peut même dire qu'il est « déserté »<sup>289</sup>. Cette réversibilité de l'espace que l'on constate dans les *Soukouni* n'est pas sans rappeler les marchés de Djenné, ou de Bandiagara<sup>290</sup>. Ce sont eux aussi des marchés de matin qui emplissent un espace public en un temps record, et le désemplissent également en très peu de temps. Les marchés de Djenné et Bandiagara, en revanche, n'ont lieu qu'une fois par semaine<sup>291</sup>, drainant et irriguant alors l'ensemble du territoire proche, puisqu'ils régulent les transports en communs de toute la région.

<sup>288</sup> L'éventail des salutations lorsqu'on rencontre une personne témoigne de ces variations, des différentes phases des 24 heures.

<sup>289</sup> Car c'est l'heure où le soleil arrive au plus haut dans le ciel.

<sup>290</sup> La place du marché de Djenné est également la place de la mosquée, et selon Marc Augé, on peut parler de « sacralité alternative » ou encore de « rotation de lieu » (Augé, 1992).

<sup>291</sup> On remarquera que à Bandiagara la semaine fait 5 jours, le rythme de la semaine est par conséquent spécifique.

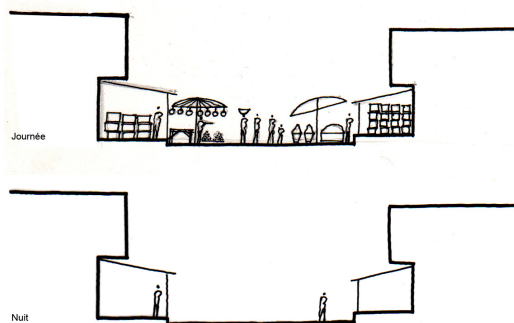


**Figure 37 - Espace alternatif du *Soukouni* (marché quotidien de matin)**

Certes, la légèreté architecturale et le renouvellement cyclique sont des caractères propres au lieu du marché à travers un grand nombre de cultures. Mais les spécificités naissent d'un ancrage au local, d'un rapport temporel au milieu et à ses rythmes. On en conclue que les *Soukouni* se situent dans le prolongement d'une longue filiation de culture urbaine, toujours événementiel et chaque jour renouvelée, notamment par le jeu des interactions sociales.

#### - Une rue commerçante du quartier du *Railda*

Le *Railda* (littéralement « l'endroit des rails », près de la gare) est le cœur économique de Bamako. Très tôt le matin, l'espace est envahi de commerçants qui déploient la marchandise dans le lieu. Profusion et accumulation sont de rigueur ; ils semblent même être issus d'une « convention » esthétique<sup>292</sup>. C'est seulement quand vient la nuit et que les rues se vident que les dispositifs de présentation se révèlent dénudés. Les commerçants rivalisent d'ingéniosité pour exposer leurs produits. D'abord, ils utilisent absolument tous les éléments présents dans l'espace urbain (le « déjà-là ») : un poteau électrique, une grille, une modénature de façade, un mur,... Tout est bon pour montrer sa marchandise. Puis, à partir de ces quelques points d'ancrages, des éléments extrêmement légers (principalement bambous, cordes, chambre à air, bâches...) viennent créer des dispositifs « filaires »<sup>293</sup>. Ces structures linéaires sont comme transparentes dans l'obscurité du « petit soir »<sup>294</sup>, elles n'ont pas de volume, pas de masse. Entre le jour et la nuit, l'espace devient méconnaissable. Dans ce quartier commerçant, l'intensité de modulation spatiale est inscrite dans un rythme quotidien de renouvellement. Ce cas illustre un « grand écart » de sensations extrêmes et diamétralement opposées pour un même lieu.



**Figure 38 - Métamorphose d'une rue du *Railda***

<sup>292</sup> La marchandise à vendre est partout dans l'espace public, elle l'envahit presque, tellement bien qu'un non-initié n'y voit aucune structure et se sent parfois perdu.

<sup>293</sup> Le mot « filaire » fait ici référence aux outils contemporains de l'architecture en 3D sur l'ordinateur. L'outil 3D permet de visualiser l'espace uniquement par ses arrêtes de contour (en effaçant l'opacité des surfaces).

<sup>294</sup> Expression courante, de la langue française locale, désignant la fin de journée, quand le soleil décline et que l'ombre des murs s'allonge progressivement.

### - Le *grin*

Réduire les métamorphoses spatiales à la fonction commerciale, ce serait méconnaître la société malienne. Quand vient le « petit soir », que le soleil décline (avant la nuit), c'est l'heure du *grin*, « l'heure de prendre le thé ». C'est un véritable moment de sociabilité, de convivialité, de débats démocratiques, et d'échange d'information<sup>295</sup>. On y parle de tout, mais surtout de l'actualité. Il s'agit d'un usage relatif à la citoyenneté du Mali. Là encore c'est un moment de la journée où l'espace urbain se métamorphose. Le trafic diminue, le soleil descend, la nuit arrive, la fatigue s'annonce, alors chacun sort sa chaise, ou son banc, pour aller s'installer dans « son » *grin* (qu'on pourrait traduire par groupe d'amis). Ce groupe correspond souvent à une classe d'âge, et dans la rue, se compose principalement d'hommes, mais on trouve aujourd'hui des *grin* de femmes. Le temps du *grin*, chaque soir, témoigne de la remarquable appropriation de l'espace public : devant chaque porte, à chaque angle de rue, l'espace public est ainsi partagé. Le *grin* est une résurgence culturelle, il est issu d'une culture urbaine ancienne. Son ancêtre, la « case à palabre », porte un nom différent selon les cultures qui le porte : *Gwele* (Bambara), *Toguna* (Dogon), « grand abri » (Saman),... Chacune de ces cultures a engendrée une architecture différente pour ces réunions, mais la fonction demeure sensiblement la même<sup>296</sup>. Ce lieu pourrait être comparé à l'agora grecque, ou au forum romain. Le rythme urbain de Bamako est bien le prolongement d'un rite urbain issu d'une culture ancestrale. Bien entendu, la transposition n'est pas littérale, elle n'est pas directe, mais les rythmes sont là, et les modulations spatiales sont le témoin de ce prolongement d'un usage rythmé de l'espace.



**Figure 39 - Le *grin* - lieu éphémère de la citoyenneté bamakoise**

Comme dans le marché, les dispositifs permettant cette modulation de l'espace public sont toujours extrêmement simples. Les techniques employées sont souvent ouvertes à l'appropriation. Il s'agit d'abord d'un mobilier (une table, un banc, une chaise,...). On trouve aussi parfois un support fixe, lourd, quelque chose présent dans l'espace public, qui parfois ne révélera sa fonction qu'une fois approprié par l'utilisateur, et ceci à une heure précise de la journée. Un tas de quelques pierres, par exemple, servira pour dresser un parasol en fin de matinée pour une vendeuse de beignets. Une terrasse en position de podium dans un carrefour sera le lieu d'un *grin* pour boire le thé « au petit soir » devant le spectacle changeant de la rue.

Le rythme spatial citadin, est largement soumis à la superposition d'activités et aux interactions sociales. L'entretien d'une culture constructive vivante permet à chaque citoyen d'être acteur de l'espace commun. La culture constructive peut alors être revendiquée comme un élément structurant d'une citoyenneté spécifique.

Il semble que la superposition d'activités qui se joue dans le paysage rural à travers l'emploi de différents rythmes trouve une forme de réinterprétation contemporaine dans l'urbain. La culture territoriale joue son rôle dans l'espace concentré de l'urbain.

<sup>295</sup> Certains parlent volontiers du *grin* comme d'un « média » propre à la société malienne.

<sup>296</sup> Précisons que la « case à palabre » revêtait une portée juridique et politique dont le *grin* n'est plus l'héritier.

## **B- THEORIE - Les temporalités**

Nous allons voir à présent dans quelle mesure, à partir des différents relevés de terrains que nous venons d'évoquer (temps du foncier, rythme des saisons, rythme des matériaux, « durcification », rites de citoyenneté), nous allons pouvoir monter en théorie. Ce niveau d'analyse permettra de rattacher le quotidien de ce quartier à des concepts théoriques élaborés par des penseurs contemporains. Ce travail devrait permettre de valoriser bon nombre des rythmes quotidiens qui scandent l'espace du quartier étudié. Cette étape remettra en cause certains reflexes de la pensée occidentale moderne.

### **Chapitre 1. Rythmanalyse**

*« Aucun des trois règnes n'échappe aux rythmes de toute vie. L'animal c'est la vie quotidienne. Le végétal, la vie annuelle. Le minéral, la vie séculaire, la vie qui compte par millénaires. »*

**John Brinckerhoff Jackson, 1984, p.209**

L'ensemble des données relevées dans la partie précédente fait état de temporalités différentes. L'espace se trouve traversé par des rythmes multiples : historiques, fonciers, des saisons et des matériaux, de durcification par paliers successifs, lourds et légers, quotidiens. Tous ces rythmes se trouvent valorisables au travers de la « rythmanalyse ».

#### **a. Rythmanalyse - Définition**

Le concept de « rythmanalyse » apparaît pour la première fois chez le philosophe brésilien Lucio Alberto Pinheiros Dos Santos (1931). Il fut ensuite repris par Gaston Bachelard, dans son ouvrage *La dialectique de la durée* (1950), dans le Chapitre 8 intitulé « La rythmanalyse ». C'est enfin Henri Lefebvre réemploya ce concept dans *Éléments de rythmanalyse - Introduction à la connaissance des rythmes* (1992). Cet ouvrage, tout comme celui de Bachelard, nous intéresseront tout particulièrement par cette pensée sur le rythme qui s'articule étroitement à une pensée sur l'espace<sup>297</sup>.

*« Un organe a un rythme, mais le rythme n'a pas et n'est pas un organe ; c'est une interaction. Un rythme enveloppe des lieux, il n'est pas un lieu ; ce n'est pas une chose, ni un agrégat de choses, ni un simple flux. Il a sa loi en lui, sa régularité ; cette loi lui vient de l'espace, le sien et d'un rapport entre l'espace et le temps. »*

**Lefebvre, 1974, p.238**

Ainsi le rythme « enveloppe le lieu », il le qualifie dans un rapport étroit entre « l'espace et le temps ». Il convoque l'ensemble des éléments (tangibles et intangibles), pour les accorder dans un métabolisme propre, dans un tempo.

Le rythme agit alors tel une « extension corporelle », un intermédiaire dans la médiation à travers le paysage, l'environnement du corps. Lefebvre suggère une interaction du corps dans le paysage à travers des « médiations rythmiques »<sup>298</sup>. On entrevoit alors le corps en rythme qui façonne l'espace à travers le biais d'extensions faites de vibrations, de cycles, d'ondulations, d'oscillations. Le rythme prend soudainement une épaisseur complexe et ouvre largement un nouveau critère d'analyse de la question spatiale.

*« Les gestes organisés, donc ritualisés et codifiés, ne se déplacent pas seulement dans l'espace « physique », celui des corps. Ils engendrent des espaces « physiques », celui des corps. Ils engendrent des espaces, produit par et pour leurs gestes. »*

**Lefebvre, 1974, p.238**

<sup>297</sup> Bachelard a écrit *La poétique de l'espace* (1957), Lefebvre à écrit *La production de l'espace* (1974).

<sup>298</sup> « Par la médiation (au sens triple : moyen, milieu, intermédiaire) des rythmes, se constitue un espace animé, extension de celui des corps. » (Lefebvre, 1974, p.238)



Lefebvre envisage le geste et son rythme comme des intermédiaires, des « médiations », entre le corps et l'espace. Gestes et espaces interagissent comme deux calques entremêlés. Chez Lefebvre cette médiation prend corps à travers la « valeur d'usage ». « La rythmanalyse développerait l'analyse concrète et peut-être l'usage (l'appropriation) des rythmes. Elle découvrirait ceux qui ne se révèlent qu'à travers des médiations, des effets et des expressions indirectes. » (Lefebvre, 1974, p.238). On comprend alors combien les rythmes servent d'intermédiaire à l'appropriation de l'espace. Pour notre cas d'étude, le rythme semble donc jouer un rôle important dans l'insertion urbaine.

Pour Lefebvre, la main, tout comme la main outillée, applique des rythmes à la matière, c'est ainsi que la main, à travers les gestes, façonne un paysage changeant, cyclique, vivant<sup>299</sup>. L'analyse du geste permet ainsi une meilleure compréhension de l'espace. C'est donc à travers l'analyse des rythmes et des gestes que l'espace urbain peut être saisi dans son essence, dans son histoire.

*« Ce qui s'inscrit et se projette, ce n'est pas seulement un ordre lointain, une globalité sociale, un mode de production, un code général, c'est aussi un temps, ou plutôt des temps, des rythmes. La ville s'écoute comme une musique autant qu'elle se lit comme une écriture discursive. »*

**Lefebvre, 1968, p.64**

La lecture rythmique permet donc d'ouvrir un regard clairvoyant sur un espace urbain essentiellement façonné par des rythmes. Dans le contexte précaire et fragile du terrain de recherche, la marque historique du temps ne s'exprime pas dans la durabilité des matériaux; l'espace ne peut alors être saisi qu'à travers une analyse rythmique. C'est le rythme appliqué à la matière qui se transmet, pas une forme ni une matière, si ce n'est son élasticité.

Pour Henri Lefebvre, la rythmanalyse se définit par la « rencontre du temps linéaire et du temps rond » (Lefebvre, 1992). Nous développerons plus loin ces notions de « temps cyclique » et de « temps linéaire » (Gallais, 1984), mais ils nous permettent déjà de saisir les superpositions de différentes strates de temps qui apparaissent à travers la rythmanalyse.

« Un rythme n'est pas un lieu », nous dit Lefebvre il peut donc être « déterritorialisé » (Deleuze, Guattari, 1972). Deleuze et Guattari précisent qu'une telle déterritorialisation génère une « invention ». C'est précisément à partir de ce concept de déterritorialisation qu'un rythme rural se projette au sein d'un contexte urbain. C'est ce que nous proposons de relever dans ce terrain de recherche à Bamako. La situation d'interface entre monde rural et monde urbain du terrain de recherche soumet le site au mélange des rythmes urbains et des rythmes ruraux, des rythmes sociaux et des rythmes naturels, du « temps linéaire » et du « temps rond », du « temps social » et du « temps spatial »,.... L'intégration des cycles naturels dans l'espace (montée des eaux, ruissellement, chaleur,...), contraint l'espace précaire à une considération certaine pour les rythmes naturels. La situation d'interstices du terrain de recherche entre différents rythmes invite à une considération toute particulière pour la rythmanalyse.

Hannah Arendt évoque le rythme comme l'union d'un travail commun dans « une coordination rythmique de tous les gestes individuels. » (Arendt, 1958, p.197). C'est donc l'association des gestes individuels en rythme qui suscite la réussite. « Tandis que la force est la qualité naturelle de l'individu isolé, la puissance jaillit parmi les hommes lorsqu'ils agissent ensemble et retombe dès qu'ils se dispersent. » (Arendt, 1958, p.260). Pour Arendt, l'union d'un travail dans le rythme peut alors devenir « puissance ». Arendt utilise la question du rythme pour dénoncer la condition de l'homme

<sup>299</sup> « Le toucher découvre les matières. Par l'outil, séparé de la nature et séparant d'elle ce qu'il atteint, mais qui prolonge à sa manière le corps et ses rythmes (le marteau, répétitif linéaire -, le tour du potier circulaire), la main modifie les matériaux. » (Lefebvre, 1974, p.238).

moderne<sup>300</sup>. La considération pour les rythmes suggère alors une prise en compte de la naturalité des gestes humains.

Lorsque l'on résume l'histoire à l'écriture, on est en droit d'interroger la place de l'histoire dans une société de tradition orale. Henri Lefebvre nous ouvre une voie de compréhension avec l'idée que l'espace urbain est une « forme d'écriture de l'histoire » (Lefebvre, 1968). On peut à ce sujet convoquer Maurice Halbwachs qui au sujet de la « mémoire collective » évoque la ville comme support de mémoire<sup>301</sup>. Ce quartier possède, une histoire liée à un usage. Ce lieu s'inscrit donc dans un « temps long », dans un « temps linéaire » (Gallais, 1984), en se chargeant de sens. Il est donc, par essence, le contraire d'un « non-lieu » (Augé, 1992). La question rythmique permet donc au lieu : de s'inscrire dans le temps long, à travers un processus perpétuel. Voyons à présent combien cette inscription dans le temps long peut être proche du temps du mythe.

### **b. Temps du mythe – temps du rythme**

*« Le mythe raconte la quête de la vérité à travers le monde qu'entreprennent les deux premiers hommes, mais cette quête n'a jamais de fin. C'est dire que tout reste ouvert, comme souvent dans les religions africaines, qu'est préservée la possibilité d'un développement ultérieur, d'autres solutions. »*

**Goody, [1977], 1979, p. 75**

Jack Goody évoque « le temps du mythe » comme étant transmis par des rythmes de répétition (1977). Il nous autorise à évoquer des mécanismes de mémorisation centrés sur les rythmes à travers des « listes » (Sève, 2010), des « passes » (Latour, 1991),... D'après Bernard Sève, ces mécanismes de mémorisation s'énoncent comme étant des mécanismes étrangers à la pensée écrite. Il s'agit d'un plan de mémorisation différent de celui de l'écriture, car il n'est pas attaché au monde matériel (son support de transmission étant le rythme). C'est sur cette autre mémoire que « la pensée graphique » s'accorde à « la mémoire rythmique » (Goody, 1977).

Goody évoque à cette occasion « l'invention du conteur », qui déforme et réinvente le mythe perpétuellement, contrairement à la précision écrite. Le mythe se transmet par répétition dans la mémoire collective, qui par l'effet de groupe en assure une pérennité immatérielle. On pourrait faire un parallèle avec la culture constructive du maçon, qui s'approprie la technique en la réadaptant à chaque contexte selon les configurations. Le geste du maçon, hérité du maître, fait bien l'objet d'une répétition, mais il est différencié pour se renouveler dans un contexte, dans une situation, dans une actualité. Le mythe se perpétue par une transmission et une déformation, comme dans un jeu de « téléphone arabe ». Il ne s'agit pas de la science exacte (d'un esprit comptable), mais d'une offre soumise au changement, à la nécessaire adaptation à l'individu, au présent, au vivant.

*« [...] comme il s'agit d'une création continue, il n'est plus possible d'analyser un tel mythe (ou tout autre) comme si on avait affaire au nombre fini des manuscrits d'un écrivain ; chaque récitant est auteur, même si certains sont plus créateurs que d'autres. »*

**Goody, [1977], 1979, p. 76**

Le temps du mythe, dans son immatérialité, traverse ainsi le temps des hommes par le biais des générations. Sa virtualité lui donne une pérennité dans une transmission ouverte, qui se révèle plus puissante et plus durable que la précision de la matière ou de l'écrit. Le patrimoine architectural en terre entretient ce même rapport à la transmission qui défie le temps en assumant les réinterprétations successives des générations. La fragilité de l'espace en terre engendre un rapport

<sup>300</sup> « ...pendant toute la durée du travail à la machine le processus mécanique remplace le rythme du corps humain. » (Arendt, 1958, p.200).

<sup>301</sup> Nous développerons plus longuement, à la fin de cette partie, la valeur patrimoniale immatérielle des rythmes urbains.

spécifique au temps à travers les rythmes de l'entretien. Chaque cycle de réfection fait l'objet d'une transformation. Tel le « palimpseste » d'André Corboz (2001), le territoire fait l'objet d'une réécriture perpétuelle sur lui-même. « Les habitants d'un territoire ne cessent de raturer et de réécrire le vieux grimoire des sols. » (Corboz, 2001, p. 213). Voyons à présent quelles sont les représentations du temps relatives à ce milieu spécifique.

Jean Rouch, dans son film sur le « *Sigui* » (1967-1974) évoque une fête en Pays Dogon<sup>302</sup> qui a lieu tous les 60 ans. Ce rythme, cette fréquence est celle qui assure la transmission, le relais entre les générations. Ainsi, le temps du mythe s'accorde sur le rythme de la vie pour accomplir la continuité. A travers le rythme, le temps devient comme un élastique créant une remarquable proximité avec l'histoire la plus reculée. Ainsi le temps du mythe se révèle plus ancien que l'histoire de l'écriture, plus âgé que la mémoire matérielle des choses et des lieux. Le film ne fait état d'aucune permanence physique.

Si dans le « *Sigui* », ce sont les hommes les plus âgés qui énoncent les différentes phases du déroulement du rituel, la validation du processus est soumise à « la mémoire collective », inscrivant ainsi démocratiquement l'ensemble de la communauté dans « l'authenticité » de ce patrimoine immatériel.

Ce caractère original du processus, plutôt que l'attachement matériel des objets, est au cœur des problématiques patrimoniales contemporaines. Le travail d'Anne Doquet (2002) démontre, par exemple, l'actualisation des danses des masques Dogon, cette « mise à jour » des danses prouve combien le patrimoine vivant s'inscrit dans le geste plus que dans la véracité du costume. Elle décrit des danses où les acteurs, dans l'intimité d'un rituel villageois, utiliseront leurs plus beaux atours pour la cérémonie (lunettes de soleil, montre, baskets neuves,...)<sup>303</sup>. Elle prouve qu'à l'inverse, à l'occasion de cérémonies publiques, les danseurs sont « déguisés » avec des costumes anciens, pour satisfaire les touristes. L'attachement aux objets fabrique une « mise en scène », une abstraction, s'éloignant ainsi de l'essence du rituel, de son sens.

Le mythe est chargé de sens, le sens étant l'énergie qui le rend pérenne. Chaque acteur se charge de sens dans son interprétation et engage sa propre implication affective pour lui donner l'énergie de le recommencer. L'implication de l'acteur c'est donc précisément ce qui produit la pérennité. C'est ainsi que les mécanismes rythmiques du mythe anoblissent l'ensemble du patrimoine immatériel. Le temps présent du rythme s'accorde alors sur le temps long du mythe. Le temps présent, à travers la rythmanalyse dévoile une hétérochronie (Hall, 1939), une rupture dans le temps réel. Le processus mythique est comme une improvisation de jazz, toujours mouvant, fluctuant, en perpétuelle évolution. Comme la culture il devient insaisissable et vivant en s'adaptant au monde contemporain. Temps du mythe et temps présent peuvent soudainement se lire sur un même plan. Voyons à présent dans quelle mesure le « droit coutumier » participe à l'élaboration d'un rythme urbain vecteur de résilience semblable à un mythe.

<sup>302</sup> Le peuple Dogon et le peuple Bozo ayant (dans la mythologie) une origine commune, il est intéressant de prendre en considération les études anthropologiques sur le Pays dogon.

<sup>303</sup> Propos tenus lors d'une conférence à l'ESIAU en 2011.

## Chapitre 2. Le droit coutumier – vecteur de résilience

Dans ce chapitre nous verrons combien le foncier scande des rythmes de renouvellement urbain. Nous mesurons combien les rythmes fonciers s'accordent aux rythmes humains pour engendrer des phénomènes de résilience.

### a. Modernité = propriété

Selon Hannah Arendt, la propriété semble être constitutive de l'idée de modernité. Elle dénonce « ...l'équation moderne : propriété et richesse d'une part, manque de propriété et pauvreté d'autre part. » (Arendt, 1958, p.102). Pour la pensée moderne, le quartier étudié appartient donc à la seconde catégorie. On constate que la pauvreté semble inséparable de cette catégorie. Cette pensée alimente aujourd'hui les ségrégations grandissantes que nous constatons à travers le monde. Elle façonne notre représentation de l'espace. Elle est génératrice d'images mentales, notamment à l'égard de la non-propriété. Hannah Arendt évoque également la propriété, comme étant « (...) un lieu que l'on possède pour s'y cacher. » (Arendt, 1958, p.113). Cette dernière réflexion invite à porter son attention sur les mécanismes d'individualisation qui découlent de l'idée de propriété.

La pensée dualiste de Hannah Arendt (comme celle de Claude Lévi-Strauss), émerge dans un contexte intellectuel de séparation (ancien/moderne, nature/culture, riche/pauvre,...). On sait aujourd'hui que ces séparations dualistes sont à modérer, à mesure que nous prenons conscience de la complexité du monde. On constate en effet que la réalité de terrain est bien plus fine que cela. Nous avons d'ailleurs pu identifier des cas qui invalident cette représentation dualiste<sup>304</sup>.

*« Avant les temps modernes qui commencèrent par l'expropriation des pauvres et s'occupèrent ensuite d'émanciper les nouvelles classes sans propriété, toutes les civilisations reposaient sur le caractère sacré de la propriété privée. La richesse au contraire, possédée par l'individu ou répartie dans le public, n'avait jamais été sacrée auparavant. »*

Arendt, 1958, p.102

Hannah Arendt évoque ici une séparation entre propriété et pauvreté. Elle décrit la pré-modernité, comme étant structurée par l'idée de propriété, sans l'associer à la richesse. La propriété dans ce cas n'était pas sacralisée.

Au Mali, la valeur de l'argent existe certes, mais comme elle ne concerne qu'une minorité, elle ne semble pas dominer. L'intensité du réseau social semble saturer les représentations. C'est comme si la valeur monétaire n'était pas la seule voie pour exister, la valeur du réseau social étant en mesure de palier à la moindre défaillance pécuniaire, notamment par des « arrangements ».

Si nous assumons le fait que « Nous n'avons jamais été moderne » (Latour, 1991), alors peut-être pouvons-nous y associer l'idée que nous n'avons jamais été propriétaire! Dans un modèle de développement « non-moderne », le concept de propriété n'est peut-être pas essentiel au bien-être urbain ? Le concept de propriété n'est-il pas un frein à l'émergence d'un monde plus durable, plus « nomade » dans la conception « postmoderne » du terme (Maffesoli, 2010) ?

### b. Le foncier vecteur de changement, de renouvellement

La notion de patrimoine en Afrique de l'Ouest est en conflit avec les principes du droit foncier qui ont été importés depuis la colonisation. La réglementation en vigueur dans l'urbanisation moderne exige un titre de propriété, engendrant ainsi une fixation des formes urbaines. Le droit coutumier, en revanche, est le garant d'un processus urbain dynamique en répartissant le droit d'usage du sol le temps d'une vie. Le droit coutumier favorise ainsi un renouvellement, un changement. Il n'engendre

<sup>304</sup> C'est le cas par exemple de la famille de Moussa Koné, dont le père est propriétaire mais qui habitent le quartier, en attendant de pouvoir construire.

pas de fixation intergénérationnelle, chaque génération est actrice de son environnement, de son espace, elle le façonne autour de ses besoins, à son image. Le droit coutumier engendre une capacité de renouvellement, afin d'être au plus proche des besoins quotidiens. Il n'y a pas, ou peu, de pérennité spatiale. C'est l'usage, négocié dans l'espace, qui fait la pérennité, pas le droit foncier ni le matériau. La « valeur d'usage » (Lefebvre, 1968) passe alors devant toute autre forme de valeur, elle semble être prioritaire.

Dans le cadre du droit coutumier, personne n'est donc légalement propriétaire du sol, seul le chef de terre (le *dugutigi*) a un pouvoir de distribution et de suppression des terrains. C'est donc bien un mouvement, un processus, qui préside dans l'urbanité en terre et non une forme, car c'est le processus qui produit les formes urbaines sans cesse renouvelées. Le droit coutumier multiplie les opportunités d'un renouvellement des formes urbaines. Il est le gardien d'un rythme soutenu dans le processus de régénération. Ici, le concept de « ville sur la ville » ne s'énonce pas, il se fait. Nous commençons à entrevoir le processus comme un engrenage essentiel du mécanisme urbain. Le processus apparaît alors distinctement dans sa simplicité, dans son humilité, dans son « cercle court », dans sa résilience. Si, comme le prouve Monique Bertrand, Bamako fait preuve d'une « citadinité locative » (Bertrand, 2011), est-il réellement impensable d'envisager une ouverture foncière ? Evoquons pour s'en convaincre le projet « Urbanisme spatial » (1959) de l'architecte Yona Friedman (Friedman, 1970). Précisons tout de suite que Yona Friedman élabore des concepts architecturaux sur la base de voyages effectués dans « le monde pauvre ». Le projet Urbanisme spatial est associé au concept « d'un urbanisme nomade ». Ce principe fonctionne sur une dialectique entre une infrastructure (lourde, pérenne, fixe,...) et des bulles d'habitat nomades (légères, réversibles, auto construites, réappropriées...).



**Figure 40 - Urbanisme nomade**

Source : [www.frac-centre.fr](http://www.frac-centre.fr)

Cette dialectique semble extrêmement proche d'un balancement urbain (lourd / léger) que l'on peut observer sur le terrain de recherche. Le titre même de l'œuvre « Urbanisme nomade », fait étrangement écho au terrain de recherche Bozo (les nomades du fleuve). Il est peut-être alors possible d'imaginer une forme urbaine stable, à l'intérieur de laquelle des fragments peuvent venir se régénérer en permanence, sans nécessairement se confronter à la lente inertie d'un droit foncier.

### **c. Complexité - résilience**

*« En fait, l'architecture n'appartient pas aux architectes, elle appartient tout entière au hasard des jours, à la brutalité des destructions et des reconstructions. Sous le désert de pierres des immeubles de grande hauteur, gît la masse immergée de l'iceberg. La glaciation du temps cache au passant distrait, des puissances insurrectionnelles que la tour ou le temple ne saurait faire oublier. »*

**Paul Virilio**

Christophe Lab et Pascale Jausserand, "ready-made" urbains, Paris, préface, Picard, 2000.

La définition de la résilience nous dit : « capacité à vivre, à se développer, en surmontant les chocs traumatiques, l'adversité » (Robert, 2007). On oppose parfois la résilience à la vulnérabilité. Le droit coutumier semble engendrer une forte interaction dans le jeu social. D'autant plus que

l'enchevêtrement des jeux de pouvoirs et d'honneur augmente le degré de complexité sociale qui se joue dans ce quartier. Cette complexité multiplie les formes d'échanges sociaux qui agissent comme une sorte de liant. Créant ainsi un réseau solidaire qui s'avère être générateur d'énergie humaine face à l'adversité. Les mécanismes fonciers qui organisent le droit coutumier favorisent alors la plasticité de l'espace, et donc les opportunités d'appropriation de l'espace commun. De part la prévalence de la « valeur d'usage » (Lefebvre, 1968), l'espace du terrain est en partage.

Le terme de résilience est ici employé pour qualifier la capacité de ce quartier à se régénérer après avoir été atteint par les inondations. Le quartier semble avoir développé des savoir-faire pour parer à ces événements. Ces savoir-faire semblent se transmettre d'un habitant à l'autre. Il s'agit d'un patrimoine intangible autour de l'expérience du risque. Cette transmission se produit dans un contexte de « déterritorialisation »<sup>305</sup>, par la migration des candidats à la citoyenneté. La déterritorialisation, « c'est ouvrir des possibilités » nous dit Bernard Stiegler (Stiegler, 2010), notamment lorsqu'elle engendre une « reterritorialisation »<sup>306</sup>.

Dans un contexte de pauvreté, l'isolement génère de la précarité. Si on renverse le propos, on en déduit que la pauvreté oblige à user des rouages de la solidarité. La précarité, à travers la complexité, engendre la résilience. Si la résilience engendre « un processus d'apprentissage » (Obrist et Wyss, 2006), c'est qu'elle est constitutive d'une émancipation, à la fois individuelle et collective. On comprend alors combien « risque, vulnérabilité et résilience » sont étroitement liés (Obrist et Wyss, 2006).

Est-ce que ce n'est pas dans la complexité que se constitue l'épaisseur urbaine ? Est-ce que « faire ville » ne revient pas à enclencher des mécanismes sociaux qui engendrent la résilience ? Si, comme le dit Henri Lefebvre, la ville est une « œuvre » (Lefebvre, 1968), elle génère la constitution d'un tissu social dont les mailles sont étroitement serrées<sup>307</sup>, tel un tissu conjonctif dans un corps.

La résilience semble accepter le monde tel qu'il est<sup>308</sup>, afin d'engager l'ensemble de cette réalité dans un cycle. Le concept de « résilience » semble alors étroitement lié à celui de « refondation » (Corboz, 2001) que nous développerons un peu plus loin.

Le concept de résilience s'installe dans un temps long, celui de la transmission d'expérience intergénérationnelle. Comme le mythe, il traverse la matière et la précision pour se renouveler, se régénérer dans un contexte lui aussi actualisé. La résilience se nourrit de multiples expériences individuelles afin de créer une « mémoire collective » qui génère une quantité non-mesurable de savoirs. « La résilience est un processus » (Obrist et Wyss, 2006), il convient donc de le considérer comme un éternel recommencement.

Nous pouvons tirer des enseignements de cette complexité urbaine génératrice d'un réseau social, notamment dans ces vertus qui ouvrent vers la résilience. Ce quartier n'est-il pas un « foyer pour

<sup>305</sup> Deleuze, Guattari, 1972, *L'anti-Oedipe*, Les éditions de minuit.

<sup>306</sup> Ibid

<sup>307</sup> Nous nous rapprochons alors de la pensée contemporaine de Bernard Stiegler, qui évoque une « Écologie relationnelle » (Stiegler, 2010) qui permettrait de « dépasser la prolétarianisation », afin de « reconstituer du social ». Bernard Stiegler, dans sa démarche, en appelle à une « économie libidinale, dans un territoire réticulé ». Ce concept est fondé sur une « économie du soin », et ne semble pas très éloignée de la pensée de Jeremy Rifkin et de son concept « d'empathie » (Rifkin, 2011). Si nous (re)découvrons aujourd'hui la valeur de « l'empathie » à l'échelle d'une civilisation. N'oublions pas que c'est d'abord un sentiment humain très simple fondé sur les affects. Si le contexte informationnel contemporain permet de faire exister ce sentiment à l'échelle planétaire. Admettons qu'il puisse se manifester à l'échelle d'un quartier, ou d'un ensemble de voisinage. La résilience dans un quartier, comme notre terrain d'analyse, n'est-elle pas caractéristique d'une « intelligence collective », d'un « territoire intelligent », ou d'une « communauté apprenante » (Nghiem, 2010).

<sup>308</sup> Maffesoli l'exprime par ces mots : « Un oui, tout de même à ce qui est » (Maffesoli, 2010, p.13).

permettre la mutation par contagion culturelle » (Nghiem, 2010). N'y a-t-il pas plus de vecteurs de résilience dans la « Ville précaire » que dans la « ville pérenne » ? L'occident ne doit-il pas (re)apprendre à être précaire ? Ne s'agit-il pas de retrouver une proximité avec la matière et avec les éléments ?

La plurifonctionnalité des sols engendre la superposition des usages. Cette intrication des usages en interaction favorise les mécanismes de résilience sociale et spatiale, à travers le maillage d'un réseau social. A ce propos, Jacques Attali explique que « Les populations les plus pauvres ont adopté des modes de survie très complexes capables de surmonter les crises. »<sup>309</sup>. Afin de s'inspirer de ces mécanismes de résiliences, il ne suggère « pas l'individualisation, mais l'entraide ».

#### **d. Droit du sol et matériaux**

La notion de propriété, et celle de la transmission d'un patrimoine sont des idées relativement récentes dans la longue histoire des villes africaines. Elles ont notamment été introduites par la colonisation qui a importé un modèle de droit du sol qui pérennise une situation foncière à travers « l'invention » d'un titre de propriété. Avant cela, le droit coutumier était la règle et il autorisait un individu à vivre sur un sol le temps d'une vie<sup>310</sup>. On comprend alors que le matériau terre, convenait parfaitement à ce droit du sol traditionnel. La durée de vie du matériau était parfaitement en accord avec la durée de vie des êtres humains, le temps de leur passage sur terre.

On conçoit alors que cette modification du système d'administration foncière engendre mécaniquement une modification des matériaux pour convenir à cette pérennisation du sol. Aux yeux de l'ensemble de la population, seul le ciment permet la sécurisation et la pérennisation de l'investissement foncier<sup>311</sup>. On entend également parler de « valorisation du sol », quand le ciment (par son prix), donne une plus grande valeur d'échange à un terrain. On doit évoquer à ce sujet l'ouvrage « Construire la ville africaine, chronique du citoyen promoteur » (Canel, Delis, Girard, 1990), qui explique clairement l'ensemble des mécanismes qui font du ciment l'élément essentiel permettant la sécurisation d'un bien immobilier. L'ouvrage nous démontre également combien une construction en terre est considérée comme étant sans valeur aux yeux de l'administration. Dans leur démonstration, seul le ciment permet au propriétaire de « valoriser » son terrain. Jack Vauthrin explique dans son ouvrage combien le parpaing de ciment devient un investissement financier essentiel dans une stratégie immobilière (Vauthrin, 1989).

On saisit, à présent, combien la question des matériaux associée à la question foncière constitue un rouage essentiel dans le mécanisme qui fabrique la ville de Bamako aujourd'hui. Ce couple engendre notamment une vaste stratégie de spéculation foncière qui nous permet de mieux lire ce paysage urbain particulier. Un paysage fait de multiples chantiers en ciment qui évoluent lentement au rythme des financements aléatoires des propriétaires.

Toujours sous la menace d'une destruction autoritaire par l'administration, l'irrégularité de ce quartier ne permet pas d'investissements financiers, sauf par le biais d'hybridations terre/ciment, quand les parpaings peuvent être potentiellement déplacés (comme nous l'avons vu en amont). La terre est donc employée par contrainte, par défaut. L'espace échappe à la « valeur d'échange », seule demeure la « valeur d'usage ».

<sup>309</sup> Jacques Attali le 28 octobre 2009 dans l'émission « Les matins » de France Culture, invité pour la parution de son livre *Survivre aux crises* (Fayard, 2009).

<sup>310</sup> On rappellera que le « droit coutumier » est décrit par Monique Bertrand comme étant une « invention coloniale » (Bertrand, 1994).

<sup>311</sup> Une expression courante permet de valider cette thèse : « le ciment c'est garanti ».

### e. Valeur d'échange / Valeur d'usage

« (...), la ville et la réalité urbaine relèvent de la valeur d'usage. La valeur d'échange, la généralisation de la marchandise par l'industrialisation tendent à détruire en se la subordonnant la ville et la réalité urbaine, refuge de la valeur d'usage, germes d'une virtuelle prédominance et d'une revalorisation de l'usage. »

Lefebvre, 1968, p.5

La problématique du droit foncier actuellement en cours dans l'urbain renvoie à une question plus large, l'opposition « valeur d'usage » - « valeur d'échange ». Dans ce contraste, la « valeur d'échange » semble renvoyer directement à l'un des fondements des paradigmes moderne : la durabilité. « La durabilité, qui seule décide si un objet peut exister en tant que tel et durer dans le monde comme entité distincte, reste le critère suprême, bien qu'elle ne fasse plus de l'objet une chose à utiliser mais plutôt une marchandise à stocker en vue d'un échange futur. » (Arendt, 1958, p.218). L'architecture comme marchandise c'est bien cela le changement qui s'opère actuellement sur les territoires du Mali. C'est de cette façon que la pensée moderne conquière la ville et le paysage.

Jack Vauthrin évoque, sans la nommer, « la valeur d'usage ». Il invite à conserver l'empreinte du temps qui s'est façonnée dans l'espace de l'usage. Pour lui, l'usage ferait ici référence à une sorte « d'urbanisme naturel ».

« Durant plusieurs années, les habitants ont créé les chemins, les places, les routes et les passages dérobés. Ils se sont aimés non pas par le fruit du hasard mais parce que les sites, les perspectives, les lumières et les ombres entraînaient ces palabres et ces confrontations. Des hommes, des femmes, des enfants se réunirent, dansèrent, jouèrent ou s'engueulèrent dans ces espaces. Il est impératif de les sauvegarder [...]. Les modifications futures doivent s'effectuer dans le sens de l'urbanisme naturel existant, et toujours vers la vie, les rencontres, la musique... »

Vauthrin, 1989, p.121

Vauthrin engage distinctement la problématique de la valeur en questionnant le surcoût de canalisations courbées, (venant épouser les formes urbaines façonnées par l'usage). Le surcoût économique en question est certainement avéré dans l'immédiat. Mais il convient de ne pas oublier le « coût social » de telles destructions. Le réseau social étant profondément lié à la valeur d'usage, la prise en compte de ce coût invite aujourd'hui à une reconsidération de la notion d'investissement. Un investissement où « la valeur d'usage » retrouverait son poids dans la balance des choix économiques.

Henri Lefebvre évoque directement la question foncière en ces termes : « L'essentiel, c'est le mouvement complexe par lequel la ville politique utilise le caractère sacré-maudit du sol, afin que la ville économique (commerciale) le profane. » (Lefebvre, 1968, p.76-77). Lefebvre évoque donc le « sacré-maudit du sol », pour mieux en révéler la profanation par la « valeur d'échange ». Ce propos n'est-il pas à ré-envisager dans un contexte contemporain de « ré-enchantement du monde »<sup>312</sup> ?

Henri Lefebvre évoque la « valeur d'usage » comme étant constitutive de « l'œuvre urbaine ». Lefebvre va même jusqu'à préciser « (...) l'œuvre relève de la valeur d'usage plus que de la valeur d'échange. » (Lefebvre, 1968, p.16). Si la valeur d'usage est en mesure d'atteindre le statut d'œuvre, c'est alors un ingrédient essentiel de la ville contemporaine qu'il convient de reconsidérer aujourd'hui.

<sup>312</sup> Bernard Stiegler, 2006, *Réenchanter le monde : La valeur esprit contre le populisme industriel*, Paris, Flammarion.

Marcel Gauchet, 1985, *Le Désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Paris, Gallimard.

Michel Maffesoli, 2007, *Le réenchancement du monde*, la table ronde.



Nous évoquerons « la valeur d'usage » à plusieurs reprises, car elle semble (re)émerger dans l'architecture contemporaine occidentale<sup>313</sup>. Cette renaissance contemporaine, devrait nous alerter sur le statut d'une « valeur d'usage » persistante dans « les Suds », mais aujourd'hui désormais dévalorisée et rendu précaire. La création contemporaine est sur le point d'engager de nouveaux paradigmes économiques de production, notamment avec le principe de « *cradel to cradel* »<sup>314</sup>. Ainsi le concept de propriété semble être sur le point d'être remis en cause, pour être remplacé par l'usage. Ainsi l'usage du sol ou d'un espace (et pas sa propriété), pourrait bel et bien devenir le nouveau paradigme de la ville contemporaine. La ville en terre n'est-elle pas déjà bercée par des rythmes « *cradel to cradel* » ?

#### **f. La sécurité foncière, la condition de l'émancipation urbaine**

Nous avons pu constater plus haut combien la précarité était engendrée par le statut irrégulier du sol. Cette précarité est donc produite depuis l'extérieur, par la logique administrative. La pratique du droit coutumier, en contexte urbain, est donc synonyme d'« insécurité foncière ». Le pendant d'une telle instabilité est le terrible sentiment de « ne pas savoir de quoi le lendemain sera fait », de ne pas pouvoir investir dans son propre logement. « En fait et en majorité, ces habitants, aidés par leur « grande famille » auraient eu les moyens de réhabiliter, transformer ou reconstruire leur habitat, si bien sur, on leur avait laissé le droit d'acheter, même au prix fort, un titre foncier. » (Vauthrin, 1989, p.59). Jack Vauthrin explique que la valorisation de l'existant n'est pas une question financière, mais une barrière administrative. Et pourtant :

*« La sécurité foncière est, pour l'émigré urbain, la porte d'accès à la vie ; mais c'est souvent pour lui la chose la plus difficile à obtenir [...] Des centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants font ainsi antichambre. Ils sont condamnés à la misère par le simple fait qu'on leur bloque l'accessibilité foncière légale et du même coup l'entrée dans la ville. »*

**Vauthrin, 1989, p.91**

On comprend ici que l'accès à l'urbain passe irrémédiablement par l'acquisition d'un titre foncier, permettant un investissement sécurisé dans l'habitat. « Acheter un terrain, puis être reconnu par la ville comme citoyen, tel est le désir du bidonvillois. Le problème n'est donc pas le prix du terrain mais la reconnaissance pleine et entière des droits de celui qui l'achète » (Vauthrin, 1989, p.59). Se pose donc ici un problème de reconnaissance urbaine, une question de statut en somme.

Vauthrin propose que « l'administration doit donc vendre, mais vendre son terrain cher : c'est-à-dire au prix normal, compte tenu des coûts des infrastructures et en services. » (Vauthrin, 1989, p.92). Il poursuit en expliquant que l'on achète un terrain « comme un achat de services », car « la distribution gratuite des parcelles est un cadeau qui coûte cher à la collectivité, sans générer d'effets producteurs en retour. » (Vauthrin, 1989, p.92). Pour l'auteur, dans une pensée à long terme, il n'est donc pas envisageable de céder du sol urbain gratuitement. Car la gratuité ne garantit pas le niveau de service que conditionne la vie urbaine.

<sup>313</sup> Nous pourrions rapprocher cette pensée sur la « valeur d'usage » de celle de l'espace générique développée par Rem Koolhaas, où l'espace générique permet tous les glissements d'usages. On pourrait également évoquer le travail des architectes Anne Lacaton et Jean Philippe Vassal au sujet de l'École d'architecture de Nantes, où la « valeur d'usage » a été, semble-t-il, un moteur central du projet. Cf - Valéry Didelon « Valeur d'usage, valeur d'image : la nouvelle école d'architecture de Nantes », *Criticat* n°8, septembre 2011, 14p.

<sup>314</sup> Le principe du « *Cradel to cradel* » signifie littéralement « du berceau au berceau ». Ce concept propose d'inclure les produits de consommation dans un cycle organique, où la matière retourne à la matière. Dans certains cas ce concept engage le fabricant d'un produit à le reprendre pour le recycler. L'acte de consommation engage plus un usage qu'un bien en propriété. Ce concept contemporain est peut-être le creuset d'une nouvelle ère industrielle écologique.

On pourrait conclure ce chapitre avec l'ouvrage du couple Barrière, « Un droit à inventer » (2002). Car dans cet ouvrage, les auteurs invitent à l'invention d'un droit foncier en accord avec « l'écologie culturelle » (Gallais, 1984) spécifique du Delta Intérieur du fleuve Niger. Il semble que le poids démographique de l'urbanisation informelle de Bamako suggère l'invention d'un droit foncier susceptible d'absorber les formidables énergies informelles qui traversent la ville. Ce droit foncier pourrait faire une large place à l'usage pour que la construction en terre existe pleinement et de façon décomplexée.

### Chapitre 3. Un urbanisme à plusieurs vitesses

Dans ce chapitre, nous allons constater combien la forme urbaine étudiée permet de témoigner de l'existence de différentes vitesses d'urbanisme, ou d'architecture. Cette mise en lumière des temps dans l'urbain permettra d'ouvrir un champ de projets urbains avec le temps comme matière.

#### **a. Temps du paysage politique, temps du paysage vernaculaire**

*« La production agricole fait naître des produits, le paysage lui est une œuvre »*

*Lefebvre, 1968, p.76*

Il semble que le terrain de l'urbanisation informelle soit l'enjeu d'un conflit idéologique dont le paysage soit l'instrument. La définition du « paysage vernaculaire » chez John Brinckerhoff Jackson, passe par la division du paysage en deux catégories : le « paysage politique » et le « paysage habité » (1984). Dans cette séparation, le « paysage politique » est « établi, maintenu et régi par la loi et les institutions politiques, fait pour la durée et l'évolution planifiée. » (Jackson, 1984, p.44). Alors que le « paysage vernaculaire » ou « paysage habité », est « identifié à la coutume locale, l'adaptation pragmatique aux circonstances, et l'imprévisible mobilité. » (Jackson, 1984, p.44). Avec l'énonciation de cette dualité on comprend qu'un même paysage urbain peut être le théâtre d'un conflit ontologique. On saisit ici que ces deux postures proposent deux formes de rapports au temps qui sont différentes. La première, « le paysage politique », où l'on fait appel à la « durée et à l'évolution planifiée », donc à une projection dans l'avenir. La seconde, « le paysage vernaculaire », où l'on assume « l'adaptation » et « l'imprévisible mobilité », telle une ouverture structurelle permettant une adaptation à l'imprévu. Ces deux formes de rapports au temps sont d'importance, car elles engagent deux rapports au monde dans les stratégies de l'établissement humain.

*« Le contraste entre les deux saute aux yeux : l'homme, animal politique, voit dans le paysage sa propre création, sa chose ; un territoire ou un domaine bien défini qui lui confère un statut totalement à part des autres créatures ; tandis que l'homme, habitant de la terre, voit dans le paysage un habitat qui était là bien avant qu'il n'apparaisse. Il se considère lui-même comme appartenant au paysage au sens qu'il en est issu. »*

*Jackson, 1984, p.111*

Nous sommes bien là devant une dualité ontologique définissant une posture dans le monde. Cette notion de paysage vernaculaire nous autorise ici à relire l'urbanisation de la marge dans le cadre de cette ontologie « vernaculaire », c'est-à-dire dans un rapport au temps assumant l'imprévu, et donnant la place à chacun par l'appropriation de l'existant.

*« Ces deux paysages – le paysage politique [...] le paysage habité -, dans la réalité, se rencontrent toujours ensemble. D'habitude le paysage politique se situe sur une échelle plus vaste, plus majestueuse, il est davantage permanent et plus facilement repérable, tandis que le paysage habité a des chances d'être pauvre, petit et difficile à voir. »*

*Jackson, 1984, p.115*

On comprend ici que ces deux paysages coexistent, mais n'ont pas le même statut. Le « paysage habité » semble exister caché dans « les trous » de l'urbanisation formelle (Agier, 2008). La tendance actuelle de l'urbanisation à Bamako paraît entièrement acquise à la cause du « paysage politique ». En effet, lorsqu'une planification urbaine est réalisée, c'est la trame orthogonale qui est systématiquement appliquée.

*« [...] le paysage politique, même s'il appartient au passé, a pour lui plusieurs vertus. Ainsi, lorsque des espaces – publics ou privés – sont censés durer ou être offerts en spectacle, ils sont susceptibles de recevoir une forme agréable, facile à repérer : de*

*préférence carrée, ou sinon, rectangulaire ; quand ce n'est pas possible, alors au moins massive ; compacte et claire quant à l'apparence, toujours bien définie. »*

*Jackson, 1984, p.102*

La pensée du « paysage politique » est donc transmise dans la géométrie formelle; elle entre alors dans le jeu de l'esthétique visuelle du paysage urbain. La géométrie urbaine semble être l'outil d'une domination sur le paysage où est inclus l'ambition de la durée, alors que le « paysage habité » est mû par un processus dont les règles sont sans cesse actualisées. « (...) le paysage habité ne fait qu'évoluer au gré de nos tentatives pour vivre en termes harmonieux avec le monde naturel qui nous entoure. J'ajouterais que ce [...] paysage est de loin le plus ancien et toujours le plus répandu » (Jackson, 1984, p.115). Lorsque l'on sait que 93% de l'urbanisation au Mali est informelle<sup>315</sup>, on peut confirmer que ce paysage demeure, au moins dans le cas du Mali, le plus répandu. Jackson évoque le caractère englobant du « paysage politique », en l'opposant au caractère insulaire du « paysage vernaculaire » :

*« Le paysage politique est indifférent à la topographie et à la culture des territoires qu'il recouvre, mais le paysage habité se conçoit comme le centre du monde, une oasis d'ordre au milieu du chaos, habitée par Le Peuple. L'insularité est ce qui lui donne sa nature propre ; la taille, la richesse, la beauté ne sont pas en cause ; le paysage habité est à lui-même sa propre loi. »*

*Jackson, 1984, p.135*

Ici l'insularité est vue depuis le « monde riche » (Friedmann, 1978), dans un contexte où l'insularité est minoritaire<sup>316</sup>. Mais dans un cas comme Bamako, où l'informel est démographiquement majoritaire, l'insularité s'inverse. C'est le « paysage politique » qui se retrouve isolé, sur une île. Le « paysage vernaculaire », véhiculé par l'informel emplit alors tout les creux du « paysage politique ».

La matérialité du paysage américain, chez Jackson, semble être un indice de la philosophie dont le paysage se réclame, le bois permet la mobilité du « paysage habité », alors que la pierre représente la permanence du « paysage politique ». C'est exactement la même scène qui se joue dans la ville de Bamako aujourd'hui. Le « paysage politique » semble s'affirmer dans le ciment, dans un désir d'immobilité et de modernité. Alors que le « paysage vernaculaire », n'ayant pas les moyens d'accéder au « paysage politique » est contraint d'utiliser la terre, par défaut. La particularité de cette situation aujourd'hui, c'est que le paysage vernaculaire est sur le point de redevenir d'actualité dans le contexte postmoderne. A ce propos, Jackson nous dit : « je crois même qu'il recommence à entrer dans les mœurs, dans la mesure où nous sommes de plus en plus nombreux à éprouver un regain d'attachement pour l'ordre naturel. » (Jackson, 1984, p.115). Jackson nous invite à remettre en cause les acquis de la modernité, et par la même occasion, la pensée du « paysage politique ». Le vernaculaire change avec son environnement. C'est précisément la leçon d'écologie que nous offre la relecture du paysage vernaculaire aujourd'hui.

Le temps de la ville semble donc traversé par cette coprésence de paysages entremêlés. « Paysage politique » et « paysage vernaculaire » sont tous deux enchevêtrés dans le tempo de la ville. Si le « paysage vernaculaire » est aujourd'hui valorisé dans la pensée contemporaine, n'est-il pas temps de profiter des atouts du « paysage habité » de Bamako ? Si ce rapport au temps du « paysage vernaculaire » est démographiquement majoritaire, comment se fait-il qu'il ne soit pas pleinement assumé ? Au moment où l'architecture contemporaine doit inventer de nouvelles façons d'habiter le monde, allons-nous continuer de fermer les yeux sur les qualités intrinsèques des principes vernaculaires ?

<sup>315</sup> Source : [www.unhabitat.org](http://www.unhabitat.org) (2001)

<sup>316</sup> On pense ici, à l'exemple de *La ville archipel* de Oswald Mathias Ungers (1977), où chaque île est conçue pour ses spécificités. "Identifier, préparer, individualiser", pour créer " un archipel de fragments homogènes, autonomes, tous différents".

### **b. Superposition d'activités – espace « alternatif »**

« La place du marché ne mérite ce titre que certains jours. »

Marc Augé, 1992, p.77



**Figure 41 - Superposition de temps - Temps profane/Temps sacré**

Cette photo est prise à l'occasion d'une première visite de site pour un projet dans le quartier ancien de Bozola à Bamako. Lors de cette visite, le propriétaire<sup>317</sup> nous montre un lieu particulier qui mérite toute notre attention. Il nous présente (à droite dans l'image) un lieu qui, au delà des apparences, est chargé de significations. Il nous explique que c'est dans ce lieu que se regroupent les anciens du quartier chaque année pour y pratiquer des rituels. Pourtant aujourd'hui, c'est bien une moto qui y est garée, et c'est également la télévision qui est en bonne place. Nous avons là affaire à un lieu de « sacralité alternative » comme le définit Marc Augé (1992). Plusieurs temps se superposent donc en un même lieu, dans une alternance de temps profanes et de temps sacrés. Marc Augé définit « ...la sacralité des lieux où se concentre l'activité rituelle est une sacralité qu'on pourrait dire alternative. Ainsi d'ailleurs se créent les conditions d'une mémoire qui s'attache à certains lieux et contribue à renforcer leurs caractères sacrés. » (Augé, 1992, p.77). Marc Augé évoque ici le partage de responsabilité qui s'opère à travers la « mémoire collective » (Halbwachs, 1950).

Augé évoque également les places autour des mosquées, comme étant places du marché, mais aussi lieu de culte et de politique<sup>318</sup>. Nombreux peuvent être ainsi les témoignages urbains de superpositions temporelles dans les paysages urbains maliens : *soukouni* (marché de matin), *ambulantage* (marchand ambulants). Il semble que de tels témoignages de ces usages alternatifs de l'espace peuvent être rencontrés à travers l'ensemble des « paysages culturels ».

Olivier et Catherine Barrière évoquent ainsi un usage du paysage du Delta Intérieur comme un lieu de superposition d'activités suivant le rythme des saisons (pêche, agriculture, élevage), cet ensemble définissant ainsi un « paysage alternatif ». Cet usage définit un rapport au temps particulier dans un « paysage culturel ». Dans ce rythme cyclique, chacun devient acteur du paysage tour à tour, à travers son activité. Chaque activité étant portée par une ethnie différente, Jean Gallais va même jusqu'à évoquer une « écologie culturelle » (Gallais, 1984). Ce caractère alternatif de l'activité est donc un ingrédient de l'écosystème territorial.

<sup>317</sup> Souleymane Cissé (réalisateur)

<sup>318</sup> « En Afrique de l'Ouest, on distingue aisément des zones d'échange à l'intérieur desquelles s'établit tout au long de la semaine une rotation des lieux et jours de marché. » (Augé, 1992, p.77).

*« L'espace social est hérissé de monuments non directement fonctionnels, imposantes constructions de pierres ou modestes autels de terre, dont chaque individu peut avoir le sentiment justifié que pour la plupart ils lui ont préexisté et lui survivront. Étrangement, c'est une série de ruptures et de discontinuités dans l'espace qui figure la continuité du temps. »*

Marc Augé, 1992, p.78

Le film de Jean Rouch sur le *Sigui* montre clairement l'un de ces lieux en pays Dogon. Il s'agit d'un simple tas de pierre au centre d'un champ. La fête de *Sigui* ayant lieu de manière cyclique, tous les 60 ans, la sacralité du lieu s'intensifie à mesure que l'événement se rapproche. La fête étant étalée sur 7 ans et se déplaçant à travers l'ensemble du pays Dogon, engendre une sacralité nomade voyageant de lieu en lieu. Ces lieux sont inscrits dans la « mémoire collective » (Halbwachs, 1950), ils sont régulièrement entretenus par des cycles de réactivation espacés le temps d'une vie d'homme. La mémoire collective étant validée, corrigée, ajustée par le groupe. Chacun se sent ainsi le gardien de cette mémoire.

Le lieu et l'espace se transforment sur le chemin du *Sigui* : un mur de pierres sèches s'ouvre pour que l'acte s'accomplisse. Le caractère sacré du lieu se réactive avec la transformation d'un champ en une place (re)sacralisée par l'usage et la mémoire. Un tas de pierre dans un champ, réveille sa signification rituelle dans une régénération. Le rituel engage une revivification de la matière et des gestes qui l'accompagnent à travers les rythmes : un nouveau masque est sculpté, un autre est peint pour l'occasion. Le temps du mythe ne s'inscrit pas dans la matière même, mais au contraire dans ce qui l'entourne, dans ce qui l'entoure, dans les rythmes.

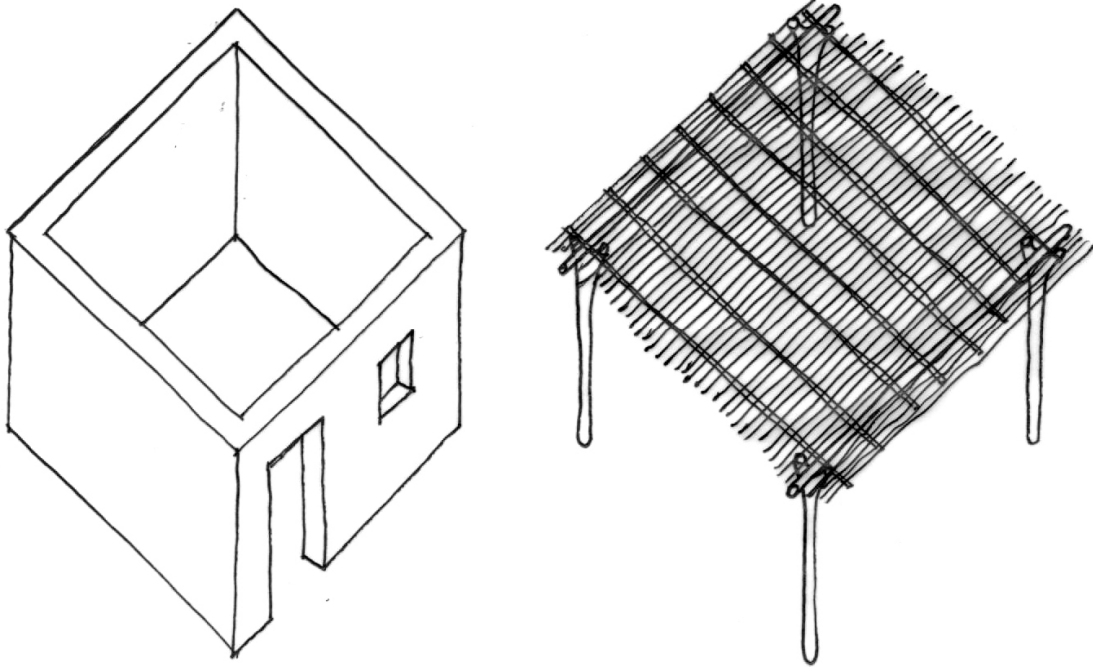
Nous mesurons à présent combien les rythmes liés au paysage et/ou à la culture, peuvent être prégnants dans l'espace commun. Et combien à travers la « mémoire collective » (Halbwachs, 1950), ces rythmes peuvent fédérer des énergies<sup>319</sup>.

### **c. Un métronome : Lourd - Léger**

L'architecture ordinaire que l'on peut observer sur l'ensemble du territoire malien, se caractérise par deux langages architecturaux principaux, ce qui constitue deux partitions entremêlées. Cette dialectique architectonique occupe l'espace comme un métronome lourd/léger.

---

<sup>319</sup> Voyons combien les architectes contemporains Anne Lacaton et Jean Philippe Vassal font référence à l'usage rotatif de la Place *Jemaa el Fna* de Marrakech : « La place *Djemaa-el-Fnaa*, à Marrakech, que nous avons proposée comme référence, nous semblait parfaitement imaginer cette idée d'un lieu de passages et de rencontres, de liberté d'espace et d'usage. C'est une vaste place, un sol, sans démarcations, sans mobilier, sans contraintes, un espace libre, vide la nuit, animé le jour, qui, indéfiniment se renouvelle et se métamorphose au gré des mouvements. ». Lacaton Vassal - texte du Palais de Tokyo  
URL : <http://www.lacatonvassal.com/index.php?idp=20#>



**Figure 42 - Langage architectural lourd/léger**

Une première partie lourde (généralement construite en terre), et une seconde partie plus légère (structure en bois et couverture en paille). Ces deux « poids » d'architecture engagent bien évidemment deux degrés de pérennité différente. On remarquera que ces deux corps d'architecture sont clairement dissociés, de sorte que l'on puisse opérer des changements sur l'une des deux parties sans affecter l'autre. Cette séparation sous-entend également que l'une des deux parties puisse s'effondrer librement sans affecter l'autre.

On distingue nettement une différence d'expression architecturale entre la case en terre, lourde et massive, par rapport au hangar léger et filaire. Le fait que cette expression perdure dans la culture constructive d'un quartier informel invite à entrevoir une certaine filiation avec le « patrimoine immatériel » des cultures constructives territoriales. Cet ancrage architectural dans l'histoire et la tradition perdure aujourd'hui dans l'architecture de la marge. Mais c'est une permanence qui se trouve sans cesse renouvelée dans le contexte urbain global car, nous le verrons, la découverte du contexte urbain suggère l'invention. La limitation des matériaux dans la pauvreté urbaine vient ainsi affirmer les éléments constitutifs de l'architecture dans un balancement lourd/léger.

Cette dualité de langage architectural résonne particulièrement lorsque l'on a à l'esprit les propos d'Augustin Berque opposant les caractéristiques de l'architecture asiatique à celles de l'occident. L'architecture asiatique (plus précisément japonaise) est faite, selon lui, de plans horizontaux donnant l'ombre (légère, filaire), alors que l'architecture occidentale serait plutôt faite de plans verticaux massifs, lourds, épais<sup>320</sup>. L'une serait plutôt « filaire », structurée par des axes, tandis que l'autre tiendrait du langage de la masse, de l'épaisseur. L'une correspond à une installation événementielle (aussi vite montée que démontée, le temps d'un marché, ou d'une saison) alors que l'autre engage un établissement « définitif » (le temps d'une vie). Si l'on reprend les catégories d'Augustin Berque, l'une répond à une représentation orientale de l'espace (les plans horizontaux) alors que l'autre correspond à une représentation occidentale de l'espace (les murs verticaux).

<sup>320</sup> Le langage architectural de la masse traverse effectivement toute l'histoire de l'architecture en occident : grotte, troglodytes, tumulus, alignements de pierres, colonnes,... On retrouve ce travail de la masse chez les architectes les plus contemporains : Peter Zumthor, Jean Nouvel, Rem Koolhaas,...

L'exemple du Japon permet d'évoquer la fascination de l'occident pour l'architecture Asiatique et Japonaise en particulier. L'histoire de l'architecture moderne s'est profondément nourrie de cette fascination réciproque entre orient et occident<sup>321</sup>. Cette fascination a créé un respect mutuel d'un style pour un autre, avec un apprentissage réciproque. La relation de domination coloniale en Afrique n'a pas permis d'engendrer un tel apprentissage réciproque. Et pourtant l'architecture moderne occidentale a largement puisé dans la culture architecturale africaine notamment pour créer le style international<sup>322</sup>.

Au Mali, l'espace se trouve en tension dans une dualité esthétique. L'un tient du registre de l'épaisseur, l'autre du registre de la ligne. C'est un double langage architectural, menant à une double échelle de pérennité. Comme une superposition de calques véhiculés par des temps différents. L'étendue de la diversité des cas de figures prouve la richesse d'une dialectique entre le langage lourd et le langage léger : tension, opposition, composition, croisement, superposition,... La matérialité de l'espace témoigne de différentes vitesses d'architecture au sein d'un même ensemble : vitesse de renouvellement, temps de mise en œuvre, rythme de la journée et des saisons,... Nombreux sont les vecteurs de rythmes pour ce métronome architectural.

Dans le delta intérieur, on rencontre une hybridation de ces deux techniques, de ces deux représentations. Nous pourrions donc voir dans cette architecture la synthèse, la concrétion, la fusion de deux représentations spatiales de l'espace aussi diamétralement opposées que celle de l'orient par rapport à l'occident. Cette synthèse de registres de deux langages architecturaux, donne un potentiel d'expression architecturale immense. Cette hybridation des deux systèmes engendrant une sorte de « plan libre »<sup>323</sup>. Il s'agit d'une technique consistant à placer des poteaux en bois à l'intérieur de la construction, juste à côté du mur, afin de palier à un potentiel effondrement d'un mur. Dans un tel cas, la façade est donc libre, de tomber !

Au Mali, l'architecture légère est tressée, croisée, superposée, tissée, enveloppée, déroulée,... Elle implique donc profondément un acteur et des gestes. Dans sa légèreté et sa fragilité, elle nécessite un soin, de l'énergie humaine. La fragilité engendre le renouvellement qui assure la libre adaptation de l'espace autour des besoins du quotidien, notamment pour protéger les activités. Ainsi, cette légèreté permet de s'adapter sans cesse aux moindres variations. Il s'adapte à la vie. Le registre de la lourdeur est lui aussi soumis à des variations, mais avec une fréquence de renouvellement beaucoup plus lente. Les mouvements sont alors moins facilement perceptibles.

De nombreux matériaux constituent la palette de l'autoconstructeur. A chaque matériau correspond une vitesse de dégénérescence physique, et donc un rythme de renouvellement. Le temps de l'étiollement de la matière (ciment, pierre, terre, paille, papier, plastique,...) est donc profondément lié au rythme de renouvellement de l'espace. Plus le rythme de renouvellement est soutenu, plus efficiente est la résilience ; donc plus les matériaux sont fragiles, plus la résilience est requise. C'est un balancement lourd/léger, emprunt d'influences et d'hésitations entre sédentarité et nomadisme, entre occident et orient. Il s'agit donc de « branchements » (Amselle, 2005) issus de la rencontre de temporalités multiples.

---

<sup>321</sup> Frank Lloyd Wright à été fasciné par les techniques de représentation (les estampes) mais également par la prégnance des plans horizontaux. Tout le mouvement des *Cases Study Houses* est stylistiquement fondé sur les structures filaires et standardisées des architectures Japonaises, ainsi que sur les perméabilités intérieures extérieures. Réciproquement les architectes Japonais se sont profondément nourris de l'ouverture vers l'occident, l'architecte Tadao Ando, par exemple, ne cache pas sa source d'inspiration chez Le Corbusier.

<sup>322</sup> Nombreux sont les architectes modernes ayant entretenu des liens étroits avec l'Afrique et son esthétique (Team 10, Candilis-Josic-Woods, Aldo Van Eyck, Simounet, Ravéreau, Pouillons, Le Corbusier,...).

<sup>323</sup> Le « plan libre » est l'un des cinq points de l'architecture moderne de Le Corbusier énoncé en 1927, avec la « façade libre ».



Jackson évoque la capacité d'adaptation du « paysage vernaculaire » en ces termes : « Un paysage vernaculaire [...] est un impressionnant étalage d'attachement aux habitudes communes et d'inépuisable habileté à trouver des solutions à court terme. » (Jackson, 1984, p.269) C'est peut-être là une des leçons architecturales essentielles du quartier de *Bozobuguni*, une capacité remarquable d'improvisation, pour faire face à une situation toujours provisoire.

Dans Bamako, l'administration semble être en lutte permanente contre la légèreté de l'urbanisation informelle<sup>324</sup>. Cependant l'aspect furtif de cette architecture semble être une arme redoutable contre la lourdeur et l'inertie de l'administration. L'ensemble de la ville de Bamako témoigne de cette dualité temporelle. La légèreté du commerce informel s'oppose au poids des infrastructures urbaines, l'instantanéité du *Balani*<sup>325</sup> exacerbe la pérennité de la propriété, le *Soukouni*<sup>326</sup> se distingue des vitrines fixes des supermarchés, la furtivité de l'ambulantage devance largement l'administration, la légèreté des gargotes répond rapidement à un besoin, l'autoconstructeur devance toujours l'administration.

La spécificité du quartier étudié s'ancre dans l'architecture temporaire nomade du *bozodaga*. L'origine du quartier étant un campement nomade saisonnier, il témoigne particulièrement d'une certaine forme de légèreté, même si il est aujourd'hui hérissé de masses de différentes résistances (terre et/ou ciment)<sup>327</sup>.

La question du poids et de la résistance se conjugue avec des questions financières d'investissement et d'économie. Simone Roux nous prouve combien les matériaux lourds permettent de générer une économie, par le biais d'une collection de matériaux qui ne s'altère pas<sup>328</sup>. La résistance des matériaux lourds (durs) permet alors une thésaurisation conduisant à une élévation progressive des conditions de vie. Alors que la légèreté et la fragilité induisent un renouvellement permanent, donc de nouvelles dépenses énergétiques et temporelles. Le poids de plus en plus prégnant de la valeur économique dans la société invite à un changement de matérialité permettant ainsi la thésaurisation. L'architecture témoigne ainsi des changements sociétaux en cours au Mali. Le changement de matérialité de l'architecture se comprend dans un rapport au temps et à l'économie. Le paysage évolue irrémédiablement à l'image de la société, il en est le témoin, l'illustration, l'image, le reflet.

Evoquons à présent le projet « Metavilla » développé par le groupe EXYZT pour le pavillon Français à la biennale de Venise 2006. Le collectif d'architectes EXYZT à été mandaté par Patrick Bouchain pour expérimenter « une façon alternative de montrer l'architecture ». Ils ont donc choisi de proposer au visiteur une expérience sensible de l'espace. Le visiteur se retrouve acteur de l'espace. Il est invité à différentes activités stimulant les sens : faire la sieste, se reposer, se rafraichir, cuisiner, manger, prendre une douche, faire un sauna,...

<sup>324</sup> Evoquons brièvement, le cas de Kuala Lumpur décrit par Charles Goldblum (1995), qui retrace le processus de colonisation qui a imposé une esthétique urbaine lourde dans une ville légère faite de branchages, notamment avec le recours à l'incendie. Ce cas engage directement la fragilité de l'espace, sa légèreté et sa fragilité.

<sup>325</sup> Fête d'anniversaire pour adolescents célébrée au milieu de la rue avec danses et DJ.

<sup>326</sup> Petit marché de quartier qui apparait le matin et disparaît vers midi.

<sup>327</sup> Pour Jackson, le paysage semble être toujours constitué de deux éléments fonctionnant selon des temporalités différentes « ...la fonction essentielle de tout paysage est d'allier le monumental, le repère symbolique, au transitoire. » (Jackson, 1984, p.212).

<sup>328</sup> « Chère au départ (de dix à quinze fois une maison construite en matériaux légers), la maison en pierre est économique à l'usage. Parfaitement adaptée à des sociétés évoluant lentement, elle permet de thésauriser les multiples petits enrichissements individuels » Simone Roux (La maison dans l'histoire, Albin Michel, Paris, 1976, p. 170-171).



**Figure 43 - Installation temporaire pour une expérience sensible de l'espace**

Source : [www.philipperizzotti.net](http://www.philipperizzotti.net)

L'expression plastique de l'espace est volontairement dépouillée pour laisser la place à l'expression des sens. L'ensemble du dispositif est réalisé à partir d'un échafaudage léger entièrement réversible. Le contexte temporaire de l'exposition durant la biennale est donc pleinement exploité.

Evoquons également les propos de Nicolas Michelin et Finn Geipel autour du projet « Métafort » situé au Fort d' Aubervilliers (1996). Les architectes emploient un langage particulier « espace dure » et « espace mou », définissant une infrastructure fixe à l'intérieur de laquelle se développe une architecture souple. Finn Geipel évoque à ce sujet un espace « diatope »<sup>329</sup>. Mot emprunté à Xénakis permettant d'évoquer l'adéquation d'un temps et d'un espace.

Ces deux projets illustrent parfaitement la pensée de Jackson sur la coexistence de deux paysages (politique/habité), la coprésence de deux architectures (lourd/léger). Nous retrouvons bien ici une même dualité monumentale/transitoire. Rappelons que le terrain témoigne de la coprésence de ces

---

<sup>329</sup> Finn Geipel, « Construire l'espace "diatope" : Pour une prise en compte des temporalités architectoniques » In *Les cahiers de la recherche architecturale* - N°42-43, 1998, p192-205.

deux langages dans un processus hybride<sup>330</sup>. Voyons à présent dans le détail des matériaux du terrain, comment s'expriment ces temporalités.

#### **d. Le temps des matériaux**

*« (...) l'éternité ne doit pas être une éternité d'immutabilité, mais une éternité de vie : comment, autrement, pourrions-nous vivre et nous mouvoir en elle ? »*

**Bergson, 1938, p.176**

Au Mali, les conditions climatiques sont extrêmes, la matière est donc très sollicitée. A cela, le contexte de pauvreté ajoute une sorte d'intégrité contrainte des matériaux, un « brutalisme »<sup>331</sup> due au contexte économique. Les matériaux sont effectivement laissés bruts, à l'état naturel, nus. Ils sont donc pleinement soumis à l'usure et à la patine du temps.

Dans ce contexte, la matière n'est pas dissimulée, elle n'est ni masquée ni maquillée, elle est au contraire montrée, assumée, révélée. Tout se donne à voir, rien n'est caché, assumant une sorte de vérité constructive. Le corolaire d'un tel rapport au matériau engage un rapport au temps des matériaux particuliers (fragilité, vieillissement, bonification, patine, altération, disparition, biodégradable, usure,...). On pourrait ici déployer tout le champ lexical développé par le mouvement du « brutalisme architecturale ». Dans ce mouvement l'accent était clairement porté sur le caractère « intrinsèque » des matériaux (Banham, 1955). Les matériaux étaient employés dans leur intégrité en assumant leur vieillissement naturel.

Nous avons largement évoqué en amont l'opposition entre une architecture lourde (plutôt pérenne), et une architecture légère fréquemment renouvelée (renvoyant au nomadisme). Revenons à présent dans le détail de l'architecture lourde de terre. Nous avons vu que le crépis formait une carapace plus ou moins solide permettant de conserver l'intégralité structurelle du mur. Cependant, lorsque cette « carapace » vient à disparaître c'est le mur lui-même qui révèle des temporalités différentes.



Mortier plus fragile que les briques



Briques plus fragiles que le mortier

#### **Figure 44 - Les temporalités de la matière**

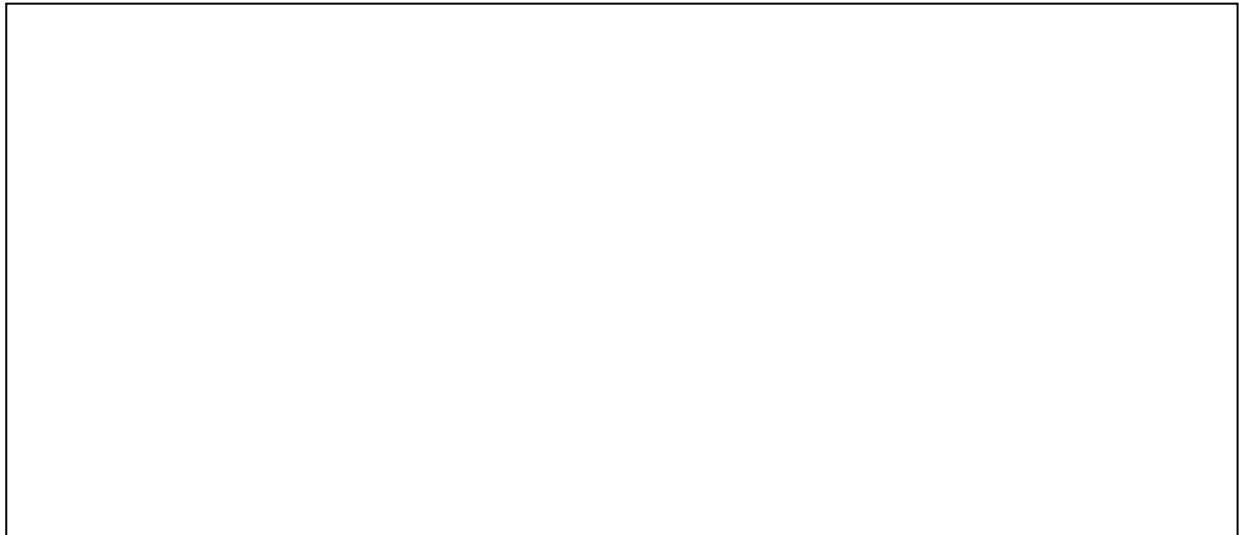
On constate alors distinctement une altération différentielle des matériaux terre, au sein d'un même mur. Soit c'est la solidité des briques qui s'affirme au détriment du mortier, soit c'est l'inverse. Une

<sup>330</sup> On observe parfois des constructions où les deux langages architecturaux sont employés, parfois dans un même mur.

<sup>331</sup> Le « brutalisme » est un mouvement architectural qui favorise l'emploi de matériaux bruts.

architecture à plusieurs vitesses s'affirme jusque dans son moindre détail. Elle révèle une archéologie du geste constructif de « la main de l'homme »<sup>332</sup>.

A propos de l'altération du matériau terre, il semble important d'évoquer les architectes contemporains Marte&Marte (en collaboration avec Martin Rauch) qui, pour *La Chapelle du cimetière de Batschuns* (2001), assument pleinement la marque du temps qui s'inscrit dans la matérialité de la terre. La fragilité de la terre les incite à sur-dimensionner l'épaisseur des murs afin que la marque du temps (par l'altération de la surface), puisse s'opérer librement, sans mettre en danger la stabilité de l'ouvrage. C'est peut-être là une piste à explorer pour une architecture contemporaine en terre assumant la marque du temps.



**Figure 45 - Intégrer la notion de temps dans la matière de l'espace (Marte&Marte)**

Source : [www.marte-marte.com](http://www.marte-marte.com)

<http://bruteforcecollaborative.com/wordpress/2010/04/12/elevating-the-discourse-chapels-pt-3/>

La fragilité des matériaux affine le cycle de renouvellement de la matière et de l'espace, à travers une série continue de micro-événements, qui agissent comme autant d'opportunités nouvelles d'appropriations. La dégénérescence, et finalement la mort des matériaux, engendre alors la mort de l'architecture, c'est la condition de la régénération. Il faut qu'il y ait la mort pour qu'il y ait la vie<sup>333</sup>.

On constate que l'on peut effectivement parler d'un urbanisme à plusieurs vitesses qui engage différentes échelles d'analyses : celle de la chaise que l'on déplace quotidiennement (« au petit soir » pour le *grin*), celle de la maison que l'on déplace de façon saisonnière (le temps de la crue), celle du village urbain que l'on repousse un peu plus loin (à cause d'un projet immobilier), celle des matériaux qui se renouvellent à travers différents rythmes. Cette dernière pensée sur les matériaux nous invitera à poser la question du patrimoine en ces termes : Est-ce que ce ne sont pas les matériaux les plus fragiles qui, par le processus de renouvellement, sont en mesure de traverser les siècles ?

La précarité engage des positions parfois radicales des architectes contemporains, notamment lorsque l'on est confronté à « l'urgence permanente » (Nouvel, 2002). On pense ici à l'architecture de

<sup>332</sup> On pense ici, à une petite anecdote de Le Corbusier sur le chantier du Couvent de la Tourette. A la suite d'une malfaçon sur le chantier l'entreprise proposa de modifier ce « défaut », Le Corbusier aurait alors demandé à ce que l'on conserve cette trace de l'acte manuel. Il demanda même à ce que l'on grave en dessous « par ici, la main de l'homme est passée » (Potié, 2001, p.110).

<sup>333</sup> A ce propos, nous verrons en détail, un peu plus loin combien le concept de « mouvement » chez Bergson (1938) puis de « durée » chez Bachelard (1950), nous invitent à reconsidérer le potentiel vital du renouvellement. La pensée de ces deux philosophes nous aidera à reconsidérer le statut de la précarité des matériaux notamment à travers les vertus de la résilience.

papier du japonais Shigeru Ban qui utilise le carton pour des architectures d'urgence, *Paper log Houses*, Kobe (1995). Ou bien à la position franche dans l'emploi de matériaux périssables chez Laurence Calafat et Benoit Maignial en affirmant « un langage brut, une architecture périssable, comme pour mieux affirmer notre refus de voir pérenniser une situation intolérable » (Calafat, Maignial, 2002, p.27).

## Chapitre 4. L'illusion des modernes

Si, dans l'histoire de la modernité architecturale, l'Afrique peut être entrevue comme une source d'inspiration du mouvement moderne, cette même modernité semble aujourd'hui opérer un retour par le biais de la globalisation.

### a. *Le patrimoine moderne, une distance entre conservations et destructions*

*« Dans les conditions modernes ce n'est pas la destruction qui cause la ruine, c'est la conservation, car la durabilité des objets conservés est en soi le plus grand obstacle au processus de remplacement dont l'accélération constante est tout ce qui reste de constant lorsqu'il a établi sa domination. »*

**Arendt, 1958, p.321**

Commençons par évoquer le rapport au temps que suggère la pensée moderne. Bruno Latour explique que la modernité induit « [...] un régime nouveau, une accélération, une rupture, une révolution du temps. » (Latour, 1991, p.20). Il poursuit en expliquant que la pensée moderne est construite sur une opposition radicale entre passé, présent et futur. « La flèche du temps est sans ambiguïté... » (Latour, 1991, p.94). « ...le monde moderne est une invention totale et irréversible qui rompt avec le passé,... » (Latour, 1991, p.70). Pour lui la modernité fabrique une mise à distance du passé, une séparation franche, une étanchéité. Ainsi, « sans ambiguïté », le temps provient du passé, passe par le présent et se projette dans l'avenir. Cette séparation agit sur l'ontologie pour justifier la séparation nature/culture. « L'asymétrie entre nature et culture devient alors une asymétrie entre le passé et le futur. » (Latour, 1991, p.97). Dans ce rapport au temps des modernes, Bruno Latour explique que « Oui, décidément, ils sont, ils ont été, ils ont failli être, ils se sont crus invincibles. » (Latour, 1991, p.59). Cette pensée de l'invincibilité engage une posture de la certitude dans le temps, face aux doutes des pensées pré-modernes.

*« Ils se prennent tous pour Attila derrière qui l'herbe ne repoussait plus. Ils ne se sentent pas éloignés du Moyen Age par un certain nombre de siècles, mais séparés de lui par des révolutions coperniciennes, des coupures épistémologiques, des ruptures épistémiques qui sont tellement radicales que plus rien ne survit en eux de ce passé – que plus rien ne doit survivre en eux de ce passé. »*

**Bruno Latour, 1991, p.93**

On comprend ici que la pensée moderne se conçoit complètement détachée du passé, comme si « plus rien ne survit en eux de ce passé ». Contraignant l'homme à oublier : savoir-faire, pratiques, usages, rythmes, rites,... Cette « révolution copernicienne » engage un nouveau rapport au temps, un nouveau rapport au monde. Edward T. Hall semble également confirmer cette représentation du temps occidental, comme une flèche. Il va même jusqu'à prouver que la représentation comptable du temps nous donne l'impression de pouvoir le maîtriser<sup>334</sup>.

Cette « flèche de temps » de la pensée moderne semble structurer une posture particulière vis-à-vis du patrimoine, une posture construite sur une opposition entre destruction systématique (*tabula rasa*) et conservation frénétique (le musée). « La destruction maniaque est payée symétriquement par une conservation tout aussi maniaque. » (Latour, 1991, p.93). C'est avec cette philosophie que la modernité occidentale a étendu son influence patrimoniale de façon homogène sur l'ensemble du

<sup>334</sup> « Dans toutes les langues occidentales, le temps est traité comme un flux continu composé d'un passé, un présent et un futur. Nous avons réussi, en quelque sorte, à concrétiser ou extérioriser la manière dont nous nous représentons le passage du temps. Nous pouvons ainsi avoir l'impression de maîtriser le temps, de le contrôler, le passer, le gagner ou le gaspiller. Aussi, le processus du « temps qui passe » nous semble réel et tangible parce que nous pouvons lui attacher une valeur numérique. » (Hall, 1984).

globe<sup>335</sup>. Pour Augustin Berque la destruction s'accompagne d'une tendance à l'uniformisation en ces termes :

*« [...] la modernité, dans l'histoire de son hégémonie version occidentale, aura été cette civilisation qui a entraîné la destruction massive des formes historiques de l'habitat dans le monde, uniformisant à l'échelle planétaire l'environnement bâti et révélant ainsi dans le paysage une perte générale d'identité culturelle. »*

**Berque, 2010, p.79**

Le Mali n'échappe pas à cette idéologie du patrimoine conçu sur une franche opposition conservation/destruction. Quatre sites font actuellement l'objet d'importantes mesures de conservation sous l'égide de l'UNESCO (Tombeau des Askia, Tombouctou, ville ancienne de Djenné, falaise de Bandiagara). Nous verrons plus loin, que ces sites sont soumis à des mesures contraignantes qui ne sont pas sans générer des conflits avec la population (Ouallet, 2009). Nous verrons également combien ces mesures engendrent des effets largement contre-productifs. Du côté de la destruction, la modernité engendre la destruction délibérée de fragments urbains anciens dans de nombreuses villes à travers le pays (Bamako, Ségou, Mopti,...).

La question patrimoniale au Mali est particulièrement complexe, car il est question de pétrifier une architecture fragile qui a sans cesse subi des transformations. L'entretien des constructions à toujours été réalisé par les habitants eux-mêmes, aussi lorsque ce sont des experts qui s'occupent des constructions les habitants se trouvent dépossédés de leur propre patrimoine et, plus grave, de leur culture constructive. C'est donc bien, là encore, une distance qui se crée entre l'homme et son espace, c'est concrètement l'affirmation d'une séparation.

Devant cette question, Bruno Latour nous aide en affirmant que : « L'idée d'une tradition stable est une illusion dont les anthropologues ont depuis longtemps fait justice. Les traditions humaines immuables ont toutes mué avant-hier. » (Latour, 1991, p.103). Avec cette citation, on comprend que les traditions immuables n'existent pas, et que leur caractère principal est de s'adapter en permanence en lien étroit avec un contexte sans cesse renouvelé<sup>336</sup>.

Le patrimoine malien est également confronté à un paysage Sahélien extrêmement sensible aux changements climatiques. Hors, de nombreux critères de conservations engagent le « paysage urbain » et le « paysage culturel », qui se transforment par la force des choses. Vouloir conserver un paysage, c'est vouloir conserver des gestes, des rythmes. Une telle philosophie patrimoniale (moderne) se trouve confrontée à de nombreuses contradictions dans le contexte du Sahel. Cette logique patrimoniale moderne doit être aujourd'hui remise en question pour ses effets contradictoires qui tendent, dans certains cas, à conserver pour mieux détruire.

Pour Marc Augé, les excès de la modernité engendrent une « surmodernité », qui se définit par une intensification des événements : « Du point de vue de la surmodernité, la difficulté de penser le temps tient à la surabondance événementielle du monde contemporain, non à l'effondrement d'une idée de progrès depuis longtemps mal en point,... » (Augé, 1992, p.43). Un ingrédient de la surmodernité est donc qualifié par un rapport au temps pris dans une dynamique de

---

<sup>335</sup> Le Plan voisin de Le Corbusier est évoqué par Augustin Berque comme étant un exemple emblématique de la pensée moderne envers le patrimoine, « (...) il exprimait l'essence de la modernité en matière d'environnement bâti ; à savoir la destruction d'un côté, l'embaumement de l'autre. » (Berque, 2010, p.83). On retrouve dans ces propos cette même séparation évoquée plus haut par Bruno Latour. Augustin Berque poursuit en expliquant que « ...si voici quatre-vingts ans les méthodes du plan voisin ne furent pas appliquées à Paris, ni ailleurs, elles le sont aujourd'hui à Pékin dans l'objectif « 2008 » (l'année des jeux olympiques), ainsi qu'en bien d'autres parties du monde. » (Berque, 2010, p.83).

<sup>336</sup> On peut faire référence ici à « l'anthropologie dynamique » ou encore à la « culture en mouvement » défendue par Georges Balandier (1992), où la culture évolue avec son époque et son environnement.

« surabondance » d'événements. Marc Augé précisera que, « Ce que contemple le spectateur de la modernité, c'est l'imbrication de l'ancien et du nouveau. La surmodernité, elle, fait de l'ancien (de l'histoire) un spectacle spécifique – comme de tous les exotismes et de tous les particularismes locaux. » (Augé, 1992, p.138). La surmodernité semble donc également s'affirmer comme une mise à distance de l'histoire.

### **b. Mise à distance de l'histoire**

*« Séparation – domination. Voilà les deux caractéristiques du mythe du Progrès. Voilà les racines du paradigme moderne. »*

Maffesoli, 2010, p.25

Lorsque Marc Augé (1992) évoque le patrimoine comme étant « L'image de ce que nous ne sommes plus » (Augé, 1992, p. 71), nous retrouvons à nouveau cette « mise à distance » temporelle de l'histoire évoquée plus haut chez Bruno Latour (Latour, 1991). Pour la pensée moderne, la conservation du patrimoine permet de se différencier, de s'affirmer en tant que moderne, c'est une forme de revendication. C'est un regard rétrospectif qui montre du doigt le passé comme quelque chose de totalement étranger, de dépassé.

L'homme moderne affirme par ce biais une distance en se croyant différent, et en cultivant l'indifférence dans le maintien d'une distanciation. Cette indifférence avec le patrimoine est particulièrement flagrante aujourd'hui dans les pays émergents, le récent accès à la « modernité » se traduit par un abandon délibéré des éléments patrimoniaux, parfois même par un rejet. Cet abandon peut s'expliquer du fait que « L'habitant du lieu anthropologique vit dans l'histoire, il ne fait pas l'histoire. » (Augé, 1992, p.71). L'abandon de l'histoire se traduit donc par la volonté d'exister au présent, dans le contemporain.

*« Ce que contemple le spectateur de la modernité, c'est l'imbrication de l'ancien et du nouveau. La surmodernité, elle, fait de l'ancien (de l'histoire) un spectacle spécifique – comme de tous les exotismes et de tous les particularismes locaux. »*

Augé, 1992, p.138

Le patrimoine vu comme « spectacle spécifique » c'est bien le cœur de notre interrogation. Nous sommes là devant un même objet (le patrimoine urbain en terre) qui engendre une réalité relative en fonction de l'observateur. Pour l'individu issu de la surmodernité (lors d'un voyage touristique), la spécificité de son regard voit dans ce patrimoine un fragment d'exotisme qu'il souhaite voir conserver comme témoignage pour les générations futures. A l'inverse, pour l'individu local, se disant « né ici et grandi ici »<sup>337</sup>, ce patrimoine représente le poids du passé avec son cortège de contraintes ; c'est plus un handicap qu'un atout. Pour ce dernier, il n'y a aucune distance entre l'histoire et l'actualité, et la fragilité du matériau terre amplifie cette réduction des distances.

Nous mettons ici le doigt sur une nuance très fine entre réel et réalité ; car la réalité est relative selon le point de vue. Pour y discerner ces différences de perception, Augustin Berque nous propose d'employer l'herméneutique (Berque, 2010, p.17). C'est en effet grâce à cette dernière qu'un même objet est perçu d'une manière différente en fonction de la culture individuelle de l'observateur. Le patrimoine, en tant que valeur du passé n'échappe pas à cette relativité, l'herméneutique ouvre une large palette d'appréciations.

### **c. « Nous n'avons jamais été moderne »**

*« Nous n'avons jamais quitté la matrice anthropologique – nous en sommes encore aux Ages obscurs ou, si l'on préfère, nous en sommes encore à l'enfance du monde. »*

Bruno Latour, 1991, p.116

<sup>337</sup> Expression courante dans le français parlé au Mali, signifiant la puissance d'un ancrage local, (phrase glanée à Djenné en 2008).



Bruno Latour fonde l'ensemble de son raisonnement sur le fait que la pensée moderne s'est efforcée de mettre à distance la « nature » de la « culture ». Son ouvrage fait la preuve que ce désir n'a jamais pu être réalisé, et que bien au contraire, les sciences contemporaines ont engendré et engendrent encore aujourd'hui des « hybrides ». Ces créations sont à la croisée des disciplines, l'auteur les décrit comme des « ... imbroglios science, de politique, d'économie, de droit, de religion, de technique, de fiction »<sup>338</sup>. Il les nomme des « quasi-objets », car « il est impossible de les coincer tous dans la position médiane qui en ferait un simple mélange de chose naturelle et de symbole sociale » (Latour, 1991). La séparation nature / culture si elle a été souhaitée, désirée et même revendiquée par la pensée moderne, n'a donc jamais existé<sup>339</sup>. Il s'agit donc d'une large faille dans la philosophie occidentale moderne, qui déstabilise une pensée fondée sur des certitudes.

Bruno Latour continue en affirmant que, « Nul n'a jamais entendu parler d'un collectif qui ne mobiliserait pas dans sa composition le ciel, la terre, les corps, les biens, le droit, les dieux, les âmes, les ancêtres, les forces, les bêtes, les croyances, les êtres de fiction... Telle est l'ancienne matrice anthropologique, celle que nous n'avons jamais quittée. » (Latour, 1991, p.144). Dans ce propos l'auteur déconstruit la séparation temporelle créée par la pensée moderne. Il invite à reconsidérer un rapport au temps qui engage le passé.

*« Nous avons simplement à entériner ce que nous faisons tous depuis toujours, pourvu que nous reconsidérons notre passé, que nous comprenions rétrospectivement à quel point nous n'avons jamais été modernes... »*

**Bruno Latour, 1991, p.197**

Bruno Latour en vient à démontrer que « Nous n'avons jamais été moderne ». Par le « nous » l'auteur engage ici, l'ensemble de la société occidentale, pour dire : l'occident n'a jamais été moderne. Si tel est le cas, nombreuses sont les séparations modernes qu'il convient aujourd'hui de déconstruire : passé/présent, nature/culture, rural/urbain,... L'ensemble de ces certitudes peuvent être désormais remises en jeu afin d'envisager pleinement un monde « non-moderne ». Nombreux sont les cas de figures qui peuvent être remis en cause à cette occasion : l'emploi de la terre, la perméabilité des sols, l'agriculture urbaine, l'autoconstruction,... C'est là tout un ensemble de « déjà-là » qui peut se trouver anobli et valorisé dans ce passage assumé vers la « non-modernité ».

Ce travail a pour conviction qu'il est nécessaire d'inventer une « modernité située », un nouveau « régionalisme critique »<sup>340</sup>, pour certains pays c'est même devenu vital. Dans la mesure où l'on sait désormais qu'il n'y aura jamais assez de ressources et d'énergie pour donner à chacun des matériaux industrialisés (ciment, métal, bois,...). Il faut dès maintenant trouver des solutions locales pour inventer une modernité avec les matériaux disponibles localement, en fonction du site, une modernité située. L'homme a toujours construit en fonction de ce qu'il peut trouver autour de lui, le rêve de la modernité et du progrès ont nourri l'espoir d'un détachement de l'homme par rapport à la nature et aux nécessités matérielles. Aujourd'hui la découverte des limites du progrès, invite à

<sup>338</sup> A l'époque (1991), l'auteur énumérait un certain nombre de « monstres » : « *des embryons surgelés, des systèmes experts, des machines numériques, des robots à capteurs, des maïs hybrides, des banques de données, des psychotropes délivrés sur ordonnance, des baleines équipées de radios-sondes, des synthétiseurs de gènes, des analyseurs d'audiences, etc.* » On pourrait rajouter aujourd'hui les OGM, les nanotechnologies, les clones,

<sup>339</sup> « Réels comme la nature, narrés comme le discours, collectifs comme la société, existentiels comme l'être, tels sont les quasi-objets que les modernes ont fait proliférer, tels il convient de les suivre en redevenant simplement ce que nous n'avons jamais cessé d'être, des non-modernes. » (Latour, 1991, p.123)

<sup>340</sup> Il conviendrait de revenir aux fondements du mouvement « régionalisme critique » initié par Alexander Tzonis et Liane Lefaivre (1981), puis par Kenneth Frampton (1983). Il s'agit d'un fragment de la pensée moderne qui s'est efforcé de s'ancrer dans un lieu, dans une matérialité et une technique régionale. Cette branche de la pensée moderne a peut-être élaboré un rapport au temps différent de celui de la pensée moderne ?

reconsidérer l'environnement humain et à redonner de l'importance aux ressources locales. Le rêve d'un progrès sans limite touche à sa fin. Il est grand temps de se remettre à rêver mais cette fois avec les matériaux du lieu, et avec ses savoirs faire, pour inventer le monde de demain. Ces questions liées de l'économie, celle des matériaux locaux, l'attention prêtée aux spécificités locales, ne font-elles pas partie des questions de l'architecture contemporaine ?

## Chapitre 5. Temps spirale – temps contemporain

Nombreuses sont les expressions utilisant le préfixe « Post » : Postmoderne, Postcoloniale, Postindustriel, Post-Kyoto, Post-carbone,... Le préfixe « post » indique une situation de dépassement, il semble définir un palier, une rupture, permettant l'ouverture d'une nouvelle ère. Cette succession de nouvelles ères est définie en opposition à celle qui la précède, par un jeu de contraire. Les mouvements de pensée se définissant à posteriori, la description de l'actualité n'est envisageable que par opposition avec ce qu'elle semble vouloir dépasser. Commençons par faire référence à Lyotard, qui évoque « la condition postmoderne ». Le terme « condition » renvoie aux forces externes qui engendrent un contexte d'où découle une posture. Il ne s'agit pas d'une recette, ni d'une méthode, et encore moins d'un style. Michel Maffesoli revendique le terme de « post-moderne » pour illustrer la volonté délibérée de se placer en rupture avec la période moderne. Bruno Latour préfère employer l'expression « non-moderne », car elle permet de se définir en opposition avec la modernité, tout en renouant avec ce qui a précédé cette modernité. Pour Bruno Latour, il est donc question de se placer dans une continuité de temps et non dans une rupture. Nous préférons ici employer le terme contemporain, qui appelle à l'actualité de l'instant, tout en y incluant le contexte. La pensée contemporaine ne semble pas être abstraite, elle renvoie au contraire à un ancrage, une géographie, un lieu, un milieu, une spécificité, un contexte, un réel, *hic et nunc*. Nous verrons par la suite combien la pensée contemporaine s'installe dans une continuité temporelle.

### a. Un continuum

Pour continuer sur ce point, nous allons à présent citer un certain nombre d'auteurs qui réfutent ces ruptures de temps caractéristiques de la modernité pour installer leur pensée et leurs actions dans une continuité temporelle. Cette volonté de continuité pourra être comprise comme une résistance devant la volonté de rupture temporelle de la pensée moderne. Commençons par exposer ici une liste de citations, non exhaustive, permettant de déployer l'étendue de la question :

*« Etudions plutôt les anciens, imprégnons-nous de leur esprit, et tachons de faire, dans la mesure de nos forces, ce qu'ils feraient eux-mêmes s'ils vivaient parmi nous. »*  
**Bergson, 1938**

*« ... mes habitudes s'étagent de quelques jours à quelques milliers d'années »*  
**Latour, 1991**

*« Nous sommes des échangeurs et des brasseurs de temps »*  
**Serres, 1992**

*« Le passé, le présent, le possible ne se sépare pas. C'est un objet virtuel qu'étudie la pensée. Ce qui appelle de nouvelles démarches. »*  
**Lefebvre, 1968**

*« (...) c'est la sauvagerie de la nature qui s'exprime. Attitude radicale, c'est-à-dire renouant avec ces racines profondes constituant la chaîne sans fin reliant un siècle à l'autre. »*  
**Maffesoli, 2010**

*« Je crois fermement, je l'avoue, que la valeur de l'histoire est fonction de ce qu'elle nous enseigne sur l'avenir. »*  
**Brinckerhoff Jackson, 1984**

*« ni en peinture, ni même ailleurs, nous ne pouvons établir une hiérarchie de civilisation ni parler de progrès, ce n'est pas que quelque dessin nous retient en arrière, c'est plutôt qu'en un sens la première des peintures allait jusqu'au fond de l'avenir »*  
**Merleau-Ponty, 1964**

*« On ne peut pas complètement reprendre des choses anciennes, on doit apprendre de l'ancien, mais on ne peut pas le reprendre »*

**Yona Friedman, 2005<sup>341</sup>**

*« Il me semble que passé, présent et avenir doivent jouer à l'intérieur de l'esprit et former un continuum. »*

**Van Eyck, 1972**

### **b. Le temps chez Aldo van Eyck**

L'œuvre de l'architecte hollandais Aldo Van Eyck nous intéresse au plus haut point. D'abord parce que Aldo Van Eyck a réalisé plusieurs voyages au Mali, notamment au Pays Dogon<sup>342</sup>, ensuite parce que ces voyages ont énormément influencé sa propre production architecturale. Aldo Van Eyck a notamment fait partie du groupe *Team X* qui a participé à décréter la mort des CIAM, dénonçant ainsi certains travers de la modernité architecturale de la « Charte d'Athènes ».

Dans son essai « L'intérieur du temps » (1972), l'architecte Aldo Van Eyck décrit très bien la spécificité des cultures liée à un ancrage ontologique. « Chaque culture forme un cas particulier. Il y a sûrement là de quoi s'émerveiller – d'un émerveillement chaque fois renouvelé. (...) chaque cas est bien un cas particulier et ne peut se comprendre que selon ses propres critères. » (Van Eyck, 1972, p.91). La prise en compte des « propres critères » semble ici ouvrir la voie à la considération d'une relativité du temps, permettant de pleinement profiter d'un émerveillement renouvelé devant chaque culture. Il poursuit en expliquant que « La civilisation occidentale (...) ne constitue qu'un cas particulier parmi une multitude de cas particuliers, chacun tirant parti à sa manière de possibilités qui lui sont propres. » (Van Eyck, 1972, p.91). Dans ce texte, Aldo Van Eyck semble nous inviter à tirer le meilleur parti des forces en présence dans chaque cas particulier, comme la (re)découverte d'un monde en soit. On retiendra qu'une culture ne peut être pleinement comprise qu'en tenant compte de sa représentation du temps.

*« L'homme, après tout, a su faire sa demeure dans ce monde depuis des milliers d'années. Son génie naturel n'a, pendant tout ce temps, ni augmenté ni diminué. Il est évident que cette immense expérience de l'environnement ne pourra être recueillie dans le présent que si nous y faisons « précipiter » tout le passé : l'ensemble de l'effort humain. Ce n'est pas là faire preuve d'une étroite indulgence ni vouloir faire marche arrière : il s'agit simplement d'être conscient de tout ce qui « existe » dans le présent – de ce qui est venu pour y trouver place : soit la projection du passé vers le futur via le présent qui se crée – (...) »*

**Van Eyck, 1972, p.91**

Aldo Van Eyck décomplexé l'emploi du passé. Il anoblit l'usage de l'histoire pour sa pertinence, « son génie naturel », à habiter un environnement. Il invite à un réemploi de cette « immense expérience » forgée par l'empirisme, convoquant « l'ensemble de l'effort humain ». Il évoque clairement le fait qu'il ne faut pas l'entrevoir comme « une marche arrière », mais de simplement tirer le meilleur parti du présent en utilisant le capital de connaissance du temps long.

*« Je déteste tout attachement sentimental au passé, aussi bien que le culte technocratique du futur. L'un et l'autre se fondent sur une notion statique et linéaire du temps (c'est ce qu'ont de commun passéistes et technocrates). Partons donc – pour changer – du passé, et voyons à la lumière du changement – c'est-à-dire des changements que lui-même apporte à ses conditions de vie – ce qui, dans la condition de l'homme, ne peut rester inchangé. »*

<sup>341</sup> Cette phrase est tiré d'un entretien réalisé avec Yona Friedman, le mercredi 16 février 2005, à Paris.

<sup>342</sup> Aldo Van Eyck, « *Architecture of Dogon* », *Architectural Forum* 1961, Septembre, 116-121.

**Van Eyck, 1972, p.92**

Aldo Van Eyck s'oppose à une représentation linéaire du temps, à la « flèche » (que nous avons évoqué en amont).

*« Si l'on comprend que l'expérience de l'environnement faite au cours du passé conserve sa valeur dans le présent (qu'elle demeure toujours contemporaine), les oppositions insurmontables s'atténueront entre passé, présent et avenir, entre anciennes et nouvelles conceptions de l'espace, de la forme, et de la construction, entre production manuelle et production industrielle. »*

**Van Eyck, 1972, p.93**

L'auteur nous invite à considérer « l'expérience de l'environnement », comme une pratique permettant une représentation du monde plus fine. Cette représentation permet à l'architecte d'ouvrir sa palette de solutions techniques, comme un éventail, en permettant notamment d'y inclure l'ensemble des matériaux du passé. La prise en compte du facteur temporel traverse toute l'œuvre architecturale d'Aldo Van Eyck. Cette œuvre fait aujourd'hui école pour ses vertus d'appropriation de l'espace, pour sa « valeur d'usage » (Lefebvre, 1968).

### **c. Temps non moderne - Temps spirale**

Lorsque Bruno Latour nous démontre que « Nous n'avons jamais été modernes » (Latour, 1991), il nous permet par la même occasion de remettre en cause cette représentation du temps<sup>343</sup>. L'auteur nous propose alors une représentation du temps semblable à « un mode de rangement », « un tri » (Latour, 1991, p.103) :

*« Supposons par exemple que nous regroupions les éléments contemporains le long d'une spirale et non plus d'une ligne. Nous avons bien un futur et un passé, mais le futur a la forme d'un cercle en expansion dans toutes les directions et le passé n'est pas dépassé mais repris, répété, entouré, protégé, recombéné, réinterprété et refait. »*

**Latour, 1991, p.102**

Ce « temps spirale » nous permet de nous sentir proches de quelque chose passé, même depuis des milliers d'années. Alors l'affirmation d'une distance moderne entre l'histoire et le présent s'annule. Le temps devient élastique, il nous autorise à traverser les époques, à zigzaguer librement entre les temps, bref à « trier » dans le temps. L'auteur ouvre alors des passages dans le temps, des trous.

Cette représentation du temps nous autorise à assumer une notion de patrimoine en terre employant ses propres mécanismes temporels « repris, répété, entouré, protégé, recombéné, réinterprété et refait » (Latour, 1991, p. 102). La construction en terre étant elle-même faite de cycles, ces mots raisonnent ici tout particulièrement.

Si, en lisant Bruno Latour, nous adoptons ce temps en spirale, alors il n'y a plus aucune raison de mettre de distance entre le monde d'aujourd'hui et celui d'hier. Et lorsque il rappelle que « L'idée d'une tradition stable est une illusion dont les anthropologues ont depuis longtemps fait justice. Les traditions humaines immuables ont toutes mué avant-hier » (Latour, 1991, p.103). On comprend qu'il s'agit bien du même monde, de la même « matrice anthropologique » (Latour, 1991, p.116). Cette posture intellectuelle, structurée autour d'une représentation spiralisée du temps, Latour la nomme « non moderne » (Latour, 1991, p.185), ici nous la nommerons contemporaine.

---

<sup>343</sup> La conception moderne du temps, selon Bruno Latour (Latour, 1991), revient à représenter le temps comme une flèche unidirectionnelle qui provient du passé et qui se projette dans l'avenir. Cette représentation du temps affirme une séparation franche entre le passé et le présent. C'est la recherche d'une pureté temporelle, sans faille, sans ambiguïté. Pour la pensée moderne, cette recherche d'une distance temporelle qui nous sépare nettement de l'histoire s'explique par la même volonté de séparation entre nature et culture, c'est la théorie du « grand partage intérieur » (Latour, 1991, P. 140).

Avec ce temps spirale, le patrimoine redevient proche, une distance jusque là créée par la modernité s'efface. Nous ne voyons plus le patrimoine comme un objet, figé, mort; mais au contraire, comme un être vivant qui traverse le temps grâce aux soins et aux transformations qui en garantissent l'usage. Le « temps spirale » permet de comprendre la remarquable ouverture au changement de l'architecture du passé. Le bâti ancien révèle alors sa capacité d'évolution, à travers l'ensemble des traces dont il est le témoin.

Cette posture « non moderne » permet de créer le lien entre l'actuel et la pré-modernité. La notion de « temps spirale », permet de remettre à plat tout ce que l'humanité a su produire, tous les savoirs faire, toutes les « expériences d'environnement » (Van Eyck, 1976).

L'anthropologue Hamidou Magassa décrit une sorte de paranoïa dans la temporalité de la ville de Bamako comme ayant « un pied au III<sup>ème</sup> siècle et un pied au XXI<sup>ème</sup> siècle »<sup>344</sup>, il évoque ainsi un « grand écart culturel ». La ville de Bamako pourrait donc être représentée au cœur de cette spirale temporelle, mêlant des formes de pouvoirs issues de plusieurs strates de temps différents. Une lecture plus aiguisée de la forme urbaine pourrait donc émerger à partir du « temps spirale ».

#### **d. Oralité et contemporain**

La culture orale est un support de transmission, elle devrait avoir sa place dans le monde contemporain qui tient compte du « temps spirale ». En effet, de nombreuses opérations mentales permettent à une « mémoire collective » d'exister (Halbwachs, 1950), de se perpétuer : mythe, légende, rite, rituel, « passe » (Latour, 1991, p. 176), rythme, récitation, répétition, « ritournelle » (Deleuze, Guattari, 1972), « liste » (Sève, 2010),... Toutes ces techniques peuvent être anoblies par la pensée contemporaine, comme source légitime de connaissance. La pensée contemporaine se trouve donc subitement liée à l'histoire la plus reculée par une simple opération mentale.

*« Lorsque nous abandonnons le monde moderne, nous ne tombons pas sur quelqu'un ou sur quelque chose, nous ne tombons pas sur une essence, mais sur un processus, sur un mouvement, un passage, littéralement, une passe, au sens de ce mot dans un jeu de balle. »*

**Latour, 1991, p. 176**

La notion de processus provoque alors une sorte de défi à « l'actuel », des éléments venus du fond des âges se cherchent aujourd'hui une place dans l'actualité de la ville. Seul un processus est capable de défier le temps de cette manière. Seul un rituel est en mesure de traverser la réalité du matériau, d'aller au-delà de la résistance matérielle des choses. Il s'agit alors d'un autre système de valeurs, d'un autre rapport au monde, d'un autre rapport au temps.

La relativité de la posture contemporaine nous permet d'envisager un patrimoine qui se fonde sur un rapport au temps spécifique, attaché à un contexte culturel particulier. Il s'agit alors d'un patrimoine propre à un lieu, à une population, à une culture, à un climat, à des matériaux,... La question patrimoniale devrait alors s'enrichir de cette diversité provenant d'horizons divers, comme autant de solutions aux problèmes contemporains.

Dans quelle mesure un patrimoine architectural et urbain en terre est-il lié aux mécanismes de l'oralité ? Est-ce que ce processus de transmission n'est pas plus efficient et plus ancien que la transmission matérielle, ou de celle de l'écriture ? Est-ce que cette particularité du rapport au temps ne nous fait pas relativiser la notion de patrimoine proposée par la modernité occidentale ?

<sup>344</sup> Propos de Hamidou Magassa, recueillis à l'occasion d'une conférence introductive des Ateliers « Les nouvelles centralités de Bamako métropole » (2011).

### **e. Le temps contemporain, le doute**

« ...il faut douter de tout. »

**Arendt, 1958, p.346.**

Si la modernité est construite sur des certitudes, la posture contemporaine invite au doute. Et c'est ce même doute qui interroge le réel, la réalité, la vérité. « ...il doutait (le doute cartésien) que l'intelligibilité pût constituer une preuve du vrai, la visibilité n'étant nullement une preuve de réel. Ce doute met en doute l'existence du vrai, ... » (Arendt, 1958, p.347). Cette citation rend obsolète la validation du regard comme preuve de la véracité du réel. Alors ce que l'on voit n'est pas la réalité, contrairement aux fondements modernes. Hanna Arendt faisant à cette occasion la différence entre réel et réalité. Augustin Berque précisera que « ...la réalité c'est ce que nous saisissons, mais le réel demeure métaphysique. » (Berque, 2010, p39).

Les propos d'Augustin Berque utilisent la notion de paysage pour éclairer cette distinction entre réel et réalité :

*« ...le paysage, nécessairement, suppose une prédication humaine (...) Ignorer cette prédication – c'est-à-dire réduire la réalité au réel – conduit à l'inhumaine absurdité d'un monde niant l'existence humaine. Nier justement cette existence, telle est l'inhérente aporie du paradigme moderne, qui n'accorde de vérité qu'à l'objet en soi, et c'est pourquoi nous devons dépasser ce paradigme. »*

**Berque, 2010, p.47**

Augustin Berque poursuit en expliquant que « ...pour étudier le paysage en particulier, ou l'écosystème en général (le rapport de l'humanité à l'étendu terrestre), nous devons dépasser la réduction moderne de la réalité au réel. » (Berque, 2010, p.18). L'attention portée au paysage devient donc le support d'une attention plus aiguisée envers le monde. Etre contemporain c'est dépasser les certitudes modernes sur ce que nous croyons être le réel<sup>345</sup>. Cette posture introduit alors le doute dans le regard. Elle invite à un changement de regard, vers un regard contemporain.

La qualité du doute est de proposer un changement de regard sur un même objet. Pour notre étude sur un quartier informel, le regard éclairé par le doute efface alors les certitudes modernes. Là où ils étaient considérés comme pauvres on peut désormais y découvrir la richesse sociale. Là où on ne voyait que du danger on peut y trouver la solidarité. Là où ces quartiers étaient considérés, autrefois, comme sale on peut, peut-être, y trouver de la propreté. Le doute s'installe.

Notre regard est façonné par notre culture. Nous voyons à travers le filtre de notre culture. Aussi, si un objet est perçu beau par une certaine culture, il peut apparaître laid pour une autre. Cette constatation « nous » invite<sup>346</sup>, à remettre en cause notre regard sur le monde, et du même coup à nous enrichir du doute. La posture contemporaine nous invite à regarder le monde tel qu'il est, comme si il s'agissait d'une nouvelle réalité. Bruno Latour nous fait comprendre que le rêve moderne est terminé, et que pour les plus pauvres, le rêve n'aura pas lieu.

La (re)prise en compte de la notion de temps dans l'architecture contemporaine ne fait aucun doute. Nombreux sont les concepts de l'architecture contemporaine qui tiennent compte du temps :

<sup>345</sup> On pourrait ici faire référence aux propos de Maurice Merleau-Ponty dans *L'œil et l'esprit* (1964), qui voyait le regard de l'artiste comme un dépassement de la réalité. « Il n'y a pas de vision sans pensée, mais il ne suffit pas de penser pour voir » (Merleau-Ponty, 1964). Si l'on en croit Merleau-Ponty, même la photographie n'est pas une preuve de réalité. « C'est l'artiste qui est véridique et c'est la photo qui est menteuse, car, dans la vérité, le temps ne s'arrête pas » (Merleau-Ponty, 1964) Effectivement si la photographie semble saisir un instant, elle ne saisit que cet instant, pas la seconde d'avant ni celle d'après. Au sujet de l'urbanisation informelle, cette notion prend tout son sens. En effet, aucune photo n'est capable de saisir la plasticité de l'espace urbain, la rapidité de ces changements permanents.

<sup>346</sup> Il s'agit là du « nous » occidentale, le même nous que Bruno Latour.

dispositif, appropriation, éphémère, temporaire, instantané, événement, fugace, nomadisme, bureau du temps, flexibilité, réversibilité, mobile, indétermination, non-surdétermination, réemploi, recyclage, démontage, saisonnalité,... La prise de conscience récente de la « finitude du monde » pousse à remettre en cause une pensée moderne fondée sur des certitudes. Ce constat invite le monde de la création contemporaine à la prudence, au doute, à l'ouverture des structures dans le temps.



## Chapitre 6. Temps culturel - Temps présent

« *Le concept anthropologique de « proxémie » (Hull), de voisinage, est restrictif (réductif) par rapport à celui de « gestuel ».* »

Lefebvre, 1974, p.251

Edward T. Hall explique qu'à chaque culture correspond une « horloge » (une mesure), et « qu'on ne peut appliquer les règles de compréhension propres à l'une d'elles à une autre catégorie » (Hall, 1984). Il va même jusqu'à dire que « les catégories de temps sont aussi différentes que des univers avec leurs lois propres » (Hall, 1984). Une superposition de différents temps en un même lieu ne pourra donc être comprise qu'en employant la règle de mesure adaptée au temps que l'on souhaite analyser. Le temps, les rythmes, les gestes prennent soudainement un poids conséquent dans l'analyse spatiale. Commençons par quelques exemples de moments de cultures temporelles issues d'une société polychrone.

### a. Polychronie - Monochronie

L'exactitude du temps moderne est actuellement toujours relativisée dans l'ensemble de la société au Mali. Commençons par donner quelques exemples qui témoignent de ce rapport au temps polychrone. Donner un rendez-vous à telle heure à quelqu'un, cette personne prendra cette heure comme l'heure de départ de son domicile, explique l'anthropologue Hamidou Magassa, le temps de trajet sera tacitement estimé et additionné en plus de l'heure de rendez-vous<sup>347</sup>.

Autre exemple, la date de naissance figurant sur les cartes d'identité révèle, elle aussi, un autre rapport au temps, on trouve souvent l'expression « nés vers 1977 ». L'approximation d'une date de naissance est courante, elle permet par exemple à un individu de changer d'âge pour une situation bien précise (pour accéder à un concours de la fonction publique par exemple).

Autre anecdote relevée sur le terrain, nombreux sont les gens qui s'offusquent du changement d'heure en occident (heure d'été, heure d'hiver), en se demandant de quelle droit on peut ainsi agir sur le temps. Cette dernière remarque évoque une large suprématie du temps dans l'ordre des choses, et non un simple mécanisme à la merci d'un réglage arbitraire.

Pour prendre un rendez-vous un vendredi, « On se verra après la prière » signifie que l'étape la plus importante de la journée est la prière qui elle a une heure relative fixée par l'imam du quartier. Cette heure peut d'ailleurs varier sensiblement d'un quartier à l'autre, ce qui permet de mesurer la plasticité de la journée autour de l'événement. On comprend que ce n'est pas l'heure de la prière qui est importante mais la prière en elle-même. Tous ces exemples sont l'illustration d'une pensée issue d'une société polychrone<sup>348</sup>.

Edward T Hall, envisage deux représentations du temps qui engagent des comportements quotidiens différents. « J'ai appelé « polychrone » le système qui consiste à faire plusieurs choses à la fois, et « monochrone » le système européen du Nord qui consiste, au contraire, à ne faire qu'une chose à la fois. » (Hall, 1984). Ces deux systèmes semblent s'opposer, il précisera toutefois, que dans le détail, certaines sociétés sont en prises avec les deux systèmes de représentations temporelles.

C'est le système polychrone qui semble régir l'organisation sociale au Mali. Cette polychronie engage une posture dans la société, elle structure largement l'ensemble de la vie sociale. Edward T. Hall définit très bien la « polychronie » en ces termes :

<sup>347</sup> Propos du sociologue Hamidou Magassa, recueillis à l'occasion d'une conférence organisée pour Les Ateliers pour « Les nouvelles centralités de Bamako Métropole », 2011.

<sup>348</sup> Edward T. Hall explique que, à l'inverse, « Dans un système monochrone, le temps est aussi considéré comme une réalité tangible. On le dit gagné, passé, gaspillé, perdu, inventé, long, ou encore on le tue, ou il passe. Et il faut prendre ces métaphores au sérieux. » (Hall, 1984). On comprend bien que dans la polychronie, agir sur le temps en changeant l'heure est quelque chose d'impensable.

*« Dans un système polychrone, l'accent est mis sur l'engagement des individus et l'accomplissement du contrat, plutôt que sur l'adhésion à un horaire préétabli. Les rendez-vous ne sont pas pris au sérieux, et par conséquent, souvent négligés ou annulés. Le temps, dans le système polychrone, est traité de façon moins concrète que dans le système monochrone. Les individus polychrone perçoivent rarement le temps comme « perdu », et le considèrent comme un point plutôt qu'un ruban ou une route, mais ce point est souvent sacré. »*

**Hall, 1984**

Avec cette citation, nous apprécions mieux cette représentation du temps polychrone. Nous mesurons également combien cette représentation peut influencer les comportements quotidiens. Les exemples proposés au début de ce chapitre sont soudain plus explicites. Nous les comprenons avec plus de profondeur.

Les membres d'une société polychrone sont « en interaction avec plusieurs personnes à la fois, et restent continuellement engagés les uns à l'égard des autres. Programmer et établir des horaires précis est donc difficile, voire impossible. » (Hall, 1984). Ainsi la solitude est rare, mal-vue, ou impossible<sup>349</sup>. Le réseau sociale et « la connaissance mutuelle des individus est extraordinairement développée », cela apparaît comme une véritable richesse. Plus votre réseau sociale de connaissance est développé, plus vous êtes considéré dans la société. Dans ce jeu sociale, « Il n'y a d'intermédiaires ni entre l'homme et le cheik, ni entre l'homme et Dieu » (Hall, 1984). La encore, le jeu social est emprunt d'horizontalité, car la valeur monétaire n'engendre pas de hiérarchisation, tout se déroule sur un même plan<sup>350</sup>. La polychronie est donc faite de démocratie selon une conception autre que celle de l'occident.

La polychronie implique l'interdisciplinarité, elle est le symétrique inverse d'une vision monochrone fragmentée, et enfermée dans des spatialisations. La polychronie est holistique, elle célèbre « l'homme totale » qui a plusieurs facettes : pêcheur, autoconstructeur, tanneur, étudiant,... La polychronie engendre un maillage social serré, un véritable réseau social. Ce réseau devient vecteur de résilience pour surmonter des situations de crises<sup>351</sup>.

Le rythme construit de l'horloge ou du calendrier semble s'imposer par le haut à l'ensemble de la vie sociale, dans un système verticale. Le fait de ne faire qu'une chose à la fois « compartimente » et « fragmente » la société, cela équivaut à « l'appauvrissement du contexte de la communication interindividuelle » (Hall, 1984). Selon Hall, le système monochrone favorise l'intensité d'une relation privilégiée avec une seule personne (ou deux, ou trois), au détriment du groupe. Elle fonctionne donc dans un système « linéaire » (Hall, 1984), verticale et hiérarchisé. On peut donc en conclure que la société polychrone privilégiant au contraire une pluriactivité, favorise les interactions sociales en les plaçant sur un même plan. Cela correspondrait alors, à une structure horizontale du temps, sans hiérarchie, hormis l'honneur de la parole engagée. La pensée monochrone, comme son inverse polychrone, conditionne donc le comportement social. Sa révélation permet une compréhension plus fine du jeu sociale.

<sup>349</sup> Cette situation n'est pas sans poser des problèmes d'émancipation individuel, l'auteur Moussa Konaté, évoque notamment cette question. Il explique combien ça lui est impossible d'écrire lorsqu'il se trouve dans son pays natale (le Mali), car il est sans cesse sollicité, pour des « obligations » sociales. Il ne trouve l'isolement et la concentration que dans l'exil.

<sup>350</sup> On peut voir dans un *grin*, assis d'égal à égal autour du thé, un chef d'entreprise, un chauffeur de taxi, un enseignant, et un jardinier traiter des problèmes du monde.

<sup>351</sup> Dans une société monochrone, le temps est « si étroitement mêlé à la trame de l'existence que nous n'avons qu'une conscience partielle de la manière dont il détermine le comportement des individus, et modèle de manière subtile les relations interindividuelles. » (Hall, 1984).

Polychronie et monochronie sont tout deux des modèles simplifiés d'une pensée pure. Le monde d'aujourd'hui fait de « branchements » (Amselle, 2005) tend à favoriser des conceptions hybrides. La ville de Bamako n'est plus seulement polychrone, elle est aussi composée de certaines sphères monochromes. L'occident n'est pas non-plus totalement monochrome<sup>352</sup>. Edward T Hall énumère également une longue liste de temps qui interagissent dans la société : « Temps biologique », « temps individuel », « temps physique », « temps métaphysique », « micro-temps », « synchronie », « temps sacré ou temps mythique », « temps profane - temps sacré », « méta-temps », « courant différents de temps », « monochrone ou polychrone » (Hall, 1984). Le rapport au temps apparaît ouvertement comme un fondement culturel essentiel dans l'analyse d'un paysage.

### **b. Temps rond - Temps linéaire**

Jean Gallais décrit deux systèmes de temps dans le paysage du Delta intérieur. Il s'agit donc d'un rapport au temps lié à la pratique spécifique d'un « paysage culturel ». Il évoque à ce sujet « le temps rond » (le temps des saisons), et le « temps linéaire » (le temps de l'histoire) (Gallais, 1984).

Jean Gallais évoque le temps de l'histoire qui s'inscrit dans un « temps linéaire »<sup>353</sup> (Gallais, 1984). Pour Jean Gallais, ce temps linéaire, s'insère dans une « mémoire collective » (Halbwachs, 1950), il est entretenu et mémorisé par des répétitions, des rituels, des rythmes, des rites,... Certes, cette répétition engendre des variations, des imprécisions, de la différence (une approximation aux yeux des sciences exactes). Cependant, cette imprécision ne va t'elle pas puiser ses racines dans des origines plus profondes que celle du temps historique de l'occident. Cette forme d'histoire n'est elle pas l'héritière de mécanismes de mémorisation par la transmission qui engendre un continuum temporel, qui va plus loin, bien au delà de la réalité matériel des choses. C'est peut-être là l'expression d'une forme d'histoire autre, propre à une culture.

Le « temps rond », rythmé par la puissance des saisons dans ce paysage particulier, se dessine sous la forme d'un cycle rond, comme un éternel retour. Ce rythme ancre l'existence dans des oscillations en lien avec l'activité quotidienne. Ce temps place l'homme au plus près des variations du milieu, en interaction. Ce temps cyclique, celui de la nature, permet alors d'alimenter l'idée d'un mécanisme qui revient avec régularité, dans la permanence du cycle. Il est ici question d'une immobilité naturelle du cycle qui donne de l'assurance et de la sécurité à travers le processus<sup>354</sup>. Le « temps linéaire », en revanche, celui de l'histoire, est détaché des éléments naturels et du monde matériel, il est entretenu, lui aussi de façon cyclique, par la répétition lors de la transmission, comme les bâtiments en terre sont entretenus par les réfections rituelles.

Si Jean Gallais nous prouve un rapport au temps si particulier relatif à un milieu, il permet également d'y découvrir une large palette de spécificités culturelles, « [...], chaque groupe vit son propre temps comme il vit son propre environnement. » (Gallais, 1984, p.41). Alors dans un même territoire on traversera des temporalités différentes<sup>355</sup>, profondément liées aux éléments naturels et aux cultures ethniques qui y résident. Cette distinction de différents cycles de temps n'est pas complètement étrangère à la pensée occidentale<sup>356</sup>.

<sup>352</sup> Hall fait référence à la femme occidentale qui est capable de réaliser plusieurs tâches en même temps « élever ses enfants, gérer son ménage, avoir un métier, être femme, mère, nurse, précepteur, chauffeur » (Hall, 1984).

<sup>353</sup> Pour Jean Gallais, ce temps se différencie du « temps rond », celui de la nature, des saisons (Gallais, 1984).

<sup>354</sup> « Assurance » et « sécurité » ont été définies plus haut comme des synonymes du patrimoine !

<sup>355</sup> Chez les Dogons, par exemple, la semaine compte 5 jours, le rythme de la vie en communauté est donc différent de celui du reste du monde.

<sup>356</sup> D'après l'historien Jean-Claude Schmitt, une distinction entre « Temps linéaire et temps cyclique » étaient présents au Moyen-âge en Europe. Schmitt explique aussi que le calendrier des postes reste empreint de « temps cyclique ». Peut-être ce rythme s'est tout simplement vu mis entre parenthèses pendant la période

### **c. Le temps présent, temps de l'organique**

« ...l'œuvre n'est pas ici une production et (...) elle n'existe que dans l'actualité pure. » (p.267)

**Arendt, 1958**

L'anthropologue Colette Pétonnet, dans son ouvrage « On est tous dans le brouillard », analyse les Bidonvilles de Banlieue parisienne et relève ce rapport au temps particulier quelle découvre auprès des populations étrangères. A cette occasion elle évoquera, cette « dépossession » du rapport au temps dans la civilisation industrielle.

*« La civilisation industrielle a une incidence sur le temps qu'elle accélère en le réduisant en fractions régulières. Elle en dépossède l'homme jusque dans son activité laborieuse dont il ne peut choisir ni le rythme ni la durée. Cette dépossession, déjà éprouvée par les Français citadins, est un fait nouveau pour les autres qui en prennent lentement conscience. »*

**Pétonnet, 1979, p.229**

Colette Pétonnet prolonge son propos en expliquant que « Tout se passe comme si le fait d'avoir auparavant maîtrisé le temps et les rythmes, mesuré en temps l'espace, constituait une réserve qu'ils porteraient en eux. » (Pétonnet, 1979, p.229). Colette Pétonnet évoque un rapport corporel au temps, un rythme, une mesure. Comme si certains bains de cultures permettaient de mieux appréhender un rapport au temps en lien avec l'organisme. Comme si cette aptitude permettait de se libérer de la montre qui mesure le temps.

On comprend alors mieux cette phrase relevé au Mali « Vous vous avez la montre, nous on a le temps ». Cette phrase sous entend, que sans la montre la valeur temporelle peut être appréciée avec plus d'amplitude, de savoir faire. Le temps devient manipulable, malléable, souple. Il échappe à la rigueur mécanique, pour devenir une matière sociale.

Cette appréhension du temps permet de valoriser l'univers de l'informel, car elle autorise un rapport au monde établi sur des valeurs autres. Jack Vauthrin explique, par exemple, que « le langage des quartiers spontanés ou des bidonvilles périphériques n'est pas l'écrit. Autre communauté, autres valeurs, autre futur. » (Vauthrin, 1989, p108). La situation de précarité et d'insécurité foncière semble obliger les habitants à vivre au présent, mais ce n'est pas le seul facteur qui engendre cette condition. Une valeur culturelle profondément ancrée dans le territoire soulève la même ontologie d'une vie au présent<sup>357</sup>. Ainsi dans un tel contexte culturel, les notions structurantes de la modernité telles que « projet » ou même « achèvement »<sup>358</sup> peuvent être largement remises en question. On comprend ainsi aisément que si une forme urbaine n'est pas projetée d'une manière circonscrite, on sait par avance qu'elle ne sera pas achevée, terminée. Alors on comprend que la forme urbaine s'inscrit dans un mouvement perpétuel, dans un processus. Ce processus ouvert, que l'on constate dans l'informel n'est donc peut-être pas uniquement soumis à des forces externes, produites de l'extérieur (la précarité). Il est peut-être également le fruit d'une vibration endogène, un surgissement culturel qui s'affirmerait aujourd'hui dans un espace urbain qui se conjugue au présent.

---

moderne. Mais, le temps cyclique n'a pas disparu, il n'a pas souffert de cette mise à l'écart. Jean Claude Schmitt, « Les modalités du temps chrétien », entretien vidéo sur Archives audiovisuelles de la Recherche [en ligne], consulté le 24 juillet 2012

URL : <http://www.archivesaudiovisuelles.fr/FR/video.asp?id=93&ress=407&video=86352&format=68>

<sup>357</sup> Edward T. Hall évoque également le temps présent chez les indiens Hopi. « Vivre, comme les Hopi, dans un éternel présent, et vivre le « maintenant » à se préparer à des cérémonies, ne donne pas l'impression que le temps soit un implacable tyran, ni qu'il soit assimilé à l'argent et au progrès, comme il l'est en Occident. » (Hall, 1984).

<sup>358</sup> Edward T. Hall évoque volontiers « les Hopi (qui) ignoraient ce souci essentiel d'achèvement que nous avons » (Hall, 1984).

Et si l'image inachevée, ou « en chantier », de la ville en terre était en réalité l'expression d'une culture qui ne dit pas son nom.

Jean Gallais décrit les hommes du Sahel comme « [...], les hommes du présent dans un cycle annuel renouvelé, guetteurs d'un environnement sans surprise. » (Gallais, 1984, p.58).

Dans la mécanique patrimoniale japonaise, chez Augustin Berque, l'homme du présent demeure au centre du dispositif patrimonial. Contrairement au patrimoine d'occident qui semble avoir évincé l'homme pour mieux conserver la pierre, dans la pensée japonaise au contraire, l'individu se retrouve acteur de la transmission.

Michel Maffesoli en évoquant le caractère contemporain du présent, nous fait comprendre que « Le présent c'est du temps qui se cristallise en espace, qui ne projette plus le divin dans l'au-delà, mais au contraire l'insère dans le terrestre. » (Maffesoli, 2010, p.16). Le fait de revendiquer le temps présent nous ancre dans un réel local, c'est alors la fin du rêve moderne. « Il y a dans la jouissance du présent propre l'hédonisme *mondain*, quelque chose rattachant à un passé ancestrale, à une mémoire immémoriale. En son sens strict un *ordre traditionnel*. » (Maffesoli, 2010, p.15). L'acceptation du temps présent nous place alors paradoxalement dans un rapport direct avec « un passé ancestral » (Maffesoli, 2010, p.15).

Mettre en doute une notion aussi structurante que le temps de la pensée moderne ébranle soudainement toutes les certitudes qui y sont associées, la notion de temps peut alors s'entrevoir comme un vecteur de « résistance culturelle » (Dupriez, Simons, 2002).

## Chapitre 7. ville éphémère – ville précaire

### a. Ville précaire - Villes nomades

« De « précaire » à « projet », il y a un renversement complet, une inversion. »

Loubes, 2010, p.72

La pensée sur le « paysage vernaculaire » de John Brinckerhoff Jackson nous éclaire sur le versant nomade de l'architecture vernaculaire. Il explique par exemple que « Habiter, c'est moins demeurer en un lieu qu'adopter, toujours provisoirement, une façon d'être. » (Jackson, 1984, p.26). L'auteur fait également le lien avec l'idée d'habiter, car « ...si habiter « signifie tout simplement s'arrêter, rester quelque temps immobile », il implique également « que l'on va finir par bouger à nouveau », et que « le lieu d'habitation devrait peut-être apparaître comme temporaire ». » (Jackson, 1984, p.25). Pour lui l'habiter existe lorsque le lieu reste au plus près des besoins quotidiens, et pas dans une sédimentation qui mène vers l'immobilité. La notion d'habiter engage donc le mouvement, le déplacement, le nomadisme.

Jackson en vient à évoquer cette non-permanence à différentes échelles. Il évoque, à ce titre, des villages entiers capables de se déplacer « quand le sol était épuisé ou quand l'ennemi menaçait d'attaquer. » (Jackson, [1984], 2003, p.189). On peut faire à ce propos la comparaison avec Djenné qui avait été précédée du site antique de Djenné-Djeno, ou le cas de Dia qui avait succédé à Shoma et Mara (Bedaux, 2001, p.837). Citons aujourd'hui le cas des villages dogons qui se déplacent pour se rapprocher des points d'eau. Ce cas est particulièrement représentatif des contradictions qui persistent dans le patrimoine en terre au Mali aujourd'hui.

Dans la déclinaison des échelles d'analyse vernaculaires, nous ne pouvons écarter l'échelle des matériaux. A ce propos Jackson évoque le bois dans le paysage américain en ces termes : « Peut-être aimons-nous en réalité le bois parce qu'il est périssable ; c'est ce qui lui donne cette apparence vivante et dynamique. » (Jackson, [1984], 2003, p.188). C'est en effet, la fragilité du matériau qui engendre un renouvellement et qui crée le mouvement, la « dynamique ». L'emploi d'un matériau fragile dans l'habitat en Amérique, semble « décomplexer » la question constructive. La capacité du bois à se transformer est donc vécue comme un atout pour un processus d'évolution, notamment vers l'appropriation. L'usage du fragile matériau terre, n'est-il pas lui aussi soumis à ce même processus éphémère et/ou nomade ?

C'est alors l'image de la terre, qui est conviée, le matériau terre étant chargé de représentation précaire. La terre sous sa représentation précaire, renvoie des images liées à l'insécurité foncière, donc à une image négative de la terre en ville. Il est temps pour les architectes de travailler sur cette image, afin de décomplexer l'usage du matériau terre et de son rapport au temps.

Michel Maffesoli évoque « Le nomadisme » comme étant constitutif de notre monde contemporain. Il poursuit en expliquant que le concept de « progressif » génère cette condition « post-moderne » :

*« Non plus le Progrès, expliquant l'imperfection, enlevant les plis de l'être, mais le progressif l'impliquant. C'est-à-dire acceptant ses plis. Un oui tout de même à ce qui est. Voilà quel est le fondement, inconscient, de la sensibilité écologique. Acceptation des tours et détours, des labyrinthes et des couloirs mal éclairés de toutes les pièces sombres et désordonnées de la maison (oikos) individuelle ou commune. »*

Maffesoli, 2010, p.13

Michel Maffesoli semble nous inviter, à travers la posture contemporaine, à accepter le « clair-obscur de l'existence » (Maffesoli, 2010, p.12), car « C'est cette progressivité naturelle que le progressisme moderne a bien du mal à accepter. » (Maffesoli, 2010, p.13). Lorsque Maffesoli évoque un « oui tout de même à ce qui est », c'est alors le principe de « faire avec » qui est convié. Il nous

convient donc d'accepter cette condition postmoderne pour ne pas se perdre dans le « labyrinthe [...] de la maison commune » (Maffesoli, 2010, p.13).

*« Car rien n'est intangible. Les métamorphoses sont dans l'ordre des choses. Et il ne sert à rien de s'accrocher à la Modernité comme une moule à son rocher. Il faut donc savoir exposer l'esprit du temps »*

**Maffesoli, 2010, p.9**

L'idée de « faire avec », sous entendu par Maffesoli, n'est pas très éloignée du « déjà là ». La précarité engage à une sollicitation forte du présent et du contexte dans une perspective d'économie, mais aussi de témoignage. La logique de l'économie contraint l'autoconstructeur à se placer dans une dynamique temporel particulière incluant la marque du temps. Le temps se matérialise ainsi dans l'espace. La notion de temps précaire inclut donc une relation extrêmement étroite avec le contexte, l'existant.

La « ville précaire »<sup>359</sup> est rythmée d'alternances et d'hybrides : nomade/sédentaire, dure/mou, lourd/léger,... La ville, haut lieu de la sédentarité, est paradoxalement constituée de fragments nomades qui permettent de façonner peu à peu l'espace urbain dans la durée. La précarité sous-entend la notion de fragilité, ce qui la place dans « un processus permanent d'altération » (Bernstein Jacques, 2003) et de renouvellement. Un tel processus engendre un changement permanent ; il suggère de l'imprévu, propose l'ouverture, ouvre sur l'aventure. Il génère de l'aléatoire et ouvre des opportunités. La précarité produit alors le mouvement, le vivant.

L'idée de « progressif », chez Maffesoli, fait également écho au concept de « durcification » évoqué plus haut chez Dubresson. La pensée contemporaine semble donc rejoindre des concepts déjà existants dans le terrain de recherche de Bamako. Ville contemporaine et ville précaire se retrouvent donc autour d'un concept commun à travers le nomadisme.

Les constructions précaires n'engagent qu'un minimum de dépenses financières. Cette limitation de l'investissement génère une forme de légèreté économique ce qui décomplexifie les choix spatiaux et démocratise l'espace à tous. La pensée de la ville comme « œuvre » (Lefebvre, 1974) est donc étroitement liée à la condition nomade.

Le Mali étant traversé de multiples cultures nomades, on mesure alors combien ces cultures ont leur place dans la conception contemporaine de l'espace. Les concepts nomades font partie de la philosophie contemporaine, ils peuvent donc (re)prendre toute leur place dans une ville précaire contemporaine faite d'alternances présence/absence. Hamidou Magassa décrit les quartiers informels de Bamako comme étant considérés comme des « lieux de transit » sur les « parcours citadins »<sup>360</sup>. Cette information permet de mesurer combien la dynamique nomade pourrait trouver ses lettres de noblesse dans un projet urbain contemporain.

Lorsque l'architecte Christophe Hutin parcourt les quartiers de Soweto, en Afrique du Sud, il constate le renouvellement permanent de la ville précaire. Cette découverte le poussera à écrire « ...ce n'est pas la forme qu'il faut garder, mais les usages, c'est la poétique du lieu et toutes les époques peuvent contribuer à cela. » (Hutin, 2009, p.81). Conserver l'usage, voilà donc le nouveau paradigme que nous enseigne la ville précaire. Et Christophe Hutin de poursuivre, « A tout vouloir garder, on tue. On ne sait pas faire évoluer. On ne sait pas faire vivre. C'est dommage. » (Hutin, 2009, p.81).

André Corboz, dans « le territoire comme palimpseste », se fait le défenseur d'une idée de la ville autre que la représentation européenne focalisée sur la conservation d'un centre historique. Il

<sup>359</sup> Le concept de « Ville précaire » a fait l'objet d'un Séminaire organisé à Nanterre par le laboratoire LAVUE et Mosaique, préparé par Colette Vallat, le 17 février 2012.

<sup>360</sup> Propos recueillis pendant un entretien avec Hamidou Magassa, le 02/12/11 à Bamako.

propose en contre partie, le modèle américain structuré par la trame, « ..., la trame de la ville américaine n'est pas indifférenciée, mais articulée, ni illimitée, mais fragmentaire, et la ville entière moins inachevée qu'ouverte. » (Corboz, 2001, p.191). Pour lui, la trame territoriale américaine suscite l'ouverture, dans une sorte d'indétermination programmatique permettant la régénération perpétuelle des fragments.

*« Le principal problème du pionnier, c'est de survivre. Il s'accommode des situations les plus malaisées, bricole, ne compte que sur lui, n'a aucun sens de l'autorité. Ses villes lui ressemblent : elles ont un caractère provisoire et répondent à l'immédiat par le plus court. « Aller de l'avant » : il faut prendre l'expression au pied de la lettre – changer c'est progresser. »*

**Corboz, 2001, p.196**

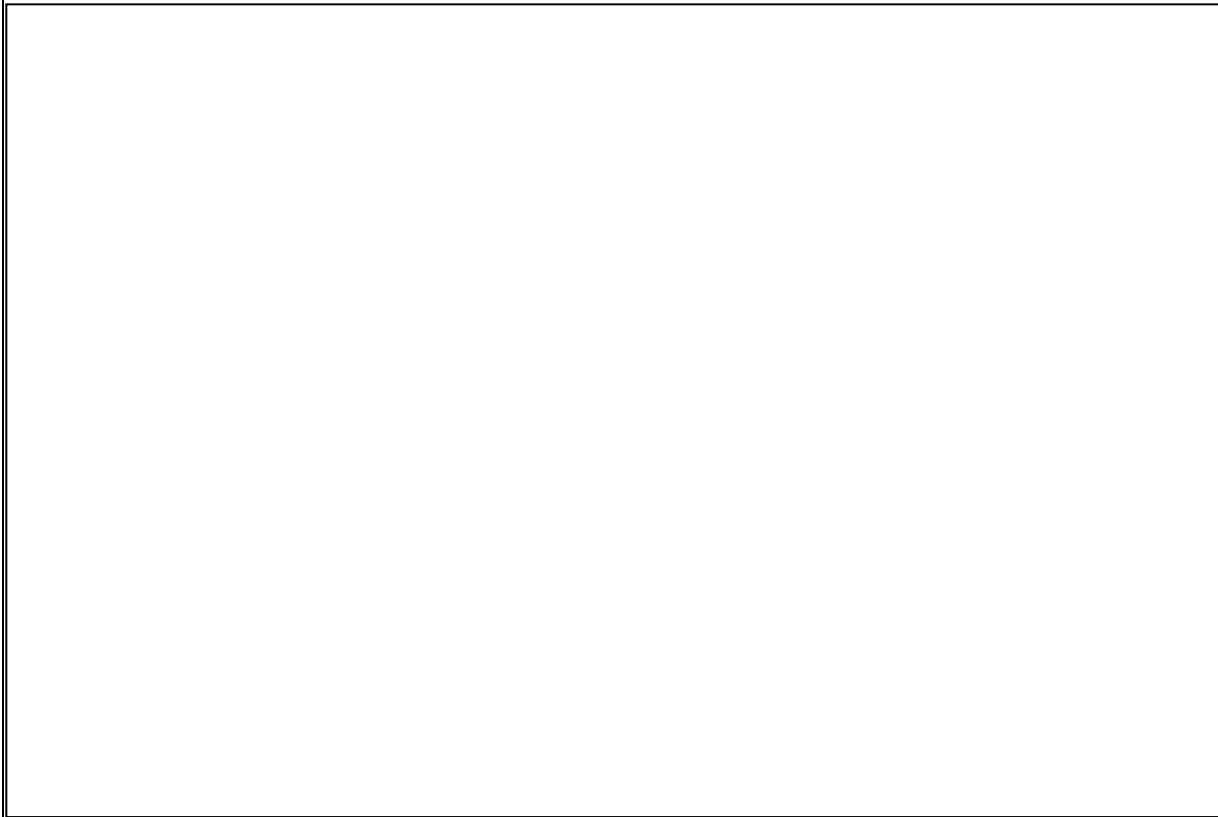
Les propos sont sans ambiguïté, « changer c'est progresser », la survie dans un contexte précaire engage un rapport étroit entre l'individu et son espace, il « ne compte que sur lui ». Dans un tel processus, l'actualisation rythmée des fragments génère une actualisation perpétuelle de l'ensemble, où chacun devient acteur d'une « mise à jour » de l'espace commun.

Michel Agier, dans « L'invention de la ville » (1999) décrit une précarité urbaine qui est constitutive de citoyenneté, permettant ainsi d'assumer une condition précaire pour ses vertus en termes de liant sociale. Il décrit « un monde plus ou moins infra-urbain, généralement non décrit comme ville et vivant pour une large part dans les « trous » de la ville générique » (Agier, 1999 [2008], p.155). Michel Agier évoque « une vie plus citadine qu'urbaine » forgée par « l'énergie de l'espoir, et non du désespoir, qui alimente les créations sociales et culturelles » (Agier, 1999 [2008], p.160). Cette « ville bis », comme il l'appelle est mue par « une forme d'imagination spontanée, sans encadrement ni projet institutionnel a priori » (Agier, 1999 [2008], p.157). C'est alors une ville produite par ses propres habitants, « une œuvre » dirait Lefebvre (1974), engagé dans un processus répondant spontanément aux besoins quotidiens.

La précarité, dont la principale caractéristique est la pauvreté, se voit obligée de se conformer aux rythmes naturels. La nature impose donc un rythme irrémédiable à la ville précaire. Le rythme des citoyens précaires engendre donc une proximité contrainte avec la nature. Le signe extérieur de richesse, au contraire, est de s'affranchir des contraintes temporelles naturelles (climatisation, lumière,...).



Evoquons, à titre d'exemple, l'architecte contemporain Patrick Bouchain, qui a été mandaté pour concevoir le Centre Pompidou mobile (2011).



**Figure 46 - Architecture nomade pour un musée d'art moderne forain**

Source : [www.cyrilleweiner.com](http://www.cyrilleweiner.com)

On trouve dans cette architecture de nombreuses réinterprétations du langage architectural nomade : faible impacte sur le remaniement du sol, structures filaires en tubes, enveloppes textiles légères, masses mobiles pour la résistance à l'arrachement,... On y retrouve l'ensemble du langage présent dans les structures légères du terrain de recherche. On remarquera que le câblage électrique aérien n'est pas sans rappeler les réseaux électriques de l'urbanisation informelle. Le fait de suspendre des éléments est également un principe employé dans le mode d'habité du terrain de recherche. On précisera que la modularité des volumes a été définie pour répondre à une meilleure adaptabilité aux différents sites d'étapes<sup>361</sup>.

La notion d'éphémère est désormais objet de revendication de l'architecture contemporaine « des Nords », notamment à travers : les installations, l'événementiel, le temporaire, les biennales, les nomades urbains, le temps long,...etc. La notion d'éphémère dans « les suds », en revanche n'est plus assumée, au contraire elle devient signe d'instabilité, de précarité, de pauvreté, voire même d'illégalité. On constate donc un décalage d'appréciation d'une même notion. D'où provient cette notion qui a traversé les âges ? Quels sont les rouages contemporains qui l'entravent ? Quel est l'ambiguïté de cette notion ? Quelle affinité existe entre l'éphémère et l'urbain ? N'est-elle pas affaire de gradients ?

<sup>361</sup> On aurait également pu évoquer à ce sujet, *Le musée précaire Albinet* de Thomas Hirschorn à Aubervilliers-2002/2004.

Dans les villages Bozos situés dans le district de Bamako, on peut observer une forme d'urbanisme hybride entre sédentarité et nomadisme. Il s'agit d'un urbanisme souple capable de se transformer, de se déplacer, de se vider le temps d'une saison. Le contact de ces « villages » avec la ville permet une forme d'hybridation et donc d'invention dans les processus ainsi que dans l'architecture. Cette capacité de mouvement nous permet de parler d'un urbanisme « souple », mou, d'un urbanisme nomade, fait de mouvement, de déplacements internes, de déménagement. Tantôt déplacé par la pression foncière urbaine jusque dans les interstices urbains, tantôt contraint par la montée des eaux du fleuve en crue, la déterritorialisation vient révéler la puissance d'un processus capable de se déplacer.

### ***b. Le temporaire, une filiation animiste***

Dans l'ensemble des cultures anciennes l'architecture a une durée de vie déterminée. Comme le dit Jack Vauthrin : « L'homme construit ou fait construire son logement ou son palais pour la durée de son passage sur terre et non pas, comme dans cette vieille Europe, pour des siècles, des siècles et des siècles. » (Vauthrin, 1989). L'architecture est donc entièrement vouée à l'existence d'un individu, elle est, dès sa construction, programmée pour une autodestruction biodégradable, suite à son abandon. L'architecture a donc toujours été par essence « jetable ». Seuls quelques monuments symboliques, souvent monumentaux et supports de croyance, ont été engendrés avec cette intention de traverser les siècles. Ces constructions d'exceptions étaient alors plongées dans une durée d'exception, par contradiction avec les constructions du peuple qui ne laissent souvent aucune trace<sup>362</sup>.

Les hommes savaient donc faire durer les constructions, pour qu'elles traversent les temps lorsqu'ils en avaient le désir, lorsque la croyance collective faisait émerger une énergie collective et une intelligence à la mesure de l'enjeu. Le caractère éphémère de leur propre habitat était donc la résultante d'une démarche volontaire. Quelles sont les mécanismes qui engendrent les fondements de cette démarche commune à l'ensemble de l'humanité avant la modernité ?

*« En saturant de concepts les mixtes de divin, d'humain et de naturel, ils en limitent l'expansion pratique. C'est l'impossibilité de changer l'ordre social sans modifier l'ordre naturel – et inversement – qui oblige les pré-modernes, depuis toujours, à la plus grande prudence. Tout monstre devient visible et pensable et pose explicitement des problèmes graves pour l'ordre social, le cosmos ou les lois divines. »*

**Horton, 1990, p.62**

In Bruno LATOUR, 1991, Nous n'avons jamais été modernes, Essai d'anthropologie symétrique, La découverte, Paris, 206p.

Cette citation de Horton nous éclaire sur les croyances des pré-modernes notamment au sujet de l'enchantement du monde, et à la présence quotidienne dans l'environnement de monstres et d'esprit. Il ne semble pas y avoir de limites franches entre les trois entités que sont le divin, l'humain et le naturel, tout semble être lié dans une puissante hybridation. Cette intrication des éléments force le respect et rend inenvisageable une démarche de renversement des valeurs. C'est ce qui produit cette « prudence » dont parle l'auteur. On comprend alors combien le respect du divin, engendre l'attention envers la nature et conditionne l'existence de l'humanité face à son environnement. L'habitat de l'humain ne peut, sous cette condition, que s'effacer devant les forces divines qui habitent la nature. C'est là que l'éphémère trouve sa source dans la « matrice anthropologique » (Latour, 1991). C'est précisément sur ce point que la modernité a créé une rupture dans la matrice.

<sup>362</sup> L'exemple de l'Égypte est à ce titre emblématique car les pyramides avoisinent les 3 000 ans, alors que les villes du peuple qui les a élevées gardent à ce jour tous leurs mystères.

Lorsque Bruno Latour nous explique combien « Nous n'avons jamais été moderne » (Latour, 1991), il utilise souvent la notion du temps comme un élément structurant de la modernité<sup>363</sup>. Ce rapport au temps, cette pureté temporelle, engendre une pensée de l'invincibilité. « C'est parce qu'elle croit à la séparation totale des humains et des non-humains et qu'elle annule en même temps, que la Constitution a rendu les modernes invincibles. » (Latour, 1991). Ici l'auteur évoque l'ancrage de cette croyance moderne dans cette invincibilité comme issue d'une séparation franche entre « humains et non-humains ». Cette remarque prend tout particulièrement de l'importance dans notre terrain de recherche au Mali, où cette séparation entre « humains et non-humains » n'est pas franche et précise. Au Mali, la limite reste floue, incertaine, ambiguë, c'est dans un tel contexte ontologique que l'éphémère trouve sa place.

### ***c. La notion d'éphémère ou la contradiction de la pensée moderne***

*« La durabilité de l'artifice humain n'est pas absolue ; l'usage que nous en faisons l'use, bien que nous ne le consommions pas. »*

**Arendt, 1958, p.187**

Voyons à présent combien Hannah Arendt s'appuie sur cette notion d'éphémère pour dénoncer « La condition de l'homme moderne » (1958).

*« Laissée à elle-même, ou rejetée du monde humain, la chaise redeviendra bois, le bois pourra et retournera au sol d'où l'arbre était sorti avant d'être coupé pour devenir un matériau à œuvrer, avec lequel bâtir. »*

**Arendt, 1958, p.188**

Arendt engage le cycle de renouvellement organique de la matière pour nous engager sur une posture de l'être au monde. Cette posture invite à respecter la marque du temps pour l'inclure dans un perpétuel renouvellement qui inscrit l'usage de l'homme dans un cycle naturel.

*« Ce que l'usage use, c'est la durabilité. »*

**Arendt, 1958, p.188**

La durabilité peut soudainement être saisie dans une dimension beaucoup plus ample, l'usage de l'homme et du temps entretiennent un cycle où la notion d'éphémère est assumée. La durabilité de la matière, semble irrémédiablement inscrite dans une altération permanente sous la marque de l'homme. La durabilité ne doit donc pas être saisie comme éternelle et continue, mais comme un passage, comme un laps, un tiret sur une ligne pointillée, une parenthèse qui se refermera. L'éphémère de la matière et l'éphémère de l'usage s'accorde dans un rythme à travers l'oscillation de la durabilité. Avec cette citation, c'est alors la valeur d'usage qui s'anoblit subitement.

Hannah Arendt utilise le paysage pour illustrer sa représentation de la durabilité. Le paysage rural et le paysage urbain, peuvent alors être entendus comme un « perpétuel recommencement »<sup>364</sup>. Cette pensée suggère qu'il n'y a pas d'immuabilité du « monde humain », au contraire tout s'accorde dans un « mouvement brownien »<sup>365</sup>, jamais identique et sans cesse repris. Une telle pensée appliquée au paysage fait songer au « territoire comme palimpseste » d'André Corboz, lorsqu'il dit que « Les

<sup>363</sup> Il décrit la modernité comme un élément capable de traverser le temps sans ambiguïté le long d'une flèche toute droite.

<sup>364</sup> « ...la terre cultivée n'est pas, à proprement parler, un objet d'usage, qui est là dans sa durabilité propre et dont la permanence ne requiert que des soins ordinaires de préservation ; le sol labouré, pour rester terre cultivée, exige un travail perpétuellement recommencé. En d'autres termes, il n'y a pas là de vraie réification par laquelle on s'assure en son existence, une fois pour toutes, de la chose produite ; il faut la reproduire sans cesse pour qu'elle reste dans le monde humain. » (Arendt, 1958, p.190).

<sup>365</sup> Dans le domaine de la physique, le « mouvement brownien » est le mouvement aléatoire d'une particule immergée dans un liquide.

habitants d'un territoire ne cessent de raturer et de réécrire le vieux grimoire des sols. » (Corboz, 2001, p.213).

*« Dans les conditions modernes ce n'est pas la destruction qui cause la ruine, c'est la conservation, car la durabilité des objets conservés est en soi le plus grand obstacle au processus de remplacement dont l'accélération constante est tout ce qui reste de constant lorsqu'il a établi sa domination. »*

**Arendt, 1958, p.321**

Corboz s'accorde parfaitement à cette pensée considérant que le souci de « durabilité des objets » crée un frein à la vitalité naturel des cycles de renouvellement. Chez Corboz, cette pensée s'applique au paysage urbain européen. Il décrit la patrimonialisation des centres qui engendre, pour lui, une asphyxie de l'urbanité voyant sa nécessaire actualisation freinée. On saisit alors combien le fait d'assumer une condition éphémère est en mesure de générer une vitalité cyclique, un processus de renouvellement, une puissance énergétique, une résilience. Hannah Arendt conclura son ouvrage par cette phrase : « Le beau et l'éternel ne se fabrique pas » (Arendt, 1958, p.379). Le désir d'éternité et de certitude de la pensée moderne conduit donc le paysage dans une impasse, un frein, une résistance, bref un contresens dans un cycle d'évolution, de développement. Le fait d'assumer la condition éphémère dans une création contemporaine est en mesure de générer un élan énergétique puissant inscrivant la forme urbaine dans une actualité pure, au plus près des nécessités sans cesse renouvelées.

L'usure, évoquée plus haut par Hannah Arendt, est infléchie par le mécanisme socio-spatial de la durcification. La durcification n'est-elle pas le signe d'un renoncement aux fondements de l'animisme ? La durcification, n'est-elle pas l'expression d'une idéologie moderne ?

#### **d. ville éphémère - ville idéale**

*« (...) il y a peut-être des solutions faciles à résoudre, dont la solution est là, toute proche, et que les gens ne se posent pas. »*

**Lefebvre, 1968, p.164**

Il semble intéressant de convoquer les propos d'Henri Lefebvre autour du « droit à la ville » (1968). Dans cet ouvrage, Lefebvre associe en effet « la ville idéale » à son caractère éphémère, dans la mesure où les processus de fabrication de l'espace engendrent l'appropriation et la participation.

*« La ville idéale comporterait obsolescence de l'espace : changement accéléré des demeures, emplacements, espace préparés. Ce serait la ville éphémère, œuvre perpétuelle des habitants, eux-mêmes mobiles et mobilisés pour/par cette œuvre. Le temps y reprend sa place la première. Que la technique rende possible la ville éphémère, apogée du ludique, œuvre et luxe suprême, cela ne fait aucun doute. »*

**Lefebvre, 1968, p.154**

Dans la « ville idéale », selon Lefebvre « le temps y reprend sa place la première ». Dans ces propos, il en appelle à la technique afin qu'elle « rende possible la ville éphémère ». Ces propos décrivant ce « luxe » conduisant à l'appropriation sont particulièrement troublants lorsqu'ils se trouvent rapportés à l'étude d'un quartier jusque là considéré comme précaire, dans un sens négatif. Le « droit à la ville » revendique de laisser la place au temps dans les processus urbains, pour en légitimer l'appropriation par les habitants.

*« Le droit à la ville se manifeste comme forme supérieure des droits : droit à la liberté, à l'individualisation dans la socialisation, à l'habitat et à l'habiter. Le droit à l'œuvre (à l'activité participante) et le droit à l'appropriation (bien distinct du droit à la propriété) s'impliquent dans le droit de la ville. »*

**Lefebvre, 1968, p.155**

Henri Lefebvre, en invoquant « le droit à la ville », écarte la question de la propriété (dont nous avons traité plus haut), afin de valoriser « le droit à l'appropriation ». Œuvre et appropriation se trouvent conviées dans le processus social de la production spatiale.

Si la philosophie de l'éphémère concerne l'architecture, elle participe également à n'en pas douter de l'urbain. A ce titre, les villes en terre du Mali intègrent cette notion, et les quartiers informels également. Mais voyons d'abord, à ce titre, comment considérer le modèle d'urbanisation Européenne qui continue d'être la référence. « Les obstacles nés d'une longue occupation du sol empêchent les villes européennes de prévoir ou simplement de réagir à temps ; rien de pareil aux Etats-Unis. » (Corboz, 2001, p.197). Cette remarque issue d'une réflexion sur la valeur patrimoniale occidentale, permet de mesurer pleinement la portée inverse d'une forme d'urbanisme intégrant la notion d'éphémère<sup>366</sup>. Cet urbanisme sera alors en mesure de se régénérer, de s'actualiser, ou tout simplement de s'adapter aux changements contemporains nécessaires. Si la valeur éphémère de la ville peut être ainsi élevée au rang d'idéal, comme le propose Lefebvre, alors cette valeur peut faire l'objet d'une reconsidération nouvelle dans un esprit contemporain. Peut-être pouvons-nous accepter une durée de vie des constructions, accepter une finitude des choses, une obsolescence des formes, une mort de l'architecture.

Evoquons brièvement le projet (non réalisé) d'*Instant City* du groupe Archigram (1969). Le projet s'installe délibérément dans un phasage temporel précis. Ce phasage va plus loin qu'un triptyque classique : avant, pendant, après. Il inclut des notions d'intensité autour de l'événement, mais aussi de durabilité, avec la permanence de certaines infrastructures une fois l'événement passé. Le projet déploie donc une large palette temporelle pour le scénario du projet, en y incluant des phases de transition, de l'instantanéité, mais aussi l'étalement dans le temps long. Cette dernière phase semblant être reliée à un réseau (*network*) pour créer une métropole, elle trouve sa permanence dans un renouvellement perpétuel d'événements.



**Figure 47 - Etalement temporel du phasage du projet *Instant City***

Source : [www.frac-centre.fr](http://www.frac-centre.fr)

<sup>366</sup> Cette capacité à la mutation peut également faire écho aux descriptions de la ville Japonaise chez Augustin Berque. Quand la ville est considérée comme une matière organique en mouvement permanent capable de faire face à l'ensemble des « mises à jour » nécessaire comme un logiciel. Au Japon on n'hésite pas à faire tomber un bâtiment pour le remplacer par un autre plus adapté aux besoins du jour... Dans le cas du Japon, la ville a su de façon noble puiser dans son histoire des principes traditionnels pour les développer dans une actualité contemporaine. Cette remarque demeure, à l'échelle de l'urbanisme, comme à l'échelle de l'architecture.

On remarquera que le projet fait fi de la notion de propriété pour se déployer pleinement dans l'espace public, mais aussi dans l'air, sur les toits, et même dans les bâtiments. Le projet engendre une porosité, une perméabilité de l'espace, comme pour mieux étendre sa surface d'influence.

## Chapitre 8. Refondation

A la lecture de l'ouvrage de Michel Serres *Rome, le livre des fondations* (1983), on comprend que la ville de Rome a fait l'objet de fondations récurrentes, qui nous permettent de parler aujourd'hui de refondations, comme d'une ritournelle de fondations qui se succèdent. Le concept de refondation permet donc une sorte de reconstruction de la ville sur elle-même avec très peu de moyens physiques, en engendrant un changement de regard. C'est précisément le processus qui doit être enclenché sur les marges urbaines, afin qu'elles puissent enfin obtenir « *le droit de cité* ».

Voyons tout d'abord comment André Corboz définit lui-même le concept de « refondation » dans son essai « La « refondation » de Genève en 1830. », publié dans l'ouvrage, « Le territoire comme palimpseste et autres essais » (2001).

*« ...villes de fondation, (...) villes d'accession, (...) extension, (...)reconstruction, (...)déplacement, (...)transplantation, (...) transfert(...)restructuration(...) Aucune de ces notions ne rend compte des travaux dont l'impact intéresse pourtant la totalité de la ville tout en ne modifiant son plan que de façon minime, parce qu'ils n'y figurent qu'à titre de retouches :le critère décisif, c'est que de tels travaux, quoique d'une faible ampleur, ne déterminent rien de moins qu'une nouvelle répartition des lieux symboliques, si bien qu'il est nécessaire, après l'opération, de « lire » la ville considérée d'une façon différente.*

*La refondation suppose évidemment une ville existante, mais dont il importe peu qu'elle ait été fondée ou qu'elle ait crû « spontanément ». Par les corrections qu'elle inscrit à l'intérieur des limites urbaines, elle en fait l'équivalent d'une nouvelle ville. La refondation concerne toujours le centre, soit qu'elle le déplace, soit qu'elle le double. Le déplacement signifie la mise hors jeu du pouvoir qui régissait jusqu'alors, le doublement qu'un nouveau pouvoir se dresse face à l'ancien pour s'opposer à lui ou en partager les prérogatives.*

*Pour qu'il y ait refondation, il est donc nécessaire que deux conditions soient satisfaites : une condition politique, qu'il s'agisse d'une passation de pouvoir ou de l'émergence d'un contre-pouvoir ; une condition relevant du domaine bâti, à savoir une ou plusieurs modifications physiques altérant la structure urbaine à l'occasion de ce changement politique. »*

**André Corboz, 2001, p.158**

« La « refondation » de Genève en 1830. », *Le territoire comme palimpseste et autres essais*, 2001, Besançon, Les éditions de l'imprimeur.

On remarquera que les travaux d'Hausmann à Paris ne sont pas considérés par Corboz comme une refondation, dans la mesure où ils changent considérablement l'image même de la ville, à tel point que l'on ne la reconnaît plus ; ce qui est pour lui « *...inconciliable avec une refondation* ».

### a. Reconstruire sur l'existant

Pour Corboz, il est évident qu'il ne peut y avoir de refondation sans la préexistence d'une matière urbaine, « *qu'elle ait été fondée ou qu'elle ait crû « spontanément* » ». Ce premier élément nous invite donc à considérer les quartiers informels comme étant urbains, et également comme étant susceptibles d'être refondés afin d'être reconsidérés sous un nouveau regard. L'idée de refondation invite à envisager la transformation de la ville en faisant avec le déjà là, ce qui invite à un travail habile, toute en finesse<sup>367</sup>. Le travail sur l'urbain nécessite un travail minutieux, tenant compte du « *déjà là* », afin de le révéler, de le donner à voir sous une nouvelle lumière, sous un nouvel angle. Il s'agit d'une action contextuelle, où la prise en compte de la réalité existante guide les choix du projet urbain.

<sup>367</sup> On peut à ce titre rejoindre le principe de « *l'acupuncture urbaine* » défendu, entre autres, par Jean Nouvel.

Il est intéressant de voir que ces préoccupations liées à l'existant sont les mêmes que celles de Jack Vauthrin lorsqu'il travaille sur la réalité des villes africaines, « Partant du passé, créateur de l'existant, elle se doit de le mettre en valeur et de le préparer à l'avenir » (Vauthrin, 1989, p.121). Cette dialectique entre le passé et l'avenir est particulièrement intéressante dans la mesure où les quartiers informels, victimes d'une insécurité foncière, sont dans l'incapacité à se projeter dans l'avenir.

Nous venons de prouver l'importance de la prise en compte de l'existant, mais nous ne devons pas perdre de vue que c'est précisément cet existant qui n'est pas considéré aux yeux de l'administration. La loi n'accorde pas de valeur à ce qui existe dans le « spontané », comment imaginer que des architectes et des urbanistes en tiennent compte ? Dans quelle mesure les habitants eux-mêmes peuvent défendre la valeur de leur travail ?

Une telle considération du « déjà là » nécessite une inversion du regard, basée sur un changement des représentations urbaines, et c'est précisément l'objet du concept de refondation : changer l'image.

### **b. La refondation conserve le tissu social**

*« Le bidonvillois n'aura bien sûr pas accès aux HLM et il se retrouvera après un déguerpissement au bulldozer, en périphérie urbaine, dans une zone plus insalubre que celle qu'il a quittée, et naturellement plus pauvre qu'avant. Sa situation sera d'autant plus précaire qu'il sera rejeté par la nouvelle communauté dans laquelle il lui faut aller. »*

**Jack Vauthrin, 1989, p.68**

La grande qualité des quartiers informels c'est que cette société urbaine n'existe que par la solidarité qui œuvre en permanence à son maintien. Le « ciment social » est donc maintenu par un lien intangible constitué par un réseau social maillé dans la géographie même du quartier. Ce « ciment » s'est vu solidifié grâce au temps qui a permis de dénouer et de passer outre l'ensemble des désaccords entre les individus.

C'est donc l'histoire sociale de ces quartiers rapportée à un lieu précis et une organisation spatiale spécifique, qui organise l'agencement correct des interactions entre les multiples individualités. Si aux yeux de l'administration cette structure sociale n'a pas de valeur, aux yeux des sciences sociales, assurément elle en a une, celle de faire société. Et cette valeur n'a pas de prix tellement elle nécessite de temps, de négociation, d'épreuves individuelles autant que collectives, et tellement elle est difficile (voire impossible) à réaliser *ex-nihilo*.

Christophe Hutin (2009) fait référence à une opération de refondation ayant pris soin de préserver le maillage sociale en Afrique du Sud. « Ce qui est bien, à *Freedom Park*, c'est que les parcelles initialement squattées ont été données aux habitants et que le tissu social n'est pas détruit. » (Hutin, 2009, p.72). « C'est sur les rues secondaires distribuant ces parcelles qu'ils installent les infrastructures. Ainsi ne sont-ils pas obligés de tout bouleverser ! » (Hutin, 2009, p.73).

Ce tissu social de la marge est finalement aussi fragile que les murs en terre qui le porte, et il n'est maintenu que par ce rapport étroit entre espace et société, dans un lieu géographique particulier. Si l'on soustrait un seul de ces ingrédients, le tissu social se délittera comme une fragile étoffe antique. Déplacer l'ensemble de cette population, c'est comme déterritorialiser une société qui volera en une multitude de fragments éparses. Le principe de refondation permet, à l'inverse, de fixer le tissu social dans son lieu d'origine géographique, en conservant son espace et avec lui ses fragiles interactions sociales, mais en changeant une chose fondamentale, l'image du quartier. C'est cette même image, profondément issue des représentations urbaines qui lui donnera accès à l'urbain.



### **c. La refondation une forme de valorisation**

*« L'habitat spontané, le bidonville périphérique ou central, cachent derrière une façade pouilleuse d'énormes potentialités et une forte créativité. Il est donc grand temps que l'architecte et le planificateur chassent toute fausse honte et valorisent l'organisation spatiale du bidonville, car son urbanisme est loin d'être aussi pauvre que les planches ou les tôles qui abritent ses habitants. »*

**Vauthrin, 1989, p.123**

L'activité principale des quartiers pauvres c'est la valorisation, ce qui consiste à donner une valeur à quelque chose qui n'en a plus (bien souvent à un déchet), ou qui n'en a pas encore (des éléments naturels à l'état brut)<sup>368</sup>. C'est cette valorisation qui forme l'essentiel des activités des quartiers pauvres. Il serait par conséquent intéressant d'associer la refondation et la valorisation afin de littéralement valoriser ces quartiers sur la base des qualités engendrées par cette urbanisation naturelle. Car si ces quartiers n'ont pas de valeur marchande aux yeux de l'administration urbaine, elle pourrait manifestement en trouver une bien plus grande qu'une simple boîte de conserve.

L'expérience de Jack Vauthrin nous prouve que « certains quartiers pouilleux », peuvent grâce à une opération de valorisation devenir de véritables « villages-urbains », avec une indéniable valeur ajoutée<sup>369</sup>.

*« L'étude des bidonvilles centraux ou périphériques ou spontanés, ..., montrent à l'évidence que nombre de ces quartiers pourraient, avec peu d'argent, passer du stade de bidonville à celui de quartier populaire puis, de là, franchir le pallier le conduisant au quartier des poètes. »*

**Vauthrin, 1989, p.216**

Le concept de refondation, associé à celui de valorisation permettent de reconsidérer complètement les modes d'interventions tels qu'ils sont pratiqués encore aujourd'hui dans certains quartiers de la ville de Bamako. Il convient simplement d'apprendre à regarder ces quartiers en sachant voir les potentiels qui peuvent sortir un quartier de la marge pour le hisser dans une inclusion urbaine, et même peut-être dans celui d'un quartier à la mode, d'un nouveau centre.

Le principe de la refondation, se trouve également (sans être nommé), dans les propos de Françoise Choay :

*« L'accélération de l'histoire révèle la tare de tout système construit : une permanence et une rigidité qui l'empêche de se transformer et d'évoluer par degrés insensibles, avec facilité, comme tant d'autres institutions non enracinées, de la langue à la peinture et au vêtement. Ne pouvant suivre le rythme de transformation des autres structures, le système urbain est condamné, en partie à l'anachronisme, voire menacé dans son existence et sa possibilité de signifier. Contre cette menace permanente, un seul moyen de défense, et limité : la restructuration partielle, autrement dit l'englobement de syntagmes périmés à l'intérieur de nouveaux syntagmes. »*

**Françoise Choay, 1969, [1972], p18**

<sup>368</sup> Une boîte de conserve, par exemple, trouvée sur un tas d'ordure, ré-agencée donnera vie à une tirelire, et créera une valeur monétaire. Des arachides dans leurs cosses auront une valeur brute, mais grillées et décortiquées, elles engendreront une création de valeur que l'on nommera valorisation.

<sup>369</sup> « L'étude de l'architecture populaire nous enseigne que certains quartiers pouilleux d'Abidjan ou d'ailleurs, tels Treicheville ou Marcory, réussirent à créer des villages-urbains dont l'ambiance et la vie attirent aujourd'hui bon nombre de citoyens aisés. » (Vauthrin, 1989, p.144).

Nous évoquerons, pour terminer, une nouvelle tendance engagée par l'ONG - *Cities Alliance*<sup>370</sup>, qui parle d'une « Revalorisation » des bidonvilles. L'opération consistant à appliquer les principes de la refondation que nous venons d'évoquer. « Refondation » et « revalorisation », se révèlent être des opérateurs contemporains de l'action urbaine.

---

<sup>370</sup> [http://www.citiesalliance.org/sites/citiesalliance.org/files/CA\\_Images/SUFactsheet\\_FRENCH\\_0.pdf](http://www.citiesalliance.org/sites/citiesalliance.org/files/CA_Images/SUFactsheet_FRENCH_0.pdf)

## Chapitre 9. Processus culturel

Un processus est un mode opératoire, il n'a pas de matérialité, pas de couleur, pas de forme. Un processus peut ainsi traverser les époques et demeurer malgré un changement d'aspect ou de forme. Le processus est ainsi révélé comme un élément propre à la culture locale qui traverse les temps et demeure vivant dans le monde actuel.

### a. *Le patrimoine de la ville de Dia, un processus*

La ville de Dia, qui semble être la ville la plus ancienne du Mali (Bedeaux, Polet, Sanogo, Schmidt, 2003), n'est pas sous la protection de l'UNESCO, aussi elle n'est pas soumise à des règlements. Il est intéressant d'observer à quel point la ville est en évolution permanente, et combien la transformation est perpétuelle. Les propriétaires n'hésitent pas à faire tomber une construction vieille de plusieurs centaines d'années, pour faire place à une nouvelle construction en utilisant les mêmes matériaux. Cette non frilosité face à la destruction, révèle la conscience du caractère éphémère du matériau. En effet une fois que la construction est assumée comme un élément éphémère destiné à accompagner une ou même plusieurs générations d'une même famille, vous n'avez aucun mal à « aider un mur à tomber »<sup>371</sup>, pour en édifier un nouveau, même si celui-ci a traversé plusieurs siècles. Pour prendre conscience de tout cela, il nous faut (nous : occidentaux), mettre de côté notre culture historiciste et matérialiste de la conservation, pour laisser s'exprimer une spécificité éphémère induite dans un matériau lourd, la terre.

La reconstruction perpétuelle de la ville de Dia est vue comme quelque chose d'immuable et propre à cette culture de la construction en terre. Si la terre a en elle ce caractère fragile c'est certainement pour être adaptée en permanence aux besoins du jour. Le matériau terre peut alors être vu comme une sorte de pâte à modeler vivante qui est remise en chantier quand le besoin s'en fait sentir. Ce processus est identifiable dans l'ensemble des villes en terre observable au Mali<sup>372</sup>. En effet, la protection de l'UNESCO, a comme effet un arrêt du processus, on essaie de figer la ville dans un temps T, dans un esprit de conservation historique, dans une optique de valorisation du patrimoine, au dépend du désir de la population d'accéder à un certain degré de confort et de modernité.

Ces villes ont ainsi traversé plusieurs siècles, selon un processus de destruction reconstruction, assumant pleinement la fragilité de ce matériau. Ce qui nous permet de nous mouvoir dans la ville de Dia aujourd'hui c'est le processus. Sans ce processus la ville disparaît, pour s'en convaincre il suffit de regarder les villes mortes : Hamdallaye, Djenné-Djeno, Shoma, Mara... Ce qui reste aujourd'hui de ces sites : des monticules de terre recouvrant et protégeant une stratigraphie complexe d'empreintes historiques enchevêtrées. Les fouilles archéologiques mettent à jour la superposition des époques, et l'élévation progressive du sol urbain. L'ensemble forme une sorte de superposition de calques de vies, un à un sédimentés en générations successives.

Ces villes ne sont qu'un amas de terre accumulée, témoin érodé d'une activité humaine disparue. La ville où l'activité humaine a disparu, laisse donc la place à la nature qui reprend irrémédiablement ses droits. Ce constat invite à respecter ce processus, et à célébrer la qualité et la valeur de ce métabolisme qui lui a permis de traverser les siècles. Si il y a bien quelque chose à conserver dans cette culture urbaine, c'est bien le processus.

La ville en terre doit donc être envisagée comme un processus, un principe, un dispositif, et non comme une forme. C'est la plasticité, la malléabilité de la matière qui fait sa qualité première. C'est une stratification permanente de la ville en terre, une alternance de ruine et de construction. Cette conception de la ville, ce caractère éphémère de la matière, cette absence de « patrimoine » physique<sup>373</sup>, sont des questions difficilement envisageables dans une culture occidentale fondée sur

<sup>371</sup> Phrase entendue dans la ville de Dia.

<sup>372</sup> Exception faite des villes de Djenné et Tombouctou sous protection de l'UNESCO.

<sup>373</sup> Dans le sens occidental du terme.

des principes de pérennisation. Il nous faut donc admettre que les questions de formes, et de techniques sont secondaires devant le processus qui permet à ce patrimoine vivant d'exister.

A Dia, les constructions sont perpétuellement adaptées, ajustées, à des nouveaux besoins<sup>374</sup>. La ville peut ainsi être assimilée à une masse de terre argileuse, une pâte épaisse plastique et modelable à merci. Elle a donc les mêmes vertus de malléabilité que la pâte du crépissage que l'on travaille sans cesse.

Des gens vivent quotidiennement dans cette ville, ils ont le droit à une évolution, à une mutation, à un développement de leur environnement et de leur condition comme ça a toujours été le cas. La reconnaissance de cette mutation perpétuelle d'un patrimoine représente un véritable cas de conscience pour un regard d'architecte occidentale.

Il y a là une analogie de l'ordre de la fractale, où le même principe de malléabilité est valable à l'échelle du matériau, et à l'échelle de l'architecture et de la ville. La redéfinition contemporaine de la notion d'œuvre selon des processus permet de légitimement poser la question suivante. Ce principe processuel n'est-il pas plus important que les questions de styles ou de patrimoine ?

### **b. Processus - Définition**

Si l'on en croit le dictionnaire Robert (1989), l'étymologie du mot « processus » vient du latin *pro* (vers l'avant) et *cessus* (aller, marcher) ; le mot signifie donc : aller de l'avant, « progrès ». Le processus correspond à un « Ensemble de phénomènes conçus comme actifs et organisés dans le temps », un « mécanisme ». Le processus est également synonyme de « croissance » et de « développement ». Le mot interpelle alors tout particulièrement dans cette région du monde qu'est le Sahel ! Mais comment concevoir que le processus semble avoir toujours existé et que l'on ne sache pas le voir aujourd'hui ?

Nous devons tout d'abord interroger la modernité occidentale qui a conquis le continent par le biais de la colonisation hier, et par celui de la mondialisation aujourd'hui. La modernité est construite à partir d'un ensemble de certitudes, de « puretés ontologiques » (Latour, 1991, p.21). Le processus, à l'inverse, crée de l'aléatoire, c'est un dispositif, dont on ne peut prévoir le résultat. Nous comprenons que le processus n'est pas envisageable dans la pensée moderne, c'est « L'impensable des modernes » (Latour, 1991, p.57) qui serait bien au cœur du patrimoine en terre : il nous faut en effet prendre une posture d'observation « non-moderne » (Latour, 1991, p.185) afin de pouvoir observer ce processus en action. Pour percevoir le processus dans le patrimoine, on doit donc en premier lieu accepter d'être « non moderne ».

John Brinckerhoff Jackson conclut son ouvrage avec l'idée suivante « [...], la conviction que le processus même du travail n'était pas moins beau, ni riche de sens, que le produit fini. » (Jackson, [1984], 2003, p.222). Le processus revient une nouvelle fois au cœur de la question patrimoniale. Le processus, dans son immatérialité, permet donc la transmission de valeurs. Cette idée que le « processus de travail » peut-être beau prend tout son sens lorsque l'on a la chance d'être présent lors du précieux rituel de crépissage de la grande mosquée de Djenné.

Après cette démonstration concernant les fondements de la notion de vernaculaire, notamment en ce qui concerne les valeurs de l'éphémère, on est en droit de se poser la même question à propos du patrimoine en terre au Mali. Conserver un paysage vernaculaire en terre, dont l'essence même est de permettre sa disparition, revient à vouloir conserver l'in-conservable ! Les réfections rituelles dues

---

<sup>374</sup> Par exemple, des anciennes maisons (souvent avec une très faible hauteur sous plafond), sont régulièrement surélevées pour engendrer un espace plus généreux, plus ventilé, moins chaud. Ce qui fait que le plan d'origine de la maison est parfois conservé, mais la forme générale est adaptée à un nouveau niveau de confort actualisé.

à la fragilité du matériau font que l'espace change. Les angles s'arrondissent, le toit s'alourdit puis est allégé<sup>375</sup>, des fissures disparaissent d'autres apparaissent, certains murs s'effondrent d'autres naissent, des fenêtres sont bouchées d'autres créées, même la couleur de l'enduit est variable d'une année sur l'autre,... Quand l'espace privé change, l'espace public change également, tout semble lié et uni dans un formidable processus évolutif.

Si, par une posture « non moderne », « notre avenir se met à changer » (Latour, 1991, p.21), alors, le regard sur le passé lui aussi se met à changer. La contemporanéité du processus permet de relire le patrimoine en terre. Il permet, par la même opération intellectuelle, de l'anoblir dans son essence et dans ses vertus. Il permet, en outre d'envisager la culture comme un processus ouvert en transformation permanente, à l'image de la cité en terre, et non comme quelque chose de figé, d'intemporel, de « pur ». La ville en terre peut alors être envisagée comme une pâte molle, comme une masse lourde et plastique dans laquelle les hommes viennent façonner leur propre bulle au gré des besoins. Elle est une sorte de double de la société, une empreinte de la culture, un moule évoluant au même rythme, dans une vibration incessante provoquée par les interactions sociales.

Le processus est vecteur de complexité, il génère de l'imprévu par lequel peut se frayer la vie. Il existe dans les rituels et dans les mythes, qui sont répétés de façon cyclique mais toujours sans précision scientifique. Chaque répétition est l'occasion d'une invention, d'une appropriation, une ouverture. Une source d'énergie humaine et créatrice, génère donc un mouvement d'ensemble, une vibration, un tremblement, le tout sans point final. Comme lorsque un architecte superpose des calques d'études les uns sur les autres, l'accumulation de traits engendre l'imprécision et l'imprécision crée l'ouverture intellectuelle en provoquant de l'imprévu.

« Le serpent change de peau, mais ne change pas d'habitudes ». Ce proverbe africain nous laisse entrevoir l'éventualité « non-moderne » d'une permanence dans le changement. Le processus n'est-il pas un fondement des sociétés africaines ? N'est-ce pas là un puissant moteur de création culturelle ? Si processus rime avec développement, pourquoi ne pas l'assumer dans le Mali d'hier et dans celui de demain ? A présent que nous commençons à entrevoir le processus dans le patrimoine, de nombreuses questions sortent de l'ombre.

Michel Agier semble faire référence à « l'anthropologie dynamique » de Georges Balandier lorsqu'il affirme que :

*« [...] une autre manière de faire de l'anthropologie est de s'intéresser non pas aux traces du passé mais aux émergences. L'anthropologie des émergences, du contemporain, c'est aller découvrir ce qui naît, ce qui se transforme, ce qui est en processus. »*

**Michel Agier, 2009, p.139**

L'anthropologie du contemporain est donc à même d'aller « découvrir ce qui naît » dans le processus urbain. Cette évocation conforte un peu plus le statut des « sciences sociales » pour l'élaboration de nouveaux critères patrimoniaux autour des processus urbains. Dans le même ordre d'idée, Michel Agier nous permet de rapprocher processus architecturaux et processus culturels.

*« ...toutes ces conceptions de la culture ont pour point commun de laisser dans l'ombre le moment de la création culturelle elle-même. Or, ce moment est celui qui nous montre la culture en train de se faire (in progress). C'est ce processus créatif qui constitue, à mon sens, l'objet des anthropologues... »*

**Michel Agier, 2008, p.134**

<sup>375</sup> Le toit de la mosquée de Djenné a été entièrement décapé en 2010, il était devenu trop lourd à cause des crépis successifs et menaçait l'édifice d'effondrement.

La ville en terre qui existe à travers un processus paraît être un terrain de choix pour l'anthropologie. Le matériau terre est environné de cycle, de rythmes. Le processus urbain semble être un élément de la définition de la ville en terre, il est indissociable du matériau intrinsèque. Convoquons à présent Françoise Choay, qui évoque avec ses mots la ville tel un processus.

*« L'accélération de l'histoire révèle la tare de tout système construit : une permanence et une rigidité qui l'empêche de se transformer et d'évoluer par degrés insensibles, avec facilité, comme tant d'autres institutions non enracinées, de la langue à la peinture et au vêtement. Ne pouvant suivre le rythme de transformation des autres structures, le système urbain est condamné, en partie à l'anachronisme, voire menacé dans son existence et sa possibilité de signifier. Contre cette menace permanente, un seul moyen de défense, et limité : la restructuration partielle, autrement dit l'englobement de syntagmes périmés à l'intérieur de nouveaux syntagmes. »*

Françoise Choay, 1972, [1969], p.18

Nous retrouvons ici chez Françoise Choay des propos similaires à ceux d'Henri Lefebvre évoquant l'espace sociale urbain comme un texte, un langage. Comme une langue vivante, la ville se réinvente dans un processus perpétuel.

### **c. Processus d'additions successives**

Nous avons défini dans notre Master recherche (Laureau, 2008), l'importance du processus d'additions successives. L'édification progressive de la concession, à l'échelle domestique, par un processus d'additions semble être la manifestation d'un acte culturel profond. Cette addition en périphérie de parcelle engendre la constitution d'un espace en creux, la cours, le principal espace de vie. Le développement spatial est donc l'expression d'une démarche culturelle et sociale convoquant, dans un même geste, la sphère privée de l'individu ainsi que la sphère publique du groupe. Mais il s'agit également d'une flexibilité qui garantit une adaptation parfaite de l'espace en fonction des besoins toujours changeants de la famille.

L'acte même de construire, dans les sociétés traditionnelles participe de la construction sociale individuelle et collective. L'acte de construire valorise la construction sociale d'un individu, en faisant appel à tout le village, ou à tout le quartier. La construction de la personnalité, à travers l'acte de construire, correspond au rite du passage à l'âge adulte, au mariage, et à l'indépendance spatiale. C'est l'affirmation dans l'espace, de son statut d'adulte. Cette affirmation identitaire prend un statut public à travers la participation du quartier ou du village. On le comprend, la construction de cette indépendance spatiale est le corollaire de la construction sociale du groupe, et c'est ce mécanisme qui engendre la densification permanente du tissu urbain vivant. L'affirmation de l'individu est donc l'occasion de renforcer l'affirmation du groupe par la solidarité. La construction opérée par les jeunes adultes, est donc l'occasion de réaliser un rite traditionnel. L'espace bâti matérialise une certaine image du corps sociale. L'activation de son espace par l'habitant, est le support d'une coutume initiatique. La construction n'est pas seulement un espace inerte, mais elle est l'occasion symbolique d'un passage social, d'un franchissement hiérarchique. L'acte de l'autoconstruction par additions successives fait partie intégrante d'un processus culturel bien vivant.

Le tissu urbain informel est produit selon un tel processus par additions successives, sans dessins. C'est un processus proche de celui rencontré dans les villages ainsi que dans les anciennes traditions urbaines<sup>376</sup>. A ce titre, ce processus révèle un grand nombre de qualités, notamment sa capacité à évoluer dans le temps, le temps qui fait la ville : temps de la négociation avec les voisins, temps de

<sup>376</sup> On rappellera que la spécificité de l'urbain est de voir émerger des corporations de maçons qui ont la charge de la chose construite. Cependant, on remarquera aussi que les maîtres maçons acceptent un certain degré d'auto-planification voir même d'autoconstruction.

l'appropriation, celui qui permet d'apprivoiser (son espace, ses voisins, un contexte...). C'est aussi, le temps de l'évolution, de la transformation, de l'adaptation aux besoins, et de la densification perpétuelle. On notera que, dans le cas du terrain de recherche, c'est aussi le temps comprimé, celui de l'urgence, de l'abri. Ce temps est fait d'une amélioration permanente, au rythme des conditions économiques.

Colette Pétonnet évoque combien le processus par addition engendre l'apprentissage de la densité. « Moulin Brûlé<sup>377</sup>, avec ses maisons accolées, barrées à l'arrière par le grillage, représente un habitat déjà urbanisé où se fait l'apprentissage de la restriction de la place extérieure. » (Pétonnet, 2002, [1972], p.92). La question de l'optimisation de l'espace est déjà une question urbaine, car il y a une restriction de l'espace disponible. On ne peut s'étendre à loisir, on est contraint par la présence d'un voisinage, d'un espace public. Aussi dans l'ensemble des cas observés, la dimension des concessions est limitée par la présence d'une limite plus ou moins identifiable. C'est précisément cette contrainte d'un espace fini, qui impose de nouvelles stratégies, ainsi qu'un nouveau comportement. La pratique de l'espace rural favorise l'occupation de l'espace extérieur, alors que le contexte de la densité urbaine peut contraindre une nouvelle relation à l'espace. Cela étant dit, la cours, considérée comme un intérieur extérieur, reste une constante de l'habitat qu'il soit rural ou urbain<sup>378</sup>.

Le processus par addition, dans certains quartiers peut être en partie réalisé par des maçons de métier. De tels cas sont couramment observables dans les quartiers de *Sofa-Bougou*, où les maçons sont des professionnels. Dans ce cas là, les maçons occupent en premier lieu une place de conseillers, notamment en ce qui concerne les choix stratégiques de la nouvelle implantation. En un coup d'œil, avec l'expérience spatiale acquise, les maçons sont capables d'anticiper une optimisation de la parcelle dans sa capacité à se densifier. Le conseil et l'échange avec le maçon font l'objet d'une discussion avec le chef de famille, ou avec la personne de plus haut rang en présence<sup>379</sup>. Quelle que soit la teneur de l'échange, c'est le chef de famille qui prendra la décision ultime, car c'est lui le client, c'est lui qui paye.

L'échange portera sur un certain nombre de points : le choix de l'implantation, l'orientation de la pente du toit, le positionnement de la porte et de la fenêtre. La discussion sera relativement brève, du fait d'une construction générique standardisée, qui n'offre que très peu de variations, et donc très peu de choix.

On notera que l'accomplissement de la tâche par les maçons met clairement de côté le rituel initiatique du passage à l'âge adulte. C'est ainsi que se ménage progressivement une mise à distance « des choses de la construction » qui sont alors réalisées par des tiers, d'où la nécessaire affirmation « urbaine » d'une profession. Cette mise à distance est associée à une perte populaire des connaissances techniques, qui faisaient autrefois partie de la culture générale traditionnelle. Cette attitude peut nous éclairer sur l'actualité d'un comportement urbain en mutation.

Le « processus par addition » demeure constant dans les constructions urbaines qu'elles soient en ciment ou en terre, quelles soient à Bamako, ou dans les villes secondaires. Le processus par addition est donc un élément invariant et un pilier de la culture constructive de cette région.

Le programme *Twize*, développé par le GRET en Mauritanie, entre 1998 et 2008 est un bon exemple de développement urbain assumant l'idée d'un processus (Choplin, 2009). Une des stratégies de développement effectuée est de proposer aux familles l'infrastructure sanitaire d'une parcelle. La

<sup>377</sup> Nom d'un bidonville en périphérie de Paris étudié par Colette Pétonnet en 1972 (Pétonnet, 1979).

<sup>378</sup> On notera toutefois, une nette variation des surfaces de cours en effet dans l'urbanité ancienne ont trouve des cours de très petite dimension, alors que dans certaines concessions de la périphérie de Bamako, elles peuvent atteindre des dimensions démesurées, notamment pour satisfaire des intentions de spéculation foncière.

<sup>379</sup> En l'absence du père, c'est le fils le plus âgé qui prend les décisions.

famille peut ensuite réaliser les constructions comme bon lui semble au rythme de ses financements. Cette stratégie se base donc sur un dispositif ouvert, dont on connaît l'ingrédient initial, mais pas la forme finale. Ce projet de développement semble être aujourd'hui reconnu comme étant une référence en termes de développement urbain.

Cette question du processus, nous l'avons également soulevée, lors d'un entretien en 2008 avec Pascal Cadilhac de l'ONG-ADER, qui travaille pour « l'amélioration des conditions de vie et d'habitat ». Pascal Cadilhac, nous confiait à cette occasion combien les opérations de logements doivent se faire dans la négociation, pas dans les règles<sup>380</sup>. C'est donc sur cette base que doit être inventée une modernité spécifique. La négociation doit être un vecteur de la fabrication de la modernité urbaine. Pour Cadilhac, le développement doit se faire en utilisant les leviers qui sont propres à cette culture : la négociation, la valorisation sociale, le travail sur l'enveloppe (apparence extérieure),... Pour lui, les opérations de logement doivent permettre des conceptions évolutives. Toujours dans ce même entretien Pascal Cadilhac portait notre attention à la question de la longue durée de financement que nécessite la construction d'un logement. Il déplorait alors que les IMF (Institut de Micro Finances) soient souvent de courte durée, et ne correspondaient pas à la réalité temporelle que nécessite le temps du logement sur le terrain.

#### **d. Le processus, la condition d'une adaptation permanente**

Les différentes bulles individuelles matérialisent dans l'espace de l'architecture et de l'urbain l'actualité des besoins des habitants. La « spontanéité », associée à la brièveté des chantiers engendre une réponse instantanée à un besoin immédiat. Le corps urbain, réagit ainsi aux besoins des individus comme un corps organique avec ses cellules qui meurent, naissent, et qui garantissent la justesse de l'espace consacré autour des nécessités. Le processus par additions successives est la seule garantie d'une capacité d'évolution permanente, aux rythmes des besoins.

Evoquons à ce propos, le projet (non réalisé) *Agronica* développé par Andréa Branzi (1995). Il s'agit d'un projet intégrant l'agriculture dans le développement urbain. Un projet où la production agricole du sol se superpose au jeu de l'architecture dans une œuvre ouverte aux changements et perméable au territoire.



**Figure 48 - *Agronica* (Branzi, 1995) - Principe structurel ouvert, mobile et délibérément « imparfait »**

Source : <http://www.youtube.com/watch?v=L7G-eF71wmo>

Andréa Branzi, développe une architecture critique influencée par la condition contemporaine. Il critique ouvertement la tendance formelle de l'architecture produite depuis l'extérieur. Il milite pour une architecture indéfinie, « réversible, provisoire, immatérielle, mais extrêmement réelle », une architecture capable d'assumer les perpétuelles mutations sociétales. Il appelle à une perméabilité de l'espace, portée sur les « qualités environnementales intérieures ». Andréa Branzi envisage l'architecture comme « un système ouvert de composants environnementaux » ; « une architecture traversable qui garantit la pénétration du territoire et de l'espace, un espace non plus marqué par

<sup>380</sup> « Les règles ne fonctionnent pas » nous disait-il « le ventre de l'Afrique c'est la négociation, pas les règlements »



des frontières fermées, mais par des filtres ouverts [...] ». Il rassemble ses propos sous le concept d'une « urbanisation faible » (Branzi, 2004).

Cette urbanisation ouverte se résume à des plans, des surfaces abstraites; tel un jeu de mécano, où la simplicité de la technique permet une large appropriation par les habitants.

*« Il s'agit donc d'imaginer une architecture qui ne s'occupe pas de réaliser des projets définitifs, forts et concentrés, caractéristiques de la modernité classique, mais plutôt des sous-systèmes imparfaits, incomplets, élastiques, caractéristiques de la modernité faible et diffuse du XXI<sup>e</sup> siècle. »*

**Branzi, 2004**

Ces propos sont extrêmement proches des observations réalisées dans la première partie de ce travail (Ethnographie). Branzi évoque également la prise en considération du temps. Il évoque notamment « une architecture évolutive, où la variable temps est un élément structurel et dynamique, intégrée, en symbiose avec la nature » (Branzi, 2004). Andréa Branzi s'oppose ici clairement à la représentation du temps des modernes, de manière à ce que l'incomplétude de l'architecture donne l'occasion à chacun d'y faire sa place. Pour Branzi l'espace doit servir l'habitant afin d'être au plus près des besoins quotidiens. L'espace urbain peut alors être envisagé comme une métaphore de la société en évolution permanente.<sup>381</sup>

#### **e. Processus – œuvre perpétuelle**

Les temps de chantiers sont sans commune mesure avec les temps de chantiers de la discipline architecturale. Une hutte en matériaux légers est construite en une demi-journée. Une construction en terre peut être achevée en l'espace de trois matinées<sup>382</sup>. Christophe Hutin constate la même rapidité d'exécution dans les constructions des *shacks* en Afrique du Sud. « En deux ou trois heures la maison est achevée. » (Hutin, 2009, p.28). Une telle compression du temps pour fabriquer l'espace permet de faciliter son appropriation. La « durcification » (Dubresson, Yapi-Diahou, 1988), engage également l'espace sur un cycle progressif de reconstructions étalées dans le temps, tel un « éternel présent »<sup>383</sup>.

On se doit d'évoquer le concept de « fragments » développé par Paola Bernstein Jacques à propos des favelas de Rio, dans « Esthétique des favelas » (2003). Elle décrit finement l'architecture fragmentaire de la favela, pour évoquer le mouvement permanent qui agite l'espace. Pour étayer son propos, elle n'hésite pas faire référence à l'œuvre de l'architecte Peter Eisenman.

En l'absence d'artifice, l'œuvre de l'humain est soumise à la loi des saisons, ce qui ancre le travail de l'homme dans les mécanismes cycliques naturels. Le cycle des saisons s'impose à lui dans un éternel recommencement. C'est donc ainsi que l'inachèvement propre à la ville en terre peut être intelligible dans son caractère d'émergence. L'émergence advient dans l'interaction directe de l'espace construit avec le contexte, ce qui soumet l'espace à des conditions imprévisibles, en prise avec les hasards du milieu, engendrant ainsi un mouvement perpétuel. De sorte que l'on ne peut prévoir un résultat, on ne peut anticiper une fin, l'avenir demeure inconnu. Le rapport au paysage se comprend soudainement comme un échange, « ...les actes mêmes les plus quotidiens de l'agriculture, font du territoire un espace sans cesse remodelé. » (Corboz, 2001, p.213). Ainsi, l'interdépendance avec le

<sup>381</sup> Sur ces sujets, je conseille la conférence donnée par Andréa Branzi au Centre Pompidou le 1er et 2 octobre 2009. <http://metropoles.centrepompidou.fr/intervenant.php?id=6>

<sup>382</sup> Quelles sont aujourd'hui les dispositifs spatiaux, issus de la discipline architecturale, en mesure de rivaliser avec une telle compression du temps de chantier ?

<sup>383</sup> Siegfried Giedion, *L'éternel présent, La naissance de l'architecture*, Bruxelles, Editions de la connaissance, 1968.

paysage se comprend comme un dialogue entre l'homme et son milieu<sup>384</sup>. L'agriculture pratique une action sur le sol cultivé, et la nature impose un rythme et des variations oscillant entre « Différence et répétition » (Deleuze, 1968).

Hannah Arendt explique cette tendance vers l'infini dans l'implication du mouvement des corps humains, « Le travail, pris dans le mouvement cyclique du processus vital corporel, n'a ni commencement ni fin. L'action, comme nous le verrons, si elle peut avoir un commencement défini, n'a jamais de fin prévisible. » (Arendt, 1958, p.195-196). Le caractère organique du corps acteur de la construction de l'espace engage donc une tendance vers l'infini. « ...l'œuvre n'est pas ce qui suit et qui éteint le processus, elle y est incrustée ; c'est l'acte qui est l'œuvre, l'*energia*. » (Arendt, 1958, p.267). Pour Hannah Arendt, le processus est l'œuvre. « ...on déclenche des processus dont l'issue est imprévisible, de sorte que l'incertitude plus que la fragilité devient la caractéristique essentielle des affaires humaines. » (Arendt, 1958, p.296). L'acte humain, nous dit Arendt est alors traversé d'incertitudes.

Hannah Arendt rapproche cette tendance vers l'infini, du concept de durée que nous avons évoqué chez Bachelard « ...ces processus, voilà ce qui dure dans le domaine des affaires humaines : leur durée est aussi illimitée, aussi indépendante de la fragilité de la matière et de la mortalité des hommes que celle de l'humanité elle-même. » (Arendt, 1958, p.298). La seule durée, nous dit Arendt, c'est le processus de remplacement. Cette pensée permet d'étayer de nouveaux paradigmes historiques, car « C'est seulement parce que nous sommes capables d'agir, de déclencher nous-mêmes des processus, que nous pouvons concevoir et l'histoire et la nature comme des systèmes de processus. » (Arendt, 1958, p.297). Arendt nous ouvre la voie pour une conception de l'histoire chargée de processus.

La prise en considération du processus urbain devrait faire partie intégrante des projets de développement. Or, Jack Vauthrin ne cesse d'expliquer combien les ONG, les bailleurs de fonds ne se préoccupent que d'opérations avec un début et une fin, où l'on peut faire une photo finish, un « parfait achèvement »<sup>385</sup>. Ces financeurs ne peuvent donc prendre en compte la gestion d'un processus ouvert que nécessite la ville. La logique de communication de l'aide internationale ne semble pas s'accorder aux rythmes urbains auxquelles elle souhaite pourtant porter assistance.

#### **f. Un processus urbain, pas une forme**

*« ...les « monuments », incite à ordonner, figer, glacer, solidifier, pétrifier le tissu alors que la nature de celui-ci est d'être au contraire vivant, donc mortel, c'est-à-dire éternellement adaptable et renouvelable. »*

**Goulet, Hutin, 2009, p.8**

Les mécanismes de transmission existent dans cette région du monde, sous différentes formes, autres que l'écriture. Certes cette transmission n'est pas exacte scientifiquement parlant, mais les multiples réinterprétations sont à chaque fois l'occasion d'une appropriation, d'une invention comme le mythe (Goody, [1977], 1979, p.76). Le temps de la transmission n'est plus simplement un transfert de données, mais c'est aussi l'occasion de se charger d'affects. Le rituel de la transmission engendre alors une béance dans le temps, il ouvre un passage par le biais des générations successives. L'architecture de terre, entretenue par des rythmes, est le support physique de cette transmission culturelle. L'espace en terre nous informe sur la culture qui l'a formée, l'espace change et évolue avec cette culture ; il l'accompagne dans un processus de fabrication et de transmission des

<sup>384</sup> Nous pouvons faire lien avec les propos de Franck Lloyd Wright sur « l'architecture organique » (1939). Wright explique que la forme doit être la résultante de la rencontre entre les nécessités et l'esprit du lieu. L'auteur nous permet de comprendre un lien systémique interactif entre l'homme et son milieu.

<sup>385</sup> Le concept de « parfait achèvement » propre à la discipline architecturale semble étranger aux principes qui régissent le processus urbain.

savoirs. Il s'agit alors autant d'une question de patrimoine matériel que de patrimoine immatériel. L'architecture de terre dans son effet d'empreinte de la culture entretient donc un rapport étroit et paradoxal entre patrimoine et innovation. La particularité du rapport au temps dans cette région du monde implique une transmission des savoirs spécifiques dont l'architecture de terre se révèle être un support, un média.

Henri Lefebvre évoque le caractère « d'œuvre collective » qu'engendrent les mécanismes de « l'espace social ». Il affirme que « Oui, cette ville qui traverse tant de vicissitudes et de métamorphoses, depuis ses noyaux archaïques qui suivirent de près le village, cette forme sociale admirable, cette œuvre par excellence de la praxis et de la civilisation, se défait et se refait sous nos yeux. » (Lefebvre, 1968, p.86). Lefebvre nous invite à assumer la réversibilité et la flexibilité de l'espace, comme des valeurs constitutives de civilisation. Le concept « d'espace social », développé par Lefebvre (1968) permet de comprendre l'espace urbain comme un produit de la société, en évolution permanente<sup>386</sup>.

L'architecture traditionnelle au Mali a, de façon empirique, mis au point une architecture capable de se transformer continuellement. On peut librement élever les murs, ou les rabaisser (en fonction de l'entente entre voisin par exemple). On peut modifier la hauteur sous plafond d'une construction, en surélevant le toit, ou en transformant un toit à double pente en un toit plat. Dans l'architecture traditionnelle, il y avait des poteaux en bois pour assurer la stabilité du toit, donc on peut tomber le mur pour le refaire. On peut également aisément opacifier une fenêtre. Une des grandes qualités de cette architecture est donc la réversibilité. Les constructions intègrent une stratégie évolutive, l'implantation des différents volumes est disposée de telle sorte à pouvoir construire ultérieurement de nouvelles constructions. Cette prise en compte de l'évolution influe sur l'emplacement des constructions, et sur le nombre de volumes constructibles par la suite, cela agit également sur les pentes des toits<sup>387</sup>. Cette capacité d'évolution fait donc appel à anticiper sur la construction, cette capacité se rapproche de celle de l'architecte.

Michel Agier explique combien la pauvreté est un facteur qui entretient le mouvement du processus urbain. Il montre que « Rien ne peut jamais s'accomplir totalement dans ces contextes, l'inachèvement des processus d'intégration leur est consubstantiel, la quarantaine est leur horizon. » (Agier, 2002, p.76). L'inachèvement serait donc également renforcé par le contexte de la pauvreté.

Nous verrons plus loin combien le concept « d'écophilosophie » développé par Guattari (1989) sous entend cette implication sociale et ce mouvement. Guattari développe une pensée selon laquelle l'écologie ne peut être envisagée seulement sur l'axe environnementale, mais elle est inséparable d'une « écologie mentale » et d'une « écologie sociale ». « L'écologie sociale » qui rythme ainsi l'espace peut soudain être comprise comme un axe à valoriser à travers les projets urbains.

Accepter les qualités vivantes d'un processus vernaculaire, nécessite de se détacher d'une vision formelle afin de saisir le caractère systémique d'un urbanisme meuble. Cette condition est un préalable à l'émergence d'une architecture contemporaine assumant et exploitant les vertus du processus urbain. Il est par conséquent nécessaire d'assumer une construction évolutive, caractère principal de la construction traditionnelle, afin de pouvoir évoluer et se transformer en fonction des besoins. Les constructions d'aujourd'hui, d'hier, ainsi que celles de demain doivent donc intégrer ce principe, pour répondre à ce besoin naturel d'évolution de l'espace commun.

<sup>386</sup> Nous avons évoqué plus haut le caractère résilient de l'espace analysé, notamment à travers la capacité de régénération des parties. Nous pouvons à présent saisir pleinement la forme floue et incertaine de l'espace comme un processus d'itération fractale.

<sup>387</sup> Une loi tacite du « règlement urbain » dit que « on ne peut rejeter de l'eau sur une construction voisine », l'eau doit donc s'écouler vers l'intérieur de la cour.

Le processus se trouve paradoxalement au cœur des préoccupations de la création architecturale contemporaine. A la pointe de cette réflexion nous avons l'ouvrage *L'indéfinition de l'architecture*, (Goetz, Madec, Younes, 2009), qui milite pour des architectures de l'indéfinition, de l'ouverture qui donneront place à l'événement, à l'imprévu, à la vie. Au cœur de cette pensée contemporaine (non moderne), se trouve le doute ; où la non-certitude devient moteur de réflexion. C'est en effet, l'absence de certitude qui ouvre l'architecture : l'inconnu, l'aléatoire, l'appropriation, la réversibilité, la flexibilité, l'interstice,... On le comprend cette stratégie d'ouverture correspond à une sorte de « lâcher-prise » de l'architecte sur l'espace. Les changements climatiques ayant provoqué l'effondrement des certitudes modernes (ne sachant pas de quoi l'avenir sera fait), l'espace doit s'ouvrir, se déverrouiller, abandonner les certitudes modernes. L'œuvre architecturale contemporaine devient moins une forme qu'un processus. C'est alors que nous découvrons un lien étroit entre ce que nous sommes désormais en mesure de lire dans le patrimoine urbain « des Suds », avec les recherches des architectes contemporains les plus à la pointe dans « les Nords ». Le concept même de processus est au cœur des questions philosophiques contemporaines chez les plus grands penseurs de notre époque<sup>388</sup>. Le processus est donc un rouage important de l'ensemble de la scène artistique contemporaine<sup>389</sup>. Le projet (artistique ou architectural) peut alors désormais être envisagé comme un processus, et non comme une forme.

L'architecte Patrick Bouchain semble également se réclamer de cette famille contemporaine qui élabore des processus, quand il affirme que « Ce n'est pas tant l'architecture qui m'intéresse, mais la manière de la faire »<sup>390</sup>. Cette revendication poussera cet architecte à prendre de la distance par rapport à son propre métier pour travailler au service de l'émancipation de logements sociaux appropriés<sup>391</sup>.

---

<sup>388</sup> De « La formation des cristaux » chez Glibert Simondon ([1989], 2005), à la « proxémie » de Hedward T. Hall dans *La dimension cachée* (1966), en passant par les « five skins » de Hundertwasser, le processus est vivant. C'est un work in progress. On peut également lier ce processus à la pensée de « l'écume » dans *Sphère III*, chez Peter Sloterdijk (2005).

<sup>389</sup> Dans le monde de l'art, on a vu l'émergence du *Process art*, qui révèle son influence dans de nombreuses tendances artistiques. Cette posture « tend à exposer un matériau pour ses potentialités propres ». C'est pourquoi de nombreux artistes ont eu recours à des « matériaux mous, caoutchouc, argile, plomb fondu qui conservent la trace des gestes ou des manipulations ». L'évocation de cette tendance artistique contemporaine nous ramène à notre préoccupation première, celle de la mise en valeurs d'empreintes culturelles dans un matériau mou, l'argile. Cf. *Dictionnaire de l'art moderne et contemporain*, Tours, Hazan, 2002.

<sup>390</sup> Patrick Bouchain, « Les architectes de l'engagement », *Criticat* N°2, Septembre 2008.

<sup>391</sup> Site de la ZAC de l'union, Tourcoing, îlot de la rue Stephenson.

## Chapitre 10. Le patrimoine - La durée

### a. *Le sens du patrimoine*

L'Europe a construit, en son temps, une conception du patrimoine basée sur la durabilité de la matière, notamment la pierre. Dans cette pensée, la constance du matériau joue un rôle important, puisqu'elle fixe les monuments et les transmet ainsi aux générations futures. En Europe, le mot « patrimoine » rime avec pierre, stabilité, biens, valeurs, pérennité, assurance, investissement, propriété, richesse,... Au Mali, la matérialité des constructions est toute autre, une majorité des constructions sont en terre, ce qui engendre un rapport au patrimoine qui, nous allons le voir, est nettement plus ambiguë.

Chez les Bambaras (l'ethnie la plus représentée au Mali), il existe le mot *tién* ou *thien*, qui signifie « héritage » (Travélé, 1913, p.249), ce même mot signifie aussi : « abimer, anéantir, détruire, gâter, ravager, annuler » (Travélé, 1913, p.249). On constate que la notion d'héritage est ici complètement opposée à la pensée occidentale. En effet, là où l'Occident associe le patrimoine à la pérennité, chez les Bambaras, au contraire, il est associé à la destruction. Ce glissement sémantique est vraisemblablement dû aux matériaux employés. Si en occident la pierre peut évoquer la stabilité, au Mali la terre rappelle la fragilité. Paradoxalement, là où en Occident le patrimoine en pierre est synonyme d'un placement financier qui fructifie, dans la société Bambara, à l'inverse, le patrimoine en terre s'apparente à un poids handicapant, car l'entretien génère un gouffre financier. Il devient un fardeau dont on hérite, comme on hérite d'une dette. On comprend alors que chaque matériau, de par ses propriétés physiques engendre un rapport particulier de l'homme au domaine bâti. L'idée de patrimoine prend soudain des directions variées et trouve une relativité selon le contexte, la culture, et les matériaux.

Augustin Berque et son analyse de l'espace Japonais nous aideront, tout au long de ce chapitre, à étayer un argumentaire sur la possibilité d'un patrimoine autre. L'architecture traditionnelle japonaise révèle étonnamment de nombreux points communs avec l'architecture malienne : porosités intérieur-extérieur, géométrie ouverte, fragilité des matériaux, intimité de l'ombre,... Ces éléments permettent une comparaison libre et prospective entre ces deux cultures.

De par son profond isolement du reste du monde jusqu'en 1954, le Japon a entretenu et développé ses propres spécificités culturelles. Parmi ces particularités, Augustin Berque dans le texte « La table rase et la momie » (2010), décèle une vision spécifique du patrimoine japonais. Cet essai nous permet d'aborder le continent africain avec un regard neuf. L'auteur commence par clairement dénoncer la démarche de l'Unesco tendant à l'universalité (Berque, 2010, p.78).

*« La géographie et l'histoire montrent à l'évidence que les formes de l'habitat humain ne sont pas les mêmes partout, et qu'elles évoluent dans le temps. Il est presque aussi évident que les sociétés humaines ont des attitudes spécifiques envers ces formes. On s'en rend forcément compte si l'on compare deux époques dans l'histoire ou deux cultures dans le monde. Cela montre en particulier que l'attitude occidentale moderne, telle que l'exprime par exemple la notion d'héritage culturel dans la convention pour la protection du patrimoine mondial de l'UNESCO, adoptée en 1972, n'est pas universelle. »*

**Berque, 2010, p.78**

Il propose en contrepartie que les paradigmes patrimoniaux soient élaborés en fonction des cultures et du milieu, ainsi que du rapport entre les deux, « l'écoumène ». Car, explique-t-il, « Suivant les cultures, l'identité culturelle ne s'entend ni ne se protège partout de la même façon. » (Berque, 2010, p.80). Berque affirme que « (...) aucune vision du monde ne peut se prévaloir de l'universalité » (Berque, 2010, p.46). La question patrimoniale invite donc à œuvrer avec discernement sur un terrain délicat, où les « [...] fondements même de ces termes que nous pensons être communs, tels

« patrimoine », « héritage », « monument », « préservation » ; car ils ont toujours une signification singulière, tout simplement du fait que les êtres humains ne sont pas identiques toujours et partout. » (Berque, 2010, p.78).

Augustin Berque explique que : « Ce qui c'est produit à la Renaissance fut une mise en histoire ; c'est-à-dire l'émergence d'un sentiment de distance envers les formes du passé, changement que Choay, significativement, met en rapport avec l'apparition de la perspective en peinture. » (Berque, 2010, p.84)<sup>392</sup>. Berque explique que avant cette période de la renaissance, on avait aucun scrupule à prélever des matériaux sur de vieux bâtiments dans une dynamique de réemploi. Une telle pratique permet de saisir combien il est possible d'envisager une pensée patrimoniale sans contraindre une mise à distance.

La notion de patrimoine est construite sur un rapport entre l'espace et le temps. Or, la notion de temps dans le « berceau de l'humanité » n'est incontestablement pas la même que dans le reste du monde ; elle nous permet déjà d'envisager la temporalité sur une échelle différente. De plus, nous avons pu constater en amont combien les paysages du Mali sont soumis à un rapport au temps particulier forgé sur les rythmes du paysage, et combien le rapport au temps dans l'espace social est rythme les activités du quotidien. Le rapport au patrimoine est profondément lié à cette culture du temps, car il est façonné par cette culture rythmique.

On remarquera que la reconnaissance en tant que patrimoine universel permet au Mali d'appartenir au monde, à travers une reconnaissance internationale. Mais cette appartenance ne serait-elle pas valorisée si elle était étayée par des spécificités qui permettraient d'en révéler, sa rareté, son unicité, sa préciosité?

### **b. L'espace de l'Histoire - le texte urbain**

Henri Lefebvre nous explique que s'il « y a production et processus productif d'espace, il y a histoire (...) » (Lefebvre, 1974, p.57). Avec ces quelques mots on comprend déjà que la définition de l'histoire associée à l'écriture peut être remise en cause. Lefebvre précisera que c'est dans l'espace que s'inscrit un langage, l'espace peut donc être lu comme un livre ouvert, à qui sait le lire. Il continue en précisant que « Dans la pratique spatiale, la reproduction des rapports sociaux prédomine. » (Lefebvre, 1974, p.61). La pratique spatiale se trouve alors au centre de l'étude du patrimoine immatériel.

*« De l'espace absolu, religieux et politique, produit par des communautés de sang, de terroir, de langue, procède l'espace relativisé, historique. L'espace absolu ne disparaît pas pour autant ; il persiste comme couche ou sédiment de l'espace historique, support d'espace de représentation (symbolismes religieux, magiques, politiques). Un mouvement dialectique interne l'anime, le pousse à sa fin et cependant le perpétue : le plein et le vide se combattent en lui. »*

**Lefebvre, 1974, p.60**

L'espace est alors en prise avec les strates de temps qui l'ont précédé. Certaines empreintes spatiales persistent dont la persistance demeure liée aux représentations. « La ville a une histoire ; elle est l'œuvre d'une histoire, c'est-à-dire de gens et de groupes bien déterminés qui accomplissent cette œuvre dans des conditions historiques. » (Lefebvre, 1968, p.53). La ville, et particulièrement la ville appropriée, s'écrit comme une histoire, tel un langage spatiale. Il poursuit en expliquant qu'il n'y a « Pas d'œuvre sans une succession réglée d'actes et d'actions, de décisions et de conduites, sans

<sup>392</sup> Nous retrouvons ici cette question de mise à distance de l'histoire comme nous l'avons évoquée plus haut chez les modernes.

messages et sans codes » (Lefebvre, 1968, p.55)<sup>393</sup>. La signification de l'espace prend alors tout son sens afin d'hérisser l'espace de codes, de messages. Ce langage spatial oriente les conduites et les pratiques en délivrant son message en invitant à perpétuer des actes. Il faut alors « (...) concevoir la ville comme un système de sémantique, sémiotique ou sémiologique, à partir de la linguistique, du langage urbain ou de la réalité urbaine considérée comme ensemble de signes. » (Lefebvre, 1968, p.62). Henri Lefebvre nous prouve alors que l'espace social produit un langage urbain, une écriture. « L'espace social », dans son écriture est donc le support d'une histoire.

*« (...) le code général de la société se modifie ; le code spécifique de l'urbain en est une modulation, une version, une traduction incompréhensible sans l'original et l'originel. Oui, la ville se lit parce qu'elle s'écrit, parce qu'elle fut écriture. Il ne suffit cependant pas d'examiner ce texte sans recourir au contexte. Ecrire sur cette écriture ou sur ce langage, élaborer le métalangage de la ville, ce n'est pas connaître la ville et l'urbain. Le contexte, ce qu'il y a au-dessous du texte à déchiffrer (la vie quotidienne, les relations immédiates, l'inconscient de « l'urbain », ce qui ne se dit guère et s'écrit encore moins, ce qui se cache dans les espaces habités, - la vie sexuelle et familiale, - et ne se manifeste guère dans les face-à-face), ce qu'il y a au-dessus de ce texte urbain (les institutions, les idéologies), cela ne peut se négliger dans le décryptage. Un livre ne suffit pas.»*

**Lefebvre, 1968, p.63**

Lefebvre nous fait prendre conscience de l'épaisseur complexe du langage urbain à travers les différentes strates d'écritures : texte (le langage urbain), contexte (le dessous, le paysage) et sur-texte (au dessus, les institutions). Ces différentes strates de langage s'entremêlent, s'intriquent.

### **c. La durée – le changement**

*« C'est justement cette continuité indivisible de changement qui constitue la durée vraie. »*

**Bergson, 1938**

Nous souhaitons à présent nous attarder sur le concept de « durée », tel qu'exprimé par Bergson (1938), puis repris par Bachelard (1950). Nous allons voir que ces deux auteurs considèrent la durée comme une suite ininterrompue de changements et non comme une immuabilité de matière.

*« Il suffit de s'être convaincu une fois pour toute que la réalité est changement, que le changement est indivisible, le passé fait corps avec le présent. »*

**Bergson, 1938**

Nous retrouvons à travers cette citation les propos de continuum temporel évoqués en amont dans ce travail. Car si « le passé fait corps avec le présent », le passé intègre l'actualisation du présent et inversement le présent réemploie des références passées. Bergson évoquera l'aspect vivant du changement en affirmant que « (...) l'éternité ne doit pas être une éternité d'immutabilité, mais une éternité de vie : comment, autrement, pourrions-nous vivre et nous mouvoir en elle ? » (Bergson, 1938). La vie du présent suggère un mouvement une adaptation, un changement organique, une évolution. L'appropriation d'éléments du passé actualisés dans le présent sous entend donc une pérennité des éléments. Gaston Bachelard précisera :

*« (...) ce qui dure le plus est ce qui se recommence le mieux »*

**Bachelard, 1950**

Après cette phrase magnifique, comment ne pas faire le lien avec le matériau terre. Les techniques de la construction en terre, largement démocratisées dans l'urbanisation informelle, fait que l'action

<sup>393</sup> Nous trouverons, plus bas, une réflexion similaire dans le concept de « durée » développé par Bergson (1938), puis par Bachelard (1950).

de reconstruction entretient une culture constructive. La terre, matériau fragile par excellence, se voit paradoxalement propulsée dans la durée.

En continuant la lecture de Bachelard, on comprendra que « si on achevait l'analyse d'une action qui dure, on verrait que cette analyse s'exprime en des phases séparées, centrées sur des instants de fines singularités. » (Bachelard, 1950). Pour illustrer ces propos avec un langage d'architecte, je proposerai l'image du pointillé et de la ligne continue. La ligne pointillée étant faite de « fines singularités » espacées dans le temps, le pointillé engage les réfections cycliques dues à la fragilité du matériau terre, notamment dans l'entretien des enduits, les « soins » (Stiegler, 2010). Cette représentation s'oppose alors à la ligne continue, rappelant « la flèche sans ambiguïté » des modernes, croyant dans l'immuabilité de la matière, dans sa continuité.

Bachelard explique très bien que la durée ne peut pas être envisagée comme un élément continu linéaire. Il préfère considérer qu'il y a « un acte éphémère » (initial, fondateur), auquel on doit adjoindre « des actes secondaires appropriés ». Cette représentation semble tout à fait pertinente lorsque l'on évoque l'architecture de terre. En effet, l'acte fondateur de la construction peut être considéré comme « acte éphémère », tandis que l'entretien rituel du crépissage peut être apparenté à des « actes secondaires appropriés ». Le parallèle entre le concept de durée de Bachelard et les rituels de l'architecture traditionnelle au Mali sont très troublants. Ainsi, un matériau aussi fragile que la terre peut paradoxalement être le matériau de la durée.

Avec Bergson et Bachelard, le processus de réfection de la terre peut alors être compris comme une pérennité, une durée. La fragilité de la terre engage alors un lien puissant avec la continuité. On retrouve des filiations de cette pensée chez Hanna Arendt.

*« ...ce qui rend possible et souhaitable sa survie, ce n'est pas son identité archéologique, mais sa capacité à continuer, et elle continue parce que certaines structures, certaines institutions et certains équipements lui permettent la continuité. Tels sont les repères symboliques. »*

**Jackson, 2003, p.214**

Il s'agit donc bien d'une « capacité à continuer », plus que d'une « identité archéologique ». La survie dépendant donc de forces extérieures à la matière, où structures, institutions et équipements permettent la continuité. Henri Lefebvre se positionne également sur cette question en affirmant que « le durable ? Ce n'est que la volonté de durer ; l'impérissabilité monumentale porte une marque, celle de la volonté de puissance. » (Lefebvre, 1974, p.255). La « volonté de durer » engage donc le désir de pérennité véhiculée par l'énergie des habitants. La durée engage donc l'énergie humaine. La fragilité du matériau terre engage une participation remarquable des habitants pour faire durer les constructions, le patrimoine urbain en terre est donc un exemple frappant du concept de durée héritée de Bergson et de Bachelard. La terre illustre donc parfaitement le paradoxe d'une durée entretenue par une innombrable répétition de gestes et de changements. La terre peut donc être entrevue comme matériau de la durée, le caractère éphémère assure paradoxalement la pérennité<sup>394</sup>. A l'évidence, l'explicitation de la notion de « durée » suggère de (ré)interroger en profondeur la notion de patrimoine.

<sup>394</sup> Christophe Hutin, lorsqu'il observe les constructions informelles de Soweto constate étonnamment le même phénomène de renouvellement. « On vit parce qu'on se renouvelle. La fragilité des parties assure la pérennité de l'ensemble. La vie est un perpétuel renouvellement. C'est une notion que l'architecture ne parvient pas à comprendre. Les *shacks* sont vivants parce qu'on les déconstruit, on les refait, on les déplace, on change les tôles, on leur ajoute une pièce. Ils sont constamment renouvelés. » (Hutin, 2009, p.84)



#### **d. La matérialité du patrimoine**

On mesure combien la matérialité du patrimoine permet d'établir de nouveaux paradigmes de patrimonialisation. Voyons à présent dans le détail.

##### **La pierre**

Dans les constructions traditionnelles maliennes, dans certains milieux, on emploie les pierres. En y regardant de plus près ces pierres ne sont pas ou très peu, façonnées. Il s'agit le plus souvent de murs de pierres sèches<sup>395</sup>. Ce type de construction en pierre s'inscrit dans un dispositif ouvert. Ainsi, une même pierre peut-elle servir dans plusieurs ouvrages successifs.

Le mécanisme pré-moderne de recyclage évoqué ici est semblable à ce qui est actuellement en cours dans les villages dogons. L'exemple des villages dogons qui se déplacent est parfaitement symptomatique de cette particularité. Lorsqu'un village se déplace, il ne reste en effet comme trace que l'empilement en pierres des soubassements parmi les éboulis de la falaise<sup>396</sup>. L'emploi de la technique de pierre sèche demeure ouvert au changement, voire même au déplacement.

##### **Le bois**

Le bois est également présent dans les constructions traditionnelles. Mais, c'est aujourd'hui une délicate problématique à soulever. En effet, le bois vient à manquer sous le climat sahélien. Et pire, sa disparition est un facteur d'accélération de la désertification. L'affaiblissement des ressources en bois en fait un produit rare et cher. En outre, les bois que l'on trouve aujourd'hui ne sont plus aussi solides qu'autrefois du fait d'une coupe trop précoce<sup>397</sup>. Dans une démarche environnementale, le bois n'est donc plus éthiquement acceptable.

##### **La terre**

Evoquons la terre, à présent, cette « poudre », la matière à l'état de poussière, qui ne demande que l'eau pour rentrer dans le moule, faire sa prise, et devenir le *banco*<sup>398</sup>. Si mécaniquement l'eau est l'agent principal pour la cohésion du matériau, on ne doit pourtant pas oublier l'homme. C'est en effet l'énergie humaine qui permet au matériau d'exister : porter, taper, casser, modeler, mélanger, malaxer, façonner, déformer, plier, mouler, monter,... Autant d'action où l'homme sans mécanisation, et presque sans outils, donne corps à l'espace. L'espace fait corps, prend corps, il se développe en suspension comme une empreinte sans cesse renouvelée autour des besoins humains. Simondon ([1989], 2005) utilise à ce titre, l'image de la « brique d'argile » comme étant représentative du concept philosophique de « l'individuation » (procédé qui mène à l'affirmation individuelle).

*« Pour qu'il puisse y avoir une brique parallélépipédique, un individu existant réellement, il faut qu'une opération technique effective effectuée une médiation entre une masse déterminée d'argile et la forme abstraite du parallélépipède. »*

**Simondon, [1989], 2005, p. 40**

<sup>395</sup> La technique de pierre sèche est une technique de construction utilisant la pierre de manière exclusive, où les formes construites ne tiennent que par l'habileté du maçon dans le calage des éléments, dans un jeu d'équilibre. Parfois un mortier de terre est ajouté en complément, à l'intérieur pour couper du vent et pour se protéger des insectes.

<sup>396</sup> Le déplacement contemporain des villages Dogons est vu d'un mauvais œil sous l'angle moderne du patrimoine. Mais le témoignage des temples Shinto qui se déplacent permet de relativiser ce point de vue moderne.

<sup>397</sup> Conclusion établie à la suite de plusieurs entretiens avec différents maçons pendant le voyage de 2009.

<sup>398</sup> Le *banco*, (prononcer boko) signifie « la terre » en bambara, c'est aussi le nom de la technique de construction la plus répandue au Mali. La technique consiste à mouler des briques, puis à les faire sécher au soleil, pour ensuite maçonner un mur avec un mortier de terre. Dans les régions hispanophones, on la nomme adobe.

On comprend que la brique d'argile n'existe que par la médiation opérée par l'individu entre la matière argileuse et le moule. L'individu, se trouve donc au cœur de l'opération, c'est un chaînon essentiel de l'architecture de terre. L'individuation permettant à un individu de se démarquer, de s'affirmer, il devient un rouage clé du mécanisme culturel en cours. L'individuation est donc un opérateur culturel actif dans l'urbanisation en terre au Mali.

L'homme, acteur de son environnement, se retrouve au milieu de cet échange de par sa propre énergie physique. La plasticité du matériau terre, sa capacité à changer d'état : solide (la brique), liquide (la boue), poussière (la poudre), nous permet d'envisager le matériau terre dans le patrimoine comme étant interdépendant de l'activité humaine.

L'allotropie, ou le polymorphisme de la matière terre, c'est-à-dire sa faculté à exister sous plusieurs formes différentes, place l'être humain au centre, comme un chef d'orchestre. Cette pensée prend d'autant plus de force lorsque l'on sait que les briques les plus anciennes que l'on découvre encore aujourd'hui dans les vieux murs, étaient moulées à la main « *Djenné ferey* » (sans cadre en bois)<sup>399</sup>. Le concept d'individuation développé par Simondon, illustré par la brique d'argile, autorise à envisager le patrimoine en terre sous un nouveau regard, où la philosophie vient informer la matière, où l'énergie engendre la forme, et où la culture devient espace. L'extrême fragilité du matériau terre trouve à travers un processus, une pérennité qui dépasse celle de la matière dans l'actualisation permanente de la culture.

### **La paille**

La paille est très employée dans les constructions, notamment dans les matériaux de couverture<sup>400</sup>. Le cycle de renouvellement des pailles est extrêmement soutenu, car elle résiste rarement à plus d'une saison de pluie<sup>401</sup>. Le cycle organique de régénération de la matière pèse alors de tout son poids dans l'altération naturelle du matériau.

Dans la mesure où le climat change, des variétés de pailles et de bois viennent aujourd'hui à disparaître, il est donc essentiel que les techniques de construction évoluent. Il est nécessaire d'inventer, de changer. Dans ce sens, la conservation de l'existant serait un non sens écologique et économique, une aberration. Reste à inventer de nouvelles techniques respectueuses de ce nouvel environnement climatique, avec ces nouvelles contraintes<sup>402</sup>.

On évoquera à ce titre le patrimoine japonais qui se voit qualifié par Augustin Berque comme « durable écologiquement », car sa sensibilité au milieu lui fait épouser les moindres variations de celui-ci. C'est donc paradoxalement sa capacité à changer en fonction de son environnement qui le préserve.

L'architecture vernaculaire du Mali se constitue de deux matériaux principaux qui sont la terre et la paille. On observera particulièrement ces deux matériaux qui répondent à différents rythmes : la terre lourde peut faire le temps d'une vie d'homme, si elle est entretenue régulièrement, mais la paille très légère ne fera souvent qu'une ou deux saisons. L'architecture s'inscrit alors dans un

<sup>399</sup> C'est la colonisation Française qui a apporté le moule parallélépipédique pour confectionner les briques. Avant la période coloniale, les briques étaient moulées à la main « *Djenné ferey* », elles étaient de forme cylindriques. La forme des briques nous donne donc un indice sur l'âge des murs (avant ou après la colonisation).

<sup>400</sup> Le lecteur trouvera des détails de couverture employant la paille dans la partie Espace.

<sup>401</sup> On remarquera que l'emploi de la paille sur les couvertures de *Toguna* en pays Dogon est associé à une épaisseur. Dans ce cas la surépaisseur engendre une pérennité plus grande de la matière. Dans ce cas, le cycle de renouvellement est ralenti, qualifiant du même coup le caractère sacré du lieu.

<sup>402</sup> La paille fait aujourd'hui l'objet d'un fort regain d'intérêt dans « les Nordes ». En France, par exemple, la construction en paille est même désormais encadrée par des normes (Règles CP 2012). Ces normes laissent astucieusement et délibérément une porte ouverte à l'innovation.

balancement lourd / léger, comme une horloge empirique, qui grâce à sa capacité de résilience défie les lois du temps. A travers l'activité humaine, à travers le corps et les gestes, ce métronome traverse le temps. Une telle constatation invite à se demander si ce ne sont pas les matériaux les plus fragiles qui sont paradoxalement capables de traverser plusieurs milliers d'années, à travers un processus !

Encore combien de temps pourrions-nous réhabiliter le patrimoine « à l'identique » ? Si de telles dépenses sont réalisées dans un pays pauvre comme le Mali, on est alors en droit de se demander pour qui sont réhabilités ces bâtiments ?

Ce rythme de renouvellement soutenu est associé à une très large appropriation de la technique. Par sa légèreté, les matériaux en fibres sont manipulables par l'ensemble de la population. Tressage, tissage, fagotage, transport, couture, croisement, superposition, recouvrement, densité,...C'est alors tout un ensemble de geste qui sont connus de tous. Les gestes rituels de la culture constructive font alors partie du patrimoine commun, du patrimoine immatériel.

### **e. Patrimoine immatériel**

*« L'essentiel est invisible pour les yeux »*

**Saint-Exupéry, 1943**

A l'occasion du mémoire de master (étant à cette époque à la recherche de formes architecturales culturelles), j'avais posé la question suivante : « Qu'est ce qui est ethnique dans cette construction ? ». De nombreuses réponses ont porté sur des aspects d'ordre immatériel de la culture et du quotidien : le rôle de la femme, l'art culinaire, le tissage des rideaux,... Le rapport au temps (le rythme de la vie), est donc inscrit dans la culture immatérielle et participe à la structuration de l'espace dans un renouvellement permanent. Ainsi, c'est l'ensemble des gestes de la vie quotidienne qui doivent être (re)découverts sous l'angle de la rythmanalyse, notamment si l'on prend en compte un rapport au temps différent. La cuisine, l'activité, la langue, la musique, le tissage, le tressage ; c'est alors tout un ensemble de gestes qui constitue un « patrimoine immatériel » accordé à un paysage et à un espace.

A l'image des paroles immatérielles d'une société construite sur l'oralité, l'architecture de terre n'a pas de pérennité. L'espace en terre, de par sa fragilité, n'a aucune forme de permanence, mis à part des monuments religieux qui ne trouvent de constance que grâce à la ferveur populaire instaurant des rituels. Devant le poids du matériau terre, dans sa fragilité intrinsèque, dans ce retour à l'état de poussière qui le guette en permanence, l'architecture devient immatérielle. Ce sont les individus par leur force corporelle qui font l'architecture en terre. Alors, ici et certainement plus qu'ailleurs, ce sont les individus qui façonnent la ville, comme le prolongement de leur culture dans une œuvre ouverte.

La qualité d'un tel mode opératoire c'est de coller au plus près des besoins des habitants, d'être capable de s'adapter aux moindres variations de la vie. C'est précisément ce que les habitants de la ville de Djenné revendiquent aujourd'hui, « le droit de changer, le droit à l'évolution »<sup>403</sup>. La problématique patrimoniale se trouve donc étroitement liée à cette culture en mouvement.

Augustin Berque nous aide à prendre de la distance par rapport à la forme en expliquant que « ... la réalité des choses excède la définition matérielle de leur forme, laquelle n'en est que l'abri, le contenant. » (Berque, 2010, p.89). Si la forme architecturale n'est que « l'abri, le contenant », alors la préciosité est ailleurs, et cet ailleurs se trouve certainement circonscrit dans le processus qui permet de générer des formes urbaines actualisées en permanence, tel des itérations fractales.

La question patrimoniale « [...] comprend non seulement les arts et les métiers, mais les personnes mêmes qui les pratiquent ; par exemple des potiers ou des acteurs. » (Berque, 2010, p.90). L'auteur

<sup>403</sup> Phrases entendue dans la ville de Djenné lors d'un voyage en 2008.

ira même jusqu'à dire que « ...ce qui est concrètement en jeu dans ces conceptions de la réalité du patrimoine, c'est la possibilité d'y prendre en compte l'existence humaine. » (Berque, 2010, p.91). Augustin Berque suggère que c'est « l'existence humaine » qui permet de saisir l'essence d'un patrimoine urbain. Si, comme le propose Berque « (...) la véritable réalité dépasse la forme matérielle et visible des objets » (Berque, 2010, p.91), alors, les mesures patrimoniales deviennent soudainement une question interdisciplinaire qui engage pleinement le rôle des sciences sociales.

Pour illustrer ce cas précis, nous utiliserons l'exemple des sanctuaires Shinto, qui sont régulièrement déplacés, donnant lieu à un rituel de démontage et de remontage. On observe qu'il s'agit donc également d'une forme de reconstruction perpétuelle, comme on peut l'observer dans les rituels liés aux crépissages en Afrique. Ainsi, l'ensemble de cette architecture Japonaise est conçu dans ce but, dans cette forme de « nomadisme » relatif. Les éléments en bois d'une certaine fragilité sont soumis aux déformations et à la casse, donc à leur remplacement. Cette stratégie a d'ailleurs donné lieu à un remarquable travail sur la question des éléments standards, liés au remplacement, dans l'ensemble de la culture architecturale traditionnelle. Ici, le patrimoine ne conserve pas l'in-conservable d'une matière périssable, mais un état d'esprit, un rituel, un processus. L'existence humaine dans sa fragilité, peut être le vecteur de conservation d'un patrimoine assumé comme immatériel, comme virtuel<sup>404</sup>.

Il serait donc ici question d'un patrimoine qui dépasse la question du matériau pour donner plus d'importance au geste, au rituel. Alors, du rituel de reconstruction du temple d'Ise, à l'entretien cyclique de la mosquée de Djenné, il n'y a peut-être qu'un pas. La notion de permanence n'existe pas matériellement en tant qu'objet, mais dans l'acte humain, dans le faire, dans le refaire, dans les gestes transmis par les anciens. Le patrimoine existe donc à travers une culture dans une étroite interdépendance, dans un lien immatériel.

#### ***f. Un patrimoine contemporain - un patrimoine au présent***

La posture contemporaine invite désormais à plus de considération pour le local, le spécifique, le réel. Cette prise en compte du réel doit permettre de faire émerger de nouveaux concepts patrimoniaux tenant compte des réalités du terrain et utilisant les énergies disponibles. En évoquant l'émergence de paradigmes patrimoniaux spécifiques, nous permettons en parallèle l'éveil d'une conception architecturale contemporaine située. Les découvertes sur le patrimoine alimentent alors directement la création contemporaine sur des terrains de recherche jusque là inexplorés. L'affirmation d'une place dans l'histoire est donc directement articulée à l'affirmation d'une place dans le présent. Les notions de patrimoine et de contemporain se trouvent soudainement étroitement liées.

Afin d'illustrer le patrimoine Japonais, Berque prend exemple sur le

<sup>404</sup> A propos de l'immatérialité du patrimoine, on se doit d'évoquer Bruno Latour et Emilie Hermant, qui dans *Paris ville invisible* (1998), décrivent l'exemple du Pont Neuf à Paris comme un monument « virtuel » (Latour, Hermant, 1998, p.51). Cette virtualité du monument le plus central de Paris est justifiée selon eux car dans le Pont Neuf d'aujourd'hui ; il ne reste plus aucune pierre datant de l'origine de sa construction, car elles ont toutes été changées avec les réfections successives. Les auteurs vont plus loin en expliquant que pour les physiologistes et les biologistes, la matière, fut-elle de pierre, se renouvelle en permanence, et donc même à l'échelle des cellules il n'y a pas de pérennité matérielle mais un « cycle incessant de renouvellement » (Latour, Hermant, 1998, p.99). Le renouvellement fait donc partie intégrante de la matière, la seule différence entre un organisme vivant et une matière inerte étant leur vitesse de renouvellement. Latour et Hermant poursuivent en expliquant que ce sont les institutions qui permettent de maintenir le Pont Neuf en vie, en forme. Les institutions elles aussi sont renouvelées, par les générations d'administrations successives. Par conséquent ces auteurs en viennent à évoquer le Pont Neuf comme appartenant au « Paris virtuel », « dans une illusion du passé » (Latour, Hermant, 1998, p.103). Si une telle démonstration est faite aujourd'hui à Paris, à l'endroit même où la notion de patrimoine a été inventée, alors disent-ils « Rien ne nous empêche de nous comporter comme le Pont Neuf » (Latour, Hermant, 1998, p.100).

*« [...] temple d'Ise (Ise jingû), au Japon, que l'on rebâtit rituellement tous les vingt ans avec du bois neuf de cyprès hinoki dans sa forme originale, laquelle remonte à l'antiquité. Cette formule oppose la pratique japonaise de la monumentalité à celle qui a cours en Europe, laquelle s'attache plutôt à préserver la matière originale, authentique – serait-ce comme ruines, c'est-à-dire aux dépens de la forme initiale. »*

**Berque, 2010, p.87**

Nous sommes en présence d'une puissante opposition, où nous avons d'un côté l'occident qui s'attache à préserver des formes passées dans leur matérialité d'origine en allant jusqu'au cas extrême dans la préservation de ruines. Et de l'autre, le temple d'Ise où « [...], les formes du passé, indéfiniment, sont reprises dans le présent. Ce sont des formes présentes. » (Berque, 2010, p.88)<sup>405</sup>.

Pour renforcer cette idée, on peut mentionner l'exemple des sanctuaires Shinto, qui sont régulièrement déplacés, donnant lieu à un rituel de démontage et de remontage, accompagné d'un renouvellement de fragments trop fragiles ou endommagés. L'ensemble de cette architecture est alors conçu dans un « nomadisme » relatif. Les éléments en bois d'une certaine fragilité sont soumis aux déformations, à la casse, puis à leur remplacement. Ici, le patrimoine ne conserve pas l'inconservable d'une matière périssable. Il n'y a pas de pérennité matérielle, il n'y a pas non plus de continuité géographique. Seul existe un rituel, un processus, liant matière et énergie, culture et pragmatisme. On retiendra qu'il s'agit d'une forme de reconstruction perpétuelle, comme on peut l'observer dans les rituels liés aux crépissages en Afrique<sup>406</sup>.

Cette conception du patrimoine inclut l'existence humaine. Elle inclut également une forme d'appropriation de ce patrimoine. Il y a une réduction de la distance entre l'individu et l'histoire. Cette pensée se retrouve chez Marc Augé, « ... « lieux de mémoire » dont Pierre Nora écrit si justement que nous y appréhendons essentiellement notre différence, l'image de ce que nous ne sommes plus. L'habitant du lieu anthropologique vit dans l'histoire, il ne fait pas l'histoire. » (Augé, 1992, p.71). Peut-être touchons-nous du doigt là un aspect fondamental dans le rejet et l'abandon des cultures constructives. Le fait que conceptuellement le patrimoine s'articule avec le présent, alors c'est l'histoire qui revient dans l'actualité. Aussi, la place de l'histoire pose aujourd'hui un grave problème de légitimité, dans une société qui souhaite aller de l'avant. Les processus d'acculturation rejettent ainsi d'un bloc l'histoire ainsi que ses résurgences contemporaines pour se projeter dans une représentation de la modernité pourtant déjà dépassée sous d'autres latitudes. La terre, vecteur de transmission patrimoniale est au cœur de ce mécanisme de rejet.

En Afrique, l'architecture est un réceptacle de la société et de l'humanité. La patrimonialisation occidentale moderne provoque dans l'espace une fixation de la société qui empêche le développement. Comme le Japon, l'Afrique doit inventer ses propres paradigmes patrimoniaux afin d'affirmer la diversité de ses identités et de trouver des langages architecturaux pour s'affirmer dans le monde contemporain. La persistance africaine dans la continuité d'un idéal moderne importé d'occident retarde un peu plus l'émergence et l'affirmation d'une société contemporaine. Ce décalage temporel retarde également un regard objectif sur le patrimoine et l'éventualité d'une vision spécifique sur celui-ci. Les enjeux du contemporain en Afrique concernent donc l'actualité la plus présente, mais également son histoire la plus reculée et les liens spécifiques qui doivent être inventés avec elle. L'architecture contemporaine en Afrique (et ailleurs) doit donc prendre en compte l'ensemble des boucles temporelles dans toutes leurs complexités en favorisant les

<sup>405</sup> Nous retrouvons là cette notion de présent, « de formes présentes » qui induisent un rapport au temps particulier, comme nous l'avons vu en amont chez Jean Gallais et Bruno Latour.

<sup>406</sup> « Cette mise en œuvre du passé au présent, à son tour, est une absolue négation du dualisme ; car la forme qui est ici en jeu, c'est indissociablement celle du temple qui est rebâti et celle du rite par lequel on le rebâtit. Or un rite c'est une performance sociale, c'est-à-dire celle de sujets humains qui agissent ; et cette performance n'est autre qu'une forme dans le temps. » (Berque, 2010, p.88)

hybridations. Ce qui revient à assumer le concept de « temps spiral » évoqué par Bruno Latour (Latour, 1991).

La découverte de l'importance des temporalités n'est arrivée que tardivement dans ce travail, elle n'a donc pas permis d'en sonder la profondeur ontologique. L'articulation des poly-temporalités les unes envers les autres mérite à elle seule une analyse détaillée. Cependant, ce travail permet de mesurer l'importance de ce facteur pour une compréhension systémique du contexte urbain. La (re)découverte de la notion de temps dans l'architecture contemporaine permet de constater la pleine actualité de cette question.

L'éternité n'existe pas, pas même dans la matière. Il convient donc d'accepter « la norme » de la matière qui consiste en un traditionnel retour des choses. Vider la ville en terre de son processus qui l'a amenée du fond de l'histoire jusqu'à notre époque revient à un acte de destruction, et non de pérennisation. On peut reprendre à ce titre l'image de « la momie » (Berque, 2010 p.100), dans laquelle la conservation est synonyme de mort. La problématique de l'architecture durable ne cesse de se constituer sur des regards rétroactifs envers ce que nous enseigne l'histoire, notamment chez Jean Pierre Oliva<sup>407</sup>.

L'architecture contemporaine doit considérer l'ensemble des strates temporelles dans toute leur complexité, en rêvant à toutes les formes d'hybridations. La pensée contemporaine peut alors s'appuyer paradoxalement sur le patrimoine pour réinventer une urbanité spécifique et émancipée. Le monde de la création architecturale contemporaine « des Nordes » cherche aujourd'hui à générer des processus, de la souplesse, des dispositifs, de la non-permanence, de l'appropriation,... L'architecture en terre est une réponse à l'ensemble de ces désirs architecturaux contemporains qui se révèlent être des manques dans « les Nordes ». C'est comme un chaînon manquant, tout est là, sous nos yeux, nous n'avons qu'à observer le processus à l'œuvre, mais encore faut-il d'abord pour cela le considérer.

Architectes, urbanistes, paysagistes, géographes, historiens, artisans,... tous iront à la recherche de ces identités urbaines antiques qui parsèment le continent. Comprendre les mécanismes qui créent la vie, c'est comprendre une culture qui façonne un espace dans une actualité permanente. Il nous faut étudier le patrimoine malien dans sa profondeur, dans ses mystères, dans ses secrets, dans ses tabous afin d'en saisir pleinement la profondeur ontologique.

La question de la valorisation d'une histoire Africaine a son importance. La nécessité d'éveiller les consciences à cette histoire semble être une étape nécessaire à l'épanouissement d'une fierté nationale. Tout ceci ne fait aucun doute, et doit être soutenu. En revanche, ce qui est à remettre en cause c'est la destination de cette valorisation, la cible. Pour qui conserve-t-on ces constructions ? Pour les touristes occidentaux qui ont les moyens de partir visiter cette ville, ou pour le peuple Africain qui n'a que trop rarement l'occasion d'aller visiter ces merveilles de l'histoire ? Hélas, la question n'offre que peu de suspens, les riches touristes étrangers sont la cible numéro 1 de cette conservation. Cela dit, on ne peut pas mettre de côté le fait que la ville touristique est une grande source de revenu pour nombre d'individus.

---

<sup>407</sup> Il sépare à ce titre le mot écologique en deux parties « éco-logique ». Cette boutade est évoquée pour préciser que l'écologie est avant tout affaire de « logique ». Pour Jean Pierre Oliva, plus que la matière, c'est donc la logique des anciens qui trouve une nouvelle valeur dans l'étendue des problèmes contemporains. Propos de Jean Pierre Oliva recueilli lors d'une conférence sur l'isolation des bâtiments anciens au CAUE de Seine maritime, le mercredi 1er février 2012.

## Chapitre 11. Le patrimoine urbain

Un principe fondateur de l'urbain est la capacité de l'espace d'évoluer dans le temps. La notion de « patrimoine urbain » est problématique, car elle remet en cause le caractère d'« œuvre collective » de « l'espace social » urbain (Lefebvre, 1968), et la possibilité pour chacun d'y trouver sa place.

### a. Le patrimoine urbain en question

*«La cité est à la fois un processus et un lieu»*

Holder, 2004, p.2

Commençons par prendre en considération la pensée d'Henri Lefebvre tel qu'il l'exprime dans « Le droit à la ville » (1968). Lefebvre évoque la question du patrimoine urbain en ces termes :

*« Comme texte social, cette ville historique n'a plus rien d'une suite cohérente de prescriptions, d'un emploi du temps lié à des symboles, à un style. Ce texte s'éloigne. Il prend l'allure d'un document, d'une exposition, d'un musée. La ville historiquement formée ne se vit plus, ne se saisit plus pratiquement. Ce n'est plus qu'un objet de consommation culturelle pour les touristes, pour l'esthétisme avides de spectacle et de pittoresque. Même pour ceux qui cherchent à la comprendre chaleureusement, la ville est morte. »*

Lefebvre, 1968, p.117

Lefebvre évoque clairement l'essence vivante de la matière urbaine. En considérant ces propos, on saisit combien figée la ville revient à la vider de son caractère urbain, pour prendre l'aspect d'un « document » inerte, sans vie.

*« Impossible d'envisager la reconstitution de la ville ancienne, mais seulement la construction d'une nouvelle ville, sur de nouvelles bases, à une autre échelle, dans d'autres conditions, dans une autre société. Ni retour en arrière (vers la ville traditionnelle), ni fuite en avant, vers l'agglomération colossale et informe - telle est la prescription. »*

Lefebvre, 1968, p.117

Henri Lefebvre semble nous inviter à vivre le patrimoine urbain au présent. « La ville ne peut donc se concevoir comme un système signifiant, déterminé et clos en tant que système. » (Lefebvre, 1968, p.63). Un des caractères principal de la ville, selon Henri Lefebvre, c'est sa capacité de renouvellement. La conservation d'un patrimoine urbain s'engage donc sur un chemin empli de contradictions. Figé un patrimoine urbain revient donc à effacer son essence urbaine<sup>408</sup>.

### b. Un métabolisme urbain spécifique

Nous nous étendrons plus longuement sur le métabolisme dans la partie Energie, mais évoquons brièvement cette notion dans son rapport au temps. La question métabolique permet de considérer la ville comme un écosystème. C'est à travers cette question métabolique que les rythmes urbains s'ancrent dans le paysage proche, comme un enracinement fait d'étroites et multiples interdépendances. « L'écologie culturelle » (Gallais, 1984) de la ville et de son paysage s'ancre ainsi dans un rapport au temps commun. La ville en terre dépend de son paysage et de ses variations.

Si la ville se fige dans le temps, elle se vide de ce processus urbain, elle change, le métabolisme se modifie, le rythme ralentit, le rapport au temps se transforme, l'influence des saisons se minimise, des liens sociaux disparaissent,... La ville en terre se révèle être une organisation métabolique

<sup>408</sup> Thierry Paquot explique clairement que « [...] l'urbanisme combine la logique des lieux à la logique des flux » (Paquot, 2009). L'urbanisme agit ainsi sur deux vecteurs *topos* (le lieu) et *chronos* (le temps). Thierry Paquot va même jusqu'à élaborer le concept « d'urbanisme chronotopique », en portant l'attention sur « les rythmes urbains et sur les temporalités des usages » (Paquot, 2009).

extrêmement complexe qui crée des interactions de différentes natures entre tous les habitants de la cité, humain et non humain<sup>409</sup>. Ces liens sociaux sont le « ciment » de la cidadinité, ils se révèlent comme étant plus solides que la matière. Si l'on écarte un seul paramètre de cette structure métabolique, c'est alors une distance qui se crée entre l'homme et le monde.

C'est bien le rêve moderne qui est en cause ; c'est l'affirmation d'une distance entre l'homme et la nature ; la recherche d'une séparation nature/culture, « le grand partage intérieur » (Latour, 1991, p. 140). Le matériau terre, à l'inverse, engage un rapport au monde spécifique, une particularité, « une géopoétique » (Loubes, 2010, p.96), quelque chose d'unique, de rare, de précieux,...Mais c'est une préciosité antinomique avec la conservation matérielle dans l'entendement moderne.

La construction en terre est un « patrimoine vivant », dans la mesure où son existence dépend directement de l'entretien annuel qui lui est accordé. Si l'entretien s'arrête l'édifice disparaît. C'est donc précisément ce qui fait la particularité et la beauté de ce patrimoine, c'est son rythme métabolique, c'est sa principale qualité environnementale. La notion même de patrimoine est une notion éminemment culturelle, aussi doit-elle être respectueuse d'une pensée locale.

### ***c. Conservation patrimoniale et vulnérabilité sociale***

L'idée de patrimoine, ainsi que les outils de cette conservation, sont une idée occidentale, c'est une projection occidentale dans un monde étranger basé sur d'autres principes idéologiques fondamentaux. Le poids économique du tourisme provoque une action de pérennisation d'un patrimoine en terre. Cette action fige la ville dans un état de muséification historique. L'architecture de la ville de Djenné est alors considérée par ses habitants comme le symbole du non changement des conditions de vie, d'un non développement.

La non-évolution de la ville porte préjudice quotidiennement dans la qualité de vie. Par exemple, avec les premières pluies, dans la saison hors touristique, la ville devient une immense flaque de boue, impraticable. Cette situation provoque un sentiment général de mal-être, une situation archaïque venue du Moyen-âge.

Pour poursuivre sur cette question de la relativité du patrimoine notons que la pauvreté y joue un rôle primordial. Car, comme le dit Jackson, « La restauration de maisons anciennes ou de quartiers résidentiels anciens tout à fait courants est assez plaisante dans des communautés riches, qui ont une histoire en propre, mais est-ce là le moyen de garantir une continuité à des communautés qui sont pauvres ou trop neuves pour avoir une histoire ? » (Jackson, [1984], 2003, p.214). On comprend que la conservation va de paire avec un certain niveau économique, où le patrimoine rime avec loisirs, visites, détente,... Mais dans une communauté où la survie est le maître mot, on ne peut envisager cette conservation sereinement. C'est au contraire un poids, une contrainte, surtout si elle se voit imposée depuis l'extérieur.

*« Tout ce qui reste alors d'énergie se concentre sur une stratégie de pure survie, physique et biologique – se protéger, se nourrir -, en l'absence de tout projet de vie. Pour combien de temps ? »*

**Agier, 2002, p.58**

La vie dans le « monde pauvre » (Freidman, 1978) est vécue au jour le jour, au présent, sans projection dans l'avenir, sans conjugaison au futur, dans une « actualité pure » (Arendt, 1958). La pauvreté, condamne au temps présent, l'espace pauvre, c'est l'espace du présent. C'est en ces termes que l'on mesure le caractère instantané de l'espace urbain pauvre. Cette instantanéité est nécessaire, vitale. Les prises de forme doivent répondre à cette instantanéité, afin de faire face à une

<sup>409</sup> Dans la ville en terre, les animaux font partie intégrante du métabolisme urbain, car les excréments font souvent partie intégrante de l'alchimie du matériau.



situation immédiate. L'urgence de l'abri dans devient antinomique avec la notion de patrimoine développée par l'occident.

Dans un article intitulé « Malaise dans le patrimoine », Anne Ouallet (2009) évoque la patrimonialisation comme un « symbole de la lutte contre la vulnérabilité » (Ouallet, 2009), elle explique que les instances patrimoniales s'attachent principalement à la vulnérabilité des édifices, dans la dynamique d'une « industrie culturelle ». Mais Anne Ouallet dénonce, à cette occasion, la mise en position de « vulnérabilité » de populations locales qui du fait de l'obtention d'un statut de patrimoine mondial provoque « une mise à l'écart, une marginalisation, une ségrégation » (Ouallet, 2009) de la population. Elle explique que « [...], les vulnérabilités sont d'ordres physiques, social et environnemental » (Ouallet, 2009). Un tel constat permet de vérifier la nécessité d'une vision transdisciplinaire autour de la patrimonialisation, et notamment celle de la construction en terre.

Cette contrainte extérieure, cette incapacité à envisager des modèles alternatifs, amplifie une forme de fascination pour le ciment symbole de la modernité.

L'arrivée supposée d'une manne patrimoniale attise les convoitises et avive les craintes d'une dépossession, s'ensuit alors des effets contre-productifs. La conséquence s'observe dans le manque d'entretien des constructions. L'auteur évoque l'exemple de la ville de Djenné où l'arrivée de la patrimonialisation provoque un « laisser aller » général chez les habitants menant à un « sentiment de précarité » (Ouallet, 2009). Ces dégradations doivent alors être interprétées comme une forme de revendication, l'expression d'un droit à l'évolution, au progrès.

*« L'intérêt pour le patrimoine n'est, pour les populations, légitime que s'il apporte en même temps des espoirs d'amélioration des conditions de vie ou d'accès à un meilleur bien être et/ou à de nouvelles sources de revenus »*

**Ouallet, 2009**

Cette revendication exprime clairement un désir de changement, exactement l'inverse de ce que prônent les institutions de « conservation ». Les questions de conservation dans un contexte de pauvreté place indéniablement le patrimoine en question. La problématique patrimoniale dans le « monde pauvre » (Friedman, 1978) s'énonce en ces termes : Comment imaginer un patrimoine associé à des « stratégies de survie » (Agiar, 2002) ? Comment redéfinir les sens du patrimoine afin d'en conserver la quintessence ?

#### **d. La nécessité d'un projet commun interdisciplinaire**

L'immatérialité du matériau de construction terre implique pleinement l'homme dans son milieu, dans son rapport au monde<sup>410</sup>. À l'heure du développement « soutenable », la ville en terre nous propose un schéma métabolique unique, qui prend aujourd'hui valeur d'exemple. C'est alors que notre regard se met à changer, car c'est bien une leçon d'équilibre entre l'homme et son environnement qui nous est offerte ce processus métabolique antique. Et sa permanence est suffisamment remarquable pour être respectée dans son intégrité.

Un regard interdisciplinaire se pose dès lors avec précaution sur la ville, où l'ensemble des disciplines peut se débarrasser de ses certitudes modernes pour laisser la place à la découverte et à l'émerveillement de l'interdisciplinarité. La modernité s'est efforcée de spécialiser les disciplines, de séparer les connaissances, ce qui nous conduit vers une vision fragmentaire. Mais la ville en terre remet en question l'ensemble des concepts disciplinaires : complexité, rapport étroit entre nature et culture, métabolisme urbain spécifique, interprétation historique, immatérialité de la culture, rapport au temps,... La ville en terre dans son immatérialité en appelle à l'interdisciplinarité.

<sup>410</sup> Ce rapport au monde particulier, cette logique métabolique, engage une réflexion interdisciplinaire où, selon Michel Serres, « Sciences de la Vie et de la Terre » revient au centre du débat (Serres, 2002, p.62).

La conservation ne peut alors être envisagée qu'en tenant compte de la réalité socio-économique locale, et avec suffisamment de souplesse pour répondre aux attentes des habitants directement concernés. La notion de processus permet d'intégrer cette appropriation nécessaire pour fédérer l'adhésion autour d'un projet commun en visant un épanouissement partagé. Il paraît donc nécessaire de créer « un espace de négociation ou de redistribution [...] pour que le système puisse continuer à fonctionner » (Ouallet, 2009), c'est précisément dans un tel cadre que la souplesse du processus pourrait permettre l'élaboration d'un terrain d'entente.

*« Un des enjeux essentiels reste bien d'arriver à créer de la cohésion autour d'un programme de développement qui intègre le bien être des populations, leur qualité de vie et la reconnaissance de leur légitimité effective à participer à des projets locaux dans lesquels le patrimoine peut être partie intégrante. »*

**Ouallet, 2009**

Le label « patrimoine mondial », projeté soudainement une petite ville (jusque là coupée du monde), dans le réseau interconnecté de la mondialisation, provoquant une violente immersion du global dans le local, un télescopage du « monde riche » et du « monde pauvre » (Friedman, 1978), l'étalement de l'hyper-modernité en accélération, plongée dans un rythme antique immuable. Ce sont alors deux réalités qui se retrouvent soudainement face à face sans avoir forcément les moyens ni le temps de se comprendre l'une l'autre. Il s'ensuit un phénomène de cristallisation des positions. La question patrimoniale nécessite donc un projet intégré convoquant toutes les disciplines dans une démarche contemporaine.

Sous couvert d'un « développement durable », incluant la durabilité de l'histoire, des « recettes » patrimoniales homogènes sont établies. Cette homogénéisation est pourtant contraire aux fondements du développement durable qui demande plus d'attentions aux particularités du milieu et rend donc inenvisageable l'homogénéisation d'une telle démarche. Le développement durable dans sa version patrimoniale n'échappe pas à cette dépendance relative aux spécificités locales. C'est donc bien dans le local que doivent être trouvées les solutions. La pauvreté envisagée comme une ressource locale pourrait, par conséquent, légitimement trouver sa place dans une nouvelle théorie patrimoniale intégrée.

### ***e. Un patrimoine dans l'informel !***

Les propos de l'anthropologue Jean-Paul Loubes évoquant un « vernaculaire contemporain » (Loubes, 2010) permettent d'étendre la question patrimoniale à l'actualité de l'urbanisation informelle. L'urbanisation informelle est aujourd'hui victime d'une représentation négative forgée par la pensée moderne. Pour les habitants, c'est « un sentiment d'échec et la rancœur d'une misère produite par le regard des autres (donc selon un mode relatif) » (Agier, 2008, p.25). La représentation des quartiers informels est donc relative à une culture issue de la modernité occidentale, qui nous dit ce que doit ou ne doit pas être la ville.

Le fait est que l'urbanisation informelle est désormais démographiquement majoritaire dans « les suds ». Aussi, « Jamais, l'industrie du bâtiment et les institutions (...) ne parviendront à rattraper le phénomène. » (Loubes, 2010, p.45). Alors, « en creux de la ville formelle » (Agier, 2008, p.9), c'est l'informel qui fait la ville aujourd'hui. Reconnaître l'existence de ce processus antique comme moteur de l'urbanisation informelle contemporaine, c'est reconnaître la valeur patrimoniale immatérielle de ces quartiers. Cette posture contemporaine ouvre alors une nouvelle échelle de graduation des valeurs urbaines. Il s'agit d'une sorte de filtre permettant de mieux voir le réel. Ayant dit ceci, nous sommes sur une balance qui vacille, dans un équilibre instable. C'est tout un pan de la culture occidentale qui est remis en question. Là où nous ne voyions auparavant que la pauvreté matérielle, nous pouvons à présent y voir de la richesse culturelle.

Une fois ces processus urbains assumés, le monde de la création architecturale pourra plonger dans cette profondeur culturelle pour y puiser une énergie stupéfiante. En effet, les taux de croissance que l'on constate dans les villes africaines sont remarquables<sup>411</sup>. C'est manifestement un processus qui est au cœur de cette croissance urbaine prodigieuse<sup>412</sup>. La posture contemporaine nous permet d'utiliser cette croissance plutôt que de s'escrimer à lutter contre. Nous pouvons comme dans un mouvement de judo profiter de cette puissance, générée par l'instinct de survie, pour accompagner le mouvement. Il s'agit alors d'utiliser le réel, le présent, l'énergie, l'individuation (Simondon, 1994), pour cela nous devons en premier lieu reconnaître ce processus comme un moteur urbain culturel valorisable. Il nous faut ensuite observer, comprendre, puis accompagner.

Cette pensée sur le patrimoine autorise donc un regard neuf sur un processus d'urbanisation informel qui pourrait de ce fait se trouver anobli, réhabilité. Il aurait alors retrouvé une forme de légitimité, un « droit de cité », un « droit à la ville » (Lefebvre, 1968). Le processus dans l'immatérialité permet donc de comparer l'urbanisation informelle avec le patrimoine urbain antique. En allant jusqu'au bout de ce raisonnement l'urbanisation informelle pourrait donc atteindre le rang de patrimoine immatériel. Cet « informe » de ville aurait donc de nouveau sa place dans les formes urbaines<sup>413</sup>.

Le patrimoine urbain est le support d'une culture située qui sommeille depuis la colonisation. Notre devoir est d'être résolument contemporain, d'être à l'écoute de ce patrimoine urbain qui nous parle, mais que nous ne savons plus écouter. Et surtout, surtout, laissons les processus agir sur la transmission comme ils l'ont toujours fait. L'occident a déjà colonisé dans l'histoire, il ne va pas en plus coloniser l'histoire. Si, comme le dit Jackson « l'histoire est notre avenir », prenons à présent le temps de la considérer. Comme le Japon, les cultures africaines doivent inventer leurs propres paradigmes patrimoniaux afin d'affirmer la diversité de ses identités, et parallèlement, (re)interpréter ces architectures pour s'affirmer pleinement dans le monde contemporain.

Il n'est, bien-sûr, pas ici question de prôner l'abandon des mesures de protection, la valeur de certains marqueurs historiques permet de se situer dans le temps et de se construire dans l'avenir. Ce travail n'a donc pas pour objet d'aller à l'encontre d'une patrimonialisation dont les différentes cultures africaines ont aujourd'hui cruellement besoin. Il s'agit au contraire de revendiquer cette patrimonialisation comme étant particulière, comme étant différente des standards occidentaux. C'est donc l'occasion d'affirmer des spécificités. Cette reconnaissance propose d'inventer une autre échelle de valeurs patrimoniales et urbaine enrichie de nouveaux critères spécifiques. Cette démarche va dans le sens d'une valorisation des savoirs locaux<sup>414</sup>, ainsi que dans le sens du développement durable. Elle nous permet en outre d'envisager une création contemporaine valorisant des fondements culturels situés.

<sup>411</sup> Un dossier d'Onu-Habitat rapporte que la ville de Bamako aurait atteint 5.97% de croissance urbaine entre 1997 et 2000 ([www.unhabitat.org](http://www.unhabitat.org)).

<sup>412</sup> Augustin Berque évoque souvent les liens entre la philosophie patrimoniale et la puissance régénératrice organique de la plus grande ville du Monde (Tokyo). N'est-on pas, désormais, en mesure d'évoquer cette même corrélation pour les villes africaines !

<sup>413</sup> Nous sommes en présence d'un modèle urbain qui nous invite à redéfinir la notion même de ville. « La ville africaine oblige à repenser la ville elle-même » (Koolhaas, 2000, p.653). Pour effectuer cette opération, le recours au patrimoine trouve une place légitime. C'est, en effet, en retournant à l'origine des processus urbains que nous pourrions visualiser les survivances de cette énergie urbaine dans la ville contemporaine. Rem Koolhaas va plus loin en expliquant que « Déplorer les carences de Lagos en matière de systèmes urbains traditionnels revient à occulter les raisons de la pérennité extraordinaire de la ville... » (Koolhaas, 2000, p.652).

<sup>414</sup> La patrimonialisation de certains édifices remarquables « en l'état » (comme des musées), peut néanmoins permettre de catalyser des savoir-faire actuellement en perte.

## IV. ESPACE

Edward T. Hall, traite la question de l'espace à partir du concept de « proxémie » pour démontrer la dimension « culturelle » de la perception de l'espace (Hall, 1959). Il explique que la juste distanciation entre les corps s'élabore à partir de fondements culturels profonds qui sont ancrés dans chaque culture. L'ambition de cette recherche est donc d'aller à la rencontre d'un mode de production de l'espace à la marge de la production urbaine formelle pour vérifier si l'espace autoconstruit ne véhicule pas dans ses formes un bagage culturel. L'enjeu est ici de mettre en lumière la part d'héritage culturel ainsi que la part d'invention culturelle.

L'étude porte sur la façon dont l'espace s'articule avec le matériau terre pour développer une culture urbaine spécifique. Sur le terrain d'un quartier pauvre dans une ville pauvre, nous allons mesurer combien le processus de production de l'espace semble avoir autant d'importance que l'espace lui-même. Nous allons voir que l'énergie appliquée à l'espace requière une participation active des habitants qui engage la définition d'une sphère sociale. Nous verrons que l'espace du terrain témoigne de ce qu'Henri Lefebvre a appelé « l'espace social » (Lefebvre, 1974). Nous percevrons également que la fragilité des matériaux employés (terre, paille) demande aux habitants un soin tout particulier. En effet, nous verrons que l'espace est en permanence maintenue en forme à travers un entretien régulier. Une énergie importante est ainsi déployée dans l'espace de façon permanente pour faire exister l'espace. Nous constaterons que si le soin s'arrête, l'espace disparaît de lui-même. Cette condition suggère que le soin récurrent apporté à l'espace permet de maintenir l'existence d'une « culture constructive » populaire. Nous verrons que la « culture constructive » engendre une proximité avec la matière et avec les éléments. Nous verrons également que la démocratisation de la question constructive suggère une connaissance étroite du paysage.

De part cet ensemble de conditions, l'homme et son espace se trouvent en prise directe avec les éléments (terre, feu, eau, vent, ombres, animaux, végétaux,...). Un ensemble complexe d'énergies naturelles imposent ainsi leurs lois permettant un ancrage territorial fort dans un paysage inondable spécifique. Ce rapport au milieu engendre une architecture située, ancrée dans la réalité de l'ordre naturel. Ce constat invite à envisager le terrain comme étant le fruit d'une « urbanisation naturelle » qui face autant appel à la naturalité du contexte, qu'à celle de la « nature humaine » (Morin, 1973). Le terrain étant en dehors de la réglementation foncière officielle, il est alors soumis à un ensemble de lois internes. Se dessine alors, dans les marges urbaines, une sorte d'« infra-règlement » qui engage la contribution de chacun à l'élaboration perpétuelle de ce que nous avons appelé un « règlement urbain tacite ». Les « trous » laissés par les interstices de l'espace urbain formel font exister un territoire urbain où s'élabore une citoyenneté dans un espace à travers l'appropriation.

Nous verrons que, de part l'influence culturelle nomade des Bozo, ainsi que de par la fragilité des matériaux, la question de l'espace semble également indissociable de la question temporelle. L'espace n'est pas établie de manière définitive, au contraire, il est dominé par l'incertitude d'une situation précaire et de ce fait, il demeure toujours en mouvement. L'appropriation de l'espace apparaîtra progressivement comme un mécanisme qui opère quotidiennement dans un espace contraint par la précarité. La spécificité du terrain de recherche démontre le paradoxe d'une architecture de terre lourde et meuble qui se déploie dans le temps. Nous avons déjà vu dans la partie précédente que Temps et Espace s'accordaient pour élaborer un patrimoine de gestes, un « patrimoine immatériel ». Cette « découverte » suscite d'aller à présent découvrir les mécanismes de production de l'espace pour appréhender le « langage » de ce patrimoine spécifique à l'urbanité en terre.

Nous allons voir que l'espace du terrain matérialise différents degrés d'intimité semblables à des enveloppes successives. Ces différentes « bulles » s'expriment à travers des matériaux ainsi qu'à travers des degrés de luminosité maîtrisés. Ainsi, bien loin de la représentation courante d'un espace

chaotique, l'espace du terrain apparaîtra comme soumis à une structuration de l'espace rigoureuse obéissant à un ensemble de « règles culturelles ».

L'espace du terrain fait appel à la culture constructive traditionnelle. Un certain nombre d'atavisme techniques territoriaux sont ainsi conviés dans la grande ville de Bamako. Cependant, le contexte urbain de la capitale malienne ne propose pas les mêmes conditions matérielles que celles du monde rural. La filiation technique n'est donc pas transposable de façon pure, elle doit faire appel à l'ingéniosité des bricoleurs pour donner lieu à des transferts techniques, des innovations. Nous prendrons soins, dans cette partie de décrire ces innovations techniques afin de les donner à voir.

Nous verrons également que le terrain de recherche manifeste un certain nombre d'invariants semblables aux modèles urbains anciens (équipements publics au centre, autour d'un vide, périphérie active, proximité de la carrière de terre,...). Cet ensemble de principes font apparaître des continuités entre urbanisation informelle et modèles urbains anciens, renforçant ainsi l'opportunité de voir surgir un patrimoine dans un cadre informel.

Nous terminerons cette partie en démontrant l'importance systémique de l'appropriation spatiale. Nous verrons que la « durcification » de l'espace permet de produire un temps de transition nécessaire au passage du rural à l'urbain. Les espaces de la marge apparaissent comme des incubateurs urbains permettant de matérialiser un « droit à la ville » à travers une œuvre. Dans cette perspective, l'espace du terrain apparaîtra comme une leçon contemporaine (appropriation, autogestion, auto-planification, autoconstruction,...).

## **A- ETHNOGRAPHIE – Les espaces du terrain**

Dans cette partie nous allons dresser un portrait de l'espace du terrain. L'espace étant ici principalement produit par ses habitants, l'analyse nous place en prise directe avec les modes de vie qui l'ont façonné. Dans une telle configuration nous allons découvrir combien la culture devient un opérateur direct de l'espace. Cette partie sera principalement consacrée à la description de l'espace du terrain. On mettra l'accent sur les principes structurants de l'espace qui sont étrangers à la discipline architecturale. Cette analyse va tenter de répondre à de multiples questions :

Comment l'espace est-il produit ? Quel est le rôle du chantier dans l'entretien d'une « culture constructive » (Potié, Simonnet, 1992) ? Le projet de construction est-il fermement dirigé par un seul individu ou bien est-il le fruit d'une prise de décision partagée ? Dans quelle mesure l'espace est-il négocié ? Dans quelle mesure l'espace se façonne-t-il autour des activités quotidiennes ? Comment interagissent dans l'espace les multiples activités développées par la présence du fleuve en ville ? Comment se matérialisent les différentes sphères d'intimité ? L'autoconstruction constatée est-elle synonyme de liberté dans l'aménagement de l'espace ? Quelles sont les contraintes qui génèrent l'espace ? Peut-on parler d'un « règlement urbain » ? Quelles sont les techniques de constructions spécifiques à ce lieu ? Peut-on esquisser une filiation culturelle des techniques employées ? Comment comprendre la limite entre l'héritage d'une « culture constructive » (Potié, Simonnet, 1992) et invention liée à un contexte urbain ? Quelles sont les espaces invariants de « la ville en terre » ? Quelles sont les caractéristiques de l'espace du quartier ? Quels sont les critères analytiques qui permettent de saisir les modes de production de l'espace ?

### **Chapitre 1. La production de l'espace - Un Chantier**

Ce chapitre est consacré à la description de l'intégralité d'un chantier de construction pour un espace situé au cœur du terrain de recherche. Je tiens tout particulièrement à exposer cette description en intégralité tant cette expérience a été riche d'enseignement pendant le travail de terrain. Il s'agit ici d'une pièce maîtresse pour la pleine compréhension de l'espace construit.

Le chantier en question est destiné au père de Moussa Koné<sup>415</sup>. Son père a déjà un espace construit, mais il semble à présent trop petit. Il demande alors à son fils Moussa de conduire le chantier pour édifier une nouvelle construction qui remplacera la première. Si Moussa semble être le pilote de l'opération, il sera secondé par plusieurs de ses frères plus jeunes, (le chantier convoquera environ 6 personnes), qui renouvelleront cet effort solidaire chaque dimanche jusqu'à ce que l'espace soit terminé.

Moussa savait que les gestes constructifs m'intéressaient particulièrement<sup>416</sup>. C'est donc spontanément qu'il me proposa de venir le dimanche suivant pour assister au chantier qui allait commencer. Les chantiers ayant lieu chaque dimanche, je décidais de consacrer l'ensemble des dimanches à venir au suivi de cette réalisation. Je décidais également de me tenir à l'écart de l'action et de ne pas mettre la main à l'ouvrage (malgré de multiples sollicitations), afin de relater une description qui soit au plus proche du déroulement des événements<sup>417</sup>. Un autre parti pris dans la transcription de cet événement a été de relater les faits et les informations dans l'ordre où ils me sont parvenus. Vous excuserez donc une forme de style télégraphique (propre à un carnet de terrain), ainsi que certains passages sautant « du coq à l'âne ». Il me semble que relater les événements et les informations dans l'ordre où elles me sont parvenues, permet de saisir le caractère fragmentaire propre au chantier de construction.

<sup>415</sup> Moussa Koné est mon principal contact dans le quartier, il est aussi mon traducteur occasionnel.

<sup>416</sup> Je lui avais expliqué lors de notre première rencontre que ma démarche consistait à apprendre à construire en terre dans ce quartier.

<sup>417</sup> Précisons que j'avais déjà éprouvé sur d'autres chantiers et en d'autres lieux, l'expérience physique de la construction. Alors, en observant les gestes de ce chantier, j'en mesurais pleinement la difficulté.

### a. Repérage de l'espace avant le chantier - 25/02/11

Le lieu du futur chantier se trouve très proche de la voie carrossable principale qui traverse le quartier en son centre. Le chantier est même directement en vue depuis cette voie. Ce lieu se trouve donc dans le centre géographique, et très certainement historique, du quartier. Le père de Moussa est intimement proche du chef de quartier, c'est d'ailleurs lui qui administre le quartier en son absence. L'ancienneté des relations entre le père de Moussa et le chef peut se mesurer dans la proximité des constructions (la demeure du chef se situant juste en face, de l'autre côté de la route).

L'objet du chantier est de remplacer une construction existante par une construction un peu plus grande. De nombreux matériaux sont déjà sur place, sous forme d'empilements de briques de terre crues. Ces briques sont produites spécifiquement pour ce chantier, elles sont issues du fleuve tout proche. Nous verrons plus loin, qu'elles ont fait l'objet d'une commande auprès d'une personne extérieure à la famille.



Figure 49 - Plan de situation du chantier et contexte



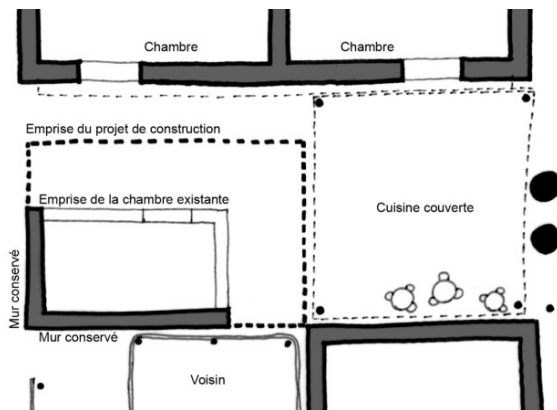
Figure 50 - Vue panoramique du contexte du chantier et vue de la construction à renouveler

### b. Dimanche 27 février 2011 - Premier jour de chantier

8h15 - Nous avons rendez-vous à 8h00, j'arrive un peu en retard, mais Moussa dors encore.

Surpris, je découvre que, la veille, deux murs de la construction précédente ont été abattus. Les gravats restent sur place, sur le sol même de la construction à édifier. Il y a les briques d'un côté

(celles qui peuvent encore servir) et la « poudre » de banco de l'autre (mélange de gravats concassés qui va servir de mortier pour le chantier). La « poudre » est mouillée le matin même, pour redevenir progressivement un mortier de terre.



**Figure 51 - Relevé du chantier le premier matin**

La périphérie de la future construction est peu à peu dégagée, en ramenant les gravats vers le centre. On dépose à la périphérie de grosses pierres à même le sol pour réaliser le sous-bassement. A la suite d'une question, on m'explique que l'on ne creuse pas le sous-bassement car pendant l'hivernage, quand l'eau monte (la remontée d'humidité pourrait faire tomber le mur).



**Figure 52 - Vue panoramique du chantier au matin du premier jour de chantier**

Deux murs de la construction précédente restent en place. Ils vont manifestement être réutilisés pour la future bâtisse. Ces deux murs intègrent quelques briques avec des traces de peintures (bleu ciel) écaillées sur leurs champs. Ces briques là ont manifestement déjà servi dans d'autres constructions, ce sont déjà les matériaux issus d'un premier réemploi provenant de la destruction d'ancienne maisons du vieux Bamako<sup>418</sup>.

<sup>418</sup> Les briques de réemplois provenant des vieilles constructions de la ville sont connues de tous comme étant « du bon *banco* ».





**Figure 53 - Mise en tension de la corde qui dessinera la ligne droite des murs**

Le périmètre de la construction est à présent complètement dégagé. Moussa sort une corde, en mentionnant une « technique traditionnelle africaine ». La corde est fixée à un parpaing posé au sol, puis est tendue sur les deux autres angles à édifier. La ligne de pierre disposée préalablement est progressivement réajustée en fonction du tracé rectiligne de la corde tendue. Le soubassement sera principalement en pierre, mais il intégrera aussi des morceaux de bétons. Il manque quelques pierres pour terminer de cercler entièrement la future construction. Moussa va donc chercher quelques pierres supplémentaires dans une autre cours de la famille. Je comprends que cette strate du soubassement de pierre constituera une coupure de capillarité horizontale permettant de se prémunir contre une éventuelle montée des eaux.

La place de la future porte semble être définie à l'avance. On m'explique qu'il y a des « règles »<sup>419</sup>. Par exemple, on ne place « jamais deux portes face à face ». On évite également de placer une porte donnant directement sur le chemin notamment pour « se protéger des voleurs ». Et on n'ouvre jamais à l'Est à cause des pluies de l'hivernage. Je comprends, à ce moment, qu'il ne reste finalement que très peu de marge de manœuvre pour choisir l'emplacement de la porte. L'emplacement de la porte tombe alors comme une évidence.

Moussa m'explique que la maison est destinée à son père qui est actuellement en voyage. Avant de partir le père a commandé 500 briques pour une somme 15 000 Fcfa<sup>420</sup>, transport compris. Ce qui revient à 30 Fcfa la brique. Il a demandé à Moussa de se charger du chantier avant son retour.

Toutes les cinq minutes on verse un seau d'eau sur le mortier.

Le couronnement des deux murs conservés est cassé pour être surélevé ultérieurement. Ce couronnement semblait être façonné à la main par des formes arrondies (peut-être pour résister à la pluie).

Moussa m'explique que, la veille, l'emplacement du projet a été établi et mesuré à l'aide d'une corde. L'aménagement intérieur semble être déjà défini : « ici la porte », « là le lit », « là bas le petit matériel ».

<sup>419</sup> Nous détaillerons ces « règles de construction » plus loin dans ce travail.

<sup>420</sup> 15 000 Fcfa = 23 euros.

9h50 - Un frère outillé d'une Daba enlève ses chaussures, il se met pieds nus et commence à malaxer le mortier en profondeur, avec son outil et avec les pieds.



**Figure 54 - Malaxage du mortier de terre**

10h00 - Moussa, pieds et mains nus, commence la construction en prononçant « Bismillâh »<sup>421</sup>. Le mortier de banco est disposé sur le rang de pierre à l'aide d'une pelle. Il est ensuite projeté énergiquement à la main, sans outil. Les projections permettent de remplir les vides des interstices et d'assurer l'adhérence du matériau.



**Figure 55 - Mise en place du premier lit de mortier à la main sur les pierres posées au sol**

10h15 - La première brique est disposée à une extrémité, puis ce sont rapidement 5 briques qui sont positionnées. On reprend la corde afin d'ajuster l'alignement de l'ensemble. Le premier rang de brique est disposé en un clin d'œil.



**Figure 56 - Premier rang de brique et vérification de l'alignement**

<sup>421</sup> Ce mot arabe est le même prononcé au début de la récitation de chaque sourate du Coran (sauf la sourate IX).

10h25 - Le rang est posé mais pas scellé. On enlève deux briques pour matérialiser l'emplacement de la porte. Mais la dimension semble trop large, alors on cherche dans les gravats une demi brique pour ajuster la dimension (on n'en casse pas une). On arrange progressivement la position des briques. Un des murs a pris un peu de ventre. Les briques ne sont pas stables sur le mortier frais, elles ne tiennent que par leur propre poids (par la gravité). Un passant (avec une écharpe verte) se rend compte du ventre pris par le mur et intervient pour réajuster la position. Moussa avait déjà enlevé la corde, Moussa la repositionne le temps du réajustement. Moussa le laisse agir (il semble plus âgé, plus expérimenté), il stabilise quelques briques. L'alignement est réajusté. Le passant reprend son chemin, la construction reprend.



**Figure 57 - Un passant intervient pour réajuster un alignement problématique**

10h45 - On dispose une nouvelle couche de banco sur les briques. L'un travail à la pelle, et trois autres à la main. Les joints verticaux sont tassés à la main avec les doigts. Les maçons se déplacent et changent régulièrement de poste. Un joint peut être commencé par quelqu'un et terminé par un autre.

10h50 - On dispose le second rang de brique (sans corde).

L'un cri « briki » (expression signifiant « on a besoin de briques »). L'épaisseur du joint horizontale permet de rattraper progressivement les problèmes de niveaux du soubassement.

A un moment une brique pourrait rentrer entièrement dans un emplacement (il ne manque pas grand chose). On déplace alors l'ensemble du rang en diminuant la taille des joints verticaux, afin qu'elle puisse rentrer en entier à sa place. Là encore on joue sur l'épaisseur des joints pour privilégier des briques entières.

11h00 - Le rang est à présent posé, on remet la corde puis ont réajuste l'emplacement. Des sceaux d'eaux usées, provenant de la cuisine attenante, sont utilisés pour mouiller le banco. Une partie de cette eau avait servi précédemment au lavage de fruits.

11h08 - On commence une nouvelle couche de banco. Le banco est projeté dans les joints verticaux, puis tassé avec les doigts. Les problèmes de niveau du début sont, petit à petit, remarquablement rattrapés grâce à l'épaisseur des joints horizontaux.



Figure 58 - Deuxième rang de briques et nouveau lit de mortier

11h20 - Troisième rang de brique

Les briques sont disposées « face contraire » (elles sont renversées par rapport à la fabrication dans le moule). La face la plus plate (celle du fond de moule) se retrouve par conséquent sur le dessus. Cette position permet de faire apparaître la rectitude du nouvel alignement, et les défauts de planéité se retrouvent en dessous, compensés dans l'épaisseur du joint horizontal, dans le mortier.

11h30 - On replace la corde et on réajuste.

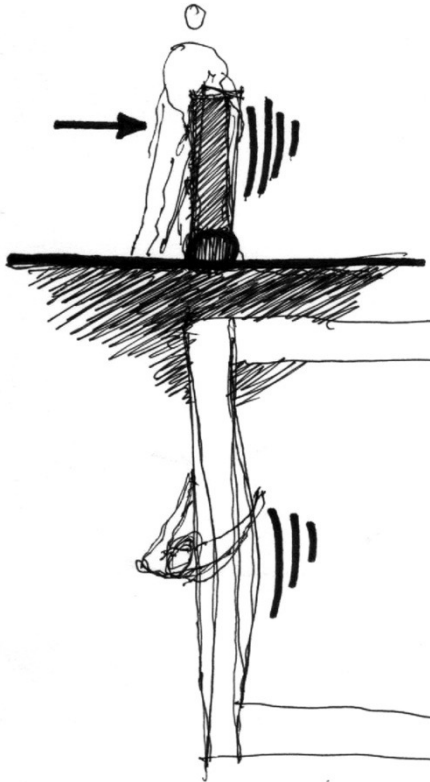


Figure 59 - Troisième rang de briques et vérification de l'alignement

11h35 - Quelqu'un cri « *boko* » (expression signifiant : on a besoin de *banco*)<sup>422</sup>. Une nouvelle couche de mortier est disposée.

Moussa pousse sur le mur de tout son poids pour rectifier la planéité du mur sur les premiers rangs. Le mur se laisse déformer, c'est très impressionnant.

<sup>422</sup> Certains chantiers sont rythmés par l'alternance des paroles : « *briki* », « *boko* ». Ces deux mots sont ceux prononcés par le maçon (souvent en poste fixe) demandant sa matière de travail aux manœuvres qui lui apportent sous les yeux.



**Figure 60 - Déformation du mur fraîchement monté**

11h50 - La fatigue commence à se faire sentir. On mélange à nouveau du mortier. Un quatrième rang de brique commence. Les briques qui étaient entreposées dans la ruelle commencent à libérer le passage. On doit à présent aller chercher des briques un peu plus loin, alors une chaîne pour l'acheminement des briques se met en place.

11h56 - Le rang est à présent posé, on ajuste la position.

12h08 - Un nouveau lit de banco est réparti sur le haut du mur. Moussa doit maintenant donner de la voix pour que le travail reprenne. Ils ne sont plus que trois. L'un des frères s'est arrêté pour préparer le thé.

Les boules de banco sont comme déroulées sur le haut du mur.

12h22 - Un cinquième rang de brique vient d'être posé. Le mur est à présent à la hauteur du nombril d'un adulte.

On vient vérifier l'alignement avec la corde. Moussa ajuste les briques en tapotant dessus avec le poing. A chaque coup, la souplesse du mur donne un effet retour, comme si il s'agissait d'un élastique. C'est un mur souple, lourd certes, mais souple. C'est le poids, la masse qui le fait tenir debout.

12h30 - On commence un nouveau lit de mortier.

Un passant fait une remarque sur un trou dans le mur, quelque chose à corriger (un joint vertical manquant). Les jeunes maçons s'exécutent immédiatement et reprennent le défaut sur le champ. Ils sont toujours 6 à travailler.

Un jeune du quartier passe et vient blaguer, malgré la fatigue la bonne humeur est toujours là.

12h41 - On commence un sixième rang de brique

Les joints verticaux sont bien décalés d'un rang à l'autre. Les angles bien croisés.

12h55 - Moussa propose d'aller manger et de reprendre ensuite pour faire deux rangs supplémentaires. L'équipe n'est pas d'accord et préfère terminer les deux rangs tout de suite. Le chantier reprend immédiatement, on pose la corde et on ajuste.



**Figure 61 - Sixième rang de briques et vérification de l'alignement**

13h05 - Après discussions, il n'y a plus suffisamment de mortier pour continuer aujourd'hui, alors « on fait un rang et on s'arrête ».

13h08 - On a mélangé un nouveau mortier. On peut alors poser un nouveau lit de mortier.



**Figure 62 - Gestes de maçonnerie à mains nues**

13h23 - Un septième rang de brique est déposé sur le mortier frais. Ce sera le dernier pour aujourd'hui. Le mur a déjà atteint la hauteur au dessus du coude d'un adulte.



**Figure 63 - Les jeunes maçons se lavent sur le tas de mortier, par souci d'économie**

Les jeunes maçons se lavent directement sur le tas de mortier (pour ne pas perdre d'eau). Moussa m'explique que l'on prévoit de mouiller le mortier deux fois dans la semaine afin de le ramollir. Le chantier reprendra dimanche prochain.



Figure 64 - Etat des lieux après une matinée de travail

### *c. Dimanche 06 mars 2011 - Deuxième jour de chantier*

8h30 - Je suis encore en retard ! Moussa n'est pas là, il a dû partir en voyage dans la région de Ségou. La construction a avancé dans la semaine. Cinq rangs de briques supplémentaires ont été élevés sur deux murs.



Figure 65 - Etat des lieux après une semaine

Le chantier est déjà habité, le père de Moussa est revenu de voyage et a repris sa place dans son propre espace, bien qu'il ne soit pas terminé. Au sol une natte en roseaux rigide fait office de

couchage, agrémentée de quelques tapis en fils de plastic tressé. En guise de toiture un morceau de bois est disposé en diagonale entre deux murs pour faire tenir en lévitation un second panneau de roseaux tressés. Un fil électrique qui traverse le chantier a été mis à contribution pour cette toiture de fortune. Le corps se retrouve donc entre deux pans horizontaux de végétaux tressés. Un panier a été disposé dans l'angle du mur donnant vers la rue principale. La disposition du panier permet de se protéger des regards de la rue. Quand j'arrive la moustiquaire est encore en place, mais le père de Moussa est déjà levé, une femme s'empresse de ranger le couchage au moment ou je fais quelques photos.



**Figure 66 - Le chantier est déjà habité**

Quelque chose était suspendue au dessus du couchage. On m'explique que c'est un poisson qui a la particularité de vivre dans la terre en saison sèche et qui sort avec la saison des pluies (*oulou-dièkè*). A la question de savoir si c'est un fétiche, le père esquivé deux fois de suite<sup>423</sup>. Même si la présence de ce poisson n'est pas explicitée, on comprend que les bozos connaissent extrêmement bien la faune des eaux du fleuve.



**Figure 67 - Un poisson séché suspendu au dessus du couchage**

9h00 - Le chantier reprend doucement.

<sup>423</sup> Les fétiches étant officiellement interdits par l'islam, la question que je pose est taboue, la réponse est par conséquent silencieuse.



On casse des briques et on mouille le tas de banco. En l'absence de Moussa c'est le Papa qui semble reprendre la direction du chantier. Il observe, fait des commentaires, et donne des conseils. Il y a deux tas de banco, un petit côté cuisine, et un plus gros au centre de l'espace à construire. Je remarque qu'aucun soin particulier n'est accordé à la finition des joints. Ils sont laissés bruts, parfois en débord, parfois en retrait. Peut-être est-ce que cela favorise l'accroche d'un enduit à venir ?

Le père s'absente quelques instants pour déplacer les moutons. Il s'est maintenant changé. Les petits apportent de l'eau.

9h37 - La construction commence. Le premier à maçonner commence par une prière (comme Moussa l'a fait la semaine précédente).

L'équipe de maçon est sensiblement la même que celle de la semaine précédente. Simplement le grand frère de Moussa va le remplacer sur le chantier pour la journée. Et un autre individu qui n'était pas là la semaine précédente participe aujourd'hui au chantier.

On ne peut déplacer le banco qu'à l'état de pâte ou à l'état de brique, mais pas à l'état de poudre. C'est pour cette raison que l'on mouille le banco directement sur place.

9h46 - On est déjà au deuxième rang de brique de la matinée. Le linéaire de mur étant moins long (environ 4 m), le travail avance aujourd'hui très vite.

Des enfants sont là sur le chantier pour « aider » les grands à déplacer le banco. Pour eux il s'agit d'une période d'apprentissage. Tous les gestes sont déjà là dans leurs mains. Les enfants (avec leurs petites mains) n'amènent pas beaucoup de matière. Mais tout le monde tient compte de leur participation. L'enfant semble être ici pleinement considéré, dans l'acte collectif.



**Figure 68 - Les enfants, même petits, aident les plus grands**

9h56 - 3ème rang de brique

10h04 - 4ème rang de brique

Le travail avance bien. La petite erreur d'aplomb au niveau de la porte est progressivement rectifiée. Chacun a son rôle : malaxeur, transporteur, maçon, passeur de banco. C'est de l'énergie humaine qui s'exprime. Soudain l'un d'eux enlève une brique du mur existant pour augmenter l'imbrication entre le mur existant et le nouveau mur, de sorte qu'il ne fasse plus qu'un.



**Figure 69 - Le mur est à hauteur d'épaule**

10h18 - Le père réapparaît, on ne l'avait pas revu depuis quelques temps. Il met la main à la pâte un instant pour soigner le positionnement d'une brique d'angle.

10h22 - Tout le mur est à peu-près à la même altitude. On dégage le haut du mur existant pour préparer la pente.

La semaine précédente Moussa avait évoqué la possibilité de faire une fenêtre à côté de la porte. La direction du chantier ayant changé de main, cette fenêtre ne verra finalement pas le jour. Il n'y a pas de projet, pas de dessin. C'est celui qui fait qui fait !

Un des maçons semble avoir trouvé une planche pour faire un linteau de porte, mais après un rapide essai sur place, elle semble finalement trop petite. Le père réapparaît ensuite avec un morceau de bois avec une dimension plus appropriée.



**Figure 70 - Mise en place du linteau de porte**

10h32 - L'idée d'une fenêtre a du réapparaître dans l'équipe. On enlève subitement une brique dans le mur ouest pour pratiquer une ouverture donnant sur la venelle.

Un des maçons travaille à présent, pied nu, debout sur le haut du mur. Il déambule aisément sur un rang de brique qui vient juste d'être posé, les briques bougent à chacun de ses pas. Soudain il tombe, sans gravité, dans le côté intérieur du chantier (pas chez le voisin). Il remonte de nouveau, à présent il se stabilise en mettant un pied chez le voisin (sur le toit du voisin), puis reprend le travail.



**Figure 71 - Le maçon travaille debout sur le mur**



**Figure 72 - On passe le mortier au maçon sur le mur**

10h51 - Le travail en hauteur (sans échafaudage) est plus périlleux, plus lent, plus difficile. Après une observation plus fine, je remarque que le maçon debout sur le mur est en train de poser deux rangs de briques en même temps, cela explique aussi pourquoi le travail est plus long. Il semble très agile en équilibre sur le mur. Il travaille en marche arrière. Il positionne les briques devant lui puis recule progressivement. Je comprends alors que l'ensemble des gestes sont optimisés, l'ensemble de l'ouvrage se réalise à la longueur du bras et donc à l'échelle du corps. Ces gestes sont pleinement stratégiques, à cet instant absolument rien n'est laissé au hasard, rien n'est improvisé. C'est de l'expérience qui s'exprime à travers le corps de ce « maçon funambule ».

J'apprends plus tard que ce maçon est un maçon de métier, qui a été employé pour la journée, d'où l'assurance et la stratégie des gestes observés dans ce document. Le maçon en question est un voisin qui vit non loin de là, dans le quartier.



**Figure 73 - Le « maçon funambule », travaille en marche arrière debout sur le mur.**

11h18 - Le mur le plus haut, pour former le faitage de la pente, est à présent en place (contre le mur mitoyen). Le travail de la pente va commencer sur les pignons Ouest. Le thé circule en partage. Les briques sont ajustées, nettoyées, ébarbées à l'aide d'un outil (sorte de *daba*). Le travail semble gagner en précision à mesure que l'on atteint le niveau final de la couverture.

11h14 - C'est la première fois que toutes les briques sont ajustées. Le haut du mur semble nécessiter plus de soin et d'attention. Cela semble être un des postes le plus important de la construction.

11h18 - Le père demande au « maçon funambule » d'enlever une brique de la fenêtre. La fenêtre Ouest s'agrandit du même coup. Le maçon profite de ce vide de la fenêtre (sans banco) pour en faire son « perchoir », ce poste de travail se révèle idéale pour façonner l'ensemble du pignon. La fenêtre devient un poste de travail fixe depuis lequel il peut agir dans un rayon d'action à la mesure du bras.



**Figure 74 - Le travail à la mesure du corps**

11h28 - La planche de linteau précédente, qui était trop petite pour la porte, est à présent présentée pour servir de linteau de fenêtre. Sa largeur est trop importante. L'un des maçons entreprend donc de la redimensionner afin que la largeur de ce linteau corresponde à l'épaisseur du mur. Une entaille à chaque extrémité est façonnée. Puis la découpe est achevée à la *daba*. Le bois semble extrêmement dur. La planche est disposée en place puis est aussitôt recouverte d'un mortier de banco. Un rang de brique est instantanément disposé dessus. Le pignon est terminé en un clin d'œil.



**Figure 75 - Mise en place du linteau de fenêtre**

Le percement de la fenêtre fait maintenant la transition entre le mur existant et le nouveau.

11h42 - Après avoir soigné l'angle, le maçon reprend son travail en marche arrière mais cette fois-ci sur les 6 rangs de brique fraîchement posés dans la matinée. Il est en équilibre, et ne descend plus du mur, même si il y a des temps d'attente.



**Figure 76 - Pose cigarette (à gauche) et travail sur les 6 rangs de briques fraîchement posées le matin**

12h00 - Après un thé et une cigarette, le travail en marche arrière reprend pour le maçon. Cette fois-ci, il fait trois rangs de briques en même temps. N'ayant pas de vision d'ensemble, il s'aide des conseils de l'assistance pour rectifier l'alignement. Tout le monde regarde et l'assiste.

Le maçon, en équilibre sur le mur, est comme un piroguier des cimes, un funambule urbain, un artiste, un athlète. C'est un travail de force, d'équilibre, de souplesse, d'écoute,...

12h12 - Le maçon s'installe sur le linteau de porte pour terminer le mur.

12h23 - Le maçon a terminé la porte, il est à présent sur l'angle.

Le père de Moussa arrive et dit que « ce n'est pas bon ». Car il n'y a pas assez de pente. Il suggère que l'on enlève un rang de brique en partie basse (égout) pour le replacer en partie haute (faitage), au moment de faire la couverture.

Une remarque, personne n'a utilisé de ficelle de toute la matinée.

Lorsque l'on se baisse un peu, à hauteur d'œil, on entrevoit des porosités dans le mur.

12h43 - Le maçon est à présent sur le dernier mur, le second pignon. Il progresse toujours en marche arrière. On écarte momentanément la couverture en paille de la cuisine le temps de rehausser le mur. A mesure que le mur s'élève le fil électrique se tend. Il semble maintenant inévitable que ce câble électrique fasse partie de l'espace privé.



**Figure 77 - Mise en place du quatrième et dernier mur**

13h00 - Fin du travail. Le maçon funambule descend. Tout le monde va à présent manger ensemble dans la véranda du grand frère de Moussa.

#### **d. Dimanche 13 mars 2011 - Troisième jour de chantier**

9h07 - Le chantier reprend doucement. Moussa est revenu dimanche dernier, il était parti en mission au village de San (900km - 3 h aller/ 3h retour). Un des garçons casse des briques avec une barre de fer. Puis il malaxe, à sec (avec une sorte de *daba*), en terminant de casser certains morceaux avec le dos de son outil. Le mélange se prépare à nouveau au centre du chantier, sur le lieu de la construction.



**Figure 78 - Concassage de blocs de terre pour la préparation d'un mortier**

9h14 - On verse des seaux d'eau sur le tas de banco.

Le père de Moussa m'explique qu'il n'a pas l'argent pour les tôles de la couverture, alors en attendant il va faire un toit en paille, carton et papier.

Cette semaine encore, le chantier de construction a été habité par le chef de famille. Quelques aménagements ont été réalisés depuis la semaine dernière, comme le rideau intérieur de la porte, par exemple.

Les briques disposées sur le haut du mur le dimanche précédent sont à présent solidement collées, le séchage a fait son effet. Le père rapporte des briques supplémentaires de différentes couleurs (elles sont probablement originaires de différentes provenances). Le garçon les casse à mesure que les briques arrivent sur le tas de mortier.



**Figure 79 - Apport, humidification et concassage**

9h48 - Le mortier est prêt, la construction reprend. Moussa, pied nu, monte sur le mur. Il est maintenant debout sur le haut du mur et commence à maçonner à la main. Le rideau installé dans la semaine est décroché et on récupère les deux clous qui servaient à le fixer. Deux jeunes arrivent en renfort, ils sont quatre à présent. Le petit de quatre ans suit le mouvement, mais il n'est pas assez

grand pour atteindre le haut du mur. Un pneu de voiture sert d'échafaudage (Moussa est maintenant redescendu).



**Figure 80 - Echafaudage à partir d'un pneu**

9h58 - La moitié du périmètre est déjà recouverte de banco. Le fil électrique a été détendu pendant la semaine, afin de ne pas être prisonnier de la construction.

On prévoit à présent 2 rangs de briques en partie haute (faitage) pour modeler la pente et 1 rang en partie basse (égout).

En maçonner à la main, Moussa termine de filtrer le banco en enlevant des cailloux qu'il trouve dans le mortier. Moussa élève progressivement son corps, à l'aide de son échafaudage, pour que l'épaule soit au dessus du mur, afin de pouvoir maçonner.

10h09 - Le tour de la maison est recouvert de banco, on va poser les briques. « *briki* ». Moussa utilise à présent un mortier (instrument de cuisine) pour faire office d'échafaudage.

10h22 - Pause thé sur place (c'est le voisin qui offre). Les briques sont déjà disposées sur la moitié du périmètre. Certains problèmes de niveaux s'amplifient, progressivement le haut du mur à maintenant tendance à onduler dans le sens de la hauteur.

10h30 - Le périmètre complet est à présent terminé.

10h40 - On reprend à présent avec du *banco* (mortier). Mais ils vont maintenant chercher le mortier dans la rue principale, un mélange particulier a été préparé à cet effet. Ce mélange a été apprêté de façon spécifique (malaxé et humidifié) pendant deux jours. Il s'agit semble t'il d'un mortier plus solide destiné à soigner le haut du mur<sup>424</sup>.

<sup>424</sup> Le haut du mur est un poste particulièrement important car s'il prend l'eau, c'est tout le mur qui peut être menacé.



**Figure 81 - Mortier spécial pour le haut du mur préparé en avance pendant plusieurs jours**

Moussa dépose une boule de banco sur une brique en haut du mur puis en prélève, au fur et à mesure, pour s'occuper des joints verticaux.

11h00 - Le travail de la pente commence (le second rang du faitage). On ajuste les briques dans leur hauteur à l'aide d'une daba pour que les briques dessinent la pente.

C'est la troisième construction de Moussa. Mais pour certains de ses petits frères c'est la première. L'un d'eux a 16 ans. Il ne sait pas faire la pente, alors ses frères lui expliquent.

11h34 - Avant de maçonner définitivement un dernier rang de brique le père de Moussa fait modifier la pente afin de l'accentuer.

Moussa travaille dans l'angle du mur, un pied dans la fenêtre, un autre dans un joint horizontale. Son corps paraît littéralement suspendu au dessus du sol. Le pied de la fenêtre agit comme un point fixe, le corps pivote comme un compas, d'un côté puis de l'autre.



**Figure 82 - Emploi du corps jusqu'à la limite**

11h48 - Le façonnage de la pente sur un pignon est maintenant terminé. Il commence le mur du fond et travaille perché sur un mortier de cuisine surmonté de trois briques. Il œuvre toujours avec le mortier spécialement confectionné pour le haut du mur. Le banco arrive en pelleté, il est d'abord déposé sur le sol, puis est pris à la main pour être élevé jusqu'au maçon.





**Figure 83 - Echafaudage avec un instrument de cuisine**

11h57 - Le père arrive avec un grand bambou dans la main pour matérialiser la pente de toiture directement sur place. La pente ne semble pas suffisante. Il va falloir rajouter un rang supplémentaire. Il calle le bambou avec une brique en plus au niveau du faitage. C'est à présent vérifié, il faut un rang de brique supplémentaire en partie haute. Tout le monde repart immédiatement de son côté chercher des matériaux, le travail va se prolonger. La forme de l'ensemble parait ainsi s'ajuster progressivement<sup>425</sup>.

12h09 - Les pelletées de mortier traversent la cuisine en pleine activité. Moussa décide finalement de rajouter du mortier sans brique, pour surélever le mur du faitage. La surélévation en question est d'environ 20 cm de mortier qui est terminé lissé à la main comme on le ferait pour un enduit de façade.



**Figure 84 - Etat des lieux après trois dimanches de chantiers**

12h30 - Fin du travail, il restera le toit pour le dimanche suivant.

#### ***e. Dimanche 20 mars 2011 - Quatrième jour de chantier***

8h30 - Moussa n'est pas levé, j'en profite pour dessiner dans le quartier. Ce matin, le chantier était occupé par 3 poules et deux moutons.

<sup>425</sup> Si la pente n'est pas suffisante, l'eau risque de pénétrer l'intérieur (surtout si c'est un toit en paille). La pente doit donc être forte pour évacuer l'eau le plus rapidement possible vers l'extérieur.

11h00 - Après s'être levé, Moussa me retrouve facilement avec les indications des voisins. Le chantier démarre. Une dizaine de longs bambous sont stockés non loin du chantier. Il y a déjà un tas de carton sur place. Moussa part à la recherche d'une scie pour couper les bambous.

L'activité dans la cuisine bat son plein. Le fait de cuisiner par terre implique des gestes particuliers, une économie, une posture.

11h26 - Moussa n'a pas trouvé de scie, il va couper le bambou à la machette. Il mesure la largeur de la construction à l'aide d'un bâton. Il compte 6 bâtons d'environ 50cm. Le premier bambou coupé est directement vérifié sur place avant de couper les suivants. « *Akagni* » (c'est bon). L'un des frères effectue un test de solidité à la flexion directement sur place en effectuant une traction au milieu du bambou. Le test est concluant. On peut à présent couper les bambous suivants à la mesure.



Figure 85 - test de flexion des premiers bambous

La coupe se fait en utilisant le côté du bambou le plus gros (le plus solide). L'extrémité la plus fine (moins solide) ne servira pas à la construction. La coupe (à la machette) est effectuée, de préférence, sur un nœud afin de ne pas risquer de fendre le bambou. L'emplacement aléatoire des nœuds fait donc varier sensiblement la longueur des bambous<sup>426</sup>.



Figure 86 - Coupe des bambous à la machette

<sup>426</sup> Cette donnée permet de comprendre les raisons de l'introduction de fragments aléatoires dans l'espace.

Pendant la coupe des bambous, du mortier de *banco* a été préparé juste à côté. Ce banco servira pour sceller les bambous en place dans leur position définitive.

11h51 - Moussa a coupé une vingtaine de bambou. Il se lève et dit que « le travail commence », puis disparaît. (Il est parti s'occuper de la litière du bœuf suite à une demande).

12h04 - Reprise du chantier.

Une grosse poutre en bois est apportée. Moussa est debout sur le mur. Il constate sur place que la poutre est trop courte. Quelqu'un en propose une seconde plus petite. Les deux poutres vont être aboutées. Moussa récupère une corde qui était sur le toit de la cuisine, puis commence à assembler les deux morceaux de bois.



**Figure 87 - Aboutage de deux poutres**

12h12 - La fixation est réalisée en un temps record. La poutre est à présent suffisamment longue. Un câble électrique est apporté, on va doubler la fixation pour assurer. On m'explique que le câble électrique est plus solide que la corde. La fixation est réalisée en deux temps. Un test de solidité est effectué. On constate encore un peu trop de flexion. On va réaliser une troisième fixation superposée sur les deux premières. Les deux éléments ne font à présent plus qu'un.



**Figure 88 - Superposition de liens**

12h21 - La poutre est mise en place. Il façonne une réservation dans le mur pour encastrer la poutre, de sorte qu'elle soit dans le même plan que le sommet du mur.



**Figure 89 - Façonnage d'une réservation pour la poutre**

12h24 - Il prépare à présent la seconde réservation dans l'autre pignon pour recevoir la poutre. C'est maintenant prêt, la poutre est en place, les bambous arrivent. Ils sont rapidement disposés un par un en les espaçant de 20 à 30 cm.



**Figure 90 - Mise en place des bambous dans le sens de la pente**

12h33 - Le mortier de banco arrive. Moussa commence par celer les bambous sur le mur de faitage. La chaîne de transport du banco s'organise. Les boules de banco sont lancées au maçon debout sur le mur.



**Figure 91 - Scellement des bambous au faitage**

12h44 - Le mur le plus bas commence à être scellé. La chaîne de transport du banco traverse la cuisine toute proche toujours en activité.

12h52 - On commence à monter les cartons. Moussa peut alors s'asseoir dessus pour commencer à les répartir sur les bambous.



**Figure 92 - Disposition des cartons**

12h56 - Il n'y avait pas suffisamment de cartons disponibles pour l'ensemble de la couverture. On remplace alors par des panneaux de bambou tressés qui étaient là sur place.

13h10 - Les petits sont allés chercher un rouleau de papier pour la couverture. On commence en partie basse à dérouler le papier (pour répondre à une logique de recouvrement). Il faudra trois couches de papier pour chaque lai horizontal.

13h16 - Ils commencent à dérouler la seconde couche. Le papier est callé avec des pierres pour ne pas s'envoler avec le vent.

13h19 - Troisième couche de papier. Il faudra donc en tout 3 lais horizontaux constitués de trois couches chacun. Le papier est disposé avec la face lisse au dessus car « l'eau glisse mieux sur cette face ». L'eau s'évacuera donc plus rapidement.



**Figure 93 - Mise en place de la couverture de papier**

13h 25 - le deuxième lai de trois couches est à présent terminé. Reste le troisième et dernier lai. Lors de la découpe Moussa prend bien soin de ne pas découper la feuille du dessous. Il semble avoir compté le nombre de tour de rouleau à réaliser pour couvrir la longueur nécessaire. Il est alors en mesure de dérouler et de couper seul le rouleau de papier.

13h 35 - Le troisième lai est terminé. Il reste du papier. Ils vont donc réaliser des lais croisés, dans le sens de la pente pour finir le rouleau. L'acrotère (ou « le petit mur »), est réalisé en disposant des briques à l'aplomb du mur pignon pour la résistance à l'arrachement de la couverture. Les briques sont lancées depuis le bas.



**Figure 94 - Réalisation de l'acrotère pour palier à l'arrachement de la couverture**

13h45 - Tous les lais dans le sens de la pente sont réalisés. On termine alors l'acrotère sur les trois côtés les plus hauts. Le toit fraîchement posé semble rapidement devenir brulant, Moussa demande ses chaussures. Il déambule à présent à l'aise sur l'ensemble de la toiture avec de lourdes briques dans les bras pour aller les disposer sur la périphérie de la couverture.

13h 54 - Fin du chantier

Moussa explique que la construction est terminée. Il restera simplement à clouer la couverture en papier sur les murs en terre avant l'arrivée des premières pluies (en juin). Nous constaterons, plus tard, qu'un enduit extérieur sera également appliqué sur l'ensemble de la construction.



Figure 95 - Intérieur de l'espace à la fin du chantier

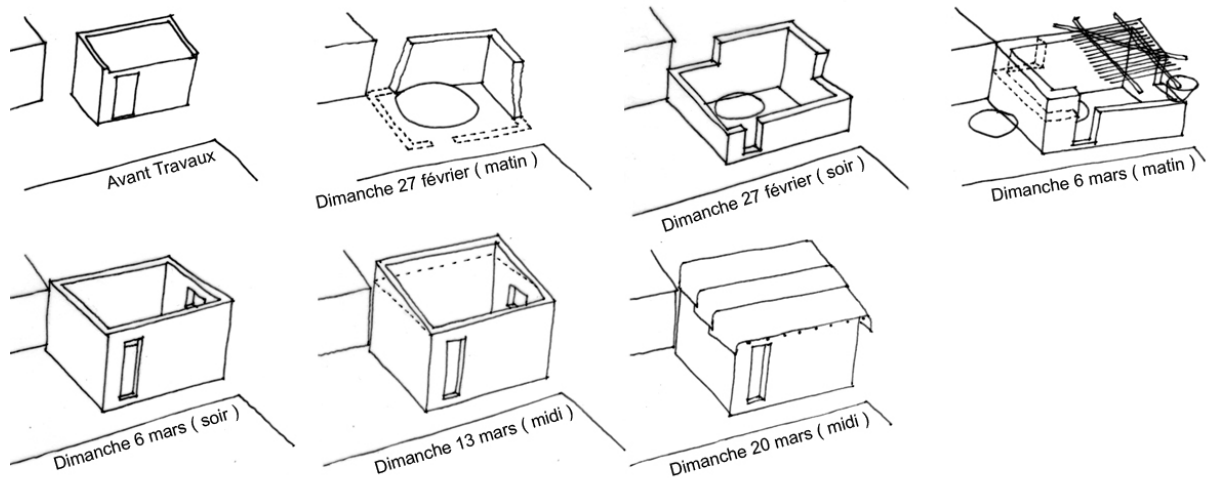


Figure 96 - Bilan graphique des différentes étapes du chantier

### ***f. Commentaires a posteriori***

En relisant cette description aujourd'hui, je suis frappé par le nombre de fois où apparaît le mot « progressivement ». C'est l'occasion de faire le lien avec la pensée de Michel Maffesoli (2010) qui décrit le « progressif » comme un concept appartenant à la postmodernité. Le caractère progressif du chantier approche donc la pensée contemporaine.

On est également marqué par les modalités d'évolution du chantier qui peut changer de main en fonction du moment, ou de la journée. On comprend alors combien l'espace est perpétuellement ouvert à la négociation, à l'imprévu, au hasard, à la participation, à l'événement. L'ensemble du chantier est le contraire de quelque chose de planifié à l'avance. Là, tout s'adapte en fonction des besoins et surtout du disponible. L'emplacement de la fenêtre, la longueur de la poutre, l'emplacement de la poutre, la nature des matériaux, la longueur des bambous,... Tout semble être le produit d'un ensemble de contraintes.

On remarque la place réservée aux enfants dans le chantier, dont la participation, si minime soit-elle, est pleinement respectée. L'apprentissage sur le chantier n'est donc pas seulement celui des gestes techniques, mais c'est également le moment de l'apprentissage de la participation en elle-même. Apprendre à participer inclut de ne pas freiner la spontanéité des enfants à imiter l'adulte. Les gestes des adultes sont alors emplis d'attention, de précautions, autour de la fragilité de l'enfant.

On est également marqué par la fréquence de travail extrêmement soutenue. Le rythme de travail fait que toutes les dix minutes une nouvelle étape de la construction s'achève. Toujours à propos du rapport au temps, soulevé en détail dans la première partie, on mesure ici la remarquable efficacité du temps de chantier qui permet d'achever la construction d'une cellule d'habitation en simplement 4 dimanches matin.

Ce chantier témoigne qu'il n'y a qu'un très faible recours à un maçon professionnel (ponctuellement une matinée, en l'absence de Moussa), la grande majorité de la construction est principalement réalisée à travers la solidarité familiale et les savoir-faire populaire. Sauf le deuxième jour où un maçon est venu remplacer Moussa qui était parti en voyage. Il n'y a donc pas, ou peu, de dépenses monétaires dans une main d'œuvre qualifiée. Il s'agit d'une « culture constructive » (Potié, Simonnet, 1992) interne à la famille et au quartier. On précisera que cet exemple ne fait pas loi ; on rencontre, en effet, quelques exemples où ce sont des maçons qui sont rémunérés pour effectuer la tâche de construction (B.5, B.7).

On remarque enfin que le chantier n'est pas rigoureusement circonscrit à l'espace de la construction. Le chantier empiète largement sur l'espace public (préparation du mortier, stockage des briques, coupe des bambous,...). Le chantier (privé) a un caractère public qui est renforcé ponctuellement par la participation de passants.

## Chapitre 2. Les bulles successives d'intimité

Nous allons entrevoir une série d'espaces caractéristiques de l'intimité du quotidien. Les espaces rencontrés dans le quartier font preuve d'une relative diversité. Cette diversité d'espaces témoigne de multiples degrés d'intimités allant de l'espace public en pleine lumière, à l'espace privé dans la pénombre la plus totale. Gilles Holder (2004) évoque en détail cette union entre luminosité et vie publique. Il évoque notamment la « Place blanche » (*farru korey*) synonyme de « vérité blanche », qui s'opposerait au « noir » de l'obscurité qui « renvoie à ce qui est caché et ne peut publiquement être dit » (Holder, 2004, p.16). Il semble donc important de décrire certains espaces caractéristiques de la vie quotidienne témoignant de ces différents degrés de luminosité matérialisant ces multiples hiérarchies d'intimité. Le fait d'avoir rencontré ces types d'espaces à de nombreuses reprises prouvent que ces espaces participent pleinement de la culture de l'habiter. C'est pourquoi nous avons jugé nécessaire ici d'évoquer certains de ces espaces particuliers dans le détail.

### a. « Hangar des vieux » - l'espace de la parole publique

La « case à palabre », est un type d'architecture que l'on retrouve à travers différentes cultures du pays : le « grand abri » (*djānga diye*) chez les *Saman* (Holder, 2001, p.142), la *toguna* chez les Dogons, le *Gwele* chez les Bambaras, le *dyanga* chez les Bozos (Brasseur, 1968) la *kora* dans la région de Yélimané (Brasseur, 1968), etc. On trouve également un tel lieu dans le centre de la ville de Dia. Dia étant une ville de fondation Bozo, cette présence est ici particulièrement intéressante à remarquer. Lieu de parole et parfois lieu de justice, c'est un endroit caractéristique des pratiques citadines dans cette région. L'abri, la couverture, représente ici le cœur de l'espace public. Cet espace matérialise le cadre d'une démocratie urbaine commune à ses différentes cultures. On remarquera que chaque culture a généré une architecture particulière pour ce lieu de parole. La *Toguna* (Dogon) s'illustre par une épaisse couverture de fibres végétales. Le *Gwele* (Bambara), comme celui de Banamba, par exemple, est caractérisé par un système d'assises en bois, l'ombre est parfois portée par le simple feuillage d'un arbre attenant. Un lieu similaire peut être observé dans la ville de Dia, ce lieu donnant sur la place de la mosquée. On remarquera que dans le cas de Dia l'assise est au sol sur des tapis.



Figure 97 - Trois modèles anciens de « cases à palabres » présents dans trois cultures différentes (Youga Dogourou-Pays Dogon-2007, Banamba-Bambara-2009, Dia-Bozo-2009)

Nous allons à présent nous concentrer sur le « Hangar des vieux »<sup>427</sup>, situé au centre du quartier, à un croisement de ruelles entre la mosquée et le puits, le long d'une des venelles les plus fréquentées du quartier, à l'ombre d'un gros arbre. Ce lieu profite du mouvement d'air présent dans la ruelle. Le « hangar des vieux » occupe une place de choix, au cœur d'un croisement spatial permettant d'observer une bonne partie de la vie publique alentour et inversement d'être à la vue de tous. La grande proximité de la mosquée, qui lui fait face, est un point commun aux modèles anciens observables dans les autres villes du pays.

<sup>427</sup> C'est de cette manière qu'il est nommé ici.



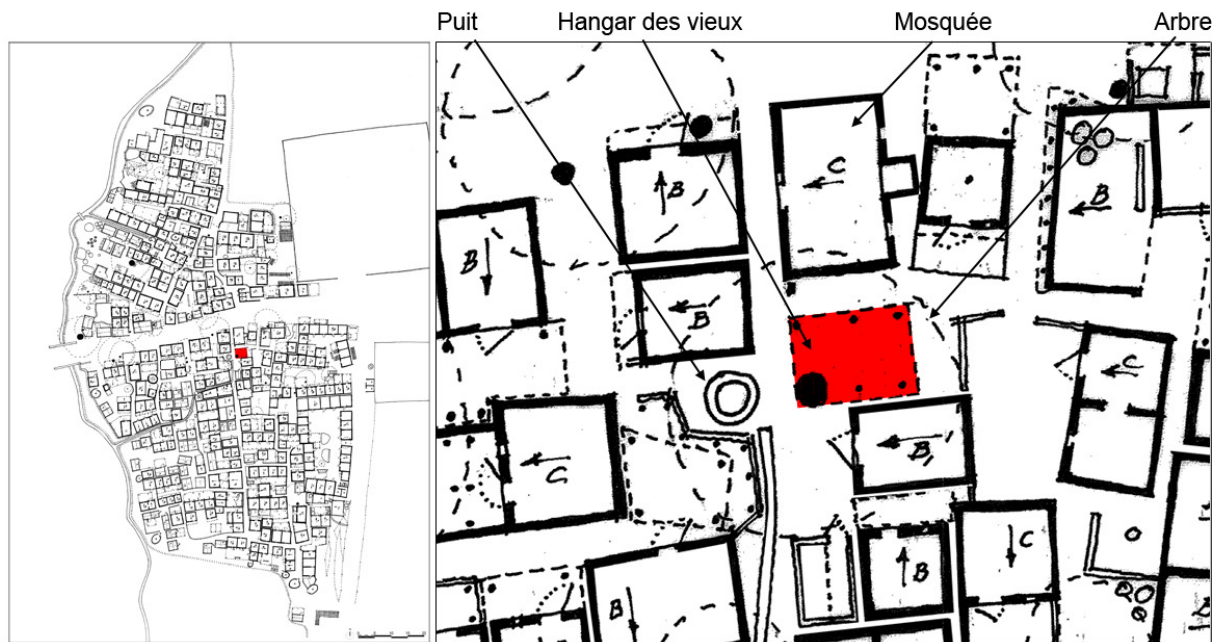


Figure 98 - Plan de situation et contexte du « hangar des vieux »

Il s'agit d'une architecture légère portée par quatre piliers en bois. On remarquera, à ce sujet, que l'arbre n'est pas mis à contribution pour la structure qui porte le toit. Le sol, qui sert d'assise, est surélevé par rapport au niveau de la ruelle, de la sorte on perçoit tout l'espace autour et on peut discuter facilement avec quelqu'un qui passe dans la ruelle. L'intimité du lieu de parole est matérialisée par trois rideaux qui demeurent manipulables et mobiles, ils sont simplement suspendus à la couverture. Le sol est recouvert de deux nattes en paille qui jouent le rôle d'assise. C'est un lieu où l'on est déchaussé.

Comme la *toguna* en pays Dogon, le « Hangar des vieux » est très bas de plafond et (toujours comme dans la *toguna*), on ne peut pas s'y tenir debout. On dit qu'un tel lieu est bas de plafond pour éviter que les conversations ne soient trop emportées. On comprend que les caractéristiques de ce lieu mettent tout en œuvre pour favoriser une discussion sereine.

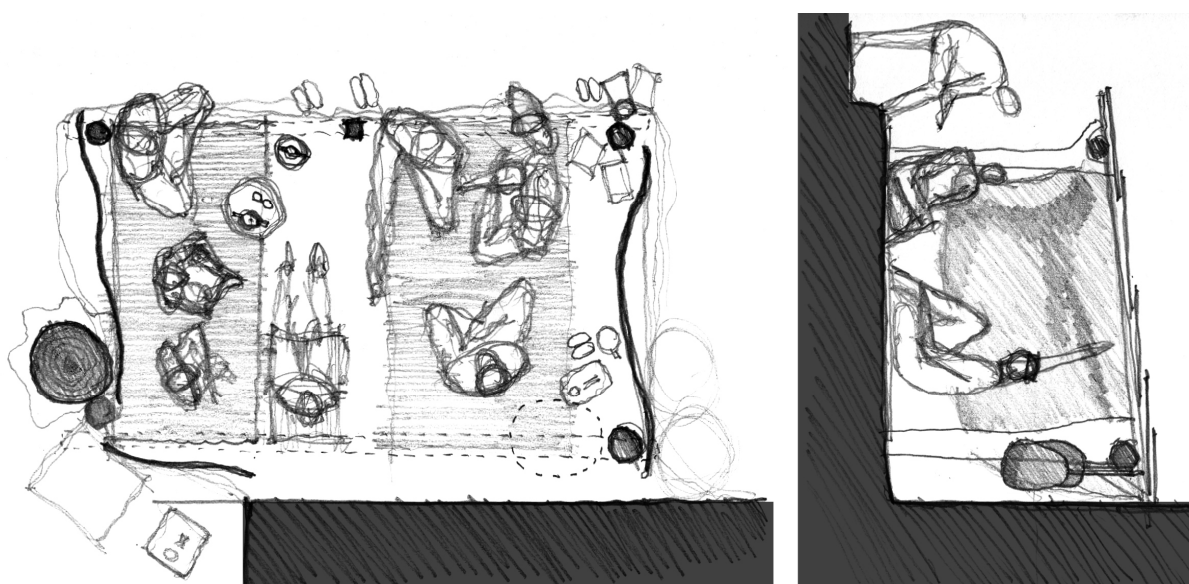


Figure 99 - Plan et coupe du « Hangar des vieux »

Lors de la réalisation du dessin ci-dessus, j'ai tenu compte de la position des corps, afin de permettre de saisir à quel point ce lieu est propice à l'échange. On remarque que, en plan, l'ensemble des acteurs se positionne en forme d'amphithéâtre de manière à voir et entendre l'ensemble de l'assemblée. La sous face de la toiture permet de suspendre des choses qui restent toujours à portée de la main.

Ce lieu est protégé du soleil par l'existence d'une couverture. Mais cela reste un espace lumineux car généreusement ouvert sur l'ensemble des faces périphériques (en fonction de la position des rideaux). Cet emplacement fait corps avec « les creux » de l'espace urbain (Pétonnet, 1979), il en est une partie intégrante.

#### **b. La cour - Un Intérieur/extérieur (B.4)**

De nombreuses études évoquent la question de la cour africaine<sup>428</sup>. Nous ne nous étendrons donc pas trop longuement sur le sujet. Nous nous contenterons de quelques remarques spécifiques relatives au terrain de recherche, ces détails étant nécessaires pour l'argumentation de notre problématique.

Nous commencerons par constater que la cour, que nous allons voir, est l'une des cinq plus grandes du quartier; la plupart sont de taille réduite. Précisons, pour compléter, que la cour témoigne d'une dimension variable dans l'histoire et en fonction du niveau de densité<sup>429</sup>. Les cours de Djenné et de Dia, par exemple, sont souvent des cours de « dimension réduite » (Brasseur, 1968, p.437).



**Figure 100 - Plan de situation de la cour étudiée et de son contexte**

<sup>428</sup> Alain Dubresson, Alphonse Yapi Diahou. *L'État, « le bas », les cours : exclusion sociale et petite production immobilière à Abidjan (Côte d'Ivoire)*. In: *Tiers-Monde*. 1988, tome 29 n°116. Le logement des pauvres dans les grandes villes du Tiers Monde (sous la direction de Michel Rochefort). pp. 1083-1100.

Philippe Antoine, Alain Dubresson, Annie Manou-Savina, *Abidjan « côté cours » : pour comprendre la question de l'habitat*. Paris : ORSTOM ; Karthala, 1987, 277 p. (Hommes et Sociétés).

Philippe Gervais-Lambony, *De Lomé à Harare : le fait citadin, Images et pratiques des villes africaines*, Paris, Karthala, 1994, 472 p.

Gérard Brasseur, 1968, *Les établissements humains au Mali*, Thèse de doctorat.

<sup>429</sup> Les mécanismes de spéculation foncière ont aujourd'hui tendance à augmenter la dimension des cours. On peut par exemple s'approprier un grand terrain pour ensuite faire valoir des droits traditionnels, pour ensuite revendre des parts de biens fonciers.

La cour en question est celle de Mr Draman Konta (B.3). Une des principales caractéristiques de cette cour est l'ambiguïté qui fait de ce lieu un hybride entre intérieur et extérieur<sup>430</sup>. La cour représente le centre intime du rassemblement de la famille, elle figure donc l'intérieur à la cellule familiale, le cœur. Pour autant il est d'usage qu'un commerçant ambulant, par exemple, pénètre pleinement dans la cour pour proposer ses articles. L'espace public se trouve ainsi « renversé » (Bourdieu, 1972), « retourné » (Cote, 1988). L'espace public se retourne pour se superposer à l'espace privé. La cour matérialise donc un rapport public/privé extrêmement particulier. La cour est une forme « en creux » de l'espace urbain (Pétonnet, [1979], 2002), ce qui exprime physiquement son caractère public. La cour fait intégralement partie du répertoire formel de nombreuses expressions citadines en Afrique, elle est donc caractéristique d'un usage urbain propre à de nombreuses cultures urbaines.

La cour est le sol, qui matérialise l'unité de la famille<sup>431</sup>. Dans ce cas précis, la conquête artificielle du sol de la cour sur le paysage inondable des berges permet de mesurer l'importance de la question du sol pour toutes les activités de la vie quotidienne. Dans un tel contexte, construire signifie en priorité construire un sol, quitte à y placer une simple hutte ensuite (B.1). Parfois, une simple différence de niveau, ou une marche, signale l'entretien d'un sol artificiel pour se prémunir de la montée des eaux. Le maintien de cette altitude devant la montée inéluctable des eaux illustre le degré d'appropriation de l'espace de la cour et en particulier de son sol. Philippe Gervais-Lambony (1994) parle d'une « manière d'habiter des "en-bas" », en opposition à celle des « en-haut » pour les villas. On comprend alors que le rapport au sol de la cour conditionne une manière d'habiter particulière à celle-ci.

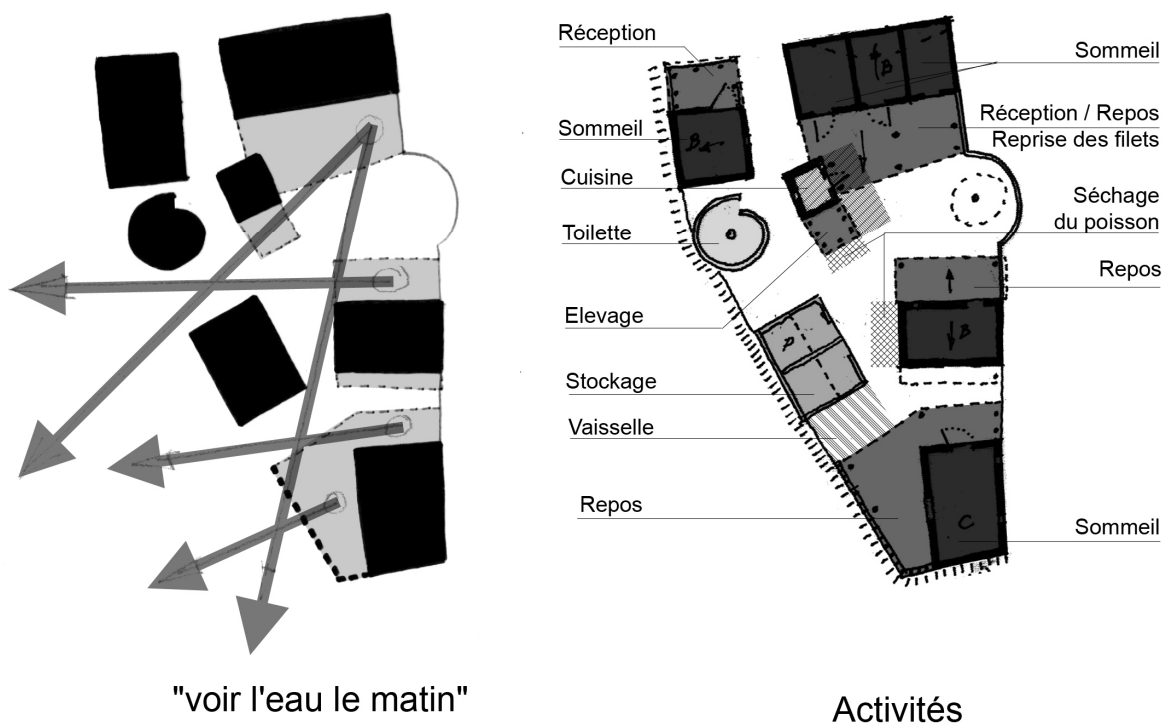
Dans ce cas précis, la matérialité de la limite est nette (talus à l'Ouest et mur périphérique sur les trois autres orientations). Mais il arrive fréquemment que la limite de la cour soit immatérielle. Parfois la question de la limite appartient au domaine de la représentation<sup>432</sup>. Une pierre, ou un tronc d'arbre, peuvent suffire à la représentation d'une limite comprise de tous les membres du groupe. Dans cette cour, il n'y a pas de lieux résiduels, pas non plus de délaissés, malgré une construction de l'espace produite par addition de pleins. Les vides de la cour sont tous dimensionnés pour recevoir des activités, toutes les anfractuosités de la cour sont utilisées de différentes manières.

---

<sup>430</sup> J'ai choisi de la présenter pour son caractère ambigu entre intérieur et extérieur. En effet, lors de mon premier travail d'enquête de terrain, j'avais considéré que l'extrémité Sud du terrain de la parcelle appartenait à un autre chef de famille Iglá Oumar (B.9). Je compris plus tard que j'avais fait une erreur d'appréciation. Il ne s'agissait que d'une seule et même parcelle. L'erreur d'appréciation dont j'ai fait les frais illustre parfaitement le caractère ambigu entre public et privé que ce lieu peut manifester.

<sup>431</sup> L'architecte Baba Cissé raconte que dans les usages urbains de Tombouctou on enterre dans le sol de la maison le placenta de l'enfant qui vient de naître, ce fait permet de comprendre un attachement particulier au sol même de la cour familiale.

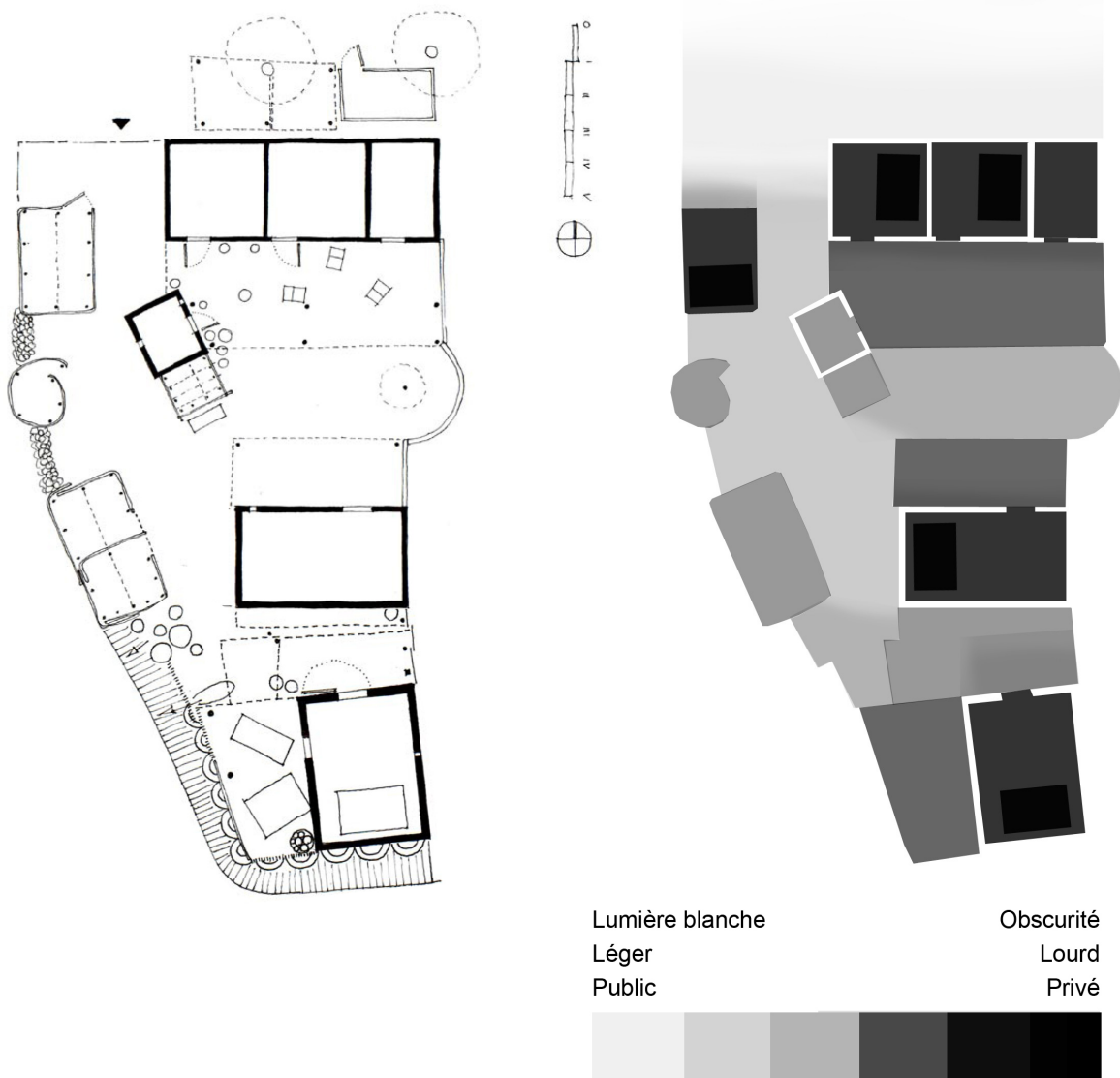
<sup>432</sup> Cette ambiguïté de la limite est parfois tel que l'on est amené à se retrouver planté au milieu d'une cour sans s'en rendre compte. Je comprenais soudainement, par l'intimité des activités qui s'y déroulaient, que je me trouvais en réalité dans une cour.



**Figure 101 - Schémas analytique de la cour**

La cour est aussi un lieu de circulation et de distribution des différentes bulles spatiales d'intimité. Elle invite le chef de famille à un contrôle des allées et venues dans la cour<sup>433</sup>. L'architecture de la cour propose différents degrés d'intimité matérialisés par deux types d'architectures, que nous avons rassemblés (dans la première partie) sous le concept de « métronome lourd/léger ». Ces deux langages architecturaux matérialisent des degrés d'intimités différents liés à des usages de la vie quotidienne. Les zones de repos (conversation, repos, thé,...) et de travail statique (reprise de filet), sont couvertes par des plans horizontaux. Alors que des zones de sommeil sont à l'abri de lourds murs de terre et d'une couverture étanche. Les toilettes et les douches sont bien souvent matérialisées, comme ici, d'architecture légère (de paille ou de toile de récupération comme des sacs de riz). Le schéma ci-dessus prouve combien, à l'échelle de la cour, la luminosité donne un indice physique des différents degrés d'intimités. Le centre de la cour en pleine lumière montre un fort degré public. Les couvertures devant les chambres sont un lieu de réception où l'on se tient lorsque l'on y est invité. Les chambres, enfin, sont des lieux plongés dans l'obscurité la plus totale. Vues depuis la pleine lumière de la cour, les chambres ne laissent rien transparaître de leur intimité interne. La porte ouverte d'une chambre apparaît pendant la journée comme un monochrome noir. Eblouie par la lumière blanche de la cour, la porte ouverte sur un espace obscur comme la chambre, ne laisse rien transparaître de l'intimité intérieure.

<sup>433</sup> On remarquera l'absence systématique de vestibules, dans le terrain de recherche, qui joue traditionnellement (en contexte urbain ancien), le rôle de filtre affirmant la limite entre espace public et espace privé. Le vestibule forme, d'ordinaire, la condition d'un intérieur/extérieur, il matérialise l'épaisseur de la limite par un sas. Trois facteurs principaux peuvent expliquer cette absence de vestibule dans ce terrain de recherche. Le premier facteur est économique. Dans un contexte de pauvreté, difficile d'imaginer une dépense pour un espace qui ne soit pas vitale pour la survie. Le second est certainement lié à l'origine rurale de la majorité des habitants. Peut-être aussi que les fondements éphémères d'un *bozodaga* (campement de pêche) invite à un usage de la "proxémie" autre pour des situations temporaires (Hall, 1963). Si cette absence de vestibule invite à qualifier cet espace de rurale, nous n'écarterons pas pour autant l'idée que puisse s'inventer ici une citoyenneté écartant les codes urbains convenus pour donner la priorité à l'urgence de la survie.



**Figure 102 - La cour, lieu de croisement des sphères d'intimité**

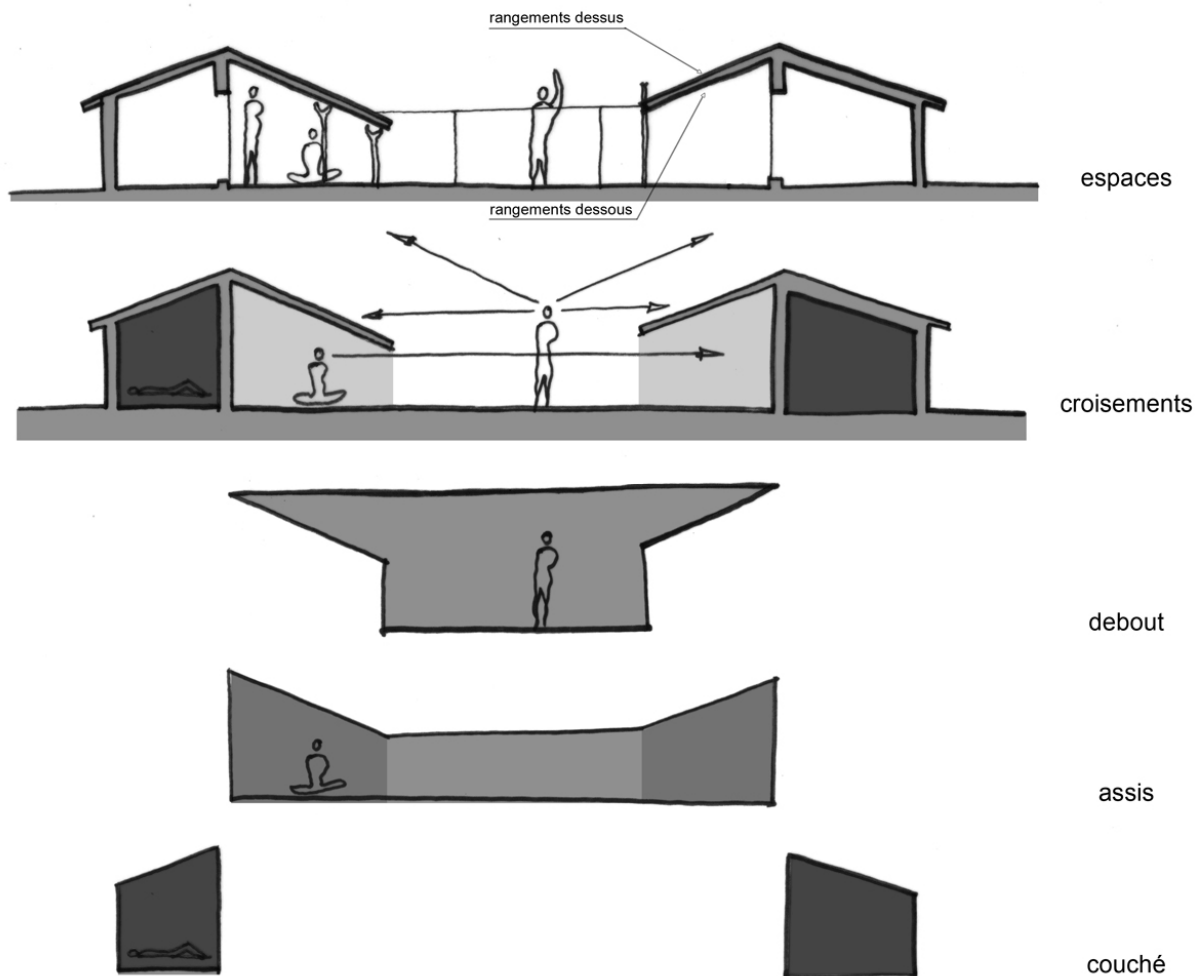
Draman Konta, en tant que pêcheur, explique très bien que, pour lui, « voir l'eau le matin, en se levant porte bonheur ». L'un des schémas ci-dessous illustre combien l'espace est aménagé, de manière à garder la vision sur l'eau du fleuve. Cette vision est d'autant plus forte que lorsque le fleuve est en crue, il arrive qu'il vienne jusqu'à la limite de la parcelle. Le lien visuel avec le fleuve ne peut pas être plus manifeste<sup>434</sup>.

La pratique de la cuisine se retrouve ici à cheval sur plusieurs espaces : un intérieur en terre ventilé (pour faire la cuisine pendant la saison des pluies et pour entreposer du matériel), la cuisine profite également de la couverture de la zone de repos, et elle est également pratiquée dans la cours (notamment pour la cuisson et l'évacuation libre des fumées).

Dans ce cas précis, la couverture extérieure est très basse, dans la partie centrale de la cour, elle invite à une posture de « siège au sol » dans cet espace (Ravéreau, 2007, p.12). Du fait de cette faible

<sup>434</sup> J'ai pu remarquer que la vision fréquente de l'eau est un point commun avec la ville de Dia. Il est en effet fréquent de trouver l'eau en fond de perspective d'une rue. Chacun peut également voir l'eau depuis sa propre terrasse.

hauteur, la couverture sert à entreposer des outils de la vie quotidienne et ce sur les deux faces de la couverture : au dessus et au dessous. L'utilisation du dessous correspond à une posture statique assis par terre, ou dans une chaise (tendre la main vers le haut permet de se munir d'un outil comme un couteau, par exemple). Le dessus de la couverture correspondant à une posture debout permettra d'entreposer des choses plus volumineuses, ou trop dangereuses pour les jeunes enfants. On peut parfois employer cette surface de couverture pour faire sécher le linge.



**Figure 103 - Articulation posture et espace**

L'espace de la cour témoigne d'une articulation forte entre les postures physiques des corps et les activités du quotidien. L'espace semble ainsi façonné autour des activités et de leurs postures. La cour est un lieu vivant où se croisent et se superposent de multiples énergies. C'est un lieu d'interaction.

### ***c. La Véranda - Un semi-intérieur***

La construction de véranda dans la cour familiale, semble être une constante urbaine contemporaine que l'on retrouve dans de nombreuses villes à travers le pays. C'est un espace de transition attenant à la chambre, et qui opère un filtre entre l'intérieur de la chambre et l'intérieur-extérieur de la cour. Il s'agit d'une forme architecturale qui participe à la stratégie de préservation de l'intimité dans la cour. La véranda génère un espace privatisé au sein de la cour commune. La véranda engendre donc une nouvelle couche de privatisation intermédiaire avant l'intimité de la chambre. L'espace est donc extrêmement hiérarchisé dans une progression très structurée par des degrés très fins de privatisation progressive. Dans certains cas, la cour est partagée entre différentes familles (on trouve

notamment des cas de location), la véranda devient alors un espace essentiel à la matérialisation d'un filtre pour préserver l'intimité de la famille.

Pour illustrer la véranda, j'ai choisi de vous présenter un espace que j'ai eu l'occasion de fréquenter à plusieurs reprises : il s'agit de la véranda du frère de Moussa. Cet espace est attenant à la chambre (chambre où je n'ai jamais été invité à rentrer<sup>435</sup>). Cette véranda est située à quelques mètres de la cuisine couverte de la famille, juste de l'autre côté de la ruelle. Dans ce cas, le degré de densité est tel, qu'il n'y a pas la place suffisante pour une cour, dans ce cas la véranda se trouve en prise directe avec l'espace public de la ruelle ; le rôle de filtre de la véranda est alors essentiel à la matérialisation de l'intimité.



**Figure 104 - Plan de situation de la véranda et contexte**

La véranda est un lieu de réception, un lieu de vie quotidien particulièrement pendant la saison chaude. Dans ce lieu se déroule l'ensemble des activités du quotidien : la cuisine (occasionnellement), le repas, la sieste, le sommeil nocturne (notamment pendant la saison chaude), la réception des invités, le thé (en journée lorsqu'il fait trop chaud dehors),... Dans ce cas précis la véranda est meublée. On y trouve : un frigo (pendant une période il y en a eu deux), un ventilateur (confort thermique), du matériel de cuisine entreposé et un bétier (offert en cadeau par un voisin).

Pour rentrer, on tire une porte, parfois on se déchausse à l'extérieur, puis on pénètre à l'intérieur. Un tel indice pourrait inviter à le considérer comme un intérieur. Un soin tout particulier est apporté au sol, qui doit être facilement balayé, pour un entretien quotidien régulier. Ici le sol est en terre battue, mais on peut constater des cas de sol recouverts d'enduits ciment.

<sup>435</sup> Je me suis toujours gardé de demander l'accès à un espace de façon à respecter et à mesurer le degré d'intimité des lieux qui m'étaient maintenus cachés.



**Figure 105 - Photo de l'intérieur de la véranda**

C'est un espace saisonnier. Pendant la saison chaude, il devient l'espace principal, car l'ombre qu'il fabrique, et l'air qui y circule le rend tout à fait agréable. L'influence des saisons a un impact très fort sur la dimension même de l'espace qui change en fonction du climat. En effet, pendant la saison des pluies, l'habitation a une certaine dimension (principalement restreinte à la chambre en terre), pendant la saison chaude l'espace d'habitation profite de « l'extérieur » couvert de la véranda et de la cour. L'espace exploitable varie donc au rythme des saisons. La véranda a un rôle bioclimatique. En ménageant une ombre, elle protège de la chaleur et de la luminosité l'intérieure de la chambre attenante. Cet espace génère un climat spécifique (un microclimat) qui articule une transition entre le climat de la cour et celui de la chambre.

L'architecture de la véranda apparaît souvent comme un apport, comme un élément supplémentaire, rapporté à la construction principale. Il s'agit par conséquent d'un degré d'évolution dans la « durcification », dans l'appropriation. Cette architecture affirme un certain degré de sédentarisation.

Il s'agit bien souvent d'une architecture légère et périssable (bois, bambou, paille,...), permettant une libre circulation de l'air, contre les climats de grosse chaleur. Cette architecture est très proche de



l'architecture d'un hangar, avec toutefois une nuance, car cette structure peut parfois intégrer des éléments en terre : piliers, murets, murs,... Si des éléments en terre sont présents dans cette construction, ils restent indépendants structurellement des autres constructions<sup>436</sup>. Il s'agit souvent d'une construction accolée, et assumant une autonomie structurelle avec ses propres piliers, ses propres murs, même si avec le temps un même enduit extérieur vient lisser l'ensemble dans une continuité de matière. Dans ce cas précis (Figure ci-dessus) on voit distinctement combien les poteaux en bois sont décollés des murs en terre. De cette façon la couverture de l'espace se trouve en autonomie structurelle par rapport aux murs de terre. Alors si un mur vient à s'écrouler sous la pluie (ce qui est déjà arrivé dans ce cas précis), la couverture n'est pas affectée par l'incident, la vie quotidienne peut continuer. Les « matériaux paille » souvent employés dans les vérandas ont une durée de vie limitée. Cette temporalité est connue de tous, et est assumée en conséquence. Le changement des pailles doit être réalisé tout les deux ans en moyenne, car au bout d'un certain temps, elles se désagrègent avec les intempéries, et contraignent à un balayage répété.

Ce lieu témoigne d'une remarquable perméabilité du paysage sonore. On assiste parfois à des conversations entre l'intérieur et l'extérieur. Les acteurs du dialogue baissent alors la tête comme pour mieux se concentrer sur le dialogue lointain et mieux s'extraire de la conversation proche. Une expression courante permet de saisir une telle perméabilité sonore : « On est ensemble ». L'expression signifie littéralement : on est dans le même mouvement, on va dans le même sens ; mais elle permet également de saisir combien habiter le monde c'est habiter avec les autres. Cette phrase récurrente énonce clairement cette conscience du « vivre ensemble ». On respire le même air, on partage le même vent, les mêmes odeurs, les mêmes sons. La présence est là, on devine l'autre par une silhouette. On voit sans regarder ; on entend sans écouter.

#### **d. La chambre - Un intérieur**

Je n'ai que très rarement été invité à pénétrer dans les chambres. La chambre étant le lieu le plus intime, il est rarement accessible. Ayant noué des liens d'amitiés avec Moussa, c'est donc très naturellement qu'il m'invita dans sa chambre. Moussa ne possédant pas de véranda, l'invitation mène directement dans l'intimité de la chambre. J'ai eu l'occasion de fréquenter cet espace à de nombreuses reprises pour discuter en sa compagnie.



**Figure 106 - Plan de situation de la chambre et son contexte**

<sup>436</sup> . Il est très rare que la véranda soit un prolongement structurel de la construction.

La chambre de Moussa donne sur une petite cour dont il est le responsable. Cette cour est à peine fermée de la ruelle voisine. Il partage sa cour avec deux autres membres de sa famille qui se sont construits des espaces provisoires en matériaux recyclés<sup>437</sup>. A l'intérieur même de sa chambre il partage son espace avec un ami (Boneto), qu'il héberge « en attendant ». Le fait d'héberger ainsi plusieurs personnes au sein d'un même espace matérialise d'autant plus les sphères d'intimités. La cour est ainsi partagée en deux parties : constructions éphémères d'un côté (au Nord), construction sédentaire en terre de l'autre (au Sud). L'intérieur même de la chambre en terre révèle une série de bulles d'intimités très fines. La moustiquaire tendue autour du matelas représente la première enveloppe d'intimité (la plus privée). Vient ensuite un rideau devant la moustiquaire matérialisant une seconde enveloppe. Puis la structure de terre et la toiture de paille matérialise une troisième enveloppe réunissant Moussa et son ami Boneto dans un même volume.

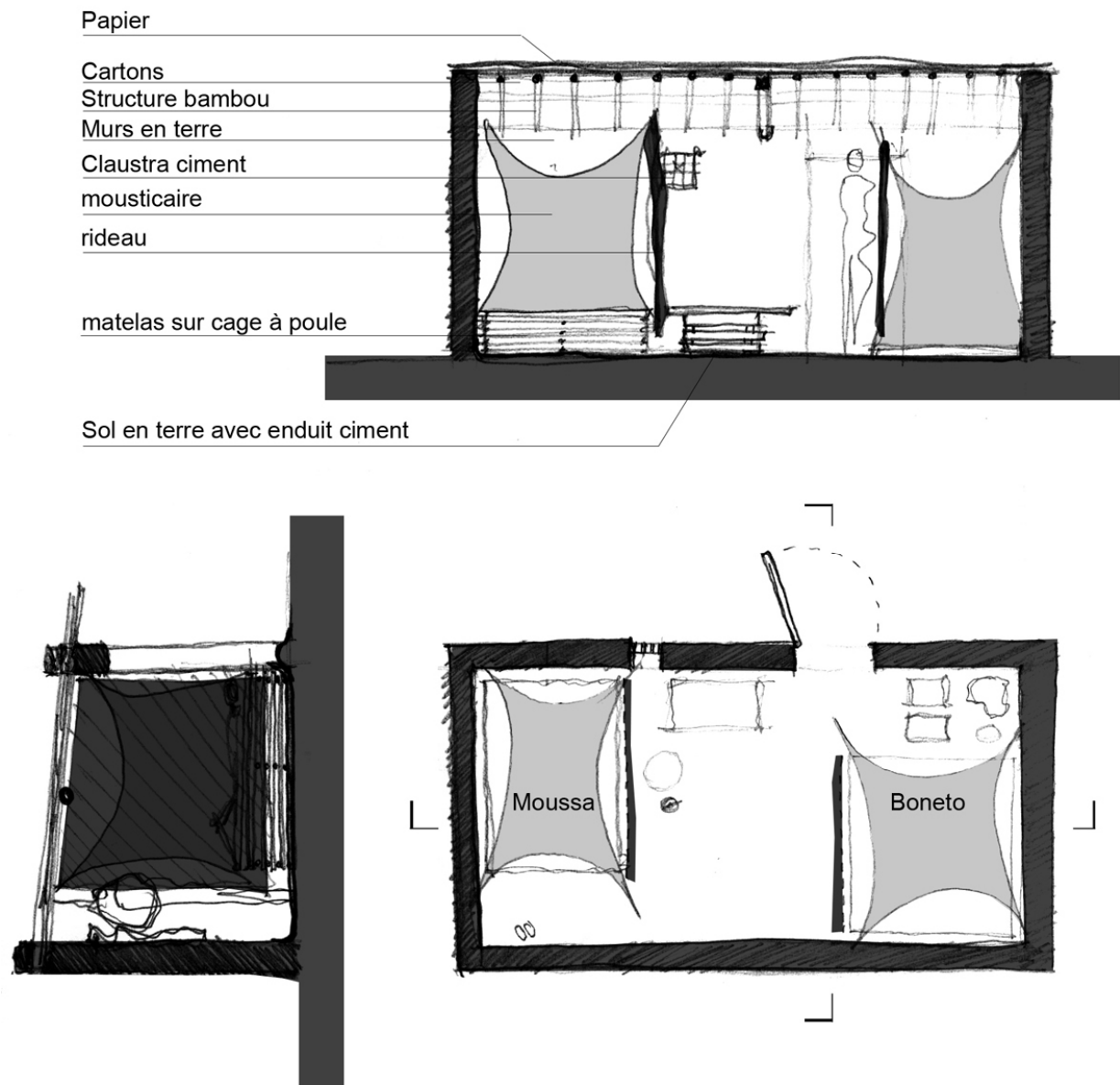


Figure 107 - Plan et coupes de la chambre de Moussa

<sup>437</sup> J'ai eu l'occasion de voir ces espaces dépérir puis quasiment disparaître, pendant le voyage de leurs habitants le temps d'une saison de pluie.

Dans cet espace les sons provenant de l'extérieur sont très atténués. La construction ne possédant que deux ouvertures (une porte et une ouverture de ventilation), la perméabilité au paysage sonore est restreinte. Le matériau terre participe pleinement à la qualité acoustique intérieure, par la rugosité de sa surface. Les sons ne rebondissent pas, ils sont piégés par le matériau. Cependant, si les sons pénètrent difficilement l'intérieur de l'espace, les vibrations profitent de la continuité du matériau, pour se propager à travers les éléments architecturaux (sols et murs). Ainsi les impacts liés au pilage du mil (dans la cour voisine) se propagent par la continuité de matière et se font ressentir à travers des vibrations sourdes à l'intérieur de la chambre.

L'air circule très peu à l'intérieur de l'espace. Le rideau suspendu à la porte ouverte se soulève doucement par intermittence pour laisser pénétrer quelques bouffées d'air neuf et chaud. A l'occasion de fortes chaleurs, la finesse des murs<sup>438</sup> laisse peu à peu pénétrer la chaleur. On emploie alors des éventails en paille tressée pour se prémunir de la chaleur. Parfois la température est tellement assommante qu'elle impose une sieste.

La sous face intérieur de la couverture donne à voir des cartons d'emballage de provenance lointaine (principalement de Chine). La calligraphie chinoise imprimée sur ces cartons renvoie ainsi vers un ailleurs.

On est frappé par le très faible nombre d'éléments mobilier. On remarque également que l'ensemble du mobilier est réversible dans l'usage. En effet, la cage à poule peut tout à fait redevenir cage à poule le lendemain (si nécessaire), la caisse qui sert de table peut elle aussi retrouver au besoin son usage de caisse. On remarque également qu'il y a peu d'affaires<sup>439</sup>, et le peu est principalement suspendu à la sous face de la toiture, ou accrochée au mur sur un clou (sans contact avec le sol).

#### ***e. La hutte - Porosité intérieur extérieur (B.3)***

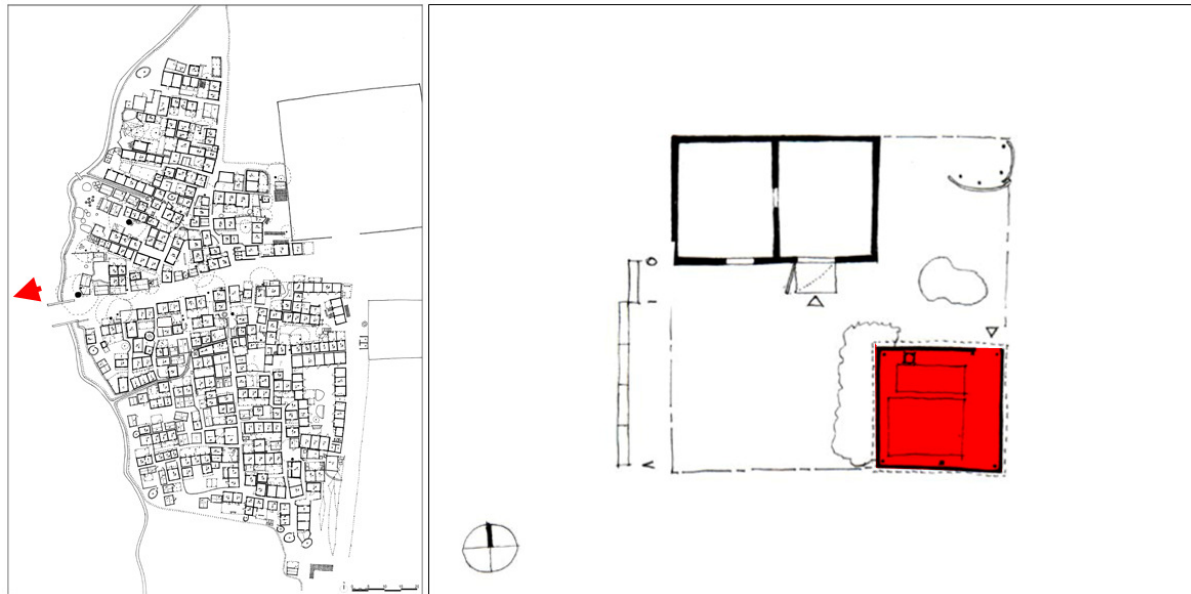
La hutte empreinte à la tradition nomade la capacité de s'établir en un lieu pour une période transitoire. Elle est donc édiflée en un temps très court<sup>440</sup>, à partir de matériaux légers, traditionnellement périssables. Ces matériaux permettent habituellement de demeurer en un lieu le temps d'une saison de pêche. Certaines constructions de ce type servent ici également à « apprivoiser » un terrain, le temps de préparer une installation plus durable (en terre) dans un processus de « durcification » (Dubresson, Yapi Diahou, 1988). C'est précisément le cas de Gaoussou Sako (B.3) que j'ai choisi pour illustrer cette architecture de la hutte.

---

<sup>438</sup> Dans les constructions anciennes, les murs font au moins le double de l'épaisseur d'une brique, ce qui assure réel sensation de fraîcheur intérieur grâce à l'inertie du mur. Ici les murs sont plus fin (une seule épaisseur de brique), pour permettre une économie de temps et de moyens liés à une construction précaire.

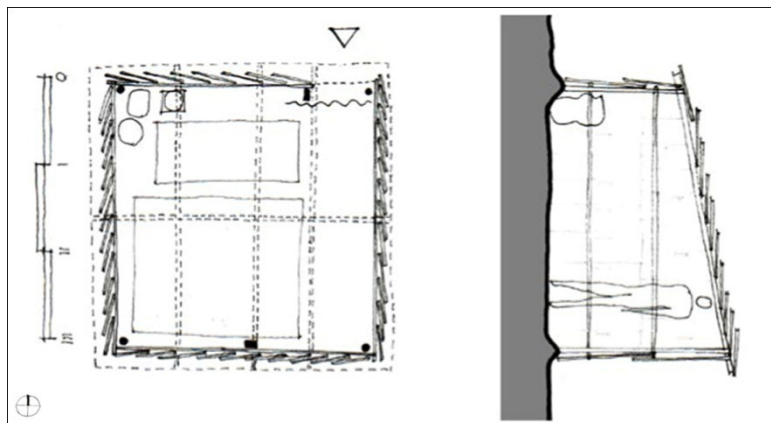
<sup>439</sup> Moussa se nourrit chaque jour dans sa famille plus au centre du quartier, ce qui explique l'absence totale d'éléments de cuisine dans la cour et dans la chambre.

<sup>440</sup> Nous avons vu précédemment dans la partie sur le temps qu'une demi-journée pouvait suffire à l'édification d'un tel espace.



**Figure 108 - Plan de situation de la Hutte et son contexte proche**

Au moment du relevé ci-dessous (2008), Gaoussou Sako vient de terminer sa construction. Il n'a pas encore passé une saison des pluies sur place. La construction est volontairement laissée en l'état en attendant de mettre en place une enveloppe imperméable supplémentaire avant les premières pluies<sup>441</sup>.



**Figure 109 - Plan et coupe de la hutte**

Le sol est façonné par une remontée de terre sur toute la périphérie de l'espace de manière à ne pas laisser pénétrer des eaux de ruissellement à l'intérieur. La structure principale est faite de poteaux de bois fichés dans le sol. Sur ces poteaux sont fixées des traverses de bambou horizontales, sur lesquelles est, à son tour, fixé le matériau principal de l'enveloppe. Dans ce cas précis, les matériaux employés sont des fragments de caisses servant au transport de motos importées de Chine. Les caisses sont ici employées comme des écailles avec un principe de recouvrement d'une écaille sur l'autre. Les caisses étant munies de percement servant de poignées, c'est ainsi toute l'enveloppe qui est criblée de multiples perforations.

<sup>441</sup> Le fait de repousser la mise en place de l'enveloppe imperméable permet de prémunir les précieux matériaux imperméables (films plastiques), de l'altération cassante des rayons du soleil.



**Figure 110 - Porosité intérieur extérieur (B.3)**

Cette photo, prise à l'intérieur de l'espace illustre parfaitement ce très fort degré de porosité entre intérieur et extérieur<sup>442</sup>. Dans le cas des constructions légères, l'ensemble des matériaux sont choisis pour leur porosité, de manière à permettre la libre circulation de l'air (pailles, tissus, toiles de sacs de riz, rideaux, papier,...). Pendant la saison sèche, en effet, le moindre souffle d'air est apprécié. C'est un des arguments les plus souvent évoqués pour justifier de l'utilisation de matériaux poreux comme la paille par exemple.

<sup>442</sup> Nous verrons plus loin, que le regard contemporain de Jean-Paul Loubes évoque précisément cette perméabilité de la « cabane ». Pour lui cette perméabilité se comprend comme le désir contemporain « d'habiter le monde » (Loubes, 2010).

**f. Répartition des différents types de construction dans le quartier.**



**Figure 111 - Répartition des constructions dans le quartier**

### Chapitre 3. Règlement urbain tacite - Quand les contraintes font le « règlement »

*« L'existence de solutions très fréquemment non climatiques nous conduit à mettre en question les opinions les plus extrêmes du déterminisme climatique et nous suggère qu'il doit y avoir d'autres forces à l'œuvre. »*

Rapport, 1972, p.30

L'urbanisation informelle semble ne répondre à aucune espèce d'ordre. Souvent l'informel est même associé au chaos, à l'anarchie, au désordre. Il s'agit d'un a priori, l'urbanisation informelle ici analysée fait la preuve d'un ensemble urbain parfaitement structuré et régi par des « règles ». Il y a en effet, un certain nombre de « règles »<sup>443</sup> qui organisent l'espace urbain selon des lois tacites. Nous allons donc mesurer combien l'informel répond à des lois, définissant un ordre de l'établissement humain. Nous allons également nous rendre compte que ces lois sont d'abord principalement régies par la résistance face aux éléments (pluie, vent, soleil, incendie, esprit,...). Puis dans un second plan, ce sont les relations humaines qui rentrent en ligne de compte (voisins, voleurs,...). Cet ensemble de règles accumulées engendre un très grand nombre de contraintes qui ne donne finalement qu'une très faible marge de liberté aux autoconstructeurs. L'énumération de ces contraintes permettra de donner à lire « les raisons » de cette architecture (Vauthrin, 1989).

#### a. La pluie d'hivernage

La terre étant soluble dans l'eau, l'eau de pluie se révèle être le pire adversaire de la construction en terre. Le vent d'hivernage venant de l'Est ou du Nord-est oriente la pluie avec force et inclinaison. La puissance des éléments se révèle être alors un des facteurs les plus déterminants pour la conception et notamment pour l'orientation des ouvertures. « On évite en général de tourner les ouvertures vers l'Est. » (Brasseur, 1968, p.65), que ce soit des portes ou des fenêtres.

#### b. La chaleur et la ventilation

Contre la chaleur en saison sèche, le moindre souffle d'air est salutaire. Dans la mesure du possible on s'arrange pour disposer les ouvertures de manière à organiser un courant d'air<sup>444</sup>. Bien souvent le nombre d'ouvertures se limite à une porte et une fenêtre. Cependant, il n'est pas rare de remarquer de toutes petites ouvertures destinées à la ventilation des espaces intérieurs. Ces percements sont fréquents dans les constructions destinées à l'usage de cuisine, mais on en découvre parfois dans des constructions à usage de chambre. Dans les cas de chambres, ces percements sont façonnés dans le haut des murs. Ils sont essentiellement destinés à l'évacuation de l'air chaud accumulé sous la couverture (B.7).

Les constructions en paille chez les Bozos (issues des stratégies nomades) sont connues comme étant propices à une meilleure ventilation. L'emploi de matériaux spécifiques comme la paille permet à l'air d'y pénétrer de toute part. La porte est parfois fabriquée avec un remplissage de paille, ou bien de toile, afin de laisser pénétrer l'air même si la porte reste fermée toute la journée.

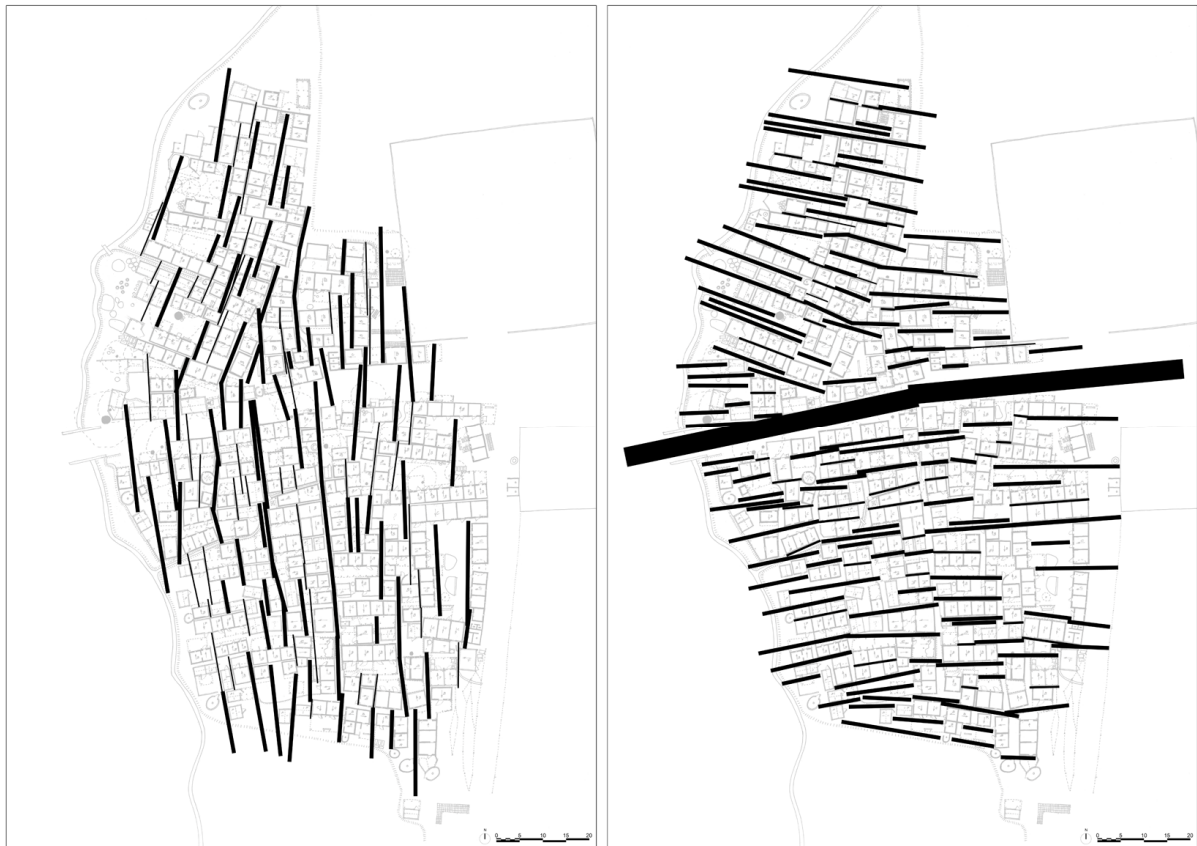
La juxtaposition de constructions, espacées dans le temps, occasionne souvent des espaces extrêmement étroits entre deux constructions<sup>445</sup>. Ces espaces interstitiels permettent une libre circulation de l'air, et qui plus est, d'un air frais, car provenant d'un espace ombragé. La

<sup>443</sup> Au détour d'une conversation avec Moussa Koné, il évoqua des « règles » de construction. Intrigué par ces « règles », je décidais d'en apprendre plus. Je décidais donc de l'interroger plus longuement sur ce point. Ce chapitre rassemble un certain nombre de points que nous avons pu rassembler à l'occasion de cette discussion avec Moussa Koné (27/03/11).

<sup>444</sup> Scientifiquement on sait que la meilleure ventilation possible doit être organisée dans la diagonale de l'espace de manière à créer des tourbillons dans les angles. On sait aussi que l'air chaud monte donc on privilégiera une entrée d'air basse et une sortie d'air en partie haute.

<sup>445</sup> Dans un contexte de bastides, ces interstices se nome « androne ».

problématique de la circulation d'air semble infléchir l'espace à de multiples échelles. Nous voyons ci-dessous que la libre circulation de l'air semble être parfaitement planifiée et organisée à l'échelle urbaine du quartier tout entier pour créer des « couloirs de vents ».



**Figure 112 - Direction des vents en saison sèche (à gauche) et en saison des pluies (à droite)**

Les premières tentatives de représentation étaient conditionnées par l'idée de propriétés privées. Elles ne laissaient alors pas apparaître cette mise en commun remarquable de l'espace. Il a donc été nécessaire de se détacher de l'idée de propriété pour faire apparaître une représentation plus juste du réel. Ces « couloirs de vent » traversent allègrement les différentes parcelles. Leur matérialisation à travers ces schémas met en évidence le degré d'organisation de l'espace commun permettant d'exploiter les énergies du lieu au profit du bien commun. Amos Rapoport qualifie ces interstices de « typiques des climats chauds et arides ». Il explique que cette stratégie formelle permet de développer un « ombrage mutuel ». Dans cette stratégie, l'espace développe naturellement « un maximum de volume avec une surface minimum exposée à la chaleur extérieure » (Rapoport, 1972, p.125).

### **c. L'incendie**

Ces mêmes espaces interstitiels<sup>446</sup> peuvent cumuler un certain nombre d'utilisations, la prévention contre l'incendie, par exemple. En effet, par mesure de prévention contre le feu, qui est une menace constante, due notamment à l'emploi quotidien du feu pour la cuisine, associé à des couvertures de paille hautement inflammables, une distance est souvent ménagée entre une construction et une autre. Cette distance équivaut à une petite coudée, un enfant peut ainsi se glisser dans l'interstice pour aller y chercher quelque chose. Parfois cette distance permet également de ménager dans le sol une rigole pour l'évacuation des eaux usées et/ou les eaux de ruissellements. Le maintien de cette

<sup>446</sup> En France on trouve des joints creux similaires dans les Bastides du Moyen Age, on parle alors d'Androne.



distance permet parfois aussi de réaliser l'entretien des murs, notamment le crépissage. La protection contre l'incendie est un facteur souvent invoqué en ce qui concerne le choix des matériaux de construction (B.7, B.8).

#### **d. Eaux de ruissellement**

Dans les périodes de fortes pluies, les eaux de ruissellement forment rapidement des ruisseaux. L'implantation des constructions tient compte de ce fait, aussi, des espaces sont ménagés entre les constructions afin de laisser un libre passage à ces eaux de ruissellement.

#### **e. Les insectes**

Les portes des chambres sont surélevées du sol de la valeur d'une hauteur de brique. Cette hauteur de marche permet de se prémunir de l'intrusion de certains insectes rampants, ainsi que des eaux de ruissellement.

#### **f. Le soleil**

Le rayon de soleil est vecteur de chaleur, à certaines heures, même la luminosité provoque une gêne. Les ouvertures situées au Sud sont ainsi à éviter. Si la configuration spatiale ne permet pas de les éviter, on rajoute alors un dispositif pour maintenir une ombre directe sur l'ouverture au moment où le soleil est le plus fort. Ce dispositif se manifeste le plus souvent, par un débord de toiture plus important, ou par l'édification d'une véranda. Ce dispositif peut être renforcé par un rideau léger qui empêchera la lumière de pénétrer, quand les rayons du soleil s'inclinent, tout en favorisant la libre circulation de l'air.

Nous avons déjà évoqué le fait que l'on ne trouve pas d'édifices de vestibules permettant de créer un espace tampon entre le domaine public et la cour, mais on matérialise parfois l'accès à la cour par une chicane, de manière à privatiser l'intérieur de la cour, à l'abri des regards extérieurs (B.7).

#### **g. Les esprits**

Lors du début d'une construction, au moment de réaliser le soubassement quelques incantations sont prononcées en directions des fondations. Cette pratique est toujours réalisée chez les maîtres maçons de Djenné. Dans les *Bozodaga* de Bamako, on dit qu'il faut mettre dans la fondation « une coquille d'escargot ainsi qu'un vieux filet de pêche ». Dans la description du chantier de Moussa, à chaque début de chantier, la parole « *bismillah* » est prononcée solennellement. La présence de génies tend à façonner l'espace « ...l'entrée du vestibule est aménagée en chicane, en partie pour couper les regards de l'extérieur, mais aussi pour dérouter les mauvais génies qui ont tendance à cheminer en ligne droite. » (Brasseur, 1968, p.67)

#### **h. L'intimité**

Bien souvent, dans les cas analysés, les gens n'ont pas suffisamment d'argent pour construire une antichambre avant la chambre, ou une véranda. L'intimité de la chambre se trouve donc en prise directe avec la cour familiale, parfois même avec la rue. Pour pallier cela, les portes des chambres ne seront pas implantées en vis-à-vis directe, on préférera les placer en quinconce. Afin d'officialiser ce principe, on dit communément que « ça protège du malheur ». Cette superstition permet de ne pas engendrer de vue directe d'une chambre sur une autre. Gérard Brasseur rapporte un fait similaire « Par pudeur on orientera les ouvertures de telle façon qu'on ne plonge pas les yeux de l'une chez les autres (femmes) » (Brasseur, 1968, p.69).

#### **i. Les voleurs**

Pour se prémunir des vols, la porte de la chambre s'ouvre en priorité sur la cour de la famille et non directement sur le chemin. Le voleur potentiel aura ainsi plus de difficulté à s'introduire à l'intérieur d'une chambre sans être vu. Il aura également plus de mal à en repartir avec son butin. Toujours

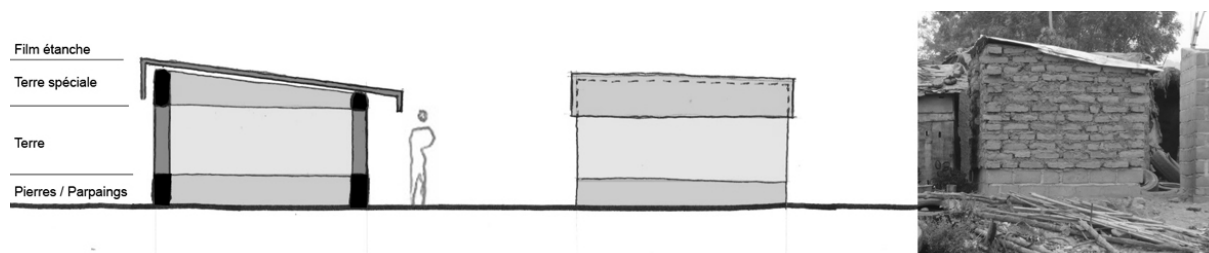
contre les vols, on ménagera des fenêtres de très petite dimension n'excédant pas une largeur d'épaule, de la sorte un voleur adulte ne pourra pas s'introduire dans la chambre par une fenêtre.

### **j. Les voisins**

Pour entretenir de bons rapports de voisinage il est d'usage d'orienter les pentes de toiture de manière à ce que l'eau de pluie s'écoule vers l'intérieur de la cour et non chez le voisin. On évitera ainsi de diriger l'eau de pluie qui est une menace pour les constructions en direction du voisinage. L'orientation de la pente en direction de l'espace public (la rue ou la ruelle) n'est en revanche pas proscrite.

### **k. Tête de murs et pied de murs**

Un soin tout particulier est porté sur l'assise du mur (le soubassement), ainsi que sur le sommet du mur (la tête). Ces mesures sont prises pour se prémunir de l'eau de pluie qui frappera principalement en haut du mur et des éclaboussures et inondations qui attaqueront le bas des murs. La terre crue étant soluble dans l'eau, ces deux postes sont extrêmement fragiles et sont particulièrement soignés. Les mesures mises en place consistent à privilégier les matériaux de premiers choix à ces deux postes clefs. Les matériaux varient ensuite en fonction des moyens et de la disponibilité (pierres, parpaings, gravats, briques de meilleure qualité,...). Dans le chantier du père de Moussa, nous avons pu constater qu'un mortier de terre plus résistant à été préparé spécialement à cette occasion, on peut parler de « technique préventive »<sup>447</sup>. En France, un dicton « bon chapeau et bonnes bottes »<sup>448</sup>, permet de vérifier cette logique de protection selon une stratégie commune de défense contre les intempéries.



**Figure 113 - « Techniques préventives » pour une architecture fragile**

### **l. Economie de murs**

Afin d'être au plus juste dans les dépenses liées à la construction on évitera chaque dépense inutile. Aussi, afin d'économiser un mur de clôture pour fermer la cour, on plantera la nouvelle construction en fonction de la disposition de celle du voisin. Afin que la nouvelle construction face en même temps office de clôture. Cette stratégie s'accorde avec un processus de structuration spatiale forgé à partir de la périphérie<sup>449</sup>.

### **m. L'administration**

Des stratégies d'implantation des espaces urbains sont parfois mises en place afin de former de véritables systèmes défensifs pour faire face à l'arrivée de l'administration. Toujours dans cette

<sup>447</sup> Thierry Joffroy a parlé de « technique préventive » pour évoquer des cas similaires sur l'architecture de terre dans le monde rural en France.

Thierry Joffroy, (CRAterre) « *La construction en terre en France : techniques et architectures, prospective* ». Conférence du Jeudi 21 février 2013, Cours publics d'histoire de l'architecture / 7e session, Cité de l'architecture et du patrimoine.

<sup>448</sup> Ibid

<sup>449</sup> Cette structuration de l'espace par la périphérie s'oppose, par principe, au modèle des villas modernes implantées au centre de la parcelle.

optique, des mausolées sont parfois élevés afin de sacraliser un lieu. La croyance partagée par tous, permettra d'éviter à l'espace d'être ainsi profané par un agent de l'administration. Mise à part l'implantation centrale de la mosquée, nous n'avons pas pu identifier d'autres lieux sacralisés, mais de telles stratégies sont parfaitement décrites par Jack Vauthrin (1989).

## Chapitre 4. Filiation et invention technique

Dans ce chapitre nous avons regroupé quelques exemples de techniques rencontrées dans le terrain de recherche. Toutes les techniques présentées ont la particularité de cultiver une ambiguïté entre une filiation technique et un certain degré d'invention. Ces techniques oscillent donc entre un héritage culturel et une part d'improvisation ; l'ensemble des savoir-faire étant soumis à l'improvisation dans un contexte matériel urbain nouveau car différent du monde rural. Des processus empiriques tels que « Faire avec » ou « faire sans » sont sollicités pour « faire face » à ces situations matérielles nouvelles. On remarquera que l'ensemble de ces techniques n'est pas issu d'une culture constructive « pure », mais est plutôt le fruit d'une improvisation à partir des potentiels propre à un lieu.

### a. Le « mur libre » de tomber- l'ancêtre du « Plan libre »

Je crois important de commencer par présenter au lecteur une ancienne technique de construction autrefois largement rependue dans le territoire du Mali<sup>450</sup> et qui est aujourd'hui en voie de disparition. Bien que quasiment absente du terrain de recherche, cette logique de construction est d'une grande importance pour le sujet qui nous occupe, car elle permet de comprendre comment on pouvait autrefois construire soi-même son espace sans se soucier d'un risque d'effondrement lié à une malfaçon. Je m'explique. Cette technique de construction autrefois vulgarisée consistait à élever des murs de terre, mais ces murs n'avaient aucun rôle porteur pour les charges de la lourde couverture en terre. En effet, l'ensemble des charges de la couverture était repris par des poteaux en bois, situés parfois non loin des murs périphériques. Ces poteaux en bois assuraient l'ensemble de la descente de charge de la couverture indépendamment des murs. De la sorte, si une malfaçon, ou une fragilité, mettait en péril la stabilité du mur périphérique, alors le mur était « libre de tomber ». On peut inventorier cette technique, à nouveau, dans la catégorie des « techniques préventives »<sup>451</sup>.

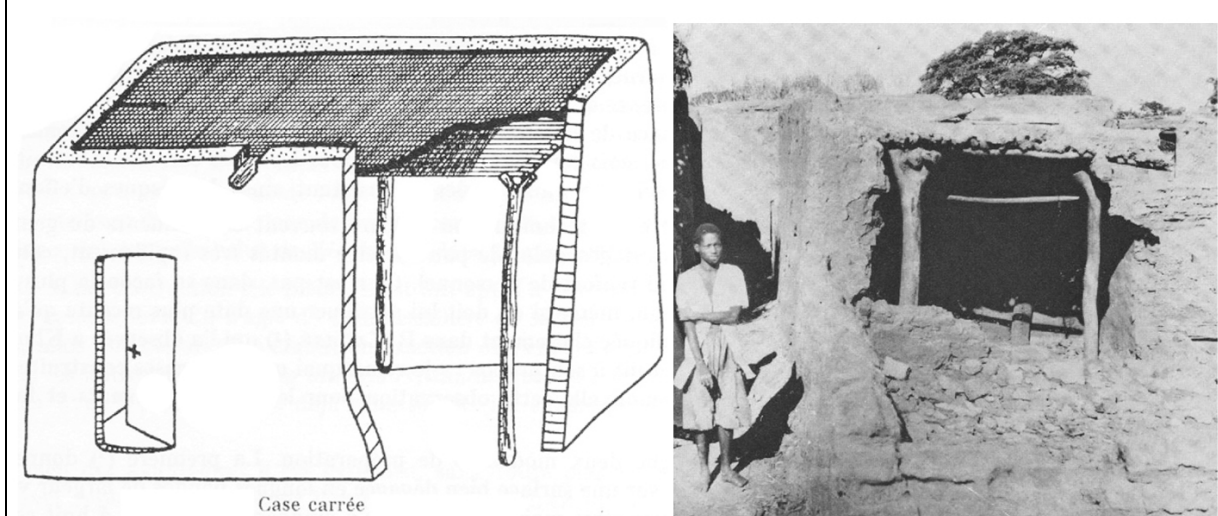


Figure 114 - Le mur libre de tomber<sup>452</sup>

Les architectes auront reconnu l'étonnante référence au célèbre principe du « plan libre », ainsi que la (non-moins célèbre) « façade libre », deux des « cinq points de l'architecture moderne » de Le

<sup>450</sup> Gérard Brasseur (1968) témoigne de l'abondance de l'emploi de cette technique traditionnelle dans une grande diversité de « cultures constructives ».

<sup>451</sup> Thierry Joffroy a parlé de « technique préventive » pour évoquer des cas similaires sur l'architecture de terre dans le monde rural en France.

Thierry Joffroy, (CRAterre) « *La construction en terre en France : techniques et architectures, prospective* ». Conférence du Jeudi 21 février 2013, Cours publics d'histoire de l'architecture / 7e session, Cité de l'architecture et du patrimoine.

<sup>452</sup> Ces documents sont tirés de la thèse de Gérard Brasseur, « Les établissements humains au Mali » (1968).

Corbusier (1926). Le Corbusier a fait de ces « cinq points » le socle théorique pour véhiculer les idées de la modernité architecturale à travers le monde. Cette technique locale propre au Mali semble en effet s'avérer être l'ancêtre des fondements qui ont fait le succès de la modernité architecturale à travers le monde. Le paradoxe veut qu'aujourd'hui la terre soit délaissée pour copier l'image du bâtiment en ciment sans s'attacher au fondement de ce qui fait l'essence de la modernité architecturale, à savoir la liberté apportée par les matériaux et la technique.

Cette technique traditionnelle a aujourd'hui disparue. On la trouve encore dans de vieilles constructions, mais elle ne fait plus partie de l'actualité des chantiers de construction. Les phénomènes de la désertification font que le bois devient rare et cher. Il est par conséquent impossible, et incohérent, de se procurer du bois pour en faire des poteaux. La disparition de cette « technique préventive » donne à la précision du geste constructif une importance désormais accrue. La responsabilité impliquée dans les gestes constructifs devient des-lors plus importante. Il s'en suit une mise à distance progressive entre le constructeur (maçon) et l'habitant. Avec la perte de cette technique, on perd, par conséquent, une forme ancienne d'appropriation de l'espace. En effet, là ou autrefois on pouvait dormir tranquille à l'idée que, au moment critique de l'effondrement, le poteau prendrait le relais, aujourd'hui seul le mur permet le transfert des charges sur le sol. L'architecture populaire est donc sujette à une récente dépossession de sa capacité à établir son propre espace à travers ce changement technique. Néanmoins la nécessité de l'abri fait que de nombreuses solutions techniques sont mises à l'épreuve pour retrouver ce lien essentiel entre habitant et constructeur. Ce sont précisément ces émergences techniques informelles que nous allons découvrir dans les pages qui suivent.

### **b. Couture sur bois (B.7)**

Le premier détail qui a retenu mon attention a été la « couture sur bois » relevée dans la construction temporaire de Baisa Diarra (B.7). Ce détail a retenu toute mon attention par l'ingéniosité de la technique. La construction en question appartient au registre architectonique de la hutte temporaire en matériaux légers.

Il s'agit ici d'un détail d'assemblage de planches de caisse<sup>453</sup> par couture sur des éléments de structure (les éléments verticaux fichés dans le sol sont en bois, les éléments horizontaux sont en bambou<sup>454</sup>). Des liens réalisés en corde permettent de réaliser l'assemblage de l'enveloppe en bois sur la structure linéaire. Les percements permettant le passage de la corde sont colmatés depuis l'intérieur par du goudron pour parfaire l'étanchéité à l'eau. Les planches seront ensuite enduites d'huile de vidange pour parachever l'étanchéité, afin que l'eau n'altère pas le matériau.



**Figure 115 - Détails d'assemblages de planches de bois par couture**

<sup>453</sup> Planches de caisses originaires employées pour le transport de motos en pièces détachées depuis la Chine.

<sup>454</sup> Le bambou ne peut être fiché dans le sol, il risquerait de s'altérer trop rapidement.

La forme construite fait directement référence aux constructions temporaires des *Bozodaga* (campements temporaires), mais les matériaux employés sont ici ceux disponibles localement en ville (planches de récupération). Le résultat ainsi obtenu est un mélange entre une structure traditionnelle recouverte d'une enveloppe improvisée avec des matériaux récoltés dans le contexte proche. Traditionnellement, cette architecture temporaire est recouverte de panneaux de paille tressée (*seko* ou *karata*), fixée par ligature sur la structure. Dans le cas observé, la ligature demeure, alors que le matériau enveloppe a changé. La part d'improvisation fait ici référence aux cultures constructives des assemblages nomades opérant par liens, par ligature. Les assemblages par liens permettant la réversibilité et le mouvement avec un faible impact sur l'intégrité des matériaux employés. Une telle stratégie est commune à de nombreuses cultures nomades : Bozo, Peul, Bela, Touareg,... On peut également y voir un lien puissant avec les savoir-faire employés dans la construction de pirogues.



Figure 116 - Couture sur bois - Détails d'assemblages de bois de pirogues (Ségou Koro) et pagaie (Bozobuguni)

Ces remarquables détails sont observables dans l'univers aquatique des pêcheurs Bozo. Ces détails ont eu le temps de faire leurs preuves à travers le temps relatif aux mécanismes empiriques. Ils sont certainement un gage d'assurance pour un réemploi ultérieur par un autoconstructeur, dans le domaine de la construction. Le détail architectural permet ici l'inscription d'une architecture dans le temps long de l'empirisme.

### c. Couverture multicouche type « panneau sandwich »

Le détail suivant est observable sur l'ensemble des couvertures présentes dans le quartier. On remarquera cependant l'existence de quelques variations. Le cas présenté en détail est celui observé sur la chambre de Moussa Koné. Dans ce cas précis, c'est la logique constructive qui a attiré mon attention. En effet, la logique de couches successives s'établit dans un ordre particulier, de sorte que chaque strate répond à des besoins relatifs à la strate inférieure.

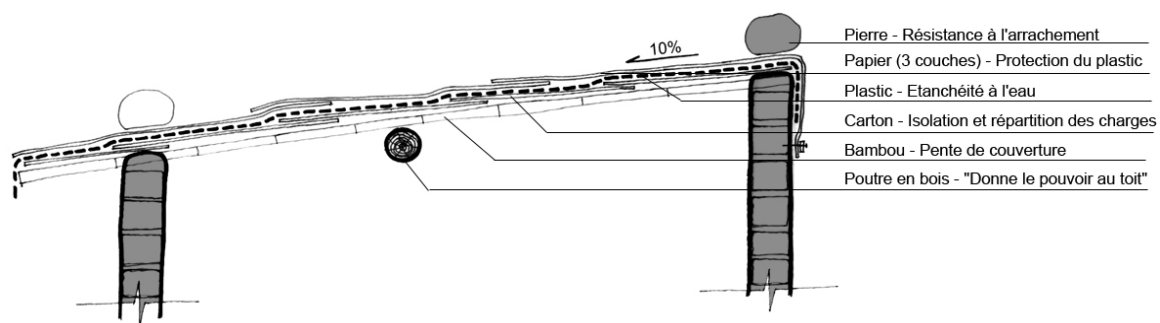


Figure 117 - Couverture multicouche

Nous allons brièvement expliciter la complémentarité des strates de matériaux qui se trouvent être disposés dans un ordre précis. Tout en haut du complexe de toiture nous trouvons les pierres (disposées ponctuellement au droit des murs) qui permet la résistance à l'arrachement de couches inférieures<sup>455</sup>. Ensuite on trouve une superposition de couches de papier<sup>456</sup>. Ce papier (type kraft de couleur claire), issu d'un emballage industriel local, permet de protéger efficacement le film plastic situé juste en-dessous<sup>457</sup>. Ensuite on trouve une fine épaisseur de carton d'emballages ordinaires mis à plat en simple couche (avec un recouvrement) qui permet de se prémunir de la chaleur<sup>458</sup>. Ces cartons permettent en outre de répartir les charges sur les chevrons en bambous de dessous. De la sorte, pendant le chantier, on peut déambuler librement sur le toit pour intervenir sur toute la surface. Les bambous dessinent la pente<sup>459</sup> pour l'évacuation de l'eau de couverture. Les chevrons de bambous sont espacés de 20 à 30 cm. La poutre située à mi-parcours des chevrons donne la résistance nécessaire à la tenue de la couverture<sup>460</sup>.

On remarquera que la superposition des couches témoigne ici d'un savoir-faire. En effet, cette superposition est réalisée dans un ordre précis permettant à chaque matériau de répondre à un rôle distinct. Changer l'ordre de mise en place des différentes couches conduirait certainement à une altération extrêmement rapide des matériaux. Ici, chaque matériau semble être à sa juste place.

On précisera que, bien que constituée d'éléments recyclés, cette technique nécessite des moyens financiers, car le recyclage faisant l'objet de filières économiques bien établies, qui fait que chaque matériau a une valeur marchande. Néanmoins, le coût total d'une telle couverture demeure extrêmement réduit<sup>461</sup>.

Une telle technique de construction est extrêmement locale, dans la mesure où l'approvisionnement en papier est dépendant de matériaux provenant d'une industrie toute proche. La contemporanéité des matériaux employés fait que cette technique n'est évidemment pas employée dans la culture traditionnelle ancienne, mais sans doute pouvons-nous déceler des techniques de superpositions semblables<sup>462</sup>, notamment dans les techniques de constructions nomades.

---

<sup>455</sup> Parfois ce sont des briques qui sont employées à ce poste, mais l'usage de briques nécessite un renouvellement annuel.

<sup>456</sup> Le papier provient d'un entrepôt industriel de matelas tout proche. Les matelas sont emballés dans ce papier pour le transport. C'est un papier kraft résistant de couleur claire avec une face imperméable.

<sup>457</sup> Le film plastic de couleur noire deviendrait rapidement cassant s'il était directement exposé aux rayons du soleil.

<sup>458</sup> Parfois les cartons sont remplacés par des panneaux de paille tressée (*seko ou Karata*). Mais dans un tel cas de figure on évitera de mettre du plastic par dessus car il risquerait d'être perforé par les brins de pailles.

<sup>459</sup> Cette technique de couverture a été observée sur des pentes relativement faibles situées entre 10% et 20%.

<sup>460</sup> Moussa Koné dit que la « poutre donne le pouvoir au toit ».

<sup>461</sup> Une poutre en bois (1500 Fcfa), des chevrons de bambous (6000 Fcfa), les cartons sont ramassés sur le sol après le marché, un film plastic noir pour résister à la pluie (300 Fcfa/m x 12m = 3600 Fcfa), papiers d'emballages (6000 Fcfa le rouleau de papier pour deux maisons = 3000 Fcfa). Un tel complexe de couverture revient à 14 100 Fcfa (Si 100 Fcfa = 0,15 euro, alors la couverture coûte 21,50 euros) pour une construction de taille ordinaire d'environ 3,00 x 3,00 m.

<sup>462</sup> Amos Rapoport (1972) suggère l'emploi de « couvertures doubles » faites d'une couche de paille sur une structure secondaire, maintenue à distance par des plots de terre sur une toiture en terre en pente. Il explique que le la « couverture double » a quatre propriétés : « 1-Le chaume draine l'eau et protège la terre en saison des pluies. 2- le chaume protège le toit de terre du plein soleil, réduisant la production de chaleur et le réchauffement de la maison. 3- La couche d'air permet une plus grande isolation durant les journées chaudes, tandis que la capacité thermique de la terre réduit les températures diurnes. 4- la terre emmagasine la chaleur pour les nuits froides et le chaume permet de conserver cette chaleur pendant une plus grande partie de la nuit [...] » (Rapoport, 1972, p.129-130).

Jean-Marc Huygen, dans « la poubelle et l'architecte » (Huygen, 2008, p.137), évoque en détail la technique du « multicouche » comme une caractéristique propre au recyclage en architecture (Huygen, 2008, p.137).

#### **d. Murs nomades - investissement et déguerpissement**

La technique suivante est profondément liée au statut irrégulier du quartier étudié. Le fait d'être irrégulier contraint les habitants à un investissement réversible dans la construction. Ici l'irrégularité a poussé les autoconstructeurs à employer la terre et le ciment de manière inventive. Dans de nombreux cas, on constate l'emploi de parpaings maçonnés avec un mortier de terre. C'est sous cette menace constante de « déguerpissement » que de nombreux habitants emploient les précieux parpaings de ciment (pour la pérennité qu'ils assurent), mais tout en gardant ouverte l'éventualité d'un déplacement ultérieur (en cas de déguerpissement). Cette stratégie est employée de manière à ne pas perdre l'investissement financier placé dans les coûteux parpaings de ciment. De tels détails permettent de s'installer sur un terrain irrégulier en construisant avec des matériaux solides, en gardant la possibilité d'une réversibilité. Ainsi, si la famille se voit dans l'obligation de « déguerpir », elle peut facilement récupérer les parpaings pour aller s'installer dans un autre lieu.



**Figure 118 - Murs nomades - Parpaings maçonnés à la terre**

L'emploi d'une telle technique peut être rapproché d'une culture du réemploi, largement pratiquée à travers l'ensemble du pays. En effet, la technique de pierre sèche (exploitée dans d'autres régions) propose également une même ouverture technique pour un réemploi ultérieur. La technique permet à l'architecture une ouverture dans le temps.

Est-ce que ceci ne permet pas d'envisager une forme particulière de nomadisme intra-urbain propre à une citadinité précaire ? Il s'agirait d'une forme de sédentarité mais prête au déménagement. C'est comme si il existait différents degrés de sédentarité, lisible dans la composition des murs.

L'ingénieur Henri Van Damme<sup>463</sup> décrit très bien la similarité chimique et mécanique entre la terre et le ciment à l'échelle de la granulométrie autorisant ainsi de multiples hybridations entre terre et ciment.

#### **e. Poto-poto (torchis de bambou)**

La technique de construction qui va suivre n'est pas originaire du Mali. C'est une technique de construction en terre qui vient du Congo et / ou du Cameroun. L'emploi de cette technique dans un tel contexte signifie que l'individu qui a réalisé cette construction n'est pas d'origine malienne, ou alors il a vécu un certain temps dans l'un de ces pays, suffisamment longtemps pour apprendre cette technique particulière. Toujours est-il que la découverte d'une telle technique en dehors de son contexte d'origine conforte l'idée que, dans ce quartier, chacun construit son habitat en employant les techniques de construction qu'il connaît. Et ce, même si les techniques en question diffèrent de l'usage convenu. C'est, dans ce quartier, le seul exemple de construction de ce type.

<sup>463</sup> Propos de Henri Van Damme à l'occasion d'une de ses conférences pendant Terra 2008 à Bamako.





Figure 119 - Détail de construction en « Poto-Poto »

***f. Coffrage perdu en pneumatique. Création d'un sol immergé. (B.9)***

Cette technique a été repérée dans la construction de Igla Oumar (B.9). L'ambition est de gagner des terres habitables sur les terres inondables des berges du fleuve Niger. Pour ce faire le constructeur a utilisé des pneus de voiture empilés en colonnes comme des coffrages-perdus, à l'intérieur desquels il a versé du béton pour réaliser le sol de la cour.



Figure 120 - Détail de sol gagné sur le paysage inondable

Dans ce cas précis la technique employée est résolument novatrice (pneu et ciment), cependant elle se place dans la longue filiation des terrains urbains gagnés sur le fleuve. En effet, de nombreuses villes à travers le pays ont gagné leur essor en s'accaparant progressivement des terres sur les zones inondables et les bas fonds. Les villes de Mopti et de Djenné, pour ne mentionner que celles-ci sont

en partie édifiées dans le lit naturel des cours d'eau attenants. La filiation ici ne réside donc pas dans la technique mais dans le fait même de prolonger cette tradition.

### Chapitre 5. Les invariants structurants de la « ville en terre »

« La cité eut sa pratique spatiale ; elle a façonné son espace propre, c'est-à-dire approprié. D'où l'exigence nouvelle de l'étude de cet espace qui se saisisse comme tel, dans sa genèse et sa forme, avec son temps ou ses temps spécifiques (les rythmes de la vie quotidienne), avec ses centres et son polycentrisme (l'agora, le temple, le stade, etc.). »

Lefebvre, 1974, p.40

Après avoir réalisé un voyage dans le « pays profond »<sup>464</sup>, j'ai pu remarquer un certain nombre de traits caractéristiques communs entre les spécificités des villes en terre anciennes. Durant ce voyage (2009) je me suis aperçu que certaines de ces caractéristiques se retrouvaient parmi les témoignages d'urbanisation informels contemporains que j'avais pu fréquenter à Bamako. Cette remarque ouvre la porte à l'analyse de villes anciennes permettant de mieux comprendre les structures de la ville contemporaine, et en particulier son versant informel. Par extension, on pourra ensuite se demander si l'urbanisation informelle n'est pas un prolongement contemporain d'un patrimoine urbain vivant ? Commençons par constater de quelle manière ces caractéristiques urbaines anciennes se matérialisent dans le terrain de recherche.

#### a. Matérialisation des invariants dans le terrain de recherche



Figure 121 - Carte de Bozobuguni évoquant les points communs avec les modèles urbains anciens

<sup>464</sup> Expression appartenant au Français local signifiant l'ancrage territorial et culturel par l'image de la profondeur.

La légende du document ci-dessus mentionne un certain nombre d'éléments qui se retrouvent irrémédiablement dans bon nombre de références urbaines anciennes : les éléments de la centralité (commerce, culte, carrefour, lieu de parole, maison du chef), les éléments de la périphérie (constitution d'une limite ouverte, présence de jardins), disponibilité locale du matériau terre pour la réalisation et l'entretien des constructions. Tous ces ingrédients de « la ville en terre » seront détaillés dans la suite de ce chapitre.

La matérialisation de ces éléments caractéristiques de l'urbain dans ce quartier invite à considérer ce quartier comme étant structuré « à la manière d'une ville ». Pourtant, à l'évidence, le nombre d'habitants du quartier ne nous permet pas, selon des critères démographiques<sup>465</sup>, de le considérer comme une ville. Cette démonstration propose, par conséquent, de considérer cet espace urbain comme étant dans la continuité d'une culture urbaine solidement ancrée dans le patrimoine territorial. Ce quartier semble se placer dans la longue « filiation » des « ordres urbains » dont parle Jean Gallais (1984). En changeant de posture, nous pourrions être amenés à considérer ce quartier comme un village, un « village urbain ». Le sociologue Hamidou Magassa définit la ville de Bamako comme étant « constituée de villages », constituant « un paradoxe rural / urbain »<sup>466</sup>. Cette proposition permettrait d'écarter un temps le facteur démographique pour s'attarder sur la question des éléments structurants de l'espace, afin de voir dans ce lieu la possibilité d'une micro-centralité à l'échelle du quartier. Cette ouverture à la lecture des micro-centralités laisse entrevoir la possibilité d'une lecture déjà polycentrique de la trame urbaine existante.

En observant attentivement ce quartier, on se rend compte que la limite n'est pas précisément définie. La dimension du quartier n'est donc pas parfaitement mesurable, son étendue ne cesse d'évoluer et de s'agrandir, progressivement. Les nouveaux arrivants s'installent à la périphérie (s'ils ne sont pas accueillis dans la cour des familles déjà établies). Le fait d'avoir affaire à une « ville ouverte » (Gallais, 1984, p.151) nous invite à nous rapprocher du « modèle urbain Peul » et nous éloigne un temps du « modèle urbain marka » traditionnellement caractérisé par une « ville close » protégée derrière une enceinte (un *tata*) (Gallais, 1984, p.151).

Gérard Brasseur évoque le fait que « Les éléments urbains se retrouvent à des titres divers dans un certain nombre de gros villages [...]. Ils le doivent tous à leur rôle commercial et à leur situation privilégiée sur un carrefour routier ou à un passage facile sur le fleuve, par exemple Bamako ou Koulikoro. » (Brasseur, 1968, p.434). On remarquera que pour l'exemple de Bamako c'est précisément à l'endroit occupé par le quartier de *Bozobuguni* aujourd'hui que se réalisait autrefois le passage à gué<sup>467</sup>. Mr Magassa définit le carrefour comme « le lieu de pratiques animistes »<sup>468</sup>. Le rôle du carrefour urbain s'ancre ainsi subitement dans une profondeur culturelle solidement ancrée.

Nous n'écarterons pas le fait que de nombreuses caractéristiques techniques des constructions font référence à une architecture nomade en matériaux légers, donc temporaire. Cette architectonique du transitoire pourrait-elle témoigner d'une forme de « citoyenneté transitoire »? Jean Gallais nous a bien mentionné l'existence d'un « ordre urbain peul », les peuls étant des nomades, cette structure urbaine doit donc façonner une ontologie nomade de l'urbain. La porte est donc ouverte pour employer un filtre nomade afin d'entreprendre la lecture de cet espace urbain.

<sup>465</sup> Une définition de la ville pouvant être un seuil démographique.

<sup>466</sup> Propos tenus par le sociologue Hamidou Magassa à lors d'une conférence introductive donnée à l'occasion des Ateliers de maîtrise d'œuvre urbaine « Les nouvelles centralités de Bamako Métropole ». Du 8 au 22 juillet 2011 organisée par l'association des Ateliers.

<sup>467</sup> Avant que certains aménagements électriques en aval ne produisent une légère retenue d'eau. Aujourd'hui le passage à gué, connue sous le nom de « route submersible » se trouve en aval des aménagements électriques.

<sup>468</sup> Op.cit. Magassa

Un certain nombre de villes ont développé des coutumes particulières qui permettent de créer l'union, et qui entretiennent une culture du « vivre ensemble » : pêche collective, crépissage de mosquée, compétition de lutte, lieu de parole public,... un certain nombre de ces éléments sont présents dans ce lieu et favorisent une cohésion sociale.

### **b. Centre vide - Culte, Parole publique, Commerce.**

Nous allons voir que différents auteurs évoquent la récurrence d'un certain nombre d'éléments constitutifs de la centralité urbaine. Celle-ci semble se fonder autour de trois éléments principaux : Le lieu de culte (la mosquée), « le grand abri » (la case à palabres), et les commerces. Jean Gallais explique, par exemple, que « le centre urbain est pour toutes les villes la mosquée et la place du marché qu'accompagne quelques boutiques. » (Gallais, 1984, p.152). Ce premier témoignage permet de positionner la mosquée comme un élément structurant de la centralité. Cette voie sera confirmée par Brasseur quand il affirme qu'« Il n'est pas possible d'aborder les problèmes de l'habitat urbain traditionnel sans parler des mosquées qui sont à la fois l'âme et la parure des villes véritables. » (Brasseur, 1968, p.445). On constate également que le rôle commercial, et particulièrement le marché, arrive en bonne place dans les éléments constitutifs de la centralité.

Gilles Holder évoquera en détail la notion d'« espace public » en affirmant que « La cité donne sens à la notion de place publique » (Holder, 2004, p.2). Holder insiste sur le caractère urbain du « grand abri » qui, selon lui, donne le cadre à la portée de la parole publique (Holder, 2004, p.7). Il le décrit comme le lieu propice à la « participation physique des individus à la politique ». En ce lieu se manifeste des « pratiques d'assemblée [...] où se manifeste la parole politique de la cité. » (Holder, 2004, p.7) Holder précise que le « grand abri » n'est pas un lieu de pouvoir, mais un lieu d'échange, c'est le lieu de l'expression d'une démocratie. Ce lieu semble souvent étroitement articulé à un vide, à une place ouverte, permettant aux paroles échangées de s'énoncer dans la lumière, dans la clarté.

Le caractère de centralité semble être complété par un autre élément jusqu'ici oublié, c'est le palais. Gilles Holder, tout comme Gérard Brasseur, font état de Palais centraux dans les relevés réalisés dans les villes anciennes. Jean Gallais explique que « [...] on peut retrouver des structures fondamentales communes. D'abord, l'existence d'un quartier de commandement, quelle que soit l'importance de l'autorité. » (Gallais, 1984, p.152). A l'échelle d'un quartier, comme le terrain de recherche, le « quartier de commandement » peut donc s'apparenter à la demeure du chef. Mr Magassa semble renforcer cette pensée en affirmant que « la centralité c'est le pouvoir [...] c'est d'abord une case »<sup>469</sup>.

### **c. Périphérie active**

Tous les modèles de villes anciennes témoignent d'un rapport étroit avec l'élément aquatique qui se manifeste le plus souvent par la présence d'une rivière ou d'un fleuve (formant une partie ou la totalité de la limite extérieure). Cette proximité engendre une zone périphérique où se déroule une profusion d'activités d'une rare intensité. L'eau est par nature un élément stimulant une activité forte, mais la proximité d'un voisinage urbain décuple ce potentiel d'activités : Jardins, Pêche, abreuvoir, lessives,...<sup>470</sup> On retiendra la similarité de cette activité périphérique pour la comparer avec l'ensemble des modèles urbains anciens encore observables à ce jour dans le territoire. Précisons que le statut de « Cité-Etat », ou des « Etats-villes » (Braudel, 1979) a favorisé une culture d'autonomie métabolique relative des grands centres urbains anciens. La citadinité est donc fortement articulée avec une production agricole conséquente. Ajoutons pour terminer sur ce point que si cette production maraichère ne permet pas d'être complètement auto-suffisant, elle permet en revanche de pallier à des accidents climatiques cycliques donnant lieux à des crises. Cette

<sup>469</sup> Op.cit. Magassa

<sup>470</sup> Nous dresserons, dans la partie énergie, une liste non exhaustive des activités rencontrées à la limite du terrain de recherche.

production agricole est donc pleinement stimulée par les instincts de survie, et de l'allègement des dépenses quotidiennes, plus que par le désir d'une autarcie<sup>471</sup>.

La plupart des modèles urbains anciens témoignent d'une conquête progressive du sol urbain sur la zone inondable du cours d'eau avoisinant ; Djenne, Mopti et Dia ne font pas exception à la règle. La ville se place alors dans une lutte permanente avec l'élément eau. L'or d'un entretien, l'anthropologue Mr Mara rapporte que de telles situations de luttes se retrouvent également à la périphérie des villages Bozo situés dans le lit du fleuve (entièrement cernés par l'eau). Le match pour la conquête du sol urbain semble être un combat de longue alène tant les techniques de remblaiement invite à combler le sol avec répétition, chaque année, avant de pouvoir espérer installer une construction. Le terrain de recherche, témoigne d'une même attention portée à l'extension progressive du sol urbain à la périphérie du quartier. La limite extérieure du quartier gagne chaque année des terrains exploitables sur le paysage inondable. Sur ce sujet différentes techniques ont pu être observées<sup>472</sup>.

#### **d. La carrière de terre**

Nous allons maintenant évoquer la carrière de terre, appelée communément « le trou à *banco* ». C'est un élément extrêmement structurant de l'urbanité en terre, car c'est le lieu d'où l'on tire la matière pour élever la ville progressivement. La fragilité intrinsèque du matériau oblige à un entretien régulier et à un apport permanent de matériaux de construction. Le trou à *banco* est donc un élément essentiel pour la structuration urbaine.

En ce qui concerne les références de villes anciennes, le « trou à *banco* » peut se situer à la périphérie, mais il peut également se situer en plein centre du village ou de la ville. Gilles Holder évoque le fait que la place de la mosquée de Djenné était en réalité autrefois un « bas-fond » (Holder, 2004, p.11). Gérard Brasseur abonde dans ce sens en décrivant « trois grandes fosses à *banko* » (Brasseur, 1968, p.435) pour la ville de Djenné, dont l'une « couvrait la moitié d'un hectare et amorçait la coupure de la ville en deux » (Brasseur, 1968, p.435). L'administration coloniale fit combler ce « bas-fond », ce qui engendre la grande place vide où se matérialise désormais le marché une fois par semaine. Jean Gallais évoque également les carrières de terre en expliquant que les « [...] trous dont on a extrait l'argile pour la construction ouvrent la ville » (Gallais, 1984, p.152). La ville en terre semble donc être étroitement associée à de grands vides. Le plein et le vide semblent trouver là un point d'équilibre dans la ville<sup>473</sup>.

Gérard Brasseur explique que « La terre à bâtir est elle même extraite à proximité, d'où les trous béants [...] transformés en mares stagnantes pendant l'hivernage. » (Brasseur, 1968, p.423) On ajoutera que le niveau d'eau est fonction de la saison. La densité de l'activité liée à la construction est également fonction de la saison, après les champs vient la saison de la construction. L'activité de la carrière change mais ne désempie pas. Dans la ville de Dia, par exemple, une pêche collective<sup>474</sup>

<sup>471</sup> Nous développerons avec précision ce point dans un chapitre consacré à l'agriculture urbaine dans la partie Energie.

<sup>472</sup> Nous avons évoqué le cas des coffrages perdus en pneu (B.9), mais nous avons également récolté des témoignages de certains remblais effectués avec des matériaux tirés de la décharge attenante (B.1).

<sup>473</sup> Sur la quête de la compréhension de « la ville en terre », nous pourrions évoquer le cas du site remarquable de Chan-Chan au Pérou (850-1470 ap. J.-C), ce site de 20 km<sup>2</sup> est structuré par une accumulation de Palais conçus selon un modèle très structuré. Dans cette structure, chaque palais était équipé d'un bassin en son centre, ce bassin était aussi le lieu dont on a extrait l'argile pour bâtir le palais en question. Dans ce cas, la carrière de Banco est là aussi au centre du monument à édifier.

<sup>474</sup> J'ai eu la chance d'assister à l'une d'elle. Il s'agit d'un bras d'eau qui s'assèche progressivement de façon saisonnière. Le poisson se retrouve prisonnier dans ce trou d'eau. Il est ensuite longuement engraisé le temps de sa captivité. Puis un jour la date de la pêche collective est annoncée, et c'est l'ensemble des pêcheurs de la

est organisée de façon rituelle dans l'une de ces mares périphériques. C'est un lieu d'une activité intense en toutes saisons. Car la présence pendant une très longue durée d'eau génère de nombreuses activités.

Le rapport entre l'argile et l'eau est un point essentiel pour une carrière, car la proximité de l'eau permet de faciliter l'extraction, cela facilite également les gestes du mélange. Ces conditions sont requises pour réaliser les briques comme le mortier. La carrière n'est donc pas qu'un lieu d'extraction, mais c'est aussi un lieu de confection.

La ville en terre est une ville profondément respectueuse de son environnement, au même titre que les villages, elle y est intégrée, à tel point qu'elle en devient inséparable. La ville en terre est construite avec les matériaux issus de son sol. Ces matériaux sont soulevés du sol pour créer l'abri des hommes<sup>475</sup>. Cette architecture est donc tectonique, elle utilise la matière du lieu. Il y a une interdépendance lourde entre l'architecture et son terrain.

Il serait intéressant de questionner à la « mémoire collective » (Halbwachs, [1950], 1997) pour connaître l'emplacement du trou à Banco de Bamako ?<sup>476</sup> Est-ce resté un vide comme à Djenné ? Ou est-ce devenu un plein ? La question reste ouverte.

---

ville qui se retrouve dans cette mare pour capturer autant de poissons qu'il le peut pour sa famille. C'est, paraît-il, l'un des meilleurs poissons de l'année.

<sup>475</sup> On dit couramment, dans le Français local, « faire sortir les briques du sol ».

<sup>476</sup> J'ai plusieurs fois eu l'occasion de poser la question sans succès.

## **B- THEORIE – Espaces**

Nous allons à présent employer l'ensemble des témoignages mentionnés dans la partie Ethnographie ci-dessus, pour opérer une « montée en théorie ». L'opération consiste à employer les faits urbains informels observables dans la ville contemporaine de Bamako, pour envisager un processus d'action urbaine tenant compte des forces et des faiblesses proposées par ce modèle.

On gardera à l'esprit que ce travail s'établit sur une vision large empruntant la triade de Henri Lefebvre : Temps, Espace, Energie. Le fait de se concentrer sur l'Espace, dans cette partie, ne doit par conséquent pas faire oublier les liens systémiques avec les deux autres composantes structurelles de cette analyse que sont le Temps et l'Energie.

### **Chapitre 1. Le corps - l'espace**

Nous avons pu voir, dans la partie ethnographie, avec l'exemple du chantier de Moussa Koné<sup>477</sup>, combien le rôle du corps dans la construction est important, on pourrait même dire que le corps est un ingrédient à part entière de la construction. Le corps est l'outil, il permet de malaxer, de porter, de façonner, de mouler, de disposer, d'assembler,... Si le corps est l'outil, c'est que les procédés de mise en œuvre permettent l'édification d'une construction avec un nombre extrêmement limité d'outillage. Cette démarche, ce processus, permet donc, par extension, de dire que l'architecture est faite « par le corps, pour le corps » (Bachelard [1957] 2001), et même que le corps fabrique directement l'espace, le corps « produit l'espace » (Lefebvre, 1974).

#### **a. Le corps outil**

*« Rapport remarquable : le corps, avec ses énergies disponibles, le corps vivant, crée ou produit son espace ; inversement, les lois de l'espace, c'est-à-dire de la discernabilité dans l'espace, sont celles du corps vivant et du déploiement de ces énergies. »*

**Lefebvre, 1974, p.199**

Depuis les premiers dessins, dont l'usage veut qu'ils soient simplement tracés sur le sol avec les doigts, jusqu'à l'enduit final lissé à la main, toutes les phases de la production spatiale passent par le corps. Le mortier de *banco* est d'abord préparé par un piétinement avec les pieds nus, le mélange est ainsi mélangé pendant plusieurs jours avec de l'eau, intercalé avec des temps de repos nécessaires à sa confection<sup>478</sup>. De la préparation seront extraites des boules de mortiers, ces boules sont isolées du tas par un geste très précis utilisant les deux pouces des mains ouvertes (comme un fil à couper le beurre), avec le poids du corps (du haut vers le bas) permettant une sorte de découpe verticale quantifiée et mesurée par la dimension des mains<sup>479</sup>. Cette quantité ainsi définie est ensuite roulée vers soi, toujours au sol, permettant de former une boule homogène saisissable, transportable. La boule de *banco*, ainsi faite, peut ensuite être passée de mains en mains jusqu'à sa position finale. Parfois elle peut être portée par une personne dans une seule main reposant sur sa propre épaule, permettant de supporter le poids. Cette position est également celle d'un bras armé permettant une projection verticale de la boule de *banco* en direction du maçon situé en haut d'un mur. Le maçon qui reçoit cette boule de *banco*, en ajuste la trajectoire pour finir le geste du lancé, il oriente la matière jusqu'à sa destination finale, c'est une sorte d'amorti où la précision s'affine. Ensuite il finit d'étaler le mortier à la main (parfois avec une truelle). La main nue fait rentrer le mortier dans les joints verticaux avec les doigts. La main gauche prend alors une forme particulière permettant de tasser la matière avec force et précision (doigts en pointes rassemblés, ou doigts crochus pour tasser le fond du joint). Le gros du mortier est ainsi étalé pour permettre une assise de quelques centimètres aux briques de terre crues qui finiront de tasser ce joint horizontal pour en extraire l'air.

<sup>477</sup> Cf- Description de chantier présentée en début de cette partie.

<sup>478</sup> Macération nécessaire à l'alchimie du matériau terre.

<sup>479</sup> Ces gestes sont les mêmes que ceux d'un potier isolant une boule de terre d'un pain de terre.



Les briques sont amenées elles aussi de mains en mains, pour être déposées à leur emplacement final par le maçon lui-même, qui appliquera la pression qu'il jugera nécessaire lors de la dépose de la brique. Le joint des briques peut être mesuré avec les doigts pour respecter un écartement régulier (un joint = deux doigts environ). Le dernier geste de la construction, l'enduit, est lui aussi pratiqué à main nue. Le banco, d'aspect plus liquide que le mortier, est alors plaqué sur la surface avec un geste ascendant, permettant de faire adhérer la matière sur le mur support. Ensuite, les gestes complémentaires permettent d'étaler, mais toujours en croisant. Le champ de la main, la tranche, prend un léger angle par rapport au plan du mur (elle n'est pas tout à fait parallèle au mur), de sorte qu'elle forme une sorte de racloir, un lissage exerçant une pression sur l'enduit en application. La matière excédentaire qui reste dans la main, suite à ce geste, est immédiatement projetée à nouveau sur le mur, comme un réflexe. L'ultime geste concerne les angles de la construction lissés à la main, mais cette fois-ci avec l'intérieur de la main ouverte. L'angle formé par l'ouverture du pouce est alors directement appliqué à la construction, cette fois-ci par un geste descendant. C'est ce détail de gestuel empirique qui façonne littéralement la forme arrondie caractéristique de ces constructions. Aussi, plus la construction a subi de crépissage, et plus les arrondis sont amples. La mesure du rayon d'un angle de mur, devient donc un indice pour mesurer l'âge du mur. Ce dernier point permet de saisir l'articulation étroite entre corps, espace et temps.

### **b. Le corps - la mesure de l'espace**

« *La mesure dont se servait l'ange était une mesure humaine* »

Corboz, 2001, p.31

Evoquons à présent une unité de mesure corporelle que j'ai eu l'occasion de rencontrer à plusieurs reprises sur le terrain. Dans ce système de mesure les éléments de mesure sont ceux du corps<sup>480</sup> : l'envergure, l'avant bras, le pied, la main, le doigt.

Ethnies	doigt	empan	pied	Coudée	envergure
DOGON		<i>nomo nagui</i>		<i>nomo pahi</i>	
BOZO	<i>sorodio</i>	<i>Tama</i>	<i>to ña</i>	<i>sogoma</i>	<i>kene ña ko</i>
SONGHAI	<i>kobé</i>	<i>sibiri</i> (pas de main)	<i>kelembou</i>	<i>campa</i>	<i>gande fer</i>
PEUL		<i>Noma tanga</i>			

Figure 122 - Tableau de systèmes de mesures liées au corps

Pour illustrer ce système de mesure nous évoquerons, par exemple, que « 3 *sibiri* font la largeur d'une porte »<sup>481</sup>. On comprend alors que c'est l'ensemble de la construction qui peut ainsi être élaborée à partir des proportions du corps humain. Pour aller plus loin sur ce sujet, remarquons que

<sup>480</sup> Une unité de mesure semblable se retrouve à de nombreuses étapes de l'histoire de l'humanité : Antiquité Romaine (*cubitus*), Egypte (coudée royale égyptienne et coudée de Nippour), Moyen âge en Europe (coudée, empan, palme, paume,...). La mise en lumière d'un tel système de mesure fait également écho à de grands noms de l'histoire de la discipline architecturale qui auront tenté des rapprochements entre corps humain, espace et géométrie : Vitruve (« *De Architectura* », I<sup>er</sup> siècle avant JC), Léonard de Vinci (« L'homme de Vitruve », 1492), Le Corbusier (« Le Modulor », 1945),... Il semble aujourd'hui intéressant de valoriser une telle unité de mesure qui a ainsi traversé l'histoire de l'humanité en différents lieux, notamment après les recherches humanistes développées par les architectes modernes. Certains verront dans un tel système de mesure, une symbiose organique entre l'homme et son espace, la proportion humaine ouvrant les portes d'une géométrie secrète évoquée notamment par Le Corbusier sous le nom de « tracé régulateur » (Le Corbusier, 1923, *Vers une architecture*). Dans les études de Le Corbusier, une telle géométrie est même convoquée pour générer un système de proportion harmonique, donc agréable à l'œil (Le Corbusier, 1945).

<sup>481</sup> Conversation avec Bakeina Kumba (maître maçon), dans la ville de Djenné en 2009.

la dimension des briques de terre crue est, elle aussi, mise au point à partir des dimensions du corps et précisément de la main : la hauteur = une longueur de doigt, l'épaisseur = un empan, la longueur = deux empan<sup>482</sup>. Les proportions d'usage des briques ont été élaborées en rapport avec le poids, de manière à ce que les briques puissent être aisément portées de bras en bras, même par de jeunes adultes. La proportion des briques, par répétition d'un même élément, s'applique à l'ensemble de la construction, par un procédé itératif à travers le changement d'échelle<sup>483</sup>.

Une telle union entre le corps du bâtisseur et l'espace bâti se retrouve dans la surface même de la brique où l'on retrouve l'empreinte de la main<sup>484</sup>. La brique est tassée à la main dans le moule en bois, ce qui laisse des empreintes, semblables à des signatures. Ces traces favoriseront l'adhérence avec le mortier, pendant le chantier.



**Figure 123 - Empreinte de la main ou des doigts dans les briques**

Ce système de mesure corporel semble extrêmement répandu dans le pays, j'ai eu l'occasion de le rencontrer dans différents contextes ainsi qu'au contact de différentes cultures. Ce système forme donc un socle commun à de multiples cultures ethniques dans la région, et ceci à travers les zones climatiques, les frontières administratives et même les métiers<sup>485</sup>. L'écrivain Amadou Hampâté Bâ nous éclaire sur l'importance de la symbolique corporelle dans la culture Peul et Bambara, il explique que : « La tradition considère le corps humain comme la reproduction en miniature de la terre, et, par extension, du monde entier. » (Hampâté Bâ, [1971], 1993, p.187). Dans les cultures locales, le corps symbolise donc le monde, engageant un rapport direct entre corps et monde. Il précise également que :

*« Quand au corps de l'homme, la tradition le considère comme un petit édifice, miniature de dinya, le monde, qui, lui, est immensément infini »*

**Hampâté Bâ, [1971], 1993, p.187**

La charge symbolique du corps se précise donc pour faire référence à l'espace construit. Le corps représenterait « un édifice en miniature », qui concentrerait tout les ingrédients du monde. Le corps

<sup>482</sup> Les dimensions des briques trouvent des variations sensibles d'un lieu à l'autre, d'une culture à l'autre, mais les proportions évoquées ci-dessus semblent former un tronc commun.

<sup>483</sup> André Ravéreau évoque ainsi son émerveillement devant la précision rigoureuse du dimensionnement de l'espace des cellules d'habitation dans la vallée du M'Zab en Algérie : « Pour moi, le grand émerveillement du M'Zab, c'est le dimensionnement de la cellule, qui est une chose exacte : elle n'a pas besoin d'être augmentée, elle ne peut pas être augmentée, elle ne peut pas non plus être réduite. Elle correspond au strict nécessaire. » (Ravéreau, 2007, p48). On comprend ici que la précision du dimensionnement de l'espace est étroitement associée au fait d'employer un système de mesure basé sur le corps.

<sup>484</sup> J'ai récemment découvert que l'on retrouve des empreintes de doigts similaires dans le façonnage des briques dans de nombreux sites archéologiques pré Inca, au Pérou. Ces marques servaient à comptabiliser la participation d'une famille à l'élévation des pyramides sacrées.

<sup>485</sup> En effet, cette unité de mesure n'est pas convoquée uniquement dans la construction, elle semble être également présente dans d'autres métiers comme : la confection des vêtements, la fabrication des embarcations,...

est donc l'opérateur d'un jeu d'échelle remarquable permettant de passer de l'échelle de la maison à celle du monde, donc à l'infini.

Précisons que c'est dans le contexte de pauvreté du Mali que la frugalité participe au maintien d'un tel système de mesure. Dans un sens, c'est donc face au dénuement que l'élément corporel est employé comme unité de mesure. Il s'ensuit l'emploi d'un langage architectural profondément empreint de proportions corporelles.

Henri Lefebvre évoque à plusieurs reprises les mesures corporelles pour expliquer que ces fragments de corps forment un langage partagé dans l'espace commun. « (...) le temps où chaque peuple parvenu à mesurer l'espace avait ses unités de mesure, empruntées aux parties du corps : pouce, coude, pied, palme, etc. Les espaces d'un peuple, comme les durées, devaient rester incompréhensibles aux autres. » (Lefebvre, 1974, p.131). Henri Lefebvre semble suggérer que l'on ne peut saisir pleinement une telle architecture si l'on ne s'empare pas, en premier lieu, du système de mesure employé pour sa construction. Le système de mesure corporel pourrait alors se révéler comme une clef de lecture analytique pour saisir pleinement le sens de l'espace. « Le rapport du corps à l'espace, rapport social d'une importance méconnue par la suite, conservait alors une immédiateté qui devait s'altérer et se perdre : l'espace, la manière de la mesurer et d'en parler, présentaient aux membres de la société une image et un miroir vivant de leur corps. » (Lefebvre, 1974, p.131). Lefebvre affirme que cette mesure corporelle permet d'appliquer « une image et un miroir » du corps. L'espace pourrait alors être lu comme sculpture sociale où les formes seraient directement engendrées par les corps, comme une empreinte.

« *L'espace qualifié s'évalue en temps, en mesures mal définies (des pas, de la fatigue) - en fragments du corps (coudée, pouce, pied, palme, etc.).* »

**Lefebvre, 1974, p.224**

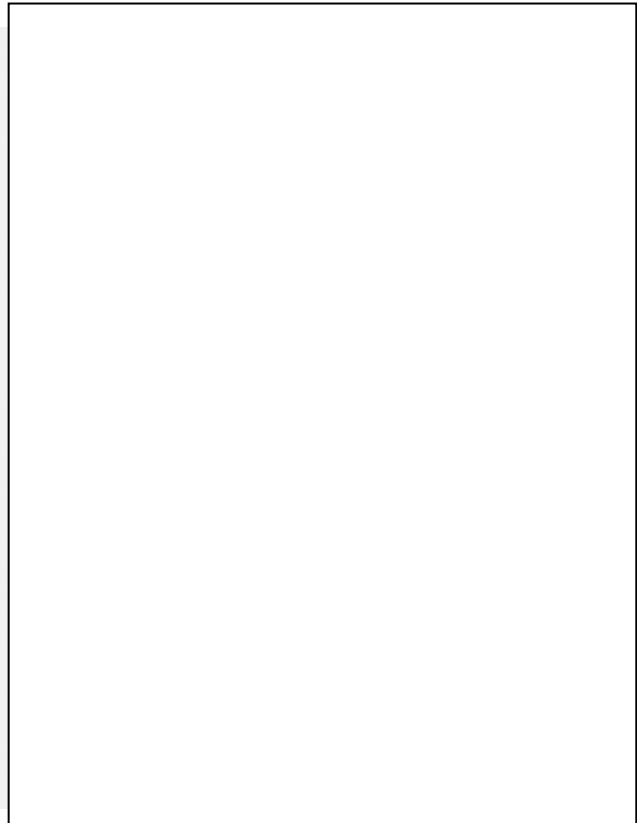
Précisons encore qu'autrefois, avant la colonisation, les briques étaient moulées directement à la main sous forme de cônes ou de cylindres, *Djenné ferey* (briques de Djenné). Ce sont les colons qui ont importé une forme de brique rectangulaire, *toubabou fere* (brique de blanc)<sup>486</sup>. Traditionnellement, le corps donne forme à l'espace ainsi qu'à ses plus petits éléments (les briques). René Caillé (1830) décrit avec précision la dimension des éléments constructifs qu'il rencontre sur sa route<sup>487</sup>.

Chez Vitruve (I<sup>er</sup> siècle avant JC), la *proportio* et la *symetria*, qui donneront la proportion et la symétrie, sont issus d'un calcul ayant pour origine un *modulus*, un élément de base qui sert de module. De ce fait, si l'on considère le *modulus* d'avant la colonisation, *djenne ferey* (briques de Djenné), on comprend que l'on a affaire à un module directement issu du corps humain. Dans ce cas, on peut établir un lien physique direct entre la main et la brique, et donc proportionnellement entre le corps et l'espace. « L'élément modulaire répétitif »<sup>488</sup>, est ici directement issu de la forme de la main. Il est donc troublant de se rendre compte que le livre de théorie d'architecture le plus ancien de l'histoire occidentale, traite d'un principe qui existe dans une architecture traditionnelle issue d'une culture orale africaine.

<sup>486</sup> Trouver des briques moulées à la main dans un mur signifie donc que le mur a vraisemblablement plus de 150 ans d'existence, ce qui n'est pas rare dans les villes anciennes du Mali.

<sup>487</sup> « Tous les villages sur cette route, depuis Oulasso jusqu'à Jenné, sont construits en briques séchées au soleil. Ces briques, longues d'un pied, larges de huit pouces, et épaisses de deux et demi, sont faites sans le secours d'un moule : la terre étant délayée à une consistance convenable, les fabricants en étendent sur le sol des couches très longues ; et à moitié sèches, ils les coupent, et les tournent de côté et d'autre pour en terminer la dessiccation. » (René Caillé, 1830, p.171-172). René Caillé a, lui aussi, recours aux proportions corporelles pour décrire le dimensionnement des éléments constructifs. Le corps est alors à la fois outil de fabrication et de compréhension, outils d'écriture et de lecture.

<sup>488</sup> Expression définie par Philippe Potié dans un cours d'histoire de l'architecture, dispensée à l'ENSAN.



**Figure 124 - Briques moulées à la main**

Source : Photo de gauche prise dans la ville de Dia en 2009

Photo de droite <http://alesk.canalblog.com/archives/2009/10/14/15376241.html>

Nous avons déjà évoqué le fait que Gilbert Simondon ([1989], 2005) utilise l'image de la « brique d'argile » comme étant représentative du concept philosophique de « l'individuation » (procédé qui mène à l'affirmation individuelle). Simondon précise aussi le fait que l'on puisse faire « une brique sans moule (avec les mains), en prolongeant le pétrissage par un façonnage qui le continuerait sans rupture. » (Simondon, ([1989], 2005, p. 42). L'individuation opérée dans une brique façonnée à main nue semble être, pour Simondon, une opération « sans rupture », un « prolongement ». On comprend que la « médiation » opérée par l'énergie humaine entre la main et l'argile est appliquée avec « pureté », sans artifice, sans intermédiaire. Il poursuit en expliquant que « la forme pure contient déjà des gestes, et la matière première est capacité de devenir ; les gestes contenus dans la forme rencontrent le devenir de la matière et le modulent. » (Simondon, ([1989], 2005, p. 42). Simondon renverse ici la perspective pour nous permettre de saisir combien la matière se trouve « informée » par les gestes<sup>489</sup>. On comprend que la médiation de l'ouvrier permet de réveiller des formes qui sommeillent, en potentiel, dans les profondeurs de la matière. La main de l'ouvrier qui applique son énergie à la matière est donc un agent incontournable de la production spatiale et ce à de multiples échelles<sup>490</sup>.

<sup>489</sup> On remarquera que les premières formes d'écritures (cunéiforme) ont employé des tablettes d'argile comme support d'écriture et de lecture (Mésopotamie - IV<sup>ème</sup> millénaire AV-JC). Le rapport entre argile et information est donc étroitement lié.

<sup>490</sup> « Pour que l'argile remplisse le moule, il ne suffit pas qu'elle soit plastique : il faut qu'elle transmette la pression que lui imprime l'ouvrier, et que chaque point de sa masse soit un centre de forces ; l'argile se pousse dans le moule qu'elle remplit ; elle propage avec elle dans sa masse l'énergie de l'ouvrier. [...] Pendant le temps du remplissage, une énergie potentielle s'actualise. Il faut que l'énergie qui pousse l'argile existe, dans le système moule-main-argile, sous forme potentielle, afin que l'argile remplisse tout l'espace vide, se développant dans n'importe quelle direction, arrêtée seulement par les bords du moule. » (Simondon, [1989], 2005, p. 42).

Les propos développés plus haut par Henri Lefebvre, me font irrésistiblement penser à cette œuvre de Giuseppe Penone intitulée « souffle ». L'artiste semble ici vouloir matérialiser le volume du souffle expiré par les poumons. Pour réaliser ce travail, il a eu recours à l'argile pour imprimer la matière de sa présence physique. De nombreux travaux de Giuseppe Penone utilisent le procédé de l'empreinte corporelle<sup>491</sup>. Rappelons, pour comprendre ce travail, que Giuseppe Penone est affilié au mouvement *Arte povera* (Art pauvre) depuis 1967. Ce mouvement artistique se veut être une démarche contestataire devant l'économie industrielle et l'économie artistique. *L'Arte Povera* donne toute sa place au processus de création et au geste, plutôt qu'à la forme elle-même. L'œuvre qui s'en dégage est alors le témoin d'un processus, l'empreinte d'un mouvement dans le temps. On mesure alors pleinement le rôle de l'empreinte dans une telle démarche.



**Figure 125 - Giuseppe Penone « Soffio » (le Souffle) - 1978**

Source : <http://artsplastiquesmaupassant.blogspot.fr/2010/07/giuseppe-penone-et-larbre-des-voyelles.html>

Source : [http://www.clg-fort-montlhery.ac-versailles.fr/vieuxsite/spip.php?article358&id\\_document=433](http://www.clg-fort-montlhery.ac-versailles.fr/vieuxsite/spip.php?article358&id_document=433)

L'empreinte du corps dans l'argile suggère cette présence physique à travers « l'image ». Rappelons à cette occasion que le mot « image » vient du terme latin *imago*<sup>492</sup>. Dans la Rome antique, le terme *imago* est employé pour définir des moulages réalisés sur le corps des défunts et conservés pour garder une empreinte matérielle de l'apparence physique d'un individu. Le rapport entre l'empreinte dans l'argile et l'image est donc solidement fondé dans l'histoire de l'art. Nous pouvons donc dire, avec Henri Lefebvre, que l'espace est le « miroir vivant de leur corps. » (Lefebvre, 1974, p.131). Ainsi, même après plusieurs années, le cœur et le corps se rappellent. Sur le terrain, on rencontre souvent l'expression suivante : « Je sais que j'ai ma main là-dedans », cette phrase signifie, je sais que j'ai participé, que je me suis impliqué ici, j'existe dans cette espace, j'y ai laissé mon empreinte, un morceau de moi, ma main. La main est donc clairement impliquée dans la mémoire des lieux, elle est également associée à la mémoire des autres participants du chantier. La mémoire de la main est donc étroitement associée à la « mémoire collective » (Halbwachs, 1968). Le corps et l'espace entretiennent un rapport étroit à travers la mémoire.

### ***c. Techniques du corps, production de l'Espace***

« ...*l'homo faber, qui compte entièrement sur les outils primordiaux de ses mains,...* »  
**Arendt, 1958, p.196**

<sup>491</sup> Giuseppe Penone : *cocci* (1982), *Geometria nelle mani* (2004), *brique* (1947),...

<sup>492</sup> Didi-Huberman Georges, 2000, *Devant le temps - Histoire de l'art et anachronisme des images*, Paris, Minuit, 286p.

L'absence d'outil invite à concentrer notre attention sur les techniques de corps qui permettent de façonner l'espace. Nous allons voir que ces techniques corporelles marquent un certain nombre d'étapes rituelles dans l'émancipation d'un individu dans la société.

L'apprentissage de ces techniques commence très tôt, dès l'enfance. On peut voir dans la ville de Dia des enfants jouer à appliquer un enduit de façade sur un mur. On peut également voir à Djenné, des enfants faire des maquettes de maison en terre, dans le cadre de la cour familiale. Enfin nous avons pu constater, dans la description du chantier de Moussa, que des enfants de 4 à 5 ans aidaient les jeunes adultes à construire. J'ai pu constater combien, même à cet âge précoce, les gestes de transports sont parfaitement intégrés et sont rigoureusement similaires à ceux des adultes. L'apprentissage corporel du rapport à la matière est donc acquis progressivement dès la plus tendre enfance, à travers un processus d'apprentissage par « imprégnation »<sup>493</sup>.

Le passage à l'âge adulte est soumis au rite de construction de son propre espace dans la cours familiale. Ce rite de passage place chacun sur un même pied d'égalité face à l'acquisition d'une « culture constructive » minimum (Potié, Simonnet, 1992). Le rite social emploie donc le vecteur corporel du jeune homme pour affirmer une émancipation double : spatiale (construction de son propre espace) et sociale (reconnaissance de la société de sa capacité à construire). Un tel rite participe manifestement à l'entretien d'une « culture constructive » (Potié, Simonnet, 1992). Tout le monde doit franchir cette étape, chaque jeune homme doit se confronter à la question constructive. Nous verrons par la suite que si tout le monde atteint un certain niveau de connaissance constructive nécessaire à la survie, « certains sont plus agiles que d'autres »<sup>494</sup>.

Si au Mali les Hommes parlent plusieurs langues<sup>495</sup>, ils ont également pratiqué plusieurs activités manuelles. Nous avons également vu, dans la première partie sur le Temps, que la société malienne est rythmée par une culture « polychrone » (Hall, [1984] 1992), ce qui développe une certaine capacité à fabriquer avec les mains, notamment dans la transdisciplinarité des activités.

*« Au temps des techniques élémentaires, chaque individu possédait une activité manuelle suffisamment diversifiée pour assurer sa survie. »*

**Colette Pétonnet, 1979, p.183**

La main se prête donc à de multiples « transferts » de savoir faire, de techniques, de gestes, permettant l'application dans l'architecture, de techniques issues d'autres sphères culturelles. Bernard Stiegler convoque « l'Histoire des techniques » de Bertrand Gille, qui affirme que « une technique isolée n'existe pas et doit faire appel à des techniques affluentes » (Gille, 1978, p.X). Stiegler invite à considérer la stimulation des « transferts » opérés entre les différents « systèmes techniques » en « interdépendance » (Steigler, 1994). Il évoque à ce propos la corrélation étroite entre « système technique » et « système social » (Steigler, 1994, p.46). On comprend alors que les interactions sociales, qui sont particulièrement étendues dans une « culture polychrone » (Hall, [1984] 1992), favorisent de multiples « transferts de technologie » (Steigler, 1994, p.46). Cette capacité de transfert est d'autant plus particulière au Mali, car l'ensemble de la population maîtrise les quelques éléments rudimentaires de la construction<sup>496</sup>. La quasi absence d'outil dans la

<sup>493</sup> Lurçat Liliane, 1985, « Imprégnation et transmission à l'école maternelle », In: *Revue française de pédagogie*. Volume 71 N°1, 1985. pp. 39-46. Consulté le 14 janvier 2013,

URL : [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfp\\_0556-7807\\_1985\\_num\\_71\\_1\\_1544](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfp_0556-7807_1985_num_71_1_1544)

<sup>494</sup> Expression courante retrouvée à plusieurs reprises dans des contextes différents.

<sup>495</sup> Chaque malien parle quatre à cinq langues différentes. Les langues officielles sont le français et le bambara. Mais la grande diversité culturelle du pays pousse chacun à pratiquer sa propre langue maternelle ainsi que quelques langues des cultures autres qui sont complémentaires à la pratique quotidienne de « l'écologie culturelle » (Gallais, 1984).

<sup>496</sup> Nous verrons plus loin que, en ville, la spécification des métiers réserve l'acte de construire aux maîtres maçons, mais précisons que les gestes relatifs à l'entretien de la construction sont en revanche connus de tous.

construction en terre permet de placer tout le monde sur un même pied d'égalité. L'absence d'artifice technique engendre la « vulgarisation » de la technique sur la voie d'une démocratisation.

Illustrons brièvement l'un de ces « transferts », nous avons en amont (dans la partie Ethnographie) l'exemple d'un pêcheur qui employait la technique du « bois cousu » empruntée au piroguier (B.7). Lorsque ce pêcheur est un jour amené à construire sa propre maison, il va pouvoir expérimenter une certaine capacité à mettre en œuvre ses différentes connaissances techniques liées à sa propre culture, à sa propre expérience vécue. Cette capacité au transfert est particulièrement observable dans l'urbanisation informelle, où les individus sont contraints à improviser des solutions techniques avec les moyens du bord. Une même main, face à un problème d'habitat, demande une capacité d'improvisation, cette main saura aller puiser dans sa propre culture gestuelle pour résoudre un cas d'exception. Ainsi, peut-on observer dans les constructions des Bozos, une architecture faite d'assemblages par couture, par nœud, par ligature, avec des techniques similaires aux techniques d'assemblage utilisées dans la fabrication des pirogues (couture sur bois), ou dans la culture des nœuds particulièrement développées chez un peuple de pêcheurs (reprise des filets, construction de nasse,...). Nous sommes bien ici dans un cas manifeste de « transferts de technologie » (Stiegler, 1994, p.46), employant des techniques provenant de l'univers de la pêche, appliquées à l'univers de l'habitat.

Les jeunes manœuvres révèlent un lien corporel très fort avec le *banco* du chantier, les murs même sont un support pour s'affaler, pour s'appuyer, pour monter dessus pied nu,... Ici le corps façonne littéralement l'espace par l'intermédiaire de l'haptique<sup>497</sup>, « par le corps pour le corps » (Bachelard, 1957, p.101).



**Figure 126 - Technique de corps - Production de l'espace**

Bernard Stiegler affirme que la « technicisation par le calcul engage le savoir occidental dans la voie d'un oubli de son origine qui est aussi l'oubli de sa vérité » (Stiegler, 1994, p.18). Cette pensée permet de réinterroger la posture occidentale qui tient l'homme à distance de la matière à travers le calcul. Bernard Stiegler nous invite donc à volontairement éloigner le calcul afin de renouer avec « l'origine », « la vérité » d'un « système technique » lié au corps. Colette Pétonnet semble conforter cette même idée en expliquant que quand « Le corps et la main s'éloignent de la matière. Les corps s'éloignent entre eux. » (Pétonnet, 2002, [1979], p.181). On comprend, avec Pétonnet, que la mise à distance de la matière, engendre une autre mise à distance, celle des corps « entre eux ». La valorisation des gestes techniques à travers le rapprochement du corps avec la matière, est alors en mesure d'engendrer des interactions sociales plus fortes. Une telle pensée se trouve confortée dans la philosophie traditionnelle d'Amadou Hampâté Bâ.

*« Ce corps, appelé fari, fut agencé d'une manière verticale et symétrique. Il symbolise un sanctuaire où tous les êtres se retrouvent en interrelations. »*

**Hampâté Ba, [1971], 1993, p.187**

Amadou Hampâté Bâ nous permet de comprendre ici que « les êtres en interrelations » sont une manière de saisir l'implication du corps symbolique dans une production sociale de l'espace sur la voie de la construction d'un « espace sociale » (Lefebvre, 1974).

<sup>497</sup> Le mot haptique vient du grec *haptomai* qui signifie « je touche », c'est le sens kinesthésique du toucher.

**d. « Tout le monde est maçon »**

*« La même nature, aux yeux de l'homo faber, le constructeur du monde, « ne fournit que les matériaux presque sans valeur en eux-mêmes », et dont toute la valeur réside dans l'œuvre accomplie sur eux. »*

**Arendt, 1958, p.185**

Nous avons évoqué, à plusieurs reprises, les mécanismes de l'autoconstruction, mais nous ne pouvons complètement mettre de côté le métier de maçon. En effet, si comme nous allons le voir, tout le monde possède des notions de construction, « il y en a qui savent mieux faire que d'autres »<sup>498</sup>. Dans le contexte de l'urbanisation informelle, le maçon peut ainsi être convoqué à différents degrés allant du simple conseil à la maîtrise d'œuvre complète. Rappelons que l'objet de notre étude concerne l'émergence d'un savoir-faire constructif dans les marges du secteur formel. Les connaissances des maîtres maçons traditionnels se situent donc à l'exacte limite de notre étude. Il est par conséquent important d'évoquer leur existence, sans pour autant s'étendre trop longuement sur le sujet. Cette évocation est notamment nécessaire pour la compréhension de la remarquable perte de vitesse de ce métier et avec lui de l'extinction progressive de ces antiques connaissances.

Dans les villages, comme dans les quartiers informels, chacun vous dira que « Tout le monde est maçon, tout le monde participe. ». Tout le monde a en effet appris dans son enfance et/ou en famille à faire des briques, à monter un mur, à faire un crépi, à porter le *banco*. D'abord sous forme de jeu d'enfant, puis en imitant les adultes, et enfin en construisant son propre espace (comme rite de passage à l'âge adulte). Un peu partout dans le pays, on peut voir, dans les villages, dans les petites villes, des enfants participer à la construction. Ils sont même parfois seuls, livrés à eux-mêmes dans une entreprise de construction de petite dimension pour la famille (une petite surface d'enduit, un poulailler, une clôture,...). Cette autonomie, dès le plus jeune âge, dans les gestes constructifs invite à considérer un socle commun de connaissance constructive à l'échelle nationale. La culture « polychrone » (Hall, [1984] 1992) développée au Mali invite chacun à atteindre un certain degré de connaissance dans de multiples domaines, ainsi, le domaine de la construction se révèle être l'affaire de tous.

Traditionnellement tout le monde sait donc construire, cependant, certains ont plus « la main », leur travail est plus fin, plus précis, plus joli, plus solide,... C'est à eux que l'on va s'en remettre pour les conseils, ou bien c'est à eux que l'on va s'adresser pour mettre la main à la pâte pour réaliser une phase critique de la construction. C'est encore le cas dans les quartiers informels. Il n'y a pas de maçons de métier donc, pas de rapport à l'argent dans la construction. Un témoignage relevé sur le terrain évoquait le fait que la maçonnerie est considérée comme « un travail familial, ce n'est pas commercial, ce n'est pas une affaire d'argent, c'est pour aider » (B.6). On construit simplement en fonction des besoins, à partir des connaissances individuelles consolidées par les connaissances collectives. Les connaissances dans le domaine sont donc limitées au cercle du voisinage, à l'expérience de la « mémoire collective » (Halbwachs, 1950), ainsi qu'aux matériaux disponibles dans l'environnement proche.

Gérard Basseur décrit parfaitement la hiérarchisation qui s'établit spontanément en fonction du degré de connaissance des participants dans le domaine bâti :

*« Arrivé au stade de la construction elle-même, il est fait appel à des bonnes volontés extérieures à la famille, comme lorsqu'il s'agit de débroussailler, de sarcler, de récolter. Ce sont souvent les voisins mais une hiérarchie s'établit en fonction de l'expérience ; les plus habiles monteront les murs, les autres passeront les matériaux,*

<sup>498</sup> Expression courante entendue à de nombreuses reprises.



*tandis que les hommes de la famille préparent le mortier avec les tas d'argile déjà amassés et les Calebasses d'eau apportées par les femmes. »*

**Brasseur, 1968, p.74**

Nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer de nombreux mécanismes sociaux qui participent à l'édification et au maintien d'une « culture constructive » (Potié, Simonnet, 1992) dans le cadre de la connaissance populaire. Chacun est donc convié, dans son propre parcours, à atteindre un certain niveau de connaissances. Ce processus permet de découvrir les facilités de certains dans le domaine. Ce sont ces personnes qui se trouveront responsabilisées par le groupe pour accomplir les gestes constructifs dans les moments clefs du chantier. Ainsi, si personne ne se retrouve complètement dépossédé du savoir-faire constructif, une hiérarchie s'établit tout de même dans le degré de d'aptitude à la réalisation. Nous pouvons donc en conclure que tout le monde est effectivement maçon, mais certains le sont plus que d'autres.

La présence de maçons de métier est fortement associée au contexte urbain. En effet, « les villes possèdent des fonctions particulières » (Paulet, 2009). Ainsi, dans les villages, les maçons de métier n'existent pas (ou très peu). La construction dans le contexte rural c'est l'affaire de tous, c'est une question de solidarité et d'entraide. Il n'est alors jamais question d'argent, tout est une question d'échange, de service, de coups de mains donnés, puis rendus. Aussi, on ne trouve des maîtres maçons, que dans les villes. Les villes étant des lieux où les métiers exercés sont plus segmentés, plus spécifiques. Ils ne laissent pas le temps à chacun de pratiquer les techniques relatives à la construction. Les techniques d'entretiens, comme l'enduit, par exemple, sont en revanche connues de tous, alors que les techniques de constructions sont une affaire de spécialistes. La science des maçons est observable uniquement dans les villes<sup>499</sup>. Il s'agit alors vraisemblablement d'un métier urbain dans la mesure où l'intensité et la spécificité d'une activité individuelle l'oblige à prendre un maçon pour construire sa propre maison. Le métier de maçon est donc un élément constitutif de la définition de la ville en terre et de sa citoyenneté.

Le métier de maçon est un métier complet, le maçon doit être : concepteur (dessin au sol, force de proposition), conseiller (expérience, dialogue avec le client, anticipation du potentiel d'exploitation de la parcelle), économiste (évaluation des coûts, des quantités, du prix global), entrepreneur (gestion des matériaux, de l'approvisionnement), chef de chantier (gestion de l'équipe de construction dans son ensemble, même des enfants de la famille), ingénieur (il sait si ça tient), assureur (certains maçons aujourd'hui vont jusqu'à garantir leurs constructions pour rassurer une clientèle<sup>500</sup>), féticheur (porteur de bonne parole, et jeteur de sorts...). Le maçon est donc un acteur clé dans la construction des villes, il en est même un des rouages principaux.

Si les maîtres maçons sont les gardiens de la « culture constructive », ils semblent partager leurs connaissances avec un autre corps de métiers : les forgerons. Ceux-ci semblent en effet être, de l'avis de tous, les gardiens d'une mémoire orale ancestrale. Cette mémoire formerait une garantie d'authenticité. Ainsi, une partie de la connaissance liée à la « culture constructive », certaines recettes, certains mélanges, ainsi que des dimensionnements et des principes, peut être partagée de façon collective avec la mémoire des forgerons. On remarquera qu'ils ont une place particulièrement respectée dans la société.

<sup>499</sup> Dans les contextes urbains anciens, les maîtres maçons et leurs connaissances semblent faire l'objet d'un lien de filiation de père en fils. Même la clientèle semble être transmise de génération en génération. De sorte qu'il y a des maçons de famille qui s'occupent d'un patrimoine familial. Ainsi pour une famille c'est le maçon de famille qui viendra entretenir un bâtiment construit par son propre père, ou déjà entretenu par celui-ci. Autrefois, dans la ville de Djenné, chaque famille avait son propre maçon. Le maçon construisait même le tombeau de la famille en banco. Cette transmission des connaissances de père en fils, c'est ce qui a permis à ce métier de perdurer jusqu'à aujourd'hui. La construction est devenue le domaine de spécialistes détenteurs de techniques et de secrets permettant de les protéger.

<sup>500</sup> Entretien réalisé avec un maçon du quartier informel de Sofa Dougouni à Bamako.

Le métier de maçon est protégé par des mystères et des superstitions. L'ensemble de ces secrets serait caché derrière l'expression *toy*, signifiant : secret, connaissance et maraboutage. Le métier de maçon semble être entouré d'un certain nombre de superstitions protégeant la profession. Le maçon est détenteur de pouvoirs supranaturels, dont témoignent un certain nombre d'expressions glanées sur les terrains des villes anciennes (Djenné, Dia, Ségou) : « On ne peut pas laisser faire le travail du Banco à n'importe qui, sinon il y aura une malédiction ». « Si quelqu'un qui n'est pas de la profession se met tout seul à la maçonnerie, alors sa main va gonfler. », « Un maçon est capable de faire tomber un mur d'un simple regard. », « On peut gâter un mur à distance », « On ne peut pas donner les secrets à n'importe qui ! »<sup>501</sup>, « L'islam a interdit les malédictions mais ça continue »<sup>502</sup>. L'ensemble de ces témoignages permet de mesurer l'épaisseur occulte<sup>503</sup> qui protège ce métier en contexte urbain. On entend également fréquemment dire que le maçon est le détenteur de pouvoirs magiques permettant à la construction de durer : « Lors d'une construction neuve, le maçon met des bonnes paroles dans les fondations afin que celles-ci durent plus longtemps. », « Dans les soubassements on peut mettre des « lectures », des secrets. »<sup>504</sup>, « Tu peux devenir maître maçon sans pratiquer les fétiches, mais si il y a un autre maçon féticheur, il faut pouvoir lutter »<sup>505</sup>. Ainsi, on le comprend, la connaissance des maçons est fortement protégée par un grand nombre de mystères entretenus par la peur du mauvais présage<sup>506</sup>. C'est peut-être ça aussi qui fait que ces constructions et ces villes ont quelque chose de « magique ». En effet, ces villes sont protégées par des secrets, des mystères que seule la confiance d'un échange entre maçon permet de percer.

Si les mystères et les superstitions ont jusqu'à présent protégé les maçons ainsi que leurs clientèles, cette situation les enferme aujourd'hui dans un isolement et un conservatisme préoccupant. Il n'existe actuellement aucune connaissance trans-territoriale de la construction. Les cultures constructives de Djenné, par exemple ne sont pas croisées avec celles d'autres villes. Il n'existe pas de vision d'ensemble, capable de réagir aux mutations sociales et environnementales. Il manque une échelle nationale de recensement des connaissances. Cette condition ne permet pas aux maçons de savoir ce qui se passe dans les villes voisines. Il n'y a pas (ou peu) d'évolution du métier, des méthodes d'apprentissage, ni même des techniques. Il convient donc d'être désormais attentif aux éventualités d'évolution de la condition de maçon pour ne pas voir un métier s'éteindre de lui-même. En effet, nombreux sont les jeunes apprentis préférant laisser derrière eux de telles obligations familiales. La culture orale est « une histoire sans traces » (Jean Malaurie), aussi les savoirs tendent progressivement à disparaître<sup>507</sup>.

Les changements climatiques dans le paysage sensible du Sahel sont exacerbés. Ces modifications du paysage entraînent de profonds changements de matériaux qui invitent à des irrémédiables changements de technique. Dans certaines régions, les techniques traditionnelles sont même

<sup>501</sup> Mama Tapo (forgeron), Dia, 2009.

<sup>502</sup> Bakeina Kumba (maçon), Djenné 2009

<sup>503</sup> L'anthropologue Luc Pecquet a prouvé en détail le « pouvoir » des maçons dans le milieu Lyela du Burkina Faso (Pecquet, 1998, 2004).

<sup>504</sup> Kono Fofana (maçon), Dia, 2009

<sup>505</sup> Bakeina Kumba (maçon), Djenné 2009

<sup>506</sup> Ces mystères rendent très compliqués les entretiens avec ces professionnels qui protègent leurs connaissances et leur métier. Il est courant de ne pas avoir de réponse à une question si l'on n'est pas maçon soi-même.

<sup>507</sup> Un certain nombre de maçons pratique cette activité de manière saisonnière, ce qui peut faire du tort à la profession. Il est aujourd'hui nécessaire de revoir la filière de formation des maçons qui demeurent les « architectes des pauvres ». L'établissement de diplômes pourrait permettre la valorisation et la reconnaissance administrative d'un savoir-faire. Cette forme de garantie est aujourd'hui nécessaire, elle suppose une formation adaptée. Un compagnonnage pourrait également être envisagé pour permettre l'émergence d'une connaissance trans-territoriale des techniques existantes et ainsi favoriser l'étendue d'une palette de solutions techniques naturellement offerte par le matériau terre (voutes, coupoles, claustras, étages, fondations,...).

devenues invisibles (manque de certaines variétés de paille et de bois). Il faut donc, comme le propose Hassan Fathy, favoriser les transferts de savoir-faire techniques d'une région à l'autre. Il faut également étudier et valoriser les émergences techniques qui apparaissent dans les marges de l'urbanité contemporaine. Il semble que l'urbanisation informelle participe à favoriser ces émergences.

## Chapitre 2. Espace social, sémiologie et citoyenneté

« ...depuis *Parménide* (544-450 av. JC), la vision européenne de la réalité a mis l'accent sur l'être et la substance ; alors que la Chine privilégiait le devenir et la relation. »

Berque, 2010, p.96

Avant de définir la notion « d'espace social » développée principalement par Henri Lefebvre, et avant de voir comment se matérialise ce concept dans le terrain, je souhaiterais évoquer rapidement la notion « d'écologie » développée par Félix Guattari (1989). Guattari explique que « l'écologie », constitutive de l'écologie, ne peut exister qu'en s'appuyant sur trois systèmes : « l'écologie de l'environnement », « l'écologie de la subjectivité », et « l'écologie sociale » (Guattari, 1989). Avec cette triade, Guattari explique que l'écologie ne peut être véritablement envisagée que si elle prend en considération ces trois fondements : environnement, subjectivité et sociale. « L'écologie sociale » est par conséquent un jalon essentiel à la constitution d'une « écologie » (Guattari, 1989). Nous serons donc particulièrement attentifs dans ce chapitre à la façon dont « l'espace social » (Lefebvre, 1969, 1974) permet d'engendrer une « écologie sociale » (Guattari, 1989).

### a. Chantier - Rituel social

La construction en terre nécessite une grande quantité de main d'œuvre. La technique requiert par conséquent une large convocation de la sphère sociale autour de la production spatiale. Rappelons que le rituel du chantier permet notamment d'enclencher les mécanismes de « passage à l'âge adulte ». L'affirmation sociale est ainsi le corolaire d'une affirmation spatiale. La fragilité du matériau terre fait que la fréquence des chantiers introduit un phénomène cyclique de récurrence. La fréquence intense du chantier/rituel entretient du même coup la « culture constructive » et devient patrimoine en se chargeant de sens, dans une évolution perpétuelle. A l'inverse, en occident, Pierre Nora nous dit que « Les lieux de mémoire sont les rituels de sociétés sans rituels » (Nora, 1997, p.29). Ainsi, pour l'occident, les « lieux de mémoires » aident la société à (re)trouver du sens. Le temps du chantier rythmé entretient donc un patrimoine immatériel sans lieu. Le chantier devient alors l'opération clef d'un patrimoine en perpétuelle reconstitution dans une dimension immatérielle.

Sur le terrain de recherche, on a pu constater combien les chantiers mettaient à contribution une classe d'âge<sup>508</sup>. Voyons à présent avec Lefebvre combien le chantier génère un engrenage essentiel dans la constitution de « l'espace social ». Lefebvre souligne l'importance des lieux d'initiation il remarque le paradoxe qui fait que « [...] celui qui s'y trouve déjà (enfant, adolescent) doit subir des épreuves, ce qui installe au sein de l'espace social des espaces réservés, tels les lieux d'initiation. » (Lefebvre, 1974, p.44). L'initiation à la production de l'espace permet d'accéder à la sphère démocratique que porte « l'espace social » (Lefebvre, 1974). L'initiation à la technique engendre l'appartenance à la société. Le rite technique ouvre donc les portes du versant immatériel de la société. Cet acte, qui rassemble parfois une partie du voisinage permet également de tisser et d'entretenir des liens sociaux à l'échelle du quartier. Engendrant, par la même occasion, la reconnaissance sociale du nouvel adulte dans la société. Il s'agit donc d'un acte clef permettant de comprendre des liens immatériels entre les différentes échelles socio-spatiales<sup>509</sup>.

On rappellera que le chantier est ici ouvert à tous : Maçons (homme de l'œuvre - source de conseil), Homme/Propriétaire (chef de chantier), Adolescents (apprentissage), Enfants (imitation), Femmes (ravitaillement), Anciens (critiques et commentaires), Voisins (démocratie), badauds.... La

<sup>508</sup> La notion de « classe d'âge » étant déjà articulée avec les rituels de circoncisions, qui engendrent des liens puissants entre les membres d'une même « classe d'âge ».

<sup>509</sup> A l'occasion du master j'ai pu analyser un quartier où on ne trouve pas les mêmes degrés d'investissement dans l'autoconstruction. Cette différence manifeste également une différence d'investissement dans la solidarité. On peut donc vérifier une réelle correspondance qui permet de mesurer l'autoconstruction comme vecteur de liens sociaux.

maçonnerie devient support de discussions, d'enseignement, de partage, d'échanges, de connaissances, de liens sociaux,... Les anciens, ont un rôle et une place précise dans le temps du chantier. Ils sont le savoir, et la sagesse ; ils peuvent conseiller les jeunes, les guider, mais sans nécessairement toucher à la matière. Ils les orientent depuis leur poste d'observation, « assis sur des cailloux », comme, par exemple, dans le rituel du Kamabolon de Kangaba (Jansen, 2002). Ceux qui savent conseillent les plus jeunes qui ont les pieds et les mains dedans. Ils peuvent les guider, les orienter, dans la recherche de la solution constructive. Le temps du chantier est celui de l'enseignement, et de la transmission des plus âgés vers les plus jeunes. C'est un moment de lien intergénérationnel. Chaque jeune adulte qui réalise son propre chantier, pour sa propre demeure, permet une affirmation dans l'espace, il affirme par son chantier et son espace qu'il existe dans la communauté des adultes. Le chantier semble être un rite de passage, mais c'est également un moment d'apprentissage, de transmission, d'initiation d'un monde vers un autre.

Le chantier de construction semble être souvent pleinement ouvert au débat public. Le chantier de construction entretient alors un rapport étroit à l'espace public. Souvent le mortier ou l'enduit sont préparés dans la rue, aux yeux de tous. Parfois les briques sont confectionnées dans un interstice de l'espace urbain. Le chantier est perméable et « poreux » à l'espace commun (Vigano, 2012).

Ce mécanisme de transmission rituel (du chantier) est immatériel, certes, mais il est également dépendant du caractère éphémère des matériaux employés. La fragilité des matériaux engendre la permanence et la fréquence des rituels et maintient l'entretien d'une « culture constructive ». Il n'est pas question ici d'évoquer cet héritage sans préciser qu'il ne s'agit pas de quelque chose de figé, de pure, mais d'une substance culturelle en perpétuelle mutation. Il s'agit ici d'envisager le chantier comme une culture en processus.

N'oublions pas que la ville est constamment clairsemée de chantiers de destructions, qui participent pleinement à la formidable « dynamique » urbaine (Brasseur, 1968). Comme dans la ville japonaise décrite par Augustin Berque, la ville est traversée de rythmes selon une alternance de « destruction-reconstruction ». Souvent des édifices donnant des signes de faiblesse sont laissés à l'abandon, voire même « on les aide à tomber »<sup>510</sup>. On entend souvent l'expression « aider un mur à tomber »<sup>511</sup>. Cette expression permet de relativiser la représentation occidentale de la ruine, ainsi que sa gravité. La ruine est ici culturellement intégrée à la ville, cela fait partie d'un processus normal. La ruine fait partie de l'*habitus*, elle est incluse dans l'ontologie urbaine. Il s'agit d'une chose courante dans le paysage urbain, c'est le contraire d'un événement. La ruine devient, à partir d'un certain temps un lieu de récupération de matériaux : la bonne terre, ou les rares (et précieuses) poutres en bois. René Caillé témoigne de la ruine urbaine propre à la ville en terre. « [...] ces maisons sont de la plus grande incommodité et peu solides; aussi en voit-on souvent tomber en ruine » (Caillé, 1824-1828, p.132). Aujourd'hui, Bamako laisse souvent au visiteur l'impression d'une « ville-chantier », comme, par exemple, dans les descriptions de Paul Ardenne (2005). C'est que la ville en terre, de par la nature des matériaux, engendre un chantier permanent. Cette donnée intrinsèque du matériau caractérise l'ensemble des villes qu'elle constitue. De nombreux auteurs évoquent également le temps long du chantier, tributaire de financements aléatoires relatifs à un contexte de pauvreté (Vauthrin, 1989, Ardenne, 2005). Aussi, Paul Ardenne évoque très bien le fait que les espaces sont « occupés avant d'être terminés » (Ardenne, 2005, p.60). Nous avons nous-mêmes pu constater dans la description du chantier de Moussa, que le chantier était déjà habité, alors qu'il n'était même pas couvert. Tous les chantiers permanents dans l'urbanisation informelle, sont des sortes de « mini-rituels », où l'on trouve le même rôle social du chantier comme moment d'intronisation. A tout cela s'ajoutent les chantiers de destructions soumis à des forces externes : la menace saisonnière de l'eau<sup>512</sup>, les

<sup>510</sup> Phrase glanée dans la ville de Dia - 2009.

<sup>511</sup> Ibid

<sup>512</sup> Pluie et inondations sont également des vecteurs importants de destructions, engendrant des ruines saisonnières.

opérations de lotissement<sup>513</sup>. Paul Ardenne nous fait également remarquer le rôle destructeur des politiques d'alignements. Il décrit ainsi les opérations de destructions opérées par l'administration urbaine :

*« L'irrespect des contraintes d'alignement, sur certains boulevards extérieurs, peut aboutir à de spectaculaires destructions, où l'on démolit tout ce qui dépasse mais rien de plus. La ruine se cumule alors au chantier, l'architecture s'annule dans le moment même de son affirmation matérielle. »*

Ardenne, 2005, p.61

Le non respect d'un règlement urbain, le lotissement d'un quartier,... sont autant d'opérations fréquentes dans la capitale malienne ; ces opérations participent, à leur manière, à entretenir une capacité de régénération de ces formes urbaines. La fréquence des ruines urbaines est donc un élément commun de la ville en terre, qui entretient une aptitude au renouvellement et stimule les liens sociaux.

Le temps du chantier est un moment de cohésion sociale qui implique différentes échelles en fonction des contextes, et des chantiers considérés. La réfection annuelle de la mosquée de Djenné rassemble pour un jour tout un quartier, et chaque quartier participe chacun son tour. C'est donc l'ensemble de la ville qui est impliqué. Au Kamabolon de Kangaba, c'est une « tranche d'âge » (*Kari*) qui est concernée (Jansen, 2002). A *Bozobuguni*, cela peut être des connaissances du quartier, des voisins, ou bien des membres de la famille. Dans chacun de ces cas, il y a une participation collective qui est un moment de rassemblement ; cela permet de tisser des liens, de créer une histoire commune. C'est un moment de création culturelle, autant qu'un rituel culturel, ce n'est jamais exactement le même instant. Il n'y a pas de précision scientifique, le rituel est une réinterprétation sur la base de souvenir, de la mémoire. C'est le groupe qui permet l'entretien d'une « vérité » dans la conjonction des avis individuels, dans la correction apportée par les anciens à travers la « mémoire collective » (Halbwachs, 1950), celle du groupe. L'acte d'autoconstruction est un acte culturel car il permet, par le biais d'une culture orale, de revivifier chez chacun, leur propre acte d'autoconstructeur ainsi que les connaissances acquises à cette même occasion. Comme le mythe, qui est transmis de génération en génération, la « culture constructive » est ainsi transmise aux jeunes adultes par le rituel du chantier.

Au sujet des aspects fédérateurs du chantier nous pourrions évoquer de nombreux chantiers-rituels : le crépissage annuel de la mosquée de Djenné<sup>514</sup>, « la conservation septennale du Kamabolon de Kangaba » (Kléssigué, 2005, Jansen, 2002), « la fête annuelle du « *Bulo* » d'Aru en Pays Dogon » (Cissé, 2005), le cycle de soixante ans du « *Sigui* » (Rouch, 1967-1973),... Tous ces exemples témoignent de chantiers qui fédèrent une puissance immatérielle véhiculée par des rites. Le chantier se trouve donc être subitement anobli par tant d'exemples anciens qui prennent peu à peu des valeurs patrimoniales. La production de l'espace, mai aussi son entretien, se trouvent donc être des mécanismes majeurs dans l'expression des cultures immatérielles.

Il semble que l'architecture contemporaine soit précisément à la recherche de cette énergie du chantier. Evoquons par exemple les propos de Benoit Goetz, Philippe Madec et Chris Younes, « ..., nous aimerions revenir à l'architecture de chantier, au chantier comme drame de l'architecture où se prolonge le geste du projet... » (Goetz, Madec, Younes, 2009, p.57). D'après ces mêmes auteurs, une telle démarche doit être associée à une « indéfinition de l'architecture » (Goetz, Madec, Younes, 2009). Il doit par conséquent demeurer une part d'incertitude dans la définition du projet, pour que

<sup>513</sup> Les opérations de « lotissement » qui engendre la régularisation des quartiers informels impose une remise en cause des tracés urbains anciens par l'application d'une trame urbaine générique. Ces opérations de lotissements sont le lieu de nombreuses destructions, même dans des quartiers très anciens.

<sup>514</sup> Le rythme rituel du crépissage de Djenné à récemment été modifié par la réalisation d'un enduit plus résistant.

le chantier puisse opérer sa part d'appropriation à travers « l'espace social » (Lefebvre, 1969, 1974). Les auteurs précisent encore que : « Projet et chantier sont des processus complexes d'invention, de métamorphose et de consolidation. A tous les gestes répondront plus tard les gestes de l'usage, qui remettront l'architecture en mouvement. » (Goetz, Madec, Younes, 2009, p.58). Voilà dans quels termes s'énonce désormais une des voies de l'architecture contemporaine. Il semble que les processus de l'urbanisation informelle proposent d'ores et déjà une piste de réponse pour la mise en œuvre d'une telle ambition. Le travail de l'architecte contemporain Patrick Bouchain utilise souvent le temps du chantier comme l'occasion de créer des événements d'échelles variables : chantier ouvert au public, artistes sur le chantier, chantiers participatifs, formations, organisation de conférences,...<sup>515</sup> On comprend que le chantier chez Bouchain prend la valeur d'un événement proche d'une installation artistique, c'est un moment de passage, c'est peut-être bien pour lui aussi un rituel.

### **b. Réseau social, un système de valeurs autre**

*« ...les surfaces ne se mélangent guère tandis que les réseaux, en revanche, se superposent et se combinent ; ... »*

**André Corboz, 2001, p.254**

De nombreux auteurs évoquent le Mali en rappelant la « prééminence du facteur humain » (Brasseur, 1968, p.90). La révélation de ce facteur invite à remettre en cause le système de valeurs occidental, pour l'étoffer de nouveaux critères propres à la culture malienne. Gérard Brasseur résume, en ces termes, la « philosophie de l'existence » Malienne qui propose un mode de relation spécifique à cette culture :

*« Il faudrait alors y voir, par delà les conditions matérielles, la part prépondérante d'une philosophie de l'existence qui, sous des allures d'insouciance, relève d'un certain détachement des choses terre à terre, au profit de joies d'un autre ordre où les relations sociales et affectives jouent un grand rôle, camaraderie, amour, soumission aux anciens, et dans lequel le plan religieux [...] semble exercer une influence déterminante. »*

**Brasseur, 1968, p.90**

Gérard Brasseur évoque ici l'importance des relations sociales qui priment sur les biens matériels. Pour être clairvoyant dans cette société, il convient donc de troquer les critères d'analyse occidentaux pour d'autres critères focalisés sur les « relations sociales et affectives » (Brasseur, 1968, p.90). Dans un tel système de valeurs, « les conditions matérielles » passent sur un second plan, ce qui peut en partie expliquer le peu de crédit accordé au domaine bâti. « On a pu être frappé par sa précarité : construite hâtivement en matériaux fragiles, elle n'est pas faite pour résister à l'épreuve du temps ; constamment elle a besoin d'une réfection, si ce n'est d'être abattue et remplacée par une semblable. » (Brasseur, 1968, p.89). On comprend ici que l'usage demande une plus grande attention à l'entretien des relations sociales plutôt qu'à celui des biens matériels. Aminata Dramane Traoré<sup>516</sup> confirme ce point en expliquant que : « Etre pauvre se traduit en *bamananw* par « avoir les mains vides » - indicateur matériel - mais surtout par le manque de père, de tuteur. Les indicateurs sociaux, psychologiques et psychoaffectifs se révèlent plus importants que la possession de biens matériels. » (Traoré, 1999, p.132-133). La richesse suppose donc un réseau social étendu, ce qui peut se comprendre à travers les différents mécanismes de solidarité. En effet, si un individu se trouve

<sup>515</sup> Patrick Bouchain, « Appropriation », conférence inaugurale 2012/13, ENSAPBX, le 15 octobre 2012.

[https://www.youtube.com/watch?v=tgUdxOJw\\_bw](https://www.youtube.com/watch?v=tgUdxOJw_bw)

<sup>516</sup> Aminata Dramane Traoré a été ministre de la culture et du tourisme du Mali de 1997 à 2000.

dans une mauvaise passe, le fait d'avoir un réseau social fourni et diversifié lui permettra de puiser dans son réseau une relation capable de le tirer de ce mauvais pas<sup>517</sup>.

Les réseaux humains créent des liens immatériels dans les territoires et dans les villes ; ils se superposent à l'espace. Les réseaux sociaux tissent ainsi des maillages plus ou moins serrés faits de branchements, d'interconnexions, d'interaction, de mise en relation,... Une famille, par exemple, n'est pas toujours circonscrite en un lieu délimité, elle est même, au contraire, souvent éclatée en différents lieux parfois même dans différents quartiers. La famille de Moussa, par exemple, se retrouve disséminée en différents lieux du quartier. De nombreuses polarités familiales se trouvent ainsi disséminées dans l'espace du quartier. Cette configuration spatiale engendre des allées et venues, du mouvement, des croisements, des superpositions. Cela engendre des interactions sociales avec l'ensemble de la communauté, ça provoque la rencontre et l'échange avec le voisinage. La limite publique privée devient floue, insaisissable, poreuse, mouvante, mutante. Lorsque c'est l'heure du repas, Moussa qui a son propre espace (sa propre cours), retourne chez sa mère pour manger ; il y retrouve ses frères. La famille se rassemble puis se disperse, semblable à un battement de cœur dans le quartier. Les hommes et les femmes ne mangent pas au même moment ni au même endroit, la famille ne se regroupe que très rarement au complet en même lieu. La famille prend alors la forme d'un réseau interconnecté intriqué dans l'espace urbain.

Le document qui va suivre fait suite à la lecture d'un témoignage de Fritz Morgenthaler publié dans l'article de Aldo Van Eyck « L'intérieur du temps » (1972)<sup>518</sup>. Il décrit le moment où le guide de Morgenthaler (Dommo) entreprend de lui montrer « sa maison », il l'emmène alors dans différents lieux précis du village où Dommo se sent particulièrement chez lui. (Van Eyck, Morgenthaler, 1972, p.122-124). Ce témoignage m'a particulièrement marqué. Il m'est apparu d'autant plus pertinent lorsque j'ai moi-même été confronté au même phénomène sur le terrain à travers ma relation avec Moussa Koné. J'ai donc décidé de le représenter afin de le transmettre graphiquement dans ce travail<sup>519</sup>.

---

<sup>517</sup> « L'important à Pikine c'est l'emprise des réseaux sociaux sur le tissu urbain. Les Pikinois dessinent de plus en plus leur propre cadre social. Refoulées souvent avec les familles de leurs quartiers d'origine, les communautés éclatées se ressoudent ou tissent de nouveaux liens. Associations ethniques, religieuses, culturelles ou simplement de quartiers y contribuent largement. Elles assurent une entraide morale et financière. » (Jak Vauthrin, 1989, p.51)

<sup>518</sup> L'architecte Aldo Van Eyck emploie le témoignage de Fritz Morgenthaler dans un texte intitulé « Les Dogons ».

Aldo van Eyck, 1972, « L'intérieur du temps », in : *Le sens de la ville*, Paris, Seuil.

<sup>519</sup> Cette représentation est construite à partir du degré de fréquentation des espaces que j'ai été amené à parcourir en compagnie de Moussa pendant la pratique de l'observation flottante. Je n'ai, malheureusement, pas eu l'occasion de lui poser directement la question « c'est où chez-toi ? » afin d'en dresser la carte précise. Je reste persuadé qu'un tel document révélerait un degré de complexité plus important que le présent document.



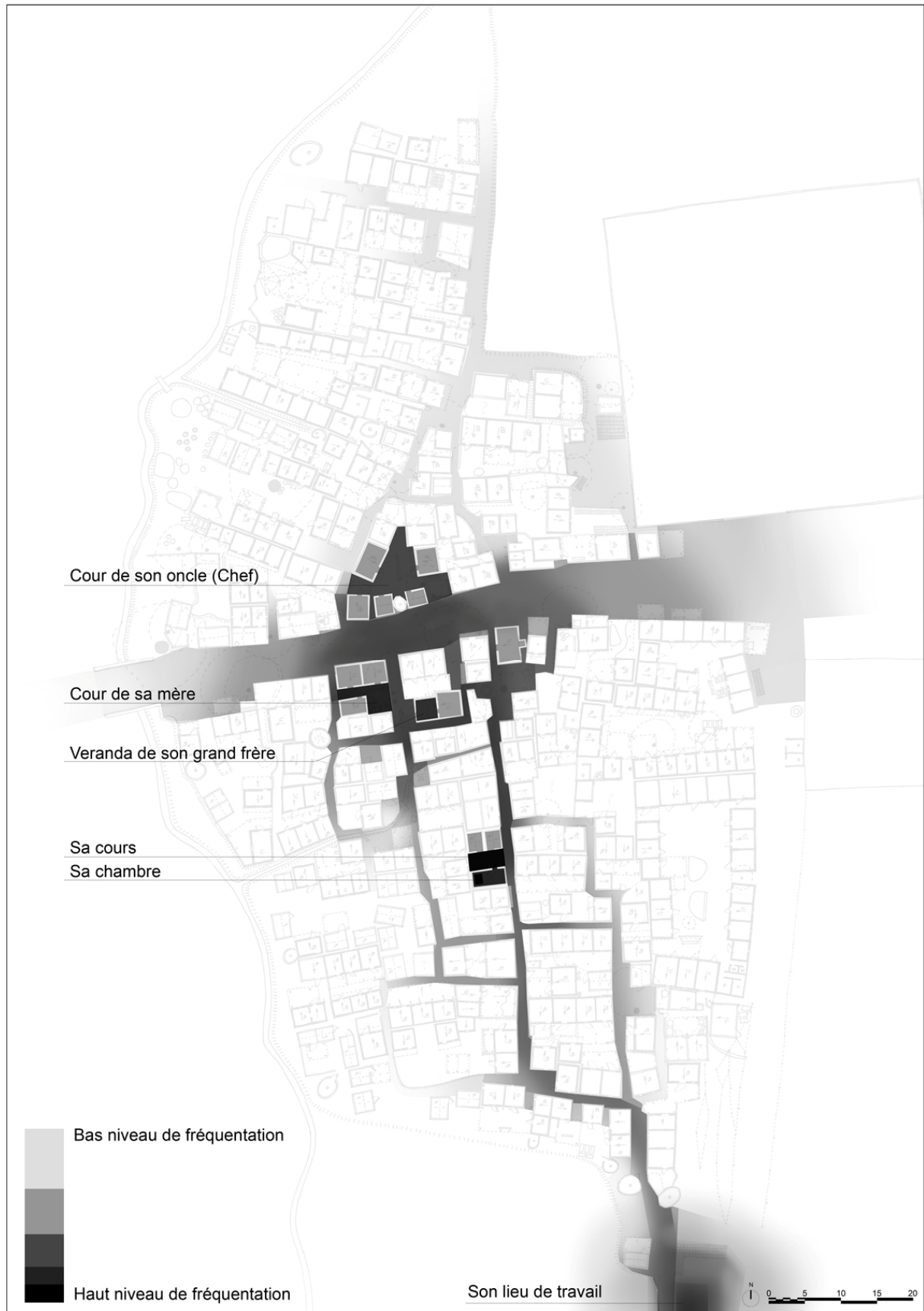


Figure 127 - Moussa, c'est où chez toi ?

Les réseaux sociaux semblent se manifester comme une véritable structure immatérielle de la ville. Cette représentation invite à s'interroger sur la question du réseau d'infrastructure. En effet, l'absence ou le sous dimensionnement du réseau d'infrastructure est souvent vue comme un indicateur du manque d'équipement, c'est certainement vrai dans un sens. Mais est-ce que une telle contrainte ne permet pas d'employer le biais des réseaux sociaux pour pallier à ce manque, développant ainsi une remarquable capacité autarcique. Si une telle hypothèse se vérifiait, les solutions ne se trouveraient donc pas dans l'isolement, mais dans l'échange, dans les transferts, dans l'altérité, dans le partage et les mises en relations, dans les réseaux sociaux, le rhizome.

L'anthropologue Michel Agier affirme que « C'est dans l'élargissement et la rencontre des réseaux partiels que se redessine l'échelle intermédiaire, ce chaînon manquant des villes aujourd'hui. » (Agier, 2008, p.123). Par conséquent les réseaux sociaux urbains et territoriaux s'apparentent à des trésors relationnels permettant l'émergence d'une « échelle intermédiaire ».

Au Mali, le « réseau social » est particulièrement développé, c'est même un élément structurant de la représentation sociale. Nous avons déjà évoqué l'idée de « richesse sociale », ou encore de code de « l'honneur » (Bouju, 2009), mais aussi de « marché de l'estime » (Vuarin, 1994). Ces éléments permettent de dessiner une structure sociale et culturelle. L'ontologie de l'espace urbain est fondée sur ces principes, donnant lieu à des manifestations physiques de cette ontologie dans l'espace partagé. La prise de conscience de l'importance de ces multiples vecteurs sociaux invite à une lecture plus fine des interactions entre comportement social et production de l'espace. Cette lecture nous conduira, vraisemblablement, vers une analyse de la production socio-spatiale de l'urbain.

L'objet de ce chapitre est d'abord né d'un sentiment perçu sur le terrain à de multiples reprises. Il semble que la perception de l'espace au Mali soit différente, c'est à dire que la perception se trouve enrichie par la sollicitation de différents sens<sup>520</sup>. La remarquable stimulation des sens n'est pas attachée à la sphère privée, elle dépasse celle-ci et très largement. Ce constat m'a progressivement amené à changer peu à peu d'échelle d'analyse, passant d'une échelle architecturale, à une échelle urbaine sur la voie d'une continuité spatiale. Pour commencer sur ce sujet évoquons quelques exemples précis qui permettront au lecteur de nous accompagner dans cette démonstration.

Le parfum de la préparation de la cuisine voyage librement aux grés du vent d'une cour à l'autre<sup>521</sup>. On peut souvent observer deux personnes se parler à travers un mur sans se voir, ce qui implique là aussi un fort degré d'interaction entre les sphères publiques et privées. Lorsqu'une femme pile le mil dans son mortier, les vibrations infligées dans le sol se propagent par la continuité de la matière en abolissant les limites usuelles public-privé. Dans ce dernier cas, la continuité de matière opérée par la terre entre le sol, les murs, et parfois la toiture, engendre une transmission continue des « bruits solidiens »<sup>522</sup>. Les courbes mêmes de l'architecture de terre invitent à considérer l'espace comme une seule et même matière continue, comme une seule et même surface pliée et repliée, jusqu'à l'infini dirait Deleuze<sup>523</sup>.

Odeurs, vibrations, courbes,..., tous les sens font ici référence à la continuité. J'en suis arrivé à me demander si ce n'était pas une erreur de s'attacher, au début, à des bâtiments indépendants. Ne faut-il pas plutôt considérer l'espace urbain en termes de flux, de réseaux, de système continu ? « Perméabilité » et « Porosité » (Vigano, 2012) de l'espace ne rendent-ils pas l'analyse spatiale différente des standards analytiques architecturaux ? Un continuum d'espace (pas une série

<sup>520</sup> La première émotion, ainsi ressentie, s'est manifestée la première fois que j'ai foulé le sol de la ville de Djenné.

<sup>521</sup> Pour cette raison, il est d'usage que la cuisine soit stratégiquement implantée dans un rapport étroit avec les vents dominants.

<sup>522</sup> On nomme « bruits solidiens », les bruits qui se transmettent à travers les solides, par vibration.

<sup>523</sup> Gilles Deleuze, *Le pli, Leibniz et le baroque*, Paris, éditions de minuits, collection critiques, 1988, 192p.

d'alvéoles étanches), un tissu interconnecté, un réseau spatial, mêlant la sphère privée aux réseaux publics. La révélation graphique des « couloirs des vents », évoqués en amont, permet de vérifier cette cohérence spatiale, cette unité, cette organisation. La capacité de l'espace à se structurer, par addition de fragments successifs, permet de visualiser l'importance des mécanismes sociaux dans la structuration de l'espace.

Si l'espace urbain révèle un haut degré d'appropriation, s'il répond ainsi à un système de représentation sociale, s'il devient une image de la société, alors l'espace doit être perçu comme une seule matière continue mue par des mécanismes d'interactions multiples à la croisée de différentes échelles. Il ne peut donc être vu comme une simple agglomération de bulles individuelles. Le réseau social semble ainsi se superposer à l'espace physique, en formant un maillage plus ou moins dense et immatériel. Une structure sociale immatérielle se superpose donc à l'espace géométrique. La considération pour « l'espace social » suggère une « lecture » spécifique adaptée à l'espace approprié, qui doit pleinement prendre en compte le rôle systémique des interactions sociales.

*« Ces expériences montrent la possibilité de faire naître, au cœur même de métropoles multimillionnaires, l'échelle intermédiaire entre les petits mondes familiaux de chacun et les macrostructures d'un territoire urbain sans limite : cette « échelle », en réalité, c'est du temps passé avec les autres, du dialogue, et des savoirs sociaux échangés. »*

**Michel Agier, 2008, p.154**

Michel Agier parle ici « d'échelle intermédiaire », pour évoquer l'échelle fine du lien social permettant d'articuler l'échelle individuelle des « mondes familiaux » avec l'échelle plus large du « territoire urbain ». L'urbaniste Paola Viganò va dans le même sens en évoquant des porosités de différents « grains » (Viganò, 2012).

Evoquons à présent quelques propos développés par Moussa Konaté<sup>524</sup>, en référence à la menace de « mort sociale » que font peser les anciens sur la société. Konaté explique que les anciens, sont les porteurs de la « mémoire collective », ils représentent le sommet de la hiérarchie sociale; ils sont les représentants des ancêtres, en contact avec les forces des ancêtres. Les anciens ont la connaissance de l'âge, lorsque la capacité physique a disparu, une capacité philosophique et une sagesse sociale prend le relais. Aussi, explique Moussa Konaté, le vieux peut te donner la « mort sociale », cette menace de malédiction pèse sur les consciences, et permet d'agir pour réguler les comportements sociaux.

Pour Pascal Cadilhac (ADER-Mali), le social peut être considéré comme un « levier » pour agir sur l'espace, notamment pour responsabiliser les individus dans la société urbaine. Cadilhac propose de « prendre en otage » leur image sur la société, montrer du doigt une famille par exemple qui ne se comporte pas bien. Pour ne pas perdre la face dans son village, ou dans son quartier, la famille fera les changements nécessaires. Il s'agit donc d'un « levier » qui permet de responsabiliser les individus autant que les groupes. Pascal Cadilhac nous met en garde en expliquant que la reconnaissance sociale est quelque chose d'évolutif et de changeant. Pour lui, c'est un phénomène qui tend à se différencier en fonction des générations. Les moyens qui génèrent l'expression de cette reconnaissance sociale doivent donc être différents, selon les générations.

### ***c. Espace social - Production de sens***

*« La maison vécue n'est pas une boîte inerte. L'espace habité transcende l'espace géométrique. »*

**Bachelard, [1957] 2001, p.58**

<sup>524</sup> Propos de Moussa Konaté dans l'émission « Du grain à moudre » du 24/05/2010.

<http://www.franceculture.fr/emission-du-grain-a-moudre%E2%94%8209-10-une-nouvelle-afrique-est-elle-en-train-de-naître-2010-05-24>

Nous avons pu constater combien le terrain de recherche, par le biais de l'autoconstruction ainsi que par l'appropriation spatiale, semble être un lieu où l'espace est produit autour et avec les rapports sociaux. L'espace du terrain peut donc être considéré comme un « espace social » selon les critères de Lefebvre (1969, 1974). Pour Lefebvre, « l'espace social » doit être compris comme un creuset de relations autour duquel l'espace matériel évolue et s'actualise en permanence. Nous allons voir combien le concept de l'espace social permet de lire l'espace en allant au delà de sa matérialité première et au delà des formes physiques.

Henri Lefebvre commencera par évoquer ce concept dans son ouvrage « Le droit à la ville » (1969) : « Ils veulent un espace souple, appropriable, aussi bien à l'échelle de la vie privée qu'à celle de la vie publique, de l'agglomération et du paysage. Une telle appropriation fait partie du concept d'espace social, comme de celui de temps social. » (Lefebvre, 1969, p.180). Pour Lefebvre, la question de l'appropriation spatiale, constitutive de l'espace social, nécessite de décloisonner échelle privée et échelle publique. Elle invite donc au décloisonnement des disciplines pour mieux saisir les liens systémiques qui traversent les échelles et permettent à l'espace social d'être apprécié puis, pourquoi pas, d'envisager son émancipation.

Henri Lefebvre définit la notion d'espace social en ces termes : « L'espace (social) est un produit (social) » (Lefebvre, 1974, p.35) ; « L'espace contient des rapports sociaux » (Lefebvre, 1974, p.36) ; « (...) chaque société (...) produit un espace, le sien » (Lefebvre, 1974, p.40) ; « L'espace social est celui de la société » (Lefebvre, 1974, p.44). Ces quelques lignes nous immergent dans une lecture de l'espace où les rapports sociaux produisent une matière fluctuante insaisissable, immatérielle, autour de laquelle l'espace vient se produire, s'agréger. L'espace n'est par conséquent pas anticipé, ni planifié, mais négocié et approprié, il devient le produit d'un échange de relations humaines. L'anthropologue Philippe De Boeck assure que :

*« la (re)construction de la cohérence sociale urbaine n'est que partiellement produite par son infrastructure matérielle. Dans une mesure beaucoup plus grande, elle se forme à travers les processus dynamiques d'une structure relationnelle, immatérielle, invisible, entre les différents acteurs qui habitent, emploient et produisent la ville par la collusion de leurs corps et de leurs esprits. Les corps et les réseaux de relation qu'ils génèrent dans l'espace urbain forment le noyau d'une grande part des « invisibles modalités de l'action urbaine » ».*

**De Boeck, 2005, p.240**

Philippe De Boeck prend ici appui sur le cas de la ville de Kinshasa pour décrire les mécanismes immatériels des processus qui agitent l'espace social. Il explique que la « cohérence sociale » n'est pas associée à la qualité des infrastructures matérielles, mais s'effectue à partir d'une « structure relationnelle immatérielle »<sup>525</sup>. Il suggère que l'action urbaine puisse s'emparer de ce processus invisible comme d'un outil de projet urbain.

Lefebvre précise en outre que : « L'espace social ne coïncide pas avec l'espace géométrique et sa qualité spécifique lui vient d'une appropriation. » (Lefebvre, 1969, p.180). Lefebvre semble ici suggérer que l'espace social n'est pas inscrit dans l'espace géométrique mais il se superpose à celui-ci, tel un espace sans forme, sans matière, un espace immatériel. Nous avons pourtant pu constater, dans le terrain de recherche que l'espace est soumis à de multiples degrés de mélanges entre les différentes sphères d'intimités, et combien l'espace s'adapte et se transforme au gré des fluctuations sociales. Le fait, par exemple, qu'une famille soit répartie dans plusieurs cours, au sein d'un même quartier engendre une multiplicité d'interactions sociales propices à l'échange. La gestion de la limite entre deux familles voisines permet de saisir le degré de relations sociales entre deux cours voisines.

<sup>525</sup> Ce propos à lui seul permet de relativiser la conception occidentale de la ville qui se doit d'être fondée sur de solides infrastructures.

J'ai moi-même pu constater combien la limite entre deux familles peut être variée et variable, s'inscrivant dans un système progressif. La variation de la hauteur d'un mur entre deux familles voisines permet, par exemple, de lire dans l'espace cette mutation de l'espace physique au rythme de l'espace social. Nous avons pu constater que parfois la limite entre deux cours est d'ordre symbolique (un tronc d'arbre, une différence de niveau, une ligne suggérée,...). Lorsque plusieurs familles cohabitent au sein d'une même cour, la proximité des sphères d'intimité est encore plus importante. Nous avons également pu constater combien l'édification de vérandas ou de paravents, selon différents degrés de privatisation permet de matérialiser ces différents degrés de privatisation.

L'immatérialité de la limite est alors à l'image du degré d'interactions sociales qui se produisent dans l'espace commun. Les multiples sphères d'intimités interagissent selon des modes de croisements extrêmement complexes dans le jeu social. L'appropriation engendrée par la démocratisation de la technique constructive permet de donner un corps physique à l'espace social. L'espace devient à la fois média et médium du réseau social. Au sujet de la complexité de l'espace social, Lefebvre nous explique qu'« Il n'y a pas un espace social, mais plusieurs espaces sociaux, et même une multiplicité indéfinie dont le terme « espace social » dénote l'ensemble non-dénombrable. » (Lefebvre, 1974, p.103). Nous saisissons ici combien le concept d'espace social sous-entend un système complexe<sup>526</sup> interagissant à de nombreuses échelles. Pour Lefebvre, « L'espace social et surtout l'espace urbain apparaissent dès maintenant dans leur multiplicité, comparable à celle d'un « feuilleté » (...) bien plus qu'à l'homogénéité-isotropique d'un espace mathématique classique (euclidien-cartésien). » (Lefebvre, 1974, p.104). Pour Lefebvre, l'espace mathématique classique ne peut atteindre le degré de complexité nécessaire à l'émancipation de l'espace social. Il suggère d'employer un système de strates, semblable à un « feuilleté »<sup>527</sup>, permettant de réagir finement autour de l'évolution de la société.

*« Générer (produire) un espace social approprié, dans lequel la société génératrice prend forme en se présentant et représentant, bien qu'elle ne coïncide pas avec lui et que même son espace soit aussi bien sa tombe que son berceau, cela ne s'accomplit pas en un jour. C'est un processus. »*

**Lefebvre, 1974, p.43**

L'espace social doit être un processus, semble nous dire Lefebvre, il convient donc de l'installer dans une relation directe avec le temps dans un système ouvert et progressif en itération permanente. Le concept d'espace social invite à reconsidérer notre regard porté sur l'urbanisation informelle, pour sa capacité à engendrer la complexité dans un système constamment remanié, en accord avec les besoins sans cesse actualisés du quotidien. La démarche fragmentaire de l'urbanisation informelle permet un ajustement permanent de la forme autour de la plasticité sociale.<sup>528</sup>

Pour Henri Lefebvre, l'espace s'inscrit dans une triade : « Espace perçu, espace conçu, espace vécu », dont le sens semble être le dénominateur commun (Lefebvre, 1974, p.50). Cette triade spatiale inclut donc : « La pratique spatiale », « Les représentations de l'espace », « Les espaces de représentation » (Lefebvre, 1974, p.42-43).

*« Les représentations de l'espace auraient ainsi une portée considérable et une influence spécifique dans la production de l'espace. Comment ? Par la construction,*

<sup>526</sup> Le degré de complexité soulevé par Lefebvre peut être rapproché de l'idée de complexité chez Edgar Morin (1973).

<sup>527</sup> Cette idée de « feuilleté » peut être rapprochée de celle développée par Gilles Deleuze et Félix Guattari dans *Milles Plateaux* (1980).

<sup>528</sup> Nous pouvons voir dans un tel système des similitudes avec l'univers des fractales développées par Benoit Mandelbrot (1975). La géométrie fractale correspond à un langage mathématique opérant en dehors du système euclidien. Un système géométrique non-euclidien, comme celui des fractals, pourrait-il être capable de représenter le processus de l'espace social ?

*c'est-à-dire par l'architecture, conçue non pas comme l'édification de tel « immeuble » isolé, palais, monument, mais comme un projet s'insérant dans un contexte spatial et une texture, ce qui exige des « représentations » qui ne se perdent pas le symbolique ou l'imaginaire. »*

**Lefebvre, 1974, p.53**

Nous arrivons ici au cœur de la problématique du sens de l'espace s'insérant de manière spécifique dans un « contexte », une « texture », des « représentations », des « symboles », un « imaginaire ». La lecture et l'analyse de l'espace ne doit donc pas s'arrêter à sa matérialité première, à sa forme ; elle invite à se pencher sur les systèmes de représentation dont l'espace semble être le support. Lefebvre semble également ici sous-entendre qu'il n'y a pas de sens à considérer les bâtiments de façon isolée, mais de les comprendre comme un ensemble en interaction permanente, dans un continuum.

L'espace de l'urbanisation informelle étant généré par un processus culturel, il est nécessairement porteur de sens. Les décisions collectives opérées sur l'espace commun sont l'objet de négociations et d'une production commune donc partagée. Même si elles ne recouvrent pas l'adhésion de l'ensemble des individus, elles ont fait l'objet d'un débat, dont chacun garde la mémoire, la trace, l'empreinte. L'espace public est ainsi façonné, subissant l'usure des contradictions et des dialectiques jusqu'à créer un sens, une signification dans laquelle chacun peut se retrouver, s'identifier. Françoise Choay explique que :

*« L'espace vide n'y existe pas. Toute partie non construite n'en est pas moins élément signifiant ; fait que traduit la langue grecque où aucun mot ne désigne l'espace ; seul existe le « lieu », topos. (...) seuls les « lieux » constituent des systèmes sémiologiques purs. »*

**Françoise Choay, [1969], 1972, p.17**

Ainsi, les creux de l'espace urbains ne sont pas vides de sens, au contraire, ils sont emplis de sens, dans la mesure où celui-ci est partagé par l'ensemble de la communauté. Il est donc ici légitime de convoquer le sens de l'espace public. « Les gens animent ces trajets et parcours, ces réseaux et cheminements, par des récits, par des « présences » mythiques, génies, esprits favorables ou non, perçus comme existences concrètes. » (Lefebvre, 1974, p.140). Lefebvre ouvre ici la porte aux génies des lieux. Une société de fondement animiste, comme celle des Bozo, est construite sur l'idée que les génies sont perçus comme « existence concrète ». Les « présences mythiques » dans l'espace du terrain devraient donc être particulièrement prises en compte dans l'analyse de l'espace. L'espace social animiste semble cohabiter avec un espace mystique peuplé de génies. Dans une telle configuration, le *genius loci* (génie du lieu) cher à la discipline architecturale prend soudainement une toute autre ampleur (Norberg-Schulz, 1980).

L'homme social, comme « Tout organisme vivant se reflète, se réfracte, dans les modifications qu'il produit en son « milieu », son « environnement » : son espace. » (Lefebvre, 1974, p.227). Il y a donc une corrélation, un mécanisme de cause à effet, une interaction systémique, un « reflet », entre le corps social dans la production de l'espace. Ce système peut alors être apparenté à de la démocratie dans l'espace. L'espace devient une empreinte du social et change avec lui.

Le fait que l'espace soit porteur de sens sous-entend qu'il puisse s'apparenter à un moyen de communication. Henri Lefebvre affirme que « La sémiologie introduit l'idée que l'espace relève d'une lecture et par conséquent d'une pratique, la lecture-écriture. En tant qu'espace dans la cité, il comporte un discours, un langage. » (Lefebvre, 1974, p.167). Marc Augé renchérit sur cette idée en expliquant que « ..., le lieu, le lieu anthropologique, est simultanément principe de sens pour ceux qui l'habitent et principe d'intelligibilité pour celui qui l'observe. » (Augé, 1992, p.68). Michel Agier précise lui que « ...la création de sens elle-même peut s'appréhender sous deux formes : celles de l'interprétation et de la représentation. » (Agier, 2009, p.103). Le langage de l'espace est donc

soumis à des systèmes ouverts liés à « l'interprétation » et à la « représentation », ces systèmes sont donc profondément soumis aux mécanismes de la subjectivité. L'espace partagé est ainsi semblable à un « texte » écrit avec de très nombreuses mains.

Pour Lefebvre il n'y a pas lieu de parler d'un « texte », mais plutôt d'un espace de « texture », d'une « archi-texture » fondée dans un milieu : « la contexture »<sup>529</sup> (Lefebvre, 1974, p.140). Amos Rapoport fait lui aussi référence aux « forces socioculturelles » qu'il nomme « primaires », en les opposant aux « forces modifiantes » et « secondaires » les autres forces liées au « déterminisme » du lieu (Rapoport, 1972, p.65). Il développe ainsi son hypothèse :

Pour Rapoport « les facteurs socioculturels » forment le cœur des mécanismes de production de l'espace social. L'ensemble des autres facteurs ajoute à cet élan « primaire » une couche de contraintes « déterministes » réduisant l'éventail de solutions techniques<sup>530</sup>. Le mouvement endogène qui anime l'espace est donc à sonder dans les profondeurs socioculturelles, il ne doit pas s'arrêter à sa matérialisation première. La matérialisation de l'espace informel, n'est qu'une prise de forme de l'espace social produite avec les matériaux disponibles. L'analyse spatiale ne doit par conséquent pas s'arrêter à une manifestation physique « pauvre » à un instant T, elle doit se pencher sur le cœur du processus spatial : « l'espace social » accordé au « temps social » (Lefebvre, 1974).

Nous venons de voir que le processus d'appropriation (lié à l'autoconstruction) occasionne un chargement de sens de l'espace commun. L'espace social apparaît comme un processus réactif qui s'adapte en permanence autour des intensités des relations sociales. Voyons à présent comment la modernité, sous couvert d'abstraction a engendré une perte de sens de l'espace dans la ville moderne formelle.

#### **d. Abstraction, la perte de sens**

*« Ce ne sont pas seulement les formes qui parlent, c'est ce qui est déposé en elles, ce qu'elles nichent de mouvements de corps, de paroles, de goûts, d'affections, de drames. »*

**Henri Gaudin, 2003**

Nous allons à présent voir combien les caractéristiques qui définissent la modernité tendent à vider l'espace de son sens. La modernité architecturale et urbaine (initialement appelée « style international »), sous couvert d'une philosophie humaniste, est construite sur l'idée d'un homme moyen, cette démarche suggère l'emploi de concepts qui tendent à l'homogénéisation : abstraction, industrialisation, rationalisation, utilité<sup>531</sup>, monosémie, monotonie,... Ces grands principes fondateurs de la modernité. Remarquons que l'urbanisation informelle se développe à

<sup>529</sup> « Peut-on dire qu'il s'agit d'un texte ? D'un message ? Disons que l'analogie n'éclaire pas grand-chose et qu'il s'agit de textures plus que de textes. Les architectures peuvent se dire des archi-textures, en prenant chaque monument ou chaque bâtiment avec ses alentours, sa contexture, avec l'espace peuplé et ses réseaux, comme production de cet espace » (Lefebvre, 1974, p.140).

<sup>530</sup> « Mon hypothèse de base est donc que la forme de la maison n'est pas simplement le résultat de forces physiques ou de tout autre facteur causal unique, mais que c'est la conséquence de toute une série de facteurs socioculturels considérés dans leur extension la plus large. La forme, à son tour est modifiée par les conditions climatiques (l'environnement physique qui rend certaines choses impossibles et qui en favorisent d'autres), par les méthodes de construction, les matériaux disponibles et la technologie (les outils nécessaires pour réaliser l'environnement désiré). » (Rapoport, 1972, p.65)

<sup>531</sup> Evoquons Hanna Arendt qui affirme que « (...) l'utilité instaurée comme sens engendre le non-sens. » (Arendt, 1958, p.208). On comprend déjà que l'utilité d'un espace ne peut être décrétée tel un postulat, mais qu'elle doit être au cœur des mécanismes de production de l'espace. Ainsi l'espace ne devrait pas être une construction abstraite mais devrait au contraire se forger autour de l'activité, autour des gestes, telle que le pratique l'ergonomie par exemple.

l'encontre des principes de l'urbanisation moderne. C'est donc aujourd'hui certainement dans les marges urbaines que se produit un chargement de sens de l'espace.

Henri Lefebvre, en tant que critique de la modernité, évoque la tendance moderne de l'abstraction de l'espace en ces termes : « Le capitalisme et le néo-capitalisme ont produit l'espace abstrait qui contient le « monde de la marchandise » (Lefebvre, 1974, p.65), il dénonce du même coup sa « logique et ses stratégies à l'échelle mondiale, en même temps que la puissance de l'argent et celle de l'Etat politique. » (Lefebvre, 1974, p.65). Pour Lefebvre l'abstraction de l'espace est le corolaire d'une action s'inscrivant du haut vers le bas. Pour Lefebvre, l'abstraction de l'espace engendre donc directement une perte de sens de l'espace<sup>532</sup>.

Françoise Choay explique dans les prochaines lignes, combien le contexte de « l'industrialisation dans le tiers monde » exacerbe les mécanismes de changements de sens.

*« L'autre expérience a pour cadre l'industrialisation du tiers monde. On s'aperçoit que, lorsqu'à l'espace sémiologiquement chargé, englobant, de certaines cultures ou micro cultures, des urbanistes substituent notre espace d'opération, ils lèsent gravement les intéressés : le système de remplacement n'est pas immédiatement signifiant, lié à un nombre suffisant de conduites culturelles, pour les prendre en charge. Pour eux, le seul moyen de s'adapter sera d'apprendre à maîtriser l'ensemble des autres systèmes d'information et de communication des sociétés industrielles. Ce qui suppose une rupture, un arrachement à l'emprise du lieu et à ses sortilèges non verbalisés. »*

**Françoise Choay, [1969] 1972, p.21**

La pensée contemporaine invite aujourd'hui à prendre quelques distances avec les propos tenus ci-dessus par Françoise Choay<sup>533</sup>. On retiendra cependant que Françoise Choay semble nous suggérer que ces changements de sens nécessitent un temps d'apprentissage, le temps que le langage spatial soit progressivement apprivoisé. Ces propos résonnent tout particulièrement lorsque l'on sait que « les quartiers informels » sont connus comme étant des « lieux de transit » (Magassa) dans le « parcours citadin ». L'urbanisation informelle peut alors être vue comme une école de langue, celle des langages urbains.

Si, comme l'explique Choay, la simplification liée à la rationalisation engendre « la monotonie d'un message limité » (Choay, [1969] 1972, p.23), alors à l'inverse, la complexité de « l'espace social » devient vectrice de signification. Favoriser l'introduction de la complexité revient à conduire l'espace sur le chemin d'une quête de sens partagé. L'urbanisation informelle, étant mue par des vecteurs de complexité, elle favorise donc un chargement de sens approprié, à l'image du grand chantier social en cours dans une société en pleine mutation.

Henri Lefebvre affirme que « « Changer la vie », « changer la société », cela ne veut rien dire s'il n'y a pas production d'un espace approprié. » (Lefebvre, 1974, p.72). Le changement de société ne se décrète pas, ne se dessine pas dans l'espace, il doit être engendré par l'appropriation et véhiculé par la production de sens. Ouvrir l'espace à l'établissement de processus, c'est l'ouvrir dans une

<sup>532</sup> « La triplicité : perçu – conçu – vécu (spatialement : pratique de l'espace – représentation de l'espace – espace de représentation) perd sa portée si on lui attribue le statut d'un « modèle » abstrait. » (Lefebvre, 1974, p.50).

<sup>533</sup> En effet, on constate désormais que la mondialisation n'est pas répétition d'un même modèle, mais c'est un « un échange généralisé entre les différentes tendances de la planète, l'espace mondial étant alors l'espace de transition de l'humanité ». La mondialisation opère des changements de sens, par imprégnation, par échange, par « branchement » (Amselle, 2005). Les mutations de l'espace urbain ne répondent pas à un schéma binaire simple, les branchements sont multiples, complexes. Sur ce point, voir l'ouvrage d'Olivier Dollfus, 1997, *La mondialisation*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 167p.



dimension temporelle. Ainsi, seule la convocation du temps permet une appropriation ultérieure libre.

**e. Une citadinité « dans les trous de la ville globale »**

*« Certes, les pires inquiétudes sur l'avenir du monde et des villes sont justifiées par la multiplication des exclusions, des ségrégations, des lieux de violence et des conflits armés. Mais l'espoir est perceptible dans le quotidien des femmes et des hommes qui, du fond des villes, construisent eux-mêmes leur place dans le monde et réinventent, autour d'eux puis s'élargissant de proche en proche, un espace-ville fait d'échange et de respect. »*

**Michel Agier, 2008, p.10**

Ce chapitre s'appuiera principalement sur les propos développés par Michel Agier dans son ouvrage « L'invention de la ville » (2008). L'auteur questionne délibérément les pratiques citadines qui se constituent en marge de la ville formelle, dans « les trous de la ville globale » (Agier, 2008, p.7). De par cette posture, Michel Agier renverse les points de vues établis en se demandant si les mécanismes sociaux moteurs de l'urbanisation informelle ne sont pas propices à l'émergence et l'invention de comportements citadins émancipés.

*« ... en creux ou en marge de cette sphère territoriale fonctionnant en réseau autour du globe, des pratiques urbaines se développent, plurielles, autant locales que circulatoire, et représente l'expérience majoritaire de la citadinité aujourd'hui. D'énormes « trous » de la ville globale ou générique apparaissent ainsi, où l'on voit naître d'autres inventions de la ville, non indépendantes de celle-là, pouvant la croiser, s'en inspirer, s'y opposer parfois, mais construisant, au bout du compte, d'autres relations et d'autres expériences de la citadinité. Plus encore, des formes inédites d'urbanisation sont en train de voir le jour dans le monde et représentent des défis extrêmes, autant sur le plan théorique que politique »*

**Michel Agier, 2008, p.7**

Michel Agier nous invite à découvrir « en creux ou en marge » d'une urbanisation mondialisée de multiples inventions citadines qui se construisent sur des « branchements » (Amselle, 2001) entre une culture située et la « ville globale ». Le fait que ces processus citadins demeurent démographiquement majoritaires invite à les considérer pour ce qu'ils sont, c'est à dire qu'il faut se garder de croire qu'il s'agit simplement d'une phase transitoire correspondant à un apprentissage de ce qu'est la ville, ou de ce qu'elle devrait être. Il s'agit plutôt d'un processus constructif qui invente une ville aussi bien qu'un comportement citadin. Ce processus d'invention, particulièrement présent dans le secteur informel, pourrait bien s'inscrire dans la longue filiation d'un patrimoine urbain sans cesse remanié.

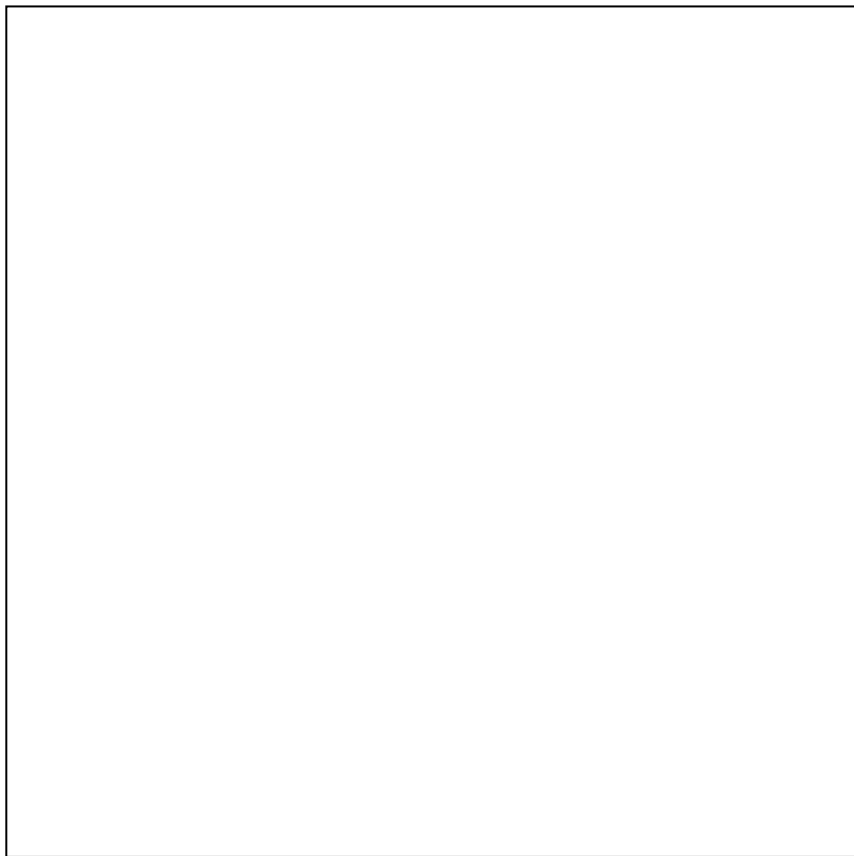
*« En fait, ce monde ébauche une citadinité sans ville, au jour le jour, nous enseigne les formes de la survie, du lien social minimal et de la création culturelle, en l'absence d'institutions et de formes urbaines stabilisées, et en partie à l'écart des grands circuits planétaires. »*

**Michel Agier, 2008, p.8**

La situation de marge, dont l'abandon politique est la condition, provoque une prise en main de la société par les habitants sur les modes de partages de l'espace commun. L'absence de stabilité formelle et institutionnelle invite à l'émergence de mécanismes d'autogestion d'abord vers un « lien social minimal », puis ensuite vers une « création culturelle ».

L'émergence de rituels<sup>534</sup> (comme nous avons pu le constater avec le rituel du chantier sur le terrain) engendrent l'articulation de mécanismes sociaux pour l'élaboration spécifique d'une citoyenneté qui se compose par ajouts de fragments à l'image d'une société. Pour illustrer ce propos Michel Agier reprend l'image de « l'habit d'Arlequin ».

La ville de Bamako est à ce titre une ville particulièrement métissée. Le territoire malien recense un nombre conséquent d'ethnies. La capitale est aujourd'hui un lieu de rassemblement de cette collection de couleurs ethniques diverses. Pour continuer sur l'image de l'habit d'Arlequin, nous pourrions dire que la ville de Bamako est semblable à l'étoffe d'un *tougou-tougou bari-bari*<sup>535</sup>. Elle témoigne de la juxtaposition des identités. Comme dans un tableau de la série « charte de couleur » de Gerhard Richter, la vision lointaine apparaît comme une tonalité « grise »<sup>536</sup>, un « neutre » (Barthes, 1977)<sup>537</sup>. Mais dès que l'on se rapproche du tableau, on commence à voir miroiter l'intensité et la diversité des couleurs.



**Figure 128 - Image de la mosaïque culturelle de Bamako - Gerhard Richter, 1973, 1024 Couleurs**

Source : URL : <http://www.gerhard-richter.com/art/paintings/abstracts/category.php?catID=12>

Chaque ethnie s'affirme dans l'urbain en employant son propre système de référence, constitué de multiples hybridations. Les interactions dans l'espace produisent alors une énergie remarquable

<sup>534</sup> « ...elle s'interroge finalement sur la renaissance possible de l'idée de ville – la ville comme creuset de rencontres et d'expériences de l'altérité – en s'appuyant sur l'étude de quelques créations rituelles et artistiques populaires (carnavals, chansons, poèmes). » (Agier, 2008, p.9)

<sup>535</sup> Le *Tougou-tougou bari-bari* est le mot bambara pour un tissu en *patchwork*. Le mot *Tougou-tougou bari-bari*, semble être la contraction de *Tôugôu* : Ajuster, mettre bout à bout, attacher ensemble, accorder. (Bazin, 1906), ou *Tougoun* : mettre bout-à-bout, nouer (Travélé, 1913) et *Bari* : rapiécer (Travélé, 1913). Cette pratique de la récupération donne lieu à une esthétique liée aux fragments.

<sup>536</sup> On peut retrouver des propos similaires de cette neutralité grise propre à l'urbanité chez Andréa Branzi.

<sup>537</sup> Roland Barthes, 1977 [2002], *Le neutre, Cours et séminaire au Collège de France*.

autant qu'une création culturelle sans cesse renouvelée par le jeu des hybridations dans le cadre urbain.

*« Etrange destin que celui des villes qui, à l'image du métissage dont elles sont un des lieux de prédilection, réunissent des milliers de bouts épars et partiels de culture pour finalement, alors que l'on s'attend à trouver l'insignifiance, composer chacune leur propre tableau, unique et reconnaissable entre tous, comme l'est l'habit d'Arlequin. »*

**Michel Agier, 2008, p.150**

Michel Agier décrit « ...une sorte de ville bis, une ville plus complexe, qui naît au cœur des pratiques citadines. » (Agier, 2008, p.9). Le processus de production de la ville agissant par fragments, génère un degré de complexité important dont les pratiques citadines sont l'acteur principal. Cette construction par l'usage engendre « ...une autre idée de la ville. Celle-ci est tout à la fois plus familière, plus relationnelle et plus culturelle qu'on ne le croit lorsqu'on reste dans la position lointaine du démiurge. » (Agier, 2008, p.10). Le caractère relationnel<sup>538</sup>, au cœur des processus de production de l'espace, invite à une immersion dans les rouages des rapports sociaux pour y déceler l'essence. L'auteur pousse sa démonstration jusqu'à poser la question essentielle pour notre monde contemporain : « Comment permettre à cette ville réelle de se révéler, derrière, dessous ou en creux de la ville formelle ? » (Agier, 2008, p.9). Pour le dire avec d'autres mots : comment opérer le changement d'image, permettant une émancipation de ces mécanismes sociaux supports de valeurs culturelles ?

Le fait que chaque individu est acteur de l'espace collectif et participe à sa réalisation, engendre une appropriation naturelle de l'espace public. Ce processus engendre une forme d'incarnation des individus dans l'espace collectif. Si l'espace est auto-organisé par le collectif, il est par conséquent, formé à son image, autour de ses usages, du quotidien. La proximité de la matière (comme la terre ou la paille par exemple) place les mécanismes de production de l'espace au cœur de cette fabrication des nouvelles citadinités. Les processus de production de l'espace provoquent une « démocratie participative »<sup>539</sup> permettant une appropriation toujours libre des nouveaux codes urbains. C'est dans cette proximité avec la matière que s'énonce la spécificité de la citadinité informelle de Bamako.

*« Toutes ces formes d'initiative et de prise de parole rendent pensable le passage du camp à la cité, au sens de la cité politique, la polis, comme au sens de la sociabilité urbaine, l'urbi. De par leur hétérogénéité même, les camps peuvent être la genèse de villes imprévues, de nouveaux contextes de socialisation, de relations et d'identification. »*

**Michel Agier, 2002, p.124**

Les mécanismes sociaux donnent la parole à une cité en construction perpétuelle. L'hétérogénéité engendre une matière sociale sur laquelle chacun peut trouver son anfractuosité, sa place, son rôle. Devant la situation d'abandon (équipement, reconnaissance, ségrégation), une société se construit en microcosme et établit les bases d'une « écologie sociale » (Guattari, 1989) dans un rapport métabolique étroit avec l'ensemble de son environnement proche. Ce chantier permanent engendre un mouvement perpétuel, un mouvement brownien, un « bruit » (Morin, 1973, p.131), qui permet de provoquer des situations favorables à l'appropriation, à la mise en relation, à l'interaction. De ce creuset de relation émerge la fabrication d'une culture urbaine commune, un sens commun du vivre ensemble, et ce en lien étroit avec un lieu spécifique, un *topos*.

<sup>538</sup> Dans le tableau de Gérard Richter, c'est aussi l'espace entre les couleurs (le fond du tableau) qui permet à l'œil de permettre les relations entre les couleurs. Dans la réalité de terrain, les identités se croisent, elles s'entremêlent pour générer des couleurs toujours différentes au sein de chaque individu. Chaque individu peut porter tour à tour différentes identités en fonction du contexte d'énonciation.

<sup>539</sup> Robbe François, 2007, *La démocratie participative*, Paris, Harmattan, 230p.

L'existence de citadinités spécifiques au Mali n'est plus à prouver, ce travail à déjà été réalisé par de nombreux auteurs dont nous avons déjà parlé (Brasseur, 1968, Gallais, 1984, Holder, 2001, 2004). Bamako était bel et bien le cadre d'une citadinité construite de codes spécifiques où certaine forme de solidarités d'accueil et de courtoisie avait lieu. La question de la citadinité invite donc à explorer toutes les similarités, ainsi que les variations, pour mettre en lumière le « tronc commun » d'une richesse en terme de cultures urbaines diverses engagées dans un processus de renouvellement perpétuel<sup>540</sup>.

La fragilité des matériaux conditionne la participation à l'union d'un effort commun. Le matériau terre favorise manifestement l'émergence d'un espace social approprié. La grande quantité de main d'œuvre nécessaire pour la construction en terre favorise la création d'un maillage social à travers la solidarité du chantier. L'urbanisation informelle puise dans les mécanismes sociaux anciens pour déployer une énergie remarquable dans la production spatiale contemporaine de la ville. Rappelons enfin, pour terminer ce chapitre, que la constitution d'un « espace social » participe à l'édification d'une « écologie sociale », sur le chemin de « l'écophilosophie » (Guattari, 1989). Ces témoignages attestent de la qualification de processus citadins spécifiques, à Bamako mais aussi dans d'autres villes.

---

<sup>540</sup> Nous ne perdrons pas de vue que ces citadinités étaient articulées avec une forme urbaine particulière, ainsi qu'avec des codes sociaux propres. Il est par conséquent légitime que ces formes urbaines aujourd'hui patrimonialités puissent s'émanciper dans une actualisation permanente autour des nouveaux besoins.

### Chapitre 3. Urbanisation naturelle

« [...] la nature peut enfin être représentée comme la non-extérieure, comme la copropriétaire dans la république des êtres, [...] »

Sloterdijk, [2003] 2005, p.435

La production de l'espace informel sur le terrain ne répond pas aux standards de production de la ville formelle moderne. Le fait d'être à la marge impose de recourir à des énergies endogènes au quartier lui-même. Cette condition de marge place « la nature humaine » (Morin, 1973) en bonne place dans les mécanismes de production de l'espace. Le processus urbain, qui résulte directement de cette condition marginale, produit un espace d'une complexité remarquable qui invite à opérer des analogies avec le monde du vivant, avec le domaine de la nature. Un tel processus invite à parler d'une « urbanisation naturelle »<sup>541</sup>.

De nombreux critères caractéristiques de la ville de Bamako nous invitent à opérer des rapprochements entre ville et nature : perméabilité du sol, présence du matériau terre, fond culturel animiste, rareté (voir absence) d'infrastructure, paysage urbain poreux à des émergences naturelles (falaises, berges du fleuve), présence d'animaux en ville, pratique de la pêche urbaine, maraichage urbain,... Bamako apparaît comme un modèle urbain spécifique qui témoigne d'une hybridation fertile entre rural et urbain<sup>542</sup>. Soulignons une nouvelle fois que le terrain de recherche se situe sur les berges inondables du fleuve Niger. Il se trouve par conséquent à l'exacte interface entre la ville et le fleuve (entre la nature et la culture). Ce quartier exploite l'épaisseur d'un territoire frontalier oscillant en permanence entre deux polarités (nature/urbain). Ce quartier exacerbe donc tout particulièrement les hybridations entre un processus urbain et un paysage naturel. Toutefois si, comme nous venons de le voir, de nombreux hybrides nature/culture sont observables sur le terrain à l'œil nu, nous insisterons tout particulièrement dans ce chapitre sur une forme de naturalité de l'urbain qui n'apparaît pas tout de suite. Pour voire apparaître cette naturalité urbaine il faut sonder les principes qui génèrent ces formes urbaines meubles. Nous devons pour cela fonctionner par analogie afin de voir surgir devant nous l'« urbanisation naturelle ». La considération pour ce concept nécessite, au préalable, d'accepter un postulat : celui de l'existence d'une « nature humaine » (Morin, 1973). En d'autre terme, il nous faut accepter que la production du geste humain soit acte de nature à travers l'expression d'une « nature humaine » (Morin, 1973). Ainsi, l'espace urbain, s'il est produit par la main de l'homme, peut être entrevu comme un espace de nature, appartenant au domaine du vivant. Un tel postulat permet ainsi de rapprocher légitimement deux termes : urbanisme et nature ; deux termes que l'on a habituellement pourtant tendance à opposer. La réflexion autour du concept d'urbanisation naturelle propose la rencontre entre deux types d'ordre : « ordre naturel » et « ordre culturel ». Dans, « *Le paradigme perdu : la nature humaine* » (1973), Edgard Morin refuse la séparation franche entre nature et culture. A ce sujet, il remarque qu'il n'y a pas de

« [...] dualité antithétique homme/animal, culture/nature [...] il est évident que l'homme n'est pas constitué de deux tranches superposées, l'une bio-naturelle, l'autre psycho-sociale, il est évident qu'il n'est traversé par aucune muraille de Chine séparant sa part humaine et sa part animale ; il est évident que chaque homme est une totalité bio-psycho-sociologique. »

Morin, 1973, p.22-23

<sup>541</sup> L'idée d'une « urbanisation naturelle » est quelque chose qui m'intéresse depuis un certain temps<sup>541</sup>. Dans ma pratique architecturale j'utilise fréquemment ce concept comme un stimulant pour envisager la question urbaine sous une lumière nouvelle, notamment dans un sens plus durable. Ce concept peut être employé en termes de création bien sûr, mais également en termes d'analyse. C'est donc précisément dans ce sens analytique que nous allons développer ce chapitre autour de ce concept.

<sup>542</sup> Nous avons déjà évoqué que la posture contemporaine nous invite désormais à opérer de tels rapprochements nature/culture.

A en croire Edgard Morin, il n'y a pas de raison de tracer une limite franche entre nature et culture, la production humaine de l'espace est donc chargée d'une énergie qu'il appelle « bio-psycho-sociologique ». Pour lui, « la nature n'est plus désordre, passivité, milieu amorphe : elle est une totalité complexe. L'homme n'est pas une totalité close par rapport à cette totalité complexe : il est un système ouvert, en relation d'autonomie/dépendance organisatrice au sein d'un écosystème » (Morin, 1973, p.32). Edgard Morin nous invite à reconsidérer l'homme comme étant partie intégrante de l'écosystème. Pour Edgard Morin, l'homme « [...] n'est pas une superposition quasi géologique du strate culturel sur le strate biologique; sa nature est dans l'interrelation, l'interaction, l'interférence dans et par ce polycentrisme » (Morin, 1973, p.216-217). Edgard Morin synthétise sa pensée par cette formule :

*« L'homme est un être culturel par nature parce qu'il est un être naturel par culture. »*  
**Morin, 1973, p.101**

John Brinckerhoff Jackson, utilise sa posture de paysagiste pour nous ouvrir, lui aussi, des passages entre nature et culture. Pour Jackson, c'est « l'ordre naturel » qui forme le socle commun sur lequel nous évoluons tous<sup>543</sup>. Jackson estime lui aussi que nous sommes « être de nature » (Jackson, 2003). La pensée contemporaine, préoccupée par les questions environnementales, permet aujourd'hui de légitimer les rapprochements et les échanges nature/culture<sup>544</sup>. Dans le cas de Bamako, l'analyse porte donc tout particulièrement sur l'expression d'un processus urbain fondé dans l'animisme. Gérard Brasseur affirme que l'animisme forge « le socle commun » (Brasseur, 1968) de la diversité culturelle du Mali. La considération pour l'animisme peut par conséquent permettre d'introduire sous un angle particulier le rapport étroit qui s'établit dans les phénomènes urbains informels. La ville de fondement animiste propose un rapport particulier entre l'homme et la nature.

L'architecture contemporaine, aujourd'hui bousculée par les préoccupations environnementales, semble être sur le point de reprendre la voie de la naturalité de l'être dans son milieu<sup>545</sup>. L'architecture contemporaine semble être sur le point de refonder la discipline en profondeur autour du thème de la nature. C'est comme si la pensée contemporaine cherchait péniblement à se défaire de l'opposition moderne entre nature et culture, pour lui préférer un entendement plus complexe. Comme si la pensée contemporaine nous invitait à réinventer des liens multiples pour retrouver progressivement une unicité dans l'ordre naturel du paysage. Voyons à présent combien la complexité urbaine dont témoigne le terrain de recherche engendre un terrain fertile pour l'émancipation d'une urbanité naturelle.

#### ***a. Logique du Vivant, logique complexe***

*« Depuis Descartes, nous pensons contre nature, assurés que notre mission est de la dominer, la maîtriser, la conquérir. »*

**Morin, 1973, p.20**

Edgard Morin oppose le monde du vivant, mu par le changement, à celui de la machine qui tend à la répétition du même. Il précise à cette occasion que « [...] la machine artificielle, aussitôt constituée,

<sup>543</sup> Jackson explique par exemple que « ...nous sommes d'ici parce que les êtres humains font partie de l'ordre naturel, reliés qu'ils sont à toutes les autres formes de vie, en accord à peu près avec les mêmes lois, et également dépendant d'un milieu sain et varié. » (Jackson, 2003, p.111).

<sup>544</sup> Bruno Latour évoque par exemple une « démocratie étendue aux choses » (Latour, 1991, p.194). Michel Serres évoque un « jeu à trois », engageant la triplicité des rapports entre « Sciences-Société-Biogée » (Serres, 2009, p.49).

<sup>545</sup> « Alors que la nature comme modèle revient, à la fois source de forme (blob, néovitalisme) et paradigme du vivant (biomorphisme urbain), il est sans aucun doute temps de reposer la question de la vie et de son installation, de l'usage du monde et du quotidien des hommes, de leurs archaïsmes et de leurs nouveautés, de la matière et de sa disparition, de ses limites et de ses gravités, du temps en complément de l'espace où réside peut-être le sens même de l'architecture. » (Goetz, Madec, Younes, 2009, p.26).

ne peut que dégénérer, alors que la machine vivante est, ne serait-ce que temporairement, non dégénérative, voire générative, c'est-à-dire apte à accroître sa complexité. » (Morin, 1973, p.28). Il semble que, d'après nos observations, les processus urbains du terrain illustrent parfaitement cette « machine vivante », capable de se régénérer par fragments tout en engendrant un haut degré de complexité. Plus loin, l'auteur précise que :

*« [...]la machine vivante, elle, bien que constituée d'éléments peu fiables (des molécules qui se dégradent, des cellules qui dégèrent) est extrêmement fiable; d'une part elle est éventuellement capable de régénérer, reconstituer, reproduire les éléments qui se dégradent, c'est à dire de s'auto-réparer, d'autre part elle est éventuellement capable de fonctionner malgré la "panne" locale; c'est-à-dire de réaliser ses buts par des moyens de fortune, alors que la machine artificielle est tout au plus capable de diagnostiquer l'erreur puis de s'arrêter. »*

**Morin, 1973, p.29**

Si nous relisons ces quelques lignes à la lumière des descriptions de terrain, ces propos nous aident à comprendre que la fragilité des matériaux présents dans le quartier (reconnus de tous comme « peu fiables », engendrent un ensemble de processus opérant par régénération, reconstitution, reproduction. Le mouvement perpétuel ainsi engendré favorise une pratique de la réparation, de la « consolidation » (Dupréel, 1931), ainsi qu'une habitude à continuer à fonctionner « malgré la panne ». Des moyens détournés, faisant souvent l'objet d'innovations, permettent de dépasser le stade de l'avarie pour faire en sorte que la vie continue. En résumé, la fragilité intrinsèque de la matière (telle la terre et la paille) engendre des processus appartenant à la logique du vivant. Edgard Morin ira jusqu'à dire que « [...] la menace permanente qu'entretient le désordre est ce qui donne à la société son caractère complexe et vivant de réorganisation permanente. Radicalement différent de l'ordre mécanique, l'ordre "vivant" est celui qui renaît sans cesse. » (Morin, 1973, p.50) On comprend ici que le désordre semble être un vecteur de complexité, et que cette complexité favorise une aptitude à la réorganisation permanente. Nous sommes donc ici très proches du concept contemporain de résilience. La capacité de régénération d'une société, s'inspire de la logique du vivant, elle est portée par un processus alternatif incessant fait d'autodestruction et d'autoproduction<sup>546</sup>. Ces détails relatifs à la logique du vivant ne sont pas sans rappeler les observations faites sur le terrain, en effet, nous avons pu remarquer combien autodestruction et autoproduction étaient les vecteurs quotidiens des mécanismes de production de l'espace.

*« [...] il y a une logique, non pas une logique finaliste, teilhardienne, mais la logique de la néguentropie, c'est-à-dire de la disposition propre au système auto-organisé complexe - à la vie dans son sens le plus ample, englobant aussi et l'homme et l'esprit - à utiliser les forces de désorganisation pour maintenir et développer sa propre organisation, à utiliser les variations aléatoires, les événements perturbants, pour accroître la diversité et la complexité. »*

**Morin, 1973, p.104**

Edgard Morin explique ici combien les systèmes utilisant la logique du vivant sont en mesure d'utiliser « les forces de désorganisation », « les variations aléatoires », « les événement perturbants », pour générer de la complexité. La « logique du vivant », explique Morin, nous invite à profiter des « forces de désorganisation », pour renforcer la complexité et la diversité. Cette réflexion fait penser à un mouvement de judo où l'on va profiter de l'énergie déployée par l'adversaire pour le vaincre. On saisit alors clairement que plus un système est soumis à l'altération des fragments, plus il accroît sa capacité de résilience à travers la complexité de l'ensemble. Le processus d'urbanisation informel analysé dans ce travail semble parfaitement correspondre à cette description.

<sup>546</sup> « [...] une société s'autoproduit sans cesse parce qu'elle s'autodétruit sans cesse. » (Morin, 1973, p.50).

Yona Friedman évoque lui aussi ce thème de la complexité en opérant un rapprochement avec les processus urbains :

*« La réalité physique est largement déterminée par des processus. Généralement, un processus ne peut être isolé et séparé des autres. Tous les processus sont plus ou moins reliés entre eux et forment un enchevêtrement de fils qu'il est impossible de défaire. »*

**Friedman, 2008, p.19**

Les propos de Yona Friedman nous font prendre conscience de la manifestation de processus naturels complexes dans les mécanismes urbains. Friedman propose alors une représentation de l'urbain semblable à « un enchevêtrement de fils [...] impossible à défaire » (Friedman, 2008, p.19). Il convient donc d'accepter cette nature complexe, propre à l'urbanité, pour l'analyse comme pour le projet.

Morin affirme également que : « La notion de vie est [...], implicitement ou explicitement, liée aux idées d'auto-organisation et de complexité. »<sup>547</sup> (Morin, 1973, p.30). Henri Lefebvre prend lui aussi position sur la question du vivant et de la nature. « La nature se présente comme le vaste terrain des naissances. Les « choses » naissent, croissent et mûrissent ; elles se flétrissent et meurent. » (Lefebvre, 1974, p.86). Lefebvre évoque ici les cycles de renouvellement inhérents à la nature et de la vie. Cette pensée suggère donc une articulation étroite avec la notion de temps. La mort est ici évoquée clairement comme un élément constitutif de la nature. Par conséquent, un espace « naturel » assumera sa propre disparition. Toujours à propos de la nature, Lefebvre nous dit aussi, « Qui dit nature affirme spontanéité » (Lefebvre, 1974, p.86). On comprend ici que la spontanéité, caractéristique importante de l'urbanisation informelle, est un mécanisme qui permet de le considérer comme un système vivant.

La « nature humaine » (Morin 1973, Jackson, [1984] 2003), semble être particulièrement stimulée dans le contexte de l'urbanisation informelle. De nombreux mécanismes systémiques semblent ainsi engager la « logique du vivant » (complexité, résilience, autoréparation, auto-organisation, cycles,...). La mise en lumière de ces mécanismes autorise donc des rapprochements légitimes entre ville et nature.

La « logique du vivant » et la « logique complexe », donnent un nouvel éclairage théorique pour comprendre les mécanismes qui agitent l'urbanisation informelle. Ce nouvel éclairage fait apparaître la fragilité des fragments urbains comme autant d'opportunité pour l'émancipation de phénomènes de résilience. La fragilité de la ville en terre se trouve donc anoblée par les mécanismes naturels qui lui sont associés.

### ***b. « Paysage urbain » et « Tiers paysage »***

*« Nous pouvons dire avec Vidal de la Blache que la nature prépare le site et que l'homme l'organise de manière à satisfaire ses désirs et ses besoins. »*

**Rapoport, 1972, p.42**

Précisons pour commencer que le Mali témoigne d'un rapport culturel au paysage particulier, l'UNESCO évoque même le terme de « paysage culturel » en parlant du Pays Dogon, par exemple. C'est dire si les liens culturels entre l'homme et le milieu sont ici particulièrement systémiques et chargés de représentations symboliques<sup>548</sup>.

<sup>547</sup> Cette pensée nous permet de faire le lien avec la question de « l'autogestion » (Lefebvre, 1974) que nous développerons plus loin en détail.

<sup>548</sup> Pour bon nombre de cultures, il est, par exemple, impossible de construire une maison dans la pente (sauf chez les Dogons). On comprend alors que certains éléments structurants de la culture permettent de forger le



Voyons à présent comment approcher l'idée de « paysage urbain », qui permet d'articuler finement l'urbain avec la nature. N'étant pas moi-même paysagiste je ne saurais m'engager sur le terrain d'une définition du « paysage urbain », je renverrai par conséquent le lecteur vers la littérature existante<sup>549</sup>. Pour permettre une appropriation simple de ce concept, nous pourrions dire qu'il convient de se représenter le paysage comme une strate naturelle vivante préexistante à l'installation de la ville. Cette strate est plus ou moins remaniée (anthropisée) en fonction des cas pour répondre aux fonctions urbaines. Il convient donc d'appréhender la forme urbaine comme un corps poreux laissant respirer une strate de paysage vivante dans la ville, sous la ville. Cette strate vivante demeurant toutefois en interaction permanente avec les aménagements urbains. Pour renforcer cette représentation nous pourrions citer John Brinckerhoff Jackson :

*« ...la nature est véritablement omniprésente dans la ville : dans le climat, la topographie et la végétation de la ville, nous sommes en fait entourés par un paysage invisible ou impalpable d'espaces, de couleur, de lumière, de son, de mouvement, de température, dans la ville pas moins qu'à la campagne. »*

**Jackson, 2003, p.14**

Avec cette citation, Jackson nous fait entrer de plein pied dans la notion de « Paysage urbain ». Jackson dédramatise l'appropriation du paysage par l'urbain. Il affirme par exemple que « Le paysage, ce n'est pas simplement une manière de protéger la nature existante, mais aussi de créer une nature nouvelle, une beauté nouvelle. » (Jackson, 2003, p.32). On comprend que le paysage peut légitimement être façonné pour « créer une nouvelle nature », « une beauté nouvelle ». Le paysage peut alors être approprié et façonné pour faire la ville.

Dans le cas de Bamako, la ville elle-même offre un rapport extrêmement poreux à la nature. Cette symbiose passe par de nombreux détails : la naturalité du matériau dominant en ville (la terre), la perméabilité d'un sol (rarement goudronné), omniprésence de l'arbre en ville (caractéristique propre à la ville de Bamako), émergences rocheuses dans l'espace public des rues<sup>550</sup>, cours d'eaux à l'état naturel (berges du fleuve Niger ainsi que de nombreux marigots), présence de nombreuses falaises rocheuses visibles,... La ville de Bamako présente de nombreux cas de figures où les émergences naturelles s'affirment dans l'espace urbain, proposant une approche tangible et remarquable d'un « paysage urbain » spécifique.

Un fait particulièrement remarquable à Bamako, c'est l'omniprésence de l'arbre en ville. Les citoyens plantent et entretiennent des arbres en ville : dans les cours « privées », mais également dans l'espace public. En effet, le devant de la maison se doit d'être bien entretenu afin qu'il prenne une apparence accueillante et ombragée. L'arbre est donc par conséquent le témoin d'une appropriation manifeste et partagée de l'espace commun. L'arbre semble être un ingrédient essentiel de la citadinité bamakoise. Bamako prend alors des allures de « ville-forêt »<sup>551</sup>.

---

territoire d'une certaine manière. Le non envahissement des falaises rocheuses, jusqu'à ce jour, semble donc exprimer un fait culturel. On commence à observer ici ou là quelques tentatives d'appropriations de terrains en pente, comme dans le quartier de Sofa Bougou, par exemple.

<sup>549</sup> On trouvera une remarquable introduction de cette notion de « paysage urbain » dans l'article « L'invention du paysage urbain » de Françoise Chenet-Faugeras. In: *Romantisme*, 1994, n°83. *La ville et son paysage*. pp. 27-38.

URL : [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/roman\\_0048-8593\\_1994\\_num\\_24\\_83\\_5932](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/roman_0048-8593_1994_num_24_83_5932) (Consulté le 28 décembre 2012)

<sup>550</sup> Un tel détail se retrouve dans les représentations d'Andréa Branzi, notamment dans le projet « No-Stop-City » réalisé avec le groupe Archizoom (1969).

<sup>551</sup> Pour prolonger sur ce thème de la symbolique de l'arbre nous renverrons le lecteur vers la lecture suivante : Pélissier Paul, 1980, « L'Arbre en Afrique tropicale: la fonction et le signe », *Cahiers O.R.S.T.O.M.: Série Sciences humaines*, Volume 17, 193p.



**Figure 129 - Paysage urbain tangible de Bamako**

Bamako permet de laisser exister un paysage « dans les trous de la ville formelle » (Agier, 2008). Ces porosités de la ville formelle sont particulièrement manifestes dans les périphéries, mais également dans le centre, les résistances du paysage naturel face à l'aménagement de l'espace urbain est importante. Le paysage urbain de Bamako est ainsi criblé d'un certain nombre de « délaissés urbains », ce que Gilles Clément nomme un « Tiers paysage ». Gilles Clément nous dit que « La ville produit d'autant plus de délaissés que son tissu est distendu. » (Clément, 2004, p.16). L'étalement urbain caractéristique de la ville de Bamako, favorise donc la porosité de l'urbanisation formelle et permet l'émergence d'un « tiers paysage » (Clément, 2004). Cette « résistance » du paysage de Bamako engendre des « délaissés », des « refuges », des « linéaments » (Clément, 2004), qui engendrent des corridors de biodiversité, un « maillage ». Ce « Tiers paysage » fait office de refuge pour la biodiversité<sup>552</sup>. Le « Tiers paysage » peut donc être entrevu comme une richesse urbaine.



**Figure 130 - Tiers paysage de Bamako**

Dans le cas de Bamako, la référence au « tiers paysage » doit être prise avec discernement, car à Bamako le sol est largement exploité pour toute sorte d'activités<sup>553</sup> : commerce informel, agriculture urbaine, artisanat, pépinières hors sol,... Il n'en reste pas moins que cet envers de la ville existe, le long des marigots, ou des falaises, par exemple. Nous pourrions ainsi dire qu'à Bamako l'urbanisation informelle cohabite avec le « tiers paysage ».

Durant la lecture du « Manifeste du Tiers paysage » de Gilles Clément (2004), ont surgi toutes sortes d'analogies entre urbanisation informelle et « tiers paysage ». Cette lecture permet de comprendre que l'urbanisation informelle répond aux mêmes mécanismes que le « tiers paysage » (Clément, 2004). Semblable au « tiers paysage », l'urbanisation informelle profite des « délaissés » urbains, des

Pélissier Paul, 1980, « L'Arbre dans les paysages agraires de l'Afrique noire », Cahiers de l'ORSTOM, Série Sciences Humaines, Volume 17, p.131-136.

<sup>552</sup> Gilles Clément explique que « Une forêt issue d'un délaissé comporte toujours une diversité supérieure à une forêt gérée. » (Clément, 2004, p.46).

<sup>553</sup> Nous verrons dans le chapitre sur l'agriculture urbaine, que même des parcelles en attente de construction sont mises à contribution pour la production agricole, et ce même dans un quartier moderne comme celui d'ACI2000.

interstices, des anfractuosités pour s'établir et se développer, à la marge des aménagements planifiés, dessinés. L'informel exploite donc l'imprévu, approchant un mimétisme des mécanismes naturels du « tiers paysage ». Le « tiers paysage » constitue un territoire de refuges pour l'urbanisation informelle au cœur de la ville formelle. Avec cette lecture, un processus urbain naturel, « sauvage » (Loubes, 2011), peut ainsi se dévoiler dans les marges de la ville formelle.

Aujourd'hui, on commence à parler « d'infrastructure naturelle », ce principe permet d'envisager comment la nature peut être mise à contribution pour accompagner les besoins des citoyens. Déjà de nombreux équipements à technologie faible, « *low-tech* », sont mis à l'épreuve : Lagunage, phytoépuration, phytoremédiation,...<sup>554</sup> Ces « infrastructures naturelles » sont en mesure d'offrir des réponses économiques et efficaces aux problèmes d'assainissements à partir des éléments structurants du paysage<sup>555</sup>. Dans le cas de Bamako, les interstices urbains pourraient être mis à contribution pour résoudre quelques questions d'équipement urbain, tout en préservant l'aspect végétalisé. Un projet d'infrastructures naturelles pourrait correspondre à une sorte d'intensification du « tiers paysage » urbain existant<sup>556</sup>.

La notion de paysage urbain invite à employer toutes les porosités entre la ville et le paysage, entre la culture et la nature. Dans cette perspective de nombreux auteurs évoquent cette perméabilité et invitent à considérer l'architecture comme un médium entre ces deux univers. Hanna Arendt affirme par exemple que « Le monde, la maison humaine édifée sur terre et fabriquée avec les matériaux de la nature terrestre livre aux mains humaines, ne consiste pas en quelque chose que l'on consomme, mais en choses dont on se sert. » (Arendt, 1958, p.185). On comprend là que la matière de l'architecture fait « usage » d'un matériau pour un temps donné, sans le consommer, sans le faire disparaître. Le matériau demeure donc, et retournera dans le cycle naturel. Dans le même sens Benoit Goetz, Bruno Madec, et Chris Younes affirment que « L'architecture fait plus que « toucher la terre », elle a partie liée avec elle. Elle en est consubstantielle, elle en dispose et la dispose, sur le mode d'une complicité immémoriale... » (Goetz, Madec, Younes, 2009, p.39). La complicité ici évoquée est particulièrement intéressante à rappeler car elle invite à considérer l'impact de l'homme sur la nature comme une connivence, une harmonie, un accord, un rythme,...

La naturalité du matériau terre invite à se demander si le paysage urbain d'une ville en terre n'est pas une catégorie spécifique dans la grande famille des paysages urbains.

### **c. « Urbanisme faible »**

Le travail d'Andréa Branzi, propose une posture interdisciplinaire permettant des porosités entre : design, architecture et urbanisme<sup>557</sup>. Pour aller dans ce sens, il développe le concept d'un « urbanisme faible », en référence au philosophe italien de la « pensée faible », Gianni Vattimo (1983)<sup>558</sup>. Le mot « faible », est ici à envisager dans le sens de : incertain, réversible, « doux », léger, avec un minimum d'emprunte sur le sol, un urbanisme de doutes. Nous sommes donc ici dans un paradoxe où la « faiblesse » entretient la résilience. L'urbanisme « faible », n'est donc pas à prendre dans un sens péjoratif (négatif), mais dans un sens pleinement positif, car il propose un potentiel de

<sup>554</sup> L'ensemble de ces techniques d'assainissement ont pour particularité d'avoir recours à des phénomènes naturels pour épurer les eaux de façon efficace et normalisée. Elles ne nécessitent par conséquent qu'un faible investissement matériel.

<sup>555</sup> De telles techniques d'assainissement sont principalement tributaires de mains d'œuvre, le coût de réalisation dans un pays pauvre est donc extrêmement faible. Un tel projet doit cependant être planifié à l'échelle géographique en mettant à contribution le potentiel paysagé et foncier de la métropole malienne.

<sup>556</sup> On remarquera qu'une telle intensification de paysage sous forme d'« infrastructure naturelle » ne permettrait plus de le classer parmi la catégorie du « Tiers paysage ».

<sup>557</sup> Andréa Branzi est à la fois designer et urbaniste, il est donc à même d'apprécier des porosités entre différentes disciplines.

<sup>558</sup> Gianni Vattimo, *Il pensiero debole*, Feltrinelli, Milan, 1983 (avec P. A. Rovatti).

réversibilité de l'espace. Branzi précise que « [...] la seule véritable certitude repose sur l'incertitude permanente et où le seul fait certain repose sur l'insécurité. [...] C'est cela la seconde vraie modernité : indéterminée, faible, incomplète. » (Branzi, 1997, p.39). Autour de ce thème, Branzi développera deux projets *Agronica* (1996) et *Eindhoven* (2000), tous deux font état d'un système de pilotis, et de cloisons mobiles permettant de laisser le sol libre et réversible pour l'agriculture. François Burkhardt définit le projet *Agronica* de Branzi comme un

« [...] modèle de « métropole symbiotique » avec une urbanisation « faible » où se rencontrent et s'interpénètrent plusieurs fonctions urbaines et rurales pouvant se réadapter constamment à de nouvelles exigences [...]. *Agronica* garantit la survivance du paysage naturel et agricole en présence de services urbains développés mais non plus globalisants. »

**Burkhardt, 1997, p.8**

« L'urbanisme faible » proposé par Andréa Branzi se matérialise dans le projet *Agronica*, par exemple, par des plans verticaux (cloisonnements) et des plans horizontaux (couvertures et sols). Tous ces plans sont mobiles, il convient donc de dépasser l'image fixe de la photographie pour accéder aux représentations vidéo du projet<sup>559</sup>. Les seuls points fixes sont une trame d'éléments structurants (poteaux) servant de support au mouvement des éléments architecturaux nomades.

Branzi qualifie sa proposition d'une « architecture enzymatique », « c'est-à-dire une architecture capable de s'insérer dans les processus de transformation du territoire sans prédisposer des codes de figuration extérieure, mais plutôt des qualités environnementales intérieures, dispersées sur le territoire et non enfermées dans le périmètre du bâtiment. »<sup>560</sup>. Sa proposition envisage une architecture perméable au territoire, une architecture poreuse laissant exister pleinement le paysage. « Une architecture traversable qui garantit la pénétration du territoire et de l'espace, non plus marquée par des frontières fermées, mais par des filtres ouverts, à la façon d'une agriculture tridimensionnelle. »<sup>561</sup>. L'architecture se réduit alors à « un système ouvert de composants environnementaux »<sup>562</sup>. Pour Branzi les principes de l'urbanisation faible permettent donc d'envisager l'urbanisation comme une « symbiose avec la nature »<sup>563</sup>.

Observons à présent sur le terrain une manifestation de cet « urbanisme faible ». Le document ci-dessous fait état de deux relevés effectués sur une même parcelle à trois ans d'écart. Il s'agit de la parcelle de Baissa Diarra (B.7). Les documents de la colonne de gauche ont été réalisés en 2008, les documents de la colonne de droite ont été réalisés en 2011.

<sup>559</sup> Branzi Andréa, 1995, *Agronica, Modello di urbanizzazione debole*.

<https://www.youtube.com/watch?v=L7G-eF71wmo>

<http://vimeo.com/48685139>

<sup>560</sup> Plaquette de l'exposition Andréa Branzi, FRAC-Centre, 2004. URL :

<http://www.frac->

[centre.fr/upload/document/journaux\\_expos/2004/FILE\\_4cc945aebc2e9\\_branzi\\_32p\\_v3.pdf/branzi\\_32p\\_v3.](http://www.frac-centre.fr/upload/document/journaux_expos/2004/FILE_4cc945aebc2e9_branzi_32p_v3.pdf/branzi_32p_v3.pdf)

[pdf](#)

<sup>561</sup> Ibid

<sup>562</sup> Ibid

<sup>563</sup> Ibid

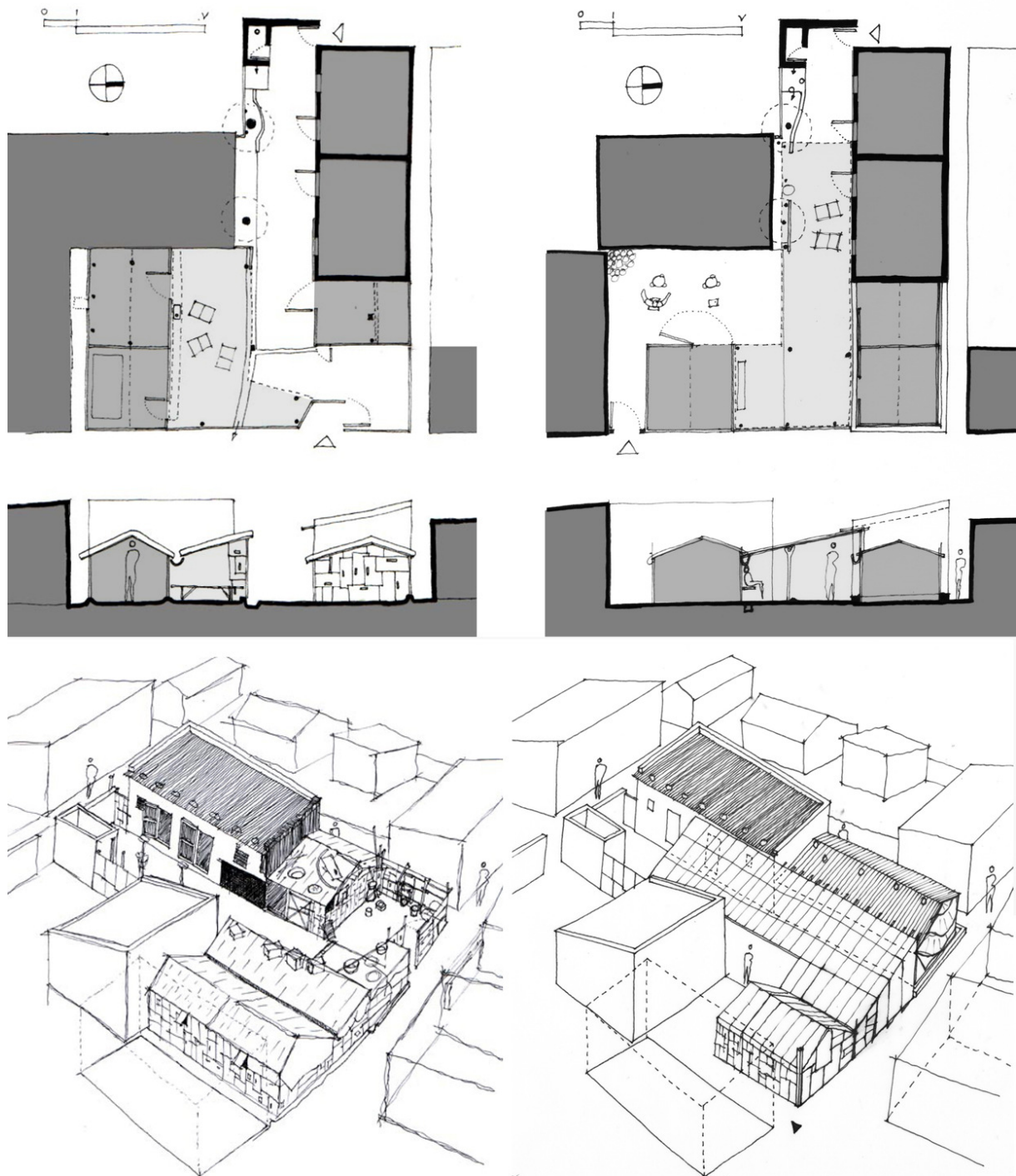


Figure 131 - « Déménagement urbain » 2008-2011, (B.7)

Ce document illustre parfaitement le potentiel de réversibilité de l'espace. L'architecture légère semble pouvoir se déplacer comme un meuble, donnant lieu à une sorte de « déménagement urbain », en mêlant design et urbanisme. Un espace qui était considéré comme un plein (une chambre), peut subitement disparaître pour laisser la place à une cour extérieure (un vide). Ce qui était la cour devient un espace couvert (pour recevoir des élèves de l'école coranique). L'accès à la parcelle change également. L'espace se transforme en affinant peu à peu son niveau de définition<sup>564</sup>.

<sup>564</sup> On remarquera que la partie Nord/Est fait état d'un soubassement en ciment. Cette étape de l'aménagement correspond donc à une stabilisation progressive des formes.

C'est comme si nous assistions à un réajustement perpétuel des formes autour des besoins changeants.

Les descriptions, faites en amont, du « paysage urbain » de Bamako, font étrangement penser à cet « urbanisme faible » proposé par Andréa Branzi. Le fait, par exemple, que l'espace urbain soit particulièrement qualifié par le mobilier (lié à une occupation informelle de l'espace)<sup>565</sup> permet de saisir le potentiel dans l'accompagnement d'une telle vitalité urbaine produite par une énergie de survie. Ce mobilier urbain, caractéristique de l'urbanisation informelle, permet de qualifier l'espace autour d'une alternance des usages. La légèreté de l'occupation spatiale, à travers le mobilier urbain, offre une réversibilité organique et permanente de l'espace.

Andréa Branzi, puis après lui Rem Koolhaas (1995), développent, à travers le concept de « ville générique » un propos sur le rôle du mobilier dans la qualification programmatique de l'espace urbain. Cette posture permet de considérer l'architecture comme un hybride empruntant la souplesse et la réversibilité du mobilier pour qualifier l'espace urbain<sup>566</sup>. « L'urbanisme faible » engendre une « architecture impermanente » qui semble laisser vivante la strate du paysage naturel.

Le mobilier fait la programmation de l'espace urbain de Bamako, le mobilier est meuble, la programmation peut se changer. Ici la légèreté de l'ombre s'apparente à un meuble que l'on déplace. On assiste à une rapidité et une facilité d'adaptation presque quotidienne de l'espace.

---

<sup>565</sup> Nous développerons en détail, dans la partie Energie, combien le concept de « *task-scape* » (Ingold, 2000), invite à considérer le mobilier urbain flottant de l'informel.

<sup>566</sup> Conférence de Rem Koolhaas - *LABCITY - L'École centrale à Paris-Saclay*. Conférence du 12 décembre 2012 au Pavillon de l'Arsenal. URL : <http://www.pavillon-arsenal.com/videosenligne/index.php>



Figure 132 - Urbanisme faible de Bamako

L'architecture est le terrain (la terre), elle l'apprivoise et se l'approprie tout en le laissant vivant, et à tout moment réversible<sup>567</sup>. La terre peut être, à tout moment broyée et remaniée, soit pour reconstruire, ou bien même pour faire des semis. La construction en terre est faite d'éléments naturels vivants, et donc, par extension, la ville en terre est naturelle et vivante. Elle fonctionne en rythme avec la nature, répondant spontanément aux variations du paysage dans une interaction réciproque. Le paysage urbain est le théâtre d'un dialogue où architecture informelle et « tiers paysage » cohabitent à travers l'emploi d'un « urbanisme faible ». Henri Lefebvre précise que « L'espace produit ne fut ni rural ni urbain, mais résultat de leur relation spatiale nouvellement engendrée. » (Lefebvre, 1974, p.95) L'intensification des relations entre ces deux espaces suscite la perméabilité, l'échange, les croisements, les relations, les hybrides, les branchements, pour finalement stimuler l'innovation et le changement.

L'urbanisation informelle semble particulièrement proche des principes de l'« urbanisme faible » développés par Andréa Branzi. Aussi, il est intéressant d'avoir à l'esprit les principes de l'urbanisation faible pour apprécier la valeur et le potentiel de l'urbanisation informelle, notamment dans sa capacité à laisser exister le paysage dans le cadre urbain.

#### **d. Ordre complexe / Logique du vivant**

*« Ces carences ont engendré des systèmes alternatifs ingénieux et déterminants, qui imposent une redéfinition de certaines notions telles qu'infrastructure de transport, stabilité et même ordre,... »*

**Rem Koolhaas, 2000, p.652**

Le coup d'œil rapide accordé à l'urbanisation informelle provoque habituellement une représentation mentale du désordre. Il s'avère que ce processus urbain répond paradoxalement à un ordre. Certes il ne s'agit pas d'un ordre orthogonal stable. Il s'agit d'une autre idée de l'ordre. Un ordre régi par une logique de fragments, de mouvement, de « bruit » (Morin, 1973).

Commençons par évoquer Gérard Brasseur, qui interroge la place de la ruine, comme une caractéristique propre à la culture urbaine. Le rôle de la ruine provoque chez Brasseur une représentation empreinte de désordre. Il explique combien la ruine fait partie intégrante du cycle urbain. « L'usage veut qu'à sa mort il y soit enterré; la porte fermée derrière lui, on laissera la case se démolir toute seule- ce qui ne fait qu'ajouter à sa précarité et est un élément de l'allure toujours plus ou moins désordonnée des villages. » (Brasseur, 1968, p.69) L'omniprésence de la ruine engendre donc un sentiment visuel de désordre, pour un regard étranger comme celui de Brasseur.

Sur le terrain, nous avons vu dans le chapitre sur « le règlement urbain tacite », qu'une certaine forme d'ordre était identifiable dans l'espace. Cet ordre est en premier lieu contraint par les conditions climatiques : pluies, vent, soleil, inondation,... Ce constat évoque une lutte permanente contre les éléments, dans une stratégie défensive de l'architecture afin de maintenir son rôle premier : l'abri de l'homme. Un peu plus loin, dans la même ville mais dans un autre contexte économique, l'argent permet de s'affranchir des contraintes naturelles par des artefacts et des prothèses technologiques imperméabilité, climatisation,... Mais ici l'espace est en prise directe avec les éléments naturels à tel point que l'espace est orienté, ajusté, disposé, dans le sens de la lutte contre les éléments. Dans cette tension, la moindre omission, la moindre erreur et c'est la sanction. Les contraintes imposées par le paysage façonnent ainsi lentement l'espace selon un procédé empirique. L'architecture se révèle donc extrêmement contrainte, en premier lieu par la nature. C'est peut-être également une preuve supplémentaire qu'elle fait partie intégrante de cette nature,

<sup>567</sup> En effet, la chimie structurante de la construction en terre est extrêmement simple, elle ne remanie que très peu la structure moléculaire de la terre. L'eau étant le principal liant entre les grains, avec la paille qui crée la micro armature, sont les seuls éléments engagés pour engendrer la cohésion. Le matériau demeure donc à la fois vivant et réversible.



qu'elle est un prolongement logique de cet « ordre naturel ». L'ensemble de ces lois tombe alors sous le sens, comme des évidences vernaculaires, une logique « première », « primitive », « sauvage ». Amos Rapoport décrit parfaitement les principes qui régissent l'intégration des espaces vernaculaires :

*« ...les caractéristiques du bâtiment indigène : absence de prétentions théoriques ou esthétiques ; intégration au site et au climat ; respect des autres individus et de leurs maisons, d'où respect de l'environnement tout entier, qu'il soit le fait de l'homme ou le fait de la nature,... »*

**Rapoport, 1972, p.7**

Un ordre climatique façonne donc directement l'espace, et notamment l'espace fragile. Les contraintes climatiques sont tellement fortes que l'architecture de ces constructions se place comme un prolongement du paysage, un « concentré » (Loubes, 2010, p.115). C'est comme si c'était le climat qui avait façonné l'espace. Mais nous n'allons pas nous cantonner à l'étude d'un « Déterminisme climatique » sous le joug d'un « Ordre naturel ». Nous avons en effet pu constater sur le terrain, un très grand nombre de facteurs permettant d'avancer l'idée d'un ordre urbain à travers un « règlement urbain tacite » : constitution d'une micro-centralité à l'échelle du quartier, hiérarchisation spatiale et progressive (public-privé, léger-lourd, lumière-pénombre),... L'ensemble de ces éléments, relevés sur le terrain, se révèlent être eux aussi extrêmement structurant. L'espace informel est donc loin d'être chaotique, il est simplement régi par une autre forme d'ordre.

Paola Berenstein-Jacques aborde frontalement la question de l'ordre en se penchant sur l'analyse des favelas de Rio. Elle parle volontiers de l'« expression du désordre ou d'un « nouvel ordre », un ordre incomplet ou changeant, un ordre en construction, constamment en formation. » (Berenstein-Jacques, 2003, p.32). Nous comprenons à présent que l'ordre urbain informel répond à une mécanique dynamique, dans un processus incertain, qui fait que l'ordre est changeant, qu'il se renouvelle en permanence. « le désordre apparent peut être le résultat d'un ordre qui change trop vite et le déséquilibre celui d'un équilibre dynamique. Le désordre se résume à un ordre temporel qui apparaît complexe [...] » (Berenstein-Jacques, 2003, p.78). Berenstein-Jacques nous invite ici à interroger la question de l'ordre à travers son rapport au temps. « On peut alors considérer [...] l'ordre fragmentaire comme ordre en construction, en transition, intermédiaire, en transformation continue. » (Berenstein-Jacques, 2003, p.79). On comprend avec Paola Berenstein-Jacques que « la transformation continue » de l'ordre semble profiter de l'ensemble des interactions urbaines pour se réajuster en permanence, de sorte que l'ordre sera variable d'un lieu à l'autre, et que dans un même lieu il demeurera en mutation perpétuelle. Elle évoque aussi un « ordre imposé par la nécessité » (Berenstein-Jacques, 2003, p.32) qui nous renvoie directement à l'influence directe des événements sur la structuration de l'espace. Elle propose également la figure du « rhizome », pour imaginer cette logique d'un processus incertain. « le rhizome constitue donc un réseau, par lui se casse l'idée d'ordre et de hiérarchie propre à l'arbre. » (Berenstein-Jacques, 2003, p.182). Le concept de « rhizome » renvoie directement aux propos de Gilles Deleuze et Félix Guattari dans « *L'Anti-Œdipe* » (1972), où « tout élément peut affecter ou influencer tout autre » (Deleuze, Guattari, 1972, p.13). On comprend là qu'un tel type d'ordre suggère une profonde interaction des différents éléments en présence au sein du processus d'élaboration de l'espace, pour générer un système d'ordre en construction permanente. Pour Deleuze et Guattari, il s'agit d'un ordre sans centre, un ordre sans hiérarchie arborescente, un ordre en recomposition perpétuelle. Berenstein-Jacques propose un « Déplacement de l'ordre institué » pour « Proposer un "nouvel ordre". Un ordre caché dans l'ordre ancien. A rechercher. Déconstruire, décomposer, le nom finalement importe peu : ouvrir le vieux pour en extraire le nouveau contenu en germe. » (Berenstein-Jacques, 2003, p.33). Le « nouvel ordre » de Paola Berenstein-Jacques nous permet de faire le lien systémique entre les processus d'urbanisation informelle et un « ordre ancien ». Cette posture conforte l'idée (déjà évoquée dans la partie Temps), de prendre en considération les processus urbains comme un patrimoine urbain vivant.

*« L'herbe échappe toujours au projet, elle pousse là où on ne l'attend pas, elle crée la surprise ; au contraire du calque qui reproduit, répète les formes ou les espaces connus, l'herbe en crée de nouveaux, elle forme des cartes nouvelles toujours changeantes. Une cartographie de la déterritorialisation, du débordement, de l'écoulement ou de l'infiltration. L'herbe forme des enclaves, des territoires végétaux comme c'est le cas des dites mauvaises herbes. »*

**Berenstein-Jacques, 2003, p.185**

Afin de poursuivre sur la question de l'exploration d'un autre ordre, nous pourrions également faire référence à Edgard Morin pour qui la ville est le « [...], foyer le plus vivant de la société historique, [...] un milieu extraordinaire d'ordre, de complexification, de désordre, d'invention et de "bruit" » (Morin, 1973, p.199). Edgard Morin introduit ici le concept du « bruit » (Morin, 1973). Il le définit ainsi :

*« Le "bruit" est lié non seulement au fonctionnement, mais plus encore à l'évolution du système vivant. La mutation est une perturbation qui peut être assimilée à un "bruit" au moment de la transmission du message génétique par duplication, lequel "bruit" provoque une "erreur" par rapport à l'information émise, laquelle erreur devrait entraîner une dégénérescence dans le nouveau système vivant. Or, dans certains cas, le "bruit" provoque l'apparition d'une innovation et d'une complexité plus riche. L'erreur, dans ce cas, loin de dégrader l'information, l'enrichit (Atlan, 1972). Le "bruit", loin de provoquer un désordre fatal, suscite un ordre nouveau (von Foerster, 1962). Le hasard de la mutation, loin de désorganiser le système, joue un rôle organisateur (Monod, 1971). »*

**Morin, 1973, p.131**

Nous sommes bien ici dans un concept très proche des notions d'ordre changeant évoqués auparavant chez Berenstein-Jacques, et chez Gilles Deleuze et Félix Guattari. Le « bruit » provoque des « erreurs » dans le système<sup>568</sup> qui, plutôt que de s'altérer, « suscite un ordre nouveau » à travers un degré de complexité supérieur. « [...] le changement, l'innovation, dans l'ordre du vivant, ne peuvent être conçus que comme le produit d'un désordre enrichissant parce que devenant source de complexité. » (Morin, 1973, p.131). Edgard Morin précise ensuite que « [...] tout système vivant est menacé par le désordre et en même temps s'en nourrit. Tout système vivant est à la fois parasité par l'entropie et le parasite. » (Morin, 1973, p.131). Le caractère vivant de l'urbanisation informel est donc fortement articulé au désordre qui provoque des oscillations entre altération et résilience. Le caractère fragile des matériaux employés est un facteur important qui engendre complexité et résilience.

Yona Friedman développe lui le concept « d'ordre compliqué » (2008), pour expliquer le saut entre une représentation synonyme de désordre et une réalité régie par un ordre invisible (à première vue). Il explique que « [...] l'ordre compliqué ressemble au désordre pour celui qui ne connaît pas ses

<sup>568</sup> Dans la conclusion de son ouvrage sur « le Modulor », Le Corbusier (1949) explique que le système de mesure du modulor, aussi soigneusement et précisément élaboré soit-il, n'est pas rigoureusement exact. Le Corbusier explique qu'il reste et demeure une part d'imprécision, d'erreur, cette brèche semble très proche des propos de Morin sur le « bruit » (Morin, 1973). « ..., mais en philosophie ... je subodore que ces 6 milliardièmes de quelque chose ont une signification infiniment précieuse : ça n'est pas fermé, ça n'est pas bouché ; l'air passe ; la vie est là, faite de la répétition d'une égalité fatidique qui n'est précisément pas rigoureusement égale...ce qui donne le mouvement » (Le Corbusier, 1949, p.235). La reconnaissance de l'existence de cette imprécision, ainsi assumée est ici source de vie, de mouvement. Cette imprécision, cet interstice, pourtant dans un cadre moderne où le désir était bien de tout maîtrisé dans l'optique d'une industrialisation totale de l'habitat, est bel et bien l'aveu que l'ordre naturel surpasse l'ordre humain, si abouti soit-il.

règles arbitraires. » (Friedman, 2008, p.29). On réalise ici que le fait de comprendre les règles permet de visualiser la mise en ordre<sup>569</sup>.

Yona Friedman va même jusqu'à affirmer que « Le désordre n'existe pas. N'existe que l'ordre compliqué. ». (Friedman, 2008). Une telle affirmation nous suggère de se méfier du premier sentiment de désordre qui nous envahie devant un système complexe, elle nous suggère de rechercher dans « l'ordre compliqué » les mécanismes et les règles qui ont permis d'engendrer un tel degré de complexité. Yona Friedman affirme encore que « L'ordre compliqué substitué au désordre peut donner un nouveau sens à l'entropie (en tant que complication croissante), et permet aussi de nouvelles pensées au sujet de l'évolution des organismes, vivants ou non. » (Friedman, 2008, p.69). La quête d'un « ordre compliqué », permet donc d'accroître l'entropie tout en se rapprochant des principes qui régissent les systèmes organiques.

En tenant compte des caractéristiques de « l'ordre naturel », de la « logique du vivant », nous pouvons à présent convoquer un certain nombre d'indices provenant du terrain de recherche permettant de valoriser le caractère « naturel » de l'urbanisation informelle : complexité, résilience, régénération, auto-organisation, autogestion, autoréparation, interaction, capacité à surmonter les aléas,... Chacune de ces caractéristiques de l'urbanisation informelle renvoie aux propriétés « vivantes » de l'urbanité informelle.

#### **e. Ordre culturel - complexité et morphogénèse**

*« La vérité humaine comporte l'erreur. L'ordre humain comporte le désordre. Dès lors, il s'agit de se demander si le progrès de la complexité, de l'invention, de l'intelligence, de la société se sont fait malgré, avec, ou à cause du désordre, de l'erreur, du fantasme. Et nous répondrons à la fois à cause de, avec et malgré, la bonne réponse ne pouvant être que complexe et contradictoire. »*

**Morin, 1973, p.127**

Nous allons à présent poursuivre avec la pensée d'Edgard Morin pour constater combien les mécanismes qui régissent l'ordre culturel sont eux aussi vecteurs de complexité. Le lecteur gardera à l'esprit la thèse générale développée par Paola Berenstein-Jacques (2003) qui soutient que l'urbanisation informelle est une manifestation culturelle. Si comme l'avance Berenstein-Jacques, l'urbanisation informelle est une production culturelle, alors l'implication culturelle dans l'espace urbain est sans doute un vecteur important de complexité.

Edgard Morin affirme que l'ordre « [...] est dans la culture, dans la société. » (Morin, 1973, p.125). Il poursuit en soutenant que : « Contrairement à la croyance reçue, il y a moins de désordre dans la nature que dans l'humanité. [...] C'est l'ordre humain qui se déploie sous le signe du désordre. » (Morin, 1973, p.125). Edgard Morin affirme ici que l'humanité génère un degré de désordre supérieur à l'ordre naturel. Il dévoile les mécanismes qui permettent la perpétuation de la culture à travers un « système génératif »<sup>570</sup> (Morin, 1973, p.88). La perpétuation de la culture est véhiculée par des rituels qui permettent d'organiser des apprentissages à travers le filtre de chaque individu. Le passage par l'individu assure la permanence d'un « bruit » (Morin, 1973), d'une déformation, d'une erreur. La culture n'est donc pas une reproduction du même, mais une réinterprétation. La « haute complexité sociale » engendrée par la multiplicité des individus génère alors une actualisation

<sup>569</sup> Bernardo Secchi confirme ce point en expliquant que « [...] selon Henry Miller, le terme « confus » aurait été inventé pour indiquer un ordre que l'on ne comprend pas. » (Secchi, [2000] 2006, p.69).

<sup>570</sup> « [...] la culture constitue un système génératif de haute complexité sans lequel cette haute complexité s'effondrerait pour donner place à un niveau organisationnel plus bas. Dans ce sens, la culture doit être transmise, enseignée, apprise, c'est-à-dire reproduite en chaque individu nouveau en sa période d'apprentissage (learning) pour pouvoir s'autoperpétuer et perpétuer la haute complexité sociale. » (Morin, 1973, p.88).

permanente des mécanismes culturels. Le passage de la culture par le filtre des individus assure l'implication affective, c'est alors l'engagement affectif qui génère une sorte d' « auto-perpétuation » ou d' « autoproduction »<sup>571</sup> (Morin, 1973), une refondation, une régénération, bref une vitalité nouvelle. Edgar Morin en vient à engager le processus de « morphogénèse »<sup>572</sup> qui agit sur la culture comme un « appareil générateur/régénérateur ». L'évocation de la « morphogénèse » permet de créer un pont systémique entre différentes sphères : processus urbain, émancipation culturelle, mécanisme de croissance organique,... La morphogénèse permet soudainement d'employer les propos développés par Edgard Morin au sujet de la culture, pour les employer au sujet de la génération des formes urbaines, par exemple. Si l'on applique la « logique du vivant » à la sphère urbaine, on comprend que « la nature humaine » (Morin, 1973) engendre dans l'espace urbain un haut degré de complexité proche de celui développé naturellement dans la sphère organique du vivant. Le paradoxe veut que cette « logique du vivant » appliquée par l'homme dans l'espace urbain semble être plus complexe que « celle que notre entendement applique aux choses »<sup>573</sup> (Morin, 1973). La morphogénèse entretient donc un paradoxe en créant une distance à travers la complexité qui maintient un « entendement » complexe. Michel Agier explique par exemple que « L'espace impensé est la forme la plus rependue dans les quartiers populaires des villes du Sud. » (Agier, 2008, p153). « L'espace impensé » serait donc la condition de l'expression de cette « nature humaine » dans l'urbain (Morin, 1973). Notre propos est ici de se placer au cœur de ce paradoxe pour explorer dans le processus urbain informel « [...] une conception qui lie étroitement ordre et désordre, c'est à dire qui fait de la vie un système de réorganisation permanente fondé sur une logique de la complexité. » (Morin, 1973, p.28). La mise à jour des processus urbains informels, à travers la complexité, permet de saisir les mécanismes qui donnent lieu à la résilience.

#### **f. Consolidation et figure du Fragment**

*« l'espace physico-mathématique comporte des vides et des pleins, des creux et des saillies ; il garde une cohérence bien que « travaillée » par le fractionnement. »*

**Lefebvre, 1974, p.XXVII**

Les observations précédentes nous mènent à l'analyse croisée de deux concepts qui sont la « consolidation » (Dupréel, 1931) et la production de l'espace par « fragments » (Berenstein-Jacques, 2003). Ces deux opérations permettent une nouvelle fois une lecture de l'espace du terrain appartenant à une « logique du vivant » (Morin, 1973).

Gaston Bachelard, (1950) et Deleuze Guattari (1980) font tout deux référence au texte d'Eugène Dupréel, intitulé « Théorie de la consolidation » (1931). L'ouvrage de Dupréel porte sur des comparaisons entre les mécanismes sociaux et les lois qui régissent le monde vivant. Pour lui le concept de « consolidation » permet de rassembler sur un même plan « logique du vivant » et

<sup>571</sup> « Il faut distinguer ici la reproduction de la culture en chaque individu, par laquelle la culture s'auto-perpétue ou mieux s'autoproduit en permanence (comme par exemple un organisme biologique s'auto-perpétue en s'autoproduisant par la reproduction de nouvelles cellules remplaçant les cellules mortes), de l'autoreproduction de la culture qui est la reproduction d'une nouvelle société à partir d'une colonie de jeunes culturellement formés qui se détache de l'ancienne (comme par exemple l'autoreproduction par scissiparité d'une bactérie). » (Morin, 1973, p.88)

<sup>572</sup> « Dès lors que cette culture se boucle en circuit auto-producteur et autoreproducteur (par transmission et apprentissage) la culture devient non plus seulement produit hautement complexe, mais productrice de haute complexité. La culture n'est pas d'abord l'infrastructure de la société, elle devient l'infrastructure de la haute complexité sociale, le noyau générateur de la haute complexité hominienne et humaine. Ainsi, une prodigieuse morphogénèse a produit un appareil lui-même devenu automatiquement morphogénétique. La société devient dès lors un système phénoménal doté d'un appareil générateur/régénérateur : la culture. » (Morin, 1973, p.89)

<sup>573</sup> « [...] l'être vivant est soumis à une logique de fonctionnement et de développement tout autre, une logique dans laquelle interviennent l'indétermination, le désordre, le hasard comme facteur d'organisation supérieure ou d'auto-organisation. Cette logique du vivant est sans doute plus complexe que celle que notre entendement applique aux choses, bien que notre entendement soit un des produits de cette logique. » (Morin, 1973, p.29).

« logique sociale »<sup>574</sup>. Il s'agirait donc d'un mécanisme opérant à la fois dans la sphère « sociologique » et dans la sphère « biologique ». Elle permettrait de lire la « nature humaine » (Morin, 1973), dans les manifestations sociales, comme dans le chantier. Il développe ce point en démontrant que la consolidation est une opération « commune » dans l'ordre naturel, et qu'elle s'applique autant à l'être humain qu'à la matière. L'action de consolidation pourrait bien proposer un filtre intéressant pour l'étude de notre objet.

Il différencie deux types de consolidations : « consolidation de coexistence » et « consolidation de succession ». Il définit la « consolidation de coexistence » comme une agglomération profitant d'une force de « sustentation »<sup>575</sup> pour opérer des liens physiques entre différents éléments (Dupréel, 1931, p.16). Plus loin, il définit la « consolidation de succession », comme « le retour périodique d'un même fait » (Dupréel, 1931, p.16). La représentation de ce dernier invite à considérer un mécanisme qui opère avec un certain rythme, une certaine fréquence, c'est donc une opération qui se déploie à travers le temps et qui opère par fragments<sup>576</sup>. La lecture de Dupréel invite à considérer la « consolidation » d'une architecture comme la répétition d'un acte permettant à l'espace de s'engager sur la voie de la « durée » (Bachelard, 1950, Bergson, [1938] 2005). Dans le vocabulaire de Dupréel, les soins répétitifs appliqués à la forme pour la faire « durée » sont des « phénomènes intercalaires » (Dupréel, 1931, p.21), il parle à ce sujet du « pointillé des ordres sustentateurs » (Dupréel, 1931, p.29). Dans notre cas d'étude, l'espace fragile (en terre ou en paille) est donc maintenu en forme, par une force de « sustentation » qui opère des « consolidations périodiques » sur l'espace à travers des rythmes (des activités « intercalaires »). Si l'on en croit Dupréel, la « durcification » s'apparenterait donc à la « consolidation ». Cette force de « l'ordre consolidé », Dupréel la nomme « force vitale » (Dupréel, 1931, p.23).

Dans un chapitre intitulé « dynamique », Gérard Brasseur évoque le mouvement inhérent au matériau terre et à la paille.

*« Les transformations dans le temps sont incessantes. Elles tiennent en premier lieu de la fragilité du matériau et concernent alors les réparations. [...] Il est fréquent de voir après l'hivernage des pans effondrés que l'on reprend tant bien que mal. Après plusieurs opérations de ce genre, plus ou moins réussies, la solidité est compromise et la seule solution est d'abattre la case tout entière. »*

**Brasseur, 1968, p.453**

Pour Brasseur le processus fragmentaire des réparations engendre une dynamique spatiale qui rythme l'espace et l'inscrit dans le temps. Lorsque la construction ne peut plus être réparée elle est tout simplement détruite. C'est alors un autre rythme qui peut être saisi, un rythme à une autre échelle qui s'inscrit dans le temps de l'histoire et de la mémoire des occupants<sup>577</sup>. La dynamique de la fragmentation permet donc d'inscrire l'espace dans le temps long à travers les rythmes. Le processus de fragmentation joue à de multiples échelles de temps différentes : temps d'une hutte, temps d'un bâtiment en terre, temps d'une vie d'homme, temps d'une famille,... « Les changements annuels sont un fait général et affectent les habitations à tous les degrés d'évolution, y compris celle des villes. » (Brasseur, 1968, p.455). Brasseur évoque souvent dans son chapitre sur la « dynamique » des

<sup>574</sup> La recherche de Dupréel manifeste une démarche interdisciplinaire invitant à des transpositions de concept entre les disciplines.

<sup>575</sup> Dupréel définit la « sustentation » comme la force physique permettant le maintien de deux parties « soutenues » le temps de matérialiser un assemblage. Il prend l'image d'un artisan qui maintient en place deux planches pour pouvoir les assembler ensuite avec un clou. Dans cette opération la « sustentation » donne lieu à la « consolidation ».

<sup>576</sup> Il explique également que la « consolidation de succession », par la répétition d'une fréquence, participerait à la mémorisation (Dupréel, 1931, p.19).

<sup>577</sup> Nous retrouvons ici la question du patrimoine immatériel que nous avons eu l'occasion d'évoquer dans la partie sur le temps.

familles entières capables de se déplacer d'un lieu à un autre. Un grand nombre de constructions est ainsi parfois abandonné<sup>578</sup>.

La construction en terre est soumise à un processus fragmentaire associée à la fragilité du matériau. Nous avons pu constater précédemment (dans la partie ethnographie), que le chantier dirigé par Moussa Koné témoigne de l'aspect fragmentaire de la construction. La formalisation de l'espace s'adapte au déjà là, cela provoque une logique particulière, une logique qui tombe sous le sens, celle de l'évidence économique. L'architecture informelle révèle alors une esthétique de l'économie. L'esthétique est ici le résultat d'un processus, ce n'est pas un point de départ, ni même une fin. Elle demeure sans cesse en mouvement selon une « dynamique » (Brasseur, 1968). Cette fragmentation n'est pas complètement visible, car un simple enduit peut permettre de masquer efficacement deux fragments hétérogènes au sein d'une même construction. Mais si ce processus fragmentaire n'est pas saisissable visuellement, il n'en reste pas moins associé à une esthétique<sup>579</sup>.

Si l'architecture de terre dissimule le processus de fragmentation, l'architecture légère de l'urbanisation informelle (celle des huttes et des hangars) laisse percevoir cette fragmentation interne qui les anime. A travers elle, l'architecture légère offre une lecture temporelle de l'espace. Les fragments des interventions successives sont clairement lisibles dans l'espace. Une lecture attentive de l'espace et de sa structure peut permettre une généalogie des étapes de l'évolution.



**Figure 133 - De la récupération à la consolidation**

Les exemples ci-dessus sont des détails constructifs tirés du terrain de recherche. Malgré une grande diversité de matériaux, ces trois exemples (parmi d'autres) répondent à l'évidence à une même logique. Cette logique est très certainement étroitement associée au processus de récupération. Car la récupération est également un processus fragmentaire et aléatoire, lié aux opportunités des trouvailles du glanage urbain<sup>580</sup>. Mais ce n'est pas le seul facteur de la fragmentation, rappelons une nouvelle fois que les matériaux sont extrêmement sollicités par le climat (soleil cassant, pluies violentes,...), les matériaux de l'espace sont par conséquent soumis à un renouvellement permanent. Ajoutons à cela les innombrables mouvements endogènes de l'espace qui doit s'adapter autour des variations des différentes sphères du quotidien (sociale, familiale, individuelle,...).

<sup>578</sup> Il explique tout de même que : « Les changements d'emplacement sont moins courants puisqu'ils nécessitent une reconstruction complète. On y vient cependant quand la place se met par trop à manquer dans la maison et surtout quand celle-ci connaît une succession de décès qu'ont expliquerait difficilement par des causes naturelles. » (Brasseur, 1968, p.455).

<sup>579</sup> La discipline esthétique est soumise à la stimulation de nombreux sens autres que la vue. En effet, l'étymologie grecque signifie littéralement : « théorie de la sensation » (Charles Lalo, 1925). Tous les sens peuvent par conséquent être convoqués par l'esthétique.

<sup>580</sup> On remarquera toutefois que le glanage dans le « monde pauvre » fait déjà l'objet d'un commerce et d'une économie. Il ne révèle, par conséquent, pas la même abondance que dans le « monde riche ».

On comprend alors que nombreux sont les paramètres qui agissent par fragments pour introduire de l'aléatoire et de la complexité : récupération (source aléatoire), matériaux fragile (micro-événements), caractéristiques de l'espace social (changement permanent).

Paola Bernstein Jacques évoque la fragmentation à de nombreuses reprises dans son ouvrage « *Esthétique des favelas* » (2003). Elle nous invite à confirmer l'importance des transformations endogènes de l'espace. « Les baraques sont fragmentaires, car elles se transforment continuellement. Les constructions dans une favela (et par conséquent la favela elle-même) ne sont jamais achevées. » (Berenstein-Jacques, 2003). Cette idée de fragmentation liée à la transformation continue de l'espace conforte l'aspect vivant de cet urbanisme. L'inachèvement perpétuel de l'espace précaire interroge un rapport étroit entre l'homme et la nature. Dans cette idée, l'homme fabrique des villes vivantes, autant que des habitations vivantes.

Ce propos n'est pas sans rappeler la théorie de l'architecture contemporaine proposée dans « Indéfinition de l'architecture » (Goetz, Madec, Younes, 2009). Pour ces auteurs, en effet, l'architecture contemporaine se doit d'être « indéfinie », dans le sens de volontairement « inachevée », laissant ainsi la place à une appropriation fragmentaire.

L'urbaniste Bernardo Secchi s'appuie également sur la « figure du fragment » pour définir la caractéristique de l'urbanisation contemporaine, en opposition à la « figure de la continuité » qui caractérise l'urbanisation moderne<sup>581</sup> (Secchi, [2000] 2006). La figure du fragment, se présente donc comme une clef de lecture pour l'analyse de la période contemporaine. Bernardo Secchi, poursuit son développement en expliquant que « Le XX<sup>e</sup> siècle est caractérisé par la figure du fragment, une figure qui s'oppose à la continuité et qui trouve également ses origines dans le passé [...] » (Secchi, [2000] 2006, p.27). On comprend là que le fragment s'oppose à l'ontologie de la période moderne et permet de renouer avec une « origine passée ». La « figure du fragment » permet donc de fonder une pensée urbaine en référence à des processus anciens et en même temps à des manifestations pleinement contemporaines. Secchi poursuit son analyse en affirmant que « la figure de la fragmentation renvoie à une conception topologique de l'espace, de la différence et de la spécificité des lieux. » (Secchi, [2000] 2006, p.28). Cette dernière citation nous permet de saisir combien la fragmentation s'articule étroitement avec la « spécificité des lieux » et donc avec le contexte. Pour lui les « différences » générées à partir de cette conception « topologique » provoque une « [...] hétérogénéité des situations qui connotent un monde fragmentaire. » (Secchi, [2000] 2006, p.29). La fragmentation est donc un vecteur d'hétérogénéité et de spécificité forgé par un contexte.

La « figure du fragment », selon Secchi, « bien qu'agissant ponctuellement et localement » permet d'engendrer une refondation perpétuelle de « l'ensemble urbain dans sa totalité » (Secchi, [2000] 2006, p.28). La pensée sur fragment, par conséquent, ne s'oppose pas à une vision à grande échelle « de la ville et du territoire » (Secchi, [2000] 2006). Il suggère d'ailleurs de ne pas opposer une nécessaire planification à grande échelle avec un processus fragmentation vecteur de vitalité, mais au contraire d'employer consciemment ces deux mécanismes urbains de façons complémentaires.

La matérialisation de l'espace par le « fragment » n'est pas sans analogie avec la perception japonaise de l'espace. L'architecte japonais Riken Yamamoto pratique lui même des analogies entre la ville arabe, et ville Japonaise. Il explique que dans la ville arabe :

*« Les composants y sont prioritaires ; Bien que le développement de la ville paraisse improvisé, le fait est que chaque bâtiment, chaque cellule porte des « gènes » dotées*

---

<sup>581</sup> « La figure de la continuité, [...], a orienté la plupart des champs disciplinaires tout au long de l'époque moderne, tout comme la figure du fragment oriente aujourd'hui la pensée contemporaine. » (Secchi, [2000] 2006, p.19).

*de mémoire. Ainsi, au fur et à mesure que les cellules se multiplient, le tissu urbain se développe de façon naturelle. »*

**Riken Yamamoto, 1993, p.5**

Yamamoto nous permet de comprendre que le processus « cellulaire » de l'espace (par fragments) est en mesure de générer un développement naturel. Yamamoto tend à opposer cette conception arabe de l'espace par rapport à la conception occidentale. Il explique que :

*« A l'opposé des villes occidentales, les cités arabes n'ont pas de forme définitive. Au lieu de tendre progressivement à l'achèvement, elles constituent, à chaque instant, une entité complète. Elles recèlent la capacité à se développer dans toutes les directions ainsi que la flexibilité nécessaire pour assimiler tout événement inattendu. »*

**Riken Yamamoto, 1993, p.6**

Les propos de Yamamoto sont très proches de ceux d'Edgard Morin sur la « logique du vivant » (Morin, 1973). Yamamoto explique très simplement que ces propres projets d'architectes s'inspirent de cette stratégie en faisant en sorte qu'il n'y ait pas de « plan d'ensemble » (Yamamoto, 1993, p.6). Il explique notamment qu'il « n'est nul besoin de compartimenter les terrains au préalable suivant leurs fonctions respectives. » (Yamamoto, 1993, p.10). Il explique cette stratégie permet d'engendrer une plus grande mixité programmatique de l'espace, contrairement au « zoning » de l'urbanisation moderne « autoritariste » (Yamamoto, 1993, p.10). Pour réaliser cette stratégie il conseil de simplement concentrer son attention sur « les bâtiments individuels plutôt que sur l'urbanisme global » (Yamamoto, 1993, p.10). Il est donc ici question de façonner l'espace par juxtaposition de fragments, plutôt que par l'établissement d'un plan d'ensemble que l'on chercherait à atteindre, pour le terminer. Cette posture semble décidément s'établir sur des principes radicalement inverses aux standards de l'urbanisation moderne. La posture de Yamamoto suggère également que l'espace n'est jamais terminé, qu'il n'a pas de fin, qu'il demeure par conséquent en « processus »<sup>582</sup>. Il semble que cette conception de l'espace par addition de fragments s'apparente particulièrement au processus urbain observable sur le terrain.

---

<sup>582</sup> Nous retrouvons ainsi des propos tenus au sujet du « processus » dans la partie Temps.





**Figure 134 - Production fragmentaire de l'espace**

Ce document met en évidence les deux modes de productions de l'espace qui coexistent à Bamako. On constate donc une évidente opposition de principe entre un espace formel planifié par avance (trame cadastrale) et un espace approprié par fragments (semblable aux principes de la ville cellulaire de Yamamoto). On constate également une autre opposition relative à l'échelle de fragmentation de l'espace.

Yona Friedman évoque lui aussi la question du fragment à travers le concept de « l'espace granulé » (Friedman, 2008). Il propose une représentation où « l'espace-temps directement perçu est discontinu, composé de particules : des granules d'espace. » (Friedman, 2008, p.83). Il explique ainsi combien « Dans l'espace granulé, nous pouvons remplacer l'action à distance par la conductivité entre granules contigus » (Friedman, 2008, p.84). Il propose une représentation de l'espace granulé où chaque élément (granule) se trouve articulé aux autres, par « conductivité »<sup>583</sup>. Pour Yona

<sup>583</sup> Cette représentation de l'espace granulé n'est pas sans rappeler la cohésion moléculaire du matériau terre lui-même. Les études mécaniques relatives au matériau terre (Anger, Fontaine, 2009) montre en effet que la cohésion du matériau se produit lorsque tous les grains se trouvent en contact les uns avec les autres

Friedman, comme pour Bernardo Secchi en amont, l'action urbaine par fragment n'est pas contradictoire avec un projet à grande échelle.



**Figure 135 - Les « granules d'espace » de Yona Friedman (2008)**

On comprend ici que la transformation de l'espace informel répond à des mécanismes étroitement associés aux interactions sociales qui entraînent « mécaniquement » des transformations spatiales. Friedman poursuit sa démonstration en affirmant que « L'image de l'espace granulé n'est lisible qu'à travers le temps » (Friedman, 2008, p.85). La juste compréhension du processus urbain informel ne peut, par conséquent, être envisagée qu'à travers la notion de temps.

Pour conclure sur ce point, je ne résiste pas à la tentation de présenter quelques images de l'artiste japonais Tadashi Kawamata qui ne cache pas s'inspirer de la « fragmentation » et de la « consolidation » progressive en cours dans l'urbanisation informelle. Ci-dessous l'œuvre présentée à la Documenta 13 de Kassel, « Garnisonkirche - Destroyed Church Project », (1987) de Tadashi Kawamata<sup>584</sup>.

---

permettant ainsi une « conductivité » des énergies. Mécanique des matériaux et « espace granulé » semblent ainsi traverser les échelles pour présenter une logique interne étrangement similaire. Eugène Dupréel rappelle un cas similaire en évoquant un « consolidé de coexistence » à propos de la mécanique des grains de sable qui mène à la cohésion (Dupréel, 1931, p.12).

<sup>584</sup> Sources des documents graphiques :

URL : <http://www.artfrontgallery.com/en/artists/30/>

URL : <http://d13.documenta.de/#/archive/d8-1987/>

URL : <http://magik-cirkus.blogspot.fr/2009/06/kawamata-kassel-en-1987.html>

URL : <http://www.kamelennour.com/media/2603/tadashi-kawamata-destroyed-church.html>



**Figure 136 - Du fragment à l'espace**

Source :

<http://magik-cirkus.blogspot.fr/2009/06/kawamata-kassel-en-1987.html>

<http://www.artfrontgallery.com/en/artists/30/>

<http://d13.documenta.de/#/archive/d8-1987/>

<http://www.kamelmennour.com/media/2603/tadashi-kawamata-destroyed-church.html>

L'œuvre de Kawamata nous intéresse ici à plusieurs titres. Mais pour ce chapitre nous insisterons sur un point précis qui est sa capacité à réaliser une œuvre éphémère en matérialisant l'espace à travers des fragments. Son travail révèle une posture temporelle remarquable : en tenant compte du déjà là (les matériaux disponibles), son œuvre se projette vers l'avenir en anticipant un réemploi ultérieur des matériaux. Un élément structurant de son travail consiste à l'emploi des matériaux dans leur plus grande dimension pour ne pas contraindre leur potentiel de réemploi. Ce souci du réemploi influence l'esthétique fragmentaire de son œuvre. Cette donnée permet de mieux comprendre les silhouettes hirsutes de nombreuses de ses productions. Cette éthique génère donc une esthétique qui n'est pas très éloignée des manifestations spatiales observables sur le terrain de l'informel urbain. Kawamata ne cache pas s'inspirer des formes urbaines produites par les processus d'urbanisation informel<sup>585</sup>.

La production de l'espace sur le terrain de recherche agit par « fragment », par « consolidation » (Dupréel, 1931). C'est un mode de production de l'espace qui provient de la pré-modernité et qui se cherche aujourd'hui une nouvelle place dans le contemporain. C'est un processus progressif qui laisse place à l'appropriation en engendrant un très haut degré de complexité. Le degré de complexité atteint par ce processus urbain permet d'opérer des rapprochements, de faire des analogies avec la « logique du vivant » (Morin, 1973). Le processus urbain semble par conséquent renouer avec l'idée que l'on se fait de la ville avant la période moderne, en dévoilant un processus

<sup>585</sup> . Il a d'ailleurs réalisé à ce titre plusieurs projets intitulés « *favelas* » (Houston 1991, Ottawa 1991, Ghent 2012).

plus naturel ; c'est à travers ce processus fragmentaire que « la nature humaine » trouve une place pour s'exprimer.

## Chapitre 4. Bricolage et Technique d'espace

De nombreuses techniques constructives observables sur le terrain (décrites dans la partie ethnographie) font irrémédiablement songer au thème du « Bricolage ». Cette analogie est notamment due au principe de récupération de matériaux. Il semble donc important de s'attarder un moment sur l'origine d'un tel concept.

Durant la lecture de ce chapitre, nous ne perdrons pas de vue le fait que le monde commence peu à peu à prendre la mesure de sa finitude : l'homme contemporain évolue désormais dans un monde limité (ressource, énergie, territoire,...). C'est précisément dans cette perspective que le concept de « bricolage », agissant selon Lévi-Strauss (1962) dans « un univers limité », nous offre aujourd'hui une voie contemporaine pour une nouvelle forme d'ingéniosité. Le bricolage pourrait bien se révéler être un élément fondateur pour expliciter une condition contemporaine. Le bricolage propose, par conséquent aujourd'hui une stratégie particulièrement intéressante à analyser et à valoriser.

### a. *Le bricolage au sens de Claude Lévi-Strauss*

La notion de bricolage est définie « première », par Claude Lévi-Strauss dans son ouvrage « La pensée sauvage » (1962), malgré cela, le bricolage est encore aujourd'hui fréquemment évoqué sous l'image péjorative d'une action improvisée, sans sens, non maîtrisée, hasardeuse,... Cependant, l'action du bricoleur décrite par Lévi-Strauss est bien plus structurée et stratégique qu'il n'y paraît. La démarche de Claude Lévi-Strauss consiste à observer les sociétés primitives, sans a priori, afin de les placer sur le même plan que la société moderne. Il décrit ainsi les « structures d'une pensée qui développe ses possibilités logiques de façon intemporelle » (Keck, 2004, p.11). Il s'agit pour Lévi-Strauss de mettre à jour « la pensée à l'état sauvage, c'est à dire toute pensée en tant qu'elle apparaît non domestiquée » (Keck, 2004, p.11). Cette posture permet à Lévi-Strauss de valoriser des principes constitutifs d'une « logique de la nature », « une science du concret » (Keck, 2004, p.40), « une science appliquée, pratique, intéressée [...] qui répond à des besoins immédiats » (Keck, 2004, p.41). Le « bricolage » fait donc partie de ces principes humains fondamentaux, il est également un mécanisme essentiel pour la compréhension des quartiers informels, et c'est à ce titre que la notion de bricolage développée par Claude Lévi-Strauss nous permet désormais d'observer ces quartiers avec un regard neuf. Le premier constat exprimé par l'auteur est la valeur stratégique de l'ensemble de la démarche du bricoleur.

*« Regardons-le à l'œuvre : excité par son projet, sa première démarche pratique est pourtant rétrospective : il doit se retourner vers un ensemble déjà constitué, formé d'outils et de matériaux ; en faire, ou en refaire, l'inventaire ; enfin et surtout engager avec lui une sorte de dialogue, pour répertorier, avant de choisir entre elles, les réponses possibles que l'ensemble peut offrir au problème qu'il lui pose. »*

**Claude Lévi-Strauss, 1962, p.32**

On assiste là à une anticipation, qui consiste à passer en revue le stock en présence, afin d'appréhender mentalement les possibilités de les agencer pour que ces éléments puissent répondre au problème soulevé. L'inventaire permet donc d'opérer une forme de classement, de rangement, de mise en ordre. Nous constatons que nous sommes déjà bien loin des préconçus envisageant le bricolage comme un acte purement instinctif. Ce mélange particulier entre regard rétrospectif et anticipation affirme l'intelligence stratégique d'une telle démarche. Elle inscrit également la démarche du bricoleur dans le temps. Le « bricolage », explique Lévi-Strauss, suppose d'abord un mode de rangement, « La disposition interne des parties » (Lévi-Strauss, 1962). Les éléments glanés de façon aléatoire selon le principe du « ça peut toujours servir » (Lévi-Strauss, 1962) font d'abord l'objet d'un premier classement, libre de principe (couleur, longueur, épaisseur, origine,...). Ce classement préliminaire peut déjà orienter le potentiel de réemploi. Il précise à ce sujet, que « Tout classement est supérieur au chaos » (Lévi-Strauss, 1962). Il est par conséquent une première étape structurante dans la mise en ordre du monde, une affaire de classement, de rangement. Il s'agit plus

d'une mise en ordre temporaire et moins de la mise au point d'assemblages qui fixent les choses. L'acte de construire par l'articulation physique des éléments marquera ensuite une seconde étape dans la mise en ordre des éléments dans l'espace.

Le bricoleur doit s'employer au maniement de moyens détournés, dans un univers limité, pour arriver à ses fins. L'intelligence du bricoleur est stimulée par le défi de résoudre un problème à partir d'un nombre défini d'objets. La ruse engage alors la pratique sur la voie de l'inflexion et de la réversibilité des matériaux.

*« le bricoleur ne regarde pas le monde de face, comme l'ingénieur, mais de façon détournée, [...], décrivant un mouvement incident à la chasse ou à l'équitation. Le bricoleur est obligé à ce détour parce qu'il fait partie du monde dans lequel il doit construire son objet, au lieu d'en être séparé comme l'ingénieur. »*

**Keck, 2004, p.48**

C'est donc le sentiment d'appartenir au monde, qui plonge le bricoleur dans une posture particulière. C'est alors l'aptitude à faire avec « les moyens du bord » qui est requise. On comprend alors combien ce « mouvement incident » du bricoleur est aiguisé dans le contexte de la pauvreté. La frugalité engendre, en effet, un contexte propice à l'emploi de « moyens détournés ».

Les éléments récupérés par le bricoleur ont une histoire propre, ils sont « précontraints », avec des limites, en terme de dimensions, d'épaisseurs, de qualités, de potentiels,... Chaque élément récupéré a des contraintes intrinsèques<sup>586</sup>, une « mémoire » (Huygen, 2008), dont seul le bricoleur saura s'accommoder afin que ces matériaux du hasard trouvent leur juste place dans la construction. C'est là que l'inventivité du bricoleur est nécessaire pour rendre son projet possible, face à une telle avalanche de contraintes. Cette réduction des possibles accélère d'autant le caractère instantané du geste constructif. Comme les possibilités sont très limitées, il n'y a pas à choisir entre différentes solutions, il faut simplement en trouver une. Architecture et bricolage étant deux arts sous contrainte, la contrainte permet alors de placer le bricolage et l'architectural sur un même plan. Le bricolage pourrait bien être le lieu de l'éclaircissement du « paradoxe néolithique » (Lévi-Strauss, 1962, p.24). La notion de Bricolage n'est donc pas complètement étrangère à la discipline architecturale, elle entretient un rapport ambigu avec celle-ci, comme si le « bricolage » n'était pas assumé par la discipline, la face artistique de la discipline architecturale lui faisant appel, la face scientifique refusant de la voir.

### **b. Le bricolage - Hors-discipline**

La modernité a générée une fragmentation des savoirs, et, en même temps, a dissociée l'acte du bricolage comme une pensée « indisciplinée », « hors-discipline » (Huygen, 2008, p.54). Le bricolage, selon Lévi-Strauss est clairement exprimé comme un processus « utilisant les moyens détournés » (Lévi-Strauss, 1962), en opposition à la discipline de « l'homme de l'art » (Lévi-Strauss, 1962, p.30). C'est donc précisément ce « détour » qui se trouve être mis en cause dans cette catégorie du hors-discipline. Chez Paola Berenstein Jacques, ce même détour est exprimé avec d'autre mot comme « imprévu », « incident », « hasard », « micro-événement », « mouvement », « ricocher », « zigzaguer », « biaiser », « détourner », vraisemblablement pour en démultiplier les effets (Berenstein-Jacques, 2003). L'action du bricolage est soumise à des imprévus qui invitent à la trouvaille, à l'invention, à la « débrouille ». L'agencement des différents matériaux, ponctue ainsi la journée de travail de toute une série de points d'interrogation. La nécessité, l'économie et l'urgence pousse le bricoleur à résoudre ces questions ouvertes les unes après les autres, comme un tâtonnement dans l'espace, sans permettre une vision d'ensemble du projet fini. Le bricolage semble

<sup>586</sup> Dans le domaine de la discipline architecturale, il est connu que les contraintes limitent les possibilités et du même coup « simplifient » le travail par une réduction des possibles. Ici, les contraintes liées aux matériaux disponibles et à leurs capacités restreignent d'autant plus les possibilités.

même s'écarter de l'idée même d'une fin. C'est l'idée d'un mouvement permanent, d'une transformation toujours possible, d'une ouverture, d'un processus vivant.

Paola Berenstein-Jacques affirme que « Le bricolage est donc un recyclage architectural plutôt aléatoire. » (Berenstein-Jacques, 2003). L'aléatoire est ici provoqué par la collection de matériaux récupérés. Le génie du bricoleur agit pour révéler un potentiel maximum intrinsèque, dans l'agencement de la composition. C'est bien dans l'ingéniosité de la mise en ordre, dans l'agencement de cette collection hétéroclite que s'affirme l'inventivité du bricoleur.

### **c. Un détail, un rapport au temps**

Nous allons à présent prendre en considération le détail d'assemblage employé par le bricoleur comme une preuve de la capacité d'anticipation du bricoleur. Jean-Marc Huygen, dans son ouvrage « La poubelle et l'architecte » (2008), définit ainsi trois modes d'assemblages qui engagent trois rapports au temps différent :

- « **Assemblage par continuité** » : c'est le simple contact, celui de l'habileté à la disposition souvent dans un jeu étroit entre la force de gravité et l'équilibre (voûtes, pierre sèche,...). Ce type d'assemblage est 100% réversible, l'entièreté de l'élément peut être réemployé, « sans déchets » (Huygen, 2008, p.124). Ce type d'assemblage révèle un faible degré d'investissement, il traduit une rapidité de mise en œuvre pour répondre à une situation précaire : c'est un détail nomade.

- « **Assemblage par conjonction** » : deux choses sont tenues par une troisième (un lien, un clou, une visse, une agrafe,...). Réversible potentiel dans le cas d'un lien, parfois un peu moins dans les autres cas (notamment s'il y a affaiblissement de la section). Ce détail traduit un certain degré de stabilité. Mais il suggère malgré tout l'éventualité d'un démontage ultérieur. Il garde donc une porte ouverte sur l'avenir. C'est un détail semi-nomade.

- « **Assemblage par combinaison** » : fusion entre deux éléments permettant de constituer un seul ensemble (tenon mortaise, sable/ciment,...). Cette fusion des deux éléments engendre une altération du matériau et donc un réemploi extrêmement faible, ou soumis à conditions. Ce détail nécessite un investissement énergétique conséquent ; Il suggère par conséquent l'assurance d'une stabilité, d'une pérennité, d'une sédentarité.

L'acte présent du bricoleur entretient donc une relation particulière avec l'avenir. Les deux premiers modes d'assemblage permettent l'anticipation d'un réemploi ultérieur des éléments. Le geste « au présent » du bricoleur est alors aussi pleinement anticipation de l'avenir. Dans le cas du terrain, la précarité foncière entretient ce lien entre les détails d'assemblage et un avenir incertain et précaire. Le détail du bricolage révèle alors une manière d'être au monde<sup>587</sup>. Cette lecture temporelle du détail permet alors de relire l'architecture informelle avec un regard double : celui du temps présent et celui d'un futur incertain<sup>588</sup>.

Si l'on se penche à présent sur le geste même du bricoleur, il permet de prendre en compte un autre rapport au temps. Celui de la filiation qui a permis sa transmission jusqu'à nous. Le patrimoine immatériel réside ainsi dans les gestes, ils sont, par conséquent, la voie d'une transmission culturelle. Le moment du bricolage est alors l'instant d'une affirmation culturelle à travers l'acte. « Assurés dix mille ans avant les autres, ils sont toujours le substrat de notre civilisation. » (Lévi-Strauss, 1962,

<sup>587</sup> Nous faisons référence ici aux « murs nomades » présentés dans la partie Ethnographie, par exemple.

<sup>588</sup> L'architecte Christophe Hutin raconte ainsi son expérience dans le quartier de Soweto en Afrique du Sud : « Ils ont commencé à démonter le *shack* en rangeant tout pour pouvoir ensuite le remonter. Ils récupèrent les clous, ils stockent les tôles. Ils font cela avec beaucoup de soin et d'attention. C'était comme un cours d'anatomie. Tu vois tout et tout ce qui était invisible se révèle. » (Hutin, 2009, p.36). Ce qui est remarquable dans cette description de Christophe Hutin c'est le rapport au temps qui se manifeste dans la réversibilité de cette architecture.

p.30). Les gestes techniques, ainsi que leurs transmissions, permettent au bricoleur de s'inscrire dans cette lignée et d'inscrire ce geste comme un balancier allant du « substrat de notre civilisation » vers sa transmission dans l'avenir.

*« Chacune de ces techniques suppose des siècles d'observation active et méthodique, des hypothèses hardies et contrôlées, pour les rejetés et les avérer au moyen d'expériences inlassablement répétées. »*

**Claude Lévi-Strauss, 1962, p.27**

Les gestes transmis font ainsi appel à des siècles de tâtonnements empiriques. Dans une culture orale, le geste est lui-même le support à une forme de transmission vers l'avenir. Le geste et son rapport au temps peuvent se révéler à plusieurs échelles. On peut faire référence, par exemple, au geste de l'artiste qui engage l'ensemble d'une recherche personnelle pour permettre l'accomplissement d'un acte artistique à la foi vif et maîtrisé<sup>589</sup>. La dextérité du bricoleur se place donc dans une ample filiation qui se révèle bien plus large qu'une simple improvisation supposée<sup>590</sup>.

#### **d. Savoir faire et « Faire avec »**

*« Il y a dans la nature une acceptation de ce qui est. C'est une telle acceptation, attitude affirmative s'il en est, qui lui donne sa dimension tragique. Plutôt que d'attendre (foi, espérance, utopie, croyances) la perfection dans des arrières mondes religieux ou politique, le retour du naturel s'accommode à ce monde-ci, s'accommode de tout ce qui le constitue, s'ajuste tant bien que mal à ce qui est. »*

**Maffesoli, 2010, p.12**

Lorsque que l'on évoque la formule « faire avec », on parle déjà d'une « philosophie du bricolage ». En effet, cette expression engage le geste du bricoleur dans le temps de l'action, mais pas seulement. Il peut aussi s'affirmer comme un principe de vie, comme une pensée en mouvement, un guide spirituel qui engage la place de l'être dans le monde. Lévi-Strauss explique que, pour le bricoleur, « [...] son univers instrumentale est clos et la règle de son jeu est de toujours s'arranger avec les moyens du bord, c'est-à-dire un ensemble à chaque instant fini d'outils et de matériaux. » (Lévi-Strauss, 1962, p.31). Le bricolage se révèle alors plus comme une stratégie, une philosophie, un « savoir faire » de l'improvisation. C'est une démarche qui engage un comportement de tous les jours. « Faire avec » c'est donc d'abord une posture, un état d'esprit. Sous cet angle, le bricolage se révèle être très proche d'une démarche vernaculaire où l'univers clos dicte sa loi et force l'inventivité.

Les matériaux issus de la mondialisation engendrent des télescopages d'échelles de toutes sortes dans le contexte urbain. Le bricolage permet alors de créer des ponts dans le temps et dans l'espace entre des matériaux nouveaux (issus de l'importation<sup>591</sup>) et des formes anciennes (qui ont cheminées jusqu'à nous<sup>592</sup>), le tout dans une remarquable invention. Pour illustrer ce fait, on peut mentionner l'exemple de cette construction de forme traditionnelle Bozo recouverte de cartons d'emballages (B.1), ou bien cette case ronde surmontée en ciment et couverte de tôles (B.5). Dans ce cas, le bricolage permet cette remarquable hybridation jouant sur plusieurs tableaux, où forme traditionnelle et matériaux nouveaux usent de « branchements » (Amselle, 2005) pour engendrer des brèches dans le temps.

<sup>589</sup> On peut faire référence à une petite anecdote de Pablo Picasso répondant à une commande d'une dame par un geste de quelques secondes. Celle-ci, effarée par la brièveté du geste par rapport au prix de l'œuvre conteste, alors l'artiste lui répond que ce n'est pas tant la rapidité du geste qui compte mais le fruit d'une vie de travail.

<sup>590</sup> Nous pouvons ainsi rappeler, avec Bruno Latour, que « mes habitudes s'étagent de quelques jours à quelques milliers d'années » (Latour, 1991).

<sup>591</sup> Comme les caisses de bois de motos importées de Chine, par exemple.

<sup>592</sup> Comme les huttes nomades des Bozos, par exemple.



*« Un savoir est comme un patchwork, fait de pièces juxtaposées ayant des origines et des histoires différentes ; les différentes époques en ont ajouté et utilisé certains plus que d'autres. Un savoir trouve ses propres racines dans le passé, il est sujet à des mutations continues, à des ajouts et à des soustractions plutôt qu'à des révolutions. Du moins, c'est ainsi pour l'urbanisme. »*

**Secchi, [2000] 2006, p.36**

Le bricolage passe par le filtre du « savoir faire » rendant l'habitant acteur de son propre espace. Ce faisant, il façonne l'espace en fonction de ses besoins et à partir de ses connaissances. Cette donnée provoque l'implication de la culture individuelle. Aussi, dans une culture orale, comme le Mali, le bricolage est un média associé à la transmission d'une culture, d'un geste, d'un savoir faire. C'est donc l'instant où les gestes ancestraux viennent donner forme à un espace contemporain sans cesse remanié. Le bricolage donne lieu à une actualisation décomplexée de la culture. Le bricolage à plusieurs permet d'enclencher une forme d'apprentissage réciproque. C'est donc l'instant de la transmission, de l'échange, du partage, de la mutualisation de connaissances, et dans le meilleur des cas d'une création dans l'hybridation des savoir-faire en présence.

Le principe même du bricolage provoque un renouvellement de l'espace. Le fait d'avoir réalisé soi-même un ouvrage permet à l'habitant de le connaître sous ses moindres coutures. L'habitant sera par conséquent apte à opérer lui-même les modifications nécessaires à sa transformation, à ses réparations, à son appropriation.

Le savoir du bricoleur doit ainsi être envisagé dans la continuité de la « chaîne » des connaissances. Il n'est aucunement interrompu par une « révolution copernicienne » (Latour, 1991, p.93). Le savoir du bricolage, et avec lui l'émancipation de la « pensée sauvage » nous rappelle irrémédiablement à la même « matrice anthropologique » (Latour, 1991, p.116)<sup>593</sup>. Le bricolage témoigne d'une condition contemporaine sans cesse renouvelée liant un siècle à l'autre. Le philosophe contemporain Bernard Stiegler affirme que « La technicisation par le calcul engage le savoir occidental dans la voie d'un oubli de son origine qui est aussi l'oubli de sa vérité. » (Stiegler, 1994, p.18). Stiegler nous invite par conséquent à renouer avec le bricolage pour retrouver « l'origine », « la vérité », celle d'une « pensée sauvage » (Lévi-Strauss, 1962), celle d'une « nature humaine » (Morin, 1973). Michel Maffesoli explique volontiers que la condition « postmoderne » nous invite à l'acceptation de ce qui est » (Maffesoli, 2010, p.12). Il précise que cette posture invite à renouer des liens avec la nature. « Faire avec » s'affirme alors bel et bien comme une maxime pour notre contemporain. Il nous invite par conséquent à renouer avec une « connaissance venue d'en bas, inductive [...] » (Maffesoli, 2010, p.64). Nous sommes donc conviés à analyser les « savoirs populaires »<sup>594</sup> avec un regard neuf (Ravéreau, 2007, p.105).

### **e. Bricolage - Invention**

*« L'invention et la découverte doivent rester possibles. La demeure est un lieu ouvert. Dans l'habiter préférable aux autres, l'être humain doit pouvoir s'affirmer et se dire tour à tour faber, sapiens, ludens, ridens, amans, creator, etc... »*

**Lefebvre, [1969], 2001, p163**

Nous allons à présent nous pencher sur la notion de bricolage pour comprendre de quelle façon le bricolage permet d'engendrer l'innovation. Pour cela nous allons en premier convoquer quelques propos de Yona Friedman issus de son ouvrage, « L'architecture de survie. Une philosophie de la

<sup>593</sup> « Nous n'avons jamais quitté la matrice anthropologique – nous en sommes encore aux Ages obscurs ou, si l'on préfère, nous en sommes encore à l'enfance du monde. » (Latour, 1991, p.116)

<sup>594</sup> « (...) à mes yeux, l'architecture dite populaire est aussi savante dans la mesure où elle est le fruit d'un savoir très élaboré. C'est toute la difficulté de ma position. La plupart de mes contemporains méprisent le savoir populaire. » (Ravéreau, 2007, p.105)

pauvreté » (1978). Yona Friedman fait la démonstration que le contexte de pauvreté impose l'improvisation :

*« [...] le pauvre qui est économiquement non dépendant, l'est en général bien malgré lui ; pour que cette non dépendance (qui n'est rien d'autre que de l'abandon) lui assure l'indépendance, il va falloir qu'il « improvise », qu'il s'invente seul des moyens de survie. »*

**Friedman, [1978] 2003, p.15**

Ici le propos est sans détour. On comprend parfaitement que la situation d'« abandon » impose l'improvisation et stimule l'invention pour maintenir la survie. Yona Friedman affirme clairement que « la pénurie est la mère de l'innovation sociale ou technique » (Friedman, [1978] 2003, p.15). Cette pensée nous plonge alors de plein pied dans le sujet.

Bernard Stiegler distingue clairement deux types de contraintes : les « contraintes économiques », et les « contraintes imposées » (Stiegler, 1994, p.49). Il mentionne ces deux catégories de contraintes comme des vecteurs de l'« invention technique » (Stiegler, 1994). C'est donc bien la situation de manque qui engendre la contrainte et pousse à l'inventivité. C'est par l'absence que le bricolage devient présence. C'est donc la carence qui déploie l'invention pour favoriser la survie. Changer la contrainte, détourner l'usage, créer une seconde vie, transformer le négatif en positif, tels sont les créations quotidiennes des bricoleurs. Bernard Stiegler fait référence à Leroi-Gourhan, pour évoquer « une technologie fondatrice d'une anthropologie » (Stiegler, 1994, p.39). Stiegler invite à questionner « le processus de l'invention au niveau des regroupements ethniques », permettant de faire émerger des rapprochements « entre ethnique et technique » (Stiegler, 1994, p.39). Stiegler fait également référence à Bertrand Gille qui explique que « une technique isolée n'existe pas et doit faire appel à des techniques affluentes » (Gille, 1978, p.X), par conséquent on comprend qu'une technique doit se saisir dans un ensemble plus large de techniques qui interagissent dans un « système technique » favorisant les « transferts de technologies » (Stiegler, 1994, p.46)<sup>595</sup>. Pour Bernard Stiegler, « [...] une part essentielle de l'innovation se faisant par transfert, où, une structure fonctionnant dans un dispositif technique, ou en transpose analogiquement le fonctionnement dans un autre domaine : il y a dans l'invention technique un génie combinatoire » (Stiegler, 1994, p.48). Cette pensée relevée chez Stiegler permet de comprendre comment certaines techniques provenant de la fabrication des pirogues, par exemple, peuvent (par « transfert ») être employées pour le domaine de la construction (B.6).

Tim Ingold, nous explique combien « l'improvisation est générative » (Ingold, 2007), il nous permet par la même occasion de saisir un effet « boule de neige », où une improvisation stimule une autre improvisation. Ce phénomène de boucles successives, de cascades, se révèle être très proche de la logique organique, de la « logique du vivant », évoquée en amont avec Edgard Morin.

Bernard Stiegler marque une différenciation entre « invention » et « innovation ». L'« invention » relève pour lui de la mise au point, et l'« innovation » correspond plutôt au développement d'une technique préexistante (Stiegler, 1994, p.50). Bertrand Gille, précisera lui que « l'innovation est principalement d'ordre économique » (Gille, 1978, p.52). Le contexte de pénurie extrême est donc sur le point de nous ouvrir un monde d'innovation, pour peut que l'on sache le voir.

<sup>595</sup> Nous développerons en détail, dans la partie Energie le concept de « Task-scape » (Ingold, 2007). Mais il paraît ici important de faire le lien entre ce concept qui permet de saisir l'interaction profonde des différentes activités, avec l'idée de « système technique » développée ci-dessus par Bernard Stiegler. La thèse de ce rapprochement est que le « Task-scape » par l'interaction de différentes activités stimule l'imprégnation technique entre différentes sphères culturelles et favorise l'innovation, par « transfert ».

Michel Agier, s'intéresse lui aussi à la remarquable « innovation »<sup>596</sup> du contexte pauvre, mais en tant qu'anthropologue, il se penche plus particulièrement sur l'innovation sociale. « Ces données ont finalement été trop peu explorées jusque-là, tant nous fûmes occupés à voir dans les villes des sources de problèmes, sans nous attacher systématiquement à débusquer les solutions et les innovations sociales dont elles sont aussi le lieu. » (Agier, 2008, p.16). Agier nous invite par conséquent à renouveler notre représentation du monde pauvre. « Innovation technique » et « innovation sociale » pourraient donc bien coexister dans un même milieu pourtant paradoxalement qualifié de « pauvre ».

*« L'urgence est donc d'aller observer, décrire et comprendre, dans les espaces les plus proches du paradigme de la ville nue (camp de réfugiés stabilisés depuis des années, déplacés restant en transit), comment des liens sociaux et des formes de symbolisation de la vie se recréent, de proche en proche, à partir du dénuement. »*

**Agier, 2008, p.160**

Le dénuement semble un état limite du système social qualifié ici de « ville nue ». Cet état limite contraint le système social à se dépasser pour générer une recreation, une régénération. La ville pourrait donc être envisagée comme « une plateforme d'innovation ouverte »<sup>597</sup>, où le contexte d'état limite contraint le système ville à une régénération. Une idée sous-jacente liée aux propos précédents veut que ce soit la situation de crise qui stimule l'innovation. Il semblerait que c'est au moment où un système arrive à un état limite qu'il est contraint de puiser dans ses propres ressources pour surmonter cet état de crise. Ce phénomène est donc vraisemblablement proche de la notion de résilience. Les changements climatiques, par exemple, provoquent irrémédiablement un changement d'architecture. Par conséquent, inventer devient un besoin, une urgence.

Le philosophe Jacques Rancière nous aide lui aussi à mesurer la faculté de l'être à franchir les obstacles qui se présentent, à surmonter les contraintes. Dans son ouvrage « le maître ignorant » (1987), Rancière démontre à quel point la connaissance doit en premier lieu puiser son énergie dans la volonté d'apprendre de l'individu. « On pouvait apprendre seul et sans maître explicateur quand on le voulait, par la tension de son propre désir ou la contrainte de la situation. » (Rancière, 1987, p.24). La « contrainte de la situation » est pour lui un élément fédérateur pour l'émergence d'un apprentissage. Il se réfère également au processus d'improvisation : « Improviser est, on le sait, un des exercices canoniques de l'enseignement universel. Mais c'est d'abord l'exercice de la vertu première de notre intelligence : la vertu poétique. » (Rancière, 1987, p.110). Il explique ici que l'improvisation stimule l'exercice de notre intelligence. Il résume l'ensemble de son propos par cette formule : « La vertu de notre intelligence est moins de savoir que de faire. » (Rancière, 1987, p.110). Pour Rancière donc, la dynamique de l'action serait un vecteur de stimulation de l'intelligence. Cette thèse pourrait être rapprochée de la « technique Freinet »<sup>598</sup>.

<sup>596</sup> Pour reprendre à présent sur le thème des « innovations », je renverrais le lecteur vers la table ronde « Villes et études urbaines en Afrique : quelles innovations ? » (2006). Cette table ronde fait état des innovations propres à la ville elle-même, ce constat permet d'engager sur le chemin de l'innovation des analyses urbaines. En effet, la ville africaine doit générer ses propres modes d'analyse correspondant à ses particularités. Mais elle doit également se nourrir des expériences d'analyses produites dans « les Nords ». Cf – « Villes et études urbaines en Afrique : quelles innovations ? » Communication enregistrée. 1ère Rencontre nationale du Réseau des études africaines en France, Paris, CNRS, 29-30 novembre-1er décembre 2006. URL : <http://www.etudes-africaines.cnrs.fr/ficheateliers.php?recordID=44>

<sup>597</sup> Kaplan Daniel, Marcou Thierry, *La ville 2.0, Plateforme d'innovation ouverte*. La fabrique des possibles. Fing 04. Ed FYP.

<sup>598</sup> Célestin Freinet (1896-1966) est l'inventeur d'une technique pédagogique stimulant une profonde implication des élèves dans l'élaboration de leur propre enseignement. Il fait en sorte que l'élève cherche par lui-même les moyens d'acquérir les connaissances nécessaires pour surmonter le problème posé. Cette

L'analyse des innovations et des procédés techniques (développés dans la partie ethnographie) nous offre une formidable leçon sur la voie de la créativité. En empruntant ce chemin, on constate que l'hybridation est partout et en tous sens : Animisme / Musulman, Nature / Culture, Rural / Urbain, Local / Global, Empirique / Numérique, Nomade / Sédentaire, Terre / Ciment,... Le complexe d'hybridation favorise les échanges entre différentes sphères culturelles, à travers des dialectiques, pour engendrer l'innovation technique et sociale. Pour voir surgir l'innovation, il faut par conséquent accepter les modes d'imprégnation des multiples strates culturelles (*layers*) qui se superposent et qui stimulent la créativité dans l'interaction à la rencontre des univers.

La crise de la modernité occidentale décrite par Bruno Latour pourrait bien se révéler être une opportunité fantastique. A ce sujet Michel Serres affirme que « nul retour en arrière ne vaut [...]. Il faut donc inventer du nouveau » (Serres, 2009, P9-10). La crise provoque une situation où aucune marche arrière n'est envisageable, il faut aller de l'avant, nous avons l'obligation d'inventer l'avenir. Par conséquent nous devons en premier lieu être résolument contemporain en acceptant toutes les conditions du monde réel, même celle que la modernité nous a enclin à ne pas regarder en face. L'urbanisation informelle et son énergie du bricolage font précisément partie de cette réalité qui a survécu à la période moderne. Nous nous devons, en tant que contemporain, d'assumer cette réalité.

#### **f. Bricolage et vernaculaire : Du local à l'universel**

Pour éviter de s'étendre sur une ultime définition du terme « vernaculaire », nous reprendrons pour commencer la définition proposée par John Brinckerhoff Jackson, dans son ouvrage « *A la découverte du paysage vernaculaire* » ([1984] 2003) :

*« ...verna, à l'origine, c'est l'esclave né dans la maison de son maître. C'est ce côté « attaché à un lieu » qui prime ici, et donne au mot le sens de local. La langue vernaculaire, c'est la langue qui est localement comprise, et le paysage vernaculaire désignera d'abord un paysage que l'on pourrait appeler « de proximité ». »*

**Jackson, [1984] 2003, p.29**

Cet « attachement au lieu », évoqué par Jackson, c'est précisément ce qui permet d'associer le vernaculaire avec le bricolage. En effet, la logique vernaculaire sous-entend l'exploitation stricte des moyens dont on dispose dans le paysage proche. Le vernaculaire est associé à l'idée de moyens limités, et nous avons pu constater plus haut qu'il s'agissait des mêmes contraintes pour la notion de bricolage. Le « Paysage vernaculaire », semble être synonyme de « Faire avec ce que l'on a sous la main ». Pour continuer avec Jackson, nous pourrions évoquer une singularité de sa propre définition, qui complète la définition usuellement admise, l'importance de « la fonction » et de la « relation avec le travail et la communauté » (Jackson, [1984] 2003, p.175). Cet accent porté sur la « relation au travail » prend une importance capitale dans la compréhension du terrain de recherche qui est avant tout un village de pêcheur. L'activité de la pêche se manifeste partout dans l'espace du quartier. Le filtre de l'activité devient par conséquent un élément précieux pour une analyse pertinente du vernaculaire. Jackson précise encore que l'architecture vernaculaire « est loin d'être « intemporelle » et déterminée par des archétypes immémoriaux, elle est passée par une longue et complexe évolution. » (Jackson, [1984] 2003, p.177). Il convient d'envisager l'architecture vernaculaire comme un processus en constante refondation et non comme une forme figée, intemporelle à laquelle elle est souvent associée.

Poursuivons sur la question vernaculaire en évoquant l'architecte et anthropologue Jean-Paul Loubes, qui dans son ouvrage « *Traité d'une architecture sauvage* » (2010) qualifie l'habitat informel

---

technique pédagogique à la qualité de stimuler toute l'attention de l'apprenant en mettant à profit l'ensemble des facultés intellectuelles.

de « vernaculaire » (Loubes, 2010). Cette prise de position nous permet alors de reconsidérer le processus informel dans une longue filiation patrimoniale.

*« Nous pouvons parler à leur égard d'architectures doublement situées. Elles le sont par leur dépendance, voire leur étroite relation à un site et à son économie. Elles le sont aussi par leurs références explicites ou implicites à des cultures architecturales localisées. Il s'agit d'une part, de la production vernaculaire populaire et, d'autre part, des architectures réputées porter les références propres à un groupe et qualifiées d'identitaires. »*

**Loubes, 2010, p.42**

Pour Jean-Paul Loubes, l'urbanisation informelle est donc doublement située. D'une part à travers le rapport étroit au site, et d'autre part à travers les références culturelles à l'architecture traditionnelle locale. L'interdépendance avec le contexte prend soudainement racine.

Dans notre cas d'étude, le caractère vernaculaire de l'espace s'exprime à travers de nombreux paramètres. Pour les présenter, nous pouvons remployer les deux catégories de Jean-Paul Loubes présentées en amont. La relation au site se matérialise par : l'emploi de matériaux locaux, l'exploitation des mouvements d'air (les couloirs de vents), l'orientation précise des ouvertures (contre les pluies, contre la luminosité),... Les références architecturales partagées et localisées sont identifiables dans l'espace à travers la construction de huttes nomades spécifiques à la culture Bozo<sup>599</sup>. Le terrain de recherche, à travers l'application d'un « règlement tacite »<sup>600</sup>, témoigne d'une architecture vernaculaire (selon les critères définis par Loubes (2010).

L'architecte André Ravéreau, dans un ouvrage intitulé « *Du local à l'universel* » (2007), évoque à plusieurs reprises l'architecture vernaculaire du M'Zab en Algérie<sup>601</sup>. Il explique que ces architectures « ont eu le temps d'être abouties » (Ravéreau, 2007, p.105). On comprend alors que le passage du temps permet de les mener jusqu'à un état ultime d'adaptation au contexte<sup>602</sup>. André Ravéreau évoque volontiers le processus empirique, qui permet une sorte de « rodage » des techniques. Ravéreau décrit également sa fascination pour la diversité des postures vernaculaires tiraillées entre des contraintes locales et des contraintes universelles :

*« (...) plus le temps passe, plus je m'efforce de distinguer ce qui est de l'ordre du local, de ce qui est universel. Ainsi j'ai compris que, à travers l'espace et à travers le temps, les hommes se rejoignent, ils trouvent des procédés similaires pour répondre aux contraintes de la statique. La loi de la gravité est universelle. »*

**Ravéreau, 2007, p.77**

André Ravéreau nous fait approcher les lois universelles de la physique : gravité, capillarité, etc. Ces lois font que toutes les architectures sont soumises à un certain nombre de règles immuables, ce qui ouvre à un certain nombre de comparaisons. Leroi-Gourhan précise qu'il faut dissocier la « tendance technique universelle » de la « particularités du milieu naturel et humain »<sup>603</sup>. André Ravéreau précise encore que : « (...), une notion statique se perpétue ; par contre, les contraintes climatiques,

<sup>599</sup> Même si, comme nous l'avons vu, les matériaux de la hutte urbaine diffèrent de ceux de la hutte rurale.

<sup>600</sup> Le « règlement urbain tacite » a été décrit dans la partie Ethnographie. Il englobe les contraintes climatiques du site, ainsi que les contraintes sociales.

<sup>601</sup> « Je me penche beaucoup sur l'architecture dite « populaire ». J'y trouve des subtilités constructives savoureuses, des inventions, une rigueur qui, à mes yeux fait défaut à certaines architectures de représentation » (Ravéreau, 2007, p.105).

<sup>602</sup> Dans le cas du vernaculaire urbain, qui nous intéresse ici, nous pourrions dire que les techniques observées sont précisément en cours de « rodage », elles ne sont pas encore « abouties », du fait d'un contexte urbain changeant.

<sup>603</sup> André Leroi-Gourhan, 1945, *Milieu et technique*, Paris, Albin Michel, 480p.

elles, sont locales, et induisent une variété quasiment infinie de réponses. » (Ravéreau, 2007, p.125). Pour Ravéreau c'est donc la diversité des contextes qui génère une diversité des réponses<sup>604</sup>.

Dans le cas de Bamako, nous avons déjà évoqué le fait que les conditions du contexte (berges du fleuve, falaises, plateaux rocheux,...), ainsi que les conditions ethniques, pouvaient être très différentes entre deux quartiers au sein d'une même ville. Les caractéristiques locales des espaces informels respectent donc à la lettre les principes vernaculaires en s'adaptant perpétuellement aux conditions du milieu. C'est là une formidable leçon pour une architecture contemporaine soucieuse de renouer avec les principes vernaculaires.

#### **g. « Pauvreté » technique : Unité dans la diversité**

Yona Friedman explique que : « Une certaine pauvreté des moyens techniques de construction garantit les règles pratiques et esthétiques qui permettent une très grande diversité. »(Friedman, [1978] 2003, p.30). La simplicité de la technique constructive, imposée par le milieu, engendre donc une libre appropriation de l'espace par ses habitants. Cette simplicité technique implique la participation de chaque individu dans l'espace. C'est alors une image de diversité qui s'offre à nous. L'appropriation libre de la technique permet l'émancipation d'une diversité représentative de la diversité sociale. La simplicité technique de la construction doit permettre à n'importe qui de construire son propre logis afin que s'exprime l'individualité de chaque personne. C'est donc la diversité des individualités, associée à la simplicité technique, qui induit la complexité socio-spatiale<sup>605</sup>. Yona Friedman précise encore que « La variété des plans ne résulte pas de l'exigence du fonctionnalisme, mais elle exprime les préférences très diverses des futurs utilisateurs réels. » (Friedman, [1978] 2003, p.129). L'unicité dans la diversité serait donc dépendante d'une pauvreté technique. C'est l'ordre social qui prend le pas sur un ordre esthétique dessiné du haut. Ici, l'ordre vient du bas, c'est un ordre « profond » qui s'actualise en permanence dans la société.

*« Il faut bien reconnaître que l'agrément et l'unité des environnements bâtis se rencontrent beaucoup plus fréquemment quand il s'agit d'environnements construits au hasard, simplement en fonction des buts et des goûts personnels des habitants : combien de fois ne le constatons nous pas en admirant certains villages et certaines villes anciennes (et cela dans toutes les civilisations quelles qu'elles soient) »*

**Friedman, [1978] 2003, p.29**

Dans notre cas d'étude, la simplicité technique s'exprime à travers deux matériaux : la paille (pour sa légèreté, sa rapidité de mise en œuvre et son coût), puis la terre (pour son abondance et ses propriétés thermique). La « culture constructive » a largement démocratisé l'usage de ces deux matériaux. Chacun possède, au moins, quelques notions qui lui permettent de s'impliquer directement dans la production de l'espace. Le contexte urbain invite parfois à employer des matériaux trouvés sur place qui diffèrent quelque peu des matériaux traditionnels. Dans ce cas, le constructeur est amené à improviser, à innover ; Le bricolage redevient l'opérateur empirique de l'actualisation de la culture constructive. Dans les marges urbaines, c'est donc un éventail remarquable d'innovations techniques localisées qui se fait jour. Ces techniques sont par essence pertinentes car elles répondent efficacement à la question pragmatique de la survie. Ce territoire d'innovation peut désormais être entrevu comme un territoire de ressources.

<sup>604</sup> « Sa suprême ambition est d'avoir cherché à distinguer les logiques constructives inhérentes au site des logiques universelles,... » Maya Ravéreau parlant de son père (Ravéreau, 2007, p.143).

<sup>605</sup> « Cette unité et cet agrément sont presque toujours le résultat de la limitation impliquée par la technique de construction utilisée, qui est toujours une technique relativement simple. Cette technologie relativement simple (donc constructible et réalisable par de simples artisans ou même par l'habitant lui-même) est le vrai garant de la liberté de conception du planificateur. Elle produit la diversité (hétérogénéité des objets), tout en donnant le sentiment d'une unicité qui tient à la pauvreté de la technique appliquée. » (Friedman, [1978] 2003, p.29)

La stratégie d'implantation dans le processus d'urbanisation traditionnel, ainsi que dans l'informel, est du même ordre, il s'agit d'une personne nouvellement venue souhaitant s'installer dans un endroit, elle recevra l'avis du futur voisin qui lui exposera les différents usages à cet endroit, afin que la nouvelle construction participe à la vie du quartier sans l'altérer. Dans la mesure où la construction n'altère pas ces usages, l'auto-constructeur aura l'aval de ces futurs voisins et pourra même recevoir de l'aide de leur part, c'est donc de cette manière que se développent les liens sociaux dans l'informel.

Les qualités inhérentes aux phénomènes aléatoires dans l'urbanisme vernaculaire sont : diversité et complexité. Cette stratégie « naturelle » des phénomènes urbains traditionnels que l'on retrouve dans toutes les civilisations est proche de la notion d' « acupuncture urbaine » tel qu'elle est définie par Jean Nouvel. Dans le concept de Nouvel, la stratégie d'acupuncture, c'est l'idée que l'architecte et l'urbanisme doivent intervenir à différents lieux avec un souci de soigner la ville à une échelle locale pour une efficacité globale.

## Chapitre 5. Bulles spatiales et gradients d'intimité

Nous avons pu constater (dans la partie ethnographie) la manifestation spatiale, sur le terrain, des différentes sphères d'intimités, ainsi que la corrélation de ces gradients d'intimité avec un dégradé de luminosité. Cette intimité, ou à l'inverse ce caractère public, se manifestent dans l'espace à travers une expression architectonique particulière. Dans cette expression, on observe une large palette de degrés qui permet le passage d'une « sphère » à l'autre. Commençons d'abord par dresser un rapide historique de la notion de bulle spatiale.

### a. « *Ecume* » - Théorie des « sphères »

*« L'intimité y est préservée deux fois, comme derrière deux remparts concentriques, par le quartiers et par l'appartement dans le quartier. »*

Pétonnet, 1979, p.61

Edward T. Hall, dans son ouvrage « La dimension cachée » (Hall, 1959 [1978]), évoque avec précision la manifestation dans l'espace de cette « bulle » d'intimité qui environne chaque être humain, qu'il nomme « proxémie ». L'ouvrage d'Edward T. Hall, permet de comprendre la dimension culturelle véhiculée par l'expression de ces différentes sphères d'intimité immatérielles dans l'espace. Hall affirme par exemple que la sphère d'un nomade est très différente de la sphère d'un sédentaire<sup>606</sup>. Dans un contexte d'autoconstruction comme celui de l'urbanisation informel dans un quartier de pêcheurs semi-nomade, cette juste distance s'élabore progressivement par tâtonnement. La considération pour la « proxémie » est donc un élément incontournable pour saisir la manifestation culturelle exprimée dans l'appropriation spatiale de l'espace informel.

Plus tard, l'artiste et architecte Autrichien Hundertwasser, développera la théorie des « *Five skin* » (cinq peaux) (1998), reposant sur : la première peau (l'épiderme), la seconde peau (le vêtement), la troisième peau (la maison de l'homme), la quatrième peau (l'environnement social et l'identité), la cinquième peau (l'environnement global - écologie et humanité). Cette pensée a donné lieu à une représentation explicite qui permet d'illustrer parfaitement cette notion (Restany, 2003).

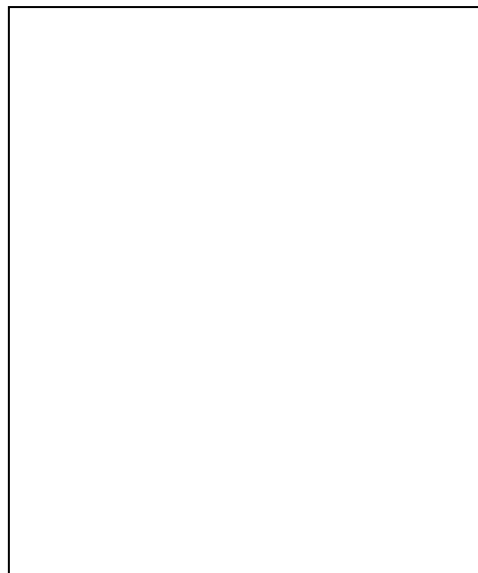


Figure 137 - « The five skins » - Hundertwasser - 1998

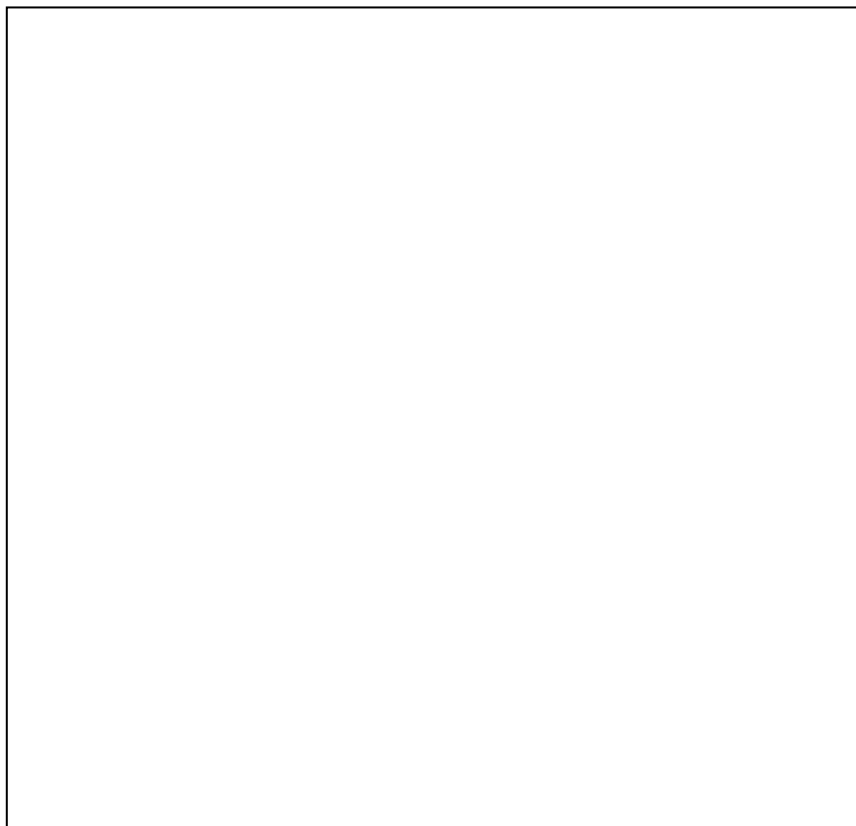
Source : Restany Pierre, 2003, Hundertwasser - Le peintre-roi aux cinq peaux, Taschen

<sup>606</sup> Sur ce sujet, voire l'article de Denis Retailé. « L'espace nomade / Nomadic space ». In: *Revue de géographie de Lyon*. Vol. 73 n°1, 1998. pp. 71-82.

URL : [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/geoca\\_0035-113X\\_1998\\_num\\_73\\_1\\_4804](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/geoca_0035-113X_1998_num_73_1_4804)



Aujourd'hui le philosophe Allemand Peter Sloterdijk avec son ouvrage « Sphères III, Ecumes, Sphérologie plurielle » ([2003] 2005) contribue pleinement à prolonger (et à étoffer) la recherche entamée par Hall puis poursuivie par Hundertwasser. Peter Sloterdijk est ainsi amené à détailler pas moins de neuf sphères immatérielles différentes qui coexistent dans l'espace commun : « Le chirotope : Le monde à portée de la main » (Sloterdijk, [2003] 2005, p.322), « Le phonotope - Être à portée d'audition » (Sloterdijk, [2003] 2005, p.333), « L'utérotape - Caverne du Nous, couveuse du monde » (Sloterdijk, [2003] 2005, p.341), « Le thermotope - L'espace de la gâterie » (Sloterdijk, [2003] 2005, p.350), « L'érototope - champ de jalousie, paliers du désir » (Sloterdijk, [2003] 2005, p.357), « L'ergotope - Communautés d'effort et alliance de combat » (Sloterdijk, [2003] 2005, p.364), « L'aléthotope - République du savoir » (Sloterdijk, [2003] 2005, p.378), « le thanatotope - la province du divin » (Sloterdijk, [2003] 2005, p.389), « Le nomotope - Première théorie constitutionnelle » (Sloterdijk, [2003] 2005, p.413). Cet ensemble de sphères détaillées par Sloterdijk définissent un système immatériel qui coexiste et se superpose avec l'espace physique. La conscience de ces multiples sphères engage un très haut degré de complexité.



**Figure 138 - Représentation des différentes sphères individuelles<sup>607</sup>**

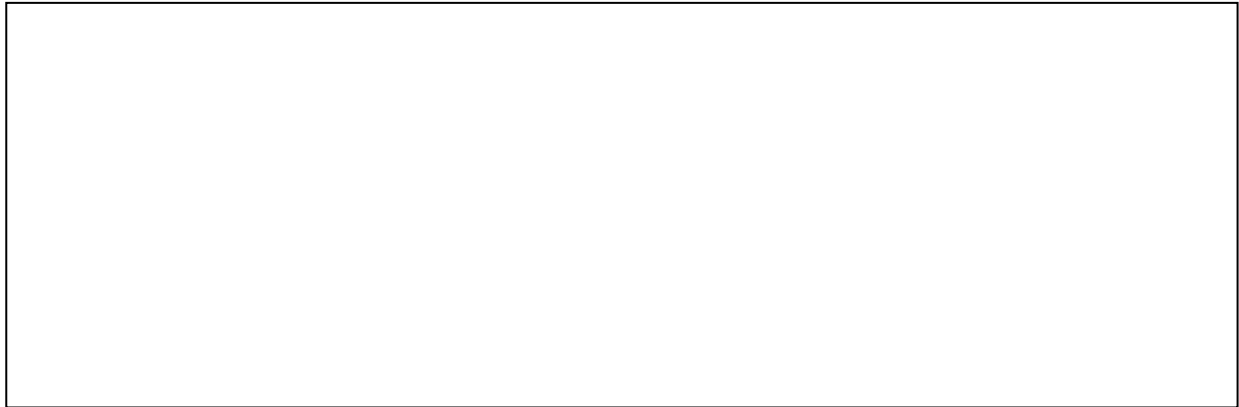
Par l'étendue et l'actualité de cette recherche, Sloterdijk nous permet de prendre conscience de l'intérêt contemporain pour cette question.

Dans le concept d'« écume » développé par Peter Sloterdijk, l'agglomération des sphères d'intimités individuelles est employée pour analyser l'ensemble de la production architecturale et urbaine à différentes échelles, allant jusqu'au concept d'« écume sociale ». En analysant ce quartier dans sa fragilité matérielle, le concept d'écume prend alors une toute autre ampleur, celle d'une écume vivante où les bulles sont dynamisées par des mutations perpétuelles et les interactions sociales.

<sup>607</sup> Document réalisé à partir d'une image provenant de : Otto Frei et al., 1987, IL. 18 Seifenblasen, Forming Bubbles, Institut fur Leichte flachentragwerke, Karl Kramer Verlag, Stuttgart.

*« Les travaux menés en permanence par les êtres humains sur leurs propres sphères vitales sont donc l'activité aphrogène primaire ; ils produisent les multiplicités de bulles ou d'économie dont l'agrégation dense dans des voisinages denses produit cet effet perceptible d'empilage des espaces auquel nous donnons le nom d'écume. »*

**Peter Sloterdijk, 2005, p.222**



**Figure 139 - De la bulle individuelle à la bulle sociale**<sup>608</sup>

Sur ce thème, l'anthropologue Michel Agier propose d'analyser ce jeu savant de distance comme un élément constitutif de la citoyenneté.

Michel Agier propose un balancement « connu / inconnu » alternant selon une oscillation « proximité / distance » qui construirait une citoyenneté à travers ce rythme social<sup>609</sup>. La considération pour la distance sociale implique une considération pour l'espace qui devient une matière mouvante, vivante, oscillant au rythme du jeu social. La plasticité du dispositif architectural permet ainsi de suivre cette construction citadine au plus proche des aspirations individuelles et collectives.

Voyons à présent combien la manifestation d'enveloppes successives peut générer un rôle climatique dans l'architecture vernaculaire, et comment les architectes contemporains s'appuient sur ces principes pour élaborer une architecture « climatique », voire « météorologique »<sup>610</sup>. L'architecte Gilles Perraudin parle avec affection de sa première commande « la maison Ceyzérieu » (1980)<sup>611</sup>. Il explique que ce projet concentre un certain nombre de principes architecturaux qu'il réemploie sans cesse. Ce projet se caractérise principalement par une série d'enveloppes spatiales successives définissant ainsi des espaces de différents climats. Il explique que la multiplication des enveloppes permet de se protéger graduellement des rudesses du climat extérieur. Il précise que ce projet invite les habitants à changer d'espace de vie en fonction de la saison. Quand l'hiver est froid il faut se réfugier dans le cœur de la maison, et quand le temps est plus doux, on peut tout ouvrir et vivre pleinement l'épaisseur de la limite.

<sup>608</sup> Source : Otto Frei et al., 1987, *IL. 18 Seifenblasen, Forming Bubbles*, Institut für Leichte flächentragwerke, Karl Kramer Verlag, Stuttgart.

<sup>609</sup> « Nous pouvons nous demander si la vie citadine n'est pas scandée par l'alternance permanente entre le connu et l'inconnu, plutôt que par l'opposition entre la localité et la mobilité, et si ce balancement permanent entre la proximité et la distance – sociales - ne serait pas un fondement de la citoyenneté. » (Michel Agier, 2008, p.55)

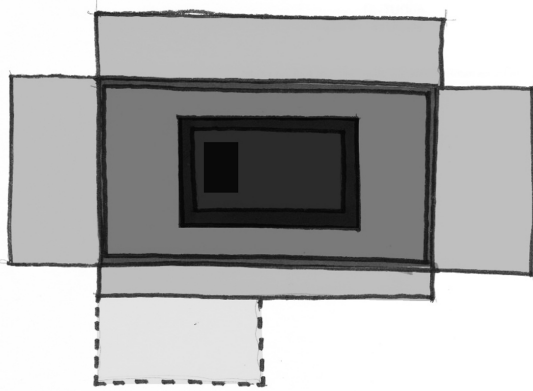
<sup>610</sup> Le concept d' « architecture météorologique » fait référence à l'oeuvre de Philippe Rham.

URL : <http://www.philipperahm.com/data/>

<sup>611</sup> Propos tenus par Gilles Perraudin à l'occasion de sa conférence à la Cité de l'architecture et du patrimoine.

Gilles Perraudin, Lyon, « Construire en pierre », Lundi 07 janvier 2013.

URL : [http://www.dailymotion.com/video/xx9pzi\\_gilles-perraudin\\_creation#.UUOK-leDy8M](http://www.dailymotion.com/video/xx9pzi_gilles-perraudin_creation#.UUOK-leDy8M)



**Figure 140 - Principe de la maison Ceyzérieu de Gilles Perraudin (1980)**

Perraudin explique que ce projet est profondément inspiré des logiques propres à l'architecture vernaculaire. Il affirme que toutes les formes d'architectures vernaculaires sont fondées sur ce principe. Lorsque l'on sait que Gilles Perraudin a autrefois travaillé auprès d'André Ravéreau à Ghardaïa en Algérie ; on comprend alors que cette logique de structuration de l'espace trouve certainement une partie de sa source sur les « rives » du Désert Saharien. Cette logique d'enveloppes successives, de « multicouche » (Huygen, 2008), ou encore de « poupées russes » (Perraudin, 2013), est une logique orientée (située), elle tient compte des paramètres climatiques (orientation, vents, luminosité, températures,...). Il semble que l'on retrouve aujourd'hui cette même logique de « feuilleté » chez les architectes contemporains Lacaton / Vassal.

Rappelons à cette occasion que Jean-Philippe Vassal a séjourné au Niger entre 1980 et 1985. Il explique qu'il a réalisé sa première construction en terre, en employant l'ensemble des principes architecturaux du territoire nigérien<sup>612</sup>.



**Figure 141 - Straw matting Hut, Lacaton / Vassal, Niamey (1984)**

<sup>612</sup> Voilà les termes dans lesquelles ce premier projet est présenté sur leur site internet : « La maison a été construite sur une des rares dunes de sable de l'endroit, particulièrement ventilée par des courants d'air frais, suivant les axes du fleuve en aval et en amont de Niamey, sur l'autre rive du fleuve Niger, à 1 km du village de Saadia. Elle était constituée de 3 éléments : la paillote, pour s'abriter, l'enclos, et le "hangar" pour recevoir et regarder. Faisant face à Niamey, le soir, les lumières de la ville suffisaient pour se repérer. La recherche et la détermination du site ont pris 6 mois, la construction 2 jours. Le vent a mis 2 ans pour la détruire. »

URL : <http://www.lacatonvassal.com/index.php?idp=24>

Les architectes Lacaton / Vassal expliquent que c'est à partir de ce langage architectural vernaculaire qu'ils ont pris conscience de l'importance des espaces de transition menant l'extérieur à l'intérieur à travers différents paliers successifs. Ils qualifient d'« espace extra », cette espace du « hangar » qui prolonge l'habitation dans le paysage extérieur. Cet espace témoigne de la capacité de l'architecture à faire fluctuer les limites. Il semble que ce principe rencontré sur le terrain du Niger soit une constante qui traverse, encore aujourd'hui, l'ensemble de leur œuvre construite. Les liens avec l'architecture contemporaine avec les fondements des espaces vernaculaires sahélienne se précisent de plus en plus nettement.



**Figure 142 - Logique d'enveloppes successives dans l'œuvre contemporaine de Lacaton et Vassal**

Source : [www.lacatonvassal.com/index.php?idp=58](http://www.lacatonvassal.com/index.php?idp=58)

Le projet ci dessus montre un extrait de plan de « 53 logements semi-collectifs » réalisés en 2011 dans la ville de Saint-Nazaire en France. L'analyse révèle une série d'enveloppes successives permettant d'apprécier une large modularité de l'espace en fonction des saisons. Ainsi l'espace semble changer de dimension, il suit le rythme des saisons en matérialisant des dilatations et des compressions, même parfois dans le temps d'une journée.

### ***b. Manifestation des « sphères » au Mali***

*« Etre nécessite de paraître, de montrer sur soi et chez soi que l'on dispose, au moins, d'une partie des biens couramment utilisés dans le reste de la société. »*

**Pétonnet, 1979, p.263**

Ma posture d'observateur étranger me permet de remarquer les manifestations de ces multiples sphères dans l'espace urbain du Mali<sup>613</sup>. Ces manifestations se matérialisent par une importance

<sup>613</sup> Je peux témoigner de ma propre expérience d'apprenti chercheur franchissant progressivement les différents degrés de pénétration de l'espace du terrain de recherche. Lors des premiers entretiens je profitais d'une opportunité pour recueillir spontanément un premier témoignage. Après avoir réalisé celui-ci on me fit comprendre qu'il fallait se présenter en premier lieu au chef du quartier, ce que je fis. Cette expérience montre

remarquable de l'enveloppe extérieure. On remarque des ordres de priorité sur les soins portés aux différentes enveloppes qui ont le rôle de représentations sociales. Ces enveloppes sont des bulles successives, qui vous font gravir socialement dans les représentations urbaines, de la peau jusqu'à l'espace.

Une telle démonstration (relative à la ville formelle) est nécessaire car elle permet de saisir ce à quoi aspire l'urbanisation informelle. Cette démonstration s'appuie sur des exemples puisés dans la ville formelle de Bamako.

- **Maa et Maaya** : Pour commencer, nous devons considérer le feuilleté de la personne, pour y sonder une profondeur interne, comme des enveloppes intimes relatives au jeu des sphères. Selon la philosophie Bambara, la personne se dissocie en deux facettes de la personnalité qui sont « *Maa* » et « *Maaya* ». Pour Amadou Hampâté Ba, « *Maa* » représente « la personne » ((Hampâté Ba, [1971], 1993)) et « *Maaya* » représente « la personne de la personne » (Hampâté Ba, [1971], 1993). Un même individu peut ainsi présenter plusieurs visages, revêtir plusieurs « masques ». « La tradition enseigne, en effet, qu'il y a d'abord *maa* contenu dans le *maa*-réceptacle. » (Hampâté Ba, [1971], 1993, p.182). Hampâté Ba explique que l'expression bambara « *maa ka maaya ka ca a yere kono* » signifie « les personnes de la personne sont multiples dans la personne » (Hampâté Ba, [1971], 1993, p.182). Il précise que cette philosophie de la personne est partagée par les Peul (dont il fait lui même partie)<sup>614</sup>. Amadou Hampâté Ba développe en expliquant que « *maa* pourrait être considéré comme le réceptacle visible et palpable servant d'enveloppe et de support à d'autres aspects, plus subtils, de la personne humaine. ». (Hampâté Ba, [1971], 1993, p.182). Le « *maa* » symboliserait alors le centre de gravité de la personne qui viendrait se revêtir tour à tour de différents masques. La profondeur ontologique de cette philosophie apporte à l'étude des sphères une saveur particulière en milieu Peul et Bambara. Il s'agit donc d'une sphère culturelle spécifique à un territoire géographique. Elle pourrait par conséquent être ajoutée à la catégorisation proposée par Sloterdijk. Cette sphère à la particularité de manifester une multiplicité de strates internes au corps.

- **Le corps** : Philippe De Boeck prend exemple sur la ville de Kinshasa (2005) pour interroger le poids de la représentation de l'enveloppe corporelle dans un contexte urbain pauvre. Il explique que « le plus important building qui fonctionne à Kinshasa est en fait le *bodybuilding*. » (De Boeck, 2005, p.240). Dans un contexte de pauvreté urbaine, l'apparence plastique du corps revêt une importance décuplée.

*« Contrastant vivement avec la décrépitude des infrastructures matérielles urbaines, les kinois dépensent une énergie folle non seulement pour se nourrir, s'habiller, se soigner et garder leurs corps en vie mais aussi pour les construire et les conduire vers un état de beauté et de perfection. Dans toute la ville, les jeunes gens entraînent leur corps obsessionnellement, exercent le mécanisme de chaque membre et font*

---

combien l'espace est hiérarchisé, et combien il est d'usage de traverser certaines sphères pour pouvoir atteindre réellement le cœur. Dans le même ordre d'idées, je crois nécessaire d'évoquer ma première arrivée dans la ville de Dia. Ayant été déposé avec mon sac par un motard, je me mettais en quête d'une famille qui voudrait bien m'héberger. Ayant à peine réalisé quelques foulées, je fus pris en charge par un jeune homme qui m'emmena chez son grand frère. Là dans la cour, je répondis à quelques questions visant à connaître mes intentions. Après avoir expliqué ma démarche je fus ensuite pris en charge tout le long de la semaine, constamment guidé par mon hôte pour tous mes déplacements dans l'espace urbain. J'ai réussi une fois à déambuler seul, mais je ne réalisais à nouveau que quelques foulées, étant immédiatement immobilisé par un groupe d'enfants. J'ai alors mesuré combien la cour de ma famille hôte matérialisait ma propre porte d'entrée dans la ville. La cour de la famille était pour moi le seuil de la ville.

<sup>614</sup> Il évoque à ce sujet une expression de sa propre mère disant : « j'ai le désir de parler à mon fils Amadou, mais je voudrais auparavant, savoir lequel des Amadou qui l'habite est là en ce moment » (Hampâté Ba, [1971], 1993, p.182).

*fonctionner chaque muscle en boxant, en luttant, en faisant du body-building et en pratiquant d'autres formes d'éducation physique. »*

**De Boeck, 2005, p.238**

Cette description de Filip De Boeck permet de saisir combien le contexte de pauvreté urbaine place « le culte du corps » particulièrement en avant dans les pratiques citadines<sup>615</sup>. On se doit également d'évoquer, pour le Mali, la « lutte traditionnelle » qui semble encore largement pratiquée à travers le pays<sup>616</sup>. Elle témoigne d'une persistance de cette pratique traditionnelle solidement ancrée dans l'interaction sociale des citadins. Dans la ville de Dia, par exemple, chaque quartier est représenté par une équipe de lutte qui va défier les autres. Le défi ne relève alors pas seulement de l'individu et de son corps, mais de la collectivité toute entière<sup>617</sup>. C'est alors un esprit d'équipe d'une rare intensité qui se manifeste ainsi de façon rituelle à travers le corps des lutteurs urbains. La lutte des corps engage ainsi des pans entiers de la ville, dans une refondation sociale cyclique et perpétuelle. Des études ultérieures sur les compétitions de lutttes pourraient nous éclairer sur la continuité contemporaine de cette pratique dans la ville de Bamako, et de sa capacité à fédérer une cohésion citadine<sup>618</sup>.

Sur le thème du corps, on mentionnera une remarque de Jean Gallais qui évoque la force physique spécifique des pêcheurs Bozo. Il explique que « Les hautes qualités alimentaires du poisson de rivière d'une teneur en protides et en calcium supérieure à celle de la viande donnent aux pêcheurs Bozo leur admirable carrure et leur vigueur physiologique. ». Il précise encore que « Dans ces pays de mal nutrition, le pêcheur bozo est original en premier lieu par sa riche nourriture. ». On comprend ici que le cas des Bozo fait exception, et qu'il n'est pas à compter comme une généralité.

Toujours à propos de la question corporelle, il semble que la main soit un élément particulièrement symbolique dans les comportements quotidiens. La main droite sert à saluer, bien sûr, avec différents degrés d'engagement dans les gestes<sup>619</sup>. La main droite sert aussi à manger, ce qui rajoute un sens non négligeable à l'occasion du repas<sup>620</sup>. L'identification de la bonne terre, pour construire, se fait de manière empirique, à main nue. Avec le bout des doigts on évalue sa granulométrie. En lui ajoutant de l'eau on mesure son adhérence, sa plasticité. La main et la terre sont donc dans une relation particulièrement étroite et empreinte de noblesse.

Précisons encore un fait remarquable dans la culture corporelle malienne, l'attention toute particulière apportée à l'ensemble de la surface externe de l'épiderme : la peau (hydratée, huilée, parfumée,...), la coiffure (précise, net, expressive, tressée, sculptée,...), le rasage, la manucure

<sup>615</sup> J'ai moi même pu observer dans plusieurs lieux de la ville de Bamako des lieux public ouvert où était pratiqué le *bodybuilding* (sur le rond point près du CCF, par exemple), le jogging à Bamako est également une pratique régulière, sans parler du football qui donne lui à une animation remarquable des vides urbains à l'heure où le soleil commence doucement à décliner. L'occupation de ces grandes places transformées le soir en terrain de foot donnent d'ailleurs parfois lieu à des conflits tant les places sont comptées.

<sup>616</sup> Des galas de lutte traditionnelle sont régulièrement organisés dans la ville de Bamako.

<sup>617</sup> Lors de mon voyage dans la ville de Dia, par exemple, j'ai appris que mon hôte Mama Tapo était lui même le lutteur du quartier. Il explique que dans la ville « même les enfants pratiquent la lutte », et que « on se connaît selon sa force ». Ce qui signifie que chaque citadin a pratiqué l'expérience de la lutte. Il précise que « les vieux viennent voir la lutte, en souvenir de leur enfance ». Le « champion » du quartier va ainsi défier celui du quartier voisin, puis une rencontre est organisée. Il existe également un tournoi annuel de lutte « pendant le carême », le tournoi est appelé *gando bado*, ce qui signifie littéralement « la fête de la lutte ». Propos recueillis auprès de mon hôte Mama Tapo dit « commando » (forgeron), en 2009.

<sup>618</sup> Si la lutte se révèle être un acteur de la cohésion sociale, l'organisation de tournois inter-quartiers pourraient réveiller des mécanismes sociaux tendant vers une cohésion de quartier, un esprit de quartier.

<sup>619</sup> Un signe lointain en montrant la paume de la main, serrer la main, serrer la main a deux mains comme pour rendre le moment plus solennel, etc.

<sup>620</sup> Colette Pétonnet évoque qu'en Europe, « Au Moyen Age, on plongeait la main droite dans le plat commun tandis qu'on se mouchoit de l'autre. » (Pétonnet, 2002, [1979], p.184).

(ongles décorés,...). L'attention portée au soin corporel se manifeste jusque dans la préparation appliquée de l'épiderme.

- **Le vêtement** : Les vêtements sont également particulièrement soignés, brillants, pliés, repassés, on voit les plis, net, droit, propre, sans taches, sans trous, sans fils,... On mentionnera à cette occasion le « langage des pagnes »<sup>621</sup>, le phénomène des « sapeurs »<sup>622</sup>, le beau boubou en *basin* pour la mosquée du vendredi, les tenues de femmes en *basins* (brodés, perlé, pliés,...), le fait de porter un vêtement blanc,... L'ensemble des clichés du photographe malien Malik Sidibé témoignent de cette remarquable importance du vêtement. Le vêtement se révèle être un attribut particulièrement important pour toute sorte d'occasions (aller à la mosquée, faire une photo, sortir pour danser, aller à un mariage ou un baptême, ou même tout simplement aller en ville)<sup>623</sup>.

- **Le véhicule** : Obtenir un deux-roues semble être une étape incontournable du parcours citadin (mobyette, *jakarta*, moto)<sup>624</sup>. Le deux-roues permet une significative optimisation des temps de transports dans la grande agglomération urbaine et rendent l'accès à la ville possible<sup>625</sup>. Dans cette sphère, le summum de la réussite reste la voiture.

- **La maison** : Devenir propriétaire à Bamako reste, semble-t-il, une marque incontestable de réussite sociale. Dans cette quête on commence souvent par réaliser la clôture, puis ensuite la maison, affirmant ainsi l'importance des différentes enveloppes successives<sup>626</sup>. La clôture puis, plus tard, la façade participe de la construction de cette représentation. De nombreux artifices viennent ainsi orner les clôtures et les constructions (ferronneries, portails, grilles,...). On peut également parlé d'une « culture de l'enduit »<sup>627</sup>, tant l'attention est portée sur un haut niveau d'exigence. Un bel enduit ciment semble ainsi participer à la représentation sociale : planéité, couleur, motifs (éventuels), angles nets, lignes droites acérées,... Bien balayer autour de la maison est également une marque importante de la représentation dans l'espace public du quartier. On balaye ainsi soigneusement devant la maison, mais on va parfois même balayer de l'autre côté de la rue. Balayer et arroser<sup>628</sup> soigneusement la rue font partie des usages quotidiens de Bamako qui participent à la construction d'une image sociale.

- **Urbanisme de croûte** : Le quartier ancien de Bozola témoigne de la manifestation d'une « croûte » urbaine « en dur » à la périphérie des îlots, en façade sur les grands axes. Cette « Croûte urbaine » forme un écran de représentation sur la rue, qui masque délibérément le processus urbain ancien en terre qui se perpétue à l'arrière.

<sup>621</sup> Raoul Germain Blé, « Le pagne », Communication [En ligne], Vol. 30/1 | 2012, mis en ligne le 29 novembre 2012, Consulté le 05 janvier 2013. URL : <http://communication.revues.org/index3026.html>

<sup>622</sup> Le photographe Héctor Médiavilla témoigne du mouvement de la S.A.P.E : Société des Ambianceurs et Personnes Élégantes. Né dans les rues de Brazzaville, cette tendance vestimentaire n'est pas étrangère aux rues de Bamako. Sur ce sujet, voir aussi : Gandoulou, Justin-Daniel, 1989, *Au cœur de la sape. Mœurs et aventures des Congolais à Paris*, Paris, L'Harmattan.

<sup>623</sup> Le voyageur affublé du « style routard » est très mal perçu dans le pays (ourlet de pantalon usagés, chemise mal repassée,...).

<sup>624</sup> On entend souvent dire : « si tu n'a pas de *jakarta* tu ne peux pas trouver de femme ».

<sup>625</sup> Le parcours à pied est parfois rendu impossible par les distances à parcourir, en transport en commun les déplacements demeurent difficiles et physiquement éprouvants.

<sup>626</sup> Le fait de commencer par la clôture s'explique aussi du fait qu'il est souvent nécessaire de délimiter le terrain afin qu'il ne soit pas approprié par une construction informelle.

<sup>627</sup> Le sociologue malien Hamidou Magassa évoquait, lors d'un entretien, le fait qu'un certain nombre d'expressions évoquaient la corrélation entre la qualité de l'enveloppe bâtie et le rang social.

<sup>628</sup> On arrose parfois quotidiennement certaines rues non goudronnées pour éviter de lever de la poussière.

- **Le téléphone** : Le téléphone portable est aujourd'hui très largement répandu. Il permet de rester connecté en permanence avec son « réseau social »<sup>629</sup>. Le téléphone et son répertoire deviennent la preuve matérielle de l'existence du « réseau ». L'appareil permet en outre de rester lié avec le monde<sup>630</sup>. Le téléphone, et demain les réseaux sociaux, constituent peu à peu une « sphère virtuelle ». On ajoutera pour terminer sur ce point que tout un ensemble de petits métiers ont récemment été créés avec l'avènement du téléphone portable<sup>631</sup>.

- **Le territoire** : Gérard Brasseur évoque le fait qu'il y a au Mali « un village tous les 7 kilomètres » (Brasseur, 1968). Il est alors intéressant de se représenter le territoire recouvert par un maillage de villages homogènes situés à égale distance les uns des autres, tel une « tessellation territoriale ».

Dans le jeu des sphères de l'anthropologie humaine, le Mali manifeste un terrain de recherche particulièrement intéressant à analyser. Evoquons pour terminer le fait que la culture des masques largement répandue dans le pays (à travers différentes cultures) invite à parler de la superposition de multiples « Masques sociaux ». Ces caractéristiques des sphères dans la culture malienne sont manifestement un élément nécessaire à l'analyse des phénomènes urbains, mais il pourrait également se révéler être un élément déterminant de projet urbain.

### **c. L'ombre : un gradient de l'intimité**

*« Quand l'heure du repas arrive, le soleil est haut dans le ciel, il brûle fort. Le blanc est si blanc qu'on ne peut pas le regarder en face, les ombres sont si noires qu'elles semblent des trous dans la terre. » (p.101)*

**Le Clezio J.M.G., 1980, *Désert*, col. Folio, ed. Gallimard, Malesherbes, 439p.**

Pour continuer sur le thème des sphères il semble important de rentrer à présent dans le détail de la manifestation de ces multiples sphères d'intimité à travers la luminosité. Les relevés du terrain de recherche (présentée dans la partie ethnographie), montre l'importance de la prise en compte du facteur lumineux dans la structuration de l'espace. Nous avons pu remarquer combien les degrés de privatisation sont associés à différents degrés d'ombre et de lumière. Cette progression du public de la rue, vers le privé de la chambre, s'accompagne d'une même progression de la franche lumière blanche vers l'obscurité la plus totale, avec une large palette de degrés intermédiaires permettant de mesurer à travers la luminosité l'ensemble de ces paliers d'intimité. Architecturalement, cette progression se manifeste par une évolution du vide de la lumière vers la masse la plus lourde et opaque, en passant par différents degrés de légèretés, comme les hangars et les vérandas. Cette architecture manifeste alors une corrélation précise entre différents modes de progression : public / privé, lumière / ombre, vide / masse,...

<sup>629</sup> Nous avons déjà évoqué plus haut l'importance de représentation sociale liée à l'étendue d'un réseau de connaissance.

<sup>630</sup> Music, télévision, films, Internet ; au milieu de la brousse la musique stridente des téléphones retentit. Le téléphone amène la plus haute technologie portable au milieu de village sans eau ni électricité, générant la mise à nu et la révélation de la fracture socio-économique.

<sup>631</sup> Chargeur de batterie, « débloqueur », revendeur d'occasion, commerce de carte de crédit téléphonique,...





Figure 143 - L'ombre indicateur d'un gradient de l'intimité

- **La sphère publique** : Nous avons déjà évoqué combien Gilles Holder (2004) détaille précisément l'importance de la lumière « blanche » de la place, et la valeur symbolique de cette « blancheur » (le blanc étant symbole de vérité). La présence d'un arbre, ou d'un mur provoquant une ombre définit une aire favorable à l'établissement de commerces, de mobiliers publics permettant à un établissement prolongé. Colette Pétonnet précise que : « Tous ce qui dans la ville se dessine en creux est un espace de rencontre. » (Pétonnet, [1979] 2002, p.53). Le vide urbain manifeste donc la mise à disposition de l'espace pour un usage et une parole publique.

- **La sphère du voisinage** : Nous évoquons ici la rue, la ruelle, le passage, l'impasse,... Cette sphère opère une transition de la blanche lumière à la rue étroite ouverte sur le ciel. L'étroitesse caractéristique de ces cheminements produit une ombre portée d'un mur sur un autre. Le passant se retrouve alors immergé dans un volume d'ombre. J'ai eu l'occasion de remarquer que lorsque l'on interpelle une personne dans la rue, et que la conversation se prolonge elle se poursuivra dans un espace ombragé. On peut également remarquer des salutations à distance d'une ombre à l'autre (comme d'une île à l'autre). Evoquons encore les pratiques d'assemblées qui s'établissent dans les ruelles sur un mobilier de bancs souvent mobiles qui permettent de palabrer longuement à l'ombre d'un mur<sup>632</sup>. Ces « pratiques d'assemblées » (Holder, 2004) suivent ainsi une surface mouvante d'ombre, passant d'un côté de la rue à l'autre. Précisons que de telles « pratiques d'assemblées » de rues se retrouvent fréquemment à travers les différentes cultures urbaines du pays et que c'est un vecteur de qualité urbaine<sup>633</sup>. On trouve même parfois des formes d'assises pérennes aux pieds des murs, indiquant la fréquence répétée d'une telle pratique<sup>634</sup>.

Rappelons encore qu'une même famille occupe parfois plusieurs parcelles dans un même quartier, et la rue devient alors le couloir intime d'une sphère familiale en réseau reliant différents membres d'une même famille<sup>635</sup>. Collette Pétonnet évoque précisément ce sujet en affirmant que « Elle n'habite pas dans le quartier ; elle habite le quartier dans son entier comme on habite une maison. » (Pétonnet, [1979] 2002, p.57). L'architecte Aldo Van Eyck n'a cessé d'employer des analogies entre espace urbain et espace de la maison (Van Eyck, 1972)<sup>636</sup>. Rappelons enfin que des salutations sont fréquemment scandées entre la ruelle et la cours, même à travers les murs. Ce détail permet de saisir le degré d'interaction entre les différentes sphères ainsi que la façon dont elles se superposent.

- **La sphère de la cour** : Nous avons déjà expliqué combien la cour représente le centre de gravité de la famille. Précisons qu'elle est, elle-même, occupée de vérandas et de hangars matérialisant des sphères individuelles devant les chambres (si l'espace le permet). Ces espaces sont, le plus souvent, des structures légères, parfois quelques murets de hauteurs variables et affirment un fractionnement de l'espace commun. Parfois une de ces bulles ressort par une différence de niveau (une marche), ou par un matériau de sol plus net (permettant un siège au sol avec quelques nattes). La cour est le lieu de croisement et de superposition de différentes sphères individuelles. Elle opère

<sup>632</sup> « L'ombre aussi est une habitation » (Bachelard, [1957] 2001, p.127)

<sup>633</sup> « ...,William Foote Whyte observe que la qualité d'un environnement urbain se mesure avant tout par le nombre et le confort des endroits où les piétons peuvent s'asseoir. » *The social Life of Small Spaces*, New York, 1985. (Davis, 2000, p.212)

<sup>634</sup> Dans la ville de Dia, par exemple, on identifie de nombreux espaces d'assise façonnés dans l'espace de la rue, par des bancs, des troncs d'arbres ou de petites terrasses. L'assemblée se déplace progressivement en suivant l'ombre. Aussi, trouve-t-on fréquemment un mobilier à l'ombre (occupé) et, non loin de là, un autre mobilier au soleil (vide).

<sup>635</sup> C'est le cas par exemple de la famille de Moussa. Moussa vit sur sa propre parcelle et va prendre son repas dans la cours de son père.

<sup>636</sup> L'architecte Aldo Van Eyck emploie le témoignage de Fritz Morgenthaler dans un texte intitulé « Les Dogons ». Il décrit à cette occasion une expérience extrêmement similaire. Le guide de Morgenthaler (Dommo) a entrepris de lui montrer sa maison, il l'emmène alors dans différents lieux précis du village où Dommo se sent particulièrement chez lui. (Van Eyck, Morgenthaler, 1972, p.122-124).

Aldo van Eyck, 1972, « L'intérieur du temps », in : *Le sens de la ville*, Paris, Seuil.

une transition dans la graduation du public vers le privé. La limite même de la cour peut être plus ou moins matérialisée (du marquage symbolique jusqu'au mur opaque).

- **La sphère de la véranda** : Nous avons déjà montré combien la véranda permet, elle aussi, d'opérer une nouvelle transition avant la chambre. Cette architecture se révèle être un hybride entre l'architecture légère et l'architecture lourde. La matérialisation de cet espace est extrêmement variable allant de la simple toile tendue, à l'édification de murets en terre, en passant par la structure de bois couverte par un toit de pailles tressées (hangars). Par conséquent l'expression physique de l'espace traduit parfaitement cette graduation d'intimité. La hauteur des murs varie également avec cette privatisation progressive. Plus les murs sont hauts, plus l'espace est privé. Le degré de pérennité des matériaux employés traduit souvent le degré de sédentarité des habitants. La luminosité à l'intérieur de la véranda est particulièrement maîtrisée, de nombreux dispositifs fonctionnent comme autant de filtres produisant une ombre (rideaux, pailles, murets avec claustra, murets opaques,...). Cet espace situé devant la chambre produit une ombre portée devant la porte de la chambre, préservant ainsi la chambre des rayons de soleil directs<sup>637</sup>. Rappelons que dans cette sphère l'air circule avec l'ensemble de l'espace urbain permettant souvent de demeurer en lien avec l'ensemble du paysage sonore environnant. Il s'agit donc du « phonotope » de Sloterdijk (2005).

- **La sphère de la chambre** : la chambre est le lieu le plus sombre de l'ensemble des espaces franchis jusque là, c'est également le plus opaque et le plus massif. L'expression architectonique de la masse de terre joue à plein. La masse de la chambre matérialise l'espace le plus privé. Toutefois, rappelons qu'il demeure encore à l'intérieur de cette sphère une ultime sphère celle du lit caché derrière un rideau et enveloppé d'une moustiquaire. Cette dernière est matérialisée par des éléments légers de voiles, de toiles, de mailles plus ou moins fines, jusqu'aux draps.

*« Là où il y a espace naturel et plus encore là où il y a espace social, le mouvement qui va de l'opacité à l'éclairement, du cryptique au décrypté, est perpétuel. »*

Lefebvre, 1974, p.213

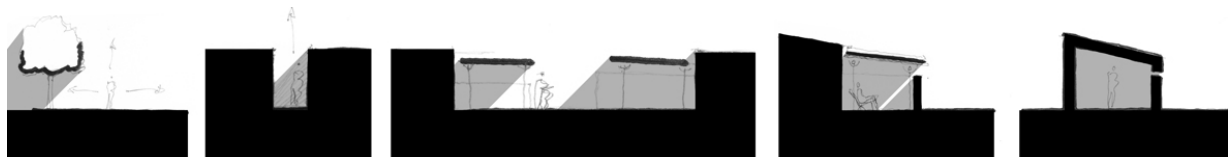


Figure 144 - Franchissement des sphères

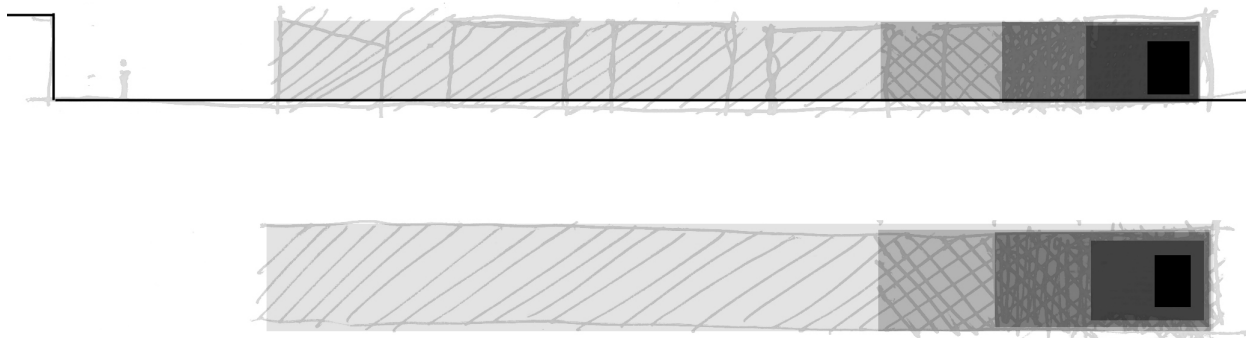


Figure 145 - Dégradé de lumière : De la lumière blanche à l'obscurité

<sup>637</sup> « Pour s'abriter de l'ardeur du soleil, en dehors de l'ombrage d'arbres, on construit des auvents faits de plusieurs rangées de piquets parallèles qui soutiennent un cadre recouvert de paillassons ; on les place aussi bien au milieu de la cour qu'à l'entrée d'une case, dont ils tamisent en même temps la lumière intérieure. Ces échafaudages sommaires servent au surplus de séchoirs... » (Brasseur, 1968, p.89)

L'espace urbain dans son entier exprime une privatisation progressive : du public au privé, de la lumière à la pénombre, du plus léger vers le plus lourd, du plus mobile au plus pérenne, de la lumière à l'obscurité, de la vie publique à la sphère privée, du visible à l'invisible, du social à l'individu. L'espace est traversé de ces dégradés de lumière, il est empli des transitions usant du clair-obscur, des chicanes, des paravents, des rideaux, jusqu'à la pénombre de l'intimité dans un espace opaque.

Ce langage issu d'une architecture informelle apparaît comme étant structurant d'un mode d'habiter particulièrement important à respecter et à valoriser<sup>638</sup>. Rappelons que le contexte de la pauvreté guide une économie de moyens, on comprend alors que chaque geste, chaque énergie déployée est essentielle. On saisit soudain que chaque production spatiale observée dans l'urbanisation informelle revêt une forme d'essentialisme, proche du minimalisme. L'architecture produite par la spontanéité exprime une culture de l'habiter. L'expression spatiale de ces multiples sphères lumineuses allant de la blanche lumière à la pénombre, traduit la nécessité de franchir des transitions, des paliers, allant de la sphère publique à la sphère privée en passant par une matérialisation allant du vide de la place à la masse de la chambre en traversant un ensemble de sas d'espaces légers et « filaires ».

#### **d. « Perméabilité » - « porosité »**

*« Entre le privé et l'anonymat, le trop proche et le trop lointain, il existe des espaces intermédiaires, occasionnellement rendu familiers, des lieux vacants détournés ou appropriés, qui fournissent les conditions de possibilité d'un « agir urbain » [...] »*

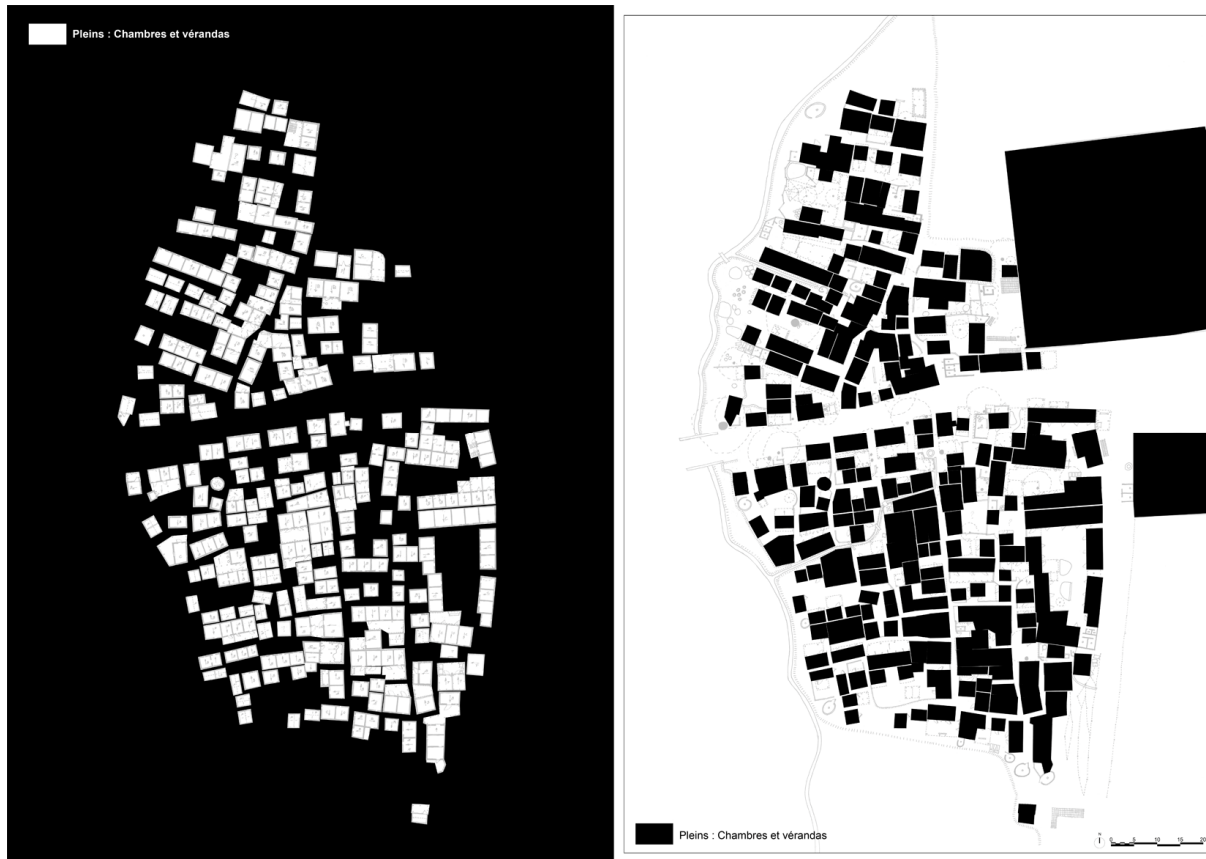
**Agier, 2009, p.14**

La perception de l'espace que j'ai ressenti sur place m'a enclin à modifier ma propre représentation de l'espace, notamment en abolissant certaines frontières culturelles que je pouvais porter avec moi. Je m'explique. L'ensemble de l'espace perçu semble forgé par la perméabilité ; continuité des sons, de l'aire, de la matière,... C'est comme si l'espace n'était pas fait d'un seul bloc mais était fragmenté en une infinité d'éléments, cette fragmentation<sup>639</sup> étant tellement fine qu'elle s'apparente à une matière continue. C'est comme si tout les sens étaient stimulés par cette dimension. L'air passe, on peut sentir les parfums des différentes cuisines se mélanger. Les sons passent, il arrive fréquemment que l'on voit des gens se parler à travers un mur. L'intimité semble parfois se retourner comme une chaussette, une cuisine en activité peut par exemple se retrouver largement ouverte sur un passage. La matière terre accompagne également la perception de la continuité. Cette perception engage à une lecture plus complexe de la limite entre public et privé. Ce qui dans la culture occidentale se définit en une ligne semble, dans ce cas, se multiplier en une infinité de degrés (à l'image de la luminosité). La surface de cette interface devient non mesurable, changeante, impalpable, floue,... Le fait qu'une grande partie de l'usage quotidien se déroule dehors favorise cette disposition à l'appropriation d'un paysage urbain. Cette donnée ouvre à une multiplicité de dimensions de représentations.

<sup>638</sup> L'ombre semble être un ingrédient pour faire du projet. Il est donc envisageable de penser l'architecture par l'ombre, comme le font certains architectes Japonais, comme chez l'architecte Tadao Ando. Il y a là tout un jeu de dégradés et d'outils dont l'architecture contemporaine Malienne pourrait s'emparer pour la magnifier, en prolongeant dans l'avenir ce trait culturel.

<sup>639</sup> Le terme fragmentation est ici employé dans un sens différent que ne le font les sciences sociales lorsqu'elles parlent de « fragmentation urbaine ». La « fragmentation » fait ici référence à la succession de fragments architecturaux de petites tailles, tandis que la « fragmentation urbaine » fait référence à des divisions de différentes natures dont l'urbanisation contemporaine est le témoin (fragmentation sociale, fragmentation spatiales, fragmentation économique,...). Pour continuer sur ce sujet je renvoie le lecteur à l'ouvrage suivant :

Dorier-Aprill Elisabeth, Gervais-Lambony Philippe, *Vies citadines*, Paris, Belin, 267p.



**Figure 146 - Carte des pleins et carte des vides**

Ces cartes ont été réalisées à la manière du plan de Luigi Noll<sup>640</sup> pour la ville de Rome, en considérant que les cours font parti du domaine public, et qu'elles peuvent être de ce fait associées à l'espace public de la rue. Ces cartes ne tiennent pas compte des cloisonnements légers qui fragmentent l'espace commun à la vue. Ces cloisonnements étant extrêmement fragiles, ils sont soumis à un renouvellement permanent, voir à un déplacement. Ces cloisonnements répondent à un temps différent de l'espace urbain. Ils sont ouverts au changement, au mouvement, à la mutation permanente. Cette représentation montre parfaitement la richesse de la perméabilité de l'espace<sup>641</sup>. La porosité semble créer des liens entre tous les espaces, qu'ils soient publics ou privés, chaque cellule se trouve en lien avec celle d'à côté. L'articulation entre les différents degrés d'échange façonne une texture spatiale semblable à celle de l'éponge. Mais ne perdons pas de vue qu'il s'agit en réalité d'un processus en mouvement, inscrit dans le flux du temps. Le contour devient alors flou, c'est donc une dynamique qu'il conviendrait de représenter<sup>642</sup>.

Michel Agier admet que « [...], toutes les formes urbaines ne présentent pas les mêmes potentialités relationnelles, certaines facilitent plus que les autres une appropriation de l'espace public par les

<sup>640</sup> Ce document, *Nuova Pianta di Roma*, couramment appelé *Plan Noll* (1748), est l'œuvre de l'architecte/cartographe Giambattista Noll (1692-1756). Ce document convoque les deux disciplines (architecture et cartographie) pour accorder le statut d'espace public à l'intérieur des églises, au même titre que la rue. Il s'ensuit un bouleversement des représentations de l'espace urbain.

<sup>641</sup> En se focalisant sur le sens de l'audition, nous pourrions proposer une carte de l'ouïe qui révélerait un degré de porosité bien plus important. En effet, une telle carte ne tiendrait pas compte de l'opacité visuelle des vérandas.

<sup>642</sup> Il serait intéressant de prolonger cette analyse à travers une analyse fine des changements inscrits dans le temps et le rythme des saisons.

habitants. » (Agier, 2008, p.51). Il semble que les représentations ci-dessus permettent de saisir la capacité de cet espace à se placer à la disposition de l'usage, d'être ouvert, meuble, souple, « doux ».

Jean Paul Loubes nous explique que « ...bien plus que la maison, la cabane permettait d'habiter le monde et d'y séjourner parmi les choses. Elle a ceci de particulier qu'en elle demeure réduite la distance entre l'homme habitant et le cosmos. » (Loubes, 2010, p.96). L'infinité de percements de la cabane révèle donc un degré de porosité avec le monde, permettant ainsi d'habiter pleinement le monde. Pour Loubes, ce rapport perméable au monde, permet à la cabane de développer une « géopoétique ». Ainsi, « Dedans - dehors, ego et monde : la cabane est à considérer comme une manifestation du faire mais aussi de l'être. » (Loubes, 2010, p.96). L'exemple de la cabane autorise une lecture de l'espace comme une construction à la fois sociale et spatiale. L'espace révèle l'image d'une culture fondée sur la mise en relation. Les descriptions de la ville de Tokyo par Augustin Berque sont analogues à ce que j'ai pu ressentir sur place. Le dispositif spatial provoque une mise en relation de l'homme dans le paysage.

Michel Agier parle de « la rue comme une extension de la maison » (Agier, 2008, p.47), Aldo Van Eyck témoigne dans de nombreux projets de l'intention de confondre espace public et espace privé<sup>643</sup>. Rappelons qu'au Mali la cour est considérée comme un espace hybride : une extension de la rue, mais également le cœur de la communauté familiale. Colette Pétonnet semble recueillir des faits similaires lorsqu'elle analyse l'espace d'un bidonville dans la région Parisienne.

*« Les logements sont l'aboutissement du dehors qui se clôt sur l'intimité comme la rue et la place sont les prolongements ouverts du logement. Les vieux logements urbains, pauvres en confort, étroits ou sombres, ne sont pas isolables de leur environnement. Ils se doivent de desservir toujours les besoins humains à la présence permanente, sensible et proche des rues. »*

**Pétonnet, [1979] 2002, p.58**

Colette Pétonnet semble s'accorder à cette représentation de l'espace que nous commençons à percevoir progressivement, avec de plus en plus de finesses et de précision.

Paola Vigano évoque fréquemment le thème de la « porosité »<sup>644</sup>, elle fait alors référence au « [...] vivre ensemble méditerranéen, comme un mode de vie à la fois individuel et entièrement partagé. » (Vigano, 2012, p.148). La culture musulmane du Mali permet de créer un pont avec la culture et les modes de vie méditerranéen. Vigano explique également que : « Le sens d'un projet de la porosité tient aux formes de l'espace et aux dispositifs qui peuvent favoriser la coprésence de rythmes individuels et différents. » (Vigano, 2012, p.155). L'image provoquée par la « co-présence » permet de comprendre à quel point les usages peuvent se croiser, être en interaction permanente. Elle précise encore que, pour elle, « Le projet doit [...] devenir « poreux » pour intégrer les comportements individuels et collectifs. » (Vigano, 2012, p.157). A en croire Paola Vigano, le projet urbain contemporain doit pleinement intégrer la porosité de manière à favoriser l'appropriation de l'espace. Paola Vigano propose une sorte de « mise à disposition » de l'espace, le paysage urbain s'apparente alors en un territoire appropriable, un « bien commun ».

L'ouvrage collectif « L'indéfinition de l'architecture : Un appel » (2009), écrit par Benoît Goetz, Philippe Madec et Chris Younes, traite à nombreuses reprises de cette question de la « porosité ». Ils en viennent à avancer que ce principe puisse être un élément structurant de l'architecture

<sup>643</sup> « Une maison doit être comme une petite ville pour être une vraie maison. Une ville comme une grande maison pour être une vraie ville » Aldo Van Eyck, 1959.

<sup>644</sup> La porosité fait même partie de l'intitulé du projet de Vigano / Secchi, pour Le Grand Paris. Secchi Bernardo, Vigano Paola, 2011, *La ville poreuse*, Paris, Métis Presses, 294 p.

contemporaine<sup>645</sup>. Pour eux, ce sont les « Passages et porosités, qui remettent en jeu la limite, sont des termes essentiels à l'indéfinition de l'architecture. » (Goetz, Madec, Younes, 2009, p.45). On comprend ici que la porosité favorise une « indéfinition » de l'espace qui ouvre la voie d'une appropriation.

La quête de « l'indéfinition » de l'architecture semble irrémédiablement passer par un affranchissement des limites étanches façonnées par la modernité, afin de renouer avec un enracinement plus ample dans le monde et dans le contexte.

#### **e. Taille critique du groupe - « Bidonvillage » et « village urbain »**

*« La ville d'autrefois (antique ou médiévale) apporta une appropriation spontanée, limitée mais concrète, de l'espace et du temps. « A l'échelle humaine », [...], l'espace et le temps deviennent des œuvres comparables à celle de l'art. Lorsque les villes s'accroissant débordèrent leur « échelle » initiale, cette appropriation spontanée disparut. »*

Lefebvre, [1969], 2001, p.173

Dans sa conférence introductive sur le thème des centralités de Bamako, Hamidou Magassa explique que Bamako est semblable à « un groupement de villages »<sup>646</sup>. Le sujet des Ateliers de maîtrise d'œuvre urbaine « Les nouvelles centralités de Bamako Métropole »<sup>647</sup> insiste largement sur le caractère « villageois » de la représentation urbaine de Bamako. Cette caractéristique permet de s'emparer d'une échelle locale dans la métropole. On parle ainsi volontiers d'esprit de village, d'esprit de quartier, « esprit de carré »<sup>648</sup>. Cette représentation de Bamako invite par conséquent à envisager la ville comme une « Ville Archipel »<sup>649</sup>. Surgit alors soudainement l'image d'une ville polynucléaire, qui contraste avec la représentation mentale de la forme urbaine étendue de la trame et de l'étalement urbain. Nous pourrions éclaircir ce paradoxe en confirmant la formalisation de la trame urbaine continue, à laquelle se superpose une structure sociale villageoise d'îles. C'est comme si le maillage social n'adhérait pas parfaitement à la trame urbaine continue, comme s'il s'agissait de deux systèmes superposés. Bamako renfermerait donc le paradoxe de la coexistence de la « figure du fragment » et de la « figure de la continuité » (Seechi, [2000] 2006).

Henri Lefebvre sépare deux échelles d'organisations sociales : « l'ordre lointain » et « l'ordre proche ». Il définit le premier comme « [...] celui de la société, réglé par de grandes et puissantes institutions (Eglise, Etat) » (Lefebvre, 1968, p.52). Il s'agit par conséquent d'un ordre distant des rythmes et des besoins quotidiens, agissant sur des infrastructures sociales à travers une multitude d'intermédiaires. A cela, il oppose un « ordre proche » qu'il définit par les « relations des individus dans des groupes plus ou moins vastes, plus ou moins organisés et structurés, relations de ces groupes entre eux » (Lefebvre, 1968, p.52). Cet « ordre proche » est manifestement lié à une échelle démographique limitée et offre les conditions d'une démocratie directe au plus près des nécessités du quotidien.

Yona Friedman s'accorde à ce propos et détaille à plusieurs reprises la nécessité de fragmenter la ville en sous-groupes qui permettent une échelle démographique propice à l'émergence de mécanismes solidaires. Friedman évoque à ce titre le « groupe critique » dans son ouvrage « Utopie

<sup>645</sup> « Le propre de l'architecture est de se laisser envahir avec plus ou moins de générosité, d'hospitalité, par ce qui lui est le plus étranger : l'air et la lumière, le son, les gestes vivants. » (Goetz, Madec, Younes, 2009, p.45)

<sup>646</sup> Propos tenus par le sociologue Hamidou Magassa à l'occasion d'une conférence introductive donnée à l'occasion des Ateliers de maîtrise d'œuvre urbaine « Les nouvelles centralités de Bamako Métropole ». Du 8 au 22 juillet 2011 organisée par l'association des Ateliers. URL : <http://www.ateliers.org/>

<sup>647</sup> Les Ateliers de maîtrise d'œuvre urbaine, « Les nouvelles centralités de Bamako Métropole », Du 8 au 22 juillet 2011. URL : <http://www.ateliers.org/content/les-nouvelles-centralites-de-bamako-metropole>

<sup>648</sup> Expression relevée à plusieurs reprises chez le président de l'ordre des architectes maliens Baba Cissé.

<sup>649</sup> Expression empruntée à Oswald Mathias Ungers, 1977, « Berlin as Green Archipelago ».

réalisable » ([1974], 2000). Il explique que « L'animal humain du point de vue purement biologique, ne peut s'organiser socialement qu'en groupes de dimension limitée » (Friedman, [1978] 2003, p37).

La notion de résilience semble ici directement associée au fait de ne pas franchir « le seuil limite du groupe critique »<sup>650</sup>. Friedman illustre ce mécanisme par le fait que « Une société qui garde sa structure et qui, en même temps s'accroît, ralentit sa vitesse de réaction, se rend d'elle-même vulnérable dès la première crise et se détruit à un rythme accéléré. » (Friedman, [1974], 2000, p.71). Cette idée de « groupe critique » implique donc une limitation du nombre de personnes au delà duquel la communication essentielle à l'ordre social devient problématique et où les mécanismes de solidarité et de résilience n'opèrent plus. Friedman insiste sur ce point en expliquant que le respect de la « taille du groupe critique » est la condition de la survie urbaine. Friedman emploie le terme de « bidonvillage », pour exprimer la cohésion villageoise qui peut exister au sein d'un bidonville. Alberto Magnaghi parle lui de « village urbain »<sup>651</sup>. Cette théorie des « *urban villages* » a également été amplement développée dans le monde anglo-saxon avec les travaux de Léon Krier et de Christopher Alexander. La littérature sur ce sujet semble sans limite !<sup>652</sup>

Evoquons à présent une autre contribution importante sur ce sujet, le travail de Jak Vauthrin avec son ouvrage « Villes Africaines, Anarchie et raison d'une architecture » (1989). Vauthrin explique par exemple que : « Contrairement aux mégapoles côtières et industrielles, les capitales intérieures conservent ce caractère traditionnel et villageois qui fait que chaque ville est un ensemble de villages avec un très gros patron pour surveiller tout ça. » (Vauthrin, 1989, p.55). La thèse de la ville Africaine semblable à un groupement de villages se confirme. Il suggère que : « Pour éviter cet engorgement, la ville a besoin de plusieurs centres et d'une multitude de villages urbains, autonomes, mais apportant à l'ensemble leur identité, leur différence et leur créativité. » (Vauthrin, 1989, p.111). Vauthrin invite clairement à conforter le statut de village urbain pour générer une dynamique de diversité à travers la ville. C'est également, pour lui, le moyen d'opérer une « refondation » (Corboz, 2001) permettant de changer profondément l'image des quartiers informels.

*« La transformation réussie d'un bidonville ne se réalise que lorsque la communauté illégale, le bidonville devient village urbain ; avec ses places, ses commerces, son église, sa mosquée, son cimetière, le cinéma, les bars, le poste de flics, le bâtiment administratif, le marché. »*

**Jak Vauthrin, 1989, p.112**

Ce principe de « village urbain » invite à reconsidérer notre regard sur l'étalement urbain de Bamako. Notamment en considérant les vertus de mixité urbaine qui y sont associés. Si, comme l'affirme Hamidou Magassa, Bamako peut être comparé à « un groupement de villages », alors Bamako serait déjà fragmenté en de multiples entités, des « villages urbains ». Une façon de conforter cette notion de « village urbain » nécessite d'assumer cette caractéristique en renforçant ces micros-centralités par les équipements symboliques essentiels, menant ainsi à une reconnaissance de l'existence de ces groupes. Le projet urbain doit par conséquent s'appliquer à consolider les solidarités existantes pour passer du quartier informel au « village urbain », du « quartier spontané » au « quartier des poètes » (Vauthrin, 1989). Il s'agit de conserver un espace qui favorise la vie en société, la rencontre,

<sup>650</sup> Il développe ainsi son propos en affirmant que : « il existe une grandeur limite de ce groupe ; au-delà de cette grandeur limite (le seuil du groupe critique), un groupe ou une organisation devient moins capable de réagir rapidement face aux agressions, pénuries ou catastrophes naturelles venant de l'extérieur. » (Friedman, [1978] 2003, p.132)

<sup>651</sup> Magnaghi Alberto, [2000] 2003, le projet local, Liège, Mardaga, 129p.

<sup>652</sup> Peter Neal, 2003, *Urban villages and the making of communities*, london, Spon Press, 385p.

Sucher David M., 2010, *City Comforts : How to build an Urban village*, City Comforts, 224p.

Whitzman Carolyn, 2009, *Suburb, Slum, Urban Village: Transformations in Toronto's Parkdale Neighbourhood, 1875-2002*, UBC Press, 222p.

Grauman Wolf Stephanie, 1976, *Urban village*, Princeton University Press, 369p.



l'échange (des qualités trop rares et trop difficiles à créer pour être anéantis). La gouvernance urbaine ne peut prendre en considération l'immensité et la diversité des besoins en réseaux et en infrastructures, il faut trouver des solutions locales aux quartiers (transports, accès à l'eau, assainissement, matériaux...). C'est l'exemple que donne les « quartiers informels » qui, par leur situation « indésirable », ont développé des stratégies d'autonomie à partir de ressources locales. L'échelle des « villages urbains » semble être propice à la fédération d'une énergie solidaire et collective.

L'histoire de Bamako comme capitale du pays est relativement récente, et l'exode rural stimulé par des vagues de sécheresses a largement participé à une accélération rapide de la démographie par une population rurale au cœur de la ville et dans sa périphérie. Dieudonné Ouédraogo et Victor Piché dans leur ouvrage, « *L'insertion urbaine à Bamako* » (1995) évoquent la multiplication de la population de Bamako par huit en moins de 35 ans. Cette caractéristique d'une forte démographie rurale pourrait peut-être permettre d'expliquer l'émergence de « villages urbains »<sup>653</sup>.

**f. Les bulles climatiques, un archipel de climatisation**

« [...] *L'un des plus grands criminels dans l'histoire de l'Afrique, c'était le premier haut fonctionnaire qui avait appuyé sur le bouton d'un climatiseur.* »

Diabaté, 1982, p.58

Le sujet qui va suivre pourrait, à première vue, paraître hors-sujet ; nous allons pourtant voir qu'il est instructif d'évoquer les caractéristiques d'un univers extérieur au sujet, pour mieux saisir l'essence du sujet lui-même.

Pour introduire ce sujet, je souhaiterais témoigner ici d'un sentiment né d'une expérience. Pour faire une photo en plongée du terrain de recherche, j'ai demandé la permission d'accéder à l'étage le plus haut de « l'hôtel de l'amitié », qui surplombe le terrain. Le liftier m'accompagna jusqu'à l'un des niveaux les plus hauts de l'hôtel climatisé. A la suite de ce cliché, je déambulais librement dans les venelles du quartier. J'ai alors mesuré la béance climatique extrême qui séparait ces deux réalités qui coexiste pourtant dans la ville, dans le même quartier. Seul un membre de la communauté riche, peut se permettre cette liberté de déambulation à travers l'ensemble de l'espace urbain. Cette possibilité d'aller à la fois dans l'hôtel climatisé et dans les venelles, cette faculté n'est offerte qu'au monde riche. L'habitant pauvre n'a pas accès à l'hôtel, ni au supermarché, ni au casino,... L'hôtel est implanté au milieu d'un vaste parc, nettement délimité par un mur de trois mètres de haut périphérique et continu. Il est également cerné par des voies de circulations, rendant sa limite clairement identifiable, des gardiens en contrôlent l'accès. L'apparence extérieure de richesse, le vêtement, la montre, le téléphone, la voiture, sont manifestement le ticket d'entrée pour pénétrer dans l'enceinte de l'hôtel. Le terrain de recherche est, à l'inverse, poreux et perméable, pleinement ouvert sur le paysage pour profiter du moindre souffle d'air. L'urbanisation informelle (perméable au paysage) engendre une posture radicalement différente par rapport à l'architecture climatisée qui cherche à s'abstraire des conditions climatiques du paysage.

Il convient de se pencher un instant sur l'étanchéité de ces deux mondes, le « monde riche », et le « monde pauvre » (Friedman, [1978], 2003, p.15.). C'est la question des limites, des murs qui fragmentent les espaces de la ville, mais aussi celle de la porosité, et de la perméabilité relative à la libre circulation de l'air. Nous allons voir que le rapport au climat différencie particulièrement l'architecture formelle de l'architecture informelle. Pour résumer ce propos, nous pourrions dire que

<sup>653</sup> Il ne s'agit là que d'une supposition, car nous savons également que la ville recèle un taux d'accroissement naturel très élevé. Une étude démographique des « parcours citadins » se révélerait nécessaire à l'affirmation de cette hypothèse. Cette analyse ultérieure pourrait s'inspirer du travail de Françoise Dureau sur les « Trajectoires résidentielles ».

Françoise Dureau, 1995, *Trajectoires résidentielles et recompositions urbaines à Bogotá*, 21p.

l'architecture informelle fait intégralement partie de la ville, elle est ouverte et perméable ; en revanche la bulle riche est fermée, cloisonnée, contrôlée, souvent climatisée, étanche à l'air extérieur<sup>654</sup>.

Le philosophe contemporain Sloterdijk nous éclaire sur les fondements de l'architecture climatisée :

*« Lorsque l'on construit des maisons de verre, on crée l'édifice au nom du climat intérieur qui doit y régner ; la construction visible sert en premier lieu, au-delà de ses valeurs esthétiques spécifiques, d'enveloppe pour l'air entourée de bâtiments. »*

**Sloterdijk, [2003] 2005, p.301**

L'évocation de la maîtrise de l'air extérieur, dans cette citation de Sloterdijk, permet de comprendre que l'architecture destinée à être climatisée se conçoit avec une certaine posture intellectuelle spécifique relative « au climat intérieur qui doit y régner ». Sloterdijk poursuit sur ce thème en expliquant que « La construction d'îles est l'inversion de l'habitat : il ne s'agit plus de placer un édifice dans un environnement, mais d'installer un environnement dans un édifice » (Sloterdijk, [2003] 2005, p.292). L'architecture climatisée symbolise donc une démarche de « déterritorialisation » volontaire. La ville pauvre est habitée à certains endroits par une population riche (minoritaire) avec des pratiques spatiales influencées par une représentation globale, et dans cette « sphère » la climatisation est la norme.

Dans une ville où une majorité de la population est pauvre, les lieux pour les riches sont semblables à des « bulles », des « îles » clairement délimitées et isolées au cœur de la ville. Il se produit une « intrication » des bulles riches dans la ville pauvre. Les bulles climatiques de la climatisation constituent une « archipel » d'air artificiel dans la chaleur de la ville pauvre (en prise avec le climat). L'urbanisation informelle (perméable au paysage) engendre une posture radicalement différente par rapport à l'architecture climatisée qui cherche à s'affranchir des conditions climatiques du paysage. C'est une autre réalité, une autre population, un autre monde, qui parfois fréquente les mêmes rues, traverse les mêmes lieux. La climatisation s'affranchit du contexte et du climat local, pour créer son propre territoire dans un « archipel climatique »<sup>655</sup> au sein de la ville : 4 x 4, Hôtels, supermarchés, stations essences, restaurants, concerts, bureaux,... Les individus passent ainsi d'île en île, passant allègrement d'une bulle à l'autre. Rem Koolhaas nous explique que « La climatisation a donné naissance au bâtiment sans fin. Si l'architecture sépare les bâtiments, la climatisation les unit. » (Koolhaas, 2001, p.83).

Cette stratégie correspond à un volontaire détachement du réel, une abstraction des contraintes climatiques, une « déterritorialisation ». Un refus du monde réel se manifeste à travers le confinement de l'étanchéité. Le « monde riche » (Friedman, [1978] 2003) met tout en œuvre pour échapper au climat, en fabriquant artificiellement l'aire avec une température artificielle. « On pourrait supposer que ces maisons (anti-climatiques) viennent d'ailleurs et qu'elles sont le symbole actuel d'un groupe plus puissant. » (Rapoport, 1972, p.30). Symbole de « puissance », une architecture « d'ailleurs » coexiste avec le lieu ; la climatisation engendre une hétérotopie climatique<sup>656</sup>. Le « monde pauvre », à l'inverse, habite pleinement le monde réel, dans ses caractéristiques géographiques et climatiques. Des dispositifs architecturaux vernaculaires simples lui permettent d'habiter le paysage.

André Ravéreau soulève un point important qui permet de mieux comprendre cette tendance à l'étanchéité de l'architecture moderne. Il explique que :

<sup>654</sup> « [...] si une architecture du Nord doit être au maximum étanche à l'air et ouverte au soleil, l'architecture du Sud doit être au contraire, perméable à l'air et fermée au soleil. » (Ravéreau, 2007, p.131)

<sup>655</sup> Le mot « archipel » appliqué à l'urbain est empruntée au travail de Oswald Mathias Ungers, 1977, "Berlin as Green Archipelago".

<sup>656</sup> Le terme hétérotopie signifie un « lieu-autre ».

*« ..., si les villes sont construites comme elles le sont actuellement, que j'ai le bruit, la pollution, les voitures et tout ça, je suis aussi conduit à m'enfermer pour me protéger de ces nouvelles agressions. Alors, toutes les solutions millénaires trouvées par le Sud pour le climat du Sud ne marchent plus. »*

**Ravéreau, 2007, p.66**

On comprend ici que l'atmosphère de la ville moderne favorise une tendance à l'enfermement et au repli sur soi. La condition atmosphérique de l'espace urbain prend soudain une importance considérable sur la définition de l'espace et de l'architecture. Rappelons pour terminer que Henri Lefebvre évoque l'affirmation de la limite (telle la propriété), comme étant un processus contraire à la signification de l'urbain, ce dernier étant par essence fondé sur les mécanismes de la mise en relation qui invite à l'appropriation.

## Chapitre 6. Appropriation spatiale

« *Les producteurs urbains doivent se soulever et réclamer le droit à la ville qu'ils produisent collectivement.* »

Harvey, 2011, p.93

Nous avons pu relever (dans la partie ethnographie) un certain nombre de processus urbains permettant une appropriation informelle de l'espace urbain. Nous allons à présent constater que ces mécanismes d'appropriations renferment un certain nombre de vertus remarquables qui pourraient nous amener progressivement vers une valorisation contemporaine des propriétés de l'urbanisation informelle de l'espace<sup>657</sup>.

### a. « Durcification » - Processus d'appropriation de l'urbain

« [...] *l'appropriation du terrain c'est finalement ce qui définit l'urbanisme* »<sup>658</sup>

Yona Friedman, 2005.

Nous avons déjà détaillé (dans la partie Temps) le processus de « durcification ». Mais il convient de rappeler son importance dans ce chapitre afin de mesurer son rôle dans le processus qui mène à l'appropriation urbaine à travers l'aménagement de l'espace. Sur le terrain, le processus de durcification se caractérise par trois étapes principales. Ces trois étapes sont ici présentées comme des « figures » qui permettent de mieux visualiser les temps forts des phases de l'établissement humain. Ce sont donc des caricatures, qui simplifient le propos afin de mieux en sonder la structure. Les trois grandes phases de la « durcification » sont : la première la Hutte légère ou le hangar, la seconde la case en terre, la troisième est la construction « en dure ».

#### 1 - Léger - Hutte ou Hangar

Cette étape symbolise le premier pas dans le parcours urbain. Il s'agit d'un abri constitué de matériaux légers : matériaux naturels (pailles, bois, bambou,...) et / ou de matériaux récupérés ou encore achetés à moindre coût (plastique, cartons, bois de caisses,...). Edifiée en une demi-journée cette construction fait de nombreux emprunts à la construction nomade traditionnelle des Bozos. L'archétype de cette figure est la « cabane rustique » décrite par Marc-Antoine Laugier dans son « *Essai sur l'architecture* » (1755). Le potentiel de réversibilité de cet espace est quasiment instantané. Dans ce cas le rapport au temps semble direct, la prise en main de la technique est suffisamment simple pour être à la disposition de tous. Cette architecture est construite dans des matériaux périssables, ainsi la durée de la forme est entièrement tributaire des réparations perpétuelles apportées sur elle.

#### 2 - Mou - Construction en terre

Dans l'espace en terre, les matériaux sont bien plus lourds que dans la phase précédente. Une telle construction engage un investissement temporel et énergétique beaucoup plus important. Son implantation fait par conséquent l'objet d'un projet mûri. Le choix de l'implantation s'élabore en tirant les enseignements de la phase précédente. Elle s'inscrit alors dans le prolongement de l'étape précédente. Le chantier lui-même ne s'improvise pas, il doit être soigneusement planifié, quantifié. Des temps relativement long de séchages (trois ou quatre jours) dépliant le temps de chantier souvent sur un mois (quatre week-ends). La technique de la terre nécessite une grande quantité de main d'œuvre, et donc la convocation d'une véritable équipe de construction. Pour superviser l'ensemble de la construction un participant qui a déjà prouvé son savoir faire est mobilisé. Par souci

<sup>657</sup> Nous constaterons que l'exploration de phénomènes « progressifs », comme l'appropriation, sont constitutifs de la pensée contemporaine. Cette révélation suggère alors une remise en cause des certitudes modernes établies dans une matérialisation définitive.

<sup>658</sup> Citation tirée d'un entretien que j'ai réalisé avec Yona Friedman à Paris dans son appartement, le mercredi 16 février 2005. Cette rencontre avait été organisée à l'occasion de mon diplôme d'architecte DPLG.

d'économie, il arrive que l'on remploie des éléments structuraux déjà existants<sup>659</sup>. La construction en question s'articule donc étroitement avec les constructions passées. Dans le temps long, la terre garde un fort potentiel de réversibilité<sup>660</sup>, mais dans le cas de structure en mur porteur, les remaniements sont des opérations assez lourdes. La terre est, elle aussi, soumise à l'usure du temps, ce qui oblige à un entretien régulier du matériau, notamment de la face externe.

### **3 - Dure - Construction en ciment**

Le ciment est un matériau extrêmement cher, sans commune mesure avec les deux matériaux précédents. Très lourd financièrement, il engage souvent l'intégralité des ressources financières d'une famille durant de longues périodes. Les revenus financiers aléatoires d'un contexte de pauvreté rendent les finances du chantier incertaines, et les travaux sont parfois interminables. La réversibilité du chantier est nulle, en effet, techniquement aucun retour en arrière n'est envisageable. Ce fait induit une autre contrainte intrinsèque : l'importance des choix spatiaux effectués. Ces choix ne seront modifiables qu'en pure perte des montants investis. La technique du ciment induit par conséquent un degré de sédentarité largement établie, c'est du moins l'image que ce matériau représente<sup>661</sup>.

---

<sup>659</sup> Comme dans le cas du chantier de Moussa, par exemple.

<sup>660</sup> Dans les techniques de construction anciennes, l'existence de poteaux en bois soulageait le rôle porteur des murs qui pouvaient alors être facilement remaniés.

<sup>661</sup> Parfois les matériaux durs comme le ciment sont employés afin de mettre l'administration urbaine devant le fait accompli, ce qui reste « un coup de poker » très risqué.



Figure 147 - Un urbanisme progressif

Nous avons vu que les étapes qui structurent ce processus se matérialisent à travers trois types de matériaux différents qui coexistent dans l'espace urbain : paille-bois, terre, ciment. Ces trois étapes expriment trois langages architecturaux distincts : lignes-plans, masse, dure. Il s'agit également de trois degrés d'investissement financier et affectif : apprivoisement, confortation, validation. Ces étapes manifestent également un engagement temporel relatif au temps de chantier engagé : une demi-journée, quatre semaines, et temps long d'un financement en ciment. Il s'agit également de trois degrés de maniabilité relatifs aux connaissances liées à la technique : facilement appropriable (paille-bois), notions partagées (terre), technique rare et spécifique (le ciment). Ces trois degrés caractéristiques permettant la transition d'un statut de nomade (rural) vers un statut de sédentaire (urbain). L'étape intermédiaire de la terre marque donc l'incertitude d'une phase transitoire dans le parcours urbain.



Figure 148 - Détail des différents degrés de pérennité en coprésence dans l'espace urbain

Il faut ici garder à l'esprit que la réalité est plus complexe, et que les phénomènes progressifs dont témoigne l'espace construit font preuve de multiples hybridations intermédiaires.

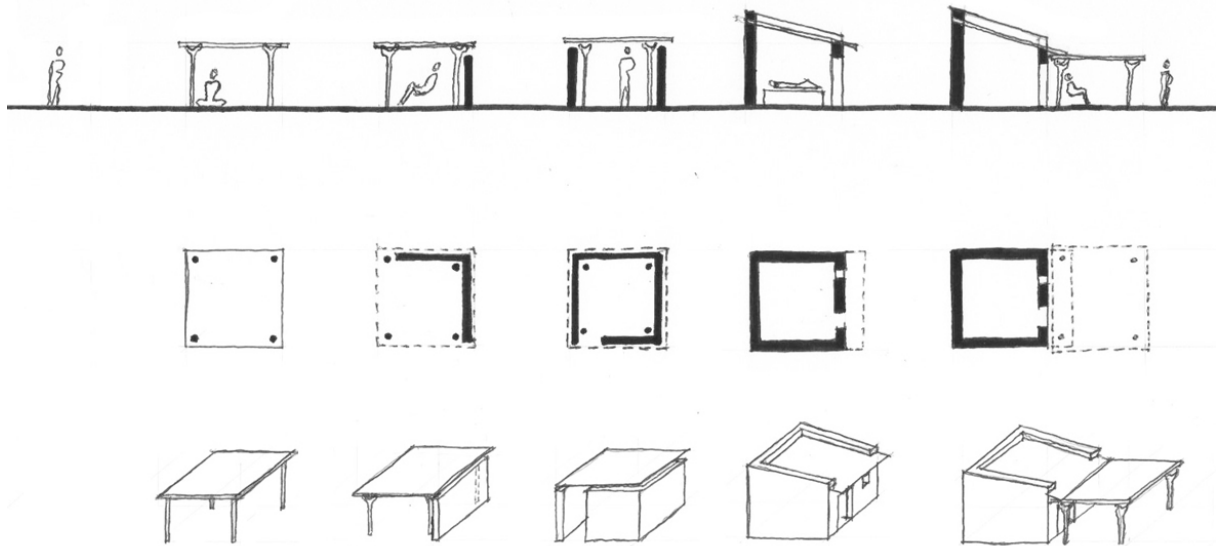


Figure 149 - Quelques étapes d'une appropriation progressive de l'espace

L'appropriation évoquée par la « durcification » fait irrésistiblement penser au conte des « trois petits cochons » (XVIII<sup>e</sup> siècle). La version de Walt Disney<sup>662</sup>, de 1933, semble offrir une version édulcorée du conte traditionnel, mais elle véhicule tout de même un certain nombre des symboles fondateurs de ce conte. Les trois figures mises en scènes caractérisent bel et bien trois stades progressifs d'établissements. Le premier (Nouf-Nouf) construit sa maison légère en paille, sans outils, il danse en construisant sa maison, il joue de la flute légère, et aménage son espace extérieur avec une chaise en paille. Le second (Nif-Nif) construit sa cabane en branchages de bois, à l'aide de son marteau, il chante pendant la construction et prend rapidement son violon sur l'épaule pour accompagner son premier compagnon. Les deux terminent rapidement leurs travaux et vont narguer le troisième en chantant pendant que le troisième effectue son travail de longue haleine. Le troisième construit sa maison en brique, il est cultivateur et manifeste ainsi de nombreux aspects de la sédentarité. Il travaille en rythme mais sans musique. Son instrument est un piano en brique (lourd) à l'intérieur de la maison. L'ensemble du mobilier est lui même inamovible. Son intérieur est tapi de représentations associées à l'établissement de la famille : *father* (le père), *mother* (la mère). Lorsque le loup arrive il détruit les deux premières constructions d'un simple souffle, comme un coup de vent. Une des morales de cette histoire veut que ce soit la construction symbole de l'investissement (temporel et financier) qui triomphe devant l'adversité climatique représentée par le loup. La survie est ici largement associée à la résistance des matériaux employés. Ce conte est donc nettement emprunt d'une philosophie moderne (non contemporaine).

<sup>662</sup> Burt Gillett, 1933, « *Les trois petits Cochons* », « *Three Little Pigs* », Walt Disney, (8 min 42 s)  
<https://www.youtube.com/watch?v=lxI-8DfgHG4>





**Figure 150 - La durcification - « Les trois petits cochons »**

### ***b. Appropriation de l'urbain - L'espace de transition***

*« Le groupe villageois ne peut vivre en harmonie qu'à l'abri de l'hétérogénéité, source de conflits salutaires... c'est pourquoi un bidonville n'est jamais pur, jamais le représentant exclusif d'un groupe. »*

*Pétonnet, [1979] 2002, p.73*

Nous avons précédemment étudié l'appropriation à travers les matériaux dans différentes phases de la durcification. Nous allons à présent voir comment s'opère l'appropriation de l'espace urbain à l'échelle du quartier. Il existe à Bamako un grand nombre « d'associations d'originaires » d'un même village (Bertrand, 2001). Le passage par les liens villageois semble être un vecteur important de l'intégration urbaine, il opère comme un sas d'entrée dans l'urbain. Les quartiers informels regroupent ainsi souvent des membres issus d'une même origine géographique. Colette Pétonnet explique que l'origine géographique n'est pas exclusive car le « [...] bidonville, ..., assure la sécurité et l'adaptation des nouveaux arrivants. » (Pétonnet, [1979] 2002, p.80). Le terrain de recherche est lui-même un lieu de transition sur le chemin menant « du rural à l'urbain » (Lefebvre, [1969], 2001). L'espace du terrain est par conséquent particulièrement soumis aux processus d'appropriation d'une population principalement d'origine rurale, sur la voie d'un mode d'habiter urbain. L'appropriation spatiale est donc un mécanisme d'apprentissage des codes urbains à travers la production d'un espace. Les quartiers d'urbanisation informelle s'approprient l'espace « public » de la ville pour en fabriquer peu à peu l'espace l'urbain.

Colette Pétonnet, dans son ouvrage « On est tous dans le brouillard » (1979) évoque en détail les processus d'appropriations relatifs à un bidonville de la région parisienne. Elle décrit avec précision les vertus de l'intégration des nouveaux arrivants. Elle explique notamment combien la mise en relation d'une communauté de même origine favorise les échanges sociaux : « [...] pour se porter garant de quelqu'un il faut le connaître. Une sorte de reconnaissance s'effectue entre gens d'une même région, et sur le sol bidonvillois, une projection de l'espace d'origine se dessine. » (Pétonnet, [1979] 2002, p.75). Une même origine villageoise dans un quartier façonne pour le nouvel arrivant un environnement aux codes connus, un contexte propice à une appropriation progressive.

*« Leur quartier, où résident des représentants de leurs communautés d'origine, leur permet simplement un certain confort mental, sur le plan non-seulement religieux mais*

*de la vie quotidienne. Il les assure du bon droit de garder certains us et coutumes. Il sauvegarde l'identité ethnique. »*

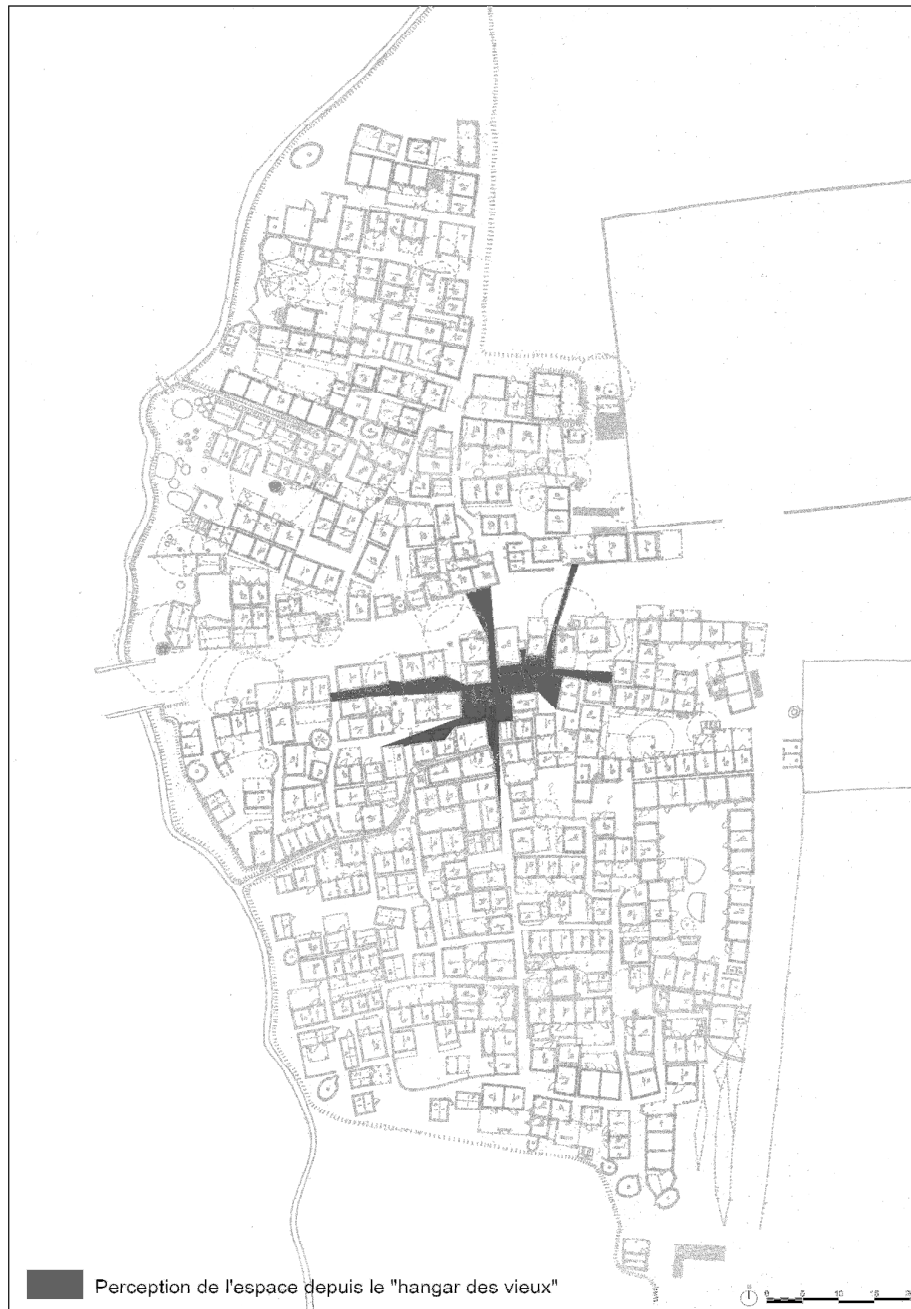
**Pétonnet, 1979 2002, p.49**

L'environnement du quartier semble proposer un univers dont certains codes sont semblables à ceux du monde rural, ce qui engendre « un confort mental » (Pétonnet, 1979 2002, p.49). C'est par conséquent un lieu « refuge » (Pétonnet, [1979] 2002, p.81), où l'on peut retrouver une langue, un mode d'habiter, un usage, un lieu de « résistance globale à une déculturation brutale, [...] il agit comme un instrument artisanal d'acculturation douce. » (Pétonnet, [1979] 2002, p.81). L'espace informel opère un mélange de codes ruraux et de codes urbains, permettant une appropriation « douce » d'un comportement citadin. Collette Pétonnet détaille également l'importance de la communauté des anciens dans l'apprentissage des codes urbains envers les nouveaux :

*« Cet espace donc, utilisé fortuitement ou à des fins voulues, crée les relations des vieux dont le temps vacant est employé à accumuler des connaissances et à échanger des commentaires sur ce qu'ils ont en commun, c'est-à-dire sur le quartier lui-même : ses avatars, ses mutations, la vie de ses gens. Ils le maîtrisent, le vivent et font son histoire qu'ils transmettent ensuite aux nouveaux arrivants, jeunes ou étrangers, les aidant ainsi à s'intégrer plus vite. »*

**Pétonnet, [1979] 2002, p.53**

L'espace urbain est donc le support d'une « mémoire collective » (Halbwachs, 1950) où les personnes âgées opèrent une lecture explicite de cet espace. Les anciens se révèlent alors être les passeurs, les enseignants, d'une lecture écrite du code urbain. Cette donnée permet de mesurer le rôle pivot des personnes âgées dans l'équilibre social et dans le processus de l'appropriation urbaine. Pétonnet nous explique qu'ils ont dans leur mémoire le processus qui a mené à façonner les formes urbaines, ils sont par conséquent en mesure de justifier et expliquer les « raisons » de l'espace. Les « anciens » jouant donc le rôle de passeurs d'une mémoire urbaine des lieux, facilitant l'intégration des plus jeunes, des nouveaux. Remarquons que, sur le terrain, « le hangar des vieux » occupe une position centrale à l'échelle du quartier. Cette position centrale peut s'expliquer comme un poste d'observation de l'espace partagé, permettant un contrôle et un enseignement des codes sociaux à l'échelle du quartier. Un projet urbain soucieux d'une intégration urbaine devra par conséquent s'appuyer sur le rôle formateur des anciens sur les plus jeunes dans la structuration de l'espace.



**Figure 151 - Position centrale des anciens**

Amos Rapoport précise combien l'espace se fait « médium » d'un enseignement comportemental : « [...] la maison ainsi que la manière dont on l'utilise continue à enseigner aux jeunes beaucoup de choses de la vie et du comportement que l'on attend d'eux ; ce qui se fait, ce qui ne se fait pas, apprendre à être soigneux, etc. » (Rapoport, 1972, p.68). Amos Rapoport nous rappelle ici que la « mémoire collective » (Halbwachs, 1950) est fortement associée à l'espace. On comprend aussi que le sens inscrit dans l'espace enseigne un certain usage de l'espace. Cette écriture d'un langage dans l'espace favorise donc l'intégration des nouveaux arrivants à mesure que progresse l'apprentissage de la lecture du code spatial.

L'espace lui-même semble également proposer des mises en relations qui tendent vers une appropriation sociale à travers le spatial. Colette Pétonnet explique que la configuration de l'espace favorise la « connaissance des autres [...] ». Dans les vieux quartiers, le tracé organique des vieilles rues

[...] donne lieu, chez l'arrivant, à une mémorisation inconsciente. Il est reconnu comme un ailleurs différent mais non dissemblable, donc possible. » (Pétonnet, [1979] 2002, p.52). L'espace opère une mémorisation inconsciente de l'espace<sup>663</sup>, un apprentissage par imprégnation<sup>664</sup>. Colette Pétonnet explique que : « ...la répartition des habitants sur le territoire, en favorisant les trajets, favorise les rencontres et engendre de nouvelles relations de voisinage. » (Pétonnet, [1979] 2002, p.80). On comprend ici que l'appropriation est favorisée par toutes les opportunités de mise en relation, ainsi tous les « micro-événements » sont autant d'opportunités d'une mise en relation. Le caractère fragmentaire caractéristique de l'espace informel est donc un facteur de la mise en relation à travers les interactions. Nous sommes ici proches de la « Poétique de la relation » évoquée par Edouard Glissant (1990)<sup>665</sup>. Michel Maffesoli parle lui de « reliance » en affirmant que « Par la *reliance* tout un chacun n'existe qu'en relation avec l'altérité. » (Maffesoli, 2010).

Michel Agier semble confirmer les vertus de l'appropriation douce à travers l'espace en expliquant que : « Toute communauté, toute mise en commun, se place ainsi du côté de la résistance à cet ordre urbain de la solitude et de la négation du monde commun. » (Agier, 2009, p.125). Michel Agier semble envisager le rôle intégrateur de l'urbanisation informelle comme un élément de résistance face au penchant individualiste d'un ordre urbain formel. L'urbanisation informelle peut donc être envisagée comme un mécanisme « militant » de la citoyenneté à travers un rôle incubateur. Michel Agier précise ce point en expliquant que cette ville en creux « [...] pourrait alors commencer à être perçue comme lieu par excellence de la relation plutôt que de l'individu. » (Agier, 2009, p.53). L'espace informel peut ainsi être représenté comme un terrain, mis à disposition pour favoriser une intégration progressive dans le parcours urbain, à travers une disposition d'espace qui suggère une mise en relation.

Colette Pétonnet insiste sur le rapport au temps en invoquant les processus lents et graduels de l'appropriation. « Elle autorise les individus, grâce à leur position et à celle de leurs alliés, à multiplier et à étendre leurs trajets de manière à prendre possession de l'espace dans sa totalité. » (Pétonnet, 1979, p.79). On comprend ici que l'appropriation opère par un mouvement progressif opérant à petit pas, avançant « de proche en proche » (Agier, 2009), jusqu'à progressivement embrasser l'ensemble d'un territoire spatial. Colette Pétonnet nous permet de saisir l'importance de prendre en considération les rapprochements Espace-temps, afin de saisir le processus progressif de l'appropriation et de la transition du rural vers l'urbain. « ...la société bidonvilloise se structure dans le temps. Un village-mère est à l'origine d'un peuplement qui se poursuit au fil des jours par cooptation intra- et extra-ethnique. » (Pétonnet, [1979] 2002, p.76). Colette Pétonnet montre combien « Le bidonville assume un rôle primordial, celui d'une transition réussie. » (Pétonnet, [1979] 2002, p.101), c'est donc le rôle de transit qui est ici révélé. Elle précise encore que « ...le bidonville, dans son ensemble, permet un art de vivre adapté à la condition d'incertitude de l'émigré récent. » (Pétonnet, [1979] 2002, p.96). Le processus de durcification que nous avons évoqué précédemment témoigne parfaitement de ce caractère « incertain ». L'espace est donc particulièrement configuré pour proposer une prise en main dont la durée précise reste incertaine. C'est l'incertitude qui caractérise l'espace et favorise l'appropriation. Nous pourrions ici faire référence, une nouvelle fois, à « l'urbanisme faible » d'Andréa Branzi, qui place « l'incertitude » au cœur des mécanismes de production de l'espace, pour mieux en favoriser l'appropriation. Nous pourrions également faire

<sup>663</sup> Cette mémorisation associée à l'espace a été précisément démontrée par Bachelard dans « *La poétique de l'espace* » (1958), et également par Maurice Halbwachs dans « *La mémoire collective* » (Halbwachs, [1950] 1997, p.195). Maurice Halbwachs emploie tout un chapitre intitulé « la mémoire collective et l'espace » pour décrire les relations profondes entre ces deux éléments.

<sup>664</sup> Lurçat Liliane, 1985, « Imprégnation et transmission à l'école maternelle », *Revue française de pédagogie*, Volume 71, p.39-46.

<sup>665</sup> Edouard Glissant, 1990, *Poétique de la relation*, Poétique III, Gallimard, Paris, p.241.

référence à « l'École de sociologie de Chicago » qui a étudié dans le détail les mécanismes intégrateurs du « ghetto » de Chicago<sup>666</sup>.

Une étude ultérieure focalisée sur la question du genre, pourrait permettre d'affiner les mécanismes intégrateurs de l'urbanisation informelle. Collette Pétonnet explique « [...] combien l'appui du groupe bidonvillois est efficace et rassurant, car ce sont les autres femmes qui éduquent l'arrivante et non le mari. » (Pétonnet, [1979] 2002, p.86). Il semble donc que les sous-groupes (genre, classe d'âges, origine villageoise,...) à l'intérieur du grand groupe (le quartier), favorise les mécanismes d'intégration. Les sauts d'échelle à travers les différentes sphères sociales semblent donc proposer différentes postures favorisant l'intégration. Chacune des « sphères » sociales (précisées en amont) semble disposer de différents mécanismes d'appropriation des codes urbains. La multiplication des « sphères » semble ainsi multiplier les opportunités d'appropriation socio-spatiales.

L'urbanisation informelle semble ainsi favoriser l'appropriation en commun de la vie urbaine. Cette appropriation semble opérer par paliers successifs, traversant de multiples phases de transitions. L'informel ouvre un dispositif spatial dont un des rôles est celui d'incubateur urbain.

De part la diversité des acteurs du quartier, l'appropriation des codes urbains devient une création spécifique tendue vers une représentation de la norme urbaine, mais elle n'en demeure pas moins un « invention » (Agiar, 1999), qui participe, à son échelle, à la définition de la ville.

### **c. « Le droit à la ville » - L'espace comme œuvre**

*« Les plus grand produits de l'architecture sont moins des œuvres individuelles que des œuvres sociales ; plutôt l'enfantement des peuples en travail que le jet des hommes de génie. »*

**Victor HUGO, Notre Dame de Paris, Paris, Charles Gosselin, 1831.**

Henri Lefebvre, d'abord dans « *Le droit à la ville* » (1969), puis dans « *La production de l'espace* » (1974), évoque à de nombreuses reprises les vertus de l'appropriation spatiale urbaine. Le géographe David Harvey dans son ouvrage « *Le capitalisme contre le droit à la ville* » (2011), prouve par de nombreux exemples le regain d'actualité pour la thèse du « droit à la ville » de Henri Lefebvre. David Harvey définit ainsi le « droit à la ville » :

*« C'est un droit à nous changer nous même en changeant la ville de façon à la rendre plus conforme à notre désir le plus cher. Mais c'est en outre un droit collectif plus qu'individuel, puisque, pour changer la ville, il faut nécessairement exercer un pouvoir collectif sur les processus d'urbanisation. La liberté de nous faire et de nous refaire en façonnant nos villes est à mon sens l'un de nos droits humains les plus précieux mais aussi les plus négligés. »*

**Harvey, 2011, p.8**

Harvey résume ici parfaitement l'ambition soulevée par la thèse du « droit à la ville », il définit ainsi combien ce droit nécessite l'accès à un « pouvoir de façonnement fondamental et radical sur les processus d'urbanisation, c'est-à-dire sur les manières dont nos villes sont sans cesse transformées. » (Harvey, 2011, p.9). Il affirme également que « le droit à la ville, tel qu'il est à présent constitué, est beaucoup trop limité, et la plupart du temps, seule une petite élite politique et économique dispose

<sup>666</sup> Loïc Wacquant propose de déployer la notion de « ghetto » pour atteindre une acception contemporaine forgée par l'histoire de la sociologie. Dans son article « *Les deux visages du ghetto* » (2005), l'auteur démontre que le ghetto est aussi « [...] un *instrument d'intégration et de protection* » (Wacquant, 2005), qu'il opère tel un refuge, une île, où les codes sont connus. L'insularité urbaine, ainsi repérée, permet de comprendre sa capacité à générer « l'intensification des échanges sociaux et du partage culturel » (Wacquant, 2005). La représentation de l'île permet de saisir la puissance d'interdépendances des individus avec les autres, du fait d'un territoire circonscrit.

du droit de façonner la ville conformément à son désir le plus cher. » (Harvey, 2011, p.31). Pour Harvey le « droit à la ville » semble s'énoncer comme un élément constitutif de la démocratie, qui ne doit pas demeurer dans les mains d'une élite, mais dont l'ensemble du groupe devrait s'emparer. Harvey précise encore son propos en expliquant ainsi la position de Lefebvre :

*« Pour lui, ce droit était à la fois un cri et une exigence. Un cri, car c'était l'expression de la douleur existentielle provoquée par une crise dévastatrice de la vie quotidienne dans la ville ; et en même temps une exigence, celle de regarder cette crise en face et de construire une autre vie urbaine, moins aliénée, qui fasse sens et soit ludique, mais qui soit aussi – comme toujours avec Lefebvre – conflictuelle et dialectique, ouverte au devenir, aux rencontres (qui pourront être affreuses ou agréables) et à la poursuite infinie d'une nouveauté imprévisible. »*

**Harvey, 2011, p.36**

Avec ces quelques mots on comprend que le « droit à la ville » sonne comme une aventure indéfinie, un processus dont on ne connaît ni le chemin, ni l'issue, « une nouveauté imprévisible » (Harvey, 2011, p.36). Il s'agit donc manifestement d'un élément étranger à la pensée moderne qui est principalement construite sur des certitudes.

Lefebvre affirme que « jamais l'urbanisme réfléchi (rationnel ou plutôt rationalisé) n'a pu percer le secret de l'appropriation qualitative du temps-espace, et la reproduire selon les exigences quantitatives d'une croissance urbaine dite « démesurée ». » (Lefebvre, 1969, p.173). Lefebvre déplore le fait que l'urbanisme formel soit incapable d'engendrer une appropriation permettant la qualité organique d'une articulation entre le temps et l'espace. Pour Lefebvre, l'appropriation semble être le principal vecteur qualitatif d'un espace urbain, qu'il soit espace public partagé, ou espace privé. Lefebvre remarque également que de tels mécanismes d'appropriation étaient les éléments fondateurs de l'architecture traditionnelle. « Les maisons paysannes et les villages parlent et racontent, comme un récit murmuré et un peu brouillé, la vie de ceux qui les construisirent et les habitèrent. » (Lefebvre, 1974, p.192). Pour Lefebvre, l'espace approprié s'apparente à un texte qui raconte la culture et le quotidien de ceux qui y habitent. L'espace approprié est l'expression d'une culture sans cesse façonnée dans l'espace. Cette considération pour l'appropriation suggère d'assumer pleinement les changements apportés à l'espace comme des éléments constitutif de l'appropriation. L'appropriation permet alors de revenir une nouvelle fois sur le terrain de la valeur patrimoniale de l'urbanisation informelle.

L'appropriation, selon Lefebvre, va de pair avec une certaine échelle de groupe<sup>667</sup>. Dans les villes anciennes (comme dans l'espace informel), la rue et l'espace public ont un rôle structurant de la sociabilité. Le temps et son empreinte façonnent chaque jour les espaces publics d'une ville autour des usages, si la qualité des espaces ainsi produits dans les villes historiques est désormais reconnue de tous, le statut n'est pas le même pour les quartiers informels qui sont pourtant issus des mêmes processus de conception. La jeunesse et la fragilité de ces espaces, ainsi que leurs représentations sociales sont les principaux acteurs d'un tel manque de considération.

Le concept d'appropriation développé par Lefebvre le pousse à opérer des rapprochements entre le processus de production de l'espace et l'idée d'œuvre. « Un espace approprié ressemble à une œuvre d'art sans qu'il en soit le simulacre. » (Lefebvre, 1974, p.192). Lefebvre nous invite à relever au cœur de l'appropriation l'essence d'une œuvre collective partagée par un groupe.

Lefebvre appuie sa théorie du « droit à la ville » en affirmant que « (...) la ville est œuvre, à rapprocher de l'œuvre d'art plus que du simple produit matériel. » (Lefebvre, 1968, p.53). Il développe sur ce point en expliquant que « L'urbain est ainsi, plus ou moins, l'œuvre des citoyens au

<sup>667</sup> Nous pouvons articuler ce principe avec « la taille critique du groupe » (Friedman, [1978] 2003), précédemment évoquée dans le chapitre sur les « sphères ».

lieu de s'imposer à eux comme un système : comme un livre déjà terminé. » (Lefebvre, 1968, p.75). Il propose ainsi de valoriser cette capacité des citoyens à écrire eux-mêmes dans le livre urbain. C'est précisément ce droit à une écriture citadine dans l'espace qu'il semble convoquer pour étayer l'idée de « droit à la ville » (1969).

Lefebvre évoque ici l'implication affective placée dans l'espace urbain lui-même. Il décrit cette appropriation comme une valorisation de la production de l'espace, permettant de construire matériellement une « image » d'une culture, une « empreinte » de celle-ci, une « œuvre »<sup>668</sup>. La réalisation matérielle de l'œuvre suggère que la valeur de celle-ci dépasse la réalité matérielle de l'espace. En effet, la valeur de l'œuvre ne réside pas dans la valeur de la matière (la terre), mais dans sa capacité à générer du sens pour un groupe. Lefebvre insiste sur ce point en faisant apparaître l'œuvre d'appropriation au rang d'un besoin humain :

*« Le besoin d'une œuvre. Le sens de ceci, à mon avis, c'est que l'œuvre a disparu. A tort ou à raison, les gens veulent faire quelque chose ; ils voudraient sentir cette chose dans leurs mains et la voire surgir de leur activité. »*

**Lefebvre, 1969, p.204**

Pour Lefebvre, « l'émancipation » semble passer par le biais d'un accomplissement à travers l'œuvre de l'appropriation. Cette dernière pensée de Lefebvre permet de nous rapprocher de la recherche contemporaine de Jacques Rancière dans sa quête de « l'émancipation » (Rancière, 1987). Jacques Rancière propose une société issue d'une émancipation visant le statut de « société d'artistes » (Rancière, 1987, p.120) :

*« On peut ainsi rêver une société d'émancipés qui serait une société d'artistes. Une telle société répudierait le partage entre ceux qui savent et ceux qui ne savent pas, entre ceux qui possèdent ou ne possèdent pas la propriété de l'intelligence. Elle ne connaîtrait que des esprits agissants : des hommes qui font, qui parlent de ce qu'ils font et transforment ainsi toutes leurs œuvres en moyens de signaler l'humanité qui est en eux comme en tous. De tels hommes sauraient que nul ne naît avec plus d'intelligence que son voisin, que la supériorité qu'un tel manifeste est seulement le fruit d'une application à manier les mots aussi acharnée que l'application d'un autre à manier ses outils, (...) »*

**Rancière, 1987, p.120-121**

Rancière propose une valorisation du savoir populaire permettant d'attribuer le statut d'artiste à ceux qui s'investissent dans un travail manuel, perpétuant un savoir faire de la main. Il propose également un rééchelonnement des valeurs en plaçant sur un même plan les connaissances intellectuelles (techniques de l'esprit) et les connaissances pratiques de la main (techniques de corps). Une telle posture permet d'anoblir les savoirs faire en action dans l'urbanisation informelle pour atteindre le statut d'œuvre collective produite par une « société d'artistes » (Rancière, 1987, p.120). Hannah Arendt s'approche elle aussi d'une valorisation des savoirs manuels qui permettent une « valorisation » de « matériaux presque sans valeur en eux mêmes et dont toute la valeur réside dans l'œuvre accomplie sur eux. » (Arendt, 1958, p.185). Nous retrouvons donc également chez Arendt une posture déjà évoquée en amont dans ce travail, notamment au travers de la valorisation du « bricolage » (Lévi-Strauss, 1962), mais aussi celle de la « culture immatérielle ».

Lefebvre nous suggère d'employer toute notre énergie à analyser les mécanismes sociaux-spatiaux qui permettent de mener à la manifestation de l'appropriation spatiale de l'œuvre. « L'étude devra mettre l'accent sur l'appropriation, la décrire, en montrer les motivations, en discerner les aspects

<sup>668</sup> « Il s'agit d'investissement affectif. Il s'agit du processus par lequel un individu ou un groupe valorise un objet, y investit son énergie affective, ses capacités d'action, tente d'en faire quelque chose à son image, à son empreinte, tente d'en faire son œuvre. » (Lefebvre, 1969, p.198)

complémentaires et le sens. » (Lefebvre, 1969, p.174). Ce présent travail de thèse à l'ambition de contribuer, à son échelle, à cette quête initiée par Lefebvre.

Lefebvre en appel à une forme de libre mise à disposition de l'espace :

*« Il faudrait qu'une partie au moins de ces espaces soit confiée aux groupes de jeunes en autogestion, de manière qu'ils y fassent quelque chose, ce qu'ils ont envie d'y faire, ce qu'ils peuvent et veulent faire, qu'ils en fassent leur espace, qu'ils en fassent leur œuvre comme autrefois les citadins d'une grande cité façonnaient peu à peu les espaces, en faisaient leur bien : leur appropriation. »*

**Lefebvre, [1969] 2001, p.206**

Une telle citation permet d'analyser l'urbanisation informelle sous un nouveau jour. Nous devons faire remarquer un point essentiel à la compréhension du mécanisme d'appropriation tel qu'il se manifeste dans l'informel. Signalons que c'est le statut irrégulier qui permet de s'affranchir du concept de propriété pour engendrer une mise à disposition, une « disponibilité » de l'espace public. Cette condition semble essentielle pour rendre chaque habitant acteur de l'espace commun. Le fait de se trouver à la marge du droit foncier génère des mécanismes de production de l'espace détachés des stratégies de spéculation foncière (affranchie du concept de propriété). Henri Lefebvre lui-même se demande si le concept de propriété ne nous éloigne pas du fondement même d'urbanité<sup>669</sup>. Il se demande si, paradoxalement, l'urbain ne serait pas victime d'un phénomène de « ruralisation » à travers la privatisation du sol urbain.

Lefebvre nous interpelle pour nous faire remarquer la fragilité intrinsèque de l'œuvre : « Vivante et menacée, l'œuvre émeut celui qui en use pour son plaisir et contribue par cet usage à la mener vers sa fin, si peu que ce soit. Ce qui peut aussi se dire d'un village, ou d'un beau vase. » (Lefebvre, 1974, p.90). Le caractère de l'œuvre appropriée semble donc être étroitement lié à la dimension éphémère. La « valeur d'usage » semble inclure une forme d'usure. Ainsi on comprend que la qualité de l'œuvre réside dans sa capacité à disparaître à travers l'usage qui est fait sur elle.

L'autoconstruction, c'est la fusion de l'habitant et du constructeur, en d'autres termes, c'est aussi celle de l'utilisateur et du fabricant<sup>670</sup>. C'est donc une situation de permanente questions / réponses oscillant entre besoins et propositions.

« L'architecture de survie » (Friedman, [1978], 2003) a toujours été auto-construite par ses habitants, assurant ainsi la justesse des réponses spatiales<sup>671</sup>. La modernité et le « progrès » ont conduit vers une fragmentation, faisant de l'architecture une discipline, et de la maçonnerie un métier. Yona Friedman explique que si, lors de la conception, une erreur est faite par l'habitant constructeur, elle sera complètement assumée par celui-ci. Si par contre cette même erreur est commise par un concepteur externe (par exemple un architecte), alors cela va générer tout un climat de rancunes et d'hostilité. Le concept d'autoconstruction permet à chacun de créer son espace et de l'assumer pleinement avec ses qualités et ses défauts. De plus, dans le cas de la construction en terre, la simplicité de la technique et le faible coût des matériaux permettent à l'autoconstructeur de pouvoir modifier à loisir sa propre construction : modifier ses erreurs et adapter la construction aux

<sup>669</sup> Source : Vidéo « Entretien avec Henri Lefebvre » 1972, URBANOSE, chapter 15. © L'Office National du Film du Canada. URL : <http://space-frames.blogspot.fr/>

<sup>670</sup> La définition de l'autoconstruction pourrait être apparentée à une égalité mathématique où : Habitant = Constructeur. Cette simple égalité doit prendre en compte le degré technique du rôle de constructeur, le rôle de l'architecte (ou du maçon) dans le cas de l'autoconstruction est bien celui d'une assistance technique et spatiale.

<sup>671</sup> « Il semble donc absolument logique de penser que si la même personne assumait ces deux rôles, celui de l'habitant aussi bien que celui du constructeur, il n'y aurait pas de problème à résoudre ni de cheveux coupés en quatre. » (Friedman, [1978], 2003, p.18).



nouveaux besoins. L'autoconstruction est garante d'une parfaite adéquation entre l'individu et son espace.

Christophe Hutin, à propos du quartier de Soweto (Afrique du Sud), évoque le fait que c'est « le manque absolu de technique qui en fait aussi la qualité. » (Hutin, 2009, p.37). On saisit alors que l'absence de technique « savante » permet une ouverture démocratique de l'espace. L'appropriation se trouve donc favorisée par l'émancipation à travers la simplicité technique. Colette Pétonnet, à propos d'un bidonville de la région parisienne, tenait à peu près les mêmes propos :

*« ..., construit en matériaux destructibles, il demeure transformable même après des cloisonnements ou des jonctions subies antérieurement. Et ses occupants sont souvent habillés à le remodeler à leur convenance. »*

**Pétonnet, [1979], 2002, p.59**

L'espace n'est pas standardisé en vue d'une revente (valeur d'échange), au contraire l'espace est perpétuellement ajusté autour des besoins des individus (valeur d'usage). C'est paradoxalement la contrainte de l'irrégularité foncière qui engendre l'émancipation d'une valeur d'usage.

#### **d. Générique ou vernaculaire : un processus erratique**

*« Trehô désigne ce mode de soin qui concerne ce qui est encore indécis et indéterminé. Et là se situe aussi, dans son énergie la plus active, l'architecture indéfinie. C'est dire que ce n'est pas seulement le concept d'architecture, si tant est qu'il y en ait un, mais l'architecture elle-même qui reste indéfinie »*

**Goetz, Madec, Younes, 2009, p.41**

De nombreux auteurs évoquent les qualités de l'espace vernaculaire notamment pour sa capacité remarquable d'appropriation, d'adaptation, de transformation. Nous allons voir par la suite que ce propos n'est pas sans rappeler la théorie contemporaine de « la ville générique »<sup>672</sup> (Koolhaas, 1995). Le point de convergence qui permet de rassembler ces deux tendances (générique / vernaculaire), pourtant à l'origine éloignée, c'est le « processus erratique » (Friedman, 2008) que ces deux grandes tendances permettent de générer. Yona Friedman qualifie le terme « erratique » dans le sens d'imprévisible selon une régularité quelconque, donc d'une impossibilité de prévoir l'état d'un système tout en connaissant l'état qui le précède. » (Friedman, 2008, p.56). Le caractère « erratique »<sup>673</sup> de l'espace urbain, permet d'assumer son caractère imprévisible, comme un organisme vivant en mutation perpétuelle. Nous allons voir que le principe de l'espace erratique permet alors de présenter sur un même plan l'espace urbain vernaculaire informel et l'espace générique formel.

Pour commencer concentrons notre attention sur les capacités d'appropriations de l'espace vernaculaire, menant vers un processus erratique. Amos Rapoport décrit parfaitement les facultés d'appropriation de l'espace vernaculaire : « Le bâtiment indigène est additionnel et s'adapte plus aisément au changement que les formes figées des bâtiments de style, [...] » (Rapoport, 1972, p.51). Pour Rapoport, cette capacité d'adaptation passe essentiellement par le caractère « additionnel » des constructions<sup>674</sup>. Cependant il précise sa pensée en évoquant le fait qu'il « est par nature non spécialisé, ouvert, tout à fait différent de la forme fermée, définitive caractéristique de la plupart des constructions de style. » (Rapoport, 1972, p.7-8). Rapoport engage donc la question de la forme pour

<sup>672</sup> Le concept de « ville générique » a été inventé par Andréa Branzi d'abord, puis reprise et développée par Rem Koolhaas ensuite.

<sup>673</sup> Le terme « erratique » qualifie quelque chose qui n'est pas fixe, qui n'est pas stable, ou encore quelque chose d'inconstant, d'imprévisible, quelque chose dont le comportement n'est pas prévisible.

<sup>674</sup> La précédente recherche de Master a permis de détailler les mécanismes additionnels de l'urbanisation informelle.

valoriser le potentiel d'appropriation qui résiderait selon lui dans la non spécificité de l'espace, dans l'indétermination de l'espace, dans son « indéfinition » (Goetz, Madec Younes, 2009).

Manola Antonioli réemploie les concepts philosophiques de Gilles Deleuze et Félix Guattari<sup>675</sup> pour en faire une « Géophilosophie » (2003). A cette occasion elle se penche sur les oppositions entre « Espace lisse » et « Espace strié », qui correspondent à une autre opposition fondamentale entre « espace nomade » et « espace sédentaire »<sup>676</sup>.

*« Si l'espace sédentaire est strié par des murs, des clôtures, des chemins et des répartitions fixes, l'espace nomade des steppes, des déserts, des glaces ou de la mer est lisse et marqué par des "traits" qui s'effacent et se déplacent avec le trajet. »*

**Antonioli, 2003, p. 11**

Nous constatons avec Antonioli, que « l'espace lisse » (nomade) est plutôt du domaine de la légèreté, de la ligne, pris dans un mouvement perpétuel, un « bruit » (Morin, 1973). L'espace nomade, comme l'espace vernaculaire et l'espace informel, semblent ainsi témoigner d'un phénomène « erratique » (Friedman, 2008). Nous avons déjà expliqué que le terrain de recherche était empreint de culture nomade, il est alors intéressant de se pencher sur la capacité de cet espace urbain à matérialiser certains fondements de « l'espace nomade » (lisse) qui plus est au cœur d'une grande ville, par essence sédentaire. A cette occasion Antonioli précise qu'il n'y a pas lieu de cultiver une opposition ferme entre sédentarité urbaine et nomadisme rural<sup>677</sup> (Antonioli, 2003, p. 119).

La longue histoire de la culture urbaine du Mali témoigne largement de cette interdépendance entre culture nomade et culture sédentaire<sup>678</sup>. Il n'y a donc pas lieu de créer une opposition nette entre nomadisme et sédentarité, entre « espace lisse » et « espace strié ». Le témoignage complexe du terrain de recherche peut donc enfin être lu avec discernement comme un parfait hybride tendu entre deux ontologies de l'espace. Le versant nomade de l'espace urbain peut être envisagé à part entière comme un élément constitutif de l'urbain, malgré sa tendance erratique.

La pensée du « dispositif » développée par le philosophe Giorgio Agamben (2007), permet de mieux saisir la disposition de l'espace vernaculaire à provoquer l'appropriation de l'espace<sup>679</sup>. A partir d'un nombre restreint de matériaux, disponible dans l'environnement proche, le dispositif spatial émerge comme une évidence. La simplicité de la technique est la garante de la participation car elle déploie une large invitation à l'action, elle ouvre des opportunités. Libre à chacun, ensuite, de se positionner comme acteur de l'espace commun. Le résultat esthétique du « dispositif » vernaculaire est saisissant. A y regarder rapidement, toutes les constructions sont identiques, mais en y regardant de plus près on découvre qu'elles sont toutes différentes. Cette remarque peut être comprise en constatant la limite des matériaux disponibles localement qui produisent l'effet d'unité technique. Le

<sup>675</sup> Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille plateaux*, Paris, Minuit, 1980

<sup>676</sup> Deleuze et Guattari mène l'opposition plus loin en affirmant que « l'espace lisse » serait à rapprocher du sens de « l'haptique » (sens du toucher), tant-dis que « l'espace strié » ferait plutôt appel à l'optique (sens de la vue). Cette remarque amène à une analyse kinesthésique de l'espace ouvrant la porte à une lecture « haptique » pour atteindre pleinement la perception de « l'espace lisse » (nomade).

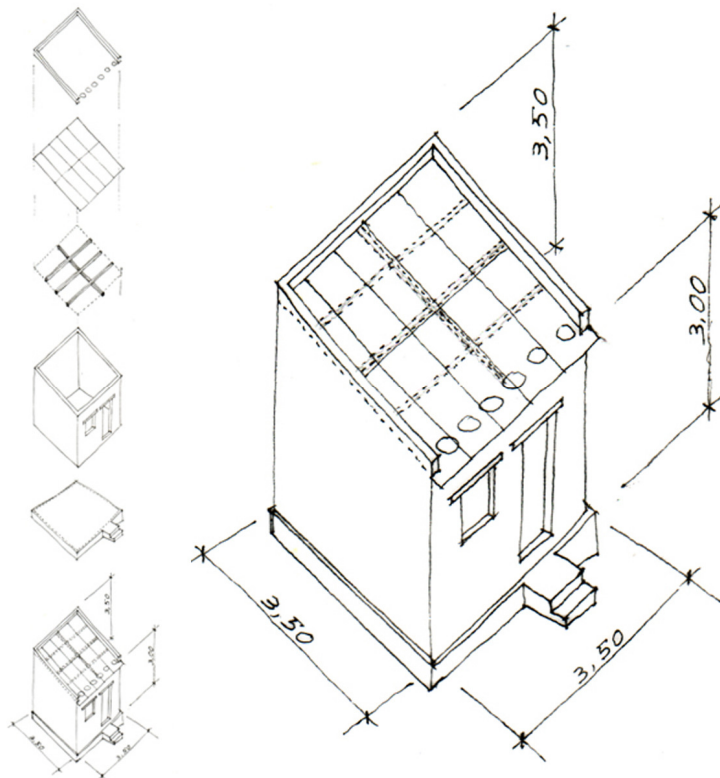
<sup>677</sup> « Même la ville qui semble s'opposer à la mer comme espace strié par excellence, est traversée et entourée par des zones de désert inexploitées. [...] la ville est le lieu de l'invention de nouveaux espaces intermédiaires ou de trajets obliques, de traversées vectorielles qui dessinent des itinéraires inédits, et l'être ensemble à plusieurs qu'elle impose ne cesse de générer des phénomènes d'errance, des conduites et des façons d'exister qui n'ont pas de but déclaré. » (Antonioli, 2003, p. 119)

<sup>678</sup> Cette interdépendance est résumée par Jean Gallais dans le concept de « l'écologie culturelle » (Gallais, 1984).

<sup>679</sup> Pour illustrer ce que nous entendons par dispositif, prenons l'exemple du téléphone. Le téléphone permet de faire en sorte que à partir d'un même objet, chacun puisse le configurer à sa manière, par des applications diverses, afin qu'il réponde à ses propres besoins. Nous nous retrouvons devant un paradoxe où un même objet peut permettre d'être approprié de manière différente.

dispositif réside dans ce grand écart entre homogénéité esthétique dûe à la limite technique et l'hétérogénéité engendrée par l'appropriation individuelle diversifiée. L'espace vernaculaire développe un dispositif constructif et spatial ; ce dispositif demeure en permanence : appropriable, adaptable, transformable, réversible, ré-employable,...

La question de l'espace générique est arrivée très tôt sur le terrain de recherche (depuis le travail réalisé en master recherche)<sup>680</sup>. On constate aujourd'hui l'émergence d'un espace générique que l'on retrouve de façon quasiment identique en différents lieux de la capitale malienne. Il semblerait que l'on retrouve des constructions rigoureusement similaires dans d'autres pays de l'Afrique de l'ouest<sup>681</sup> et peut-être même au delà ?



**Figure 152 - Espace générique**

La construction générique (murs en terre, couverture tôle), se retrouve partout où les conditions de transports permettent l'acheminement de tôles. Là où les transports ne permettent pas un accès régulier, ce type de construction existe plus rarement. La route permet de véhiculer ce principe constructif. Il y a donc un lien direct de cause à effet entre géographie et architecture. Cependant cette construction n'est pas absente du monde rural. Il semblerait que ce modèle véhicule avec lui une représentation de l'image urbaine en contexte rural<sup>682</sup>. L'émergence de ces formes en milieu

<sup>680</sup> L'étude portait alors sur le quartier de Sofa-Bougou. Ce quartier ne témoignait pas des mêmes mécanismes de solidarité tels que nous avons pu les décrire dans ce travail. Les maçons de métier étaient donc conviés pour réaliser les travaux de construction. L'architecture du quartier était alors dans les mains d'un nombre limité d'artisans maçons, témoignant d'une culture constructive elle aussi limitée. Ce qui donnait lieu à une architecture générique.

<sup>681</sup> Lors d'une escale à Ouagadougou, j'ai pu apercevoir depuis l'avion une quantité innombrable de ces constructions génériques à la périphérie de la capitale du Burkina Faso.

<sup>682</sup> J'ai pu recueillir un certain nombre de témoignages qui permettent de comprendre à quel point cette forme est représentative de l'urbain.

rural semble représenter un lien avec l'image que l'on se représente de l'urbain depuis le monde rural.

Dans le cas de toiture en tôle, le principe le plus perfectionné consiste à réaliser une acrotère en parpaing, permettant de résister aux pluies et de protéger le haut du mur. La base du mur, elle aussi, fait l'objet d'une attention particulière.

Le succès de cet « Espace générique » semble résider dans sa capacité d'appropriation. Cet « espace standard » semble être en mesure de répondre à différents cas de figures. La construction devient alors potentiellement un investissement financier, car de part son caractère impersonnel, l'espace préserve un fort potentiel de revente. Cette construction standardisée témoigne d'un changement de paradigme dans la société. L'espace devient moins une enveloppe configurée et adaptée aux besoins qu'un produit impersonnel dont la neutralité permettra à chacun de s'y projeter<sup>683</sup>. L'espace générique présenté ci-dessus semble donc directement associé aux mécanismes de spéculation foncière. L'espace générique devient un produit commercialisable dont la principale qualité est l'absence de spécificité<sup>684</sup>.

Le caractère « impersonnel » devient une valeur marchande dans le jeu de la spéculation immobilière. Ce caractère impersonnel révèle également une forme d'incertitude envers la forme construite. Construire pour revendre, ou pour louer, n'engage pas la même posture affective que construire pour s'établir soi-même.

Nous constatons d'autres facteurs qui permettent d'expliquer l'émergence de cet « espace générique ». Les standards de la production industrielle d'importation ne sont pas hors de cause. En effet, en y regardant bien, on constate que la dimension de l'espace est ici directement issue des dimensions standards des tôles importées de Chine, qui forment la couverture. Nous sommes donc ici bien loin des proportions corporelles évoquées au début de cette partie. Un autre élément associé à cet « espace générique » c'est la standardisation des techniques de constructions. Ce fait doit être immédiatement associé à la palette de connaissance technique des maçons urbains. Il est évident que ce modèle se positionne comme diamétralement opposé à la philosophie du bricolage évoquée en amont. La culture constructive est par conséquent manifestement appauvrie par la propagation d'un tel modèle.

Pour Rem Koolhaas, l'espace générique prouve une capacité à s'inscrire dans le temps, car il demeure ouvert à l'évolution dans le temps long. A une échelle plus grande, la trame urbaine orthogonale appliquée de façon indéterminée est elle aussi un élément constitutif de l'espace générique<sup>685</sup>. Bamako semblerait alors être dans une posture intermédiaire où la ville générique semble conquérir la grande étendue de la ville formelle à travers l'usage de la trame urbaine, mais en parallèle « dans les trous » de cette ville générique se développerait une ville informelle produite par des mécanismes vernaculaires d'appropriation. Les deux modèles urbains cohabiteraient et tout deux participeraient à l'émergence d'un processus erratique continu.

---

<sup>683</sup> Les propos relatifs à l'espace générique ne sont pas sans rappeler les propos de Roland Barthes sur « le Neutre » (Barthes, [1978] 2002).

<sup>684</sup> Jackson semble constater un fait similaire dans les changements de paradigmes qui se sont opérés aux États-Unis : « ...lors de la conquête de l'Ouest, conseillaient aux familles de construire leurs balloon frames de façon aussi impersonnelle que possible, afin de les rendre convenables pour tout acheteur éventuel. » (Jackson, [1984], 2003, p.196).

<sup>685</sup> Pour les partisans de la ville générique la trame la plus régulière peut engendrer une grande diversité interne. Cette posture est remarquablement illustrée dans la peinture « La ville du globe captif » (*The City of the Captive Globe*) de Zoe Zenghelis (1972), publiée par Rem Koolhaas dans « New York Délire » (1978).

### **e. Auto-gestion / Auto-planification**

« *N'est-il pas clair que la participation réelle et active porte déjà un nom. Elle se nomme autogestion.* »

**Lefebvre, [1969], 2001, p.113**

La quête de l'appropriation de l'espace mène Henri Lefebvre sur la question de l'« Autogestion » (Lefebvre, 1968, p.113), Yona Friedman est amené lui à parler d'« Auto-planification » (Friedman, [1978] 2003). Nicole Condorcet (qui travaille avec Patrick Bouchain) parle elle de « Co-gestion » (Condorcet, 2012). Si l'ambition d'un espace approprié suggère ainsi l'acquisition d'un nouveau vocabulaire, elle doit vraisemblablement pousser la discipline architecturale à l'adoption de nouveaux outils de projet. Les outils du projet doivent par conséquent évoluer pour permettre une démocratisation des moyens de communication, afin qu'un maximum de personne soit en mesure de se projeter dans les orientations et dans les prises de décision collectives. Comme le dit Bernardo Secchi, « [...] chacun d'entre nous fait de la ville sa propre expérience » (Secchi, [2000] 2006, p.33). La ville est donc de manière intrinsèque un objet démocratique, il convient cependant de pratiquer des outils de projets appropriable par tout un chacun. La question de la participation à l'élaboration de la ville comme projet commun semble être une question contemporaine. Lefebvre s'interrogeait déjà en 1968 sur les moyens à mettre en œuvre pour « stimuler » la participation démocratique :

« *La vie urbaine pourra-t-elle recouvrer et intensifier les capacités d'intégration et de participation de la ville, presque entièrement disparues, et que l'on ne peut stimuler ni par la voie autoritaire, ni par prescription administrative, ni par intervention de spécialistes ? Ainsi se formule le problème théoriquement capital.* »

**Lefebvre, [1969], 2001, p.114**

Yona Friedman, par exemple, exprime volontiers sa critique envers le dessin en plan, il lui préfère des maquettes qui permettent de se familiariser avec une technique, ou avec une idée. Patrick Bouchain travail lui aussi à partir de maquettes comme des outils de communication. La maquette à la vertu d'une représentation en volume, c'est un langage de l'espace facilement compréhensible par tous. C'est également un document qui synthétise l'intégralité du projet ; alors que la coupe ou le plan ne montrent que des fragments<sup>686</sup>. Yona Friedman évoque souvent la bande dessinée comme un outil de communication, c'est un médium qu'il pratique lui-même souvent dans ses ouvrages. Il évoque également la possibilité de réaliser des campagnes d'affichages, qui permettent un support de communication qui ouvre le débat car il propose un mode de communication ouvert sur la rue publique, en interpellant les passants l'affiche devient support d'un échange, d'un débat. L'affiche fait rentrer le projet dans la sphère publique, elle ouvre la porte aux « dialectiques contradictoires » (Lefebvre, 1974). Il évoque également les journaux papiers car ce sont des supports que l'on lit et que l'on se passe ensuite de main en main, ou que l'on récupère sur un banc. Yona Friedman évoque également le fait que lorsque l'on intervient dans une culture orale, il convient d'employer les mêmes médiums que ceux de l'*habitus*. Il évoque alors la possibilité d'utiliser des cassettes audio, pour communiquer une pensée, une idée.

Pour Yona Friedman, « Si c'est l'utilisateur futur qui fait ses propres plans, il accepte ses propres erreurs » (Friedman, [1978] 2003, p.42). S'il y a une erreur dans la conception, cette erreur sera plus facilement admise car elle proviendra de l'utilisateur lui-même. Il n'y aura pas de rancœur envers une personne externe. Le fait de permettre au futur utilisateur de planifier son propre espace permet d'engendrer une appropriation ultérieure plus facile.

<sup>686</sup> Plans, coupes et façades sont des langages graphiques extrêmement codés, ils nécessitent de se familiariser avec ce langage avant de pouvoir saisir ce que le document contient. Le plan provoque parfois chez certaines personnes un sentiment fort de réticence. De plus c'est un document figé, qui ne se prête pas facilement à des modifications.

Toujours sur la question des outils de planification, rappelons que les maliens ont l'habitude de dessiner sur le sol. C'est une pratique largement répandue, elle est employée par tout le monde. Le dessin sur le sol a l'avantage et l'inconvénient de disparaître. L'avantage c'est que le projet dessiné sur le sol permet d'appivoiser avec une idée générale, sans qu'elle soit trop précise ou trop exacte pour garder un certain degré d'ouverture. Le projet dessiné au sol n'est pas précis, ce qui permet un ajustement lorsque le projet s'implante ensuite en vraie grandeur. Cette marge d'imprécision permet un ajustement progressif des décisions au cours du chantier. La précision du projet s'affine donc dans le temps du chantier par degrés successifs. André Ravéreau rappelle ce degré d'indétermination laissé pour le temps du chantier à travers une anecdote : le cas de la construction d'un escalier par un maçon en expliquant qu'il est possible de dire au maçon « tu pars de là, tu arrives là, et tu te débrouilles » (Ravéreau, 2007, p.111)<sup>687</sup>. Toujours dans ce même ordre d'idée, Ravéreau explique qu'il a toujours pratiqué le relevé des bâtiments « à l'œil »<sup>688</sup>. On comprend ici que le projet d'architecture peut supporter une part d'indécision, une imprécision volontaire, une marge d'erreur. Ce degré de flou permet d'ouvrir la porte à l'appropriation, à l'émergence de différences, de variations, de « bruit » (Morin, 1973).

Il n'est pas offensant de dire que l'architecture traditionnelle au Mali n'est pas un témoignage d'une rigueur de précision mathématique. Abdoulaye Deyoko parle par exemple des façades de Djenné comme l'expression d'une « symétrie asymétrique ». Cette part d'imprécision fait d'ailleurs la qualité esthétique intrinsèque de l'architecture ancienne. L'imprécision pourrait parfaitement être assumée comme un élément inhérent aux matériaux employés<sup>689</sup>, et peut-être aussi au système de mesure.

Nous avons déjà évoqué l'existence des *grins* comme des lieux de débats propre aux cultures urbaines Maliennes. Certains évoquent même que c'est littéralement un « média » au même titre qu'un journal, ou que la télévision. On dit par exemple que si une information importante est débattue dans un *grin* un soir, le lendemain cette information aura fait le tour de la ville. Même si on peut douter quelque peu d'une telle efficacité, on ne peut pas écarter le fait que le *grin* est un support de communication et de débat culturellement ancré dans les pratiques urbaines. Il pourrait donc être un support pour la médiation de projets urbains. Il semble que le *grin* pourrait parfaitement devenir un support de communication pour un projet urbain soucieux d'une implication de la collectivité.

L'expérience des Ateliers de maîtrise d'œuvre urbaine de Bamako<sup>690</sup>, a largement mis le focus sur les instruments de l'appropriation spatiale. Un des trois groupes a particulièrement travaillé sur cette question de la participation populaire à la planification, leur mot d'ordre était « La ville inclusive ».

<sup>687</sup> « ..., on s'est dit que peut-être, une autre fois, on ne dessinerait rien du tout et que l'on dirait au maçon : « tu pars de là, tu arrives là, et tu te débrouilles ». On pourrait faire des maisons systématiques, et laisser les détails à l'invention du moment. C'est ce qu'était l'architecture populaire. On s'est rendu compte aussi qu'avec un bon contact avec les maçons, on pouvait faire de la création. » (Ravéreau, 2007, p.111)

<sup>688</sup> « Je préfère faire des relevés « à l'œil ». Si ce n'est pas tout à fait exact, qu'est-ce qu'on en a à foutre ! » (Ravéreau, 2007, p.71)

<sup>689</sup> Nous avons pu constater, dans l'exemple du chantier de Moussa, combien la longueur de découpe des bambous de la couverture était variable selon la position des nœuds de la tige de bambou. Les tiges de bambou se retrouvaient ainsi avec une longueur variable dû aux contraintes du matériau. On comprend donc qu'une marge d'imprécision relative à la naturalité des matériaux doit être assumée pour que les matériaux naturels soient intégrés dans l'architecture.

<sup>690</sup> Les Ateliers de maîtrise d'œuvre urbaine, « Les nouvelles centralités de Bamako Métropole », Du 8 au 22 juillet 2011. URL : <http://www.ateliers.org/content/les-nouvelles-centralites-de-bamako-metropole>

L'ensemble du propos était de mettre en œuvre cette participation pour que les idées et les projets émergent par « le bas », selon un processus « *bottom up* »<sup>691</sup>.

L'autogestion semble être aujourd'hui (re)émerger comme une voie d'exploration pour l'architecture contemporaine. Les nombreux projets développés par l'« Atelier d'Architecture Autogérée » (AAA)<sup>692</sup> à Paris, ainsi que par l'ensemble de leur réseau d'acteurs, témoigne parfaitement de cette dynamique contemporaine. Cette voie permet l'implication directe des futurs usagers de l'espace, elle engendre alors une attention plus fine à l'usage quotidien de l'espace en cours de planification. Il s'agit d'une démarche qui renoue avec les fondements démocratique de l'*urbis*, de l'urbain. Une attention plus importante au soin de l'espace sera ensuite apportée à l'espace partagé.

#### **f. Autoconstruction par degrés**

L'autoconstruction porte, en Afrique, une image négative. Jak Vauthrin insiste largement sur ce point<sup>693</sup>. Pour Vauthrin, l'autoconstruction est synonyme de la répétition des mêmes modèles d'origine archaïque dans une forme d'enfermement et de limitation, sans dépassement envisageable, sans puissance créatrice, sans enjeux autres que celle d'un espace de survie minimum. L'autoconstruction se pare alors des mêmes attributs que les représentations accordées au matériau terre : fragilité, ruralité, pauvreté,... nous avons ici à faire aux mêmes symptômes que ceux portés par le matériau terre. La démarche de l'autoconstructeur se trouve coincé entre une connaissance architecturale et technique limitée, et la disponibilité de matériaux souvent eux aussi limitée. Vauthrin explique que « vue d'Afrique », l'autoconstruction symbolise « le retour en brousse, de production de logement ruraux et provisoires, inacceptable en ville. » (Vauthrin Jak, 1989, p.204). On comprend ici que l'ambition urbaine portée par les citoyens semble inconciliable avec l'image véhiculée par le processus d'autoconstruction. Vauthrin explique son point de vue à travers la question de la discipline architecturale en expliquant que : « Pour l'architecte d'Afrique en rêve de construire un pays moderne, fier et dynamique, l'autoconstruction c'est la négation des sciences et des techniques [...] » (Vauthrin Jak, 1989, p.205). On comprend ici que science et techniques sont les vecteurs pour une revalorisation du matériau terre, et que promouvoir l'autoconstruction revient à abandonner la voie d'un changement des représentations du matériau terre<sup>694</sup>.

Le point de vue de Jak Vauthrin est pertinent dans le sens où il se méfie de la vulgarisation des techniques qui mènerait irrémédiablement à un appauvrissement de la science constructive<sup>695</sup>. Cependant, nous pourrions convenir que le chemin qui mène à la valorisation du matériau terre semble long, et qu'il convient d'encourager la diversité des stratégies mise en place. Convenons qu'il existe différents cas de figures (allant de la commande publique, à l'habitat transitoire, en passant

<sup>691</sup> Concept anglais définissant une approche de conception où les projets naissent du bas de l'échelle (de la société) pour progressivement émerger sur le dessus (le pouvoir). Cette approche favorise des projets intégrés répondant précisément aux besoins de la population.

<sup>692</sup> AAA, Atelier d'Architecture Autogérée, URL : <http://www.urbantactics.org/>

<sup>693</sup> Il explique notamment que : « Autoconstruire signifie construire soi-même. Appliqué à l'Afrique suburbaine, pauvre et conviviale, l'autoconstruction est devenue le fait de construire ensemble, sans imagination et avec les moyens du bord. » (Vauthrin Jak, 1989, p.204)

<sup>694</sup> « Techniquement, pousser l'autoconstruction dans son passéisme actuel signifie simplifier les structures, abandonner toute recherche sur les formes, les espaces et les matériaux, et créer des modèles faciles à recopier pour des « constructeurs » sans qualifications professionnelles. L'architecture est alors banalisée, la qualité du produit fini baisse considérablement, les métiers liés à l'art de construire sont vulgairement parodiés. » (Jak Vauthrin, 1989, p.205)

<sup>695</sup> Lorsque l'Association pour la Voûte Nubienne (AVN) prend le parti de la vulgarisation de la technique de la voûte nubienne, est-ce qu'elle ne participe pas de cette banalisation redoutée par Vauthrin (1989) ? Personnellement je pense que la stratégie d'AVN à sa place, dans la mesure où elle répond à une demande et à un public.

URL : <http://www.lavoutenubienne.org/>

par l'émergence d'une classe moyenne qui accède à la propriété) et que ces différents cas de figures ne disposent pas des mêmes moyens financiers. Si la terre est en mesure de répondre à ces différents cas de figure, elle ne requière manifestement pas le même niveau de qualification technique. Nous n'écartons pas le fait qu'il est primordial de (re)construire et de (re)valoriser l'ensemble d'une filière de formation de construction en terre<sup>696</sup>, validée par des diplômes<sup>697</sup>. Cependant, convenons également que certaines populations n'ont manifestement pas les moyens d'investir la moindre dépense dans une main d'œuvre qualifiée. L'autoconstruction demeure par conséquent à ce jour, pour un très grand nombre, la seule et unique voie. La persistance de l'autoconstruction dans certains quartiers témoigne parfaitement de cette nécessité, et ceux malgré l'image négative qui lui est associée.

Nous le voyons, si l'autoconstruction est un important vecteur socioculturel, c'est également un enfermement dans une voie sans développement. Il est donc nécessaire de trouver un juste milieu entre autoconstruction et discipline architecturale afin d'ouvrir des voies jusque là très peu explorées. Jak Vauthrin lui-même admet que « ...l'autoconstruction assistée en engageant un processus d'aide et de solidarité entre habitants, peut être un moteur d'une force inouïe pour autant bien entendu que le résultat construit soit à la mesure des rêves et des espérances des familles. » (Vauthrin, 1989, p.207). Une « autoconstruction assistée », peut donc être envisagée. Il s'agirait alors d'une autoconstruction où l'on puise choisir librement la balance entre une simple infrastructure de base et une construction « clef en main ». Il s'agit de mettre en place un système capable de régler le gradient d'autoconstruction selon les désirs et possibilités des chacun : argent, main d'œuvre, fabrication de matériaux, savoirs faire,... Il semble que, en ce qui concerne le terrain de recherche, c'est précisément en ces termes que ce déroule le processus de production de l'espace. En effet, si l'autoconstruction domine, elle finance parfois, à certains moments clefs, une main d'œuvre qualifiée pour la réalisation d'une phase stratégique des travaux. L'observation de cette autoconstruction par degrés sur le terrain semble contenir un potentiel d'exploitation jusque là sous estimé. On peut trouver différents degrés dans les processus d'autoconstruction, depuis l'autoconstruction d'un individu seul, jusqu'au maçon qui exécute les souhaits du client. Nous avons pu constater que le rôle du maçon se positionne souvent dans cet entre-deux. Le propriétaire peut, par exemple, alléger la facture en réalisant lui-même différentes tâches sans gravité, notamment en prenant lui-même le rôle du manœuvre, ou en demandant à ces enfants de faire des briques, engendrant ainsi une autoconstruction partielle.

Dans « les Nordes » de nombreux projets contemporains témoignent de stratégies similaires. L'évocation de quelques projets contemporains permettra d'imager le potentiel offert par une telle démarche d'autoconstruction graduelle. Nous ne pouvons commencer ce propos sans tout de suite évoquer les fondements qui traversent l'œuvre de Yona Friedman. Il considère l'architecture comme la détermination d'une infrastructure géométrique au service d'une appropriation habitante. L'architecture déterminée se résume donc à l'élaboration d'une infrastructure qui devient le support à une autoconstruction plus légère, de l'ordre du mobilier :

*« Une erreur de disposition des meubles n'est pas irréversible pour celui qui essaye de meubler sa maison ; de la même façon, une erreur de l'auto planificateur ne sera pas catastrophique si elle concerne seulement les éléments amovibles : les remplissages de l'infrastructure. »*

Friedman, [1978] 2003, p.31<sup>698</sup>

<sup>696</sup> Architectes, Ingénieurs, Bureau d'étude, Maçons,..., normes, réglementations,...

<sup>697</sup> La reconnaissance d'un niveau de connaissance, validée par un diplôme, doit permettre de retrouver la confiance des commanditaires dans le savoir faire.

<sup>698</sup> Il faut citer le travail de Yona Friedman au sujet de « l'auto planification ». C'est un concept qui permet à l'habitant, à travers quelques outils de conceptions simples, de définir un programme, puis de l'organiser grâce à des logiques de connections entre les différents espaces, et enfin de transformer ce programme connecté en



Il faut garder cette possibilité technique de faire évoluer l'habitat, c'est précisément ce qui rend l'habitation vivante, mutante, organique. Yona Friedman définit précisément ce concept dans les termes « d'architecture mobile » qui fit en son temps l'objet d'un ouvrage du même nom (1958). C'est l'occasion de rappeler le principe « d'urbanisme à plusieurs vitesses » développé dans la partie sur le Temps. L'ouverture technique d'une « architecture mobile » permet une adaptation légère et décomplexée de l'espace autour des nécessités fluctuantes du quotidien.

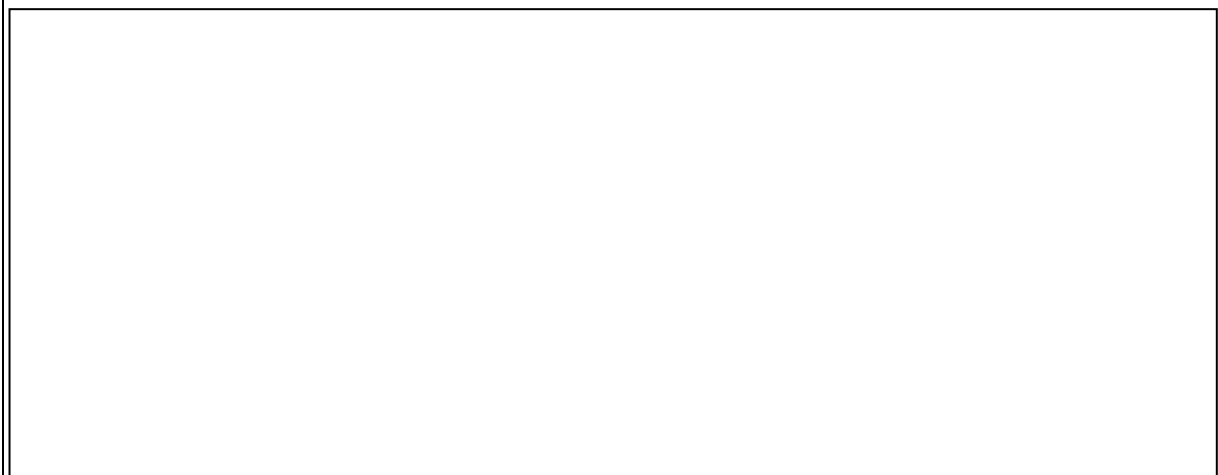
Dans le domaine de l'architecture, je souhaiterais évoquer le projet Elemental, développé par l'architecte Alejandro Aravena (2004), pour le quartier de Quinta Monroy, dans la ville de Iquique (Chili). La stratégie de projet adoptée est de proposer une architecture délibérément non finie. La forme architecturale en créneaux engendre des creux (des vides), que les habitants vont pouvoir remplir progressivement, sans se poser de problèmes de structures. L'architecture dans ce cas vient fleureter avec l'infrastructure.



**Figure 153 - Une architecture à terminer**

Source : [www.dezeen.com](http://www.dezeen.com)

Le projet développe ce souci de l'appropriation à un autre niveau, dans une échelle beaucoup plus fine. Les plans de construction intègrent en effet toute une série de lignes pointillées à l'intérieur des volumes construits. Ces pointillés anticipent un potentiel de cloisonnement intérieur optimisé. Le projet, dès sa conception initiale anticipe donc un potentiel de développement intérieur afin de créer des partitions futures. Le souci de l'architecte est manifestement d'ouvrir son architecture vers un mouvement progressif.



**Figure 154 - Un développement ultérieur anticipé par des pointillés**

Source : [www.archdaily.com](http://www.archdaily.com)

plan. Ce principe invite à trouver un juste milieu, une sorte de compromis entre l'habitant-usager et le concepteur-constructeur.

Toute la finesse de ce travail réside dans la capacité d'anticipation de l'architecte à proposer un développement ultérieur. Ce travail devient possible, par la justesse du positionnement des éléments structurants de l'architecture. Nous rejoignons ici le concept développé plus haut d'une architecture à plusieurs vitesses, dans un balancement lourd/léger, où le lourd correspond au calque structure inamovible du projet, où le léger correspond au cloisonnement ultérieur à réaliser, et où les creux des créneaux proposent un troisième calque largement ouvert vers une appropriation libre.

Ce projet témoigne parfaitement d'une tendance de l'architecture contemporaine à l'indétermination de l'espace, à « l'indéfinition » (Goetz, Madec, Younes, 2009), en opposition à la tendance moderne qui était plutôt à la surdétermination des espaces. L'architecte contemporaine doit donc accepter, courageusement, un degré d'indéfinition de son architecture. Cette indéfinition permettra l'ouverture vers un futur non prédéterminé et donc vers la vie. Cette posture contemporaine commence à être sérieusement représentée à travers de nombreux exemples de l'architecte contemporaine : les Castors, Léon Krier, Patrick Bouchain, Lacaton / Vassal, Tank,...

Le projet « *Twize* » (développé pendant plus de 10 ans par le GRET en Mauritanie), démontre la capacité d'exploiter la capacité d'autoconstruction des habitants<sup>699</sup>. Le projet « *Twize* », propose une alternative double, l'organisation se proposait de construire soit une chambre (un espace), soit une clôture ainsi qu'un équipement sanitaire (une infrastructure).

---

<sup>699</sup> Choplin Armelle, 2009, Répondre au défi de l'habitat social dans les villes du Sud. L'exemple du programme *Twize* en Mauritanie. Coll. Études et Travaux, série en ligne n°23, Éditions du Gret, 121 p.

URL : <http://www.gret.org/wp-content/uploads/09122.pdf>

<http://www.gret.org/2012/05/twize-10-ans-de-developpement-social-urbain-en-mauritanie/>

## V. ENERGIE

*« Mais qu'est-ce que l'énergie ? On peut répondre qu'elle est « la mesure de l'effort ». Mais (toujours un « mais » !) dans la nature, l'effort n'a pas de sens. C'est un concept anthropomorphique. »*

Friedman, 2008, p.82

L'étymologie de « énergie » vient du grec ancien « *energeia* » qui signifie : « force en action »<sup>700</sup>. La définition du mot Energie dans le domaine de la physique rapporte la chose suivante : « Propriété d'un système capable de produire du travail ; grandeur physique liée à cette capacité »<sup>701</sup>. On comprend rapidement que le thème de l'énergie est fortement associé à une capacité à réaliser un travail. L'activité quotidienne sera alors particulièrement concernée dans ce chapitre. Toujours dans le domaine de la physique on trouve également la définition suivante : « Énergie dynamique, élément indestructible dans sa valeur numérique, mais capable de transmutations qui le font apparaître sous ses trois formes, travail, demi-force et calorie »<sup>702</sup>. Cette dernière définition sous entend des changements d'états d'une quantité « indestructible » d'énergie. Pour notre terrain, l'énergie se manifesterait à l'occasion des processus qui animent le métabolisme urbain. C'est donc particulièrement dans cette direction que nous porterons notre analyse.

Rappelons que si nous employons le filtre énergétique dans cette partie, pour des commodités analytiques nous devons garder en permanence à l'esprit que toutes les observations ont des liens systémiques avec les deux autres axes d'analyse qui sont le Temps et l'Espace. Le lecteur devra donc garder à l'esprit ces liens systémiques pour mieux en sonder la complexité interne.

La question énergétique se révèle être une problématique importante de l'urbanité contemporaine. La période moderne a appuyé son développement sur l'hypothèse d'une ressource énergétique infinie. Le souci énergétique contemporain nous oblige aujourd'hui à intervenir sur l'héritage moderne pour rétablir l'équilibre énergétique. On constate que le rapport à l'énergie modifie en profondeur notre façon d'envisager la conception architecturale. Dans le domaine de la réhabilitation on observe notamment que le rapport à l'énergie est profondément ancré dans l'espace<sup>703</sup>. On comprend alors qu'en seulement 40 ans, le rapport à l'énergie a considérablement fait évoluer le rapport à l'espace. Aujourd'hui, l'homme contemporain prend peu à peu conscience de la finitude du monde, il prend conscience de la limite du monde et avec lui de ses ressources. Avec cette récente prise de conscience, la mesure de « l'empreinte écologique »<sup>704</sup> devient désormais un instrument nouveau pour évaluer la durabilité des comportements quotidiens à travers le monde. Le calcul de « l'empreinte écologique » permet de représenter la surface nécessaire pour répondre aux besoins quotidiens d'un *habitus* (consommation, nourriture, déplacement,...)<sup>705</sup>. Selon le critère de « l'empreinte écologique », seul les modes de vie « des Suds » ont une « empreinte » soutenable. C'est dire si les modes d'habiter « des Suds » émergent progressivement comme des alternatives aux

<sup>700</sup> Le nouveau Petit Robert de la langue Française, 2007.

<sup>701</sup> Ibid

<sup>702</sup> Dictionnaire Littré.

<sup>703</sup> Par exemple, dans « les Nords », une construction des années 1960 (où l'énergie nucléaire suggère une ressource inépuisable) n'a pas le même rapport à l'énergie qu'une construction des années 2000 (car aujourd'hui la ressource représente un coût bien plus élevé.).

<sup>704</sup> « L'empreinte écologique » évalue la surface de planète nécessaire correspondant à un comportement quotidien.

<http://www.empreinteecologique.com/>

<sup>705</sup> Cette étude prouve que si tout le monde se comportait comme un Américain, 5 planètes seraient nécessaires ; si tout le monde vivait comme un européen, 3 planètes seraient nécessaires ; et si tout le monde se comportait comme un Malien, 1/2 planète serait nécessaire.

comportements d'une modernité globalisée<sup>706</sup>. Cette rapide démonstration prouve l'importance de remettre en question certains acquis de la modernité occidentale. Dans ces nouvelles considérations, la question de la construction et, plus généralement, celle de l'aménagement de l'espace, siège en bonne place<sup>707</sup>. Les modes d'habiter des « Suds », jusqu'ici considérés comme « moins avancés », pourraient bien à l'avenir se révéler comme étant « en avance ». Cette recherche envisage de prendre en considération la question de « l'empreinte écologique » pour identifier des éléments tangibles capables de traduire ce rapport à l'énergie du « monde pauvre » (Friedman, [1978] 2003).

L'arrivée de l'électricité est un fait relativement récent pour l'ensemble du territoire malien. Il y a, encore à ce jour, de nombreuses petites villes qui ne sont pas alimentées par un réseau d'électricité. Cette condition génère une culture relative au fait que, depuis toujours on a appris à « faire sans ». Cette donnée implique également que l'on sache également faire « avec très peu », avec le minimum. Là aussi certains réflexes révèlent un enseignement précieux. Dans cette dynamique, je me suis attaché à relever un certain nombre d'exemples provenant du terrain, au titre d'un enseignement de l'économie. Cependant, une étude plus approfondie mériterait d'être menée à l'avenir autour de ce sujet. Cette aptitude à l'économie énergétique pourrait se révéler particulièrement riche d'enseignement, particulièrement pour « Les Nords » qui doivent aujourd'hui (re)apprendre à consommer moins.

Dans « les Suds », l'économie est aujourd'hui un maillon essentiel à la survie quotidienne des populations. Cette notion émerge aujourd'hui progressivement dans « les Nords », notamment pour des questions environnementales. La question se pose aujourd'hui de savoir si « les Suds » ne proposent pas un modèle alternatif permettant de répondre, du moins en partie, à cette problématique ? Si l'on considère que dans l'acceptation contemporaine, les valeurs d'économie et d'écologie deviennent supérieures à toutes autres, est-ce que « les Suds » ne s'affirment pas soudainement comme un modèle à suivre ? Un tel bouleversement pourrait potentiellement valoriser un mode d'habiter issus des traditions maliennes. Ce renversement des valeurs pourrait également permettre de puiser dans l'épaisseur culturelle pour favoriser une création contemporaine enfin émancipée.

---

<sup>706</sup> Sabine Barles explique qu'autrefois on parlait de « surface fantôme ». Elle explique que, pour être précis, on devrait tenir compte d'une « profondeur » qui représenterait l'intensité de l'exploitation du sol en termes de concentration en azote relâché dans l'environnement. Car si l'agriculture intensive nécessite moins de surface de planète, elle relâche des taux de concentration d'azote anormalement élevés, « ce qui engendre des dommages plus importants sur l'environnement ». L'empreinte écologique est donc un outil de comparaison qui demeure intéressant mais il n'est pas complètement représentatif de la réalité.

Intervention de Sabines Barles (Paris-I, UMR Géographie-Cites): « Le métabolisme urbain à Paris : contribution à une histoire environnementale de Paris (XIXe-XXe siècles) ». Séminaire du Réseau des Chercheurs en Histoire Environnementale (RUCHE) du 20 octobre 2011.

URL : <http://archive.org/details/Sminaire1DuRuche.SabinesBarlesleMtabolisme>

<sup>707</sup> La responsabilité du secteur de la construction dans le secteur énergétique est très importante (production de matériaux, transports de matériaux, choix énergétiques, recyclage des constructions, exploitation des espaces,...).

## **A- ETHNOGRAPHIE – Les énergies du terrain**

Dans cette partie nous allons porter notre attention à relever l'ensemble des énergies que nous avons pu observer sur le terrain de recherche. Nous allons voir que les énergies sont puisées de différentes sources et se manifestent de diverses façons dans l'Espace et dans le Temps<sup>708</sup>. L'emploi de « la triade Lefebvrienne » (Temps, Espace, Energie), comme plan, est un choix survenu tardivement dans la recherche, ce qui explique que cette partie Ethnographie consacrée à l'Energie soit moins étoffée que les deux précédentes (Espace et Temps). Cette partie tentera de trouver des réponses à différentes questions :

Quelles énergies spécifiques au terrain sont employées ? Comment les matériaux employés permettent de créer un rapport étroit avec le paysage ? Comment le fait d'habiter le paysage permet d'engendrer un terrain propice à une émulation énergétique à travers l'interaction des activités ? Comment se réalise un ancrage territorial vertical ancré dans le réel ? Quel est l'implication du souci de l'économie dans la structuration de l'espace ? Quelles sont les gestes de l'économie qui structurent l'espace ? Dans la marge, comment un système de valeurs (différent de l'occident) suppose un rééchelonnement de la question énergétique ? Quelle est le poids de l'énergie solidaire (liée à la terre) dans la production de l'espace ? Pourquoi des concepts contemporains comme le « soin » et « l'empathie » se manifestent sur le terrain ?

### **Chapitre 1. Ressources locales : Le paysage - l'activité**

Nous allons voir dans ce chapitre combien la situation géographique particulière de ce quartier engendre un nombre incalculable d'activités, notamment grâce à la proximité du fleuve. La spécificité de cet emplacement engendre des rapprochements et des croisements internes entre nature et culture. Ces deux domaines, traditionnellement opposés par la pensée moderne, se trouvent ici particulièrement superposés, enchevêtrés, intriqués. De cette situation exceptionnelle émerge une zone d'activité particulièrement étendue, car le fleuve traverse la ville de Bamako de part en part en dessinant un long méandre. Les berges du fleuve forment ainsi une parenthèse naturelle dans la ville, elle-même traversée de nombreuses activités. L'élément aquatique place la ville à une distance respectable car la hauteur d'eau est extrêmement variable d'une saison à l'autre. Ainsi, durant toute la saison sèche, les berges se libèrent en laissant la place à une profusion remarquable d'activités diverses. Ces multiples activités témoignent d'une remarquable optimisation du milieu et de ses ressources. Ces activités suscitent un ancrage physique et systémique avec le paysage, dans une profonde complicité avec la nature et les éléments. La considération pour les activités présentes tout autour du quartier, permettent de comprendre comment se manifeste la limite du terrain de recherche. Dans ce chapitre, étudier la limite revient donc à prendre conscience de la consistance de celle-ci. La problématique énergétique implique un zoom arrière permettant de prendre en considération les éléments du paysage proche. C'est pour cette raison que les documents qui vont suivre opèrent un léger focus arrière de manière à englober les potentiels énergétiques caractéristiques du territoire environnant.

#### **a. Les énergies du paysage**

*« L'habitation – construite ou restaurée en saison sèche – demande aussi beaucoup d'eau pour la préparation de l'argile; avec les techniques de transports, que ce soit pour l'eau ou pour les briques – et encore la question du liant subsisterait-elle – il est absurde d'imaginer une dissociation entre le lieu de préparation du matériau et celui où on le met en œuvre. »*

**Brasseur, 1968, p.44**

<sup>708</sup> Rappelons que la posture de recherche est ici de tirer les éléments positifs d'un modèle urbain alternatif au modèle globale. Cette posture invite donc à tirer des enseignements du rapport particulier à l'énergie exprimé dans le modèle urbain pauvre.

La première énergie à prendre en considération sur ce terrain, c'est l'eau. La grande proximité du fleuve invite à considérer l'eau comme un ingrédient incontournable de l'environnement proche. La représentation ci-dessous est un document réalisé d'après des observations constatées de visu. Mais de nombreux témoignages rapportent la persistance de crues qui inondent régulièrement une partie conséquente du centre ville, et donc potentiellement l'intégralité du quartier. Si la présence de l'eau devient ainsi un élément menaçant, pour le peuple de pêcheurs considéré, l'eau est aussi un élément ressource de l'activité quotidienne des pêcheurs. L'eau se manifeste comme un élément ambivalent du terrain, car si l'eau permet la construction de l'espace, elle permet aussi de la dissoudre. L'eau est donc un agent énergétique primordial de la construction en terre.

On constate que le quartier entretient un rapport très étroit avec l'élément aquatique qui de façon saisonnière l'enserme. Lorsque l'eau se retire, à la décrue, elle rappelle sa présence en surface à travers l'existence de puits qui criblent la surface du sol. Ces puits sont entretenus par les jardiniers qui les exploitent pour l'arrosage des jardins. Nous verrons plus loin, en détail, que de nombreuses activités se déroulent dans l'eau : pêche lessive, teinture,... La limite entre la terre et l'eau ne correspond donc pas à une limite de l'activité. On doit savoir que l'activité est ainsi permise par la faible profondeur du lit du fleuve en ce lieu qui façonne une faible pente sur les berges. On remarquera sur le document suivant combien la saison de crue du fleuve engendre une superposition remarquable des activités. Lorsque l'eau vient ainsi recouvrir les jardins, c'est en effet, l'activité de la pêche qui vient se superposer à celle du maraîchage. Sur ce fragment de territoire se manifeste alors en réduction la superposition d'activités observable à travers le secteur du Delta intérieur du fleuve Niger.

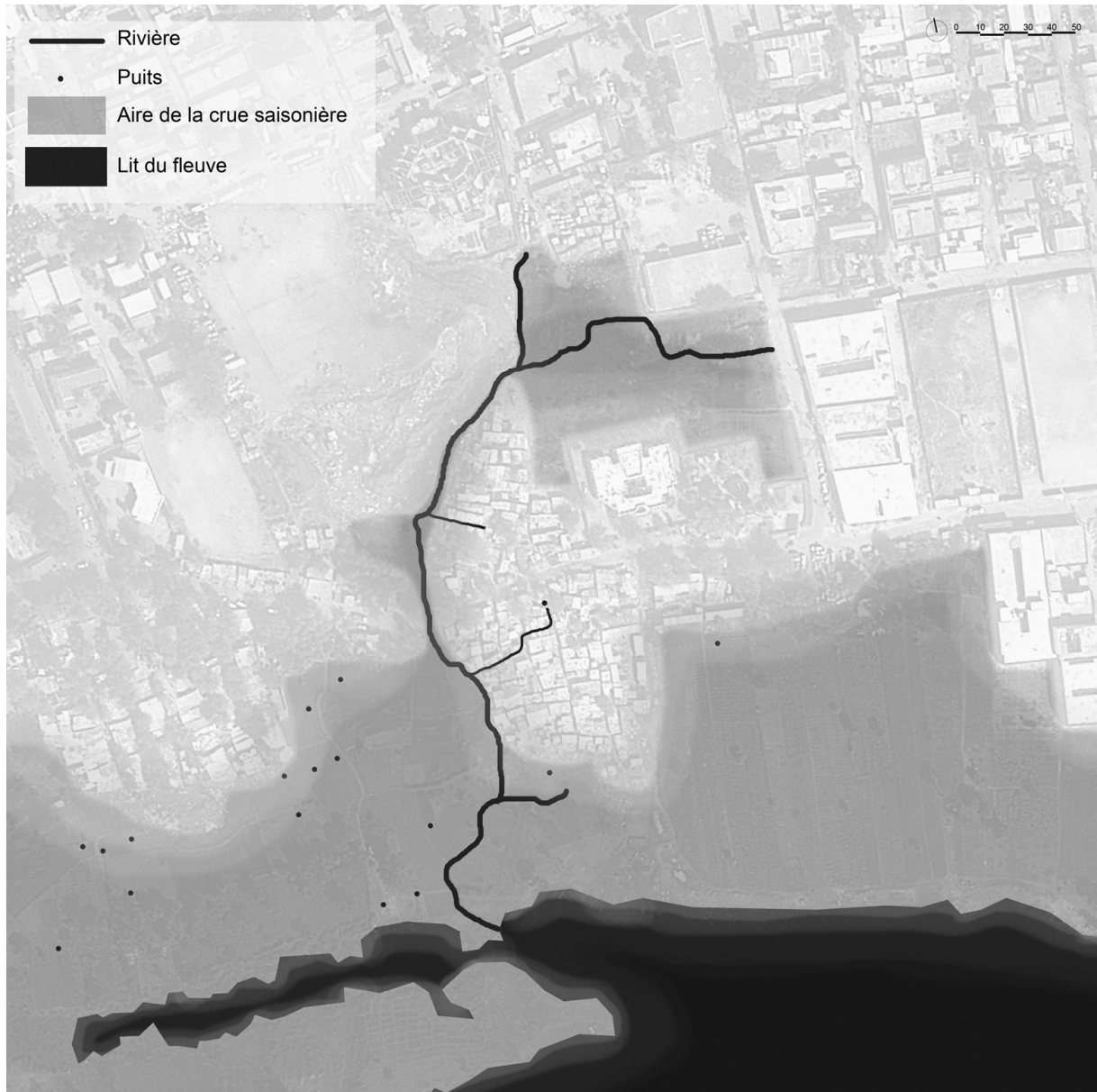


Figure 155 - Le territoire changeant de l'eau



**Figure 156 - Le territoire du maraîchage (2012)**

Source : Google Earth

On comprend alors que les deux plus grandes activités du monde rural, maraîchage et pêche, se trouvent ici particulièrement représentées dans ce site pourtant situé non loin de l'hyper-centre de la ville. En observant des photos satellites de différentes époques on remarque que les parcelles de cultures, les cheminements et les puits demeurent sensiblement les mêmes d'une année sur l'autre (mis à part l'arrivée de constructions nouvelles). Le tracé du sol, entretenu par les hommes, semble ainsi particulièrement résilient à la venue de l'eau. Alors si l'eau affirme sa permanence par son cycle annuel, les jardiniers semblent lui répondre par une résilience et une mise en mémoire forte des lieux de culture.





**Figure 157 - Persistance du parcellaire de culture malgré les crues saisonnières**

Source : Google Earth

Vivianne Paques explique que « Travailler la terre, c'est la purifier » (Paques, 1954, p.62). Avec cette citation on comprend combien le travail du sol renferme une dimension hautement symbolique et valorisante. Elle va même jusqu'à dire que « seul le travail de la terre est un travail noble »<sup>709</sup> (Paques, 1954, p.62).

<sup>709</sup> Elle précise à ce sujet que « L'exercice d'une profession autre que la culture de la terre est réservée à des artisans qui reçoivent le sobriquet injurieux de *Nyamankala*. » (Paques, 1954, p.63)



**Figure 158 - Les arbres, l'ombre et l'activité**

Source : Google Earth

On remarque dans l'usage que l'ombre portée par un arbre devient machinalement un lieu propice à la pratique de diverses activités. La présence clairsemée d'arbres dans le paysage des berges définit ainsi de multiples zones propices à l'émergence d'activités informelles de différentes natures. L'ombre des arbres est ainsi largement appropriée comme lieu d'échange énergétique.



**Figure 159 - Les flux de déplacements**

Source : Google Earth

Les cheminements piétons assurent un lien étroit avec le paysage avoisinant. Ces cheminements placent l'urbanisation informelle dans une sorte de continuité avec le paysage « naturel »<sup>710</sup> des berges. Ces cheminements assurent ainsi des liens physiques entre l'habitat, proprement dit, et les multiples activités dont le paysage des berges est le support. On comprend alors que l'activité quotidienne des habitants est un élément d'analyse essentiel à la compréhension de l'espace bâti. Ce fait sous-entend également que le paysage est habité, au même titre que l'espace bâti. L'aménagement de l'espace du paysage peut potentiellement être analysé comme un seul et même élément continu. Le paysage des berges peut être entrevu comme interdépendant du quartier.

<sup>710</sup> Etant donné le degré de « mise en culture » des berges, le mot naturel est ici placé entre guillemets.

### b. Paysage et activités

Le paysage des berges est caractérisé par la remarquable diversité d'activités dont il fait l'objet. Commençons tout de suite par une liste non exhaustive des activités répertoriées au bord du fleuve autour du quartier de Bozo-Dougouni: Commerces ambulants (cigarettes, casquettes, lunettes,...), Commerces « sédentaires »<sup>711</sup> (Fruits, dibiterie, cafés,...), Garde d'enfants, Toilette, Lessive, Teinture, Tanneurs de peaux, Maraîchage, Pêche, Atelier de construction de pirogues, Recyclage de métal, Recyclage de plastic, Recyclage de sacs de riz (couture formant sac à charbon ou a fourrage), Réparation de carter de mobylettes (soudure de plastic), Elevage, Chasse (oiseaux au lance-pierres), Séchage de poissons, Fabrication de parpaings (sable tiré du fleuve + eau), Fabrication de briques de terre (argile + eau), Sport, etc.

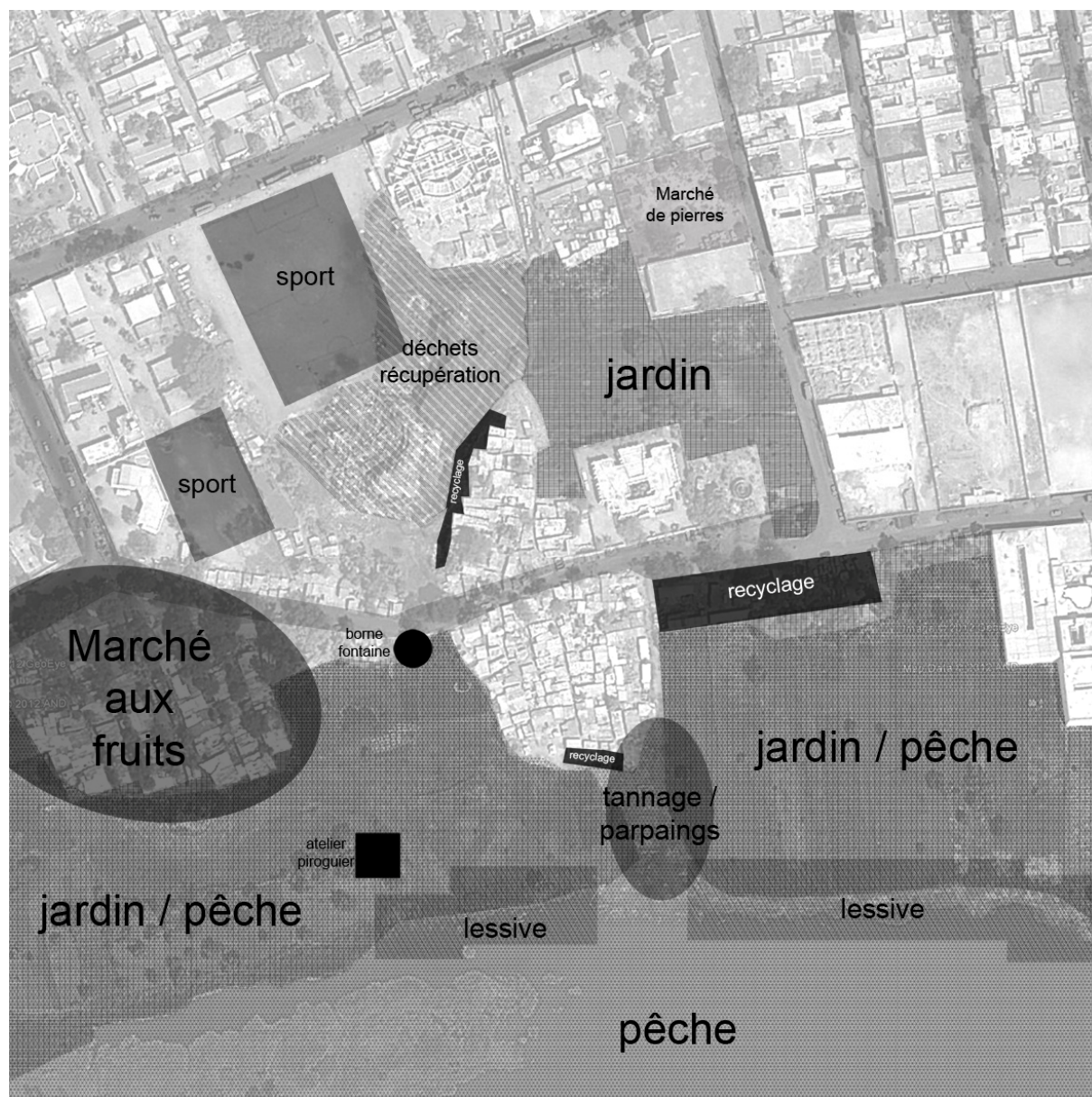


Figure 160 - Carte des activités autour du terrain de recherche

Source : Google Earth

<sup>711</sup> Le commerce informel, bien que sédentaire, est soumis à une grande instabilité que reflète l'infrastructure sommaire du commerce, celle-ci se résume bien souvent à un simple mobilier entreposé dans l'espace urbain.

Bon nombre de ces activités sont directement liées à l'environnement : le sol humide pour la culture, l'eau pour la pêche et la lessive, le sable du fleuve et l'eau pour faire des parpaings, les arbres pour l'ombre protectrice, la borne fontaine pour la vaisselle, la cuisine et parfois la lessive, la décharge pour la récupération et le recyclage,... On comprend ici les liens étroits qui naissent entre les éléments offerts par le paysage et la spontanéité relative des activités développées autour des ressources. Ressources paysagères et activités doivent être envisagées dans une interdépendance.

Le quartier de Bozo-Dougouni illustre ainsi parfaitement cette capacité de l'espace urbain à engendrer des denrées de consommation de différentes natures :

- Le Poisson : Bozo-Dougouni étant un quartier de pêcheurs, le poisson constitue la première production alimentaire du quartier. On notera que si une partie des poissons est consommée dans le quartier, une autre est revendue à l'occasion des marchés quotidiens qui ponctuent le rythme de la ville. On peut également mentionner le fait qu'une partie de la pêche fait l'objet d'un séchage permettant une meilleure conservation, ainsi qu'un transport éventuel<sup>712</sup>.

- Les Fruits : Dans plusieurs cours, des arbres ont été plantés pour faire de l'ombre, et pour lier l'utile à l'agréable les essences d'arbres choisies sont très souvent des arbres fruitiers. On remarque par exemple des Arbres à Papaye dans la cour de Baissa Diarra (B.7)<sup>713</sup>.

- Les Moutons : Les moutons sont synonymes de porte-bonheur dans la culture bambara. On en trouve ainsi souvent dans les cours, même en plein cœur de l'urbain. Dans le cas (B.4) les moutons sont dans un enclos couvert jouxtant la cuisine à l'intérieur de la cour (sous bonne garde). Dans la famille de Moussa on a pu observer qu'un bélier, qui avait été offert en cadeau à la famille, à séjourné quelques temps à l'intérieur de la véranda du frère de Moussa. La présence des moutons dans l'habitat est donc étroitement liée à l'intimité de la vie domestique.

- Les Légumes : Nous l'avons vu en amont, de nombreuses familles du quartier profitent de la proximité du fleuve pour faire pousser des légumes sur les berges inondables du fleuve.

- Les Pigeons : ils font l'objet d'une chasse urbaine principalement par les enfants de la ville, avec des lance-pierres.

Une quantité importante de matériaux de construction sont directement issus de l'environnement proche. Les pêcheurs bozo, qui n'ont pas peur de l'eau, sont en mesure d'aller prélever du sable dans le fond du fleuve avec des seaux. Ces seaux sont versés dans une barque puis sont apportés sur la berge pour être transformés en parpaings de ciment. La ville de Koulikoro (située à 1 heure de route de Bamako) est une plateforme importante pour l'approvisionnement en sable de la ville de Bamako<sup>714</sup>. Les briques de terre (banco), sont également produites au bord du fleuve. Chacun sait que la terre prélevée sur cette rive n'est pas une terre de grande qualité, mais certains semblent s'en contenter. Lorsque l'on a un peu plus de moyens (ou de temps), on part en pirogue, prélever de la terre sur des îles situées au milieu du fleuve à quelques minutes de navigation de là.

---

<sup>712</sup> Pour de plus amples informations concernant la pêche urbaine à Bamako, je renverrais le lecteur vers l'article suivant :

Croix (de la) Kevin, Ferry Luc, Landy Frédéric, Traoré Boureïma, Muther Nadine, Tangara Bekaye et Martin Didier, « Quelle « place » pour des pêcheurs urbains ? Le cas de Bamako (Mali) », *Cybergeo : European Journal of Geography* [En ligne], Espace, Société, Territoire, document 648, mis en ligne le 24 juillet 2013, consulté le 03 août 2013. URL : <http://cybergeo.revues.org/25977> ; DOI : 10.4000/cybergeo.25977

<sup>713</sup> Le réflexe qui consiste à planter des arbres fruitiers plutôt que des arbres ordinaires est un fait dont les villes « des Nordes » pourraient parfaitement s'inspirer.

<sup>714</sup> Sur les berges du fleuve à Koulikoro, ce sont des camions de sable entiers qui sont chargés à la pelle et à la force des bras. Les quantités de sable produite sont impressionnantes. L'énergie humaine dépensée en un tel lieu est également remarquable.



**Figure 161 - Production de matériaux de construction avec les ressources locales**

Les activités observables sur le terrain sont soumises à une remarquable superposition des différentes activités : le jardinage se superpose à la pêche (en fonction de la crue), le tannage des peaux se mélange avec la fabrication de parpaings, la lessive est pratiquée en parallèle de la pêche, les commerçants ambulants profitent de ces activités pour pratiquer la leur,... Toutes les photographies de ce chapitre témoignent de ces superpositions d'activités. On remarquera dans les photographies les différents plans des images qui suggèrent la puissante interaction des différentes activités qui coexistent. Ces superpositions sont les héritières directes d'une tradition issue de l'usage du territoire propre au delta intérieur du fleuve Niger, tel que l'évoque le couple Barrière (2002). Les mécanismes de la crue appliquent à l'espace urbain les superpositions d'activités dont témoigne toute "l'écologie culturelle" au delta intérieur (Gallais, 1984). Ces superpositions engendrent des croisements, des liens multiples, des échanges de toutes sortes, des interactions. Ces diverses superpositions d'activités nous suggèrent d'employer ici le concept de "*taskscape*" (Ingold, 2000), concept que nous développerons plus en détail dans la partie Théorie<sup>715</sup>. On remarquera que ces interactions d'activités ne sont pas sans générer des conflits d'usages, comme c'est d'ailleurs le cas dans le delta intérieur (Barrière, 2002, Zalle D., Maïga O., 2002).

<sup>715</sup> Le lecteur trouvera un développement consacré au « *taskscape* » dans la partie Energie/Théorie/Chapitre 2/*Taskscape* urbain.

Les cours sont le lieu d'une intense activité quotidienne. L'intensité des activités n'a d'égal que la diversité. On observe en effet, une multitude d'activités qui prennent lieu dans la cour : cuisine<sup>716</sup>, reprise des filets de pêche, repas, lessive, soin des enfants,...



**Figure 162 - Carte des Cours**

<sup>716</sup> La cuisine située dans la cour est un lieu important de l'échange énergétique. On y trouvera développée une puissante énergie humaine. La présence du feu de la cuisine suggère un haut lieu de dépense énergétique à travers la consommation de charbon de bois.

On remarque que dans les configurations les plus denses, les cours se retrouvent parfois intégralement couvertes. Véranda et cours ne forment plus qu'un seul et même espace. On remarque également la grande diversité spatiale des espaces en creux de l'espace construit (cours et ruelles).

Lorsque la cour n'est pas clairement délimitée matériellement j'ai pris le parti de la représenter quand même afin de montrer les situations de coprésences d'activités dans un même espace. Lorsque la limite de la cour n'est pas matérialisée, il s'ensuit, à l'évidence, une superposition des usages, dont cette représentation simplifiée ne peut témoigner. Par exemple lorsqu'une cour n'a pas l'espace nécessaire pour être clôturée elle se trouve parfois en prise directe avec les circulations de l'espace public. Espace public (de la rue) et espace privé (de la cour) se trouvent donc parfois parfaitement superposés. D'autre part dans certains cas on a affaire à des cours communes avec des locataires, ce qui rend la représentation complexe. Ce document doit, par conséquent être observé avec un certain recul. On remarque néanmoins que la situation de cours communes n'offre pas les conditions d'une privatisation ordinaire de l'espace similaire à celle de l'autoconstruction. Cette configuration des locations laisse entendre un certain degré d'inconfort relatif au manque d'intimité. La lecture de ce document met clairement en lumière le rôle structurant de l'implantation des formes construites pour la privatisation de l'intimité de la cour (lorsque la place le permet, et lorsque la méconnaissance du voisinage le nécessite. Cette logique d'implantation fait que les murs de clôtures séparatifs entre deux cours sont des éléments relativement rares. Dans les cas de cours communes, avec des locataires<sup>717</sup>, la structuration de l'espace n'est guère modifiée. La coprésence de différentes familles s'apparente spatialement au même langage qu'au cas d'une seule famille.

Nous venons de passer en revue un certain nombre de lieux caractéristiques d'une interaction de l'activité avec le paysage. Nous avons vu que le rapport au paysage de l'urbanisation informelle est intéressé, c'est-à-dire que la configuration du paysage offre des opportunités pour la pratique de nombreuses activités. La quête de la survie contraint les habitants à une exploitation de ces ressources disponibles. Le rapport au paysage est donc particulièrement traversé par des flux énergétiques.

### ***c. La décharge, une source d'activités***

*« la récupération est aussi ancienne que l'économie humaine »*

**Patin Albert, 1984**

Nous allons à présent focaliser notre attention sur un lieu de ressource particulièrement intense qui est la décharge attenante au terrain de recherche. L'immense monticule de décharge se révèle être, en effet, une ressource conséquente pour toutes sortes d'activités liées au retraitement des déchets. Une population relativement conséquente exploite ainsi chaque jour cette « mine ». Ici, la décharge n'est pas un lieu terminal pour les déchets urbains, c'est simplement une étape transitoire dans un processus qui se prolonge à travers une grande diversité de petits métiers associés à cette ressource.

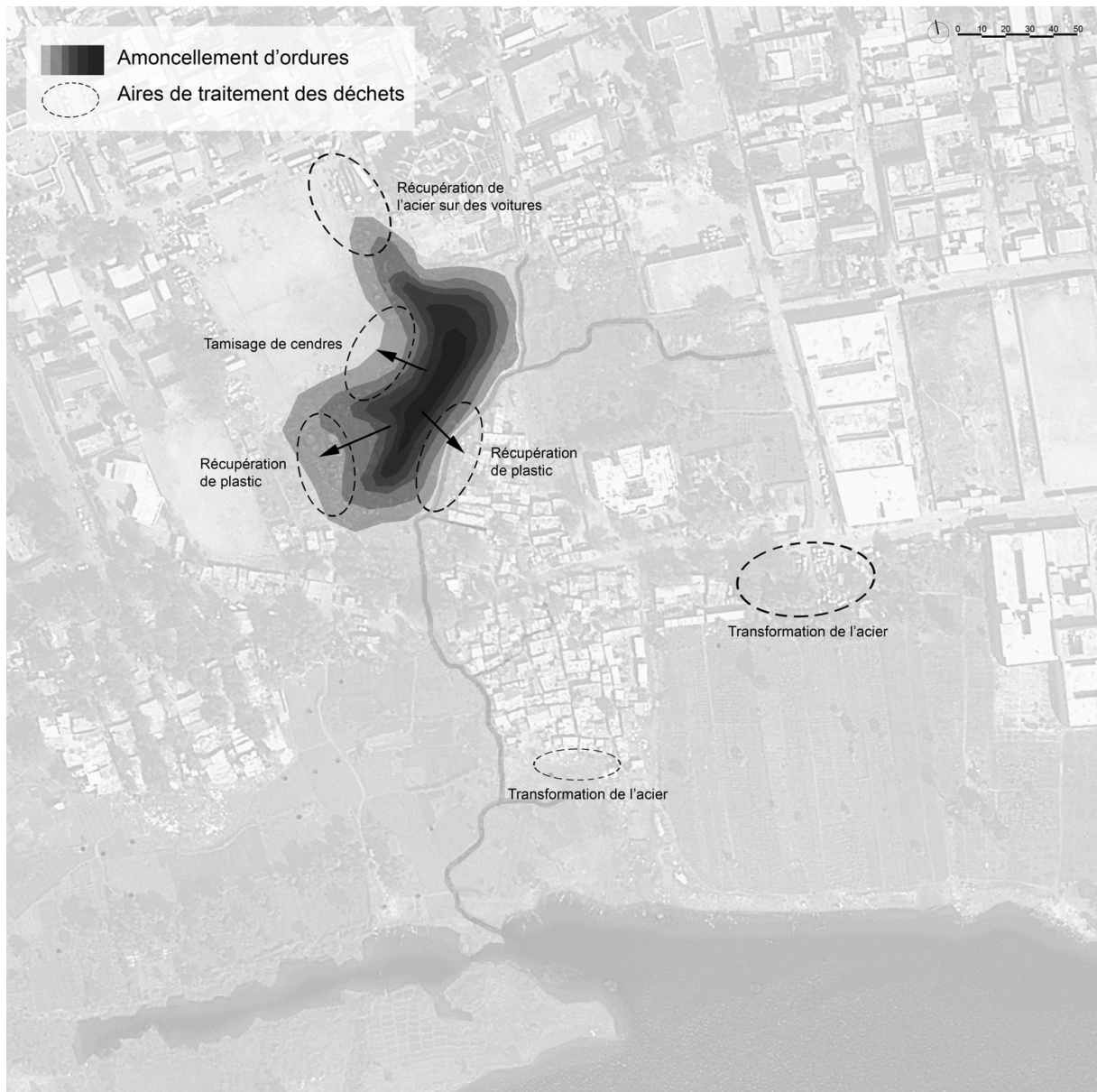
L'activité de la récupération « procède à l'envers de la production industrielle » (Patin, 1984), c'est à dire qu'elle développe une structure pyramidale commençant par la base avec la diversité des petits métiers, pour s'élever progressivement vers une réduction des acteurs et revenir vers les grossistes et l'industrie<sup>718</sup>. Les fondations de cette « pyramide de la récupération » sont occupées par les collecteurs qui sont démographiquement les plus nombreux. On trouve ensuite, juste au dessus, le

<sup>717</sup> Lorsque j'avais connaissance de l'existence de locations et de cours communes, j'ai indiqué les cours communes en question. Mais je ne prétends pas connaître tous les cas de figure, il convient donc d'observer ce document avec le recul nécessaire.

<sup>718</sup> On remarquera que ces flux de matières récupérées emprunte la même structure pyramidale que les réseaux de distribution des produits manufacturés importés. Dans les deux pyramides la base est constituée d'une immense quantité de main d'œuvre provenant de l'économie informelle. Cette remarque place l'informel comme un rouage essentiel au métabolisme urbain.



niveau du tri et du conditionnement qui préparent soigneusement la matière en vue de sa transformation ultérieure. Il s'agit d'un poste important dans le cycle de la matière recyclée, car ce poste suscite un travail particulièrement attentionné. Albert Patin (1984) explique que les postes de collecteurs et de conditionnements nécessitent une quantité considérable de main d'œuvre visant à « préparer pour les usines une matière première directement utilisable c'est-à-dire débarrassée de ses impuretés. » (Patin, 1984). On remarque que les équipes de collecteurs et de conditionnements sont ici parfois confondues. On trouve ensuite le niveau beaucoup plus restreint des grossistes qui rachètent cette matière en vue d'une exportation vers des industries, qui se trouvent au sommet de la pyramide.



**Figure 163 - La décharge ressource d'activités**

Le monticule de déchets qui jouxte le terrain de recherche est un lieu extrêmement vivant. Le tas d'ordure lui-même se déplace progressivement d'une année à l'autre soulignant ainsi l'intensité considérable de l'activité qu'il génère. On remarquera que depuis les premières observations réalisées en 2008, la masse d'ordure a nettement augmenté. Elle se retrouve aujourd'hui tendue entre deux champs de forces : le terrain de foot d'un côté et le quartier de l'autre. Le monticule se

déplace progressivement en direction du quartier, révélant insidieusement la pression exercée par les usagers du terrain de foot.



Figure 164 - Vue de la décharge depuis le pont situé à l'Ouest du quartier



Figure 165 - Activité de la récupération des bouteilles plastiques



Figure 166 - Conditionnement de la récupération (bouteilles en plastique)

De nombreuses bouteilles d'eau, dans l'image ci-dessus, portent la marque *Laico*. Cette marque est celle de la chaîne d'hôtel dont dépend *l'hôtel de l'Amitié* qui est attenant<sup>719</sup>.

<sup>719</sup> <http://www.laicohotels.com/en/hotel/mali/bamako/laico-lamitie.html>



**Figure 167 - Exemple d'un commerce de contenants de seconde main**

Dans les premières étapes de retraitement on trouve des équipes de tris qui récupèrent toutes sortes de matériaux (re)employables, principalement les bouteilles plastiques, mais aussi des boîtes de conserves, les cartons,... Le dessus du monticule est ainsi passé au tamis quotidiennement au rythme du déchargement des charrettes (tirées par des ânes) qui viennent déverser leur contenu chaque jour sur le sommet du monticule. Les matériaux ainsi extraits font l'objet d'un emballage soigné permettant le transport jusqu'à un lieu de retraitement du plastique. Certains matériaux retournent directement dans le cycle économique de la ville par la voie de commerçants spécialisés dans le commerce de ces contenants de seconde main.

Après cette première sélection opérée autour de la récupération du plastique, par des dizaines de bras, vient le tour des vaches. Les vaches viennent, chaque jour, brouter le dessus du tas d'ordure. Elles gravissent lentement le monticule pour aller chercher sur le sommet des restes organiques déversés dans la journée qu'elles peuvent consommer. Une partie de cette matière repart ainsi directement dans le cycle organique de la chaîne alimentaire urbaine.



**Figure 168 - Les vaches exploitent la matière organique**

Un jour que je quittais le quartier en passant par la décharge, en remontant vers le Nord, je distingue deux hommes qui semblent tamiser la matière extraite du bas de la « colline » de déchets. La « colline » est régulièrement incendiée, pour réduire le volume de déchet. La matière qui est tamisée est en réalité un tas de cendre, dans lequel il reste des éléments qui n'ont pas été consommés<sup>720</sup>. Dans ces restes certains éléments sont une nouvelle fois prélevés pour leur valeur (fils de fer, billes, pièces,...). D'autres, sans valeur marchande et inutilisables sont machinalement renvoyés sur le tas : verre brisé, gravats, os, conserves rouillées, tessons de faïence et de terre cuite, piles,... Je me suis rendu compte qu'il s'agissait là de l'ultime étape d'un gigantesque processus de filtration du monticule urbain pour atteindre une concentration de matière irréductible.



**Figure 169 - Tamisage de la matière extraite au pied de la montagne de déchets**



**Figure 170 - L'excédent inutilisable est renvoyé sur la base du tas de déchets.**

L'opération du tamisage permet de sélectionner une poussière de cendre relativement fine. Cette matière est ensuite conditionnée en sac de 50kg puis retourne dans le cercle économique à travers la ville (sac vendu 1000 FCFA l'unité). Ces sacs sont revendus en ville comme engrais fertilisant pour les jardins. C'est donc lentement l'intégralité de la montagne de déchet qui est ainsi progressivement « tamisée » à travers l'emploi de mailles de tamis de plus en plus fines, pour atteindre une matière à l'état de poussière qui retournera « fertiliser »<sup>721</sup> le sol des jardins. Ce jour là (un dimanche matin) ils

<sup>720</sup> La maille du tamis est un grillage à poule formant une trame de 2cm.

<sup>721</sup> Pour avoir moi même employé l'un de ces sacs je puis témoigner que demeure dans ces sacs un certain nombre d'agents polluants qui passent à travers les grilles du tamis, comme de petites piles, par exemple.

n'étaient que deux à travailler ainsi au pied de la « colline urbaine », mais il arrive qu'il y ait bien plus de monde à cette activité, en témoigne les autres postes de travail installés non loin de là.



**Figure 171 - Artisans du métabolisme urbain**

J'ai pu remarquer que certaines personnes viennent utiliser cette matière fine pour réaliser l'édification d'un sol urbain sur lequel construire (B.1). Cette pratique permet de parfaitement imager les cercles courts qui traversent le métabolisme urbain de ce quartier.

Un peu plus loin une petite équipe s'attèle au démantèlement d'une carcasse d'automobile. Cette activité vise à mettre des automobiles en morceaux transportables. Ces morceaux d'acier sont ensuite chargés sur de gros camions pour être retraités vers des industries (certainement à l'étranger)<sup>722</sup>.

---

<sup>722</sup> Le prix de l'acier mondial ne cesse d'augmenter, suite à une raréfaction du minerai. La Chine est, depuis plusieurs années, le centre de gravité vers lequel se dirige une quantité considérable de l'acier mondial recyclé.



**Figure 172 - Récupération de l'acier sur des épaves de voitures.**

On constate que si le tri sélectif n'est pas institutionnalisé à l'échelle urbaine, cette filière existe bel et bien de manière informelle. La population urbaine pauvre opère ici la sélection et le conditionnement des déchets dans le cadre de l'économie informelle. L'informel se révèle donc être un acteur essentiel du métabolisme urbain. Cette donnée permet donc pleinement d'interroger la question de la « justice spatiale ». Car si cette population d'un côté, réalise ainsi cette tâche essentielle de sélection et de recyclage des déchets, de l'autre elle se trouve repoussée par l'urbanisation formelle. Le statut de ce quartier est donc, d'un certain point de vue, très ambigu.

#### ***d. Le vent, une ressource locale***

Nous avons déjà pu remarquer combien le vent est une ressource pleinement mise à profit sur le terrain<sup>723</sup>. Le vent se révèle être une énergie qui est sollicitée pour opérer une ventilation naturelle de l'ensemble des espaces. La contribution du vent se manifeste à différentes échelles : ombre sous le vent, courant d'air entre les murs, « couloir des vents », hangars ventilés, portes ventilées, parois en pailles perméables, appareillage de briques en claustras, tissus, rideaux, diagonale de ventilation,... Le moindre souffle d'air est mis à contribution pour apporter de la fraîcheur au cœur du quartier. La ventilation naturelle est ici un élément complémentaire à l'emploi des matériaux locaux. En effet, l'utilisation de matériaux locaux n'est pas suffisante au bien-être intérieur d'un espace ; l'aménagement de l'espace doit tenir compte de la ventilation, ainsi que des dispositifs d'ombres.

La carte suivante met en valeur la pertinence du maillage de l'espace urbain invitant à une circulation fluide de l'air à travers les formes urbaines. Rappelons que deux sens de vents sont convoqués pour ventiler l'espace du quartier. Le premier est un vent orienté Sud-Nord (c'est un vent qui se manifeste en période sèche), il profite du mouvement de convection créé à la surface de l'eau du fleuve. Le second est un vent orienté Est-Ouest, celui-ci se manifeste pendant la période des pluies. Dans le premier cas la forme urbaine facilite la perméabilité à l'air pour rafraîchir les espaces communs. Dans le second cas on laisse l'espace construit se faire pénétrer par le vent afin que les formes construites

<sup>723</sup> On retrouve ce souci de la ventilation naturelle des espaces dans toute l'œuvre d'Hassan Fathy. De nombreux documents de l'architecte sont élaborés à partir de la dynamique des mouvements d'air (Fathy, 1969).

n'entrent pas en résistance par rapport à celui-ci. On rencontre des techniques similaires chez l'ensemble des formes d'habitats nomades. De nombreuses traditions nomades témoignent de cette stratégie d'évitement par rapport aux vents dominants qui dans le cas de fortes bourrasques peuvent se révéler des agents destructeurs. Les tentes touarègues, où les cases dites « tortues » sont des exemples manifestes de cette stratégie d'évitement. La culture nomade des Bozos participe ici de la même stratégie.

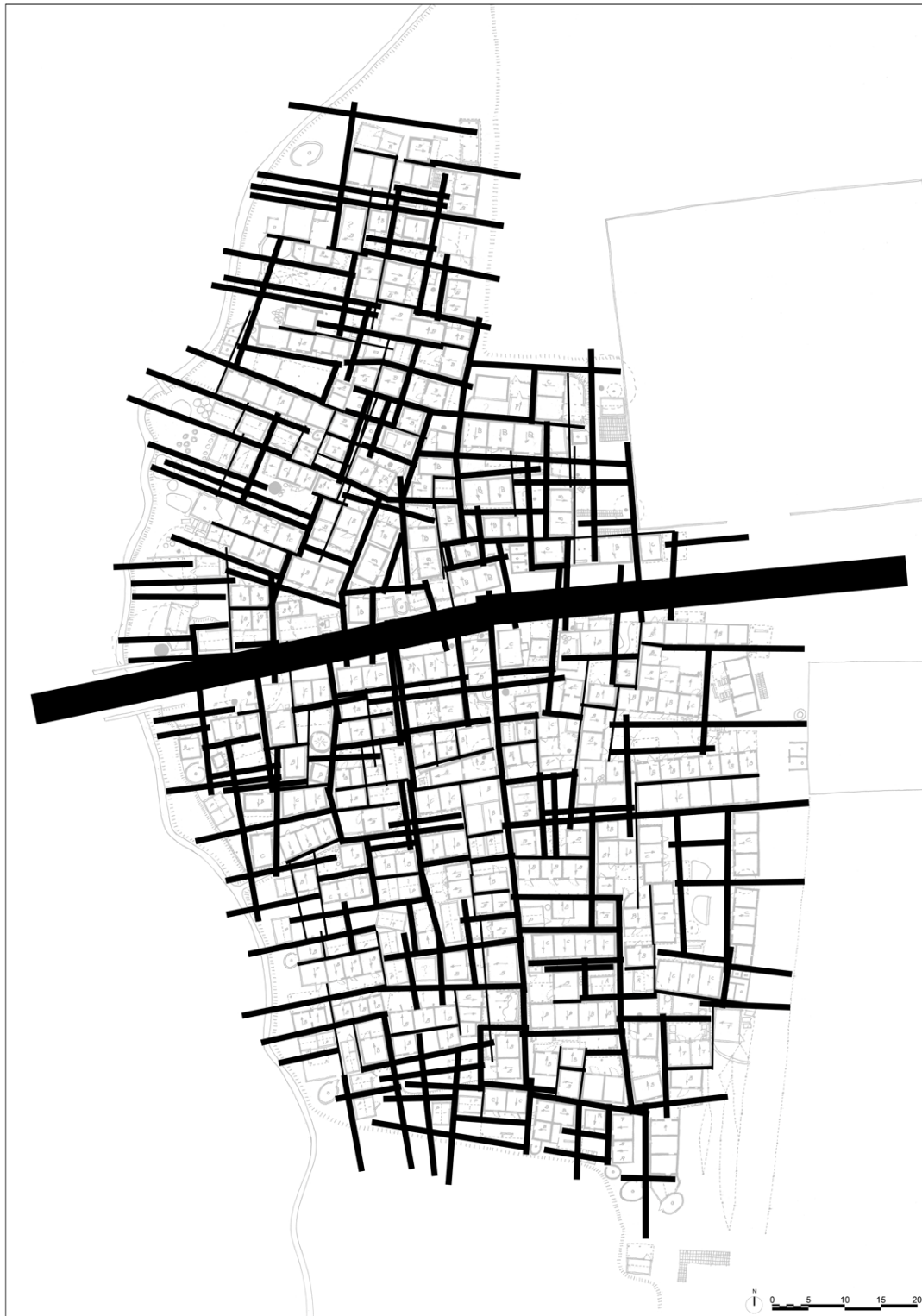
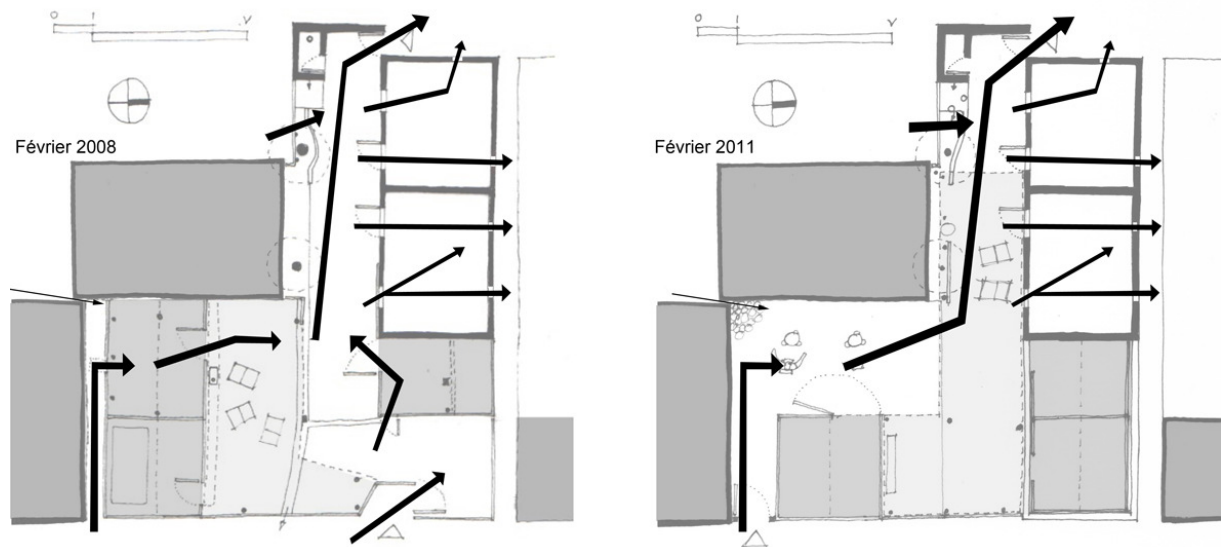


Figure 173 - Carte des deux sens de vents suivant les saisons

Observons à présent comment le même phénomène se décline à l'échelle d'une parcelle. Reprenons l'exemple de la parcelle de Baissa Diarra (B.7). Nous allons voir que dans cette parcelle, la gestion de la ventilation est particulièrement élaborée<sup>724</sup>.



**Figure 174 - Stratégie de ventilation de l'espace d'une parcelle individuelle**

Sachant que la meilleure façon de ventiler un espace est de créer un flux d'air dans le sens de la diagonale, on ne peut, dans cet exemple, que remarquer le nombre de cas de figures où la diagonale est stimulée. La réflexion portée sur la ventilation naturelle de l'espace est donc ici particulièrement remarquable.

On remarque que les dispositifs de ventilation sont plus élaborés dans les constructions en ciment que dans les constructions légères. On peut expliquer ce phénomène de deux façons. La première est que le ciment offre peu de résistance à la chaleur, il convient donc d'élaborer une ventilation efficace pour rendre l'espace supportable en saison chaude ; à l'inverse les constructions légères sont, du fait de leur aspect fragmentaire, poreuse à l'environnement, la ventilation est donc une donnée consubstantielle au processus fragmentaire de construction. L'autre facteur important est que le ciment est un matériau pérenne et coûteux, il convient par conséquent d'en soigner l'exécution car sa transformation n'est pas envisageable ultérieurement. Les constructions légères offrent également l'avantage de pouvoir être transformées à loisir ce qui libère des enjeux liés aux choix constructifs.

Toujours dans la cour de Baissa Diarra, la porte qui assure la fermeture du « magasin » pour la cuisine est une structure de bambou triangulée, sur laquelle est cousu un textile provenant d'un sac de riz. L'emploi de ce textile a la particularité de laisser circuler l'air par la porte, même lorsque celle-ci est fermée. On retrouve ce même détail de porte dans de nombreux cas dans le quartier. On retrouve également cette même caractéristique dans de nombreux campements bozo à travers le territoire, c'est donc la manifestation d'une persistance culturelle.

<sup>724</sup> C'est, après avoir réalisé ces documents qui montrent le cheminement des mouvements d'air, que j'ai découvert que l'on pouvait observer des représentations similaires chez Hassan Fathy (1968).





**Figure 175 - Une porte ventilée**

Le contexte de la pauvreté conduit les autoconstructeurs à exploiter les mouvements d'air comme une ressource. L'impossibilité économique d'un recours à l'énergie électrique (ventilateur, climatiseur), contraint les constructeurs/habitants à employer des techniques empiriques pour donner à l'espace un certain degré de confort intérieur. Cette posture menant à une inscription géographique, située et orientée, est donc consubstantielle à la pauvreté. L'exploitation des mouvements d'air naturels témoignent ainsi d'un remarquable ancrage dans le contexte paysager. Ce constat invite à analyser avec finesse les stratégies mises en place pour la structuration de l'espace, et ce à toutes les échelles.

#### ***e. Description depuis un atelier de construction de pirogues***

*Bozobuguni / Namasa Danka* - Samedi 28 février, 2009 - 10h20

La description qui va suivre a été rédigée sur le terrain de recherche. Il s'agit ici de proposer au lecteur un fragment de réel, une immersion sensible dans les multiples activités qui traversent le terrain. La scène se déroule depuis l'atelier de fabrication de pirogue de Lamine Coulibaly, constructeur de pirogue, entre le marché aux fruits (*Namasa Danka*) et le quartier de pêcheur (*Bozobuguni*). Je suis assis sur un mortier en bois qui sert habituellement à piler le mil, à l'ombre d'un bouquet d'arbres qui définit la zone de travail d'un atelier de construction de pirogue en plein air.

La rumeur de la ville est lointaine (bien que nous nous trouvions dans l'hyper-centre de Bamako). Seuls nous parviennent les bruits d'impact des frappeurs de Bazin qui travaillent non loin d'ici; quelques klaxons par-ci par-là, et surtout les voix de plusieurs discussions où se mêlent les différentes langues agglomérées autour du Bambara. Là-bas, au loin, entre *Bozobuguni* et le fleuve, ce sont les tanneurs de peaux qui sont à l'œuvre. Ils frappent violemment les peaux durcies au soleil sur un bloc de béton, dans le but de les assouplir. Ce sont ces mêmes peaux qui feront raisonner la vibration des *djembés*. C'est comme si ces peaux voulaient déjà s'exprimer. Devant, un peu plus proche du fleuve, c'est le lieu de la préparation des peaux avant le séchage. Elles sont trempées plusieurs fois dans des bassins, construits à cet effet, où elles sont longuement piétinées pour être imbibées de potasse. Une quinzaine de personnes travaillent ainsi autour de cette activité au bord de l'eau.

Plus proche de nous, au premier plan, les pieds nus, et les jambes du pantalon retroussés, deux jeunes jardiniers arrosent le vaste jardin laissé momentanément aux hommes par la décrue du fleuve. Ici, ce sont de nombreuses variétés comestibles qui sont cultivées : choux, haricots, carottes,

navets, oignons,..., tout semble y être. Un puits central, pas très profond, permet d'économiser un peu d'énergie pour l'arrosage. Il n'est pas nécessaire de creuser beaucoup pour trouver l'eau. Par ces résurgences, le fleuve semble rappeler son omniprésence, son domaine. Les jardiniers arpentent ainsi l'intégralité du terrain, comme une danse. Ils déambulent, un arrosoir dans chaque main. Les arrosoirs sont immergés au fond du puits pour être remplis tous deux ensemble, dans un même geste. Les lourds arrosoirs de métal sont ensuite suspendus aux deux bras de chaque côté du corps, dessinant une courbe infléchie sur l'arc des épaules. Ces arrosoirs sont ensuite versés un à un dans les rectangles de terre cultivée entourés d'étroits chemins. L'eau, en se déversant en pluie fine semble se mélanger à la lumière du soleil, constituant un volume éphémère d'eau et de lumière.

De jeunes enfants s'amuse dans l'eau du fleuve, près de la berge.

Dans le fleuve, une dizaine de femmes font la lessive. Vue d'ici elles semblent être au milieu de l'eau. A cet endroit le fleuve n'est que peu profond, le lit du fleuve accueille donc de nombreuses activités dans l'eau. Pliées en deux ces femmes trempent le linge dans le fleuve immense. Quasiment chacune d'elle porte un enfant sur le dos. De grandes bassines émergent tout juste de l'eau, elles reposent sur des amoncellements de pierres. Ces bassines permettent de domestiquer une eau rendue savonneuse, et les planches qui en sortent permettent de froter le linge avec vigueur. Le rinçage sera fait dans l'eau du fleuve.

Non loin de là, un adolescent debout sur une pirogue jette son filet, puis descend dans l'eau du fleuve pour revenir le récupérer. L'eau lui arrive à la taille, il est pourtant à plusieurs dizaines de mètres du rivage.

Le fabricant de pirogue tout proche fait soudainement appel aux deux jeunes jardiniers pour manœuvrer la pirogue qu'il est en train de fabriquer. L'embarcation semble très lourde, les planches sont de très grandes dimensions, elles paraissent issues d'arbres gigantesques. Une des planches formant le fond de l'embarcation, par exemple, fait bien 1m de large, par 8m de long, sur 3,5 cm d'épaisseur. Un vieil homme est assis là à regarder le travail se faire. Il semble prendre plaisir à observer toute cette activité. Subitement, il sort un lance-pierre, saisit un caillou et la décoche en direction d'un oiseau tout proche dans l'arbre juste devant lui. Manqué ! L'oiseau, sain et sauf, s'envole vers d'autres horizons.

Le piroguier demande aux deux jeunes jardiniers, visiblement à sa disposition, de l'aider à réaliser le tracé d'un morceau de bois. Un mélange sombre d'eau et de charbon est son outil de traçage. Une ficelle trempée dans le mélange est ensuite tendue sur le morceau de bois. Puis la ficelle est saisie et claquée sur le bois. Une ligne parfaitement droite et noire est ainsi tracée sans autre outil qu'une ficelle<sup>725</sup>. La découpe à la scie égoïne peut commencer. C'est le même mélange noir de traçage qui est employé lorsque deux morceaux de bois doivent être parfaitement coplanaires. Le morceau (support) est enduit du liquide noir, puis le morceau (apport) est plaqué contre l'autre dans sa future position; là où le morceau (apport) est marqué, c'est là où la matière va être enlevée. Les gestes sont précis, la lame tranchante, la concentration est maximum. Les pièces sont ajustées avec un outil semblable à une *daba*. L'établi est une simple planche posée sur le sol. Le morceau (apport) est pré-percé à l'aide d'une chignole<sup>726</sup>, puis recouvert d'un tissu humide sur les deux tranches qui vont être en contact avec l'élément support pour réaliser un joint étanche. Une fois le morceau en place, il est alors cloué. Des clous de 8 cm de long traversent l'épaisseur du bois, puis dépassent de l'autre côté. Ils sont ensuite rabattus sur l'élément support, formant une sorte d'agrafe entre les deux éléments. Les sons de l'impact du marteau viennent ainsi se mêler aux multiples autres sons des activités au bord du fleuve.

---

<sup>725</sup> C'est le même geste que les maçons pratiquent avec la poudre bleue dans la maçonnerie en France.

<sup>726</sup> La chignole est un outil mécanique permettant de percer des trous sans avoir recours à l'énergie électrique.

Un des deux jeunes jardiniers s'est endormi sur le sol pendant que l'autre prépare du thé et amène les outils en fonction de la demande.

Des pièges à poissons et des filets sont entreposés autour de l'atelier, le piroguier est aussi pêcheur.

Au loin, perpendiculaire au fleuve, sur le vieux pont, les *sotramas* verts<sup>727</sup> et les taxis jaunes forment le balai incessant du flux qui alimente le centre de la ville, comme les artères alimentent le cœur.

Des vêtements fraîchement lavés sont étendus sur le sol herbeux pour être rapidement séchés par le puissant soleil.

Des sacs plastiques noirs sont élevés haut dans le ciel par le souffle chaud créant un courant ascendant, les sacs finissent par se confondre avec les oiseaux.

Le parfum de la lessive fraîche vient délicatement emplir l'air et remplacer progressivement celui du jardin arrosé de la terre humide.



Figure 176 - Vue panoramique depuis la berge <sup>728</sup>



Figure 177 - Bassins de l'atelier de tannage des peaux

<sup>727</sup> Petits bus verts de type van aménagés de bancs en bois sur toute la périphérie intérieure.

<sup>728</sup> Photo prise entre l'atelier de pirogue et le quartier de *Bozobuguni*, avec le fleuve au centre de l'image.



Figure 178 - Au premier plan un jardinier arrose les cultures (au second plan atelier de teinture)

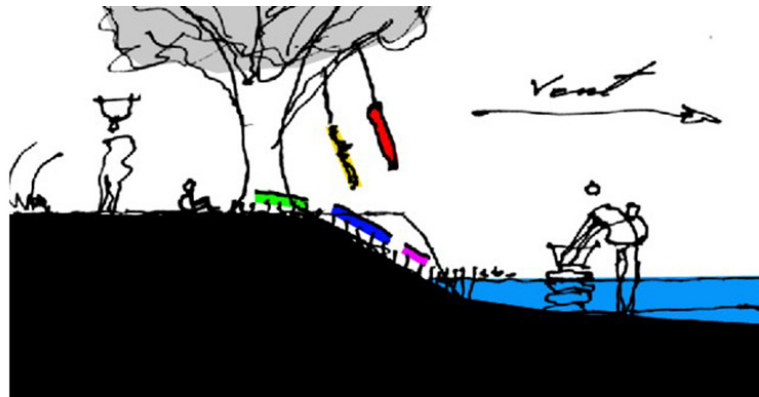
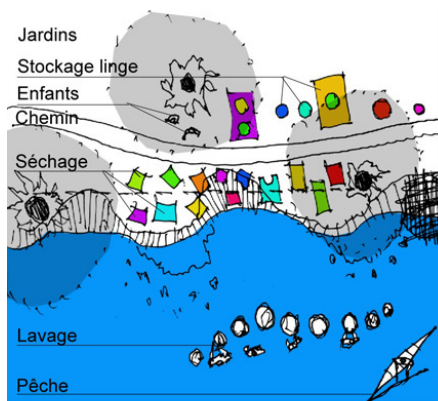


Figure 179 - L'aire de travail de la lessive entre terre et eau

## Chapitre 2. Les gestes de l'économie

« *Toute leur manière d'être est un langage (...)* »

Pétonnet, [1979] 2002, p.22

Nous allons, dans ce chapitre, passer en revue un certain nombre de gestes quotidiens qui participent à l'économie énergétique de l'ensemble urbain. Les gestes sont des représentations culturelles, sociales, territoriales. Ils sont par conséquent spécifiques, contextuels, et constitutifs d'une culture<sup>729</sup>. C'est vérifiable à l'échelle internationale, mais également à l'échelle micro locale (sur un même territoire), un nomade ne prépare pas le thé de la même manière qu'un sédentaire<sup>730</sup>. Autre exemple, on ne compte pas de la même façon les moutons ou les tomates. Chaque culture possède ainsi des gestes qui lui sont propres. Les gestes qui façonnent l'économie du quotidien sont présents dans l'ensemble de la diversité culturelle du Mali.

C'est l'attention portée aux gestes quotidiens qui permettra le basculement vers le soutenable dans les pays « des Nord » ». Cette notion interroge donc le poids des habitudes acquises tout au long de la récente « modernité » ; tout en sachant pertinemment que les habitudes sont particulièrement difficiles à faire évoluer. Cette étude sur les gestes va permettre de mesurer le chemin qu'il va vraisemblablement falloir parcourir demain dans les sociétés « des Nord » ».

Le premier principe fondamental qu'il convient de prendre en compte réside dans la visibilité des quantités (le bidon d'eau, le litre d'essence, le plat du jour à partager, la carte d'électricité prépayée, la recharge de téléphone, le morceau de viande,...). La pratique des conditionnements de petites quantités est fortement associée à l'activité du commerce informel dont l'opération de reconditionnement permet d'engendrer différents degrés de valorisation d'un produit en fonction de la main d'œuvre. Le commerce d'arachides est un bon exemple de la valorisation apportée à un produit. Un sachet d'arachide peut être vendu sous différentes formes : fraîches (non grillées) dans leur cosse, grillées dans les cosses, grillées sans les cosses mais avec la fine peau rouge, grillées sans les cosses et sans la peau rouge. A cela s'ajoute le fait que les conditionnements proposent différentes quantités. Chacune des étapes correspond à un degré de valorisation et à un prix correspondant. L'offre commerciale est donc largement diversifiée. L'usage d'une économie quotidienne est donc étroitement associé à une main d'œuvre informelle qui conditionne et commercialise des biens en petites quantités associée à une valorisation graduelle. On peut donc toujours visualiser une quantité définie dans une forme finie, manipulable, échangeable, transportable, conditionnable,... L'économie c'est donc, en premier lieu, mesurer et visualiser les quantités. L'importance de cette forme finie, visible, fait que l'on peut évaluer en permanence ce qui reste, ce qui invite à économiser. Les gestes de l'économie s'adaptent à la denrée qu'il s'agit d'économiser, aussi chaque élément, chaque énergie se voit appliquer des gestes spécifiques. L'étude de l'économie quotidienne nécessite donc une étude fragmentaire des différentes denrées.

### a. Les gestes de l'eau

Le simple fait d'avoir cette eau dans un bidon, dans un volume et une quantité limitée change la façon d'envisager cette denrée. Ce n'est pas la même chose avec un robinet, qui suggère le « sans fin », l'infini. Avec le bidon il y a une fin, après 19h, lorsque le robinet est fermé, et que le bidon est vide, il est difficile, voire impossible, de trouver un seau d'eau pour prendre une douche, il vous faut

<sup>729</sup> Le geste du couteau par exemple, lorsque l'on épluche un légume est dirigé en Europe vers soi, et en Afrique vers l'extérieur. Les gestes qui permettent de compter sont également des gestes qui diffèrent nettement d'une région à l'autre.

<sup>730</sup> Lorsque quelqu'un nomade prépare le thé, on observe souvent un geste qui permet de rincer deux verres d'eau, avec le volume d'un seul verre. Le volume d'eau est d'abord isolé dans un verre, ce volume ainsi défini, maîtrisé, doit ensuite servir à rincer les deux verres. La condition de nomade entraîne des gestes quotidiens relatifs à l'économie de l'eau qui est plus précieuse que pour un sédentaire. On en déduit que la valeur accordée aux denrées est relative à la sphère culturelle considérée.

attendre le lendemain<sup>731</sup>. Même en ayant un puits à la maison, les gestes de tous les jours sont précautionneux de l'économie de l'eau. Le fait d'aller puiser l'eau, génère un effort (sortir l'eau du puits et la transporter). L'ensemble de ces gestes donne une valeur subjective à l'eau.



**Figure 180 - Gestes pour laver une mangue sans en perdre une goutte**

Pour chaque geste de ce type un seau est placé sous l'action, ce qui permet la réutilisation ultérieure du volume d'eau total pour un autre usage. Ce réflexe de placer un seau pour récupérer l'eau d'un premier usage est directement conditionné par l'espace du quotidien. C'est parce que dans telle maison il n'y a pas d'évier et de robinet que l'on se sert d'un seau, et c'est son utilisation qui génère une économie d'eau. Il y a donc là un lien direct entre l'économie et l'espace. Cette stratégie d'économie n'est pas si loin de « nous », je pourrais citer brièvement l'exemple évoqué par des personnes âgées originaire du Périgord rurale qui utilisaient un même volume d'eau jusqu'à quatre fois. Une première fois pour laver la salade, une seconde pour se laver les mains, une troisième fois (le soir) pour se laver les pieds, et une quatrième le lendemain matin pour arroser le jardin. Dans l'urbanité pauvre du XXI<sup>ème</sup> siècle, ce sont précisément ces mêmes stratégies quotidiennes qui sont actuellement en cours.

Dans les usages de l'eau au Mali, on trouve bien souvent deux types d'eaux différentes : l'eau du bidon (pour boire et faire la cuisine) et l'eau du puits (pour la douche, la lessive, la vaisselle,...). Parfois on trouve même dans les villages, un troisième type d'eau celle du forage (ou de la pompe). Il y a donc des eaux d'origines différentes destinées à des usages différents.

En pays Dogon (dans les villages de la falaise), l'économie de l'eau invite les habitants à se doucher non loin de la terre qui va servir à construire, ainsi l'eau utilisée pour la douche servira à mouiller le tas de banco en préparation. Et lorsque l'on connaît les quantités d'eau nécessaires à la confection du banco, on comprend l'importance d'un tel geste. Ce réflexe crée, du même coup, un lien puissant entre le corps et la matière à bâtir en préparation. On a déjà pu constater un tel réflexe à la fin d'une journée de chantier<sup>732</sup>.

Le contexte de la proximité du désert a permis de développer une autre culture spécifique aux gestes de l'eau. Dans le nord du Mali, l'eau que l'on a sur soi ne sert que pour boire, pour tout le reste il semble exister un ensemble de techniques adaptées au contexte extrême du désert, notamment chez les Touaregs.

<sup>731</sup> J'ai moi-même eu l'occasion de vivre cette expérience, ce qui m'a permis de comprendre la profondeur de cette notion.

<sup>732</sup> Cf - Description du chantier de Moussa dans la partie Espace/Ethnographie.

Se laver les mains avec l'équivalent d'un verre d'eau, tout le monde sait le faire au Mali. Cette conscience et ce réflexe est présent chez chaque individu. Il n'est donc pas ici question de différence riche / pauvre, cette conscience est une empreinte culturelle forgée avec le temps et les générations, de façon profonde.

Bernaola-Regout et Godard évoquent, à ce titre, avec précision l'usage de l'eau dans le contexte informel.

*« L'eau est très chère et l'économiser au maximum réclame un tour de main particulier. Il faut savoir utiliser chaque goutte récupérée dans un petit seau. Le réservoir principal contient 50 litres achetés au camion-citerne qui passe chaque matin. Chaque goutte est utilisée de plusieurs manières. D'abord, on commence par laver le linge, puis c'est le tour de la vaisselle car, de cette façon, on profite du savon. Enfin, l'eau sert encore pour le bain dans un bassin situé derrière la maison. C'est-à-dire que le même seau d'eau est employé pour trois tâches domestiques. »*

**Bernaola-Regout, Godard, 2007**

La citation précédente met l'accent sur l'intelligence du chemin de l'eau, qui permet, à l'échelle de l'habitat, à une goutte d'eau de servir plusieurs emplois avant de retourner à la terre. Ce qui est remarquable dans cette économie de l'eau, est que cette stratégie du quotidien structure l'espace des autoconstructeurs. « Nous insisterons sur l'ingéniosité des solutions, sur l'obtention d'un effet maximum avec un minimum de moyens, sur les constructions réfléchies et directes, sur les efforts compliqués et sur l'effet de tout cela sur la forme des bâtiments. » (Rapoport, 1972) Les espaces des constructions pauvres n'ont pas d'autres préoccupations que le prolongement d'un geste essentiel, dépourvu de superflu.

### **b. Chemin de l'eau sur une parcelle (B.7)**

Pour continuer sur le thème de l'eau, je souhaiterais présenter le cheminement effectué par l'eau sur la parcelle de Baissa Diarra (B.7), parcelle située en plein cœur du quartier<sup>733</sup>. Nous allons voir que la gestion de l'eau sur cette parcelle est, à plus d'un titre, particulièrement remarquable. Nous verrons d'abord que le parcours de l'eau sur la parcelle participe pleinement à la structure de l'espace. Nous verrons également que cette structuration de l'espace autour de l'eau permet de participer à l'économie de l'eau au quotidien. Nous verrons aussi que les dispositifs élaborés pour cette gestion de l'eau font l'objet d'inventions techniques sur la base d'un processus de récupérations.

Un point important à mentionner est que nous avons déjà analysé cette parcelle pour le « déménagement urbain » dont elle fait l'objet<sup>734</sup>. Nous avons eu la chance d'assister à plusieurs étapes dans la « durcification » de cette construction (Dubresson, Yapi Diahou, 1988). Ce qui permet d'apprécier une certaine souplesse de l'infrastructure consacrée à l'eau. Dans l'architecture formelle, l'élément eau est souvent un élément fixe dans l'implantation de l'espace. On réalise alors combien ici le dispositif mis en place permet un grand degré d'ouverture sans entraver une flexibilité et une réversibilité de l'espace.

<sup>733</sup> Rappelons en premier lieu que Baissa Diarra (B.7) est maître coranique et qu'il abrite à ce titre dans sa cour un certain nombre d'enfants du quartier pendant la journée. Cette donnée permet de saisir un certain degré de mise en commun de l'espace intime de la cour.

<sup>734</sup> Le lecteur retrouvera un développement du « Déménagement urbain » dans la partie Espace/Théorie/« Urbanisme faible ».



**Figure 181 - Logique de cheminement de l'eau sur la parcelle**

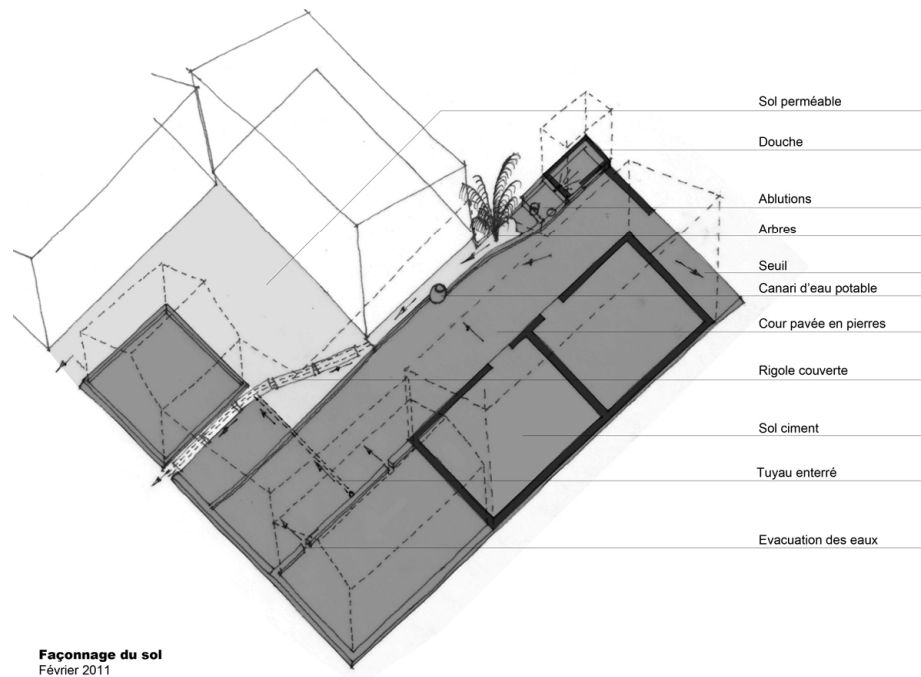
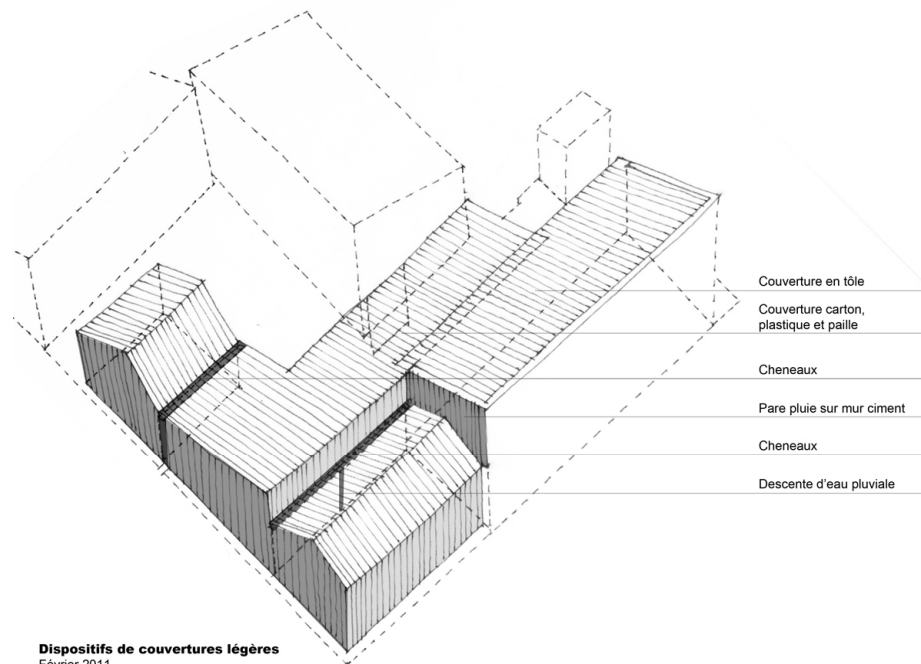
La couverture recueillant les eaux est parfaitement maîtrisée. Elle façonne une enveloppe étanche où l'ensemble des lignes d'égouts conduit les eaux de pluies vers un dispositif de collecte des eaux (arrosage d'arbres fruitiers, chéneau, rigole). L'enveloppe du complexe de couverture se plie jusqu'à la verticale pour protéger l'ensemble de la construction des pluies venant de l'Est (pendant l'hivernage). Un film plastique vient même recouvrir le pignon Est de la construction en ciment, afin d'éviter que l'eau ne pénètre dans l'interstice entre construction légère et construction « en dur ». Les chéneaux, qui recueillent les eaux de pluie, sont simplement réalisés avec des films plastiques tendus par des ficelles. Ce qui donne à l'ensemble du dispositif une remarquable légèreté. Il est effectivement aisé de déplacer un tel ouvrage. Rajoutons qu'il n'est pas invisable de réaliser un tel ouvrage simplement pour le temps d'une saison de pluie.

Yona Friedman explique très bien l'importance du dispositif de couverture, notamment pour le lien étroit qu'il entretient avec la production de nourriture. « ...avec le toit, qui est souvent aussi un capteur d'eau. L'eau et la nourriture sont étroitement liées et l'implantation du toit doit respecter les règles de la production de nourriture » (Friedman, [1978] 2003, p.82). A la lumière de cette citation on sera ici particulièrement attentif à la structuration de l'écoulement de l'eau sur cette parcelle qui permet l'arrosage des arbres fruitiers au centre de l'espace. Friedman explique également que : « Les membranes des toits parapluies peuvent jouer le rôle de collecteurs d'eau de pluie, assurant sinon une réserve d'eau potable, du moins de l'eau à usages ménagers en quantité suffisante. » (Friedman, [1978] 2003, p.111). On comprend ici que le dispositif de couverture est un poste important pour comprendre la capacité de l'espace à domestiquer une ressource vitale pour l'équilibre métabolique de l'habitation. L'œuvre de Yona Friedman accorde une importance toute particulière aux éléments de couvertures<sup>735</sup>.

<sup>735</sup> Friedman explique notamment que le toit « [...] pourrait être soit public, soit privé. Imaginons maintenant une ville où les espaces publics sont couverts par des toits : par des voiles, comme par exemple les rues de Marrakech, de Séville ou de Bombay... » (Friedman, [1978] 2003, P.138). Voilà une piste intéressante à



Dans ce cas d'étude, lorsque l'eau n'est pas recueillie dans les chéneaux, elle se déverse en « rideau » d'eau<sup>736</sup> sur les arbres de la cour, ou alors en direction de la rigole façonnée dans le sol. En partie centrale, la ligne d'égout est équipée d'une retombée verticale relativement basse de la couverture ; ce qui permet d'atténuer les éclaboussures lors de fortes pluies.



**Figure 182 - Gestion de l'eau entre ciel et terre**

explorer pour accompagner une architecture de terre dont le principal inconvénient est qu'elle demeure soluble dans l'eau.

<sup>736</sup> Le « rideau » d'eau observable dans ces architectures fait écho à l'architecture traditionnelle japonaise, où l'eau se déverse le long de la ligne d'égout comme un spectacle méditatif. Un travail ultérieur sur les représentations pourrait être mené sur le rôle de cette eau dans l'architecture traditionnelle malienne pour voir si l'on ne retrouve pas cette même vertu méditative de l'eau qui se déverse du toit en « rideau ». Dans le cas du Japon, l'eau finit sa course dans une rigole garnie de cailloux ce qui permet d'éviter les éclaboussures.

Venons-en maintenant au travail du sol. Précisons que l'espace traversant de la cour est pavé de pierres<sup>737</sup>. Le pavage du sol est un cas assez rare dans ce quartier pour être souligné. La maîtrise de l'eau sur le sol conduit à un façonnage du sol particulièrement appliqué. Le sol est ensuite légèrement incliné vers une rigole réalisée dans le sol pour se protéger des éclaboussures des eaux de toiture ainsi que des eaux de ruissellement de la cour. L'espace central se développe selon un axe Est/Ouest précisément délimité par une surépaisseur pour marquer la limite avec la rigole et le sol perméable de la cour de la cuisine. L'usage veut que l'on arrose quotidiennement le sol de la cuisine pour éviter que la poussière ne se soulève (en saison sèche). Cette eau en question est bien souvent celle employée dans la cuisine. Le cycle de l'eau sur le sol de la cuisine est donc, semble-t-il, en circuit fermé.

L'entrée côté Ouest est marquée par un seuil qui est surélevé du sol public de la valeur d'une marche. Cette espace marque donc un seuil ouvert sur l'espace public avant de pénétrer dans la cour. Pendant la saison de la crue du fleuve, une hauteur de marche fait parfois une différence non négligeable face à la montée irrémédiable de l'eau du fleuve. On constate que ce seuil a fait l'objet d'une amélioration progressive, ce qui permet de constater l'importance de ce lieu pour l'espace considéré.



**Figure 183 - Entrée et évolution de l'effet de seuil dans l'espace partagé**

A l'intérieur de la parcelle, le cheminement de l'eau usée est structuré dans l'espace afin de servir à plusieurs usages successifs<sup>738</sup>. Dans ce cas, une même goûte d'eau sert pour plusieurs usages consécutifs, le long d'une ligne structurante pour l'habitation. Cette ligne s'étire dans la longueur de la parcelle d'Est en Ouest, pour finir sa course dans la ruelle opposée. Le premier usage de l'eau sur cet axe structurant, c'est la douche qui est placée à l'extrême ouest de la parcelle. La douche en

<sup>737</sup> Les archéologues qui ont fouillé la ville de Dia évoquent une ancienne tradition de cours pavées en terre cuite. (Bedaux, 2005). J'ai moi-même constaté que, dans la ville de Dia, des éléments de terre cuite étaient souvent employés pour conduire l'eau à travers l'espace (gargouilles, conduite d'eau, bassin d'évacuation des eaux usées,...). Les dispositifs architecturaux de terre cuite dans l'architecture de terre sont un sujet de recherche à part entière qui mérite une passionnante étude ultérieure.

<sup>738</sup> Comme nous avons pu le voir en amont avec la citation de Bernaola-Regout et Godard, (2007).

question est construite en ciment, elle est surélevée de la valeur d'une marche (par rapport à la cour), ce qui permet de déverser les eaux usées de la douche vers l'intérieur de la cour. A la sortie de la douche un petit tuyau verse ainsi l'eau savonneuse de la douche, permettant de réutiliser cette eau pour un usage ultérieur<sup>739</sup>. L'espace qui jouxte la douche (d'où sort l'eau savonneuse) est également l'espace attribué aux ablutions.



**Figure 184 - Lieu consacré à la pratique des ablutions**

Il est d'usage, avant chaque prière, de se laver : le visage, la tête, les mains, les pieds, avec l'aide de ces petits arrosoirs. Ici l'espace est aménagé avec de petits sièges ronds en ciment pour s'asseoir afin de pratiquer les ablutions. Cette pratique ayant lieu plusieurs fois par jour, cet espace est un lieu de l'eau très important dans cette cour (qui tient également lieu d'école coranique). L'eau utilisée part directement arroser les arbres en contrebas (papayer et palmier).

Le canari d'eau potable est placé au centre de gravité de l'espace de la cour, toujours le long de l'axe d'évacuation des eaux. L'usage du canari d'eau potable suggère des gestes précis qui sont communs à l'ensemble des cultures maliennes. Il y a toujours un couvercle protégeant de la poussière, sur celui-ci repose un gobelet toujours muni d'une anse. La main ne plonge pas dans l'eau, seul le gobelet rentre dans l'eau, ainsi l'anse que touche la main ne souille pas l'eau. L'hygiène de l'eau potable est ainsi sous la responsabilité d'un bon usage de l'eau dont chacun est en partie responsable. Il s'agit d'une responsabilité partagée. C'est une attention de chaque instant, un soin qui s'articule étroitement avec la sphère sociale.

<sup>739</sup> Si l'eau en question n'est pas réemployée, elle finit sa course en arrosant des arbres fruitiers au centre de la parcelle.

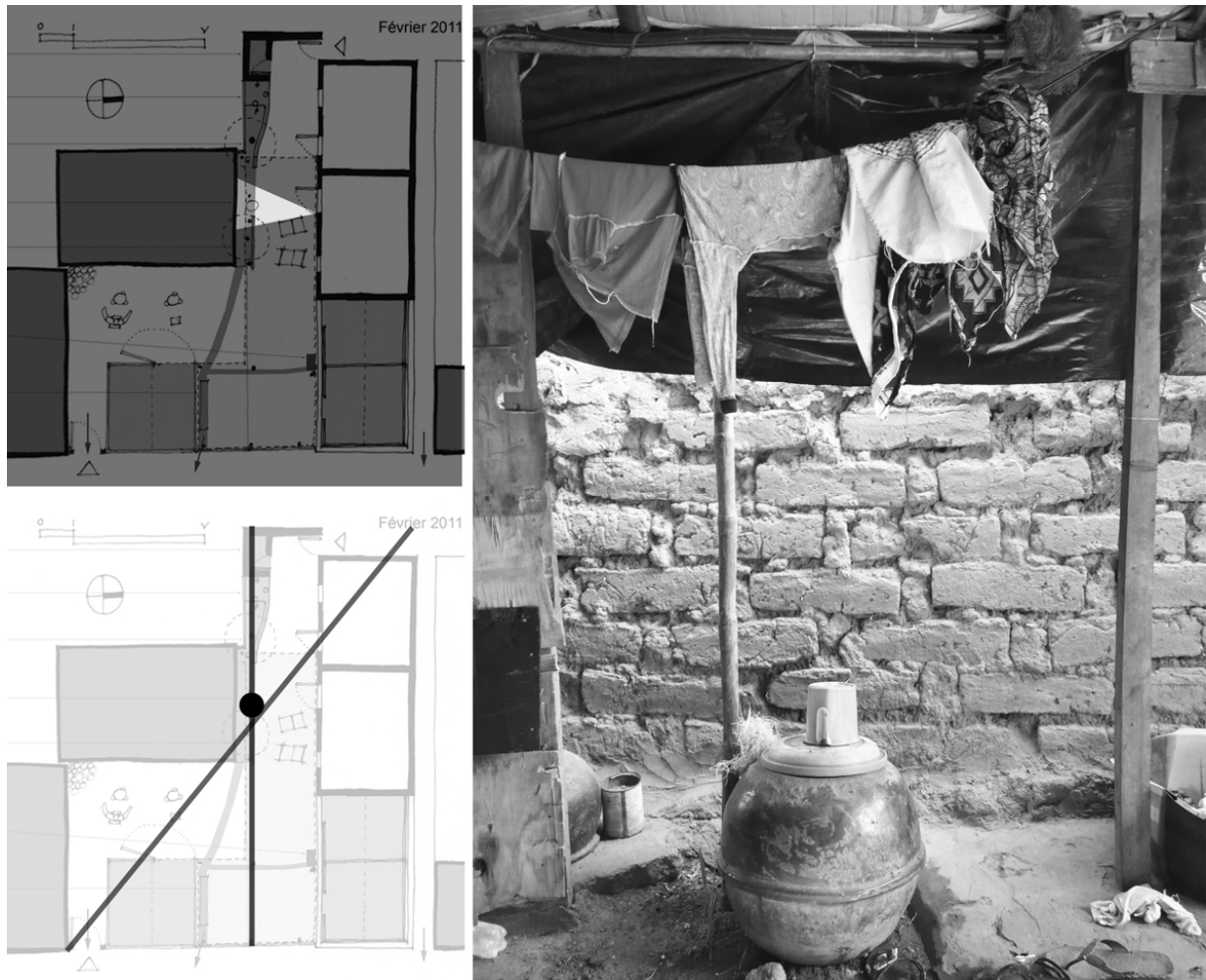
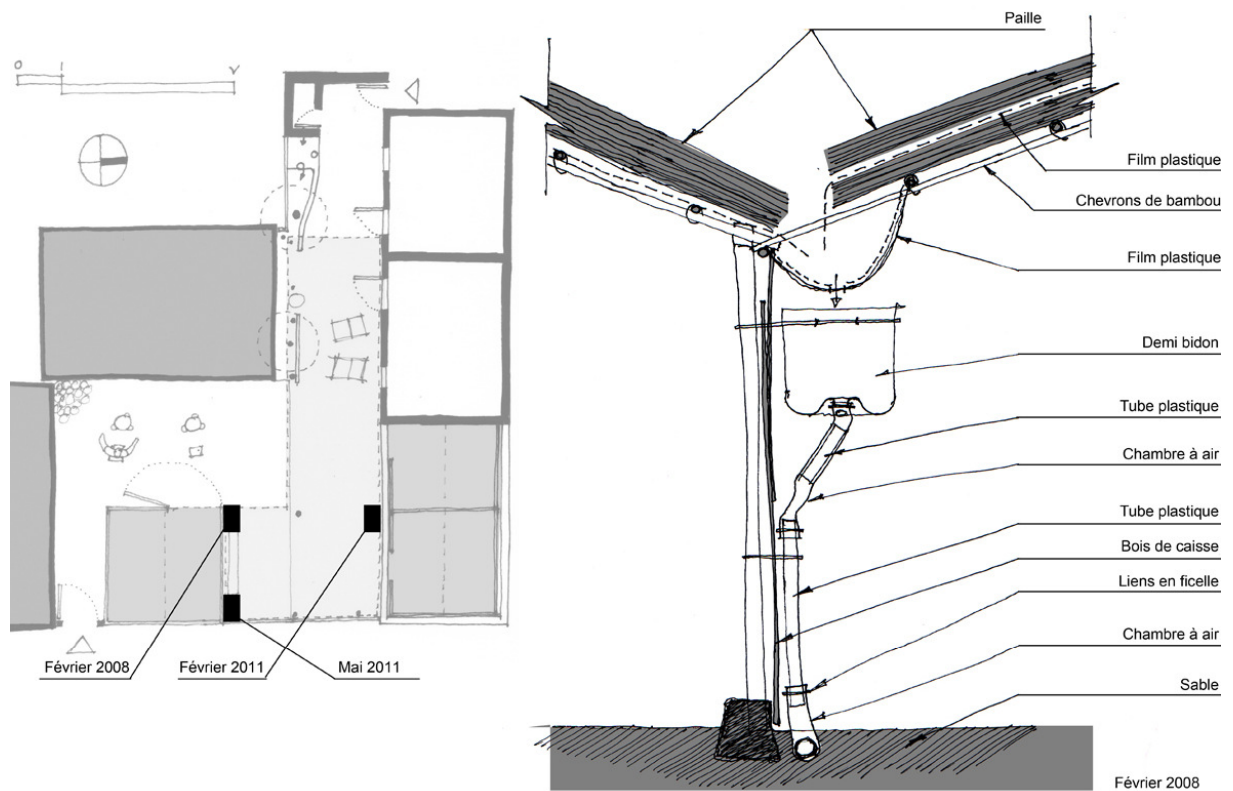


Figure 185 - Canari d'eau potable



Figure 186 - Dispositifs d'évacuation des eaux

La photo ci-dessus est prise en février 2011, pendant la saison sèche ; on constate que l'habitation est cependant déjà prête à accueillir la pluie.



Février 2008



Février 2011



Mai 2011

**Figure 187 - Détail d'une descente d'eau « nomade »**

Cette même descente d'eau a été observée en trois endroits différents de la parcelle. Elle prouve à elle seule la malléabilité du système de gestion des eaux employées sur cette parcelle. Après avoir cheminé dans le sol, l'eau est évacuée dans l'espace public de la venelle.



**Figure 188 - Evacuation des eaux dans la ruelle**

L'absence d'équipement urbain à cette étape du cheminement de l'eau occasionne incontestablement un dysfonctionnement préjudiciable à l'équilibre sanitaire du quartier. Nous avons toutefois relevé l'existence de deux canalisations creusées dans le sol pour la conduite des eaux à l'échelle du quartier vers la périphérie. Ce dispositif a vraisemblablement été élaboré par plusieurs membres du quartier, pour le bien commun. L'énergie collective doit pouvoir être stimulée pour l'amélioration des conditions de vie, notamment en invoquant le « bien commun ». De nombreuses solutions existent pour mettre en place des dispositifs naturels de filtration des eaux. Ces eaux une fois épurées peuvent même retourner dans le métabolisme de l'habitation. Je pense ici à la « phytoépuration »<sup>740</sup> et à la « phytoremédiation »<sup>741</sup>, qui sont deux dispositifs pour filtrer les eaux usées. Ces principes ont l'avantage de pouvoir exister à différentes échelles (échelle du quartier ou de la parcelle). Un tel système offre donc une certaine souplesse dans le projet urbain visant l'amélioration de l'habitat.

On constate que l'eau fait l'objet d'une réflexion toute particulière dans la structure de cet espace, y compris dans le cas de cette construction qui n'est pas en terre. C'est dire l'attention accordée à l'élément aquatique dans le cadre de l'habitat.

### ***c. Les gestes de l'électricité***

L'électricité est arrivée tardivement sur le terrain de recherche. Le fait que cette présence soit récente n'a pas permis une analyse remarquable de l'utilisation qui pourra en être faite à l'avenir. On

<sup>740</sup> La technique de « phytoépuration » consiste en une succession de filtres à sable permettant une épuration mécanique de l'eau. C'est un dispositif très simple et peu onéreux, qui ne nécessite quasiment que de la main d'œuvre.

<sup>741</sup> La technique de la « phytoremédiation », consiste à planter des bambous qui se nourrissent des agents polluants contenus dans l'eau. Cette technique à l'immense avantage de produire un matériau de construction robuste (le bambou). Le bambou est également un combustible. C'est donc l'occasion de produire une source remarquable d'énergie. La « phytoremédiation » transforme un problème en solution, c'est donc une voie intéressante qui mérite d'être creusée !

a pu constater cependant quelques pratiques intéressantes<sup>742</sup>, notamment le fait que outre l'emploi direct de l'énergie pour la lumière le soir, l'électricité devient principalement le support pour un domaine économique (frigo pour vendre des boissons fraîches ou de la glace, chargeur de batterie téléphonique,...).

« *Moulin Brûlé vit au rythme solaire ; à 20 heures, l'hiver, la plupart des maisonnées sont barricadées et couchées pour économiser le pétrole du lumignon...* »

Pétonnet, [1979] 2002, p.22

L'arrivée de la lumière électrique change les rythmes quotidiens, c'est-à-dire que la journée dure plus longtemps. Apprendre à faire sans électricité revient à rester calé sur le rythme naturel du soleil<sup>743</sup>. L'absence d'électricité, tout comme l'absence d'eau courante, oblige à un rythme fait d'anticipations nécessaires. L'arrivée de la nuit (le petit soir) contraint à des réflexes d'organisation pour la préparation à la venue irrémédiable de la nuit.

Lorsqu'il y a absence d'électricité, on s'éclaire à la bougie<sup>744</sup>, qui devient alors le centre de gravité de l'espace considéré. Ce petit point lumineux exerce alors une force d'attraction autour de lui, qui génère la réunion. Le point lumineux de la bougie devient alors vecteur de solidarité. Dans un cas similaire d'une ville sans électricité, lorsqu'une télévision fonctionne sur batterie, elle attire alors les soirs de match de foot un très grand nombre de spectateurs. C'est là encore un vecteur de rencontre, d'unité, de partage<sup>745</sup>. La lumière devient mise en commun. Dans de nombreux quartiers formels de Bamako, l'éclairage public est absent. C'est alors l'éclairage « privé » des façades qui permet d'éclairer les rues. Aussi, même dans la ville formelle, la lumière est mise en partage.

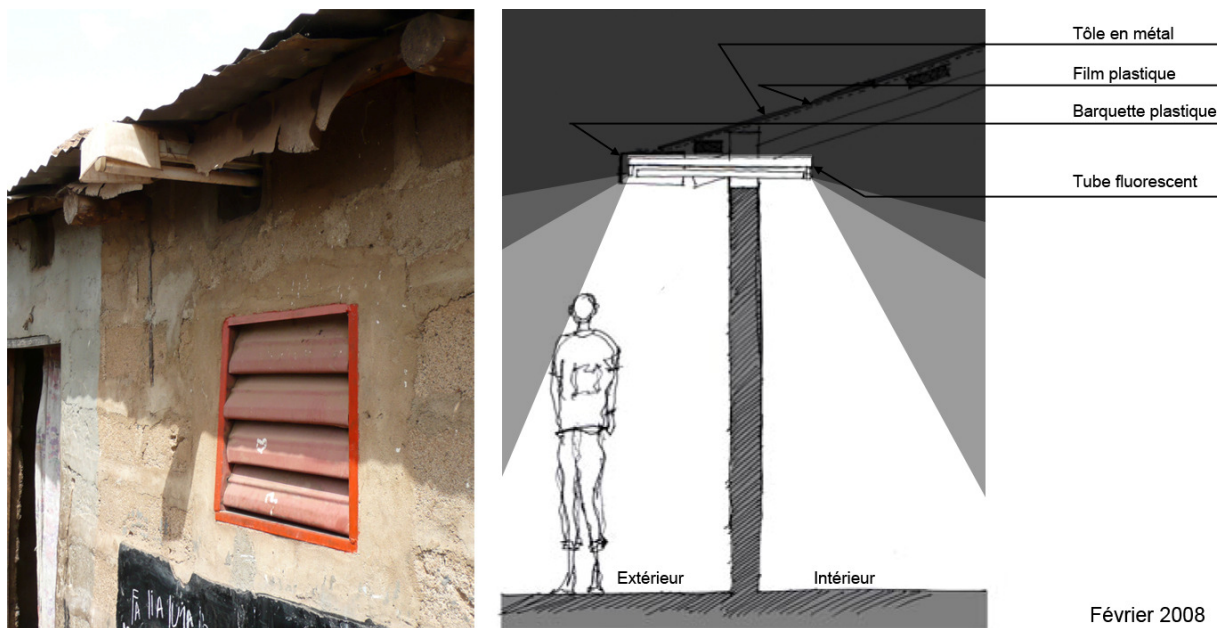


Figure 189 - Source de lumière partagée

<sup>742</sup> Lorsque l'on demande le service de la recharge d'un appareil électrique, la question se pose de savoir si l'appareil continue de puiser de l'énergie lorsqu'il est chargé. Le contexte de l'abondance occidentale nous a toujours tenu éloignés de tels réflexes.

<sup>743</sup> Certes, l'absence d'électricité condamne au rythme solaire, sous forme de contrainte, mais est-ce qu'elle ne s'accompagne pas de bienfaits pour l'organisme ?

<sup>744</sup> Afin de prolonger la durée d'utilisation de la bougie, j'ai découvert que l'on pouvait mettre du sucre sur la flamme ce qui permet d'augmenter sensiblement sa durée de vie.

<sup>745</sup> Dans la ville de Dia, avant l'électrification, il fallait payer sa contribution pour assister au match de foot, afin de participer aux frais liés à la technique de la recharge solaire des batteries.

Pour terminer sur la question de l'électricité, je souhaiterais présenter un détail remarquable rencontré dans la construction de Baissa Diarra (B.7) que nous venons de voir. Ce qui est intéressant ici c'est que l'emplacement choisi pour le dispositif d'éclairage permet d'éclairer deux espaces en même temps. On comprend que l'économie produite est considérable dans la mesure où l'optimisation de la luminosité permet d'en doubler l'usage. C'est bien là le cas d'une économie profondément articulée avec l'espace. Dans un tel détail, énergie et espace ne font qu'un et le partage devient le fondement d'une stratégie d'implantation visant une économie.

Dans les constructions anciennes on trouve des murs de cloisonnement intérieurs particulièrement ouvragés, de véritables « dentelles de terre », affirmant une « façade intérieure » (Ravéreau, Roche, 1987 [2003]). André Ravéreau emploie cette expression de « façade intérieure » pour qualifier l'ornementation réservée à l'espace de patio dans l'architecture arabe. Mais dans le cas du Mali, l'ornementation se révèle uniquement dans l'intimité obscure de l'espace, dans la pénombre. Je suis intimement convaincu qu'outre l'aspect ornemental de cette maçonnerie, cette porosité interne est associée à l'implantation de la lumière dans ses creux, afin de la partager. Énergie lumineuse et espace, sont ainsi depuis longtemps associés à travers l'usage de l'espace.



Tamani, 2009



Dia, 2009



Banamba, 2009

**Figure 190 - La façade intérieure - L'ornement dans l'intimité**

#### ***d. Les gestes de la nourriture***

Les gestes liés à la nourriture témoignent distinctement d'un souci vital de l'économie au quotidien. On commence par économiser, c'est-à-dire, mettre de côté la sauce et le riz, afin de ne mélanger que ceux dont on estime avoir besoin à l'instant T. On en rajoute ensuite autant que nécessaire. Lorsque l'on mange on se sert uniquement de ce dont on a besoin pour éviter de « gâter » le plat avec la main. La sauce, comme le riz, se conservent mieux s'ils sont séparés. Cette stratégie permet d'ajuster finement les proportions, d'affiner les quantités. Si on a correctement mis en réserve, alors on peut en manger à nouveau le soir même, et le lendemain<sup>746</sup>. Cette technique de séparation perdure par l'absence de réfrigérateur. En d'autres termes, cette présence de l'économie n'existe que par l'absence de moyen de conservation. On remarque également que comme il y a très peu de réfrigérateur dans le domaine privé, il faut alors acheter quotidiennement la quantité de nourriture nécessaire pour la journée. L'absence de réserve oblige à un certain rythme quotidien. Le stockage des denrées fait l'objet d'une mutualisation du stock chez le commerçant. Ce qui, pour la famille, permet une réduction des risques de l'altération du stock. En outre, manger ensemble permet également d'économiser (on utilisera moins de sauce si tout est dans le même plat), cela permet à nouveau de partager.

<sup>746</sup> « La nourriture se conserve mieux dans une écuelle en bois que dans autre chose. »



## **B- THEORIE – Energies**

La construction d'une théorie de l'énergie est un sujet qui traverse une large part de la pensée contemporaine. Nous allons voir dans cette partie, combien les penseurs de cette théorie pourraient parfaitement tirer partie des modèles proposés par l'urbanisation informelle, pour alimenter les discours théoriques sur les villes. Inversement, certaines avancées techniques sur la question environnementale<sup>747</sup> pourraient parfaitement résoudre certains problèmes auxquels font face les sociétés pauvres. L'hypothèse qui est proposée ici est que nous avons tout à gagner à placer ces deux modèles en vis à vis, afin de profiter d'un enseignement réciproque. La complexité de la question énergétique suggère une analyse symétrique dans un balancement « Nord » et « Sud ».

Nous avons déjà évoqué que le concept de l'individuation (Simondon, 1989) permettait de matérialiser l'action énergétique dans l'espace à travers la matière argileuse<sup>748</sup>. On peut alors en déduire que la ville en terre devient un lieu d'échange énergétique spécifique particulièrement intéressant à analyser. Dans la philosophie de Simondon, la prise de forme de l'espace, donne lieu à une information de l'espace à travers l'action énergétique de l'homme. Le lecteur sera donc invité à focaliser son attention sur la façon dont l'énergie informe et déforme l'espace, afin de saisir les étroites articulations entre Espace et Energie.

### **Chapitre 1. Economie - Ecologie - Ecosophie**

Le mot « Economie » vient du mot grec *oikonomia*, qui est lui-même la contraction de *nomos*, (les lois) et *d'oikos* (maison). Le mot économie, en grec ancien, évoque ainsi « les lois de la maison », « l'art de gérer la maison », « l'administration d'un foyer » ou encore « optimiser l'utilisation des biens d'une maison ». L'étymologie du mot économie renvoie donc directement à la maison, et même plus précisément, à la bonne « administration », à la bonne « gestion » de la maison<sup>749</sup>. C'est dire combien la notion d'économie est liée aux valeurs qui sont liées à l'*habitus* et donc au fait d'habiter. Si l'on considère, en outre, que l'économie est « art de réduire les dépenses », et si l'on attache cette économie à la maison, alors on prend conscience de l'importance des gestes quotidiens dans la maison. Aussi, lorsque l'on sait que « l'espace de survie » (Yona Friedman, [1978] 2003) est façonné autour de ces gestes, il devient essentiel d'observer les gestes pour comprendre l'espace. Rappelons également que Vitruve dans son traité d'architecture, *De Architectura*, évoque lui aussi l'*Œconomia* en faisant référence à la « bienséance », et la « distribution »<sup>750</sup>. L'économie se révèle donc être une préoccupation très proche de la discipline architecturale.

#### **a. Le paysage du Delta, une « Ecologie culturelle »**

Jean Gallais évoque les relations culturelles qui sont échangées dans le Delta Intérieur comme définissant une « Ecologie culturelle » (Gallais, 1984, p.17). Il précise que chaque peuple du Delta est porteur d'un rôle dans l'exploitation des ressources du Delta. L'équilibre écologique du Delta est ainsi scandé par les activités caractéristiques des différentes cultures sur le milieu : les Bozos pêcheurs, les Peuls éleveurs, les Bambaras agriculteurs,... Jean Gallais explique à ce titre que « Chaque peuple du delta possède une perception très sélective de la nature régionale » (Gallais, 1984, p.17). L'imaginaire de la nature est donc une représentation partielle qui s'appuie sur une réalité d'usage fragmentaire, il n'existe pas de vision globale d'une écologie d'ensemble, c'est précisément ce qui définit pour lui « l'écologie culturelle ». Les différentes cultures ethniques se sont réparties l'usage du territoire du delta, l'auteur parle ainsi d'une « distribution » pour l'équilibre du milieu. « Elle

<sup>747</sup> Question environnementale aujourd'hui devenue pressante du fait d'une augmentation inéluctable du prix de l'énergie.

<sup>748</sup> Gilbert Simondon prend en effet l'image de la brique d'argile pour expliquer le concept énergétique de l'individuation (Simondon, 1989, p.40-42).

<sup>749</sup> Michel Maffesoli s'appuie sur cette étymologie pour évoquer la « sensibilité écologique » contemporaine qui selon lui définit « (...) le souci de la maison (*oikos*) commune. » (Maffesoli, 2010, p.41).

<sup>750</sup> Vitruve, *De architectura*. Livre I, chapitre 2.

traduit le sentiment géographique des hommes, plus précisément leur sentiment de la nature. » (Gallais, 1984, p.37). L'usage géographique engendre donc une représentation de la nature spécifique à des cultures à travers une vision fragmentaire, par le filtre des activités pratiquées. Cette région du monde témoigne donc d'un rapport à la nature spécifique qui place la question de la représentation de la nature et de l'écologie au cœur du débat.

L'hypothèse de cette recherche est que « l'écologie culturelle » exposée par Jean Gallais (1984) trouve des formes de réinterprétation dans l'urbanité contemporaine de Bamako. Si « l'écologie culturelle » est encore observable aujourd'hui dans le monde rural ; elle ne peut être totalement absente du contexte urbain. Le modèle urbain de Bamako, et du secteur informel en particulier, est le témoin d'une hybridation rural/urbain. Il s'agira donc, dans cette partie, d'être attentif aux résurgences urbaines de l'« écologie culturelle », notamment dans sa capacité à produire une logique énergétique spécifique.

### ***b. Economie du manque. Quand les gestes structurent l'espace***

Dans les quartiers d'urbanisation informelle, l'économie est le principe générateur d'un ensemble plus vaste. De ce fait, l'économie façonne lentement les formes architecturales et urbaines. L'architecture vient ainsi se cristalliser autour des usages, et non l'inverse (comme c'est désormais devenu la coutume à travers l'emploi de la discipline architecturale). Ce qui est remarquable dans cette économie, c'est que cette stratégie gestuelle du quotidien façonne peu à peu l'espace autoconstruit. L'espace informel prolonge donc les gestes essentiels de l'économie quotidienne, dans une simplicité et un dépouillement. L'espace matérialise ainsi l'empreinte des gestes du corps dans la matière, car l'espace est façonné autour de ces gestes quotidiens qui permettent l'économie. Nous avons mentionné dans la partie Ethnographie, combien la gestion des éléments du quotidien (eau, électricité, nourriture,...) fait l'objet d'un savoir faire de gestes précis. Il y a donc une parfaite symbiose entre gestes du corps, espace du corps et économie.

Nous avons tenté précédemment, dans la partie Espace, de dresser un inventaire détaillé de trouvailles issues du « système D ». Cet inventaire permet de mettre en lumière une remarquable inventivité, dans la capacité de démultiplier le potentiel d'un élément, de décupler ses capacités premières. L'ensemble de ces stratégies permettent de contourner la nécessité monétaire et révèlent ainsi une remarquable ingéniosité dans la récupération, dans le recyclage et dans l'optimisation. L'économie touche ainsi toutes les étapes de la construction, c'est elle qui devient le guide à chaque fois qu'il faut faire un choix. Michel Agier évoque l'importance des « savoir-faire » de la pauvreté, il va même jusqu'à évoquer la pauvreté comme « une culture »<sup>751</sup> (Agier, 2008, p.58). Le manque et la privation engendrent donc une science et une culture. Agier va même jusqu'à évoquer un « inventaire culturel » (Agier, 2008, p.59).

Le souci économique de l'autoconstructeur génère une forme insoupçonnée d'intelligence, voir d'ingéniosité<sup>752</sup>. Car il faut bien souvent se contenter de peu de moyens pour résoudre une problématique urgente et vitale. Cette forme d'intelligence se révèle parfois poly-temporelle, c'est-à-dire qu'un détail peut être élaboré en vue d'une modification ultérieure ; ou bien un geste peut être élaboré en vue de succéder à un autre geste<sup>753</sup>. L'action présente n'est donc pas seulement habile au

<sup>751</sup> « ...la pauvreté n'est pas seulement une condition socio-économique, mais est aussi une culture. En conséquence, elle résisterait aux politiques sociales et au changement autant qu'elle serait la représentation permettant la survie quotidienne des pauvres. » (Agier, 2008, p.58)

<sup>752</sup> « Nous insisterons sur l'ingéniosité des solutions, sur l'obtention d'un effet maximum avec un minimum de moyens, sur les constructions réfléchies et directes, sur les efforts compliqués et sur l'effet de tout cela sur la forme des bâtiments » (Rapoport, 1972).

<sup>753</sup> Par exemple un seau est placé sous le fruit que l'on est en train de laver. L'eau est ainsi réservée pour un usage qui va l'exploiter dans l'avenir.

présent mais également au futur tout en tenant compte d'un enseignement du passé (une mémoire culturelle). L'économie de l'énergie se déploie alors dans le temps.

Cette forme de « savoir populaire » semble avoir été écartée de la discipline architecturale pendant la période moderne, de sorte que économie et architecture semble aujourd'hui toutes deux s'ignorer mutuellement. André Ravéreau semble déplorer cette méconnaissance mutuelle.

*« ...j'utilise le mot « monumental ». je suis aussi tenté de reprendre l'expression « architecture savante ». Seulement à mes yeux, l'architecture dite populaire est aussi savante dans la mesure où elle est le fruit d'un savoir très élaboré. C'est toute la difficulté de ma position. La plupart de mes contemporains méprisent le savoir populaire. »*

**André Ravéreau, 2007, p.105**

Le « savoir populaire » est une forme de savoir donc, comme les autres, ni plus ni moins ; il s'agit d'un savoir autre. Reconnaître son existence implique un changement de regard sur le monde, comme un changement de lunette. L'architecte, du haut de sa discipline, doit par conséquent enlever ses lunettes d'architecte, pour chausser celles du « bricoleur » (Levis-Strauss, 1962), afin d'avoir un regard plus juste sur cette forme de savoir dont il ne maîtrise pas le langage. En allant plus loin on peut même reconnaître que les outils de représentations « traditionnels » de l'architecte peuvent se révéler parfois inadaptés face à des objets architecturaux témoins de processus plutôt que de formes<sup>754</sup>.

L'artiste brésilien Hélio Oiticica<sup>755</sup>, semble fonder l'ensemble de sa création artistique sur le concept de l'économie. Pour nourrir son travail il s'inspire des processus urbains qui façonnent les favelas de Rio :

*« ...l'économie d'élément est directement liée à l'idée de structure, à la formation depuis le début, à la non technique comme discipline, à la liberté de création comme la supra économie, où l'élément rudimentaire libère déjà des structures ouvertes. »*

**Hélio Oiticica<sup>756</sup>**

Nous comprenons ici que « La non technique comme discipline » est celle du « système D », celle-là même qui permet de démultiplier le potentiel d'un élément simple, de découpler ses capacités. L'ensemble des stratégies permettant d'éviter la nécessité monétaire révèle ainsi une remarquable ingéniosité dans la récupération, dans le recyclage à travers l'optimisation. L'économie touche ainsi toutes les étapes de la construction, c'est elle qui devient le guide à chaque fois qu'il faut faire un choix. Oiticica précise également que l'économie provoque la simplicité, qui suggère à son tour l'ouverture. Nous retombons à nouveau sur l'articulation étroite entre Energie et Temps, dans la mesure où l'économie permet d'ouvrir vers un développement ultérieur.

Afin de bien saisir l'articulation intime qui peut exister entre corps, espace et économie, voyons à présent avec Pétonnet, ce qui se produit lorsque que l'on « arrache » une population d'autoconstructeur pour la placer dans les espaces standardisés du logement social.

*« Lorsque, en l'absence d'un désir de changement, il y a expulsion, c'est-à-dire arrachement à une disposition des lieux qui faisait corps avec soi, rupture d'un espace*

<sup>754</sup> Les interactions Temps/Espace dans l'informel invitent à prendre la question temporelle en considération, ce qui suggère une relativisation de la forme et avec elle de ses outils.

<sup>755</sup> Hélio Oiticica est mentionné à de nombreuses reprises par Paola Berenstein-Jacques dans son ouvrage *Esthétique des Favelas* (2003). Berenstein-Jacques fait à ce titre souvent référence aux *Parangoles* (sorte de grands vêtements amples qui agitent l'espace à l'occasion de danses urbaines).

<sup>756</sup> Lettre à Lygia Clark (15/10/68), reproduite in Hélio Oiticica-Lygia Clark, *Cartas 1964/74*, Rio de Janeiro, ed. UFRJ, 1996 (t.d.a), cité dans l'ouvrage de Paola Berenstein-Jacques, *Esthétique des favelas*, (2003).

*où le corps se mouvait en accord avec lui, et placement en un lieu où l'étranger ne rappelle aucun souvenir de l'ancien, il s'ensuit, entre autres traumatismes, une cassure des techniques du corps, prisonnières des mentalités. Plus le décalage est grand entre les deux mondes, plus lente est l'accoutumance. Tous les gestes du corps, y compris le regard, sont à rééduquer, sans que le sujet sache ce qui les entrave. »*

**Pétonnet, 1979, p.159**

On comprend combien la distanciation moderne créée entre le corps et l'espace peut être facteur de « traumatismes ». Il s'ensuit une lutte à la fois psychologique et physique contre un ennemi indicible dans une géométrie rigide. Il ne s'agit pas ici d'idéaliser une situation de la carence, mais de mesurer l'écart extrême qui existe entre deux contextes économiques, qui traduisent deux manières d'être au monde. La fin de la période moderne nous autorise aujourd'hui à remettre en cause certains principes de la modernité qui sont désormais discernables comme des impasses. L'interaction du corps et de l'espace à travers le souci économique suggère donc une révision des habitudes modernes dans le cadre de la création contemporaine.

Pour conclure sur ce point, nous pouvons dire que, dans l'informel, l'espace se structure autour du souci de l'économie. Si nous devons à présent renverser la logique pour introduire l'économie dans le champs de l'architecture, nous pouvons dire que l'espace contemporain se doit de faciliter ces gestes de l'économie, ou pour le moins les rendre possibles. Avec cette nouvelle contrainte, le rapport à l'espace se trouve soudainement profondément transformé. Le concepteur de l'espace (l'architecte) doit anticiper les mille gestes de l'usage quotidien pour que l'économie puisse y ajuster sa place. Ce travail sur la structuration de l'espace est la condition pour que « le monde riche » (Friedman, 1978) puisse (re)apprendre à habiter le monde. Pour « le monde pauvre », il est important de valoriser cette science de l'économie du quotidien étroitement articulée à l'espace (notamment pour ses vertus écosophiques). Les projets d'architectures contemporaines doivent intégrer cette donnée dans la structuration de l'espace et l'espace informel expérimente au quotidien les façons de le faire.

L'économie du manque, caractéristique du « monde pauvre », engendre une structuration de l'espace autour des préoccupations économiques. Le contexte de pauvreté produit alors une « culture » de l'habiter profondément liée à l'économie quotidienne. Cette « culture » ouvre aujourd'hui la voie à une valorisation potentielle à travers l'actualité des questions environnementales. Cette valorisation suppose par conséquent d'interroger l'articulation de la valeur économique à l'intérieur d'un système de valeurs plus vaste.

### **c. Un système de valeurs autre**

*« Dans cette société où l'argent est omniprésent, l'on ne vit plus de glane, et l'impécuniosité conduit, si elle se prolonge, à la mort par inanition. »*

**Colette Pétonnet, 1979, p.251**

Nous allons à présent mesurer combien à Bamako, la diversification des mécanismes solidaires à travers la logique de l'économie, devient un facteur de cohésion sociale, générateur d'une structure solidaire plus ou moins affranchie des réseaux de l'économie monétaire. Précisons tout de suite qu'il serait erroné de dire que l'économie monétaire est totalement absente du terrain de recherche<sup>757</sup>. Au contraire, l'argent circule « en tous sens » dans une diversité de flux (Vauthrin, 1998, p.59).

<sup>757</sup> Jak Vauthrin explique que « Dans ces quartiers, l'argent circule, non pas à gros courants mais en une myriade de petites rigoles. Cet argent parallèle ou régulier se propage en tous sens, grâce à l'entraide et à la vie communautaire qui sont des composantes naturelles de la société. » (Vauthrin, 1998, p.59).

Cependant l'argent n'a pas le monopole de la représentation<sup>758</sup>. L'échange existe bien, mais sous diverses formes, il empreinte différents canaux.

A Bamako, le phénomène exponentiel de la démographie urbaine est en partie généré par l'exode rural, attiré par l'argent de la ville. Une partie de cet argent est parfois destinée à la survie de la famille restée dans le monde rural. De ce fait, les sommes gagnées en ville ne sont pas nécessairement dépensées sur place, elles font l'objet de transferts géographiques, obligeant, là encore, à une économie quotidienne des citadins. L'analyse consiste à identifier, dans le domaine de la construction, ce qui fait partie de l'économie monétaire, ou de l'économie non monétaire ? Quels sont les rapports à l'argent dans le domaine de la construction des habitations, notamment chez les urbains les plus pauvres ? La question est également de savoir si l'on peut construire sans argent, et si oui, que peut-on construire ? Cette question de l'argent dans la construction met en évidence, chez les plus pauvres, une dépendance culturelle à la tradition rurale, qui veut que la construction soit une affaire de solidarité.

Nous avons recueilli le témoignage d'un maçon (B.6) qui revendique une éthique de la maçonnerie terre, qui se révèle être intentionnellement indépendante de toute économie monétaire. Cette indépendance révèle la confrontation de deux univers, mettant en exergue deux réalités, deux philosophies de vie, et finalement deux cultures. Yona Friedman parle d'un refus de l'économie de l'argent menant à une « indépendance de la ville pauvre », même si paradoxalement elle se trouve parfois géographiquement au centre de la ville formelle (Friedman, [1978] 2003, p.14). A partir de cette réflexion on peut envisager la ville comme étant occupée par la coprésence de deux réalités économiques intriquées.

Aminata Draman Traoré explique que, au Mali, les mécanismes solidaires de l'économie non-monétaire trouvent périodiquement un regain d'activité à l'occasion des famines et des sécheresses provoquées par les situations de crises<sup>759</sup>. De telles catastrophes sont cycliques, elles sont donc la source d'une véritable culture de la solidarité, de l'entraide. La « mémoire collective » du risque est alors entretenue par la récurrence des aléas climatiques, au moins depuis les années 70. Les dates des dernières sécheresses dans la région du Sahel sont espacées de laps de temps relativement réguliers : 1973, 1984, 1997, 2004 (Hamath Dia, Becerra, Gangneron, 2008). Sans s'aventurer sur des questions climatologiques qui ne nous concernent pas directement, nous pouvons en conclure que les épisodes de sécheresse deviennent des événements récurrents, et qu'ils forgent peu à peu dans la région une « culture du risque » amenant à une faculté de « résilience ». Cette « résilience » semble se structurer par des voies alternatives à celle de l'économie monétaire. Solidarité et entraide sont donc des voies analytiques qu'il convient de prendre pleinement en considération.

Colette Pétonnet pose la question du statut de la consommation dans le contexte des bidonvilles Parisiens. Elle suggère que le système économique du bidonville est en partie affranchi de l'économie monétaire. Elle révèle à cette occasion que le réflexe de destruction des bidonvilles cherche en réalité à intégrer ces « sous-consommateurs » dans le système capitaliste<sup>760</sup> (Pétonnet, 1979, p.149). Colette Pétonnet prend partie pour dénoncer la violence du système monétaire qui cherche à détruire les enclaves des « sous-consommateurs » afin de contraindre ces populations à la pratique

<sup>758</sup> On remarque que, dans l'antiquité Grecque, l'économie n'était pas liée à l'accumulation de monnaie, celle-ci faisait l'objet d'une autre discipline alors appelée : *chrématistique* par Aristote. Cf - Aristote, *L'éthique à Nicomaque*.

<sup>759</sup> « Lors de ruptures liées à des crises graves (aléas climatiques, guerres...), les communautés trouvent, en leur propre sein, des formes de solidarité et d'organisation sociales et économiques favorables à la survie du groupe. » (Traoré, 1999, p.133).

<sup>760</sup> « Les zones d'habitat précaire sont des lieux qui dispensent leurs occupants de l'obligation de consommer. Leur destruction s'inscrit dans le processus de production de la société. Pour que ces habitants, sous-consommateurs, souvent étrangers, renoncent à se contenter de peu, il faut leur fournir des logements qui entraîneront des besoins en biens d'équipement et des dépenses de prestige. » (Pétonnet, 1979, p.149).

de l'économie monétaire. Pétonnet explique que cette transformation du comportement passe par la mécanique spatiale du logement. Le logement standardisé devient par conséquent un instrument de stimulation à des « dépenses de prestige » (Pétonnet, 1979, p.149). Colette Pétonnet dénonce à cette occasion l'élaboration d'un décalage. « La société développe des formes de vie de plus en plus onéreuses, et le décalage s'accroît entre la nécessité biologique, qui se résume à peu de choses, et la nécessité sociale chaque jour plus exigeante. » (Pétonnet, 1979, p.252). La représentation sociale pousse donc les individus à générer des dépenses susceptibles de construire une apparence qui s'éloigne progressivement des « nécessités biologiques ».

Aminata Dramane Traoré évoque le thème de l'économie informelle comme étant semblable à une « résistance culturelle »<sup>761</sup> (Traoré, 1999, p.135). Cette pensée invite à reconsidérer les systèmes d'échanges informels comme étant porteurs de valeurs culturelles véhiculées par la solidarité. Il semble aujourd'hui que, en occident, les partisans de la décroissance (Latouche, 2010) empruntent actuellement le même chemin de « résistance », en proposant des alternatives à l'économie monétaire (WWOOF, SEL, troc, chantiers participatifs,...).

La question des valeurs accordées aux choses est un élément essentiel à l'édification d'une écologie, selon Félix Guattari :

*« Ne peut-on envisager l'émancipation d'autres modes de valorisation (valeur de solidarité, valeur esthétique, valeur écologique, etc.) ? C'est précisément à un redéploiement des valeurs que travaillera l'écologie. »*

**Guattari, 1992**

A propos de ce « redéploiement des valeurs » appelé par Félix Guattari, il semble qu'Aminata Dramane Traoré abonde dans ce sens lorsqu'elle critique ouvertement un système de valeurs homogènes qui se propage à l'échelle planétaire, alors que la société malienne, par exemple, a été structurée selon des valeurs autres<sup>762</sup> : solidarité, code de l'honneur, respect des anciens, réseau social,... (Traoré, 1999). A en croire Aminata Dramane Traoré, la diversité des cultures maliennes serait parfaitement outillée pour proposer, aux yeux du monde, un autre système de valeurs alternatives à celle de la globalisation. Cette démarche alternative pourrait bien aller dans le sens d'une écologie (Guattari, 1992).

Si l'on en croit Aminata Dramane Traoré la remarquable diversité culturelle de l'Afrique Subsaharienne est parfaitement dotée des valeurs nécessaires à l'établissement d'une démarche écologique. Elle reconnaît toutefois que le frein à cette émancipation écologique reste l'absence d'une clairvoyance permettant une analyse « saine » et sereine<sup>763</sup>. Aminata Dramane Traoré remarque les changements de société qui sont en cours, et elle semble regretter que « la satisfaction des besoins individuels prime sur le souci de l'autre, sur la convivialité et la spiritualité qui auront permis à nos sociétés dites pauvres de tenir jusqu'ici en dépit de toutes les agressions subies. » (Traoré, 1999, p.128). Traoré nous met ici en garde contre l'abandon délibéré de certaines valeurs solidaires qui risquent progressivement d'altérer la faculté de résilience culturelle. Elle poursuit en

<sup>761</sup> « L'économie dite informelle qui continue de se développer, loin des schémas et des principes de l'économie orthodoxe, n'est que l'une des expressions de la résistance de l'Afrique à l'agression économique et culturelle. (...) Si, en dépit de la crise qui persiste, le lien social se maintient, c'est précisément parce que cette économie génère des richesses dont le mode de gestion et de redistribution s'accommode du principe de solidarité. » (Traoré, 1999, p.135).

<sup>762</sup> Cet autre référentiel de valeurs a déjà été évoqué précédemment dans ce travail, à de multiples occasions.

<sup>763</sup> « En Afrique subsaharienne, nos repères et nos valeurs culturelles sont nombreux, qui auraient pu ou qui devraient nous aider à reformuler notre quête d'alternatives en des termes clairs pour la grande majorité de la population et conformes à ses aspirations. Mais ils ne font pas l'objet d'une connaissance saine, capable de nourrir la réflexion et la créativité, de manière à transformer nos sociétés dans le sens que nous souhaitons. » (Traoré, 1999, p.129).

expliquant que « Peu de lieu échappent au maillage, à la déculturation et à l'uniformisation des attitudes et des comportements. » (Traoré, 1999, p.128). Cette « uniformisation » semble à ses yeux s'apparenter à un affaiblissement des liens solidaires, ainsi qu'à une perte culturelle.

Guattari insiste lui aussi sur le versant homogénéisant de la globalisation. Il explique que « Ce qui condamne le système de valorisation capitalistique, c'est son caractère d'équivalent général, qui aplatit tous les autres modes de valorisation, lesquels se trouvent ainsi aliénés à son hégémonie. » (Guattari, 1992, p.66). Pour s'engager sur la voie d'un redéploiement contemporain vers une diversité des valeurs, Guattari propose de mettre en place « De nouvelles « bourses » de valeur, de nouvelles délibérations collectives donnant leur chance aux entreprises les plus individuelles, les plus singulières, les plus dissensuelles sont appelées à voir le jour [...] » (Guattari, 1992, p.67). Remarquons que le processus d'urbanisation informel, de part la « fragmentation »<sup>764</sup> se trouve à la marge du droit foncier et du système économique formel, il est donc d'ors et déjà constitutif d'un « dissensus », régi par un système de valeurs urbaines alternatives. L'urbanisation informelle peut alors être entrevue comme une « hétérotopie »<sup>765</sup> organisée selon un mode de valorisation alternative aux valeurs standardisées de l'urbanité formelle. L'hétérotopie de l'urbain informel serait ici bâtie selon un système de valeurs, en partie, indépendant de ce qui engage une condition sociale tout à fait particulière au cœur de l'urbain.

Nous avons déjà évoqué que certains fondements de la culture malienne se réalisent sans le recours à l'argent. C'est-à-dire que ce n'est pas l'argent qui se trouve au centre des préoccupations de chacun mais : la fierté, l'honneur, la sagesse, la tranquillité, la relation, l'amitié, la solidarité,... L'argent a une place importante, certes, car il permet la survie physique, et facilite la vie quotidienne mais, traditionnellement, ce n'est pas l'élément qui préside dans la société Malienne. La société semble ainsi être structurée sur un plan horizontal, en donnant lieu à l'expression d'un « pouvoir latéral » (Rifkin, 2012). Se matérialise ainsi une structure démocratique qui permet un échange permanent entre les différents membres de la société.

Aujourd'hui, en occident, de nombreux phénomènes émergents semblent s'inspirer de ces mécanismes solidaires pour proposer des alternatives au système de l'économie monétaire : WWOOF<sup>766</sup>, SEL<sup>767</sup>, Troc,... La résurgence, dans les marges, de ces systèmes d'échanges s'affirme comme un mode de mise en relation privilégiant l'échange humain et la confiance plutôt que l'accumulation d'un capital individuel. Ces émergences constituent progressivement la voie d'une écologie (Guattari, 1989).

Le Mali témoigne d'un système de valeur spécifique où s'entremêle économie et solidarité dans une culture. Voyons à présent comment un tel système de valeur peut délibérément s'appuyer sur l'urbanité pour s'affirmer en tant que « écologie ».

<sup>764</sup> Voir la définition de la « fragmentation » dans l'ouvrage *Vies citadines*, Dorier-Apprill et Gervais-Lambony, 2007.

<sup>765</sup> Le terme « hétérotopie » est expliqué par Michel Foucault dans une conférence intitulée « *Des espaces autres* » (1967). Il explique que les hétérotopies sont des lieux physiques parfaitement réels, mais fonctionnant selon des principes utopiques, c'est à dire développant un imaginaire constitué d'un référentiel autre que celui du monde réel.

<sup>766</sup> Le WWOOF est un système d'échange principalement centré sur l'agriculture biologique, mais qui commence à voir le jour dans le cadre de l'architecture écologique, lorsque les techniques nécessitent de grandes quantités de mains d'œuvre. Le système est très simple : « Les hôtes vous accueillent comme un(e) ami(e), voire même comme quelqu'un de leur famille, c'est à dire que vous êtes nourri et logé à la même enseigne. De votre côté, vous avez la possibilité de donner de votre temps et participer aux différentes tâches sur la propriété, exploitation (jardin, potager, verger, fleurs, animaux...). » URL : <http://www.woof.fr>

<sup>767</sup> Le principe du SEL (Système d'Echange Local) repose sur des unités de temps plutôt que sur des unités monétaires, par exemple 1h= 60 unités. Ce système favorise l'échange de compétences et de « savoir-faire ».

#### **d. Pour une Ecosophie de l'urbain**

*« Il s'agit, à chaque fois, de se pencher sur ce que pourrait être des dispositifs de production de subjectivité allant dans le sens d'une re-singularisation individuelle et collective »*

**Guattari, 1989, p.21**

Le concept d'écosophie fait déjà l'objet d'une généalogie dans l'histoire des concepts. Nous devons le terme « écosophie » au Norvégien Arne Næss<sup>768</sup>, qui, avec « l'écologie profonde » (*deep ecology*), remet en question l'anthropocentrisme de « l'écologie superficielle » pour proposer une représentation plus égalitaire où tous les êtres vivants devraient représenter le même poids dans l'équilibre écologique. Michel Maffesoli use lui-aussi du concept d'écosophie dans son ouvrage « *Matrimonium, petit traité d'écosophie* » (Maffesoli, 2010).

Félix Guattari emploie le terme d' « écosophie » dans son ouvrage, « *Les trois écologies* », (1989). Il propose que l'Ecosophie devienne une philosophie de l'écologie, pour ce faire, une telle écologie doit s'appuyer sur trois sphères d'ordinaires distinctes. La démarche écosophique suggère de tisser des liens entre : 1- « l'écologie environnementale » - « l'environnement au point où il peut être réinventé », 2- « l'écologie mentale » - « subjectivité à l'état naissant » et 3- « l'écologie sociale » - « le *socius* à l'état mutant » (Guattari, 1989). Pour Guattari ces trois sphères sont inséparables car elles sont profondément sujettes à de multiples interactions systémiques, il définit alors l'écosophie comme une articulation « éthico-politique » (Guattari, 1989, p.12). Benoit Goetz et Chris Younes reprendront ces trois mêmes ingrédients en employant cette formule condensée : « Une écosophie doit être mentale, politique et terrestre. » (Younes, Goetz, 2010).

Guattari avance que les changements « technico-scientifiques » ainsi que « le considérable accroissement démographique » questionnent particulièrement « la façon de vivre » (Guattari, 1989, p.13). L'économie du quotidien, que nous avons tenté de décrire plus haut, est donc précisément l'objet d'une analyse pour une démarche écosophique.

Guattari s'interroge sur les « modes dominants de valorisation des activités humaines », à cette occasion il remet en cause « l'impérialisme d'un marché mondial qui lamine les systèmes particuliers de valeur [...] » (Guattari, 1989, p.14-15). La démarche de l'écosophie devrait donc permettre la continuation de systèmes de valeurs autres que ceux du système marchand qualifié par Guattari de « unidimensionnalisants » (Guattari, 1989, p.16). A cette occasion un certain nombre de valeurs culturelles propres au Mali devraient donc trouver les voies d'une émancipation : accueil, hospitalité (*diatiguila*), solidarité, honneur, réseau sociale,... L'écosophie permet donc d'envisager la question énergétique selon des aspects très variés, sur des voies différentes que celles définies par l'écologie occidentale.

Guattari dans son propos sur l'écosophie fait référence à de nombreuses reprises à la manifestation urbaine de l'écosophie. Il est particulièrement critique face aux « désastres légués par un urbanisme qui se voulait moderne » (Guattari, 1989, p.21). Guattari précise que « moins que jamais la nature ne peut être séparée de la culture et il nous faut apprendre à penser « transversalement » les interactions entre écosystème, mécanosphère et univers de référence sociaux et individuels. » (Guattari, 1989, p.34). La ville ne doit par conséquent plus être envisagée comme étrangère à la nature. La pensée écosophique abolit donc la séparation moderne Nature / Culture, y compris en milieu urbain. Il détaille son propos sur l'urbain dans un texte remarquable intitulé « *Pratiques*

<sup>768</sup> Arne Næss, 2009, *Ecologie, communauté et style de vie*, trad. Charles Ruelle, Paris, Editions MF, coll. "Dehors", 376 p.

Arne Næss, 2009, *Vers l'écologie profonde* (avec David Rotenberg), trad. Dominique Bellec, Marseille, Wildproject, coll. "Domaine Sauvage" 2009, 320 p.



écologiques et restauration de la cité subjective » (1992)<sup>769</sup>. A l'occasion de ce texte, il affirme la chose suivante :

*« On ne peut plus se contenter aujourd'hui de définir la ville en terme de spatialité. Le phénomène urbain a changé de nature. Il n'est plus un problème parmi d'autres. Il est le problème numéro un, le problème carrefour des enjeux économiques, sociaux, idéologiques et culturels. »*

**Guattari, 1992**

L'écophilosophie à l'échelle urbaine doit donc s'engager sur la voie d'une « transdisciplinarité » entre « les urbanistes, les architectes et les autres disciplines des sciences sociales, des sciences humaines et des sciences écologiques »<sup>770</sup> (Guattari, 1992). Guattari affirme encore qu'« il serait inconcevable de prétendre revenir à des formules antérieures, correspondant à des périodes où à la fois la densité démographique était plus faible et où la densité des rapports sociaux était plus forte qu'aujourd'hui. Mais il s'agira littéralement de reconstruire l'ensemble des modalités de l'être-en-groupe. » (Guattari, 1989, p.21). Il n'est donc pas envisageable de proposer un retour en arrière, il faut par conséquent réinventer les « modalités de l'être en groupe ». Tel est, selon lui, la voie à suivre pour la « restauration de la cité subjective » dans la perspective écophilosophique. Les multiples citadinités maliennes font état d'une riche palette diversifiant les « modalités de l'être en groupe ». Ces diverses citadinités sont vraisemblablement la manifestation d'une écophilosophie urbaine. Nous avons prouvé combien la fragilité de la terre contraint à un entretien régulier à travers des rythmes. On comprend alors que la fragilité génère une écophilosophie à travers l'entretien de mécanismes sociaux associés aux « soins » portés à l'espace (Stiegler, 2010).

Il semble que l'écophilosophie, développée par Guattari, suggère l'emploi de dispositifs et de matrices adaptables, plutôt que de la tendance moderne à la répétition de modèles ou de recettes. Il s'agit de mettre en place des stratégies visant à établir des processus plutôt que de copier l'image d'un répertoire formel homogène. La ville doit, par conséquent, se « refonder » (Corboz, 2001) à partir de ses propres composants spécifiques et culturels, sans attendre l'importation d'une recette lointaine et globale. Son énergie doit être puisée dans les « résistances culturelles » (Traoré, 1999), dans ses spécificités, dans son contexte.

L'émergence contemporaine de l'écophilosophie sonne comme une formidable opportunité pour l'urbanisation dans les marges. La « qualité » spatiale de l'informel tient au fait qu'elle soit constituée de dispositifs souples, meubles, plastiques, « faibles » (Burkhardt, Branzi, 1997), ces espaces sont propices à l'évolution à la mutation, au déplacement, à la réversibilité, à l'appropriation. C'est comme si ils attendaient depuis toujours l'occasion d'une émancipation décomplexée<sup>771</sup>.

### ***e. L'économie du quotidien dans le projet contemporain***

On a vu, à plusieurs reprises, la puissante interaction qu'il pouvait y avoir entre l'espace et l'économie quotidienne. L'architecture contemporaine doit donc se saisir de cette analyse pour inventer une architecture autour de cette problématique qui devient aujourd'hui vitale pour l'ensemble de la planète. La structure de l'espace architectural pouvant rendre certaines choses possibles et d'autres impossibles, l'architecte doit donc orienter ses choix pour rendre l'économie

<sup>769</sup> Guattari Félix, 1992 « Pratiques écologiques et restauration de la cité subjective », *Chimères* n°17, "Sauve qui peut"- Automne 1992.

URL : [http://www.revue-chimeres.fr/drupal\\_chimeres/files/17chi07.pdf](http://www.revue-chimeres.fr/drupal_chimeres/files/17chi07.pdf)

<sup>770</sup> Guattari précise encore sur ce sujet, que les architectes doivent devenir des « artistes polysémiques » et « polyphoniques » (Guattari, 1992).

<sup>771</sup> Rien n'est moins sûr dans l'architecture formelle qui est par nature : rigide, lourde, dure, enserrée dans une géométrie euclidienne.

quotidienne au domaine du possible. Dans l'industrie, déjà, ce souci de l'économie semble progressivement s'intégrer, jusqu'à devenir un argument de vente<sup>772</sup>.

Une telle analyse interroge une nouvelle fois la place de l'autoconstruction dans l'architecture. Car si chacun peut orienter son espace en fonction de ses pratiques, de ses *habitus*, alors l'usager peut continuer de pratiquer librement une économie du quotidien comme il l'entend. Il adaptera son espace à la spécificité de ses pratiques pour une soutenabilité du quotidien. Le travail de l'architecte consiste en la définition d'un espace qui formera le cadre d'un usage. Ici la proposition est une démarche inverse qui suggère une analyse des usages pour comprendre la définition d'un espace autour de cet usage. Il s'agit donc de faire du sur mesure, autour d'un individu et de ses pratiques quotidiennes, telle est l'Architecture avec un grand A, celle que la démarche écologique devrait désormais nous permettre de retrouver.

L'alternative à cette solution serait de prendre en compte les usages « des Nords » comme acquis et irréversibles, et de faire en sorte que l'espace du quotidien automatise les économies sans modifier les comportements. Il semble que l'architecture écologique « des Nords » ait d'ores et déjà majoritairement choisit cette voie. Le choix de cette option est discutable, dans la mesure où l'artifice technique opère une mise à distance relative aux éléments. Cette mise à distance (moderne) ne nous permet pas de nous réconcilier avec les gestes simples de l'économie quotidienne. Mais la question reste ouverte pour « les Suds », car les réflexes d'économie ne sont pas loin, ils ne sont pas oubliés, ils sont encore culturellement présents dans le quotidien<sup>773</sup>.

Bien entendu, la pauvreté et le sous-développement du « monde pauvre » engendre les conditions d'une économie du quotidien. Contrairement aux émergences du « monde riche » qui, sous couvert d'une éthique écologique, proposent désormais des démarches de comportement similaire. Il y a donc là dans un même comportement deux causes radicalement différentes, mais qui vont vers un même résultat. Ce qui permet de dire que « le retard » de développement accusé par « les Suds » (dans un souci d'économie), pourrait bel et bien se transformer tôt ou tard en une « avance » (dans un souci d'écologie). Car ce qui n'est, encore aujourd'hui, qu'une question de point de vue, pourrait rapidement se transformer en une question vitale pour tous.

Jackson explique parfaitement combien l'exemple de l'économie interne du logement (aux Etats Unis), par un jeu d'échelle, influence en réalité un rapport culturel très large à l'économie toute entière<sup>774</sup>. A l'échelle du logement se joue par conséquent des enjeux culturels, économiques et écologiques d'une ampleur beaucoup plus vaste. On comprend avec Jackson, que l'économie interne du logement formel (celle de l'organisation scientifique du travail), à bel et bien infiltré l'ensemble des espaces intimes de l'habitat. L'architecture contemporaine se doit, par conséquent, de repartir des fondements de l'économie quotidienne pour refonder l'architecture contemporaine dans la perspective d'un rapport amical avec le milieu. Il faut par conséquent reprendre cette énergie endogène (l'économie), pour retisser des liens avec la sphère exogène (le milieu géographique).

---

<sup>772</sup> Par exemple « un lave-vaisselle qui ne consomme que 7 litres d'eau par lavage ». Cette performance est réalisée en réservant la dernière eau de rinçage dans un réservoir pour l'utiliser dans la première eau de la prochaine tournée. Il s'agit donc, là encore, du réemploi d'une même quantité d'eau. Dans cet exemple l'industrie semble s'inspirer de la précarité « des Suds » pour servir aujourd'hui l'économie « des Nords ».

<sup>773</sup> Au Mali, tout le monde sait se laver les mains avec l'équivalent d'un verre d'eau, du chauffeur de taxi au chef d'entreprise.

<sup>774</sup> « La discipline nouvelle d'économie du foyer, ou de science domestique, avait un même point de départ, et au cours des premières décennies du XXe siècle l'opinion générale voulait que le foyer américain fût bientôt entièrement repensé, en accord avec les principes de l'organisation scientifique du travail, pour devenir (selon un partisan de la nouvelle conception du travail) une usine dirigée par la ménagère afin de produire de jeunes citoyens. » (Jackson, 1984, p.227).

Aujourd'hui les questions énergétiques de l'électricité, du gaz, du pétrole créent des tensions internationales relatives aux interdépendances entre les pays. On voit déjà naître certaines tensions autour de l'eau. L'eau d'aujourd'hui, source de vie, en quantité limitée devient donc un enjeu vital pour demain. On parle déjà dans certaines régions de « stress hydrique », et demain les spécialistes nous prédisent « la guerre de l'eau ». Les problématiques environnementales prennent désormais une ampleur géographique. Il convient donc de les considérer dans une multiplicité d'échelles et de disciplines.

## Chapitre 2. Energie du lieu - urbanisation située

« *Ce qui sauve une ville, ce sont, autant que les hommes de bien qui l'habitent, les bois et les marais qui l'entourent.* »

Henry David Thoreau

Ce chapitre traite de la question de l'enracinement local propre aux caractéristiques de l'architecture vernaculaire contemporaine dont l'urbanisation informelle fait partie. Le contexte de la pauvreté, ainsi que le statut foncier illégal, conduisent les habitants à employer des matériaux peu onéreux et disponibles en abondance à proximité<sup>775</sup>. Cette caractéristique des matériaux locaux n'est semble-t-il que la dimension visible de cet ancrage territorial. La partie ethnographie a en effet révélé une large capacité à mobiliser toutes sortes d'énergie locales permettant de créer les conditions de la survie. Cette étude invite en particulier le monde de la création contemporaine à s'inspirer de cette posture pour engendrer une urbanisation pleinement située en utilisant les nombreuses ressources environnementales.

Commençons tout de suite par remarquer que l'implantation de l'urbanisation informelle s'accommode toujours des conditions du lieu : fortes pentes, zones inondables, interstices urbains, entre-deux,... L'informel produit alors une sorte de « détournement » de l'espace existant (Dorier-Apprill, Gervais-Lambony, 2007). Dans ces conditions extrêmes les éléments qui composent l'espace deviennent des éléments sur lesquels on s'appuie ; ils ne sont pas envisagés comme des contraintes mais comme des ingrédients.

### a. *Taskscape urbain*

« *Ce sont des actes élémentaires et s'ils marquent le lieu naturel où ils sont disposés, ils ne sont pas en rupture avec lui, ne le nient pas, ou ne le contredisent pas, mais en réarrangent un fragment.* »<sup>776</sup>

Loubes, 2010, p.117

Sur le terrain, l'espace non bâti est approprié par de multiples activités, souvent juxtaposées, parfois superposées, différentes activités interagissent ainsi en un même lieu, en un même espace. Au sujet de la superposition des activités en un même lieu, nous avons déjà évoqué la référence à l'« écologie culturelle » développée par Jean Gallais (1984). Ce concept peut être entrevu comme un héritage culturel immatériel, permettant de saisir le rapport culturel qu'entretiennent les ethnies avec les milieux en fonction de leurs activités principales. Les activités développées dans le paysage du Delta intérieur du fleuve Niger font partie de la culture de l'éphémère, de l'instantané, du fugace. Le plus souvent, un très faible niveau « d'infrastructure » est nécessaire pour permettre à ces activités d'exister de façon saisonnière. Le fait est que les pratiques observables le long des berges du fleuve Niger à Bamako ne sont pas radicalement éloignées des pratiques identifiables dans le Delta intérieur. L'hypothèse développée dans ce chapitre est que ces activités urbaines s'inscrivent ainsi dans le prolongement culturel des activités rurales (sans toutefois interdire des inventions).

La découverte du concept de *taskscape* a été faite à l'occasion de la réalisation du film « Urban Taskscapes / Taskscapes urbains » (2011)<sup>777</sup>. Le concept de « *taskscape* » est un terme que l'on doit à

<sup>775</sup> La pauvreté n'est pas le seul facteur de l'utilisation de ressources locales. Jak Vauthrin avance que les mécanismes solidaires permettent souvent de recourir à l'utilisation de matériaux achetés dans le commerce. Le statut illégal du sol est par contre un frein important dans l'investissement financier porté à la construction.

<sup>776</sup> Les propos de Jean-Paul Loubes sont exprimés au sujet de la discipline artistique du Land Art (Loubes, 2010).

<sup>777</sup> L'objet du film était de comparer 5 villes provenant de 5 continents différents, et de les rapprocher autour du concept de *taskscape* développé par Tim Ingold (2000). C'est donc dans ce sens que j'ai été invité par l'équipe du film à saisir quelques scènes de la vie quotidienne autour de ce concept dans la ville de Bamako. Certaines scènes sont tournées sur le terrain de recherche de *Bozobuguni*. Cf - « Urban Taskscapes / Taskscapes urbains », 2011, Réalisation : Laure Brayer, Montage : Guillaume Meigneux, Sous la direction de : Nicolas Tixier.

l'anthropologue Tim Ingold qui est issu de son ouvrage : « *The perception of the environment* » (2000). Il définit ainsi le terme de « *taskscape* » :

*« It is to the entire ensemble of tasks, in their mutual interlocking, that I refer by the concept of taskscape. Just as the landscape is in array of related features, so - by analogy - the taskscape is an array of related activities. And as with the landscape, it is qualitative and heterogeneous : we can ask of a taskscape, as of a landscape, what it is like, but not how much of it there is. In short, the taskscape is a labour what the landscape is to land, and indeed what an ensemble of use-values is to value in general. »*

**Ingold, 2000, p.195**

Tim Ingold décrit le « *taskscape* » comme « un ensemble de tâches prises dans des interconnexions mutuelles »<sup>778</sup>, il explique que ce sont des « activités liées ». Nous avons déjà remarqué avec Edward T. Hall ([1984] 1992) que la culture « polychrone » du Mali favorisait une pratique sociale engendrant l'intensification des interactions sociales. La culture polychrone du Mali favorise, par le biais culturel, un ensemble « d'activités liées ». Tim Ingold explique que le « *taskscape* » puise dans ses réseaux de relations pour engendrer un espace « qualitatif et hétérogène ». Le concept de « *taskscape* » invite à considérer que « l'ensemble des valeurs d'usages deviennent la valeur en général » (Ingold, 2000, p.195). Ce concept invite à concentrer son analyse sur l'ensemble des activités (intensités, cycles, rythmes,...) et moins sur la forme même de l'espace. Les multiples interactions de ces activités favorisent un degré élevé de complexité de relations. Il s'agit par conséquent de porter son attention sur un espace relationnel dans le paysage.

Le concept de « *taskscape* », ou encore celui de « paysage culturel », permet de saisir la malléabilité de l'espace comme étant au plus proche des variations du milieu et de la société. La valeur patrimoniale aujourd'hui reconnue du « paysage culturel » peut renforcer notre acuité à distinguer dans le « *taskscape* » une valeur culturelle en héritage. Nature et culture se retrouve ainsi à nouveau intriqués, entremêlés, elles sont incluses dans un même continuum, une même matière hétérogène, un même mouvement dynamique, un même rapport entre Espace et Energie.

Le concept de « *taskscape* » permet de mieux comprendre l'interaction de l'être humain avec son environnement. Tim Ingold explique que l'être humain interagit avec l'espace à travers des rythmes. Il parle à ce sujet d'une « temporalisation du paysage » (Ingold, 2000). Cette pensée est extrêmement proche de la théorie développée par Henri Lefebvre, avec la rythmanalyse (Lefebvre, 1992). Lefebvre nous explique que le travail étant l'application de rythmes, le rythme façonne la matière et l'espace autour de l'activité quotidienne. Le travail, c'est donc de l'énergie appliquée à l'espace autour d'une activité qui participe à ancrer une proximité avec l'environnement. C'est paradoxalement dans l'hyper-centre de la capitale Malienne que ce quartier révèle un ancrage profond de l'homme dans son environnement et dans son paysage. La simple présence du fleuve fait naître une grande diversité d'activités, qui sont multipliées de façon exponentielle par l'interaction entre le fleuve et la ville. L'eau est là, présente, formant le noyau fluide et linéaire d'une activité incessante. Cependant tous les éléments vitaux sont également conviés : l'air (le vent), le feu, la terre, les animaux, les plantes, les arbres,... tout est là, comme dans une parenthèse paysagère au cœur de la ville. Le travail d'Ingold invite à (re)lire au cœur de la ville, un rapport puissant avec le paysage semblable à un échange énergétique. Cette lecture du paysage à travers le filtre du « *taskscape* » révèle la profonde intégration des éléments naturels dans le rythme quotidien. Il est ici question d'affirmer l'ancrage de l'homme dans le paysage, avec les éléments naturels ; il s'agit de définir un rapport culturel au monde, une ontologie.

---

ENSAG / Laboratoire CRESSON / Grenoble-Alpes Métropole, AURG. Ce film à été réalisé dans le cadre du 35ème congrès INTA. URL : <http://vimeo.com/33480675>

<sup>778</sup> Traduction personnelle.

Nous avons déjà mentionné le fait que l'urbanisation informelle joue le rôle d'un espace de transit après une « déterritorialisation » due à un mouvement migratoire. Il semblerait que la pratique d'un « *taskscape* urbain » soit le lieu d'une « reterritorialisation » (Deleuze, Guattari, 1972). D'après Deleuze, la « reterritorialisation » est sujette à une « invention », car, dans notre cas d'étude, le contexte urbain n'offre pas, rigoureusement, les mêmes conditions que le paysage rural. La reterritorialisation du « *taskscape* urbain » définit donc, vraisemblablement le lieu d'une (re)invention des pratiques. Il ne s'agit pas de l'application directe d'un modèle, l'*habitus* est ici infléchi, par un mouvement incident, un « bruit » (Morin, 1973), celui du contexte urbain.

Les infrastructures servant de support aux activités informelles sont extrêmement réduites et souvent légères (une ombre suffit parfois à la pratique d'une activité). Nous avons décrit, dans la partie Ethnographie, comment un empilement de pierre dans l'eau servira aux femmes pour frotter la lessive, une pelouse exposée au soleil au séchage du linge ; ou un bouquet d'arbres dessinant une ombre<sup>779</sup> à la délimitation de l'aire d'un atelier de piroguier. Les descriptions (menées dans la partie ethnographie) permettent de comprendre que la légèreté de l'outillage dans la pratique du « *taskscape* » est liée à une tradition nomade qui suggère un faible impact sur le milieu. Il semble que la pratique du « *taskscape* » suggère un usage du lieu, sans pour autant le consommer, le lieu demeurant pleinement réversible<sup>780</sup>.

Une activité importante est produite dans les cours, au cœur même de l'espace construit. Le « *taskscape* » doit donc ici être envisagé en employant la « porosité » spatiale développée dans la partie Espace, et être représenté à travers un rapport poreux entre paysage naturel et paysage urbain. Paysage et activité coexistent au sein d'un même espace continu. La superposition des activités forme autant de calques d'analyse à étudier, à la fois de manière distincte et aussi de manière superposée (car intelligible de façon complémentaire). C'est en effet l'interaction des activités entre-elles qui suggère une stimulation énergétique des différentes activités dans une sorte d'émulation. On saisit alors que par la coprésence, par la mise en relation, se déploie dans le paysage une énergie remarquable.

Certaines activités ont une implication et un rôle strictement à l'échelle du quartier, d'autres (plus nombreuses) ont un rôle à l'échelle de l'agglomération urbaine tout entière. Dans ce cas, le quartier manifeste un rôle essentiel dans le métabolisme de la ville de Bamako (notamment dans les activités de recyclage, ou de production agricole). Ces activités gagnent ainsi une forme de légitimité à exister. Une fois que cette légitimité est évoquée, on met donc le doigt sur une question épineuse de « justice spatiale »<sup>781</sup>. Car le rôle de ce quartier en temps qu'acteur urbain n'est aujourd'hui pas assumé par les autorités administratives de la ville, ce quartier n'étant pas officiellement reconnu, pas référencé sur les cartes. Et pourtant, l'existence de ce quartier est quasiment inhérente à la ville-même, à savoir que la ville est en partie dépendante des activités développées au sein de ce quartier. En d'autre terme, il ne s'agit pas d'un « parasite », dans la mesure où la ville ne peut se passer de lui, il s'agit d'autre chose. Il est plutôt question d'une forme d'interdépendance, d'une complémentarité. En effet, la ville formelle a besoin de cette activité parallèle qui la nourrit, l'entretient et la fait vivre : laver le linge, transporter les marchandises, conditionner les produits, récupérer les déchets,... Il y a une grande complémentarité de ces activités avec le reste de la ville. Apparaît soudainement la nécessité et l'évidence de ces activités dans une économie de survie : jardinage, recyclage, valorisation, production. Ville formelle et informelle apparaissent comme interdépendante l'une de l'autre, comme une « symbiote ». Ce quartier peut donc être envisagé comme une évidence complémentaire et interdépendante, pour le métabolisme urbain de la ville.

<sup>779</sup> Nous avons également évoqué combien l'ombre peut être générateur d'activité.

<sup>780</sup> Nous pouvons ici à nouveau faire le lien avec « l'urbanisme faible » développé par Andréa Branzi (Burkhardt, 1997)

<sup>781</sup> Nous développerons ce point en détail à la fin de cette partie.

Nous avons expliqué précédemment combien la coprésence de différentes activités en un même lieu était un générateur important du « *taskscape* urbain ». Il convient d'observer cette caractéristique dans le cadre de la diversité ethnique propre au Mali. En effet, si nous faisons référence à « l'écologie culturelle » développée par Jean Gallais (1984), nous pouvons désormais comprendre la prégnance des « solidarités trans-ethniques » (Retaillé, 1998) qui envahissent l'espace urbain et agissent comme des générateurs d'énergies solidaires.

***b. Exploitation des ressources locales - Ancrage territorial***

*« L'unité du plan, du site et des matériaux dans les villages traditionnels engendre une réaction enthousiaste même chez la plupart des spécialistes. Cette réaction est en grande partie suscitée par l'harmonie du village et du paysage, aussi bien que par le sentiment de l'adéquation aux buts de l'immédiateté et de la puissance qui en émane »*

**Rapoport, 1972, p.107**

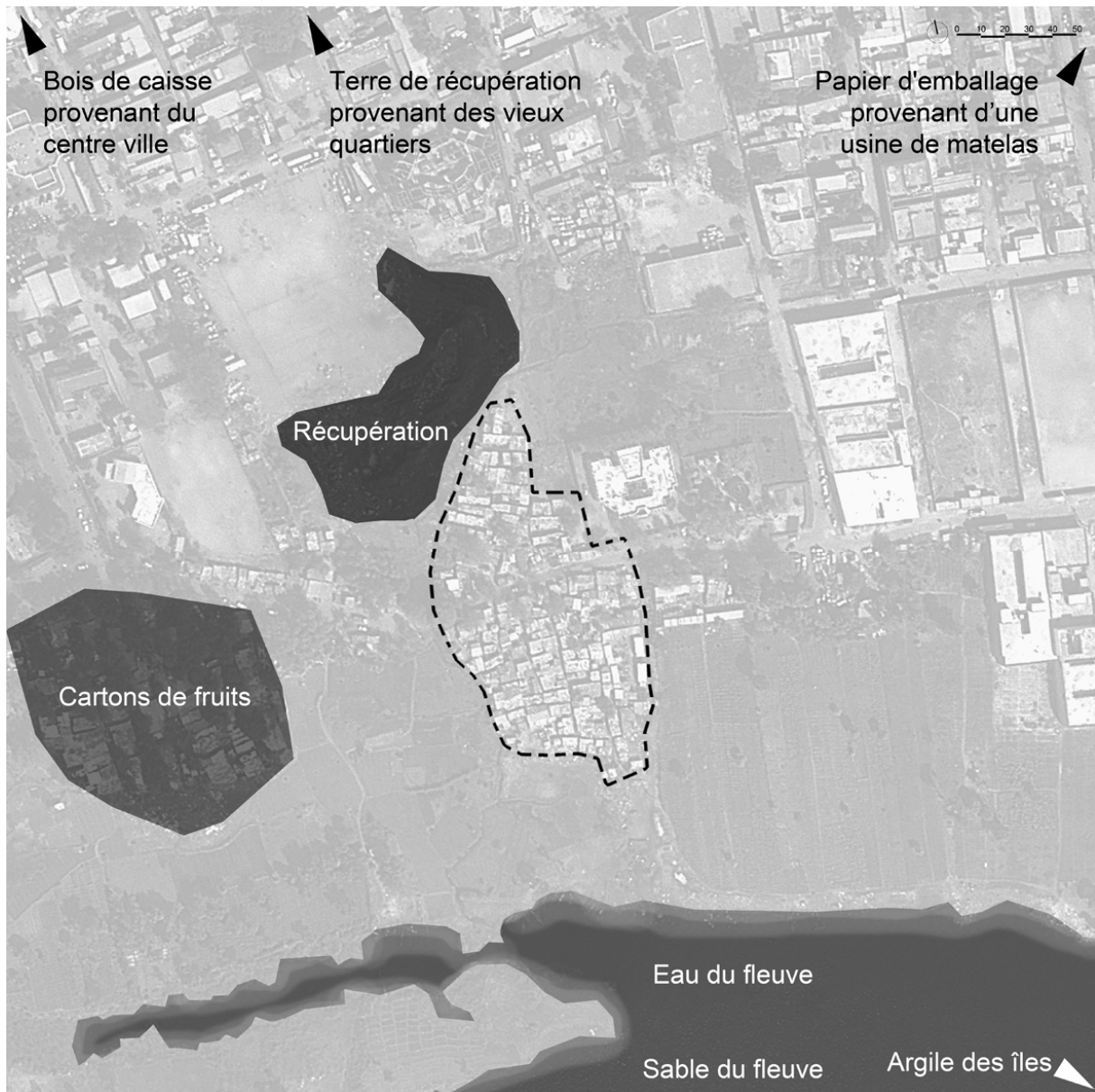
Denis Retaillé explique que les cultures nomades (dont les Bozos font partie) ne sont envisageables « que dans le dénuement matériel » (Retaillé, 1998), la posture nomade invite par conséquent à exploiter l'ensemble des énergies disponibles directement dans le paysage environnant. Cette donnée permet de mieux saisir le rapport au lieu observable dans l'urbanisation informelle du terrain. Le fait que ce quartier soit fondé, à l'origine, comme un campement de pêche nomade permet de décrypter un ancrage territorial spécifique. Retaillé explique que « le vrai nomade peut vivre de ce qu'il trouve là où il se trouve. C'est dire aussi qu'il peut prendre, là où il se trouve, tout le nécessaire à sa vie, confirmant son pouvoir. » (Retaillé, 1998). Le « génie du lieu » se manifeste ici comme une aptitude à exploiter les multiples potentiels énergétiques du lieu. Nous avons ici à faire à une réelle optimisation du milieu dans une perspective de survie qui conditionne de nombreuses activités (agriculture, activités, construction,...). Dans les faits, cette condition se révèle par une remarquable intégration au paysage. L'emploi de matériaux locaux (sable du fleuve, terre du sol,...) donne au quartier étudié des airs de caméléon parfaitement dissimulé dans le paysage environnant, l'urbanisation devient furtive.



**Figure 191 - Urbanisme furtif**

Cet « effet caméléon » ne fait pas l'objet d'une démarche consciente, c'est le résultat d'une logique économique, qui engendre une réduction des choix qui contraint elle-même à l'emploi de matériaux locaux. C'est la marque d'une logique qui va à l'essentiel, une « logique du paysan », largement influencée par les modèles anciens connus.





**Figure 192 - Provenance des matériaux locaux**

Ciment et tôles impliquent des impacts énergétiques d'étendue géographique due à des importations d'échelle internationale<sup>782</sup>. Le site géographique de Bamako témoigne pourtant d'un potentiel remarquable de matériaux naturels d'une grande diversité : Pierres des falaises, terre latéritique de la « colline du savoir », argile des berges du fleuve, sable du fond du fleuve,... Nombreux sont les matériaux mobilisables localement.

L'ombre est également une ressource locale dont le dispositif architectural vernaculaire fait ici pleinement usage. De nombreux éléments sont ainsi sollicités : arbres, hangars, plans verticaux,... Lorsque l'on sait que « l'ombre aussi est une habitation » (Bachelard, [1957] 2001, p.127), on mesure alors pleinement le rôle que peuvent avoir tous les éléments générateurs d'ombre dans le paysage.

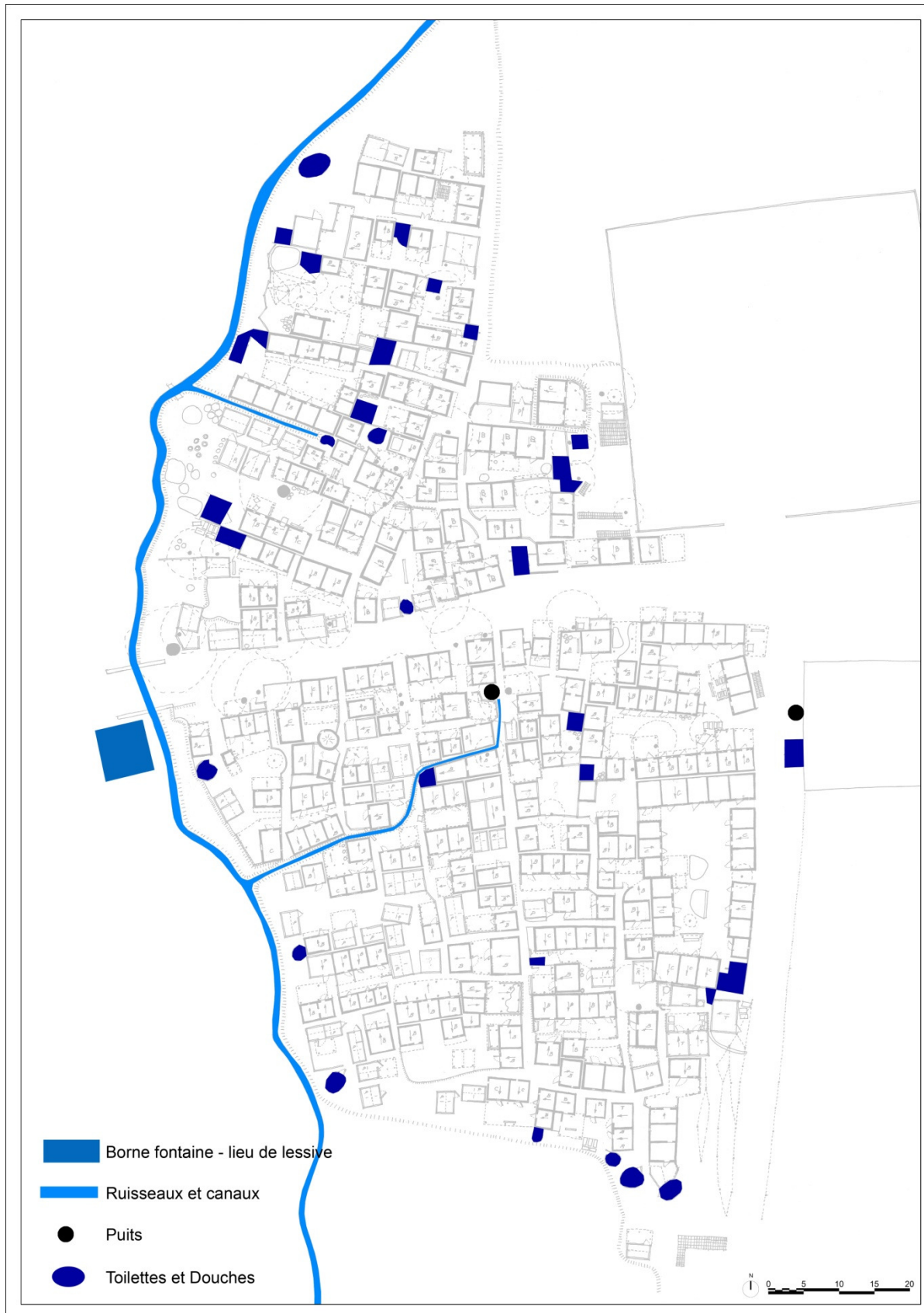
<sup>782</sup> A ce jour le Mali ne produit pas de ciment. Une somme considérable est ainsi dépensée pour l'importation de ciment provenant de l'ensemble des pays frontaliers. Si cette importation occasionne des dépenses énergétiques en fabrication et en transport, elle manifeste également une fuite importante de capitaux vers l'étranger. Les tôles, elles, sont principalement importées de Chine. L'empreinte environnementale de ces matériaux est donc extrêmement préoccupante.

Nous avons également remarqué que de nombreux cycles locaux sont mis à profit par les habitants. On pense naturellement tout de suite au cycle des saisons (crue du fleuve, saison sèche, saison des pluies,...) qui rythme le paysage et l'activité, mais ce n'est pas le seul. On trouve également les cycles engendrés par la décharge qui applique un rythme aux multiples activités de récupération, de recyclage et de réemploi. Remarquons que le cycle de récupération est un agent important car il est générateur d'un processus aléatoire. En effet, l'opération du bricolage, dépend de ce que l'on trouve, l'introduction de l'aléatoire par le cycle de récupération est un facteur important dans la génération de la complexité urbaine.

L'eau, sur le terrain, est disponible localement. Il existe même différentes sources qui fournissent différentes qualités d'eau. Il y a l'eau du fleuve, source abondante, mais de mauvaise qualité<sup>783</sup>. Il y a également l'eau des puits dont la qualité est légèrement supérieure à celle du fleuve, mais où le caractère polluant est connu de tous. L'eau du fleuve et l'eau des puits sont employées pour des tâches ménagères précises ; cette eau ne rentre que rarement dans la chaîne alimentaire. Enfin il y a l'eau tirée de la borne fontaine située à l'ouest du quartier (près du pont). Il s'agit d'une eau potable, vendue au bidon. Cette eau est payante, ce qui lui donne un caractère précieux. Elle est employée pour les tâches ménagères liées à la propreté et à l'hygiène : lessive, vaisselle, douche,...

---

<sup>783</sup> Certaines personnes vont cependant puiser de l'eau dans l'axe de l'écoulement du fleuve, espérant ainsi récolter une eau de meilleure qualité.



**Figure 193 - Carte de repérage des lieux de l'usage de l'eau**

On remarque que les toilettes et les douches sont, pour la plupart, situées sur la périphérie du quartier. Cette implantation est manifestement privilégiée pour des questions pratiques

d'évacuation des eaux usées<sup>784</sup>. Nous avons constaté dans le cas de Baissa Diarra (B.7), qu'il était envisageable de traiter l'ensemble du « chemin de l'eau » sur sa propre parcelle. Cette configuration semble contrainte par la position relativement centrale de cette parcelle. On remarque également l'aménagement, et l'entretien, de deux canaux permettant l'évacuation de l'eau vers la périphérie.

Les matériaux de récupération sont une source importante pour la construction, notamment pour le remplissage des dispositifs d'architecture légère (hangars, clôtures, et cases d'inspiration nomade). Le domaine de la récupération fait l'objet d'une économie à part entière dans le territoire urbain et correspond à un domaine d'activité. Les déchets sont traités à différents niveaux de leur parcours. Ils sont « tamisés » à différentes étapes. Une boîte de conserve, par exemple, jetée dans une corbeille sur le trottoir peut se retrouver en vente un peu plus loin sur les étagères d'un marchand au centre-ville. Une petite bouteille de soda sera récupérée pour servir de contenant à la vente d'un jus de gingembre dans la rue ou dans un frigo. Un papier journal servira à emballer du poisson. Un papier kraft (de sac de ciment) servira à l'emballage de beignets, vendus le matin. Un carton qui aura servi au transport de piles participera au complexe isolant d'une couverture. Une bouteille d'eau vide abandonnée par un touriste à la sortie du musée sera revendue et repartira dans un cycle commercial. Un fil de fer tiré d'une décharge sera réemployé dans la confection de petits fourneaux pour préparer le thé. De vieux sacs de riz usagés seront découpés, les parties les plus usagées seront enlevées, puis de nouveaux sacs seront cousus ; ils serviront au transport du charbon de bois. Une caisse qui aura servi à l'importation d'une moto depuis la Chine, servira pour construire un abri.



**Figure 194 - « Matériaux locaux » - Caisse en bois de motos importées en kit de Chine**

<sup>784</sup> Un des frères de Moussa vivait dans une construction légère à quelques mètres d'un lieu d'aisance positionné au centre du quartier. Pendant mon séjour sur place il a fini par changer de lieu car la proximité des toilettes était devenue source trop importante de désagréments.

On commence alors à comprendre que les matériaux de l'urbain peuvent avoir plusieurs existences dans leur parcours : ils peuvent ainsi être usés progressivement dans les mains de plusieurs usagers successifs. Comme ils participent d'une économie, leur usage profite alors à autant de personnes que le nombre de paires de bras qui en fera usage. L'usage d'un matériau est ainsi partagé dans le temps.

On remarque également que dans certains domaines les objets de « secondes mains » importées d'Occident ont parfois plus de valeur que des produits neufs importés de Chine. Ce constat peut sembler étrange vu d'Occident, mais pour le comprendre, il faut avoir investi un peu de ses économies dans un produit chinois pour se rendre compte de la qualité médiocre de la marchandise neuve couramment commercialisée dans le territoire Malien. Ce constat nous fait relativiser la valeur que l'on accorde aux choses. Vu du Mali, on préférera investir dans un matériel solide, qui pourra être réparé de nombreuses fois, quitte à acheter au départ un matériel de seconde main. On comprend alors que la valeur accordée aux choses dépend d'un contexte. Il n'y a pas de valeur universelle, les valeurs doivent donc être situées « Pour en finir avec l'idée d'universel » (Bollon, 2012).

De nombreuses références d'architectures contemporaines témoignent d'un intérêt particulier pour le réemploi de matériaux (Rural studio, Carin Smuts, Jean-Marc Huygen<sup>785</sup>, Wang Shu<sup>786</sup>,...). Le designer malien Cheick Diallo<sup>787</sup> semble, lui aussi, s'inscrire dans cette démarche du recyclage et de la récupération. La démarche de Cheick Diallo est bien plus ouverte car il n'hésite pas à « recycler » des savoir-faire artisanaux dans le but d'en actualiser l'image (la représentation). Cette posture permet de faire revivre des techniques anciennes et de valoriser l'artisanat territoriale du Mali, voir même de l'exporter. Par une telle démarche, des savoir-faire traditionnels locaux (du Mali) se trouvent valorisés à l'échelle internationale.

### ***c. Architecture située et enracinement local***

*« Le lieu fait lien. Le lien, c'est-à-dire l'espace, la nature et les éléments primordiaux qui les composent, rendent visible la force invisible de lien m'unissant aux autres. »*

**Maffesoli, 2010, p.73**

J'ai compris, pendant mon séjour sur place (2010-2011) que la question écologique était une notion éminemment relative à un contexte. J'ai constaté que les habitudes de gestes environnementaux que j'avais établis pour mon mode de vie en France ne se révélaient plus adaptés au contexte du Mali<sup>788</sup>.

<sup>785</sup> L'ouvrage « La poubelle et l'architecte », de Jean-Marc Huygen (2008), témoigne ainsi de l'actualité de cette question.

<sup>786</sup> L'architecte chinois Wang Shu (Pritzker 2012), réemploie des matériaux anciens dans des constructions neuves. Sa démarche consiste à d'abord faire le constat des destructions patrimoniales opérées sur les anciens quartiers de Pékin. Devant l'ampleur massive des destructions, il propose de réutiliser la qualité des matériaux anciens (tuiles vernissées, briques cuites,...) pour les réemployer dans l'architecture contemporaine. Cette démarche permet d'engendrer une posture patrimoniale originale en donnant une nouvelle vie à une matière ancienne à travers un renouveau esthétique et formel. Cet exemple intéresse particulièrement notre cas d'étude car une part des matériaux de construction en terre sont issus des anciennes constructions du centre ville de Bamako. La qualité esthétique de cette architecture contemporaine ouvre les portes d'un recyclage décomplexé de matériaux provenant de ruines urbaines. La leçon que nous offre l'architecte chinois Wang Shu ne réside pas uniquement dans le réemploi de matériaux brut, sa démarche va plus loin en engageant la « mémoire collective » (Halbwachs, 1950) tout en faisant revivre des techniques anciennes. Devant la violence des destructions urbaines en Chine la posture de Wang Shu relève d'une posture contemporaine vis-à-vis du patrimoine.

Cf- Wang Shu, 2008, Ningbo Museum, ou *Yinzhou Museum* (2008). URL : <http://www.archdaily.com/14623>

<sup>787</sup> Cheick Diallo. Designer Malien. URL : <http://www.diallo-design.com/>

<sup>788</sup> Par exemple, faire un composte dans un coin de la parcelle ne se révèle pas toujours envisageable avec un climat sec, de plus les animaux urbains sont friands de tous les déchets organiques issus de la cuisine.

Ce constat m'a engagé sur la voie de la découverte d'une « écologie des autres »<sup>789</sup> (Descola, 2011). Cette relativité s'exprime en premier lieu en fonction du contexte et de ses ressources propres. Puis sur un second plan autour des vecteurs culturels qui infléchissent les gestes de l'économie et de l'écologie. Ce constat invite à penser qu'il ne peut y avoir de recettes globales. Il nous faut nous accommoder des potentiels du lieu, en somme : « faire avec ce que l'on a ».

Michel Maffesoli, dans son ouvrage « *Matrimonium* » (2010) évoque à de nombreuses reprises la posture contemporaine (postmoderne) qui invite à renouer avec la dimension locale. Maffesoli en appelle à « L'action poïétique consistant à faire ressortir la vérité qui est là, déjà là. » (Maffesoli, 2010, p.60). Voilà pour commencer une première dimension de cet enracinement dans le local<sup>790</sup>. Maffesoli parle d'un « enracinement dynamique » comme d'une « force interne », une « ingression » (Maffesoli, 2010, p.43). Cette énergie endogène semble parfaitement être exploitée dans l'espace du terrain. Si « l'ingression » en question, consiste à considérer le « ici et maintenant » comme une ontologie qui guide le quotidien, alors il semble que les énergies qui traversent le terrain exploite déjà pleinement cette ressource potentielle. Il s'agit en fait d'une capacité à tirer partie de toutes les forces en présence pour mener à la survie. Maffesoli nous rappelle ici que l'étymologie du mot « éthique »<sup>791</sup> vient du grec *Ethos*, qui fait référence à « un lieu de vie ». La notion d'éthique peut être envisagée comme une façon d'entretenir un rapport au lieu. Selon lui, la définition de l'éthique signifie également : « S'ajuster tant bien que mal, pour le meilleur et pour le pire, à ce lieu. » (Maffesoli, 2010, p.76). Cette définition correspond parfaitement à l'ajustement progressif de l'aménagement de l'espace observé sur le terrain. De nombreuses notions s'entremêlent: Ethique, écologie, enracinement, vernaculaire,... L'ancrage dans le lieu prend soudainement des dimensions variées.

Jean-Paul Loubes, dans son « *Traité d'architecture sauvage* » (2010), milite activement pour une « architecture située ». Il prend, pour ce faire, l'exemple des « cabanes » de l'espace informel. Il explique que « La cabane a ceci de particulier qu'en elle demeure réduite la distance entre l'homme-habitant et le monde. » (Loubes, 2010, p.115). Il poursuit sur ce thème en rajoutant que « La cabane assure la continuité du dedans vers le dehors par les procédés simples d'un dispositif géopoétique. » (Loubes, 2010, p.150). Il semble que ces propos retentissent tout particulièrement dans notre cas d'étude. Nous avons déjà décrit, dans la partie Espace, la porosité urbaine qui se manifeste à travers les dispositifs spatiaux (notamment avec le type de la véranda). Avec l'aide de Jean-Paul Loubes nous constatons que cette même porosité s'exprime à l'échelle de la « cabane », pour mieux habiter le monde. Loubes précise, au sujet des cabanes, qu' « Elles sont des objets où l'homme est inscrit autant que le lieu. » (Loubes, 2010, p.117). Pour Loubes, l'espace de la cabane semble devenir la médiatrice entre homme et lieu.

<sup>789</sup> Descola Philippe, 2011, *L'écologie des autres : L'anthropologie et la question de la nature*, Quae, 110p.

<sup>790</sup> Toujours dans la quête d'un développement fondé dans la sphère locale, Maffesoli s'interroge sur la notion de « décroissance » (Latouche, 2010). La décroissance fondant une large part de sa théorie sur l'emploi de ressources locales, il est effectivement logique que cette question se présente ici devant nous. Maffesoli, s'interroge toutefois sur la justesse du terme « décroissance » : « Le terme régression n'étant pas, en la matière, le plus convenable. Peut-être faudrait-il s'attacher à faire ressortir qu'il s'agit, plutôt, d'une ingression. C'est-à-dire d'une force interne, d'une énergie se focalisant dans le *hic* et *nunc*. Ingrès versus progrès. Dans un présent l'essentiel est la présence des choses, la présence aux choses. Ce que j'avais, à l'époque, exprimé avec un oxymore : L'enracinement dynamique (Grenoble, 1978) » (Maffesoli, 2010, p.43).

<sup>791</sup> Dans son développement, Maffesoli s'arrête également sur le mot « Ethique », il explique que : « *Ethos*, *Ethika*, c'est être là. Se tenir debout en un lieu précis. S'ajuster tant bien que mal, pour le meilleur et pour le pire, à ce lieu. L'éthique doit être comprise en fonction d'un biotope, cette aire géographique, de dimension variable, mais parfois fort petite offrant hospitalité au vivant (flore, faune) qui l'habite. Le biotope, en écologie, est ce qui sert de cadre et de condition de possibilité à la biocénose (*bios*, vie et *koinos*, commune). C'est-à-dire l'ensemble des êtres vivants. » (Maffesoli, 2010, p.76).

*« Ces cabanes, parce qu'elles étaient nos premières vraies créations, étaient une partie de nous-mêmes, en même temps qu'elles laissaient le monde nous parvenir à travers l'épaisseur de leur structure. Leurs parois n'étaient pas étanches aux éléments. »*

Loubes, 2010, p.128



**Figure 195 - Perméabilité d'une hutte Bozo (B.1)**

Nous retrouvons bel et bien ici le concept de perméabilité évoqué précédemment dans la partie Espace, mais ici Jean-Paul Loubes insiste sur la « géopoétique », c'est-à-dire la relation poétique de l'espace dans l'inscription géographique du lieu.

*« Topographie, direction des vents et des pluies, toutes les données du cosmos sont lisibles dans ces architectures. De telles cabanes sont comme une prolongation de la géographie, voir même un concentré. »*

Loubes, 2010, p.115

On comprend ici que l'absence d'artifice technique provoque une mise en relation directe de l'espace avec les éléments contextuels. L'espace se doit par conséquent de prendre en compte toute la complexité des énergies du lieu (pluie, vent, topographie,...). Pour Loubes, le rapport au lieu se comprend donc comme un « prolongement » des contraintes locales, « un concentré » (Loubes, 2010, p.115). Mais Loubes ne s'arrête pas à un déterminisme climatique, il précise que ces architectures sont « doublement situées », par les conditions géographiques d'une part (comme nous venons de le voir), mais également par la dimension culturelle d'autre-part.

Loubes arrive ainsi à démontrer que l'urbanisation informelle peut être qualifiée de vernaculaire<sup>792</sup>. A l'occasion de ce rapprochement, on sent la manifestation d'un anoblissement de l'informel. En effet, prouver la démarche vernaculaire à travers l'ancrage local permet de regarder l'urbanisation informelle sous une nouvelle lumière. La seule différence fondamentale qui nous retient est l'origine urbaine des matériaux, mais même sur ce point Loubes semble avancer des arguments solides : « On pourrait dire que ce qui tient lieu de « forêt » pour ces cabanes-là, c'est la grande ville et ses rebus.

<sup>792</sup> « ...il sera chaque fois le croisement des cultures et savoir-faire dont sont dépositaires les groupes humains qui s'y côtoient, avec l'économie d'un lieu et sa géographie (site, climat, etc). Ces paramètres localisés nous font qualifier de situé ou de vernaculaire ces établissements humains. » (Loubes, 2010, p.50).

La ville comme nature. »<sup>793</sup> (Loubes, 2010, p.113). Voilà un remarquable changement de sens qui nous aide à visualiser le processus vernaculaire dans le domaine de l'informel. Loubes en vient à poser la question suivante : « Un vernaculaire savant peut-il émerger de cette connaissance qui serait alors la véritable voie pour une architecture située ? » (Loubes, 2010, p.55). Jean-Paul Loubes nous invite ici à employer une posture qui vise à tirer les enseignements de références vernaculaires informelles afin de retrouver la voie d'une architecture pleinement située.

A partir de l'analyse du terrain, de nombreuses énergies propres au lieu semblent ici exploitées. Nous avons vu que l'emploi des énergies du lieu (eau, ombres, vent,...) associé aux matériaux du lieu (paille, terre, récupération) sont des critères qui permettent de définir un rapport perméable au lieu. L'espace du terrain apparaît comme définissant une certaine façon d'être au monde dans une sorte d'acceptation des contraintes du site, dans un ancrage, dans un enracinement dans le local. Le concept de « *taskscape* » à permis en outre de visualiser combien la pratique d'activités différenciées dans le paysage permettait de générer une émulation énergétique entre les différents corps de métiers. Voyons à présent comment une « énergie solidaire » est précisément située dans la culture malienne.

---

<sup>793</sup> L'idée de « ville comme nature » n'est pas sans rappeler le concept d' « urbanisation naturelle » développé dans la partie Espace.



### Chapitre 3. Energie solidaire

« Une solidarité qui puisse transcender les nations, les communautés, les ethnies, sans abolir le foisonnement des cultures ? »

Maalouf, 2009, p.210

Nous évoquerons dans ce chapitre quelques concepts véhiculés par la langue bambara qui vont nous permettre de saisir la profondeur culturelle et ontologique des mécanismes solidaires. Mais commençons par dire que si nous cherchons ces mécanismes solidaires dans le contexte urbain, nous pouvons d'abord affirmer que ces rouages solidaires fonctionnent à plein dans les sphères villageoises<sup>794</sup>. La solidarité semble donc traverser l'ensemble des sphères de la société. Brasseur précise aussi que « selon l'importance du village, la participation sera globale ou non ; elle se fait surtout à l'intérieur d'un même quartier suivant des rapports de voisinage ou de bonne camaraderie dont la sociologie gagnerait à établir les fondements, [...] » (Brasseur, 1968, p.58). Villages et quartiers correspondent donc à des unités solidaires capables de soulever une énergie commune. La solidarité n'est donc pas étrangère au quartier ni même à la ville.

#### a. Les manifestations de la solidarité dans l'espace au Mali

« [...] le temps est mis en commun. Autrefois les solidarités villageoises étaient visibles autour des stratégies de défense. Construction de remparts (participation obligatoire selon ses moyens) »

Brasseur, 1968, p.58

Commençons par évoquer la plus ancienne trace connue de solidarité répertoriée à ce jour dans la culture malienne. Je souhaiterais ici évoquer « La Charte du Mandé », également appelée « Charte de Kurukanfuga », *Manden Kalikan*<sup>795</sup>. En effet, ce texte datant du XII<sup>ème</sup> siècle, véhiculé jusqu'à nos jours par la culture orale, mentionne le devoir d'« aide et assistance » (Celtho, 2008, p.15). On trouve surtout cette phrase particulièrement explicite : « Venons en aide à ceux qui en ont besoin » (Celtho, 2008, p.53). On comprend alors combien, une société structurée sur de telles fondations soit ainsi prédisposée à véhiculer la solidarité.

Evoquons à présent le concept de *dyè* signifiant « réunion, union » (Bazin, 1906, p.155) ou *dié* signifiant « union, camaraderie » (Travélé, 1913, p.152). Il semblerait que l'actuelle orthographe de ce mot soit : *en-kadjjè*<sup>796</sup>. Ce concept a été rencontré à de multiples reprises sur le terrain de recherche au sujet de la puissance collective générée à l'occasion de la construction. « *En-kadjjè* » est un mot Bambara, qui signifie : « l'énergie produite dans un travail commun », « faire ensemble », « unité dans le travail collectif »<sup>797</sup>. C'est l'entente qui permet aux gens de faire un travail ensemble, c'est « l'unité dans le travail », c'est une énergie positive. J'ai demandé à chaque questionnaire si les gens pouvaient m'expliquer ce terme de « *en-kadjjè* » ? Il s'avère que tout le monde en connaît la signification. Voici quelques exemples complémentaires de réponses, permettant de saisir le sens précis de ce mot :

« C'est un groupement de 2, 3, 4 personnes ou plus, il en faut au moins deux. »  
 « Association de ce mot avec le thème du travail. »  
 « Groupe de personnages qui ont les mêmes idées positives. »

<sup>794</sup> Gérard Brasseur confirme ce point en affirmant que « les solidarités villageoises apparaissent en bien des points de la vie quotidienne. » (Brasseur, 1968, p.58).

<sup>795</sup> La « Charte du Mandé » a été classée Patrimoine culturel immatériel de l'UNESCO en 2009. [00290]. Ce texte provenant d'une culture orale, la précision historique des termes employés pourra être discutée, cependant nous pouvons nous appuyer sur le sens profond des articles énumérés.

<sup>796</sup> Le terme *En-kadjjè* se prononce « djin », le début du mot n'est presque pas prononcé. Dans le même registre j'ai entendu parler de *djin kourou* ou encore de *tombara*. Mais sur ces deux dernières expressions l'orthographe demeure incertaine.

<sup>797</sup> Phrases relevées sur le terrain de recherche en 2008.

« *Groupement qui se rassemble pour faire des travaux ensemble.* »

La profondeur ontologique de ce concept, ici étroitement articulée à la production de l'espace, doit nous permettre de mesurer la puissance énergétique ainsi générée dans le cadre de l'espace urbain. Ce « *En-kadjjè* », qui est actuellement un opérateur dans ce quartier est le lien social générateur d'espaces urbains. C'est la relation sociale de solidarité qui donne la vitalité de groupe et qui rend cet espace urbain possible. C'est donc ici précisément le lien social qui fabrique le quartier. Avec ce principe, on comprend bien que nous sommes dans un système de relation non monétaire. Il n'y a pas, ou peu, d'argent en jeu dans la fabrication de ce quartier. Il s'agit véritablement d'une logique de « don / contre don » (Magassa, 2002, p.162). Les services sont donnés dans l'idée qu'ils seront rendus un jour (Maus, 1925). « Tout le monde vient, si tu ne viens pas tu te débrouilleras tout seul lorsque tu auras besoin d'aide » (Baba Diarra, B.2). Cette solidarité, qui trouve son expression dans le « *En-kadjjè* », est génératrice de rencontres et de connaissance entre voisins, c'est un facteur de sécurité. Écoutons Adama Niare (B.6) : « c'est un quartier pauvre, mais ici il n'y a pas de danger, car tout le monde se connaît, c'est un vecteur de sécurité, c'est un village ». C'est donc la cristallisation au moment de la fabrication de l'espace qui fabrique en même temps les conditions du vivre ensemble. C'est également la tranquillité d'esprit de pouvoir faire confiance à ses voisins, de pouvoir se reposer sur leur présence au moment opportun.

Rappelons que l'espace du terrain de recherche est essentiellement produit par les habitants eux même. On comprend alors que, ici, la construction spatiale est génératrice de construction sociale. Le processus de fabrication des formes urbaines est l'application dans l'urbain d'une tradition basée sur une solidarité. L'entraide et la solidarité sont le moteur d'un fantastique élan qui génère l'entente et l'esprit de groupe, c'est une énergie fédératrice d'unité sociale.

Gérard Brasseur explique que le domaine de la construction est « conçu dans le même esprit que le travail de la terre » (Brasseur, 1968, p.74). Il précise que la construction « revêt un caractère purement familial : elle se fait par et pour la famille » (Brasseur, 1968, p.74). Viviane Pâques évoque le thème de la communauté de travail sous le nom de *ton* (Pâques, 1954, p.61). Elle explique qu'en milieu Bambara « l'individu indépendant ne se conçoit pas » (Pâques, 1954, p.61). Ainsi, le cercle de la communauté permet de confondre « unité sociale », « unité de travail » et « unité économique » (Pâques, 1954, p.61). Brasseur poursuit en expliquant que « arrivé au stade de la construction elle-même, il est fait appel à des bonnes volontés extérieures à la famille, comme lorsqu'il s'agit de débroussailler, de sarcler, de récolter » (Brasseur, 1968, p.74). La solidarité semble s'affirmer comme le dénominateur commun au travail de la terre, comme à celui des constructions.

L'hospitalité est une valeur solidaire particulièrement développée au Mali. Elle se manifeste communément dans le concept de *Dyatigila*<sup>798</sup> (Bazin, 1906) ou *Diatiguila*<sup>799</sup> (Travélé, 1913). Cette valeur propre à la culture malienne suppose d'accueillir l'étranger qui s'est déplacé « comme si il était chez lui ». Précisons qu'il s'agit d'une valeur commune aux contextes ruraux comme aux contextes urbains. L'auteur malien Massa Makan Diabaté évoque ainsi l'exemple d'un chef de famille qui se doit de recevoir celui qui se présente dans son vestibule<sup>800</sup> :

« *Le vestibule d'un honnête homme, un homme qui se réclame d'une bonne lignée, appartient à tout le monde. Les nécessiteux et les sans-abri peuvent y dormir. Mais*

<sup>798</sup> *Dyatigi*, s. Hôte. - « *Dyatigi-ou ka kéné?* » comment vont ceux qui vous ont donné l'hospitalité? (demande que l'on adresse à quelqu'un au retour d'un voyage). (Bazin, 1906, p.155)

*Dyatigila*, s. c Hospitalité. - « *Dyatigila di* », donner l'hospitalité; « *Dyatigila soro* », recevoir l'hospitalité. (Bazin, 1906, p.155)

<sup>799</sup> *Diatigui*, - Qui reçoit les étrangers, logeur. (Travélé, 1913, p.151)

*Diatiguila*, - Chez le logeur ou lieu donné par le logeur à son hôte. (Travélé, 1913, p.152)

<sup>800</sup> Le vestibule est une pièce de l'habitat traditionnel, commune à de nombreuses cultures maliennes, qui fait office d'entrée et de « sas » avant de pénétrer dans l'intimité de la cours.

*investir le vestibule d'un honnête homme, c'est l'agresser, s'imposer à lui. Elire domicile dans le vestibule d'un homme qui se réclame d'une bonne lignée, c'est exiger le partage de son repas après avoir pris le gîte à la force du poignet. »*

**Massa Makan Diabaté, 1982, p.127**

Diabaté poursuit sur cet exemple en expliquant que le statut intermédiaire du vestibule engage « l'honneur » du chef de famille devant « tout le village [et] tout le pays » (Diabaté, 1982, p.127).

Pour terminer sur les manifestations de la solidarité dans l'espace malien, nous nous devons d'évoquer la pratique de la circoncision envers les jeunes garçons. Cette pratique permet de regrouper plusieurs garçons du même âge afin qu'ils traversent ensemble le même rituel. Après le rituel les jeunes circoncis demeurent ensemble dans « la case des circoncis » pendant un certain temps (Diabaté, 1979, p.83-84). On parle alors de « la fraternité de case » (Diabaté, 1982, p.112). Ce rituel semble forger des liens générationnels qui se poursuivent ensuite tout au long de l'existence. Gérard Brasseur précise ce point en expliquant que « La circoncision [...] c'est le point de départ d'une solidarité qui ne se démentira plus au travers des années et qui suscite une vie collective assez poussée. » (Brasseur, 1968, p.56-57). Le rituel de la circoncision marque ainsi un moment pivot dans la structuration sociale des individus.

*« [...] tu es mon frère de case, mon plus-que-frère. Nous avons été circoncis le même jour et avec le même couteau. »*

**Diabaté, 1979, p.84-85**

*« On ne peut jamais rejeter quelqu'un qui a été coupé au même couteau que vous. »*

**Diabaté, 1979, p.90**

*« Ils savent pourtant que les frères de case, liés par le sang du prépuce, ne se trahissent jamais. »*

**Diabaté, 1982, p.110**

On retrouve ce même phénomène chez Jan Jansen dans sa description de la cérémonie de réfection du Kama Bolon de Kangaba. Il évoque à ce sujet l'implication d'un « groupe d'âge » forgé par le rituel de la circoncision, de sept ans, *karé* ou *kare*, (Jansen, 2002). Ces sept années forment des « groupes d'âges » au sein desquels se crée une énergie solidaire. « Chaque groupe d'âge (*karé*) au Mande doit préparer son inauguration officielle en restaurant et en nettoyant le village, un groupe d'âge travaille obligatoirement aux champs, ensemble, pour gagner l'argent nécessaire à la restauration des bâtiments, en particulier la mosquée du village. » (Jansen, 2002). On comprend qu'il existe dans le territoire des interactions particulièrement étroites entre liens solidaires générationnels et production (ou entretien) de l'espace.

Evoquons également le succès populaire des mécanismes de « tontines ». Le principe de la tontine consiste à unir des micros participations financières individuelles en commun, pour permettre « d'impulser » des projets individuels à tour de rôle. Le succès populaire des projets de tontines semble fonctionner car il s'appuie sur les liens culturels puissants qui unissent les individus dans la société malienne. Les tontines valorisent des mécanismes de solidarité liés à la culture malienne.

Ce sont là des valeurs culturelles fermement ancrées dans le local, mais elles trouvent des résonances dans le contexte mondialisé. En effet, on peut observer des faits similaires dans bon nombre de cultures urbaines défavorisées<sup>801</sup>. L'entraide serait alors le ciment commun pour la fabrique de la ville pauvre. Ne serait-ce pas la pauvreté qui tient vivante cette solidarité ? Comment

<sup>801</sup> Cette solidarité, cette entraide pour la fabrication de l'espace est, par exemple, présente dans les favelas de Rio décrite par Didier Drummond : « Mais avant de s'approprier l'espace et de le délimiter, il devra se plier aux règles de voisinage déjà définies par ses prédécesseurs. C'est le troisième facteur déterminant de l'implantation : par leur accueil et l'aide offerte à la construction de l'abri, les plus anciens acceptent le nouveau migrant dans les limites d'une appropriation définie en commun » (Drummond, 1981, p.65).

tirer partie de cette énergie solidaire dans le cadre des projets de développement urbain ? En effet, pourquoi ne pas profiter de cette énergie informelle qui produit la ville ? Pourquoi dépenser autant de moyen à lutter contre elle, alors que nous pourrions tout simplement en profiter et l'accompagner ?

### **b. Ergotope - Communauté d'effort**

*« Tu viens entre les mains des autres, tu partiras entre les mains des autres »*

**Proverbe Bambara**

Peter Sloterdijk qualifie « d'ergotope » la sphère où s'exprime la faculté des êtres humains à se mettre ensemble pour créer un effort commun. « Nous donnons le nom d'ergotope à l'espace dans lequel on répartit, dans un esprit coopératif, la charge des tâches à accomplir - ses habitants, les ergotopiens, sont rassemblés en communautés d'effort. » (Sloterdijk, [2003] 2005, p.364). Il semble que la « communauté d'effort » évoquée par Sloterdijk soit un élément structurant qui se manifeste pleinement dans le terrain de recherche.

Michel Agier explique que « C'est l'énergie de l'espoir, et non du désespoir, qui alimente les créations sociales et culturelles, les dépassements de soi et la remise en cause des frontières, celles des vrais ou faux ghettos. » (Agier, 2008, p.160). Agier rejoint ici Paola Berenstein-Jacques qui explique, en substance, que la favela est mue par un immense processus positif fait « d'améliorations permanentes » (Berenstein-Jacques, 2003). Il s'agit donc d'un processus inscrit dans une dynamique progressive, dont la solidarité semble être le rouage principal.

Hannah Arendt semble employer, elle aussi, la solidarité pour distinguer la « force » de la « puissance » : « Tandis que la force est la qualité naturelle de l'individu isolé, la puissance jaillit parmi les hommes lorsqu'ils agissent ensemble et retombe dès qu'ils se dispersent. » (Arendt, 1958, p.260). Pour Arendt, l'énergie qui se dégage de l'effort solidaire est synonyme de « puissance ». C'est à dire que l'effort commun semble ici dépasser l'addition des énergies individuelles. Sur ce point, Amos Rapoport précise que :

*« la coutume de construire en commun permet non seulement de venir à bout de constructions complexes mais possède aussi des implications sociales.[...] Si des raisons sociales mènent à une construction collective, certaines techniques et certaines formes complexes ou difficiles deviennent possibles ».*

**Rapoport, 1972, p.148**

Rapoport nous permet de saisir que « la coutume de construire en commun » permet de soulever une « puissance » de travail remarquable et susceptible de franchir des obstacles matériels. Il semble que cette énergie collective ait des ramifications avec « l'égrégore »<sup>802</sup> et l'utopie<sup>803</sup>.

Colette Pétonnet fait également référence dans sa recherche à l'énergie de la solidarité, elle emploie pour cela le vecteur de la « confiance ». Car tout système d'échange repose sur la garantie d'un retour énergétique à travers la confiance. « Les rapports basés sur la confiance mutuelle ne s'établissent qu'à l'intérieur de la communauté villageoise »<sup>804</sup> (Pétonnet, [1979] 2002, p.36). On comprend que les liens solidaires ne peuvent se manifester qu'au sein des groupes de dimension

<sup>802</sup> L'égrégore est défini comme « une force produite et influencée par les désirs et émotions de plusieurs individus unis dans un but commun » (Wikipaedia).

<sup>803</sup> Evoquons à ce titre l'ouvrage de Yona Friedman « Utopie réalisable » ([1974] 2000), qui démontre parfaitement que l'« image » de l'utopie est susceptible de générer une énergie conséquente permettant la matérialisation de l'image rêvée. Cette énergie n'est « réalisable » que lorsque l'image est portée par l'adhésion de tous. Voilà peut-être le rôle de l'architecte contemporain : artisan d'images. Artisan de rêves capable de soulever une puissance collective.

<sup>804</sup> Nous revenons ici à un point relatif à la « taille critique du groupe » (Friedman, [1978] 2003), soulevé dans la partie Espace.

limitée. Elle précise encore que cette « confiance » se structure à une échelle d'étendue géographique dans la mesure où les candidats à la migration vers la ville entretiennent des liens avec des connaissances sur le lieu de migration « avant de se lancer » (Pétonnet, [1979] 2002, p.37). Alors si l'énergie solidaire se manifeste à l'échelle locale, elle puise en réalité sa source dans une myriade de liens d'étendue territoriale. On comprend alors que cette énergie solidaire puise allègrement dans un fond culturel de valeurs communes qui ont la faculté de fédérer des énergies autour d'un objectif commun.

Emil Durkheim évoque l'existence de deux types de « solidarités positives » : la « solidarité mécanique » celle de la tradition et la « solidarité organique » celle de la « division du travail » (Durkheim, [1893] 1991, p.410). Pour Durkheim, la « solidarité mécanique » proviendrait des sociétés traditionnelles et opèrerait par « similitude » dans une représentation du monde où chacun est le similaire de l'autre. Ce concept opère donc dans le cadre d'une « conscience collective » (Durkheim, [1893] 1991, p.142). On comprend ici que c'est « la conscience collective » qui façonne les liens entre les individus. La thèse de Durkheim démontre que les « solidarités organiques » de la « division du travail » seraient plus favorables à la production de liens sociaux<sup>805</sup>. Pour comprendre ce point, il convient de replacer ces propos dans leur contexte historique. En effet, à l'époque de Durkheim tous les espoirs sont mis dans le progrès apporté par la modernité. A cette époque la « division du travail » est donc synonyme d'une avancée sociale. Aujourd'hui, la fin de la période moderne nous invite à réviser notre point de vue sur les mécanismes sociaux plus anciens comme ceux, par exemple, qui opèrent dans la « solidarité mécanique ». A cela nous devons ajouter que nous avons déjà évoqué que la culture Malienne est le fruit d'une société « polychrone » (Hall, [1984] 1992) qui favorise un contexte social fait de multiples interactions. Il semble, par conséquent, que les solidarités identifiables dans les cultures maliennes dépassent largement la dualité de Durkheim pour proposer des modèles intermédiaires plus riches et plus variés faisant tour à tour des emprunts aux deux pôles conceptuels de Durkheim. Les modèles de solidarité seraient d'autant plus riches que la société est actuellement en pleine transformation<sup>806</sup>.

Afin d'éviter tout discours réducteur sur la question de la solidarité, il convient de préciser que la solidarité n'a pas que des bons côtés ! En effet, l'auteur Moussa Konaté explique volontiers que la solidarité peut se révéler être un frein culturel à la réussite individuelle et au développement<sup>807</sup>. Pour lui, la dépendance des autres, scellée dans le « pacte ancestral », génère aussi une inertie collective qui freine les opportunités d'une émancipation individuelle. La solidarité peut, par conséquent, s'énoncer comme un frein au développement. Konaté évoque à ce titre de nombreux facteurs où se manifeste cette inertie collective, il évoque notamment les obligations familiales associées à la structure de la Famille élargie : « Il faut aider sa famille », c'est « un devoir qui surpasse tout »<sup>808</sup>. Il évoque également le fait que « Trop travailler c'est mal vu »<sup>809</sup>, et que ce qui est important ce sont l'entretien des liens sociaux. Il explique également que ces propos sont « tabous »<sup>810</sup>, ce qui les cantonne irrémédiablement dans le « Non-dit ». La solidarité propose alors un envers de la médaille

<sup>805</sup> « Les liens sociaux qui dérivent de la division du travail sont actuellement plus nombreux que ceux qui dérivent des similitudes sociales. » (Durkheim, [1893] 1991, p.6).

« La solidarité mécanique ne lie pas les hommes avec la même force que la division du travail » (Durkheim, [1893] 1991, p.160).

<sup>806</sup> Est-ce que les profonds changements de la société malienne contemporaine ne s'expliquent pas par l'actuel passage d'une « solidarité mécanique » à une « solidarité organique » ?

<sup>807</sup> Propos de Moussa Konaté dans l'émission « Du grain à moudre » du 24/05/2010.

<http://www.franceculture.fr/emission-du-grain-a-moudre%E2%94%8209-10-une-nouvelle-afrique-est-elle-en-train-de-naitre-2010-05-24>

<sup>808</sup> Ibid

<sup>809</sup> Ibid

<sup>810</sup> Ibid

à travers le poids de la collectivité et de ses obligations solidaires qui lui sont associées. La question de l'énergie solidaire se charge donc d'une complexité culturelle.

### ***c. L'Ensauvagement contemporain***

Il semblerait que la modernité ait peu à peu gommé les mécanismes solidaires. Dans ce chapitre nous allons voir que la tendance contemporaine à « l'ensauvagement » suppose désormais de raviver les mécanismes solidaires (Maffesoli, 2010 et Loubes, 2010).

Michel Maffesoli évoque à plusieurs reprises un « [...] ensauvagement de l'existence. » qui est, pour lui, relatif à la condition de postmodernité (Maffesoli, 2010, p.47). Il affirme que notre monde contemporain sonne « [...] le retour de la puissance sauvage. » (Maffesoli, 2010, p.14). Il explique en outre que « [...] le sauvage est une expression de la puissance native, primordiale, sociétale, que le pouvoir social, économique, politique s'est employé à gommer. » (Maffesoli, 2010, p.14). Le sauvage serait alors une forme d'énergie campée derrière un masque social lui-même forgé par la pensée moderne. Maffesoli suggère l'avènement de l'ensauvagement de notre période contemporaine qui se manifesterait à travers une résurgence du « tribalisme »<sup>811</sup>. Il considère ce retour du tribal, comme un générateur de « nouvelles formes de solidarité, de générosité » (Maffesoli, 2010, p.45). Il décrit ces mouvements comme des vecteurs de « spontanéité », où le « non-projet » stimule l'échange et le « rapport aux autres » (Maffesoli, 2010, p.45). « Faire venir ce qui se manifeste, mais que nos préjugés, nos conformismes de pensée tendent à négliger, à refuser, à dénier. Selon Maffesoli, la dynamique contemporaine de l'ensauvagement tente de briser les barrières du conformisme, pour renouer avec l'acceptation d'une mise en relation vectrice de sentiment solidaire, dans la simplicité.

*« (...) pour représenter l'orbe de la sensibilité écologique, il faut revenir à ce qui est infiniment simple. Ce presque immédiat, sans médiateur ni médiation, constituant la vie de tous les jours. S'intéresser, à l'encontre de l'histoire événementielle ou politique à ces forces souterraines (Philippe Ariès), origines de tous les avènements. Non plus les événements constituant à obnubiler les divers observateurs sociaux, mais bien les avènements, expression de la poïétique (l'action non-active) populaire. »*

**Maffesoli, 2010, p.62**

Si l'on en croit Maffesoli la régénération des mécanismes solidaires dans le monde contemporain, semblerait avoir la même visée que la « sensibilité écologique ». Pensée écologique et « ensauvagement » iraient dans la même direction. Il précise encore que dans les mouvements communautaires contemporains, « (...) c'est la sauvagerie de la nature qui s'exprime. Attitude radicale, c'est-à-dire renouant avec ces racines profondes constituant la chaîne sans fin reliant un siècle à l'autre. Chaîne que le progressisme avait cru rompre [...]» (Maffesoli, 2010, p.14). On comprend ici que la tendance contemporaine à l'ensauvagement permet de « relier » le temps contemporain avec celui de la « pré-modernité » dans une continuité.

Jean-Paul Loubes évoque lui aussi « l'ensauvagement », toujours en faisant référence à la « civilisation de la cabane » (Loubes, 2010). Il explique la tendance contemporaine à l'édification de cabanes est le symptôme de l'expression d'une nécessité pour assouvir ce retour du sauvage. « Une manière d'envers de la société trouve à se déployer dans ces versions de la cabane et les anthropologues s'y sont depuis longtemps intéressés. C'est la part de l'homme civilisé qui cherche à s'ensauvager. »<sup>812</sup> (Loubes, 2010, p.112). Cette image de « l'envers de la société » résonne ici tout

<sup>811</sup> Ce néo-tribalisme il l'identifie dans les mouvements communautaires qui agitent la marge de la société contemporaine : croyances, style de vie écologique, mouvement de musique électronique, comportement nomade,...

<sup>812</sup> Jean-Paul Loubes en vient à citer les propos de Hundertwasser (Loubes, 2010, p.73) : « C'est donc le principe du bidonville, c'est-à-dire du foisonnement architectural et sauvage, qu'il faut améliorer et prendre comme base de départ, et non pas l'architecture fonctionnelle. ». (Hundertwasser, 1991). Cette prise de position est

particulièrement lorsque l'on songe à l'urbanisation informelle. En effet, de par sa rupture nécessaire avec les conventions de l'urbanisation moderne, l'informel apparaît comme le reflet inverse de la société contemporaine, celle-ci se manifeste « dans les trous » de l'urbanisation formelle (Agiar, 2008).

Nous venons de voir combien la posture contemporaine de plusieurs auteurs invite à renouer avec le domaine du « sauvage » pour revivifier les mécanismes de la solidarité. Voyons à présent combien l'affirmation d'autres concepts contemporains comme ceux du « soin » ou de l'« empathie » s'affirment peu à peu comme des vecteurs d'énergie potentiellement valorisables sur le terrain.

#### **d. Energie du soin et empathie**

*« Parviendrons-nous à l'empathie universelle à temps pour éviter l'écroulement de la civilisation et sauver la terre ? C'est la question primordiale qui se pose à l'humanité. »*

**Rifkin, 2011**

Nous avons à plusieurs reprises évoqué la fragilité de l'urbanisation informelle. Nous avons également précisé que ce « soin » n'est pas l'apanage exclusif de la construction lourde en terre, mais il est également présent dans l'espace léger en paille. C'est alors l'ensemble de l'espace habité qui semble être traversé par l'énergie du soin. Plus encore, l'espace est littéralement maintenu en forme à travers le soin, en effet nous avons déjà prouvé (dans la partie Temps) que la forme spatiale n'existe au présent que grâce au soin. La fragilité des matériaux engage donc les habitants dans une démarche affective envers l'espace partagé des formes urbaines. Le soin est donc également un opérateur dans la sphère sociale. L'attention portée au soin technique à travers les chantiers de réfection rituelle nous engage alors vers la manifestation du soin dans le domaine social. Ici, l'énergie du soin n'est donc pas un vain mot, mais c'est précisément la raison d'être d'un espace partagé.

La question du soin au Mali peut également être considérée à l'échelle des objets. Le Mali témoigne, en effet, d'une véritable « culture de la réparation »<sup>813</sup>. J'ai pu remarquer, sur le terrain, de nombreux détails qui témoignent de cette attention portée aux choses, ainsi que ce souci de faire durer les objets dans le temps. La question du soin semble ainsi traverser différents champs d'action. Cet ensemble d'attentions laisse augurer d'une ontologie du soin qui se manifesterait dans de multiples sphères de la société allant de l'attention portée aux constructions, aux soins portés aux objets, en passant par le souci de l'autre.

---

intéressante, dans la mesure où elle provoque une toute nouvelle posture pour envisager le projet urbain, ainsi que le mode d'action à porter sur l'urbanisation informelle.

Cf - Hundertwasser in : Hulrich Conrads, 1991, « Programme et manifeste de l'architecture du XXe siècle », Paris, La Villette, p. 193.

<sup>813</sup> Nous pourrions évoquer à ce sujet l'exposition de Musée du Quai Branly « Objets blessés. La réparation en Afrique » (2007). Cette exposition présentait de nombreux objets provenant du territoire du Mali. Elle montrait l'étendue d'une culture attentionnée ponctuée d'actions récurrentes : couture, ligatures, agrafes, réparation, prolongement,... La plupart des objets présentés dans l'exposition était des objets à caractère sacrés.

Cf - Musée du Quai Branly, exposition « *Objets blessés. La réparation en Afrique* », 19 juin - 16 septembre 2007, sous la direction de Gaetano Speranza.

URL : <http://www.quaibrantly.fr/fr/programmation/expositions/expositions-passees/objets-blesses-la-reparation-en-afrique.html>



**Figure 196 - Réparation dealebasse par couture<sup>814</sup>**

Le philosophe contemporain Bernard Stiegler place la question du « soin » au cœur de sa pensée, ce concept siège en bonne place dans le « Manifeste 2010 »<sup>815</sup>. A l'occasion de ce manifeste, Il va jusqu'à promouvoir « une nouvelle économie industrielle fondée sur le soin », afin dit-il « d'inventer un nouveau savoir-vivre »<sup>816</sup> (Bernard Stiegler, 2010). On mesure alors l'ampleur de la tâche en ce qui concerne la société occidentale. Mais si la tâche s'annonce immense pour l'occident, elle semble moins conséquente sur le terrain du Mali. En effet, notre recherche démontre que les mécanismes solidaires demeurent très présents dans la culture malienne. Nous pourrions alors découvrir que le « soin », reste une valeur culturelle essentielle à la constitution d'une pensée contemporaine. Bernard Stiegler nous ramène sur le terrain de l'économie en expliquant que « économiser signifie d'abord et avant tout prendre soin. » (Stiegler, Manifeste 2010). Le soin serait donc un mécanisme structurant de la condition contemporaine qui tend vers plus d'attention au monde et à l'environnement.

Pour poursuivre sur ce thème, nous pourrions à présent nous tourner vers quelques propos tenus par Bachelard, dans « La poétique de l'espace » [1957] 2001. Bachelard évoque le soin apporté à la maison à travers « l'action ménagère » : « Ce qui garde activement la maison, ce qui lie dans la maison le passé le plus proche et l'avenir le plus proche, ce qui la maintient dans une sécurité d'être, c'est l'action ménagère. » (Bachelard, [1957] 2001, p.73). Pour Bachelard, le soin apporté à la maison deviendrait un rouage qui permettrait l'inscription de valeurs dans le Temps<sup>817</sup>. Puis il précise sa pensée avec cette très belle phrase :

<sup>814</sup> La photo a été prise dans un village proche de Djenné (2007). L'image de gauche montre une dame en train de perforer unealebasse en vue de la recoudre, pour prolonger son usage. L'image de droite montre le résultat esthétique des coutures successives inscrivant l'objet dans le temps long de la « durée » (Bergson, [1938] 2005).

<sup>815</sup> <http://www.arsindustrialis.org/manifeste-2010>

<sup>816</sup> « Telle est la véritable portée de cette crise, dont les aspects financiers ne sont qu'un élément. Or, l'effet le plus massif et le plus ravageur de l'addiction est que celui qui en est victime ne prend plus soin ni de lui-même, ni des autres, ni du monde qui l'entoure : c'est un irresponsable sur qui il n'est plus possible de compter. Ainsi s'installe une société de l'incurie - c'est-à-dire une destruction de la société, ce que nous avons appelé une dissociation. » (Bernard Stiegler, Manifeste 2010)

<sup>817</sup> On pourrait rapprocher cette pensée de la « durée » chez Bergson [1938] 2005. Bergson évoque la « durée » comme constituée de « fines singularités ». Nous avons employé à ce titre l'image des pointillés. Il semble que



*« [...] on sent comme une conscience de construire la maison dans les soins même qu'on apporte à la maintenir en vie, à lui donner toute sa clarté d'être. Il semble que la maison lumineuse de soins soit reconstruite de l'intérieur, qu'elle soit neuve par l'intérieur. »*

**Bachelard, [1957] 2001, p.74**

Pour mesurer l'importance de cette citation dans le domaine qui nous occupe, rappelons que les constructions en terre sont soumises à un soin tout particulier, notamment sur la surface externe de l'enduit. Alors la « maison lumineuse de soins » évoquée par Bachelard prend ici une valeur pertinente. On comprend également que le soin ainsi apporté engendre une renaissance cyclique de l'espace, telle une régénération. Pour préciser ce point Bachelard prend ensuite l'image du soin apporté sur un meuble en bois :

*« [...] quand un poète frotte un meuble [...] quand il met avec le torchon de laine qui réchauffe tout ce qu'il touche un peu de cire odorante sur la table, il crée un nouvel objet, il augmente la dignité humaine d'un objet, il inscrit l'objet dans l'état civil de la maison humaine. »*

**Bachelard, [1957] 2001, p.73**

Cette pensée nous éclaire sur la valeur humaine du soin apporté aux choses. Et si Bachelard emploie la référence du bois, c'est certainement pour faire ressentir l'aspect vivant et donc mortel, du matériau fragile. En effet, comme la terre, seul le soin apporté à la fragilité permet à un espace ou à un objet de durer dans le temps.



**Figure 197 - Prendre soin de l'espace - Entretien cyclique d'une toiture - Ville de Dia (2009)**

Nous ne saurions aborder ce sujet sans faire référence au « don » de Marcel Mauss, notamment dans son « Essai sur le don » (1925). En effet, l'action solidaire commence là où un premier individu commence par donner, tout semble commencer par un acte : « de charité, de « service social », de solidarité » (Mauss, [1925] 2007, p.107). Il assure, lui aussi, et en son temps, que « Les thèmes du don, de la liberté et de l'obligation dans le don, celui de la libéralité et celui de l'intérêt qu'on a à donner, reviennent chez nous, comme reparaît un motif dominant trop longtemps oublié. » (Mauss, [1925] 2007, p.107). Mauss semble présupposer, en 1925, l'avènement du don comme un ingrédient constitutif d'une civilisation qui renouerait avec des mécanismes solidaires profondément enfouis dans la « nature humaine » (Morin, 1973).

Aujourd'hui, l'économiste américain Jeremy Rifkin emploie le concept d' « empathie » pour construire les bases d'une « nouvelle logique économique » (Rifkin, 2012), un nouveau modèle,

---

les gestes du soin apporté aux maisons participent pleinement de l'effet de « durée » à travers les mille gestes de l'entretien.

notamment pour la structuration énergétique contemporaine. Rifkin explique que « les grandes révolutions économiques de l'histoire se produisent quand de nouvelles technologies des communications convergent avec de nouveaux systèmes d'énergie. »<sup>818</sup> (Rifkin, 2012). Rifkin utilise alors l'image réticulée du réseau internet, comme élément structurant d'un système de production énergétique. Il évoque à ce propos une « énergie distribuée » (Rifkin, 2012), c'est-à-dire une énergie en réseau, une sorte « d'internet de l'énergie » basée sur un système collaboratif de redistribution<sup>819</sup>. Ce système suppose un mode de production énergétique utilisant le potentiel énergétique spécifique de chaque lieu. Jeremy Rifkin en somme suggère la production d'une énergie locale, où chacun produit sa propre énergie à partir de ses propres potentialités (vent, soleil, ordures, marées,...)<sup>820</sup>. Il semble que le déficit d'infrastructure centralisé du Mali encourage déjà une « économie latéralisée » sur le territoire malien. On peut notamment constater cela au sujet de la production individuelle d'électricité<sup>821</sup>. On constate également que l'usage du téléphone portable au Mali devient le support d'un système d'échange monétaire en réseau étendu à travers le territoire<sup>822</sup>. On comprend alors comment la culture du réseau social malien s'empare rapidement des nouvelles technologies en réseau pour intensifier les mailles d'un réseau solidaire préexistant. On peut alors imaginer que la culture malienne se prête particulièrement à l'émergence contemporaine de cette « économie latéralisée ». C'est comme si ce réseau « empathique » existait déjà au Mali, comme si il sommeillait et qu'il ne demandait qu'à se réveiller.

Rifkin explique que le pouvoir centralisé correspondait au modèle économique de la « seconde révolution industrielle » ce modèle était fondé sur une « énergie d'élite » (nucléaire, pétrole,...) ; la structure de l'ensemble correspondait à des actions centralisées agissant « du haut vers le bas ». Mais la « troisième révolution industrielle »<sup>823</sup> proposée par Jeremy Rifkin appelle à un « pouvoir latéral », un « pouvoir distribué », un « *buisness model* collaboratif », « de père à père »<sup>824</sup>. Il semble que la culture malienne ne soit pas étrangère à cette forme de production énergétique collaborative.

Pour Rifkin, la considération contemporaine envers l'« Homo empathicus », permet de relire l'histoire de l'humanité. Il explique en effet que jusqu'à présent les lignes écrites de l'histoire étaient principalement marquées par les « mécontents et les furieux, les excédés et les rebelles » (Rifkin,

<sup>818</sup> Rifkin explique l'histoire humaine est marquée par différentes étapes techniques qui structurent les différents paliers des civilisations humaines successives. La « civilisation du mythe » était fédérée par les « liens de sang », puis la civilisation hydraulique (Sumérienne) s'est structurée grâce à l'« écriture » qui a permis de transmettre des liens religieux occasionnant des changements d'échelles. Ensuite il y eu l'imprimerie et l'émergence de « liens nationaux ». Aujourd'hui Rifkin suggère que notre civilisation brise les frontières nationales en employant les canaux matériels des réseaux de communication (internet). Il explique en outre que le sentiment humain de l'« empathie » devient alors un vecteur partagé par l'ensemble des cultures, ouvrant ainsi la voie à l'émergence d'une « civilisation empathique ».

<sup>819</sup> C'est précisément sur ce modèle énergétique qu'il fonde sa théorie pour une « Troisième Révolution Industrielle » (TRI).

<sup>820</sup> Rifkin nomme ce modèle économique de l'énergie le « Capitalisme distribué ».

<sup>821</sup> Il n'est pas rare de voir, dans le territoire malien, des panneaux solaires recharger des batteries. Ces batteries serviront, le moment venu, à regarder un match de foot à la télévision. Les batteries et l'écran (propriétés individuelles), sont alors mis en commun pour partager l'intensité d'un match de foot. Il s'agit donc déjà d'une énergie collaborative, dans le sens où elle est partagée, ouverte, « redistribuée ».

<sup>822</sup> Le téléphone portable devient un outil pour réaliser des transferts d'argent à travers tout le pays.

<sup>823</sup> « La troisième révolution industrielle nous donne l'espoir d'entrer dans une ère postcarbone durable au milieu du siècle, et de conjurer ainsi la catastrophe climatique. Nous avons la science, la technologie et le plan d'action pour le faire. Il ne reste qu'une seule question : saurons-nous voir les possibilités économiques que nous réserve cet avenir et mobiliser la volonté nécessaire pour y arriver à temps ? » (Rifkin, 2012)

<sup>824</sup> Jeremy Rifkin invité de l'émission « On n'arrête pas l'éco », France inter Emission du 11 février 2012, présentée par Alexandra Bensaid.

URL : <http://www.franceinter.fr/emission-on-n-arrete-pas-l-eco-l-invite-jeremy-rifkin-auteur-de-la-troisieme-revolution-industrielle>

2011). Il explique que le fait de porter notre attention sur l'empathie permet de changer notre regard sur l'histoire de l'humanité qui s'écrit dans les creux de la violence. Cette histoire « silencieuse » de l'empathie forgée par la solidarité formerait donc la majeure partie de l'histoire humaine. Rifkin nous permet par conséquent d'élaborer les bases d'un nouveau récit patrimonial.

Rifkin avance que la (re)découverte de l'empathie suggère une (re)découverte de la « nature humaine » (Rifkin, 2011). Il annonce la fin d'une nature humaine « prédatrice, concurrentielle, matérialiste, utilitaire ». Avec la fin de la modernité, nous assistons donc à un changement de perception de la nature humaine, à un « changement de conscience ». « Nous sommes des créatures sociales » nous dit Rifkin<sup>825</sup>, nous comprenons ainsi combien « la nature humaine est empathique »<sup>826</sup>. Rifkin précise que l'empathie est « basée sur nos fragilités, sur nos imperfections humaines »<sup>827</sup>. Il nous invite par conséquent à redéfinir les paradigmes de « la nature humaine ».

*« [...] la vie est faite pour l'essentiel de centaines de petits actes de gentillesse et de générosité. La compassion et le réconfort mutuels créent la bienveillance, tissent le lien social et réchauffent le cœur. Une grande partie de nos interactions quotidiennes avec nos compagnons d'humanité sont empathiques, parce que c'est notre vraie nature. »*

**Rifkin, 2011**

Rifkin explique que « le « pathie » d' « empathie » suggère que nous entrons émotionnellement dans la souffrance d'un autre, et que nous la ressentons comme si c'était la nôtre » (Rifkin, 2011). Il précise encore que « « empathie » suggère l'engagement actif : la volonté de prendre part à l'expérience d'un autre, de partager son vécu. », l'empathie n'a donc rien d'un phénomène passif, contrairement à la « sympathie » (Rifkin, 2011). L'empathie est donc un concept puissant fédérateur d'énergie pour une société résolument contemporaine.

« Soin » (Stiegler, 2010), « empathie » (Rifkin, 2011), « ensauvagement » (Maffesoli, 2010), « ergotope » (Sloterdijk, [2003] 2005),..., nombreux sont les concepts contemporains relatifs à l'énergie humaine qui trouvent leurs fondements dans les traditions « non-modernes ». Aussi, aujourd'hui, c'est à partir de ces penseurs contemporains que le Mali peut revivifier un certain nombre de ses principes culturels anciens pour s'émanciper en tant que société contemporaine.

Nous avons vu que les « énergies solidaires » sont partout présentes dans le territoire ainsi que dans la culture malienne. Elles en constituent le socle, la structure. Il semble que ces mêmes énergies soient aujourd'hui inhibées par une représentation sociétale issue de la « première modernité ». Les auteurs contemporains évoqués dans ce chapitre semblent s'accorder pour annoncer l'avènement d'un renouveau de la question énergétique à travers les mécanismes solidaires. C'est donc le moment, pour le Mali, de raviver les liens solidaires préexistants.

---

<sup>825</sup> Ibid

<sup>826</sup> Ibid

<sup>827</sup> Ibid

#### Chapitre 4. Agriculture urbaine

*« Pour le Mali, pays enclavé au cœur de l'Afrique de l'Ouest, le prix des denrées est d'autant plus élevé que le transport est coûteux. Un des moyens de s'émanciper de cette dépendance est le développement des filières de production locales. »*

**Sophie Molina d'Arranda de Darrax, 2009**

Nous définirons l'agriculture urbaine comme la capacité qu'a l'urbain de produire dans ses propres murs (ou bien dans sa proche périphérie) une agriculture de proximité. Une telle agriculture génère un rapprochement physique et social du producteur et du consommateur. Cette problématique concerne aujourd'hui l'ensemble des agglomérations urbaines qu'elles soient « des Nords » comme « des Suds ». Si pour « les Nords », cette problématique est désormais d'actualité, c'est pour des raisons climatiques, liées aux coûts énergétiques de transports. Pour « les Suds », en revanche, si les coûts de transport sont également incriminés c'est principalement pour des raisons économiques, car dans le « monde pauvre » chaque sou est compté. Aussi, c'est désormais pour les grandes agglomérations du monde pauvre, une question vitale que d'être capable de produire localement de la nourriture, sans être dépendant des fluctuations du coût énergétique<sup>828</sup>. C'est donc une question de survie, et les quartiers informels ont déjà développé des stratégies remarquables pour palier à cette question, c'est ce que nous proposons d'étudier dans ce chapitre.

De nombreux articles nous mettent aujourd'hui en alerte à propos de la récente mise en danger de cette activité agricole intra et périurbaine à Bamako<sup>829</sup> (Molina d'Arranda de Darrax, 2009, Zalle D., Maïga O., 2002). Le maraîchage urbain entre en concurrence directe avec la spéculation urbaine, cette lutte semble être « défavorable » à l'activité maraîchère qui n'est pas protégée par une « sécurisation foncière » (Zalle D., Maïga O., 2002). « La compétition entre l'agriculture et l'urbanisation tourne toujours en faveur de l'urbanisation par absence de législation spécifique et du peu d'intérêt accordé à l'agriculture dans les politiques de développement du secteur urbain. » (Zalle D., Maïga O., 2002). Il est donc désormais primordial de reconsidérer le statut de cette activité qui semble avoir des vertus importantes, notamment en terme de métabolisme urbain. La pertinence de cette activité doit donc être envisagée dans les liens étroits qu'elle entretient avec les domaines de l'urbanisation informelle.

La capacité autarcique des villes dans le territoire malien révèle un lien très fort à la nature, notamment dans les consciences, et dans la philosophie des individus. Cette conscience, c'est celle de l'homme comme « animal humain », c'est l'idée que l'homme est un élément de la nature, et sa ville avec lui. La ville, dans son autonomie alimentaire intègre inévitablement la nature (maraîchage, élevage, pêche,...), le lien à la nature est entretenu, cultivé. Ces activités de tous les jours, cette coprésence de l'homme et de la nature, génèrent dans les consciences une symbiose en marge de la mise à distance Nature / Culture prônée par la modernité. Il s'agit donc du maintien d'une forme de « naturalité » des villes, qui s'exprime par un respect des saisons et de leur puissance. La montée des eaux saisonnières dans le delta intérieur du Niger étant particulièrement spectaculaire, le respect du fleuve a toujours été imposé de fait. Et l'ensemble des villes qui ponctuent le delta sont soumises ainsi à ces fluctuations. On peut donc parler ici d'un urbanisme de saison, identifiable dans l'ensemble des villes anciennes et dont certains effets existent encore dans la capitale de Bamako aujourd'hui. L'ensemble des principes qui régissent l'agriculture urbaine accompagne et renforce la philosophie d'un rapport à la nature, ainsi que celle du vivre ensemble en société. En effet, si l'agriculture urbaine permet de refermer un cycle métabolique de la ville, elle permet également de structurer et de rendre interdépendantes de nombreuses activités urbaines, elle permet donc un entretien des liens sociaux entre les différents maillons urbains de son propre métabolisme.

<sup>828</sup> La montée toujours croissante du coût énergétique est sur le point de rendre cette question vitale.

<sup>829</sup> « L'extension des superficies construites, à vocation résidentielle, commerciale, administrative et industrielle, constitue une menace pour la survie du secteur, voire pour son développement à terme. » (Zalle D., Maïga O., 2002)

### **a. Une tradition urbaine liée aux cultures ethniques**

Les cultures urbaines du Mali témoignent d'une implication ethnique dans l'équilibre métabolique traditionnel des villes. L'usage a confié à chaque ethnie des responsabilités provoquant un échange ainsi qu'une interdépendance des différentes ethnies au sein d'un même territoire, ou d'une même ville. Cette logique qui implique une grande diversité d'acteurs ethniques a même conduit à engendrer un très grand nombre de villes historiques qui sont restées, en partie, autonomes grâce à leur agriculture de proximité. Le métabolisme urbain est donc lié à de très puissantes et anciennes interdépendances culturelles<sup>830</sup> qui forment un liant social à travers l'ensemble du pays. On observe que cette tradition et cette responsabilité ethnique est toujours d'actualité dans l'ensemble des villes du Mali. On peut même observer un certain nombre de traits culturels, liés à cette culture ethnique du métabolisme urbain, dans l'actualité contemporaine de Bamako. Les Peuls sont éleveurs, les Bambaras agriculteurs, les Bozos et Somonos pêcheurs,... Chacun a donc traditionnellement un rôle dans l'équilibre territorial et urbain. Ce fait peut expliquer, en partie, une certaine logique d'implantation géographique sur la base de regroupements ethniques par quartiers dans l'urbain. Les pêcheurs se placeront spontanément au bord de l'eau, les éleveurs s'établiront plutôt à la périphérie.

Dans certaines régions, des pêches collectives sont aujourd'hui encore traditionnellement organisées. Ces pêches sont l'occasion de rassemblements entre différents villages, ou entre différents quartiers dans le cas de villes. On peut mentionner, à cette occasion le *foulé*<sup>831</sup>, qui est le nom donné à la pêche collective dans la ville de Dia. Ces pêches sont donc un support pour l'entretien d'une conscience sociale du vivre ensemble, à l'échelle d'un territoire, et à l'échelle d'une ville, comme dans le cas de Dia. C'est donc bien la structure culturelle qui permet à ces groupes de maintenir une activité de pêche dans l'intérêt des individus comme dans celui du groupe.

---

<sup>830</sup> Nous faisons ici référence à l'« écologie culturelle » de Jean Gallais (1984).

<sup>831</sup> Pêche collective saisonnière spécifique à la ville de Dia, où les poissons prisonniers de l'assèchement du cours d'eau sont naturellement pris au piège et conservés comme un « garde-manger ». Cette réserve de victuailles est donc respectée par l'ensemble de la population de la ville. Personne n'y touche, les poissons grossissent tranquillement, jusqu'au jour où une date est fixée. C'est alors qu'au lever du jour l'ensemble des pêcheurs de la ville se retrouve autour du marigot. Ils pêchent tous en même temps mais chacun pour soi. Cet événement, respecté de tous, est vécu comme une fête, car c'est l'occasion de cuisiner de gros poissons, succulents (paraît-il).



**Figure 198 - Foulé - Pêche collective de la ville de Dia - Mars 2009**

Ce sont donc les cultures et les rôles ethniques qui structurent socialement et métaboliquement la vie urbaine et la vie rurale. Il s'agit d'un invariant de la ville en terre, encore observable dans l'ensemble du pays, et la ville de Bamako d'aujourd'hui en est l'héritière.

Il est commun d'avoir dans sa cour quelques moutons, connus comme étant « porte-bonheur » dans la tradition Bambara<sup>832</sup>. Les moutons sont connus pour éloigner le mal, pour créer des signes. On dit que, faire grandir un agneau et le manger, vous donne de la chance. L'élevage des moutons, est donc traditionnellement réalisé dans l'enceinte même de la ville. Et il n'est pas rare de trouver dans les concessions urbaines : chèvres, vaches, poulets, pigeons,... La tradition est encore très vive dans la ville, car un élevage dans la cour est le garant de l'équilibre alimentaire. La majorité de l'élevage ovin et bovin des urbains, a traditionnellement été réalisé par les peuples nomades, à qui les bêtes sont confiées pour être engraisées à la recherche de pâturages en fonction des saisons. Il y a donc une réelle « Interdépendance mutuelle des nomades et des sédentaires » (Brasseur, 1968, p.97). Les populations nomades sont par conséquent extrêmement liées aux populations sédentaires, de même que les populations urbaines sont liées aux ruraux.

Certains signes de l'agriculture urbaine sont ainsi encore clairement identifiables dans la ville de Bamako. Cependant, ce lien de filiation, cet héritage, est nettement plus flagrant dans les quartiers informels, car ils sont issus d'une culture rurale qui invente chaque jour sa propre urbanité. Ces mêmes quartiers sont également les plus pauvres, de ce fait, les questions de survie obligent au développement d'une agriculture de subsistance locale.

<sup>832</sup> « Élever des poules ou un mouton-fétiche qui protège la lignée » Fatou SOW, Dakar 1983/1988 (in Vauthrin, p.51)

Olivier et Catherine Barrière évoquent le caractère multifonctionnel de l'espace du Delta intérieur. « le delta supporte une pluralité d'usages simultanés ou successifs sur les mêmes espaces » (Barrière, Barrière, 2002). Ils précisent que cette « multifonctionnalité » n'est pas sans occasionner des conflits d'usages entre les différentes populations qui exploitent les ressources du vaste espace du Delta (Barrière, Barrière, 2002). Il semble que des conflits soient également très présents dans les zones d'agriculture intra-urbaines de Bamako<sup>833</sup> (Zalle D., Maïga O., 2002).

### **b. Entre indépendance urbaine et ancrage dans le territoire**

« Plus un système vivant est autonome, plus il est dépendant à l'égard de l'écosystème, [...] »

Morin, 1973, p.31-32

Grâce à une part de production alimentaire de proximité (pêche, mouton, maraîchage,...), le quartier de *Bozobuguni* entretient une forme d'indépendance par rapport à la ville de Bamako, il se présente alors comme ayant une capacité autarcique relative par rapport à son environnement proche qu'est la ville<sup>834</sup>.

Pour aborder cette question nous devons d'abord signaler que cette aptitude à l'autarcie urbaine se manifeste également à une autre échelle dans le territoire. Les villes anciennes du pays témoignent en effet d'une capacité autarcique remarquable. A ce sujet on doit tout d'abord rapprocher ce fait d'un contexte historique, car les anciennes villes étaient des « Cités-états » (Holder, 2002). Nous avons déjà évoqué (dans la partie espace) que la « ceinture verte »<sup>835</sup> de maraîchage périurbain était un trait commun à de nombreux modèles d'urbanisation ancienne. Gérard Brasseur évoque également cette aptitude à une production agricole locale à propos de l'échelle villageoise, il explique que le village apparaît « comme un tout pleinement en mesure de se suffire à lui-même, moyennant le concours d'une famille de forgerons et la quête sur les marchés de quelques menues productions de l'extérieur. » (Brasseur, 1968, p.58). Brasseur poursuit en expliquant que cette caractéristique est également identifiable à l'échelle de l'unité familiale<sup>836</sup>. La capacité à la production alimentaire se manifeste par conséquent à toutes les échelles : parcelle, famille, quartier, village, ville, territoire,... La manifestation de ces différentes échelles de production locale de nourriture fait songer à l'existence d'un « savoir-faire » constitutif d'un socle culturel commun. Cette capacité à pouvoir vivre en tout lieu, avec élevage et jardins, est présente dans tous les contextes que ce soit dans le contexte rural comme dans l'urbain. C'est une constante de la société qui présente un visage particulièrement intéressant dans le rapport à l'urbain.

Brasseur explique que : « En réalité les capitales ne sont pas insérées dans les circuits économiques par où les marchandises sont habituées à passer, qui comporte une destination finale, des routes bien établies et des relais intermédiaires » (Brasseur, 1968, p.424). La défaillance en infrastructure

<sup>833</sup> « [...] la concurrence pour l'usage des superficies disponibles oppose fréquemment les maraîchers aux pêcheurs, et ces deux catégories professionnelles aux exploitants de matériaux de construction, aux teinturiers, aux tanneurs et aux lavandières. » (Zalle D., Maïga O., 2002)

<sup>834</sup> Nous précisons plus tard que cette activité n'est pas suffisamment productive pour assumer une autarcie complète, cependant l'existence même de cette activité devrait nous faire prendre conscience de son importance pour le métabolisme urbain de la ville toute entière.

<sup>835</sup> Dans les villes anciennes, des clôtures légères en épineux, ou en pailles tressées, encerclent méticuleusement les différentes parcelles familiales. Les animaux étant en liberté, la parcelle de culture est soigneusement protégée dans une enveloppe robuste. La légèreté des clôtures exprime une continuité de sol avec le paysage alentour, cependant la vue n'est souvent pas permise, par l'opacité du tressage des plans verticaux de pailles. Les jardins se manifestent comme des opacités végétales sèches dans les paysages relativement nus des berges. Ce paysage périurbain se manifeste comme le pendant de l'atmosphère urbaine. Le jardin est humide là où la ville est sèche. Les limites sont perméables à l'air là où la ville présente des murs opaques. Les plans verticaux du jardin sont légers là où les parois urbaines sont lourdes.

<sup>836</sup> « Les familles gardent une bonne part d'autonomie. » (Brasseur, 1968, p.58)

routière entretient donc cette capacité à la production locale. Le caractère de « cités-états » (Holder, 2002) des villes maliennes a historiquement favorisé la fonction de centralité pour l'économie territoriale proche de la ville. Les villes sont donc étroitement dépendantes d'un « un arrière-pays suffisant qui lui garantisse des ressources vivrières » (Holder, 2002). Holder évoque à ce sujet deux échelles concentriques de domestication de la « brousse » autour des « cité-état »<sup>837</sup>. Le paysage alentour est donc plus ou moins domestiqué en fonction de la distance avec la ville. Le paysage est ainsi marqué par des dégradés différents d'appropriations, correspondant à des degrés de mise en culture. Les villes génèrent donc une économie attractive et constituent un centre autour duquel les activités viennent s'agréger. Les villes anciennes ont structuré leurs territoires environnant pour leurs permettre une autonomie partielle. Il s'agit donc d'abord d'un trait culturel propre à une citoyenneté spécifique. On peut également expliquer cette aptitude par le mauvais état des infrastructures de transport entre les villes. Ce qui a permis d'entretenir jusqu'à nos jours une capacité à une autarcie urbaine, même relative. Le contexte de la pauvreté, est manifestement un facteur important du maintien d'une agriculture de subsistance en contexte urbain.

Le fait que son matériau de construction soit la terre, engendre une activité proprement liée à ce matériau, et donc une économie territoriale plus large : les pailles, le son de riz, les bois, les terres cuites,..., autrefois le karité. L'ensemble de ces éléments constitutifs de la construction en terre sont alors mobilisés localement dans le territoire proche. La ville en terre génère donc une économie locale dont sont dépendants les villages satellites et avec eux leurs territoires. La ville et les villages restent donc interdépendants. On remarquera que l'espace rural reste à ce jour plus productif que l'espace urbain, ce qui aujourd'hui n'a rien d'une évidence<sup>838</sup>. C'est le jour de marché que les populations du monde rural viennent vendre leurs productions en ville. Les marchés rythment ainsi la vie urbaine et territoriale, tel un afflux de sang dans le cœur urbain. Si le marché est le lieu de l'échange économique, c'est également un lieu d'échange social très fort, permettant aux multiples cultures territoriales de se rencontrer et d'échanger, dans tout les sens du terme.

En interrogeant un habitant de Djenné sur la part de la production maraîchère périurbaine dans l'alimentation de la famille, celui-ci m'expliqua que « Ce n'est pas suffisant, mais c'est pour aider »<sup>839</sup>. Je pense que cette réponse est assez pertinente, dans le sens où, cette production « aide » le quotidien alimentaire de la famille. Les surfaces de maraîchage ne permettent pas, à l'évidence, de subvenir aux besoins des familles qui les cultivent indépendamment, mais elles permettent d'alléger la facture des sommes allouées à l'alimentaire. Jean Gallais explique à ce sujet que : « Eleveurs, pêcheurs, paysans ont des économies locales capables d'amortir efficacement les aléas du marché international, sans être enfermés pour autant dans une économie d'autosubsistance. » (Gallais, 1984, p.171). Il précise que « C'est sur cette économie régionale d'échanges que le système se replie en cas de crise. » (Gallais, 1984, p.171). Ces jardins sont donc des éléments essentiels pour comprendre les mécanismes de la résilience urbaine.

Dans le quartier de *Bozobuguni*, l'articulation des chemins semble méticuleusement hiérarchisée, tout en formant une maille fine de réseaux de cheminement. On identifie clairement des chemins de différentes dimensions qui opèrent des fractionnements, puis à l'intérieur de grandes parcelles se déroulent des mailles de différentes formes, parfois rectangulaires, mais aussi polygonales.

<sup>837</sup> Il fait, à cette occasion, « [...] une distinction entre la « brousse inculte » (*samba*), dans laquelle la violence est admise, et la « brousse cultivée » (*olu*), mise en œuvre par les oncles maternels. » (Holder, 2002)

<sup>838</sup> On sait désormais que, dans « les Nords », certaines activités agricoles se révèlent plus productives dans le contexte urbain, que dans le contexte rural (le miel, la culture hors-sol qui permet une économie d'eau, la culture sous serre qui permet plusieurs récoltes par ans,...).

<sup>839</sup> Un habitant de Djenné - Voyage de 2009.





**Figure 199 - Maraîchage urbain à la périphérie de Bozobuguni**

Un processus de distanciation entre la ville et son territoire proche de production est actuellement en cours dans le cas de Bamako. Il s'agit d'un phénomène relativement récent, qui résulte directement de l'étalement urbain des trente dernières années. Ce phénomène rend progressivement la ville tributaire de ses connexions internationales, de ses réseaux, et des coûts de transport<sup>840</sup>. Cela se produit au mépris d'un territoire proche qui pourrait pourtant être capable de répondre à la demande, notamment grâce à la mise en terrains réservés pour cet effet. Ce fait met désormais progressivement à mal cette culture urbaine du pays qui a fait de ses villes, des organismes quasiment autonomes.

Des parcelles de culture pourraient parfaitement servir de réserves foncières pour améliorer la maîtrise de la ressource foncière. Cette légitimation des zones de culture pourrait également être structurée par un projet de pré-verdissement. Comme dans le cas des jardiniers qui font également office de gardiens sur les parcelles privées, les jardiniers pourraient devenir les défenseurs d'un bien territorial commun.

Le manque d'argent, de monnaie, invite à préserver cette capacité à l'autarcie relative de l'urbain. Cette posture éminemment rurale se retrouve comme prolongée dans l'urbain, pourtant connu comme lieu de commerce, d'échange et de métiers spécifiques. Le caractère « polychrone » (Hall, [1984] 1992) de la culture malienne participe manifestement au maintien de ce « savoir-faire » urbain. Le fait que les villes « des Nord » cherchent à régénérer une production d'agriculture urbaine devrait nous éclairer sur l'intérêt de défendre cette activité pour « les Suds ».

### ***c. La place des « nomades du fleuve » en ville***

*« [...] une partie de la fourniture de poissons frais à Bamako est assurée par une importante production locale, manifestée dans le paysage par les nombreux campements de pêcheurs, généralement des Bozo et des Somono »*

**Zalle D., Maïga O., 2002**

<sup>840</sup> « Certains éleveurs ont déjà envoyé leurs troupeaux dans les collines depuis 4-5 ans et ne collectent plus quotidiennement leur lait, dont le transport vers la ville n'est plus rentable. » (Sophie Molina D'aranda De Darrax, 2009)

Les peuples nomades (Touaregs, Peuls<sup>841</sup> et Bozos) sont des cultures ethniques relativement identifiables dans les espaces urbains maliens<sup>842</sup>. Leur rôle dans la société est clairement assumé : les Bozos sont pêcheurs, les Peuls et les Touaregs sont éleveurs<sup>843</sup>. De part leurs activités de pêche, les Bozos sont amenés à se déplacer, ils continuent ainsi d'exploiter une forme d'habitat nomade adapté à leurs activités.

Denis Retaillé précise que les nomades se déplacent de ville en ville, l'espace urbain doit donc être envisagé comme des étapes récurrentes dans la mémoire spatiale des nomades (Retaillé, 1998). Cette dépendance envers l'urbain demeure une réalité, même dans la capitale de Bamako. La présence de constructions nomades au cœur de l'urbain est de ce fait une chose légitime. Les Bozos ont besoin de l'eau et s'installent près de leur lieu d'activité, que ce soit en contexte rural, en périphérie, où au cœur de la ville, que la ville soit grande ou petite<sup>844</sup>. Denis Retaillé a longuement travaillé sur la question du nomadisme au Sahel. Son travail de recherche interroge la pertinence d'une représentation opposant littéralement l'espace sédentaire à l'espace nomade. Il explique sur ce sujet qu'« on ne peut même pas vraiment aborder l'espace nomade en opposition à l'espace sédentaire »<sup>845</sup> (Retaillé, 1998). En effet, l'espace urbain est traditionnellement habité par des cultures différentes, aussi, certains quartiers urbains sont souvent peuplés de nomades devenus citoyens<sup>846</sup>. Denis Retaillé en vient à faire le constat que « nos catégories descriptives ne sont pas très adaptées aux réalités » (Retaillé, 1998). Retaillé explique qu'il n'y a pas lieu de représenter une frontière précise entre culture nomade et culture sédentaire, « rien n'est ainsi découpé, tout est plus flou », « les pratiques spatiales sont croisées », il y a une « absence de limite nette » (Retaillé, 1998). Denis Retaillé en vient à exprimer une « interpénétration » de la sédentarité et du nomadisme, qui se manifeste à des échelles aussi diverses que celle du territoire ou celle du lieu urbain. L'auteur en vient même à affirmer que « l'espace nomade ressemble, [...], à l'espace urbain » (Retaillé, 1998), en expliquant que dans le lieu nomade on retrouve toujours les mêmes composants, ne varie

<sup>841</sup> Les Peuls s'occupent du bétail, que ce soit le leur, ou celui des citoyens. Ils continuent de perpétuer cette tradition dans les villes secondaires, comme dans la capitale. Ils vendent leurs animaux adultes dans les marchés pour leur viande, et vendent aussi les plus jeunes destinés à l'élevage intra-urbain. Ils s'installent toujours dans des campements à la périphérie, un peu à distance de la ville, comme pour signifier leur indépendance. Car, si l'élevage nécessite de la place pour le bétail, les hommes nomades, eux aussi ont culturellement besoin d'espace. La « proxémie » nomade témoigne de ce besoin culturel d'espace (Hall, 1959). J'ai eu l'occasion d'observer un campement d'éleveurs Peuls situé dans la zone inconstructible de l'aéroport, proche de la tour d'Afrique. La zone inconstructible tolère, aux nomades, l'installation de campements temporaires à proximité de la ville. L'installation des abris étant informelle on peut distinctement mesurer la distance qui est ménagée entre la ville et le campement, ainsi que la distance entre chaque construction. Ces établissements nomades forment des quartiers fortement marqués par la coloration ethnique (forme des constructions et emploi de matériaux de construction léger).

<sup>842</sup> Le port de certains vêtements traditionnels (le large chapeau Peul, le chèche Touareg) ou les formes de certaines constructions traditionnelles (Hutte Peul, Hutte Bozo,...) permettent de distinguer certaines origines ethniques, même dans un contexte urbain.

<sup>843</sup> Ces populations nomades ont un métier dépendant de la nature (poissons, bétail), et avec les jardiniers, ils contribuent, au cœur de l'urbain, à former le lien systémique avec la terre. L'équilibre et le maintien d'une agriculture urbaine dépendent en grande partie de ces populations.

<sup>844</sup> J'ai pu observer la présence de campements Bozo intra-urbains dans différentes villes dans le pays (Koulikoro, Mopti, Ségou,...).

<sup>845</sup> Ce point semble être confirmé par le philosophe contemporain Paul Virilio lorsqu'il explique que « La question de l'urbanisation du monde contemporain se trouve posée en des termes qui remettent en cause la distinction classique entre sédentarité et nomadisme. » (Paul Virilio, 2009, p.62). La pensée contemporaine invite à briser la distinction jusque là forgée par la pensée moderne entre « nomade » et « sédentaire ». La philosophie contemporaine est donc désormais susceptible de réhabiliter le rôle et la place des nomades dans l'urbain.

<sup>846</sup> Denis Retaillé évoque même le cas d'un village où « la plupart des agriculteurs sont des « nomades » et où les éleveurs de dromadaires caravaniers sont les paysans sédentaires » (Retaillé, 1998).

simplement que l'ordre de la disposition, contrairement à « l'espace sédentaire rural qui est marqué par l'exclusivité » (Retailé, 1998). L'espace nomade se présente alors comme un dispositif spatial ouvert capable de se réarranger pour s'adapter au terrain. Il est donc question d'une structure spatiale « rigoureuse » (toujours identique), qui est aussi « flexible » (souplesse d'adaptation au terrain toujours différent). Denis Retailé explique également que l'espace nomade est particulièrement propice à la rencontre, à la mise en relation, l'espace nomade semble alors ménager des dispositifs spatiaux qui favorisent les relations sociales. La faculté de telles mises en relation étant couramment attribuée à l'urbain, on peut donc remettre en question le réflexe qui tend à extraire l'espace nomade de la culture urbaine. Les nomades ont donc une légitimité pleine et entière à habiter l'espace urbain.

Denis Retailé explique que les cultures nomades associent « le désert à la ville dans un continuum qui n'a rien à voir avec la traditionnelle opposition de la ville et de la campagne » (Retailé, 1998). Ce constat permet de revenir à nouveau sur la question du paysage urbain spécifique à la ville de Bamako. En effet, on comprend bien ici, que l'espace urbain pour les cultures nomades peut être représenté comme un « continuum » du paysage rural. Par conséquent, les tranches nomades de la population malienne ne dressent pas de murailles virtuelles entre la cité et la brousse. Pour les cultures nomades, paysage rural et paysage urbain ne font qu'un. On dénombre ainsi à Bamako plus d'une vingtaine de campements de pêcheurs sur les berges du Fleuve Niger dans les limites administratives du district de Bamako<sup>847</sup>.

Si l'on admet que l'existence de ces quartiers de nomades est nécessaire à l'équilibre urbain et à son métabolisme, en revanche, l'irrégularité foncière de ces quartiers les rend aux yeux de l'administration indésirables. Aussi, les terrains occupés par les campements Bozos, occupent la façade de la ville sur le fleuve, et on peut imaginer que les enjeux fonciers de la spéculation urbaine ne vont pas tarder à les repousser un peu plus loin. Il y a là, manifestement, une véritable question de « justice spatiale » qui doit être soulevée<sup>848</sup>.

#### ***d. Une optimisation du sol urbain disponible***

Les populations les plus pauvres de la ville engendrent, par la contrainte de la nécessité, une exploitation de l'ensemble du sol urbain disponible pour le maraichage, il s'agit d'une sorte d'optimisation (proche de la discipline mathématique), où chaque fragment de sol disponible est valorisé pour sa rentabilité potentielle à faire pousser quelque chose (marigot, surfaces inondables, parcelles en attente de construction, et même fragments de trottoirs,...). Il est question de créer une valeur sur un sol. L'ensemble du sol de la ville est donc cultivé. Les jardins potagers occupent une large part de cette exploitation du sol urbain. Même les terrains qui sont libres de façon saisonnière trouvent une forme d'exploitation potagère. En effet, les terrains inondables (pendant l'hivernage) sont des sols particulièrement propices, enrichis par les alluvions, ce sont par conséquent des sols exploités en priorité par le maraichage urbain. Ces terrains inondables sont donc extrêmement liés à la présence d'un cours d'eau ou à celle du fleuve. Ils génèrent donc une lecture de la géographie urbaine intimement liée à la topographie ainsi qu'à l'hydrographie. Il s'agit assurément d'une démonstration d'une logique implacable, où l'optimisation du sol urbain permet d'engendrer un moyen de subsistance locale.

L'agriculture urbaine est présente dans la ville de Bamako en de très nombreux lieux : sur les berges (comme nous venons de le voir), mais aussi dans les creux des falaises du Nord de la ville. On en trouve également dans le cœur du tissu urbain des parcelles non encore construites. Ces parcelles

<sup>847</sup> Croix (de la) Kévin, Ferry Luc, Landy Frédéric, Traoré Boureïma, Muther Nadine, Tangara Bekaye et Martin Didier, « Quelle « place » pour des pêcheurs urbains ? Le cas de Bamako (Mali) », *Cybergeogéographie : European Journal of Geography* [En ligne], Espace, Société, Territoire, document 648, mis en ligne le 24 juillet 2013, consulté le 03 août 2013. URL : <http://cybergeog.org/25977> ; DOI : 10.4000/cybergeog.25977

<sup>848</sup> Nous développerons cette question à la fin de cette partie.

sont parfois clôturées par de solides murs, ce qui indique qu'elles appartiennent à une personne privée, mais elles sont souvent exploitées par des maraîchers<sup>849</sup>. Dans ce cas, la présence des maraîchers permet de faire office de gardiennage tout en produisant une ressource alimentaire. Les interstices urbains que sont les cours d'eaux sont eux aussi le lieu d'une production importante<sup>850</sup>.

Le quartier moderne d'ACI 2000 illustre parfaitement le mélange entre agriculture et construction<sup>851</sup>. Ce quartier semble représenter une surface importante de production maraîchère à l'échelle de l'agglomération urbaine. Le paysage urbain de ce quartier est paradigmatique du métabolisme urbain propre à la ville de Bamako. La parcellisation à grande échelle du quartier laisse apparaître l'intensité d'une activité essentielle à l'équilibre urbain<sup>852</sup>.



**Figure 200 - La rencontre entre agriculture informelle et ville formelle (quartier d'ACI 2000)**<sup>853</sup>

Il existe une autre forme d'agriculture urbaine, très fréquente : ce sont les pépinières, qui cultivent des plantes d'agrément destinées aux jardins privés. Ces cultures sont donc produites hors-sol, le plus souvent ces cultures sont faites dans des poches plastiques récupérées formant des pots<sup>854</sup>. Ces cultures nécessitent la proximité de l'eau, mais n'ont pas besoin d'un sol cultivable ; elles peuvent donc se contenter d'un fragment de trottoir, d'un interstice urbain quelconque. Ces cultures produisent des enclaves de végétation libre et spontanée, très agréables y compris dans le très intense centre urbain.

<sup>849</sup> Je ne connais pas leur statut, ni quelle est la contrepartie due pour l'exploitation de ce sol privé.

<sup>850</sup> Dans ce cas de figure les cours d'eaux urbains sont souvent pollués. Mais le recours à des techniques d'assainissement végétal peut onéreuse, pourrait permettre la poursuite de cette activité de façon saine (phytoépuration, phytoremédiation).

<sup>851</sup> L'esthétique architecturale moderne du quartier d'ACI 2000 associée à la réalité de l'agriculture urbaine engendre une image urbaine qui se distingue nettement des canons de la globalisation.

<sup>852</sup> Ces images font irrémédiablement penser au phénomène des « villes décroissantes » (shrinking cities) qui laissent peu à peu émerger une agriculture urbaine. La ville de Détroit (USA) est souvent citée comme un exemple paradigmatique de ce nouveau phénomène. Lorsque le déclin de l'industrie a été consommé, les citoyens de la ville de Detroit ont spontanément mis en culture les immenses terrains libérés par les industries et par les parcelles vides. Ce phénomène émergent correspond donc sensiblement à la faillite de l'économie moderne. C'est comme si les villes décroissantes faisaient le deuil de la modernité et renouaient avec une économie « non-moderne » (Latour, 1991).

<sup>853</sup> Source : Google Earth

<sup>854</sup> Le tout donnant lieu à une forme de valorisation des matières plastiques usagées, sous forme de réutilisation avec un détournement de la fonction d'origine.

Chez les Dogons, l'agriculture se pratique sur le plateau minéral le long des cours d'eaux. Le paysage étant exclusivement minéral, il y a donc une analogie à travers une agriculture contrainte par un paysage minéral dominant. Agriculture rurale et agriculture urbaine exploitent toutes deux des terrains soumis à des conditions de culture extrême (sol rocheux / trottoirs urbains). Cette capacité à apprivoiser la nature pour survivre fait l'objet d'un véritable « savoir-faire » d'étendue territoriale.

On ne peut s'empêcher de faire la comparaison avec les jardins partagés qui commencent à fleurir dans les villes des « Nord », à Paris par exemple. Il s'agit de jardins, parfois hors-sol, exploitant des terrains libres de l'urbain, bien souvent des terrains en attente de construction. Avec l'aide d'associations, et d'architectes tels que l'Atelier d'Architecture Autogérée<sup>855</sup>, ces terrains disponibles sont donc officiellement « squattés », permettant une valorisation du sol en attente, et créant du même coup un îlot de verdure temporaire, ainsi que du lien sociale entre les habitants des quartiers. Ces jardins, même éphémères, participent à la qualité de l'espace urbain, ainsi qu'à son métabolisme.

### ***e. L'agriculture, un ingrédient des projets urbains contemporains***

L'augmentation latente des coûts énergétiques devrait bientôt rendre essentielle, et compétitive la production d'une agriculture de proximité, qu'elle soit périurbaine, ou intra-urbaine. Une telle activité préexistante, se doit actuellement d'être préservée et valorisée, et notamment par l'octroi de terrains adaptés et sécurisés foncièrement. Cette démarche doit donc être intégrée à une politique publique qui sécurisera, et structurera un environnement propice au développement de cette activité. L'agriculture urbaine des berges invente et/ou prolonge un usage, cette pratique devra désormais être prise en considération par les décideurs pour ses vertus environnementales. Les actions menées pourront alors intégrer un processus participatif. L'attention devra particulièrement être portée sur les terrains actuellement inondables, qui trouvent là une activité saisonnière parfaitement intégrée au climat, au terrain, ainsi qu'au contexte. Les différents projets urbains à venir doivent également prendre en considération avec tout le soin nécessaire l'ensemble de ces terrains sources d'activité. Aussi, ils doivent permettre, lorsque cela est possible, la promotion d'une telle activité désormais essentielle à la vie, et à la survie urbaine.

Cependant le potentiel de cette activité, vue comme un complément au cycle métabolique urbain, ne peut-être envisagé sans un minimum d'infrastructures dans des points précis qui se révèlent être des interfaces clefs (filtration des eaux usées avant arrosage, et compostage avant amendement). La plus grande attention devra être portée à ces interfaces pour une validité et une durabilité écologique, sanitaire et sociale des écosystèmes. Car si deux de ces rejets urbains peuvent potentiellement rendre l'agriculture urbaine plus performante, ils nécessitent irrémédiablement une phase intermédiaire de transformation. Dans le cas contraire, ces mêmes éléments pourraient se révéler (et c'est parfois le cas), de véritables dangers polluants pour la santé publique. Les rejets organiques solides, capables de pollutions graves, nécessitent la « méthanisation et le compostage »<sup>856</sup> pour permettre une fertilisation des sols. Les eaux usées qui recèlent « la présence d'éléments contaminants tels que les métaux lourds et les pathogènes constituent un frein »<sup>857</sup>. Les eaux usées pourraient alors être valorisées, par un retraitement en lagunage<sup>858</sup>, qui les rendrait propres à

<sup>855</sup> Atelier d'Architecture Autogérée a développé deux projets de jardins partagés en région Parisienne : le Eco-Urban Network / Eco-box (quartier de la Chapelle à Paris), Le 56/Eco-interstice (56 rue Saint Blaise, Paris).

<sup>856</sup> Fall Abdou, Smith Olanrewaju B., Moustier Paule, Mougeot Luc. J.A., 2004. « Développement durable de l'agriculture urbaine en Afrique Francophone. Enjeux, concepts et méthodes. » CIRAD/CRDI, 176 p. URL : <http://www.idrc.ca/openebooks/134-5/>

<sup>857</sup> Ibid

<sup>858</sup> Le traitement des eaux usées en lagunage (phytoépuration) permet de dépolluer l'eau avec des moyens techniques simples. Il s'agit principalement d'un coût de main d'œuvre. La main d'œuvre au Mali étant très bon marché, il est donc envisageable de démocratiser l'emploi de la phytoépuration à une grande échelle.

l'arrosage des sols. Une telle activité pourrait également permettre d'améliorer la qualité des eaux infiltrées dans les nappes phréatiques, ainsi que celles rejetées dans le fleuve.

L'ensemble de ces dispositifs devrait donner une réelle valeur à des éléments aujourd'hui dévalorisés et ainsi engendrer une nouvelle économie, de nouveaux métiers et également développer de nouvelles zones de maraîchage. De tels dispositifs peuvent être envisagés de manière multi-scalaire, de l'échelle parcellaire, à celle de l'agglomération, en passant par celle du quartier. Chacune de ces échelles convoque des instances administratives différentes. Aussi, les démonstrations à l'échelle des parcelles et des constructions individuelles doivent être rapidement entreprises pour convaincre les autorités de leur bien-fondé.

L'ensemble du dispositif, permettrait également d'accompagner les gestes de l'économie quotidienne pratiqués par l'ensemble des habitants des quartiers pauvres. En effet, si chez les populations pauvres, une attention toute particulière est apportée à l'eau, c'est que cette denrée est achetée, puis ensuite portée grâce à des bidons. Elle représente donc une double valeur, une première qui est monétaire ; puis une seconde qui est faite d'énergie physique. Nous savons, d'ores et déjà, qu'une même quantité d'eau est actuellement utilisée à plusieurs usages pour des questions d'économie. On comprend alors combien ces populations mesurent avec précision le poids et le prix accordés à l'eau. Imaginons à présent, qu'en fin de cycle on puisse la filtrer<sup>859</sup> afin de lui redonner une clarté et une propreté suffisante pour l'arrosage, ou pour un autre emploi. On peut s'attendre à ce que ces populations mesurent pleinement les avantages d'un tel dispositif et l'adoptent avec application. L'économie sera donc monétaire (réduction des besoins d'achat), mais aussi temporelle et énergétique (réduction conséquente de la corvée d'eau). Les jardins doivent être considérés comme des éléments structurants de la géographie urbaine, du territoire, mais également comme des acteurs potentiels d'emploi et d'activité économique pour la ville dans un circuit fermé. C'est là l'occasion d'une redécouverte potentielle d'une activité économique permettant à la ville de subvenir à ses propres besoins. C'est une manière habile et productive d'exploiter des zones urbaines inondables.

Si l'élevage urbain dégage des points positifs forts comme la proximité, elle n'est pas sans engendrer un certain nombre de points négatifs qu'il faut nécessairement prendre en compte dans l'optique d'un renforcement de cette activité. A ce titre, la divagation d'animaux, les effluents, les bruits, les problèmes sanitaires (pour les animaux et pour la santé publique), sont autant d'éléments qui doivent absolument être pris en compte pour ne pas risquer un effet contre-productif de rejet<sup>860</sup>.

L'agriculture urbaine se situe à l'interface exacte entre ville et agriculture, c'est donc le point de convergence des problématiques rurales et urbaines. Cependant les hybridations dont témoigne l'agriculture urbaine donne lieu à l'émergence d'un modèle urbain.

*« L'intrusion de la campagne dans la ville ou de la ville dans la campagne, là n'est plus le débat. La forme est plus originale car les sociétés ne sont pas figées, ni même en transition. Il y a un modèle urbain qui s'invente, s'élabore et symbolise la dynamique des cultures. »*

**Fatou Sow, Dakar, 1983/1988<sup>861</sup>**

Bamako semble s'affirmer comme une construction hybride et originale entre rurale et urbaine. L'agriculture urbaine est précisément au cœur de cette hybridation. Au moment où « les Nords » redécouvrent les vertus de l'agriculture urbaine, pourquoi ne pas valoriser et encourager une telle

<sup>859</sup> Ibid

<sup>860</sup> « Les rues sont tracées trop étroites pour que les troupeaux puissent circuler » (Molina d'Aranda de Darrax, 2009). On comprend bien que la légitimité de l'élevage urbain nécessite une intégration à de multiples échelles, notamment administrative.

<sup>861</sup> Citée par Jak Vauthrin dans *Anarchie et raison d'une architecture* (1989).

activité dans « les Suds » ? L'analyse et l'intérêt récent de la communauté scientifique pour de tels phénomènes nécessitent fortement la pluridisciplinarité, afin de comprendre et de mesurer l'ensemble des impacts à la fois sur l'urbanité et la ruralité.

L'agriculture urbaine soulève des enjeux potentiels remarquables pour l'avenir urbain, et les architectes contemporains s'y intéressent de plus en plus<sup>862</sup>. La ville pauvre constitue un formidable laboratoire à étudier et à valoriser, dans la mesure où il peut être envisagé comme le « chaînon manquant » nécessaire au rééquilibrage du métabolisme urbain (composte, recyclage et filtration des eaux usées), vers une ville naturelle. Le métabolisme que ces villes développent est ainsi une véritable leçon pour l'urbanisation contemporaine à la recherche d'un équilibre urbain constitué de cycles courts. Les réflexions contemporaines sur le Grand Paris, ont conduit à sérieusement reconsidérer le rôle de l'agriculture dans l'urbain, et notamment son importance primordiale pour la fondation d'un équilibre métabolique urbain.

---

<sup>862</sup> Sur ce thème voir le projet *Food city* de MVRDV pour la ville de Rotterdam (2009).

URL : <http://www.youtube.com/watch?v=5JRDHKAJqtA>

Voir aussi le projet *Food Print Manhattan* pour la ville de New York (2009)

URL : <http://www.youtube.com/watch?v=4sDQufkrfm4>

## Chapitre 5. Métabolisme urbain

*« A travers toutes ces interactions se constituent des cycles fondamentaux : de la plante à l'herbivore et au carnivore, du plancton au poisson et à l'oiseau : un cycle gigantesque transforme l'énergie solaire, produit l'oxygène, absorbe le gaz carbonique, et unit par mille réseaux l'ensemble des êtres de la niche à la planète; dans ce sens l'écosystème est bien une totalité auto-organisée. »*

Morin, 1973, p.31

L'étude du métabolisme urbain semble devenir un outil incontournable du Développement Durable urbain. Cette étude nécessite une approche holistique de la ville, il s'agit donc d'un travail transdisciplinaire et multi-scalaire, car l'étude porte précisément sur la complexité éco-systémique du contexte urbain. J'ai d'abord découvert la problématique du métabolisme urbain à l'occasion d'une conférence de Than Nghiem (2007)<sup>863</sup>, puis en approfondissant cette question j'ai découvert les travaux de Sabine Barles qui, avec son équipe, semble être devenue une spécialiste de cette question.

L'étude du métabolisme urbain nécessite un important travail de compilation de données, de mesures, de statistiques,... Nous n'avons pas toutes ces informations pour Bamako, et encore moins pour le quartier. L'étude du métabolisme urbain nécessite également une étude pluridisciplinaire qui intégrerait des chimistes, des physiciens, des agronomes, des géologues, des hydrologues,... Nous n'avons pas non plus cette équipe. Nous nous contenterons par conséquent simplement de prouver l'intérêt de travailler sur cette question dans le contexte urbain de Bamako.

La problématique métabolique se révèle être une question extrêmement aigüe dans les dynamiques urbaines « des Nordes ». Ce travail de thèse nous invite à nous pencher sur des modèles de métabolismes urbains autres, afin d'envisager le métabolisme urbain sur de nouvelles bases. C'est dans cette dynamique qu'il semble intéressant de se pencher aujourd'hui sur des modèles urbains du monde pauvre. Si la période moderne a progressivement écarté la question des cycles métaboliques, la période contemporaine invite aujourd'hui à en faire une des questions principales. L'hypothèse est ici que la ville informelle propose un modèle urbain en marge de la modernité, il s'agit par conséquent d'un modèle urbain potentiellement riche en terme d'enseignement sur le métabolisme urbain.

Autour de Paris, autrefois, il y avait « la zone »<sup>864</sup>, c'était une ceinture d'activités liées au recyclage de la sous-production urbaine : chiffonniers, cartonniers, métalliers,... Cette « zone » participait à l'activité métabolique de la ville, il y avait une sorte d'interdépendance entre la ville et « la zone », l'une n'allait pas sans l'autre. Cette « zone » a été photographiée par Eugène Atget (1857-1927) dans une série intitulée « Les zoniers » [1899-1913]<sup>865</sup>. Les clichés d'Atget sont étonnamment proches de l'activité observée dans certains quartiers de la ville de Bamako aujourd'hui.

<sup>863</sup> Le site internet de Than Nghiem est particulièrement généreux en informations de toutes sortes.

URL : <http://www.thanh-nghiem.fr/tiki-index.php>

<sup>864</sup> La « zone » a fait l'objet d'un film de Georges Lacombe en 1928, «*La zone: au pays des chiffonniers*», film muet de 25'.

URL : <http://www.mheu.org/fr/chiffonniers/zone.aspx>

<sup>865</sup> Album photo des « Zoniers » de Eugène Adget.

URL : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b3100004z>





**Figure 201 - « les zoniers » [1899-1913], Paris, Eugène Atget<sup>866</sup>**

La question du métabolisme urbain invite de nouveau à soulever la question de l'analogie entre système urbain et système vivant organique, tel un métabolisme. Un organisme vivant, avec des cellules qui meurent et d'autres qui naissent, avec des matières qui entrent, d'autres qui sortent. La ville est vue comme un organisme vivant avec sa complexité, sa régénération, ses transformations, ses mutations. Cette posture a dans l'histoire déjà fait l'objet d'une recherche architecturale abondante sous le nom de « mouvement métaboliste » (1959)<sup>867</sup>. Au cœur du « mouvement métaboliste » nous pouvons observer des processus urbains fondés sur de nombreux principes : organicité, flexibilité, développement cellulaire, système prolifèrent,... Nous rajouterons que le principe « métabolique » permet de se rapprocher de la notion de Temps, le « métabolisme » étant lui même fondé sur la base de cycles, de rythmes, de fréquences,... Notre propos est ici de constater combien les idées développées par le « mouvement métaboliste » (1959) peuvent aujourd'hui retrouver une forme d'actualité dans le cas de la construction d'une ville en terre. En effet, le processus d'urbanisation en terre a une relation organique directement liée au métabolisme de la ville, notamment à travers le recyclage des déchets<sup>868</sup>. Aussi l'urbanisation composée d'architecture de terre permet de faire, de refaire ; de modifier ces architectures au gré des besoins et des nécessités. L'architecture en terre se révèle être un jeu de constructions métaboliques qui reste toujours ouvert aux changements. Cette technique de construction permet une plasticité remarquable de l'espace construit.

#### **a. Le métabolisme urbain de Bamako**

*« Ecosystème : Pourquoi système ? Parce que l'ensemble des contraintes, des interactions, des interdépendances, au sein d'une niche écologique, constitue en dépit et à travers aléas et incertitudes, une auto-organisation spontanée. »*

**Morin, 1973, p.30**

La recherche de Sabine Barles porte essentiellement sur l'analyse de la ville de Paris<sup>869</sup>. Elle mène une étude historique qui vise à comprendre les changements métaboliques qui ont été récemment opérés dans la ville. Elle constate des « changements profonds du métabolisme urbain au cours du XX<sup>ème</sup> siècle ». Sabine Barles affirme que l'« histoire urbaine est indissociable de l'histoire de la

<sup>866</sup> Sources : <http://classes.bnf.fr/ecirelaville/feuille/06.htm>

<sup>867</sup> De nombreux projets développés par ce mouvement, dans l'euphorie des années soixante, ont développé des projets de mégastructures, approchant ainsi une échelle territoriale de l'architecture. La production théorique produite par ce mouvement doit aujourd'hui pouvoir être réemployée à la lumière des préoccupations liées au développement durable.

<sup>868</sup> La réalisation de constructions en terre notamment les enduits, nécessite d'intégrer au mélange les excréments d'âne par exemple. Dans ce sens on peut dire que la construction en terre participe au rythme organique de l'urbain.

<sup>869</sup> Intervention de Sabines Barles (Paris-I, UMR Géographie-Cites): « Le métabolisme urbain à Paris : contribution à une histoire environnementale de Paris (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles) ». Séminaire du Réseau des Chercheurs en Histoire Environnementale (RUCHE) du 20 octobre 2011.

URL : <http://archive.org/details/Sminaire1DuRuche.SabinesBarlesleMtabolisme>

production agricole ». En effet, jusqu'au XX<sup>ème</sup> siècle les techniques de productions agricoles étaient étroitement liées au métabolisme urbain. Les circulations énergétiques entre les deux sphères (urbain/rural) étaient constantes et complémentaires<sup>870</sup>. Dans le cas de Bamako, nous avons déjà prouvé en amont le lien étroit qui pouvait exister entre agriculture et urbanisme. Bamako présente donc une configuration favorable à un métabolisme performant. La question du métabolisme urbain invite à s'interroger « sur les flux de matières entrantes en ville », ainsi que sur la part de cette matière qui « retourne dans le monde rural » pour former une complémentarité.

Sabine Barles évoque le métabolisme urbain comme une « Interaction entre société et nature » ; elle évoque également ce concept en termes de « trajectoire socio-naturelle » ou encore de « trajectoire socio-écologique »<sup>871</sup>. Précisons que sur ce point le terrain de recherche démontre une exploitation remarquable du contexte énergétique d'interface, à la rencontre de deux cycles métaboliques : l'urbain et le fleuve. Le quartier semble ainsi pleinement exploiter la position d'interstice entre ville et fleuve. Le recours aux matériaux du paysage engage le rythme urbain sur un rapport aux cycles du paysage. Cet échange avec le paysage ouvre les portes à une valeur de l'hybridation nature-culture, rural-urbain,... Le terrain met en exergue une nouvelle dimension de l'approche contextuelle à travers la question énergétique. Nous avons déjà expliqué que le fond culturel animiste du Mali proposait un modèle urbain où le souci environnementale était particulièrement palpable. Dans le cas de Bamako l'interaction entre société et nature semble être un paradigme important à considérer.

Sabine Barles précise en outre que la question métabolique suggère une « approche dynamique » à travers une « analyse de flux de matières et d'énergie ». Dans l'analyse de ces flux, le métabolisme urbain invite à se concentrer sur « les sous-produits urbains » qu'elle nome « excréta », « pour ne pas dire déchets »<sup>872</sup>. La question du retraitement des excréta est d'importance car la capacité à les transformer sur place est un élément essentiel pour qualifier la qualité d'un métabolisme urbain. Nous avons également démontré, en amont dans la partie Ethnographie, que le terrain de recherche était un acteur important du retraitement des excréta d'une zone périphérique extérieure au quartier. L'impact métabolique du quartier s'étend donc bien au delà de ses propres limites physiques. Le quartier est par conséquent un agent important du territoire urbain alentour. Le quartier s'affirme alors comme une micro-centralité à travers le secteur couvert par la décharge qui lui est attenante<sup>873</sup>.

Sabine Barles précise qu'un bon métabolisme urbain fait également référence à l'« efficacité du recyclage intra-urbain ». C'est dans cette dynamique qu'elle a concentré une partie de son travail sur l'histoire des excréta urbains de la ville de Paris ainsi que sur la capacité de la ville à une conséquente « production d'engrais urbains à partir des sous-produits urbains ». Le métabolisme urbain invite à se pencher sur la « valorisation des matières » produites et rejetées par la ville. Cette considération pour la production d'un engrais urbain fait immédiatement référence à l'activité de tamisage et de conditionnement<sup>874</sup> réalisée au pied de la décharge non loin du quartier qui nous occupe<sup>875</sup>.

<sup>870</sup> Barles précise également qu'autrefois, dans le monde rural, il y avait une réelle « complémentarité agriculture/élevage », aujourd'hui, avec la production agricole industrielle sectorisée, ce n'est plus le cas.

<sup>871</sup> Ibid.

<sup>872</sup> Ibid.

<sup>873</sup> Je n'ai pas enquêté sur la zone couverte par la décharge, mais étant donné la proximité géographique du centre, on peut supposer qu'une part conséquente de l'hyper-centre de Bamako déverse ses ordures sur le terrain de recherche.

<sup>874</sup> Le tamisage des cendres du tas d'excréta a été décrit dans la partie Ethnographie.

<sup>875</sup> De nombreuses initiatives à travers le monde mettent aujourd'hui à profit la récupération de l'urine pour faire de l'engrais. Un déchet devient alors une ressource, un problème (pollution) devient une solution (travail). Tout est là c'est simplement une question d'organisation.

La question de « l'autosuffisance alimentaire » semble être un facteur essentiel pour le métabolisme urbain. Barles parle alors d'une « aire d'approvisionnement », qui correspondrait à une sorte de « bassin versant » de l'alimentation. Nous avons évoqué la présence de la production maraîchère interne à la ville. Rajoutons que la vingtaine de quartiers de pêcheurs<sup>876</sup> qui ponctuent les berges du fleuve dans le district de Bamako, participe à une part de l'approvisionnement en poissons. Nous pourrions préciser que Bamako témoigne d'une production maraîchère périurbaine relativement intense. Cette activité périurbaine semble aujourd'hui témoigner d'un recul problématique. Sur ce point, nous savons par exemple que la filière de production de lait locale est actuellement en « sursis » (Molina d'Aranda de Darrax, 2009). L'expansion de la surface urbaine, à travers la spéculation immobilière, éloigne inexorablement les lieux de production de lait, de sorte que pour les vendeurs le coût de transport devient trop élevé (Molina d'Aranda de Darrax, 2009).

Le métabolisme est le bilan des matières et énergies entrantes par rapport aux matières et énergies sortantes d'un espace défini. Le thème du métabolisme urbain permet de concentrer son attention sur les cycles énergétiques qui traversent l'espace. L'analyse du métabolisme est moins attachée aux formes urbaines qu'aux flux énergétiques qui agitent l'espace. Le métabolisme a d'abord été une notion attribuée au monde organique de la corporalité, il évoque ainsi des notions de survie et d'adaptation d'un corps face à une situation. Si l'on considère la ville comme un organisme on peut alors considérer le rôle du métabolisme comme une donnée essentielle de son équilibre. Le métabolisme peut être étudié à différentes échelles : une habitation<sup>877</sup>, une rue, un quartier, une ville, une région. Si la cour familiale a son propre métabolisme interne, elle participe également au métabolisme de l'ensemble urbain dont elle fait partie. Ainsi les métabolismes de différentes échelles sont complémentaires et étroitement interdépendants. La question métabolique invite à une recherche multi-scalaire. La question du métabolisme est très fortement liée aux comportements et aux activités des individus qui font la ville. Le métabolisme urbain est fortement lié au contexte environnemental notamment en ce qui concerne l'exploitation des matières disponibles.

Si les ressources locales tendent aujourd'hui à prendre de l'importance sous le coût de la pression énergétique, les villes doivent donc désormais se soucier de leur propre métabolisme urbain, de manière à favoriser les boucles énergétiques locales. Nous avons expliqué que le métabolisme urbain était un instrument d'analyse, mais il peut également devenir un outil de projet. Ainsi, optimiser un métabolisme urbain revient à favoriser des cycles énergétiques courts, de manière à ce que l'empreinte énergétique du territoire urbain soit la moins étendue possible<sup>878</sup>.

Edgard Morin démontre que l'écosystème est « coorganisateur et co-programmateur du système vivant qui s'y trouve intégré » (Morin, 1973, p.31). Le paysage est donc indissociable de l'organisme urbain. La production de nourriture interne à la ville est donc un ingrédient important d'une vitalité métabolique. La relation du paysage à la ville doit être « intégrative » afin de constituer « un tout ». (Morin, 1973, p.31). Pour Edgard Morin, la complexité sociale s'articule étroitement avec la complexité naturelle. Il explique que « [...] le développement de la complexité sociale établit des

<sup>876</sup> Sur ce sujet, voir l'article ci dessous :

Croix (de la) Kevin, Ferry Luc, Landy Frédéric, Traoré Boureïma, Muther Nadine, Tangara Bekaye et Martin Didier, « Quelle « place » pour des pêcheurs urbains ? Le cas de Bamako (Mali) », *Cybergeo : European Journal of Geography* [En ligne], Espace, Société, Territoire, document 648, mis en ligne le 24 juillet 2013, consulté le 03 août 2013. URL : <http://cybergeo.revues.org/25977> ; DOI : 10.4000/cybergeo.25977

<sup>877</sup> Une étude ultérieure pourrait être focalisée sur le métabolisme à l'échelle d'une parcelle (eau, électricité, matériaux, recyclage, agriculture, pêche, nourriture, argent, ...)

<sup>878</sup> Sur ce point nous pouvons préciser que, dans le cas du Mali, la traction animale est couramment employée. Les éboueurs de Bamako utilisent précisément cette énergie animale. Aussi, l'énergie animale pourrait potentiellement organiser des voies spécifiques pour les animaux permettant un transit propre des cycles de flux de matières nécessaires au métabolisme urbain.

relations de plus en plus larges, profondes et complexes avec l'écosystème naturel. » (Morin, 1973, p.103). Une ville comme Bamako est traversée de nombreuses cultures différentes qui sont un facteur important de la complexité sociale. On pourrait donc avancer que cette complexité sociale prédisposerait la ville à un échange intense avec le paysage ainsi qu'à ses rythmes.

La ville de Bamako intègre une part de cultures nomades (peuls, bozos, touaregs,...). Denis Retaillé (1998) explique que ces cultures nomades développent une culture métabolique particulière. En effet, il explique que :

*« un village, ou une ville plus encore croulent rapidement sous les ordures qui encombrant les rues, les sorties, quand ce ne sont pas les cours des maisons. La sédentarité c'est la crasse de l'usage. Rien de tel au campement. Lorsqu'une place est trop souillée on en change, laissant au vent et au sable la corvée du nettoyage »*

**Retaillé, 1998, p.78**

A en croire Denis Retaillé, la culture nomade révèle une posture spécifique envers son environnement temporaire. Cette révélation confirme à nouveau la représentation différenciée de la conscience écologique selon les cultures. Dans le cas de notre terrain de recherche, cet ancien campement de pêcheurs progressivement sédentarisés, témoigne certainement d'une adaptation progressive des habitants envers leurs propres déchets<sup>879</sup>. Cependant nous avons constaté que le quartier participait activement au recyclage des excréta urbains du centre ville, par conséquent ici, les rôles semblent s'être inversés, car ce sont les nomades urbains qui s'attèlent au retraitement des sédentaires.

La ville de Bamako semble être constituée de nombreux atouts pour devenir exemplaire sur un plan métabolique. Il semble que la discipline du paysage soit particulièrement qualifiée pour étudier cette question des cycles<sup>880</sup>. La ville de Bamako se prête particulièrement à une analyse du métabolisme urbain particulièrement riche d'enseignement. Si Sabine Barles mène aujourd'hui un travail historique sur les vertus du métabolisme urbain ancien de la ville de Paris, Bamako présente aujourd'hui le visage d'une ville particulièrement dynamique et vivante dont le métabolisme urbain est en mesure de s'exprimer au présent. La ville est traversée de multiples activités informelles liées au retraitement des excréta urbains. Bamako représente donc un cas d'étude particulièrement pertinent à analyser.

### ***b. Le métabolisme urbain de la ville en terre***

Nous avons précédemment prouvé, dans la partie Temps, la spécificité des rythmes urbains engendrés par la fragilité du matériau terre. La fragilité oblige à une haute fréquence de réfection des enduits de façades, ainsi qu'à des réparations et à des modifications régulières. Cette question nous a conduits à l'hypothèse d'un patrimoine spécifique qui s'exprimerait dans une actualité pure. Le rythme soutenu et fragmentaire des interventions sur l'espace construit engage donc l'ensemble de l'espace partagé dans un grand mouvement d'ensemble constitué d'une myriade d'actes isolés, de « micro-événements » (Berenstein-Jacques, 2003). L'ensemble de ces interventions fragmentaires peuvent alors être entrevues comme autant de boucles métaboliques propres à une urbanité fragile. Ce thème nous engage donc, à nouveau, sur le terrain de la résilience urbaine. L'énergie de la résilience consiste à profiter des énergies présentes, à élaborer des stratégies et des dispositifs ouverts, capables de profiter de cette énergie endogène. Nous avons déjà expliqué que la fragilité des matériaux augmente la fréquence des cycles de la résilience. Se développe alors un usage qui favorise la malléabilité du matériau à travers des réfections rituelles. La capacité endogène de régénération de l'espace informel semble ainsi être stimulée, et entretenue, par un ensemble de

<sup>879</sup> Une étude ultérieure serait nécessaire pour confirmer cette thèse.

<sup>880</sup> Les paysagistes travaillent plus particulièrement avec les cycles, alors leurs outils sont certainement pertinents pour étudier les phénomènes cycliques.

forces exogènes : inondations et reconstructions saisonnières, pluies et glissements de terrains, destructions orchestrées par l'administration urbaine, risque permanent d'incendie des constructions légères,... L'organisation sociale basée sur la solidarité engendre une forte capacité à la résilience à travers une multiplicité de leviers sociaux : mixité, hétérogénéité, connections, branchements, réseaux sociaux, citoyenneté, « polychronie » (Hall, 1984), « espace social » (Lefebvre, 1974), « complexité » (Morin, 1973),... Même la plasticité interne d'échelle moléculaire du matériau terre laisse augurer de sa capacité résiliente. En effet, avec très peu d'énergie on régénère entièrement le matériau pour un nouvel usage, pour une nouvelle forme.

La terre est un matériau local par excellence, il engage la ville sur des flux interne d'énergie. Les cycles métaboliques du matériau terre sont parfaitement fluides car la terre est aisément ré-employable, sans dépense énergétique autre que de l'énergie corporelle. De plus les boucles métaboliques de la terre dépassent rarement la distance d'une portée de charrette. L'empreinte écologique du matériau est donc extrêmement réduite. Les villes anciennes en terre révèlent un métabolisme très particulier qui mérite toute notre attention. La construction en terre nécessite une bonne terre, certes, mais cette terre aussi bonne soit-elle ne suffit pas à la confection d'une construction résistante à l'épreuve du temps.

La terre demande de l'eau, beaucoup d'eau, la ville en terre est donc toujours à proximité de l'élément aquatique. C'est une constante de l'urbanisation traditionnelle du territoire. Cette donnée permet de saisir l'importance du lien systémique avec le fleuve (ou la rivière) avoisinante. Les berges du fleuve sont un lieu important pour l'émancipation du matériau terre<sup>881</sup>.

Un grand nombre d'activités urbaines produisent des déchets qui sont directement (ou indirectement) employés dans les constructions de la ville en terre. Ainsi, la ville, ses activités et ses constructions se retrouvent intimement liées dans un seul et même cycle métabolique. Les excréments d'animaux sont directement employés dans la préparation des enduits extérieurs<sup>882</sup>. Le son de riz (déchet agricole) est un ingrédient important de la préparation du mélange destiné à l'enduit. Les pailles sont utilisées pour la confection des briques, elles sont utilisées comme des fibres qui donnent une homogénéité à la matière. La terre des ruines (issue des chantiers de destruction de la ville) intègre également de la matière pour les nouvelles constructions. La terre des anciennes constructions est souvent de très bonne qualité et peut directement être réintroduite dans les nouvelles constructions<sup>883</sup> (sous forme de brique ou sous forme de mortier).

A en croire Sabine Barles, « L'invention des déchets urbains » (2005), est un événement relativement récent de l'histoire urbaine. En effet, autrefois, les déchets n'étaient pas considérés comme un rebut, mais paradoxalement comme une ressource donnant lieu à une puissante activité. Le sentiment négatif envers les « sous-produits » urbains est donc une représentation récente qui peut être associée à la période moderne. Yona Friedman confirme ce point en affirmant que « ..., de tout temps dans l'architecture rurale, la matière première des maisons a été trouvée dans les déchets de l'agriculture, dans les matériaux inutilisés ou gênants pour l'agriculteur : les pierres, la glaise, la paille, le bois, etc. » (Friedman, [1978] 2003, p.135). Les matériaux de l'architecture vernaculaire sont étroitement liés aux déchets nous dit Friedman. Alors si l'urbanisation informelle est considérée comme « vernaculaire » (Loubes, 2010), il est donc logique que cette forme urbaine exploite la

---

<sup>881</sup> Tout projet de réaménagement des berges du fleuve Niger à Bamako devra tenir compte de ce facteur afin de ne pas entraver définitivement la capacité d'exploitation du matériau terre en ville.

<sup>882</sup> Les bouses de vaches, d'ânes sont aussi utilisées comme des combustibles pour cuire les poteries, dont une partie sera employée dans les constructions.

<sup>883</sup> Sur ce point, Henri Lefebvre affirme que « Chaque formation urbaine connut une ascension, une apogée, un déclin. Ses fragments et débris servirent ensuite à/dans d'autres formations. » (Lefebvre, 1968, p.62). Lefebvre semble sous-entendre que les cycles de réemploi de matériaux sont des mouvements inhérents à l'élaboration du processus urbain.

ressource urbaine du déchet. La récupération de déchets urbains semble être un principe structurant du métabolisme urbain de la ville en terre. Différents éléments de la construction sont régulièrement réutilisés, même chez les maçons de métier : les précieux bois de Rônier peuvent être réemployés pour une nouvelle construction, les briques d'un vieux mur peuvent être réutilisées, les chutes de précieux ciment tombé au sol sont systématiquement réemployées. Christophe Hutin constate des réflexes similaires dans les *shacks* d'Afrique du Sud<sup>884</sup>.

La ville en terre révèle une forme d'interdépendance étroite avec les activités humaines qui l'habitent, ainsi que celles qui l'environnent. Le fait qu'une partie des « déchets » urbains rentre dans les ingrédients du *banco*, crée une sorte de liens systémiques entre l'espace et l'activité. Le métabolisme urbain n'a alors rien d'immuable, au contraire, il réagit instantanément aux moindres variations environnementales. Par exemple depuis l'introduction des sacs plastiques dans la ville de Djenné, les murs deviennent ponctués des couleurs des plastiques. La ville de Djenné rejette ses sacs plastiques à l'extérieur de la ville, à sa périphérie. Les façades étant annuellement ré-enduites, elles intègrent donc cette « pollution » dans les murs de son architecture. Les façades de la ville sur le fleuve prennent ainsi lentement des mouchetés de couleurs, celles des sacs plastiques. Dans ce cas la limite formée par le cours d'eau engendre une contrainte physique à l'autarcie et contraint au réemploi du plastique dans les murs. Le matériau terre exprime dans les murs les changements métaboliques qui ont actuellement cours dans les villes (par l'introduction du plastique). Ce fait témoigne parfaitement de l'interaction systémique entre la ville et son environnement proche. Si l'on accepte le fait que la ville en terre est soumise à un processus en changement permanent, on assume alors l'importance de son métabolisme comme rouage essentiel à son existence, particulièrement dans un système constructif fragile comme la terre.



**Figure 202 - Enduit extérieur d'une maison de la ville de Djenné (2008)**

Dans l'ensemble des villes anciennes du pays, les moutons, les chèvres et les vaches sont en liberté dans la rue, ces animaux participent au « nettoyage » quotidien de la voie publique. En effet, les animaux se nourrissent de tout ce que les urbains peuvent jeter au sol : restes de thé, peaux d'orange, cosses d'arachide, restes de salade,.... Les chèvres, en particulier, ne reculent devant rien pour remplir leur estomac. Les animaux urbains engendrent ainsi un comportement urbain particulier dans les villes anciennes où les urbains peuvent se permettre de jeter délibérément leurs

<sup>884</sup> « Les clous sont comptés. Ils sont toujours réutilisés, donc détordus et repointés. Tout est précieux ! » (Hutin, 2009, p.29)

détritus au sol, car en un rien de temps ce rebut sera transformé en repas pour un animal d'élevage qui sera lui-même plus tard consommé. Cette présence des animaux associée à l'environnement urbain génère une forme d'équilibre métabolique de ces villes, associé à un comportement urbain. Ainsi, le détritisme n'a pas cette image négative de rebut, de rejet, mais est un ingrédient constitutif du cycle organique de l'urbain<sup>885</sup>. Il semblerait que, dans la ville de Bamako, des textes de loi interdisent la présence des animaux dans la rue<sup>886</sup>. Il semble que cette interdiction engendre, en partie et de manière indirecte, « l'invention des déchets urbains » de Bamako (Barles, 2005). On remarquera que l'interdiction des animaux dans le district de Bamako entrave officiellement la construction en terre. En effet, de nombreuses activités liées à la construction en terre sont parfaitement associées à la présence nécessaire des animaux : transport de l'eau, transport de la terre, les excréments de l'âne rentrent dans la composition de l'enduit extérieur,... Une simple mesure urbaine (certainement vouée à faciliter les véhicules à moteurs, ainsi qu'à l'entretien d'une image urbaine globale), engendre par conséquent une différence métabolique majeure par rapport à la tradition des villes maliennes. L'interdiction des animaux en ville se révèle être un obstacle à la construction en terre<sup>887</sup>.

Gérard Brasseur explique que « le fait de maintenir le bétail enfermé la nuit dans une enceinte d'épineux pendant cinq à dix jours de suite assure une régénération du sol pour un an où deux... » (Brasseur, 1968, p.158). Cette simple citation permet de comprendre le fait que dans la tradition territoriale, il y avait une superposition d'activités différentes qui trouvaient des complémentarités et qui permettaient ainsi de se maintenir, les unes avec les autres. Aujourd'hui les stratégies foncières de spéculation en périphérie de Bamako, engendrent l'édification de clôtures pour les terrains privés, qui contraignent l'ensemble des terrains à un usage monofonctionnel<sup>888</sup>. On peut mentionner à ce sujet l'ouvrage de Olivier et Catherine Barrière (2002) qui décrivent l'existence d'une superposition des usages sur un même territoire, pêche (lorsque le terrain est inondé), agriculture (lorsque l'eau se retire) et élevage (lorsque l'appétit du bétail demande des déplacements). Cette culture de la superposition des activités<sup>889</sup>, est donc progressivement rejetée un peu plus loin du centre-ville. Notre hypothèse est que la plurifonctionnalité des lieux ainsi que la superposition des activités, sont des mécanismes urbains favorables aux performances du métabolisme urbain, car ils permettent le maintien dans l'urbain d'une multitude d'activités informelles formant un ensemble de cycles courts. La poly-fonctionnalité de l'espace urbain favorise le phénomène de « taskscape » (Ingold, 2000) qui est lui-même facteur d'une émulation énergétique des activités en co-présence. L'agriculture urbaine sur les berges du fleuve qui permet la superposition de deux activités : l'agriculture (lorsque le fleuve est bas), et la pêche (pendant les hautes eaux) fait précisément partie de cet ensemble métabolique.

Les quartiers informels de la ville étant en partie construits en terre, ils perpétuent des fragments de métabolismes issus des villes anciennes définies plus haut. Les quartiers informels prolongent ainsi le même processus que les villes anciennes, ils trouvent dans leur environnement proche, les matériaux de construction. Dans ce cas, comme le contexte change, la matérialité de l'architecture change à

<sup>885</sup> L'arrivée récente du plastique dans le territoire modifie considérablement cet équilibre urbain, en effet, le plastique n'étant pas un élément naturel, les animaux ne peuvent pas l'ingérer. Il est même responsable de catastrophes, car il devient chez les vaches, par exemple, une cause de mortalité.

<sup>886</sup> Nous avons inventorié un certain nombre de textes mentionnant cette disposition : Article 226 du Code pénale, un arrêté du gouverneur du district, datant de 1989.

<sup>887</sup> Malgré l'interdiction officielle, il est fréquent de voir des groupes de 4 à 6 moutons dans les rues, il n'est pas rare de voir des petits troupeaux de 20 à 30 têtes, et pendant la nuit, on peut voir passer de grands troupeaux sur le pont, en plein centre ville.

<sup>888</sup> La mono-fonctionnalité des espaces est actuellement profondément remise en cause dans les projets contemporains. On préfère aujourd'hui favoriser les mutualisations et les mises en commun, particulièrement pour ce qui concerne les édifices publics. Par exemple une cour d'école peut parfaitement servir de terrain de jeu pendant le week-end.

<sup>889</sup> Nous avons prouvé avec Marc Augé, que l'on pouvait qualifier les places de marchés urbains comme des lieux de « sacralité alternative » (Augé, 1992, p.77).

son tour, cependant la logique et le processus sont ici respectés. Nous avons déjà évoqué que le quartier était le lieu de plusieurs inventions techniques, nous mesurons à présent combien ce facteur est lié (en partie) à l'articulation au cycle métabolique. En effet, nous avons expliqué que le bricolage consistait à être en mesure de réaliser une opération à partir d'un nombre défini de matériaux. Cette stratégie du bricolage est donc un facteur important pour comprendre la faculté d'un quartier informel à établir un métabolisme court, en exploitant toutes les ressources disponibles sur place. Le lien puissant entre ces quartiers et leur rôle métabolique peut être vérifié par la proximité géographique récurrente d'une décharge. Les quartiers pauvres de Bamako jouent actuellement ce rôle que jouait autrefois « la zone » à Paris. Ces quartiers en tant qu'acteurs métaboliques sont nécessaires à l'équilibre de la ville toute entière. Ne pas voir et ne pas assumer la réalité de ces quartiers notamment dans leur implication métabolique c'est faire cas d'injustice spatiale.

### ***c. Justice spatiale d'une interdépendance***

*« Ce n'est semble-t-il pas à cause de la pauvreté urbaine que les bidonvilles existent, mais à cause de la richesse urbaine. »*

**Gita Verma cité par Mike Davis, 2006, p.101**

Le fait d'être dans une ville pauvre favorise le secteur de l'économie informelle, et avec elle tout un ensemble de petits métiers, notamment dans les secteurs de la valorisation des déchets. Nombreux sont les postes de récupération, de réemploi, et de recyclage dans la ville, mais cette opération reste circonscrite dans le cadre de l'économie informelle. Il n'y a aucune forme de récupération industrialisée à l'échelle de la ville. Ce secteur de récupération donne donc lieu à la création de très nombreux emplois de toutes sortes.

Une partie de ces matériaux passera un cycle dans la construction d'un abri : films plastiques (étanchéité), bois de caisse (enveloppe), bidons (réserve d'eau), boîtes de conserves (pivots de porte), capsules de bouteilles (traversée par un clou forme la surface de fixation pour un film plastique), papier d'emballage,... Cette valorisation a un rôle dans la construction mais pas seulement. Une autre partie des matériaux recyclés donnera lieu à une économie informelle : bouteilles plastiques (contenants pour la commercialisation de boissons artisanales), boîtes de conserves (tirelire, jeux pour enfants),... De nombreuses activités naissent de la « valorisation » des excréta urbains. La valorisation, c'est donner une valeur à ce qui n'en a pas (ou à ce qui n'en a plus), cela vaut aussi pour un matériau, un bâtiment, un quartier. La valorisation est une activité profondément liée à la pauvreté, elle est consubstantielle de la pauvreté. Si la posture contemporaine invite à prendre en considération la teneur du réel alors elle nous suggère de « valoriser la valorisation », c'est à dire promouvoir l'opération de valorisation. Cette tendance pourrait parfaitement être identifiée comme un fondement écosophique de notre époque. Le concept de valorisation semble être familier de celui de « bricolage ». Il participe du même fondement ontologique : « Faire avec ce que l'on a ». C'est donc le fondement d'une économie du projet qui semble se manifester de plus en plus dans la pensée contemporaine. Dès lors, la valorisation peut être envisagée comme un levier important de tout projet contemporain.

Aujourd'hui dans les villes « des Suds », comme dans celles « des Nordes », le secteur informel reste un acteur important du recyclage dans l'urbain. En effet, dans les villes « des Nordes » même si un premier « tri » est réalisé par les habitants, un second tri (informel celui-ci) est réalisé par les populations les plus pauvres sur les trottoirs, dans les bennes à ordures, à l'arrière des commerces<sup>890</sup>. Nombreuses sont les denrées qui trouvent là un nouveau cycle d'usage : Acier, Cuivre, Vêtements, Bois, Mobilier,... On remarquera toutefois que sur ce point l'abondance des excréta « des Nordes »

<sup>890</sup> Après la lecture de *La pensée sauvage* de Claude Lévi-Strauss (1962), et notamment le chapitre consacré au « Bricolage », j'ai moi-même côtoyé ce milieu informel dans ma ville de résidence d'Aubervilliers en banlieue parisienne. Le jour consacré aux encombrants devient un jour d'activité intense pour le secteur de la récupération, celui-ci rythme l'activité.



est sans commune mesure avec celle « des Suds ». Les excréta « des Nords » sont riches tandis que les excréta « des Suds » sont pauvres. La condition du secteur de la récupération n'est donc pas la même. On peut poursuivre sur ce point en soulignant que dans un cas comme dans l'autre le secteur de la récupération gagnerait à être encouragé, comme c'est le cas avec les exemples (encore trop rares) de « ressourceries »<sup>891</sup>.

Pour Jak Vauthrin, cette population « [...] constituent la main-d'œuvre d'urgence et de remplacement », il va même jusqu'à parler de « poor manpower ». (Vauthrin, 1989, p.60). Cette main d'œuvre est donc au service de la ville. Nous sommes donc en mesure de réclamer « le droit à la ville » (Lefebvre, 1968) pour cette population qui participe pleinement à la qualité remarquable du métabolisme urbain de la ville de Bamako : lessive, pêche, marchands, ou simple main d'œuvre, toutes ces activités participent à l'équilibre métabolique de la ville. Le secteur informel apparaît peu à peu comme un élément interdépendant du secteur formel. Formel et informel soulèvent alors une profonde question de justice spatiale. Car si l'informel exploite ainsi les excréta comme ressource, il devrait à présent gagner une reconnaissance et une légitimité pour le service rendu.

Guattari évoque lui aussi la « force de travail » soulevée par la population pauvre. A cette occasion il dénonce la responsabilité du système capitaliste dans cette affaire.

*« il faut admettre que la persistance de la misère n'est pas un simple état de fait résiduel, plus ou moins passivement subi par les sociétés riches. La pauvreté est voulue par le système capitaliste qui s'en sert comme d'un levier pour mettre à l'ouvrage la force de travail. »*

**Guattari, 1992**

Si l'on en croit le philosophe Félix Guattari, la pauvreté urbaine semble matérialiser un envers de l'économie capitaliste, l'informel apparaît en creux du formel, comme une résultante. Nous pouvons à ce titre rapprocher une nouvelle fois l'image de Michel Agier qui évoque une ville « dans les trous » d'un modèle global. Si la réforme du système économique mondial est un long chemin, ce constat invite à faire preuve de considération pour une frange importante de la population urbaine qui participe de l'équilibre citoyen.

De nombreuses agglomérations urbaines témoignent d'un « urbanisme en temps de guerre » (pour reprendre une expression de l'architecte et urbaniste Alexandre Chemetoff). David Harvey semble également être critique envers le réflexe qui consiste par détruire de façon systématique l'espace informel. Harvey dénonce le fait que « Avec le soutien de l'Etat, les puissances financières entendent utiliser la force pour faire place nette, prenant dans certains cas possession d'un terrain occupé par ses habitants depuis plus d'une génération. » (Harvey, 2011, p.26). Harvey semble ici évoquer une forme de légitimité de l'informel obtenue par le temps des générations. Comme il est dans ce chapitre question de « justice spatiale », nous pourrions rappeler que le district de Bamako est ponctué d'une infinité de conflits dus à la superposition des jeux de pouvoirs sur le foncier, notamment les tensions qui opposent droit coutumier et droit légal. Avec Harvey nous pourrions presque envisager un renversement de point de vue et imaginer que le droit coutumier reprenne ses droits. Peut-être est-ce une voie pour l'émancipation d'une justice spatiale ? Toujours est-il que la destruction systématique ne semble pas la meilleure voie à suivre, car elle ne fait que déplacer le

---

<sup>891</sup> La « ressourcerie » est un lieu de stockage de matériaux potentiellement réemployables. Une ressourcerie peut être associée à des ateliers d'artisanat permettant la création de nombreux emplois. Un réseau des ressourceries française a été créé.

URL : <http://www.ressourcerie.fr/reseau/>  
<http://www.ressourcerie.fr/reseau/>

« problème »<sup>892</sup>. Les pêcheurs ont besoin du fleuve, c'est leur raison d'être. Cette lutte fait preuve d'une immense dépense d'énergie pour tenter de résister à une puissance générée par l'énergie de la survie. Chemetoff, se dresse contre les destructions systématiques en préférant parler de « la ville en temps de paix », ce qui implique « de ne pas rendre la démolition nécessaire pour imaginer la ville autrement. » (Chemetoff, 2009, p.18). Il précise sa pensée en expliquant que « la question n'est pas de savoir comment on peut les faire ressembler à autre chose mais comment ils peuvent être mis en valeur pour que l'on puisse les regarder autrement. » (Chemetoff, 2009, p.18). Voilà une posture qui invite à faire le lien avec l'idée de « refondation » (Corboz, 2001) déjà évoquée dans la partie Temps. Le concept de refondation implique un changement d'image, un changement des représentations sans passer par des destructions massives. C'est bien ici la représentation de l'informel qui est en cause. L'urbanisation informelle est victime d'une représentation urbaine héritée de la modernité. Les pêcheurs n'étant pas représentatifs de « l'image urbaine », ils ne sont pas considérés, et sont susceptibles d'être déguerpis. Cependant, si nous assumons le fait que « Nous n'avons jamais été moderne » (Latour, 1991). Alors nous pouvons désormais inventer une représentation urbaine différente de celle décrite par la pensée moderne.

Le terrain de recherche représente un envers de l'urbain, une « non représentation » qui est significative d'un manque de considération, nous pensons en particulier aux « Zones blanches »<sup>893</sup> de Philippe Vasset (2007). Cette absence officielle (sur la carte), suggère une présence officieuse (sur le terrain). L'informel joue le jeu d'une « esthétique de la disparition », c'est un processus furtif, un paysage caméléon. L'emploi de matériaux locaux participe pleinement de cette esthétique mimétique.

Michel Agier évoque le fait qu'au Moyen-âge les réfugiés faisaient partie intégrante de la ville. La condition de la ségrégation urbaine serait par conséquent le fait de la modernité. « Aujourd'hui, pour les réfugiés, c'est l'inverse : la compassion des uns, la peur ou la haine des autres produisent un même effet de mise à distance. » (Agier, 2002, p.120). Cette mise à distance semble se présenter comme le refus de regarder la réalité en face. Colette Pétonnet explique elle aussi que « dans la ville il y a tout le monde » (Pétonnet, Choron-Baix, 1995, p.17). Elle poursuit en expliquant que :

*« La ville est toujours traduite en termes d'énormes possibilités, elle ne peut être l'espace d'une catégorie, elle doit répondre à toutes sortes de besoins, pour toutes sortes de gens. Et chacun a le droit d'y être à côté des autres. »*

**Pétonnet Colette, entretien avec Choron-Baix, 1995, p.17**

Voilà la question du droit parfaitement énoncée. Il y a dans les propos ci-dessus l'idée d'une interdépendance du formel et de l'informel. Nous pourrions reprendre à ce titre l'idée de la « ville inclusive »<sup>894</sup>, en rappelant que l'inclusion, en l'occurrence, concerne la part jusque-là exclue de l'accès à la ville. Nous retrouvons en filigrane « Le droit à la ville » de Lefebvre.

Denis Retaillé s'interroge au sujet de la représentation négative accordée à la place des nomades dans l'urbain. Nous avons précisé en amont que la culture nomade était un ingrédient solidaire des cultures urbaines du Sahel. Une posture contemporaine invite donc à accepter la légitimité des

<sup>892</sup> Mike Davis explique qu'« Un néologisme californien des années quatre-vingt exprime parfaitement cette incapacité à regarder plus loin que le bout de son quartier : *nimby*, c'est-à-dire « pas dans mon jardin » (*not in my backyard*) » (Davis, 2000, p.192)

<sup>893</sup> La démarche de Philippe Vasset consiste à visiter les « zones blanches » qui sont représentées sur les cartes. Ce travail fait aujourd'hui l'objet d'une mise en commun des explorations de « zones blanches » à travers un site internet.

URL : <http://www.unsiteblanc.com/>

<sup>894</sup> Les Ateliers de maîtrise d'œuvre urbaine, « Les nouvelles centralités de Bamako Métropole », Du 8 au 22 juillet 2011.

URL : <http://www.ateliers.org/content/les-nouvelles-centralites-de-bamako-metropole>

nomades comme des acteurs essentiels à la vitalité métabolique de l'urbain. Denis Retaillé développe sa pensée en démontrant qu'un certain nombre de valeurs de l'ontologie nomade sont en mesure d'apporter des éléments positifs pour l'urbanité.

*« [...] l'idée nomade de la multiplication des connexions est une alternative à la croissance concurrentielle. Et pour peu que la transparence spatiale remplace, pour la majorité, l'opacité entretenue par toutes sortes de distances, et d'abord sociales et culturelles, c'est à plus de justice (spatiale) qu'elle pourrait même ouvrir, au moins à la possibilité offerte en tout lieu de participer au mouvement de développement. On parle plutôt d'équité spatiale dans ce cas lorsqu'il n'est pas concevable d'égaliser absolument les stocks de richesses. »*

**Retaillé, 1998**

Denis Retaillé semble affirmer que la place des nomades dans l'urbain soulève une question de « justice spatiale ». Cette question est, à juste titre, souvent évoquée à l'échelle territoriale, pour dénoncer le sous-équipement des peuples nomade du Nord du Mali. Mais remarquons que cette question se pose également à l'échelle urbaine.

Nous pourrions terminer sur ce point en évoquant le concept de « *pharmakon* ». « En Grèce ancienne, le terme de « *pharmakon* » désigne à la fois le remède, le poison [...] »<sup>895</sup>. Le terme « *pharmakon* » désigne donc le paradoxe du « poison » qui se trouve être en même temps « remède ». Ce concept est actuellement repris par le philosophe contemporain Bernard Stiegler dans une « pharmacologie » (Stiegler, 2010). Stiegler affirme que de nombreuses questions contemporaines peuvent désormais être analysées à travers le prisme de la « pharmacologie »<sup>896</sup>. Par conséquent, la pauvreté urbaine pourrait parfaitement être envisagée, en même temps, en tant que « poison » mais aussi comme « remède ». Cette posture philosophique propose subitement alors un nouveau regard sur l'urbanisation informelle. Nous précisons que pour Stiegler, la notion de « pharmacologie » est étroitement liée à celle de soin évoquée plus haut. Il affirme que « Le *pharmakon* est à la fois ce qui permet de prendre soin et ce dont il faut prendre soin, au sens où il faut y faire attention »<sup>897</sup>. Nous avons prouvé précédemment combien le « soin » et, plus largement, la solidarité, était particulièrement présent dans le quartier, cette présence justifierait donc doublement l'analyse pharmacologique qui pourrait être désormais menée de façon légitime. Comment opérer un projet urbain pharmacologique ? Voilà une façon d'énoncer « le grand travail » qui nous attend.

Michel Agier prouve que l'urbanisation informelle est le lieu de l'invention d'une alter-citadinité (Agier, 2008). Jean-Paul Loubes prouve que l'urbanisation informelle est le processus urbain dominant (Loubes, 2010), il y a donc une légitimité pleine et entière à revendiquer le « droit à la ville » pour la production urbaine informelle.

<sup>895</sup> Brenard Stiegler, *Ars Industrialis*.

URL : <http://www.arsindustrialis.org/pharmakon>

<sup>896</sup> Ibid

<sup>897</sup> Définition de « *pharmakon* », sur le site de *Ars Industrialis*

URL : <http://www.arsindustrialis.org/pharmakon>



## VI. CONCLUSION

La conclusion sera produite par l'association étroite du texte et de l'image<sup>898</sup>. Le texte permettra de présenter l'articulation fine des concepts qui animent le cœur du terrain, et les images seront présentées comme les témoins du réel (faisant référence aux descriptions précédemment détaillées dans le corps du texte). Les images de cette conclusion seront exposées comme on ordonne les choses sur une « table », ou dans un « Atlas » (Didi-Huberman, 2011), avec le moins de hiérarchie possible, de manière à dévoiler (en filigrane) les mécanismes systémiques entre l'espace, le temps et l'énergie<sup>899</sup>. Cette démarche suggère une ouverture, de sorte que le lecteur puisse « lire ce qui n'est pas (encore) écrit »<sup>900</sup>. C'est sur cet équilibre (en sustentation) entre une matière factuelle « finie » et une ouverture analogique « infinie » que cette conclusion est ici présentée.

### A- Articulation : Temps Espace Energie

*« La synthèse s'inscrit donc à l'ordre du jour, à l'ordre du siècle. Mais cette synthèse, à l'intellect analytique, n'apparaît que comme combinatoire des éléments séparés. Or la combinaison n'est pas, n'est jamais synthèse. »*

Lefebvre, 1968, p.110

La division en trois parties Temps-Espace-Energie est une fragmentation délibérément abstraite. Cette segmentation a permis d'organiser les fragments épars dus à la méthode de l'« observation flottante » (Pétonnet, 1979, p.11). La présente conclusion va, à présent, abolir cette fragmentation afin de comprendre les liens complexes qui nous mèneront à une lecture plus transversale pour atteindre une compréhension plus synthétique et plus pertinente du terrain analysé. Je crois nécessaire de passer en premier lieu par le tableau<sup>901</sup> pour synthétiser graphiquement la façon dont un certain nombre de thèmes traversent cette recherche de façon horizontale. Nous précisons ensuite, dans le texte, l'ensemble de ces liens transversaux qui permettent de comprendre les relations étroites qui unissent Temps, Espace et Energie. Cette lecture horizontale du tableau entend mettre en valeur les qualités systémiques du processus urbain informel. La démarche synthétique d'une conclusion invite à une lecture plus transversale des concepts, c'est dans cette optique que les différentes lignes du tableau seront rédigées en tous sens (Temps-Espace-Energie, Espace-Temps-Energie, Energie-Temps-Espace,...). Les mots représentés en gras (dans le tableau) sont les mots clefs qui ont permis l'introduction de la description horizontale du tableau.

La séparation Temps, Espace, Energie s'est souvent avérée complexe tant les choses demeurent liées. Il était par conséquent difficile de placer certains items dans une des colonnes, la question du « chantier », par exemple, a autant d'implication dans le domaine de l'Espace du Temps ou de l'Energie. A l'inverse certaines questions, comme celles relatives au « patrimoine » par exemple, ont

<sup>898</sup> J'ai fait le choix de limiter le format de la conclusion à une page de texte en rapport avec une page d'image. Ce format m'oblige à être concis, synthétique et à maintenir ce vis à vis texte / image, matérialisant l'articulation terrain / théorie.

<sup>899</sup> « le pouvoir de synthèse du point de fuite, qui est celui de l'œil, réside dans sa capacité à relier les fragments épars que le point de vue de l'archéologue a relevés. » (Potié, 2011, p.61)

<sup>900</sup> Georges Didi-Huberman cité par Ronald Klapka, 2011 « lire ce qui n'est pas (encore) écrit ». Variations à partir des derniers ouvrages de Georges Didi-Huberman. URL : <http://www.lettre-de-la-magdelaine.net/spip.php?article254#nb1>

<sup>901</sup> La présentation synthétique en tableau fait ici référence au tableau de l'équipe TeamTen présenté pour les CIAM IX à Alger en 1953 à propos du Bidonville de Mahieddine. L'interprétation de cette référence est libre, elle ne reprend pas stricto-sensu les mêmes entrées, mais elle cherche ce même effet de stimulation de la création contemporaine.

Frédéric Pousin, « Les concepteurs de la ville en quête de l'espace familial (1945-1975) », Strates [En ligne], 14 | 2008, mis en ligne le 13 mars 2013, Consulté le 25 avril 2013. URL : <http://strates.revues.org/6722>

su profiter de cette fragmentation en tableau, en analysant les concepts au regard des éléments transversaux. La lecture horizontale des termes dans les différentes colonnes permet ainsi d'opérer des croisements entre les concepts et les disciplines. Cette posture permet de comprendre les interactions étroites entre les choses. Cette lecture horizontale invitant au déplacement des concepts, stimule une intense créativité.

Je précise que, dans sa lecture verticale, ce tableau est structuré comme une « liste » (Sève, 2010), sans mise en ordre, sans hiérarchie, la succession des items relate le cheminement des associations d'idées. L'enjeu d'une telle représentation est la faculté à développer un imaginaire, c'est donc « l'effet hallucinatoire de la liste » qui est ici convoqué. Alors si la conclusion suggère une lecture horizontale du tableau (ce que nous allons faire), la lecture verticale devient un stimulant ouvert à la création architecturale contemporaine. Mais comme toute liste, elle n'est pas close, c'est pourquoi le tableau se veut ouvert ; la liste s'interrompt donc de manière temporaire. La représentation de ces principes théoriques, à partir de relevés effectués sur le terrain, permet d'ouvrir une vaste boîte à outils, une palette d'instruments déjà présente sur le terrain, dont on peut délibérément se servir pour établir les bases d'une architecture et d'un urbanisme contemporain pleinement émancipé.

TEMPS	ESPACE	ENERGIE
Impermanence, réversibilité, légèreté, <b>Nomade</b> Temps présent Survie, urgence, précaire	« Urbanisme faible » « indéfinition », Indétermination Ouverture, dispositif, matrice Espace immatériel	« <i>Taskscape</i> » Habiter le paysage Le « soin » - « care » Entretien de l'espace sustentation
Fréquence des usages quotidiens Empirisme Ritournelle	Structuration de l'espace Sur mesure Ergonomie	<b>Economie</b> Energie de Survie Gestes
Organique Vivant cycles	Ville en terre Fragile <b>Citadinité du matériau terre</b>	Energie humaine Ingrédients locaux Ville et animaux
Phase transitoire Caractère incertain Temps des matériaux Métronome lourd/léger	<b>Appropriation</b> Léger, Lourd-mou, dur Durcification - Espace progressif Théorie de la consolidation	Individuation production sociale du chantier Investissement énergétique mesuré
Temps long Créations de liens dans le temps	Village urbain Porosité Bulles spatiales - Ecume	<b>Energie solidaire</b> Solidarité d'échelle géographique Participation, Mise en relation
<b>Processus</b> Sans projet, Adaptation permanente <i>Work in progress</i>	Urbanisation naturelle Complexité - « Nature humaine » Logique du vivant - « Bruit »	Faire avec ce que l'on a Ici et maintenant Dynamique du vivant
« Durée » Rythme des réfections Mécanisme de Transmission <b>Chantier - Patrimoine</b>	Culture constructive Espace de gestes - corps / espace Production corporelle de l'espace Empreinte dans l'argile	Habitants / constructeurs Energie appliquée à la matière Individuation

TEMPS	ESPACE	ENERGIE
Multiplicité des rythmes urbains Temps de la résilience Urbanisme à plusieurs vitesses	Interdépendance formel / informel Complémentarité Justice spatiale	<b>Métabolismes urbains</b> Les flux de l'espace Valorisation des excréta La ville comme un écosystème
Paysage culturel	Enracinement Ancrage vertical - Terre / Ciel Vernaculaire contemporain Espace/milieu L'espace de la limite	<b>Energies du lieu</b>
<b>Rapport au temps culturel</b> Temps nomade / temps sédentaire Polyrythmie	Détail technique Bricolage - Transferts de technique	« Mémoire collective » Potentiel de mobilisation Energie culturelle
Superposition de temps Sacralité alternative Rythmes urbains et naturels	<b>Espace public</b> les creux de l'urbain Centralité - « carrefour » « La ville poreuse » Interstices urbains « Tiers paysage »	« La dynamique des vides » Intensité temporelle de l'espace urbain
<b>Rythme des saisons</b> Nomadisme urbain Déménagement urbain Mouvement oscillant de l'espace Réactivité Immédiateté	Logique vernaculaire Multicouche Proximité avec la matière Variation de l'espace avec le climat Œuvre ouverte	Manipulation de l'espace Adaptation permanente Energies endogènes et exogènes
Rythme, cadence, tempo Usage quotidien Liens intergénérationnels Apprentissage des codes	<b>Continuité</b> C'est où chez toi ? Croisements public/privé Interaction des sphères ville/maison « On est ensemble » Limites floues Extension de l'espace	Coprésence Interactions Proximité Echanges - partage Solidarité Famille étendue
Chantier permanent Patrimoine au présent Patrimoine immatériel	Façade libre de tomber <b>Chantier - Rituel sociale</b> Espace sociale Patrimoine de gestes Culture constructive populaire	Interdépendance de l'individu au social

Figure 203 - Tableaux des liens systémiques entre Temps, Espace et Energie





Figure 204 - Nomade, urbanisme faible, « *Taskscape* »

TEMPS	ESPACE	ENERGIE
Impermanence, réversibilité, légèreté, <b>Nomade</b> Temps présent Survie, urgence, précaire	« Urbanisme faible » « indéfinition », Indétermination Ouverture, dispositif, matrice Espace immatériel	« <i>Taskscape</i> » Habiter le paysage Le « soin » - « care » Entretien de l'espace sustentation

Les caractéristiques nomades propres à l'ethnie Bozo provoquent un rapport au temps spécifique forgé sur une ontologie de l'impermanence. Cette posture se voit ici renforcée par l'insécurité foncière liée à la condition informelle. L'espace produit est donc fortement conditionné pour demeurer ouvert à une évolution dans le temps. L'insécurité et le nomadisme génèrent alors des ingrédients fondamentaux qui permettent de faire des liens avec les principes contemporains de « l'urbanisation faible » développés par Andréa Branzi (1997), ou encore ceux de l'« indéfinition de l'architecture » (Goetz, Madec, Younes, 2009). De nombreux relevés de terrain témoignent de cette impermanence de l'espace : « empaquetage » de l'espace par du papier, « murs nomades » en terre, structures nomades, ... Les liens de l'urbanisation informelle avec les conditions de l'architecture contemporaine sont donc, sur ce point, extrêmement proches. La « condition post-moderne » (Lyotard, 1979) nous engage sur une critique des certitudes modernes relatives aux « grands récits » (Lyotard, 1979), pour y substituer des « micro-narratives » (Hegyí Lóránd, 2009), ceux de l'empreinte des individus, à travers les parcours personnels. La légèreté et la réversibilité des espaces de tradition nomade permettent d'ouvrir l'emploi de dispositifs spatiaux vernaculaires. Ces dispositifs traditionnels nomades engagent la pratique de l'espace en relation directe avec le paysage et avec ses énergies. La condition nomade suggère donc un espace relationnel dont le paysage devient le cadre, un « *taskscape* » (Ingold, 2000). Cette mise en relation dans le paysage du « *taskscape* » génère une stimulation énergétique par la coprésence de multiples activités. Le concept de « *taskscape* » (Ingold, 2000), permet de comprendre la stimulation énergétique produite par cette coprésence. La puissance du paysage inondable des berges invite à une pratique du paysage humble ainsi qu'à l'emploi d'aménagements légers et réversibles pour la pratique des différentes activités. Les mouvements irrémédiables du paysage (comme la crue du fleuve par exemple) obligent les habitants à un entretien régulier des espaces pour demeurer en ce lieu. L'espace fait alors l'objet d'un « soin » tout particulier (Stiegler, 2010). L'espace est ainsi maintenu en « sustentation » (Dupréel, 1931) par l'énergie des habitants, par leur faculté de résilience envers les forces externes. C'est donc l'énergie de l'habitant qui garantit le maintien de l'espace. Nous avons constaté que lorsqu'un habitant s'absente plus d'une saison, l'espace construit se dissout dans le paysage, l'espace devient donc immatériel. Cette condition d'un rapport étroit au paysage fait que l'espace se conjugue principalement au présent. Là encore, le contexte de pauvreté engage les réflexes de l'urgence et de la survie pour se surajouter à ce facteur. Précarité et paysage sont deux conditions importantes qui expliquent un rapport étroit avec le temps présent à travers l'emploi de dispositifs vernaculaires. Ce rapport éphémère au lieu peut être illustré par de nombreux exemples puisés dans les ontologies territoriales. On comprend alors que le lieu ne peut être considéré que dans le rapport au temps, et que l'espace dans le paysage ne peut être envisagé que pris dans le cycle irrémédiable des saisons. Le dispositif vernaculaire de l'espace agit telle une matrice qui se déforme et s'adapte aux conditions rythmiques du site, il en « réarrange un fragment » comme le pratique un artiste de Land-Art (Loubes, 2010).

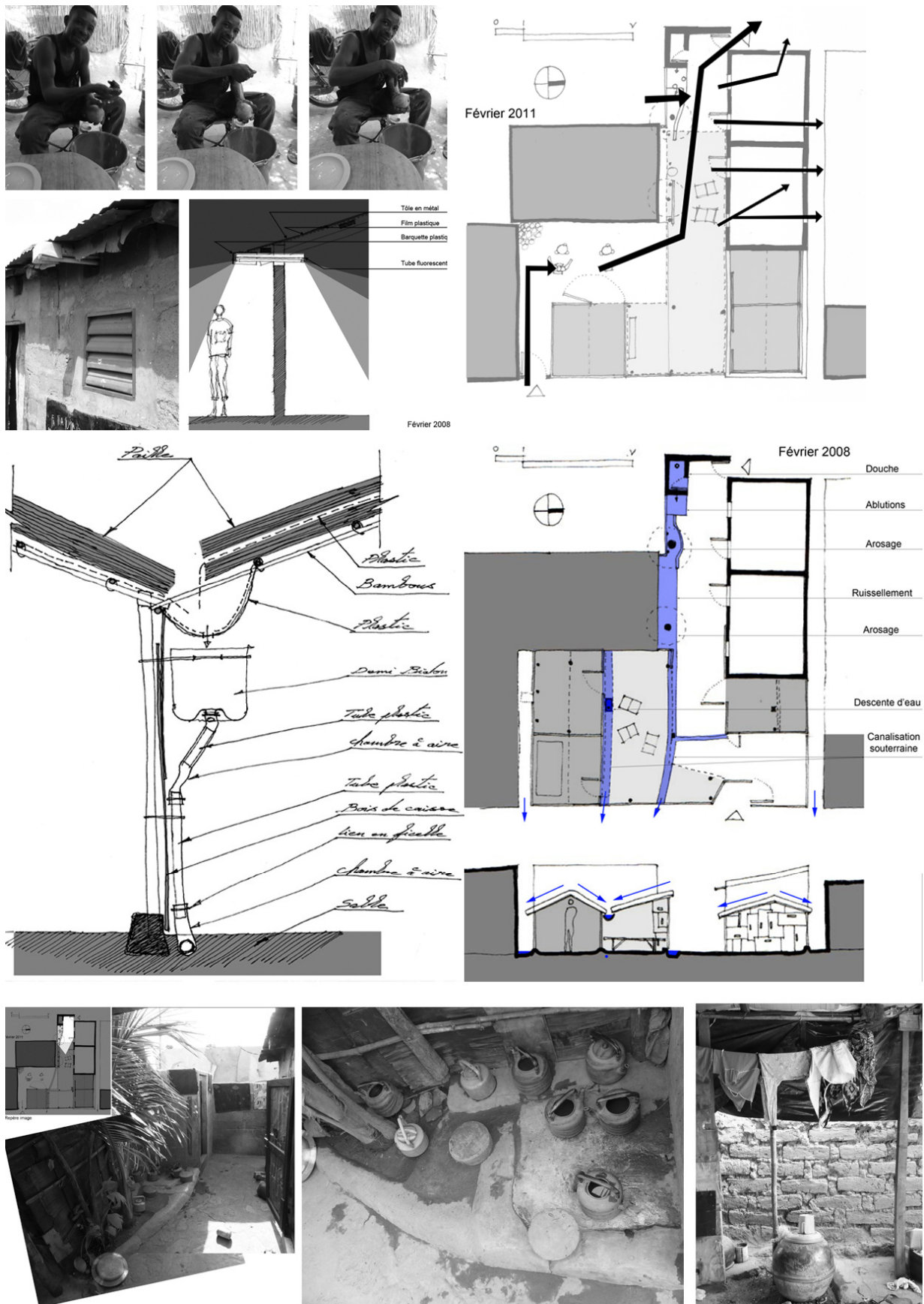


Figure 205 - Usage, Ergonomie, Economie

<b>TEMPS</b>	<b>ESPACE</b>	<b>ENERGIE</b>
Fréquence des usages quotidiens Empirisme Ritournelle	Structuration de l'espace Sur mesure Ergonomie	<b>Economie</b> Energie de Survie Gestes

L'économie quotidienne est conditionnée par un contexte de pauvreté dominant à l'échelle du pays et du continent. Dans un tel contexte de survie le versant énergétique de l'économie devient donc un élément particulièrement vital dans la structuration de l'espace. L'espace se façonne progressivement autour des gestes quotidiens de l'économie. La gestion des énergies devient alors un filtre analytique pour la lecture de l'espace. Nous avons constaté, par exemple, que une même goutte d'eau pouvait servir à plusieurs usages successifs avant d'aller arroser un arbre fruitier dans la cour. On mesure alors combien ce principe d'économie constitue un espace propice à la pratique gestuelle de l'économie du quotidien. Eaux, ombres, air, végétaux, terre, matériaux,..., tous ces éléments sont conviés pour servir la gestion du milieu et de ses énergies. L'espace devient un « sur mesure » qui permet la pratique quotidienne des gestes de l'économie, ainsi l'ergonomie de l'espace se structure progressivement autour des gestes. Le processus de structuration d'un tel espace se déploie dans le temps, il agit par fragments, par tentatives, en ayant recours à l'empirisme des usages. La fréquence des usages agit comme une ritournelle pour ajuster l'espace en permanence autour des préoccupations économiques. Les usages appliquent alors un rythme à l'espace par la répétition, la fréquence, pour lentement le structurer, le façonner. Le temps permet donc à l'espace (qui demeure réversible) de réagir autour des besoins quotidiens à travers les usages de l'économie de survie. Cette question de l'économie intéresse la condition contemporaine, dans la mesure où le recours à l'énergie devient désormais de plus en plus coûteux et que les réserves s'amenuisent. Il y a donc dès lors beaucoup à apprendre des modèles urbains pauvres dans la capacité à structurer l'espace en vue d'une économie d'énergie quotidienne. Les gestes quotidiens de l'économie concernent toutes les énergies qui impliquent l'espace : eau, électricité, nourriture, énergie physique,... L'analyse de l'espace, soucieuse de comprendre l'économie quotidienne, nous donne à voir de remarquables innovations techniques qui deviennent peu à peu structurantes pour l'espace. On comprend alors que dans une démarche de projet intégré en contexte de pauvreté, il convient d'être très attentif à la pratique de ces gestes afin de ne pas les entraver, mais au contraire de permettre leur perpétuation. L'économie d'énergie est l'une des leçons les plus importantes que le « monde pauvre » (Friedman, 1978 [2003]) est en mesure de transmettre au « monde riche » (Friedman, 1978 [2003]). Il convient donc d'en respecter l'intégrité et d'en analyser la logique, les principes.



Mortier plus fragile que les briques

Briques plus fragiles que le mortier

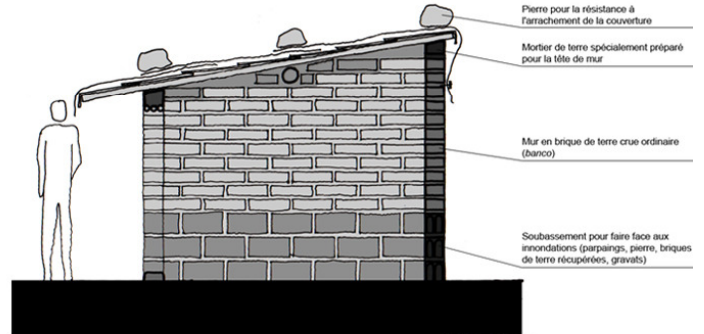


Figure 206 - Vivant, Fragile, Local

<b>TEMPS</b>	<b>ESPACE</b>	<b>ENERGIE</b>
Organique Vivant cycles	Ville en terre Fragile <b>Citadinité du matériau terre</b>	Energie humaine Ingrédients locaux Ville et animaux

La question spatiale de la ville en terre est fortement influencée par les facteurs temporels et énergétiques. La fragilité des matériaux employés engage un rapport au temps très étroit. Altérations, ruines, dégradation sont des réalités de l'espace en terre, ils engagent la pratique d'une « culture constructive » démocratisée dans l'ensemble de la société. Chaque citoyen possède sa part de culture technique dans le domaine de la construction. Ce qui en fait un sujet pour l'émancipation démocratique de l'espace urbain commun. L'espace informel en terre s'affirme comme étant en quête d'une légitimité au rétablissement d'un « droit de cité » pour le matériau terre. Le rapport au temps s'établit sur la base de cycles inhérents aux matériaux et aux saisons. L'espace est rendu dynamique par une myriade de micro-événements associés à la fragilité et à la malléabilité des matériaux employés. L'espace, de par l'altération permanente dont il fait l'objet, emploie la logique organique du vivant, en répondant de façon fragmentaire dans le but de proposer une réponse temporaire à un problème présent. La fragilité du matériau terre engage donc une façon d'habiter spécifique à des cultures urbaines très anciennes. L'espace informel tout entier est donc l'héritier et le prolongement d'un patrimoine qui se réinvente en permanence dans un processus résilient. Les cycles des matériaux et les cycles de l'espace sont ici particulièrement associés (intriqués), ils participent d'un même mouvement d'ensemble. La leçon énergétique de la ville en terre peut se résumer à la façon dont les matériaux de construction sont convoqués dans un territoire restreint autour du chantier. La plupart des ingrédients sont ainsi collectés dans un territoire d'échelle humaine et/ou animale (piéton, vélo, charrette, pirogue,...). L'organisme même des acteurs urbains participe aux cycles énergétique de l'espace, la présence des excréments d'animaux dans les recettes permet de saisir à quel point l'espace est traversé par des échanges systémiques avec tous les citoyens (animaux compris). Le métabolisme urbain en terre est, par conséquent, étroitement associé aux éléments constitutifs du site qui sont toujours différents. De ce fait, la culture constructive s'élabore toujours de façon différente dans les quartiers d'une même ville. La spécificité des terrains appelle à une spécificité des réponses qui se traduit par la pertinence et l'efficacité des dispositifs. La terre est un matériau urbain par excellence car elle permet une ouverture démocratique de l'espace menant directement à l'émergence du « droit à la ville » (Lefebvre, 1968). La fragilité intrinsèque du matériau terre engage, de fait, un comportement citoyen spécifique. La citadinité de la ville en terre place le chantier comme un rouage constitutif d'une culture urbaine spécifique qui se transforme en permanence. Le chantier devient le lieu d'une construction spatiale mais aussi d'une construction sociale. L'appropriation dans la ville en terre apparaît comme un engrenage essentiel dans la constitution d'une culture urbaine spécifique.



2008, Première implantation spatiale



2009, Ajout d'une nouvelle enveloppe



2012, Changement du sens de la pente et (re)construction en terre

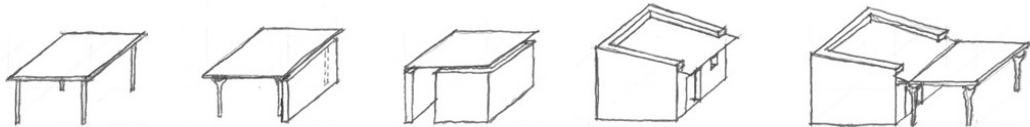
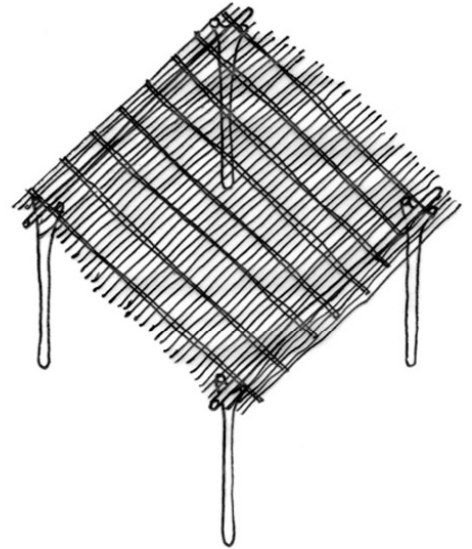
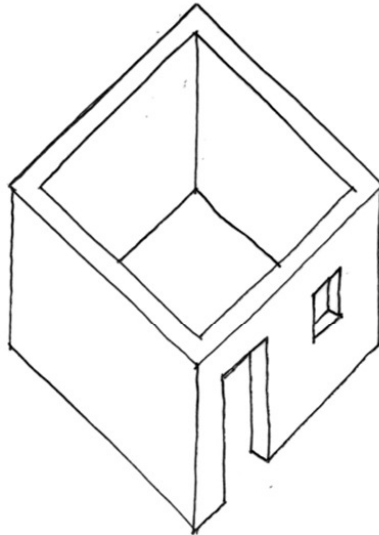


Figure 207 - Transitoire, Appropriation, Individuation

<b>TEMPS</b>	<b>ESPACE</b>	<b>ENERGIE</b>
Phase transitoire Caractère incertain Temps des matériaux Approivoisé	<b>Appropriation</b> Léger, Lourd-mou, dur Durcification - Espace progressif Théorie de la consolidation	Individuation production sociale du chantier Investissement énergétique

L'étude des modes d'appropriation de l'espace traduisent les mécanismes discrets d'une architectonique inscrite dans un mouvement progressif de « durcification » (tendance de l'espace informel meuble à devenir de plus en plus dur). La matérialité de l'espace est alors pleinement associée à un degré d'investissement énergétique de différentes natures (temporel, financier, solidaire, matériel,...). La matière de l'espace exprime ainsi différents degrés de sédentarisation : la paille/nomade (chantier rapide, matière légère et périssable, haut degré de réversibilité, de mouvement, de changement, incertitude), la terre/semi-sédentaire (chantier long, matière lourde, investissement énergétique conséquent, main d'œuvre importante nécessaire, convocation de l'entourage, environnement solidaire,... ), le ciment/sédentaire (chantier long et cher dans un contexte pauvre, impact énergétique important, financer le chantier en ciment, implication du long terme voire même de l'infini, chantier interminable, vivre dans le chantier,...). Le temps des matériaux (paille-éphémère, terre-transitoire, et ciment-pérenne) permet de lire dans l'espace le cheminement progressif des habitants dans le « parcours citoyen ». Chaque individu « apprivoise » ainsi à la fois le terrain physique et la sphère sociale. Cette progression matérielle exprime, en parallèle, une pénétration dans la sphère sociale du « village urbain », le chantier devient le vecteur d'une production sociale autant que spatiale. L'investissement énergétique appliqué à l'espace traduit un degré d'investissement dans l'appropriation de l'espace. La lecture énergétique du lieu permet de traduire un degré d'inscription temporelle dans l'espace. Le chantier s'affirme comme le vecteur d'une progression dans l'appropriation socio-spatiale du lieu. Il faut rappeler que les espaces informels sont des espaces de « transition » sur le chemin menant du « rural à l'urbain » (Lefebvre, 1969). Ce parcours urbain est marqué par l'inscription dans l'espace de l'incertitude et de la précarité, en partie causée par l'insécurité foncière. L'insécurité conditionne, pour une large part, à l'emploi de matériaux pauvres dans une démarche progressive, le choix du ciment dans le contexte informel s'apparente à un « coup de poker » financier dans le but de mettre les autorités administratives devant le fait accompli. Nous avons vu qu'une même construction peut révéler plusieurs rapports au temps différents (sous bassement ciment, murs en terre, couverture en paille) aussi, dans la durcification, toutes les formes d'hybridations sont envisageables. Il ne s'agit pas de paliers successifs nets et précis, mais plutôt d'une courbe progressive. Cette courbe est maintenue en « sustentation » (Dupréel, 1931) par l'énergie de l'habitant qui se sédentarise. L'espace fragile est en effet maintenu en forme par la présence de l'habitant. La fragilité de l'espace est donc telle qu'il n'existe que parce qu'il est occupé. Nous avons donc affaire à un processus d'urbanisation littéralement tenue en forme par l'« individuation » (Simondon, 1989), par la « sustentation », la « consolidation » (Dupréel, 1931). La « Théorie de la consolidation » (Dupréel, 1931) permet d'expliquer cette tendance à la durcification de l'espace et l'établissement dans un phénomène « progressif » (Maffesoli, 2010). L'appropriation progressive est donc l'essence même de l'existence de ces espaces urbains.



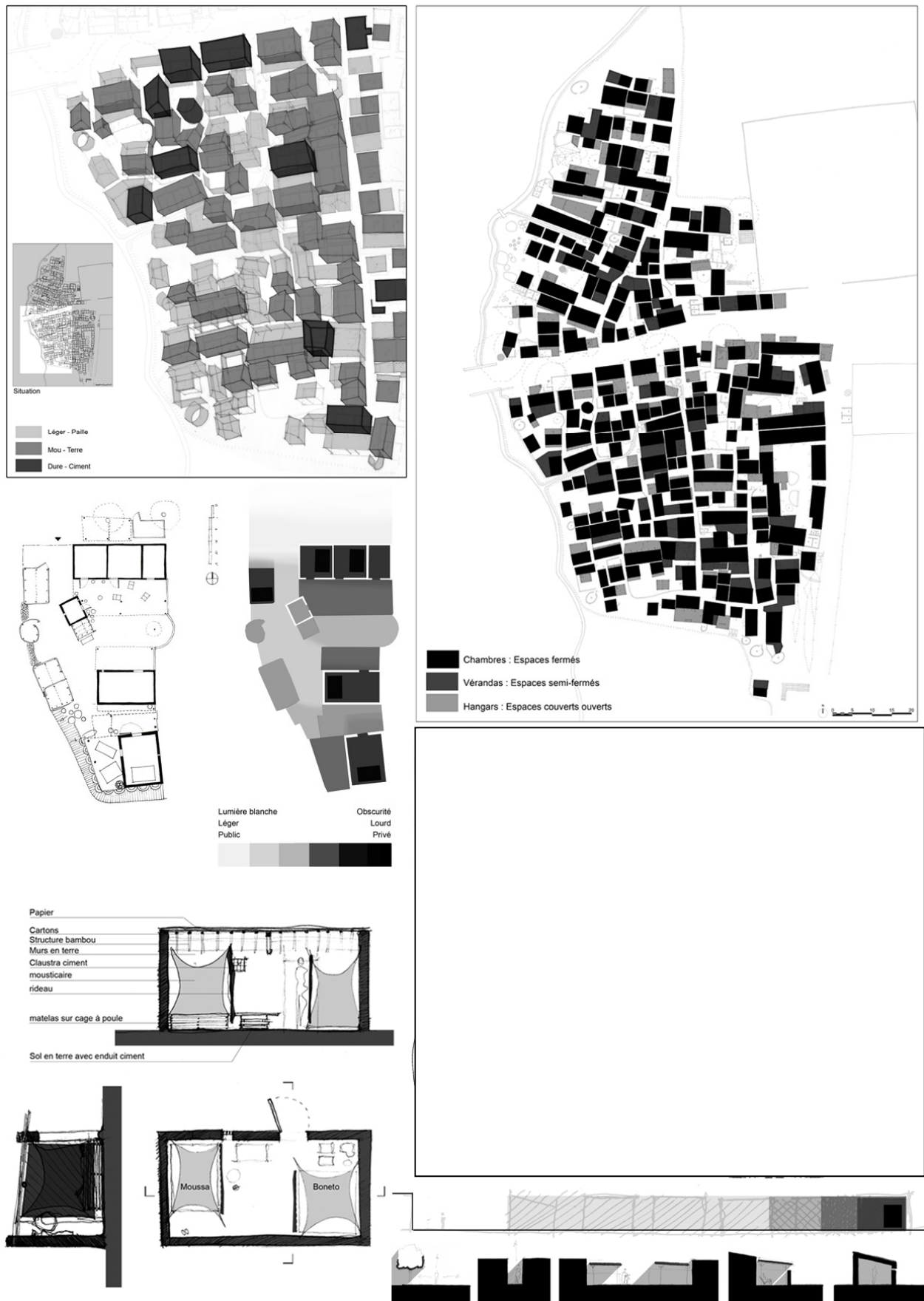


Figure 208 - Liens dans le temps, porosité, Mise en relation

TEMPS	ESPACE	ENERGIE
Temps long Créations de liens dans le temps	Village urbain Porosité Bulles spatiales - Ecume Espace social	<b>Energie solidaire</b> Solidarité d'échelle géographique Participation, Mise en relation

L'énergie solidaire est un élément important pour comprendre les mécanismes sociaux qui animent le quartier ainsi que la dynamique qui en résulte. L'origine de cette solidarité doit être ici envisagée à l'échelle géographique. En effet les liens de solidarité sont forgés à partir du village d'origine (en l'occurrence un petit village proche de Ségou). Les candidats à l'urbain commencent par chercher dans le village rural des relations qui permettront de favoriser son insertion, ce qui fait que le seuil réel de la citoyenneté commence véritablement aux portes du village. Les réseaux de connaissances et de solidarités s'étirent donc à travers tout le territoire pour se resserrer et s'intensifier ensuite dans le quartier urbain. Ce maillage menant « du rural à l'urbain » (Lefebvre, 1969) garantit un tissu social propice à la constitution d'une solidarité urbaine. Il est donc pleinement constitutif d'une culture citadine spécifique à un quartier qui prend ses racines dans l'ensemble du territoire. On remarquera toutefois que si l'ancrage dans la solidarité villageoise domine, et donne une coloration ethnique au quartier, elle n'est toutefois pas exclusive. La dominante ethnique n'est pas « pure », ce qui engendre un certain degré d'« hétérogénéité » (Pétonnet, 1979). Cette hétérogénéité propose donc une phase transitoire sur le chemin de l'urbain et vers les conditions de l'anonymat. L'échelle socio-spatiale du quartier, ainsi que le caractère poreux de l'espace engage une mise en relation à travers le « village urbain » qu'il constitue. La porosité de l'espace est favorisée par l'emploi de matériaux de différentes natures qui permettent de matérialiser un espace graduel où s'actualise en permanence la matérialisation des degrés de relations sociales dans l'espace. L'« espace social » (Lefebvre, 1974) est ici favorisé par la souplesse des dispositifs spatiaux vernaculaires, qui autorisent un mouvement perpétuel de l'espace autour des besoins et de la mise en relation. L'espace est ainsi mu par un processus d'agglomération des multiples sphères individuelles, qui s'agrègent pour former une sorte d'« écume » (Sloterdijk, 2003) en perpétuel mouvement. Un tel processus doit donc être envisagé dans le temps ; l'espace ne doit pas être envisagé dans la stabilité intemporelle, mais dans un mouvement perpétuel dont la fragilité des matériaux participent pleinement à la capacité de mouvement. L'espace se déploie donc dans le temps long, sans point final. Un tel espace nécessite une démarche de projet elle aussi déployée dans le temps. Il ne s'agit pas d'imaginer transformer radicalement l'espace en une seule fois et définitivement, mais plutôt d'intervenir en pointillé pour s'inscrire progressivement dans ce grand mouvement d'ensemble. Dans un tel contexte le projet urbain doit être déployé dans le temps long, celui de la mise en relation, celui des liens énergétiques et solidaires.



Figure 209 - Processus, complexité, dynamique du vivant

TEMPS	ESPACE	ENERGIE
<b>Processus</b> Sans projet, Adaptation permanente <i>Work in progress</i>	Urbanisation naturelle Complexité - « Nature humaine » Logique du vivant - « Bruit »	Faire avec ce que l'on a Ici et maintenant Dynamique du vivant

L'espace se développe dans le temps selon le rythme du processus, il s'adapte en permanence aux moindres variations du contexte. Il est conçu de manière fragmentaire, sans un projet d'ensemble que l'on cherche à atteindre, il résulte de l'interaction des différentes sphères spatiales individuelles et collectives. Le contexte de la pauvreté et de la survie fait que les réponses spatiales correspondent à des besoins immédiats (ici et maintenant), l'action spatiale est donc par essence fragmentaire. Les modifications récurrentes de l'espace, engagent donc un « *work in progress* » perpétuel. L'espace réagit directement aux différentes « intensités » (Deleuze, 1968, p.287) qui animent l'espace (saisons, relations sociales, contexte,...). Cette réactivité de l'espace stimule des principes proches de ceux qui régissent le monde organique du vivant. Toutes les couches qui forment la complexité spatiale de l'urbain entrent alors en jeu dans les mécanismes de production de l'espace du quartier. Un tel niveau de complexité engage un haut degré d'hétérogénéité. Au cœur des mécanismes de production de l'espace on trouve l'être l'humain. La proximité avec la matière constructive engage l'espace vers une réactivité intense avec la spontanéité des besoins humains. L'action humaine engage alors pleinement la « nature humaine » dans l'espace (Morin, 1973). La « nature humaine » de part la démocratisation de la technique constructive permet à l'espace de réagir directement à l'actualisation des diverses contraintes. Le concept de « l'urbanisation naturelle » doit donc être envisagé en accordant du crédit à la « nature humaine », pour qu'elle puisse s'émanciper en employant un registre technique usuel. D'un point de vue énergétique on constate que l'ensemble des composantes du terrain sont exploitées, ce qui résulte de l'aptitude à « faire avec ce que l'on a », sans attendre une ressource extérieure. Cette faculté à convoquer le réel n'est pas sans générer des imprévus, des micro-événements, du hasard. Ce caractère hasardeux, du à l'appropriation du contexte, génère un mouvement, un tremblement, une vibration, un « bruit » (Morin, 1973). Ce « bruit » est précisément ce qui, chez Edgard Morin, génère une dynamique proche du vivant dans les espaces produits. La relation entre espace et énergie est de ce fait profondément organique. Dans un tel processus le degré de complexité est très élevé, ce qui autorise, là encore, des analogies ouvertes avec la « logique du vivant » (Morin, 1973, Lefebvre, 1974). La manifestation de la complexité sur le terrain peut s'expliquer à travers deux facteurs : l'implication de l'humain (car la « nature humaine » se retrouve au cœur des mécanismes de production de l'espace) et l'appropriation du contexte matériel (car les données relatives au contexte engendrent du hasard). Ces deux facteurs doivent par conséquent faire partie intégrante de l'action urbaine à mener pour en préserver la dynamique, énergétique.



Figure 210 -Chantier, empreinte, individuation

TEMPS	ESPACE	ENERGIE
« Durée » Rythme des réfections Mécanisme de Transmission <b>Chantier - Patrimoine</b>	Culture constructive corps / espace Production corporelle de l'espace Empreinte dans l'argile	Habitants / constructeurs Energie appliquée à la matière Individuation

La fragilité de l'espace construit en terre engendre une grande proximité entre l'habitant et l'espace. Dans cette relation, le temps du chantier devient l'opérateur de la transmission d'une « culture constructive » (Potié, Simonnet, 1992). L'entretien de l'espace, du à sa fragilité, engage une haute fréquence dans la récurrence des chantiers. Cette fréquence participe à la démocratisation des techniques, en effet, plus l'espace est fragile plus on est susceptible de mettre la main à la pâte. Ce principe permet d'engager un rapprochement avec le concept de « durée » employé par Bachelard (1950) lorsqu'il nous explique que « ce qui dure le plus est ce qui se recommence le mieux » (Bachelard, 1950). On comprend alors que la durée ne doit pas être envisagée comme une ligne continue, mais plutôt comme un pointillé, où la succession de traits correspond aux multiples chantiers ponctuels qui accompagnent les formes d'un espace fragile. Dans cette perspective, le chantier peut être considéré comme patrimonial, dans la mesure où il convoque les savoir-faire du passé et où il permet aux espaces de s'inscrire dans la « durée » (Bachelard, 1950). L'espace est maintenu en forme par l'intermédiaire des chantiers de réfections qui sont aussi le moment de l'apprentissage des techniques. Le matériau terre est toujours différent (en fonction du lieu d'extraction), il nécessite par conséquent de convoquer l'ensemble des savoir-faire partagés, pour adapter en permanence les moyens de la mise en œuvre. Les « cultures constructives » liées à la terre sont donc étroitement liées à un milieu et à une culture de la mise en œuvre. Cette « culture constructive » se réinvente en permanence autour des opportunités du chantier et des « savoir-faire ». Comme le chantier est permanent, les savoir-faire du chantier sont ouverts à l'ensemble de l'espace public, le chantier est ouvert à l'avis des plus expérimentés, comme c'est le cas dans la cérémonie du Kamabolon de Kangaba (Jansen, 2002). C'est pour le moins le lieu d'une transmission intergénérationnelle qui participe au maintien des cultures techniques relatives à la construction dans la sphère populaire. L'implication du corps dans la construction est une condition première, la culture constructive s'établit donc sur la transmission de gestes. La production corporelle de l'espace est donc l'opérateur principal pour envisager le patrimoine : mesurer, malaxer, mélanger, piétiner, arroser, ramasser, soulever, porter, passer, ébarber, appliquer, racler, mouler, maçonner, ajuster, tapoter, niveler, lisser, réparer, enduire,... Le corps est au cœur du dispositif spatial, il s'applique à l'espace comme une empreinte corporelle inscrite dans l'argile. Le patrimoine passe par cette empreinte, même si celle-ci est toujours différente. Le patrimoine doit par conséquent accepter le mouvement des formes pour se concentrer sur l'entretien des mécanismes de transmission dans le chantier. Le patrimoine urbain en terre est moins affaire de forme que de processus. Le fait que l'habitant soit aussi constructeur fait que la question patrimoniale est partagée par l'ensemble des habitants. Chacun devient responsable d'un message patrimonial à travers l'entretien d'une « culture constructive ». Simondon fait référence à l'image de l'énergie appliquée à la matière argileuse dans le moule pour évoquer le concept d'« individuation » (Simondon, 1989). L'individuation étant relative à l'affirmation individuelle, on comprend alors que la terre est un moyen particulièrement approprié pour engendrer une hétérogénéité proche du vivant.

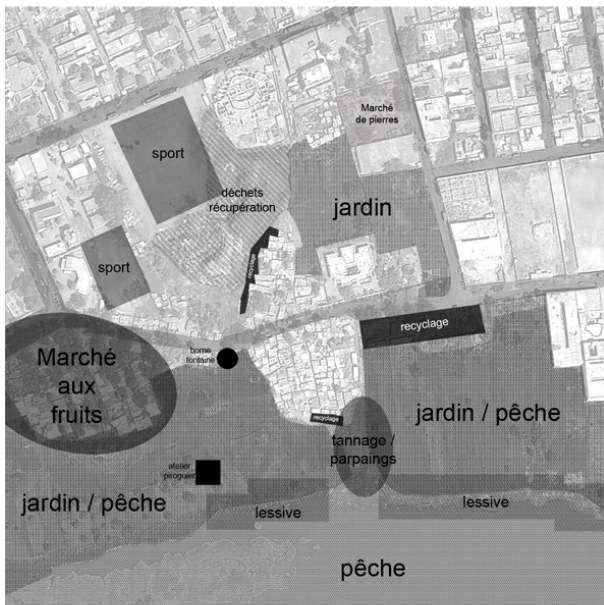


Figure 211 Urbanisme à plusieurs vitesses, justice spatiale, Métabolisme urbain

TEMPS	ESPACE	ENERGIE
Multiplicité des rythmes urbains Temps de la résilience Urbanisme à plusieurs vitesses	Interdépendance formel / informel Complémentarité Justice spatiale	<b>Métabolismes urbains</b> Les flux de l'espace Valorisation des excréta La ville comme un écosystème

D'un point de vue énergétique, la problématique contemporaine de l'étude des « métabolismes urbains » permet de mesurer le rôle important du secteur informel dans la collecte et le recyclage des excréta urbains. En effet, un grand nombre de flux énergétiques du terrain se constituent autour de l'activité du retraitement et de la transformation des déchets urbains produits par le versant formel de la ville. L'analyse urbaine réalisée par le prisme du métabolisme révèle ainsi la dynamique des flux relative à la valorisation des « sous produits urbains » (Barles, 2005). Cette dynamique des flux anime l'espace de différentes manières : d'une part à travers la puissante activité de valorisation des matières urbaines et d'autre part par le réemploi de ces matières directement dans la production de l'espace. La présence de cette population pauvre en ville fournit à la ville une main d'œuvre de service bon marché nécessaire à l'équilibre urbain : commerçants ambulants, production agricole, coursiers, manœuvres,... Chaque jour, cette force de travail, emplit l'ensemble de l'espace urbain pour y déployer une énergie de service qui profite à l'ensemble du bien commun. La représentation des cycles urbains laisse apparaître une capacité remarquable de l'espace informel à générer des cercles courts des énergies potentielles de l'urbain : réemploi des matériaux issus des chantiers de destruction, production maraîchère locale, pêche urbaine, valorisation des excréta,... Cette analyse révèle l'interdépendance de la ville informelle dans la ville formelle, dans une relation faite de porosité et d'échanges. Ces deux composantes forment l'hétérogénéité d'un système d'échange complexe. Si la posture contemporaine suggère une considération particulière pour les constituants du réel, l'interdépendance entre formel et informel apparaît comme constitutif d'une substance urbaine spécifique. Il s'agit vraisemblablement d'une complémentarité similaire à celle des relations des interdépendances nomade / sédentaire. La posture contemporaine nous invite à abolir les grandes oppositions héritées de la modernité : nature / culture, anciens / modernes, rural / urbain, riche / pauvre,...). Formel et informel sont deux pôles constitutifs d'une même substance urbaine qui interagissent dans un même métabolisme urbain. La posture contemporaine invite donc à légitimer la place de l'informel à travers l'emploi de la « justice spatiale ». Toutes les tentatives pour repousser l'activité informelle du centre ville se sont soldées par des échecs, la relation d'interdépendance systémique formel / informel peut expliquer ce fait. D'un point de vue temporel, l'espace urbain se trouve être traversé par la coexistence de deux rythmes formel / informel qui interagissent. Les rythmes de l'espace formel sont lents (temps de chantier, inertie des financements, poids énergétique,...), tandis que les rythmes de l'espace informel sont plutôt rapides (nomadisme urbain, flexibilité, légèreté et malléabilité de l'espace, adaptation perpétuelle). Dans cette configuration, l'informel mu par les énergies de la résilience, se reconfigure en permanence dans les creux de l'espace formel. L'informel assure ainsi une échelle de réactivité dans l'espace formel (lui-même dominé par la rigidité). Le temps de l'informel assure ainsi une dynamique résiliente de l'espace partagé en proposant une offre de service en perpétuelle reconfiguration. L'activité énergétique des services produits par l'informel s'adapte autour des flux qui animent l'espace à travers des rythmes



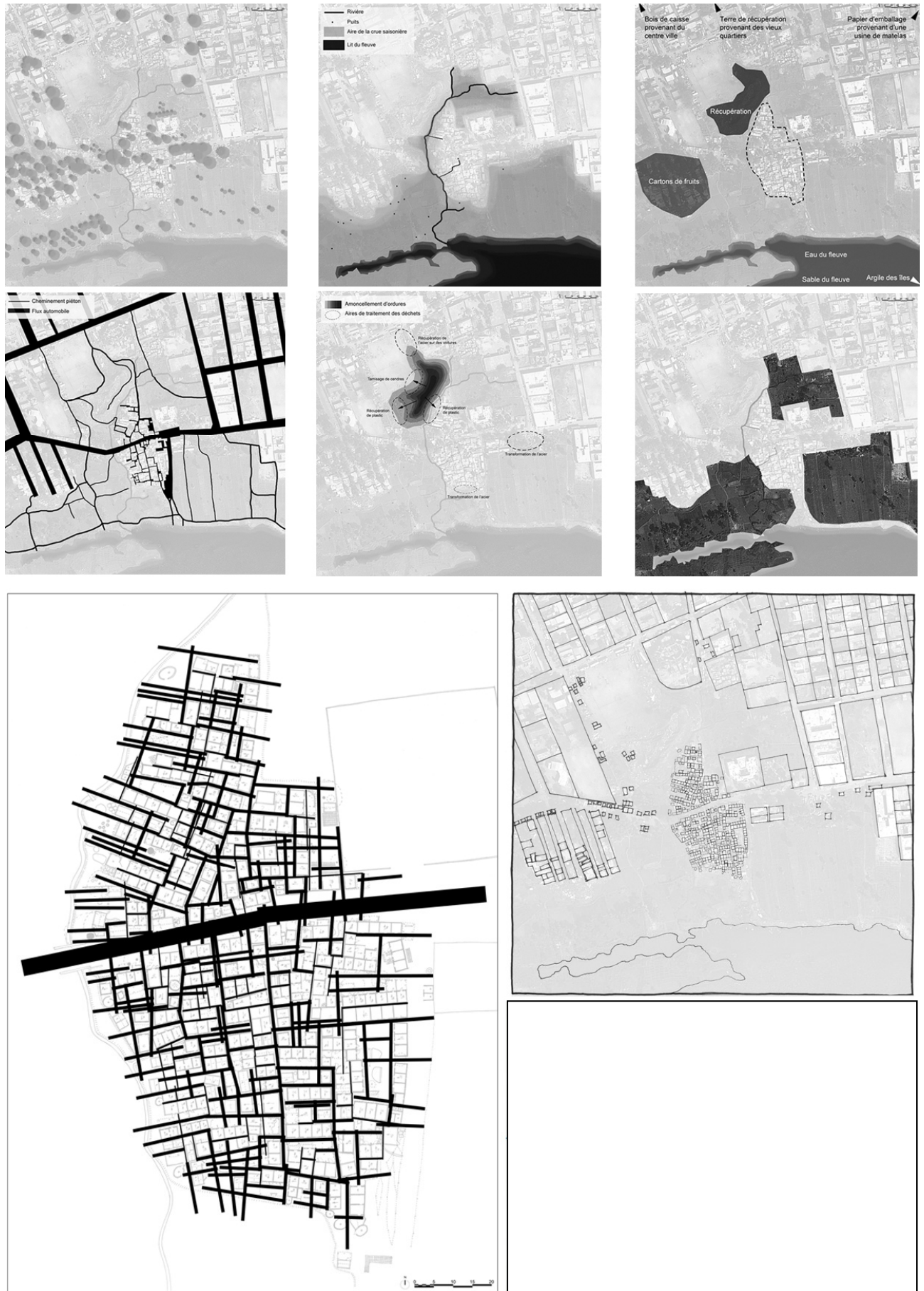


Figure 212 - Paysage culturel, Enracinement, Energies du lieu

TEMPS	ESPACE	ENERGIE
Paysage culturel Vernaculaire contemporain	Enracinement Ancrage vertical - Terre / Ciel Espace/milieu L'espace de la limite	Energies du lieu

J'ai décrit, à plusieurs reprises, combien le lieu était mis à contribution pour faire en sorte d'en exploiter tout le potentiel : ventilation, ombres, matériaux, eaux, flux, agriculture, élevage, pêche, arbres, pierres, dénivelés, vents, terre, photosynthèse, excréta... Toutes les ressources du lieu sont ainsi convoquées pour participer à l'établissement humain. L'implantation spatiale se matérialise dans un « enracinement » (Maffesoli, 2010), qui place l'humain dans un axe verticale terre / ciel comme dans l'œuvre de l'artiste Gina Pane (Duplaix, 2012). L'espace se façonne à partir du milieu, il ne cherche pas à le dominer, à l'encadrer, à le maîtriser ; Il s'élabore en complicité avec celui-ci. L'espace construit ne rentre pas en conflit vis à vis du paysage. Il ne cherche pas à consommer le site, mais à en tirer profit. En cela le processus de l'établissement de l'espace informel se place en continuité du processus vernaculaire. La racine vernaculaire se construit dans l'appropriation du lieu et de son énergie, elle trouve dans le « vernaculaire contemporain » (Loubes, 2003, 2010) le lieu de l'« invention d'une tradition » (Hobsbawm, Ranger, 1983). Les innovations spatiales dont l'informel témoigne, sont l'expression de « rhizomes » (Deleuze, Guattari, 1972) qui autorisent des créations culturelles sur la base d'univers de références forgées par l'empirisme. L'informel est véhiculé par l'empirisme. Le terrain sur lequel est établi le quartier est un lieu d'interface, c'est une limite épaisse, un territoire, une parenthèse poreuse, une « frontière » (Agier, 2013)<sup>902</sup>, un « bord » (Boudon, 2013) dans laquelle se réalisent des croisements, des superpositions, des interactions, des hybridations. L'implantation dans l'épaisseur d'une limite (fleuve / ville) engendre un nombre considérable d'interactions entre différentes sphères ontologiques. Le territoire de la limite permet des porosités entre différentes influences : ancien / moderne, rural / urbain, nature / culture, intérieur / extérieur, globale / local,... La situation d'interface est donc propice à l'invention d'une culture élaborée autour du lieu, même si celui-ci se trouve au cœur d'un espace formel régi par un référentiel plus large de la mondialisation. L'ancrage au lieu détermine des spécificités auxquelles les individus réagissent de façon différente par l'intermédiaire de leur expérience personnelle, de leur propre « culture constructive » (Potié, Simonnet, 1992). Cette condition fait que les spécificités de chaque micro-lieu deviennent génératrices d'une culture spécifique. Chaque quartier informel de Bamako révèle une culture de l'habité en fonction du milieu. Construire dans les pentes meubles de Koulouba, n'a pas grand chose de commun avec construire dans un terrain inondable, ou sur un plateau rocheux au sommet d'une falaise. Chaque terrain conditionne des spécificités dans la gestion de la maison, dans les façons de construire, dans la façon de convoquer le paysage à participer à la survie. Cette propriété du dispositif spatial vernaculaire engage la culture d'habiter le paysage, dans la mesure où le mot culturel est envisagé comme une substance en perpétuelle création. On peut alors parler de « paysage culturel », dans le sens de la catégorie patrimoniale de l'UNESCO. Il convient toutefois d'être attentif au fait que le « paysage culturel » doit être entendu comme une matrice en constante évolution et non en quelque chose de figé, de définitif. Cela implique par conséquent de se focaliser sur les processus et non sur l'espace, sur les flux et non sur les formes, sur un mouvement dans le temps et non sur un instant T.

<sup>902</sup> Dans son dernier ouvrage « La condition cosmopolite » (2013), Michel Agier emploie le terme de « frontière » pour exprimer l'épaisseur des limites qui sont des lieux contemporains du cosmopolitisme.



Figure 213 - Transfert de technique

TEMPS	ESPACE	ENERGIE
<b>Rapport au temps culturel</b> Temps nomade / temps sédentaire Polyrythmie	Détail technique Bricolage - Transferts de technique	« Mémoire collective » Potentiel de mobilisation Energie culturelle

Edward Hall affirme à travers le concept de « proxémie » que le rapport de l'homme à l'espace est culturel (Hall, 1959). Dans son ouvrage « La danse de la vie » (Hall, 1984), il emprunte le même chemin en expliquant que le rapport au temps est lui aussi culturel (Hall, 1984). Il évoque notamment la « polyrythmie » qui caractérise les cultures articulées autour de la religion musulmane. Il explique que la posture « polyrythmique » invite les individus à pratiquer plusieurs activités en même temps. Cette donnée invite à être attentif aux transferts de techniques qui sont opérés par la main polyrythmique. Nous avons en effet constaté qu'une technique comme la « couture sur bois » relative à la construction de huttes permettait de faire un parallèle avec les techniques de fabrication de pirogues. A travers cet exemple on mesure combien l'aptitude à la polyrythmie permet d'opérer des « transferts techniques » entre différentes sphères d'activités (Stiegler, 1994). Cette aptitude est renforcée par la « déterritorialisation » (Deleuze, Guattari, 1972) du rural à l'urbain qui engendre la confrontation à un contexte différent et donc à l'« innovation technique » (Stiegler, 1994). Deleuze et Guattari expliquent parfaitement que la « déterritorialisation » donne lieu à une « reterritorialisation » elle-même propice à l'invention (Deleuze, Guattari, 1972). L'appropriation d'un lieu de transition comme celui de l'urbanisation informelle constitue le terrain favorable aux inventions techniques dans l'espace. Le rapport au temps culturel des techniques employées s'affirme dans l'espace, il se déploie en affirmant une manière d'être au monde. En filigrane de ce rapport au temps, on distingue une autre strate de complexité, celle de l'hybridation nomade/sédentaire relative à la culture Bozo. Les Bozos possèdent traditionnellement une construction en terre sédentaire, mais ils quittent aussi cette condition sédentaire de façon saisonnière pour réaliser des campagnes de pêche nomade en suivant les migrations des poissons. Lors de ces campagnes de pêche, les constructions temporaires sont réalisées en matériaux légers (bois, bambou, paille). Cette condition semi-sédentaire incite ce peuple à pratiquer deux registres architectoniques (l'un nomade et l'autre sédentaire). Les transferts techniques entre les mains polyrythmiques des Bozos s'opèrent alors en tout sens. Temps nomade et temps sédentaire se superposent dans un même lieu pour exploiter des registres ontologiques variés et faire naître des solutions techniques stimulées par le contexte. Le recours au « bricolage » (Lévi-Strauss, 1962) comme processus d'élaboration de l'espace suggère lui aussi un terrain propice à l'invention, notamment le fait de réaliser l'opération technique à partir d'un nombre limité d'éléments. Cette condition exogène suscite d'avoir recours à « un tour de main » (Lévi-Strauss, 1962) particulier pour identifier, dans les matériaux préalablement collectés, ce qui sera à même de répondre à une question spécifique. Ce mode opératoire convoque toute l'ingéniosité du constructeur qui doit faire appel à toutes ses facultés intellectuelles entremêlées dans une polyrythmie. A ce facteur doit être associé l'emploi des énergies spécifiques au lieu qui suscitent d'avoir recours à la « mémoire collective » des habitants (Halbwachs, 1950). A ce niveau, les habitants les plus anciens et les plus expérimentés jouent un rôle de conseiller relatif à l'empirisme technique des matériaux mobilisables dans le contexte. En poursuivant plus loin la quête de Edward T. Hall nous pourrions ici légitimement poursuivre ce travail à la recherche d'un rapport culturel à l'énergie.

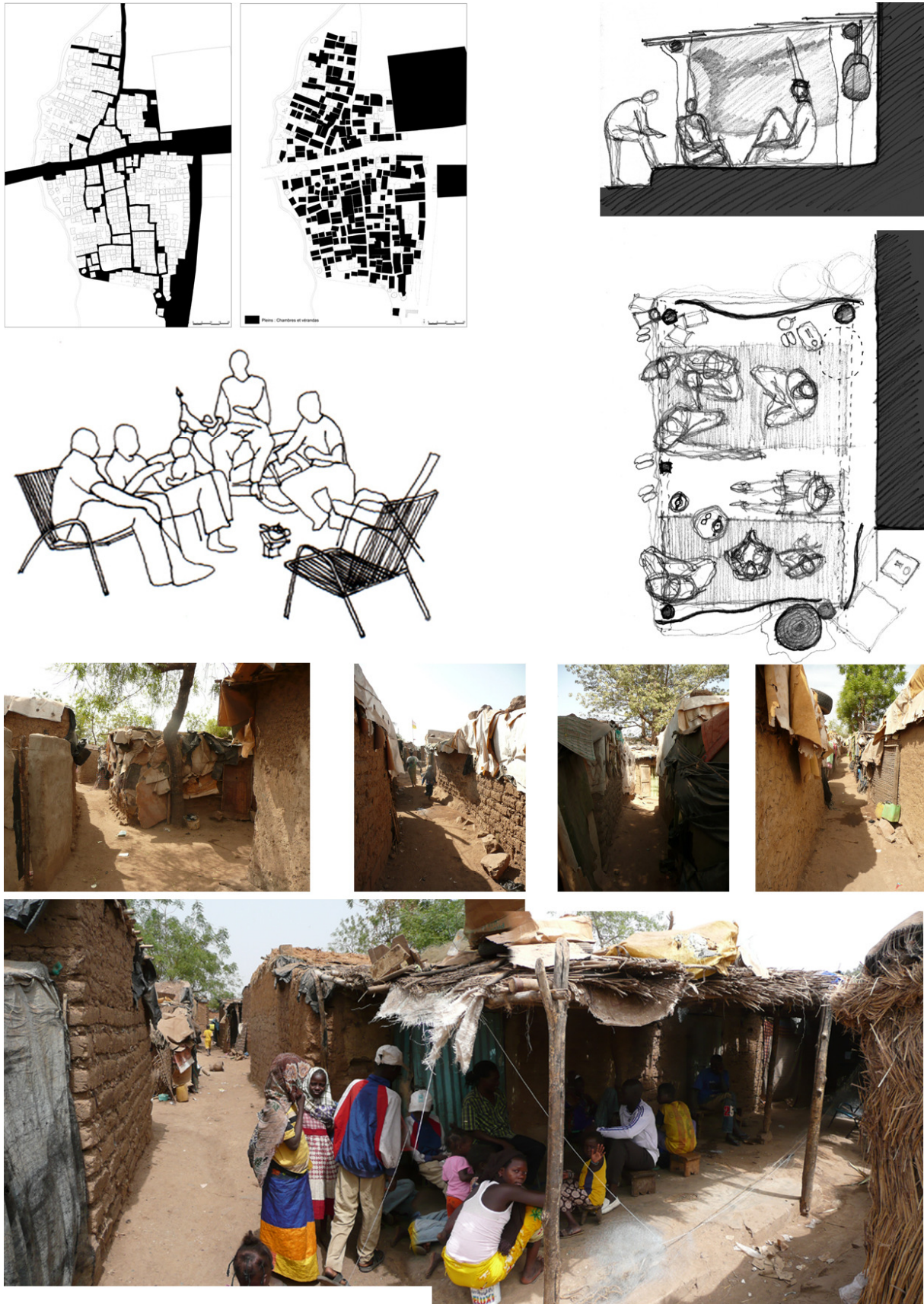
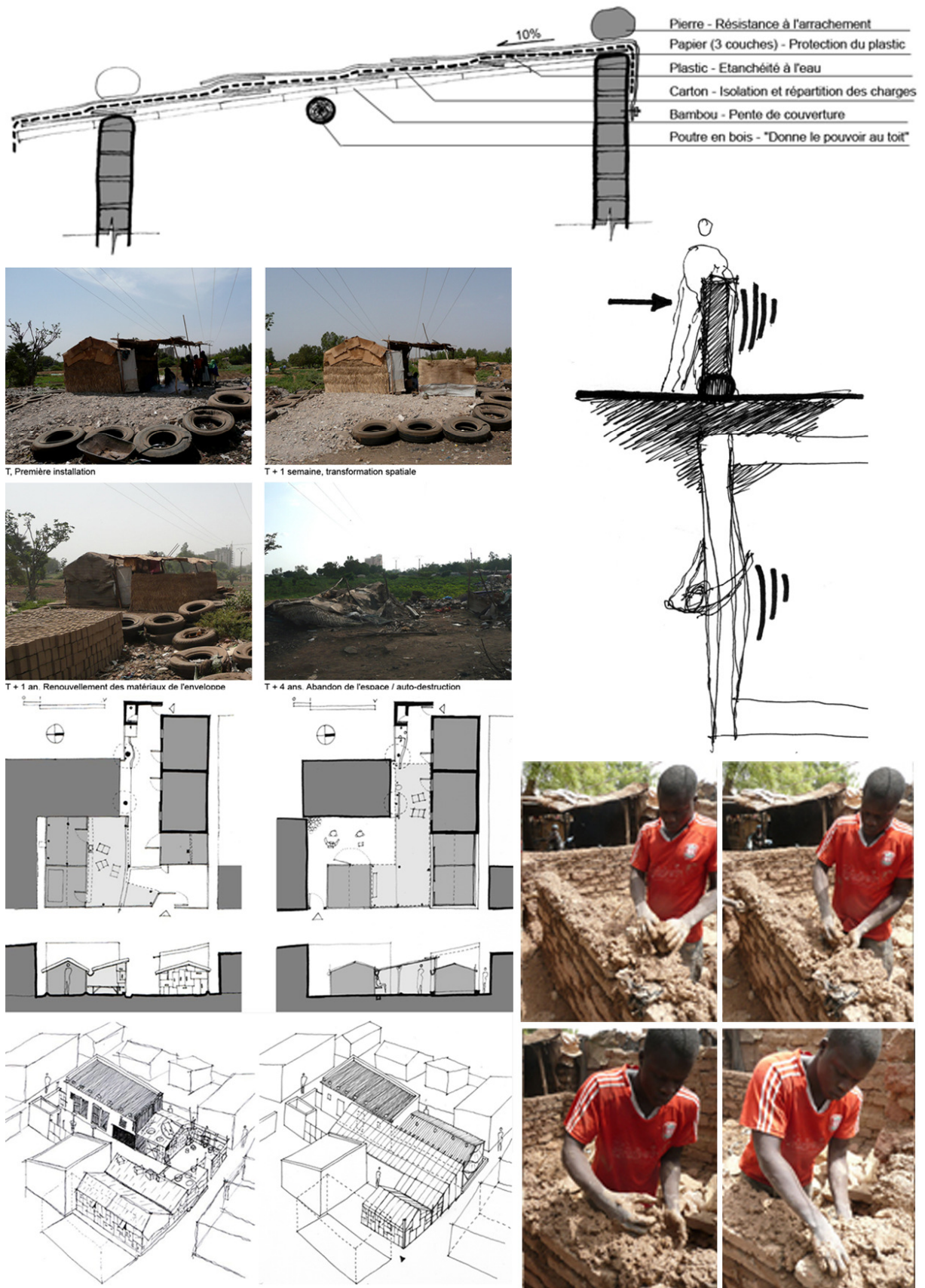


Figure 214 - L'espace public : Les creux de l'urbain

TEMPS	ESPACE	ENERGIE
Superposition de temps Rythmes urbains et naturels	<b>Espace public</b> les creux de l'urbain Centralité - « carrefour » « La ville poreuse » Interstices urbains « Tiers paysage »	« La dynamique des vides » Intensité temporelle de l'espace urbain

L'histoire urbaine du territoire malien observée par le filtre de la diversité culturelle permet d'envisager une diversité de citadinités et autant de cultures de l' « espace public » spécifique (Holder, 2002). Colette Pétonnet explique parfaitement combien la pratique de l'espace public se concentre dans les vides de l'urbain (Pétonnet, 1979, p.53). C'est dans cette perspective que l'attention portée aux vides urbains nous a conduits à nous concentrer sur le rôle fédérateur des « carrefours »<sup>903</sup>. Les lieux de croisements de flux énergétiques apparaissent comme des polarités dont l'influence et l'intensification sont variables. L'appropriation de l'espace commun s'affirme comme des micro-polarités urbaines de différentes natures. L'histoire de l'urbanité du territoire malien est riche d'une diversité de cas qui exprime un usage spécifique de l'espace partagé : *grins*, « place des vieux », *toguna*, *guélé*,... La diversité et la richesse de ces exemples historiques ne sont pas amoindries par la condition urbaine contemporaine de Bamako ; cette culture s'adapte simplement à cette condition pour s'exprimer de façon différente. L'urbanisation informelle s'inspire librement de ces modèles anciens, en s'adaptant constamment aux conditions du milieu habité. Une citadinité informelle s'élabore chaque jour « dans les trous » laissés par la ville formelle (Agier, 1999). L'occupation des délaissés de l'urbain fait cohabiter l'informel avec le « tiers paysage » (Clément, 2004). Les interstices urbains sont un territoire réticulé de « linéaments » proposant une « porosité urbaine » (Secchi, Vigano, 2011) où s'inventent des formes de citadinité spécifiques appuyées sur un milieu toujours différent et constituées d'une diversité ethnique elle aussi toujours différente. A mesure que l'on s'approche des polarités urbaines, l'énergie de l'activité informelle s'intensifie; cette intensification atteint son paroxysme dans l'hyper-centre de Bamako où l'activité informelle emplit tout l'espace. Le centre ville apparaît dans les représentations urbaines comme un territoire où réside un potentiel d'activités variées. L'administration urbaine est pleinement consciente de cette intensité, cependant elle l'envisage comme une nuisance dans la mesure où l'espace se trouve saturé de cette énergie de survie. Le rapport culturel aux centralités est une donnée importante à intégrer car elle permet de comprendre l'attraction irrésistible que l'on peut avoir envers les centralités. Le prix des transports urbains étant relativement important par rapport au coût de la main d'œuvre journalière, l'établissement dans les interstices urbains, à proximité du centre, apparaît comme une contrainte vitale pour les populations les plus pauvres. Cette condition oblige ces populations à s'établir dans des espaces laissés vacants par l'urbanisation formelle. Ces territoires délaissés par l'établissement formel ne sont pas sans contraintes (zones inondables, fortes pentes, dalles rocheuses, falaises, cours d'eau, décharges, zone *non ædificandi* de l'aéroport, ...). Chacun de ces terrains nécessite de tirer partie des conditions du contexte, dès lors l'architecture développée en ces lieux s'accommode du milieu pour y produire un espace spécifique.

<sup>903</sup> L'anthropologue malien Hamidou Magassa a éveillé notre curiosité sur le rôle fédérateur des « carrefours » à l'occasion d'une conférence sur le thème des centralités. Les Ateliers - « Les nouvelles centralités de Bamako Métropole », 2011.



TEMPS	ESPACE	ENERGIE
<b>Rythme des saisons</b> Nomadisme urbain Mouvement oscillant de l'espace Réactivité Immédiateté Déménagement urbain	Logique vernaculaire Multicouche Proximité avec la matière Variation de l'espace avec le climat Œuvre ouverte	Manipulation de l'espace Adaptation permanente Energies endogènes et exogènes

La pauvreté et l'impossibilité de recourir à des dispositifs technologiques place l'espace en prise directe avec le climat. Le rythme des saisons scande ainsi les activités et les modes d'habiter. Nombreux sont les témoignages (provenant des populations résidant dans l'informel) de migrations saisonnières pour aller aider au travail des champs au village (pendant la saison des pluies). Certains témoignages relatent une migration intra-urbaine pour se prémunir du risque d'inondation pendant la crue du fleuve (certaines familles partent vivre chez des membres de la famille vivant dans des zones exondées à Bamako). Aussi, l'espace et la démographie du quartier changent considérablement pendant la saison agricole. A l'échelle de l'espace habité, la saison des pluies limite l'usage des espaces, de sorte que l'usage de l'espace se résume aux espaces couverts. L'espace est ainsi soumis à des compressions et des dilatations en suivant l'oscillation des conditions météorologiques ; l'espace exprime alors une réactivité immédiate envers la météo. L'espace s'ajuste en permanence engendrant une proximité étroite avec la matière. Cette instantanéité de l'espace permet de relever un parallèle avec la logique « multicouche » (Huygen, 2008) propre à l'usage saisonnier des espaces vernaculaires sous toutes les latitudes. L'usage de l'espace vernaculaire est, en générale, caractérisé par des migrations internes à l'espace construit directement influencées par les conditions météorologiques. Cette remarque permet de lire l'espace comme répondant à une logique multicouche, où chaque espace répond à des filtres météorologiques successifs : espace ouvert de la cour, sol exondé, espace couvert de la véranda, espace ventilé, espace fermé de la chambre,... Cette logique multicouche se retrouve jusque dans les détails des strates des couvertures où chaque couche correspond à la résistance envers un élément (la paille contre le soleil, le plastique contre la pluie, le carton contre le vent,...). La lumière est également tamisée de façon progressive en fonction du degré de privatisation. De la lumière blanche de l'espace public, à la pénombre de la chambre, la lumière est précisément graduée par le dispositif spatial. Cette graduation de l'espace s'accompagne d'une architectonique allant de la légèreté du mobilier dans l'espace public à la masse opaque de la chambre, en passant par l'hybridation lourd/léger caractérisée par la véranda. La simplicité technique associée à la démocratisation de l'acte constructif engendre une grande plasticité à l'espace, approchant l'essence de l'« œuvre » (Lefebvre, 1974, p.90). L'espace est ainsi susceptible d'être transformé en permanence. On a affaire à une réelle manipulation de l'espace, une prise en main, répondant à une adaptation perpétuelle nécessaire. Certaines transformations de l'espace « privé » de la cour témoignent de véritables déménagements urbains. La cour de Baissa Diarra (B.7), par exemple, révèle un véritable glissement dans les polarités des espaces, un plein peut ainsi devenir un vide et inversement ; un centre vide peut devenir couvert et un espace central peut être latéralisé. Si des énergies exogènes comme les saisons (ou l'expression des relations de voisinage) sont en mesure d'engendrer des mouvements de l'espace, certains facteurs de mutation sont également endogènes. En effet, la réactivité de l'espace est également stimulée par l'évolution constante de la sphère familiale. Il est d'usage d'accueillir un membre de sa famille venu du village dans sa propre cour, ou qu'un jeune adulte construise lui même son propre espace, par exemple.



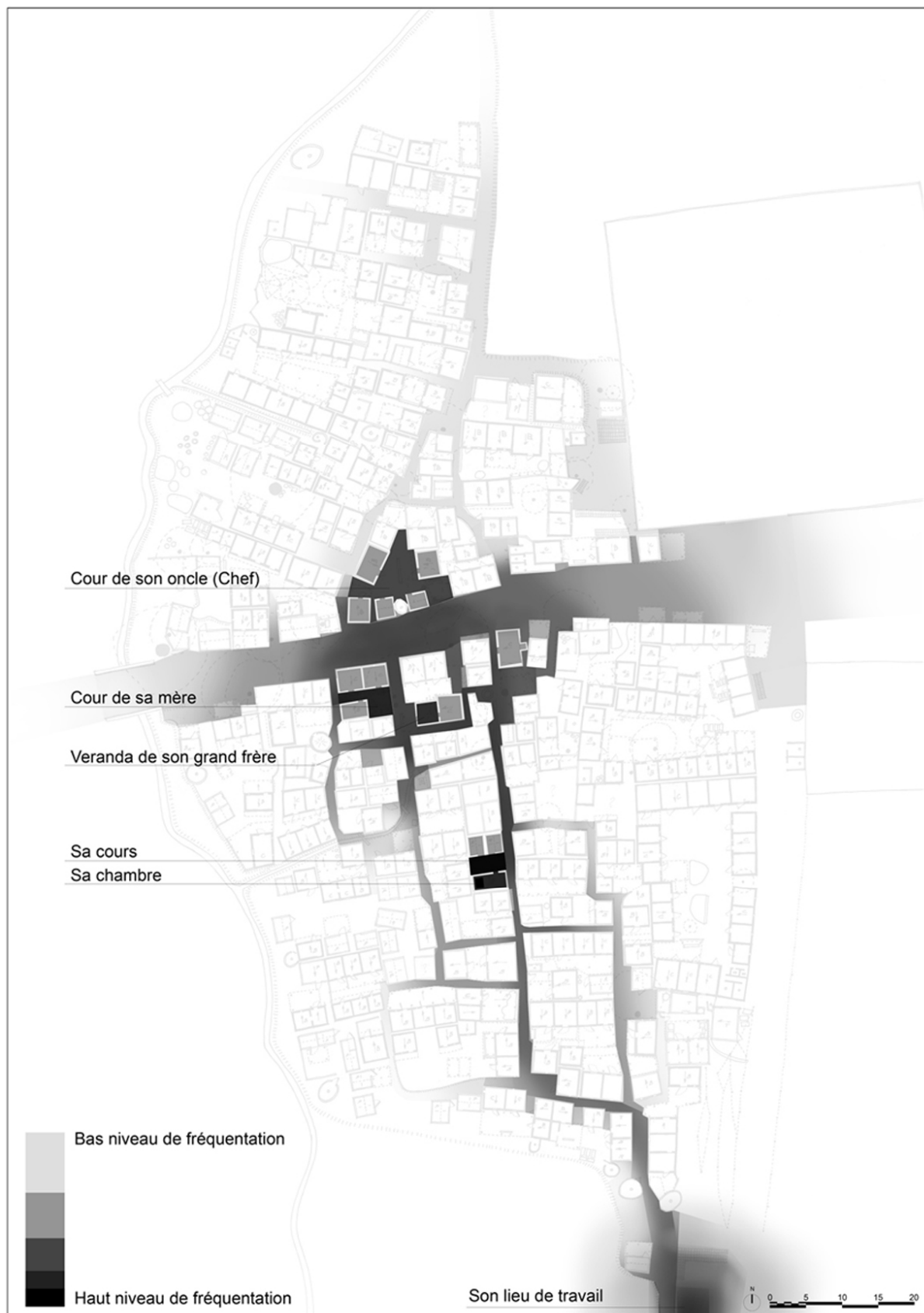


Figure 216 - « C'est où chez toi ? »

<b>TEMPS</b>	<b>ESPACE</b>	<b>ENERGIE</b>
Rythme, cadence, tempo Usage quotidien Liens intergénérationnels Apprentissage des codes	C'est où chez toi ? Croisements public/privé Interaction des sphères ville/maison « On est ensemble » Limites floues Extension de l'espace <b>Continuité</b>	Coprésence Interactions Proximité Echanges - partage Solidarité Famille étendue

En visitant la ville de Dia, dans le « pays profond », j'ai compris que le cercle familial n'était pas circonscrit à la parcelle de la cours mais était étendu à d'autres parcelles dans le quartier. J'ai donc cherché les manifestations de ce maillage familial traditionnel dans le terrain de Bamako. Ce caractère insulaire des parcelles plongées dans un réseau de connaissance permet de comprendre à quel point la « famille étendue » se matérialisait par une extension spatiale des liens de parentalité dans l'espace commun de la ville. L'établissement des rapports sociaux ainsi répartis dans l'urbain engendre une appropriation remarquable de l'espace urbain partagé. La rue devient le couloir d'une grande maison urbaine. Dès lors, la « maison » ne doit pas être envisagée comme une seule cellule mais comme un réseau changeant. Les enveloppes de privatisation de l'espace sont démultipliées en s'échelonnant par différents niveaux de matérialisation (du matériel à l'immatériel, de la matière au symbole), ville et maison se confondent, les limites deviennent floues car faites d'une myriade de fragments). Le sentiment de coprésence offre une perception de l'espace différente de ma propre culture spatiale occidentale. L'interaction des différentes sphères d'intimité engendre un sentiment de porosité de l'espace. La dominante des cloisonnements en matériaux légers alimentent pleinement cette perception. On perçoit la présence de l'autre tout en modulant finement le degré de filtration des parois (vue, bruits, odeurs, vibrations,...). L'émotion de l'espace suggère des sentiments de continuité, ici renforcés par la continuité faite de courbes du matériau terre. La souplesse et l'ouverture, permise par les matériaux employés, suggère que peu de formes apparaissent comme définitives, une telle condition suggère que l'espace est susceptible de se transformer à tout moment. Ce mouvement inhérent participe au sentiment de continuité, de porosité. L'espace étant capable de se transformer, de se renverser, il doit être perçu comme engagé dans un mouvement continu, dont les interactions sociales sont un déclencheur. La continuité spatiale est donc liée à une continuité temporelle. L'espace suit la cadence des rythmes quotidiens, il interagit par le tempo de l'usage, qui demande un réarrangement constant des fragments. La notion de temps dans l'espace est également liée à la continuité intergénérationnelle, la présence « rayonnante » des anciens au centre du quartier agit comme un enseignement des codes urbains à adopter, ces codes évoluant avec le temps. La continuité engagée par le rôle des personnes âgées permet d'entretenir une « mémoire collective » d'une culture urbaine en constante transformation. Il convient de se représenter ces liens sociaux comme un maillage entremêlé de relations en interconnexions les unes avec les autres. C'est à ce titre que nous avons fait le lien avec l'« espace social » de Lefebvre (1974). De part la souplesse du dispositif spatial l'espace construit est traversé de relations sociales qui s'entrecroisent. L'espace réagit quasi instantanément à l'actualité des besoins sociaux. La pratique de l'espace à travers l'usage en affine perpétuellement la connaissance à mesure que l'espace se métamorphose. Les sphères publiques/privées s'entremêlent les unes avec les autres pour former une substance urbaine, une « écume » (Sloterdijk, 2003).



Figure 217 - Chantier / Rituel

TEMPS	ESPACE	ENERGIE
Chantier permanent Patrimoine au présent Patrimoine immatériel Patrimoine de gestes	Façade libre de tomber <b>Chantier - Rituel social</b> Espace social Culture constructive populaire	Interdépendance de l'individu au social Résilience

Dans le monde rural la production de l'espace est confiée aux habitants. Chacun se voit progressivement responsabilisé sur des chantiers de différentes ampleurs. Les enfants sont très tôt amenés à expérimenter les techniques de constructions de second ordre : maquette en terre, construction de poulailler, entretien d'un mur de clôture. Les jeunes adultes sont amenés à construire leur propre espace en terre. Dans ce dernier cas de figure le chantier affirme son rôle rituel dans la mesure où l'acte de construction permet au jeune adulte de s'affirmer dans les sphères sociales du quartier. Le rituel du chantier apparaît comme un rouage essentiel pour l'édification d'un « espace social » (Lefebvre, 1974). Avec les changements climatiques, l'usage traditionnel du bois devient désormais inenvisageable. Cette nouvelle donnée remet en question l'emploi de nombreuses techniques traditionnelles. L'une des plus rependue consiste habituellement à faire reposer les charges de la couverture sur un poteau en bois, de sorte que le mur est libre de s'effondrer, sans risquer l'effondrement de la couverture. L'obsolescence contemporaine du bois rend l'usage de cette technique aujourd'hui impossible. Ce changement engendre un réel bouleversement dans les procédés constructifs traditionnels. L'invention est donc requise pour rendre à la culture constructive populaire ses lettres de noblesse. La conviction de ce travail est que bon nombre d'inventions techniques existent déjà sur le terrain de l'urbanisation informel. Il est donc important d'aller à la rencontre de ces innovations vernaculaires pour relever les émergences de savoir-faire capable de solutionner des questions constructives d'aujourd'hui. Chaque chantier devient le lieu d'un apprentissage. La spécificité de chacun d'eux est l'occasion d'une création de connaissance individuelle et collective. Le partage dans la sphère commune des connaissances accumulées participe à l'édification d'une expérience commune. Chaque individu, selon son parcours, apprend devant la confrontation à des situations toujours différentes (topographie, qualité de la terre, ...). Il s'ensuit une sorte de démocratisation des cultures constructives de sorte que chacun est détenteur d'une propre culture technique relative à la construction qui est fonction de son propre parcours. J'ai évoqué combien la fragilité des différents matériaux engendrait des rythmes de réfections multiples. L'espace fait donc l'objet d'une multitude de micro-chantiers permanents. Le chantier se conjugue donc au présent pour entretenir sa condition immatérielle. Un patrimoine de geste est ainsi entretenu grâce aux mécanismes de la résilience propre aux matériaux. La mécanique est simple, plus un matériau est fragile, plus il nécessite de l'entretien et donc plus il entretient sa propre résilience. L'énergie de la résilience puise allègrement dans les énergies solidaires rendant interdépendant l'individu du social.

## **B- Rôle de l'architecte, de l'urbaniste, et dynamique de projet**

A plusieurs reprises des interlocuteurs m'ont demandé, d'après mes observations, quel pouvait être le rôle de l'architecte dans un contexte urbain pauvre comme celui du Mali ? A vrai dire, cette question me préoccupe depuis le début de ma recherche, elle était déjà présente dans le diplôme d'architecte et le Master et elle continue aujourd'hui de me tracasser. Si l'on constate que l'autoconstruction est un vecteur de cohésion sociale et que l'espace produit s'adapte en permanence au besoin on pourrait alors en conclure que la question de l'informel ne s'adresse pas directement aux architectes ni aux urbanistes. Nous allons pourtant voir que l'architecte peut avoir son mot à dire dans le domaine de l'urbanisation informelle. Outre les leçons que l'on peut tirer des dispositifs vernaculaires, la discipline architecturale peut désormais accompagner l'informel à plusieurs niveaux.

### ***a. Inventer une architecture contemporaine située dans le monde pauvre***

La posture analytique, qui vise à tirer les enseignements du terrain, revient à interroger les modes de production de l'espace contemporain. A l'heure où la parenthèse moderne se referme, il convient d'être critique envers l'héritage de l'architecture moderne. C'est donc le moment d'utiliser un regard rétrospectif envers l'histoire dans son ensemble (en y intégrant l'histoire moderne), pour réemployer des principes adaptés à la condition contemporaine. La modernité architecturale nous encline à un détachement des conditions du réel (contexte, liens historiques,...), la posture contemporaine nous invite par conséquent aujourd'hui à renouer avec cet ancrage dans le réel. Un tel enracinement est d'autant plus essentiel dans un contexte de pauvreté, car le recours aux artifices techniques n'est pas envisageable. L'échange énergétique avec le contexte devient alors vital, c'est d'ailleurs l'une des leçons que nous offre l'informel aujourd'hui. Il est donc primordial de tirer un potentiel maximum du lieu en tirant partie des principales matières premières disponibles sur le terrain (terre, pierre, bois,...). Il convient également de tirer partie des énergies propres aux lieux qui sont toujours différentes (arbres, vent, air frais, eau, ...). On comprend que l'ancrage dans le lieu n'est pas qu'une métaphore architecturale, elle génère un lien organique essentiel qui lui confère une articulation étroite avec les conditions du réel en l'intégrant dans des rythmes temporels du paysage urbain. L'affirmation d'une architecture contemporaine d'avant garde en contexte pauvre peut se révéler être un moteur de développement prodigieux. En effet, la mise en place d'une filière d'architecture contemporaine qui tirerait partie du potentiel du lieu devra puiser dans la main d'œuvre locale pour extraire les matériaux, les transformer, les acheminer, les assembler, les entretenir, les remplacer, les recycler. Le fait de convoquer les matériaux du terrain suggère l'emploi d'une grande quantité de main d'œuvre. La main d'œuvre étant l'énergie la plus abondante dans une ville pauvre il est donc logique d'y avoir recours dans un projet intégré. La dépense dans la main d'œuvre permet de « boucler la boucle », les dépenses dans l'énergie corporelle permettent d'avoir recours à une énergie disponible en abondance, tout en bouclant un cercle énergétique et économique sur lui-même. Contrairement au ciment et à l'acier qui engendre une fuite importante de capitaux à l'étranger, le recours aux matériaux et à la main d'œuvre locale doit stimuler le développement d'une économie locale, en circuit fermé. L'économie informelle apparaît alors comme un secteur qu'il convient d'assumer pour permettre d'engendrer l'expérimentation architecturale et de stimuler toutes sortes d'innovations. A ce propos, la condition économique « des Suds » pourrait même se révéler potentiellement favorable à de telles innovations. En effet, dans « les Nordes » la mise en œuvre de matériaux traditionnels est très coûteuse en main d'œuvre, ce qui place ces matériaux à la marge de l'économie formelle (autoconstruction, SEL, WWOOF,...). Dans le « monde pauvre » (Friedman, 1978), l'informel est l'économie dominante, elle offre donc un terrain favorable à l'enracinement d'une activité de construction alternative au mode de production de l'espace formel. La ville pauvre apparaît véritablement comme un terrain d'expérimentation largement ouvert pour l'émergence d'architectures contemporaines. Rappelons qu'il est impossible d'envisager le retour à une architecture vernaculaire à l'identique (changements climatiques, représentation négative), l'expérimentation et l'invention sont donc incontournables. Ce terrain peut se révéler profitable au

Nord, pour l'enseignement qu'il apporte, ainsi qu'au sud (pour le développement et l'émancipation qu'il engendre). Cette posture rejoint à ce titre bon nombre de principes relatifs aux nouvelles manières d'envisager le projet sur le terrain de la pauvreté : « Empowerment », « ville inclusive »,...

Dans le cadre disciplinaire, de nombreux architectes contemporains cultivent d'ores et déjà des liens entre Nord et Sud (Francis Kéré, Lacaton-Vassal, Gilles Perraudin, TYIN,...). Dans l'histoire de l'architecture plusieurs mouvements architecturaux se sont fondés sur cet échange Nord-Sud, comme dans le « Régionalisme critique », ou bien le groupe « Team ten », nous pouvons nous inspirer de leurs travaux pour continuer ce même mouvement. Le style international, sous couvert d'une tendance homogène et égalitaire, a bien vu l'adaptation des principes modernes à un climat (Le Corbusier lui-même adapte son architecture lorsqu'il construit Chandigrah). Ce courant « alternatif » de l'histoire de la modernité architecturale a pleinement exploité nombre de ces principes découverts sur le terrain de l'Afrique, il est donc aujourd'hui logique, légitime, et stimulant de (re)exploiter ces principes dans l'actualité de la ville Africaine. Il s'agit d'aller au delà des formes architecturales en exploitant un principe fondateur d'une culture urbaine propre au territoire et à l'essence du patrimoine.

L'empreinte culturelle du processus de construction de la ville est la marque d'une culture en mouvement, « organique », « vivante », « métabolique », une culture toujours en changement, dans un « continuellement présent » (Bergson, 1938, p.170), une « actualité pure » (Arendt, 1958, p.267). C'est dans cette actualité que nous devons envisager une posture contemporaine triplement située : située dans le temps (répondre ici et maintenant avec les éléments dont nous disposons), située dans l'espace (envisager le contexte comme une ressource et s'y enraciner pour se ressourcer), située dans l'énergie (se laisser traverser par les énergies des lieux pour en exploiter le potentiel). Ces considérations sur l'espace invitent à envisager l'espace sous l'influence de rythmes, de cycles, et à engager à un détachement relatif de la forme pour se concentrer sur le potentiel d'évolution spatiale. C'est véritablement une leçon pour le contemporain.

### ***b. L'image urbaine***

Au début de cette recherche je m'interrogeais sur la globalisation, et notamment de son effet d'homogénéisation sur l'esthétique architecturale et urbaine. Ayant constaté, en tant que touriste, les qualités remarquables des villes anciennes du Mali, je me questionnais sur l'esthétique « moderne » de la ville de Bamako. Aujourd'hui je mesure combien cette question correspond à un besoin, celle d'appartenir au monde. Trop longtemps mis à l'écart de la marche du monde, aujourd'hui le « branchement » (Amselle, 2001) se veut total<sup>904</sup>. Faire partie de la marche du monde semble être le désir partagé par le plus grand nombre. L'image urbaine globale est employée pour donner corps à ce désir d'appartenance au monde global.

Dans cette quête, l'ordre social pousse les individus à faire des choix irrationnels, voire absurdes, provoquant les conditions d'un réel inconfort (par exemple vivre dans l'informel en attendant de pouvoir construire en ciment). Ces phénomènes s'expliquent en partie à partir de la représentation urbaine elle-même héritée de la période coloniale et aujourd'hui véhiculée par la mondialisation. Cette représentation urbaine est construite selon une pensée moderne. Mais aujourd'hui, Bruno Latour nous fait prendre conscience que « Nous n'avons jamais été modernes » (Latour, 1991). Nous pouvons donc délibérément laisser cette représentation urbaine sur le côté pour en bâtir une contemporaine édifiée sur la base des ressources locales et de l'héritage culturel. Il ne s'agit pas de prétendre à un retour en arrière, mais il est question au contraire d'inventer à partir d'une reconsidération de l'ensemble des solutions techniques qui demeurent à notre portée. Sur ce point

<sup>904</sup> La métaphore du « branchement » est aujourd'hui matérialisée à l'image du succès des téléphones portables qui se répandent partout sur le territoire pour accompagner les dynamiques culturelles des réseaux sociaux traditionnels.

nous reprendrons la représentation « non-moderne » du « temps spirale » de Bruno Latour (1991), pour expliquer que les techniques passées ne sont pas dépassées mais à ré-envisager car certaines d'entre-elles (comme la construction en terre) sont en mesure de répondre aux questions les plus actuelles. La question de la représentation urbaine semble osciller entre séduction d'une image « générique » et résistances culturelles d'ordre « spécifique ». Les conditions spécifiques sont les suivantes : expression d'une culture ethnique, les caractéristiques du site, le contexte environnant, les matériaux disponibles. Les conditions génériques sont : Le désir d'intégration à la représentation urbaine, la séduction de l'image moderne, l'esthétique générique,... Nombreuses de ces questions s'adressent directement aux disciplines qui manipulent l'espace. J'ai proposé dans cette recherche d'employer le concept de « refondation » (Corboz, 2001) pour agir sur les représentations urbaines.

Yona Friedman en appel à l' « utopie réalisable » (1974). Il explique parfaitement que l'utopie devient réalisable à partir du moment où un rêve peut être partagé par un très grand nombre de personnes. Il explique encore que le rôle de l'architecte est de fabriquer des images du rêve qui permettront de donner corps à ce rêve devenu commun, tel un « égrégore »<sup>905</sup> véhiculé par un « ergotope »<sup>906</sup> (Sloterdijk, 2003, p.364). La capacité de l'architecte à fabriquer des images peut ainsi permettre de soulever une puissance énergétique dans la population. Un des rôles de l'architecte peut donc être de donner une image au rêve urbain d'une ville en terre. Il faut par conséquent dessiner l' « utopie réalisable » de la ville en terre contemporaine.

Bamako est une ville qui a déjà subi des refondations. De nombreuses villes anciennes témoignent d'une culture urbaine de la refondation, c'est le cas de Rome par exemple (Serres, 1982). Nous pourrions aujourd'hui nous appuyer sur ce concept pour établir une nouvelle refondation urbaine en donnant une légitimité à être urbain, à chaque citoyen qui peuple et qui construit la ville quotidiennement.

### **c. L'esthétique de la terre**

La représentation de la construction en terre est un point fondamental, dont l'architecture contemporaine pourrait s'emparer, car elle agit comme un vecteur de marginalisation des quartiers construits avec ces matériaux. En retour, l'image négative de la construction en terre s'appuie sur cette représentation pour tourner le dos à la possibilité d'une construction en terre contemporaine émancipée. Améliorer la représentation urbaine des quartiers informels est donc nécessaire pour favoriser l'émergence d'une architecture contemporaine en terre décomplexée. Le « grand travail » de réhabilitation du matériau terre doit donc être envisagée à plusieurs échelles : à l'échelle de la construction (esthétique, assurance technique,...), à l'échelle urbaine (lutter contre la marginalisation, relever le niveau d'équipement,...). L'image urbaine peut être renversée par l'introduction d'équipements (assainissement, transports, équipement,...). Vauthrin explique que la simple implantation d'un équipement administratif pouvait participer à la reconnaissance urbaine de l'existence d'un quartier informel (Vauthrin, 1989). La valorisation de la représentation du matériau terre doit être élaborée à de nombreux niveaux. Avant toute chose il convient d'établir des formations adaptées dans le but de reconstituer l'intégralité d'une filière de construction en terre validée par des diplômés : maçons, ingénieurs, architectes,... Il faut également prendre garde à ce que certains règlements (hérités de l'histoire), n'entravent pas la construction en terre<sup>907</sup>.

<sup>905</sup> Egrégore a pour racine le mot grec « *ēgrēgīus* », la définition de ce mot rapporte des liens avec la notion d'esprit de groupe, ou d'inconscient collectif.

<sup>906</sup> Sloterdijk définit « L'ergotope » en tant que « Communautés d'effort et alliance de combat » (Sloterdijk, [2003] 2005, p.364). Cette sphère permet de rassembler une énergie collective au sein d'un ensemble solidaire, comme un quartier préexistant.

<sup>907</sup> Certains règlements urbains hérités de la colonisation incriminent directement le matériau terre. D'autres règlements entravent la construction en terre de manière détournée (comme les règlements interdisant la présence d'animaux).

Depuis 2008, le début de cette recherche, j'ai eu l'occasion de rencontrer de nombreux acteurs sur le terrain malien qui s'engagent en faveur de la construction en terre. Chacun de ces acteurs emprunte des chemins différents : faire œuvre d'architecture pour changer l'image du matériau (Francis Kéré), vulgarisation des techniques (AVN), formation d'architectes (ESIAU), projet de formation de maçons (TAPAMA), conservation du patrimoine (CRATERRE, Agah Kahn, UNESCO,...). De nombreuses voies existent, toutes semblent avoir un objectif commun, même si les cheminements sont différents. Il me semble que dans cette quête il ne devrait pas y avoir de concurrence tant le chemin est long et semé d'embûches. Et pourtant, dans le « petit monde » de la construction en terre les relations entre les acteurs ne sont pas toujours cordiales. En un mot « chacun tire la couverture à soi ». Il me semble qu'une telle cause pourtant devrait désormais susciter des consensus. Je pense que la tâche est suffisamment importante pour que chacun travaille sereinement avec ses propres convictions.

Il demeure de nombreuses médiations pour la promotion du matériau qui reste à envisager. Au Yémen il existe des tours en terre qui comptent pas moins de neuf étages. Au Mali, l'étage correspond à un ingrédient de la modernité architecturale. Alors on peut facilement imaginer l'effet que pourrait produire dans les représentations une tour de plusieurs étages construite en terre en plein centre de Bamako. La (re)définition du logement social selon le modèle du logement intermédiaire<sup>908</sup> mérite réflexion, une telle problématique invite à envisager la constitution d'un concours d'architecture autour de cette question primordiale, ce serait l'occasion de proposer l'usage de la terre. La terre doit faire l'objet de concours d'architecture afin de stimuler la création des architectes et d'engendrer progressivement une nouvelle image du matériau. Les bâtiments publics se doivent de montrer l'exemple en employant la terre. La pratique d'espaces publics en terre, bien construits et résistants, pratiqués par tous, permettrait de revaloriser l'image du matériau terre. Lorsque l'on évoque la terre avec des habitants il est souvent mentionné la fatigue liée à l'entretien. Pour pallier à cela, on pourrait parfaitement imaginer que des petites entreprises se spécialisent dans la réfection des façades. La pluie étant le pire ennemi de la terre, on pourrait parfaitement imaginer des dispositifs de couvertures capables de protéger efficacement des architectures existantes. De nombreuses expérimentations en vue de la valorisation du matériau terre demandent à être expérimentées.

De nombreuses techniques de construction en terre existent à travers le monde (pisé, bauge, adobe,...) Il serait intéressant d'opérer des transferts de techniques, c'est-à-dire d'importer certains de ces savoir-faire techniques pour permettre de renouveler l'image locale du matériau. Le changement de technique, engendrerait un changement esthétique, un changement d'image qui pourrait permettre d'ouvrir la voie à une acceptation populaire du matériau.

La terre est un ingrédient territorial capable de transformer un « retard » de développement en une longueur d'avance environnementale, jusqu'à atteindre le rang d'une exemplarité internationale en devenant la plus grande capitale internationale en terre du monde.

Pour la promotion du matériau terre, il y a plusieurs voies. L'une d'elle est de faire œuvre d'architecture pour démontrer l'incroyable potentiel des matériaux naturels (Kéré, Rham, Rick Joy, Perraudin,...). Mais il y a également une autre voie qui porte celle-là sur les « savoir-faire ». Ce travail de thèse démontre, en effet, le fort degré de participation populaire à l'effort de construction. L'implication des participants correspond à un gradient de connaissance constructive qui fait du chantier un lieu démocratique. Ce constat invite à prêter une attention particulière aux « savoir-faire » constructifs populaires. Dès lors le projet de l'amélioration de l'habitat peut ouvrir un axe de développement en considérant pleinement cette capacité autonome à aménager l'espace. Certes ces connaissances de construction populaires s'éloignent de la pureté des règles établies dans les anciennes corporations de maçons. Mais les techniques engendrées dans le contexte informel ne

---

<sup>908</sup> La réflexion sur le logement intermédiaire tente l'alliance du logement individuel avec un certain niveau de densité bâtie. Cette réflexion permet de répondre en partie au problème de l'étalement urbain.



manquent pas d'intérêt. La spécificité de chaque quartier naît du fait que les techniques de construction enracent l'espace dans un lieu à partir du disponible dans un rayon d'action relativement faible. Les techniques produites sont alors inventives par contrainte. Ce sont en effet les contraintes du lieu qui forment les ingrédients de la réponse spatiale. Dans ce sens, l'espace informel produit est vernaculaire, il ne diffère pas d'un village Dogon, ou d'un quartier de Djenné.

#### **d. L'infrastructure souple - la dynamique du fragment**

L'analyse de l'urbanisation informelle nous apprend qu'il est désormais nécessaire d'envisager l'infrastructure urbaine d'une autre façon et avec elle la démarche de projet urbain<sup>909</sup>. Il nous faut penser l'infrastructure comme un élément souple, appliqué de façon fragmentaire pour répondre à des demandes précises, au coup par coup. La ville doit être envisagée comme des variations « d'intensités » (Deleuze, 1968, p.287)<sup>910</sup>, des « aires » plus ou moins denses, des « *taskscape* » (Ingold, 2000), des « constellations »<sup>911</sup>, sur un terrain et un contexte culturel toujours différent. Il ne semble par conséquent pas pertinent d'avoir recours à l'infrastructure urbaine de façon indéterminée comme une grille homogène. Il convient d'avoir des réponses pertinentes à des problèmes concrets (comme c'est vraisemblablement le cas dans les projets urbains japonais). Nous pourrions à ce titre faire référence au concept du « soin » (Stiegler, 2010). J'ai montré combien le soin était une propriété particulièrement ancrée culturellement, on peut donc employer ce déjà-là comme un outil du projet urbain. L'infrastructure peut trouver une forme d'intervention à travers le « soin » apporté à l'espace. L'infrastructure doit pouvoir intervenir à travers une action « spécifique » et ponctuelle, telle une « acuponcture urbaine »<sup>912</sup>. D'autant plus que la plupart du temps l'infrastructure intervient à rebours de l'étalement urbain, il est donc bien question d'intervenir sur des espaces urbains déjà constitués. J'ai démontré combien ces espaces urbains faisaient l'objet d'une production culturelle. Il convient donc d'intervenir avec l'objectif de « soigner » ces espaces culturels avec une forme de respect envers ces formes urbaines déjà produites. Tout en laissant l'ouverture pour un développement ultérieur. L'infrastructure ne doit pas être limitative mais au contraire devenir un vecteur d'émancipation. La recherche de terrain a prouvé une capacité à stimuler des énergies endogènes au quartier afin de répondre à des problèmes relevant du bien commun. La communauté formant le quartier est donc en mesure de réaliser un diagnostic et de soulever une énergie collective pour résoudre des problèmes concrets. On peut donc, dans le cadre d'un projet urbain inclusif, profiter de cette capacité à l'autogestion pour accompagner des actions urbaines pertinentes répondant à des besoins identifiés en collaboration avec les habitants. L'énergie collective est en mesure de déployer une énergie plus importante que la simple addition des énergies individuelles, elle est donc en mesure de soulever une « puissance » (Arendt, 1958) de travail conséquente capable d'œuvrer dans le sens du bien commun. Sur le terrain, nous avons constaté combien l'énergie humaine était en mesure de modifier l'espace (creuser des canaux d'évacuation d'eau, remblayer pour créer un sol exondé, construire des espaces,...). J'ai constaté à plusieurs reprises combien l'énergie corporelle pouvait être mise à contribution (remplissage d'un camion de sable à la pelle, monter des granulats au quatrième étage sans grue pour couler une dalle de béton,

<sup>909</sup> « Déplorer les carences de Lagos en matière de systèmes urbains traditionnels revient à occulter les raisons de la pérennité extraordinaire de la ville [...] Ces carences ont engendré des systèmes alternatifs ingénieux et déterminants, qui imposent une redéfinition de certaines notions telles qu'infrastructure de transport, stabilité et même ordre,... » (Koolhaas, 2000, p.652)

<sup>910</sup> Gilles Deleuze, 1968 [2000], *Différence et répétition*, Paris, PUF

<sup>911</sup> Le concept de « constellation » fait l'objet d'un séminaire porté sur l'architecture contemporaine par Emmanuel Doutriaux et Elisabeth Mortamais, à l'ENSAPVDS, 2010/2011.

<http://www.paris-valdeseine.archi.fr/ecole/oldfiche/printemps/M1/SEMINAIRE/D4/d4doutriaux.pdf>

<sup>912</sup> Le principe de l'« acuponcture urbaine » est de favoriser des actions ponctuelles sur des problèmes précis, de manière à créer des effets diffus en impactant des territoires urbains plus vastes. Cette stratégie de projet urbain s'avère particulièrement pertinente pour des communautés urbaines pauvres. Au sujet de l'« acuponcture urbaine », voir les travaux de : Marco Casagrande, *Ruin Academy*, et Jaime Lerne.

Jaime Lerne, 2007, *Acupuncture urbaine*, Paris, L'Harmattan.

excaver le sol à la pelle pour créer une piscine,...). Le contexte de pauvreté urbaine fait qu'une énergie humaine considérable est potentiellement mobilisable pour réaliser des infrastructures profitables au bien commun.

Le témoignage de Baissa Diarra (B.7) mentionne une capacité à fabriquer une infrastructure de l'eau réversible (chéneaux et descente d'eau déplaçables). Aux yeux d'un architecte occidental cette souplesse de l'architecture sera déconcertante. En effet, la période moderne nous a enclins à envisager l'infrastructure dans une dureté et une immobilité irréversible. On peut donc ici tirer les leçons de cette autre façon d'envisager l'infrastructure en s'inspirant de cette dynamique nomade et réversible.

Les rapprochements Nord/Sud invitent à prendre en considération la notion d' « infrastructure naturelle ». Je veux ici parler des techniques d'assainissement bon marché mettant à contribution l'action des plantes (phytoépuration et phytoremédiation). Ces techniques d'épuration des eaux ont de nombreux avantages. Ces techniques ne nécessitent que très peu d'éléments technologiques, dans un contexte où la main d'œuvre est bon marché elles sont donc à ranger dans le « *low-tech* » (technique faible) et le « *low-cost* » (coûts faibles).

### ***e. Apprendre de l'informel***

Cette recherche de thèse s'est principalement focalisée sur les émergences de l'informel, afin de témoigner des innovations dont l'informel est le lieu. Tout récemment le géographe français Michel Lussault a publié un article intitulé « L'informel comme principe » (Lussault, 2012). J'ai la conviction personnelle que les ingrédients du projet architectural et urbain doivent être élaborés à partir des éléments constitutifs du milieu. Je me suis rendu compte que l'urbanisation informelle participait de ce principe vernaculaire et que l'architecture contemporaine pouvait désormais s'inspirer de ce « principe »<sup>913</sup>. Ce court article écrit par un éminent géographe permet à lui seul de légitimer l'axe de recherche développé dans ce travail à savoir : « apprendre de l'urbanisation informelle ». Cette posture de recherche invite à observer l'informel, et à le comprendre dans ses principes plus que dans ses formes. Il faut, par conséquent dépasser l'image de premier plan de l'informel, du « bidonville » et de la pauvreté, pour y déceler en arrière-plan la richesse des inventions culturelles.

Il convient d'identifier les principes présents dans l'informel qui expriment une forme de « résistance culturelle » (Traoré, 1999) envers l'homogénéisation. L'informel exprime les manifestations d'un processus urbain provenant de l'histoire, il ne s'agit donc pas de s'arrêter à l'expression spatiale qu'il nous est permis de voir. Il s'agit d'aller au-delà des formes pour saisir le mouvement progressif qui produit ces îlots urbains adaptés au terrain.

Le mode de « production de l'espace » dans ce quartier étant principalement régi par l'autoconstruction, ce quartier témoigne d'une appropriation spatiale remarquable, ce qui permet de l'évoquer en tant que « espace social » (Lefebvre, 1974). Si ce quartier se fait appeler aujourd'hui *Bozo-Dougouni* (quartier bozo), il n'est en revanche pas « pur » ethniquement parlant<sup>914</sup>. Ce quartier nous offre donc une alternative spatiale issue d'une « hybridation », d'un « métissage », voire d'un « branchement » (Amselle, 2005). Un espace capable de s'adapter sans cesse autour des besoins quotidiens, un espace empreint de « réversibilité », de « flexibilité » ; un espace particulièrement intéressant à analyser pour une architecture contemporaine qui cherche actuellement une expression « non-moderne » (Latour, 1991).

<sup>913</sup> Lussault Michel, 2012, « L'informel comme principe », *Tous urbains* N°0, p.10-11. URL : [https://docs.google.com/file/d/0B\\_xPszRS6EPCOUxxT3J1Nk9wQms/edit?pli=1](https://docs.google.com/file/d/0B_xPszRS6EPCOUxxT3J1Nk9wQms/edit?pli=1)

<sup>914</sup> L'activité de la pêche rassemble au sein de ce quartier des Bozo et des Somono, mais on y trouve également bien d'autres cultures représentées.

Apprendre de l'urbanisation informelle, c'est aussi : « - réintégrer dans l'urbain ces formes jusque là perçues comme parasites, insaisissables, et destinées à être éradiquées au nom d'un « assainissement » de la ville. Il s'agit au contraire de les admettre dans la cité – lieux des institutions, des lois et de la vie collective – au même titre que les autres entités urbaines qui constituent la ville : centres historiques, ceintures et banlieues, quartiers modernes. » (Loubes, 2010, p.45).

J'ai délibérément choisi pour ce travail de prendre le contre-pied des idées reçues sur l'habitat informel. Mais il n'est pas question d'employer cette démonstration pour justifier une tendance au « laisser faire ». Certes, cette forme urbaine nous apprend des choses que la modernité nous a fait oublier, mais l'urbanisation informelle n'a pourtant rien d'idéal. Pour s'en convaincre, il suffit de lire les propos de Mike Davis dans son chapitre « écologie du bidonville » (Davis, 2006) : Pollution, maladies, assainissement, décharge, pauvreté, ségrégation,... Les enjeux sont colossaux pour améliorer la qualité de vie dans un tel contexte et la tâche reste immense.

#### ***f. Donner à voir un patrimoine immatériel dans l'informel***

La question du temps a été abordée selon un angle « post-moderne », tendant à prouver la relativité de la question temporelle. Une fois ce postulat établi, nous nous sommes attachés au « processus » patrimonial, au « rituel » patrimonial, ainsi qu'à la prise en considération d'un « perpétuel présent » (Bergson, 1938) actuellement en jeu dans la question patrimoniale. Une telle démonstration nous invitera à rechercher le patrimoine dans l'urbanisation informelle qui est elle-même soumise, par la force des choses, à ce « continuellement présent » (Bergson, 1938). Les solutions techniques développées par l'urbanisation informelle pour résoudre cette question du « continuellement présent » peuvent désormais nous aider à nous inscrire dans notre condition contemporaine. En faisant le deuil de la pensée moderne nous pouvons prendre acte de la vivacité que ce patrimoine architectural nous offre, il s'agit d'une véritable leçon architecturale que la pensée contemporaine semble enfin disposée à accepter. Bruno Latour nous invite à nous affranchir de la flèche unidirectionnelle du « temps moderne », pour basculer vers une autre représentation du temps qui, selon Bruno Latour prendrait la forme d'un « temps spirale » (Latour, 1991). Adopter le temps spirale revient à porter notre regard sur les siècles passés pour puiser dans un très large éventail de solutions. Ce changement de la représentation du temps ouvre désormais les portes d'un potentiel de revalorisation des matériaux traditionnels. Le matériau terre peut profiter de ce renversement du rapport au temps pour s'émanciper. La chance du Mali est de posséder une culture de la construction encore à ce jour partagée par le plus grand nombre : « Culture de l'enduit », « Culture du chantier »<sup>915</sup>, « Culture de la transmission orale », « Culture du soin »,..., Nombreux sont les ingrédients déjà présents dans le territoire malien permettant de résoudre les problèmes contemporains de logement tout en prolongeant le formidable patrimoine immatériel que les anciens ont transmis jusqu'à aujourd'hui. La chance du Mali est bel et bien de posséder une « culture constructive » vivante. Sur ce point l'occident prend peu à peu conscience de l'oubli de ses propres techniques traditionnelles et emploie l'archéologie et l'expérimentation pour (re)inventer les règles des techniques anciennes. L'opportunité offerte par la maîtrise populaire des techniques ouvre la voie à une démarche de projet urbain exploitant cette vitalité issue des profondeurs culturelles.

Cette posture dévoile un vaste chantier attendant aux modalités de conservation d'un patrimoine vivant. Comment conserver un patrimoine qui se transforme en permanence ? Comment entretenir un processus urbain ? Allons-nous cristalliser des modes de vies et des habitants ? Ou bien va-t-on désormais accepter les mutations et les aspirations aux modes de vie contemporains ? Cette prise de conscience invite à réviser les interactions Temps/Espace de manière à élaborer de nouveaux critères patrimoniaux dont l'urbanisation informelle semble être le prolongement.

<sup>915</sup> Le chantier est aussi le lieu d'une démocratisation de l'espace, car la forme est directement négociée sur place. Le chantier est donc au cœur des rouages patrimoniaux : préservation des savoirs, entretien des formes, innovations techniques,...

### **g. Avoir une démarche contemporaine - Convoquer le réel**

« ...se présentent à nous et exigent de nous une autre vision du monde et des hommes, des pratiques et des théories, sans aucun modèle passé. »

Serres, 2009, p.37

La critique de la modernité se révèle être une question urgente, voire même vitale, pour les Pays les Moins Avancés. Car si l'Occident est aujourd'hui à la recherche d'une nouvelle conduite à tenir dans ce « nouveau siècle », il ne devrait plus s'exposer au monde comme modèle. Or, au Mali, la nouvelle génération (démographiquement majoritaire<sup>916</sup>) aspire à un mode de consommation « inspiré »<sup>917</sup> du modèle occidental. Il n'est pas ici question de tenir une posture rétrograde, car un retour en arrière n'est ni envisageable, ni souhaitable, mais il s'agira au contraire d'aller de l'avant, d'inventer à partir de ce que le passé nous lègue. Il est ici question de « faire du neuf avec du vieux ». A une nouvelle situation (crise démographique, crise environnementale, crise de la modernité, crise des valeurs,...), doivent correspondre de nouvelles solutions. La thèse défendue dans ce travail prend acte de ces bouleversements en cours dans le monde contemporain pour chercher dans l'urbanisation « vernaculaire contemporaine » (Loubes, 2003, 2010) des évidences dans la spontanéité des êtres humains à aménager leurs espaces en envisageant le contexte comme une ressource et non comme une suite de contraintes. Il nous faut nous inspirer de cette faculté pour élaborer des dispositifs spatiaux qui correspondent à la grande diversité des cas de figures. Ce constat invite à emprunter la voie tracée par le philosophe Henri Bergson qui propose : « Etudions plutôt les anciens, imprégnons-nous de leur esprit, et tâchons de faire, dans la mesure de nos forces, ce qu'ils feraient eux-mêmes s'ils vivaient parmi nous. » (Bergson, 1938, p.144). Il convient, par conséquent, de prouver que l'on peut faire de l'architecture contemporaine dans un contexte de pauvreté. La posture contemporaine invite à œuvrer à travers le parcours documentaire afin de capter des fragments de réel. Ces fragments, ces moments, deviennent les instruments d'une démarche proche du réel, employant des processus déjà actifs dans le milieu, dans le contexte.

Avec Guattari, nous conviendrons que « Certes, il serait absurde de vouloir retourner en arrière pour tenter de reconstituer les anciennes manières de vivre. » (Guattari, 1989, p.33). Alors, comme le dit Michel Serres : « Il faut donc inventer du nouveau » (Serres, 2009, p.9-10). Il me semble que c'est précisément ce type d'invention qui se produit à travers l'urbanisation informelle. En effet, un certain nombre de facteurs nous ont évoqué la notion d'innovation : bricolage, transferts de technologie, temps spirale, déterritorialisation puis reterritorialisation,... L'urbanisation informelle semble se révéler comme le terrain de l'invention d'une nouvelle manière de vivre. Bien entendu certaines caractéristiques témoignent d'emprunts faits à l'histoire, au passé. Mais nous avons prouvé que ces emprunts ne sont pas purs, ils sont l'objet de transferts en s'adaptant au contexte urbain de référence globale. L'urbanisation informelle est alors l'expression de cette mise en tension entre le global (la condition urbaine contemporaine) et le local (de référents culturels et contextuels).

Dans les prémices de ce terrain de recherche, j'étais clairement dans l'optique d'une régénération de la discipline architecturale occidentale, telle qu'elle peut être aujourd'hui dénoncée par J.L. Amselle. J'étais dans les rails d'un « ensauvagement » (Loubes, 2010, p.112), d'un « primitivisme »<sup>918</sup> (Amselle, 2010) ; c'était véritablement la recherche d'une pureté des origines, le désir de revenir à la source de quelque chose de pure. Mais après avoir lu Bruno Latour, qui dénonce la « purification » des

<sup>916</sup> Selon, la FAO, au Mali, plus de 50% de la population a moins de 20 ans. URL : <http://www.fao.org/docrep/003/AB571F/AB571F06.htm>

<sup>917</sup> L'adjectif « inspiré » est ici entre guillemet pour expliquer que les emprunts faits à la modernité occidentale sont, sur le terrain, le fruit d'une réinterprétation et donc d'une invention. Il ne s'agit pas d'une répétition du même. Le rêve de la « pureté » moderne n'a donc jamais eu lieu, c'est une utopie, que nous pouvons délibérément écarter afin de se concentrer sur les conditions dont la pensée contemporaine dispose pour agir ici et maintenant.

<sup>918</sup> Jean-Loup Amselle, 2010, *Rétrovolution : Essai sur les primitivismes contemporains*, Paris, Stock.

modernes, puis la lecture de Amselle qui interroge la notion de « métissage », pour préférer celle de « branchement » (Amselle, 2011,). On est alors en mesure d'observer une réalité plus complexe, faite d'emprunts provenant de différentes origines, à la fois géographiques, culturelles et temporelles. Par la même opération, ce sont soudainement des branchements en tous sens qui sont autorisés pour la création architecturale. Chacun peut alors réemployer librement des techniques provenant du fond des âges. Cette pensée décomplexe l'acte de création en rapprochant la richesse de différents plans ontologiques.

Il semble que ici, comme ailleurs, lorsque l'on se trouve dans une sorte d'incertitude temporelle, ne sachant plus si l'on se place sur des idées trop anciennes ou bien au contraire sur des idées trop neuves, c'est que l'on se rapproche d'une posture contemporaine, notamment d'un point de vue écologique<sup>919</sup>. L'herméneutique, qui propose la relativité du point de vue, permet d'éclaircir cette question. Cette éventualité de rapprochements temporels est clairement expliquée chez Bruno Latour (1991), par une représentation du temps sous forme de « spirale », de sorte que « [...] mes habitudes s'étagent de quelques jours à quelques milliers d'années » (Latour, 1991, p.102). Cette remise en question de la représentation moderne du temps autorise désormais une revisite éclairée des solutions anciennes. C'est alors que quelque chose considérée comme archaïque peut aujourd'hui être envisagée comme une avance. C'est en jouant sur ce même paramètre que les villes africaines sont aujourd'hui en mesure de transformer un retard de développement en une avance environnementale. Il ne s'agit pas uniquement d'un renversement sémantique mais bien d'une révolution ontologique. Car si, comme le dit Bruno Latour, nous n'avons jamais quitté « la matrice anthropologique », alors nous pouvons décemment puiser dans les solutions patrimoniales afin de les actualiser dans une création contemporaine.

---

<sup>919</sup> Les toilettes sèches par exemple, fond l'objet de débats, cela peut être envisagé comme un élément archaïque, ou bien au contraire comme une solution innovante.

## Bibliographie

Agamben Giorgio, 2007, *Qu'est-ce qu'un dispositif ?*, trad. Martin Rueff, Paris, Payot & Rivages.

Agier Michel, 2002, *Aux bords du monde, les réfugiés*, Paris, Flammarion.

Agier Michel, 1999 [2008], *L'invention de la ville, Banlieues, townships, invasions et favelas*, Paris, Editions des archives contemporaines.

Agier Michel, 2009, *Esquisse d'une anthropologie de la ville. Lieux, situations, mouvements*. Anthropologie prospective N° 5, Louvain-la-neuve, Bruylant Académia.

Amselle Jean-Loup, 2001 [2005], *Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures*, Paris, Flammarion.

Amselle Jean-Loup, 2011, *Des ambiguïtés de la notion de « métissage »*, Architecture d'aujourd'hui N°383, mai 2011, p.90-99.

Anger Romain, Fontaine Laetitia, 2009, *Bâtir en terre - Du grain de sable à l'architecture*, Paris, Belin.

Antoine Philippe, Dubresson Alain, Manou-Savina Annie, 1987, *Abidjan « côté cours » : pour comprendre la question de l'habitat*, Paris, ORSTOM, Karthala.

Antonoli Manola, 2003, *Géophilosophie de Deleuze et Guattari*, Paris, L'Harmattan.

Ardenne Paul, 2005, *Terre habitée (humain et urbain à l'ère de la mondialisation)*, Paris, Archibooks.

Arendt Hannah, 1958, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calman-Levy.

Augé Marc, 1992, *Non-lieux, Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil.

Bachelard Gaston, 1950, *La dialectique de la durée*, Paris, PUF.

Bachelard Gaston, 1957 [2001], *La poétique de l'espace*, Paris, Quadrige.

Bacqué Marie-Hélène, Biewener Carole, 2013, *L'empowerment, une pratique émancipatrice*, Paris, La découverte.

Balandier Georges, 1992, « Culture plurielle, culture en mouvement. » *La culture en mouvement. Nouvelles valeurs et organisations*, Daniel Mercure, Les Presses de l'Université Laval, Sociétés et mutations, p.35-50

Ballantyne Andrew, 2007, *Deleuze & Guattari for Architects*, Volume 1 of Thinkers for Architects Series, New York, Routledge.

Banham Reyner, 1955, "The New Brutalism", *The Architectural Review*, n° 708.

Barles Sabine, 2002, « Le métabolisme urbain et la question écologique », *Annales de la recherche urbaine*, N°92, Paris.

Barles Sabine, 2005, *L'invention des déchets urbains, France 1790-1970*, Seyssel, Champ Vallon.

Barrière Olivier, Barrière Catherine, 2002, *Un droit à inventer. Foncier et environnement dans le delta intérieur du Niger (Mali)*, Paris, IRD.

Bazin Hippolyte, 1906, *Dictionnaire Bambara-Français, Précédé d'un abrégé de grammaire Bambara*, Paris, Imprimerie nationale.

Beck Ulrich, 1986 [2001], *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier.

Bedaux Rogier, Mac Donald Kevin, Person Alain, Polet Jean, Sanogo Klena, Schmidt Annette, Sidibé Samuel, 2001, "The Dia archaeological project : rescuing cultural heritage in the Inland Niger Delta (Mali)". *African Archaeology Today, Antiquity* 75(290): 837-48.

Bedaux Rogier, Polet Jean, Sanogo Klena, Schmidt Annette, 2005, « Recherches archéologiques à Dia, dans le Delta intérieur du Niger (Mali) : bilan des saisons de fouilles (1998-2003) » *Mededelingen van het Rijksmuseum voor Volkenkunde Leiden N°33*, Research School of Asian, and Amerindian Studies, Leiden University.

Berenstein-Jacques Paola, 2001, *Les favelas de Rio: un défi culturel*, Paris, L'Harmattan.

Berenstein-Jacques Paola, 2003, *Esthétique des favelas*, Paris, L'Harmattan.

Bergson Henri, 1938 [2005], « la perception du changement », *La pensée et le mouvant*, Paris, Edition Quadrige, p.143-176.

Bernaola-Regout Diana, Godard Philippe, 2007, *Bidonplanète, Un milliard d'humains dans des bidonvilles*, Chartres, Syros.

Berque Augustin, 2010, *Milieu et identité humaine, Notes pour un dépassement de la modernité*, Paris, Donner lieu.

Bertrand Monique, 1994, *La question foncière dans les villes du Mali : marchés et patrimoines*, Paris, Karthala.

Bertrand Monique, 2001, « Effet de lieux et limites du nom de lieu », in *Nommer les nouveaux territoires urbains*, Volume 1, Les mots de la ville, Hélène Rivière d'Arc (dir.), MSH.

Bertrand Monique, 2011, *De Bamako à Accra, Mobilités urbaines et ancrages locaux en Afrique de l'Ouest*, Paris, Karthala.

Bollon Patrice, 2010, « Pourquoi il est vital aujourd'hui pour nous de reprendre la réflexion métaphysique – D'une autre « crise » de la philosophie occidentale et de ses conséquences », *Architecture d'Aujourd'hui*, N°380, Nov. - Déc. 2010, p.163-171.

Bollon Patrice, 2012, « Pour en finir avec l'idée d'universel », *Architecture d'aujourd'hui* N°392-Nov. 2012, p.104-109.

Bouchain Patrick, Clément Gilles, « Rencontre », *Criticat* N°2 septembre 2008, p. 76-98. URL : <http://www.criticat.fr/site/numeros.html>

Bouchain Patrick, 2006, *Construire autrement. Comment faire ?*, Arles, Actes Sud.

Bourdarias Françoise, « La ville mange la terre. Désordres fonciers aux confins de Bamako », *Journal des anthropologues* [En ligne], 77-78 | 1999, mis en ligne le 01 juin 2000, consulté le 20 mars 2012. URL : <http://jda.revues.org/3072>

Bourdieu Pierre, 1972, « La maison kabyle ou le monde renversé », in *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Genève, Paris, Droz.

Bouju Jacky, « La malédiction, l'honneur et la spéculation », *Bulletin de l'APAD* [En ligne], 29-30 | 2009, mis en ligne le 16 juin 2010, Consulté le 13 janvier 2013. URL : <http://apad.revues.org/4006>

Bouvier Nicolas, 1963 [2001], *L'usage du monde*, Paris, Petite Bibliothèque Payot/Voyageurs.

Brasseur Gérard, 1968, *Les établissements humains au Mali*, Thèse principale pour le doctorat d'Etat, Paris.

Branzi Andréa, 1988 [1991], *Nouvelles de la métropole froide. Design et seconde modernité*, Paris, Centre Pompidou.

Branzi Andréa, Burkhardt François, Morozzi Cristina, 1997, *Andréa Branzi*, Paris, Dis Voir.

Branzi Andréa, 2004, Exposition du FRAC centre Orléans. [http://www.frac-centre.fr/upload/document/journaux\\_expos/2004/FILE\\_4cc945aebc2e9\\_branzi\\_32p\\_v3.pdf/branzi\\_32p\\_v3.pdf](http://www.frac-centre.fr/upload/document/journaux_expos/2004/FILE_4cc945aebc2e9_branzi_32p_v3.pdf/branzi_32p_v3.pdf)

Branzi Andréa, 2012, « Le projet à l'époque de la crise de la globalisation : vers une nouvelle charte d'Athènes », *Le visiteur* N°18.

Braudel Fernand, 1979, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme (XVe - XVIIIe siècles)*, Paris, Armand Colin.

Caillié René, [1830] 1996, *Journal d'un voyage à Temboctou et à Jenné, dans l'Afrique centrale, précédé d'observations faites chez les Maures Braknas, les Nalous et autres peuples ; pendant les années 1824, 1825, 1826, 1827, 1828*. Paris, La Découverte.

Calafat Laurence, Maignial Benoît, *Notes d'urgence*, 2002, Montpellier, Editions de l'Espérou.

Cannat Noël, 1988, *Sous les bidons, la ville : de Manille à Mexico à travers les bidonvilles de l'espoir*, Paris, L'Harmattan.

Cannat Noël, 1997, *L'honneur des pauvres, Valeurs et stratégies des populations dominées à l'heure de la mondialisation*, ECLM.

Canel Patrick, Delis Philippe, Girard Christian, 1990, *Construire la ville africaine. Chronique du citoyen promoteur*, Paris, Karthala.

Celhto, 2008, *La Charte de Kurukan Fuga*. Paris, L'Harmattan.

Chaslin François, Paquot Thierry, 2010, *Le temps des villes*, Plateformes Cycle « Cultures urbaines » 2/2, France culture et le centre Pompidou, 11 octobre 2010. URL : <http://www.franceculture.fr/plateformes-cultures-urbaines-le-temps-des-villes.html>

Chemetoff Alexandre, Henry Patrick, 2009, *Visites*, Paris, Archibooks.

Choay Françoise, 1969, [1972], « Sémiologie et urbanisme », *Le sens de la ville*, Paris, Seuil.

Chopin Armelle, 2009, *Répondre au défi de l'habitat social dans les villes du Sud. L'exemple du programme Twize en Mauritanie*. Coll. Études et Travaux, série en ligne n°23, Nogent-sur-Marne, Gret. URL : <http://www.gret.org/wp-content/uploads/09122.pdf>

Cissé Lassana, 2005, « La fête annuelle du « Bulo » d'Aru rôle des cérémonies, rites et traditions religieuses dans la conservation et la mise en valeur du patrimoine immobilier chez Les Dogons », in *Les pratiques de conservation traditionnelles en Afrique*, ICCROM Conservation studies 2.



Clément Gilles, 2004, *Manifeste du Tiers paysage*, Paris, Sujet/Objet.

Condorcet Nicole, 2012, « La participation au construire », *Comment le contemporain ?*, Polygone 5, Les cahiers de l'École nationale supérieure d'architecture de Normandie.

Corboz André, 2001, *Le territoire comme palimpseste et autres essais*, Besançon, Editions de l'imprimeur.

Cote Marc, 1988, *L'Algérie ou l'espace retourné*, Paris, Flammarion.

Croix (de la) Kevin, 2013, « *Les Territoires-Temps des communautés de pêcheurs bozo et somono sur le Niger supérieur (Mali, Guinée)* », thèse de doctorat, Université Paris Ouest Nanterre la Défense - Institut de Recherche pour le Développement.

Croix (de la) Kévin, Ferry Luc, Landy Frédéric, Traoré Boureïma, Muther Nadine, Tangara Bekaye et Martin Didier, « Quelle « place » pour des pêcheurs urbains ? Le cas de Bamako (Mali) », *Cybergeo : European Journal of Geography* [En ligne], Espace, Société, Territoire, document 648, mis en ligne le 24 juillet 2013, consulté le 03 août 2013. [URL : http://cybergeo.revues.org/25977](http://cybergeo.revues.org/25977) ; DOI : 10.4000/cybergeo.25977

De Boeck Filip, 2005, *Kinshasa, la ville imaginaire*, Conférence organisée dans le cadre de Est-Ouest Nord-Sud N°3 à Arc En Rêve centre d'architecture, Bordeaux, le 12/05/05.

De Boeck Filip, Plissart Marie-Françoise, Jacquemin Jean-Pierre, 2005, *Kinshasa: Récits de la ville invisible*, Renaissance Du Livre.

Deleuze Gilles, Guattari Félix, 1972, *Capitalisme et Schizophrénie 1. L'Anti-Œdipe*, Paris, Minuit.

Deleuze Gilles, Guattari Félix, 1980, *Capitalisme et Schizophrénie 2. Mille plateaux*, Paris, Minuit.

Descola Philippe, 2005, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard.

Diabaté Massa Makan, 1982 [2002], *Le boucher de Kouta*, Paris, Hatier.

Diabaté Massa Makan, 1979 [2002], *Le lieutenant de Kouta*, Paris, Hatier.

Diabaté Massa Makan, 1980 [2002], *Le coiffeur de Kouta*, Paris, Hatier.

Didi-Huberman Georges, 2011, *L'oeil de l'histoire : Tome 3, Atlas ou le gai savoir inquiet*, Paris, Minuit.

Domian Sergio, 1989, *Architecture soudanaise: Vitalité d'une tradition urbaine et monumentale, Mali, Côte-d'Ivoire, Burkina Faso, Ghana*, Paris, Harmattan.

Doquet Anne, 2002, « Se montrer Dogon, Les mises en scènes de l'identité ethnique », *Ethnologie comparée* N°5, Passés recomposés.

Dorier-Apprill Elisabeth, Gervais-Lambony Philippe, 2007, *Vies citadines*, Paris, Belin.

Dubresson Alain, Yapi Diahou Alphonse. 1988, « L'État, « le bas », les cours : exclusion sociale et petite production immobilière à Abidjan (Côte d'Ivoire) ». In: *Tiers-Monde*. 1988, tome 29 n°116. Le logement des pauvres dans les grandes villes du Tiers Monde (sous la direction de Michel Rochefort). pp. 1083-1100.

Dufaux Frédéric, Lehman-Frisch Sonia, Moreau Sophie, Gervais-Lambony Philippe, 2009, *Justice spatiale / Spatial justice* N°1, Sept. 2009. URL : <http://www.jssi.org/archives/01/>

Duplaix Sophie, 2012, *Gina Pane : Terre, artiste, ciel*, Arles, Actes Sud.

Dupréel Eugène, 1931, *Théorie de la Consolidation*, Revue de l'Institut de Sociologie, Bruxelles.

Dupriez Pierre, Simons Solange, 2002, *La résistance culturelle, Fondements application et implication du management interculturel*, De Boeck, Bruxelles.

Durkheim Émile, 1893 [1991], *De la division du travail social*, Paris, PUF.

Farocki Harun, 2009, *In Comparison*, format: 16mm, col. length: 61 min. URL : [http://www.youtube.com/watch?v=7fkwU\\_sHHUU](http://www.youtube.com/watch?v=7fkwU_sHHUU)

Fathy Hassan, 1969 [1996], *Construire avec le peuple, Histoire d'un village d'Égypte : Gournah*, Arles, Sindbad.

Fall Abdou, Smith Olanrewaju B., Moustier Paule, Mougeot Luc. J.A., 2004. *Développement durable de l'agriculture urbaine en Afrique Francophone. Enjeux, concepts et méthodes*. CIRAD/CRDI. URL : <http://www.idrc.ca/openebooks/134-5/>

Friedman Yona, 1970, *L'architecture mobile: vers une cité conçue par ses habitants*, Paris, Casterman.

Friedman Yona, 1974 [2000], *Utopie réalisable*, Paris, L'éclat.

Friedman Yona, 1978 [2003], *L'architecture de survie, Une philosophie de la pauvreté*, Paris, L'éclat.

Friedman Yona, 2008, *Ordre compliqué et autres fragments*, Paris, L'éclat.

Gallais Jean, 1984, *Hommes du Sahel, Espace-temps et pouvoir, le delta intérieur du Niger 1960-1980*, Paris, Flammarion.

Gausa Manuel, 1999, « Eclats, temps fugace, temps précaire », *Quaderns N°224*, Editions Ordre des architectes catalogne et Font y Prat.

Gaudin Henri, 2003, *Considérations sur l'espace*, Paris, Rocher.

Gérardot Maie, « Penser en rythmes. », *EspacesTemps.net*, Textuel, 08.12.2007 URL : <http://espacestemp.net/document3803.html>

Gervais-Lambony Philippe, 1994, *De Lomé à Harare : le fait citoyen, Image et pratiques des villes africaines*, Paris, Karthala.

Gille Bertrand, 1978, « histoire des techniques », *Encyclopédie de la Pléiade*, Volume 41.

Goetz Benoit, Madec Philippe, Younes Chris, 2009, *Indéfinition de l'architecture, un appel*, Paris, La Villette.

Goetz Benoît, Younès Chris, 2010, « Mille milieux », *Le Portique* [En ligne], 25 | 2010, mis en ligne le 25 novembre 2010, Consulté le 17 février 2013. URL : <http://leportique.revues.org/index2471.html>

Goldblum Charles, 1995, « Penang, Kuala Lumpur, Hong Kong, Singapour : Etapes incendiées de la ville moderne en Asie du sud-est », *Journal des anthropologues n°61-62*, Editions de l'Association Française des Anthropologues.

Goody Jack, 1977 [1979], *La raison graphique, la domestication de la pensée sauvage*, Paris, Les éditions de minuits.

Grataloup Christian, 2010 [2007], *Géohistoire de la mondialisation. Le temps long du monde*, Armand Colin.

Guattari Félix, 1989, *Les trois écologies*, Paris, Galilée.

Guattari Félix, 1992, « Pratiques écosophiques et restauration de la cité subjective », *Chimère* N°17, p.95-115. URL : [http://www.revue-chimeres.fr/drupal\\_chimeres/files/17chi07.pdf](http://www.revue-chimeres.fr/drupal_chimeres/files/17chi07.pdf)

Guillaud Hubert, Houben Hugo, 2006, *Traité de construction en terre*, CRATerre, Marseille, Parenthèse.

Halbwachs Maurice, 1950, [1997], *La mémoire collective*, Paris, PUF.

Hamath Dia Amadou, Becerra Sylvia et Gangneron Fabrice, « Crises climatiques, ruptures politiques et transformations de l'action publique environnementale au Mali », *Vertigo - la revue électronique en sciences de l'environnement* [En ligne], Volume 8 Numéro 1 | avril 2008, mis en ligne le 12 avril 2008, consulté le 18 février 2013. URL : <http://vertigo.revues.org/1468> ; DOI : [10.4000/vertigo.1468](https://doi.org/10.4000/vertigo.1468)

Hampâté Ba Amadou, 1971, [1993], « La notion de personne en Afrique noire », Roger Bastide, Germaine Dieterlen, *La notion de personne en Afrique noire*, Paris, l'Harmattan.

Hall Edward Twitchell, 1959 [1978], *La dimension cachée*, Paris, Seuil.

Hall Edward Twitchell, 1984 [1992], *La danse de la vie : temps culturel, temps vécu*, Paris, Seuil.

Harvey David, 2011, *Le capitalisme contre le droit à la ville. Néolibéralisme, urbanisation, résistances*, Paris, Amsterdam.

Hegyí Lóránd, 2009, « Fragile souveraineté des micro-narratives et fin de l'universalité », in *Fragile. Terre d'empathie*, Milan, Cavazzini, Skira.

Hobsbawm Eric, Terence O. Ranger, 1983 [2006], *L'invention de la tradition*, Paris, Amsterdam.

Holder Gilles, 2001, *Poussière, ô poussière*, Paris, Société d'ethnologie.

Holder Gilles, 2002, « De la « cité-État » en Afrique noire. L'espace et le politique chez les Saman du pays dogon (Mali) », *Cahiers d'études africaines*, 2002/2 n° 166, p. 257-284.

Holder Gilles, 2004, « La cité comme statut politique », *Journal des africanistes* [En ligne], 74-1/2, mis en ligne le 15 mai 2007, consulté le 13 novembre 2012. URL : <http://africanistes.revues.org/537>.

Hutin Christophe, Goulet Patrice, 2009, *L'enseignement de Soweto, Construire librement*, Arles, Actes Sud.

Huygen Jean-Marc, 2008, *La poubelle et l'architecte, Vers un réemploi des matériaux*, Arles, Actes Sud.

Ingold Tim, 2000, *The perception of the environment, Essays on livelihood, dwelling and skill*, NewYork, Routledge.

Ingold Tim, E. Hallam, 2007, *Creativity and cultural improvisation*, Oxford, Berg.

Jansen Jan, 2002, *Les secrets du manding, les récits du sanctuaire Kamabolon de Kangaba (Mali)*, CNWS Publications N°. 115, Universiteit Leiden, 163p. URL : <http://www.hum2.leidenuniv.nl/verba-africana/malinke-fr/gesture/SecretsDuManding.pdf>

Jackson John Brinckerhoff, 1984, [2003], *A la découverte du paysage vernaculaire*, Arles, Actes sud, ENSAP.

Joffroy Thiery, 2005, *Les pratiques de conservation traditionnelles en Afrique*, ICCROM Conservation studies 2.

Keck Frédéric, 2004, *Lévi-Strauss et la pensée sauvage*, Paris, PUF.

Koolhaas Rem, 1995 [2011], « la ville générique », *Junkspace, Repenser radicalement l'espace urbain*, Paris, Manuels Payot.

Koolhaas Rem, 2000, *Mutations, Harvard Project on the city*, Barcelone, Editions Actar, Arc en rêve Centre d'Architecture.

Koolhaas Rem, 2001 [2011], « Junkspace », *Junkspace, Repenser radicalement l'espace urbain*, Manuels Payot, Paris.

Kléssigué S., 2005, « La conservation septennale du Kamablon, une véritable cérémonie de « tangibilisation de l'intangible » », in *Les pratiques de conservation traditionnelles en Afrique*, ICCROM Conservation studies 2.

Lalo Charles, 1945, *Eléments d'esthétique*, Paris, Vuibert, 161-212p.

Latouche Serge, 1984, « La poubelle ne ment jamais », *L'art d'accommoder les restes*. Paris, Centre Georges Pompidou.

Latouche Serge, 2010, *Le Temps de la décroissance*. Paris, Thierry Magnier.

Latour Bruno, 1991, *Nous n'avons jamais été modernes, Essai d'anthropologie symétrique*. Paris, La découverte.

Latour Bruno, Hermant Émilie, 1998, *Paris ville invisible*, Paris, La découverte, Les Empêcheurs de Penser en Rond.

Latour Bruno, 2001, « Beck ou comment refaire son outillage intellectuel », Beck Ulrich, 1986, *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier, p.7-11.

Laugier Marc-Antoine, 1755 [1979], *Essai sur l'architecture*. Bruxelles, Mardaga.

Laureau Vincent, 2008, *Valeurs culturelles d'une architecture spontanée*, Master recherche Dynamiques Urbaines Comparées, Université Paris X - Nanterre, dir. Philippe Gervais Lambony.

Laureau Vincent, 2012, *El patrimonio urbano de tierra en Mali, un proceso*. Terra 2012 - XI Conferencia Internacional sobre el Estudio y Conservacion del Patrimonio Arquitectonico de Tierra, Lima, Pérou.

Laureau Vincent, « La ville en terre au Mali. Le chantier comme patrimoine », *Cybergeo : European Journal of Geography* [En ligne], Aménagement, Urbanisme, document 644, mis en ligne le 18 avril 2013, consulté le 05 mai 2013. URL : <http://cybergeo.revues.org/25907> ; DOI : 10.4000/cybergeo.25907

Le Clezio J.M.G., 1980, *Désert*, Paris, Gallimard.

Le Corbusier, 1923 [1995], *Vers une architecture*, Paris, Flammarion.

Le Corbusier, 1950 [1983], *Le modulator*, Volume 1, Paris, L'Architecture d'Aujourd'hui.

- Lefebvre Henri, 1968, *Le droit à la ville*, Paris, Anthropos.
- Lefebvre Henri, 1969, [2001], *Du rural à l'urbain*, Paris, Anthropos.
- Lefebvre Henri, 1974, [2000], *La production de l'espace*, Paris, Anthropos.
- Lefebvre Henri, Regulier Catherine, 1992, *Éléments de rythmanalyse, Introduction à la connaissance des rythmes*, Paris, Syllepse.
- Lévi-Strauss Claude, 1962, « *La pensée sauvage* », Paris, Plon.
- Loubes Jean-Paul, 2003, « La fabrication d'une architecture vernaculaire contemporaine: le cas du quartier musulman de Xi'an », *Espace et société* N°113-114, p.67-90.
- Loubes Jean-Paul, 2010, *Traité d'architecture sauvage, Manifeste pour une architecture située*, Paris, Sextan.
- Lussault Michel, 2012, « L'informel comme principe », *Tous urbains* N°0, Décembre 2012.
- Lyotard Jean-François, 1979, *La condition postmoderne*, Paris, Minuit.
- Maffesoli Michel, 2010, *Matrimonium, Petit traité d'écologie*, Paris, CNRS.
- Magassa Hamidou, 2002, « Ethique et pauvreté : l'exemple du Mali », in : Sané Pierre, *La pauvreté un fatalité ? Promouvoir l'autonomie et la sécurité humaine des groupes défavorisés : Bénin, Burkina, Mali, Niger*, Paris, Karthala, p. 129-175.
- Magnaghi Alberto, 2000 [2003], *Le projet local*, Liège, Mardaga.
- Mauss Marcel, 1925 [2007], *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Paris, PUF.
- Mazzella Sylvie, 1996, « La ville-mémoire », *Enquête*, La ville des sciences sociales, [En ligne], mis en ligne le 13 novembre 2008. URL : <http://enquete.revues.org/document883.html>. Consulté le 02 juillet 2012.
- Meillassoux Claude, 1963, « Histoire et institutions du kafo de Bamako d'après la tradition des Niaré ». *Cahiers d'études africaines*. Vol. 4 N°14.pp. 186-227.
- Merleau-Ponty Maurice, 1964 [2007], *L'œil et l'esprit*, Paris, Folio.
- Molina d'Aranda de Darrax Sophie, 2009, « Le lait local en périphérie de Bamako : une filière en sursis ? », *EchoGéo* N°8, Numéro 8, 2009. URL : <http://echogeo.revues.org/index11012.html>
- Morin Edgard, 1973, *Le paradigme perdu : la nature humaine*, Paris, Seuil.
- Nghiem Thanh, 2010, *Des abeilles et des hommes : Passerelles pour un monde libre et durable*, Bayard jeunesse.
- Nora Pierre, 1997, *Les lieux de mémoire*, Tome 1, Paris, Gallimard.
- Norberg-Schulz Christian, 1980, *Genius loci: towards a phenomenology of architecture*, Academy Editions.
- Nouvel Jean, 2002, « Deux ans après... », *L'urgence permanente*, Marseille, Galerie Enrico Navarra - Galerie Patrick Seguin.

Obrist Brigit, Wyss Kaspar, 2006, « Lier la recherche en milieu urbain avec l'approche « livelihood » : défis et perspectives », *Vertigo - la revue électronique en sciences de l'environnement* [En ligne], Hors-série 3 | décembre 2006, mis en ligne le 20 décembre 2006, Consulté le 31 mai 2012. URL : <http://vertigo.revues.org/1876> ; DOI : [10.4000/vertigo.1876](https://doi.org/10.4000/vertigo.1876)

Otto Frei et al., 1987, *Forming Bubbles*, IL. 18 Seifenblasen, Institut fur Leichte flachentragwerke, Karl Kramer Verlag, Stuttgart.

Ouallet Anne, 2009, « Vulnérabilités et patrimonialisations dans les villes africaines : de la préservation à la marginalisation », *Cybergeog : European Journal of Geography*, *Vulnérabilités urbaines au sud*, article 455, URL : <http://cybergeog.revues.org/22229>

Ouédraogo Dieudonné, Piché Victor, 1995, *L'insertion urbaine à Bamako*, Paris, Karthala.

Pâques Viviane, 1954 [2005], *Les Bambaras*, Paris, l'Harmattan.

Paquot Thierry, 2009, « Pour un urbanisme Chronotopique », *Revue urbanisme*, N°365, p.64-68.

Park Mungo, 1797, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, Fait en 1795, 1796 et 1797*, trad. Jean-Henri Castéra, Paris, Dentu.

Patin Albert, 1984, « Un déchet n'est jamais perdu », *L'art d'accommoder les restes*, Paris, Centre Georges Pompidou.

Paulet Jean-Pierre, 2009, *Géographie urbaine*, Barcelone, Armand Colin.

Pecquet Luc, 1998, *Le banco de l'autre. Bâtir les murs d'un ensemble d'habitation en pays Lyela (Burkina Faso)*. Paris doctorat, Université paris I.

Pecquet Luc, 2004 « The mason and the banco, or raw material as a power for building a lyela house (Burkina Faso) », *Paideuma* 50, p. 151-171.

Pettonnet Colette, [1979], 2002, *On est tous dans le brouillard*, Paris, C.T.H.S.

Pettonnet Colette, Choron-Baix Catherine, 1995, « L'objet « ville » entretien avec Colette Pettonnet », *Journal des anthropologues*, Dossier : l'imaginaire de la ville, N° 61-62, Automne 1995, p.11-19.

Philippe Sébastien, 2009, *Une histoire de Bamako*, Brinon-sur-Sauldre, Grandvaux.

Poté Philippe, Simonnet Cyrille, 1992, « Culture constructive », in *Les Cahiers de la recherche architecturale*, Volume 29, Parenthèses.

Poté Philippe, 2001, *Le Corbusier : le Couvent sainte marie de la Tourette*, Paris, Fondation Le Corbusier, Berlin, Birkhäuser.

Poté Philippe, 2011, « L'œil de la théorie », *Le visiteur* N°17, Nov. 2011, p.55-64.

Rancière Jacques, 1987, *Le maître ignorant, Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, Paris, éditions 10-18, Fayard.

Rapoport Amos, 1972, *Pour une anthropologie de la maison*, Paris, Dunod.

Ravéreau André, Roche Manuelle, 1987 [2003], *Le M'Zab, une leçon d'architecture*, Arles, Actes Sud.

Ravéreau André, Bertaud du Chazaud Vincent, 2007, *Du local à l'universel*, Paris, Linteau.

Retailé Denis, 1998, « L'espace nomade », *Revue de géographie de Lyon*. Vol 73 n°1, 1998, p 71-82.

- Restany Pierre, 2003, *Hundertwasser, Le peintre-Roi aux cinq peaux*, Le Pouvoir de l'art, Cologne, Taschen.
- Retailé Denis, 1998, « L'espace nomade / Nomadic space ». In: *Revue de géographie de Lyon*. Vol. 73 n°1, 1998. pp. 71-82.
- Rifkin Jeremy, 2011, *Une nouvelle conscience pour un monde en crise - Vers une civilisation de l'empathie*, Paris, Les lins qui libèrent.
- Rifkin Jeremy, 2012, *La troisième révolution industrielle, Comment le pouvoir latéral va transformer l'énergie, l'économie et le monde*, Paris, Les liens qui libèrent.
- Rouch Jean, Dieterlin Germaine, 1981, « Sigui synthèse (1967-1973). L'invention de la parole et de la mort » (Mali, 1981 – 120 min – couleur).
- Secchi Bernardo, 2000 [2006], *Première leçon d'urbanisme*, Parenthèses, Marseille.
- Secchi Bernardo, Vigano Paola, 2011, *La ville poreuse*, Paris, Métis Presses.
- Serres Michel, 1982, *Rome. Le livre des fondations*, Paris, Grasset.
- Serres Michel, 2009, *Temps des crises*, Paris, Pommier.
- Sève Bernard, 2010, *De haut en bas, Philosophie des listes*, Paris, Seuil.
- Simondon Gilbert, 1989, [2005], *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Grenoble, Jérôme Million.
- Sloterdijk Peter, 2003 [2005], *Ecumes, Sphérologie plurielle, Sphères III*, Paris, Maren Sell.
- Stiegler Bernard, 1994, *La technique et le temps*, Tome 1 : La faute d'Epiméthée, Paris : Galilée / Cité des sciences et de l'industrie.
- Stiegler Bernard, 2010, *Manifeste 2010*, [en ligne] mis en ligne en aout 2010, Consulté le 24 juillet 2012. URL : <http://www.arsindustrialis.org/manifeste-2010>
- Stiegler Bernard, 2010, *Ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue - De la pharmacologie*, Paris, Flammarion.
- Stiegler Bernard, 2010, *Economie de la contribution et projets locaux de développement*. Enregistrement des conférences prononcées le 15 mai 2010 à La Colline. URL : <http://arsindustrialis.org/economie-de-la-contribution-et-projets-locaux-de-d%C3%A9veloppement-0>.
- Sylla Bakary, Hugon Chlothilde, 2011, *Renforcement des capacités communales : questionnaire autour du foncier urbain au Mali. Cas de la commune V du district de Bamako et de la commune rurale de Kalaban Coro*. Forum multi – acteur sur la gouvernance au Mali. ARGAFMA. 2010-2011.
- Traoré Aminata Dramane, 1999, *L'étau, L'Afrique dans un monde sans frontières*, Arles, Actes Sud.
- Travélé Moussa, 1913, *Petit dictionnaire, Français-Bambara et Bambara-Français*, Paris, Librairie Paul Geuthner.
- UNESCO, 1981, *Le concept de pouvoir en Afrique*.
- Ungers Oswald Mathias, 1977, « Die Stadt in der Stadt, Berlin, das grüne stadarchipel », *Lotus international*, N°19/1978, p.82-97.

Van Eyck Aldo, 1972, « L'intérieur du temps », *Le sens de la ville*, Paris, Seuil.

Vasset Philippe, 2007, *Un livre blanc*, Paris, Fayard.

Vauthrin Jak, 1989, *Anarchie et raison d'une architecture, Villes Africaines*, Paris, L'Harmattan.

Vigano Paola, 2012, *Les territoires de l'urbanisme, le projet comme producteur de connaissance*, Vicenza, MetisPresses.

Vuarin, Robert, 1994, L'argent et l'entregent à Bamako. *Cahiers des Sciences Humaines*, 30 (1-2) : 255-273.

Wacquant Loïc, « Les deux visages du ghetto », *Actes de la recherche en sciences sociales* 5/2005 (no 160), p. 4-21. URL : [www.cairn.info/revue-actes-de-la-recherche-en-sciences-sociales-2005-5-page-4.htm](http://www.cairn.info/revue-actes-de-la-recherche-en-sciences-sociales-2005-5-page-4.htm)

Yamamoto Riken, 1993, *La ville cellulaire, Cell City*, Paris, IFA.

Zalle D., Maïga O., 2002, « Zones inondables en milieu urbain : conflits fonciers et concurrences pour l'espace maraîcher à Bamako (Mali) », in D. Orange, R. Arfi, M. Kupper, P. Morrand, Y. Poncet, (dir), *Gestion intégrée des ressources naturelles en zones inondables tropicales*, Paris, Bamako, Paris, IRD éditions, 49-59. URL : [http://horizon.documentation.ird.fr/exl-doc/pleins\\_textes/divers09-03/010030357.pdf](http://horizon.documentation.ird.fr/exl-doc/pleins_textes/divers09-03/010030357.pdf)



## ANNEXES

### FICHES D'ENQUÊTE DE TERRAIN Suivi réalisé de 2008 à 2012

Les documents qui vont suivre ont été commencés à l'occasion du master recherche de 2008. Les relevés en plans ainsi que les questionnaires datent de cette période. Bien qu'ayant déplacé la méthodologie de recherche pour la thèse vers une « observation flottante » (Pétonnet, 1982), j'ai eu à cœur de continuer le suivi des constructions relevées à l'occasion du master recherche. Chaque déplacement a donc été l'occasion de noter les transformations ou au contraire les permanences dans les espaces du terrain (Voyage de 2009, voyage de 2010/2011). Les descriptions présentes dans ces documents permettent de produire un témoignage unique des modifications de l'espace informel observable dans le temps.

J'ai donc fait en sorte de réaliser des photographies en employant les mêmes points de vue. J'ai nommé ces documents des « chronophotographies », en référence à l'invention d'Eadweard Muybridge (1882). Cette technique décryptant le mouvement permet à l'observateur de mesurer la capacité du sujet à se métamorphoser, voire même à se déplacer, ou encore à s'effacer.

Seules les transformations de l'espace ont été actualisées. Les informations de chaque première page (relatives aux habitants) n'ont pas été actualisées, par conséquent celles-ci datent de 2008.

Ce travail de fiche tente d'élaborer un matériau de recherche à l'état brut, et volontairement ouvert, offrant l'opportunité d'une exploitation ultérieure par d'autres champs disciplinaires (anthropologie, ethnologie, sociologie, géographie,...)<sup>i</sup>.

---

<sup>i</sup> Je crois savoir que ces fiches (dans leur première version) ont déjà servi dans le cadre d'un enseignement pour des étudiants en architecture. Cf. Sandra Fiori, Laboratoire CRESSON, ENSAG.

# BOZOBUGUNI / BOZOLADAGA



Relevé du quartier réalisé entre le 22/11/2011 et le 25/11/2011





**FREQUENCE DES ALLER ET RETOUR AU VILLAGE**

Chaque année, il part à Mion faire la culture du riz pendant l'hivernage, une fois la récolte faite, il revient à Bamako et redevient pêcheur.

**EXPERIENCE DE CONSTRUCTION EN TERRE ?**

Apprentissage en famille des techniques de la terre, notamment en donnant quelques coups de main. Il a d'abord construit deux maisons en terre à Mion puis celle-là.

**EXPERIENCE DE CONSTRUCTION EN CIMENT ?**

Il n'a « pas les moyens » pour une construction en ciment.

**CHANTIERS EN COURS et /ou HISTORIQUE**

Il a construit tout seul, le terrain était gratuit (un tas d'ordures), il n'a eu qu'à le nettoyer et faire la surélévation (mise hors d'eau sur un terrain inondable). La sciure de bois associée à des gravats a été nécessaire pour la constitution du sol. La structure poteaux est en bois, les traverses et chevrons en bambous. Les parois horizontales sont en « *Karata* » dit aussi « *Seko* » (paille tressée), la couverture est en carton, et les liens sont réalisés avec des filets de pêche usagés. Il précisera que la construction est réalisée sans mesure.

**POURQUOI CE MATÉRIAU DE CONSTRUCTION ?**

Il sait tresser le « *karata* », qui peut durer deux ans. Il n'a pas la force ni les moyens de construire en terre, sinon il l'aurait fait. Se donner les moyens de construire en terre, correspond à la nourriture pour les participants de la construction, ainsi que le salaire du maçon (10 000 ou 15 000 Fcfa).

**EST-CE QUE C'EST UNE MAISON MALIENNE ?**

Il estime que la construction, « ça dépend de là d'où tu viens, que ce n'est pas typiquement malien ».

**FUTUR, PROJET, EVOLUTION, TRANSFORMATION ?**

Il a conscience que le terrain est la propriété du gouvernement et qu'un déplacement les menace. Il porte l'espoir d'avoir une parcelle lotie en échange.

Poteaux bois - autoproduits (tarif en vigueur : 750 Fcfa)  
*Karata* ou *Seko* - autoproduits (tarif en vigueur : 1750 Fcfa)  
 Bambou - achat 450 Fcfa / U

**VISITE DE 2009**

L'espace n'a pas changé. On constate simplement un renouvellement des matériaux. Il a l'intention de construire (en ciment ou en terre) dans deux ans (2010). Il économise de l'argent pour cela.

**VISITE DE 2010/2011**

Toute la famille est restée au village cette année. Ils ne sont pas venus à Bamako. La construction n'a pas supporté l'absence des occupants et le manque d'entretien, c'est maintenant une ruine.

**Panoramique intérieur de la construction**

13/02/2008



13/02/2008

Photo de la porte



13/02/2008

Vue de la construction

Chronophotographie de l'évolution de la construction



13/02/2008

T, Première installation



28/02/2008

T + 1 semaine, transformation spatiale



12/02/2009

T + 1 an, Renouvellement des matériaux de l'enveloppe



03/07/2011

T + 4 ans, Abandon de l'espace / auto-destruction



## FRÉQUENCE DES ALLER ET RETOUR AU VILLAGE

Ils se sont installés définitivement à Bamako, ils ne retournent jamais au village.

## EXPERIENCE DE CONSTRUCTION EN TERRE ?

Il a déjà réalisé une maison à Ségou, au moment de son mariage. L'origine de l'apprentissage de la construction en terre, c'est le contexte familial de l'enfance.

## EXPERIENCE DE CONSTRUCTION EN CIMENT ?

S'ils doivent un jour construire en ciment, ils prendront un maçon, sinon ils feront tout eux-mêmes.

## CHANTIERS EN COURS et/ou HISTORIQUE

La première construction qu'il a réalisée ici, était en paille (*karata*). Aujourd'hui, la maison du chef repose sur un soubassement de pierre, avec un mortier de terre, des murs en briques de terre crue, une charpente en bambou qui permet un grand débord de toiture côté cour, la couverture est un complexe de cartons de récupération, de paille et de plastique et les menuiseries sont en bois. Pour le chantier il était vraisemblablement impossible de déterminer le nombre de personnes qui ont aidé. « Tout le monde vient, si tu ne viens pas tu te débrouilleras tout seul lorsque tu auras besoin d'aide ».

## POURQUOI CE MATÉRIAU DE CONSTRUCTION ?

« Parce que c'est un matériau d'avant, un matériau traditionnel ». Il précise que, comme ils ne sont pas propriétaires des terrains ils ne peuvent pas construire autrement qu'en terre.

Pour la future construction en préparation (stockage de briques), ils sont allés récupérer des briques de terre sur des constructions en terre détruites dans le centre ville. L'argile des maisons anciennes de Bamako était de très bonne qualité, « très solide ». Ils reforment eux-mêmes de

nouvelles briques avec cette ancienne argile qui reste de premier choix.

## EST-CE QUE C'EST UNE MAISON MALIENNE ?

« Oui c'est une maison malienne, parce qu'elle est faite avec des matériaux traditionnels. »

## EST-CE QUE BAMAKO RESSEMBLE AU MALI ?

« Bamako et le Mali c'est pareil ».

## FUTUR, PROJET, EVOLUTION, TRANSFORMATION ?

« Ça dépend des moyens, si tu as les moyens tu construis en ciment, sinon en terre, ça dépend de Dieu. »

Il pense que les gens du gouvernement devraient leur trouver une parcelle lorsqu'ils auront besoin de récupérer ce sol. L'incertitude quant à leurs irrégularités de sol les rend précaires, ils ne peuvent pas s'investir plus dans leurs constructions.

D'après lui, tous les habitants du quartier viendraient de Ségou. Lorsqu'ils arrivent, ils construisent une cabane en *karata* avant d'en construire une en terre.

## VISITE 2009

Le chef de quartier est parti se reposer au village. La construction reste vide en son absence.

Ousmane Diarra, son petit fils a terminé de construire son espace. Il est pêcheur et vendeur. Il est célibataire et vit seul dans son espace. Son lit est une cage à poule. L'intérieur de la construction en terre est recouvert de papier kraft cloué. La sous face de la couverture laisse visible des cartons d'emballages.

## VISITE 2011/2012

Ousmane Diarra a édifié un hangar devant sa porte. Je n'ai pas de photos de ce hangar mais il figure clairement dans le relevé du quartier.



Vue de la Cour de Baba Diarra  
13/02/2008







Chronophotographie de l'évolution de la construction de Ousmane Diarra (Vue depuis la rue principale)



Intérieur de la construction de Ousmane Diarra

12/02/2009



Evolution de la construction de Ousmane Diarra (Vue depuis la venelle)



## FREQUENCE DES ALLER ET RETOUR AU VILLAGE

Il va une fois par an à Ségou, en visite durant deux ou trois mois, pour aider la famille (agriculture, construction, coup de main,...)

## EXPERIENCE DE CONSTRUCTION EN TERRE ?

Il a appris à construire en famille depuis toujours, c'est sa deuxième maison sur cette parcelle. La première était en terre, il avait tout fait lui-même (confection des briques et maçonnerie), mais la dernière saison des pluies lui a été fatale.

## EXPERIENCE DE CONSTRUCTION EN CIMENT ?

S'il avait les moyens, il construirait en ciment.

## CHANTIERS EN COURS et /ou HISTORIQUE

Il a déjà réalisé une maison en terre sur cette même parcelle, mais elle est tombée sous la pluie pendant l'hivernage, de cette année.

La construction observée est une reconstruction récente, et pas terminée. La structure est réalisée en poteaux bois, mais les traverses ainsi que la charpente sont en bambous. Toute l'enveloppe est réalisée à partir de bois de caisses de motos. Il a réalisé la construction entièrement seul en une journée, en janvier 2008.

## POURQUOI CE MATÉRIAU DE CONSTRUCTION ?

C'est la pauvreté qui l'a poussé à prendre ces matériaux de récupération en bois de caisse pour l'emballage des motos.

«Si tu veux du *Karata* [paille tressée], il te faut de l'argent, si tu veux de la terre il te faut de l'argent. Alors, ces matériaux récupérés permettent de construire sans argent. La construction en terre est un travail difficile, les matériaux traditionnels sont devenus rares, et chers en ville. On ne peut pas trouver de la bonne terre en ville.»

## EST-CE QUE C'EST UNE MAISON MALIENNE ?

«Cette maison devrait être traditionnellement en *karata* ou en terre, mais ça, c'est plus simple.»

## EST-CE QUE BAMAKO RESSEMBLE AU MALI ?

«Ça dépend des autorités, de la politique, cette ville est une capitale»

## FUTUR, PROJET, EVOLUTION, TRANSFORMATION ?

Il pense finir la construction avant les pluies en réalisant la couverture en film plastique.

On leur a dit qu'il fallait partir,..., là où on les mettra ? «Ça dépend de Dieu».

## VISITE DE 2009

Gaoussou Sako est à présent parti vivre au village. Avant le premier hivernage Gaoussou a posé des bâches sur la structure (7500 Fcfa le rouleau de bâche). La bâche est clouée sur les caisses et la structure par l'intermédiaire de morceaux de semelles pour résister à l'arrachement.

Le nouvel occupant se nomme LASSINA Soukouré (Somono). Il vit ici avec sa femme et son enfant. Ils sont tous deux originaires du même village (Boundo Somono). Il m'explique que Gaoussou Sako était un ami du « propriétaire », et que c'est Mahadi Soukouré, son propre frère qui est « propriétaire ».

LASSINA Soukouré est arrivé à Bamako en 2003. Il a d'abord vécu dans la grande famille, avec d'autres garçons. Quand Sako est parti il s'est marié et a pris sa place dans la construction. Il est réparateur de carter en plastique pour « motos Jakarta » (mobyettes). Son atelier se trouve juste de l'autre côté de la rue, juste en face de son habitation, sous un hangar largement ouvert sur la rue. Il récupère du plastique sur des anciennes carcasses de motos, le découpe, le fait ramollir avec du feu, puis le soude pour réparer des motos accidentées.

## VISITE 2011/2012

La construction a été entièrement renouvelée. Les matériaux légers ont entièrement disparu. On en retrouve uniquement dans la composition de la couverture (Bambous, caisses, bâches, papier,...). Les murs sont à présent édifiés en terre crue et recouverts d'une fine pellicule d'un enduit ciment.

C'est plus tard, en juxtaposant les images, que j'ai remarqué le changement de pente de la couverture.



14/02/2008

Etat des lieux lors de notre première visite



2008, Première implantation spatiale



2009, Addition d'une nouvelle enveloppe



2012, Changement du sens de la pente et (re)construction en terre

Chronophotographie de l'évolution de la construction (Vue depuis la parcelle, la rue principale est sur la droite de l'image)



**FREQUENCE DES ALLER ET RETOUR AU VILLAGE**

Il retourne au village en visite uniquement pour les grands événements (mariages, décès,...), et lorsque les moyens le permettent.

**EXPERIENCE DE CONSTRUCTION EN TERRE ?**

Personne ne lui a appris à construire, l'apprentissage s'est fait par observation. Il a construit une maison en terre à Ségou, une en *karata* à Ferekese, et une autre en *karata* à Sélingué. Cette maison de Bamako est la dernière qu'il ait faite.

**EXPERIENCE DE CONSTRUCTION EN CIMENT ?**

Il dit ne pas savoir construire en ciment.

**CHANTIERS EN COURS et /ou HISTORIQUE**

La construction repose sur un soubassement de deux rangs de parpaings montés avec un mortier de terre. Le sol de la maison des femmes est à l'altitude du terrain naturel, le sol de la cour lui a été surélevé pour faire face aux inondations. La toiture qui produit l'ombre (hangar) repose sur des poteaux en bois et la couverture est en paille et en carton, les liens sont réalisés en filets de pêche usagés. La couverture de la maison des femmes est doublée d'un film plastique contre la pluie. Pour cette construction il aura fallu 2 jours de construction espacés de 3 jours de séchage.

**POURQUOI CE MATÉRIAU DE CONSTRUCTION ?**

L'emploi des parpaings dans le soubassement est rendu nécessaire pour mettre les murs hors d'eau pendant la saison des pluies. Il aurait souhaité reconstruire en ciment après la dernière inondation, mais il a été freiné par le manque de moyens. Il est conscient de l'avantage de la terre concernant la résistance face aux températures extrêmes (saison chaude comme saison froide). Mais la menace de la pluie reste très problématique dans ce site exposé.

**EST-CE QUE C'EST UNE MAISON MALIENNE ?**

« Oui, c'est une maison malienne, car elle est issue de la culture malienne. »

**EST-CE QUE BAMAKO RESSEMBLE AU MALI ?**

« À l'avenir, ce sont les immeubles qui vont représenter la ville »

Les deux enfants, sont partis vivre à Farabana (cercle de Kati), il y a trois mois pour « profiter de plus de chance ». Autrefois dans la tradition Bozo ainsi que Somono on faisait des constructions temporaires en paille au bord de l'eau (*karata*). Et la saison des pluies obligeait à un repli vers le village en terre au loin, et au sec. Ici certaines années, la montée des eaux oblige des familles à se déplacer. Après une première installation temporaire en *karata* en 1984, il construit sur cette parcelle une première maison en terre, qui sera détruite par la montée des eaux. Il fera alors une reconstruction en terre qui sera elle aussi détruite par l'eau.

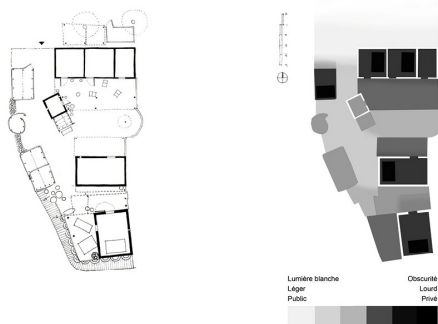


14/02/2008

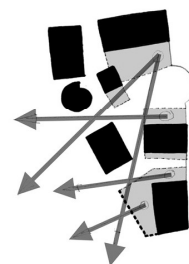


12/09/2009

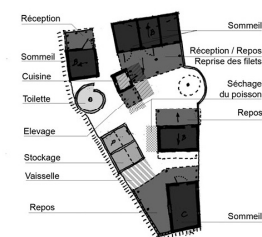
Vues de l'espace de la cour



Analyse de l'espace de la cour



"voir l'eau le matin"



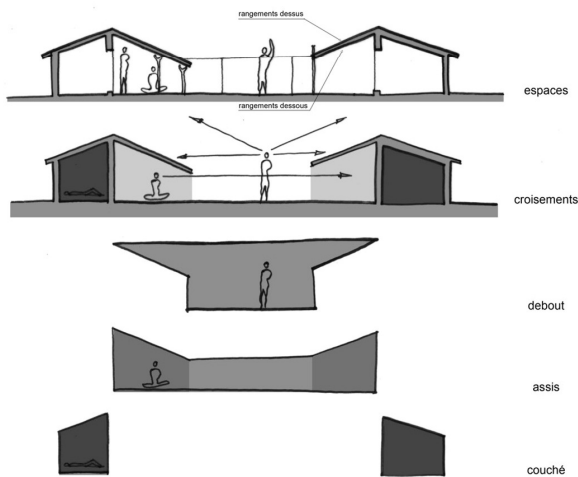
Activités

VISITE 2009

Il y a un tas de terre au milieu de la cour. Il s'agit de la préparation d'un crépi qui sera réalisé avec les enfants. Je remarque que les moutons ne sont pas là. Il m'explique qu'ils sont sortis, et qu'ils broutent de l'autre côté du fleuve. Je note également qu'une clôture permet de fermer l'angle de la parcelle qui donne sur la rue principale. Sous le hangar du père je remarque que certains bois sont brûlés. Il m'explique que cela fait longtemps qu'un incendie a eu lieu et qu'ils ont réutilisé les bois brûlés. Il m'explique que la saison de pêche a été mauvaise cette année. Mais que cependant la montée des eaux n'a pas causé de dégât. Il précise que s'il avait les moyens il irait ailleurs. Il dit que le terrain est au gouvernement et qu'il le laisse pour pêcher, mais que s'il voulait il pourrait le reprendre.

Il n'est pas allé au village cette année, il ira au village pendant l'hivernage (mariage des enfants). Je lui demande s'il sait construire les pirogues et il m'explique que ce sont des spécialistes qui font les pirogues.

Je le questionne sur la pratique de la pêche. Il m'explique que ça arrive qu'il dorme dans la pirogue, quand il part pêcher. Il part le soir avec son repas (du soir et du matin). Il pose les filets, mange, puis il dort. Le matin, il lève le poisson et revient. Il change régulièrement de zone de pêche (soit vers l'hôtel Mandé, soit vers le nouveau pont).



Analyse de l'espace en coupe

14/02/2008



17/02/2011



Chronophotographie montrant l'évolution d'une construction en paille (lieu de stockage), vue depuis l'intérieur de la parcelle.

28/02/2008



12/02/2009



Chronophotographie montrant l'évolution des constructions dans le contexte



VISITE 2011

Je remarque que le lien visuel avec le paysage est très marqué. Draman explique que : « Le matin de bonne heure, voir l'eau, c'est bon pour les yeux ».

Le fils de Draman Konta possède à présent son propre espace en terre (sur l'emprise d'une ancienne construction en paille, proche de la rue). Il a déjà édifié un hangar devant. Les fondations sont en pierres (gravats) montées au ciment (3 sacs de ciments). Un soubassement de parpaing permet de créer une garde au sol contre les éventuelles inondations. Les murs sont en briques de terre crue (fabriquées par les enfants) et c'est lui-même qui a maçonné les murs (Draman). La couverture est composée d'une structure en bambous, de panneaux de pailles tressés (*karata*), de papier et d'une bâche (trouvée dans l'eau). Il précise que « parfois les matériaux de destruction sont gratuits, et que parfois, ils sont payants, ça dépend ». Draman raconte que les constructions en paille ne dure pas très longtemps (un an ou deux). Il complète en ajoutant qu'il y a un risque d'incendie.

Depuis un an ils ont l'électricité dans la cour. Cette nouvelle énergie permet d'alimenter : 2 postes de télévision, 4 ampoules, ainsi que les chargeurs de téléphone.



17/02/2011



Etat des lieux de la construction du fils de Draman Konta

17/02/2011



14/02/2008



12/02/2009



17/02/2011



15/05/2011

Chronophotographie montrant l'évolution de la construction du fils de Draman Konta.



## FREQUENCE DES ALLER ET RETOUR AU VILLAGE

Il retourne au village pour les grands évènements (mariages, décès,...), le 22 septembre par exemple c'est la rencontre des vieux pour donner les filles à marier.

## EXPERIENCE DE CONSTRUCTION EN TERRE ?

Dans le temps il avait construit une maison à Tamani, depuis elle a été détruite et reconstruite par quelqu'un d'autre.

## EXPERIENCE DE CONSTRUCTION EN CIMENT ?

Son fils est manoeuvre dans les chantiers en ciment, et c'est lui qui a réalisé les constructions de la famille, avec l'aide d'un maçon

## CHANTIERS EN COURS et /ou HISTORIQUE

Toute la construction est en ciment, y compris la case ronde de forme traditionnelle. La toiture de la case ronde a aussi été réalisée par son fils, toiture en paille sur une structure de bambou, là ponctuellement la tradition est respectée. Concernant la construction rectangulaire on remarquera une surélévation conséquente du niveau du sol intérieur.

## POURQUOI CE MATÉRIAU DE CONSTRUCTION ?

«La terre n'a pas de qualité, il n'y a que des défauts, c'est surtout l'entretien annuel qui pose problème.»

« Le ciment lui dure plus longtemps, il est plus résistant. L'an dernier, l'eau est venue (inondation) et la construction a tenu.»

## EST-CE QUE C'EST UNE MAISON MALIENNE ?

Oui

## EST-CE QUE BAMAKO RESSEMBLE AU MALI ?

Oui

## FUTUR, PROJET, EVOLUTION, TRANSFORMATION ?

L'incertitude face à la situation d'occupation irrégulière du sol engendre des interrogations sur le futur.

## ETHNIQUE ?

«C'est leur manière de vivre qui prouve qu'ils sont Bozo, la vie au bord de l'eau, la pirogue, le filet. La pratique de la pêche par son fils.»

Les dix premières années à Bamako ils étaient en location dans le centre-ville. Lors de leurs premières installations, ils ont construit en paille, ensuite une seconde en terre, mais une inondation a fait tomber cette dernière. C'est donc la troisième construction ici même. Lui a trouvé l'argent et c'est son fils qui a construit, la maison. C'est lui qui a demandé la forme ronde.

## VISITE 2009

La construction ronde en parpaing a été surélevée en terre. La couverture est à présent en tôle. Je demande la raison de ce matériau ? On me répond que le toit en tôle est plus solide, On me précise que les pailles ne supportent pas le vent.



Angle de la cour

16/02/2008



Vue panoramique de la cour (vue depuis l'entrée).

16/02/2008



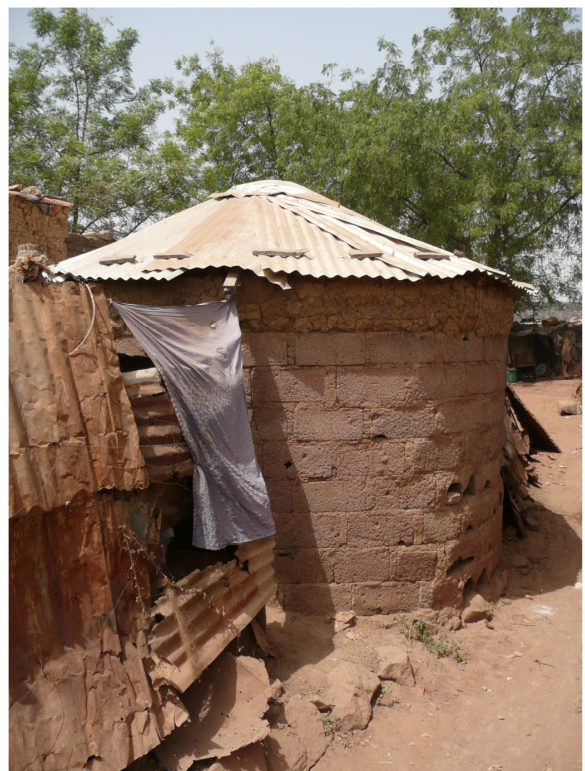
16/02/2008

Vue de la construction sur rue



16/02/2008

Etat des lieux de la construction circulaire



12/02/2009

Surélévation et changement de matériaux de couverture de la construction circulaire



FREQUENCE DES ALLER ET RETOUR AU VILLAGE

Il retourne au village pendant la saison des pluies pour aider sa famille à cultiver la terre.

EXPERIENCE DE CONSTRUCTION EN TERRE ?

La maçonnerie de terre est « un travail familial, ce n'est pas commercial, ce n'est pas une affaire d'argent, c'est pour aider. » Lui n'a jamais gagné d'argent avec la maçonnerie. « La maçonnerie c'est comme une chemise ». Il a appris la maçonnerie à Mion, dans son village avec son père qui était maître maçon, lui était l'apprenti. Il aura fait deux maisons à Mion une première en 2003 et une autre en 2006.

EXPERIENCE DE CONSTRUCTION EN CIMENT ?

Sa dignité c'est la construction en terre, il est né dans une maison en terre. Même s'il avait les moyens il « préfère dormir dans une maison en terre ».

POURQUOI CE MATÉRIAU DE CONSTRUCTION ?

« Ici il y a deux saisons : la saison chaude où la terre permet de se protéger, et la saison froide où la terre permet de conserver la chaleur. »

EST-CE QUE C'EST UNE MAISON MALIENNE ?

« Oui, car ce sont les ancêtres qui ont commencé à construire en terre. Mais maintenant si tu as les moyens tu construis en ciment. »

EST-CE QUE BAMAKO RESSEMBLE AU MALI ?

« Non, chacun vient d'ailleurs pour venir chercher la fortune. Et puis tu construis comme tu veux. La vraie culture malienne c'est dans les villages. »

FUTUR, PROJET, EVOLUTION, TRANSFORMATION ?

L'incertitude face à la situation d'occupation irrégulière

du sol engendre des interrogations sur le futur.

ETHNIQUE ?

« Le village et la ville ce n'est pas pareil, mais il y a toujours quelque chose d'hérité (un objet) qui marque l'appartenance ethnique. C'est quelque chose de secret, de caché, cette chose arrive juste après la construction. Cet objet sera la marque de telle région et de telle culture. »

Il est en location ici depuis 2002, une famille lui prête la chambre à titre gratuit.

« C'est un quartier bidon », ce n'est pas loti, pas de rues, pas de porte, pas de numéros. L'insécurité du sol provoque des mauvaises pensées, « tu ne sais pas où tu seras demain ». Il n'est pas propriétaire, même pas locataire, cela lui provoque des inquiétudes.

« C'est un quartier pauvre, mais ici il n'y a pas de danger, car tout le monde se connaît, c'est un vecteur de sécurité, c'est un village. »

« Si tu as besoin de place, on te la donne. »

« Ici c'est un lieu pour se reposer, si on veut voir de vraie construction c'est au village. »

Il connaît tout de la construction Somono traditionnelle. Tout dépend de la qualité de la terre, l'endroit d'où les briques viennent. Ici ils sont obligés de construire avec la terre qui est là, et elle n'est pas de bonne qualité il y a du plastique dedans. Pour avoir de la bonne terre, il faut aller en dehors de la ville, sur la route de Ségou après le poste de police ou en pleine brousse.

« Partout il y a des briques, mais la bonne terre n'est pas partout ». Lui sait voir à l'œil celle qui est bonne, à la couleur.

VISITE 2009

Adama Niare a quitté le quartier, un autre locataire s'est installé. Je n'ai pas remarqué de transformation de l'espace.



État des lieux lors de la première visite

16/02/2008



Il est d'abord arrivé seul à Bamako en 1987, il a commencé par construire une première maison en *karata*, près du petit pont à l'entrée du quartier. Ensuite, c'est en 1991 qu'il a construit sur son actuelle parcelle pour y faire venir ses femmes. C'est le chef de quartier qui lui a confié ce terrain. Il a deux enfants qui vivent à Samagnana dans la famille de leur mère, et deux enfants plus âgés qui vivent de l'autre côté du fleuve et viennent manger là chaque soir, ils sont en location.

#### FREQUENCE DES ALLER ET RETOUR AU VILLAGE

Une fois par an il retourne au village seul, il n'y a pas de périodes spéciales.

#### EXPERIENCE DE CONSTRUCTION EN TERRE ?

Il a d'abord construit à Ségou une première maison en terre, puis à Sélingué une première construction en paille, puis transformée en terre (pas terminée), et enfin Bamako. L'apprentissage de la construction en terre s'est fait dans le contexte familial. Il en est à sa quatrième maison en terre sur cette même parcelle, à cause des différentes inondations. C'est pour cette raison qu'il a décidé de construire en ciment.

#### EXPERIENCE DE CONSTRUCTION EN CIMENT ?

C'est la première construction en ciment à laquelle il participe, il a pris un maçon pour la réaliser (Bamoulaï, maçon du quartier), lui a fait le manœuvre et le soubassement. Il dit avoir compris la technique du ciment.

#### CHANTIERS EN COURS et /ou HISTORIQUE

Les chantiers sont réalisés les week-ends, surtout les dimanches c'est à ce moment que les gens ont le temps pour venir aider.

#### POURQUOI CE MATÉRIAU DE CONSTRUCTION ?

Cette construction en bois de caisse est temporaire, le temps de se remettre (il est souffrant). Cette année c'était difficile de trouver du « *karata* » alors il l'a fait en bois de caisse. Il a ensuite badigeonné les parties exposées du bois avec de l'huile de vidange pour les protéger contre la pluie. « La terre nécessite de l'entretien sinon les constructions s'écroulent. Aujourd'hui la montée des eaux de pluie est de plus en plus fréquente, alors si tu as les moyens tu construis en ciment. La terre est mieux que

la paille, car elle résiste mieux aux incendies, il y a toujours le risque que les enfants jouent au feu. »

#### EST-CE QUE C'EST UNE MAISON MALIENNE ?

« Ça ne peut pas être une construction malienne parce que ça ne se voit pas ». Les premières constructions réalisées étaient traditionnelles, mais « les inondations successives ont eu raison de cette architecture, à l'usage. »

#### EST-CE QUE BAMAKO RESSEMBLE AU MALI ?

« Oui, il y a dix ans Bamako ce n'était pas la capitale du Mali c'était un village. La capitale du Mali doit ressembler à une capitale. Aujourd'hui Bamako est en chantier. »

#### FUTUR, PROJET, EVOLUTION, TRANSFORMATION ?

Il souhaite remplacer les constructions légères par des constructions en terre, et s'il a assez d'argent à ce moment-là, il fera le soubassement en ciment.

#### ETHNIQUE ?

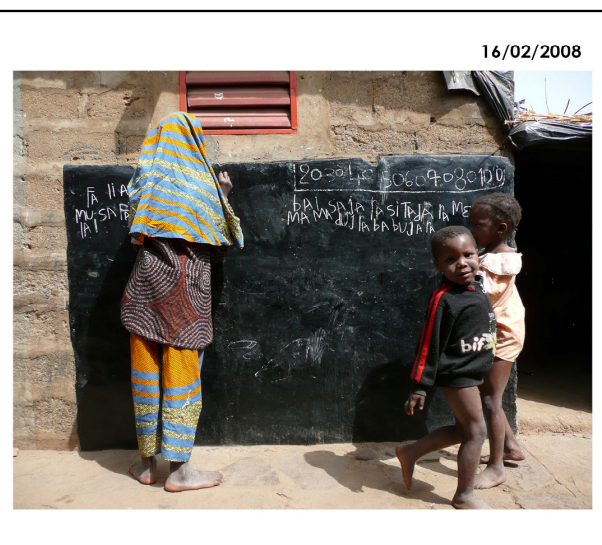
« Aujourd'hui, tu ne peux pas faire la différence entre les ethnies, avant tu pouvais faire la différence par le travail et les matériaux. Aujourd'hui un pêcheur fait l'agriculture. Les Bamanas, par exemple, sont agriculteurs, en ville ils sont pêcheurs, mais au village ils sont agriculteurs. »

« Les constructions d'avant et d'aujourd'hui sont différentes. Aujourd'hui on ne prend pas le temps de bien faire pourrir les crépis (facteur de qualité). Avant on pétrissait bien la terre pour l'avoir comme on veut, aujourd'hui on fait vite, parce qu'on a pas qu'une seule occupation. Avant il y avait un décalage entre le travail du bois de charpente et celui de la maçonnerie de terre. Autrefois on se mettait sur un terrain hors d'eau sur des hauteurs, autrefois l'eau connaissait sa voie, on savait et on avait la place, aujourd'hui on s'installe où on peut et on lutte avec l'eau. Aujourd'hui ont veut tout faire vite, avant les grands-parents prenaient le temps de bien faire les choses pour ne pas refaire, pour que ça dure. »

Il y a sur cette parcelle des constructions « en dur » terminées avec fenêtres et portes et des constructions très légères qui sont en réalité temporaires. L'urgence de la reconstruction après inondation explique la légèreté des constructions temporaires. Intelligence du constructeur, prendre le temps de réfléchir avant de faire : Tube néon partagé, petites ouvertures pour la ventilation, récupé-



Détail constructif de « couture sur bois »





ration de l'eau de pluie (canaliser plutôt que subir), chéneau réalisé dans un film plastique, rigoles dans le sol, cycle de l'eau dans la parcelle (réutilisation), tableau pour les enfants, intelligence de la récupération.

Détail de porte identique à (B.1), toile de sac cousue sur une structure de bambou, détail caractéristique de l'évolution des habitations traditionnelles Bozo. L'arrimage de la couverture en paille à l'aide de ficelles par l'extérieur est structurellement inspiré des constructions traditionnelles que l'on rencontre dans les villages Bozos. Les dimensions minimales ainsi que la forme avec ce toit à double pente sont également caractéristiques des habitations Bozos formant la première étape de l'installation ou peuplant les campements (*daga*).

Les bois de caisses sont « cousus » sur la structure mixte de bois et bambous, avec des ficelles, les écailles de bois sont ainsi rendues solidaires de la structure. Elles sont doublement fixées par à l'aide de pointes clouées depuis l'extérieur. Cette « couture » provient certainement des systèmes d'assemblages que l'on trouve pour confectionner les barques des bozos (trous + liens), ce système d'assemblage par couture est certainement un prolongement des techniques appliquées à la paille (*karata* ou *seko*) qui devait être ficelées à la structure, ici translatées sur ces planches de bois récupérées. Ici comble du raffinement, l'étanchéité à la pluie est assurée par un bouchon en goudrons autour du trou, permettant de se préserver des infiltrations d'eau qui pourraient être causées par la ficelle. C'est donc ici une interprétation hybride d'une technique traditionnelle adaptée à des matériaux locaux, qui sont ceux de la ville.

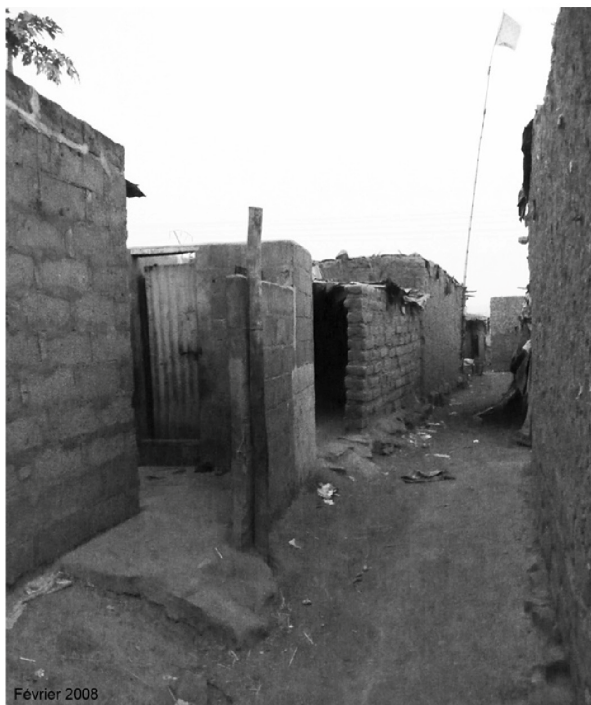
#### VISITE 2009

Je remarque la construction d'un seuil au niveau de l'entrée Ouest. Cette hauteur de marche permet de faire la différence en cas d'inondation. Je remarque également une accumulation de pierres à l'extrémité Est.

#### VISITE 2011

Plus de la moitié de la parcelle a été transformée. Il y a eu un renversement des fonctions chambre / cuisine, « pour donner plus d'espace à la cour ». La cour sert de salle de classe pour les élèves de l'école coranique (soir et matin). Je comprends que Issa Diarra est également maître coranique et il reçoit les élèves dans sa propre cour.

Il m'explique qu'il a opéré un réemploi des matériaux sur place. Il n'a pas eu besoin de nouveaux matériaux. Je comprends que c'est un véritable recyclage sur place (matière et espace), un déménagement urbain. Après réflexion, il précise qu'il a investi dans du ciment pour faire un soubassement autour de deux espaces de chambres. Ce sous-bassement marque l'emplacement d'une future construction « en dur ». Il précise qu'« on peut construire dessus. Mais il ne connaît pas l'avenir. Il ne peut rien dire ».



Février 2008



Février 2011

Evolution du seuil d'entrée de la cour



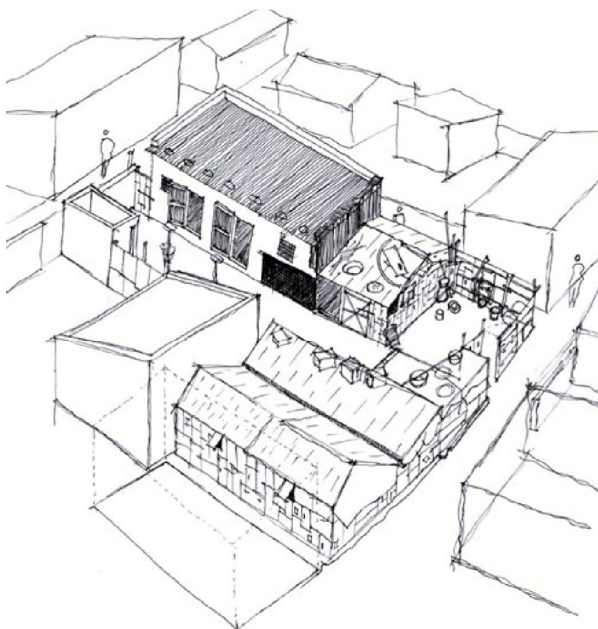
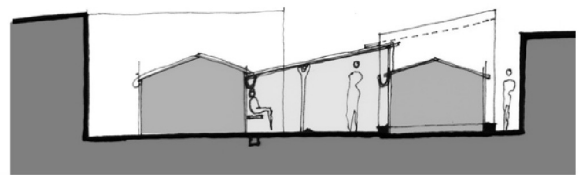
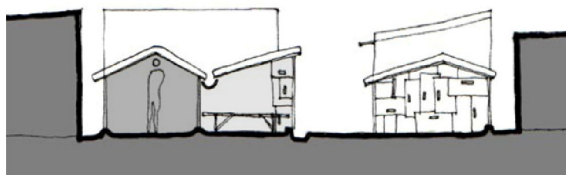
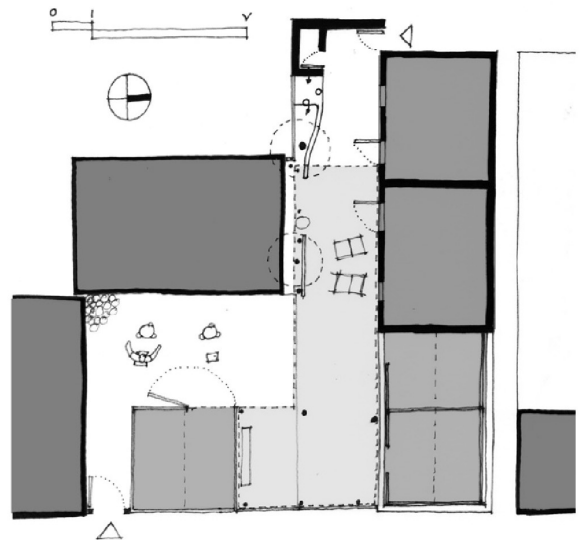
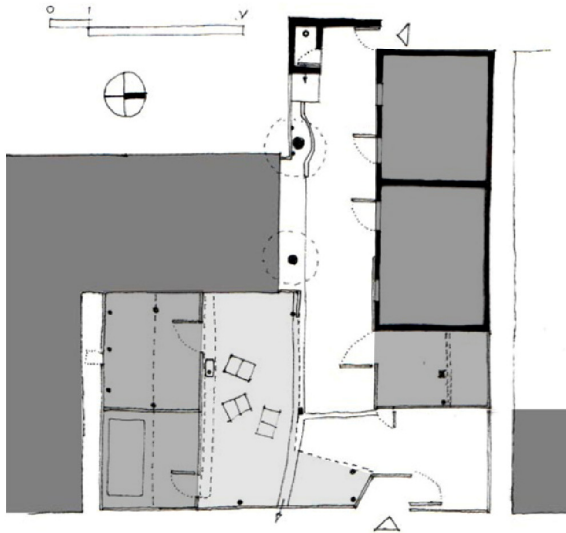
Chronophotographie de la construction (vue de l'angle Sud/Est, depuis la venelle)



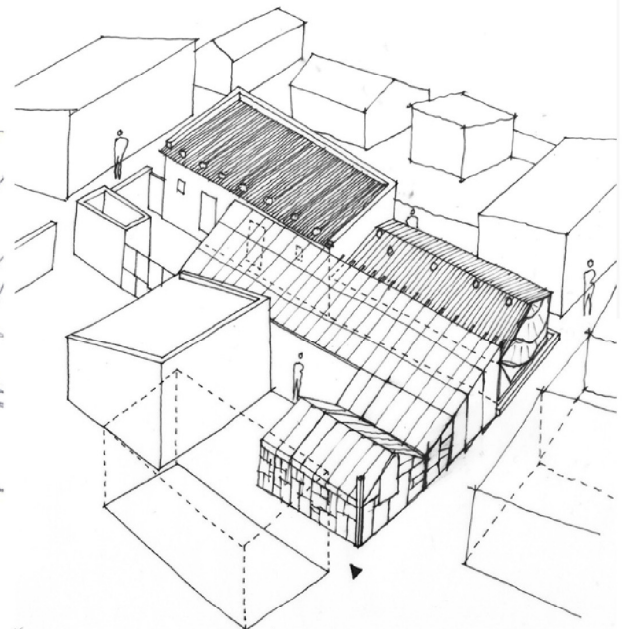
Chronophotographie de la cour (vue vers l'Est)



Chronophotographie de la cour (vue vers l'Ouest)

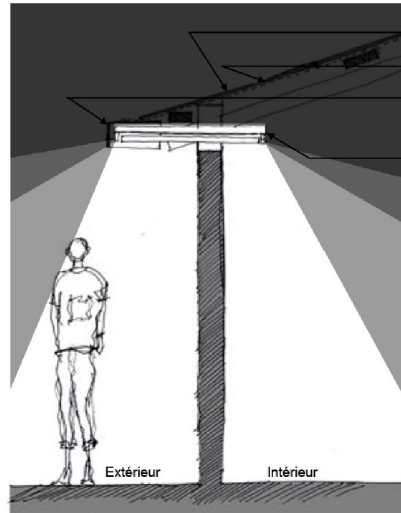


16/02/2008



25/02/2011

Métamorphose de l'espace

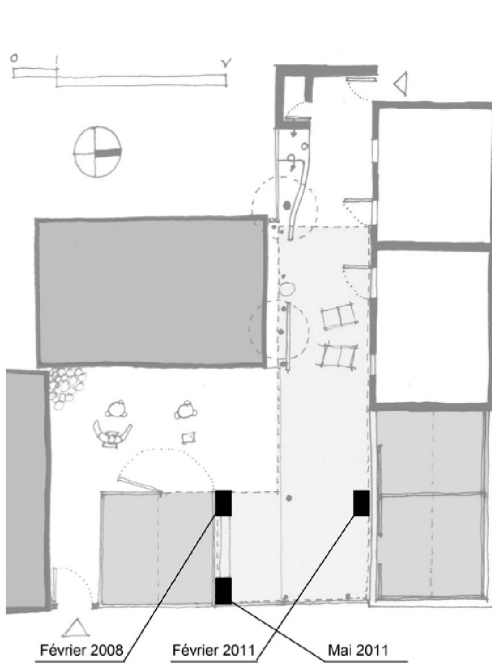


- Tôle en métal
- Film plastique
- Barquette plastique
- Tube fluorescent

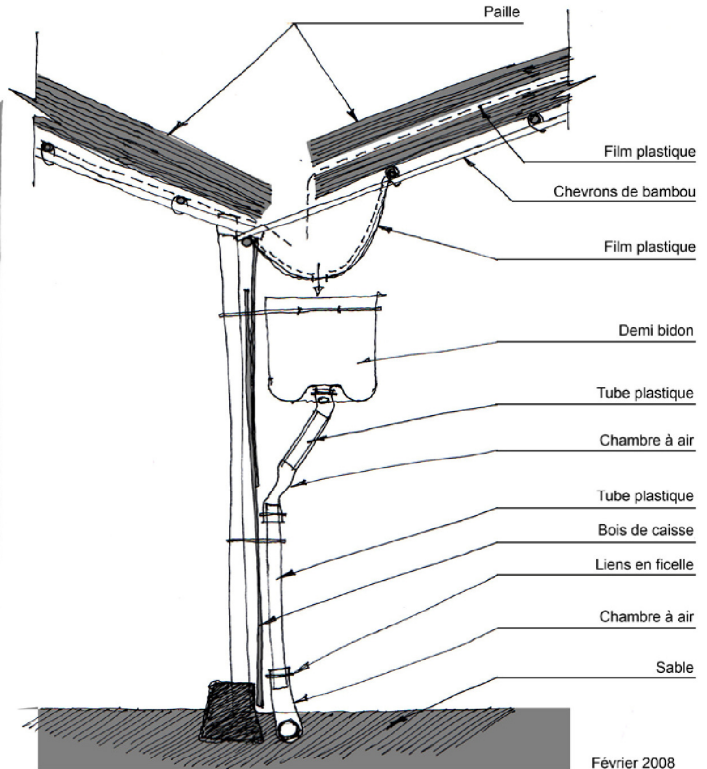
Extérieur Intérieur

Février 2008

Partage d'une source de lumière



Février 2008    Février 2011    Mai 2011



Février 2008



Février 2008



Février 2011



Mai 2011

Déplacement d'une descente d'eau



## FREQUENCE DES ALLER ET RETOUR AU VILLAGE

Il peut faire un an ou deux sans y aller, et les séjours sont courts.

## EXPERIENCE DE CONSTRUCTION EN TERRE ?

Il a construit sa première maison en terre pour lui à Boudou, la maison de Bamako a été construite par ses fils (dont un est maçon Maliki Watara). La technique de construction en terre a été apprise dans le contexte familial sur les différents chantiers des frères et des oncles. Son fils a appris en famille et à l'école coranique, il connaît la technique qu'il a apprise vers Sikasso dans la troisième région (technique avec une seule épaisseur de brique).

## EXPERIENCE DE CONSTRUCTION EN CIMENT ?

Il a envie de construire en ciment, mais il n'a pas les moyens. « Avec l'hivernage, l'eau monte et il faut reconstruire chaque année la même maison ».

## POURQUOI CE MATÉRIAU DE CONSTRUCTION ?

Il dit avoir choisi le bois des caisses de motos parce que « ça brûle moins vite que la paille ».

## EST-CE QUE C'EST UNE MAISON MALIENNE ?

« Oui c'est une maison malienne, parce qu'eux sont Maliens et c'est ce qu'ils savent faire. »

## EST-CE QUE BAMAKO RESSEMBLE AU MALI ?

« Oui, Bamako ressemble au Mali comme Paris ressemble à la France. »

## FUTUR, PROJET, EVOLUTION, TRANSFORMATION ?

« Depuis trois ans, l'eau menace », ils espèrent un recensement pour que la situation s'arrange. « Des gens sont venus on fait des promesses et rien ne s'est passé ».

## ETHNIQUE ?

« Ça dépend de la façon de vivre et des vêtements ». Faire une architecture traditionnelle ça coûte plus cher, en temps, et en bois. « Chez les Marakas toute la cour appartient à la femme, les hommes sont en ville à travailler. » Aussi les femmes Maraka ne font pas de travaux durs (cuisine, tissage). Le motif de tissage des rideaux est une trace maraka identifiable.

Pendant l'hivernage, tout le monde part en location en

ville et toute la famille se trouve dispersée, car il est difficile de trouver de très grands logements pour tout ce monde. La montée des eaux les rend migrants saisonniers dans la ville.

Comme j'avais déjà vu des enfants de l'école coranique faire des briques, je lui demande le rôle de la Madrasa dans l'apprentissage de la construction? Il me répond que l'école n'a aucun rapport avec la construction. La construction étant faite pour se protéger, c'est l'humanité qui fait l'apprentissage de la construction, pas les textes sacrés.

VISITE 15/05/2011

Un vaste chantier de reconstruction est en cours. Il concerne les quatre espaces situés au Nord de la cour (deux chambres et deux cuisines). Un tas de mortier de terre humide est au centre de la cour. Des bambous pour les couvertures sont également stockés dans la cour.

Depuis ma dernière visite (2008), je constate que plusieurs nouvelles constructions ont déjà vu le jour : deux au Sud de la cour et 2 à l'Est de la cour. A l'échelle de la parcelle (en l'espace de 3 ans), c'est donc plus de 50% des constructions qui ont donc été créées ou renouvelées.

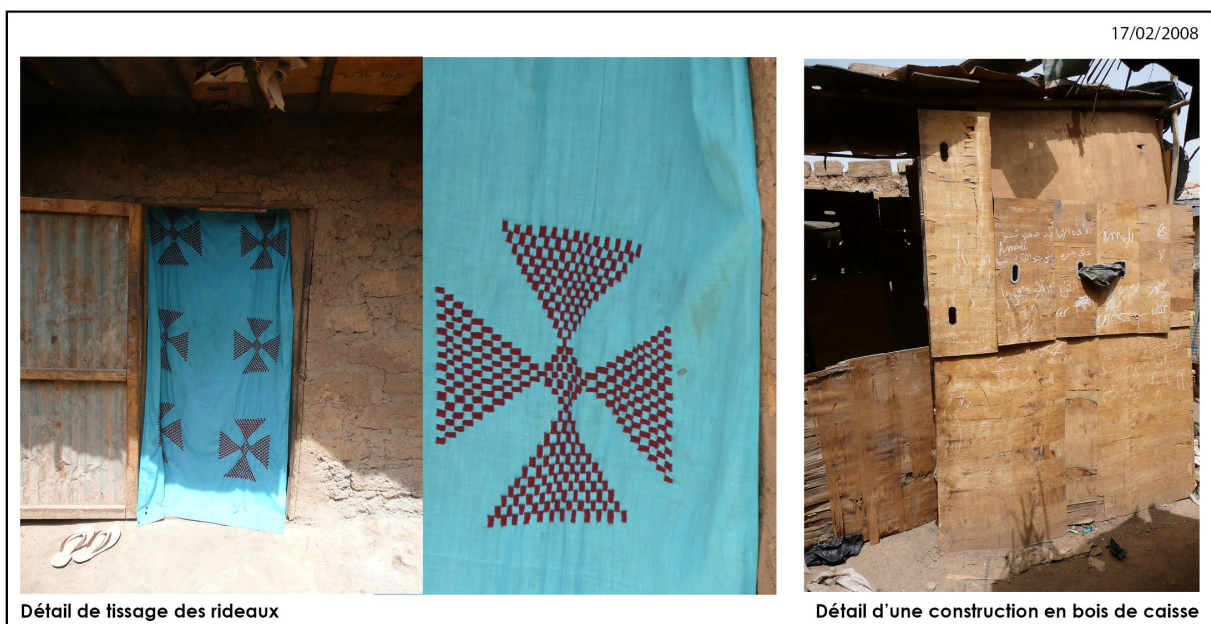
La structure légère centrale qui procure l'ombrage de la cour n'a pas bougé.

VISITE 25/11/2011

La structure d'ombrage a été entièrement renouvelée (mise à part certains éléments verticaux de structure). La surface couverte est à présent deux fois plus importante. C'est aujourd'hui la majorité de la cour qui est ombragée. Cette grande surface couverte est divisée en deux par l'intermédiaire d'une cloison verticale légère.

J'ai remarqué l'installation de deux ampoules électriques pour éclairer les deux parties de l'espace couvert.

De nouvelles constructions de sanitaires en tôle ont été réalisées à l'Ouest (douches). Ces espaces referment progressivement la périphérie de la cour.



Détail de tissage des rideaux

Détail d'une construction en bois de caisse



17/02/2008



25/11/2011

Chronophotographie de l'espace de la cour dédié aux sanitaires



17/02/2008



25/11/2011

Chronophotographie de la couverture de la cour



17/02/2008



15/05/2011

Chronophotographie de l'angle Nord/Est de la cour



17/02/2008



15/05/2011



25/11/2011

Chronophotographie de l'espace de la cour





Avant, ils vivaient dans la belle famille de Bozola. Ils viennent tout juste de s'installer sur cette parcelle. Sa deuxième femme vit dans sa famille à côté dans le quartier. Il a un fils qui fait ses études à Djenné.

#### FREQUENCE DES ALLER ET RETOUR AU VILLAGE

Il retourne à Bandiagara une fois par an lors de la saison des pluies pendant un mois.

#### EXPERIENCE DE CONSTRUCTION EN TERRE ?

Il a appris à construire en terre à l'école coranique de Djenné où les élèves vont aider à la construction. Il peut se définir comme étant maçon de terre, il connaît toutes les techniques traditionnelles de la terre (briques, crépis, planchers,...) Il était apprenti avec le maître maçon You-souf. Il a participé à des constructions de maisons avec son père à Bandiagara.

#### EXPERIENCE DE CONSTRUCTION EN CIMENT ?

Il a appris la technique du ciment également à Djenné avec son maître maçon. Il connaît également une technique Dogon qui est la construction en pierre, sans mortier, c'est un jeu savant d'empilement et d'ajustement. Lui rajoute simplement un enduit-ciment à l'intérieur pour se protéger contre le vent et les insectes.

#### CHANTIERS EN COURS et /ou HISTORIQUE

Avant de construire, il lui aura fallu stabiliser le sol qui n'était qu'une décharge, et surélever le sol pour se protéger des inondations. Pour remédier à cela, il a inventé une technique de coffrage perdu à partir de pneus de récupération. Les pneus ainsi empilés forment une sorte de coffrage perdu dans lequel on vient verser le béton. Il aura ensuite réalisé une dalle en béton sur laquelle il a édifié les quatre murs de sa construction à partir de

parpaings récupérés sur un chantier de destruction. La charpente de la toiture est en bambous et la couverture en plastique recouverte de paille (contre la chaleur). Il a acheté une porte ainsi qu'une fenêtre en métal.

#### POURQUOI CE MATÉRIAU DE CONSTRUCTION ?

Il a choisi de construire directement en ciment pour avoir la paix et bien vivre avec ses enfants, ainsi la maison peut durer longtemps.

#### EST-CE QUE C'EST UNE MAISON MALIENNE ?

« Oui c'est une maison malienne, car c'est dans la culture Malienne que de se construire sa maison, quelque en soit la forme. »

#### EST-CE QUE BAMAKO RESSEMBLE AU MALI ?

« Oui Bamako ressemble au Mali, le Mali étant un pays pauvre, sa capitale doit être pauvre comme le pays, donc elle est conforme au pays. »

#### FUTUR, PROJET, EVOLUTION, TRANSFORMATION ?

« On ne peut pas prévoir le futur, c'est quand les choses arrivent qu'il faut faire. »

#### ETHNIQUE ?

« La maison ne ressemble pas aux maisons Dogons, mais dès que tu rentres, tu entends parler Dogon, alors tu sais. Il y a aussi à l'intérieur une sculpture traditionnelle du («couple Dogon»). »

Les constructions en terre durent plus que la paille, le ciment dure plus que la terre, mais le meilleur matériau (à ses yeux), c'est la pierre qui peut durer des décennies et qui ne nécessite pas d'argent. « Tu prends un marteau et tu casses les pierres ».

#### VISITE 2009

Oumar Iгла n'habite plus ici. Il vit dans la grande famille avec ses deux femmes. Il possède à présent un petit commerce qui donne dans la rue principale du quartier.

C'est un des fils de Draman Konta qui habite maintenant ce lieu. On remarque que la véranda latérale est à présent construite en ciment. Cependant, pour bénéficier d'une ventilation naturelle de nombreux blocs de ciments en « clautra » sont intégrés dans le mur.

#### VISITE 2011

Pas de modification de l'espace observable.



Vue de l'intérieur de la véranda

28/02/2008



Vue panoramique de l'espace de la cour

28/02/2008



Chronophotographie de l'évolution de la façade dans son contexte

12/02/2009

28/02/2008



12/02/2009



Chronophotographie de l'évolution de la façade